LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE

DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE

7

PARIS

78, RUE D'ASSAS, 78

1912

DE LA SINCÉRITÉ ENVERS SOI-MÊME

A Jacques Copeau

Il faut d'abord distinguer la sincérité envers autrui de la sincérité envers soi-même. Nous laisserons de côté la première. Telle qu'on l'entend dans le monde, elle est trop facile. (C'est sans doute pourquoi on en a fait une vertu). Elle consiste à ne jamais avouer de sentiments que l'interlocuteur n'ait pu prévoir ; un homme manque de sincérité envers nous, lorsque les pensées qu'il nous montre ne sont pas celles que nous aurions à sa place. — Telle qu'il la faut entendre, la sincérité envers autrui s'appelle la confession. Mais à ce mot tant d'idées s'éveillent, et si graves, qu'elles demanderaient, pour se développer, tout un livre.

I

La sincérité envers soi-même est une vertu dangereuse. On ne peut pas la conseiller ; elle ne rend pas un homme plus sociable ; elle ne le fait pas bienvenir de ses semblables ; elle n'est pas un

de ces bons devoirs universels qui façonnent notre docilité. Pour l'essayer, il faut être secrètement choisi.

Il semble que pour être sincère il suffise de se laisser aller, de ne pas s'empêcher de sentir, de céder à sa spontanéité. On cesse d'être sincère au moment où l'on intervient en soi ; si je me travaille, je me déforme. La sincérité c'est l'abandon à moi-même, l'obéissance au cours naturel de mes émotions, une pente aisée, l'accès complaisant à ma facilité intérieure. Elle ne me demande aucun effort ; je l'exercerai comme on se détend.

Pourtant il est plus juste de dire : la sincérité est un perpétuel effort pour créer son âme telle qu'elle est. Rien de plus menteur que le spontané, rien de plus étranger à moi-même. Ce n'est jamais par moi que je commence ; les sentiments où j'entre naturellement ne sont pas miens ; je ne les éprouve pas, j'y tombe d'abord comme en une ornière ; ils m'entraînent parce qu'ils sont commodes et rassurants ; tout le monde déjà les a parcourus ; on sait où ils mènent ; il n'est jamais arrivé malheur à personne avec eux. Ils se présentent tout de suite à mon cœur avec leurs garanties. Je ne songe pas à douter de leur vérité, tellement je leur vois d'avantages ; ils ont juste cette inclinaison qu'il faut pour me placer au niveau d'autrui et d'accord avec ses pensées ; ils sont calculés pour permettre la conversation. Mais, en dépit de ces

agréments, ils ne tiennent pas plus à mon âme que des formules de politesse.

Ce sont mes secondes pensées qui sont les vraies, celles qui m'attendent, celles jusqu'où je ne vais pas. Il n'y a pas que les autres qui pensent en moi ; au plus profond de moi une basse et continuelle méditation, — et dont je ne saurai rien si je ne fais effort pour la connaître : c'est mon âme. Elle est faible et comme idéale ; elle existe à peine ; je la sens comme un monde possible et lointain. Tout homme, même s'il s'accommode d'émotions conventionnelles, est confusément averti de sa profondeur, vaguement occupé d'un soupçon secret. Il y a un arrière-goût d'insuffisance en tout ce qu'il éprouve ; il comprend qu'il pourrait être plus authentique qu'il n'est, que d'autres parties plus cachées, plus étonnantes de lui-même pourraient être intéressées par l'événement. Mais il ne sait comment se saisir de cette réalité qu'il contient ; car elle ne l'invite ni ne l'appelle ; et bientôt il perd jusqu'au désir de la trouver.

Comme mon âme me dédaigne en effet ! Elle ne tient pas à vivre, elle ne me fera pas un signe. Tous mes sentiments, encore virtuels, pourtant déjà plus vrais que moi, me regardent avec ironie et semblent dire : “ Oseras-tu nous connaître ? ” Ils sont clos et muets ; non point vagues ; mais leur terrible précision sommeille ; elle est encore

fictive. Ils savent bien qu'ils ne peuvent naître que par moi : cependant ils ne laissent pas de me narguer.

Il faut que je les épie, que je les surprenne et que je m'empare d'eux. Sincérité, chasse subtile qui ne poursuit que des silences ! Elle demande une agilité intelligente et jamais lasse, une présence d'esprit impitoyable. Parmi tout ce qui se tait en moi elle gouverne, éveillant les sentiments qu'il faut. Elle évite les plus faciles, parce qu'ils sont menteurs ; ceux qu'elle doit trouver ne se montrent pas. Elle essaie plusieurs voies et de plusieurs, les ayant tentées, elle se détourne. Elle a l'expérience du vrai, c'est-à-dire un toucher hésitant qui finit par ne pas se tromper. Pour chaque événement qui m'est départi, par une exploration hardie et diverse, elle rassemble toutes les pensées que je dois avoir ; elle compose mon âme suivant une nécessité mystérieuse ; elle reconnaît avec ingéniosité les éléments épars de cette combinaison inédite, étrange qui sera mon naturel. Rien n'est plus imprévu que moi-même ; je n'aurais jamais imaginé un tel visage. Pourtant quand la sincérité me le présente, je ne songe pas un instant à le renier. Voici bien l'inconnu que j'étais, — et si près de moi ! Comment aussi eussé-je deviné que des sentiments si extrêmes, si difficiles les uns aux autres, pouvaient s'allier pour si bien faire une seule âme ?

L'homme sincère n'est pas celui que l'on voit toujours élancé, toujours prêt à répondre, toujours intime avec son cœur et avide de le livrer. Il n'est pas si pressé, car il sait qu'il a beaucoup de besogne. Il n'est pas l'homme du premier mouvement. Il ne tient pas son âme une fois pour toutes, il ne l'a pas apprise par cœur. Mais il la construit à neuf pour chaque occasion. Il doute, il attend, il s'applique ; il est plein de calculs comme un financier; il s'arrête à chaque étage de lui-même ; il y choisit ce qu'il lui faut pour former sa vérité. Ou bien comparons-le à un fin chasseur joyeux qui dépiste ses sentiments, les suit, les force, les ramène. Que j'aime cette prudence allègre, cette attention vive et dure, cet enthousiasme contenu, ce regard réfléchi entre les paupières rapprochées, et ce sourire ! " Voilà donc ce que je pense ! " s'écriera-t-il à la fin.

Il est plus difficile, et plus gai, d'être sincère que d'être juste.

II

Plus dangereux aussi. On ne possède pas la sincérité comme un bien à quoi l'on n'ait besoin de penser que parfois. Si je manque un instant à la surveiller, elle se tourne contre moi ; elle fait sentir dans toute l'âme sa claire et pernicieuse

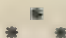
influence. C'est pourquoi elle me séduit si fortement : j'aime les vertus actives, tendues, celles qu'on ne peut laisser un instant à elles-mêmes sans qu'aussitôt elles bronchent ; celles qui sont toujours prêtes à se changer aux vices qu'elles côtoient ; celles qui exercent le plus intelligent de mon courage ; non pas celles qui me conservent, mais celles qui me dépensent.



De la sincérité d'abord je dois craindre qu'elle ne m'ôte toute foi à mes sentiments. Elle entre en moi comme une lumière habile à tourner tous les obstacles ; elle débrouille si bien toutes mes ombres que je vois trop parfaitement mes pensées. Sous chacune il y a une lueur ; déjà quelqu'un en moi sait d'où elle vient et ce qu'elle veut, et la regarde averti : ce double mystérieux, plus instruit de moi que moi-même, on ne le trompe pas ; si profond que je sente, il m'a déjà prévenu ; il n'ignore pas où je veux en venir ; il m'épie toujours d'un peu plus loin qu'où je puis atteindre. Il ne me faut plus espérer de ces émotions lourdes qui montaient de moi-même, inconnues, et toutes chargées d'étonnements, et bonnes à découvrir ; plus de ces sentiments bien aveugles, bien bas dans l'âme, bien confondus avec elle, bien proches de ses assises. Il ne m'est plus possible de souffrir à

mon aise, obscurément et seul. Car j'ai appris à m'aviser de tout. Contre l'ignorance on peut combattre ; mais comment s'empêcher de savoir ? La conscience est quelque chose qui revient toujours. — Elle se loge aux endroits les plus inattendus ; elle se perche parfois si bizarrement qu'on ne pense pas à l'apercevoir et que tout à coup on la croit disparue : enfin je vais être vraiment déchiré ! Mais comment n'ai-je pas encore remarqué ce grain de connaissance, cette imperceptible raillerie étouffée dans un coin de mon esprit ? Elle ne dit rien ; il lui suffit de se taire ; elle a raison de moi sans bouger.

A ce premier danger de la sincérité je peux échapper par la violence. Il ne faut pas que je tienne compte de ce savoir secret. Parce que j'y assiste, le spectacle en est-il moins réel ? L'homme sincère est toujours un peu plus vrai qu'il ne le pense. Il se voit, mais il est ce qu'il se voit être. O division intérieure, ô scrupules interminables ! Tout de même je n'invente rien, tout de même me voici bien coupable et triste, et ce visage brûlant de honte, comment serait-il composé ?



Mais si j'évite ce premier danger, un autre me guette dont je me débarrasserai moins facilement. Je l'appellerai le danger de l'intégrité de soi.

La moralité consiste à ne pas tenir compte de certains sentiments, à ne pas les apercevoir : elle passe, elle laisse de côté, elle sait ce qu'il faut craindre ; elle est une perspicace ignorance ; elle pressent avant que la conscience ne les atteigne, nos mauvaises pensées et nous en détourne. L'honnête homme est celui qui ne voit pas le mal dont il est capable ; à son insu et spontanément il gouverne de façon à ne jamais le rencontrer en lui ; il préfère même à s'avouer un désir défendu quelque vilaine action vite enterrée. Etre honnête, c'est n'avoir que des pensées avouables ; mais être sincère, c'est avoir toutes les pensées.

Il y a toutes les pensées dans une âme. Qui oserait à n'importe quel instant confesser à l'être le plus cher, le plus proche son âme entière ? Deux personnes vivront jusqu'à leur mort dans une union étroite, impitoyable; cependant, certain jour, à l'une d'elles une idée viendra qu'elle ne pourra confier à l'autre. — Car rien n'est impossible en moi ; il n'est rien à quoi je n'aie songé au moins une fois. Un homme me disait de sa femme qu'il aimait passionnément : " J'ai souhaité sa mort plus d'une fois, par grand espoir de retrouver cette liberté qu'elle m'a prise, et de tout ignorer à nouveau de l'avenir. " Et encore: " Mon désir le plus bas n'a pas épargné ce qu'au monde je respecte le plus. J'ai mêlé parfois des pensées brûlantes et la volupté la plus affreuse à l'image

d'une femme que la parenté eût dû me rendre sacrée. J'ai tenu son corps contre le mien, j'ai baisé son visage avec des lèvres tremblantes, avec cet abattement mortel du plaisir. Je n'ai peut-être pas connu une femme belle à qui j'eusse pu dire sans honte tous mes sentiments. Cependant je ne suis pas un misérable. " Et j'ajoute : en moi non seulement des amours, mais aussi des haines que personne ne songe à soupçonner : haine de celui qui me fait du bien ; elle jaillit, brusque, au moment même où je le remercie ; rancune secrète d'une parole trop sincère qui m'a sauvé ; besoin trop ravissant de laisser se perdre celui que j'aime, quand un signe suffirait à l'avertir ; désir de troubler sa paix simplement parce que je le sens auprès de moi ne pas souffrir ; violents assauts d'égoïsme comme de grandes inspirations cruelles qui tout à coup me font seul au monde, plein d'insulte et de joie ; longue méditation de petites perfidies dont il serait si amusant d'essayer la pointe ; remords de n'avoir pas profité de telle occasion de faire le mal ; calculs si bas qu'il semble que ce soit un autre qui les fasse. Et dans mon âme il y a encore toute la famille des idées ridicules ; elles apparaissent de côté comme des marionnettes ; elles se fichent en travers des grandes pensées, comme dans le regard qui contemple un vaste spectacle, s'installe irrémédiablement le chapeau bossué d'un monsieur qui ne s'aperçoit de rien ;

petits souvenirs biscornus d'un à-propos stupide, dont on ne peut s'empêcher d'être ravi ; intentions burlesques que l'on retient désespérément au bord de l'acte ; irrésistible envie de donner une chiquenaude derrière l'oreille à quelque inconnu trop sérieux. L'âme est pleine de parodies et de maléfices ; comme les eaux profondes, elle a ses monstres et ses bouffons. La sincérité les ramène dans son filet avec les autres proies.

Je prétends qu'il est meilleur de les connaître que de les ignorer. Une âme vraiment grande n'acceptera pas d'être honnête à la façon dont on est aveugle. Je tiens pour le plus honteux des vices cette dissimulation intérieure, cet art de s'éluder soi-même qu'on voudrait me donner pour la première des vertus. Je hais cette peur de soi. Je ne commencerai à valoir quelque chose qu'à partir de moi-même, que si je prends comme matière de mon effort tout ce que je suis. Si donc la sincérité déconcerte nos précautions morales, je ne songerai pas à lui en faire un grief.

Mais elle peut être la source d'un désordre plus subtil et plus grave. Toutes ces basses pensées de mon âme, tous ces mauvais génies, menus, sournois, pareils à des remords qui se moqueraient de moi, en les remarquant elle grossit leur importance. Elle les considère en eux-mêmes et par là leur communique une sorte de consécration. Abandonnés à leur propre mouvement, sans doute ils

auraient tôt disparu ; ils s'évanouiraient tout de suite en d'autres sentiments plus profonds et plus vastes ; car leur sens naturel les mène à périr. Mais la sincérité les protège contre leur fugitivité; elle prend chacun d'eux, lui reconnaît une place, se fait une religion de l'accueillir et presque de le respecter; elle l'empêche d'être étouffé par d'autres qui le dominent ; ainsi change-t-elle son essence qui était de passer en un clin d'œil. L'âme qu'à force d'équité elle finit par former, est toute égale et immobile ; le cours en est arrêté ; à chaque instant elle présente tout son détail. L'homme sincère n'ose plus toucher à ses sentiments ; il aurait honte de les réformer, de plier le moindre d'entre eux ; il pense justifier ses actes raides, aigus, à la fois gauches et cruels, en disant : " Je suis ainsi." Il en vient à ne plus pouvoir même souhaiter d'être différent. Il abdique tout empire sur ce que lui propose son âme ; il obéit à tout lui-même, sans songer que peut-être le vrai lui-même serait celui qui se maîtriserait et brusquerait ses inspirations trop complexes. Ainsi s'écarte-t-il insensiblement de sa nature pour n'en avoir voulu négliger aucun élément.

Nous aimons Stendhal pour son audacieuse patience à s'épuiser sans cesse complètement. Jamais il ne rencontre un de ses sentiments sans le connaître ; il entre en lui avec scrupule ; il le parcourt exactement dans toutes ses dimensions ; il en fait

avec une minutie passionnée la découverte ; il consent à ses détails les plus comiques en même temps qu'à ses bassesses ; il subit tous ses calculs ; il se fait avec l'un mesquin et tâtillon, comme avec un autre tout à l'heure il s'était fait magnanime. Jamais il n'esquive rien de lui-même. — Pourtant je ne puis l'aimer sans gêne ; quelque chose en lui retient mon élan ; il m'apparaît déformé par l'exercice même de cette sincérité que j'admire en lui. Je le vois peu à peu saisi par l'isolement ; peu à peu il perd communication avec les événements ; il est si préoccupé de ne rien omettre de ce qu'ils lui font ressentir, qu'il omet d'y participer ; il ne prend d'eux que le psychologique ; ils deviennent pour lui des prétextes abstraits et indifférents ; il ne leur demande que de déclencher son âme. Il n'est pas embauché par eux, il ne travaille pas à leur besogne ; il ne connaît pas cette aise profonde de s'employer, cet oubli merveilleux que l'on goûte à être quelqu'un par quoi quelque chose de bien matériel et de bien bête est accompli. Vie stérile, et de plus en plus triste à mesure qu'elle s'avance ! Et quels événements après tout finit-il par mériter? Conversations de salon, amitiés légères (il juge ses amis !), spectacles, intrigues d'un soir. De l'amour, où il excelle, il ignore la fidélité qui est une chose dure, pesante, interminable, mais réelle comme le travail des champs. Quelles aventures dans ce monde où le voici réduit ? Il ne lui en arrive plus

que dans ses romans. — Pauvre grande âme maladroite ! Elle est exclue de partout. On s'est passé d'elle. Plus rien ne lui est demandé. Elle est frappée du grand malheur d'être inutile. Elle était trop attentive, elle hésitait trop au moindre sacrifice ! — Stendhal s'est attaché comme un confident à sa propre personne ; il ne peut plus entrer nulle part avec celui-là qui le suit. Rien n'est plus terrible que sa mort brusque, sur un trottoir de Paris, au seuil de la vieillesse dont il s'était rendu incapable.

Mais moi je n'estime rien au dessus de vivre, et ce dont d'abord je ne veux rien laisser échapper, c'est de vivre. Le véritable honnête homme est celui qui sait employer son âme comme il faut aux événements; il n'ignore rien de ce qu'elle contient, mais il n'a pas perdu sur elle son autorité légitime, et il fait d'elle ce qu'il veut. — Il la connaît jusque dans ses plus secrètes malignités, il n'a pas de lui-même cette haute opinion si ridicule que l'on voit à tant de gens, il sent les poussées de l'esprit bas, il regarde hardiment sa méchanceté et sa laideur, il leur cède parfois et il en a remords. Mais il ne les admire pas ; il a d'autres soucis que de les protéger ; il passe outre. Il accueille les évéments qui lui sont donnés et il travaille à les subir avec justesse. Comme un bon ouvrier met de l'ingéniosité à suivre le plan qu'on lui trace et, si l'usage

de tel outil subtil et dangereux dont il eût bien aimé se servir, n'est pas demandé, il y renonce et s'arrange pour montrer tout de même son intelligence et son invention, ainsi l'honnête homme rejette sans regret tous les sentiments que les circonstances ne font pas opportuns et trouve moyen d'engager dans l'affaire tout de même le meilleur de son âme. Il a soin de maintenir ses émotions secondaires à leur place et dans leur proportion ; il accepte que soient brisées quelques velléités étranges et fragiles, qu'il eût peut-être pu abriter en lui. Car il songe avant tout à former scrupuleusement sa souffrance à l'image de son malheur, et de telle façon qu'elle ne le déborde ni ne lui manque. Il préfère à garder son cœur intact et sans un vide, cet exquis mouvement plaintif qui déjà l'emporte et l'incline. Au lieu de s'amuser à son foisonnement, il cherche à le pencher exactement, à lui donner de la pertinence, une disposition bien sensible. Il veut répondre au coup qui le frappe par un cri pur, juste et surpris. Ses sentiments ne perdent pas leur tendance ; ils ne cessent pas de vouloir en venir à leurs fins ; ils méditent toujours des actes ; du moins ils se joignent pour faire un élan uni, un seul désir. Ainsi l'honnête homme demeure tout occupé à vivre, en échange perpétuel et dans une conversation liée avec les événements. On a besoin de lui, et il ne fera pas défaut. Jacques Rivière.

HUMORESQUES

I

Le notaire, le cousin et le poète
Vous font un trio d'amoureux, ô très chère ;
Et si parfois vous rêvez peut-être
Du rêveur qui vous adore comme pas un,
Vous le laissez simplement se morfondre
Pour tendre la main aux écus du notaire
Et la joue aux baisers du cousin :
Ainsi va le monde.

Et cependant que votre mari
Qui se croit assuré contre le pire
Promène sa faconde,
Vous l'encornez et chacun rit ;
Il n'y a que moi seul, très chère, qui soupire :
Ainsi va le monde.

II

Au bruit du trombone et des fifres de buis
Le régiment bleu passe dans la rue ;
Margot t'a plumé comme une recrue,
Marquis.

La femme de l'adjoint se penche à sa fenêtre
Et son pauvre cœur bat comme un tambour ;
La femme de l'adjoint regarde tour à tour
Les jeunes officiers paraître et disparaître.

Sœur Anne, sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?
La Margot t'a plumé comme un dindon charmant ;
Mais quoi ? voici passé le régiment,
Et Madame est prête à s'évanouir :
Où donc es-tu, lieutenant ?

III

Chevalier Gluck, chevalier Gluck,
Lorsque j'écoute
Vos airs trop tendres
Et charmants,
Mon vieux cœur tremble
Comme un instrument
Sous l'archet de soie,
Chevalier Gluck,
Et je me crois
Au temps des paniers, des culottes courtes
Et des perruques.

Le bourgeois obèse
Du dessus dort
Dans sa chambre Louis XVI ;
Beaux doigts de ma voisine
Rejouez encor,
Rejouez pour moi
Cette gavotte exquise
D'Armide,
Et pardonnez, très chère, au fol émoi
D'un cœur si timide ;
Car je vous imagine
En petite marquise
Et m'accordant enfin votre joli corps :
Le bourgeois obèse du dessus dort.

IV

Vieux rat, tu peux t'aventurer sur la gouttière ;
Sur le beau soir bleu
Monte une fumée légère de bruyère
Et le chat joue
Dans la maison avec sa queue.

Vieux cœur, tu peux t'aventurer chez la bergère ;
C'est l'heure du loup garou,
Et le mari dort au coin de son feu ;
La lune rit sans bruit dans ce beau soir bleu ;
Eh ! soyons vite audacieux,
Vieux cœur : c'est l'heure du loup garou
Et des amoureux.

V

Il a plu. Le matin sourit
A travers ses pleurs ;
La grenouille saute dans l'étang,
Et sur un roseau droit du Christ,
Le beau martin-pêcheur,
En habit bleu clair à la hussarde,
Avec son plumet rouge éclatant,
Monte la garde.

Francis Jammes, dormez-vous encor ?
Le joli lièvre roux
Essuie la fine pluie
De ses moustaches,
Et le vieil âne à l'œil humide tâche
D'attraper enfin la fleur d'or
Du pissenlit :
Francis Jammes, Francis Jammes, dormez-vous ?

Il n'est plus un grelot de mule qui se taise
Et ne fasse un concert féerique,
Sous l'accompagnement sourd des coups
De trique ;
Il n'est plus un soulier du cordonnier d'Orthez
Qui ne résonne sur le pavé ;
Ah ! l'heure n'est plus de rêver
Du cousin des Indes ou d'Amérique :
Francis Jammes, Francis Jammes, dormez-vous ?

TRISTAN LECLÈRE (KLINGSOR).

LETTRE INÉDITE D'ARTHUR RIMBAUD

Nous remercions ici cordialement le bon poète Ernest Raynaud de la communication de cette lettre. Adressée à M. G. Izambard, professeur de rhétorique, elle se situe après la distribution des prix de 1870, *quelques jours avant la première fugue de Rimbaud vers Paris, et, par conséquent, précède la première des lettres de la même année qui ont été publiées dans le tome XXIV de* Vers et Prose. *Elle est bien de celui qui devait, plus tard, révéler à Paul Verlaine le talent de Desbordes-Valmore.On s'étonnera par contre de voir Rimbaud reprocher à Verlaine d'avoir pris des libertés avec un art qu'il bouleversera lui-même bientôt de fond en comble. Remarquons encore que cette lettre est antérieure d'un an, exactement, au* Bateau ivre, *et de treize mois à l'entrée en relations de Rimbaud avec Verlaine. Les vers joints à cette lettre étaient, croyons-nous,* Soleil et Chair *(page* 25 *des* Œuvres *publiées par le Mercure de France).*

PATERNE BERRICHON.

Charleville, 25 août 1870.

Monsieur,

Vous êtes heureux, vous, de ne plus habiter Charleville !

— Ma ville natale est supérieurement idiote

entre les petites villes de province. Sur cela, voyez-vous, je n'ai plus d'illusions. Parce qu'elle est à côté de Mézières — une ville qu'on ne trouve pas, — parce qu'elle voit pérégriner dans ses rues deux ou trois cents de pioupious, cette benoîte population gesticule prudhommesquement spadassine, bien autrement que les assiégés de Metz et de Strasbourg ! C'est effrayant, les épiciers retraités qui revêtent l'uniforme ! C'est épatant comme ça a du chien, les notaires, les vitriers, les percepteurs, les menuisiers, et tous les ventres, qui, chassepot au cœur, font du patrouillotisme aux portes de Mézières ; ma patrie se lève !... Moi, j'aime mieux la voir assise ; ne remuez pas les bottes ! c'est mon principe.

Je suis dépaysé, malade, furieux, bête, renversé ; j'espérais des bains de soleil, des promenades infinies, du repos, des voyages, des aventures, des bohémienneries, enfin : j'espérais surtout des journaux, des livres... Rien ! Rien ! Le courrier n'envoie plus rien aux libraires ; Paris se moque de nous joliment : pas un seul livre nouveau ! c'est la mort ! Me voilà réduit, en fait de journaux, à l'honorable *Courrier des Ardennes*, propriétaire, gérant, directeur, rédacteur en chef et rédacteur unique, A. Pouillard ! Ce journal résume les aspirations, les vœux et les opinions de la population, ainsi, jugez ! c'est du propre !... On est exilé dans sa patrie ! ! !

Heureusement, j'ai votre chambre : — Vous vous rappelez la permission que vous m'avez donnée. — J'ai emporté la moitié de vos livres ! J'ai pris le *Diable à Paris.* Dites-moi un peu s'il y a jamais eu quelque chose de plus idiot que les dessins de Grandville ? — J'ai *Costal l'indien*, j'ai la *Robe de Nessus*, deux romans intéressants. Puis, que vous dire ?... J'ai lu tous vos livres, tous ; il y a trois jours, je suis descendu aux *Epreuves*, puis aux *Glaneuses*, — oui, j'ai relu ce volume ! — puis ce fut tout !... Plus rien ; votre bibliothèque, ma dernière planche de salut, était épuisée !... Le *Don Quichotte* m'apparut ; hier j'ai passé, deux heures durant, la revue des bois de Doré : maintenant, je n'ai plus rien ! — Je vous envoie des vers ; lisez cela un matin, au soleil, comme je les ai faits : vous n'êtes plus professeur, maintenant, j'espère !... —

... [*partie déchirée*]... vouloir connaître Louisa Siefert, quand je vous ai prêté ses derniers vers; je viens de me procurer des parties de son premier volume de poésies, les *Rayons perdus*, 4e édition. J'ai là une pièce très émue et fort belle; *Marguerite:*

. . . .

Moi j'étais à l'écart, tenant sur mes genoux
Ma petite cousine aux grands yeux bleus si doux :
C'est une ravissante enfant que Marguerite
Avec ses cheveux blonds, sa bouche si petite
Et son teint transparent...

. . . .

Marguerite est trop jeune. Oh! si c'était ma fille,
Si j'avais une enfant, tête blonde et gentille,
Fragile créature en qui je revivrais,
Rose et candide avec de grands yeux indiscrets!
Des larmes sourdent presque au bord de ma paupière
Quand je pense à l'enfant qui me rendrait si fière,
Et que je n'aurai pas, que je n'aurai jamais ;
Car l'avenir, cruel en celui que j'aimais,
De cette enfant aussi veut que je désespère.

. . . .

Jamais on ne dira de moi : c'est une mère !
Et jamais un enfant ne me dira : maman !
C'en est fini pour moi du céleste roman
Que toute jeune fille à mon âge imagine.

. . . .

— *Ma vie à dix-huit ans compte tout un passé.*

— C'est aussi beau que les plaintes d'Antigone ἀνυμφη dans Sophocle. — J'ai les *Fêtes galantes* de Paul Verlaine, un joli in-12 écu. C'est fort bizarre, très drôle ; mais, vraiment, c'est adorable. Parfois, de fortes licences ; ainsi :

Et la tigresse épou | vantable d'H'yrcanie

est un vers de ce volume. — Achetez, je vous le conseille, la *Bonne Chanson*, un petit volume de vers du même poète : ça vient de paraître chez Lemerre; je ne l'ai pas lu ; rien n'arrive ici ; mais plusieurs journaux en disent beaucoup de bien.

Au revoir, envoyez-moi une lettre de 25 pages — poste restante — et bien vite !

A. Rimbaud.

P. S. — A bientôt, des révélations sur la vie que jè vais mener après... les vacances...

[Adresse :]

Monsieur G. Izambard

29, rue de l'Abbaye des Prés

Douai (Nord)

très pressé.

LE RAIL

(LA PEINE DES HOMMES)

Fragment

. . . .

La machine du groupe des halles demandait la traversée des voies de service. Le signal du trajet direct refermé derrière le 1406 voyageurs, 1 h. 59 s., celui du départ local s'ouvrit en quarante secondes. La machine de M. Détue cracha, pour le démarrage de sa rame de 40 wagons parfaitement classés, à refouler dans les garages. M. Legendre, jurant à son habitude, appuya sur voie 11 les 22 wagons à partir par les trains formation Sud et sur 4 les 18 direction Nord; mais il fut impossible de les y placer. L'accordéon de 50 tampons, freiné en queue, repoussait la machine. Prugeois, grattant de la pelle du chauffeur les endroits terreux du ballast, garnit le rail sous les roues patineuses. Le mécanicien renonça.

L'aiguilleur Drahé ouvrant un volet de la cabine I demandait à son de trompe la 5e.

M. Legendre coupa les 8 wagons qui en tenaient le croisement et commanda la lancée à toute vapeur sur la voie libre pour la réception du 4922, 2 h. 21.

L'équipe Leplat, hissé dans une guérite de frein, bloqua

au croisement nord et pria M. Bernard d'enlever la rame avant l'arrivée du marchandises. Mécontent, mais réservé, le sous-chef fournit cette appréciation :

— C'est du joli travail. Vous vous débarrassez sur la 4e de tout ce qui vous gêne, même des charbons Dépôt, que vous auriez dû placer sur 5. La machine du 4922 les emmenait en se remisant. Et ça faisait de la place sur 4.

La manœuvre Sud refoulait devant le signal fermé du groupe I. L'aiguille 21^b, condamnant l'impasse, donna la voie de service, du même coup de levier que 21^a prise en pointe, complétait la jonction. Tous signaux ouverts, le 4922 avançait à belle allure. Prugeois nota :

— Une 6000 ; le train ne tiendra pas sur 5.

La voie contenait, de croisement à croisement, 60 wagons avant la modification. Elle n'en acceptait plus que 51. Huche, sauté sur le marchepied de la 6251 annonça l'obstacle :

— Des wagons au Nord !

Le mécanicien Derache remua sous la salopette bleue ses grosses épaules et répondit des choses déplaisantes que le grondement de la chaudière laissa mal entendre. Il siffla pour les fourgonniers les deux coups brefs du signal " Bloquez ! " L'aspiration d'air de son frein à vide imita le bruit d'un déchirement de forte étoffe. Le train ralentit, puis s'arrêta, la tête contre la rame emprisonnante. La queue tenait, au Sud, tout le croisement des voies du groupe I. Le fourgon, dernier sur l'aiguille 21^b, immobilisait le triage dans la position : arrivée voie de service. La douce habileté de M. Bernard se montrait bien à prendre sa revanche, sans la peine de courir, comme le sous-chef Sud qui faisait de rage des pas inutiles :

— Nom de Dieu ! Ils n'ont pas encore enlevé leurs 8 wagons !

Drahé, ouvrant de nouveau son volet, recornait 5. Le train 129 s'annonçait. Fermant selon son habitude le signal 22, l'aiguilleur manœuvrait les leviers 17, 14, 11 et se tenait les deux mains sur le 21, prêt à le rabattre à l'évacuation des lames de l'aiguille [b] par le fourgon.

Il s'impatientait à l'obligation imminente d'écrire au rapport :

“ Arrêt du 129 au signal 22 ” et pensait ainsi :

“ 20 sous de retenue de prime. Ce n'est pas moi qui écoperais de ça ! ”

On entendait grandir le sifflet du rapide qui engagea la courbe à pleine pression de sa Compound. Tous les manœuvriers, les deux bras levés, jetaient face au train le signal d'arrêt. L'aiguille 21[a], en pointe sur voie de service, retournée, la vitesse de cette masse pouvait continuer sur l'espace libre. L'enclenchement l'empêchait. Etabli contre la faillibilité des hommes, il inutilisait leur initiative ; le calcul, réalisé en fer, donnait la direction de la catastrophe et l'impuissance de rien changer dominait tout. Une tempête d'épouvante passait sur l'âme des manœuvriers. M. Legendre, magnifique en son agilité de professeur gymnaste bondissait au devant du rapide, les bras hauts, la bouche active à crier. Les 8 wagons enfin enlevés au côté Nord, le 4922 avança lentement. L'espoir frais souffla. Le fourgon de queue dégageait la pointe[b]. Drahé, ses dix doigts pâlis, crispés au levier humide de sa sueur soudaine, le renversait à se casser les reins. Trop tard. L'aiguille manœuvrée sous la locomotive l'envoyait hors des rails. Le craquement du matériel désaligné, dansant

sur le ballast, remplaça le glissement régulier des roues sur l'acier uni. Les 120 tonnes de fer de la Compound dont rien ne guidait plus la vitesse, choquaient à 80 km. à l'heure, les cailloux lancés en mitraille sur les wagons du triage, puis la A. 3,609 se couchant sur les rails tordus offrit buttoir au train qui s'écrasa sur elle dans une forte détonation. Le brisement des bois et le ploiement des fers s'achevaient dans l'emmêlement des voitures, dont les débris cherchaient l'appui. Le dernier craquement monta mourir dans l'espace paisible où habitait le sourire du ciel. Et le silence revint durer le temps qu'il faut aux hommes pour passer de leur habitude à l'épouvante illimitée. Puis les cris grandirent, rejoints par de nouveaux cris poussés à briser les gorges. Les voitures arrière, restées debout sur rails, toutes portières ouvertes, rendaient des fuyards qui se frappaient, tombaient dans la poussière donnée par le choc. S'écorchant à franchir la clôture d'emprise, ils partaient libres dans la plaine d'asile, follement contents de vivre.

Les deux premières voitures dominaient la locomotive, invisible dans le brouillard brûlant de la chaudière où le sifflement des fuites imitait le cri des hirondelles qui continuaient leur activité merveilleuse.

Les manœuvriers, lentement adaptés à cette réalisation momentanée de l'épouvantable, couraient à contre-fuyards aux voitures démolies, mais parvenus sur le fouillis de bois, de fer et d'hommes, se décourageaient d'atteindre les hurleurs enfouis.

M. Legendre usant son doigt livide au bouton d'ivoire du téléphone obtenait réponse après un temps qu'il croyait long mais où il ne put jurer que six fois entre ses haleines raccourcies :

— Allo !... Le 129 déraillé en gare... Oui, le 129... Vous êtes sourd ?... Merde !

Les poches d'eau, vidées dans le foyer de la 3.609 l'éteignaient ; la vapeur augmentée, continuait par masses et par jets d'envelopper la tête brisée du train.

Dans les derniers voyageurs dégagés, quelques-uns à l'émotion contenue, demeuraient à pied d'œuvre. Un capitaine d'infanterie arrêtait les femmes de se blesser en course sur le ballast où leur pied tournait. Elles aimèrent s'abriter à un prêtre descendu de 3e classe, en queue du train.

Les voitures intactes maintenant désertes, une foule serrait l'épave fumante. Des hommes venaient encore : camionneurs de la cour P. V. et ouvriers des usines embranchées.

Huche, premier monté sur le fracas, dégarnissait à coups de talon l'arête de verre des portières tordues, face au ciel. Plongé par cette trappe il hissa un homme aux paupières closes. Des mains promptes, qui n'étaient pas de la Cie, en tiraient un autre, gros à porter à trois. Son front donnait l'apparence du cuivre rouge, mal martelé. Le sang ne coulait qu'à droite, lentement, d'une source cachée par les cheveux noirs et imitait sur la joue le lacet des ruisseaux dans les prairies fraîches. Les geignements de ce colosse montèrent au hurlement, sa souffrance multipliée par les chocs du transport difficile dans les débris. Posé sur un coussin de banquette, il donna une plainte régulière. Des sauteurs de clôture, leur épouvante évaporée dans la plaine sans rails, revenaient. La 4e voiture, 1re classe, soulevée oblique, son marchepied à deux mètres du sol, tenait un homme debout comme à un balcon.

La figure blême mais intacte, il faisait signe qu'on l'aide à descendre. Des voyageurs agiles et M. Legendre réussirent à le poser sur le ballast où il se secoua puis marcha, mais un pas seulement et piqua du nez, montrant son cou rouge.

Les coussins de banquettes, rangés sur le terre-plein entre les aiguilles des deux groupes, se tachaient du sang rendu par les six premiers corps démêlés. La Mort sans grandeur bafouait les cadavres de précautions ironiques : une femme au visage lissé d'un net coup de serpe, plus de nez ni de lèvres, conservait sans dégats irréparables son très beau chapeau à plumes d'autruche. Le prêtre, maintenant nu-tête, apparaissait très jeune, sa figure comme taillée dans la mie d'un pain de luxe. Penché vers les mourants aux os brisés, il cherchait son souffle pour balbutier des paroles perdues. L'officier trouvait l'idée calme de demander au pointeur Guérin où abriter les femmes intactes. Dans le bureau du sous-chef, elles commencèrent d'arranger leurs chapeaux et de pleurer. On dut ensuite les empêcher de ressortir, car elles voulaient aller voir, mais elles passaient quand même, et se mettant les mains sur les yeux, regardaient entre leurs doigts.

M. Legendre songeait tard au risque d'un second train venant s'additionner à ce fracas. Mais Drahé, ravi par l'instinct du métier, avait rabattu les désengageurs, interdisant ainsi tout mouvement, puis il restait aplati à la vitre, les yeux agrandis à craquer les paupières, et joignant aux cris des navrés et des fous le hurlement silencieux de sa bouche large ouverte aux dents noires de chique.

Au côté Nord, M. Bernard tenait le 7.282 prêt à partir derrière le 129. Enlevant sans hâte les 8 wagons de la 5e, il eut joie à penser :

“Le rapide boit une tasse. Ça coûtera 20 sous à Legendre d’encombrer nos voies de réception.”

Mais le bruit du choc régna sur toute la plaine et les manœuvriers virent passer des fuyards au galop sur la voie de service qu’ils suivirent 3 kilomètres jusqu’à la gare aux voyageurs. Le surveillant Doucet augura :

— Il y a un coup de chien.

L’agilité imprévue de M. Qualin au souffle court certifia le bouleversement du service. L’aiguilleur de la cabine III sortit crier :

— Le 129 dans le sable. Il y a des morts !

Le mécanicien de la machine Sud répétait les trois coups du signal d’alarme ; cette cadence de polka régularisait le pas gymnastique des employés de la P. V., des secrétaires du chef ballotant la civière qui rendait trois mois de poussière et des pointeurs Nord chargés de la boîte de secours. M. Bernard ordonnait à Ledur et Doucet, ses deux meilleurs hommes, de ne pas quitter leur chantier :

— S’il y a obstruction au Sud, les mouvements vont devenir critiques. Attendons les ordres.

Cette résistance à la curiosité aidait son goût de la moindre fatigue. Monté à la cabine III il siffla d’ébahissement tranquille à voir à 800 mètres le hérissement de débris sur la locomotive fumante.

M. Qualin, parvenu épuisé à la cabine I, tint le silence de Drahé pour un aveu suffisant qu’il accueillit ainsi :

— Vous avez fait un joli coup !

Dans la campagne, les trains commandés par les sémaphores s’immobilisaient, étendant la paralysie du trafic.

M. Qualin laissait aux initiatives humanitaires le soin des blessés. Il montrait, à reconstituer la circulation, une activité émue, virant sur lui-même et bon aux exhortations générales :

— Allons ! il faut en sortir !

Une aussi prompte et complète révolution des habitudes donnait aux choses du métier, une défiguration redoutable. Il ne savait plus par quel bout les prendre. Il lui manquait de considérer comme normale cette anormale situation. Passant les dépêches accoutumées de demandes de secours, il se couvrait par indiquer aux télégraphistes l'heure de l'inscription avancée de dix minutes.

M. Détue jouissait à le voir traîner derrière l'obligation des faits, sa décision infirme. Meneur de l'occasion dont M. Qualin attendait la poussée, il formulait la pratique inévitable :

— Faire avancer les trains arrêtés aux signaux, pour les transborder l'un dans l'autre.

Cette solution exclusive, nette dans la réalité par la souveraine force des choses, se désobscurcissait lentement dans l'esprit du chef.

Les voyageurs commençaient de dire leur indignation et qu'on fût là depuis trois quarts d'heure sans médecins pour les déchirés, vides de sang.

L'éloignement de M. Legendre dont le fort remuement avait aidé les chercheurs d'amis et de parents leur était pénible. Ils crièrent :

— C'est scandaleux. Les chefs se cachent.

Revenu, il porta par quatre à la fois les coussins de voitures dans le bureau des pointeurs, pour y poser les gens qui ne tenaient plus debout.

M. Qualin parvenait à se mouvoir avec plus d'aise dans l'inattendu. Concentré sur l'idée de continuation du trafic, il étudiait le bouleversement des choses pour y maintenir le plus possible d'habitudes. Mais le souci administratif de ne point laisser de traces d'irrégularité à sa charge le paralysait. Il ne comprenait plus sa vivacité à venir sur place inscrire les dépêches dont il aurait pu commander le soin à M. Legendre. Cependant, il les achevait, attentif à leur texte réglementaire. Incapable de franchir le souci mesquin des mots, il tardait à cette recherche, au lieu de s'aviver aux réalisations promptes.

Sur des décisions anonymes se rejoignaient la collaboration de toutes les expériences et de toutes les bonnes volontés. Prugeois, averti par les propos méprisants de M. Détue pour M. Qualin, donna la première affirmation dominante : de vider la voie 1 des garages où la cabine III put faire avancer le 1510 tenu au signal depuis une heure. Le train arriva lentement, les portières garnies de têtes et bloqua sur l'impasse. Le conducteur responsable de ses voyageurs, courait refermer les portières :

— Restez en voiture !

Mais Huche, préposé par M. Legendre au transbordement, accomplissait sa mission :

— Tout le monde descend !

M. Drûze arrivait. Il n'assaillit personne de sa grossièreté habituelle de paroles, mais en prononça de superflues, ordonnant de garer sur voie II le 7117 marchandises qui reculait dans la campagne le 1515 voyageurs. M. Legendre sifflait déjà ce mouvement.

Le transbordement se fit dans une grande confusion. Les voyageurs voulaient trop de renseignements et con-

naître à quelle heure les trains repartiraient. Aucun agent ne savait ce qu'on allait faire.

On tirait du tas le corps d'une femme dévisagée, le vêtement mêlé aux chairs : un paquet mou et gluant qui coula aux bords d'une civière faite d'une portière sur des planches croisées.

Un homme aux lèvres tremblantes de prière suivait le conseil :

— Vous la reconnaîtrez aux chaussures.

Mais il ne les trouvait pas. Le débris placé dans un fourgon du 1510, l'angoissé se tint devant la porte. Il allongeait le cou vers les femmes impatientes au marchepied des trains. Sa volonté d'en reconnaître une, lui en donnait parfois l'illusion, visible à l'éclat de sa figure, tôt éteinte. Incapable de quitter le fourgon où la Mort l'invitait, il tournait la tête, comme appelé "Psst !... Psst !..." mais n'entrait pas.

Le prêtre, l'officier, et d'autres, au dévouement un peu orgueilleux, aidaient deux dames évanouies devant les cadavres esp[illegible] des hommes désespérés. Du cercle des femmes sauves venaient les lamentations :

— Quel malheur ! Mon Dieu !... C'est épouvantable !... Si jeune !...

On hissait les blessés dans les fourgons du 1510 ; l'ascension des marchepieds augmentait leurs déchirures.

L'homme au front de cuivre, difficile à manier, hurla, épouvantant les femmes qui se bouchaient les oreilles et criaient aussi.

La cabine III annonçait le train de secours : il en descendit grande quantité de gens de bureau. Tous les scribes accroupis avaient levé leur cul du fauteuil.

M. Laroze pilotait la locomotive. Il quittait avec soulagement la gare aux voyageurs bouchée sur le public criard. Ce bouleversement de son service le rendit peu aimable aux hommes du triage et, devant le fracas du train couché, il tint ce propos à M. Legendre :

— Dérailleurs ! Vous en faites du beau !

qui lui valut une prompte réponse en pleine figure :

— Refoutez le camp d'où vous venez.

On indiquait aux médecins l'emplacement des abîmés. Les hommes de la C[ie] souhaitaient leur évacuation. Personne ne savait par quel ordre on les couchait dans le 1510. Des gens blêmes d'angoisse et les médecins mécontents occupèrent les fourgons ambulanciers. M. Drüze lui-même donna le signal du départ par refoulement. Au démarrage, deux cents voyageurs éparpillés se bousculèrent pour monter. Il fallut arrêter. Des cris de souffrance sortirent des fourgons secoués où les blessés aux os brisés perdaient leur vie.

Les rescapés serrés aux portières commençaient de formuler l'opinion publique :

— L'aiguilleur s'est suicidé.

— C'est fou de faire passer un rapide sans ralentissement sur une voie en réparation.

— Celui-ci ne déraillera pas. Quelle brouette ! Quand arriverons-nous à la gare aux voyageurs !

Semblables aux mouches revenues sur le sucre, parmi les cadavres de celles tapées, ils souhaitaient le recommencement de la vitesse dont achevaient de mourir les blessés des fourgons.

M. Menu, chef de bureau de l'inspection principale, prenait le parti de courir à la cabine I et arrivé là, de

revenir aussi vite pour recommencer. Il posait des questions importantes :

— Est-ce que Paris est prévenu ?... Combien y a-t-il de morts ?... A-t-on fait le nécessaire ? Et il se contentait de réponses semblables données pour se débarrasser de lui :

— Tout va bien... Les mesures sont prises.

Les sous-chefs et les surveillants de nuit, réveillés dans les maisons de la Cie, arrivaient avec la figure plissée et rouge des hommes au sommeil récent.

Cent hommes des ateliers posaient l'outillage à pied d'œuvre. Le personnel du train de secours chassait les dévoués. Les ouvriers d'usine et les coltineurs de la cour P. V., encore tout en sueur du coup de main se fâchaient :

— On n'a plus besoin de nous. On pourrait au moins nous remercier.

M. Ipp devait veiller que nul étranger ne se blesse, pour qui la Cie aurait à payer, plus cher que le demi-salaire dû à ses agents sinistrés.

Tenu de rétablir la circulation, il laissait aux autres services d'accomplir la réparation du dégât : à la Traction, le relevage de la machine, au Matériel, les voitures, aux Travaux, la réparation des voies.

Le wagon de secours et la grue de 10 tonnes refoulaient sur voie II poussés par la machine de réserve à la tête du déraillement.

Le transbordement se soulageait de tous les trains détournés par le raccordement pour aller reprendre leur direction par les lignes circulaires. M. Drüze marquait que cela aurait dû être fait plus tôt et ne s'accomplissait que grâce à lui.

Les déblayeurs attaquaient l'épave haute de dix mètres.

Sous le fracas la machine paraissait ne toucher que les rails de la voie I. Les 3e classe intactes, tirées par l'arrière, il fallut une heure pour leur ajouter les deux première classe déraillées debout contre les démolies. La formation prescrite pour les rames de matériel-voyageurs mettait les moins-payants aux plus grands risques : 3e en tête. Le rebroussement de la rame aux terminus alternait à chaque voyage la catégorie des sacrifiées et condamnait à protéger les " Premières " tour à tour l'une ou l'autre des classes tampons, " Secondes " et " Troisièmes ". M. Ipp regrettait cette malechance de la marche secondes en tête, par quoi les indemnités hausseraient.

La force cadencée de 60 bras tirait à la prolonge la voiture 4e montée sur l'écrasement des trois de tête. Elle gagna le ballast au craquement de ses dix tonnes de fer et de bois et des débris entraînés. Cent hommes, frappant du maillet et de la hache, diminuaient planche à planche le mont de débris où les chassis des voitures aux portières rejointes en paquets de cartes, superposaient leurs essieux d'acier. Les burins achevaient les charnières. On rassembla dans des bâches deux cadavres, ramassés à la pelle, fondus, cuits.

Les hommes donnaient leur force entière, furieux à tirer de là toute la chair perdue, pour retrouver le travail de métier, purgé de cette angoisse d'assassinat.

M. Ipp télégraphiait aux six directions : " Expédition trains de marchandises sur le triage interdite jusqu'à nouvel ordre. Prenez dispositions. "

Puis il s'occupa de rechercher les responsabilités.

MM. Blanc et Templemars empêchaient de questions des hommes commandés par M. Drüze à des besognes

urgentes. La pratique hostile à ces purs théoriciens, imprévue, les repoussait davantage. Leurs hypothèses ne retrouvaient rien de familier dans cette réalité violente. Dépourvus de la connaissance des voies et des appareils de la gare, ils devaient s'obliger à y affirmer leur supériorité et le pouvaient facilement à l'égard de M. Menu, humble à leurs paroles. Ils le récompensaient ainsi :

— Nous rendrons compte en haut lieu de votre activité.

M. Qualin prudemment reparti à son bureau veiller au service général, perchait sur le tabouret du téléphone. M. Legendre sollicita un ordre précis :

— Le 1220 est en gare. Et nous n'avons pas de matériel transbordeur pour assurer l'équilibre. Qu'est-ce qu'il faut faire ?

— Faites le nécessaire.

Cette indication prouvait le calme revenu à M. Qualin et le soin de sa petite affaire. Malgré la suée des déblayeurs, l'amoncellement tenait toujours les deux voies. M. Dasson s'impatientait contre le service du Matériel :

— Ça n'avance pas. Quand va-t-on passer ?

Nul ne s'engageait par réponse ferme.

L'ombre opprimait le travail. Les courageux de nuit continuaient à même allure, mais les autres perdaient leur vaillance que ne nourrissaient plus le soleil et l'orgueil d'être vu. Les lampistes entouraient le déraillement de lampes de secours et des fanaux de marche, disponibles par l'arrêt des formations. La navette des hommes au pas lassé, posait les débris en tas énorme derrière le bureau des pointeurs. A un bout de châssis éloigné de la locomotive, des fers s'arc-boutaient au-dessus du conducteur

au buste sauf à leur abri. Les jambes piégées tenaient. La figure nettoyée à l'ouate des médecins apparut intacte et incolore. Le blessé donna un râle. Les déblayeurs hésitaient, cherchant appui sans le toucher. Deux crics tournèrent lentement. L'homme hurla, ses jambes suivaient le fer soulevé. Les ouvriers pâlis arrêtaient les manivelles.

Mais la bouche grande ouverte, s'emplit de silence. Au cliquetis accéléré des rochets, les crémaillères montaient au dernier cran. L'homme tiré sur une planche, comme le pain d'un four, vint avec la jambe droite broyée, la pointe du pied tournée à la place du talon. La jambe gauche manquait au genou. Vite enlevé, il achevait de mourir.

On voyait enfin le charbon du tender. L'équipe de déraillement du dépôt, éreintée, donnait un emballage imprudent, déconseillé par l'inspecteur de la Traction, M. Griaux :

— Vous allez vous blesser. Otez-vous de là.

Ils n'abandonnaient pas, forçant à dix, autant qui y pouvaient toucher, sous les tôles dernières, dont le retour les eût sabrés. Leurs mains ensanglantées de coupures taupinèrent dans le poussier d'où sortait un pied et ils eurent le chauffeur, écrasé par 3 mille kilogs de combustible.

Aux ouvriers lassés, la tête encore nue derrière l'enlèvement du cadavre, M. Templemars demanda :

— Et le mécanicien ?

Un homme se désigna, à figure noire, ornée sur la joue droite d'un ruban de sang. Son compagnon dégagé, il acceptait le repos et le dit :

— On causera plus tard, je vais faire arranger ça,

montrant son bras gauche dépouillé du poignet au coude.

M. Templemars fournissait de l'étonnement furieux :

— Comment ! Il n'est pas encore interrogé. Il était ici. Mais personne n'en savait rien. C'est inouï. J'ai télégraphié : " Mécanicien et chauffeur tués. " Comment a-t-il fait ?

M. Griaux, mécontent de ce questionnaire d'un inspecteur qui n'était pas de son service, dut cependant répondre :

— Il a sauté.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Becquaërt.

— De quel dépôt ?

L'importance des hommes à calepin grandissait.

M. Dasson croquait la position des lames de l'aiguille aux entretoises tordues, visible sur la voie I découverte, dont un rail de 12 mètres, vrillé, soulevait les traverses.

M. Papegay, commissaire de surveillance administrative se documentait à M. Ipp. Il essayait aussi de voir par lui-même. Fonctionnaire correctement vêtu, mais aux pauvres chaussures, il ne touchait, après 7 ans de service, que 2.800 francs par an : petite somme pour élever deux enfants et vivre en jaquette avec sa dame au chapeau de plumes l'hiver, de fleurs l'été. Encellulé dans un bureau de la gare aux voyageurs, il y faisait des écritures et ajoutait à cette besogne le souci d'attendre la nouvelle d'un accident. Il lui appartenait d'y arriver premier de l'Administration. Si M. le Procureur de la République, M. le commissaire de police ou M. le délégué de la Préfecture le devançaient, il en ressentait dans son cœur l'humiliation et les effets dans sa carrière. Cela l'obligeait à courir cinq

ou six fois par an et donnait de l'exercice à son corps trop assis.

Ce brave homme devait prouver la faute de service du mécanicien, de l'aiguilleur, du manœuvrier, mais, mis à leur poste, il aurait tout déraillé.

Dans le tourment de cette inexpérience, il souhaitait trouver vite et avant les autres, non la vérité, mais le coupable. Il menait cette recherche avec une considérable méfiance des hommes de pratique et la frousse un peu haineuse des ingénieurs, chefs de service, dont il redoutait l'hostilité.

M. Belaëne, procureur de la République, arrivé très tard, choisissait avec soin les endroits où poser le pied, sur ce sol difficile. Il accomplissait aussi la redoutable mission de connaître le responsable, facilitée pour lui par l'absolue croyance qu'il y en avait un. Sa connaissance du chemin de fer, limitée aux compartiments de première classe, devait trouver une preuve dans les roues brisées, les fers ployés et les bois épars. Il gardait la prudence de ne point se décider seul et d'attendre l'indication de MM. les inspecteurs. Il se joignit au groupe de grande parlerie fait par M. Ipp, M. Dasson, les inspecteurs de Paris, M. Papegay et M. Flavigny, ingénieur du contrôle.

Trois gendarmes montaient autour des déblayeurs une garde perdue. Leur autorité inutile en ce lieu de travail discipliné s'entretenait en paroles contre les voyageurs transbordés, curieux du déraillement.

M. Drüze revenait de la cabine I en assénant sur M. Qualin des affirmations brusques. Le désaccord de leurs opinions se voyait à la figure rouge du chef de qui le silence prouvait qu'il retirait ses raisons.

Avancé parmi les discuteurs, M. Drüze les domina :

— La position de l'aiguille montre qu'elle a été faite sous le train.

M. Papegay approuvait :

— Nous sommes déjà d'accord sur la responsabilité de l'aiguilleur.

A l'ordre discret du Procureur de la République, les gendarmes, contents de revenir aux choses sérieuses de leur métier montèrent à la cabine garder à vue Drahé. M. Drüze laissait accomplir cette erreur facile ; puis il troubla les esprits déjà branchés à la même certitude :

— Le signal 22 était fermé. Le mécanicien l'a passé à l'arrêt. Il n'y a pas de doute... Le pétard est écrasé.

M. Dasson discuta vivement :

— Ce n'est pas une preuve absolue. Drahé peut avoir fermé le signal derrière la locomotive et fait l'aiguille aussitôt. On voit parfaitement comment ça s'est passé. Il a oublié que la jonction 21 donnait les garages et s'est aperçu trop tard qu'il dirigeait le 129 sur une voie d'évitement.

— Non, dit simplement M. Drüze.

Cela fit une très pénible impression. Il fallait biffer les notes sur calepin, tout recommencer. M. Belaëne priait le commissaire de surveillance :

— Auriez-vous l'obligeance de rappeler le brigadier.

Le gendarme détestait que la justice ne fût pas catégorique et affirma :

— Moi, quand j'ai dit, j'ai dit.

M. le Procureur de la République perdait une illusion à constater que les inspecteurs manquaient comme lui d'idées nettes. Ils indiquaient leur lassitude en regardant

leur montre : huit heures. Reprendre le débat sans dîner ne leur convenait pas.

M. Templemars donna une heureuse nouvelle : les Travaux réparaient la voie I débarrassée à gabarit bon. Cinquante pioches attaquaient le ballast. Les chefs interdisaient aux déblayeurs affamés le repas au domicile, par crainte du retour tardif et assuraient leur nourriture dans le bureau des pointeurs empesté par l'iodoforme. Les hommes piquèrent du couteau les charcuteries coloriées, sandwichées entre les tranches des pains de 6 livres, et dirent la bière bonne, d'un fût de 75 litres rationné par les contre-maîtres.

MM. Belaëne et Papegay profitaient de l'isolement de M. Drüze pour obtenir une affirmation :

— La responsabilité revient au mécanicien. C'est l'évidence.

La vigueur de cette opinion chez un homme autorisé à donner des ordres à tout le monde, déterminait chez M. le Procureur de la République, un catégorisme semblable qu'il transmit au brigadier :

— Recherchez le mécanicien Becquaërt.

Le gendarme pensa trouver enfin à cette mission le repos de sa conscience et l'emploi de ses habitudes.

Les Administratifs repartis vers leur nourriture, M. Drüze mangeait du pain auprès des manœuvriers exténués. M. Boullois donnait avis qu'on passerait dans une heure sur la voie I. Il appartenait à M. Hénocq, sous-chef de nuit, de transformer le service de transbordement en service direct sur voie unique. M. Legendre assurait la rentrée du 7117 en obstacle sur voie II.

Les enquêteurs revenus de dîner, forts pour des investi-

gations nouvelles, se réjouirent de voir les trains reprendre par la jonction de secours leur sens normal : marche à gauche. Le 1.522, de 6 h. 30, circula premier à 9 h. 39.

Le commissaire de surveillance annonçait avec animation :

— On passe ! on passe !

M. Menu s'essuyait le front. M. Griaux, trop occupé à l'étude du relèvement de la machine pour avoir encore donné son opinion l'indiqua établie en tirant son calepin:

— Quel est le nom de l'aiguilleur responsable ?

M. Drüze le détrompa :

— Mon cher camarade, le mécanicien a passé le signal fermé.

L'inspecteur de la Traction se rebiffa :

— Mon cher camarade...

Car ces deux Polytechniciens se trouvaient munis chacun de l'idée que la responsabilité devait se trouver hors de son service.

M. Drüze proposa la recherche de la preuve de fait :

— Allons voir sur place.

Drahé requis suivit les enquêteurs qui prélevaient les lanternes des ouvriers. Devant le pétard écrasé, M. Griaux fournit le même argument que M. Dasson :

— Le mouvement de l'aiguille sous le train est flagrant.

M. Drüze frappait toujours de la même idée :

— Si le mécanicien n'avait pas franchi le signal, rien ne serait arrivé.

Drahé donnait les détails de sa tentative de retourner la jonction pour éviter au 129 la collision sur le 4922.

M. Griaux suivait le devoir de défendre ses hommes.

— L'aiguilleur a laissé la direction pour les garages, et voyant l'erreur à l'arrivée du 129, a rabattu le signal et retourné l'aiguille.

M. Drüze accepta cette affirmation pour la détruire :

— Il aurait fallu refermer le signal une fraction de seconde derrière les yeux du mécanicien. Le 129 marchait à 80 à l'heure, ce qui lui laissait pour parcourir les cent trente mètres du signal à l'aiguille 6 secondes.

Le 386 express postal augmentait ses quatre heures de retard à franchir prudemment la voie aux blessures récentes. A la jonction veillait le fanal du 1519 prêt au trajet en sens inverse.

Les trains éloignés, Drahé, commandé par M. Drüze, établit la direction des garages : entrée du 4922.

Les enquêteurs attentifs à la manœuvre inverse serraient l'aiguilleur de trop près. Il dut les prier de lui laisser place et, haussant son pantalon, mit un œillet plus loin l'ardillon de sa ceinture. M. Drüze chronométrait :

— Allez !

L'ouvrier prompt et calme à ces choses habituelles, repoussa d'une main le levier 22 relié par fil au damier de tôle qu'on entendit battre contre son mât de fer, puis marcha sur 17 et les leviers durs : 14, 11.

Empoignant le 21, la lancée du corps en arrière allongea les bras nerveux; la manette amenée à mi-course du secteur, l'homme reprit élan pour achever le trajet jusqu'à l'encoche. M. Drüze annonça :

— Quatorze secondes.

L'inspecteur de la traction critiquait :

— Vous avez fait le 21 en deux fois.

Drahé en donna la bonne raison :

— La transmission a cent mètres de tringles et manœuvre deux aiguilles. Vous ne sauriez l'avoir d'un seul coup.

M. Dasson haussait la voix :

— Vous vous moquez de nous. Je vais vous montrer comment on fait un levier sans escale.

Il empoigna à deux mains le 22 et tira de toutes ses forces exaspérées. Le levier doux, rattaché par fil de trois millimètres de section à un carré de tôle n'absorba point tout cet effort.

M. l'inspecteur principal adjoint dut employer le superflu à rouler cul par dessus tête sur le plancher de la cabine.

M. Drüze lui tendit la main à se relever, mais il le fit seul et tordu par une douleur inguinale, épousseta du bout des doigts ses habits souillés. Drahé l'avertit de diminuer sa peine :

— Il y a une brosse ici.

Cet homme d'expérience ignorait l'ironie, mais M. Dasson tint à raillerie cette offre serviable et le regardant avec férocité, affirma :

— C'est inutile !

Drahé, néanmoins, du bout des poils brossait le chapeau, puis le posa sur la table d'abord essuyée de sa manche.

M. Drüze, sévère en apparence, riait de l'autre côté de sa peau. L'aiguilleur Matton, avançait à faire la direction du 1412. M. Ipp reprit son autorité, par une énergie inattendue à dix heures du soir :

— Il faut réunir tous les hommes qui étaient de service.

Le Matériel évacuait pièce à pièce les châssis démolis des voitures sur des wagons plats disposés voie I des

garages. Le bruit des maillets et des burins sur les rivets, dominait le sifflet des trains lents sur la voie unique.

A un feu de débris de bois, les déblayeurs chauffaient du café. M. Dasson trouva cela insupportable :

— J'interdis de détruire un seul vestige du déraillement avant la fin de l'enquête.

Les ouvriers ruèrent les tisons pour les éteindre.

Les voyageurs, moins nombreux en soirée, rattrapaient un peu leur retard. Le 1519 passa à $10^{h}15$ avec $2^{h}45$. Le 1412 de $8^{h}07$ le croisa à $10^{h}22$.

Du fanal avant de la locomotive renversée, un homme retirait un corbeau mort, happé en marche. Il frappa la bête noire contre le ballast :

— C'est c'ti ci qu'a porté malheur.

Le tender, dételé, allégé de tout son charbon se redressait centimètre à centimètre sur la poussée des vérins, abloqués du pied sur madriers de hêtre. Les hisseurs d'arrière, plus prompts, gagnaient d'une demi-portée de cric ceux d'avant et durent s'arrêter pour leur laisser rattraper le niveau. Le lent remuement de cette masse de quarante tonnes et du corps de la locomotive tiendrait peut-être la nuit entière.

Les enquêteurs s'installaient au bureau des sous-chefs où l'importun relent de l'iodoforme ne détruisait pas l'odeur malplaisante laissée par la vidange des morts. A M. Legendre appelé premier, M. Drüze posa une question à sa manière :

— Comment avez-vous fait ce coup-là ?

Le sous-chef très rouge, se raidit :

— Moi ? Il faudrait le prouver !

L'Inspecteur le doucha :

— Tenez-vous tranquille. Dites-nous comment c'est arrivé.

La parole saccadée, M. Legendre bondit en son récit :

— On a reçu le 4922 sur 5, sans l'arrêter au signal ; il avait 15 minutes de retard. La queue n'a pas dégagé l'aiguille 21. Il restait dessus à peu près deux wagons. On a fait dire au côté Nord par la cabine I qu'il fallait encore tirer. J'avais peur de voir arrêter le 129 au signal carré. Au lieu de ça, le rapide arrive à toute vitesse. Le temps qu'on essaye de courir au devant, il déraillait.

— Vous avez bien vu le signal fermé ?

— Oui. Fermé.

M. Drüze le congédiait sans manièrisme :

— Allez-vous-en. Envoyez Prugeois.

Le surveillant mangeait du pain sec sur le banc des pointeurs ; il ne restait de la charcuterie que des bracelets de boyau.

Les manœuvriers citaient l'accident au tribunal de leur expérience. L'équipe Sud en donnait la responsabilité à M. Bernard pour les wagons laissés sur la 5e. Ledur rendait l'accusation au Sud :

— Fallait pas les y mettre.

Drahé mordait la branche droite de sa moustache blonde. M. Legendre entré, loucha vers les hommes soudain silencieux.

Il commanda Prugeois :

— A côté ! c'est votre tour.

— Je peux pas leur en dire plus que j'en sais. Je sais rien.

La peur des paroles tenait ces hommes de main. Ils

éprouvaient plus de peine qu'au travail. Huche demanda :

— Voilà onze heures. On peut s'en aller ? On doit revenir à sept heures du matin. Quand est-ce qu'on dormira ?

Le sous-chef éprouvait l'opinion :

— Vous ferez comme vous voudrez. Moi je ne m'en vais qu'après eux. Ils ne savent pas encore si c'est Drahé qui doit écoper ou le mécanicien...

Drahé cracha sa moustache :

— Avant moi, il y en a d'autres. Si le mécanicien passe les signaux à l'arrêt, j'y peux rien ; et si on fait entrer les trains de marchandises sur des voies occupées, j'y peux rien non plus.

M. Legendre, pâle, jetait le front vers lui :

— Ce qui se passe dans les garages ne vous regarde pas. Si vous aviez fait votre service...

Drahé, debout, venait à une insolence supérieure :

— Je le fais mieux que vous.

Le sous-chef n'osant pas toute l'autorité de son grade, au lieu d'ordres, donna des conseils :

— Ne cherchez pas d'histoires. Vos signaux étaient à l'arrêt. Je leur ai dit qu'ils étaient à l'arrêt. On ne vous reproche rien. Foutez-nous la paix.

Les manœuvriers regardaient par terre.

De l'autre côté du mur, Prugeois donnait le moins possible de mots. Cette sournoiserie commandée par sa vieille expérience lui réussit. Il partit tranquille et M. Dasson donna son appréciation de ce silencieux à qui il fallait répéter trois fois les choses :

— Abruti !

Puis il manda Drahé et le pria de s'asseoir. M. l'adjoint

ressentait à l'aine droite d'avoir voulu démentir dans la réalité une affirmation de praticien.

Il cherchait sa revanche contre cet homme qu'il voulait croire de mauvaise foi dans sa spécialité :

— Vous avez débloqué le sémaphore et permis l'entrée dans la section arrière, alors que la voie de service n'était pas libre pour le 129.

L'aiguilleur connaissait son règlement :

— Puisque le 4922 avait dépassé le mât et que je voyais le signal de queue du dernier wagon, je pouvais débloquer.

M. Dasson savait mieux tous les textes :

— Dans le cas d'un garage de train vous devez attendre pour débloquer que le garage soit complètement terminé. Remarquez que, si vous aviez exécuté cela, rien ne serait arrivé... Vous l'avouez, n'est-ce pas ?...

— Monsieur l'inspecteur...

Il mangeait son poil blond et sa main droite usait au genou le velours du pantalon. Mais il trouva prise :

— J'ai deux fois reçu des réprimandes avec un franc de retenue de prime pour avoir débloqué trop tard, puisque le règlement dit aussi que je peux débloquer quand le signal carré est fermé derrière le train. Si cette fois j'avais encore arrêté le 129, 4 kilomètres plus loin, on m'aurait retenu 20 sous.

— Vous mettez un franc en balance avec la vie des voyageurs ?

M. Belaëne ne voyait dans ce raisonnement technique que l'opposition spécieuse de l'intérêt public et d'un gain misérable.

— Mais vous avez un esprit sordide...

M. Drüze arrêta cette sentimentalité :

— Continuons. Il y a eu débloc anticipé de la section arrière. Le signal carré fermé, c'est acquis. L'indicateur de ralentissement à 40 kilomètres est fixe. Le mécanicien marchait à 80. Il reste à savoir si le disque à distance était à l'arrêt.

Puis à voix réduite il influença M. Ipp :

— Ne croyez-vous pas, M. l'inspecteur principal, qu'il y aurait lieu de prier M. Dasson de cesser de compromettre nos agents.

M. Ipp congédia l'aiguilleur.

M. Flavigny, ingénieur du contrôle souhaitait l'entente de MM. Drüze et Dasson pour y participer. Candidat au poste d'inspecteur de l'Exploitation, il soutenait M. Drüze dans le devoir de défendre un agent de son prochain service.

L'ingénieur de la traction se refusait à comprendre pourquoi devant une manœuvre intempestive d'aiguille on devait rejeter l'accident dans la catégorie des tamponnements pour signaux franchis.

— Vous voudrez bien, mon cher camarade, le pria M. Drüze, nous communiquer demain l'interrogatoire du mécanicien. Les témoignages de nos agents le mettent nettement en cause.

M. Griaux travailla des sourcils et du front pour une grimace de désapprobation :

— Je fais toutes réserves sur ces conclusions.

M. Bille, journaliste (G. H. Bille), guettait la sortie des enquêteurs. Glorieux de son petit métier, il portait des cheveux longs, plus bas qu'oreilles, et un chapeau mou de feutre noir dont il donnait aux gens importants.

Le souci de tout voir et l'habitude de la hâte lui infligeaient le tournis. Les révolutions inattendues de sa tête montraient soudain sa nuque aux gens occupés à lui parler en face ; cela nourrissait l'idée qu'il craignait le paiement sans avis de l'arriéré de coups de pied dans le cul dû à ses médisances.

Il obtenait de M. le commissaire de surveillance des certitudes et les notait, content lui aussi de cette idée simple, habituelle, que le mécanicien était entièrement responsable.

M. Bernard, caché, mais soigneux de rester pour l'occasion de se défendre montra à M. Legendre sa joie de se sentir tranquille. Contre cette paisible insolence, le tourmenté soulagea sa fureur :

— C'est vous qui nous avez foutus dedans. Si vous aviez enlevé les wagons lancés sur 5, la queue du 4922 n'aurait pas tenu l'aiguille 21.

M. Bernard mit en travers de ses lèvres masquées de moustache raide et grise, son index sale :

— Je les ai enlevés, aussitôt que j'ai pu... Vous n'êtes pas malin. Si on cherche pourquoi vous avez lancé des wagons sur 5 devant le 4922, on trouvera que la quatrième est raccourcie de 30 mètres par les modifications. On pourrait trouver aussi que cela vient de trop d'économie. Alors, le Conseil d'Administration serait responsable de l'accident ? J'ai 24 ans de service. J'en ai vu des coups de tampon ! Mettez-vous ça dans la tête : une enquête ne remonte jamais. La responsabilité se recherche au plus bas. On veut l'homme qui, le dernier, a touché à l'appareil sur lequel on a déraillé. Ou le mécanicien qui a passé le signal...

Content d'imposer silence à ce gueulard, en baissant la voix, il l'étonnait de toute sa philosophie du métier :

— Il y a une politique des règlements de chemin de fer. Elle est faite par les gens des bureaux pour leur sauvegarde. Quoi qu'il arrive, eux n'y sont pour rien. Toute la hiérarchie, de M. Drüze jusqu'à M. Defrennes, Directeur de la Cie, détermine les conditions du travail. Nous ne pouvons faire que ce dont ils nous donnent les moyens. Cependant, dans un accident, il n'y a jamais qu'un homme de responsable : le plus petit. Et ça se comprend. Le public est rassuré par la condamnation du mécanicien. Il serait affolé par la responsabilité de la Cie. Si l'enquête recherchait dans les conditions générales du travail, la préparation des possibilités de catastrophes, ce serait terrible. Ça tuerait le goût des voyages, indispensable à la prospérité des nations. Le principe est que la conception du service est sauve de la responsabilité pratique. Il y a, pour chaque accident, un seul geste déterminant. Drahé ou le mécanicien vont bien le voir, ou bien M. Barabe, chef de Grosbourg. Le chemin de fer, ça commence haut, à un homme qui écrit : " Il est interdit d'expédier un train à marche lente devant un train à marche accélérée, en dedans du délai nécessaire au premier pour atteindre la gare suivante." Transmis et retransmis, ça finit par arriver à quelqu'un qui n'a plus à le transmettre à personne. C'est toujours celui-là qui écope. Il n'a pas à discuter. Il accuse réception et ça remonte jusqu'aux Directeurs qui ont fini lorsqu'ils ont l'émargement, pour dire, en cas d'accident : " Ça n'aurait pas dû arriver. Vous n'aviez qu'à vous conformer à la circulaire nº 1809 du 23 mai 1831. " Aucune n'est jamais périmée. Quand nous engageons les

voies de service devant les directs, le règlement l'interdit. Mais il faut bien manœuvrer pour faire de la place et recevoir les trains de marchandises. Si nous leur laissons boire la goutte au signal, les voyageurs arrêtent derrière. La circulaire n° 2008 prescrit l'évacuation rapide du matériel ; la circulaire n° 1213 de ne pas infliger de retards aux voyageurs. Il y en a des circulaires, et les engueulades sans numéro de M. Drüze, et les bulletins de réprimande pour manque d'initiative, et les retenues de primes. Ça n'est pas difficile, dans une enquête, de trouver le texte qu'il aurait fallu respecter pour que rien n'arrive ; mais on ne voit pas qu'au moment de l'accident, il n'y avait pas que cette prescription à appliquer, mais cinquante autres avec elle. Dans les bureaux, les obligations peuvent s'étudier une à une; ici, elles se présentent toutes ensemble, se contrarient, s'empêchent l'une l'autre. Et plus les gens qui écrivent ajoutent de prescriptions au fouillis des prescriptions, plus nous sommes écrasés. Ce n'est pas tant le papier qui nous est nécessaire, mais, en même temps que le papier, le moyen matériel de nous conformer à ce qui est écrit.

M. Legendre marquait son admiration :

— Quelle tapette !

Les hommes de l'équipe de jour enfin s'en allaient. M. Legendre hésitait au zèle de passer la nuit pour l'héroïsme de 36 heures de service. M. Bernard, revenu à son attitude de faire la bête, demandait conseil à M. Qualin :

— Je n'en peux plus. Pensez-vous que je doive aller manger et m'asseoir un peu ; je serai de retour pour une heure du matin.

Le chef le félicitait :

— C'est très bien. On vous en tiendra compte.

Il partit, vendu par M. Legendre :

— Si on le revoit avant sept heures, je croirai que les claqués du 159 ressuscitent.

L'épave réduite à la seule machine, bouchait l'entrée Sud. Les réceptions et les départs s'effectuaient par le Nord. Cette hémiplégie du triage imposait le désespoir aux manœuvriers. M. Daâ donnait, toutes les cinq minutes, une appréciation identique :

— On n'en sortira jamais.

Sa main brûlante ratissait sur sa pauvre tête des cheveux déracinés. Planchon à la patience puissante, dirigeait tout et jugeait ce geigneur :

— Faut plus rien lui demander. Il est fou.

L'aurore commençait sa beauté perdue pour les hommes aveuglés de souci. Le calme venu du fond du ciel ne touchait point la terre, armée par l'humanité au travail, d'inquiétude et de fumées.

Au jour, la 3,609 fut debout, la traverse d'avant brisée et les tôles aux peintures perdues, crevées des deux côtés. Les chefs de service contestaient sur l'heure du relevage. M. Griaux portait 6 heures, M. Boullois voulait 45, le temps commençant pour lui au premier coup de pioche possible à ses cantonniers, non à la mise sur rails.

Le 378 circula à trajet normal sur la voie rétablie, protégée par drapeau vert : Ralentissement.

Les poseurs achevaient, entre les trains, de serrer les tire-fonds et de bourrer les traverses. On pouvait prévoir que la série de midi approcherait des horaires exacts.

Les manœuvriers ajoutaient à leur besogne le tour-

ment de subir l'enquête. MM. Blanc et Templemars frais levés, bien nourris, méditaient devant les débris, grimpaient l'escalier de la cabine, et arpentaient entre le signal 22 et l'aiguille 21[a] :

— 131 mètres.

M. Griaux sacrifiait les mouvements du triage, en priant M. Dasson d'arrêter la machine Sud pour l'interrogatoire du mécanicien et du chauffeur.

M. Legendre commandé, osa dire :

— Mais les manœuvres...

M. Dasson le prit mal :

— Faites ce qu'on vous ordonne.

Puis débina les praticiens :

— Ils veulent nous mettre des bâtons dans les roues. Ces gens-là ne demandent qu'à entraver l'enquête.

M. Drüze soutint la gare :

— On ne peut pas suspendre les manœuvres.

M. Dasson méprisait ces détails de main-d'œuvre :

— Vétilles. Une cessation de quelques instants dans les mouvements n'aggravera pas la situation.

Connaissant le service par des figurations sur papier, arrêter dix minutes la formation des trains lui paraissait aussi facile que cesser dix minutes d'y penser. Sa tête n'en déborderait pas.

Les manœuvriers désespérés et respectueux se tinrent à distance devant la machine immobile. Prugeois alluma sa pipe :

— S'ils veulent ma casquette pour faire ce que j'ai à faire, moi je ferai bien ce qu'ils font.

Huche les jugeait aussi :

— Ils se foutent du métier. Quand nous serons bien

engorgés, ils iront s'asseoir au frais. Nous, on se débrouillera.

Devant les inspecteurs, Lemaire le mécanicien, raide dans ses bleus de travail, abîmait sa casquette à y user l'énervement de ses doigts :

— J'ai pas fait attention si le signal était fermé. J'ai bien vu le 129 arriver sur le 4922. Même que je me suis dit : il vient sur nous. Et puis il est parti dérailler sur voie de service.

M. Griaux voulait plus de netteté.

— Ce n'est pas ce qu'on vous demande. Avez-vous vu le signal carré fermé derrière le 4922 et avant l'arrivée du 129.

— D'où j'étais je pouvais rien voir.

M. Drüze le démentit :

— Vous n'êtes pas franc.

Lemaire s'obstinait :

— Dans tout ça, moi je ne peux rien dire.

M. Drüze tira lui-même le chauffeur Derache de la négation pure. Il obtenait :

— Je peux pas dire qu'il était pas ouvert.

— Vous n'êtes pas sûr comment il était quand vous l'avez vu. Nous sommes d'accord. Mais vous l'avez vu.

— Je dis pas que je l'ai pas vu.

L'inspecteur forçait les derniers refuges de son affirmation :

— Puisque vous l'avez vu, comment était-il ? Etait-il entrebaîllé ?

— Ça se pourrait.

— Alors, s'il était entrebaîllé, il n'était pas ouvert entièrement.

L'homme à l'idée cernée regardait M. Griaux, son chef, qui intervint :

— Pardon, mon cher camarade, vous permettez ?

Car il lui appartenait d'interroger les agents de son service. M. Drüze, courtoisement, reculait d'un pas.

Pour détruire sa tactique de ruse, l'inspecteur de la Traction sortit une interrogation droite, à voix grossie :

— Le signal était-il fermé, oui ou non ?

Maintenant empêché de dire non et précipité par ce catégorisme à une réponse nette, Derache dut cracher :

— Oui.

M. Griaux donna l'ordre de remonter sur machine.

M. Evrard, chef de dépôt, apportait un certificat médical remis par la femme de Becquaërt, mais le mécanicien faisait dire qu'il allait venir. M. Flavigny, ingénieur du contrôle, proposa de l'entendre en commun. M. Griaux voulut bien annuler son droit de préférence. Cela plut à tout le monde, car ça irait vite.

Il vint à onze heures, la tête couronnée de blanc et le bras droit dans une écharpe noire. Un agent de la sûreté l'escortait à 20 pas. La satisfaction commençait d'occuper l'esprit des administratifs. L'enquête aboutissait.

Il ne restait à y ajouter que les réponses de Becquaërt. On savait ce que tous les mécaniciens, dans ce cas, disaient. M. Papegay calcula que ce serait fini dans vingt minutes. Il pourrait déjeûner tranquille et envoyer lui premier son rapport, déjà dirigé sur les constatations de la veille et laissé en blanc après :

“ Le mécanicien Becquaërt, interrogé, a répondu : ”

M. Griaux posa la première question cette fois très vague :

— Dites-nous comment c'est arrivé.

Le mécanicien gênait les enquêteurs par l'insistance de ses yeux éclairés de fièvre. Il parla sans brusquerie :

— J'avais 7 minutes de retard : trois au départ de Paris, trois de ralentissement pour les travaux au kilomètre 229 et une au disque à distance de la gare de Grosbourg. La grande aile du sémaphore a baissé cinq cents mètres avant que nous y arrivions. J'ai repris ma vitesse et aussitôt passé le sémaphore, mon tube niveau éclate. J'en reçois sur la joue. Je tourne mes robinets. Nous arrivions sur le signal de la cabine du triage. Je le vois fermé, je bloque, mais j'ai pas pu retenir.

M. Papegay concluait déjà :

— C'est ça. Alors vous reconnaissez avoir franchi le signal fermé ?

— On le voit à deux cents mètres. J'ai freiné, mais je tirais 295 tonnes.

M. Griaux ne laissa pas le commissaire passer par-dessus sa tête pour interroger un mécanicien :

— Becquaërt, je vous prie de m'écouter.

M. Papegay rougit et versa cet affront dans les éléments de conclusion de son rapport.

M. Griaux essayait encore d'atténuer la responsabilité de son service :

— Et le disque avancé ? Etait-il ouvert ou fermé ?

— C'est un disque armé. Mon avertisseur n'a pas sifflé.

— Donc, il était ouvert. L'avez-vous vu ouvert ?

— Nous avons dû passer en face quand le niveau claquait. Je ne sais pas si Herbaut, mon compagnon, l'a vu. Il ne peut plus le dire maintenant. Pendant toute la route, il n'a pas quitté le ringart et il n'arrivait qu'à 13

de pression ; ça ne montait pas, deux tubes fuyaient ; le charbon brûlait mal.

Tous faisaient silence, attendant la réplique de M. Griaux. Elle fut dure :

— Nous n'avons pas besoin de ces histoires. Avez-vous vu le disque ?

— Je vous dis que je n'ai pas pu.

— Il fallait arrêter.

— Avec 7 minutes de retard. Un disque armé, moi je me fie à l'avertisseur. Je n'entends pas le sifflet du crocodile, c'est que la voie est libre.

M. Griaux se fâchait tout-à-fait :

— Non ! Non ! C'est une erreur absolue. L'automatisme des signaux, là où il existe, n'est pas fait pour supprimer votre vigilance. Alors, du fait qu'un signal est à avertissement automatique, vous ne le regardez plus. Vous l'annulez.

— Je ne dis pas ça.

— Mais oui, vous le dites... Vous en prenez un peu trop à votre aise. Vous n'avez pas vu le disque, vous passez le signal carré, et vous trouvez cela tout naturel.

— Je trouve pas ça tout naturel, M. l'Inspecteur. Je dis que j'ai pas pu faire autrement. J'avais 295 tonnes. La voie descend de 5 ; 7 minutes de retard...

M. Griaux jeta une affirmation :

— Les signaux avant tout... que la colère lui fit bisser :

— Les signaux avant tout !

Mais Becquaërt répliquait encore :

— Il faut faire la marche. Vous savez bien que si on s'attendait aux signaux fermés, avec 300 tonnes, quelquefois 350, on ne se lancerait jamais.

L'inspecteur soulagea l'indignation générale :

— Alors, vous marchez les yeux fermés, en faisant confiance aux signaux... Mais vous êtes fou !

Il souhaitait que Becquaërt fût mort sous sa 3.609, pour éviter à la Traction la honte d'un agent de première classe, affirmateur de pareilles choses devant le Contrôle. Il fut rassuré par l'animation de ces messieurs. M. Flavigny rouge d'une irritation véritable, haussait la voix :

— On n'a jamais vu ça !

M. Griaux cherchait le moyen d'annuler les paroles graves :

— Becquaërt, si vous ne vous sentez pas en état de répondre et que vous n'ayez pas votre tête, allez vous coucher. Nous reprendrons l'enquête plus tard.

Le mécanicien n'acceptait pas :

— Non. J'ai ma tête. Et j'aime mieux en finir tout de suite. Je ne veux pas qu'on me mette tout ça sur le dos.

Comme sublimisé par le contact récent de la Mort, son esprit voulait la droiture et son corps souffrant fuyait la fatigue de mentir. La vérité le reposait. Sa conscience hautaine donnait de la clarté à son esprit et de l'énergie à sa parole. Il posait à son tour des questions redoutables :

— Comment vouliez-vous que je fasse ? Je ne pouvais pas arrêter mon train pour remettre mon niveau d'eau. J'avais demandé à ne pas partir avec cette machine-là. Elle claque à tous moments. La veille on m'a fait des réparations à la va-vite pendant mon repos et le chef de Paris m'a dit : « Allez jusqu'à votre dépôt. On revisera votre machine là-bas. C'est pas pour quelques gouttes qui tombent dans le foyer qu'on va l'immobiliser ici. »

M. Griaux commandait :

— Retirez-vous.

Le mécanicien, debout, fit un pas vers eux :

— Pas si vite que ça. Vous m'avez demandé comment c'est arrivé : moi je veux vous dire comment ça aurait pu ne pas arriver...

L'autorité de M. Belaëne s'opposait aux vérités :

— Je suis Procureur de la République. Au nom de la loi, je vous arrête.

Becquaërt étonna le Conseil de guerre par sa tranquillité :

— Bon. On verra !

Le brigadier gendarme gonflait sa poitrine de contentement, car pour lui l'action de justice était d'emmener un homme.

M. Papegay donna son opinion :

— C'est du cynisme. Ce malheureux ne se doute pas qu'il tombe sous le coup de l'article 19 de la loi du 15 juillet 1845, 6 mois à 5 ans d'emprisonnement.

M. Flavigny affirma :

— Il n'y a aucun doute possible. Le mécanicien est fautif. C'est très simple.

Tous maintenant voyaient clair dans l'affaire. MM. Belaëne et Papegay proclamaient aussi :

— C'est très simple.

PIERRE HAMP.

L'ANNONCE FAITE A MARIE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

La cuisine de Combernon, vaste pièce avec une grande cheminée à hotte armoriée, une longue table au milieu et tous les ustensiles, comme dans un tableau de Breughel. LA MÈRE, devant la cheminée, s'efforce de ranimer les braises. ANNE VERCORS, debout, la considère. C'est un homme grand et vigoureux de 60 ans, avec une grande barbe blonde qui est mêlée de beaucoup de blanc.

LA MÈRE, *sans se retourner.* — Pourquoi me regardes-tu ainsi ?

ANNE VERCORS *(Il pense).* — La fin, déjà ! C'est comme un livre d'images quand on va tourner la dernière.

" Après la nuit, la femme ayant ranimé le feu domestique.... ", et l'histoire humble et touchante finit.

C'est comme si je n'étais plus, déjà, ici. Devant mes yeux, la voilà déjà comme si c'était en souvenir.

(Tout haut)

O femme ! voici depuis que nous nous sommes épousés

Avec l'anneau qui a la forme de Oui, un mois,

Un mois dont chaque jour est une année.

Et longtemps tu m'es demeurée vaine

Comme un arbre qui ne produit que de l'ombre.

Et un jour nous nous sommes

Considérés dans le milieu de notre vie,

Elisabeth ! et j'ai vu les premières rides sur ton front et autour de tes yeux.

Et, comme le jour de notre mariage,

Nous nous sommes étreints et pris, non plus dans l'allégresse,

Mais dans la tendresse et la compassion et la piété de notre foi mutuelle.

Et voici entre nous l'enfant et l'honnêteté

De ce doux narcisse, Violaine.

Et puis, la seconde, nous naît

Mara la noire. Une autre fille et ce n'était pas un garçon.

(Pause)

Allons, maintenant, dis ce que tu as à dire, car je sais quand c'est

Que tu te mets à parler sans vous regarder, disant quelque chose et rien. Voyons !

LA MÈRE. — Tu sais bien que l'on ne peut rien te dire. Mais tu n'es jamais là, mais il faut que je t'attrape pour te remettre un bouton.

Mais tu ne vous écoutes pas, mais comme un chien de garde tu guettes,

Attentif aux bruits de la porte.

Mais les hommes ne comprennent rien.

ANNE VERCORS. — Voici que les petites filles sont grandes.

LA MÈRE. — Elles ? Non.

ANNE VERCORS. — A qui allons-nous marier ça ?

LA MÈRE. — Les marier, Anne, dis-tu ? Nous avons le temps d'y penser.

ANNE VERCORS. — O fausseté de femme ! Dis ! Quand penses-tu une chose

Que tu ne nous dises d'abord le contraire, malignité ! Je te connais.

LA MÈRE. — Je ne dirai plus rien.

ANNE VERCORS. — Jacques Hury.

LA MÈRE. — Eh bien ?

ANNE VERCORS. — Voilà. Je lui donnerai Violaine.

Et il sera à la place du garçon que je n'ai pas eu. C'est un homme droit et courageux.

Je le connais depuis qu'il est un petit gars et que sa mère nous l'a donné. C'est moi qui lui ai tout appris,

Les graines, les bêtes, les gens, les armes, les

outils, les voisins, les supérieurs, la coutume, — Dieu, —

Le temps qu'il fait, l'habitude de ce terroir antique,

La manière de réfléchir avant que de parler.

Je l'ai vu devenir homme pendant qu'il me regardait, et la barbe lui pousser autour de sa bonne figure,

Comme voilà qu'il est maintenant, toute droite et par pinceaux comme des épis d'orge.

Et il n'était point de ceux qui contredisent, mais qui réfléchissent, comme une terre qui accepte toutes les graines.

Et ce qui est faux, ne prenant aucunes racines, cela meurt ;

Et ainsi pour ce qui est vrai on ne peut dire qu'il y croit, mais cela croît en lui, ayant trouvé nourriture.

LA MÈRE. — Que sais-tu s'ils s'aiment ?

ANNE VERCORS. — Violaine

Fera ce que je lui aurai dit.

Et pour lui, je sais qu'il l'aime et tu le sais aussi.

Cependant le sot n'ose rien me dire. Mais je la lui donnerai s'il veut. Cela sera ainsi.

LA MÈRE. — Oui.

Sans doute que cela va bien ainsi.

ANNE VERCORS. — N'as-tu rien de plus à dire ?

LA MÈRE. — Quoi donc ?

ANNE VERCORS. — Eh bien ! je m'en vais le chercher.

LA MÈRE. — Comment, le chercher ? Anne !

ANNE VERCORS. — Je veux que tout soit réglé incontinent. Je te dirai tout-à-l'heure pourquoi.

LA MÈRE. — Qu'as-tu à me dire ? — Anne, écoute-moi un peu... — Je crains....

ANNE VERCORS. — Eh bien ?

LA MÈRE. — Mara

Couchait dans ma chambre cet hiver, pendant que tu étais malade, et nous causions le soir dans nos lits.

Bien sûr que c'est un brave garçon et je l'aime comme mon enfant, presque.

Il n'a pas de bien, c'est vrai, mais c'est un bon laboureur, et il est de bonne famille.

Nous pourrions leur donner

Notre cense des Demi-muids avec les terres du bas qui sont trop loin pour nous. — Je voulais te parler de lui aussi.

ANNE VERCORS. — Eh bien ?

LA MÈRE. — Eh bien rien.

Sans doute que Violaine est l'aînée.

ANNE VERCORS. — Allons, après ?

LA MÈRE. — Après ? que sais-tu pour sûr s'il l'aime ? — Notre compère, maître Pierre,

(Pourquoi est-il resté à l'écart cette fois-ci sans voir personne ?)

Tu l'as vu l'an dernier quand il est venu,

Et de quel air il la regardait pendant qu'elle nous servait. — Certainement il n'a pas de terre, mais il gagne bien de l'argent.

— Et elle, pendant qu'il parlait,

Comme elle l'écoutait, les yeux tout grands comme une innocente,

Oubliant de verser à boire, en sorte que j'ai dû me mettre en colère !

— Et Mara, tu la connais ! Tu sais comme elle est buttée !

Si elle a idée, donc,

Qu'elle épouse Jacques, — hé là ! Elle est dure comme le fer.

Moi, je ne sais pas ! Peut-être qu'il vaudrait mieux......

ANNE VERCORS. — Qu'est-ce que ces bêtises ?

LA MÈRE. — C'est bien ! c'est bien ! On peut causer comme ça. Il ne faut pas te fâcher.

ANNE VERCORS. — Je le veux.

Jacques épousera Violaine.

LA MÈRE. — Eh bien ! il l'épousera donc.

ANNE VERCORS. — Et maintenant, pauvre maman, j'ai autre chose à te dire, la vieille ! Je pars.

LA MÈRE. — Tu pars ? tu pars, vieil homme ? Qu'est-ce que tu dis là ?

ANNE VERCORS. — C'est pourquoi il faut que Jacques épouse Violaine sans tarder et qu'il soit l'homme ici à ma place.

LA MÈRE. — Seigneur ! tu pars ? c'est pour de bon ? Et où c'est que tu vas ?

ANNE VERCORS, *montrant vaguement le midi.* Là-bas.

LA MÈRE. — A Château ?

ANNE VERCORS. — Plus loin que Château.

LA MÈRE, *baissant la voix.* — A Bourges, chez l'autre Roi ?

ANNE VERCORS. — Chez le Roi des Rois, à Jérusalem.

LA MÈRE. — Seigneur !

(Elle s'assied)

C'est-il que la France n'est plus assez bonne pour toi ?

ANNE VERCORS. — Il y a trop de peine en France.

LA MÈRE. — Mais nous sommes ici bien à l'aise et personne ne touche à Rheims.

ANNE VERCORS. — C'est cela.

LA MÈRE. — C'est cela quoi ?

ANNE VERCORS. — C'est cela, nous sommes trop heureux

Et les autres pas assez.

LA MÈRE. — Anne, ce n'est pas de notre faute.

ANNE VERCORS. — Ce n'est pas de la leur non plus.

LA MÈRE. — Je ne sais pas. Je sais que tu es là et que j'ai deux enfants.

ANNE VERCORS. — Mais tu vois au moins que tout est ému et dérangé de sa place, et chacun recherche éperdument où elle est.

Et ces fumées que l'on voit parfois au loin, ce n'est pas de la vaine paille qui brûle.

Et ces grandes bandes de pauvres qui nous arrivent de tous les côtés.

Il n'y a plus de Roi sur la France, selon qu'il a été prédit par le Prophète [1].

[1] " Voici que le Seigneur ôtera de Jérusalem et de Juda l'homme fort et valide, toute puissance du pain et toute celle de l'eau, le fort et l'homme de guerre, et le prophète, et le divinateur, et le vieillard ; le prince au dessus de cinquante ans et toute personne honorable ; et le sage architecte et l'expert du langage mystique. Et je leur donnerai des enfants pour princes et des efféminés seront leurs maîtres. " (Is.)

LA MÈRE. — C'est ce que tu nous lisais l'autre jour ?

ANNE VERCORS. — A la place du Roi nous avons deux enfants.

L'un, l'Anglais, dans son île

Et l'autre, si petit qu'on ne le voit plus, entre les roseaux de la Loire.

A la place du Pape nous en avons trois et à la place de Rome, je ne sais quel concile en Suisse.

Tout entre en lutte et en mouvement,

N'étant plus maintenu par le poids supérieur.

LA MÈRE. — Et toi aussi, où veux-tu t'en aller ?

ANNE VERCORS. — Je ne puis plus tenir ici.

LA MÈRE. — Anne, t'ai-je fait aucune peine ?

ANNE VERCORS. — Non, mon Elisabeth.

LA MÈRE. — Voici que tu m'abandonnes dans ma vieillesse.

ANNE VERCORS. — Toi-même, donne-moi congé.

LA MÈRE. — Tu ne m'aimes plus et tu n'es plus heureux avec moi.

ANNE VERCORS. — Je suis las d'être heureux.

LA MÈRE. — Ne méprise point le don que Dieu accorde.

ANNE VERCORS. — Dieu soit loué qui m'a comblé de ses bienfaits !

Voici trente ans que je tiens ce fief sacré de mon père et que Dieu pleut sur mes sillons.

Et depuis dix ans il n'est pas une heure de mon travail

Qu'il n'ait quatre fois payée et une fois encore,

Comme s'il ne voulait pas rester en balance avec moi et laisser ouvert aucun compte.

Tout périt et je suis épargné.

En sorte que je paraîtrai devant lui vide et sans titre, entre ceux qui ont reçu leur récompense.

LA MÈRE. — C'est assez que d'un cœur reconnaissant.

ANNE VERCORS. — Mais moi je ne suis pas rassasié de ses biens,

Et parce que j'ai reçu ceux-ci, pourquoi laisserais-je à d'autres les plus grands ?

LA MÈRE. — Je ne t'entends pas.

ANNE VERCORS. — Lequel reçoit davantage, le vase plein, ou vide ?

Et laquelle a besoin de plus d'eau, la citerne ou la source ?

LA MÈRE. — La nôtre est presque tarie par ce grand été.

ANNE VERCORS. — Tel a été le mal du

monde, que chacun a voulu jouir de ses biens, comme s'ils avaient été créés pour lui,

Et non point comme s'il les avait reçus de Dieu en commande.

Le Seigneur de son fief, le père de ses enfants,

Le Roi de son Royaume et le clerc de sa dignité.

C'est pourquoi Dieu a fait passer de lui toutes ces choses qui passent,

Et il a envoyé à chaque homme la libération et le jeûne.

Et ce qui est la part des autres, pourquoi non pas la mienne ?

LA MÈRE. — Tu as ton devoir avec nous.

ANNE VERCORS. — Non pas si tu m'en délies.

LA MÈRE. — Je ne t'en délierai pas.

ANNE VERCORS. — Tu vois que la part que j'avais à faire est faite.

Les deux enfants sont élevés, Jacques est là qui prend ma place.

LA MÈRE. — Qui t'appelle loin de nous ?

ANNE VERCORS, *souriant.* — Un ange sonnant de la trompette.

LA MÈRE. — Quelle trompette ?

ANNE VERCORS. — La trompette sans aucun son que tous entendent.

La trompette qui cite tous les hommes de temps en temps afin que les parts soient redistribuées.

Celle de Josaphat avant qu'elle n'ait fait bruit.

Celle de Bethléem quand Auguste comptait la terre.

Celle de l'Assomption, quand les apôtres furent convoqués.

La voix qui remplace le Verbe quand le chef ne se fait plus entendre

Au corps qui cherche son unité.

LA MÈRE. — Jérusalem est si loin !

ANNE VERCORS. — Le paradis l'est davantage.

LA MÈRE. — Dieu au tabernacle est avec nous ici même.

ANNE VERCORS. — Mais non point ce grand trou dans la terre.

LA MÈRE. — Quel trou ?

ANNE VERCORS. — Qu'y fit la Croix lorsqu'elle y fut plantée.

La voici qui tire tout à elle.

Là est le point qui ne peut être défait, le nœud qui ne peut être dissous,

Le patrimoine commun, la borne intérieure qui ne peut être arrachée,

Le centre et l'ombilic de la terre, le milieu de l'humanité en qui tout tient ensemble.

LA MÈRE. — Que peut un seul pèlerin ?

ANNE VERCORS. — Je ne suis pas seul ! C'est un grand peuple qui se réjouit et qui part avec moi !

Le peuple de tous mes morts avec moi,

Ces âmes l'une sur l'autre dont il ne reste plus que la pierre, toutes ces pierres baptisées avec moi qui réclament leur assise !

Et puisqu'il est vrai que le chrétien n'est pas seul, mais qu'il communique à tous ses frères,

C'est tout le royaume avec moi qui appelle et tire au Siège de Dieu et qui reprend sens et direction vers lui

Et dont je suis le député et que j'emporte avec moi pour

L'étendre de nouveau sur l'éternel patron.

LA MÈRE. — Qui sait si nous n'aurons pas nécessité de toi ici ?

ANNE VERCORS. — Qui sait si l'on n'a pas nécessité de moi ailleurs ?

Tout est en branle, qui sait si je ne gêne pas l'ordre de Dieu en restant à cette place

Où le besoin qui était de moi a cessé ?

LA MÈRE. — Je sais que tu es un homme inflexible.

ANNE VERCORS *tendrement, changeant de voix*. — Tu es toujours jeune et belle pour moi

et l'amour que j'ai pour ma douce Elisabeth aux cheveux noirs est grand.

LA MÈRE. — Mes cheveux sont gris !

ANNE VERCORS. — Dis oui, Elisabeth...

LA MÈRE. — Anne, tu ne m'as pas quitté pendant ces trente années. Qu'est-ce que je vais devenir sans mon chef et mon compagnon ?

ANNE VERCORS. — ...Le oui qui nous sépare, à cette heure, bien bas,

Aussi plein que celui qui nous a faits jadis un seul.

(Silence)

LA MÈRE, *tout bas.* — Oui, Anne.

ANNE VERCORS. — Patience, Zabillet ! Bientôt je serai revenu.

Ne peux-tu avoir foi en moi un peu de temps, sans que je sois ici ?

Bientôt vient une autre séparation.

— Allons, mets-moi le repas de deux jours dans un sac. Il faut partir.

LA MÈRE. — Eh quoi ! aujourd'hui, aujourd'hui même ?

ANNE VERCORS. — Aujourd'hui même.

(Elle penche la tête et demeure immobile. Il la serre dans ses bras sans qu'elle fasse un mouvement)

Adieu, Elisabeth !

LA MÈRE. — Hélas, vieil homme, je ne te verrai plus.

ANNE VERCORS. — Et maintenant je vais chercher Jacques.

SCÈNE II

(Entre MARA)

MARA, *à LA MÈRE*. — Va, et dis-lui qu'elle ne l'épouse pas.

LA MÈRE. — Mara ! Comment, tu étais là ?

MARA. — Va-t-en, je te dis, lui dire qu'elle ne l'épouse pas !

LA MÈRE. — Qui, elle ? qui, lui ? que sais-tu si elle l'épouse ?

MARA. — J'étais là. J'ai tout entendu.

LA MÈRE. — Eh bien, ma fille ! C'est ton père qui le veut.

Tu as vu que j'ai fait ce que j'ai pu et on ne le fait pas changer d'idée.

MARA. — Va-t-en lui dire qu'elle ne l'épouse pas, ou je me tuerai !

LA MÈRE. — Mara !

MARA. — Je me pendrai dans le bûcher,
Là où l'on a trouvé le chat pendu.

LA MÈRE. — Mara ! méchante !

MARA. — Voilà encore qu'elle vient me le prendre !

Voilà qu'elle vient me le prendre à cette heure ! C'est moi

Qui devais toujours être sa femme, et non pas elle.

Elle sait très bien que c'est moi.

LA MÈRE. — Elle est l'aînée.

MARA. — Qu'est-ce que cela fait ?

LA MÈRE. — C'est ton père qui le veut.

MARA. — Cela m'est égal.

LA MÈRE. — Jacques Hury
L'aime.

MARA. — Ça n'est pas vrai ! Je sais bien que vous ne m'aimez pas !

Vous l'avez toujours préférée ! Oh, quand vous parlez de votre Violaine, c'est du sucre,

C'est comme une cerise qu'on suce, au moment que l'on va cracher le noyau !

Mais Mara l'agache ! Elle est dure comme le fer, elle est aigre comme la cesse !

Avec cela, qu'elle est déjà si belle, votre Violaine !

Et voilà qu'elle va avoir Combernon à cette heure !

Qu'est-ce qu'elle sait faire, la gnolle ? qui est-ce de nous deux qui fait marcher la charrette ?

Elle se croit comme Sainte Onzemillevierges !

Mais moi, je suis Mara Vercors qui n'aime pas l'injustice et le faire accroire,

Mara qui dit la vérité et c'est cela qui met les gens en colère !

Qu'ils s'y mettent ! je leur fais la figue. Il n'y a pas une de ces femmes ici qui grouille devant moi, les bonifaces ! Tout marche comme au moulin.

— Et voilà que tout est pour elle et rien pour moi.

LA MÈRE. — Tu auras ta part.

MARA. — Voire ! Les grèves d'en haut ! des limons qu'il faut cinq bêtes pour labourer ! les mauvaises terres de Chinchy.

LA MÈRE. — Ça rapporte bien tout de même.

MARA. — Sûrement.

Des chiendents et des queues-de-renard, du séné et des bouillons-blancs !

J'aurai de quoi me faire de la tisane.

LA MÈRE. — Mauvaise, tu sais bien que ce n'est pas vrai !

Tu sais bien qu'on ne te fait pas tort de rien !

Mais c'est toi qui as toujours été méchante ! Quand tu étais petite,

Tu ne criais pas quand on te battait.

Dis, noirpiaude, vilaine !

Est-ce qu'elle n'est pas l'aînée ? Qu'as-tu à lui reprocher,

Jalouse ! Mais elle fait toujours ce que tu veux.

Eh bien ! elle se mariera la première, et tu te marieras, toi aussi, après !

Et du reste, il est trop tard, car le père va s'en aller, oh, que je suis triste !

Il est allé parler à Violaine et il va chercher Jacques.

MARA. — C'est vrai ! Va tout de suite ! Va-t-en tout de suite !

LA MÈRE. — Où cela ?

MARA. — Mère, voyons ! Tu sais bien que c'est moi ! Dis-lui qu'elle ne l'épouse pas, maman !

LA MÈRE. — Assurément je n'en ferai rien.

MARA. — Répète-lui seulement ce que j'ai dit. Dis-lui que je me tuerai. Tu m'as bien entendue ?

(Elle la regarde fixement)

LA MÈRE. — Ha !

MARA. — Crois-tu que je ne le ferai pas ?

LA MÈRE. — Si fait, mon Dieu !

MARA. — Va donc !

LA MÈRE. — O
Tête !

MARA. — Tu n'es là-dedans pour rien.
Répète-lui seulement ce que j'ai dit.

LA MÈRE. — Et lui, que sais-tu s'il voudra t'épouser ?

MARA. — Certainement il ne voudra pas.

LA MÈRE. — Eh bien...

MARA. — Hé bien ?

LE MÈRE. — Ne crois pas que je lui conseille de faire ce que tu veux ! au contraire !

Je répéterai seulement ce que tu as dit. Bien sûr

Qu'elle ne sera pas assez sotte que de te céder, si elle me croit.

MARA. — Peut-être. — Va. — Fais ainsi.

(Elle sort)

SCÈNE III

(Entrent ANNE VERCORS et JACQUES HURY, puis VIOLAINE, puis les serviteurs de la ferme).

ANNE VERCORS, *s'arrêtant.* — Hé ! que me racontes-tu là ?

JACQUES HURY. — Tel que je vous le dis ! Cette fois je l'ai pris sur le fait, la serpe à la main !

Je venais tout doucement par derrière et tout d'un coup

Flac ! je me suis jeté sur lui de toute ma hauteur,

Tout chaud, comme on se jette sur un lièvre au gîte au temps de la moisson.

Et vingt jeunes peupliers en botte à côté de lui, ceux auxquels vous tenez tant !

ANNE VERCORS. — Que ne venait-il me trouver ? Je lui aurais donné le bois qu'il lui faut.

JACQUES HURY. — Le bois qu'il lui faut, c'est le manche de mon fouet !

Ce n'est pas le besoin, c'est mauvaiseté, c'est idée de faire le mal !

Ce sont ces mauvaises gens de Chevoche qui sont toujours prêts à faire n'importe quoi

Par gloire, pour braver le monde !

Mais pour cet homme-là, je vais lui couper les oreilles avec mon petit couteau !

ANNE VERCORS. — Non.

JACQUES HURY. — Du moins laissez-moi l'attacher à la herse par les poignets devant la Grand'porte,

La figure tournée contre les dents ; avec le chien Faraud pour le surveiller.

ANNE VERCORS. — Non plus.

JACQUES HURY. — Qu'est-ce donc qu'il faut faire ?

ANNE VERCORS. — Le renvoyer chez lui.

JACQUES HURY. — Avec son fagot ?

ANNE VERCORS. — Et avec un autre que tu lui donneras.

JACQUES HURY. — Notre père, ce n'est pas bien.

ANNE VERCORS. — Tu pourras l'attacher au milieu, de peur qu'il ne les perde.

Cela l'aidera à passer le gué de Saponay.

JACQUES HURY. — Il ne faut pas être lâche sur son droit.

ANNE VERCORS. — Je le sais, ce n'est pas bien !

Jacques, voilà que je suis lâche et vieux, las de combattre et de défendre.

Jadis j'ai été âpre comme toi. Il est un temps de prendre et un temps de laisser prendre.

L'arbre qui fait sa fleur doit être défendu, mais l'arbre couvert de ses fruits, qu'on y aille sans se gêner avec lui.

Soyons injuste en peu de chose, pour que Dieu soit grandement injuste avec moi.

— Et d'ailleurs tu vas faire maintenant ce que tu veux, car c'est toi qui es sur Combernon à ma place.

JACQUES HURY. — Que dites-vous ?

LA MÈRE. — Il s'en va pèlerin à Jérusalem.

JACQUES HURY. — Jérusalem ?

ANNE VERCORS. — Il est vrai. Je pars à cet instant même.

JACQUES HURY. — Eh quoi ? qu'est-ce que cela veut dire ?

ANNE VERCORS. — Tu as très bien entendu.

JACQUES HURY. — Comme cela, dans le moment du grand travail, vous nous quittez ?

ANNE VERCORS. — Il ne faut pas deux chefs à Combernon.

JACQUES HURY. — Mon père, je ne suis que votre fils.

ANNE VERCORS. — C'est toi qui seras le père ici à ma place.

JACQUES HURY. — Je ne vous entends pas.

ANNE VERCORS. — Je m'en vais. Tiens Combernon à ma place,

Comme je le tiens de mon père et celui-ci du sien,

Et Radulph le Franc, premier de notre lignée, de Saint Remy de Rheims

Qui lui-même de Geneviève de Paris

Tenait cette terre alors païenne toute horrible de mauvais arbres et d'épines spontanées.

Radulph et ses enfants l'évangélisèrent avec le fer et le feu

Et l'exposèrent nue et rompue aux eaux du baptême.

Plaine et colline, ils couvrirent tout de sillons égaux,

Ainsi qu'un clerc appliqué qui de la parole de Dieu lève copie ligne à ligne.

Et ils commencèrent Monsanvierge sur la montagne, en ce lieu où le Mauvais était honoré

(Et d'abord ce n'était qu'une cabane de bûches et de roseaux dont l'Evêque vint sceller la porte,

Et deux recluses y tenaient garde)

Et Combernon à son pied, demeure munie.

Ainsi cette terre est libre que nous tenons de Saint Remy au ciel, payant dîme là-haut pour cimier à ce vol un instant posé de colombes gémissantes.

Car tout se tient en Dieu, aux vivants en Lui ne cesse pas le fruit de leurs œuvres,

Qui passent et reviennent sur nous à leur temps en magnifique ordonnance,

Comme sur les moissons diverses l'été, tout le jour ces grands nuages qui vont en Allemagne.

Les bêtes ici ne sont jamais malades ; les pis, les puits ne sèchent jamais, le grain est dur comme de l'or, la paille est raide comme du fer.

Et contre les pillards nous avons des armes, et les murailles de Combernon, et le Roi, notre voisin.

Recueille cette moisson que j'ai semée, comme moi-même autrefois j'ai rabattu la motte sur le sillon que mon père avait tracé.

O bon ouvrage de l'agriculteur, où le soleil est comme notre bœuf luisant, et la pluie notre ban-

quier, et Dieu tous les jours au travail notre compagnon, faisant de tous le mieux !

Les autres attendent leur bien des hommes, mais nous le recevons tout droit du ciel même,

Cent pour un, l'épi pour une graine et l'arbre pour un pépin.

Car telle est la justice de Dieu avec nous, et sa mesure à lui dont il nous repaye.

La terre tient au ciel, le corps tient à l'esprit, toutes les choses qu'il a créées ensemble communiquent, toutes à la fois sont nécessaires l'une à l'autre.

Tiens les manches de la charrue à ma place, délivre la terre de ce pain que Dieu lui-même à désiré.

Donne à manger à toutes les créatures, aux hommes et aux animaux, et aux esprits et aux corps, et aux âmes immortelles.

Vous autres, femmes, serviteurs, regardez ! Voici le fils de mon choix, Jacques Hury.

Je m'en vais et il demeure à ma place. Obéissez-lui.

JACQUES HURY. — Qu'il soit fait à votre volonté.

ANNE VERCORS. — Violaine !

Mon enfant née la première à la place de ce fils que je n'ai pas eu !

Héritière de mon nom en qui je vais être donné à un autre !

Violaine, quand tu auras un mari, ne méprise point l'amour de ton père.

Car tu ne peux pas rendre au père ce qu'il t'a donné, quand tu le voudrais.

Tout est égal entre les époux ; ce qu'ils ignorent, ils l'acceptent l'un de l'autre dans la foi.

Voici la religion mutuelle, voici cette servitude par qui le sein de la femme se gonfle de lait !

Mais le père voit ses enfants hors de lui et connaît ce qui était en lui déposé. Connais, ma fille, ton père !

L'amour du Père

Ne demande point de retour et l'enfant n'a pas besoin qu'il le gagne ou le mérite ;

Comme il était avec lui avant le commencement, il demeure

Son bien et son héritage, son recours, son honneur, son titre, sa justification !

Mon âme ne se sépare point de cette âme que j'ai communiquée.

Ce que j'ai donné ne peut être rendu. Connais seulement que je suis, ô mon enfant, ton père !

Et aucun mâle ne m'est issu. Tout est une femme de ce que j'ai mis au monde,

Rien que cette chose en nous qui donne et qui est donnée.

— Et maintenant l'heure est venue pour nous de nous séparer.

VIOLAINE. — Père ! ne dites point cette chose cruelle !

ANNE VERCORS. — Jacques, tu es l'homme que j'aime. Prends-la ! Je te donne ma fille Violaine ! Ote lui mon nom.

Aime-la, car elle est nette comme l'or.

Tous les jours de ta vie, comme le pain dont on ne se rassasie pas.

Elle est simple et obéissante, elle est sensible et secrète.

Ne lui fais point de peine et traite-la avec bonté.

Tout est ici à toi, sauf la part qui sera faite à Mara, selon que je l'ai arrangé.

JACQUES HURY. — Quoi, mon père, votre fille, votre bien...

ANNE VERCORS. — Je te donne tout ensemble, selon qu'ils sont à moi.

JACQUES HURY. — Mais qui sait si elle veut de moi encore ?

ANNE VERCORS. — Qui le sait ?

(Elle regarde JACQUES et fait oui sans rien dire avec la bouche)

JACQUES HURY. — Vous voulez de moi, Violaine ?

VIOLAINE. — C'est le père qui veut.

JACQUES HURY. — Vous voulez bien aussi ?

VIOLAINE. — Je veux bien aussi.

JACQUES HURY. — Violaine !

Comment est-ce que je vais m'arranger avec vous ?

VIOLAINE. — Songez-y pendant qu'il en est temps encore !

JACQUES HURY. — Alors je vous prends de par Dieu et je ne vous lâche plus !

(Il la prend à deux mains)

Je vous tiens pour de bon, votre main et le bras avec, et tout ce qui vient avec le bras.

Parents, votre fille n'est plus à vous ! c'est à moi seul !

ANNE VERCORS. — Eh bien, ils sont mariés, c'est fait ! Que dis-tu, la mère ?

LA MÈRE. — Je suis bien contente !

(Elle pleure)

ANNE VERCORS. — Elle pleure, la femme !

Va ! voilà qu'on nous prend nos enfants et que nous resterons seuls,

La vieille femme qui se nourrit d'un peu de lait et d'un petit morceau de gâteau,

Et le vieux aux oreilles pleines de poils blancs comme un cœur d'artichaut.

— Que l'on prépare la robe de noces !

— Enfants, je ne serai pas là à votre mariage.

VIOLAINE. — Quoi, père !

LA MÈRE. — Anne !

ANNE VERCORS. — Je pars. Maintenant.

VIOLAINE. — O père, quoi ! avant que nous soyons mariés ?

ANNE VERCORS. — Il le faut. La mère t'expliquera tout.

(Entre MARA)

LE MÈRE. — Combien de temps vas-tu rester là-bas ?

ANNE VERCORS. — Je ne sais. Peu de temps peut-être.

Bientôt je suis de retour.

(Silence)

VOIX D'ENFANT AU LOIN. — *Compère loriot !*

Qui mange les cesses et qui laisse le noyau !

ANNE VERCORS. — Le loriot siffle au milieu de l'arbre rose et doré !

Qu'est-ce qu'il dit ? que la pluie de cette nuit a été comme de l'or pour la terre

Après ces longs jours de chaleur. Qu'est-ce qu'il dit ? il dit qu'il fait bon labourer.

Qu'est-ce qu'il dit encore ? qu'il fait beau, que Dieu est grand, qu'il y a encore deux heures avant midi.

Qu'est-ce qu'il dit encore, le petit oiseau ?

Qu'il est temps que le vieux homme s'en aille

Ailleurs et qu'il laisse le monde à ses affaires.

— Jacques, je te laisse mon bien, défends ces femmes.

JACQUES HURY. — Comment, est-ce que vous partez ?

ANNE VERCORS. — Je crois qu'il n'a rien entendu.

JACQUES HURY. — Comme cela, tout de suite ?

ANNE VERCORS. — Il est l'heure.

LA MÈRE. — Tu ne vas pas partir avant que d'avoir mangé ?

(Pendant ce temps les servantes ont dressé la grande table pour le repas de la ferme)

ANNE VERCORS, *à une servante.* — Holà, mon sac, mon chapeau !

Apporte mes souliers ! apporte mon manteau.

Je n'ai pas le temps de prendre ce repas avec vous.

LA MÈRE. — Anne ! combien de temps vas-

tu rester là-bas ? Un an, deux ans ? Plus que deux ans ?

ANNE VERCORS. — Un an. Deux ans. Oui, c'est cela.

Mets-moi mes souliers.

(LA MÈRE s'agenouille et lui met ses souliers)

Pour la première fois je te quitte, ô maison !

Combernon, haute demeure !

Veille bien à tout ! Jacques sera ici à ma place.

Voilà la cheminée où il y a toujours du feu, voilà la grande table où je donne à manger à mon peuple.

Prenez place tous ! une dernière fois je vous partagerai le pain.

(Il prend place au haut bout de la longue table, ayant LA MÈRE à sa droite. Tous les serviteurs et les servantes sont debout, chacun à sa place.

Il prend le pain, fait une croix dessus avec le couteau, le coupe et le fait distribuer par VIOLAINE et MARA. Lui-même conserve le dernier morceau.

Puis il se tourne solennellement vers LA MÈRE et lui ouvre les bras)

Adieu, Elisabeth !

LA MÈRE, *pleurant, dans ses bras.* — Tu ne me reverras plus.

ANNE VERCORS, *plus bas.* — Adieu, Elisabeth.

(Il se tourne vers MARA et la regarde longuement et gravement, puis il lui tend la main)

Adieu, Mara ! sois bonne.

MARA, *lui baisant la main.* — Adieu, père !

(Silence. ANNE VERCORS est debout, regardant devant lui, comme s'il ne voyait pas VIOLAINE, qui se tient, pleine de trouble, à son côté. A la fin il se tourne un peu vers elle et elle lui passe les bras autour du cou, la figure contre sa poitrine, sanglotant.
ANNE VERCORS, comme s'il ne s'en apercevait pas, aux serviteurs)

Vous tous, adieu !

J'ai toujours été juste pour vous. Si quelqu'un dit le contraire il ment.

Je ne suis pas comme les autres maîtres. Mais je dis que c'est bien quand il faut, et je réprimande quand il faut.

Maintenant que je m'en vais, faites comme si j'étais là.

Car je reviendrai. Je reviendrai au moment que vous ne m'attendez pas.

(Il leur donne à tous la main)

Que l'on amène mon cheval !

(Silence)

(Se penchant vers VIOLAINE qui le tient toujours embrassé)

Qu'est-ce qu'il y a, petit enfant ?
Tu as échangé un mari pour ton père.

VIOLAINE. — Hélas ! Père ! Hélas !

(Il lui défait doucement les mains)

LA MÈRE. — Dis quand tu reviendras.

ANNE VERCORS. — Je ne puis pas le dire.
Peut-être que ce sera le matin, peut-être à midi quand on mange.
Et peut-être que la nuit, vous réveillant, vous entendrez mon pas sur la route.
Adieu !

(Il sort)

(à suivre)

PAUL CLAUDEL.

NOTES

A partir du mois prochain, LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE *publiera des* Chroniques *régulières. M. Henri Ghéon parlera des poèmes, M. Jacques Copeau des romans, M. Jean Schlumberger du théâtre.*



LA BREBIS PERDUE, par *Gabriel Trarieux* (Comédie Française).

Dans la *Brebis perdue* nous avons retrouvé, assagies, objectivées, mais non flétries les solides qualités par lesquelles les premières pièces de M. Trarieux avaient su gagner la ferveur d'un public jeune qui cherche et qui se cherche. L'auteur de *Sur la foi des étoiles* a de l'ouverture d'esprit et de la gravité. La collaboration de Balzac lui a permis d'atteindre à un degré de force et de densité auquel il n'était pas encore parvenu. M. Trarieux pouvait emprunter au *Curé de Village* de grands types ; il semble qu'il se soit surtout attaché au sujet du livre ou plutôt au cas de conscience qui s'y trouve posé. M. Trarieux a moins le goût des grandes images que des problèmes moraux. La genèse même de sa pièce le prouve, puisqu'il nous dit n'avoir emprunté qu'après coup les noms et l'affabulation du roman de Balzac pour en revêtir des personnages qu'indépendamment il avait conçus. Une telle rencontre

ne peut porter que sur la partie la plus abstraite d'une œuvre, sur son architecture et son intrigue, et il nous faut accepter de ne pas trouver dans *la Brebis Perdue* ce je ne sais quoi de fantastique qui nous attache encore à Balzac même après que l'intérêt psychologique nous en paraît épuisé. Seul le rôle du curé retient quelque chose de cette généralité puissante qui fait qu'on vit dans la *Comédie humaine*, un peu comme en une société de demi-dieux. La pièce ne devrait pas se nommer, comme on l'avait annoncé : *Véronique*, mais : *Le supplice de Mme Graslin.* Cette nuance marque bien dans quelle mesure les événements ont pris le pas sur les personnages.

Ceci dit une fois pour toutes, hâtons-nous d'ajouter que la pièce est sobre, rapide, émouvante ; elle use des moyens les plus probes. Peut-être faut-il accuser la distinction de Mme Bartet plus que le texte de M. Trarieux, peut-être même est-ce Balzac qu'il faut rendre responsable, si l'amour de Mme Graslin pour l'ouvrier Jean-François Tacheron étonne un peu ; on nous a prévenus que la femme de l'avare banquier était fille d'ouvriers, qu'elle vivait comme une étrangère dans la société où l'avait placée son mariage ; nous le savons, mais de façon toute théorique. Pour nous en donner le sentiment, il faudrait de ces menues touches descriptives que l'on n'a pas le temps de percevoir dans un drame rapidement engagé. Il fallait choisir entre un exposé lent et complet des caractères ou un plus sommaire et plus haletant départ de la pièce. Le parti auquel s'est arrêté M. Trarieux était sans doute le bon, puisque dès le lever du rideau il a su poser son sujet, qu'il l'a développé en deux actes dépouillés et denses, et que même en un dernier acte moins riche, il ne laisse pas le spectateur se reprendre.

Les belles transpositions de M. Emile Fabre, *la Rabouilleuse* ou *César Birotteau*, offraient à M. Gabriel Trarieux des modèles difficiles à surpasser. Adaptée à la scène selon une méthode délibérément différente, *la Brebis Perdue* apporte sa contribution à ce culte de Balzac qui est l'un des plus sains et qui devrait être,

en France, l'un des plus populaires. La longueur de la *Comédie Humaine* décourage bien des lecteurs pressés ; tout ce qui les y ramène est salutaire.

Entendons-nous. La maladroite composition de l'affiche nous offrait, avant la pièce de M. Trarieux, un acte, *1807*, où l'on reconnaissait quelques-uns des noms bien connus de Balzac. Le spectateur qui n'avait pas lu le programme, se demandait, ahuri, ce que le général Montcornet venait faire dans le *Curé de Village*. Et ce froid petit acte ne le portait à aucun culte que ce soit. — Mais la *Brebis Perdue* est un beau spectacle.

J. S.



LES SAUTERELLES, par *Emile Fabre* (Vaudeville).

Le nom de M. Emile Fabre évoque des pièces rudes, puissantes, âpres dans la satire, un peu gauches dans la délicatesse, dédaigneuses des tarabiscotages psychologiques, sans complaisance pour les sujets élégants, sans attendrissement sur les sentimentalités adultérines. Aussi pouvait-on s'étonner de voir une pièce de cet auteur affichée au Vaudeville.

Dès le lever du rideau tout s'explique. Dix jeunes femmes, rivalisant de robes claires, d'écharpes et de chapeaux, prennent le thé chez la résidente générale de quelque hypothétique protectorat indo-chinois. L'auteur veut nous montrer l'atmosphère frivole, égoïste et un peu perverse où vivent les grands fonctionnaires coloniaux. Les belles dames s'en vont ; les intérêts et les ambitions des hommes entrent en conflit. Le sujet se resserre. La lutte s'engage entre les quelques fonctionnaires intègres ou sentimentaux qui ont souci des indigènes et les partisans de la manière forte, soutenus par les jouisseurs et les flibustiers. C'est à ces derniers que bien entendu reste la victoire.

M. Emile Fabre excelle à ces drames d'intérêt, de politique

et d'affaires. La satire y est véhémente, mais non énorme comme chez M. Octave Mirbeau ; elle déforme peu les faits. Elle est inhérente au drame même, elle ne lui est pas superposée. Elle s'exprime par le conflit des personnages et non par des tirades et des plaidoyers. Quelque indignation que ressente l'auteur, sa voix tremble à peine. Il sait que si les événements ne sont pas éloquents par eux-mêmes, rien ne sert de les commenter. Il arrive que les protagonistes exposent un peu doctrinalement leurs points de vue ; du moins aucun raisonneur ne vient en tirer la moralité.

Mais n'oublions pas que nous sommes dans le théâtre le plus cher aux modistes et aux couturiers. Au second acte, un thé très élégant chez le gouverneur ; au troisième un bal avec cotillon ; au quatrième, pendant le siège du palais gouvernemental par les insurgés, dix dames trouvent encore moyen d'être là, pour le plaisir de nos yeux, parées et décolletées, mais pour le plus grand dommage de la pièce qui est austère et frémissante et qui s'amollit, se dégrade parmi tant de luxe. Je sais bien que toutes ces frivolités ont pour but de rendre plus dramatique le coup de théâtre de la révolte populaire et plus saisissant le contraste entre la vulgarité tapageuse des européens et la noble résignation des orientaux, mais il suffisait d'indiquer; tant d'insistance était d'autant plus vaine qu'il s'agit d'un drame d'argent et de politique, non d'un drame mondain. Ce sont les questions coloniales qui nous y intéressent, et ce qui nous touche véritablement, ce sont les conséquences générales, nécessaires, à la fois heureuses et lamentables, de l'écrasement d'une vieille civilisation par une autre plus jeune et plus robuste.

Une des plus pathétiques scènes des *Sauterelles* est celle où, tout de suite après une turbulente et cynique réunion de fonctionnaires qui se disputent le pillage de la colonie, huit mandarins captifs débattent avec une mélancolique politesse les dernières mesures qu'ils pourront tenter pour délivrer leur peuple. Et nous retrouvons la même beauté grave dans la scène

où, sans un mot violent qui dénonce sa souffrance, sans un indécent reproche qui vienne diminuer la grandeur du rite ancestral, un mandarin trahi ordonne à l'épouse adultère de se donner la mort. Il y a là de la noblesse et même une obscure et haute poésie.

Cette note émue ne dure qu'un moment et ne devait pas durer davantage. La pièce de M. Fabre est une comédie satirique ; la poésie n'a le droit d'y intervenir que comme une expression suprême et hautaine de l'indignation. Elle est comme une larme furtive qu'un nouveau mouvement de colère doit essuyer. Et de même, pour que la pièce restât homogène, il fallait que nous ne prissions pas trop au sérieux le combat dans le palais assiégé. Aussi bien était-il malaisé de nous faire, si j'ose dire, " marcher ". Nous avons trop présents à l'esprit les beaux épisodes du siège des légations à Pékin ; et si l'on voulait nous montrer des hommes embusqués aux fenêtres, derrière des matelas, et tirant sur des assaillants jaunes, il y avait certains souvenirs d'un dernier acte de *Partage de Midi* qui risquait de nous rendre exigeants. Mais M. Emile Fabre n'a tenté de se mesurer ni avec la simple éloquence des événements historiques ni avec la majesté d'accent et la puissance lyrique de Paul Claudel. Son rôle est de traiter des sujets durs, empruntés à la vie publique, riches de conséquences pratiques, de les traiter avec force et générosité. C'est déjà s'être taillé la part belle.

J. S.

* * *

L'ÉTERNEL MARI, pièce en 4 actes de *MM. Savoir* et *Nozière*, d'après *Dostoïevsky* (Théâtre Antoine).

La pièce de MM. Savoir et Nozière produit une impression complexe, où le contentement se détache mal d'une involontaire irritation. Tout agité par la lecture du roman, l'on rencontre une transposition dramatique si différente, on regrette

d'abord tant d'éléments disparus, on s'achoppe à tant d'épisodes parasites, de personnages intrus, qu'on tarde à rendre justice à l'habileté des auteurs, qui surent trouver la plus élégante solution pour concilier des intérêts contraires.

Un drame, écartelé entre le devoir de fidélité, les exigences d'une réussite sur la scène parisienne, et le désir d'intervention personnelle de libres adaptateurs enclins à user largement de leurs droits, court grand risque et s'en tient souvent à quelque prudent compromis. Les auteurs de l'*Eternel Mari* se sont avisés de laisser à Dostoïevsky deux actes, de sacrifier le troisième au goût théâtral actuel, et se sont contentés du dernier pour en faire leur proie. Le résultat semble de valeur fort inégale, mais de la sorte, toute critique sera morcelée, tout reproche tempéré — et en fin de compte, nous remercierons ceux qui menèrent à bien cette tentative et dont l'effort intermittent pour égaler le romancier, nous a valu des passages somme toute réussis.

Comment écouter pourtant sans impatience ce 3e acte gonflé autour d'un épisode développé hors de proportion : dans le roman, Veltchaninov se réveille tourmenté, pressent un danger, se redresse, étend les bras vers le divan où repose Trousotsky — dans l'obscurité ses mains rencontrent d'autres mains, il saisit la lame dont Trousotsky s'était armé, se blesse... Ici, dès le début de l'acte, nous apercevons le domestique se servant des rasoirs du maître — procédé par lequel les auteurs désignent cet objet à notre attention — puis Veltchaninov appuie sans discrétion sur le défi qu'il jette à son ancien rival en dormant à côté de lui ; il paraît attendre et souhaiter quelque mauvais coup de sa part. L'autre, demeuré seul, fait longtemps briller le rasoir, retrousse sa manche, pénètre enfin dans la chambre voisine... Tout cet appareil de préméditation nous distrait sans profit.

Le dernier acte bouleverse entièrement la donnée du roman. Certes, le sujet alors soulevé, est beau : chez Trousotsky, la

rancune du mari a disparu ; résigné, il oublierait tout — mais il ne peut pardonner à Veltchaninov d'avoir repris sa fille ; Veltchaninov n'est père que selon la chair, Trousotsky est père selon le cœur ; c'est lui qu'aimait la petite Lisa, et c'est là qu'est l'injure la plus grave qui sépare les deux hommes, la blessure que rien ne guérira.

Mais que cette " explication " finale est funeste ! La détente que doit éprouver à voir tout s'éclaircir, un spectateur qui n'aurait rien compris encore, ne rachète pas le déplaisir et la déception de qui goûtait jusque là ce déchiffrage psychologique délicat, cette émotion de découverte humaine, restituée et intensifiée par la mise à la scène d'un sujet de Dostoievsky.



Avant tout, de tels essais sont instructifs. Ils nous avertissent du degré d'acceptation auquel est parvenu le public. Ils préparent ce public à l'intelligence des œuvres qui heurteront davantage encore ses habitudes. Enfin ils nous font penser à Dostoïevsky.

Son œuvre, on l'a remarqué, présente une réserve dramatique immense, capable de récompenser richement les efforts des pèlerins qui s'acheminent vers lui. On n'est point frappé seulement de cette action rapide, de cet enchaînement rigoureux et multiple, de cette tension tragique, excessive et continue, qui permettrait de transporter du livre sur le théâtre, des scènes entières. Il s'agit de correspondances plus profondes. La pensée de Dostoïevsky, pour se faire roman, subit les mêmes transformations que la pensée d'un dramaturge en devenant drame. Ce sont les mêmes intermédiaires qui tombent, les mêmes développements qui se rassemblent, suivant des lois identiques. L'action ne nous est point expliquée par les personnages, mais nous les révèle au contraire. Ou plutôt ils naissent, dans notre pensée, de la suite des efforts de celle-ci pour expliquer leurs

actes. Enfin dans ce dialogue, chaque réplique commence par détoner dans l'apparence des faits, mais la suite des répliques dresse peu à peu une réalité grandissante, inattendue, devant quoi pâlit et disparaît la réalité.

Pierre de Lanux.



AUX JARDINS DE MURCIE, par *José Felin y Codina*, traduction de MM. *Carlos de Battle* et *Antonin Lavergne* (Odéon).

Une pièce espagnole formait le second spectacle inédit de M. Antoine. On sait que, par une ellipse hardie, ce terme désigne à l'Odéon une pièce dont l'auteur n'a pas encore été joué. Il faut, en plus, sous-entendre cette fois-ci : joué en France ; car *Aux jardins de Murcie* (en espagnol : *Maria del Carmen*) a eu, de l'autre côté des Pyrénées, de nombreuses représentations, et José Felin y Codina est mort depuis plusieurs années. Seuls les deux traducteurs sont " inédits ". Aussi ne faut-il rien chercher, dans cette pièce, de ce que l'on espère trouver chez de jeunes révolutionnaires. C'est un drame solidement construit, ingénieux et vivant. Peut-être avions-nous déjà vu des paysans espagnols pareils à ceux qui nous y sont représentés. En tout cas c'est ainsi que nous nous attendions à les trouver, âpres dans leurs rivalités, sauvages dans leurs vengeances, courageux et même chevaleresques. On voudrait çà et là quelques traits plus imprévus ; mais le ton est juste, l'atmosphère est émouvante. Telle quelle, la pièce a quelque chose de mâle qui n'intéresse pas seulement par soi-même, mais par ce qu'elle fait deviner en Espagne de ressources d'énergie.

L'autre événement fut, à l'Odéon, un essai de mise en scène nouvelle de *Britannicus*. Qu'une tentative comme celle-ci nous satisfasse pleinement ou non, il n'importe pas beaucoup. On commence à avoir retourné dans tous les sens le théâtre de

Racine et il n'est pas probable que l'on y fasse désormais des découvertes qui transforment de fond en comble l'interprétation d'une pièce. Une révolution comme celle de confier à des femmes les rôles de Néron et de Britannicus a mille chances de nous paraître excessive et de sacrifier de grandes beautés traditionnelles pour quelques détails d'une ingénieuse nouveauté. Mais lorsqu'il s'agit de Racine, les détails et les nuances ont leur prix. Un faux jour momentané peut être utile pour apercevoir tel trait que l'ordinaire distribution des clairs et des ombres ne nous révélait pas. Et dussions-nous ne rien découvrir d'inexploré, c'est déjà quelque chose que de nous faire écouter la pièce avec curiosité et de nous donner l'occasion de retrouver des beautés bien connues mais auxquelles nous ne pensions plus.

On ne saurait dire que le rôle de Néron ait beaucoup profité de la transposition qui en fut tentée. M. de Max a jadis rendu à ce personnage tout ce qu'il peut comporter — et au-delà — de couleur asiatique et de férocité voluptueuse ; mais il ne sacrifiait pas pour cela la force et l'autorité. On prête malaisément au perfide éphèbe que nous présentait Melle Ventura assez d'étoffe pour faire un tyran redoutable. Si quelques coins du rôle ont été charmants de fraîcheur ou assez effrayants de précocité sadique, ils n'ont pu nous faire oublier une invraisemblance continue.

Il n'en est pas de même de Britannicus. Tout ce qu'il y a dans ce rôle, d'étourdi, de transi, de plaintivement amoureux, tout ce qui agace un peu dans la bouche d'un homme fait, devient touchant, émouvant dans celle d'un enfant. Ses soupçons, ses colères, sa crédulité, tout cela prend une parfaite cohérence. Il n'en faut pas conclure qu'une femme doive nécessairement jouer ce rôle ; mais on voit bien dans quel sens un acteur jeune et intelligent peut modifier son jeu en profitant de l'expérience qui vient d'être tentée.

J. S.



LES FOLIES FRANÇAISES OU LES DOMINOS, ballet. (Théâtre des Arts).

Une façade de palais crépie d'un rose mort, deux étages de colonnes et de croisées, qu'un rideau d'arbres nous empêche de suivre jusqu'au toît ; un vaste péristyle à degrés de marbre vert sombre, qui la longe de bout en bout : et là se tiennent, comme en un tableau de Guardi, les masques, hommes et femmes, en tricorne, mantille et domino, assistant de loin au plaisant manège d'Arlequin, de Colombine et de Pierrot : un joueur de vielle passe ; les masques entrent dans la danse et l'éternel drame d'amour et de coquetterie se joue entre eux, prétexte exquis à déployer les soies puce, chaudron, amarante, écarlate, et vert émeraude, et violet, et or, des dominos flottants, bouffants, envolés dans le rhythme, et qui se marient sobrement, délicatement, dans le jour qui baisse et sous les premiers rayons de lune. Voilà pour nous un divertissement princier et du goût le plus rare, grâce à M. Maxime Dethomas qui, dans cette nouvelle sorte d'art, est passé maître ; pas un écart, pas une aigreur, pas une gaucherie à relever. M. Rouché qui sait varier nos plaisirs — et les siens propres, ne pouvait avoir une meilleure idée que de prier M. Inghelbrecht d'orchestrer ces quelques pièces de Couperin, M. Laloy d'affabuler ce ballet au gré des rhythmes et M. Dethomas d'habiller en Vénitiennes, à la Guardi, ces *Folies-Françaises*. Une reprise du *Palais de Han*, le curieux drame chinois, de M. Laloy, dans les décors et les extraordinaires costumes de M. René Piot, permit à M. Charles Dullin de donner son vrai caractère au personnage de l'empereur, qu'un précédent interprète, trop jeune, avait un peu trop affadi : c'est un acteur de premier ordre.

H. G.

***

CHARBONS SUR LE MUR, par *Louis Landron*. — LE PÈRE BILLON DANS SA FERME, par *E. Dagen*. (Bernard Grasset).

Comparer est une habitude de la critique. Il semble que l'on ne puisse juger un livre en soi. Comparer le livre d'un débutant à l'œuvre d'un écrivain mûr est une manie. On accable le "jeune" qui n'en peut mais, pour exalter, souvent outre-mesure, le "maître", qui n'en est plus à un éloge près, et dont on oublie qu'il fut, lui aussi, un jeune et commença par imiter. Pourtant, parce que ces deux livres font penser, le premier surtout et invinciblement, à Jules Renard, l'un aux *Histoires Naturelles*, l'autre aux *Philippe*, je ferai comme tout le monde, et j'essaierai de comparer. Entendons-nous bien. Je ne parle ni d'imitation ni de copie. Il se peut que ni M. Landron ni M. Dagen n'aient jamais lu une ligne de Jules Renard. J'en serais d'ailleurs étonné, mais cela se peut. Rien de commun entre M. Landron et Jules Renard pour le tour d'esprit. On ne trouve point, dans *Charbons sur le mur*, de ces grandes images d'un lyrisme mélancolique comme : *Dans la campagne muette, les peupliers se dressent comme des doigts en l'air et désignent la lune ;* ni de ces comparaisons auxquelles leur ironie spéciale donne encore une valeur poétique : *Dans une moitié de futaille Lenoir et Legris, les pattes au chaud sous la fourrure, mangent comme des vaches. Ils ne font qu'un seul repas, qui dure toute la journée ;* ni de ces savoureuses déformations comme : *Le geai passe la revue des arbres dans un costume officiel.* Non. Il y a même, chez M. Landron, nombre de phrases toutes faites de clichés, comme celle-ci :

— *Au moment où la lumière prend ainsi congé d'elle, la nature se pare de toutes ses grâces et déploie son charme ensorceleur, comme autant d'invites à revenir. Par une habile coquetterie le regret se dissimule sous la séduction d'un sourire.*

Chez lui les véritables images sont rares. Et le poème en prose ne vaut-il pas uniquement par l'image, en tout cas par la phrase si serrée, si drue que, — quelque dépouillée qu'elle soit en apparence, — elle-même forme image ? C'est Th. Gautier qui, à propos des *Poèmes en prose* de Baudelaire, parlait de *cette forme qui demande un art exquis et où chaque mot doit être jeté, avant d'être employé, dans des balances plus faciles à trébucher que celles des* Peseurs d'or *de Quintyn Metsys.*

C'est Aloysius Bertrand qui vit " les chandelles *champignonner* dans la fumée ; *un gibet suspendu qui demande l'aumône aux passants comme un manchot ;* et qui sait que *le cri de la lavandière effraya, dans la souche d'un saule, un rat qui filait sa quenouille.*

M. Landron, — du moins est-il permis de le croire, — n'a point l'ambition de résumer en une image ou en une phrase nette et neuve ce qu'ont d'éternel, ou de simplement pittoresque, un paysage, un geste, un état d'âme. Son tour d'esprit, je le répète, ne rappelle aucunement celui de Jules Renard. Il se contente de caricaturer par le procédé qui consiste à prendre les êtres et les choses *à rebours.* C'est le rémouleur qui, parce qu'il pédale sur place, devient un cycliste, le coiffeur qui, mauvais plaisant, dès que vous êtes assis et incapable de vous défendre, commence la série de ses facéties, le facteur qui tire les cordons de sonnettes, comme les gamins, mais ne se sauve pas comme eux à toutes jambes. Il y a chez M. Landron plus d'humour que de poésie. Et si, à défaut du tour d'esprit, son tour de phrases ne rappelait presque perpétuellement Jules Renard, j'aurais considéré ces *Charbons sur le mur* beaucoup plus comme des fantaisies caricaturales que comme des poèmes en prose. Quand vous lisez le début de ses *Cloches :*

Elle font la joie ou le supplice des humains.

A leurs amis elles tiennent dans le langage le plus suave les propos les plus touchants,

ne pensez-vous pas, malgré vous, au rythme de Renard, dans *Les Hirondelles*, par exemple :

Elles me donnent ma leçon de chaque jour, etc.

Et ici je devrais recopier à peu près tout *Charbons sur le mur*.

Il n'y a pas jusqu'au balancement antithétique, — la première partie de tel poème rectifiée par le *mais*, écrit ou non, de la deuxième, — qu'il n'ait de commun avec Jules Renard. Pourtant, si l'on me permet cet à-peu-près, je dirai que le style, ce n'est pas le jeune homme. Subir une influence n'est rien, si l'on doit s'en dégager. Si ce n'est que rencontre d'esprits frères, M. Landron me sera peut-être reconnaissant de la lui signaler.

Le livre de M. Dagen est d'une qualité différente. Là encore, certains tours de phrases — mais infiniment moins nombreux que dans *Charbons sur le mur*, — rappellent la manière du Jules Renard des *Philippe*. Mais on y trouve, sur l'âme du paysan, quantité de détails pittoresques et profonds qui ne sont pas dans *Les Philippe*, soit que Jules Renard les ait volontairement éliminés, soit qu'ils aient été en dehors de son champ d'observation, soit surtout que son Philippe soit moins un paysan qu'un ouvrier-paysan. Des deux côtés la matière était abondante. Jules Renard en a tiré parti en maître qui possédait tous les secrets de son métier. Mais il s'en faut que l'art de M. Dagen soit méprisable. Je vois bien ce que Jules Renard, qui eût sans doute aimé ce livre, aurait trouvé à y reprendre : *l'arrangement* de la réalité. Non pas que lui-même nous l'ait montrée brute. Nous la déformons tous, par le fait même que, la regardant, nous croyons la voir telle qu'elle est. Mais je parle de la déformation, qu'il n'aimait pas pour son compte, par ce qu'il appelait *la petite histoire* avec commencement, milieu et mot de la fin. Il m'écrivait pourtant en 1906 :

— *Ne craignez pas non plus de faire un peu* gros. *C'est un conseil fraternel que je vous donne. Sinon on aurait vite fait de vous dire que vous n'écrivez* " *que pour la postérité* ".

Ce conseil, les nécessités de la vie peuvent obliger parfois à le suivre ceux qui aimeraient mieux *faire fin*. Il put, lui, s'en préserver. Mais je m'étonne qu'on n'ait point parlé davantage

du *Père Billon dans sa ferme*. C'est une bien curieuse figure de paysan, sinon tout-à-fait neuve, du moins originale. Plus gai que le père Tiennon de Guillaumin dans *La Vie d'un Simple*, philosophe à sa façon qui n'est pas celle du *Philippe* de Jules Renard, voyez-le avec *ses joues d'argile desséchée,.. tachetées de son, semblables aux mottes de terre que le soleil, filtrant à travers les feuillages, crible de petits ronds jaunes*. Je ne citerai ni les mots pittoresques, ni les " petites histoires " elliptiques délicatement contées. D'un livre aussi riche en notations — qui ne sont pas toutes d'égale valeur mais dont presque aucune n'est indifférente, — on ne peut guère tenter que d'analyser l'essence pour le situer à sa place. Je ne dirai pas, employant une formule un peu trop courante, que je le placerai dans ma bibliothèque à côté de.... entre... et..., non loin de... un peu au-dessous tout de même de... etc. ; je me contente de le trouver bon, écrit par quelqu'un qui n'est pas trop tenté de *faire gros* et dont il est tout naturel, dans ces conditions, que presque personne ne parle.

HENRI BACHELIN.

*
* *

L'HOMME QUI A PERDU SON MOI, par *André Beaunier* (Plon).

M. André Beaunier avait depuis longtemps les yeux ouverts sur le monde de la science. Et de nombreux articles publiés au *Figaro* nous ont montré qu'il devait être particulièrement attentif aux travaux d'exégèse scientifique qui se sont multipliés au cours de ces dernières années. Sans doute ne doit-il rien ignorer des ouvrages d'un Le Roy et d'un Duhem, d'un Poincaré et d'un Georges Sorel, d'un Milhaud et d'un Meyerson, de toute cette critique du scientisme qui nous a fait mesurer la distance qui sépare de la nature nos équations différentielles et nos mécanismes. Dans le même temps, il arrivait à un âge où les forces les plus profondes de nos âmes — le sentiment, le rêve, l'intuition, la vénération, les tendances

mystiques — se font plus exigeantes, plus impérieuses, plus pressantes. De ce double état d'émotivité religieuse et de désenchantement intellectualiste est né *l'Homme qui a perdu son moi*, où, négligeant d'ailleurs bien des arguments antirationalistes, M. Beaunier a voulu, très précisément, montrer " sous les espèces d'une allégorie persuasive ", que la science est impuissante à " organiser, *toute seule*, la vie des sociétés et des personnes ". " La science, dit-il dans une éloquente dédicace à M. Paul Bourget, ne favorise pas l'heureux et normal développement de nos individualités. Elle est abstraite ; et nous sommes vivants... Elle est inhumaine. Ce mot n'est pas pour la dénigrer ; mais je constate que l'admirable science est tout autre chose que nous et, bref, n'a presque rien à faire avec nous... Combien est mieux humaine et mieux adaptée à nos besoins une croyance très ancienne qui ait accompagné, à travers maintes péripéties, nos familles, nos parents, et qui ait, peu à peu, dès avant notre naissance, préparé nos âmes et les conditions de leur épanouissement naturel ! " Comment M. André Beaunier a-t-il concrétisé ce dessein abstrait ? Il a imaginé un jeune savant de génie qui abandonne tout pour la science, le coin de terre où il est né, ses parents, sa femme — une femme qu'il aime — ses souvenirs, ses tendresses, ses amours. Michel Bedée se réfugie dans la solitude. Il va à Rijnsburg, le morne et silencieux village où Spinoza composa *l'Ethique*. Là, dans une maison et une chambre pareilles à celles du philosophe, devant le même horizon plat et monotone de choux verts, il livre sa tête aux idées. Il n'est plus qu'un lieu d'ébat pour des syllogismes, un homme qui a perdu son moi, son moi profond. Et, en phrases glacées, M. Beaunier s'efforce de nous donner de cet homme déraciné, divorcé, désorbité, dépersonnalisé, tel que " serait, dans la durée, une minute dont personne au monde n'aurait conscience et que nulle mémoire n'enchaînerait à la continuité des minutes ", une vision poignante, une vision tragique... A la fin, cependant, Michel Bedée reconnaît son

erreur, il la proclame, mais au moment où il va, semble-t-il, se retourner, avec une tendresse grave et avertie, vers la religion de son enfance, il meurt, victime d'un sectaire de la science.— Tel est, très imparfaitement schématisé, le nouveau livre de M. Beaunier, livre sévère où l'auteur s'est dépouillé de son ironie souriante, livre étrange, et, il faut bien le reconnaître, livre obscur et inégal. Le personnage de Michel Bedée paraît quelque peu contradictoire et inconsistant. Le dénouement, mélodramatique, surprend dans un ouvrage de cette inspiration et de cette qualité. Enfin, on peut regretter qu'une thèse préexiste à l'œuvre et que celle-ci ne soit et ne prétende être qu'une " anecdote emblématique ", une représentation symbolique. Mais les belles pages — voyez notamment celles qui ont trait à Spinoza et à la vie monastique de Bedée à Rijnsburg — les pages fines, fortes, profondes, abondent.

C. V.



CHANSONS DE MER ET D'OUTRE-MER par *Daniel Thaly* (La Phalange).

Ce petit livre qui nous vient des Antilles n'a pas la saveur poivrée des Tropiques ; en fait, il a moins de saveur, moins de couleur, que d'aisance et de lumière. C'est un filet d'eau transparent, que dirige dans son cours le hasard des assonances et des rimes accouplées, bien plus qu'un élan décidé. M. Daniel Thaly devra resserrer le rhythme trop flou auquel il s'abandonne et mettre plus délicatement en valeur ses claires images ; le vers dit libre ne connaît pas si prosaïque liberté.

Voici pourtant, parmi d'autres, une laisse pleine de justesse et de charme ; c'est de là que désormais M. Thaly devra partir s'il recherche une neuve musique :

C'est le mois des frangipaniers.
Les chemins sont blancs sous le clair de lune.

Les belles de nuit s'ouvrent une à une
Au bord des sentiers.
La lune monte derrière Saint Froment.

C'est doux et triste comme un soir de mon enfance.
Souvenir, pourquoi reviens-tu
Me prendre ce soir par la main ?
Ne sais-tu pas que l'oiseau bleu s'est tu
Et que je n'attends rien de demain ?

Oui certes, il y a là des qualités de fraîcheur et de pureté qu'il ne faudra pas laisser perdre.

H. G.

⁂

LA SYMPHONIE de *Paul Dukas*, (aux Concerts du Conservatoire).

On la dit condamnée cette charmante petite salle au décor pompéien, d'une si précieuse et si pleine sonorité, chef d'œuvre unique d'appropriation, oui ! si parfaite qu'aucun de nos architectes modernes ne saurait nous promettre de réussir jamais à nouveau la semblabie. L'obstination des anciens abonnés de la *Société des Concerts* eût-elle dû la fermer définitivement à toute musique nouvelle, qu'il nous faudrait cependant la défendre comme le temple où les plus fines œuvres du passé développent le plus complètement leur mystère : ce n'est que là qu'il est permis d'entendre du Mozart ; partout ailleurs il se dissout et s'évapore, réclamant, à son grand dommage, un renforcement de l'orchestre qu'on est bien forcé de lui accorder ; ici il chante juste et doux, ainsi qu'un pinson dans sa cage... — Mais nous devons d'autant plus vivement nous insurger contre le projet barbare, que grâce à Marty hier, à Messager aujourd'hui, les

anciens maîtres y laissent chaque jour une place plus large aux nouveaux ; que Franck y est déjà chez lui ; qu'une œuvre aussi hardie que *la Symphonie* de Dukas vient d'y recevoir une sorte de consécration classique.

Cette œuvre est trop connue pour que nous nous donnions le ridicule de sembler la découvrir. Mais à côté de la *Psyché* de Franck, dans cette atmosphère habitée par le puissant souvenir de Beethoven, la symphonie de Dukas nous a paru plus solidaire que jamais de la grande tradition symphonique et ce ne sont pas tant ses innovations harmoniques, sa fièvre jeune qui nous ont saisi, que la solidité de l'édifice qu'elles recouvrent. Frappant témoignage de l'importance, de l'excellence de l'enseignement, qu'un maître véritable comme Franck donne depuis trente ans et continue de donner aux musiciens, ses disciples ou non, qui auront écouté et qui écoutent sa parole. L'influence de Franck, elle se montre chez presque tous les musiciens d'aujourd'hui ; il n'en est peut-être pas un qui n'ait été tenté de reproduire, à son moment de plus grande sincérité, l'inflexion propre au vieux maître, si fermement prenante, si noblement languide... — aucun... ; et M. Paul Dukas n'échappa point à cette emprise. Mais, dans la séduction même de sa voix, César Franck les entraînait à une ambition plus haute, une ambition constructive, et si chez quelques-uns, sensuellement moins doués, le souci architectural l'emporta sur l'émotion, il servit au mieux l'expression de l'émotion chez les autres et leur permit de renouer la chaine interrompue depuis la *Symphonie avec Chœurs*. A travers Franck, à travers Wagner, à travers Saint-Saëns même, en dépit de l'enrichissement personnel qu'il apporte à notre musique, M. Dukas rejoint Beethoven. Le premier morceau, le finale de la *Symphonie en ut majeur* ont l'entrain, la carrure, le rhythme décisif qui nous soulèvent à l'audition des *Symphonies*. Ce nous fut un rare plaisir, hier, d'entendre cette œuvre neuve et hardie réveiller les mêmes échos.

H. G.



EXPOSITION VAN DONGEN (*Galerie Bernheim*) : — EXPOSITION LAPRADE (*Galerie Druet*).

Un prestigieux peintre d'affiches, un curieux décorateur pour music-hall. On l'a dit. On peut le redire, après la récente exposition de la Galerie Bernheim, où les silhouettes sommaires, les visages de fard et les yeux de kohl composent l'ensemble attendu, empreint d'une assez luxurieuse poésie. Moins artiste que Lautrec, moins savant, moins doué, moins psychologue, sans cette âpreté intellectuelle qui apparente Lautrec à Forain, Van Dongen a pourtant tiré des accords neufs du thème montmartrois dont semblaient épuisées toutes les ressources ; ses almées lui sont personnelles et nul n'avait osé encore traiter le nu " sexué " aussi crânement. Que cet art soit profond, et même complet, et même fécond, on en doute ; il emploie un si petit nombre d'éléments qu'on craint qu'il ne puisse en varier indéfiniment les combinaisons ; au fait, voici déjà qu'il se répète... L'art des nègres est aussi court. — Pourtant, il y a là un grand nu sur fond blanc, sorte d'étude moins délibérément simplifiée, plus scrupuleuse vis à vis de l'objet, qui étonne par un modelé souple, solide, savoureux même... Si, de gaîté de cœur, Van Dongen abdiqua jamais de telles qualités, il est grand temps qu'il en reprenne usage ; ses ouvrages prochains ne pourront qu'y gagner et dans cette voie élargie, sa peinture progressera sans perdre de son caractère. Car il est peintre, indiscutablement.

A la Galerie Druet, Laprade nous donne de nouvelles preuves, et de plus en plus décisives, d'un don délicieux qu'il sait de mieux en mieux cultiver. La pratique de la gouache et de l'aquarelle l'a conduit à une plus sûre maîtrise de lui-même, à une moins hasardeuse liberté et ses tableaux à l'huile s'en ressentent heureusement. Une sorte d'assouplissement dans la forme, de jet moins saccadé dans le dessin et dans la coulée de

la matière, douent ses œuvres récentes d'un charme plus aisé et plus harmonieux ; ses paysages d'Italie ravissent et c'est une joie vraiment neuve que celle que l'on éprouve, en face de telle peinture décorative, représentant une femme les bras tendus vers un rosier en fleur, dont on respire vraiment le parfum.

H. G.

*
* *

A PROPOS D'UNE PROCHAINE EXPOSITION DES *POMPIERS*.

Les *Fauves*, les *Cubistes*..... Et voici qu'on annonce une exposition des *Pompiers*, dont le président, j'allais dire le capitaine, sera Luc-Olivier Merson. Ainsi " les jeunes " ont réussi à troubler la placidité des membres de l'Institut, à leur persuader qu'il fallait se battre. Car malgré le titre peu belliqueux dont ils se décorent, ces excellentes gens, n'en doutons pas, se préparent à livrer bataille ; ils vont former à leur tour une armée, ils vont marcher sous un certain drapeau, ils vont jouer à la vieille garde.

Il était naturel qu'empruntant une idée à la jeunesse, l'Institut allât choisir précisément la plus absurde. Il n'y a pas manqué. Quoi de plus ridicule que cette idée d'une mêlée artistique, que cette assimilation de l'art à un combat, à un choc de troupes ? Pour beaucoup de jeunes peintres d'aujourd'hui un tableau est une démonstration, — en prenant le mot d'abord au sens géométrique, mais ensuite et surtout au sens militaire. Il est destiné à harceler ce paisible troupeau effaré qu'est le public, à l'inquiéter comme un ennemi. " Un tableau, pensent-ils, doit être beau et émouvant, s'il le peut. Mais il faut d'abord qu'il embête le plus possible nos semblables, qu'il aille les taquiner, les vexer, les mettre dans leur tort. Nous pourrions le présenter sous son aspect le plus acceptable, le mieux incliné vers les intelligences qui l'attendent, nous pourrions insister sur

ses bonnes dispositions. Gardons-nous en bien ! Puisque nous avons raison, ne le laissons pas voir ! Faisons-lui un visage hargneux, agressif ! Que l'œil en lui ne découvre rien que d'insultant ! Mettons en avant tout ce que sa nouveauté a de plus rugueux ! Qu'il soit si repoussant que nos bons spectateurs ne puissent s'empêcher de le mal comprendre et de le méconnaître ! Composons notre panneau de façon qu'il leur soit impossible de ne pas donner dedans ! Après, nous leur montrerons que rien n'était plus facile à comprendre et qu'ils n'ont été que des imbéciles. "

Ce qui me retient de dire aux Cubistes tout le bien que je pense, non de leurs œuvres, mais de leur tentative, c'est justement que je sens qu'ils désirent trop peu me l'entendre dire. Récemment, dans *les Bandeaux d'Or*, M. Gleizes constatait avec une satisfaction visible et une sorte de triomphe que ses compagnons n'avaient encore trouvé personne pour les prendre au sérieux.

Tous les grands maîtres, me diront les Cubistes, ont commencé par choquer. Sans doute. Mais d'abord ils ne le cherchaient pas. Ils en étaient même désolés ; ils s'en indignaient ; ils souffraient des plaisanteries. Loin de s'appliquer à être étonnants, ils n'arrivaient pas à comprendre par quoi ils étonnaient. Ce n'était pas eux, mais à leur insu leur génie qui blessait le public. Leur tableau leur semblait tout simple, tout évident. (Et il l'était. Mais rien n'est plus aveuglant que l'évidence.)

De plus il ne suffit pas de choquer pour être un grand maître.

J. R.

LECTURES

M. Francis Jammes vient de faire paraître le second volume de ses *Géorgiques Chrétiennes* (Mercure de France). Nous avons, ici même, cité d'importants fragments des premiers chants.

Cette seconde série dépasse peut-être encore la première par l'ampleur du récit et le bonheur des trouvailles poétiques.

J'entendis un matin, au milieu de l'hiver,
Le bruit que fait l'insecte en août sous les couverts.

C'était la noce et les thèmes stridents du fifre,
Que le ménétrier note à note déchiffre.

L'air à présent semblait balbutier des mots,
Ou copier la cigale au cœur des noirs ormeaux.

Jamais la fiancée n'avait été si belle ;
Son voile éblouissait comme une pluie de grêle.

Elle donnait le bras au maître et s'avançait :
Telle une barque en fête arbore des bouquets.

Le fiancé suivait. La joie sur sa figure
Brillait comme une fleur à la neuve verdure.

La montagne dressait, ainsi que fait la mer,
Des flots bleus aux sommets de neige recouverts.

Des enfants qui semblaient former un groupe d'anges
Faisaient rouler devant l'église des oranges.

Frères des papillons se posèrent leurs yeux
Sur un si beau cortège. Ils laissèrent leur jeu.

Ces ruches en rumeur, les cloches catholiques,
Aux cigales du fifre envoyaient la réplique.

Tous étaient maintenant dans l'éternel Vaisseau,
Dont la voile à son mât est un Christ en lambeaux.

Ce vaisseau emportait vers la béatitude
Ces passagers en qui vivait la certitude.

Les époux se tenaient inclinés à l'avant,
Saisis par le frisson d'un mystérieux vent.

Près d'eux, habituée à la tâche qui prie,
L'aïeule offrait à Dieu l'humble lin de sa vie.

Le gouvernail dans ses doigts joints, tendant au Ciel,
A l'arrière je vis le pauvre de Noël.

Venez, Seigneur, venez bénir les épousailles
De ceux que Vous aimez, qui dans l'ombre travaillent.

Venez, Seigneur. Pour eux descendez ici-bas,
Car Vous Vous abaissez où l'homme n'atteint pas.

Un roi ne bouge point quand un prince l'appelle ;
Mais Vous, il Vous suffit qu'un mendiant Vous hêle :

Vous arrivez sans gloire, ainsi qu'un laboureur,
Et Vos pieds sont blessés, Vos mains et Votre cœur.

Mais Vous n'avez pour nous qu'un sourire ineffable ;
Rabboni ! Vous Vous asseyez à notre table.

Venez, Seigneur. Ouvrez les urnes de l'amour
Sur ces fronts couronnés du hâle des labours.

Considérez ces gens qui pétrirent la terre
Que Vous avez créée, Vous, l'Esprit et le Père.

Ils en ont fait sortir toutes sortes de fruits ;
Leur foi n'a point douté du Ciel qui les produit.

Venez, Seigneur. Voici, dans cette pauvre argile,
Des hommes germeront, fils de Votre Evangile.

Vous êtes là, Seigneur, auprès des mariés.
Anges qui les gardez et vous, amis, priez.

Et toi, doux artisan des musiques champêtres,
Que mes vers dans ton jeu puissent se reconnaître !

Que la moisson de l'août dans ton magique bois,
Retrouve son sommeil et rêve à haute voix !

Que le cri-cri, caché au fond de la cuisine,
Chante encor par ton fifre une soirée divine !

Que j'entende le rire ardent des vendangeurs,
Et le vol des ramiers guettés par les chasseurs !

Que le cri du pays en passant par ton âme
S'élève comme fait dans les champs une flamme !

Que les engagements d'un amour bel et sain
Murmurent au clavier creusé comme un essaim !

Que, reprenant l'Hymne angélique, tu rappelles
Aux échos un Noël tremblant de ritournelles !

Que la dent de la scie fasse gémir les bois,
Et que le fuseau ronfle aux caresses des doigts !

Reproduis le léger craquement de la glace
Quand un chasseur le long d'une rivière passe !

Que résonne au cornet le troupeau solennel
Qui s'attache la ronce en s'élevant au ciel !

Que l'ajonc épineux, sous la faux qui le rase,
Chante comme en mourant un martyr en extase !

Que la grive d'Hiver s'en vienne pépier
Sur la branche effeuillée par l'habile luthier !

Que les pleurs du ruisseau qui mire les narcisses
Troublent le pavillon en forme de calice !

Et pour plaire, ô joueur ! à cette heure, à l'époux
D'une robe qui traîne imite le bruit doux !

TRADUCTIONS

OLIVIER CROMWELL, SA CORRESPONDANCE, SES DISCOURS, par *Thomas Carlyle*, 2me volume, traduction *Edmond Barthélemy*. (Mercure de France).

Le premier volume qui nous montrait comment Olivier Cromwell, fermier sage, digne, paisible, entra dans la vie publique, dans la vie héroïque, à l'âge de quarante ans, sans que rien l'y eût préparé, — le premier volume d'*Olivier Cromwell*

se terminait sur cet étonnant *meeting de prière*, dont l'adjudant-général Allen " un très authentique et sérieux homme " nous a laissé le récit. " Voici les esprits les plus décidés, écrit Carlyle, et les cœurs les plus fermes de l'Angleterre, et voici la chose qu'ils font : voici la manière dont, pour leur part, ils commencent l'expédition des affaires. " Eux, généraux de l'armée, tous tant qu'ils sont, ils se réunissent, et passent " un jour ensemble en prière " demandant au Seigneur une indication, " n'arrivant pas à d'autre résultat ce jour-là, si ce n'est qu'il était de leur devoir de chercher encore. " Et ils recommencèrent le lendemain et le troisième jour, " passant en revue leurs actions. " " Par ce moyen, écrit Allen, nous fûmes, avec la gracieuse aide du Seigneur, amenés à retrouver les pas mêmes par lesquels nous nous étions séparés du Seigneur et l'avions provoqué à se séparer de nous. " " Et le Seigneur nous mena dans ce chemin, non seulement pour voir notre péché, mais aussi notre devoir ; et celui-ci se fit sentir si unanimement et avec une telle gravité à nos cœurs que c'est à peine si nous pouvions nous parler, parmi nos larmes amères... " " ...Et nous trouvâmes le moyen, après avoir interrogé sérieusement Sa face, d'aboutir à cette très nette et collective résolution, fondée sur bien des motifs amplement débattus entre nous : qu'il était de notre devoir, si jamais le Seigneur nous ramenait à la paix, de sommer Charles Stuart, cet homme de sang, de rendre compte du sang qu'il avait répandu et du tort qu'il avait fait, de tout son pouvoir, à la cause du Seigneur et du Peuple, dans cette malheureuse nation. " " Et comment le Seigneur nous guida et nous fit réussir dans tout ce que nous entreprîmes cette année-là dans cette voie ; taillant vite et bien sa besogne ; faisant de cette année une année bénie et la rendant digne de mémoire pour toute âme vertueuse, sachant en sa sagesse observer le Seigneur et les œuvres de ses mains — je souhaite que cela ne soit jamais oublié. "

Carlyle ajoute : " Abîmes noirs, tourbillons chaotiques : —

le lecteur regarde-t-il tout cela comme de la Folie ? La Folie est tout près ; comme la Folie l'est de la plus haute Sagesse dans la vie humaine, toujours : mais ceci n'est point de la folie ! Ce noir élément, il est la source des éclairs et des splendeurs : il est très sensé, celui-ci ! "

Dans le deuxième volume qui paraît aujourd'hui, lisons ce que fut cette année bénie : Cromwell partout, ferme, sensé, illuminé, victorieux, dictant des lettres pondérées, humaines, prononçant des discours brefs et sans orgueil, sous l'égide du Seigneur qu'il ne cesse pas d'invoquer, pour le succès de la seconde guerre civile qui va se terminer dans le sang, par l'exécution du roi, " au nom de Dieu " ! " Nous ne la connaissons pas cette atrocité des régicides anglais, s'écrie Carlyle. La pareille de cette action ne sera point de nouveau nécessaire avant mille ans. Nécessaire hélas ! pas avant qu'un nouveau Culte des Héros ingénu se soit élevé, soit devenu parfait et ait eu le temps de dégénérer de nouveau en un valétisme et en un culte de l'Habit.. " Puis vient la campagne d'Irlande, puis la guerre d'Ecosse... Nous n'en sommes qu'à la moitié de l'ouvrage et nous voilà impatients de l'achever. La frénésie de Carlyle nous possède...

Ah ! que M. Barthèlemy soit loué d'avoir entrepris l'énorme labeur et proposé à notre admiration l'étonnant et informe ouvrage ! Nous aurons bientôt épuisé le grand Michelet, notre seul historien poète — et l'histoire-science ne nous suffit pas. A défaut de Michelet, il est bon de pouvoir tenir un peu de Carlyle en réserve, un peu d'exaltation à propos de l'histoire des hommes. — Or, même les savants trouveront leur compte ici ; car Carlyle prend pied sur la réalité, sur le document authentique ; il présente chaque lettre, chaque discours de Cromwell, intégral, nu, sans parenthèses ; puis, le document révélé, il le dissèque non en chartiste, mais en psychologue, en intuitif, en visionnaire ; il le dissèque et le refond, il le revit, dans la profondeur des siècles, contre la médiocre vie d'aujourd'hui ; il veut de

grandes actions, de grandes visées, de grands hommes et il modèle son style là-dessus. On peut se lasser de ce style, on ne peut pas ne pas en être ému, et dût-on peu à peu se déprendre de l'historien, il suffirait que la figure d'Olivier Cromwell demeurât : Jeanne d'Arc à rebours, guerrier-apôtre de l'histoire d'Angleterre, telle que la retracent ses écrits.

H. G.



L'HISTOIRE DE M. POLLY, par *H. G. Wells*, trad. *H. D. Davray* et *Kosakiewicz*. (Mercure de France.)

Un roman d'aventures et en même temps de caractère. Mais n'est-ce pas le double trait par lequel les ouvrages des romanciers anglais se distinguent de tous les autres, dès leur plus lointaine origine ? Sous prétexte de réalisme et de logique humaine, les écrivains français ont exilé du roman l'imprévu, l'imprévu qui est presque toute la vie, et qui est tout au moins la saveur de la vie et la raison même de notre élan dans la vie. Un de Foë, un Fielding, un Dickens, un Stevenson ont la passion de l'aventure : ils y baignent leurs personnages, comme dans un réactif vivement coloré, dont la réaction sur eux va décéler précisément les caractères. Des valeurs hiérarchisées de Dickens, aux valeurs individualistes de Wells, dans un livre comme *l'Histoire de M. Polly* par exemple, il y a loin. Mais le procédé d'analyse, de réaction, reste le même ; le même aussi, le procédé d'humour. C'est là tout le secret de la faveur du roman anglais, non seulement en Angleterre, mais partout où le lecteur exige du roman distraction ; c'est là tout le secret aussi de sa valeur : il n'aura pas disjoint la fantaisie du monde et de la vie, de l'étude des caractères.

M. Polly, dont H. G. Wells nous raconte les aventures, "juché sur une barrière, entre deux herbages secs et pelés," peste contre la vie et en particulier contre la médiocrité de sa

vie, celle qu'il mène depuis quinze ans dans une petite boutique de nouveautés de Fishbourne. Il songe à la maladresse des événements, à sa maladresse propre à les déclancher puis à s'en servir. Il aimait une de ses cousines et il a épousé l'autre, de son plein gré et cependant à contre-cœur. Il a rêvé une vie de liberté, de joie gratuite et il débite de la camelote derrière une vitrine mal achalandée, où il doit passer tout le jour sous la coupe de Miriam, sa redoutable femme. En vain se réfugie-t-il dans les livres et quand il peut dans la nature. Sa médiocrité l'écrase d'autant plus que le commerce va de plus en plus mal. Or la misère menaçante, le juste souci de l'avenir de Miriam et cet état de disponibilité déplorable au mal comme au bien, où de par sa nature, se trouve M. Polly, le conduisent à un acte de désespoir qui le sauve, non de la vie comme il le pouvait espérer, mais de cette vie-là. Il met le feu à la maison, devant s'ouvrir la gorge ensuite... mais oublie ce deuxième point du programme, dans l'affolant et irrésistible souci qui le prend soudain d'éteindre l'incendie qu'il alluma lui-même. Il se dépense contre le fléau, fait cent prodiges, sauve au péril de sa vie, une vieille sourde par le chemin des toits : c'est un héros... Pourtant, sitôt que l'assurance a réglé les dégâts, il abandonne la somme à Miriam et disparaît dans l'aventure. Comment se reforme son existence suivant un mode non moins médiocre, mais d'une qualité de médiocrité différente, plus poétique, plus champêtre, auprès de la patronne de l'auberge de Potwell, " près d'un bac ", non sans une lutte épique avec " Oncle Jim " un forçat qui terrorise la pauvre dame; comment M. Polly devient actif,empressé, mieux vivant, une fois délivré de Fishbourne, où on le croit décidément mort, c'est ce que nous apprenons dans la dernière partie du roman qui n'est pas la moins pittoresque. Et certes malgré la liberté des développements, des digressions, des peintures, ce n'est pas encore là le roman " divers et total " pour lequel Wells, dans un récent article, réclamait toutes franchises ; sa visée n'a pas

tant d'ampleur ; mais le ton d'allégresse du récit, son entrain, ses sautes d'humeur, sa justesse psychologique, son imprévu annoncent la direction, entre toutes heureuse, où le romancier s'engage : le second Wells est déjà né.

H. G.

REVUES

La Revue de Paris continue le roman d'Anatole France, *Les Dieux ont soif.* Elle publie également le carnet de notes que tint Flaubert, pendant le voyage qu'il fit en Tunisie, avant d'écrire *Salammbô.* Ce sont de rapides croquis, de simples juxtapositions de substantifs et d'adjectifs. On y voit le plus souvent le désir d'enregistrer un document, de fixer pour la mémoire les particularités d'un spectacle :

" Pierres dispersées dans les environs. — Sur l'une, qui a encore des trous à crampons, une tête de Christ, dans une entaille. — Rayons et longues boucles ; — sont-ce des boucles ou le cordon de la coiffure ? "

Parfois la notation est plus sensible et l'on voit poindre au travers le tableau qu'elle prépare :

" Un dromadaire sur une terrasse, tournant un puits : *Cela devait avoir lieu à Carthage.*

(Chameau dans les airs : ses œillères énormes le font ressembler à une grenouille.) "

Certaines indications sont amusantes : " Nous entrons dans Kellad. Il y a des lions."

Et quelques-unes brusquement éveillent une magique image :

" Les jambes de nos chevaux font des ombres minces sur le sable. Cela les grandit : on dirait des girafes."

*
* *

Le *Mercure de France* du 1er décembre publie la préface dont

M. Remy de Gourmont fera précéder son volume de vers : *Divertissements*. Extrayons en le passage suivant :

“ Rien ne serait mieux à sa place,... en tête d'un volume de vers, que des remarques, en apparence désintéressées, sur la versification française. Mais à l'heure présente il semble que la technique poétique soit devenue aussi personnelle que la poésie elle-même, qui ne l'est pas peu. Les poètes l'ont enfin compris, que les autres l'admettent ou non : ils doivent se fabriquer, ou avoir l'air de se fabriquer eux-mêmes, leur instrument. C'était, paraît-il, une coquetterie des vieux artisans d'avant les machines, de façonner leurs outils de leurs propres mains, pour leurs propres mains, au lieu de les recevoir tout faits de l'industrie indifférente. C'est plus que jamais la coutume parmi les poètes de ne se servir que d'un vers dont ils aient ordonné, à leur mesure, le degré de flexibilité. Encore que je me sois plié çà et là à l'antique rigidité du vers romantique, ou plutôt parnassien, j'ai un faible pour le vers incertain né au temps de ma jeunesse, au nombre incertain, aux rimes incertaines. Certes, si la langue française était, comme la langue latine, toute en syllabes sonores, également, avec des temps forts ou faibles, soumises à la prononciation, le vers plein serait de tous les vers celui que je préférerais ; j'ai essayé, en d'autres pages, de dire la beauté de sa plénitude ; mais le phonétisme français contient trop de lettres muettes auxquelles une versification purement nombreuse accorde, verbalement, une vie et une sonorité factices et, pour un homme des en deçà de la Loire, déplaisantes. A vouloir faire entrer dans le nombre du vers toutes les syllabes exactement comptées pour des unités, on gasconne une langue née et formée en des bouches moins décisives et qui se plaisent aux demi-teintes musicales, ou bien, si l'on néglige celles qui vraiment sont mortes, on ne parvient à l'harmonie nombreuse qu'en se fiant au hasard des injonctions de l'écriture, de la mémoire visuelle ou de je ne sais quelle tradition, venue d'un temps de certitude phonétique qui ne trouve plus créance près de nos oreilles.

L'autre méthode exige aussi des complicités et aussi des divinations, mais elle s'appuie du moins sur l'usage présent, et si elle demande au lecteur plus de pénétration, elle lui laisse aussi, en même temps qu'au poète, plus de liberté. C'est son principal mérite. Notre versification, dite classique, est basée sur la prononciation du XIVe siècle. On pouvait en ce temps-là, et peut-être encore un peu plus tard, écrire des vers parfaitement réguliers pour le nombre. Ronsard ne le pouvait plus, ni Racine, ni les autres, ni Verlaine. Aussi les laisses d'alexandrins ne sont-elles que des illusions, où qu'on les prenne, jadis ou naguère, et je ne fais pas de différence, sinon dans l'esprit et l'intention, entre les vers de Racine et ceux, par exemple, de M. Vielé-Griffin. Il me semble que j'ai montré cela, déjà, avec l'appui de preuves sensibles. Mais il fallait bien y faire allusion ici, non moins qu'aux métamorphoses de la rime, qui a enfin reconquis le droit à l'assonance. Le seul défaut de l'assonance des poètes contemporains est d'accepter comme assonance la rime pour l'œil des parnassiens, de ne pas tenir compte de la longueur des voyelles, mais peut-être sommes-nous mal préparés pour ces nuances qui, hormis en quelques cas trop frappants, sont mal fixées. Le provincialisme de quelques poètes fera naître des variétés dans l'homophonie, légitimes comme tout ce qui est un fait naturel. »

* * *

Les deux derniers numéros de *La Phalange*, copieux et variés, se signalent à notre attention par des vers d'André Spire, d'Elsa Koeberlé et de Robert de Souza, par un spirituel roman de Claude Lorrey, *La Chasse au Bonheur*, par des *Essais* singuliers de Chesterton (traduction Valéry Larbaud), et surtout par une intéressante étude de M. Albert Thibaudet sur « le théâtre » selon Mallarmé « synthèse de la poésie, de la musique et de la danse. »

« Au théâtre, écrit M. Thibaudet, il ne doit exister, à des

degrés et de manière différente, que des acteurs. L'homme ne vient pas au théâtre pour consentir librement et par fiction à une illusion, il y doit venir pour entrer et vivre tout entier, un temps, dans une vérité nouvelle. Ainsi, un poème de Mallarmé est construit pour solliciter l'activité créatrice du lecteur et se développer par elle...

" Du théâtre où manquent musique et ballet, il est une forme qu'il (Mallarmé) avoue et caresse, celle du théâtre à un personnage. Non monologue lyrique, mais théâtre véritable, où ne serait mis en lumière qu'un individu, les autres figures tenant un rôle de comparses et de symboles. Il juge qu'*Hamlet* est une œuvre de cet ordre. Dans *Hamlet* il a vu une représentation du poète qui ne saurait réaliser son rêve, ordre de l'Ombre mystérieuse, il a aimé la représentation de lui-même. Et c'est pourquoi, sans doute, il reproche à la Comédie Française d'avoir joué les autres personnages de même que s'ils existaient, au lieu qu'ils eûssent dû, en s'effaçant, apparaître en fonction du seul Hamlet, et simplement meubles ou parties du décor...

" La tragédie classique même, pense-t-il, ne tendait-elle pas vers cet idéal " de produire en un milieu nul ou à peu près les grandes poses humaines, et comme notre plastique morale, statuaire égale à l'interne opération par exemple de Descartes, et si le tréteau significatif d'alors avec l'unité de personnage, n'en profite, joignant les planches et la philosophie, il faut accuser le goût notoirement érudit d'une époque retenue d'inventer, malgré sa nature prête, dissertatrice et neutre, à vivifier le type abstrait. " (*Divagations.*) De sorte que les trois unités ne seraient que trois marches vers un piédestal vide, vers une quatrième unité demeurée tout idéale, celle de personnage. "



La nouvelle série de la *Revue Indépendante* semble ne vouloir

mentir ni à son titre, ni au passé qu'elle représente et avec quoi elle s'efforce de renouer. La critique y tient une large place, avec les chroniques de MM. Mercereau, Roger Allard, Jacques Nayral, Henri-Martin Barzun. Celui-ci que l'on connaît pour ses vaillantes campagnes " pro Berlioz " entreprend de détruire la légende généralement accréditée, et selon lui sans consistance, qui présente Franz Liszt comme l'inspirateur discret, sinon de Berlioz, du moins de Wagner. Il replace le célèbre pianiste à un rang qu'il veut secondaire, prouvant que ses poèmes symphoniques, ce fut suivant l'exemple de Berlioz, après Berlioz, et au contact de Wagner, déjà en pleine maîtrise (1854) que Liszt les conçut et les écrivit. L'initiateur de Wagner, selon M. Henri-Martin Barzun, c'est non pas Liszt, mais Berlioz, unique créateur de l'orchestre moderne, de la mélodie continue du poème musical ; et il cite Wagner écrivant au sujet de son premier voyage à Paris :

" Cet hiver-là (1839-1840) il fit exécuter, pour la première fois, sa symphonie *Roméo et Juliette ;* il la dirigea à trois reprises et je pus assister à l'un de ses concerts. Ce fut sans contredit, un monde absolument nouveau pour moi, dans lequel, suivant les impressions reçues, je cherchais en toute impartialité à me reconnaître... J'étais tout oreille pour des choses que je ne pouvais imaginer et que je cherchais à m'expliquer... "

Recommandons cette intéressante question à l'attention des musicographes.



Dans la *Revue du Temps Présent*, un délicat article de M. André Beaunier sur *Chateaubriand et la Vie de Rancé*. De M. Albert Gayet un vibrant appel à tous ceux qui, artistes ou philologues, s'intéressent aux richesses encore enfouies sous les sables de l'Egypte. En raison des travaux d'irrigation qui vont transformer le désert en terre à blé, rien ne restera, dans dix

ans, de l'Egypte des Pharaons. Œuvres d'art et papyrus, qu'avait conservés la sécheresse, seront détruits avant que les fouilles aient le temps de les mettre à découvert. M. Gayet espère provoquer en Europe un mouvement d'opinion qui entrave ces déplorables entreprises agricoles.



Les Guêpes dont les admirations sont quelquefois plus singulières encore que les haines (qui ne se souvient du pauvre Angellier ?), consacrent leur dernier numéro à Willy. On est heureux de tous les témoignages sympathiques qui peuvent venir à cet amuseur déluré, à ce vraiment libre esprit qui s'incarna jadis dans le corps d'une " Ouvreuse " ! Mais Willy, le premier, ne doit-il pas rire d'une si importante mobilisation néo-classique en son honneur ?



Les Bandeaux d'Or, eux aussi reparaissent. On y peut lire des vers d'inégale qualité, un article de M. Georges Duhamel sur *l'Otage* et une ballade de Paul Fort qu'il nous plaît de citer, au moment où un nouveau recueil *l'Aventure éternelle* vient attester à nouveau l'inépuisable verve populaire du poète :

MONTHLÉRY-LA-BATAILLE

CE QUE L'ON Y CULTIVE

Culture de la fraise et de la violette, de l'asperge et de la tomate, aussi culture de la vigne, espoir vert d'une rose piquette, mais plus encor que de ces beaux dons de Nature,

le dimanche, culture des Parisiens en fête qui vont s'épalvaudant tout autour de la Tour, amants des longs repos sur l'herbe ou de l'amour, du vif amour sur l'herbe, ou cueilleurs de noisettes, —

fanfares, sociétés, bref citoyens qui grouillent, mangeurs d'oublies, vide-litrons, tombeurs de quilles, couples rêveurs ou groupes chantants des familles, noce folle eutourant l' " engueuleur " de grenouille,

au soleil de l'été, sous l'azur monotone, et sous des oriflammes et au son d'un trombone, gens valseurs, chaloupeurs, trinqueurs et bambochant, que l'on cultive ici le dimanche, enfin gens

dont bougent les visages plus nombreux que les feuilles des noisetiers partout roses des mains qui cueillent. Chasseurs de papillons et chercheurs de giroles se disputent les uns l'air, les autres le sol,

mais gaze verte au bout des bâtons sous l'ombrage, mais vastes panamas en huttes de sauvages, le cèdent en couleur aux soleils des fanfares dressant leurs instruments tout le long d'un rempart...

O ces tirs crépitants ! ô ces vagues boum-boum ! *ces souples oriflammes dansant comme des clowns ! O culture des sons confus du brouhaha et de tous ces confus mouvements que voilà !*

Le coteau vaporeux sent le saucisson d'Arles. Encens républicain ! Mille bouches qui parlent ! Tiens, le haut de la Tour, maintenant, s'émoustille ? C'est qu'il vient d'y pousser une pension de filles.

*
* *

Dans la revue *S. I. M.* du 15 Novembre, M. Vincent d'Indy raconte l'accueil affable que lui fit Liszt à Weimar en 1873. — Liszt avait douze élèves pianistes, les " douze apôtres ", qu'il réunissait une fois par semaine, et auxquels il faisait exécuter une œuvre désignée à l'avance :

" Malgré la bonté naturelle qui faisait le grand charme de l'homme, quelle foudroyante sévérité pour ceux des élèves qui n'avaient pas *compris* l'œuvre à interpréter, se contentant de jouer " avec les doigts et non avec le cœur ! " Un regard

perçant les avertissait de leur erreur, et nulle parole de blâme n'aurait pu être plus éloquente que ce simple regard qui faisait rentrer sous terre le malheureux patient et glaçait d'épouvante tout le jeune auditoire. C'est alors que le maître se mettait au piano, afin, disait-il, de " faire amende honorable à l'œuvre ainsi dénaturée. "

Dans les lettres de Liszt que publie la même revue, cueillons cette phrase amusante : " Vous rencontrerez à l'Altenbourg mon fils qui *au physique* est déjà plus grand que moi : puisse-t-il bientôt l'être aussi *au moral !* "



Dans l'*Art Moderne*, deux articles de M. Maurice Denis, intelligents et impartiaux. Après avoir montré ce que fut pour les impressionnistes et leurs continuateurs la " Conquête du Soleil ", M. Denis ajoute :

" Il n'est pas important de rendre ou de ne pas rendre l'éclat véritable du soleil, de lutter avec lui de luminosité ; les pigments que nous employons et qu'on eut le grand tort d'assimiler aux couleurs du spectre ne sont que des boues colorées, qui ne restitueront jamais la grande lumière du soleil. Ce qui importe, c'est qu'un tableau constitue une harmonie de couleurs. La décoloration où nous entraîne fatalement la recherche de la lumière n'a-t-elle pas appauvri la peinture moderne ? Un Vénitien somptueux et sombre, avec ses mille rapports et son unité, n'est-il pas plus satisfaisant que nos tableaux pâles et acides, lesquels ne sont le plus souvent en somme qu'échantillonnage de tons purs avec mélange de blanc ? La peinture vénitienne ne contient-elle pas, après tout, plus de soleil que la nôtre ? Le soleil peut donner lieu aux plus riches interprétations, aux plus sombres harmonies. Et s'il est vrai que *la Ronde de nuit*

est un effet de soleil, il n'est pas douteux non plus que la plupart des grands Véronèse, plusieurs Titien et Tintoret sont aussi des compositions issues d'une émotion de soleil, et qu'elles traduisent supérieurement sinon l'éclat aveuglant de la lumière et des colorations qu'elle exhale, la chaleur et la beauté dont elle enveloppe tout.

Dans le Midi on ferme les volets et on se garde du trop grand éclat du milieu du jour. Dieu sait cependant si l'on y aime le soleil ! Les Vénitiens l'aimaient autant que nous, mais de même qu'ils interprétaient la forme humaine, les draperies, les architectures, selon leurs besoins d'expression et d'harmonie, ils substituaient à l'intraduisible magie de la lumière l'équivalente magie de la couleur, plus faite pour le plaisir des yeux, plus conforme aux principes de l'art. C'est ce qu'a bien exprimé Cézanne lorsqu'il disait " J'ai découvert que le soleil est une chose qu'on ne peut pas reproduire, mais qu'on peut représenter ". Et c'est ce qu'on aperçoit dans les paysages du maître provençal et dans ses compositions, qui évoquent si pleinement le souvenir des grandes œuvres vénitiennes.

Gauguin, le plus notoire des disciples de Cézanne, nous enseigne plus clairement encore qu'il y a quelque chose de plus puissant que le soleil : c'est cette faculté maîtresse — la Reine des Facultés, selon Baudelaire — celle qui choisit, qui décide et qui élucide, qui fait d'une sensation confuse une œuvre d'art et qui reconstruit le monde à l'image de l'homme...

Tous les Gauguin ou à peu près sont des effets de soleil. La plupart ont été peints devant une nature tropicale toute baignée de la plus éclatante lumière. Cependant vous ne savez pas en les regardant si le soleil est à droite ou à gauche, ni quelle heure du jour il est, ni de quel côté " il faut tourner son ombrelle ", comme disait, je crois, Mme Morisot devant des Monet. Vous distinguez mal ce qui est au soleil et ce qui est à l'ombre ; il n'y a ni violet, ni orangé clair. Comme chez les Vénitiens, la lumière est devenue de la couleur ".



Comme suite à l'article de M. Jacques Copeau paru à cette même place dans notre numéro du 1er décembre, M. Jean Variot nous requiert d'insérer ce qui suit. Nous le faisons bien volontiers.

RÉPONSE DE M. JEAN VARIOT

Monsieur Jacques Copeau ayant fait paraître dans le dernier numéro de *La Nouvelle Revue Française* un article dont je n'admets pas les termes, j'ai prié deux de mes amis : M. Léon Bernardin et le Prince de Bauffremont de demander à M. Copeau une réparation par les armes.

Voici la lettre que j'ai reçue de mes témoins :

Paris, le 11 *décembre* 1911.

" Mon cher Variot,

" Sur votre demande, nous avons prié M. Jacques Copeau de nous désigner deux de ses amis, pour nous entendre avec eux au sujet d'un article injurieux pour vous. M. Jacques Copeau nous envoie du Limon la lettre recommandée ci-jointe :

" J'estime inutile de confier à deux de mes amis la réponse " que voici :

" Je suis surpris de la démarche dont M. Jean Variot vous " a chargés. Il ne m'apparaît pas, en effet, que l'affaire com- " porte les suites que voudrait lui donner M. Variot.

" Dans un article publié par *l'Indépendance* du 1er novembre " 1911, M. Jean Variot attaquait une personne envers qui je " professe la plus respectueuse admiration. Cette attaque m'a " paru peu convenable. J'y ai riposté par mon article du " 1er décembre, dans *la Nouvelle Revue Française*, sur un ton " qui ne me paraît excéder en rien celui d'une polémique " un peu vive. M. Variot s'est, de lui-même, placé sur le

“ terrain de la polémique. Il ne lui appartient pas de m’en “ faire sortir.

“ Relisant ma “ Réponse à M. Variot ”, je ne parviens pas “ à y relever les injures graves, propres à entacher l’honneur et “ qui rendent nécessaire la sorte de réparation que M. Variot, “ en constituant deux témoins, pense exiger de moi. De telles “ injures, au surplus, il n’entrait pas dans mon esprit de les “ formuler contre M. Variot.

“ Enfin, pour le cas où M. Variot souhaiterait une explica- “ tion plus péremptoire à mon refus de constituer des témoins, “ j’ajouterai ceci :

“ Que si, d’une part, M. Variot m’appelle sur le terrain “ pour que, l’un de nous deux s’étant fait égratigner l’avant- “ bras, l’honneur soit déclaré satisfait, je n’entends pas me “ prêter à ce genre de simulacre ;

“ Que si, d’autre part, M. Variot a décidé de m’ôter la vie “ ou de sacrifier la sienne, la querelle qui nous divise n’est “ point, à mes yeux, de celles dont la vie d’un homme doive “ être l’enjeu ; et qu’enfin, pour faire bon marché de la “ mienne, j’attendrai qu’une occasion plus pressante me soit “ offerte. — Jacques Copeau. ”

“ Nous avions demandé à M. Jacques Copeau de nous désigner deux de ses amis. Après les appréciations étranges et inattendues de M. Copeau, il ne nous reste plus qu’à considérer notre mission comme terminée en vous serrant la main.

“ LÉON BERNARDIN.

“ PRINCE DE BAUFFREMONT. ”

M. Copeau n’ayant pas osé se battre, ce premier incident a été clos, et j’ai adressé à M. André Gide, la lettre suivante :

Jeudi, 14 décembre 1911.

Monsieur,

Dans la *Nouvelle Revue française* du 1er décembre 1911, M. Jacques Copeau a écrit un article dont je n'admets pas les termes. Je lui ai envoyé mes témoins ; il s'est dérobé.

Dans ces conditions, c'est à vous que je m'adresse pour couvrir celui que je considère en quelque sorte comme votre subordonné. Il est absolument inutile de m'objecter que, votre nom ne figurant pas sur la couverture de la *Nouvelle Revue française*, vous n'avez pas à me rendre raison. Tout le monde sait que la *Nouvelle Revue française* paraît sous votre direction morale ; tout le monde dit : « la revue de Gide. » Je ne connais donc et ne veux connaître que vous, vous seul, comme responsable de ce qui s'est dit de moi à la *Nouvelle Revue française*. Je vous prie donc en conséquence de faire le nécessaire pour que deux de vos amis entrent en pourparlers avec mes témoins, et cela dans les vingt-quatre heures.

Je vous prie de réfléchir profondément à ceci :

A savoir que, lorsque la *Nouvelle Revue Française* rend de signalés services aux belles lettres, c'est à vous que l'on rend hommage, et qu'il est juste, à rebours, que l'on s'adresse à vous lorsque l'un de vos collaborateurs n'a pas le courage de défendre ses propres paroles.

Recevez, Monsieur, mes salutations,

JEAN VARIOT.

J'ai reçu de M. André Gide, la lettre suivante :

Villa Montmorency, 15 décembre 1911.

Monsieur,

J'ai le regret de ne pouvoir accéder à votre désir. Mon ami Jacques Copeau a répondu à l'envoi de vos témoins dans des

termes que je fais miens du moment que vous me voulez responsable de l'article incriminé.

Recevez, Monsieur, mes salutations.

ANDRÉ GIDE.

Les lecteurs de la *Nouvelle Revue Française* verront, par la lettre de M. Copeau et celle de M. Gide, que ces messieurs ne sont pas seulement des hommes de grand talent, mais aussi des hommes d'une grande prudence.

JEAN VARIOT.

LE GÉRANT : ANDRÉ RUYTERS.

Imp. THE ST. CATHERINE PRESS LTD. Bruges (Belgique)

DANIEL DE FOË

Je ne te connais pas, tu ne me connais pas ; nous ne sommes pas les hommes d'un même siècle ni d'un même pays, de Foë !

Et, pourtant, une fois, je t'ai rencontré.

C'était — il t'en souvient — un jour que j'errais dans Londres. Le ciel était triste et pluvieux ; la suie des steamers salissait l'aile des mouettes volant sur la Tamise ; et cela était du côté du quartier des pauvres, plus loin que Newgate où fut la prison, que Saint-Barthélemy où est l'hôpital, plus loin que les derniers jardins, que les dernières maisons avec des fleurs.

Là, entre Bunhill Row et City road, je vis l'endroit où tu dors à jamais.

C'est à Bunhill Fields, dans un pauvre cimetière où ne poussent plus que l'ortie et l'herbe. On a élevé sur ta tombe une pyramide de pierre ; dessus l'on a gravé ces mots :

DANIEL DE FOË
BORN 1661
DIED 1731
AUTHOR OF
ROBINSON CRUSOË

Aujourd'hui le cimetière est désaffecté ; mais, il

est traversé toujours d'un chemin étroit bordé de buis et semé de sable. De l'une à l'autre des rues, c'est le va-et-vient continuel des passants, la promenade des amoureux. A l'endroit où reposent les morts, des ouvriers, des employés viennent lire à l'heure de midi, d'autres mangent et boivent, de petits polissons jouent à *shuffle-half-penny* sur les tombes. Toi, dans tout ce mouvement et ce bruit, comme le pauvre naufragé au milieu de son île, tranquillement tu dors à jamais.

Ah ! si le Hasard, ce vieux gentleman équivoque qui joua un rôle si grand dans tes aventures, si le Hasard n'eût conduit mes pas, qui donc, Daniel, eût bien pu me faire connaître que tu étais là ? O toi vers qui je venais depuis longtemps et tendais les mains,

Toi qui as vu les îles planer sur l'Océan comme des oiseaux,

Toi qui nous as menés vers les Amériques !

A force de t'imaginer, debout, dans un paysage d'émeraude, entouré d'oiseaux multicolores, marchant sous les palmes, abrité par un parasol, vêtu d'un sayon de poils de chèvre et suivi de ton perroquet Poll répétant ton nom à tous les échos, il fallait bien que tu parusses quelque jour à mes yeux. Mais, mon pauvre Daniel, ta vie n'a pas été aussi éclatante ; elle n'a pas rayonné au milieu des mers ; le tabac du Brésil ne l'a pas parfumée de

ses senteurs ! Tu n'as pas vécu libre sous le ciel de Dieu !

Maintenant, je sais quel a été ton lot terrestre, de Foë.

Tes yeux, tes beaux yeux clairs de la couleur des eaux si limpides de cette Ecosse que tu aimas tant, tes yeux ont versé bien des larmes. Tu as bien pleuré, tu as bien souffert. La prison, le pilori, la misère, l'ingratitude des rois et des hommes, voilà quelle a été ta part, mon vieux Robin Cruso! Les larrons et les prostituées, les ruffians et les soldats ivres, tels sont les compagnons auxquels on te mêla, tels sont tes confidents, tels sont tes amis ! Le capitaine Singleton, Duncan Campbell, lady Roxana et Moll Flanders, voilà les gens que tu as vus, tandis que tu étais dans Newgate, sous Sa Majesté la reine Anne.

Les hoquets des ivrognes, les baisers des voleuses et des condamnés à mort, les injures des gueux, la chanson des guichetiers, les appels des malades et les râles des mourants se mêlaient, se confondaient, grondaient, tandis que tu étais captif, autour de ton cachot ; et c'était comme quand la Tamise, toute couverte de brouillard et de fumée, monte en battant les quais de Londres ! *Den wild zee !* la mer sauvage des Hollandais, que connut Robinson, la mer déchaînée, bouillonnante d'écume, n'est rien au prix de cela, Daniel ! Mais, toi qui avais le cerveau rayonnant et le génie visionnaire,

toi qui souffrais des maux de ta patrie autant que des tiens propres, tu élevas ta pensée au-dessus des cris et des râles, des blasphèmes et des sanglots, et, le jour que tu écrivis *Robinson*, tu entras dans une anse heureuse, tu touchas à la côte du grand Paradis !

A cause que je t'ai rencontré dans le petit cimetière de Bunhill Fields, Daniel, j'ai compris mieux tes livres, j'ai senti mieux ta pensée âpre et tourmentée. Ah ! toi, tu n'es pas comme le calme, comme le tranquille Pope : un monde bout dans ton cœur !

I

C'est dans une petite rue étroite et sombre, un peu fumeuse, du quartier de Cripplegate, du côté de Saint-Gilles. C'est là, de Foë, que tu es venu au monde, que tu as grandi, dans la demeure de ton père le boucher. C'est là, dans la paroisse de Saint-Gilles de Londres, que tu passas l'anneau au doigt de ta chère femme Suzanne. Et, ce jour-là, tintait la cloche grêle de l'église !

Ton grand père, le fermier du comté de Northampton, était venu à la noce ; il marchait appuyé sur un bâton de ses forêts. Tes parents et les parents de ta femme étaient assemblés ; vous marchiez, simples et doux, parmi les musiques. Il n'y eut pas, ce jour-là, de gamin de Cripplegate

qui ne touchât son penny, il n'y eut pas de pauvre qui ne reçût sa part du plum-pudding à la pâte dorée et au raisin sec.

Il y a, de cela, deux ans, Daniel. Et quel chemin, déjà, cela fait dans ta vie !

Le lendemain de tes noces, tu t'es établi bonnetier ; tu as ouvert une boutique sur la rue ; tu t'es retiré derrière un comptoir de chêne envahi de ballots, surchargé d'étoffes ; et tu as brandi les ciseaux, tu as manié l'aune ! Ils sont accourus aussitôt, de Cheapside à Saint John's et de Holborn au Guildhall tous ceux qui ont une dentelle à acquérir, un ruban à nouer, à acheter deux draps pour l'amour ou un suaire pour la mort ! C'est là, n'est-ce pas, pour la première fois de ta vie, derrière ton comptoir de Cripplegate, que tu sus ce qu'étaient les hommes et les femmes ; et ce qu'étaient la cupidité, l'envie, l'orgueil et la luxure apparut à tes regards sur les traits flétris ou charmants des uns et des autres : vétérans du temps du Protecteur vêtus de vestes de cuir toutes tintantes de croix et de médailles ; filles délicieuses et déjà fanées que Peter Lely avait peintes sous Charles II et dont les yeux brillants, les lèvres fardées et la gorge nue disent la dissipation ; badauds de théâtre et cockneys revenus de la foire de Southwark ; mauvais drôles dont on ne sait, tant leur mine est chétive et leur habit parcimonieux, s'ils sont juges, pickpockets ou

prêtres ; gracieuses *maids* menées par d'inquiétantes vieilles que suivent, à distance, d'antiques gentilshommes galantins tout parfumés de poudre, noyés de musc et d'odeurs ; canaille de la rue, magistrats du Temple, plèbe des tavernes, nobles lords, gens des tories et gens des whigs, tout cela en un brouhaha d'appels, de rires, de baisers, de coups et de jurons marchant le nez au vent et les pieds dans la boue. Les uns viennent de Cheapside, d'autres de la Fleet, d'autres par Paternoster Row, la rue aux livres et aux chapelets, des tribunaux où il y a des hommes affublés de perruques qui se croient assez intègres et assez purs pour juger d'autres hommes, de Foë.

Et toi, à travers les carreaux étroits de ton magasin, derrière le comptoir mal éclairé, tandis que ta femme Suzanne est penchée sur les livres des comptes et commence à s'user les yeux sur les chiffres, tu regardes et écoutes avidement ces êtres. Tu es terriblement occupé d'eux. Tous n'entrent pas dans ton magasin, tous n'ont pas besoin d'un jabot, d'un mouchoir, d'un gilet pour le jour, d'un bonnet pour la nuit ; mais, que ce soit le vaurien dont les pieds sortent de souliers éculés ou l'alderman notoire qui marche à pas composés en dandinant sa bedaine et en regardant le monde à travers le verre cerclé d'or de ses lunettes, tous parlent, tous disputent, tous clabaudent sur la religion, les affaires, la politique des

princes et la guerre des peuples ! Et c'est bien là le tableau ardent, cynique et divers dont tu emplis tes yeux et ta mémoire, de Foë !

Ah ! le singulier monde qui agitait Londres alors, dans le temps que la meute jacobite tenait la cité et faisait la loi ! " Poisson de Dieu ! " comme eût dit Charles II le crapuleux, s'il eût vécu encore, " voilà un étrange relent dans Londres, et, quand, dans Billingsgate, les pêcheurs apportent dans les lourds paniers dégouttants de vase et d'eau les poissons les plus visqueux de la mer, il ne s'échappe pas des caques une odeur plus forte ! "

Toi, Daniel, oppressé par tout le poids de cette révélation de ce que sont les hommes, tu as l'intuition presque soudaine qu'il y a, dans le monde, autre chose que des bonnets à vendre, des bonnets, des chausses et des mitaines. Comme celle de Robin Cruso, ta " tête commence à se remplir de pensées vagabondes. " Tu vois la foule battre, ainsi qu'une mer qui monte, la porte de ta maison ; de même que la mer, tu l'entends rugir et bouillonner, chanter et lever jusqu'au ciel la vague de ses cris et de ses désirs. Mon maître, il faut fixer cela ; et, le soir, à la lueur d'une mauvaise chandelle, tandis que ta femme prépare non loin de toi la soupe du soir, au lieu d'ouvrir les livres des comptes et de tracer des chiffres dans les colonnes du *Doit* et de l'*Avoir*, sur les feuillets blancs où ta

main nerveuse semble trembler un peu, tu écris *le Journal de la peste dans Londres.*

Quand cette peste, apportée par on ne sut jamais quel navire, s'abattit dans Londres et fit, en peu de semaines, que le nombre des morts fût égal à celui des vivants, alors, Daniel, tu n'étais plus tout à fait un enfant vagissant suspendu sur le sein de ta mère. A ce moment, tu riais, tu chantais, tu étais déjà un joli *boy* frisé ; tu ne savais point que Londres fût un charnier sillonné de tombereaux funèbres ni que les corbeaux vinssent, jusque dans les maisons, dépecer les cadavres. Et ce que tu ne savais pas non plus, c'est que, durant que les lamentations des survivants se mêlaient au chant des prêtres, à la voix avinée des fossoyeurs, Charles II, *the merry King*, le joyeux roi, continuait à trinquer, banqueter, courir le lièvre entre ses chiens, ses favoris et ses maîtresses. Tout empanaché, chargé de bijoux et paré de velours, glabre et blanc comme une poupée de cire, il dansait, le soir, aux flambeaux, dans Whitehall. La Stewart, craquante de soie et d- satin, était aussi une poupée magnifique ; ell tournait finement, par devant lui, sur ses talons rouges et parfois, dans l'ivresse, levait haut la jambe !

Alors ta longue et belle main, toute frémissante des choses effroyables que tu traces, tu la passes parfois sur ton front baigné de sueur. Len-

tement vient la nuit lourde ; la flamme de la mauvaise chandelle tourne autour de toi et fait trembler ton ombre géante sur le mur au-dessus du comptoir. Il y a longtemps, depuis le dîner hâtif, que Suzanne et les enfants se sont retirés ; ils sommeillent maintenant dans la chambre voisine ! Ah ! ce souffle court, doux et régulier ! Voilà qui pourrait rythmer tes heures, apaiser le tourment dont tu souffres, de Foë. Mais quoi ? N'écris-tu pas des mots irréparables ? Et ces Stuarts que tu hais, ce Charles II dont tu exècres la mémoire ! Et York, Jacques duc d'York, le nouveau roi ! Voilà d'infâmes drôles. Tant que leurs noms, penses-tu, ne seront pas effacés des mémoires, il y aura toujours la peste dans Londres. L'*annus mirabilis* qui a fait verser au vieux Dryden des pleurs de sang, l'année de peste et d'incendie, continuera de peser sur le monde. Et voilà, voilà qui est une étrange chose ! Tandis que tu écris dans le silence et dans la nuit, tandis qu'au dehors [illegible]ules — les façades des tavernes brillent sous [illegible]l opaque comme les flammes d'un punch, la serrure de la porte a grincé lentement, jetant comme une plainte aigre au fond de la nuit et du silence ; la porte, non loin de toi, s'est ouverte sur la rue ; il est entré des hommes avec des mousquets et des épées ; plusieurs ont des casques et des masques. Tous parlent à voix basse. Ils ne sont pas cette fois, disent-ils, envoyés au nom du

pâle Monmouth, du bâtard dégénéré. Celui qu'ils acclament dans l'ombre et dont le nom luit comme un fer d'épée, c'est Guillaume : Guillaume prince d'Orange.

Alors, toi, sans surprise ni peur, tu as regardé ces hommes qui venaient vers toi en se glissant, la nuit, le long des murs des couvents, des prisons et des hôpitaux ; doucement tu as repoussé les feuillets tout trempés d'encre où flambe l'incendie et vit la peste, où l'humanité, frappée deux fois et deux fois torturée, se tord dans les spasmes de l'agonie comme dans une géhenne. L'un des hommes d'armes a, dans le même instant, élevé jusqu'au plafond, sa torche enflammée. Il t'a semblé qu'une jeune, une rayonnante Angleterre entrait, avec cette flamme, dans ta maison, éblouissait de son apparition tes yeux et ton cœur. Alors, toi qui étais un bien étrange bonnetier, Daniel, à cause de ta femme et de tes enfants qui dorment, tu as posé un doigt sur tes lèvres ; puis, te levant, tu as rabattu ton chapeau sur tes yeux, tu t'es drapé dans ton manteau ; comme un vrai cavalier du temps de Cromwell, tu as mis ton épée à ta taille. Et, maintenant, tandis que la petite troupe, jurant de combattre pour Dieu et pour Guillaume, rentre dans la nuit, tu trembles, hésites, souris tristement, reviens vers cette porte au travers de laquelle tu entends — penses-tu dans ton trouble — la respiration des chers êtres de ton cœur ;

puis, brusquement, d'un grand effort, saisissant la clef, tu la tournes et la mets dans ta ceinture.

II

“ Ladies et gentlemen, vous qui portez habit de drap et col de guipure, à qui conviennent le linon, le velours et la dentelle, voulez-vous acquérir de beaux tissus de France, des toiles de Lancashire et de Hollande ? Entrez dans la boutique du bonnetier de Foë ; et, là, pour moins d'une guinée ou d'un souverain d'or, vous aurez richement de quoi vous affubler pour Noël qui vient. Vous, bourgeois obèses, tout rutilants de graisse et de whisky, marchandes qui voulez aller parader à Smithfield pour la fête ; squires maniérés et coquets qu'aguichent de minauderies les petites demoiselles de Waux-hall ; jolies filles qui faites, entre Saint-Paul et Cheapside, par le balancement de vos hanches et par le rire de vos yeux, la joie du cockney et du musard qui passent, voulez-vous acheter, pour moins d'un carolus ou d'un schelling d'argent, qui un mouchoir brodé, qui des manchettes, rubans, bas de soie ou ceintures ? Entrez dans la maison du bonnetier de Foë. Milords et Messieurs, entrez ! Le magasin du bonnetier est le mieux achalandé de tous ceux de Cripplegate ; et, pour chausser une jolie jambe, rajeunir une vieille tête ou donner un tour de grâce à la laideur, il n'y a

que le bonnetier qui ait ces secrets-là dans sa boutique ! "

Mais, à cet appel d'une voix inconnue qui parle en vain dans le brouillard, rien ne répond que la bise glacée qui souffle, que le vent qui passe. Le bonnetier de Foë n'est pas là. Il est à la guerre des princes. Et, ceux qui rentrent dans le magasin n'ont à dépenser ni un souverain d'or ni un carolus d'argent. Quelque pauvre commis libraire de Paternoster Row à l'habit élimé et aux bas troués, quelque malheureux protestant français ayant fui devant les rigueurs de sa patrie, un greffier de la cour sans solde depuis le départ du roi Jacques, des religieux mendiants, des chétifs marchands, des femmes sans sou ni maille, voilà les maigres clients de l'humble magasin de Cripplegate.

De très loin, par les carreaux étroits piqués d'étoiles de givre et de fleurs de cristal, vous guettez ceux qui viennent, pauvre Suzanne de Foë ! Et ceux qui viennent ne sont ni bien riches ni bien gais ; ce sont d'humbles Anglais des basses classes. Parmi les femmes qui sont là, il y en a beaucoup qui, comme vous, ont des maris à la guerre...

Pendant que vos enfants gémissent, que la soupe du soir bout sur le maigre feu, malgré vos doigts gourds et vos yeux rougis, vous vous portez au-devant des pratiques, et, fouillant parmi les ballots, les tiroirs et les casiers

de chêne, vous amenez à vous les tricots de marins, les bas de femmes et le linge. Et, tandis que vous vous hâtez, que vous souriez — pauvre petite femme — d'un sourire mouillé de larmes, tout à coup vous pensez : " Quand reviendra Daniel ? Sera-ce pour Noël ou pour Saint Valentin ? " — " Ce ne sera pas pour plus tard, mistress, répond Barbe la voisine qui vend des pommes cuites ou John le gagne-petit qui affûta longtemps les couteaux du boucher James Foë. Encore un mois à peine et l'on dit que, vers février de l'année qui vient, Sa Grandeur l'archevêque de Canterbury couronnera roi, dans Westminster, Guillaume prince d'Orange... "

Suzanne de Foë, vous chancelez sous le poids de la nouvelle ; avec effusion vous baisez le front de vos enfants ; vous riez, vous chantez. En vain tombe la neige, en vain souffle le froid, en vain tinte la petite cloche de Saint-Gilles pour les morts de St. Bartholomew's Hospital à qui l'hiver a croisé les mains sur les draps, vous vous tenez au comptoir de chêne et pâle, heureuse, gaie, vous écoutez la prédiction de Barbe et du gagne-petit John.

L'on dit des rêves trop beaux que, parce qu'ils sont trop parfaits et trop lumineux, ils ne peuvent pas toucher à la réalité. Pourtant, le 13 février 1689, quand, de Saint-Paul à la Tour, de la Tour au Temple et du Temple à Westminster toutes

les cloches de Londres répandirent sur la ville leur rafale de bronze, alors, pauvre Suzanne, vous comprîtes que c'était le grand jour qui se levait pour ceux qui — comme vous — attendaient depuis si longtemps passionnément.

Avec quelle hâte vous habillâtes de neuf ce matin-là les enfants et comme vous vous fîtes belle, Suzanne, au miroir qui n'avait pas reflété depuis longtemps votre sourire.

Et le bronze, et le bronze tintait.

Et c'était une cohue de coachs et de chevaux, de chaises et de carrosses, de carrioles et de cavaliers qui se succédaient ; tous les pauvres, tous les riches — clique et gentry mêlées — descendaient à flots pressés Cripplegate. Et partout se voyaient des arcs de gui, de lierre et de feuillage; partout des flambeaux, partout des étendards !

Les premiers de ceux qui parurent, tête empanachée, mollets nus, soufflant dans des cornemuses, furent les gardes d'Ecosse. Vinrent les hallebardiers, tout dépenaillés par les combats auxquels ils avaient pris part, soufflants, rouges, robustes et portant, à la pointe de fer de leurs armes, ces preuves de leurs rapines : des jambons fichés et des poulets avec leurs plumes. Suivirent les arquebusiers portant sur l'épaule leur arquebuse, les pertuisaniers avec leurs pertuisanes, les uns droits, riant, chantant haut et fort tels des reîtres d'Outre-Rhin ; les autres le front bandé, la figure tailladée

de coups de dague ou brûlée de l'éclair des balles. Et les chevaliers bannerets, barons, comtes, écuyers avançaient en bel ordre de bataille, étincelants d'armures, d'écharpes et de panaches, écussonnés comme princes ; les fers de leurs chevaux frappaient, parmi les étincelles, le pavé de la rue. Et, dans un grand bruit de lames, le claquement de soie des bannières et le roulement des tambours, parurent, également à cheval, les ducs et lords, l'épée hors du fourreau, montés sur selles de cuir et housses de satin, en bottes blanches et éperons d'argent. Chacun avait son écuyer portant le casque et l'écu avec les noms et devises. Et l'un était Beaufort, l'autre Richmond, l'un Grafton, l'autre Leeds, l'un Rutland, l'autre Devonshire, Ormond ou Somerset. Les lords de courtoisie et chevaliers de Jarretière suivaient à l'amble dans le même sillage. Et les vagabonds, matelots, portefaix, brasseurs de bière, débardeurs des navires, commis des docks et banques, mêlés aux nobles dames, marchands riches, notables et squires, se poussaient, se pressaient jusqu'à étouffer aux carrefours des rues, croisées des voies, tables des tavernes, balcons enguirlandés des maisons et des hôtels. Et, partout, ce n'étaient que cris, bravos et acclamations. Quand parurent les ducs, quand les carrosses portant le lord de l'Echiquier et le lord-chancelier précédés et suivis de valets poudrés, parés, musqués et plus simiesques que les sapajous

de la comtesse de Southampton, s'avancèrent au milieu de la cohue des hommes d'armes, la foule, amusée et naïve, acclama comme si elle eût été devant les baraques de Southwark ou les tréteaux de Drury Lane. Enfin, les hérauts surgirent, les hérauts et les rois d'armes, empanachés, silencieux, hautains, gantés de fer ! Les gens regardaient de toute leur âme et de tous leurs yeux. Un instant, on vit le fauconnier du roi portant le faucon encapuchonné tenu sur le poing par une petite chaînette, les valets de meutes avec les chiens couplés suivant les hardes, d'admirables chevaux, opulents, héraldiques ; à la suite, deux chaises se montrèrent, surmontées de dais portés à bras, avec deux vieillards accablés de pierreries, de chasubles et du poids des mitres : les archevêques d'York et de Canterbury. Puis, ce fut comme une déchirure se faisant dans le cortège, comme un rideau s'ouvrant tout à coup sur une apparition éblouissante.

De l'angle de la boutique où vous étiez réfugiée avec le vieux boucher James, Barbe la vendeuse de pommes et le gagne-petit John, Suzanne, vous aperçûtes beaux, superbes, étincelants, précédés des deux ducs de Norfolk et de Clarence caracolant à côté d'eux, le roi Guillaume et la reine Marie. Alors, ce fut comme quand la tempête vient balayer le pont des navires ou fracasser les cimes des chênes et des peupliers dans la forêt. La foule, soulevée de joie et de délire, oscilla d'une même

poussée forte ; tous battaient des mains, tous voulaient voir. Il n'y eut qu'un seul, un long cri de triomphe : " Hip ! Hip ! Hurrah ! " Un instant même, en vous haussant un peu sur le bout des pieds, vous vîtes, tels que dans une apparition de pourpre, d'azur et d'or, les lord-maire et aldermen portant les clefs de ville en un plateau et, tout inclinés, les offrant à Marie et à Guillaume.

Mais à vous, Suzanne, à vous, que vous faisaient les hallebardiers, baronnets, écuyers, princes, évêques ? Que vous importait la lordship ? Et ces juges en perruques à marteau, ces députés des Communes, ces docteurs d'Oxford et Cambridge en bonnets carrés, et le roi et la reine eux-mêmes, qu'étaient-ils pour vous, Suzanne, à côté de Daniel de Foë ?

Avidement, mettant toute votre âme dans votre regard, vous fouilliez dans ces cent mille visages ! Et c'était le grave, tendre et franc visage de Daniel que vous vous efforciez de découvrir dans la cohue de ces hommes enivrés de joie et de triomphe.

Sur les pas mêmes du couple royal, parurent, assemblés suivant les villes, les régiments des volontaires. Vous reconnûtes ceux de Douvres, de Deptford, de Gravesend, de Weymouth, de Greenwich, de Windsor. Tous, au pas, opulents, tranquilles et chamarrés, avançaient sous le claquement des bannières, dans un grand froissement d'armes

et d'oripeaux, au vol des feutres et dans l'éclat un peu fauve des bottes et des ceintures. Crispée au bras de Barbe la vendeuse, soutenue par John et le vieux boucher James, vous considériez les uns et les autres, et les mâles figures sous les grands chapeaux. Enfin, se montrèrent ceux de Londres plus nombreux, plus serrés et plus beaux encore de tous leurs panaches, de tous leurs fers et de tous leurs manteaux.

Tout à coup, vous le vîtes, vous vîtes Daniel ! Il marchait, un peu en avant des autres, au premier rang de la compagnie de M. de Peterborough. Et lui aussi vous aperçut ! Vous échangeâtes le même doux regard d'amour, qu'au matin de vos fiançailles, qu'au jour où vous fûtes unis, au bruit de la petite cloche, à la paroisse de Saint-Gilles. Et le vieux boucher James aussi reconnut son fils et lui tendit la main ; et Barbe la vendeuse de pommes et le gagne-petit John étaient heureux, heureux et parlaient comme des insensés tout en riant et pleurant à la fois. Et le cortège allait, allait ; les gens continuaient à crier et vociférer. Des hommes passaient, brandissant au bout de piques les deux têtes postiches de Kirke et de Jeffreys, les conseillers damnés du roi Jacques, enlevées dans un musée de cire.

Parmi les hauts estafiers roux, les cavaliers et les vivandières, commençait de se mêler à présent le petit peuple. Les baladins faisant le boniment,

taverniers empressés, montreurs de merveilles, coqs claironnant avant le *cockfight*, marchands de croquets, lard et saucisses, tout cela pressé, mêlé, se confondait en un tumulte assourdissant. Une odeur de graisse s'exhalant des fourneaux installés en plein vent, les relents du vin aigre et du gin, les flammes du punch, un bruit de gloire et de musique ajoutaient au spectacle et se mêlaient à l'air au point de le rendre irrespirable. A bout de forces, vous alliez défaillir Suzanne de Foë. Mais, de loin, Daniel avait jugé du danger. Ecartant un peu rudement les groupes, fendant la foule en hâte, paré, resplendissant, beau comme un vrai capitaine de troupes, il parut magnifique, et, d'un seul grand geste, vous saisit dans ses bras, vous arracha d'au milieu du peuple, vous, les enfants, le vieux boucher James, Barbe la vendeuse de pommes et le gagne-petit John.

Cependant, le soir, il y eut le solennel et fastueux dîner offert par les corporations de Londres à Marie et à Guillaume. Ah ! le formidable banqueting-house que fut le Guildhall, ce soir-là, Daniel ! Vous y fûtes et cela était juste. Ce n'est que quand vous rentrâtes chez vous, la nuit, tous les bruits éteints et les lumières mortes, que vous vous retrouvâtes, non sans stupeur, dans le petit magasin de bonneterie de Cripplegate.

Le lendemain, à l'aube, ceux qui pénétrèrent virent accrochés au mur, dans le fond de la

maison, votre épée, vos pistolets, votre manteau et votre grand chapeau militaire. Derrière le comptoir, amène, doux, grave, et, malgré tout un peu souriant, Daniel, vous aviez repris l'aune et l'habit du bonnetier ; vous débitiez à nouveau de la toile ; à nouveau vous vendiez de la laine et du coton.

III

Ce n'est pas toute l'année la fête. Il arrive un jour où il n'y a plus de banquet au Guildhall, où l'immense champ de foire de Smithfield lui-même est déserté des bateleurs, des montreurs de coqs et des taverniers, un jour où il n'y a plus d'arcs, de fleurs et d'étendards. Alors il faut songer à travailler et à vivre. C'est ce que tu fis, de Foë, de tout ton courage.

Abattue par l'excès des veilles et des fatigues, brisée par l'émotion qui avait succédé à ton retour, Suzanne avait dû arrêter son labeur. Ses traits amincis semblaient douloureux maintenant sous le voile de la coiffe, ses yeux brillaient de fièvre ; elle était sans pensée ni force. Et alors, Daniel — beau volontaire des guerres — c'est toi qui dus assumer toute la tâche ; c'est toi qui soignas les enfants, toi qui te multiplias à ton tour dans la maison, toi qui, durant la journée, vendis les bas, les rubans, le fil et les mitaines.

Il n'y avait qu'un moment, à la fin du jour, où

tu pouvais respirer ; c'est quand le vieux boucher James avait rejoint sa boucherie, Barbe ses pommes et John sa pierre à repasser ; c'est quand, contre le mur où pendait déjà ton épée de volontaire, tu avais jeté ton aune de bonnetier ! Alors, de même que dans le temps où tu composais *le Journal de la peste dans Londres*, il arrivait qu'à la lueur de la mauvaise chandelle et tandis que les idées venaient en bourdonnant tinter dans ta tête, il arrivait, de Foë, que tu pensais à l'ironie de cette destinée qui, pendant bien des jours, faisait de toi un marchand, maintes fois un militaire, et, le plus souvent, un écrivain.

Ton front battu de fièvre enfoui dans ta main, tu songes devant la flamme fumeuse, à l'étonnement des voisins qui ne savent si tu es, comme eux, un artisan, un pamphlétaire ou un soldat du roi. Le jour du banquet offert par les corporations de Londres à Guillaume et à Marie, ne marchais-tu pas, sous les bannières, à côté des drapiers ? Mais, un drapier, c'est un homme comme Swift, bilieux, amer, plein de causticité et d'ironie ! De Foë, tu n'es pas de ces hommes-là. Et jamais rien ne se vit de comparable au bonnetier que tu es, portant tantôt l'épée, tantôt tenant la plume !

Le soir, propice à toutes les méditations que le silence amène avec la nuit, enveloppe à ce moment ta pensée confuse ; mais l'ombre et le silence ne sont jamais aussi complètement qu'on le croit le

silence et l'ombre ; et, comme dans le temps où venaient te chercher les soldats de M. de Peterborough, il y a toujours, dans les ténèbres et la paix de la nuit, d'étranges êtres qui rôdent autour de ta maison, poussent la porte et rentrent.

Celui-ci, qui se glisse à pas prudents, famélique, étriqué et tourne — en riant niaisement — sur ses talons, quel est-il ? Mais, c'est le pauvre Jacques, celui qui est né parmi les voleurs ! Et cet autre qui est un drôle de boy, mince, hirsute, qui s'avance auprès de Jacques et dresse vers toi, dans la demi-clarté, le large rire de ses dents aiguës, c'est Bob Singleton le pirate, le marin qui, comme Robin Cruso, porte déjà l'habit de poils et le parasol. Mais Jacques, mais Bob, ces êtres de ton imagination, Daniel, ne sont pas seuls à entrer. Voilà, non loin d'eux, le pauvre artisan qui a survécu à la peste de 1666. Il a bien vieilli, de Foë ; il n'a plus toutes ses dents, son chef est branlant et chenu ; ses yeux vagues et sans lumière trahissent que le gin l'a un peu abruti. Malgré tout, c'est un compagnon amical ; c'est bien lui — et nul autre — qui t'a dit toutes les choses épouvantables qui se passèrent à ce moment dans Londres.

Ces hommes vont, viennent, à pas mesurés, à gestes obliques. Ils ont d'étranges et furtives manières de tourner autour du comptoir, de se couler entre les étoffes, de s'arrêter devant les vitrines et les tiroirs. Et ce jeu des mains sous

les capes sombres, ces objets cachés sous les pans des manteaux ! Fantômes de ton imagination, ces êtres ne hantent pas que ton imagination, mais ta demeure, de Foë. Plus tard, tu les mettras dans tes livres ; mais Robin Cruso, Robinson Kreutznaër n'est pas parmi eux encore !

Pourtant, voilà qu'un parfum exquis, un froufrou de satin et un rire perlé s'exhalent et tintent autour de toi. Lady Roxana est là ; elle a le sein à moitié nu, des fleurs fanées pendent à son corsage et son large chapeau empanaché ressemble à celui que Barbara Palmer portait sous Charles II. Regarde-la marcher en se faisant coquette et câline, de Foë : c'est encore une des figures qu'à grands traits vivants tu peindras un jour. Elle rit ; elle est belle encore, mais moins que jadis et une jambe charmante paraît sous sa robe !

Toi, tu écris toujours ! Tu es un whig enthousiaste, de Foë ; tu rédiges d'abondants mémoires dans ton idée. Mais, tant de fluides ombres, de bougeantes apparitions rayonnent dans ton imagination et dans ton cœur ! Et la porte ne s'est pas plutôt entre-bâillée devant lady Roxana, qui est sortie rejoignant pauvre Jacques, Duncan Campbell et Bob Singleton, qu'une créature singulière est entrée à son tour dans ta maison.

Celle-là, comme lady Roxana, est aussi une courtisane ; mais regarde, ô Daniel, comme elle est modeste : l'on ne voit ni son sein ni sa jambe.

Elle a une petite figure pâle et sérieuse, des yeux battus de larmes et un regard plus doux que celui d'un enfant. Qui peut-elle être ? Sinon Moll Flanders, tu sais, cette petite coquette qui, à huit ans, voulait être déjà une dame de qualité et qui — à cet âge-là — commençait à porter des dentelles, à tenir sa peau blanche et parfumée, à friser ses cheveux avec le fer. Maintenant, vois : c'est une miss tout à fait avenante. Elle est bien un peu prostituée et un peu voleuse, certes ! Mais, sa mère lui enseigna tellement de bonne heure à emprunter sans les rendre "trois pièces de fine Hollande à certain marchand de Cheapside !"[1] Et elle a suivi la leçon, la pauvre ! Et quand elle n'est pas avec les tire-laine, les voleurs de Drury Lane, les crocheteurs de Covent-Garden, les garnements du Strand et autres lieux de Londres fréquentés de toutes sortes d'agréables et charmants voyous, alors elle fait comme au temps où elle allait dans Cheapside, à côté de sa mère, la bonne créature dont Dieu ait l'âme. Elle "emprunte" un peu partout, çà et là, chez les marchands ; et puis, elle revend plus loin ; et cela lui évite de coucher un peu trop avec n'importe qui, n'est-ce pas ?

Un jour vient pourtant, Daniel, où tu ne retrouves plus tel ballot d'étoffe dans ton comptoir, où telle pièce de drap, telle dentelle, tel

[1] Marcel Schwob. — Préface à *Moll Flanders* (Paris, 1895).

velours, tel objet en coton et laine ont disparu. Et chaque matin qui naît, chaque soir qui s'achève font que tu es un peu plus pillé, qu'il y a un peu moins de marchandises dans ton magasin. — " Quoi ? penses-tu, serait-ce pauvre Jacques, Bob Singleton, Duncan Campbell, lady Roxana ou Moll Flanders ? Mais un fils de voleur, un pirate, un gueux et des filles de joie sont des compagnons admirables et singuliers ! Des pickpockets ! ce hardi garçon qui a navigué sur les mers, cette Moll qui a une bouche pâle et des yeux à appeler les baisers, est-ce que cela peut être un instant possible ? "

Pourtant, Daniel, un jour que tu errais dans The Mint, tu parvins à cette rue étonnante où les voleurs ont le droit de refuge, où nul homme de police n'a pouvoir sur eux. Et qu'est-ce que tu vis aux vitrines des fripiers, à la devanture des mercières, à l'étalage des mauvais petits tailleurs de The Mint ? Mais toutes tes marchandises qui avaient disparu, tes ballots d'étoffe et les pièces de drap de France et d'Angleterre, la fine toile de Hollande, jusqu'aux vêtements en coton et laine, tout était là, Daniel ! Et Moll Flanders, lady Roxana, Duncan Campbell, Bob Singleton aussi étaient là, tels que tu les avais connus, le soir, dans ton rêve et dans ta maison ! Ils faisaient tinter des guinées sur les comptoirs des bouges ; à travers la vitre encrassée, tu les apercevais buvant de grands

verres de gin. Au besoin, ils portaient ta santé. Autour d'eux, il y avait des voleurs, des rôdeurs, des coupeurs de jarrets et des coupeurs de bourses. C'était comme un monde que tu entrevoyais pour la première fois. Mais, au bout de cela, après cette révélation, il y avait ta ruine et ta douleur, de Foë !

Aussi, pourquoi être allé à la guerre ? Pourquoi avoir perdu ton temps et ta pensée dans la politique ? Pourquoi avoir veillé les soirs et les nuits à imaginer des récits singuliers, à écrire des déclarations, à rédiger de belles protestations dans tes pamphlets ? Désormais tu étais triste, abattu ; ta femme et tes enfants étaient affamés et malades. Toi tu avais vieilli, tu étais ruiné !

Alors vinrent les créanciers. Ils tenaient de durs papiers entre leurs mains. Ils nommaient la loi, tu sais cette loi à double visage si accommodante pour les riches et si pesante pour les misérables. Tu devais payer, payer, de Foë ! Et pourtant, les choses en étaient arrivées au point que tu n'avais plus une seule guinée chez toi. Il en est qui parlèrent alors de t'incarcérer pour dettes, de te jeter dans les cachots de Fleet-prison ! Toi qui avais entendu dire ce qu'était cette geôle hideuse, malgré tout ton courage — à ce seul nom — tu frissonnas, pauvre Daniel ! Mais, la prison, ce ne fut pas pour cette fois-là encore. A cet instant ce fut seulement la faillite ; il te fallut signer des arrange-

ments onéreux, assumer de pesantes charges, t'engager à rembourser, par époques, toutes tes dettes aux créanciers ! On était en 1692, et cet engagement inexorable que tu tins avec tant d'honneur il devait lourdement peser sur toi jusqu'à la mort ; il devait te suivre jusqu'au tombeau ; il devait aider, au moment *in extremis*, à resserrer autour de ton cou cette chose fatale qui étrangle les êtres dans ses serres et que l'on appelle la maladie et la misère.

La faim, le froid, la soif, la douleur d'entendre de petits êtres implorer du feu et du pain, l'ennui de vivre en des chambres sordides, d'errer çà et là dans Londres, de maison en maison, voilà ce que tu connus alors ! Un moment (il faut le dire parce que c'est son honneur et que l'honneur des rois aussi existe), Georges III que tu avais contribué à faire sacrer dans Westminster, Georges III te tendit une main secourable. Alors, comme tu avais une grande énergie, tu te repris à l'espoir de vivre, tu domptas le sort, tu recommenças à espérer. Des voyages commerciaux en Allemagne, en France et en Espagne t'apprirent qu'il y a autre chose sur terre que des rivalités dynastiques et qu'au delà de toutes les querelles des tories et des whigs, des Stuarts et d'Orange, il y a un univers admirable où tout vit, palpite, rayonne, où le monde agit, pense et se reflète avec une diversité délicieuse au fond du cœur et des yeux.

De retour dans ta patrie, après tant d'escales et de découvertes, il semblait que tu fusses devenu un plus mâle et plus grand écrivain, que le monde se fît voir à toi sous un jour plus riant, dans une sécurité plus parfaite et plus douce. Hélas ! ton amer destin te ménageait encore des surprises, il te préparait de terribles déceptions, de Foë !

D'abord, tandis que tu écrivais le *Véritable Citoyen Anglais* et recommençais à te livrer tout entier à tes chimères, la souffrance, la faillite et le deuil s'apprêtaient à te frapper encore : cette fabrique de tuiles qu'il y avait à Tilbury et dont tu étais intendant, elle fit de mauvaises affaires ! Voilà que tu vis fondre une fois de plus tes économies. De même que les gredins emportaient jadis, dans The Mint, tous les ballots qu'ils t'avaient pillés, de même, avides de se saisir du peu qui te restait, les hommes de loi revinrent. Tes guinées à nouveau fondirent. Ta poche devint bientôt à peu près aussi plate que celle d'un gueux, pauvre Daniel ! C'est alors que toi qui aurais pu, comme Pope, écrire des balivernes élégantes, acheter les sourires des ladies avec des madrigaux distingués, des sonnets amoureux tournés avec le miel, résolument tu te mis du côté des pauvres.

Pour t'intéresser à ces gens-là, tu n'eus, de ces abords de Saint-Gilles et de Cripplegate où tu étais revenu vivre, qu'à descendre vers Southwark, à gagner Whitechapel, à passer des quartiers où

croupissait le peuple au port où vivaient les marins. Que de visions t'apparurent alors, le jour, la nuit, le soir, par les portes entre-baîllées des demeures, par les étroites et poussiéreuses fenêtres ! Le petit tailleur juif qui répare des habits à la lueur d'une chandelle fumeuse, la veuve qui s'use les yeux sur d'interminables et moroses coutures, le savetier qui ressemelle de vieux souliers, la fille qui n'a pas mangé et qui se peint les lèvres pour aller, le soir, sourire au passant, l'aveugle et le paralytique qui râlent sur de vieux grabats, les marchandes de saucisses et pommes, toutes boursouflées de graisse et qui s'enflent avec l'âge comme des outres, le libelliste qui rédige au fond d'un bar de méchants libelles et va jeter encore de la haine par le monde, jusqu'aux protestants qui ne sont pas de la secte officielle et que l'on poursuit, aux catholiques à qui les protestants font endurer de hideux sévices, voilà tout ce que tu vis, tout ce que tu connus en allant, parmi ces quartiers, dans Londres. Partout ce n'étaient que plaintes, ce n'étaient que sanglots, ce n'étaient que douleur et misère.

Alors un jour, t'inspirant de tout ce que tu avais entendu, de tout ce que tu avais vu et surpris, il te vint une idée audacieuse : ces clameurs de toute une population de malheureux, de persécutés, de gens sur qui pesait la rigueur des lois, tu pensas à les enfermer dans un cri violent, dans un appel suprême.

Au matin du 14 mai 1701, ayant revêtu tout ce que tu possédais de meilleur comme habits, ayant mis ta ceinture et ton grand chapeau de guerre, entouré de seize pétitionnaires vêtus comme toi de noir et graves autant que toi, tu gagnas Saint-Paul, de Saint-Paul le Temple, et, de là, par la Fleet, le Parlement. Au Parlement, malgré les clercs, huissiers, scribes, hommes portant les masses et d'autres les baguettes, vous parvîntes, au milieu de la surprise de tous, jusqu'à la salle fameuse où les Communes d'Angleterre étaient assemblées. Le speaker, assis en un haut et sévère fauteuil, soumettait, à ce moment, un bill à l'approbation des honorables membres. Alors, de Foë, sans crainte ni regret, sans insolence non plus, suivi des seize pétitionnaires, tu entras dans l'assemblée et, tête nue, te portas au-devant du speaker. Le speaker, surpris, se leva avec un flegme lent et mesuré. Tu lui tendis la pétition que tu avais rédigée et qui contenait le cri ardent, l'appel désespéré du peuple jeté aux fidèles Communes. Le papier, par une inspiration de génie que tu avais eue, était, comme il convient à une vaste pétition du nombre, signé de ce seul nom : Légion.

Au nom de la Légion des pauvres, des persécutés et des parias, tu venais d'élever la voix à la face du monde, de Foë !

Mais cela ne fut pas, dans le même temps, le

seul des gestes qui commencèrent par accumuler contre toi les colères.

De même que tu t'étais dressé contre le pouvoir, tu te dressas contre la haute Eglise. Le cri de douleur que tu avais enfermé dans ta pétition aux Communes, dans ta lettre au dur et puissant clergé devint un cri emporté d'indignation. Ton pamphlet : *Le plus court chemin à prendre avec les Dissidents* (*The shortest way with the Dissenters*), éclata comme un trait de feu au-dessus de ceux qui tenaient le clergé en tutelle et ruinaient l'Angleterre avec leur fanatisme.

Dès cet instant, c'en fut fait de toi, de Foë. Tu avais provoqué les colères, suscité les représailles. Le terrible moment d'expier approchait.

IV

En ce temps-là, les rois tombaient comme des jeux de cartes. Charles Ier, il y avait des années déjà, était monté à Whitehall, porter au bourreau sa belle tête bouclée à la Van Dyck. Charles II était mort ; Jacques II était mort ; maintenant était venu le tour de Guillaume.

Un jour que ce prince revenait de Hampton-Court à Kensington, son cheval — appelé Sorel — buta contre une pierre ; le roi tomba, se fit une fracture. Quelques jours après il mourait entre les bras du comte de Portland.

Il ne pouvait pas arriver, pour toi, Daniel, un événement pire.

A peine Guillaume eut-il fermé les yeux, à peine l'eut-on porté en terre à côté de Marie sa regrettée épouse, qu'aussitôt la reine Anne saisit le sceptre et coiffa le diadème. Avec elle, les jacobites, anglicans, gens du haut clergé et des hauts lords, escaladèrent les degrés de velours du trône. Le nom de Guillaume, banni de toutes parts, fut exécré ; et cela était si vrai que les plus grands parmi les lords et pairs se réunissaient chez eux pour festoyer et s'enivrer ; et là, au milieu de la débauche, ils buvaient à la santé de Sorel, le cheval qui avait tué le roi.

Toi, Daniel, tu connus ces choses et ne tardas pas à sentir se resserrer, autour de toi, les liens nombreux de la vengeance. Tu pensas qu'il serait bien de mettre, dès lors, entre tes ennemis et toi, un espace convenable. Mais, tu avais compté sans la ruse et la haine ; et tu dus voir bientôt qu'ils étaient plus subtils que toi, ceux qui ne pardonnaient pas à ton pamphlet: *The shortest way with the Dissenters*, d'avoir dénoncé, avec les accents indignés de l'ironie, l'hypocrisie et l'intolérance. En effet, qu'imaginèrent ces hommes vils qui, connaissant ton cœur élevé et noble, savaient que tu te perdrais toi-même plutôt que de laisser d'autres victimes tomber à ta place ? Ils mirent ta liberté à prix et promirent, à ceux qui dénonceraient ta

retraite, cinquante livres sterling ! C'était un chiffre important, cela, surtout en des temps difficiles. Que de convoitises, quelle secrète envie une somme aussi élevée allait susciter dans les cœurs !

Mais toi, Daniel, tu ne permis pas qu'il y eût, sous le ciel de Dieu, de gens qui mangeassent de ce pain-là. Tu pensas aussi que, si l'on ne te prenait pas, l'on prendrait ton imprimeur. Et lui aussi avait des enfants, lui aussi il avait une femme ! Alors, tu n'attendis pas que le wapentake vînt te toucher l'épaule avec son bâton de fer ni que le constable parût, là où il était de droit, pour t'enlever avec des exempts. De toi-même, tu te présentas à Old Bailey Court, au lord-chief justice. Et alors tu fus jugé ! Mais avec quelle rigueur impitoyable ! Et quel cri rauque, quels sanglots s'échappèrent de la gorge de Suzanne de Foë, la pauvre sainte créature, dans l'instant que le shérif, flanqué des sergents et greffiers de la cour, monta les degrés et vint lire la sentence condamnant Daniel, fils de James, “*à deux cents marks d'amende, à avoir les oreilles coupées, à être exposé trois fois au pilori, à être enfermé à Newgate au bon plaisir de Sa Majesté.*”

Au nom de Sa Majesté, le shérif inclina sa haute perruque roulée et poudrée, les sergents et greffiers baissèrent le front, les magistrats firent la révérence ; mais toi, de Foë, tu te tins debout,

regardant sans faiblesse ni peur le tribunal. Seulement ton cœur était déchiré par les sanglots de ta femme et les cris de tes enfants ; tu crispais ta main sur la barre de justice, une sueur froide perlait sur ton front ; et, bien que tu te tinsses sans parler, il semblait malgré tout, que tes lèvres remuassent pour protester contre la bassesse et l'iniquité des juges...

Les murs de Newgate sont d'horribles murs ; s'ils sont épais du côté de la Cité, ils sont minces du côté de l'intérieur si bien que, si l'on n'entend pas les rumeurs de la ville, l'on perçoit tous les bruits de la prison. Il y a là un enfer que n'avait pas exprimé Dante et que Milton, dans *Paradise lost* avait entrevu à peine. Un immonde grabat, un plafond qui suinte ainsi que le front d'un homme qui contemple un spectacle d'horreur, un plancher soulevé par les rats, une fenêtre étroite au devant de laquelle les araignées filent leur toile, un concert de plaintes, de chansons, de cris, de râles et de hoquets arrivant vers toi, confondus, des cachots voisins, voilà le lieu où tu allais vivre, la geôle où Sa Gracieuse Majesté la reine Anne t'avait fait jeter, de Foë ! Pourtant, c'est là, sur ce grabat infect, dans cet *in-pace* de pierre et de fer, entouré de toutes les clameurs des déments et des condamnés, dans le froid, dans l'humidité et dans la faim, que tu te préparas à aborder la journée hideuse, c'est là que tu écrivis avec la même force

que si c'eût été avec le sang de ton cœur, ton sublime et vengeur *Hymn to the pillory*...

L'encre avait séché à peine à ta plume ; à peine avais-tu — par quelle main complaisante ? — fait parvenir ton appel de douleur à ceux qui devaient le faire imprimer au dehors que constable, exempts, policemen venaient te chercher pour l'exposition à l'échafaud.

Il en est, de Foë, qui se fussent regimbés, qui eussent étouffé un cri, qui fussent, à la vue de ces hommes, devenus pâles comme la mort. Toi, non pas. Tranquillement tu te laissas coiffer du bonnet noir des condamnés, tu te laissas revêtir de la tenue inique, tu acceptas de monter dans la charrette qui allait te mener vers le pilori.

Le pilori ne te faisait pas baisser les yeux, ne répandait pas la crainte dans ton être. Du plus loin que tu l'aperçus, ce fut avec une sorte de défi que tu en saluas l'appareil, que tu en gravis les degrés. "*Salut ! hiéroglyphe de honte, symbole d'ignominie et de vengeance, salut !* " N'avais-tu pas dit cela dans ton *Hymn ?* Et n'avais-tu pas écrit encore, avec une audace fière et tranquille ? "*Moi, pilori, j'aurais peur de toi ! Prynn, Baxton, Bastwick, ces hommes purs et nobles n'ont-ils pas été au pilori comme moi ? Le savant Selden lui-même, à travers les vitraux de son cabinet, sanctuaire de la Science, ne l'a-t-il pas aperçu ? Il était l'homme de son siècle, et, si jamais il se fût assis près du pilier infâme, quel homme de cœur eût refusé*

de prendre place sur un échafaud consacré et glorieux? " (*Hymn to the pillory*) [1].

Le premier jour que tu fus exposé, — *la Gazette de Londres* nous l'apprend, — ce fut, en 1703, le 29 juillet, devant la Bourse, dans Cornhill. Il faisait, ce jour là, un tiède soleil qui baignait et enveloppait de joie les choses et les êtres. Et c'était comme dans le conte gracieux de Chaucer au moment que les oiseaux, eux aussi, chantent un Hymne, un Hymne moins rauque et moins rude que le tien !

La foule était là dense, compacte, mêlée, houleuse. Il y avait un écriteau avec ces mots mal peints en grosses lettres :

DANIEL DE FOE.

Au-dessus de l'infâme plateau, tournant sur un pivot de manière que tu pusses être offert successivement à tous les côtés du public, l'on apercevait les montants avec le trou béant pour enfermer la tête et les deux autres, plus petits, pour passer les mains. Et, c'est là, de Foë, que tu dus prendre place, là que tu fus lié, que tu fus offert aux risées

[1] William Prynn, jurisconsulte, s'éleva, en son temps avec tant de violence contre les Episcopaux qu'il fut condamné en 1647, tout comme de Foë, à la prison, la mutilation et le pilori. Richard Baxton, Bastwick gravirent les degrés du pilori. John Selden, aussi jurisconsulte et l'un des plus judicieux critiques de son temps, surnommé par Grotius la *Gloire de l'Angleterre*, faillit bien y monter à son tour.

et aux quolibets. Et cela était pire encore qu'à Old Bailey Court quand tu parus devant les hommes d'hermine et de brocart, les juges coiffés de perruques qui portent, en leur crâne rétréci, la notion déformée des lois.

Le second jour que tu subis l'ignominie du supplice, de Foë, ce fut près de l'aqueduc de Cheapside, non loin de Holborn, à deux pas de ce tripot où, devant la canaille de Londres, les condamnés à mort viennent, en sortant de Newgate, trinquer avec le bourreau. En cet endroit on avait dressé l'échafaud. Et c'était le même pilier infâme avec les ouvertures pour les mains et la tête, pour les mains qui avaient écrit, pour la tête qui avait pensé ce qu'avaient écrit les mains! Sur le même pilier était le même écriteau avec ton nom. Et, comme ce nom était célèbre, comme *The hymn to the pillory* venait à nouveau — crié un peu partout — de le répandre aux quatre coins de la ville, il arrivait, pour te voir, des gens et des gens. Et ce n'étaient pas seulement des passants, des désœuvrés, des cockneys et des musards qui venaient, confondus au peuple ; mais aussi la gentry, mais aussi la lordship : flâneurs de Bond Street, joueurs du West End, beaux et belles de Saint-James, tous étaient là ! De la taverne de la *Mitre*, de l'auberge du *Lévrier*, les uns et les autres étaient accourus ; puis aussi les ladies, puis aussi les miss ! Hogarth, dans le *Mariage à la*

mode, n'a pas peint de mégères pires, de plus impudiques et plus cruelles femmes. Et comme elles étaient mises, *my dear*, comme elles étaient parées! Toutes en belles perruques, nœuds de rubans, gros bijoux et soie ! Mais les pires, Daniel, les pires étaient tes ennemis : anglicans, tories, ceux qui se réunissent au High Flyers, boivent et palabrent : Dyer, Stephen, ceux qui montent sur les tréteaux et pérorent dans les clubs, tous, de Foë, tous étaient là, te raillant, te bafouant, te jetant la boue avec l'insulte.

Mais le troisième jour, ah ! le troisième jour !

Ce jour-là, le dernier de juillet, tu étais exposé à Temple Bar. Du pilori tu apercevais le gibet où le bourreau suspend, après l'exécution, la tête des condamnés à mort. Et toi aussi, de Foë, tu pensais que tu étais condamné ! Mais, c'était à une peine plus terrible que la mort : c'était à une honte, à un déshonneur sans nom. Là, sur ton pilori, tu semblais un crucifié ; et chacun de tes ennemis pouvait venir, te percer au flanc avec la lance, te souiller la bouche avec le fiel ! Mais toi, tu avais une force surhumaine, de Foë, tu pensais à ta protestation si haute, tu te répétais à toi-même tout ce que tu avais dit dans ton *Hymn :* " *...l'ignominie leur restera ; à moi ce sera la gloire ; et, s'ils ont attaché sur mon front l'inscription qui déshonore le faussaire et le voleur, leur front que la postérité flétrira sera couvert de honte à jamais...*" [1] Là, devant toi,

[1] Détails et fragments cités par Philarète Chasles.

tandis que la hideuse machine tournait en t'étourdissant, tu les voyais à nouveau reparaître, anglicans, tories, et Stephen et Dyer menant la canaille !

Mais, de Foë, toi qui avais passé là jadis, dans Cheapside et Holborn, au bruit des fifres, au vol des étendards, sur les pas du roi Guillaume, toi qui avais franchi cette entrée le jour que tu portas au speaker des Communes, au nom de la LÉGION des pauvres et des réprouvés, la vaste pétition du peuple, tu avais compté sans l'aide de tes amis. Et, ce peuple, ces réprouvés, ces pauvres, ces mendiants, ces gueux, ceux du Temple, de Billingsgate, de Cripplegate et de Whitechapel, les voilà qui parurent en horde. Ils chantaient, t'acclamaient, jetaient ton nom à tous les échos, de Foë ! Si l'on t'insultait, ils levaient la canne ; si l'on te bafouait, ils baissaient les poings. Aux tories et aux anglicans qui te jetaient l'injure, à Dyer, à Stephen, ils donnèrent la chasse. Et voilà, voilà — ô miracle ! — qu'en place de boue et de pierres, Daniel, tu reçus des roses ! Dans les jardins de l'évêque d'Ely, à Ely Place, dans les parterres du Temple, la LÉGION, la foule s'était ruée. Elle avait coupé, raflé toutes les tiges ! Maintenant, sur ton pilori, tu étais enivré de parfum, enveloppé de verdure et de fleurs !

Les exempts vinrent. Ils durent délivrer tes mains et ta tête du carcan hideux. Non sans peine ils parvinrent à te faire remonter sur la charrette

des condamnés. Mais la foule, la foule suivit. D'une seule voix, elle entonna *Hymn to the pillory*. Les femmes, les petits enfants, les vieillards, Barbe la vendeuse de pommes, le gagne-petit John, le vieux boucher James, tous chantaient à voix forte, tous répétaient les accents vengeurs. Bien que tu dusses rentrer à Newgate, reparaître à nouveau au milieu des assassins et des voleurs, tu étais, Daniel, plus acclamé que le roi quand les deux évêques d'York et de Canterbury le conduisent à Westminster pour y être sacré.

A Newgate ce fut à nouveau la géhenne : les murs avec l'eau qui suinte, le plancher avec les rats, le grabat où l'on ne peut trouver un moment le sommeil. Là pourtant, tu te livras, aussi bien qu'en n'importe quel lieu du monde, à la méditation et au travail. Ne fallait-il pas que tu fisses comme si tu étais libre ? Ne fallait-il pas que tu gagnasses, avec les travaux de ta plume, de quoi faire vivre les chers êtres de ton cœur ? Cela il le fallait, de Foë.

Dès lors, bien que, comme un réprouvé, tu fusses rejeté hors du monde, il était nécessaire que tu te repliasses sur toi-même, que tu te concentrasses en ta pensée au point que ce monde dont tu avais oublié l'image revécût à nouveau devant toi. Et voilà que, tandis que le door-keeper venait t'apporter l'eau et le pain, voilà que, par le guichet ouvert de ta cellule, tu tendais l'oreille comme

pour recueillir mieux tous les bruits, tous les sanglots, tous les chants et toutes les plaintes qui montaient, en un hymne damné, des cachots de la geôle ! C'était une chose impressionnante que toutes les formes, tous les spectres déments et agités que tu apercevais en même temps par cette ouverture et qui apparaissaient, l'un après l'autre, dans l'encadrement étroit du guichet ! Toi, tu étais là, sur ton escabeau, assistant à ce spectacle aussi paisiblement que si tu eusses été, dans l'un des théâtres de Haymarket, tenant ta pincette et ta pipe et considérant, de la manière la plus froide du monde, l'épisode le plus sensationnel de *Macbeth* ou du *Roi Lear*. Rien, de Foë, ne rappelait plus à ta mémoire, ces longues et lugubres veillées de Cripplegate, dans le temps que les voleurs, les rôdeurs et les filles pénétraient jusqu'à toi et venaient piller dans ta maison, pour les revendre dans The Mint, le coton, la laine, la soie et le velours.

Que de précieuses heures tu vécus, de Foë, entre ces froides murailles ! Sous les visages flétris, au fond des regards éteints des misérables, tu t'efforçais de retrouver le mobile de l'action irréparable qui avait mené là ces êtres. Ainsi, Daniel, tu avais entre les mains un riche trésor ; tu tenais tous les cœurs pantelants de ces hommes et de ces femmes. Tu n'avais qu'à les presser entre tes doigts comme font les vendangeurs du raisin

de la treille. Et il allait en jaillir un beau sang pourpre, il allait en surgir les récits les plus saisissants qu'il fût possible à une pensée humaine d'imaginer !

Parmi ces bruits sinistres, ces gémissements, ces ricanements et ces sanglots, tu composes avec le même flegme lucide, la même tranquillité admirable que si tu te tenais derrière ton comptoir de bonnetier de Cripplegate. Tu écris, tu écris avec bonheur ; et Churchill, duc de Marlborough, l'avare et le victorieux, n'est pas, à cet instant, plus fier de ses victoires fameuses et de ses lauriers que tu ne l'es devant les pages frémissantes composées par toi dans Newgate.

" *Welcome to all !* " Bienvenue à tous ! crierais-tu pour un peu au guichet ouvert où viennent se profiler tour à tour, à la lueur des torches et dans le bruit des clefs, d'étonnants visages. Et voici toujours, comme aux temps de Cripplegate, mêlées à cent et à cent autres, les frileuses et vacillantes silhouettes : pauvre Jacques, tenant la bourse d'or qu'il a trouvée et dont le contact lui brûle les mains ; lady Roxana, chue du faîte de la fortune et ruinée, dépouillée, honnie, se consolant dans le vin et les cartes. Voici Duncan Campbell. Voici Bob Singleton, le hardi pirate. Ah ! *my dear*, celui-là est bien changé ! Il n'en est plus au temps où il revenait de Virginie avec son baril de rhum, sa pipe et son chien. Vois : comme il est maigre et

triste ! Sa pomme d'Adam lui fait au cou une saillie affreuse ; et il est long, efflanqué, comme ces gens à qui le bourreau va passer, avant le gibet, la cravate de chanvre !

Mais, mon cœur, est-ce qu'il est possible d'avoir une plus jolie figure et plus mignonne que Moll Flanders ? Et Moll, la chère voleuse, celle qui a une si douce petite flamme bleue dans le regard, des lèvres si pâles et si belles, la voilà encore ! Et elle est modeste, modeste au point qu'on ne voit pas plus aujourd'hui que jadis sa jolie gorge et sa jambe fringante. — " Ah ! Moll ! Moll ! t'écries-tu malgré toi, Daniel, viendrez-vous toujours à Newgate avec les prostituées et les larrons ? Ma chère, tout de même, avec votre visage et vos jolis traits, vous pouviez aspirer à une fortune autre ! Moll ! Moll ! Songez à Anne Clarges, devenue plus tard femme de Monk et duchesse d'Albemarle. Eh bien ! elle commença de la même manière que vous, Moll ! Sa mère était installée aux *Trois Gipsies d'Espagne*, à la Nouvelle Bourse. Et là, elle vendait du savon, de la poudre et des gants. Plus tard elle eut titres, couronne, châteaux, millions de livres, carrosses ; et les lords et milords lui baisaient la main. Ma chère, c'est quelque chose cela ! Vous, Moll, vous ne serez jamais qu'une prostituée et une coupeuse de bourses ; mais moi, Moll, moi qui me nomme Daniel de Foë, je suis bien ici

avec les coquins ! Je descends bien du pilori où l'on m'a exposé à la risée et à la honte ! "

Ainsi passa pour toi, Daniel, le temps dans la geôle. Et il y avait cette ouverture étroite par laquelle tu projetais, au milieu des damnés, un regard aigu. Daniel, tu étais comme l'ange placé au centre du Pandemonium : les rires frénétiques des fous, les cris de remords des assassins, les blasphèmes des ivrognes et le défi des voleurs montaient jusqu'à toi, entouraient ton cachot de leur plainte ; et, c'est dans ce bruit assourdissant, dans le heurt des chaînes et le bruit des verrous, au gémissement de la mort, que tu commenças de composer tes récits tragiques. Mais — oh ! n'est-ce pas ? — quand c'était Moll que tu voulais peindre, avec son visage pâle, son sourire doux et triste, sa moue adorable, tu fermais le guichet et te tenais dans ta cellule, loin, hors du monde...

Oh ! le jour que — le guichet étant poussé — quelqu'un vint, dans le corridor, y heurter de la main. Toc ! toc ! toc ! C'était la première fois. Et, il y eut un choc dans ton cœur comme si tu allais naître à un monde nouveau, comme si, tout à coup, tu allais être libre, à l'air et sous un ciel bleu, dans une campagne en fleurs, entre tes enfants et ta femme. " Qui peut être là ? " pensais-tu. Et, dans le même temps, tu étais glacé. Tu pensais que ce devait être tout simplement le doorkeeper. D'un doigt brusque tu fis glisser le

guichet. Et alors — ô lumière ! — celui que tu vis c'était le gentilhomme délicieux, le gentleman charmant, ton protecteur et ami, Robert Harley, membre du Parlement pour la ville de New-Radnor. Harley levait jusqu'à toi le petit carré de parchemin marqué au sceau de Sa Majesté la reine Anne. Toi, tu regardais Harley au visage : tu ne pouvais croire à la chose impossible. Cependant, il était là, doux, ému, souriant, l'honorable membre! Alors, ce fut comme quand il y a une rafale au printemps. Il te sembla que, de même que dans un rêve, les murs humides, les portes, les verrous, les chaînes, tout s'écroulait, tout tombait. Et tu te trouvais dehors, libre, libre, aussi libre que la mouette qui plane dans le ciel, sur la Tamise au-dessus de Londres, libre comme l'air, comme le vent et comme l'oiseau ! Oh ! ce jour-là, Daniel, ce fut un beau jour ! [1]

[1] C'est seulement en 1704 que Robert Harley, l'orateur éminent de la Chambre des Communes, devenu Secrétaire d'Etat, obtint (de la reine Anne) la liberté de Daniel de Foë. Taine (*Histoire de la littérature anglaise*) veut que ce soit aux libéralités de Sidney Godolphin, grand trésorier d'Angleterre que de Foë dut d'empêcher — durant qu'il était à Newgate — "sa femme et ses six enfants de mourir de faim." Les ennemis de de Foë étaient tenaces. A peine l'écrivain eut-il joui de quelques mois de liberté que ceux qui le poursuivaient de la haine la plus implacable obtinrent — malgré Harley — qu'il fût, en 1705, relégué par ordre aux environs d'Exeter. Chargé de mission le pauvre auteur fut heureusement envoyé à Edimbourg ; il échappa ainsi, un moment du moins, à ses adversaires. De Foë s'enthousiasma pour l'Ecosse, pays auquel il

V.

Il y a, dans la vie de la reine Anne, un épisode de clef qui est terrible et ne laisse pas de ressembler à l'histoire de la clef dans *Barbe-Bleue*. Depuis 1702, date de l'avènement d'Anne jusqu'à 1711, date de la chute de Marlborough, c'est-à-dire pendant à peu près dix ans, la reine subit, avec une véritable servilité, un entier reniement de sa dignité et de ses honneurs, la domination de celle qu'elle-même appelait *Freeman* (l'homme libre) et qui n'était autre que l'épouse même de Churchill, duc de Marlborough.

Anne régnait sur l'Angleterre mais Sarah régnait sur Anne avec un despotisme et une autorité dont il ne fut jamais donné d'exemple. Et cela était tel que, des deux, c'était Anne la servante de Sarah, elle qui portait son ombrelle, ses gants, recevait ses

consacra, dans *Caledonia*, le plus beau poème (1706). Dans un pamphlet paru la même année, de Foë défendit encore avec toute l'ardeur dont il était capable les colons de la Caroline anglaise.

La chute de Robert Harley faillit amener, à cette époque, pour le poète, une nouvelle disgrâce ; mais, l'appui que miss Abigaïl Hill avait prêté au ministre auprès de la reine n'avait pas continué d'être complètement sans effet. En 1711, après la chute de Marlborough, Harley revint au pouvoir. De Foë demeurait, dans ce temps-là, à Newington, où, dit-on, il " jouissait d'une honnête aisance. " Délivré enfin de l'animosité de ceux qui l'avaient poursuivi jusqu'alors, de Foë eût peut-être rencontré là le terme de tous ses maux. Mais, il écrivit de nouveaux pamphlets, s'aliéna une fois de plus l'autorité. Appréhendé comme jadis il put échapper, cette

rebuffades (on dit même ses coups), baissait la tête et pleurait. De honte et de chagrin, Anne, la fille de Jacques II, la reine Anne buvait ! Et c'était une odieuse chose que cette reine, avilie et souillée, choquant le verre et trinquant, durant que le glorieux Marlborough et Sarah sa femme empochaient l'argent des armées, spéculaient sur tout dans Londres, pillaient et volaient l'Etat. Maîtresse de la garde-robe, Sarah avait les clefs des bureaux, des coffres, des appartements. De jour et de nuit, à Windsor, à Saint-James, elle entrait partout où elle voulait. Mais, cette puissance n'eut qu'un temps. Naïve au milieu de ses crimes, Sarah avait eu la sottise de placer auprès d'Anne (on a dit " pour le service de la chambre à coucher ") une jeune et belle cousine à elle, miss Abigaïl Hill (plus tard lady Masham). Dès lors, Anne se sentit soutenue, aimée : elle regimba. Un jour que Sarah lui avait, dans une querelle, adressé le plus bas

fois-là, sinon à la prison, du moins au pilori. Une caution de 800 livres lui permit de sortir, pour la seconde fois, de Newgate, en 1713 ; mais la mort de la reine Anne, survenue l'année suivante (1714), porta sur le trône britannique la maison de Hanovre. A l'avènement de Georges Ier le Hanovrien, Robert Harley, qui avait rendu tant de services à son pays et à la couronne ne fut pas seulement destitué ; mais, accusé de trahison par les whigs, il fut conduit à la Tour de Londres et enfermé deux ans (1714-1716). C'est à dater de ce nouveau séjour à Newgate, de la mort de la reine et de la chute de Harley que commencent, pour Daniel de Foë, les épreuves qui firent de cette seconde partie de sa vie le pendant le plus douloureux qu'il soit possible d'imaginer à la première.

nom, le plus flétrissant, elle se dressa, meurtrie, indignée. Elle qui, toute la vie, avait supplié, gémi, avait vécu dans l'abdication et la honte, tout d'un coup elle se montra reine. Elle n'eut de cesse, dès lors, que Sarah eût rendu la petite clef d'or de la garde-robe. Cela c'était la disgrâce. Sarah le sentait, résista, se défendit; puis, abattue, se soumit, supplia. Marlborough lui-même vint, aida sa femme à pleurer, se jeta avec elle aux pieds d'Anne. Il était trop tard ; l'autre ne connaissait plus qu'un mot, un seul : *la clef ! la clef !* A la fin, il fallut bien qu'ils la donnassent. Cette disgrâce éleva tout à fait Harley. C'est lui — Robert Harley — qui reçut le pouvoir des mains d'Anne et succéda à Marlborough.

Avec un protecteur de la qualité de Harley, premier ministre, grand politique et qui était venu — jusque dans Newgate — lui porter le témoignage le plus noble et le plus grand d'admiration et d'amitié, de Foë était sauvé ; son avenir, celui de Suzanne, des enfants (qui tous, maintenant, étaient déjà de grands enfants) était assuré. Et lui aussi, le vieux James Foë, qui avait été boucher dans Londres, il allait pouvoir achever tranquillement ses jours ; il ne serait pas enterré comme une bête perdue, un chien égaré avec les pauvres ! A Newington où ils vivaient tous, il n'y eut plus, dès lors, de gens plus heureux, plus satisfaits et favorisés. Chaque année semblait être, pour eux,

devenue une année heureuse. A chaque décembre, ils fêtaient, ainsi qu'il est d'usage, les temps nouveaux. *Merry Christmas !* Joyeux Noël ! Cela était délicieux. Mais, n'est-ce pas, quand on est de Foë, on ne peut pas vivre cette vie-là toujours ; les choses, même les meilleures, n'ont qu'un temps. Il n'était pas né, de Foë, l'ange qui devait assurer une paix durable à ton cœur. Harley chancela à son tour comme avaient chancelé John et Sarah Marlborough. La grosse Anne, qui avait la versatilité des liqueurs, abandonna le maître nouveau ainsi qu'elle avait abandonné les anciens. Au lieu que ce fût Sarah qui fût portée et fouettée à Newgate, ce fut toi comme toujours, Daniel, que saisirent les policemen.

En 1713, tu revis la même prison que tu avais vue déjà en 1704, le même cachot, les mêmes faces glabres et patibulaires apparaissant avec la même régularité triste à travers le guichet. Et, cette fois, il ne viendrait pas le gentilhomme délicieux, le gentleman charmant ! Il ne passerait pas le seuil glacé de la geôle où tu expiais tes pamphlets nouveaux. Aussi, pourquoi, dans *le Consolidateur*, "manuscrit tombé de la lune", avoir, en parlant de pays chimériques, fait allusion à l'état présent du royaume ? Pourquoi — puisque cela était subversif ! — avoir narré l'histoire surprenante de "Dickory Cronke, fils d'un chaudronnier du comté de Cornwall qui, muet de naissance

et demeuré tel pendant cinquante-huit ans, a parlé quelques jours avant sa mort"? Ne savais-tu pas que ces choses, il appartenait à Swift, à Pope, à Addison seuls de les conter. Tout ce qui, pour eux, était bien, pour toi était déraisonnable. Pourtant, avec une caution de huit cents livres, cette fois, tu fus quitte. Mais huit cents livres, mon pauvre de Foë, c'est la fortune cela ! La première fois, les juges en perruque à marteau, les hommes fourrés, graves et cruels qui siègent à Old Bailey Court, t'avaient pris la santé, la liberté et l'honneur ; ils te prenaient, cette fois, seulement ton argent. C'étaient d'excellents juges. *All right !* Voilà de bons coquins qui vendent huit cents livres à un homme le droit de respirer sous le ciel libre du plus indépendant et plus beau pays !

Mais là n'étaient point, Daniel, tous tes maux encore.

Que John et Sarah Marlborough reparussent, c'était une chose à laquelle l'Anglais le plus endurci ne pouvait croire. C'est pourtant, de Foë, ce qui arriva en 1714, quand la reine Anne fut morte et que Georges Ier de Hanovre entra, tout-puissant, dans Londres et passa sous la voûte des arcs, des épées et des étendards comme naguère avait fait Guillaume, au temps où tu étais soldat, Daniel, et mettais ton épée au service des princes.

Dès lors, de Foë, du moment où il en fut décidé

ainsi, dès que le lourd et stupide Hanovrien eut franchi la porte de la Cité et se fut installé à Saint-James, tu compris qu'il n'y avait plus, du côté des rois, rien à espérer. Tes ennemis, plus nombreux qu'au temps de Stephen et de Dyer, revenaient dans les rangs de ces whigs pour qui tu avais tant travaillé ! Tu eus alors un sursaut de honte et de révolte. Il est beau, il est déchirant ton noble : *Appeal to the honour and justice (Appel à l'honneur et à la justice)*, que tu jetas à ce moment (1715), à la face de ceux qui te méconnaissaient. Mais, il n'est pire sourds que ceux qui ne veulent entendre ! Ton cri de détresse et de justice il n'y eut pas un seul homme, parmi ceux-là, qui en perçût les échos. Alors, Daniel, quand tu vis que tout était vain, que tout, de ce côté, était fini, quand tu compris à quel degré nouveau d'infortune et de détresse tu étais tombé, quand tu sentis que tes enfants — des femmes et des hommes à cette heure — commençaient, (sauf ta chère fille Sophie toutefois), à l'exemple de tes amis, à se détourner de toi avec indifférence, il y eut comme un abîme qui s'ouvrit devant tes pas. Même à Newgate, aux plus durs des jours, tu n'avais pas souffert cela aussi vivement. A la suite de ces déboires si redoutables il y eut un tel bouleversement intérieur en toi, tu subis un assaut si impérieux de l'adversité et de la douleur que, frappé comme le bœuf dans l'abattoir par le coup

du merlin, tu tombas terrassé par l'apoplexie (1719). Quelque vigueur plus âpre, une force de plus dans l'attaque et, pour un peu, on eût pu te mener à Saint-Gilles, au milieu des répons, des cierges brasillants, comme cela était advenu, depuis quelques années déjà, à ton père le vieux boucher James, à Barbe la vendeuse de pommes et au gagne-petit John. Et cela, de Foë, aux yeux de tes contemporains, ce n'eût jamais été qu'un homme de moins au monde !

Mais ton épouse Suzanne, ton enfant Sophie, les bonnes créatures qui veillaient sur toi avec le même dévouement que les filles qui avaient veillé sur Milton, te disputèrent vaillamment à la mort. Tant bien que mal, tu guéris, Daniel, mais, dès qu'il fut possible de te tenir debout, dès que tu pus poser un pied devant l'autre, tu mis ton manteau de voyage, le noble et beau manteau que tu avais porté autrefois à la guerre et qui avait été troué par les balles, tu rabattis ton chapeau sur tes yeux et, suivi de Suzanne et de Sophie, un bâton à la main pour aider à ta marche chancelante, tu quittas la cité de larmes et de douleur, la cité où était Newgate, la ville de sang et de fer où tu étais monté, toi, de Foë, sur le pilori. Seulement, sous ton bras gauche, enveloppé dans un vieux numéro d'*Applebee's journal*, tels que d'autres portent précieusement un trésor, tu portais la chose rayonnante, l'écrit encore inconnu dont le retentissement

allait te venger à jamais des fureurs et des haines: *Robinson Crusoë.*

VI

Il faut te souvenir, de Foë. C'était en 1709. Il y a de cela six ans, déjà. Tu revenais d'Ecosse, tu sais la belle terre toute parée de verdure et d'eaux, l'enchanteresse de *Caledonia.*[1] Dans ce temps de ta vie tu étais un homme heureux. Tu étais fort, tu étais libre, tu posais sans crainte ton pas assuré sur les chemins ouverts devant toi comme autant d'allées ensoleillées et tièdes. Les mauvais jours, les jours de deuil, les jours de pleurs et de sang, maintenant que tu allais dans les beaux paysages, à l'ombre des peupliers et des pommiers, le long de la fraîcheur des sources, tu n'y songeais pas autrement que l'oiseau qui a souffert l'hiver dans un nid glacé et qui, le printemps revenu, ne pense plus qu'à se baigner ingénument dans la lumière.

Ton destin, de Foë, te mena, vers cette époque de tes jours, dans le comté de Gloucester ; et ce fut une surprenante chose quand tu rencontras, pour la première fois, au bord de l'Avon, un peu avant la mer, le port de Bristol. Tu marchais, ce jour là, avec une ardeur si impatiente que c'était comme si quelqu'un de considérable t'eût attendu dans la cité, comme si quelque être extraordinaire

[1] Poème de de Foë sur l'Ecosse.

t'eût donné rendez-vous dans l'une de ces nombreuses maisons de bois où, sur de vieux métiers, des tisseurs de Flandre, émigrés là depuis longtemps, tissent des draps plus beaux et plus fins cent fois que tous ceux que tu avais vendus à Cripplegate ! Et, dans ce bruit claquant des métiers, dans ce chant des courroies et des roues, tout ce mouvement qui montait des habitations, qui emplissait la ville, tu te souvenais soudain que, toi aussi, tu avais été marchand, que, jadis, à Smithfield, sous le roi Guillaume, tu avais porté le riche étendard corporatif des bonnetiers, merciers et drapiers de Londres. Ah ! que cela était loin ! Dieu du ciel, qu'il y avait des années ! Saurais-tu seulement, aujourd'hui encore, mesurer une pièce à l'aune ? Cela était peu probable. Tu étais si peu un bonnetier à présent, de Foë ! Tu avais, depuis, coudoyé des gens si étranges, tu avais été mêlé à des événements si imprévus !

Encore que tu fusses surpris de ces bruits, de ces appels, de ce va-et-vient des ateliers, des chantiers et des comptoirs qui réveillaient tant de souvenirs dans ton idée, tu fus autrement étonné de la vue du port où il y a tellement de mâts et de cordages que cela fait ressembler la rade à une forêt épaisse. Et cette odeur du goudron, ce vent de marée, ce grincement des poulies, ces clameurs des timoniers et des calfats, tout cela emplissait l'air au point que le chant des tisserands, le bruit

des métiers en étaient étouffés et ne parvenaient plus que comme un souffle à l'endroit du port où touchaient les vaisseaux. Tout de suite Bristol te plut où il y a des navires, où les bateaux rapportent, du fond de l'Inde et des Antilles, de brûlantes liqueurs, de grisantes épices, de vifs oiseaux aux flambants plumages, du corail pourpre et des perles ! Et l'homme qui te mena — par un soir de brume — à l'endroit du quai où, pour la première fois, Giovanni Cabot et ses fils partirent pour Terre-Neuve et le Labrador, comme il te sembla démesuré dans le brouillard ! Et comme tu te souvins, ainsi que d'une apparition, de son bonnet pointu, de son sayon de poils de chèvre et de tout son accoutrement inexprimable !

Dans ce temps-là, de Foë, les événements avaient fait de toi un homme extrêmement réservé et sage. Et, pour une fois que le malheur t'avait lâché la bride et ne te frappait plus, tu étais devenu un gentleman exemplaire, éveillant à peine la surprise, apaisé, silencieux, discret, voué à la méditation et au travail. Il n'y avait pas, dans ce temps-là, tant tu avais à écrire et à composer, de repos que tu te permisses, durant les jours de la semaine ; seulement, à la fin de chacune des semaines, il y a un jour que Dieu a fait à son image. Ce jour-là, tout bon Anglais doit cesser le labeur ; et c'est ce que tu faisais, de Foë, en pensant à ta femme et à tes enfants.

Mais l'oisiveté, n'est-ce pas, voilà bien la chose que tu pouvais le moins supporter entre toutes les autres. A peine avais-tu cessé de couvrir le papier de ces mots qui ne sont rien par eux-mêmes, mais dont l'assemblage finit par donner à tout une signification passionnée, que, déjà, tu souffrais plus de ton inaction que de tout l'emprisonnement que tu avais subi, jadis, dans Newgate ! Alors tu te levais, tu passais tes manchettes, mettais ton habit te ceignais de ton épée, te coiffais du bicorne et t'en allais par la ville, au hasard.

Du côté de Castle-Street, il y avait, dans ce temps-là, à l'auberge du *Lion Rouge*, à Bristol, un bonhomme jovial qui tenait table ouverte et vendait à boire aux marins. Il s'appelait Mark Watkins, portait trogne luisante, perruque courte et bas noirs ; et toutes les nuances qu'il y a dans la bière, dans l'eau-de-vie et aussi dans le genièvre, rien qu'en claquant de la langue et en touchant des lèvres, il les connaissait. Le hideux relent qui monte des pots vides après la beuverie, voilà une chose qui offusquait Mark Watkins au point de lui donner la nausée. Aussi n'y eut-il jamais, au *Lion Rouge*, de cabaretier plus empressé que celui-là à tenir pleins les verres. Les matelots, bossemen, subrécargues, timoniers, calfats, tous gens de marine et de navires, depuis le capitaine qui porte une épée à dragonne au côté jusqu'au mousse qui n'a encore fait qu'une fois le voyage autour du

monde, étaient connus de Mark Watkins et venaient chez lui. Mais toi, de Foë, à cause que tu étais enfermé toute la semaine et ne paraissais à l'auberge qu'au jour du Seigneur, l'on te nommait, parmi les habitués, du nom délicieux de *M. le Gentilhomme du Dimanche*. Et c'étaient, au moment que tu apparaissais, mille prévenances de la part de Watkins, des " Votre Honneur ", " Votre Seigneurie ", " M. le Gentilhomme " par là, " M. le Gentilhomme " par ci ; et le verre le plus beau, la bière la meilleure, le gin le mieux choisi et le plus pur, tout cela, Daniel, t'était vite offert! Mais toi, ces afféteries et façons t'agaçaient au plus haut point. Vivement tu passais devant Watkins, fuyais au plus loin de lui, et, dans le retrait le plus obscur de l'auberge, à l'endroit un peu écarté où viennent s'asseoir les vieux loups de mer qui portent aux oreilles des anneaux d'or, fument un brûle-gueule cassé, sentent le sel et le poisson, tu allais te placer en silence. Là, ce que ces hommes disaient entre eux, les aventures, les naufrages, les combats avec les corsaires, les rapts de nègres et de négresses en Afrique, les escales dans des terres lointaines, les pêcheries et les chasses dans les eaux et sur des rivages inconnus, le commerce des pierreries, des plantes rares et sucrées, des singes et des oiseaux, tout cela tu l'écoutais avidement. Et toi, l'homme calme, le gentleman paisible, *M. le Gentilhomme du Dimanche*,

tu étais transporté ! Tu songeais un peu à ton capitaine Singleton, à tout ce que tu avais imaginé, pour lui, de la Virginie, dans ton roman.

Mais, le capitaine Singleton qu'était-ce, de Foë, quel misérable être à côté du prodigieux homme que tu allais voir !

C'était — il t'en souvint longtemps ! — un dimanche aussi tumultueux que les autres. Les gens buvaient, chantaient des mélopées berceuses comme le sont toutes celles des marins ; les verres se choquaient ; et ceux qui avaient bu en redemandaient pour un penny sans doute ; et ils trinquaient ferme en mangeant des saucisses et des harengs fumés. Dehors, il tombait une pluie fine, légère, qui embuait les carreaux étroits et ne permettait pas de distinguer, au dehors, les silhouettes des bricks et des goëlettes, la forêt des mâts ni ces milliers et milliers de cordages qui ressemblaient, dans leur ensemble, à un grand filet jeté sur le port. Et toi, tu étais là, mêlé à tous ces hommes, un verre dans une main et une pipe dans l'autre, rêvant à des Amériques.

Tout à coup, la porte s'ouvrit sous une poussée rude, une voix forte cria, à l'adresse de Watkins : “ *Good morning, old fellow !* ” (Bonjour, vieux camarade !) Au bruit, un instant tu tournas la tête ; et dans la fumée du tabac, les lueurs de l'alcool et les flammes des punchs, tu revis l'homme extraordinaire qui était déjà venu à toi dans le

brouillard et t'avait mené, un soir, à l'endroit du port où Giovanni Cabot s'était embarqué jadis. C'était le même accent, la même voix ; c'était le même sayon de poils de chèvre, le même accoutrement indéfinissable. Malgré toi, surpris au-delà du possible, tu jetas un oh ! d'étonnement. Mais, déjà, Watkins, empressé comme toujours, poussait jusqu'à toi le compagnon singulier, l'inimaginable visiteur dont tu pus enfin, de près, contempler le visage tanné, les yeux ardents et doux, la barbe longue et l'habit velu.

Alexandre Selkirk, tel était le nom de l'homme, de Foë, que tu avais devant toi. Il était né à Largo, dans le comté de Fife en 1676. Il était Ecossais. Parti avec des boucaniers dans les mers des Indes, il lui était arrivé, dans sa jeunesse, de participer à des aventures maritimes difficiles. Selkirk n'avait pas trente ans qu'il était déjà un marin rompu à tous les dangers, disposant d'un passé fertile en épisodes ; mais, sa carrière, si elle se fût limitée à ces voyages, n'eût pas présenté un intérêt beaucoup plus grand que celle de milliers et de milliers d'autres marins qui s'en vont vers les continents, au hasard des navigations. Ce n'est que lorsqu'il eut atteint la trentaine, que Selkirk, revenu en Angleterre, fit la connaissance du capitaine Stradling, lequel le prit comme maître à bord du navire *les Cinq Ports*. Le capitaine Stradling était d'humeur hargneuse ; et ce n'était

pas non plus un compagnon facile qu'Alexandre Selkirk ! Les deux hommes eurent, durant toute la première partie de la traversée, des différends presque quotidiens. Dans la mer Pacifique ils en fussent même — sans l'intervention de l'équipage — infailliblement venus aux coups. Le navire *les Cinq Ports*, qui suivait à quelques milles en mer, presque parallèlement, la côte du Chili, atteignit le 80° de longitude. C'est le moment que choisit le capitaine Stradling, toujours tourmenté de vengeance, pour essayer de se défaire du maître d'équipage. L'on était parvenu, vers ce temps du voyage, en présence de l'île Juan Fernandez ; bientôt, l'on approcha de si près la côte que la crête des collines, la cime des forêts, la dentelure du rivage ne tardèrent point d'apparaître au regard des marins. Le navire *les Cinq Ports*, poussé doucement par la brise, vint jeter l'ancre en face d'une petite baie partagée d'eau douce et couronnée de bois les plus verdoyants qu'on pût voir.

Rien, rien, en aucun récit, n'arriva jamais de comparable à ce qui survint alors pour Selkirk, à Juan Fernandez. Une querelle, plus violente que toutes les autres, venait, ce jour-là, d'éclater entre Stradling et lui. Las de l'existence insupportable qu'il menait à bord, Alexandre, craignant pour lui-même autant que pour le capitaine les suites funestes de telles colères, demanda comme une faveur à être conduit dans l'île. Stradling reçut avec

une joie non dissimulée la proposition. Il fit mettre l'Ecossais et quelques autres matelots en une petite chaloupe ; l'on plaça, dans l'embarcation, un fusil, une livre de poudre, des balles, du tabac, une hache, un couteau, un chaudron, une Bible et quelques autres objets qui appartenaient en propre à Selkirk ; puis, l'on conduisit le tout, l'homme et sa pacotille, vers la baie accueillante en vue de laquelle Stradling avait fait jeter l'ancre. Là, le maître d'équipage descendit, prit son fusil, sa poudre, sa Bible et ses autres objets ; la chaloupe s'éloigna aussitôt avec le plus de rapidité que les matelots — qui en avaient reçu l'ordre de Stradling — pouvaient apporter à la manœuvre. Bientôt, le navire *les Cinq Ports*, qui avait levé l'ancre lui-même, disparut dans le lointain, se fondit rapidement, au point de n'être plus visible à l'horizon extrême. C'est alors que Selkirk se trouva réduit aux ressources de son industrie.

En réalité, le récit que le matelot te faisait, Daniel, avec cette loquacité presque sombre que les navigateurs apportent à parler des choses de la mer, tu ne commenças guère à l'entendre qu'à ce moment de son histoire où Selkirk te dit qu'il était abandonné dans l'île. Alors, ce fut une magnifique chose. L'homme à qui cette aventure prodigieuse était arrivée d'être livré seul à soi-même, au milieu de la nature sauvage, cet homme, de Foë, était là, devant toi, dans une petite taverne.

Maître Watkins, le cabaretier, les maîtres, subrécargues, matelots, bossemen, mousses et jusqu'aux vieux loups de mer qui mâchent un brûle-gueule entre leurs dents noires, s'étaient rapprochés. Ils formaient cercle autour de vous. Mais aucun, parmi ces naïfs auditeurs, n'écoutait avec plus d'avidité que toi cette inimaginable histoire où il y a des oiseaux étincelants, des animaux et des arbres inconnus, des sauvages armés de lances et de sagaies, où c'était toute l'Amérique avec sa lumière, avec son ciel bleu, avec ses épices, ses fruits et ses parfums qui apparaissait dans l'odeur du goudron, du gin et du tabac, sous les poutres enfumées de la petite auberge.

Ce récit que faisait Selkirk, il avait tantôt la précision d'un livre de loch où tous les détails sont consignés avec minutie. L'on apprenait alors les travaux de Selkirk, comment il s'était construit une cabane à proximité de la mer, de quelle façon il s'était confectionné un sayon de poils de chèvre, un bonnet pointu et un parasol ; l'on admirait la fertilité inventive de son esprit, sa résignation dans la solitude et jusqu'à l'intervention de la Providence qui lui envoya, dans sa détresse, cette épave d'un vaisseau espagnol dans laquelle il trouva " un petit tonneau plein d'environ vingt gallons de liqueur ", plusieurs mousquets, une poire à poudre, trois grands sacs de pièces de huit et six doublons d'or.

D'autres fois, le récit s'animait de l'intervention des hommes et des animaux qui y prenaient part. Alors tous se rapprochaient, se pressaient, dans la buée et dans la fumée, autour du narrateur. Et toi aussi, de Foë, tu étais là, parmi ces marins ! toi aussi tu regardais le visage de Selkirk avec l'intensité passionnée d'un homme qui attend la révélation de la bouche d'un dieu. Parvenu au passage si dramatique où le maître d'équipage en vint à parler de cette empreinte d'un pied nu qu'il rencontra, pour la première fois, sur le sol de son île, tu ne pus cacher l'émotion qui soulevait ta poitrine. " Je m'arrêtai court, dit Selkirk, comme frappé de la foudre ou comme si j'eusse entrevu un fantôme. " Ce fantôme, maintenant, de Foë, était celui de Vendredi, le sauvage amical. Il y avait aussi le perroquet Poll, le perroquet qui consolait Selkirk dans sa détresse ; il y avait ces paysages de palmes habitées d'une faune souple et charmante ; il y avait ces arbres aromatiques dont le baume nourrit l'homme et guérit ses blessures ; il y avait cette nature si propice, ce pays où tout est préparé pour une vie de repos, de calme et de méditation.

Selkirk conta, conta pendant longtemps. Sa parole, un peu métallique et creuse, emplissait l'auberge comme un vol d'oiseau, un bruit de palme ou le chant, plein de fraîcheur, d'une jeune négresse. Ceux des assistants qui avaient voyagé,

à ce récit du maître d'équipage, revoyaient les îles odoriférantes, ils apercevaient, au travers du souvenir, la côte américaine se levant du fond des mers avec ses cimes de neige, ses forêts géantes, ses troupeaux magnifiques et ses tribus libres.

Bientôt, animés eux-mêmes par l'attrait de toutes les choses qu'ils venaient d'entendre, les autres matelots et maîtres prirent part au débat, narrèrent à leur tour des aventures qu'à l'exemple de Selkirk, ils embellissaient des détails les plus imprévus ; mais, la voix de Selkirk, avec son timbre bien particulier, la conviction de ses pensées et l'ardeur de ses discours, planait au-dessus de celle des autres et la dominait.

Des heures et des heures, de Foë, tu fusses demeuré là, dans le cabaret fumeux, à entendre le récit de cet homme. Et tu pensais que, quand tu étais enfant, il y avait eu, jadis, dans Londres, chez ton père le boucher, une vieille nourrice qui savait des légendes, nommait les génies et les fées et qui contait pour toi des histoires belles et fabuleuses. Et, jamais, jamais depuis elle, la bonne nourrice qui était morte depuis longtemps, personne n'avait su, autant que ce marin, te porter à un point plus haut de surprise et d'enchantement.

Selkirk relatait maintenant comment deux navires de Sa Majesté Britannique vinrent à passer, au printemps de cette année même, dans la mer Pacifique, en vue de Juan Fernandez. Lui, Sel-

kirk, à la vue de ces vaisseaux, alluma un grand feu sur le promontoire. Le capitaine Samuel Roggers envoya, pour le prendre, une petite pinasse. Selkirk monta à bord avec sa carabine, sa menue pacotille et son perroquet Poll. Maintenant, lui, Selkirk, il était comme un homme ordinaire ; il allait dans Bristol et, de passant en passant, contait ses aventures. " Dieu, ajoutait-il un peu ému de toute la longue évocation de son récit, Dieu tienne en joie et santé *M. le Gentilhomme du Dimanche !* " Et c'étaient, autour de lui, des rires doux et graves, de silencieuses rasades et de sourds colloques entre tous ces vieux compagnons de la mer. Mais toi, de Foë, toujours méditatif et recueilli, à quoi songeais-tu, dans le cabaret ? Mais, sans doute que tu avais manqué ta vie ! Qu'il avait été vain de servir sous Guillaume et sous la reine Anne ! Qu'il eût été autrement beau de s'en aller, comme cet homme, à l'aventure. Et l'Océan, les mers, les îles et les continents, tout peuplés de papegais ressemblant au perroquet Poll, apparaissaient à tes regards fiévreux tels que tu les avais admirés souvent sur la grande carte que Sébastien Cabot a dessinée de l'Inde et de l'Amérique ! Oh ! le bruit que fait le sable des plages en craquant sous les pas des marins ! Oh ! le vent qui pousse et berce les navires ! Oh ! le goût des femmes et de la chair des plantes, les complaintes des sauvages et le

murmure musical des forêts, voilà ce que tu désirais âprement connaître...

Et, désormais, ce fut une chose folle, une chose ardente que tu portais en toi comme un trésor. Tu étais le dépositaire de cette histoire prodigieuse qui était arrivée en mer à un maître d'équipage. Certes ! durant toute ta vie âpre et mêlée à tous les mondes, tu avais rencontré des êtres qui appellent la curiosité ; tu avais vu des hommes comme pauvre Jacques, Duncan Campbell et Bob Singleton, des femmes comme Moll Flanders et lady Roxana ; mais, du moment suprême où tu rencontras Selkirk, tu ne vis plus personne d'autre au monde. A dater de cette heure, si rayonnante pour toi, tu vivais dans cette histoire — l'histoire de l'Ecossais — au point de t'y incorporer. D'Alexandre Selkirk naissait dans ton esprit peu à peu Robinson, Robinson Kreutznaër. Tu imaginais ce héros, nouvellement jailli de ta pensée en fièvre, partant — tel le maître d'équipage — dans l'Amérique du Sud. Et puis, il y avait le naufrage et Juan Fernandez ! Maintenant, sous son parasol, vêtu de peaux de chèvre, accompagné du perroquet Poll, Robinson allait. Et toi, plein de compassion et d'amour pour cet enfant de tes méditations, tu répétais, de la voix du papegai sous les palmes : « Robin, Robin, Robin Cruso, ô mon pauvre Robinson Crusoé ! » Mais vos destins n'étaient pas, Daniel, sans se ressembler au point par-

fois de se confondre. En plaignant Robinson, c'était toi-même que tu plaignais, en narrant son histoire, tu contais la tienne.... [1]

Depuis la rencontre extraordinaire, il y a dix ans déjà, de Foë. Ah ! qu'elle est loin l'auberge enfumée du *Lion Rouge !* Qu'est devenu Mark Watkins ? Selkirk n'est-il pas reparti sur les mers ? Toi, tu as quitté Bristol, puis, tu as quitté Londres. Tu vas devant toi, au hasard, le bâton à la main, comme un gueux. Pourtant, dans un numéro ancien d'*Applebee's Journal*, pliée dans un papier et cousue de vieux fil, tu portes, du côté du cœur, toute récrite par toi, l'histoire fabuleuse qu'un maître d'équipage te conta un dimanche à Bristol, cette fois où il tombait une pluie si subtile que cela ressemblait, au-dessus des pavillons et des mâts des navires, à un grand filet tendu sur la mer.

VII

Qu'est-ce que Islington ? C'est une petite bourgade dans le Nord de Londres, de Foë. De Islington à Bunhill Row, par St. Peter Street et City Road, il y a peu de distance ; et, à Bunhill Row, l'on n'est pas bien éloigné de Bunhill Fields, le cimetière ancien où pousse l'herbe, où s'effritent

[1] " Robinson Crusoé est l'histoire de Daniel de Foë au milieu des difficultés de la vie. " Marcel Schwob.

les pierres, où de petits polissons jouent, en se poussant, à *shuffle-half-penny* sur les tombes.

Oh ! de Foë, pourquoi es-tu, dans cette triste auberge, étendu dans un mauvais lit, la fièvre battant à tes tempes et à tes mains ? Cela est-il possible ? Est-ce bien toi ? Est-ce bien là *M. le Gentilhomme du Dimanche ?* Que de temps a passé, Daniel, depuis le jour où, ruiné pour la treizième fois, tu quittas Londres, un bâton à la main, suivi de ta femme Suzanne et de ta fille Sophie, cachant sous ton manteau (lié dans un vieux numéro d'*Applebee's journal*) le manuscrit de *Life and surprising adventure of Robinson Crusoë.* Tu pensais : " La chose belle et fabuleuse que je porte sur moi près de mon cœur ! Le divin récit, le plus merveilleux conte ! " Bien qu'il fît froid, qu'il fît noir, qu'il y eût du vent et du brouillard, que la fièvre et la faim commençassent, comme des harpies, à te harceler, tu marchais dans un pur rayonnement intérieur. C'étaient des fleurs inconnues et parfumées, des vagues musicales et douces, des papegais et des colibris enluminés, des palmes géantes et métalliques, des grappes alourdies de fruits mûrs et pourpres qui vivaient pour toi dans le beau récit. De Foë, tel un navigateur aventureux, tu revenais du paradis vierge, du grand paradis américain ; malgré le mal, malgré la toux, malgré l'âge, la faim et la fièvre, tu allais portant du soleil dans ta poitrine....

... Jusqu'au jour où, chassé par l'adversité, repoussé par la vie hostile, rentré à nouveau dans Londres, du côté de Paternoster Row et de Saint Paul où sont les libraires, tu rencontras William Taylor. En ce beau jour de l'an 1719, William Taylor revenait sans doute de Change-Alley, la rue où se trafiquaient, ardemment, entre spéculateurs, les actions de la Banque de la Mer du Sud. Et il était riche, William ! Il était gai, opulent ! L'on entendait tinter de l'or dans son gousset, sur son ventre orné de breloques.

Ce fut comme quand la chance vous sourit, comme quand le hasard vous fait un signe familier.

Délibérément tu entras dans la boutique aux livres ; sous ton manteau tu pris le paquet lié d'une ficelle, entouré de vieux numéros d'*Applebee's journal* et *The Life and surprising adventure of Robinson Crusoé*, le long et singulier récit tracé, d'une écriture fine, fiévreuse et serrée, tu le plaças sous les yeux de Taylor.

Ce n'était pas un poète, ce Taylor ; non, non, un marchand tout au plus ! Toi qui avais été bonnetier et mercier, jadis, dans Cripplegate, tu voyais cela à ses façons. D'un geste qu'il s'efforçait à rendre indifférent, Taylor saisissait le manuscrit, et, maintenant, tel un vrai bonnetier ou mercier, il le tâtait, il le palpait, il le flairait presque, comme on fait d'un vieux drap, d'une étoffe qui a passé !

Dans ses petits yeux gris, aucun étonnement, rien de l'enchantement émerveillé que tu attendais, mais au contraire une grimace, cette moue de dédain que fait l'acquéreur voulant déprécier un produit ! Et cette hostilité, cette appréhension qui se voient toujours dans le regard défiant de l'acquéreur ! Tout cela tu le lisais dans les yeux de William Taylor !

De ses doigts impatients, le libraire feuilletait toujours les pages ; il les froissait de ses doigts gras de maquignon âpre au gain, âpre à la vente. Oh ! toi, que tu souffrais, à ce moment-là ! Et Taylor, en lui-même, pensait que tu n'étais plus ce de Foë que tant de pamphlets avaient rendu redoutable, le conseiller du roi Guillaume, le confident de Harley ! L'on était à présent sous Sa Majesté le roi Georges. Tout cela était bien changé ; mais, tout de même, n'est-ce pas, tu étais de Foë !

Taylor, à force de tourner et tourner les pages, était parvenu aux derniers feuillets. De ses petits yeux gris, un peu clignotants et sournois, il lisait maintenant comment Robinson, en quittant le rivage de Juan Fernandez n'avait eu, vers la fin, d'autre pensée que de retourner à ses sucreries du Brésil. C'était une belle entreprise, cela, une histoire bien morale ; et, par ma foi, cela valait bien dix livres ! Taylor lentement referma les pages où c'était le meilleur, le plus pur de toi que

tu avais mis, de Foë ; il ouvrit sa bourse et te tendit dix livres sterling.

Dix livres, 250 francs de notre argent de France, voilà, Daniel, ce que tu avais touché ! Quand tu sortis dans Paternoster Row, de la maison de Taylor, tu tenais entre tes mains ces dix livres ; mais, tu sentais bien au vide de ton cœur, à l'espèce de froid qui t'envahissait, que tu ne portais plus sous ton manteau, comme un secret trésor où flambe tout le soleil, le manuscrit où Robin Cruso, tenant son parasol et suivi de son papegai, marche dans une île verte, sous un ciel d'azur.

Depuis, ah ! depuis ces douze ans, il y a eu bien des Noëls et des Saint-Valentin ! Il y a eu bien des fêtes et bien des deuils ! Et après un roi Georges, il y a eu un roi Georges ! Taylor a répandu partout, à profusion, dans le monde, *The Surprising Adventure*. Il n'y a pas un mousse de navire, un portefaix des ports de Londres, de Bristol et de Liverpool, pas un soldat, pas un paysan, pas un marin qui ne sache désormais, autant que Robert Walpole, comte d'Oxford et premier ministre, ce que c'est que *Robinson Crusoë*, ce que c'est que Daniel de Foë.

Mais, ce que le monde ne sait pas, ce que ne peut soupçonner aucun des fidèles sujets de Sa Majesté le roi Georges, depuis Robert Walpole, comte et premier ministre jusqu'au dernier des

hommes qui vend des coquilles et du poisson à Billingsgate, c'est que, dans une vieille et mauvaise auberge de rouliers, à Islington, dans le Middlesex, Daniel de Foë va mourir.

Le printemps s'éveille, de Foë, comme il fait, à chaque retour de saison, depuis les soixante-huit années que tu es au monde, avec le même charme, avec la même douceur, avec un enchantement aussi lumineux. Par les vitres brisées, à moitié bouchées de papier sale, tu vois, de ton grabat, les pommiers en fleurs, Daniel, tu entends les oiseaux ! Et, le plus beau de tous, l'oiseau de Robinson, le perroquet Poll, devant tes yeux en fièvre, vole à larges ailes sur un ciel tissé.

Les cabs, les coachs et les charrettes qui vont vers Londres, vers la vie ardente de la grande cité, passent devant l'auberge ; à tout instant, il y a des postillons et des cochers qui entrent et boivent. Tu entends leur gros rire, le claquement des fouets et le bruit des roues.

Sans cette petite Bible que tu lis avec peine tant les caractères en sont minces, sans cet exemplaire souillé de taches et mi-déchiré de *Paradise lost* que tu feuillettes encore de ta main amaigrie de vieillard, rien ne te resterait plus du passé, de Foë. " Je suis, as-tu écrit toi-même, dans ma vieillesse, privé de tout plaisir, abandonné de tous mes amis et de tous mes parents. " Le désert, la solitude, depuis plusieurs années déjà, se sont

étendus autour de toi ; avant que tu vinsses, comme un mendiant, frapper de ton bâton à cette mauvaise auberge, tu n'avais su déjà presque plus ce que c'est que le nom de père. Déjà, dans ta vie errante, égaré dans le comté de Kent, quand tu t'arrêtas, pour la première fois, dans une auberge semblable, abattu par le mal, tu avais exhalé ta plainte. De ton fils ingrat, tu avais dit, frappé comme le proconsul : " *Tu quoque, fili mi !* " " Mon fils ! Je comptais sur lui ; je me fiais à lui. J'ai laissé entre ses mains mes deux pauvres enfants sans fortune ;[1] il n'a pas de pitié. Il laisse leur mère mourante demander l'aumône à sa porte ! Il est riche ! "

Par la porte mal fermée de la chambre, la vieille femme de l'auberge pénètre, laissant, avec elle, passer les rires et les chants des buveurs ; et cela te rappelle Newgate, la geôle où tu fus par deux fois, la prison où s'entendent aussi les rires nerveux des fous et des ivrognes, où, par toutes les fissures et les fentes des cachots, les plaintes des voleurs et des condamnés à mort montaient jusqu'à toi dans un hymne damné. Tandis que la servante aux doigts crasseux et au bonnet fripé s'approche du lit sordide où se creuse déjà ton tombeau, où le drap du sommeil devient, par avance, une espèce de suaire, tu revois ces spectacles qui avaient, mon pauvre Robin des Iles,

[1] Les autres enfants de Daniel de Foe.

mon vieux Robin de Foë, frappé de stupeur ton imagination : le promenoir de Newgate où tous les pires rebuts du monde se trouvent confondus à des innocents, où des prostituées à cheveux roux, à lèvres et à yeux peints coudoient des vierges qui ont volé pour vivre, où les plus vieux compagnons du crime insultent au voisinage d'écrivains qui n'ont pas plu à l'autorité. A nouveau tu entends les jurons, tu perçois les sanglots, le bruit de ferraille des verrous et des chaînes. Cela, dans ton esprit troublé, compose une symphonie abominable ; et rien, rien, pas même les hurlements et les trépignements de la foule autour du pilori dressé à Temple-Bar, n'est comparable, en horreur et damnation, à ce chant de l'enfer qui te poursuit la nuit, dans tes rêves, depuis le jour affreux où tu sortis d'Old Bailey, condamné par les hommes à perruque et où tu passas le seuil affreux de la prison.

La vieille servante, de Foë, approche de tes lèvres un apaisant breuvage ; et alors il y a un moment où tout se calme en toi, où tu revois la lumière, cette lumière des cieux qui est souillée de suie et de fumée à Londres, mais qui rayonne, tu le sais, bien loin d'Angleterre, à Juan Fernandez, au-dessus de l'Océan si limpide et si bleu. Ah ! si seulement Sophie était là, ta chère fille Sophie ! Mais Sophie de Foë, maintenant, est mariée à Master Baker. C'est à Master Baker que

tu as écrit, à lui que tu as fait demander de venir jusqu'à toi, dans l'auberge de rouliers où tu vas mourir. La lettre, te demandes-tu, lui a-t-elle été remise ? Master Baker l'a-t-il montrée à Sophie ? Il y a tant de bruit dans Londres, un branle-bas si continuel de voitures et de navires, un mouvement si vaste et si chaotique que l'appel déchirant d'un père ne peut pas toujours s'y entendre. « Une de mes douleurs, avais-tu fait savoir à Master Baker ton gendre, est de ne pas connaître mon petit-fils et de ne pas lui donner encore ma bénédiction. Qu'il soit votre joie dans la jeunesse et votre appui dans l'âge mûr ; qu'il ne vous cause jamais un soupir. Hélas ! c'est un bonheur auquel on ne doit guère s'attendre. Embrassez ma chère Sophie que, sans doute, je ne verrai plus et lisez-lui cette lettre d'un père qui l'a aimée par-dessus tout jusqu'au dernier moment." [1]

Mais cette lettre, ç'a été ton dernier effort. Il ne t'a plus été possible, depuis ce billet, d'écrire un seul mot à ta fille et à ton gendre. La nuit vient, maintenant, de Foë, le jour baisse ainsi qu'un rideau devant un spectacle qui a cessé de plaire ; l'on n'entend plus qu'à peine ton cœur battre ; de ta gorge serrée monte la dernière plainte, le dernier appel. La vieille femme aux mains sales et au pas traînard est descendue chercher une veilleuse en bas, dans la salle d'auberge

[1] Lettre citée par Philarète Chasles.

où il y a toujours des hommes qui rient, boivent et choquent de grands verres d'ale et de genièvre.

Mais toi, n'est-ce pas, de Foë, tu n'as pas attendu, tu ne pouvais attendre. Quand cette femme revint, élevant la flamme vacillante au-devant de ton visage, elle frissonna, voyant bien que tu la regardais sans la voir...

Alors, au lieu d'un médecin, on alla chercher un révérend.

Le révérend vint, tout guindé en un ulster de drap noir, le chef couvert, les mains gantées. Au seuil, il retira son chapeau à grands bords et considéra tout ce qui était dans la chambre. A la vue de la petite Bible qui était placée à ton chevet, de Foë, entre les linges et la tisane, il montra de la satisfaction ; mais, rien ne l'étonna plus que le vieil exemplaire de *Paradise lost*, tombé sur le lit, près de ta main glacée. " Variées sont les formes de la mort, nombreux les chemins qui conduisent à sa caverne effrayante, tous sont funestes. " D'un coup d'ongle de ton pouce tu avais, au moment de mourir, marqué ce passage où Milton, dans son poème, avait indiqué les chemins multiples, dans lesquels, depuis ta naissance, tu t'étais engagé avant d'aboutir à ce taudis, dans Islington.

Alors, le révérend — qui était stupéfait — commença les prières. Seule, la vieille servante de l'auberge, le front caché dans ses mains, saisie par

l'impression de la mort, couvrait du bruit de ses sanglots les chants des buveurs qui troublaient la nuit.



Et moi aussi, de Foë, en écrivant ces lignes, au récit de tes malheurs, j'ai couvert mon visage de mes mains, et, longuement, j'ai pleuré dans l'ombre...

EDMOND PILON.

POÈMES

MES YEUX

Oui, tout s'exaltera et fleurira encore
Sans que manque une rose aux jardins de l'aurore,
Sans que s'éteigne un astre aux couronnes des cieux.
Oui, tout rajeunira sous le vent merveilleux
Dans la pleine lumière
Quand vous, hélas ! ne serez plus, mes yeux,
Que cendre vaine sous la terre.

Vous étiez doux et lumineux pourtant,
Et les hivers, et les étés, et les printemps
Ne revêtaient mon vers de leur beauté profonde
Que parce que, d'abord, vous seuls, mes deux yeux clairs,
Aviez aimé le sol, les bois, la brise et l'air
Et la splendeur innombrable du monde.

Vous paraissiez alors deux pensives lueurs
Errantes doucement sur le charme des choses ;

Vous étiez à l'affût du secret qui compose
Le dessin d'un rameau ou l'éclat d'une fleur.
Vous induisiez mon âme à la belle prière
Devant tout ce qui reste ardent, vivace, et pur,
Et les pois de senteur et les roses trémières
Ornaient, comme un autel, la blancheur de mes murs.

Et vous alliez vers les hommes des autres plaines
Avec un émoi simple et doux,
Pour découvrir sous leurs paupières
Le même feu qui s'attisait en vous.

Et vous alliez encor vers les hommes des villes
Dont l'œuvre formidable et tragique mutile —
Pour forger l'avenir — les monts et les forêts;
Des pleurs sourdaient en vous, avec d'anciens regrets,
Mais la force abondante et dûment asservie
Aux calculs merveilleux et précis des cerveaux
Vous semblait provoquer le miracle nouveau
D'où surgirait, plus vaste et plus sûre, la vie.

Et vous alliez toujours, et vous alliez encor
— Lorsque la nuit d'hiver éclairait ses mystères —
Dieu sait par quels chemins de ténèbres et d'or
Vers les feux bienveillants dont s'exaltait la terre ;
Et vous cherchiez, là-haut, la plus humble lueur,
L'astre le plus perdu qu'entraînaient d'autres mondes
Pour lui vouer soudain une tendresse profonde
Par besoin de ferveur.

Je vous ai tant aimés, avec la fierté d'être
Toujours avide, ému, tendre et religieux,
Mes yeux,
Que les siècles se souviendront peut-être
Même en des jours sans art
De tout l'amour que j'ai pu mettre
Et conserver en vos regards.

LE LIERRE

Lorsque la pourpre et l'or, d'arbre en arbre, festonnent
Les feuillages lassés de soleil irritant,
Sous la futaie, au ras du sol, rampe et s'étend
Le lierre humide et bleu, dans les combes d'automne.

Il s'y tapit comme une épargne, il se recueille
Au cœur de la forêt comme en un terrain clos
Laissant le froid givrer ses ondoyants îlots
Disséminés au loin sur une mer de feuilles.

Pour le passant distrait, il boude et il décline
Le régulier effort des œuvres et des jours,
Pourtant, seul sous la terre, il allonge toujours
Le tortueux réseau de ses courbes racines.

Sa force est ténébreuse et ne se montre pas :
Elle est faite de volonté tenace et sourde
Qui troue en s'y cachant, tantôt l'argile lourde,
Tantôt le sable dur, tantôt le limon gras.

6

D'après le sol changeant, il ruse ou bien s'exalte ;
Il se prouve, rapide ou lent, brusque ou sournois;
Son chemin, tour à tour, est sinueux ou droit :
Il connaît le détour, mais ignore la halte.

Et dès le printemps clair, si quelque tronc ardent
Etage auprès de lui ses branches graduées,
Vite, il l'assaille et mord son écorce imbriquée
Avec l'acharnement d'un million de dents.

Humble et caché jadis sous la terre âpre et nue
Son travail aujourd'hui se fait dominateur,
Il s'adjuge l'élan, et bientôt la hauteur
De l'arbre qu'il étreint pour monter jusqu'aux nues.

Il frémit de lumière et s'exalte de vent.
Sa force est devenue ardente et fraternelle,
Son feuillage léger comme un vêtement d'ailes
Le soulève, le porte et le pousse en avant.

Chaque rameau conquis lui est support et proie.
Pourtant, ayant appris sous terre à se dompter
Au point de ne lâcher jamais sa volonté,
Il est si sûr de lui qu'il domine sa joie.

Toujours il tord à point sa multiple vigueur
Fibre après fibre, au creux des moindres fentes
Et n'écoute qu'au soir tombant les brises lentes
Chanter en lui et l'émouvoir de leurs rumeurs.

Et quand toute son œuvre, un jour, sera parfaite
Et qu'il ne sera plus qu'un végétal brasier
Serrant en son feuillage un arbre tout entier
Immensément, depuis les pieds jusqu'à la tête,

Il voudra plus encor, et ses plus fins réseaux
N'ayant plus de soutiens, s'élanceront quand même
Dieu sait dans quel élan de conquête suprême
Vers le vide, et l'espace, et la clarté d'en haut.

Déjà l'automne aura mêlé l'or et la lie
Au funéraire arroi qui précède l'hiver,
Que lui, lierre touffu, compact et encor vert
Jusqu'au vol des oiseaux dardera sa folie.

Alors plus libre et clair que ne l'est la forêt
Il oubliera gaiement qu'il lui est tributaire,
Mais, qu'il boive un instant la plus haute lumière
Qu'importe qu'il s'affaisse et qu'il retombe après.

EN FORÊT

Par les jours de soleil assombri de nuages
Quand Septembre ramène un printemps bref et frais
Sous les calmes midis, l'ombre lente voyage
De l'un à l'autre bout de l'immense forêt.

Le pin l'épand sur l'orme et l'orme sur le chêne
Et le tremble la verse aux pieds du chataignier,
A peine aperçoit-on dans la combe prochaine
Un morceau de clarté briller sur le sentier.

Tout est repos, senteur, balancements, murmures,
Mais que la frondaison frémisse au cri des vents
Soudain l'orage étreint les farouches ramures,
Et le bois tout entier n'est qu'un danger mouvant.

Egarez vous, mon songe, en cette multitude
De torses violents et de bras exaltés
Pour recueillir en leur sauvage solitude
Une calme et certaine et fière volupté.

Buissons tordus et troncs ployés et feuilles blêmes
Et volantes au loin vers les champs dégarnis,
Et la lutte, et la haine, et tout là-haut quand même
Les petits des oiseaux qui dorment dans leurs nids.

Et les aquilons fous et leurs ailes sans nombre
Ployant et déchirant les taillis dans leur vol,
Et l'affre et la frayeur et néanmoins dans l'ombre
Les insectes creusant leur maison sous le sol.

Et l'orgueil de savoir que la rage errabonde
Et la rôdeuse envie avec ses cris mauvais
Dès que la vie est haute ou que l'œuvre est profonde
Malgré leurs noirs assauts, ne les troublent jamais.

EMILE VERHAEREN.

SUR LE *DOSTOIEVSKI* DE SUARÈS

J'en sais qui, pour s'être approchés du " maître en toutes passions ", ont senti se creuser dans leur sein un désir, que rien désormais ne saura combler. Dostoïevski ne veut être compris qu'éperdument. Il faut qu'on se donne à lui comme il se donne au monde. Ceux qu'il a nourris, de longtemps ne trouveront plus saveur ni suc à tout autre aliment. Ceux qu'il a touchés, garderont de ce contact une brûlure inguérissable.

Suarès offre son cœur à cette brûlure. Il l'y appuie, afin de la mieux éprouver, et pour qu'elle morde plus avant.

Entre tous, Suarès était digne d'entendre l'appel du " monde à part ", où voici qu'il est descendu. Il en remonte vers nous, porteur de maints secrets que sa mission n'est pas d'élucider mais d'envelopper dans son propre secret, comme pour leur conserver chaleur et vertu. Les vérités qu'il ramène au jour, lourdes encore de leur origine, obscures de leur profondeur, il ne va pas s'en dessaisir. Mais sa propre vérité les exalte, et les aide à

rayonner jusqu'à nous. Suarès a tout pénétré par une faculté moins fixe et moins froide que l'intelligence, plus clairvoyante que l'instinct. Sa découverte lui reste intérieure. Et l'émotion nous est ménagée de la redécouvrir en lui. Il a tout ravi à lui par l'appréhension de l'amour, par la force du cœur. Et c'est son cœur qu'il nous livre, outré de plénitude, gonflé d'une double connaissance et d'un double mystère.

« Le cœur est le moyen et il est le lieu. »



Pour nombre d'esprits, tout ce qui ne porte pas certaine marque de chez nous, nette et lisible, est suspect. Discord, ce qui n'obéit pas à certain rythme accoutumé. Informe, ce qu'on ne mesure pas « avec des barres et des ronds. » Malsain, ce dont l'arôme est insolite.

Ces esprits que j'ai dits se croient bien en santé parce qu'ils vivotent de régime ; bien sages parce que nulle tentation nouvelle ne vient plus solliciter leur paresseux appétit. Toute puissance inconnue est, pour eux, dirigée contre les disciplines qui les abritent. Elle menace l'équilibre où ils se plaisent, et qui consiste à s'abstenir.

Paul Claudel m'écrivait récemment : « On commence à donner à Dostoïevski la place qui lui convient, celle d'un des plus grands poètes que

l'humanité ait produits"... Cette place, j'ai peur qu'elle ne lui soit bientôt accordée, en effet, par ouï-dire, et pour se débarrasser de lui. On le reléguera dans un temple où ceux qui l'auront édifié ne le visiteront plus guère. Et, s'il s'agit d'influence, combien seront *capables* de la subir ? Mais déjà les journalistes apprennent à ne plus écorcher son nom. Ses nouveaux thuriféraires, gens du monde ou gens de lettres, parleront de lui comme en parlaient ses détracteurs de naguère, *sans le connaître*. Ibsen a subi destinée pareille. On l'a supprimé, d'un consentement unanime, en l'acceptant. Et son enseignement demeura, parmi nous, lettre morte. Or, le grand Dostoïevski est cent fois plus difficile, et plus terrible.



Ce qui détourne les uns de Dostoïevski, ce qui retient les autres sur la pente d'un sentiment déjà dangereux, ce n'est pas seulement la paresse : je crois que c'est la peur... Sa vérité est trop urgente, trop indiscrète, trop extrême pour que n'en soient pas épouvantés ces hommes qui passent leur vie à se disculper de l'humaine condition, ou bien à l'éluder. On voudrait se rassurer en souriant des extravagances d'un barbare ! Si la peur de *se reconnaître*, dans le bien et le mal, ne les tenait aux entrailles, montreraient-ils tant de rage à mettre,

entre eux et le monstre, l'obstacle des frontières, la défense du climat et de la civilisation ? “ Dostoïevski, disent-ils, vaut uniquement comme peintre de sa race. Nous n'avons rien à démêler avec lui. Son génie consiste en ceci : qu'il est le plus russe des russes. ”

N'est-il pas surtout le plus homme des hommes, le plus enfoncé des hommes au sein de l'humanité ? Etant celui qui osa tout accepter, tout assumer, tout *prendre sur lui*. “ Il touche le fond — dit Suarès — qui est la valeur même de la vie, comme au-dessous des océans, pourvu qu'on jette assez la sonde, c'est toujours la solidité immuable de la terre. ”

Dostoïevski dénonce l'homme. Voilà, contre lui, le grief capital. Il le dénonce à lui-même. Il l'avertit, l'invite et le provoque. C'est en quoi il est séditieux. Il n'a reçu d'autre enseignement que cet appel de la vie par mille bouches. Il connaît les passions, non comme le psychologue qui s'en amuse, le prêtre qui les absout, ou le médecin qui les guérit ; mais comme le patient qui les souffre et le saint qui les transfigure. Il ignore où leur train le conduit. Foulé par elles, avec elles crucifié, mais transporté d'une sauvage allégresse, au bout de son agonie lucide il s'écrie : Tout est bien ! puisque j'ai pris le parti de vivre, et puisqu'enfin voici mon cœur vidé de tout le sang qu'il contenait, déchiré de tant de blessures que la mort n'y trouvera pas de place pour enfoncer la sienne !

Incompréhensible à ceux qui cherchent le bonheur ; inutilisable à ceux qui font des lois, tracent des plans et des limites, combinent des solutions ; ce créateur n'a point affaire de diriger la vie. C'est assez qu'elle lui soit donnée. Il se passe d'une raison plus affermie qui l'aidât à dominer, ou simplement à comprendre, — lui dont la vocation est de servir, et de subir. Et il ne lui appartient pas non plus de décider ce qui, dans l'homme, doit être dédaigné, ou réprimé, ou méconnu. " Entre les plus intenses, homme insatiable de sentir l'homme vivant. " Complice de tout ce qui vit...



" Il est plus d'un homme, ce Dostoïevski : et d'autant plus, qu'il est plus Dostoïevski. Plus d'un homme, et plus d'une femme...

Dostoïevski, si divers et si un, conçoit l'amour avec deux ou trois femmes, ou plusieurs : car il y a en lui deux ou trois ou plusieurs hommes pour toute femme qu'il aime...

Il n'est pas loin d'admetttre deux ou trois hommes pour la même femme, parce qu'il les trouve en lui ; et tous les trois, en lui, ont besoin de la femme qu'il aime. C'est de ce fond obscur que se lèvent les héros étranges de ses livres : à tous ensemble, dans le même amour, ils n'en font qu'un, qui est lui, Dostoïevski. De là, cette

patiente analyse, qui ne considère une face du caractère qu'en fonction des autres faces. De là, enfin, l'accord dans la vie, et surtout dans l'extrême amour, de ce qui est contrariété inintelligible pour l'esprit. "

Si divers et si un... Secret profond. Le plus inquiétant secret du créateur.

Tous ces personnages, ils sont bien " chacun totalement soi-même ". Mais, plus ils vivent, plus s'atteste entre eux l'énigmatique ressemblance qui les relie, d'une même onde, au giron poétique. Peut-être ne se ressemblent-ils pas... Alors c'est quelque chose de plus fort : le signe obscur de la parenté, le lien secret d'origine, la trace du mélange et de la confusion primordiale. Je sens qu'ils vivent sur les confins, sur les limites les uns des autres. Et c'est ainsi qu'ils s'aiment ou se haïssent, s'attirent ou se menacent de si près, si dangereusement. C'est ainsi que se propagent, parmi eux, de si soudaines, de si foudroyantes contagions. On dirait que chacun, étant trop plein de sa substance et de sa flamme, les laisse déborder. Et tout aussitôt, dans l'atmosphère saturée de vie où Dostoïevski ne peut plus penser sans créer, ce trop plein germe et s'informe : un être nouveau jaillit, tout voisin, tout prochain du premier, et qui va lui disputer l'existence, deviner ses sentiments ou ne point se retenir de lui livrer les siens ; et soudain le reconnaître ou se reconnaître en lui, avec délices, avec

terreur ; et peut-être, au moment le plus impérieux de la haine, se jeter dans ses bras ; ou bien encore détruire, en se détruisant soi-même, ce fraternel fantôme.

Chacun de ces personnages connaît en soi tous les empêchements comme tous les vertiges, avant qu'il ne rencontre, au dehors, des attractions et des obstacles. Et le drame est un conflit de conflits. Ici l'individu ne nous est pas montré subissant, sous la pression des événements, une intérieure purgation, et s'acheminant à travers eux vers une sorte d'accomplissement esthétique.

Dostoïevski ne cherche pas son héros au sommet de l'être, à son point le plus aigu de détachement, à son faîte le plus dépouillé ; mais au plus contrarié, au plus douteux de sa vigueur.

“ La descente de Dostoïevski dans les émotions inconnues tient du calcul et de la découverte. Elle est toute en pressentiments, en essais, en allusions, en prodromes...”

Dostoïevski ne résume jamais son expérience. Il la renouvelle. Son analyse ne connaît pas de terme. Elle ne tend pas vers un accord, mais entretient la division. Elle ne produit pas de “ types. ”

Sur la voie qui le conduit à la création, Dostoïevski n'a pour guide qu'une “ sensibilité sublime. ” Et c'est toujours une voie non foulée que la sienne, — *ἄϐατον εἰς ἐρημίαν...* D'où l'angoisse d'un pathétique toujours inexploré. Le

travail de Dostoïevski épouse celui de la vie même, et se recommence avec elle, chaque matin. A chaque rencontre, il déchiffre à neuf l'homme tout entier. Et à mesure qu'il avance dans son œuvre, il est plus ingénu, plus grave et plus soucieux. C'est que la vie, pour lui, se fait de plus en plus vivante, et de plus en plus inconnue.



Un Suarès ne redoute pas d'affronter Dostoïevski. Il l'aime et le connaît tout entier. Il le devine par de secrètes affinités. Ses excès, ses fureurs et ses débordements, il en a reçu confidence, et nous en fait confession. Cette *émotion créatrice*, qui est " la seule et véritable connaissance," non seulement il s'emploie à la décrire : il en est lui-même possédé. Elle circule à travers les pages, où Suarès, en s'emparant de Dostoïevski, reproduit la démarche et les mouvements mêmes qui vont mettre Dostoïevski en possession d'un monde.

D'abord : la grande acceptation humaine, par laquelle il faut commencer pour se déprendre de soi, cesser de se préférer, rompre " cet enlacis mortel," [1] aller au devant de tout. L'amour total. La dévotion totale. Elle n'est pas seulement passive. Elle engage tout l'être, avec toutes les forces de sa volonté, tous les "recreusements" de sa force.

[1] Shakespeare.

Elle réserve à Dostoïevski " la suite infinie des supplices. " " Or, il ne s'y dérobe pas. Il ne prêche ni la soumission au mal, ni la révolte. Il ose se prononcer pour l'usage héroïque de la souffrance. Il ose faire choix de l'exercice puissant que le mal propose à notre âme, celui qu'on nous fait et celui que nous sommes tentés de faire. "

Dostoïevski est, ainsi, le mieux destiné des hommes à la connaissance ; le plus libre, étant *le plus sacrifié*. Il est précipité, d'une chute sans fin, d'une poussée sans merci, et il ne trouve en lui de force que pour l'aggraver. Il n'est jamais au bout de son élan, de sa dépense ; car la vie renouvelle, avec une perfide prodigalité, ses ressources intérieures. Toutes les formes de la vie, tous les drames, se rencontrent en lui, le traversent, le transpercent. Ou bien c'est en lui qu'ils naissent ; c'est de ce lieu tragique, de cette source tragique qu'ils s'élancent. Il ne les contient pas. Il ne se contient jamais :

" Avec une attention passionnée, *il se donne.* "

On aurait tout élucidé, si pouvait être expliqué ce *don de se donner*, qui est l'essence du créateur de caractères. Cette disposition à la métamorphose par où " le moi se multiplie, " cet éclatement de l'être, ce don, cette fuite, cette " perte de soi, " cette " absence de soi " dans " une étrange prescience, et même dans une divine possession d'autrui, " cette " révolution qui emporte l'homme

tout entier dans l'effroi de la vision qui lui est promise, " cette transe au milieu de laquelle l'homme ne reconnait déjà plus, ne sentira bientôt plus ses limites.

Nul, à ma connaissance, n'avait avant Suarès même nommé cette passion du créateur où " l'ardeur du sacrifice de soi passe infiniment l'ardeur que l'on met à se sacrifier les autres. " Nul, pour célébrer cette frénésie, n'avait trouvé de mots aussi terribles :

" Vous ne savez pas jusqu'où peut aller l'amour
" de la vie dans les êtres profonds, nés pour la
" souffrance, et qu'elle y attache. Il les porte à
" tous les excès, que vous appelez crimes, selon
" votre droit... Donner sa vie, et même prendre la
" vie des autres, sans en peser exactement la valeur
" au poids de la raison, de l'agrément et du
" succès... Jamais assez de bonheur ! Jamais assez
" de joie !... Car où est le bonheur, sinon dans la
" folie de tout ce qu'il nous coûte ?...

" A-t-il des regrets et des remords, Dostoïevski,
" lui qui va si loin dans l'art cruel de se connaître ?
" Il s'en donne toute l'apparence. Mais remords
" est un gros mot, qui cache ce qu'il devrait
" définir. Dostoïevski a le désespoir de ne jamais
" atteindre ce plein de la passion qu'il poursuit...
" L'unique passion est, en somme, la passion de
" la plénitude.

" Un artiste créateur voudrait presque participer,

“ de moment en moment, à la création universelle. “ C'est pourquoi il se déteste, en vain, lui-même “ à l'infini... Tous les crimes pourront hanter son “âme : elle ne saurait rien perdre de sa pure volonté, “ qui est de ne pas nuire, ni de sa primitive “ convoitise, qui est l'innocence, après tout. Elle “ n'aspire qu'à saisir l'objet vivant, à l'adorer en “ lui-même, à le posséder jusqu'à le détruire. “ Enfin, je dirai qu'elle veut le tuer, cet objet “ d'amour, pour le recréer ensuite aux dépens de “ sa propre vie. ”

Attrait si irrésistible, aspiration si tragique, que Suarès croit discerner, dans le mal de Dostoïevski, le symptôme de sa vocation ; et qu'il ne craint pas de comparer “ la marche de l'épileptique vers la crise, au mouvement de Dostoïevski vers la profondeur. ”

Je prie qu'on ne veuille entendre, ici, rien d'allégorique, ou de forcé. En vérité, l'entreprise du romancier Dostoïevski est sans aucune ressemblance au commun jeu littéraire. Elle obéit à un “ *don fatal* ”, où l'émotion du sang a sa part. Celui qui en fut marqué ne peut plus répondre de soi. Il est *dénaturé*. Je veux dire qu'il a cessé d'être lui-même, qu'il rapportera toutes ses actions à une exigence dont il est seul à connaître l'implacable commandement, et qu'enfin des *devoirs* étranges, incompréhensibles, lui sont désormais imposés. Tout l'engage, et bien au-delà des attachements

ordinaires. Il est la proie de toutes ses conquêtes. Aucune, pourtant, ne le retient. Mais il s'est donné plus, en un instant, qu'un autre en dix années. Rien ne passera plus, paisiblement, à portée de sa pensée, de son désir, de sa main. Toute approche est pour lui le commencement de la possession. Et tout ce qu'il possède, il l'épuise. Tout ce qu'il aime, il le dévaste. Ce n'est pas que son cœur soit faux — le plus humain des cœurs, à la fois, et le plus déshumanisé — mais il enfante un rêve sans repos. Ce n'est pas qu'il prenne des masques, non : c'est le même visage, mais tour à tour si bouleversé, si profondément altéré d'une incroyable sincérité, qu'il apparaît méconnaissable...



" O Féodor Mikhaïlovitch, si ardent, si aigu et si humble, vous êtes profond et vrai entre les grands. Vous allez au delà de tous autres, sans doute... Dostoïevski, le cœur le plus profond, la plus grande conscience du monde moderne. "

Où faire intervenir, dans le domaine du sentiment, le concept de " perfection " ; et quelles notions ne point humilier devant celles de " grandeur " et de " plénitude " ?

" La force du style emporte tout — dit Suarès —, mais la profondeur du sentiment renferme tout, et le style même. "

L'*ordre* de Dostoïevski “ est un prodige quand il l'atteint ”. Suarès ajoute : “ Une telle œuvre, quand on l'a saisie, semble la merveille longtemps souhaitée par l'esprit. ” Et ailleurs : “ L'Occident énumère et calcule : il est nombre et géométrie. Le Russe évoque et pressent : il est mouvement intérieur et musique. ”

Dostoïevski a son ordre et sa mesure, qui ne sont pas les nôtres. J'essaierai, un jour, de l'expliquer à mon tour. Mais fera-t-on comprendre qu'un ordre existe en dehors du géométrique, une mesure qu'il ne faut pas assimiler à “ la moyenne des statistiques ”, une composition qui n'est point toute didactique ; et qu'une infaillible ordonnance dont l'esprit embrasse d'un seul coup toutes les proportions, n'est pas la seule figure de la beauté ?

“ *Toutes les sauvageries du monde ne valent pas un beau jardin à la française.* ” [1]

Peut-être diriez-vous encore, et dirai-je avec vous : toutes les beautés du monde ne valent pas la beauté française... Or, à cause de cette beauté-là, la plus belle de toutes, dont il emporte partout l'image dans son cœur, un artiste de France pourra, sans imprudence, s'aventurer à travers tous les pays du monde. A cause de ces beaux jardins-là, dont le modèle forma son âme et reste étendu

[1] Charles Péguy.

sous ses yeux, un bon ouvrier français saura, parmi les plus incultes sauvageries, tracer des jardins nouveaux. Des jardins de son invention. Des jardins que son cœur aura désirés, que ses mains auront disputés à la terre, et qui naîtront dans la nouveauté de la vie.

De quel usage, en effet, sera pour nous cette raison française ; de quelle valeur ce goût, cette mesure, ce style, si ne s'y conforment que des poètes sans génie, des dramaturges et des romanciers sans invention ? Quelle vertu garderont les règles dont plus rien de vivant ne vient épouver la résistance et la fermeté ? Quel orgueil tiré des méthodes, si ce ne sont qu'étais à soutenir un art débile, qu'instruments à ressasser une pensée recrue ?

Je vois trop de cœurs secs se faire mérite d'une retenue peu coûteuse ; trop de bouches pédantes remâcher les plus beaux mots français ; trop d'impuissants invoquer les plus difficiles ambitions de notre race...

Le bienfait de la culture, c'est de ne me dispenser de rien. Sa vigueur, je l'éprouve à mon intrépidité. Elle m'a bien formé, bien instruit : c'est afin de me permettre davantage ; et que je coure plus hardiment toute aventure ; et que j'informe à mon tour plus d'émotions, de curiosités et de vertus.

L'étroit accord avec moi-même où voudrait

m'enfermer une discipline sans périls, je ne le préfère pas toujours à cet appel sauvage que me jette un Dostoïevski, et qui vient déprendre mon âme d'une quiétude et d'un contentement où elle ne s'exerçait plus.

Ceux qui ne sont jamais sortis des beaux jardins ; comment ne se sentiraient-ils pas de jour en jour plus épris de cette splendide ordonnance, plus emprisonnés par elle ; plus éduqués, plus accablés par le génie des ancêtres ? Comment ne penseraient-ils pas : *tout a été fait*, et : *tout est dit ?*

Mais si leur âme est encore vivante, elle entendra quelque jour la voix même des ancêtres, la voix des créateurs, de ceux qui, défrichant la sauvagerie, ont fait régner sur elle la belle ordonnance des jardins. Et cette voix leur dira :

Qu'est-ce que la beauté du plus beau des jardins français, au prix de la beauté du monde ? Qu'est-ce que cette beauté parfaite, au prix de toutes les beautés dont le signe et l'expression n'ont pas été trouvés, au prix de toutes les choses inconnues ? Toutes les beautés que proposait la sauvagerie ne se sont point renoncées dans cet accomplissement que voici. Toute la beauté dont l'homme est capable ne s'est pas inscrite ici.

Tout n'a pas été dit, tout n'a pas été fait. Il nous reste un long travail à entreprendre, un long et dur travail, de beaucoup de jours et de beaucoup de peine. *C'est le fonds qui manque le moins.*

Chaque homme est un homme nouveau qui, selon la méthode et l'art des ancêtres, tracera son sillon vivant. Chaque homme recreusera sa place en ce monde. Chaque jeune homme recreusera la terre des ancêtres :

Un trésor est caché dedans
Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage
Vous le fera trouver : vous en viendrez à bout...



L'avertissement que nous apporte Dostoïevski, avec l'interrogation qu'il pose ; son appel, avec l'inquiétude qu'il soulève ; ce démenti qu'il donne au : *tout est dit* des esprits sans courage ; voilà le premier bienfait dont nous lui sommes redevables. De quel profit peut être son influence, il faudra tenter de le dire, et de le montrer. Nous reviendrons sans cesse à Dostoïevski, n'ayant jamais épuisé notre amour, notre étonnement ; n'ayant jamais fini d'éprouver ce qu'il a fait pour nous. Toute occasion de parler de lui doit être saisie. Celle-ci était heureuse entre toutes, qui rapproche de son nom le nom d'un très noble poète et les unit dans notre affection.

JACQUES COPEAU.

L'ANNONCE FAITE A MARIE

ACTE II

Quinze jours plus tard. Commencement de juillet. Midi.

Un grand verger complanté régulièrement d'arbres ronds. Plus haut, et un peu en retrait, l'enceinte et les tours, et les longs bâtiments aux toits de tuiles de Combernon. Puis le flanc de la colline abrupte qui s'élève. Et tout en haut la formidable arche de pierre de Monsanvierge sans aucune ouverture et ses cinq tours dans le type de la cathédrale de Laon, et la grande cicatrice blanche à son flanc de la brèche par où la Reine Mère de France vient de pénétrer.

Tout vibre dans le grand soleil.

UNE VOIX DE FEMME AU CIEL, du haut de la plus haute tour de Monsanvierge. —

Salve Regina mater misericordiae

Vita dulcedo et spes nostra salve

Ad te clamamus exules filii Hevae

Ad te suspiramus gementes et flentes in hâc lacrymarum valle

Eïa ergo advocata nostra illos tuos misericordes oculos ad nos converte

Et Jesum benedictum fructum ventris tui nobis post hoc exilium ostende

O clemens
O pia
O dulcis Virgo Maria.

(Longue pause pendant laquelle la scène reste vide.)

SCÈNE I

(Entrent la MÈRE et MARA)

MARA. — Qu'a-t-elle dit ?

LA MÈRE. — J'amenais cela tout en allant. Tu vois que depuis quelques jours elle a perdu sa gaieté.

MARA. — Elle ne parle jamais tant.

LA MÈRE. — Mais elle ne rit plus. Ça me fait de la peine.

C'est peut-être que Jacquin n'est pas là, mais il revient aujourd'hui.

— Et le père aussi est parti.

MARA. — C'est tout ce que tu lui as dit ?

LA MÈRE. — C'est ce que je lui ai dit, et le reste sans y rien changer, comme tu me l'as fait réciter :

Jacquin et toi : que tu l'aimes, et tout,

Et que cette fois il ne faut pas être bête et se laisser faire, ça je l'ai ajouté et je l'ai répété deux et trois fois ;

Et rompre le mariage qui est comme fait, contre la volonté du père.

Qu'est-ce que les gens donc penseraient ?

MARA. — Et qu'a-t-elle répondu ?

LA MÈRE. — Elle s'est mise à rire, et moi, je me suis mise à pleurer.

MARA. — Je la ferai rire !

LA MÈRE. — Ce n'est pas le rire que j'aime de ma petite fille, et moi aussi je me suis mise à pleurer.

Et je disais : "Non, non, Violaine, mon enfant !" ne sachant plus ce que je disais.

Mais elle de la main sans parler me fit signe qu'elle voulait être seule.

Ah ! qu'on a de mal avec ses enfants !

MARA. — Chut !

LA MÈRE. — Qu'y a-t-il ?

J'ai regret de ce que j'ai fait.

MARA. — Bien ! — La vois-tu là-bas au fond du clos ? Elle marche derrière les arbres. On ne la voit plus.

(Silence. — On entend derrière la scène un appel de cornet.)

LA MÈRE. — Voilà Jacquin qui revient. Je reconnais le son de sa corne.

MARA. — Eloignons-nous.

(Elles sortent)

SCÈNE II

(Entre JACQUES HURY)

JACQUES HURY. *(Il regarde tout autour de lui.)* — Je ne la vois pas.
Et cependant elle m'avait fait dire
Qu'elle voulait me voir ce matin même
Ici.

(Entre MARA. — Elle s'avance vers JACQUES et à six pas lui fait une révérence cérémonieuse)

JACQUES HURY. — Bonjour, Mara !

MARA. — Monseigneur, votre servante !

JACQUES HURY. — Quelle est cette grimace ?

MARA. — Ne vous dois-je point hommage ? n'êtes-vous pas le maître céans, ne relevant que de Dieu seul, comme le Roi de France lui-même et l'Empereur Charlemagne ?

JACQUES HURY. — Raillez, mais cela est vrai tout de même ! Oui, Mara, c'est beau ! Chère sœur, je suis trop heureux !

MARA. — Je ne suis pas votre *chère sœur !* Je suis votre servante puisqu'il le faut.

Homme de Braine ! fils de la terre serve ! je ne suis pas votre sœur, vous n'êtes pas de notre sang !

JACQUES HURY. — Je suis l'époux de Violaine.

MARA. — Vous ne l'êtes pas encore.

JACQUES HURY. — Je le serai demain.

MARA. — Qui sait ?

JACQUES HURY. — Mara, j'y ai mûrement pensé

Et je crois que vous avez rêvé cette histoire que vous m'avez racontée l'autre jour.

MARA. — Quelle histoire ?

JACQUES HURY. — Ne faites point l'étonnée.

Cette histoire du maçon, ce baiser clandestin au point du jour.

MARA. — C'est possible. J'ai mal vu. J'ai de bons yeux pourtant.

JACQUES HURY. — Et l'on m'a dit tout bas que l'homme est lépreux !

MARA. — Je ne vous aime pas, Jacques.

Mais vous avez le droit de tout savoir. Il faut que tout soit net et clair à Monsanvierge qui est en montrance sur tout le Royaume.

JACQUES HURY. — Tout cela sera tiré à jour en un moment.

MARA. — Vous êtes fin et rien ne vous échappe.

JACQUES HURY. — Je vois du moins que vous ne m'aimez pas.

MARA. — Là ! là ! Que disais-je ? que disais-je ?

JACQUES HURY. — Tout le monde ici n'est pas de votre sentiment.

MARA. — Vous parlez de Violaine ? Je rougis de cette petite fille.

Il est honteux de se donner ainsi,

Ame, chair, cœur, peau, le dessus, le dedans et la racine.

JACQUES HURY. — Je sais qu'elle est entièrement à moi.

MARA. — Oui.

Comme il dit bien cela ! comme il est sûr de ces choses qui sont à lui ! Brainard de Braine !

Ces choses seules sont à soi que l'on a faites, ou prises, ou gagnées.

JACQUES HURY. — Mais moi, Mara, vous me plaisez et je n'ai rien contre vous.

MARA. — Comme tout ce qui est d'ici sans doute ?

JACQUES HURY. — Ce n'est pas ma faute que vous ne soyez pas un homme et que je vous prenne votre bien !

MARA. — Qu'il est fier et content ! Regardez-le qui ne peut se tenir de rire !

Allons ! ne vous faites point de mal ! riez !

(Il rit)

Je connais bien votre figure, Jacques.

JACQUES HURY. — Vous êtes fâchée de ne pouvoir me faire de la peine.

MARA. — Comme l'autre jour pendant que le père parlait,
Riant d'un œil et pleurant sec de l'autre.

JACQUES HURY. — Ne suis-je pas maître d'un beau domaine ?

MARA. — Et le père était vieux, n'est-ce-pas ? Vous savez une chose ou deux de plus que lui ?

JACQUES HURY. — A chaque homme son temps.

MARA. — C'est vrai, Jacques, vous êtes un grand et beau jeune homme.
Le voilà qui devient tout rouge.

JACQUES HURY. — Ne me tourmentez pas.

MARA. — Tout de même, c'est dommage !

JACQUES HURY. — Qu'est-ce qui est dommage ?

MARA. — Adieu, époux de Violaine ! Adieu, maître de Monsanvierge, ah, ah !

JACQUES HURY. — Je vous ferai voir que je le suis.

MARA. — Prenez l'esprit d'ici alors, Brainard de Braine !

Il croit que tout est à lui comme un paysan, on vous fera voir le contraire !

Comme un paysan qui est à lui tout seul ce qu'il y a de plus haut au milieu de son petit champ tout plat !

Mais Monsanvierge est à Dieu et le maître de Monsanvierge est l'homme de Dieu, qui n'a rien

A lui, ayant tout reçu pour un autre.

C'est la leçon qu'on nous fait ici de père en enfant. Il n'y a pas de place plus altière que la nôtre.

Prenez l'esprit de vos maîtres, vilain !

(Fausse sortie)

Ah !

Violaine que j'ai rencontrée

M'a chargée d'un message pour vous.

JACQUES HURY. — Que ne le disiez-vous plus tôt ?

MARA. — Elle vous attend près de la fontaine.

SCÈNE III

La fontaine de l'Adoue. C'est un grand trou carré dans une paroi verticale de blocs calcaires. Un mince filet d'eau s'en échappe avec un bruit mélancolique. On voit suspendues à la muraille des croix de paille et des bouquets de fleurs desséchées, ex-voto.

Elle est entourée d'arbres épais et de rosiers formant berceau dont les fleurs abondantes éclatent sur la verdure.

JACQUES HURY. *(Il regarde qui vient par le sentier sinueux VIOLAINE toute dorée qui par moments resplendit sous le soleil entre les feuilles).* — O ma fiancée à travers les branches en fleurs, salut !

(VIOLAINE entre et se tient devant lui. Elle est vêtue d'une robe de lin et d'une espèce de dalmatique en drap d'or décoré de grosses fleurs rouges et bleues. La tête est couronnée d'une espèce de diadème d'émaux et d'orfèvrerie)

Violaine, que vous êtes belle !

VIOLAINE. — Jacques ! Bonjour, Jacques ! Ah, que vous êtes resté longtemps là-bas !

JACQUES HURY. — Il me fallait tout dégager et vendre, me rendre entièrement libre
Afin d'être l'homme de Monsanvierge seul
Et le vôtre.
— Quel est ce costume merveilleux ?

VIOLAINE. — Je l'ai mis pour vous. Je vous en avais parlé. Ne le reconnaissez-vous pas ?

C'est le costume des moniales de Monsanvierge, à peu près, moins le manipule seul, le costume qu'elles portent au chœur,

La dalmatique du diacre qu'elles ont privilège de porter, quelque chose du prêtre, elles-mêmes hosties,

Et que les femmes de Combernon ont le droit de revêtir deux fois :

Premièrement le jour de leurs fiançailles,

Secondement de leur mort.

JACQUES HURY. — Il est donc vrai, c'est le jour de nos fiançailles, Violaine ?

VIOLAINE. — Jacques, il est encore temps, nous ne sommes pas mariés encore !

Si vous n'avez voulu que faire plaisir à mon père, il est temps de vous reprendre encore, c'est de nous qu'il s'agit. Dites un mot seulement ; je ne vous en voudrai pas, Jacques.

Car il n'y a pas encore de promesse entre nous deux et je ne sais si je vous plais encore.

JACQUES HURY. — Que vous êtes belle, Violaine ! Et que ce monde est beau où vous êtes

Cette part qui m'avait été réservée !

VIOLAINE. — C'est vous, Jacques, qui êtes ce qu'il y a de meilleur au monde.

JACQUES HURY. — Est-il vrai que vous acceptez d'être à moi ?

VIOLAINE. — Oui, c'est vrai, bonjour, mon bien-aimé ! Je suis à vous.

JACQUES HURY. — Bonjour, ma femme ! bonjour, douce Violaine !

VIOLAINE. — Ce sont des choses bonnes à entendre, Jacques !

JACQUES HURY. — Il ne faudra plus jamais cesser d'être là ! Dites que vous ne cesserez plus jamais d'être la même et l'ange qui m'est envoyé !

VIOLAINE. — A jamais ce qui est à moi cela ne cessera pas d'être vôtre.

JACQUES HURY. — Et quant à moi, Violaine...

VIOLAINE. — Ne dites rien. Je ne vous demande rien. Vous êtes là et cela me suffit. Bonjour, Jacques !

Ah, que cette heure est belle et je n'en demande point d'autre.

JACQUES HURY. — Demain sera plus beau encore !

VIOLAINE. — Demain j'aurai quitté le vêtement magnifique.

JACQUES HURY. — Mais vous serez si près de moi que je ne vous verrai plus.

VIOLAINE. — Bien près de vous en effet !

JACQUES HURY. — Ta place est faite.

Violaine, que ce lieu est solitaire et que l'on y est en secret avec toi !

VIOLAINE, *tout bas.* — Ton cœur suffit. Va, je suis avec toi et ne dis pas un mot.

JACQUES HURY. — Mais demain aux yeux de tous je prendrai cette Reine entre mes bras.

VIOLAINE. — Prends-la et ne la laisse pas aller.

Ah prenez votre petite avec vous qu'on ne la retrouve plus et qu'on ne lui fasse aucun mal !

JACQUES HURY. — Et vous ne regretterez point à ce moment le lin et l'or ?

VIOLAINE. — Ai-je eu tort de me faire belle pour une pauvre petite heure ?

JACQUES HURY. — Non, mon beau lys, je ne puis me lasser de te considérer dans ta gloire !

VIOLAINE. — O Jacques ! dites encore que vous me trouvez belle !

JACQUES HURY. — Oui, Violaine !

VIOLAINE. — La plus belle de toutes les femmes et les autres ne sont rien pour vous ?

JACQUES HURY. — Oui, Violaine.

VIOLAINE. — Et que vous m'aimez uniquement comme l'époux le plus tendre aime le pauvre être qui s'est donné à lui ?

JACQUES HURY. — Oui, Violaine.

VIOLAINE. — Qui se donne à lui de tout son cœur, Jacques, croyez-le, et qui ne réserve rien.

JACQUES HURY. — Et vous, Violaine, ne me croyez-vous donc pas ?

VIOLAINE. — Je vous crois, je vous crois,

Jacques ! je crois en vous ! J'ai confiance en vous, mon bien-aimé !

JACQUES HURY. — Pourquoi donc cet air d'inquiétude et d'effroi ?

Montrez-moi votre main gauche.

(Elle la montre)

Mon anneau n'y est plus.

VIOLAINE. — Je vous expliquerai cela tout à l'heure, vous serez satisfait.

JACQUES HURY. — Je le suis, Violaine. J'ai foi en vous.

VIOLAINE. — Je suis plus qu'un anneau, Jacques. Je suis un grand trésor.

JACQUES HURY. — Oui, Violaine.

VIOLAINE. — Ah, si je me donne à vous,

Ne saurez-vous pas préserver votre petite qui vous aime ?

JACQUES HURY. — Voilà que vous doutez de moi encore.

VIOLAINE. — Jacques ! Après tout je ne fais aucun mal en vous aimant. C'est la volonté de Dieu et de mon père.

C'est vous qui avez charge de moi ! Et qui sait si vous ne saurez pas bien me défendre et me préserver ?

Il suffit que je me donne à vous complètement. Et le reste est votre affaire et non plus la mienne.

JACQUES HURY. — Et c'est ainsi que vous vous êtes donnée à moi, ma fleur-de-soleil ?

VIOLAINE. — Oui, Jacques.

JACQUES HURY. — Qui donc vous prendra d'entre mes bras ?

VIOLAINE. — Ah, que le monde est grand et que nous y sommes seuls !

JACQUES HURY. — Pauvre enfant ! je sais que votre père est parti.

Et moi aussi je n'ai plus personne avec moi pour me dire ce qu'il faut faire et ce qui est bien et mal.

Il faudra que vous m'aidiez, Violaine, comme je vous aime.

VIOLAINE. — Mon père m'a abandonnée.

JACQUES HURY. — Mais moi, Violaine, je vous reste.

VIOLAINE. — Ni ma mère ne m'aime, ni ma sœur, bien que je ne leur aie fait aucun mal.

Et il ne me reste plus que ce grand homme terrible que je ne connais pas.

(Il fait le geste de la prendre dans ses bras. Elle l'écarte vivement)

Ne me touchez pas, Jacques !

JACQUES HURY. — Suis-je donc un lépreux ?

VIOLAINE. — Jacques, je veux vous parler, ah, que c'est difficile !

Ne me manquez point, qui n'ai plus que vous seul !

JACQUES HURY. — Qui vous veut aucun mal ?

VIOLAINE. — Sachez ce que vous faites en me prenant pour femme !

Laissez-moi vous parler bien humblement, seigneur Jacques

Qui allez recevoir mon âme et mon corps en commande des mains de Dieu et de mon père qui les ont faits.

Et sachez la dot que je vous apporte qui n'est point celle des autres femmes,

Mais cette sainte montagne en prière jour et nuit devant Dieu, comme un autel toujours fumant,

Et cette lampe toujours allumée dont notre charge est de nourrir l'huile.

Et témoin n'est à notre mariage aucun homme, mais ce Seigneur dont nous tenons seul le fief,

Qui est le Tout-Puissant, le Dieu des Armées.

Et ce n'est point le soleil de Juillet qui nous éclaire, mais la lumière même de Sa face.

Aux saints les choses saintes ! Qui sait si notre cœur est pur ?

Jamais le mâle jusqu'ici n'avait manqué à notre race, toujours le sacré dépôt avait été transmis de père en fils,

Et voici que pour la première fois il tombe aux

mains d'une femme et qu'il devient objet de convoitise avec elle.

JACQUES HURY. — Violaine, non, je ne suis clerc, ni moine, ni béat.

Je ne suis pas le tourier et le convers de Monsanvierge.

J'ai une charge et je la remplirai

Qui est de nourrir ces oiseaux murmurants

Et de remplir ce panier qu'on descend du ciel chaque matin.

C'est écrit. C'est bien.

J'ai bien compris cela et me le suis mis dans la tête, et il ne faut pas m'en demander davantage.

Il ne faut pas me demander de comprendre ce qui est par dessus moi et pourquoi ces saintes femmes se sont murées là-haut dans ce pigeonnier.

Aux célestes le ciel et la terre aux terrestres.

Car le blé ne pousse pas tout seul et il faut un bon laboureur à celui d'ici.

Et cela, je peux dire sans me vanter que je le suis, et personne ne m'apprendra rien, ni votre père lui-même peut-être,

Car il était ancien et attaché à ses idées.

A chacun sa place, en cela est la justice.

Et votre père en vous donnant à moi

Ensemble avec Monsanvierge a su ce qu'il faisait, et cela était juste.

VIOLAINE. — Mais moi, Jacques, je ne vous aime pas parce que cela est juste.

Et même si cela ne l'était pas, je vous aimerais encore et plus.

JACQUES HURY. — Je ne vous comprends pas, Violaine.

VIOLAINE. — Jacques, ne me forcez pas à parler ! Vous m'aimez tant et je ne puis vous faire que du mal.

Laissez-moi ! il ne peut y avoir de justice entre nous deux ! mais la foi seulement et la charité. Eloignez-vous de moi quand il en est encore temps.

JACQUES HURY. — Je ne comprends pas, Violaine.

VIOLAINE. — Mon bien-aimé, ne me forcez pas à vous dire mon grand secret.

JACQUES HURY. — Un grand secret, Violaine ?

VIOLAINE. — Si grand que tout est consommé et vous ne demanderez pas de m'épouser davantage.

JACQUES HURY. — Je ne vous comprends pas.

VIOLAINE. — Ne suis-je pas assez belle en ce moment, Jacques ? Que me demandez-vous encore ?

Que demande-t-on d'une fleur

Sinon qu'elle soit belle et odorante une minute, pauvre fleur, et après ce sera fini.

La fleur est courte, mais la joie qu'elle a donnée une minute

N'est pas de ces choses qui ont commencement ou fin.

Ne suis-je pas assez belle ? Manque-t-il quelque chose ? ah ! je vois tes yeux, mon bien-aimé ! est-ce qu'il y a rien en toi qui en ce moment ne m'aime et qui doute de moi ?

Est-ce que mon âme n'est pas assez ? prends-la et je suis encore ici et aspire-la jusques aux racines qui est à toi !

Il suffit d'un moment pour mourir, et la mort même l'un dans l'autre

Ne nous anéantira pas plus que l'amour, et est-ce qu'il y a besoin de vivre quand on est mort ?

Que veux-tu faire de moi davantage ? fuis, éloigne-toi ! Pourquoi veux-tu m'épouser ? pourquoi veux-tu

Prendre pour toi ce qui est à Dieu seul ?

La main de Dieu est sur moi et tu ne peux me défendre !

O Jacques ! nous ne serons pas mari et femme en ce monde !

JACQUES HURY. — Violaine, quelles sont ces paroles étranges, si tendres, si amères ? par quels sentiers insidieux et funestes me conduisez-vous ?

Je crois que vous voulez m'éprouver et vous jouer de moi qui suis un homme simple et rude.

Ah, Violaine, que vous êtes belle ainsi ! et cependant j'ai peur et je vous vois dans ce vêtement qui m'effraie !

Car ce n'est point la parure d'une femme, mais le vêtement du Sacrificateur à l'autel,

De celui qui aide le prêtre, laissant le flanc découvert et les bras libres !

Ah, je le vois, c'est l'esprit de Monsanvierge qui vit en vous et la fleur suprême au dehors de ce jardin scellé !

Ah, ne tourne pas vers moi ce visage qui n'est plus de ce monde ! ce n'est plus ma chère Violaine.

Assez d'anges servent la messe au ciel !

Ayez pitié de moi qui suis un homme sans ailes et je me réjouissais de ce compagnon que Dieu m'avait donné, et que je l'entendrais soupirer, la tête sur mon épaule !

Doux oiseau ! le ciel est beau, mais c'est une belle chose aussi que d'être pris !

Et le ciel est beau ! mais c'est une belle chose aussi et digne de Dieu même, un cœur d'homme que l'on remplit sans en rien laisser vide.

Ne me damnez pas par la privation de votre visage !

Et sans doute que je suis un homme sans lumière et sans beauté

Mais je vous aime, mon ange, ma reine, ma chérie !

VIOLAINE. — Ainsi je vous ai vainement

averti et vous voulez me prendre pour femme, et vous ne vous laisserez pas écarter de votre dessein ?

JACQUES HURY. — Oui, Violaine.

VIOLAINE. — Qui a pris une épouse, ils ne sont plus qu'une âme en une seule chair et rien ne les séparera plus.

JACQUES HURY. — Oui, Violaine.

VIOLAINE. — Vous le voulez !

Il ne convient donc plus que je réserve rien et que je garde pour moi davantage

Ce grand, cet ineffable secret.

JACQUES HURY. — Encore ce secret, Violaine ?

VIOLAINE. — Si grand, Jacques, en vérité

Que votre cœur en sera rassasié,

Et que vous ne me demanderez plus rien,

Et que nous ne serons plus jamais arrachés l'un à l'autre.

Une communication si profonde

Que la vie, Jacques, ni l'enfer, ni le ciel même

Ne la feront plus cesser, ni ne feront cesser à jamais ce

Moment où je vous l'ai révélé dans la

Fournaise de ce terrible soleil ici présent qui nous empêchait presque de nous voir le visage !

JACQUES HURY. — Parle donc !

VIOLAINE. — Mais dites-moi d'abord une fois encore que vous m'aimez.

JACQUES HURY. — Je vous aime !

VIOLAINE. — Et que je suis votre dame et votre seul amour ?

JACQUES HURY. — Ma dame, mon seul amour.

VIOLAINE. — Dis, Jacques, ni mon visage ni mon âme ne t'ont suffi et ce n'est pas assez ?

Et moi aussi, t'es-tu laissé prendre à mes hautes paroles ? connais le feu dont je suis dévorée !

Connais-la donc, cette chair que tu as tant aimée !

Venez plus près de moi.

(Mouvement)

Plus près ! plus près encore ! tout contre mon côté. Asseyez-vous sur ce banc.

(Silence)

Et donnez-moi votre couteau.

(Il lui donne son couteau. Elle fait une incision dans l'étoffe de lin sur son flanc, à la place qui est sur le cœur et sous le sein gauche, et, penchée sur lui, des mains écartant l'ouverture, elle lui montre sa chair où la première tache de lèpre apparaît. Silence)

JACQUES HURY, *détournant un peu le visage.* — Donnez-moi le couteau.

(Elle le lui donne. Silence. Puis JACQUES s'éloigne de quelques pas, le dos à demi tourné, et il ne la regardera plus jusqu'à la fin de l'Acte.)

JACQUES HURY. — Violaine, je ne me suis pas trompé ? Quelle est cette fleur d'argent dont votre chair est blasonnée ?

VIOLAINE. — Vous ne vous êtes pas trompé.

JACQUES HURY. — C'est le mal ? c'est le mal, Violaine ?

VIOLAINE. — Oui, Jacques.

JACQUES HURY. — La lèpre !

VIOLAINE. — Certes vous êtes difficile à convaincre.

Et il vous faut avoir vu pour croire.

JACQUES HURY. — Et quelle est la lèpre la plus hideuse,

Celle de l'âme ou celle sur le corps ?

VIOLAINE. — Je ne puis rien dire de l'autre. Je ne connais que celle du corps qui est un mal assez grand.

JACQUES HURY. — Non, tu ne connais pas l'autre, réprouvée ?

VIOLAINE. — Je ne suis pas une réprouvée.

JACQUES HURY. — Infâme, réprouvée,
Réprouvée dans ton âme et dans ta chair.

VIOLAINE. — Ainsi vous ne demandez plus à m'épouser, Jacques ?

JACQUES HURY. — Ne te moque point, fille du diable !

VIOLAINE. — Tel est ce grand amour que vous aviez pour moi.

JACQUES HURY. — Tel est ce lys que j'avais élu.

VIOLAINE. — Tel est l'homme qui est à la place de mon père.

JACQUES HURY. — Tel est l'ange que Dieu m'avait envoyé.

VIOLAINE. — " Ah, qui nous arrachera l'un à l'autre ? Je t'aime, Jacques, et tu me défendras, et je sais que je n'ai rien à craindre entre tes bras."

JACQUES HURY. — Ne te moque point avec ces paroles affreuses !

VIOLAINE. — Dis,
Ai-je manqué à ma parole ? Mon âme ne te suffisait point ? As-tu assez de ma chair à présent ?
Oublieras-tu ta Violaine désormais et ce cœur qu'elle t'a révélé ?

JACQUES HURY. — Eloigne-toi de moi !

VIOLAINE. — Va, je suis assez loin, Jacques, et tu n'as rien à craindre.

JACQUES HURY. — Oui, oui,
Plus loin que tu ne l'as été de ton porc ladre !
Ce faiseur d'os à la viande gâtée !

VIOLAINE. — C'est de Pierre de Craon que vous parlez ?

JACQUES HURY. — C'est de lui que je parle, que vous avez baisé sur la bouche.

VIOLAINE. — Et qui vous a raconté cela ?

JACQUES HURY. — Mara vous a vus de ses yeux.
Et elle m'a tout dit, comme c'était son devoir,
Et moi, misérable, je ne la croyais pas !
Allons, dis-le ! mais dis-le donc ! c'est vrai ? dis que c'est vrai !

VIOLAINE. — C'est vrai, Jacques.
Mara dit toujours la vérité.

JACQUES HURY. — Et il est vrai que vous l'avez embrassé sur le visage ?

VIOLAINE. — C'est vrai.

JACQUES HURY. — O damnée ! les flammes de l'enfer ont-elles tant de goût que vous les ayez ainsi convoitées toute vivante ?

VIOLAINE, *très bas.* — Non point damnée.

Mais douce, douce Violaine ! douce, douce Violaine !

JACQUES HURY. — Et vous ne niez point que cet homme ne vous ait eue et possédée ?

VIOLAINE. — Je ne nie rien, Jacques.

JACQUES HURY. — Mais je t'aime encore, Violaine ! Ah, cela est trop cruel ! Dis quelque chose si tu as rien à dire et je le croirai ! Parle, je t'en supplie ! dis-moi que cela n'est pas vrai !

VIOLAINE. — Je ne puis pas devenir toute noire en un instant, Jacques, mais dans quelques mois déjà, quelques mois encore,
Vous ne me reconnaîtrez plus.

JACQUES HURY. — Dites-moi que tout cela n'est pas vrai.

VIOLAINE. — Mara dit toujours la vérité et cette fleur aussi sur moi que vous avez vue.

JACQUES HURY. — Adieu, Violaine !

VIOLAINE. — Adieu, Jacques.

JACQUES HURY. — Dites, qu'allez-vous faire, misérable ?

VIOLAINE. — Quitter ces vêtements. Quitter cette maison. Accomplir la loi. Me montrer au prêtre. Gagner...

JACQUES HURY. — Eh bien ?

VIOLAINE. — .... Le lieu qui est réservé aux gens de mon espèce.

La ladrerie là-bas du Géyn,

JACQUES HURY. — Quand cela ?

VIOLAINE. — Aujourd'hui. Ce soir même.

(Long silence)

Il n'y a pas autre chose à faire.

JACQUES HURY. — Il faut éviter le scandale.

Allez vous dévêtir et prendre un robe de voyage, et je vous dirai ce qu'il est convenable de faire.

(Ils sortent)

SCÈNE IV

La salle du Premier Acte.

LA MÈRE. — Le temps est toujours au beau. Voici huit jours qu'il n'a plu.

(Elle écoute)

On entend de temps en temps les cloches d'Arcy.

Dong ! Dong !

Qu'il fait chaud et que tout est énorme !

Que fait Violaine ? et Jacques ! qu'ont-ils à causer si longtemps ?

J'ai regret de ce que je lui ai dit.

(Elle soupire)

Et que fait le vieux fou ? Où est-il maintenant ?

Ah !

(Elle penche la tête)

MARA, *entrant vivement.* — Ils viennent ici. Je pense que le mariage est rompu. M'entends-tu ?

Tais-toi,

Et ne va pas rien dire.

LA MÈRE. — Comment ?

O méchante ! vilaine ! tu as obtenu ce que tu voulais !

MARA. — Laisse faire. Ce n'est qu'un moment. D'aucune façon

Ça ne se serait fait. Puisque c'est moi donc

Qu'il doit épouser et non pas elle. Cela sera mieux pour elle mêmement. Il faut que cela soit ainsi. Entends-tu ?

Tais-toi !

LA MÈRE. — Qui t'a dit cela ?

MARA. — Est-ce que j'ai besoin qu'on me dise quelque chose ? J'ai tout vu en plein dans leurs figures. Je les ai chopés tout chauds. J'ai tout débrouillé en rien-temps.

Et Jacques, le pauvre bonhomme, il me fait pitié.

LA MÈRE. — J'ai regret de ce que j'ai dit !

MARA. — Tu n'as rien dit, tu ne sais rien, tais-toi !

Et s'ils te disent quelque chose, n'importe quoi qu'ils te racontent,

Dis comme eux, fais ce qu'ils voudront. Il n'y a plus rien à faire.

LA MÈRE. — J'espère que tout est pour le mieux.

SCÈNE V

(Entrent JACQUES HURY, puis VIOLAINE tout en noir, habillée comme pour un voyage.)

LA MÈRE. — Qu'est-ce qu'il y a, Jacques ? Qu'est-ce qu'il y a, Violaine ?

Pourquoi est-ce que tu as mis ce costume comme si tu allais partir ?

VIOLAINE. — Je vais partir aussi.

LA MÈRE. — Partir ? partir toi aussi ?

Jacques ! que s'est-il passé entre vous ?

JACQUES HURY. — Il ne s'est rien passé.

Mais vous savez que je suis allé voir ma mère à Braine et j'en reviens à l'heure même.

LA MÈRE. — Eh bien ?

JACQUES HURY. — Vous savez qu'elle est vieille et infirme.

Elle dit qu'elle veut voir et bénir

Sa bru avant de mourir.

LA MÈRE. — Ne peut-elle attendre le mariage ?

JACQUES HURY. — Elle est malade, elle ne peut attendre.

Et ce temps de la moisson aussi où il y a tant à faire

N'est pas celui de se marier.

Nous avons causé de cela tout à l'heure, Violaine et moi, tout à l'heure bien gentiment,

Et nous avons décidé qu'il était préférable d'attendre

L'automne.

Jusque là elle sera à Braine chez ma mère.

LA MÈRE. — C'est toi qui le veux ainsi, Violaine ?

VIOLAINE. — Oui, mère.

LA MÈRE. — Mais quoi ! est-ce que tu veux partir aujourd'hui même ?

VIOLAINE. — Ce soir même.

JACQUES HURY. — C'est moi qui l'accompagnerai.

Le temps presse et l'ouvrage aussi en ce mois de foin et de moisson. Je ne suis déjà resté que trop longtemps absent.

LA MÈRE. — Reste, Violaine ! Ne t'en va pas de chez nous, toi aussi !

VIOLAINE. — Ce n'est que pour un peu de temps, mère !

LA MÈRE. — Un peu de temps, tu le promets ?

JACQUES HURY. — Un peu de temps, et quand viendra l'automne,

La voici avec nous de nouveau, pour ne plus nous quitter.

LA MÈRE. — Ah, Jacques ! pourquoi la laissez-vous partir ?

JACQUES HURY. — Croyez-vous que cela ne me soit pas dur ?

MARA. – Mère, ce qu'ils disent tous les deux est raisonnable.

LA MÈRE. — Il est dur de voir mon enfant me quitter.

VIOLAINE. — Ne soyez pas triste, mère !

Qu'importe que nous attendions quelques jours? Ce n'est qu'un peu de temps à passer.

Ne suis-je pas sûre de votre affection ? et de celle de Mara ? et de celle de Jacques, mon fiancé ?

Jacques, n'est-ce pas ? Il est à moi comme je suis à lui et rien ne peut nous séparer ! Regardez-moi, cher Jacques. Voyez-le qui pleure de me voir partir !

Ce n'est point le moment de pleurer, mère ! ne suis-je pas jeune et belle, et aimée de tous ?

Mon père est parti, il est vrai, mais il m'a laissé l'époux le plus tendre, l'ami qui jamais ne m'abandonnera.

Ce n'est donc point le moment de pleurer, mais

de se réjouir. Ah, chère mère, que la vie est belle et que je suis heureuse !

MARA. — Et vous, Jacques, que dites-vous ? Vous n'avez pas un air joyeux.

JACQUES HURY. — N'est-il pas naturel que je sois triste ?

MARA. — Sus ! ce n'est qu'une séparation de quelques mois.

JACQUES HURY. — Trop longue pour mon cœur.

MARA. — Ecoute, Violaine, comme il a bien dit ça !

Eh quoi, ma sœur, si triste vous aussi ? Souriez-moi de cette bouche charmante ! Levez ces yeux bleus que notre père aimait tant. Voyez, Jacques ! Regardez votre femme, qu'elle est belle quand elle sourit !

On ne vous la prendra pas ! qui serait triste quand il a pour éclairer sa maison ce petit soleil ?

Aimez-nous la bien, méchant homme ! Dites-lui de prendre courage.

JACQUES HURY. — Courage, Violaine !

Vous ne m'avez pas perdu, nous ne sommes pas perdus l'un pour l'autre !

Voyez que je ne doute pas de votre amour, est-ce que vous doutez du mien davantage ?

Est-ce que je doute de vous, Violaine ? est-ce

que je ne vous aime pas, Violaine ? Est-ce que je ne suis pas sûr de vous,

Violaine !

J'ai parlé de vous à ma mère, songez qu'elle est si heureuse de vous voir.

Il est dur de quitter la maison de vos parents. Mais où vous serez vous aurez un abri sûr et que nul n'enfreindra.

Ni votre amour, ni votre innocence, chère Violaine, n'ont à craindre.

LA MÈRE. — Ce sont des paroles bien aimables.

Et cependant il y a en elles, et dans celles que tu viens de me dire, mon enfant,

Je ne sais quoi d'étrange et qui ne me plaît pas.

MARA. — Je ne vois rien d'étrange, ma mère !

LA MÈRE. — Violaine ! si je t'ai fait de la peine tout-à-l'heure, mon enfant,

Oublie ce que je t'ai dit.

VIOLAINE. — Vous ne m'avez point fait de peine.

LA MÈRE. — Laisse-moi donc t'embrasser.

(Elle lui ouvre les bras)

VIOLAINE. — Non, mère.

LA MÈRE. — Eh quoi ?

VIOLAINE. — Non.

MARA. — Violaine, c'est mal ! as-tu peur que

nous te touchions ? pourquoi nous traites-tu ainsi comme des lépreux ?

VIOLAINE. — J'ai fait un vœu.

MARA. — Quel vœu ?

VIOLAINE. — Que nul ne me touche.

MARA. — Jusqu'à ton retour ici ?

(Silence. Elle baisse la tête)

JACQUES HURY. — Laissez-la. Vous voyez qu'elle a de la peine.

LA MÈRE. — Eloignez-vous un instant.

(Ils s'éloignent)

Adieu, Violaine !

Tu ne me tromperas pas, mon enfant, tu ne tromperas pas la mère qui t'a faite.

Ce que je t'ai dit est dur, mais vois-moi qui ai bien de la peine qui suis vieille.

Toi, tu es jeune et tu oublieras.

Mon homme est parti et voici mon enfant qui se détourne de moi.

La peine qu'on a n'est rien, mais celle qu'on a faite aux autres

Empêche de manger son pain.

Songe à cela, mon agneau sacrifié, et dis-toi : Ainsi je n'ai fait de la peine à personne.

Je t'ai conseillé ce que j'ai cru le meilleur ! ne m'en veuille pas, Violaine ! sauve ta sœur, est-ce qu'il faut la laisser se perdre ?

Et voici le bon Dieu avec toi qui est ta récompense.

C'est tout. Tu ne reverras plus ma vieille figure. Que Dieu soit avec toi !

Et tu ne veux pas m'embrasser, mais je puis au moins te bénir, douce, douce Violaine !

VIOLAINE. — Oui, mère ! oui, mère !

(Elle s'agenouille, et LA MÈRE fait le signe de la croix au dessus d'elle)

JACQUES HURY, *revenant.*—Venez, Violaine, il est temps.

MARA. — Va et prie pour nous.

VIOLAINE, *criant.* — Je te donne mes robes, Mara, et toutes mes affaires !

N'aie pas peur, tu sais que je n'y ai pas touché.

Je ne suis pas entrée dans cette chambre.

— Ah, ah ! ma pauvre robe de mariée qui était si jolie !

(Elle écarte les bras comme pour chercher un appui. Tous demeurent éloignés d'elle. Elle sort en chancelant suivie de JACQUES.)

(*A suivre*) PAUL CLAUDEL.

CHRONIQUES

LES POÈMES

Considérations générales

Nous assumons ici une tâche bien délicate. Il ne s'agit pas pour nous de rendre compte de tous les volumes de vers, mais de discerner parmi eux lesquels sont susceptibles d'ajouter, fût-ce un atome précieux, au trésor de la poésie... Or, aussi nombreux, encombrants, se poussent à l'étalage des libraires les ouvrages en vers, autant la poésie nous semble s'obstiner à demeurer discrète et rare.

Il ne sied pas que notre siècle s'en afflige : elle fut rare dans tous les temps, plus rare en certains temps qu'en celui-ci, peut-être. Elle ne connut jamais l'abondance qu'aux époques sans autre tradition qu'orale, où la culture, pour franchir l'épaisseur des âges, se trouvait tenue de s'y condenser ; où la langue encore en travail cherchait dans les œuvres de ses poètes l'exemple de la forme la plus accomplie...

Du jour où elle cessa d'être utile, et pour mieux dire utilitaire, elle se porta à l'autre pôle des soucis de l'esprit humain et devint entre tous les genres le plus gratuit et le plus solitaire, le plus parcimonieux et le plus nécessairement individuel. Dans son emploi premier, la grande presse l'a remplacée.

Mais du moins gardait-elle de son origine — et là est le nœud du problème — son double caractère inné de spontanéité inventive et de perfection formelle. Elle persistait à naître de ces deux contraires ; elle continuait à exiger de soi

une harmonie chaque fois neuve, chaque fois juste et souveraine ; elle prétendait demeurer, selon son essence, commencement et fin, liberté et nécessité.

On compterait dans chaque siècle les écrivains élus qui furent le terrain de cette éclosion anachronique, l'instrument de ce paradoxal miracle. Combien, classés poètes et grands poètes, ne ressentirent l'envolée qu'une fois, tel dans un seul de ses poèmes, tel dans une seule de ses strophes, ou moins encore dans l'inflexion furtive d'un ou deux de ses vers, pas plus !... Combien, hélas ! l'auront sommée — et vainement — de se produire !

Il est urgent d'insister là-dessus. Si le *sens poétique* est en somme commun, banal, presque unanime, au même titre que l'intuition ; si *l'aspiration poétique* tourmente un peuple de jeunes hommes, et si, de cette aspiration de jeunesse, beaucoup ne guérissent jamais ; *le don d'inspiration*, *le don d'expression poétique*, le don créateur, en un mot, tient les aspirants à distance et ne délie que quelques voix.



Il est pourtant certaines terres, certaines races privilégiées où la faculté de chanter s'est conservée, même en notre temps, moins avare. N'avons-nous pas tout près de nous l'exemple du lyrisme anglais, dont la rumeur a rempli le siècle dernier d'une sorte de rire édénique, que n'a pu étouffer le tonnerre semi-oratoire et semi-lyrique d'Hugo ? Le chant lyrique semble lié à la plus lointaine tradition de l'âme anglaise. Reconnaissons, sans trop rougir, qu'il ne constitue pas un trait originel de notre tradition à nous.

Quant à moi, je ne saurais croire que notre Renaissance, dans son apparente rupture avec le passé médiéval, dans son rattachement à la culture humaniste latine, soit l'explication suffisante de l'orientation de nos facultés vers un jeu plus

intellectuel que lyrique — et son premier effet ne fut-il pas de susciter le délire de la Pléiade ? — Non ! on n'assimile bien que ce qu'on est né pour assimiler. A quelques exceptions près, remarquons que nos vieux poètes, même égarés dans les puérilités de l'allégorie, furent poètes moyens, poètes de bon sens.

C'est là un fait : il faudra tenir compte en nous, à quelque époque qu'on nous prenne, d'un besoin naturel d'élucidation logique, qui est proprement notre marque et qui détruira plutôt le lyrisme qu'il ne se laissera détruire par lui. Notre premier acte intellectuel est pour comprendre, le second pour construire. Nous apprendrons ensuite à goûter le vertige de l'inconscient, à aimer nos émotions pour elles-mêmes — mais seulement plus tard.

Le problème lyrique va donc se compliquer en France de l'intrusion d'un nouvel élément avec lequel il n'est intuition si obscure qui ne soit obligée d'entrer en composition, avant d'animer le poème : un élément inéluctable d'intelligibilité. On comprendra comment, sous des conditions si étroites, le lyrisme, chez nous, eut toujours tant de peine à se dégager soit du didactisme, soit de l'éloquence, soit de l'analyse abstraite, et qu'il fasse figure dans les lettres françaises, plus que nulle part ailleurs, d'exception.



Aussi bien, au cours de ces derniers siècles, n'aura-t-il donné toute sa mesure en France, que stimulé par des exemples étrangers. Il est oiseux de rappeler à quelles sources s'abreuvèrent les meilleurs génies romantiques; ce que Baudelaire acquit dans la fréquentation de Poë... Verlaine, si fortement ivre du vin de terroir, avait gardé la chanson de Tennyson dans l'oreille. Et ce n'est pas simplement par hasard que le groupe dit symboliste, avoua tant d'attaches avec la souche du lyrisme anglo-saxon. Il était devenu urgent d'incorporer à

notre âme trop raisonneuse un peu du rêve des poètes anglais. Nous leurs dûmes un chant nouveau et la révélation de certaine vertu musicale, restée trop longtemps sans culture dans notre langue, en dépit des indications de Racine, et qu'il nous semble aujourd'hui incroyable d'avoir jamais pu ignorer.

C'est là le fait littéraire le plus important qui se soit produit chez nous depuis la révolution romantique. Nous devrons sans cesse nous y référer dans ces entretiens. Toute la poésie présente doit aux symbolistes tribut.

Que la réaction ait été excessive, que le souci d'impressionnisme et de suggestion directe ait parfois chassé tout autre souci, qu'on ait même perdu de vue la raison... je suis prêt à en convenir. L'œuvre de Mallarmé, les géniales *Illuminations* de Rimbaud en font foi. Mais, tandis que revient à nous la sagesse, nous recueillons le bénéfice de ces nécessaires folies. Le lyrisme français garde un tressaillement profond qui lui interdit de longtemps toute retombée dans la prose. Allons-nous assister à l'accord des contraires, après tant d'oscillations ? Ce serait le but idéal vers lequel devrait tendre aujourd'hui tout poète. Nous nous réjouissons ici d'avoir à noter ces efforts.

HENRI GHÉON.

LES ROMANS

L'Envers du décor [1] est un recueil de six nouvelles ou récits, dont deux au moins : *Le Mensonge du Père* et *Les Moreau-Janville* atteignent les proportions de véritables petits romans. Ils sont, en effet, chargés de matière psychologique et compliqués de nombreuses péripéties.

Au seuil du livre, une manière de préface expose quelques unes des idées de l'auteur sur le roman, sur l'art en général, dans ses rapports avec la science. M. Paul Bourget nous avertit qu'il y a " un élément dans l'Art qui n'est pas dans la Science "; et que cet élément c'est " l'illusion "; mais qu'enfin " la Science est à la base même de l'Art ". M. Paul Bourget estime que " le romancier et le dramaturge, quand ils inventent vivant, ne sauraient être en contradiction avec la Psychiatrie, par exemple... " Voilà qui est bien intéressant ! Et, en effet : " Quand Shakespeare imagine Othello, il lui donne tous les traits de ce délire de la jalousie rangé aujourd'hui parmi les *psychoses dégénérées progressives*... Quand Molière imagine Argan, il dessine un type de neurasthénie mélancolique dont le tableau clinique pourrait prendre place dans un *Précis* aussi technique que celui de Régis, sans qu'un trait en soit changé. Balzac, pareillement, quand il a prêté à Ursule Mirouet des phénomènes de double vue, s'est trouvé avoir décrit un *délire onirique systématique* que Gilbert Ballet aurait pu citer dans sa belle leçon donnée, l'été dernier, à Sainte-Anne, sur ce curieux sujet. "

D'aussi probants exemples pourraient être, au dire de l'érudit

[1] Par Paul Bourget (*Plon-Nourrit*).

romancier, "multipliés". Heureusement, M. Paul Bourget ne multiplie point. Mais il tire sa conclusion. C'est que : "l'effort du génie littéraire consiste simplement à découvrir, par intuition, les lois que les savants découvrent par une méthode plus humble et plus patiente." Voilà...

Ne disputons pas sur cet effort qui consiste à "découvrir par intuition" des *lois*. Il y a là une conception très défendable de la démarche du romancier. Et ce serait fort bien s'il *découvrait*, en effet, ces lois. Mais le danger c'est qu'un romancier d'aujourd'hui, et de l'école de M. Bourget, ne s'ingénie dans son œuvre qu'à les vérifier, les ayant apprises, empruntées des écrits de quelque savant spécialiste, — Régis ou Gilbert Ballet. Peu importe ! dira sans doute M. Paul Bourget, pourvu que l'artiste voie "ces lois *en action*". Et lisez bien, je vous prie, la petite phrase que voici : "L'artiste, lui, *y ajoute* le mouvement".

Ce n'est pas d'un hasard de plume qu'est résulté cet "*y ajoute*". Je crois y discerner, pour ma part, toute une confession...

L'artiste de M. Paul Bourget n'est pas séduit, requis par des images prenantes. Il ne sympathise pas. Pour s'intéresser, il a besoin de comprendre *d'abord*. Il remplace le don d'étonnement par un système d'investigation. Il est comme le médecin qui, devant un visage étrange, une figure pathétique, diagnostique aussitôt certaines particularités anatomiques, certaines modifications des organes... Cet artiste se renseigne, se documente. Puis il met en œuvre ses notes, il illustre sa documentation. A des matériaux sans vie, il *ajoute* le mouvement. (Je dis qu'il l'y ajoute, et ne l'y infuse pas). Ce sont deux opérations distinctes, successives, que relient entre elles l'artifice du talent et les procédés du métier. La froide intelligence intervient seule dans la première, et sans doute, dans la seconde, a-t-elle encore la plus grande part. De l'une et l'autre l'émotion créatrice est absente, et cette faculté unique, mystérieuse, divi-

natrice, aussi éloignée des "sévères disciplines scientifiques" qu'elle est distante des expédients littéraires : faculté vivante qui épouse la vie, l'absorbe et la restitue ; qui engendre l'œuvre vivante et non "la mortelle théorie"; qui crée en mouvement, qui est mouvement.

Pour vivre, il ne suffit pas, comme le veut M. Bourget, qu'une œuvre écrite soit "un témoignage de la vérité". Il importe qu'elle soit cette vérité. Et rien ne nous met en possession de la vérité, si ce n'est une sorte d'amour qui reste indéfinissable. M. Paul Bourget aura beau parler de "soumission à l'objet", vanter les conseils de Sainte-Beuve et de Taine, je sais qu'il entend à sa manière ce terme de "vérité" dont il abuse ; et que c'est une manière stérile...

Mais ouvrons le volume.

C'est ici le désert de la psychologie... Une implacable et monotone lumière. Tout est juste, exact et successif, sur le même plan. On ne voit point de limites. Et pourtant, comme elle est bornée cette psychologie qui tout entière se résout en des explications ! Comme elles sont ingrates et laborieuses ces aventures fabriquées !

M. Paul Bourget est aussi peu romancier qu'Alexandre Dumas fils était peu dramaturge. Il est totalement déshérité de cette simple et saine passion, l'essentielle du romancier : la passion de conter des histoires. Il disserte, il discourt. Il a de l'éloquence et de la compétence. Visiblement il veut nous "épater". Mais je crois que, bien davantage encore, il s'épate lui-même. Et ses personnages sont admirablement dressés à ne point lui couper la parole. C'est qu'ils ne sont pas des personnages, mais des sujets d'hôpital, des pièces de laboratoire, des témoins anatomiques, au sujet desquels le professeur fait la leçon. Il la fait très bien. Ah ! le "mécanisme" est parfaitement décrit. Il est visible, tangible. Tous les éléments en sont dissociés. Mais quand il s'agira, tout à l'heure, de les aggréger, de les galvaniser à neuf, d'y réinsuffler le mouvement ; quand il

faudra refaire la vie : non, non ! ce n'est plus la même chose, ce n'est pas le même jeu ! Les méthodes du savant font brusquement place au truc du prestidigitateur. Le bonhomme qu'on nous montre maintenant dans la vie, allant, parlant, *n'est pas le même* que celui dont nous avons vu naguère les membres épars sur la table d'opération. Il y a eu substitution.

Dans le laboratoire de M. Bourget les passions sont éventées. On les montre trop, on en parle trop. Elles ont perdu leur potentiel. Ce ne sont pas elles qui font le drame. Et d'ailleurs, étant toutes dénoncées d'avance, elles n'ont pas à produire leurs preuves, à se manifester par l'action, qui n'est ici qu'un divertissement de l'analyse. Rien, ici, qui ressemble à l'entraînement de la découverte. C'est une théorie des événements et des personnages, faite par l'auteur *d'après* un drame qui s'est ailleurs déroulé, d'après une histoire vraie où l'auteur n'est pas, où ne nous sommes pas après lui engagés, et qui est déjà refroidie, périmée.

M. Paul Bourget sait tout. Son unique souci est de montrer qu'il sait tout, et de tout dire. Dès ses premiers livres, M. Paul Bourget savait tout de ce qui concerne le cœur humain. Or, depuis quelques années, il s'est fait d'intrépides certitudes sur les réalités morales, sociales et métaphysiques. Sa psychologie s'est aggravée d'une philosophie. De sorte que son esprit généralisateur ne connaît plus d'entraves. Au dossier de ses personnages — fût-ce dans une simple nouvelle — il trouve le moyen de verser la somme de ses lectures. Si bien que ses récits et ses dialogues ne sont pas seulement hachés de notations et remarques savantes dans le goût de celle-ci : « La première fureur de la jalousie l'aurait peut-être conduit au meurtre. Son teint brouillé l'indiquait assez : chez lui, la place la plus faible, ce *locus minoris resistentiae* dont parlait le médecin classique, était le foie. »... mais encore d'apophtegmes et de sentences, de professions de foi, d'apostrophes et d'invectives, de prosopopées et de méditations historiques.

Les récents écrits de M. Paul Bourget, aussi bien dramatiques que romanesques, marquent une tendance au sublime des grands sentiments et des grandes situations. Cela est très caractérisé dans son dernier recueil. Je ne veux pas seulement dire que ce goût qu'il a pris du théâtre pût l'induire à gonfler la voix ; à préférer aussi à l'enchaînement égal et logique des événements, les péripéties plus grossières et plus imprévues que motive surtout la nécessité d'un " effet ". Je crois observer en outre que ses aspirations morales et l'exigence de ses thèses philosophiques et sociales l'entraînent, peut-être à son insu, dans un sens où ne le conviait pas naturellement sa recherche scientifique. Celle-ci lui proposait pour but une vérité froide, mais patiente et sincère. Celles-là le poussent, au contraire, vers des formules d'un poncif chaleureux et sommaire, où la voix du sang et l'honneur de la race jouent un rôle subversif. M. Bourget, cependant, ne paraît guère gêné par cet écart qu'il y a entre les méthodes de son analyse et la qualité de son imagination. Il ne songe point à résigner sa première manière en faveur de la seconde. Il ne les concilie même pas. Mais il les emploie tour à tour et simultanément, comme si elles se faisaient suite, comme si elles s'engendraient et se légitimaient réciproquement. Seulement, au moment où il aborde le drame, il lâche la psychologie, il la laisse pour compte et, résolument, saute en plein arbitraire.



Le nouveau volume de M. Abel Hermant[1] ne sera pas d'un grand appoint à la série de ces " mémoires pour servir à l'histoire de la société " que l'aimable chroniqueur poursuit avec une si jolie désinvolture. Il est spirituel, léger, superficiel. C'est d'ailleurs un livre charmant, écrit et composé avec une rare décence, dont l'affectation est à peine sensible, dont l'ironie continue ne

[1] *Les Renards* (Louis Michaud).

paraît point monotone tant elle est nuancée. Et je pensais, en le lisant, qu'elle n'est sans doute pas si aisée à tenir, dans la mesure où nous la voyons chez Abel Hermant, cette attitude de l'esprit qui consiste à trouver, à montrer le défaut léger de de toute chose ; à faire à tout sentiment, à toute pensée, à toute institution une objection modérée. La notion d'"humour" pur décentre, déséquilibre, désagrège le spectacle du monde. Au regard d'une observation qui ne veut être ni sérieuse, ni convaincue, ni agressive, la vie perd toute cohésion et toute raison d'être. C'est une mêlée de fantoches dont le geste serait affreux, s'il n'était de si peu d'amplitude, si l'observateur n'apportait dans son cynisme même tant de prudence et de retenue. Et peut-être l'auteur d'un livre comme *les Renards* sent-il parfois la lassitude de cette posture où il s'est mis de n'appuyer jamais sa pensée sur quelque chose de réel et de solide ; est-il tenté de changer de ton, et voudrait-il aplanir son esprit de ce faux pli qui lui fait tout prendre à rebours ? C'est une pratique un peu fatigante, justement parce qu'elle est un peu facile, celle du contre-pied. C'est une psychologie un peu courte, et il faut un bien grand talent pour la manier sans lourdeur, celle qui s'inflige systématiquement de montrer la doublure de toutes les affections du cœur, de renverser toutes les propositions de l'esprit, de dénoncer jusque dans ses plus faibles mouvements l'inconséquence des mœurs.

Les héros de M. Abel Hermant sont assez semblables aux personnages des revues de fin d'année. On se divertit d'autant plus au couplet malicieux que le compère leur décoche au passage, qu'on est plus avisé de leur identité et qu'on distingue mieux, sous leur poudre et leur fard, les traits de leur visage véritable. Ajoutez à cela que cette chronique romanesque étant rédigée presque au jour le jour, les sujets d'actualité qu'elle exploite sont un peu défraîchis déjà quand elle nous les présente. Et du moment que nous en avons vu défiler deux ou trois, nous nous attendons bien aux autres. Ils nous déçoivent

s'ils s'abstiennent ; et, s'ils paraissent, ils ne nous divertissent pas extrêmement.

Mais cette occasion-ci n'est pas la bonne pour parler comme il convient du remarquable écrivain qu'est M. Abel Hermant...



De l'un à l'autre amour [1] est un livre un peu long, égal, austère et monotone. Il a l'accent pudique et secret d'une confession. On ne saurait lui reprocher sa teinte grise. C'est bien le ton qui convenait à ce récit de tendresse humaine et d'angoisse religieuse, à cette histoire très simple et constamment attachante d'une âme que le bonheur terrestre vient déposséder de sa foi et qui, dans le malheur, ressent le besoin de Dieu. L'auteur a choisi la composition la plus naïve, celle qui permettait à sa pensée de rester le plus près d'elle-même, le plus attachée au sentiment, et d'avancer en se développant de sa propre force. Il serait vain de chercher ici du raffinement psychologique, de la parure littéraire, de l'invention romanesque. La sincérité emporte tout. Pas une intonation qui soit forcée. Pas un mot qui soit faux. Le drame est posé avec justesse, avec une puissance contenue, quelquefois avec grander. Et l'on est saisi par la gravité des dialogues brefs, chargés de sens, où se trahissent des sentiments essentiels, nourris dans un profond silence.

JACQUES COPEAU.

[1] Par Noëlle Roger (*Perrin*).

LE THÉÂTRE

Le Théâtre Michel a repris *la Brebis*, deux actes par où débuta, en 1896, l'auteur des *Miettes* et de l'*Indiscret*. M. Edmond Sée avait alors vingt ans. Lorsqu'on invoque la jeunesse d'un auteur, c'est pour y chercher des excuses à un manque d'expérience et de maturité. Ici, c'est au contraire pour ajouter de l'étonnement à l'admiration que méritent tant de perspicacité, de sûreté et de finesse.

Il y a dans *la Brebis* correspondance exacte entre le mode d'expression et la donnée de la pièce. Ce n'est pas un grand sujet. C'est une proposition de psychologie parfaitement posée et délimitée, parfaitement illustrée. Dès la première scène, l'auteur prend soin de nous avertir : " C'est un petit bout de femme délicieux qui m'aimerait beaucoup si je la respectais, dit Pierre. Oui, une manie qu'elle a : une peur d'être trop la fillette d'amour et pas assez l'amie du cœur et de l'esprit ". Et le vieil oncle qui connaît la vie lui répond : " Ces enfants-là, quand ça nous aime, ça veut se hausser jusqu'à nos âmes par de grands sacrifices. Elles veulent, qu'au lieu de rire toujours avec elles, on leur parle quelquefois sérieusement, gravement même; qu'on leur demande de petites choses très héroïques qui leur feront jouer un rôle moral. Lorsqu'on le leur a procuré, ce rôle, elles en sont fières, mais, je te le dis, ça ne dure pas. Leur amour propre n'est pas là. Quand elles nous aiment, il est dans notre amour à nous. Et au bout d'un temps, si cet amour les force de quitter leur lourde robe de dignité dont elles ont joui délicieusement... quelques minutes... elles sont bien contentes tout de même et bien fières de la dépouiller sous nos baisers."

Pierre est amant de cœur. Parce qu'il est aimé, tout ce qu'il dit est flatteur, tout ce qu'il souhaite est agréable. Parce que Michiels n'est pas aimé, tout est odieux en lui, ses prévenances, son amour, sa colère et, dans la détresse financière où il se débat, ses appels, et cet éperdu besoin d'être compris et soutenu qui convainc si facilement les femmes indécises. Mais Lucienne ne fait même pas l'effort d'écouter. Or il se trouve que la ruine de Michiels entraînera celle de Pierre. Celui-ci n'a pas besoin d'une hypocrisie bien savante pour persuader sa maîtresse : il y a une belle tâche à remplir, il faut soutenir Michiels, lui donner ce réconfort qui le fera triompher des obstacles. Flattée en sa vanité de petite femme entretenue, Lucienne s'essaie à son nouveau rôle. Dérouté, fou de joie, Michiels mord à l'appât. Le naïf égoïsme a beau percer sous le zèle indiscret de sa maîtresse, telle est sa soif de sympathie qu'un instant il se croit aimé. Imprudemment, il cherche appui dans cet amour, il oublie un peu de se récrier, de remercier, d'être confondu. C'est assez pour que la jeune femme se lasse de son attitude ; l'indifférence et la méchanceté ne se dissimulent plus, éclatent, prennent leur revanche en une scène cruelle où l'émotion est tout près de rompre le ton de la comédie. Entre temps, Pierre a pu tirer son épingle du jeu. Dégagé de souci, il ne demande plus qu'à se laisser aimer. C'est tout ce qu'il faut à Lucienne.

Tel est le mouvement d'ensemble de cette comédie. Vu de près, chaque épisode est composé comme il le serait chez Marivaux, d'une série de mouvements secondaires, actions et réactions, qu'on pourrait comparer au flux et au reflux des vagues dans le régulier progrès d'une marée. Chaque scène est minutieusement dessinée ; l'auteur en reste constamment le maître. Il ne cherche pas à entraîner le spectateur malgré lui, à le troubler, à l'envoûter par d'habiles sortilèges dont on est victime sans savoir comment. Il ne cesse de s'adresser à son intelligence. L'émotion est rarement directe; elle n'est en rien, si je puis dire, physique. On n'est ému qu'en raison de ce qu'on

comprend. Une telle pièce suppose, chez le public, de la vivacité d'esprit, de l'attention et une certaine habitude de déduire rapidement la conclusion de deux prémisses psychologiques. Elle demande encore cette expérience des petites complications amoureuses ou galantes qu'on ne trouve guère que chez des oisifs raffinés ou plus exactement dans une société où l'on disserte beaucoup sur ces matières. On voit par où un tel théâtre est restreint, comment il se pose lui-même ses limites.

L'*Indiscret* et les *Miettes* sont des pièces plus amples et de portée plus générale, mais *la Brebis* les égale en justesse. Lucienne est une variété très précise de ce genre dont la Parisienne de Becque est le prototype. La mode n'est plus aux femmes pernicieuses, ni au dégâts que leur insuffisance opère dans le cœur des hommes. Ce sont les hommes fatigués d'amour et les femmes délaissées, les vraies " brebis ", qui tiennent la rampe. Une heureuse reprise de la pièce de M. Edmond Sée est donc d'un augure d'autant meilleur que le sujet traité n'est plus au goût du jour.



Dans un article qui indigna beaucoup de monde, M. Ernest-Charles dénonçait naguère la nocivité des romans de Mme de Ségur. Les arguments ne manquaient pas. Tout ce qui, dans ces livres, a trait aux petites gens fait preuve d'un esprit de caste qui sent assez odieusement le knout moscovite. Mais ces taches ne suffisent pas à gâter des qualités véritables. On ne voit pas trop quels reproches on pourrait adresser au *Bon petit diable*. Les enfants y admirent avec bonheur les tours que le jeune Charles joue à l'avare Mme Mac Miche et à ses féroces maîtres, les frères Old Nick. Ce n'est pas un livre édifiant. En vain la douce Juliette prêche-t-elle à l'écolier une patience toute chrétienne. Ces petits sermons ne semblent débités que par acquis de conscience, et l'on sent bien que toutes les sympathies de l'auteur, comme celles des enfants, vont à cette guerrilla assez

sauvage entre un garçon de treize ans et ceux qui l'oppriment. C'est une leçon bien nette de lutte pour l'existence, leçon saine après tout, qui ne comporte ni aperçus prématurés sur la vie réelle, ni excès de sensiblerie, ni amertume.

A condition d'aimer les bonnes farces et le rire franc des enfants, on pouvait mettre à la scène l'histoire de M[me] Mac Miche. Il y fallait de la simplicité, de la spontanéité et de l'effacement. Personne n'était moins désigné pour une telle entreprise, que les auteurs aimablement alambiqués, recherchés et apprêtés que sont M[me] Rosemonde Gérard et M. Maurice Rostand. Pauvres enfants ! ils rient quand même, parce que leurs souvenirs sont si vifs et leur esprit si frais qu'il suffit à leur gaieté d'apercevoir le bonnet de la mère Mac Miche ou les assiettes cassées par le bon petit diable ; mais ils sont volés, trois actes durant, et seule l'institutrice sentimentale y trouve son compte, ou la grande sœur qui ne porte plus les cheveux dans le dos. Les bonnes histoires de polissonneries et de fessées sont recouvertes, submergées par la plus fade romance d'amour. Ce n'est plus qu'un roucoulement. *Depuis neuf ans je brûle*, dit l'inquiétant petit garçon,

J'adore Juliette et j'adore les fées.

CHARLES

Je t'aime, t'aime, t'aime !

JULIETTE

Encore, encore, encore !

Les douze gamins échappés de l'école sont devenus douze Roméos qu'encourage le poète :

Et vous avez raison d'être tous amoureux !

Ils ne rêvent plus de noyer un matou dans la soupière ni de rouler par terre Old Nick. Ce sont de bêlants agneaux :

Vous aviez contre nous la haine, pauvres hommes ;
Nous sommes des enfants, nous n'avons que l'amour !

Et l'on ne sort des sucreries que pour tomber dans les concetti. Je ne m'offusque ni des fées, *fleurs de subconscience*, ni de leur manteau bleu *couleur de sensibilité*. Mais que vient faire dans cette " petite féerie pour les enfants " l'examen d'histoire naturelle où Charles trouve pour définir chaque animal une pointe ingénieuse et livresque ?

OLD NICK

Le ver de terre ?

CHARLES

Etait amoureux d'une étoile,
Et de ce fol amour naquit le ver luisant.

Non, non ! On ne lit pas *Ruy Blas* à sept ans. Toute pièce " pour les enfants " doit sans pédanterie ni moralisme, mais par simple délicatesse de tact respecter d'abord l'intégrité des enfants. Or les auteurs du *Bon petit diable* ne semblent s'adresser à eux que pour autoriser la puérilité de leur fantaisie. Ils jouent d'un jeu dont ils violent les règles. C'est peut-être grossir bien la voix au sujet d'une " petite féerie ". Mais qu'on commence par ne plus offrir, en matinée, cette confiture musquée à cinq cents marmots. Tant pis si, le soir, les grandes personnes la trouvent insipide.

* * *

Les Frères Lambertier, troisième spectacle inédit de l'Odéon, ne se distingueraient guère des pièces qu'on donne ailleurs en soirée, si le choix du sujet ne nous avertissait que nous sommes loin des Boulevards. L'adultère absorbe toutes les forces vives de notre art dramatique ; d'immenses réserves de sentiments restent inexplorées, inconnues, comme interdites. Sentiments fraternels, filiaux, voire conjugaux n'ont, dirait-on, le droit de paraître à

la scène qu'en tant qu'ils peuvent corser quelque intrigue amoureuse. Ils n'ont rang que de sentiments mineurs qui ne se suffisent pas, qui n'intéressent pas en eux-mêmes, qui semblent aussi peu utilisables que, dans l'ancienne tragédie, les sentiments bourgeois. Il résulte de cette absurde étroitesse que pour peu qu'un auteur se hasarde à chercher son sujet dans ces conflits de sentiments dédaignés, il prend figure de novateur ; on lui sait tant de gré de son honnête intention, que l'on est tout porté à voir en lui un artisan de la rénovation dramatique et qu'on impute à talent ce qui peut n'être que bon sens ou que bonne volonté.

Les Lambertier sont un ménage de petits industriels, braves gens, mais routiniers et faibles. Ils ont deux fils : l'aîné, Pierre, laborieux, épris de son métier, cœur tendre avec gaucherie, bon avec rudesse, dévoué, silencieux et violent. L'autre, Georges, mal élevé, égoïste, prodigue, nuisible à tous et pourtant séduisant. Il est entendu que l'aîné travaille tandis que le cadet, plus fin, joue à la créature de luxe. De quelque approbation que le père cherche à encourager Pierre, il ne se défend pas d'une secrète indulgence pour les fredaines de Georges. Avec ses fausses élégances, ce garçon flatte son amour-propre plus que l'aîné avec son labeur. C'est tout au plus si ce dernier ne lui porte pas d'ombrage.

Ce que Pierre éprouve pour la médiocre frivolité de Georges, c'est d'abord de l'humeur attristée et du mépris, avec une pointe de chagrin plus vif quand il sent qu'il n'occupe que la seconde place dans le cœur de ses parents. Mais les deux frères s'éprennent de la même jeune fille et le cadet, plus hardi, plus séduisant, la conquiert. Pierre se tait et refoule en lui une sourde et douloureuse rancune. Trois ans se passent. Non seulement la femme qu'il aime toujours n'est pas heureuse, mais une fois de plus il se heurte à son cadet dressé en travers de sa route. Il vient de trouver l'argent dont il a besoin pour mener à bien son entreprise de fonderie ; une dette de jeu que Georges a contractée le lui enlève. Force lui est de plier encore, de crier

son mépris, mais de vaincre son cœur, sa déception, son amertume, sa souffrance injuste. Il se jette avec plus d'âpreté dans le travail ; les difficultés finissent par céder à son obstination. Il va pouvoir fondre une statue de Caïn, où triomphera l'excellence de ses procédés. Une dernière trahison de Georges, un vol cette fois, provoque entre les deux frères une explication d'une violence extrême où tous deux se crient leur haine réciproque et que termine le geste meurtrier de Pierre précipitant son lâche frère dans le bronze en fusion de la statue.

Un tel sujet mérite l'attention et l'estime par une certaine sobriété, par un désir de concentration et de vigueur, par cet effort de nouveauté psychologique dont nous parlions. Les violentes scènes d'explication ont fait grand plaisir au public ; ce n'étaient pas les meilleures de la pièce. Il y éclatait trop de cette brutalité toute matérielle qui en impose au spectateur mais qui n'implique pas toujours la force véritable. Le thème qu'avaient choisi MM. Charles Hell et Villeroy pouvait soutenir une pièce puissante. Or malgré les grandes visées des événements qu'on nous présente, malgré la statue de Caïn et la mort dans le métal qui bout, le drame reste un drame quotidien, un peu superficiel et médiocre. La puissance ne réside pas dans le tragique des péripéties, ni même dans l'héroïsme des sentiments, mais bien dans la solidité, dans la densité, dans la saturation, si je puis dire, de tous les éléments utilisés par le drame. Il ne s'agissait pas tant de lancer violemment ces deux frères l'un contre l'autre que d'établir leurs rapports plus étroits, plus émouvants. Il existe bien réellement des frères qui, comme Pierre et Georges, ont grandi sans action ni réaction l'un sur l'autre ; dont les dissentiments n'ont pas à vaincre d'affection vraiment organique et que leur intérêt oppose brusquement comme deux étrangers. L'analyse en a vite fait le tour. En vain l'auteur se jette dans les grandes périodes, ses personnages ont l'haleine courte. Combien plus émouvant, le cas de frères qu'on sentirait véritablement du même sang, tout mêlés l'un à l'autre

par leur éducation, leurs souvenirs d'enfance ; que chez ceux-là éclate un conflit comme celui qui divise les Lambertier, et l'action prendra tout de suite cette riche résonnance, cette humanité pleine, ce pathétique latent qui fait que rien dans une œuvre, nulle transition, nulle préparation n'est plus matière morte, et que tout événement qui frappe un personnage touche par contre-coup tous les autres. L'un des deux frères Lambertier est assez fermement dessiné ; il a une existence réelle. Mais l'autre est de si mince étoffe que tout vrai conflit en ferait une loque. Il ne prend quelque apparence de corps qu'agité violemment et comme gonflé par le vent. C'est le point faible de cette pièce.

Jean Schlumberger.

NOTES

LES RÉCENTS OUVRAGES DE TRISTAN BERNARD.

De Tristan Bernard plusieurs livres qui paraissent presque coup sur coup, — *Sur les grands chemins*, *Nicolas Bergère*, — plusieurs pièces dont les répétitions générales n'ont lieu qu'à quelques semaines de distance, — *Le Petit Café*, *l'Accord Parfait*, — sont moins prétextes à comptes-rendus qu'occasion de parler, une fois de plus, de lui. Un nouveau roman, une autre comédie ne nous font pas découvrir en lui de qualité dont jusqu'au jour où nous l'avons lu, où nous l'avons vue, nous ayons ignoré l'essentiel. Chacune de ses œuvres actuelles est comme la mise en jeu, attendue, de ces ressorts innombrables dont ses premiers livres et ses premières pièces nous avaient laissé plus que soupçonner l'existence.

Toutes portent sa marque indiscutable et de moins en moins discutée. Sa personnalité, chacune en a sa part, toutes l'ont tout entière. Mais de lui, d'elles, reste-t'il quelque chose à dire ?

Il a pu réaliser ce prodige d'être, parmi nos écrivains, celui qui est à la fois le plus subjectif et le plus objectif, puisqu'il s'identifie si complètement avec ses personnages, et puisque nous ne trouvons trace, chez lui, ni de sympathie ni d'antipathie pour eux. Sentez-vous gronder chez Dickens l'indignation contre l'honnête, le vertueux, l'incomparable M. Pecksniff ? Où la trouverez-vous, chez Tristan Bernard, dans *Monsieur Codomat ?* Certes si nous ne sommes pas, avec lui, à l'école de la pitié, nous n'y sommes pas davantage à celle du naturalisme pour qui les hommes n'étaient guère que matière à expériences

presque *in anima vili.* S'identifier avec ses héros signifie, non pas nécessairement fraterniser avec eux, mais les recréer du dedans, en découvrant les racines de leur pensée et les multiples raisons du moindre de leurs gestes : il est possible de comprendre sans aimer. D'autre part je ne doute point que Tristan Bernard n'ait été, comme tel et tel de sa génération, offusqué par les " études " des naturalistes et par les agaçantes dissertations des romanciers dits " psychologues " sur des états d'âme. Il n'a cherché que le détail psychologique vrai, vivant. Il s'est préoccupé moins de voir large que de voir juste ; il a voulu moins le pittoresque que la netteté de la phrase. Sa récompense est que, par un inévitable retour, sa vision précise fait d'un homme un caractère, et que son style, dépouillé d'épithètes à effet, est, en vertu même de sa netteté, comme tissu d'images qui dérivent, presque toujours, d'une pacifique ironie. C'est Nicolas Bergère qui, descendu dans un hôtel, d'un ordre bien quelconque, de la rue de Sèvres, en aperçoit le jardin où *les deux arbres avaient renoncé depuis nombre d'années à toute vaine parure, pour servir de poteaux d'attache à une dizaine de fils de fer qui formaient la seule végétation un peu vivace de ce jardin.* Mais il n'est pas sitôt monté dans sa chambre qui donne " sur le jardin de fils de fer " qu'il aperçoit *un autre jardin un peu plus grand et dont la végétation était plus riche, car les fils de fer de ses trois arbres supportaient des draps de lit, des serviettes de table et de toilette, des chemises d'hommes, de femmes et d'enfants.*

Est-ce ce tour d'esprit qui l'a fait prendre pour un humoriste? Il ne convient point d'étiqueter de cette façon les œuvres de Courteline, de Jules Renard, de Tristan Bernard. Humoristes seulement, ceux qui écrivirent *Le train de* 8 h. 47, *Boubouroche, Le Plaisir de Rompre, Poil de Carotte, Un Mari Pacifique, Monsieur Codomat?* C'est ne pas les comprendre. Les étiquettes, au surplus, tombent d'elles-mêmes ; les livres restent.

Laissons les exagérations caricaturales que commirent, non seulement les professionnels de l'humorisme, mais encore, quelque-

fois, à leurs débuts et même au cours de leur carrière, les initiateurs de ce mouvement. Mais ce que lui doit notre littérature, je pourrais le résumer, je crois, en quelques lignes. Ce serait l'horreur du lieu-commun, psychologique et verbal, et, comme dérivés, la suppression des scènes à effet et le retour à ce "style classique, fidèle messager" de la pensée tout entière, dont parle Tristan Bernard dans sa dédicace des *Mémoires d'un Jeune Homme Rangé.* C'est un bilan sommaire, mais définitif, puisque de ce mouvement nous pouvons non seulement apprécier l'essentiel mais encore toucher du doigt les résultats. Si une partie de ceux de la génération qui a entre vingt-huit et trente-cinq ans reviennent à l'écriture nette et bannissent de leurs livres, en même temps que les sèches analyses, les cris romantiques et les descriptions naturalistes, ils le doivent un peu à l'influence, acceptée ou subie, de ces œuvres. Je sais qu'à cette évolution il y a d'autres causes, mais celle-ci est, sinon une des plus profondes, du moins une des plus incontestables.

Les personnages de Tristan Bernard, nous les connaissons par leurs nuances fuyantes. Ecoutons-le parler de ceux d'*Amants et Voleurs*, et, par amplification, de tous ceux, ou peu s'en faut, qu'il a créés :

— *Ces amants débiles ne sont pas du modèle généralement adopté; je crois cependant qu'il en existe sur la terre un certain nombre de cette faible trempe. Quant à ces voleurs, la plupart manquent évidemment d'énergie; ils se comportent à peu près comme se fût comporté l'auteur si les circonstances de sa vie l'eussent dirigé vers la carrière du crime. C'est le plus souvent le hasard qui incline ces jeunes hommes au courage ou à la lâcheté, qui les pousse vers l'héroïsme ou vers l'infamie.*

On pourrait dire,sans trop exagérer,que tout Tristan Bernard est dans ces quelques lignes, même en ces quelques mots : *la carrière du crime, le hasard.*

Le crime est une carrière comme une autre pour lui qui

comprend les raisons d'agir des hommes et qui, s'il nous les montre d'une si insoucieuse philosophie, ne les dénature que si peu !

Quant au hasard, Tristan Bernard se résigne facilement à n'être de la vie qu'un observateur amusé, — mais qui la crée plus encore qu'il ne la voit, — sans chercher à modifier, d'un effort inutile de sa volonté, la suite des événements. Sans doute, en fin de compte, les fait-il marcher à sa guise, mais en si parfaite conformité avec le destin de ses personnages, c'est-à-dire avec le hasard ! C'est pourquoi ceux-ci n'ont guère de sursauts d'énergie. Eux aussi ont l'air de marcher en savates.

Mais Tristan Bernard est un maître dont les savates s'usent moins que nombre d'élégantes bottines.

H. B.

*
* *

LUTTES ET PROBLÈMES, par *Daniel Halévy*, (Marcel Rivière et Cie).

Les trois " cahiers " que réunit en un volume M. Daniel Halévy forment un livre de haute importance. L'*Apologie pour notre Passé*, *un Episode*, *Histoire de Quatre Ans*, cette " étude de politique et d'histoire ", ce " conte ", cette " fantaisie " — ainsi les désigne l'auteur — ne sont pas l'œuvre desséchée d'un écrivain spéculatif qui juge de son haut et fait rentrer dans de froides catégories la réalité d'hier, les possibilités de demain. Jeu d'idées, certes — et les quelques portraits exécutés sur le vif ou imaginaires qui couvrent ici les idées ne sont pas cependant ce qui leur ajoute l'attrait savoureux du " concret " ; on les retirerait du livre que l'intérêt profond n'en serait point diminué — jeu d'idées, mais d'idées senties, d'idées vécues, d'idées " souffertes ". On ne dira jamais assez quelles racines subconscientes, nouées à fond dans l'organique, nourrirent les idées de ces " intellectuels " dont la dernière grande crise française révéla l'héroïsme et la passion et qui ne furent ni des

sectaires, ni des rêveurs... M. Daniel Halévy vécut de toutes ses forces cordiales ces années de lutte civique ; il vint au peuple, il s'employa à l'éduquer... Au lendemain de l'action, dans le désarroi des croyances, il cherche à se reprendre, à juger son effort, à préciser sa place ; il n'est pas sûr d'avoir vaincu et l'avenir lui semble chargé de menaces ; une sorte de mélancolie emplit sa clairvoyante confession. Oui, M. Halévy, plutôt analyste que partisan, prend malgré lui un plaisir amer de romancier dans l'étude des rapports politiques entre les hommes ! Il n'a pas fréquenté en vain, le maître dur, monstrueux, admirable, si curieux des contingences et de l'entrechoc des passions, que fut Fréderic Nietzsche. C'est la noblesse de son socialisme de n'être pas une idéologie lyrique, et de tenir compte de tout. Je ne crois pas que le dessein d'évoquer le futur sous l'aspect vivant de la fable ait dicté à aucun de nos romanciers sociologues ou psychologues, des pages aussi nettes, aussi complexes, aussi vraisemblables que son *Histoire de Quatre Ans*. Le maniement des idées y est si précis, le récit si peu encombré de littérature, la démarche des déductions si lucide, le champ du conflit si peu rétréci, qu'il semble qu'une réalité l'habite, aussi palpable que celle de *Notre Passé*. Je veux en transcrire une page :

" La situation des hommes est tout à fait étrange, pitoyable. Non seulement ils sont privés d'instinct et tous les animaux en ont : c'est bien pis. Ils ont des instincts qui les trompent. Ils sont restés n'est-ce pas identiquement tels que la nature les a façonnés en trois ou quatre cent mille années. Ils ont des instincts qui les inclinent à bien manger, à bien dormir, à préférer les choses agréables. Et ces goûts étaient sans danger pour des malheureux que la vie pressait terriblement et qui avaient le choix entre peu de douceurs. Mais voici qu'en deux siècles à peine, nous, savants, nous avons transformé la réalité, diminué les périls, atténué les souffrances, multiplié les plaisirs. Résultat: nos instincts portent à faux, ils nous font trébucher en aveugles

dans une nature pour laquelle ils n'ont pas été faits. " Qui méconnaîtrait dans ces lignes de prophétie, la justesse, la sagesse d'un esprit mûr qui ne recule pas devant les conséquences, dût-il en fin de compte désespérer ; qui n'invente que selon les faits, dans un mouvement non pas mathématique mais organique de sa raison d'homme ? H. G.



EXPOSITION DE PEINTURES CHINOISES (*Galerie Durand-Ruel*).

Il aborda avec un égal succès la calligraphie, la poésie et la peinture.

Le Catalogue.

Deux beautés accomplies. Et toutes ces peintures sont autour de celle-là comme des personnes accomplies qui mettent toute leur âme à se tenir bien. Illustration des bonnes manières ! Images des cérémonies ! Art d'un peuple qui a placé son sublime dans la bienséance et dans l'urbanité ! Voici les attitudes qu'il faut garder pour mériter l'approbation. Voici comment doivent se faire les travaux de chaque jour : voici " les phases principales de la culture du riz et du traitement de la soie. " Voici comment doivent jouer les enfants sages.

On nous avertit que les peintures ici exposées sont pour la plupart des copies d'œuvres plus anciennes et que notre admiration doit prendre garde de ne pas se déclarer à faux. En vérité la mienne ne peut se résigner à la prudence. D'ailleurs, quand il s'agit de peintures chinoises, il me paraît peu important d'avoir affaire à des originaux ou à des copies. C'est une idée très occidentale et très moderne que l'assimilation de la beauté à l'originalité. A nos yeux une œuvre est belle dans la mesure où elle est neuve, où elle est privée d'antécédents. Mais pour les Chinois la beauté est quelque chose de beaucoup plus indépendant des contingences : si elle est produite, peu

importe que ce soit pour la première ou pour la cinquième fois. Il semble même qu'une œuvre belle soit pour eux celle qui retrouve les modèles les plus anciens et les mieux éprouvés, celle qui ressuscite les formes que des hommes de jadis, très savants et dont on a gardé le nom, ont prescrites pour toujours, celle qui réaborde heureusement après des siècles aux rivages certains et attestés de la tradition. Ce qui nous touche, c'est ce à quoi nous ne sommes pas habitués ; ce qui les touche, c'est de reconnaître leurs habitudes immémoriales. L'invention est, selon nous, le principal de l'œuvre d'art ; mais eux paraissent la regarder comme une besogne difficile dont il est bien heureux que les hommes des anciens âges se soient chargés, parce que maintenant on n'a plus besoin de repasser par là, parce qu'on sait maintenant tous les sujets qu'on peut traiter et tous les procédés dont il convient de se servir.

Un tel art est essentiellement impersonnel ; de telles peintures, même signées, sont anonymes. Aussi n'allons-nous pas chercher ici une émotion analogue à celle que nous donnent les œuvres occidentales. — Nos grands peintres, surtout depuis la Renaissance, nous ont accoutumés à collaborer avec eux ; ils laissent, presque tous, dans leurs toiles un je ne sais quoi d'imparfait, d'indéfini qui nous livre passage ; nous entrons dans leur atelier, nous arrivons avant qu'ils aient terminé leur travail et nous pouvons le suivre, saisir sa direction ; ils nous font un peu complices, ils flattent notre orgueil en nous donnant à croire qu'ils ont besoin de nous pour que l'œuvre s'achève ; ils imitent l'architecte qui, pour faire accepter ses plans, feint de demander conseil à son client. C'est parce qu'Ingres, méprisant et bougon, s'est refusé à ces concessions, que nous l'avons, si longtemps, si mal compris. Car nous ne savons comprendre qu'en recommençant, qu'en reprenant, pour le mener à bout, le geste du créateur. Il y a dans notre joie devant un beau tableau, si pure soit-elle, quelque chose de l'orgueil bourgeois du collectionneur qui "connaît l'artiste"

et dit à tout venant : " J'étais dans son atelier quand il le faisait. " — Même, nous allons jusqu'à nous attacher dans une œuvre, parce que c'est par là que nous y entrons, justement à ce qu'elle a d'imparfait, de mal clos et, pour tout dire, de baveux. Ce débordement de la touche, ce chic de la couleur, ce facile effacement du trait par le pinceau, voilà ce qui déchaîne notre enthousiasme, et nous force à nous écrier : " Quel beau peintre ! " Nous aimons à voir la forme un peu dédaignée par la brosse, nous aimons que l'artiste ait l'air de dire : " Je sais bien que c'est là qu'il faudrait s'arrêter ; mais ça n'a pas d'importance ! " Nous oublions que ces faiblesses étaient simplement destinées à nous permettre l'accès de beautés plus véritables et nous nous y plaisons comme si elles avaient une valeur en elles-mêmes.

L'art des Chinois ne compte pas sur son imperfection pour nous toucher. Dans ces peintures tout est parfait, c'est-à-dire fait jusqu'au bout. Aucune partie ne s'entrebaille à notre approche ; nous voici complètement exclus et seuls en face d'une " beauté accomplie ". Il faut que notre émotion se résigne et se rende modeste ; car elle ne peut pas espérer naître d'un contact avec l'artiste; nulle part aucune trace de sa main; nous ne pouvons découvrir par où l'œuvre a été commencée, ni par suite comment elle a été faite ; elle n'a plus de *sens*, parce qu'elle ne laisse plus voir son point de départ ; elle est parvenue, comme la Chine elle-même, à ce degré d'achèvement où l'on cesse d'avoir une histoire. — L'émotion qu'on nous demande, est de celles qui ne peuvent commencer que là où l'œuvre finit.

Mais qu'elle est forte, une fois qu'on a su en trouver le fil ! O recettes sublimes ! Art suave et fermé comme sur l'orbe de l'horizon la complète coupole du ciel ! Incomparable calligraphie ! Courbes dont la fantaisie est si juste qu'on y sent épuisée la science impersonnelle de siècles entiers ! Lignes qu'inspire un caprice impeccable et qui poursuivent du haut en bas de la

page un chemin plus choisi, plus régulier et plus studieux que celui des astres ! Figures pareilles à des majuscules ornées ! Peinture exacte comme un relevé et où chaque ton, avec sa hardiesse fleurie, est posé ainsi qu'une lente lettre pleine d'antiquité ! Un spectacle s'est détaché de la nature et sous l'influence d'un génie docile, soigneux et souriant, est entré dans un réseau de lignes éternelles, comme un navire que captiveraient les lianes d'îles merveilleuses.

J. R.

* * *

EXPOSITION DE DESSINS, D'EAUX-FORTES ET DE LITHOGRAPHIES DE FRANK BRANGWYN (*Galerie Durand-Ruel*).

Il semble qu'il n'y ait rien à dire d'une œuvre réussie. Ce n'est pas que l'admiration exclue le commentaire. Mais si l'artiste a tout dit et qu'il se soit entièrement exprimé par les seules ressources de son art, dès lors aucune transposition n'est possible, ni aucune interprétation. Seule est requise notre sensibilité et le miracle de notre assentiment s'opère par la plus subtile suggestion.

Il semble bien que Brangwyn nous offre le spectacle et la leçon d'une telle réussite. Je pourrais presque dire qu'il se réalise trop. Si abouti est son dessein, si parfaite sa volonté que rien ne nous achoppe. Aucune fissure par où pénétrer au cœur de l'homme, aucun tremblement de la main qui le révèle. Ici le pathétique est tout objectif, encore que romantique parfois — et j'entends par ce romantisme le choix implicite et partial de ce qui peut susciter l'émotion immédiate. — Ici pourtant s'exprime seule, non pas l'artiste, mais sa volonté. Le lyrisme lui-même est concerté, prévu l'emportement.

Je distingue dans Brangwyn une imagination puissante, jamais débordante, toujours matée par une sévère logique et par un amour calme de praticien, de bon ouvrier pour son

*

" métier. " Même lorsqu'il excède la pure plastique, c'est encore à la vertu de l'eau-forte qu'il fait appel et jamais il ne cesse d'être un maître-artisan. Sinon des influences, des parentés tout au moins sont évidentes, mais qui ne parviennent pas à fausser sa personnalité : on se souvient de Rembrandt devant ces éclairages. Cette précise architecture, cette mathématique rapelle le Piranese des planches romaines. Et les noms de Daumier, de Millet s'éveillent aussi dans notre mémoire. C'est à Constantin Meunier que font penser certaines figures farouches, fortes comme des cariatides, hautes d'épaules et qui accrochent la lumière comme un arbre ou un rocher : un Ugolin, un Laocoon du Travail sortant sur un ciel encombré de nuages comme des colonnes d'émigrants en marche.

Brangwyn s'attarde peu aux paysages. Pour lui le monde est un chantier dont l'homme est l'ouvrier et l'esclave. Poète, à sa façon, des villes tentaculaires, c'est bien là ce qui me paraît le nœud, l'arête de sa volonté. De toutes ces gravures, cette idée se dégage : l'homme, homme-fourmi, façonné par son propre labeur, est partout écrasé, dominé, assujetti par ses œuvres. Il rôde, fourbu, au pied des cathédrales, à la sortie des usines, à l'ombre de cette carène géante ; une ruine même est encore une architecture qui le défie : au milieu de ces décombres de Messine on oublie pourtant les éléments pour ne voir toujours que des pierres monumentales. Ailleurs un moulin devient aussi un monstre moderne :

> " *Et par les quais uniformes et mornes*
> *Et par les ponts et par les rues*
> *Se bousculent en leurs cohues*
> *Sur des écrans de brumes crues*
> *Des ombres et des ombres...* "

Mais alors que Verhaeren célèbre des forces et des apothéoses, Brangwyn décrit froidement la peine de l'homme. C'est une constation qu'il fait et non pas une émotion qu'il ressent. Mais

tout son art lui servira à provoquer en nous cette émotion, tout concourra à la produire : de là cette mise en page souvent théâtrale, ces oppositions de la lumière, cette recherche de l'effet. Il n'entend disposer de l'éclairage qu'à sa guise. A ce point de vue, les plus récentes gravures, telles que l'Abside de la Cathédrale à Messine, attestent une orientation marquée de Brangwyn vers des moyens plus théâtraux et plus littéraires. Il veut nous convaincre, c'est pourquoi il veut être éloquent. Il y réussit.

Mais il convient de reconnaître que chez lui la virtuosité vient après coup. Elle ne prend jamais la place de la sincérité, encore moins de la volonté. Elle n'est là que pour faire retentir l'œuvre, accuser l'intention. Elle est l'éloquence même de Brangwyn. L'examen approfondi d'une épreuve le révèle bien : Sous " l'effet ", pour ainsi dire, se distingue le dessin précis, juste, sans rhétorique ; et ce n'est qu'ensuite, par-dessus, noyant le détail, qu'est passé le brunissoir pour opposer ces surfaces claires et soyeuses à ces larges velours noirs.

Certes un tel parti-pris ne va pas sans sacrifices. Les matières elles-mêmes cessent d'être sensibles : aucun parfum ne se dégage des bois sciés, aucun son des fers frappés. Je ne suis pas tenté d'appuyer mes mains sur ces pierres. Je lis partout la même écriture sans sécheresse mais sans sensualité, chaleureuse mais sans tendresse. Voici les pages d'une tragique histoire : le travail en est le sujet. Emouvante narration, mais abstraite, inhumaine, où l'homme ne figure dans le décor que comme une machine. Il est apparent qu'il n'intéresse Brangwyn qu'en fonction de son labeur. Il est tout muscle, tout effort. Aucune vie intérieure, aucune nervosité inutile. Il est là sans inquiétude, sans amour, tout à sa peine, chaque partie de son corps étant aussi basse qu'elle peut l'être, ne regardant jamais le ciel qui est toujours sombre et pesant. J'excepterai pourtant cette grondante sortie d'usine, bien que là encore le tragique naisse plutôt d'une opposition de masses que d'un visage.

Mais c'est grâce à un tel parti-pris que Brangwyn atteint son but, qui est de triompher du détail, en vue de ne pas nous distraire de son idée. Il faut convenir qu'il réussit à ne jamais être anecdotique, à ne pas nous donner des images. Point de pittoresque gratuit. Je ne vois pas que ces eaux-fortes aient surtout une valeur décorative, comme on a pu le dire — et je songe principalement aux nouvelles. Si je les considère toutes, elles trouent le mur : elles présentent un décor où s'inscrit un drame. Le drame est poignant, le décor est neuf et saisissant. Brangwyn a le goût de l'ordonnance. Il voit tout en le composant. Et s'il est habile, c'est sans procédé, s'il sait faire mordre le zinc avec liberté, il manie le gravoir avec justesse et précision, sans mécanisme : le trait est nourri. Les eaux-fortes ne sont pas la traduction de dessins. Elles sont originales. Le dessin est soumis, obéissant, détendu, plus épanoui. L'eau-forte le contracte et le colore. Bref, si Brangwyn est virtuose, sa virtuosité n'est que celle de l'artisan.

Après avoir regardé toutes ces dentelles d'échafaudages, ces colonnes de fumées qui vont au ciel soutenir toute une architecture de nuage, ces masses essuyées de pluie, ces cargaisons, ces chevalements, ces madriers, ces jambes de forces, ces pylônes, ces salissures, ces lumières qui éclatent comme un cri, toute cette géhenne des villes, suies et fumées, il me plaît de m'arrêter devant cette route en Picardie d'un pathétique plus sobre, devant ce doux paysage d'Assise, où circule un peu d'air enfin!

Brangwyn est un grand voyageur.

GASTON GALLIMARD.



BÉRÉNICE de *M. Albéric Magnard*, à l'Opéra Comique.

On sait la place importante et singulière qu'occupe M. Albéric Magnard dans l'école française contemporaine. Des œuvres claires, vives, colorées, comme la *Troisième Symphonie ;* un peu

lourdes, mais riches de rhythme comme la *Sonate pour piano et violon* et le *Quatuor ;* guindées parfois, mais si noblement pathétiques, comme le *Chant Funèbre* et l'*Hymne à la Justice*, devaient suffire à la gloire du musicien, si le démon du théâtre n'était point venu troubler sa retraite... Mais qui en voudrait à un tel artiste, quand pour se faire connaître il n'a que le théâtre, d'avoir été tenté de l'aborder un jour ?

Déjà, nous avions entendu chez Colonne, un acte de *Guercœur* et j'en ai parlé ici même. Une sorte de disposition de bas relief, taillé sévèrement dans un marbre dur, monochrome, selon cet idéal abstrait qu'on prête gratuitement aux Grecs, commandait l'œuvre et lui conférait une sorte de style dont on ne pouvait pas ne pas ressentir la beauté, — à en juger du moins d'après le premier acte et sans l'appoint du masque théâtral... Voici intégrale et réalisée sur la scène, la tragédie musicale de *Bérénice* et nous pouvons dire que nul ouvrage depuis *Ariane et Barbe Bleue* n'avait suscité par avance tant de fièvre impatiente et tant d'ardent espoir en nous... Hélas ! j'ai peur que nombre d'entre nous n'en veuillent aujourd'hui au musicien de la sorte de déception qu'ils ont ressentie devant son ouvrage et qu'une admiration de longue date n'a pu les contraindre à garder pour eux. En spectateur, non en technicien — car il s'agit d'une œuvre directe et, par définition, publique — essayons de chercher les causes de cette insatisfaction.

M. Magnard, dans une élégante *Préface*, expose son double dessein, son dessein dramatique, son dessein musical. Il a écrit sur le thème éternel de l'amour résigné, déjà fixé et nuancé pour l'éternité par Racine (et c'est ce qu'il n'eût pas dû oublier), un livret extrêmement nu, mais d'une forme insuffisante, sans vraie beauté verbale et sans authentique simplicité... Mais ce qui le caractérise avant tout, c'est une absence totale d'action extérieure, d'action plastique ; c'est que tout s'y passe en dedans. Voilà qui serait fort bien et, certes, de l'ambition la plus noble !.. mais d'abord dans un autre style ; mais, le style une

fois admis, à la condition expresse qu'on entendît du moins les mots, qu'on pût suivre le sens précis de l'évolution intérieure des caractères ; à condition que comme chez Gluck, comme chez Rameau, comme chez Mozart, comme aussi chez M. Debussy, le texte demeurât toujours à découvert et dominât le commentaire de l'orchestre. C'était l'occasion pour M. Albéric Magnard, si soucieux de tradition, de rénover la claire tragédie musicale du XVIIIe siècle, quitte à en élargir le cadre, à en assouplir les moyens ; il avait choisi justement un sujet facile à décomposer en quatre ou cinq moments statiques, que des récitatifs pouvaient relier entre eux, et que pouvait magnifier l'expansion lyrique de quelques beaux " airs ". Quel que fût le mode adopté, plus ou moins strict, plus ou moins libre, du moins, la démarche psychologique de l'action réclamait de la paraphrase orchestrale et de la déclamation, le maximum d'évidence et d'intelligibilité possible... Hélas ! M. Magnard, modeste, n'a prétendu ni créer, ni même rénover aucun style... Pour maître de clarté, il a choisi Wagner. Son drame, polyphonique par essence, construit sur des thèmes caractéristiques, sera, comme *Tristan*, symphonie continue ; les voix, instruments dans la symphonie, mèneront s'y perdre les mots, que nous y pêcherons en vain...

On me répondra : " Suivez sur le texte ! " Excusez, je suis au théâtre ; mes yeux sont occupés par un spectacle qui est comme le reste, fonction de mon émotion. Si l'on veut que je garde le nez dans mon livre, pourquoi tant de mise en scène, dites-moi? pourquoi même jouer la pièce ? Je vois et tiens à voir ; voyant, je veux comprendre : 1° ce que préciseront les mots ; 2° ce que développeront les sons. Je ne puis à la fois et m'intéresser par à peu près à l'action et me livrer tout entier à la musique. On me dira que je fais ainsi pour Wagner. Je répondrai que c'est folie et que j'ai tort ; mais qu'il a bien fallu céder, fût-ce contre le bon sens ; que tout cède au génie... Mais Wagner, en nous imposant la " symphonie théâtrale ", ce

monstre, savait de quoi il pouvait disposer contre notre passivité inattentive ; il savait que ce ne serait pas trop de tous ses enchantements combinés, sur la scène comme dans l'orchestre. Il ne réduisait pas ses héros à la stature des personnages de Racine, ses décors aux murs d'un palais, sa symphonie à des formes de musique pure, ni son orchestre au quatuor. Il déchaînait toutes ses forces romantiques — et un art sobre, intérieur n'a rien à faire avec son art. Wagner ! quand ni dragon, ni gnome, ni sorcier n'était de mise sur les planches, il les lâchait dans les dessous, dans la cuve des instruments. Sans les plus sensuels démons du chromatisme et de l'appoggiature — le fin du fin alors — sans les murmures,les sifflements et les fracas, sans les pamoisons des bouches de cuivre, nous n'écouterions pas à la scène, l'insaisissable texte du second acte de *Tristan*. Le " monstre " s'est fait chef-d'œuvre, mais il n'en est pas moins né monstre. S'il doit jamais renaître dans un nouvel accouplement de la musique pure avec la tragédie lyrique, il renaîtra d'un tempérament monstrueux. Ce n'est pas celui de M. Magnard.

M. Magnard accepte le wagnérisme dans son principe, et pense l'épurer en l'émondant par le dehors. Il pousse aussi loin que possible la polyphonie, mais rejette l'impressionnisme de l'harmonie et de l'instrumentation. Il ne veut avoir sur nous aucune prise sensuelle ; la phrase abstraite suffira. Mais pourquoi deux actes sur trois célèbrent-ils précisément l'amour, bien mieux un amour barbare, exotique, pour les trois quarts charnel ? Nous ne comprenons plus. Et n'étaient deux ou trois beaux thèmes franckistes, rien n'arriverait à nous émouvoir ; pas même les chœurs nocturnes, ni l'éclat des voix mêlées en duo, ni le finale " ysoldien " ou " crépusculaire ". Il reste heureusement le second acte pour notre consolation.

Le second acte est admirable, et précisément en ce qu'il s'écarte d'un style polyphonique trop serré. Après le balancement monotone de l'éternelle nuit d'amour, quel accent viril et

brutal, quelle nudité expressive ! Il semble que le musicien pénètre dans un autre monde, son monde, prêt à donner toute sa mesure, non dans l'analyse discursive ou dans la peinture exaltée des sentiments femelles, mais dans l'exaltation de la force et de la grandeur. Et en effet, soudain la symphonie s'aère ; une clarté, une ampleur, une perfection absolue de mise au point et d'équilibre, dans l'opposition des éclats aux silences, de la voix des héros aux échos de l'orchestre, viennent combler toute notre attente et par moments réaliser la grande tragédie vocale tant souhaitée et que peut-être M. Magnard nous donnera. C'est une très haute et très émouvante scène que celle de la méditation de Titus, où serpente une longue fugue résignée ; il n'y a pas moins de grandeur dans le débat de l'empereur contre le vieux guerrier Mucien dont le caractère est tracé par quelques accords sans réplique ; même, le trouble de Titus en présence de Bérénice sait se communiquer à nous, et l'acte finit dans la force. Prenant appui sur l'héroïsme, et sur l'accent rhythmique, le musicien retrouve son élan. Il n'est pas l'homme de la psychologie filandreuse ni de la mélodie continue. C'est un danseur, au sens où l'on peut dire que la tragédie est une danse, — le sens grec.

Je ne veux pas douter de l'intérêt musical pur que présente, dans ses trois actes, la tragédie de *Bérénice ;* la volonté de noblesse y est indiscutable, mais prend souvent une sorte de caractère agressif, et n'admet pas assez de relâche ; maintes heureuses innovations y seraient sans doute à noter... Mais j'ai tenu à me placer au point de vue du spectateur dans le théâtre ; il réclame d'abord intelligibilité, puis émotion ; l'une et l'autre lui furent trop souvent refusées. Si donc je me permets d'avouer aujourd'hui n'avoir perçu et pleinement goûté qu'un acte de cette tragédie, celui précisément où l'héroïne a la moins grande part, ce n'est pas pour diminuer le mérite de M. Magnard dont certaines œuvres furent pour moi des révélations décisives, mais pour tâcher une autre fois d'obtenir de lui tout mon

compte, dans une œuvre entièrement sienne, mâle et guerrière, plus soucieuse de rhythme et de clarté tragique que de formules compliquées de musique pure, accolées à je ne sais quelle analyse racinienne de sentiments. Il y a là confusion des genres, selon l'exemple pernicieux de Wagner. Que si M. Magnard répugne à créer lui-même sa forme et doute de la possibilité d'une tragédie lyrique qui ne suive pas la loi de Bayreuth, qu'il relise seulement le *Boris Godounov* de Moussorgski. Voilà de la simplicité, de la clarté et de la force.

H. G.

***

LA DETTE DE JETTCHEN GEBERT, roman de mœurs berlinoises, par *Georges Hermann*, traduit de l'allemand par *T. de Wyzewa*. (Hachette.)

Adaptation plutôt que traduction. 476 pages compactes ont été ramenées à 300. Les passages où G. Hermann évoque amoureusement les menues choses, ceux où son délire sentimental se teinte de vague philosophie, où il médite sur le " tragique d'un visage ", l'énigme de " la beauté inconsciente d'elle ", le velouté d'âme des êtres " qu'on n'embrasse qu'en rêve, la nuit ", les signes visiblement allemands, trop allemands, du " Gemüt ", sont tombés.

Ainsi allégé et transposé dans une langue alerte, voilà le roman berlinois accommodé au goût français.

Aussi bien, que fallait-il de plus, puisque c'est sur une œuvre de G. Hermann que le choix de M. de Wyzewa s'est porté ? L'évocation du Berlin sans " Siegesallee " de 1840, de ses intérieurs " Biedermeierstil ", fleurant la menthe poivrée et les confitures, de ses bourgeois à bottes jaunes et à perruques raides, des marchands cossus et sentimentaux qui chantaient les chansons de Béranger, lisaient Jean-Paul et faisaient bien leurs affaires, n'est point sans grâce. L'aventure sentimentale de Jettchen, éprise d'un poète famélique et condamnée par les

préjugés israélites à épouser Jules, le marchand de cuirs, court et pansu, aux doigts en saucisson, touchera les cœurs sensibles.

Nulle valeur d'art, d'ailleurs. Et s'il s'agissait de nous intéresser au passé allemand, pourquoi ce choix ? A-t-on songé à traduire *Les Buddenbrooks* ? Voilà une synthèse puissante de l'évolution de la bourgeoisie allemande durant les soixante dernières années, et, ce qui ne gâte rien, l'œuvre d'un artiste. Sommes-nous condamnés aux proses de Georges Hermann, de Clara Viebig, dont *la Garde au Rhin* vient d'avoir sa dixième édition, et au mauvais Sudermann du *Cantique des Cantiques*, alors que nous ignorons, ou presque, non seulement Thomas Mann, mais Stefan George et Liliencron ? [1]

F. B.

[1] Sur Liliencron voir les études de M. Ch. Andler dans *la Revue de Paris*, dernier trimestre 1909.

REVUES

Au *Mercure de France* du 16 décembre paraît le chant cinquième des *Géorgiques Chrétiennes* de Francis Jammes.

Le même numéro contient une étude de M. Gabriel de Lautrec sur *Robert-Louis Stevenson*, à propos de l'édition définitive de la *Correspondance* que vient de publier Sir Sidney Colvin, avec cent cinquante lettres nouvelles, chez Methuen.

" Il y a toujours eu en lui quelque chose d'un peu fou — écrit M. G. de Lautrec — si c'est être fou que de regarder la vie comme le jeu le plus amusant et le plus absorbant. Les réalités ne suffisent point à cette âme éprise d'étrange. Avec une maîtrise merveilleuse, il évoque les fantômes, effrayants parfois, et cependant agréables. Suivant l'expression de Beddoes, " Stevenson était fatigué de n'être qu'humain ". — Ce qui l'intéresse dans la vie, c'est l'illusion des trésors cachés, c'est l'existence aventureuse, avec ses confusions et ses malheurs fantastiques, et la touche de folie qui s'y trouve quelquefois. "

Et plus loin :

" Il possédait, nous dit M. Andrew Lang, " le pouvoir d'exciter l'admiration et l'affection passionnée ". Son caractère était d'une extrême beauté. Il n'avait pas les faiblesses même très naturelles chez un homme supérieur. Aucune ambition maladive, aucune estime exagérée de soi-même, et surtout aucune jalousie des autres. Cette absence de jalousie est, d'ailleurs, la meilleure marque d'un grand talent. Il avait, dans son naturel, toutes les qualités de l'homme et toutes celles de l'enfant, sans

presque aucun défaut de l'un ou de l'autre. " La gaîté, remarque M. Edmund Gosse, était sa qualité essentielle. Une joie puérile dansait en lui. Il semblait bondir par-dessus les collines de la vie. "

Et enfin :

" Il met dans son récit toute la fièvre que lui-même a ressentie en l'imaginant. Son art prodigieux d'évocation, ses qualités descriptives, son amour du pittoresque ne sont que la transcription fidèle de cette impression personnelle, forte et profonde, qu'il cherche à nous rendre présente pour nous communiquer son plaisir. Il ne néglige rien pour y réussir. Comme l'a dit ingénieusement M. Robertson Nicoll, " son souci du style était une expression de sa courtoisie ".

Puisque la *Correspondance* de R. L. Stevenson appartient à l'actualité, il nous sera permis d'en traduire ici deux passages que le hasard d'une lecture nous fit récemment retrouver. L'un est extrait d'une lettre à Marcel Schwob datée de Vailima, Upolu, Samoa, le 7 juillet 1894. Stevenson vient de recevoir les *Mimes*. Il exprime le plaisir que lui a causé ce " gracieux livre. " Puis il ajoute :

" Vous avez encore à nous donner — et je l'attends avec impatience — quelque chose d'une plus large ouverture ; quelque chose où règne la lumière du jour, non celle du crépuscule ; quelque chose où se voient les couleurs de la vie, non les teintes plates d'une enluminure d'église ; quelque chose qui sera *dit* avec toutes les clartés, toutes les trivialités du langage, et non *chanté* ainsi qu'une berceuse à peine articulée. Cela, quand vous en serez à nous l'offrir, ne vous causera pas à vous-même autant de plaisir, mais satisfera les autres davantage. Cela sera plus sain, plus terrestre, plus nourri, plus ordinaire *(commonplace)* — et d'une moindre grâce, et peut-être même d'une moindre beauté. Nul mieux que moi ne sait qu'il nous faut, à mesure que nous avançons dans la vie, laisser là agréments et gentillesse. Nous acquérons des qualités, ce n'est que

pour les perdre ; la vie est une série d'adieux, même en art ; et même nos progrès sont éphémères et caducs."

Le second fragment est détaché d'une lettre à M. Edmund Gosse, du 1er décembre 1894. C'est la dernière qu'écrivit Stevenson, deux jours avant sa mort :

" Pensez-y bien, Gosse, la principale différence entre nous c'est, je crois, que vous avez une famille qui s'élève autour de vous et que je suis, moi, un jeune homme flétri, sans enfant, un peu amer, aux yeux très clairs. J'ai, en fait, perdu le sentier qui vous rend facile et naturelle la descente de la colline. Elle est pour moi sans détour. Et là où elle aboutit, c'est un précipice. "



La Revue de Paris publie d'admirables pages de Mme de Noailles sur Strasbourg. Alors que jusqu'ici l'on n'avait su montrer de l'Alsace qu'un aspect tantôt grave ou héroïque, tantôt familier et plantureux, l'auteur du *Cœur innombrable* nous en donne une image toute sicilienne, à la fois si brillante et si chargée d'émotion, si juste et si inattendue, qu'il semble à ceux qui connaissent bien Strasbourg, découvrir à nouveau la vieille ville.



Dans *Comœdia* du 3 Janvier, le sincère et fougueux Louis Nazzi a publié de très belles *Considérations actuelles sur la critique*. Quoi qu'il en dise aux premières lignes de son article, Louis Nazzi se fait de la critique telle qu'elle devrait être, et de son influence telle qu'elle devrait s'exercer, une très haute et très noble idée, puisqu'il écrit :

" La faculté maîtresse du vrai critique, c'est l'indépendance. Un critique ne m'intéresse et ne me retient que si je le sens dégagé de toute entrave, et sincère jusqu'à la maladie du scrupule. Ainsi était Brunetière, ce grand honnête homme de

lettres, qu'il faut qu'on admire pour ses cruautés mêmes, et jusque dans ses injustices. Un critique, dénué de style, et enfoncé dans l'erreur, mais attaché à la sauvegarde de son intégrité intellectuelle, peut être un grand critique. Il vaut, non par son propre mérite, mais en opposition avec le mensonge ambiant. Enfin, il donne le spectacle de la franchise, ce qui a été rare de tous temps, dans le monde des lettres.

Qu'un artiste doué et qui s'adonne par paresse à la critique, fasse chanter sa phrase et miroiter ses épithètes et défiler ses images fastueuses, s'il ne descend pas dans sa pensée, s'il ne déclare pas sa vérité profonde, et égare à plaisir le public crédule, je le méprise en raison directe de son talent ! Quiconque se trouve bâillonné par ses relations mondaines ou par le désir humain de parvenir, celui-là a le devoir de ne pas se mêler de critique ; il est facile, quand on a de la fortune, d'écrire des pièces à succès ou des romans du même genre. Il faut laisser cette police des mœurs littéraires, que devrait être la critique bien comprise, à quelques sauvages résolus, entêtés dans leurs convictions, et jaloux de solitude. La critique ne peut avoir une influence qu'à la condition d'être l'expression tenace, à découvert, et violente, quand il le faut, d'une pensée indépendante, qui ne désarme pas.

Si la critique fait bon marché de cette vertu des forts et sans quoi elle cesse d'être, elle se ravale à la plus triste des mascarades humaines : elle porte l'uniforme de toutes servitudes dorées. Ce qui discrédite la critique, plus que sa non-valeur esthétique, c'est qu'elle peut être, en certaines mains, sous le couvert d'une admiration surfaite, un instrument de flagornerie et d'entr'aide, le moyen le plus facile de courtiser les maîtres de l'heure, de décrocher les faveurs et d'enlever les places disputées par le travail et le talent. Ce qui la déjuge et la condamne, auprès des artistes solitaires, c'est de la voir ramper devant les hommes en place, servir des intérêts habilement masqués et escorter des renommées tapageuses. Il n'est pas

permis à un critique de ruser avec soi-même et d'étrangler, volontairement, sa vérité."

* * *

Une anecdote sur l'admirable peintre Alphonse Legros qui vient de mourir à Londres.

" Cet homme sentait pourtant qu'il était grand ! Que fallait-il attendre ici ? (à Paris.) Que les critiques et les jurys du Salon lui fissent la place à laquelle il avait droit ? Ou bien qu'il mourût de faim et de froid au coin d'une rue ? En vérité, ceci serait arrivé plus tôt et plus sûrement que cela !

Or, écoutez ce qui l'attendait en Angleterre. Il y avait un grand artiste et un grand poète, qui a laissé un nom glorieux et une œuvre profondément belle et émouvante, Rossetti ! Il y avait un grand peintre, Watts, qui est peut-être le portraitiste le plus éloquent et le plus grandiose de la race britannique, et sous ce rapport du moins, une sorte de Rembrandt d'Outre-Manche, par ailleurs évocateur inspiré.

Ces deux hommes accueillirent Legros comme un ami de longue date, comme un concitoyen de la même intellectuelle et artistique patrie.

Il y avait un artiste distingué, de moindre envergure sans doute, mais homme d'un aloi si rare et si exquis, que l'on n'a pas à s'occuper s'il eût un autre génie que celui du cœur. Ce peintre, du reste professeur éminent, Edward Poynter, fit cette chose. Il avait une chaire d'enseignement artistique au Collège de l'Université. Il fit entrer Legros, qui avait déjà pu, ô merveille ! commencer à vivre en donnant quelques leçons ; il le fit entrer, dis-je, comme son suppléant, mais en lui abandonnant ses propres appointements tout entiers. Puis, lorsque, plus tard, eut lieu une élection de professeur, il agit de telle sorte qu'il le fit nommer titulaire de cette chaire, malgré les obstacles qu'on devine : un français dans une fondation exclusivement

nationale ! *Il s'agissait d'un traitement de vingt-cinq mille francs.* Je ne crois pas qu'il soit très nécessaire de commenter longuement cette histoire ; les commentaires les plus modérés ne seraient pas assez flatteurs pour nous.

Alphonse Legros, alors, ce caustique, cet intraitable, ce mordant, qui avait souvent flétri de ses sarcasmes l'atroce misère elle-même, mais qui était, au fond, un homme de la plus délicate et de la plus ravissante sensibilité, fit à son tour ceci : Il demanda la naturalisation, ne pouvant pas traiter autrement que comme une patrie le pays qui avait ainsi honoré son talent. Puis, il se voua pendant vingt ans à sa tâche de professeur, avec un dévouement, une ardeur, une foi, une chaleur de cœur que nul ne peut savoir, sauf ses élèves ; mais que, du moins, l'Angleterre apprécia. Il professa, non par la parole — car il ne voulut jamais apprendre l'anglais (je trouve ce trait admirable, et les Anglais l'admirèrent et le comprirent à merveille) — mais par l'action. Dans les villes où il faisait des conférences muettes, il exécutait, à profusion, des études peintes, des portraits, des dessins admirables, qu'il laissait là, en témoignage de reconnaissance et d'enseignement permanent. Il se faisait comprendre de l'auditoire le plus grave et le plus attentif, mieux que par des phrases, et il aura, avec une originalité profonde, démontré que le dessin est un langage intégral, qui s'apprend, se manifeste, s'esquisse, sans le secours des mots. »

(De M. Arsène Alexandre dans *Comœdia.*)

***

Les revues nous ont rarement proposé autant d'articles intéressants que ce mois-ci. Faute de place, nous devons nous contenter de citer :

dans *la Grande Revue*, un admirable *Baudelaire* d'André Suarès,

dans *la Revue Bleue*, une étude ferme, solide et sévère de M. Lucien Maury sur *Maurice Maeterlinck*,

dans *la Revue*, un article de Miss Doris Gunnell sur *l'Abbey Theatre* de Dublin où sont jouées les pièces nationalistes irlandaises de Yeats, de Synge et de lady Gregory,

dans *la Phalange*, des vers en grand nombre, des chroniques de Jean Royère, de Marcel Rey, de Léon Bazalgette qui célèbre comme il convient Charles de Coster et la merveilleuse *Légende de Till Ulenspiegel*,

dans *l'Occident*, quelques nobles pages de François-Paul Alibert, *l'Energétique ou la vertu de l'Hiver*,

dans *la Revue d'Europe et d'Amérique*, *le Péril Rose*, une étude où M. Jaudon dénonce, une fois de plus, la nocivité des romans de Madame de Ségur,

dans *l'Effort*, l'enquête sur l'irrédentisme français en Bulgarie.

Signalons enfin que *la Revue Critique* change de format et va s'enrichir de chroniques régulières,

que la *Petite Gazette Aptésienne* cessant de paraître, ses collaborateurs vont fonder la *Revue Nouvelle des Lettres Françaises*, recueil trimestriel de littérature, qui paraîtra à Paris, chez Edouard Mignot,

que l'*Amitié de France*, trimestrielle, va être complétée par les *Cahiers de l'Amitié de France*, dont le premier numéro (janvier 1912) contient deux fragments inédits d'Ernest Hello, et réunit les noms de Georges Dumesnil, Francis Jammes, H. Brémond d'Ars et Robert Valléry-Radot,

et que *La Revue Alsacienne illustrée*, qui depuis douze ans lutte si vaillamment pour l'intégrité du patrimoine alsacien, vient de créer un nouveau périodique destiné à rendre plus vaste et plus fertile son champ d'action : *les Cahiers Alsaciens*.



LES GRANDES NOUVELLES.

Du *Temps :*

“ Mme Maeterlinck est arrivée mercredi soir à New-York,

par l'*Olympic*. Elle va jouer à Boston le drame de son mari, *Pelléas et Mélisande*, le 10 janvier.

Les reporters et les photographes ont cherché vainement, à bord de l'*Olympic*, M. Maeterlinck, qui a parié avec M. Russell, de Boston, qu'il saurait leur échapper.

M. Maeterlinck, qui s'est bien embarqué sur l'*Olympic* avec sa femme, a dû arriver déguisé ou comme passager d'entrepont. Mme Maeterlinck a refusé de rien dire, si ce n'est que l'écrivain ne viendrait pas sans son chien Golaud. Les reporters américains cherchent maintenant l'auteur et son chien. "

De *Paris-Journal :*

" M. Maurice Rostand ayant fait annoncer qu'il paraîtrait vendredi sur la scène de l'Université Mondaine, sept cent cinquante places furent louées dès jeudi.

Tout semblait donc marcher à souhait, quand, vendredi matin, alors qu'il était trop tard pour prévenir le public par la voie des journaux, M. Maurice Rostand manifesta un désir fort bizarre : il ne voulait parler à aucun prix dans la grande salle aux sept cents places déjà louées, mais dans la petite salle qui contient juste trois cents places.

L'administration, fort affectée, s'inclina... "

Du *Petit Journal :*

" Bayonne, 29 décembre.

M. Edmond Rostand, accompagné de son fils Jean, d'un ami et d'une gouvernante, se promenait en auto sur la route de la Négresse.

La voiture passa près d'un trottoir où se trouvait un enfant de trois ans, le petit Ducazeau qui, lorsqu'arriva l'auto, courut devant la machine et fut renversé.

Il fut transporté aussitôt à la maison de secours, à Biarritz, où les médecins décidèrent de faire l'opération du trépan."

Que d'événements !...

*
* *

Divers.

M. Oscar Havard publie dans le *Correspondant* de curieux souvenirs du sculpteur Armand Le Véel sur Gustave Courbet pendant le siège de Paris. Il nous rapporte que le peintre " n'avait pas voué uniquement une haine inexpiable au piédestal du grand Empereur et qu'il rêvait mieux et plus que le fameux déboulonnement." Citons :

" Le même jour, comme il sortait du Louvre, il désigna les Tuileries : " Là, déclara-t-il, quand nous serons tout à fait les maîtres, nous y f... le feu, parce que c'est le repaire de la tyrannie, et *parce que c'est fort laid.*"

Qu'attendent les futuristes pour reconnaître en lui " le précurseur " ?



D'entre les réponses à l'enquête de *Comædia* sur l'utilité possible d'un *Ministère des Beaux Arts*, nous détachons celle de M. Barrès, brève et juste :

" Un ministère des Beaux-Arts ! Et ceci, et cela ! Ne me dites pas de bêtises. Il n'y a rien à faire pour l'Art qu'à maintenir, à entretenir les œuvres du passé — et c'est ce qu'on ne fait pas, ce qu'on ne réclame que mollement.

Quant à l'art d'aujourd'hui et de demain, que voulez-vous qu'y fasse l'administration ? "



A Bordeaux, MM. Olivier Bag et Carlos Larronde, directeurs des *Marches du Sud-Ouest*, ont organisé un salon des poètes, où furent joués avec grand succès *Le Poète et l'Oiseau*, de Francis Jammes, *Lilith* et *Le Vieux Roy* de Rémy de Gourmont, *Philippe II* de Verhaeren et *l'Otage* de Paul Claudel.



De récentes attaques nous obligent à la déclaration suivante :

La Nouvelle Revue Française n'est l'organe ni d'une personne, ni d'une coterie, ni d'un parti. Elle appartient à titre égal à tous ses collaborateurs. Chacun d'eux y peut affirmer, sous une commune discipline, les idées et les tendances qui lui sont propres.

Tous tiennent fermement à leur droit d'apprécier, où qu'ils les trouvent, la valeur et la sincérité des personnes, sans que ces jugements engagent la revue dans la lutte des partis.

La Nouvelle Revue Française a toujours été et restera une revue de littérature et d'art. Elle n'a d'autre raison d'être que de servir, selon ses forces, les lettres françaises. C'est ce souci qui a fait et qui maintiendra l'entente entre ses collaborateurs, plus que jamais résolus à poursuivre avec tranquillité leur tâche, dont rien ne les saura détourner.

Le Gérant : André Ruyters.

Imp. The St. Catherine Press Ltd. Bruges (Belgique)

LE LOISIR DE CAGLIARI

On oppose volontiers l'homme de cabinet, l'homme de bibliothèque, à l'homme d'action, l'homme de rue. Quiconque se plaît dans cette sorte de pièce, retraite à usage personnel, que Montaigne appelait sa librairie, prend vite l'apparence d'un érudit plus ou moins maniaque, et l'on proclame qu'il vit hors de son siècle, ce dont beaucoup se hâtent de le blâmer. C'est faux, car le siècle vient le trouver, même s'il ne le sollicite pas. Chaque journal qu'il lit lui est un complaisant secrétaire qui accourt au rapport du matin, qui y apporte le monde entier, et qui semble organiser l'univers autour du lecteur. Et plus d'un parmi ceux qui vivent dans leur bibliothèque n'aiment le passé que par rapport au présent. Que seraient les livres s'ils n'étaient des documents humains et s'ils ne devenaient des outils de travail et de jouissance ? Ils aident l'homme de cabinet à partout et en tout retrouver l'homme. Comme c'est loin d'une besogne d'érudition ! Dans l'esprit de l'ami des livres toujours le perpétuel paraît sous le quotidien : et c'est là la joie qu'il recherche.

I

Nous reconnaissons certes que pour l'amateur badaud le long de sa bibliothèque, il n'est rien de plus agréable que de saisir au hasard d'une lecture telle phrase ancienne qui pourrait être le compte-rendu d'un événement actuel. Je ne prétends pas qu'il en doive tirer quelque leçon au nom de l'expérience. Je le trouverais fort ridicule de jouer les Diogène dans le tonneau, comme aussi le jugerais-je fort inutilement futile de se poser en dilettante sceptique à ironie continue. Je lui demande seulement d'être un homme qui a sa manière intelligente de prendre conscience de la vie, et je le prie de ne la point dissimuler.

Cette manière-là a un mérite à mon gré, par où notre amateur de l'humain se différencie du pur et machinal érudit : la moindre attention portée au temps et à l'espace qui ne sont que de bien ingénieux moyens de loi et de classification inventés par l'homme. Car ce que veut l'esprit dont je parle, c'est vivre tous les siècles à la fois en une fois qui est le temps et le lieu de sa propre vie.

Le vulgaire a naturellement sa raison quand il traite d'inutiles cet homme de cabinet et ses pareils, parce que ce sont plutôt des spectateurs, des témoins, que des acteurs. Mais une raison qui s'efforce à une plus ample synthèse remarquera que tout est dans tout, et que les qualifiés inutiles font si bien partie nécessaire de la société que l'on ne pourrait la concevoir sans eux, si du moins l'on

tient, comme moi, la société pour un fait collectif et non comme un contrat entre individus.

Et même chez les hommes les plus actifs, chez ceux qui aiment à multiplier leurs gestes, n'y a-t-il pas parfois le besoin, le désir, et la volupté de se retirer en soi ? Une bibliothèque est un lieu choisi pour ce genre d'exercice méditatif. C'est un goût qu'il serait dommage de laisser s'appauvrir en France. Tranquillisons les gens pressés : nous n'en sommes pas moins comme eux des personnages de ruche ou de fourmilière ainsi que nous voyons les foules humaines d'un ballon ou dans le cinématographe.

Voilà un long et philosophique préambule aux réflexions plus simplement littéraires et morales que fit au mois de janvier dernier un de ces hommes qui n'ont point rompu avec le monde pour demeurer parfois, et le plus souvent qu'ils peuvent, au milieu de leurs livres. J'ai retenu quelques-uns de ses propos. Je les offre sous ma signature, car suis-je sûr que nous étions deux, et que je ne conversais pas avec mon double ?

C'était lors de la surprenante prise d'un paquebot postal français *Le Carthage* par des Italiens hardis, méfiants et brouillons. L'émotion à Paris fut assez vive. Les camelots eurent des bénéfices avec les éditions successives. En sa librairie, les pieds dans les pantoufles, caressant des yeux et des doigts ses livres favoris sur les rayons qui transformaient

les murs de la chambre en une bibliothèque dont il se sert comme un musicien joue d'un clavier de piano, l'homme de cabinet pensa et parla ainsi :

Quelques-uns de nos compatriotes sont en ce moment les héros malgré eux d'une aventure qui a un goût délicieux de rétrospectif fort inattendu en notre siècle. Ils peuvent la vivre sans grand danger de subir les odieuses rigueurs que leur eussent réservées autrefois la prise par les corsaires de Barbarie, la captivité en Alger, la rançon réclamée au pays natal. Ils ont eu la rare sensation d'être arrêtés en pleine mer, alors qu'ils naviguaient confiants, sur un navire confortable et rapide, à peine effacée l'image de Notre Dame de la Garde, s'estimant déjà débarqués sans naufrage à Tunis la blanche. Et ils furent conduits à l'escale imprévue. Combien d'entre eux auraient pu s'écrier la veille, à la façon de Madame de Noailles chantant mélancoliquement :

Je ne verrai jamais la ville de Damas !

“nous ne verrons jamais la ville de Cagliari.” Il est bien inutile de défier l'avenir. Madame de Noailles, je le lui souhaite, entrera peut-être un jour à Damas, les passagers du *Carthage* furent à Cagliari, et nous, vous et moi, passerons peut-être à l'improviste le seuil de la terre que nos rêves nous ont promise. Ah ! pourquoi ne nous sommes-nous pas tous embarqués sur ce bateau ?

Tout cela, c'est, comme l'on dit lorsque l'on veut revivre les minutes surannées d'une vie contemporaine de mademoiselle Aïssé, une turquerie. Et ce sont les Italiens qui nous l'ont donnée, comme toujours habiles à la mascarade, mais mascarade un peu forcée, encore que moins colorée — tant mieux, affirmeront les uns en leur sagesse, tant pis, regretteront les autres, aventuriers — qu'aux temps où les pirates de la Méditerranée, mauritaniens, numides, arabes, turcs, grecs (l'énumération, je l'ai prise au *Dictionnaire philosophique* de Voltaire) infestaient la mer "comme des vautours qui attendent une proie ".

Pour moi, si j'étais là-bas — me faudrait-il tant d'effort d'imagination pour m'y croire ? — je me divertirais de la quasi-captivité que, Carthaginois à Cagliari, je serais forcé de subir, en me souvenant qu'aux siècles derniers quelques hommes, célèbres depuis, furent victimes des forbans maritimes, et que l'un d'eux s'est inspiré de sa mésaventure pour écrire un très agréable petit roman. Aujourd'hui plus que jamais, j'aimerai *la Provençale* de Regnard.

C'est un joli récit, assez oublié. On est si féru de théâtre en France qu'on ne traite guère Regnard que d'auteur dramatique. Après l'éblouissement du miracle molieresque, voilà le premier écrivain qui soit parvenu à imposer ses pièces à une succession de publics non encore tarie. Cela vaut la

mémoire, toutefois sans éclipser aussi profondément le voyageur de Flandre, de Hollande, de Danemark, de Suède, de Laponie, de Pologne, d'Allemagne... et le conteur de *la Provençale*.

La Provençale est encore un voyage, mais mis à la mode du conte. Regnard se trouvait conduit à cette forme littéraire par l'histoire d'amour, vraie, qui y est liée. Peut-être s'étonnerait-on de nos jours qu'un tel sujet ayant été saisi sur le vif, si triste dans son essence même, où le sort s'acharne contre le héros et le frappe de tant de souffrances physiques et morales, où l'on devrait sentir la palpitation de blessures à peine cicatrisées, soit devenue une historiette élégante et polie, avec la mise en scène de bonne compagnie, banale depuis le *Décaméron*, et toujours gracieuse quand on sait la renouveler aussi ingénieusement qu'un nouvel académicien doit faire de son remerciement à l'Académie. On peut accuser la légèreté d'esprit, à la française, de Regnard. On peut en admirer l'héroïsme raisonnable, raisonnant, raisonné, si du moins raison et héroïsme ne jurent point de s'accoler, ce dont je ne suis pas sûr. Je veux être reconnaissant à l'auteur de la courtoisie qu'il met à ne pas nous imposer de spectacle affreux, à épargner nos sens. Seulement, je le lis froidement. Tout le romanesque qui pullule dans *la Provençale* ne vaut point pour mon cerveau le moindre élan de romantisme, le moindre éclat de réalisme. La

vie d'ailleurs ne se laisse point ainsi juguler : nous avons du romantisme, du réalisme dans cette *Provençale*, surtout nous y avons l'homme en ses caractères les plus permanents. Et c'est pourquoi nous pouvons relire le roman de Regnard.

Les événements, qu'eut à subir Regnard avant d'en laisser le souvenir par la transcription et la transposition, furent, d'après les biographies écrites au dix-huitième siècle, probablement (car la réalité des faits et l'intrigue du roman sont mêlées, et l'on ne distingue pas toujours), ceux-ci : l'an 1678, il voyageait en Italie, il s'éprit à Bologne d'une dame provençale, il voulut regagner la France avec elle — et le mari. Tous trois embarquèrent à Civita-Vecchia pour Toulon. Au milieu de la route, leur bateau, une frégate anglaise, fut attaqué par les Algériens et après combat emmené par eux. " A peine M. Regnard, dit un de ses biographes, fut arrivé à Alger qu'il y fut vendu quinze cent livres et la belle Provençale mille livres. Leur patron les mena à Constantinople où ils essuyèrent plus de deux ans une captivité assez rigoureuse. " Alors la famille de Regnard put envoyer le prix d'une rançon qui servit pour les deux amants. Seulement, de retour, comme ceux-ci se préparaient à s'épouser, le sort leur joua ce tour : " Le mari reparut tout à coup accompagné de deux religieux Mathurins qui l'avaient racheté à Alger."

Regnard, de tempérament voyageur, se consola en partant pour la Laponie.

Voilà donc de douloureux instants de vie marquée des coups ironiques de la destinée, et dont Regnard gardait dans sa maison du faubourg de Richelieu au bas de Montmartre un précis témoignage exposé publiquement : la chaîne même dont il avait été enchaîné. Et peut-être avait-il au fond de quelque meuble le portrait de la belle Provençale. Dans le livre, il n'est rien de triste qu'à la réflexion. Nous avons changé la méthode. Nous faisons brusquement de nos frères en humanité nos confidents et nos confesseurs. Cela eût semblé indécent à Regnard qui n'était cependant point homme austère et réservé, mais type jovial de riche fonctionnaire bon vivant.

Plus que des mémoires de captivité c'est une histoire d'amour que *la Provençale*. Mais la captivité demeure un décor à effets et un moyen de péripéties. Si j'étais à Cagliari, je regretterais de ne pas avoir emporté mon exemplaire de Regnard, car j'y découvre ces phrases qui m'enchantent ici, qui m'enchanteraient peut-être moins là-bas :

Le vaisseau avait passé les îles de Corse et de Sardaigne quand celui qui faisait le quart aperçut deux voiles qui portaient le cap sur le bâtiment anglais. Il n'y a point de lieu où l'on vive avec plus de défiance que sur la mer : la rencontre d'un navire n'est guère moins à craindre qu'un écueil.

Il faudrait s'arrêter si l'on ne songeait qu'à l'actualité, mais à continuer on éprouvera une joie malicieuse devant cette observation et l'expression qui l'inscrit :

Zelmis, qui était auprès de la belle Provençale quand il apprit cette nouvelle, ne fit aucune réflexion au péril qui le menaçait ; et comme il ne connaissait d'autre malheur que celui de ne pas la voir, il crut qu'il n'avait rien à craindre tant qu'il serait avec elle. Le capitaine, qui n'était point amoureux comme lui, s'inquiétait davantage.

Nous sommes toujours sensibles aux histoires d'amour tout en nous en moquant un peu surtout lorsque nous-mêmes faisons pire ! J'ai indiqué la source historique. J'allais vous conter le roman. Sainte-Beuve en donna l'analyse d'une très alerte façon dans la Causerie du Lundi 4 Octobre 1852. Je vous y renvoie. D'ailleurs ce ne serait que répéter, avec quelques différences (il n'y a pas le voyage à Constantinople), les faits rappelés plus haut. Mais si je vous renvoie à Sainte-Beuve c'est que son article débute par un gémissement sur les Français qui sont de moins en moins gais — déjà ! Et cette considération pessimiste me paraît devoir mettre en garde contre la manie de ne pas trouver son temps le meilleur qui soit puisque pour nous c'est le seul réel.

Revenons à *la Provençale*, en ses détails. Je veux vous en faire goûter quelques-uns.

J'ai parlé de la mise en scène imitée du *Décaméron.* Je l'aime assez en sa brièveté comme expéditive d'un rite littéraire. Céliane, Clorinde, Melinde et Cléomède, qui sont trois femmes et un homme, s'en vont à une terre de leur ami Eurilas située à trois lieues de Paris. Ils y rejoignent Floride, Artémise, Damon et Lycandre, et forment avec eux " l'assemblée du monde la plus charmante ". Sans doute ils y prennent les plaisirs champêtres : pêche, chasse, jeu, promenade ; mais " un jour cette belle compagnie se trouva sous un berceau de chèvrefeuille qui est au bout du canal, attendant en ce lieu que la chaleur du jour fut passée ", Cléomède lui fit le récit des aventures de Zelmis. Vous jugerez mieux maintenant pourquoi ces aventures devaient être galantes et de la plus discrète émotion.

Si vous contestez aux écrivains du XVII[e] siècle l'amour de la nature, ne vous mettez pas en peine du berceau de chèvrefeuille, qui est réaliste, sinon absolument naturiste puisqu'un berceau dénonce la main d'homme, ainsi d'ailleurs que le canal là où un auteur moderne n'aurait pas hésité à faire couler une rivière, et savourez cette marine :

La mer n'était point dans ce calme ennuyeux qui ne la distingue pas même des étangs les plus tranquilles ; elle n'était pas aussi dans cette fureur qui la fait redouter ; mais on la voyait dans l'état que tout le monde la souhaite, lorsqu'un vent modéré l'agite, et comme elle était quand elle forma la mère

des Amours. Zelmis s'abandonnait aux rêveries qu'inspirent ces vagues légères qui, venant à se briser contre le vaisseau, y laissent, pour marque de leur fierté, cette écume dont on le voit environnné.

Il y a l'allégorie et la personnification de l'élément. Rien n'y manque. Elle est exquise d'être si datée de son siècle.

Mais ce qu'il est impossible de leur contester, c'est la forte ingéniosité subtile et attrayante de leurs discours sur les passions de l'amour. Il y a dans *la Provençale* des analyses psychologiques d'une ténuité adroite et sûre qui peut enthousiasmer. Je sais que ces choses-là, et la recherche de leur expression heureuse, étaient dans le goût du temps. Une preuve dès les premières pages :

Elvire disait les choses avec un accent si tendre, et un air si aisé, qu'il semblait toujours qu'elle demandât le cœur, quelque indifférente chose qu'elle pût dire.

A ce « qu'elle demandât le cœur » on peut pâmer sans ridicule. Seulement Sainte-Beuve qui est un malin doué d'une excellente mémoire, et qui fut trop constamment amoureux pour ne pas être tombé en arrêt devant le « qu'elle demandât le cœur », nous avertit que cette locution est « prise textuellement d'un petit libelle romanesque sur les Amours de Madame et du Comte de Guiche ». Peut-être lance-t-il un peu vite la dénonciation de plagiat, et Regnard, en plus de la défense légitime

par la mémoire inconsciente, me paraît fort capable d'avoir retrouvé tout seul une formule remarquablement juste, mais d'une allure à la mode.

Voici d'autres remarques du même genre, auxquelles Sainte-Beuve n'a pas cherché d'analogie, peut-être parce qu'elles sont assez propres à désespérer les amoureux :

Il sortit tout charmé de ce qu'il venait d'entendre : il repassait dans son esprit toutes les paroles d'Elvire, il les examinait dans tous les sens avantageux qu'on leur pouvait donner ; il craignait quelquefois de n'avoir pas dit de sa passion tout ce qu'il aurait dû dire ; quelquefois aussi il appréhendait d'avoir paru trop hardi ; enfin il demeurait toujours aussi mécontent de lui qu'il était satisfait de l'aimable Provençale.

Ou bien :

Il n'en fallut pas davantage pour élever Zelmis au comble de la joie ; mais comme il ne faut rien pour flatter ou désespérer un amant, et que, suivant ses différents caprices, il s'afflige et se réjouit souvent de la même chose, il craignit aussi que cette facilité d'Elvire à le voir ne fût une marque de son indifférence et du peu de risque qu'elle courait en le voyant.

Et c'est encore :

Rien ne détermine plus une femme à favoriser un amant que la concurrence d'une rivale.

Laquelle maxime vaut pour plus d'un cas. Un de nos contemporains l'a reprise, peut-être sans la

connaître dans son texte de Regnard ; elle est l'armature du dénouement, un peu inattendu, de *l'Amphisbène*, le dernier roman de M. Henri de Régnier — si du moins du feuilleton au livre il ne change pas. Ah ! *l'Amphisbène*, c'est une somme de définitions de l'amour, et... Mais allons retrouver Zelmis, amoureux d'Elvire mariée à de Prade, naviguant sur la Méditerranée, et couchant tous trois dans la chambre du capitaine.

Je ne vous assurerai point, Mesdames, si la joie qu'eut Zelmis de se sentir auprès de sa maîtresse fut plus grande que le dépit qu'il eut de la savoir si proche de son mari. Ce qu'il y a de certain c'est qu'il passa la nuit dans des agitations terribles... La belle provençale, de son côté, ne passa guère tranquillement la nuit ; elle roulait dans son esprit cent pensées différentes... De Prade étant un homme tel que je vous l'ai dépeint, vous imaginerez aisément qu'il passa une aussi mauvaise nuit auprès de sa femme, qu'un autre y en aurait passé une agréable. Et quoique ces trois personnes eussent des intérêts bien différents, ils étaient tous néanmoins tourmentés de la même passion. De Prade était jaloux par tempérament, Elvire par amour, et Zelmis par occasion.

Ce fut au lendemain de cette nuit qu'eut lieu la prise par les Barbaresques. Zelmis se conduit avec un courage qui anime aussi Elvire puisqu'on peut à peine l'empêcher de venir rejoindre son époux et son amant sur le tillac pour combattre avec eux. Prisonnière elle demeure entre les mains de Mustapha, qui est un brigand chevaleresque : elle

fut traitée " avec des manières très honnêtes et qui n'avaient rien de turc."

Cependant l'on s'en va en Alger. Notre trio est dispersé. Elvire entre au sérail du prince Baba-Hassan, le mari est vendu à un Omar, Zelmis à un Achmet Thalem. Regnard fait remarquer qu'il préférait voir sa maîtresse au pouvoir du Baba-Hassan plutôt qu'aux bras de l'époux ; et c'est d'une non moins judicieuse observation sur la jalousie.

Zelmis, sous prétexte de peinture, parvient à jouir d'une certaine liberté dans son esclavage. Qu'il tente aussitôt de revoir Elvire, nous en ferions autant ! Il gagne un eunuque qui lui indique le jour et le lieu où elle passe pour le bain. Il peut à peine serrer les mains d'Elvire au passage.

Il la suivit des yeux autant qu'il put, mais hélas ! qu'il racheta cher cette vue ! quels mouvements confus ne produisit-elle point en lui ! De l'amour il passa à la jalousie, de la jalousie à la crainte, de la crainte à la joie, de la joie à la tristesse ; ou, pour mieux dire, il sentit toutes ces passions en un même temps.

Comme Regnard traduit avec exactitude la perpétuelle inquiétude de l'amour ! S'il y a plus de description poétique et analytique des mouvements psychologiques dans le roman de M. de Régnier, il n'y a pas de plus acérée indication.

A côté, voulez-vous du romanesque ? On vous a dit que Zelmis était peintre. Or le prince Baba-

Hassan, l'ayant appris, demande à Achmet que l'esclave français dessine des fleurs sur des voiles, lesquels la belle Elvire pour charmer son ennui, doit broder. Et voici naturellement qu'intervient le langage des fleurs :

Il fit ce que le roi, ou plutôt ce qu'Elvire lui avait commandé, il ordonna les dessins, il les remplit de fleurs dont la couleur pâle avait quelque rapport à son amour ; ce n'était partout que pensées, que soucis, que violettes ; si l'on y voyait quelques boutons de roses, ils étaient presque étouffés sous les épines qui formaient une chaîne, dont deux cœurs, placés au milieu du mouchoir, étaient étroitement unis.

Bien plus, Zelmis apportant lui-même son œuvre à Baba-Hassan persuada celui-ci qu'il devait indiquer lui-même les couleurs à la brodeuse. L'amoureux fervent doute-t-il de quelque chose ? Il arrive auprès de la Provençale, et lui donne des rendez-vous d'amour : qu'Elvire prenne le frais sur la terrasse, et Zelmis sera en bas à peindre. On ne pourra se parler, on se verra du moins. Et même l'on correspondra par billet attaché à une flèche. Du romanesque, vous dis-je, et déjà romantique.

Zelmis envoie les flèches, Elvire répond par des pierres enveloppées de papier qui sont des projectiles de message. Encore que traitée en sultane favorite et désirée, et selon les mœurs françaises, par un prince charmeur, un de ces turcs comme Musset en ressuscitera d'après la turquerie du dix-huitième, un prince qui se pique d'obtenir

de bonne grâce ce qu'il pourrait commander d'un geste, la malheureuse n'a ni encre ni plume pour écrire sur le papier.

La vivacité de son esprit répara ce défaut : elle passa une partie de la nuit à piquer avec la pointe d'une aiguille, sur du papier, tous les caractères qui composaient cette lettre. Zelmis, l'ayant mise sur un fond noir, lut fort distinctement.

Il y a dans ce passage une allure dégagée de l'invention qui fait penser aux manigances amoureuses dont usera plus tard la Rosine du *Barbier de Séville*. Et j'aime la conclusion :

Cette lettre porta autant d'amoureux traits dans le cœur de Zelmis, qu'il y avait de piqûres qui la composaient. Qu'il eut de plaisir à la baiser et à la tremper de ses larmes !

L'épisode est charmant. Il en est d'autres plus compliqués. Zelmis est en butte aux désirs puis aux animosités des femmes d'Achmet. Il y a un petit drame combiné par elles. Une scène m'en paraît curieuse. Un jour, Immona, qui est l'une de ces amantes que Zelmis tout à Elvire repousse, appelle Zelmis dès que le maître est sorti.

Zelmis monta (dans sa chambre) sans savoir ce qu'elle souhaitait de lui. Il la trouva couchée demi-nue sur un magnifique tapis de Turquie : un de ses bras lui servait d'oreiller ; et l'autre nonchalamment étendu, relevant l'extrémité d'une gaze noire qui lui servait de caftan, laissait voir une partie du plus beau corps que la nature ait pris jamais plaisir de former. Qui n'eût été sensible à cette vue ?

C'est la pose classique de l'odalisque telle que les peintres la peindront sans cesse au XIXe siècle. Le croquis a de la vigueur et un réalisme sobre, sans mot inutile, sans que rien vienne souligner perversement un tableau de nu que la manière du XVIIIe traitera avec une licence contente de soi.

Il faut avouer que Zelmis est ébranlé dans sa fidélité. Comme il allait se laisser tomber sur le beau corps offert, Achmet revient sans crier gare.

Immona, conservant encore quelques restes de présence d'esprit, fit mettre Zelmis avec précipitation dans un de ces matelas qui servent de lit aux Turcs, et qui sont roulés pendant le jour à un coin de la chambre... Je ne vous dirai point, Mesdames, si l'émotion que sentit Immona ajouta quelques nouveaux charmes à sa beauté ; mais il est certain qu'Achmet n'eut jamais plus de tendresse pour elle qu'en ce moment-là... Le doux bruit des baisers dont il accablait Immona venait même jusqu'aux oreilles de Zelmis.

Ici tout de même la manière du XVIIIe se fait prévoir avec agrément. Mais il y a une remarque plus intéressante : la scène analogue fut jouée par d'autres personnages, et non des personnages de roman, mais Louis XIV, Madame de Montespan et Lauzun. L'on connaît l'admirable page de Saint-Simon là-dessus :

Parmi tous ses amours le roi ne découcha jamais d'avec la reine... il se mettait les après-dînées entre deux draps chez ses maîtresses. Puyguilhem (Lauzun) se fit cacher par une femme de chambre sous le lit dans lequel le roi s'allait mettre avec

Mme de Montespan, et par leur conversation y apprit l'obstacle que Louvois avait mis à sa charge... Il y entendit tous les propos qui se tinrent de lui entre le roi et sa maîtresse, et que celle-ci qui lui avait promis tous ses bons offices lui en rendit tous les plus mauvais qu'elle put... Le roi et sa maîtresse sortirent enfin de ce lit. Le roi se réhabilla et s'en alla chez lui, Mme de Montespan se mit à sa toilette pour aller à la répétition d'un ballet où le roi, la reine et toute la cour devait aller. La femme de chambre tira Puyguilhem de dessous ce lit, qui apparemment n'eut pas un moindre besoin d'aller se rajuster chez lui. De là il s'en vint se coller à la porte de la chambre de Mme de Montespan.

Lorsqu'elle en sortit pour aller à la répétition du ballet, il lui présenta la main, et lui demanda avec un air plein de douceur et de respect s'il pouvait se flatter qu'elle eût daigné se souvenir de lui auprès du roi. Elle l'assura qu'elle n'y avait pas manqué, et lui composa comme il lui plut tous les services qu'elle venait de lui rendre. Par ci, par là, il l'interrompit crédulement de questions pour la mieux enferrer, puis s'approchant de son oreille, il lui dit qu'elle était une menteuse, une friponne, une coquine, une p.... à chien, et lui répéta mot pour mot toute la conversation du roi et d'elle. Mme de Montespan en fut si troublée qu'elle n'eut pas la force de lui répondre un seul mot, et à peine de gagner le lieu où elle allait, avec grande difficulté à surmonter et à cacher le tremblement de ses jambes et de tout son corps, en sorte qu'en arrivant dans le lieu de la répétition du ballet, elle s'évanouit.

Après une si éclatante citation qui n'est point de Regnard, j'aurais scrupule de revenir à *la Provençale*. Aussi bien en ai-je beaucoup dit sur un roman que

le hasard d'un événement politique m'a amené à relire, mais qui n'a guère marqué, et sans qu'on puisse protester, dans l'histoire littéraire. Je crois cependant utile pour garder notre tradition d'esprit français d'aller souvent à la recherche de ces livres oubliés, qui sont bien de notre pays, et de les mettre brusquement en contact avec la lumière du présent, à condition de les traiter comme des livres vivants et capables d'agir sur notre vie. Je souhaite la même fortune dans un siècle ou deux pour les nôtres, et peut-être s'apercevra-t-on alors que nous sommes du même sang intellectuel que nos ancêtres et que nos descendants, n'en déplaise à nos détracteurs.

Mais cette évocation de *la Provençale* m'a attardé autour de mon sujet qui était plus essentiellement la vie intellectuelle que j'aurais menée si les Italiens m'avaient offert, à moi comme à la centaine et demie de mes compatriotes, le loisir de Cagliari. Et je ne voulais pas vous entretenir que de Regnard captif au rivage du Maure, car vous vous souvenez que le 25 septembre 1575 fut capturé par les Algériens non loin de Naples un écrivain de toute autre envergure, Cervantès...

LEGRAND-CHABRIER.

SUITE PATHÉTIQUE

I

LES EXILÉS

— *Je vais te prendre par la main !*
Ne traîne pas tes pieds boudeurs dans le chemin.
La poussière craque à nos dents. Sois raisonnable.

— *Elle ne l'avait pas dit pour te faire partir !*

— *Il faut te taire. Et compte les bornes franchies.*
Les volets curieux s'ouvrent quand nous passons.
Regarde constamment devant toi.

— *Quand tu t'es retourné, au coin de la rue, ses rideaux*
tremblaient !

— *Je t'en supplie !*
L'heure est lourde à tomber sur la face...
Mon cœur pèse comme un enfant.
Le jour chancelle dans les vergers.

Marchons vite. Et siffle. Et ne pensons pas.

— . . . .

— Nous mangerons ce soir à la table inconnue.
Très vite et sans parler, pour empêcher les sanglots de venir.

Mais, tout seuls dans la chambre, et le verrou tiré,
Alors, alors,...
(que l'herbe est triste !)

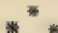
Nous ne devrons rien à personne !
Nous parlerons d'Elle, — jusqu'au signe de l'aube,
Les yeux brûlés de pleurs, et de lampe, et de veille...

Marchons vite. Et siffle. Et ne pensons pas.

II

SOLITUDE

Moi qui n'ai su que me pencher sur des sources de rencontre,
Me voilà seul avec ma lampe, qui se contente et qui m'ignore, toute droite de vertu.
(Devant l'enfant, qui a fauté, la mère passe, sans le voir).



Le train qui roule vers les campagnes va faire trembler l'étagère. Elle a tremblé.
Des chiens très loin se répondent.
Et voici le coq, qui chante à minuit.
(Il ne faut pas railler ces pauvres distractions).



L'étoile va quitter la fente du volet. L'armoire est ouverte et vide.
Moi aussi, j'ai tendu les bras.
Le bois vient de craquer,... ce n'est même pas quelqu'un.
(Au sujet de l'étoile : un brusque départ serait plus loyal).



Toute la maison est vide, comme d'avoir soupiré.
La chaise, en face, semble attendre. C'est à en hausser les épaules...
(Va, la sonnette du jardin ne remuera plus les feuilles mouillées).



Tous ceux que j'aime sont loin ; ils dorment pendant que je veille.
Le vent d'ici passera contre leurs rideaux.

— Alors, ils se retourneront, sans s'éveiller, vers le mur.

— A ton cœur, qui bat trop vite, la pendule, sans impatience, répète pourtant la vérité :
Tout seul, tout seul, tout seul, tout seul.
Tu ne comprends pas le rire des autres.
Ton âme est aussi loin qu'en mer.
On n'y peut rien.

III

LA NUIT DU PAUVRE MALADE

Une voix a baissé avec la lampe vide.
Mon âme a mal. Il faut parler bas dans la chambre ;

Et ne pas chuchoter qu'elle peut bien mourir.

Le silence des toîts s'aiguise maintenant !
Les heures des clochers chantent sur les rosées.
Et je suis pur comme du linge dans le vent !

La lune ne vient pas. La lune est dans le verger.
Elle est debout au seuil des autres.

— *Sans m'étonner.*

Ma peine flotte autour de moi ;
Je ne la sens plus très bien.
C'est qu'on m'épargne, maintenant

Que je ne verrai plus le visage de l'aube,
Aux fleurs grises de mes rideaux.

Je le sais bien, ce qu'on me veut ;
C'est du buis, trempé d'eau amère,
Deux lampes, dans le plein jour,

Et moi, la bouche grande ouverte...
Je ne veux même plus discuter.

LUCIEN MARIÉ.

L'ANNONCE FAITE A MARIE [1]

ACTE III

SCÈNE I

Le pays de Chevoche. Une grande forêt aux arbres clair-semés, composée principalement de chênes très élevés et de bouleaux, avec au dessous des pins, des sapins et quelques houx. Une large percée rectiligne vient d'être pratiquée au travers du bois jusqu'à l'horizon. Des ouvriers achèvent d'enlever les troncs d'arbre et de préparer la chaussée. Campement sur le côté, avec huttes en fagot, le feu et la marmite etc. Il se trouve dans une sablonnière où quelques ouvriers achèvent de charger de sable fin et blanc une petite charrette. Un apprenti de Pierre de Craon les surveille, accroupi dans les genêts secs.

De part et d'autre de la nouvelle route on voit deux espèces de colosses faits de fagots, avec une collerette et une souquenille de toile blanche, ayant une croix rouge sur la poitrine, un tonneau pour tête dont les bords sont découpés en dents de scie comme pour faire une couronne, avec une sorte de visage grossièrement peint en rouge ; une longue trompette s'adapte à la bonde, maintenue par une planche comme par un bras.

Tombée du jour. Neige par terre et ciel de neige.

C'est la veille de Noël.

[1] Voir les numéros 36, 37 et 38 de *la Nouvelle Revue Française.*

LE MAIRE DE CHEVOCHE. — Voilà. Le Roi peut venir.

UN OUVRIER. — I peut venir à ct' heure. Nous ons bin fait not' part.

LE MAIRE DE CHEVOCHE, *regardant avec satisfaction.* — C'est moult beau ! Aussi que tout le monde s'y est mis, tant qu'y en a, les hommes, les femmes et les tiots enfants,

Et que c'était la plus sale partie avec toutes ces mauvaisetés et ces éronces, et le marais.

C'est pas les malins de Bruyères qui nous ont fait la barbe.

UN OUVRIER. — C'est leut' chemin qu'en a, de la barbe, et des dents 'core avec tous ces chicots, qu'is ont laissés !

(Ils rient)

L'APPRENTI, *pédantesquement d'une voix affreusement aigre et glapissante.* —

Vox clamantis in deserto : Parate vias Domini et erunt prava in directa et aspera in vias planas.

— C'est vrai que vous avez bien travaillé. Je vous félicite, bonnes gens. C'est comme le chemin de la Fête-Dieu.

(Montrant les Géants). Et quelles sont, Messieurs, ces deux belles et révérendes personnes ?

UN OUVRIER. — Sont-i pas bin beaux ? C'est l'pé Vincent, le vieil ivrogne, qu' les a faits.

I dit qu' c'est le grand Roi d'Abyssinie et sa femme Bellotte.

L'APPRENTI. — Pour moi je croyais que c'était Gog et Magog.

LE MAIRE DE CHEVOCHE. — C'est les deux Anges de Chevoche qui viennent saluer le Roi leur sire.

On y boutera le feu quand i passera.

— Écoutez !

(Ils écoutent tous)

UN OUVRIER. — Oh non, ce n'est pas encore lui. On entendrait les cloches de Bruyères sonner.

UN AUTRE. — I ne sera pas ici avant minuit. Il a soupé à Fisme.

UN AUTRE. — On s'ra bin ici pour voir. Je n' bouge mie.

UN AUTRE. — T'as à manger, Perrot ? J'ai pus qu'un morceau de pain qu'est tout gelé.

LE MAIRE. — N'aye pas peur. Y a un quartier de porc dans la marmite ; et des crépinettes, et le chevreuil qu'on a tué ;

Et trois aunes de boudin, et des pommes, et un bon petit tonneau de vin de la Marne.

L'APPRENTI. — Je reste avec vous.

UNE FEMME. — Et q'vlà un bon petit Noël.

L'APPRENTI. — C'est le jour de Noël que le roi Clovis fut à Rheims baptisé.

UNE AUTRE FEMME. — C'est le jour de Noël que not'roi Charles revient se faire sacrer.

UNE AUTRE. — C'est une simple fille, de Dieu envoyée,

Qui le ramène à son foyer.

UNE AUTRE. — Jeanne, qu'on l'appelle !

UNE AUTRE. — La Pucelle !

UNE AUTRE. — Qu'est née la nuit de l'Epiphanie !

UNE AUTRE. — Qui a chassé les Anglais d'Orléans qu'ils assiégient !

UN AUTRE. — Et qui va les chasser de France mêmement tretous ! Ainsi-soit-i !

UN AUTRE, *fredonnant.* — Noël ! Ki Ki Ki Ki Ki ! Noël ! Noël nouvelet ! Rrr ! qu'i fait froué !

(Il se serre dans son manteau)

UNE FEMME. — Faut bin regarder si qu'y aura un petit homme tout en rouge près du Roi. C'est elle.

UNE AUTRE. — Sur un grand cheval noir.

LA PREMIÈRE. — Y a six mois qu'elle gardait les vaches encore ed son pé.

UNE AUTRE. — Et maintenant elle tient une bannière où qu'y a Jésus en écrit.

UN OUVRIER. — Et qu' les Anglais se sauvent devant comme souris.

UN AUTRE. — Gare aux mauvais Bourguignons de Saponay !

UN AUTRE. — I seront tous à Rheims au petit matin.

UN AUTRE. — Quoi qu'i font les ceusses ed là-bas ?

L'APPRENTI. — Les deux cloches de la Cathédrale, Baudon et Baude,

Commencent à sonner au *Gloria* de Minuit, et jusqu'à l'arrivée des Français elle ne cesseront plus de badonguer.

Tout le monde garde chez lui une cire allumée jusqu'au matin.

On attend que le Roi soit là pour la messe de l'Aurore qui est " *Lux fulgebit* ".

Tout le clergé ira à sa rencontre, trois cents prêtres avec l'Archevêque en chapes d'or, et les réguliers, et le Maire, et la commune.

Ça sera bien beau sur la neige sous le soleil clair et gaillard et tout le peuple chantant Noël !

Et l'on dit que le Roi veut descendre de son cheval et entrer dans sa bonne ville sur un âne, comme Notre-Seigneur.

LE MAIRE. — Comment donc que vous n'êtes pas resté là-bas ?

L'APPRENTI. — C'est maître Pierre de Craon qui m'a envoyé chercher du sable.

LE MAIRE. — Quoi ! c'est à cela qu'il s'occupe en ce moment ?

L'APPRENTI. — Il dit que le temps est court.

LE MAIRE. — Mais à quoi mieux l'employer qu'à faire cette route, comme nous autres ?

L'APPRENTI. — Il dit que son métier n'est pas de faire des routes pour le Roi, mais une demeure pour Dieu.

LE MAIRE. — A quoi sert Rheims, si le Roi n'y peut aller ?

L'APPRENTI. — A quoi la route, s'il n'y a pas d'église au bout ?

LE MAIRE. — Ce n'est pas un bon Français.

L'APPRENTI. — Il dit qu'il ne sait rien que son métier. Celui qui parle politique chez nous, on lui noircit le nez avec le cul de la poële.

LE MAIRE. — Il n'a pu même venir à bout de sa Justice depuis dix ans qu'on y travaille.

L'APPRENTI. — Si fait ! toute la pierre est finie et la charpente est posée ; il n'y a plus que la flèche qui n'a pas encore fini de pousser.

LE MAIRE. — On n'y travaille guère.

L'APPRENTI. — Le maître cherche ses vitraux et c'est pourquoi il nous envoie ici prendre du sable ;

Quoi que ce ne soit pas son métier.

Tout l'hiver il a travaillé au milieu de ses fourneaux.

Faire de la lumière, pauvres gens, c'est plus difficile que de faire de l'or,

Souffler sur cette lourde matière et la rendre transparente, " selon que nos corps de boue seront transmués en corps de gloire, "

Dit Saint Paul.

Et de toutes couleurs il dit qu'il veut trouver

La couleur-mère, telle que Dieu même l'a faite.

C'est pourquoi dans de grands vases purs emplis d'une eau éclatante

Il verse l'hyacinthe, l'outremer, l'or gras, le vermillon,

Et regarde ces belles roses intérieures, ce que ça fait dans le soleil et la grâce de Dieu, et comment cela tourne et s'épanouit dans le matras.

Et il dit qu'il n'y pas une couleur qu'il ne puisse faire tout seul avec son esprit,

Comme son corps fait du rouge et du bleu.

Car il veut que la Justice de Rheims brille comme l'Aurore au jour de ces noces.

LE MAIRE. — On dit qu'il est lépreux.

L'APPRENTI. — Ce n'est pas vrai ! Je l'ai

vu tout nu l'été dernier qui se baignait dans l'Aisne à Soissons. Je peux le dire !

Il a la chair saine comme celle d'un enfant.

LE MAIRE. — C'est drôle tout de même. Pourquoi qu'i s'a tenu caché si longtemps ?

L'APPRENTI. — C'est un mensonge !

LE MAIRE. — Je sais, je suis plus vieux que vous. Faut pas vous fâcher, petit homme. Ça ne fait rien qu'i soit malade ed son corps.

C'est pas d'son corps qu'i travaille.

L'APPRENTI. — Faudrait pas qu'il vous entende dire ça ! Je me rappelle comment il a puni l'un de nous qui restait tout le temps dans son coin à dessiner :

Il l'a envoyé toute la journée sur les échafauds avec les maçons pour les servir et leur passer leurs auges et leurs pierres,

Disant qu'au bout de la journée il saurait deux choses ainsi mieux que par règle et par dessin : le poids qu'un homme peut porter et la hauteur de son corps.

Et de même que la grâce de Dieu multiplie chacune de nos bonnes actions,

C'est ainsi qu'il nous a enseigné ce qu'il appelle "le Sicle du Temple", et cette demeure de Dieu dont chaque homme qui fait ce qu'il peut

Avec son corps est comme un fondement secret ;

Ce que sont le pouce et la main et la coudée et

notre envergure et le bras étendu et le cercle que l'on fait avec,

Et le pied et le pas ;

Et comment rien de tout cela n'est le même jamais.

Croyez-vous que le corps fût indifférent au père Noé quand il fit l'arche ? est-ce qu'il est indifférent,

Le nombre de pas qu'il y a de la porte à l'autel, et la hauteur à laquelle il est permis à l'œil de s'élever, et le nombre d'âmes que les deux côtés de l'Église contiennent réservées ?

Car l'artiste païen faisait tout du dehors, et nous faisons tout de par dedans comme les abeilles,

Et comme l'âme fait pour le corps : rien n'est inerte, tout vit,

Tout est *action* de grâces.

LE MAIRE. — Le petit homme parle bien.

UN OUVRIER. — Écoutez-le comme une agache tout plein des paroles de son maître.

L'APPRENTI. — Parlez avec respect de Pierre de Craon !

LE MAIRE. — C'est vrai qu'il est bourgeois de Rheims et on l'appelle le Maître du Compas.

Comme autrefois on appelait Messire Loÿs

Le Maître de la Règle.

UN AUTRE. — Jette du bois dans le feu, Perrot, vlà qu'i commence à neiger.

(En effet. — La nuit est complètement venue. — Entre MARA en noir, portant une espèce de paquet sous son manteau)

MARA. — C'est ici les gens de Chevoche ?

LE MAIRE. — C'est nous.

MARA. — Loué soit Jésus-Christ.

LE MAIRE. — Ainsi soit-il !

MARA. — C'est chez vous qu'est la logette du Géyn ?

LE MAIRE. — Où habite la Lépreuse ?

MARA. — Oui.

LE MAIRE. — Ce n'est pas chez nous tout à fait, mais jouxtant.

UN AUTRE. — Vous voulez voir la Lépreuse ?

MARA. — Oui.

L'HOMME. — On ne peut pas la voir ; elle a toujours un voile sur le voult comme c'est ordonné.

UN AUTRE. — Et bien ordonné ! c'est pas moi qui ai envie de la regarder.

MARA. — Voilà longtemps que vous l'avez ?

L'HOMME. — Huit ans t'à l'heure, et on voudrait bin ne pas l'avoir.

MARA. — Est-ce qu'elle a fait du mal à personne ?

L'HOMME. — Non, mais tout de même c'est enguingnant à avoir près de chez soi, c'te varmine de gens.

LE MAIRE. — Et puis c'est la commune qui la nourrit.

L'HOMME. — Tiens ! même qu'on a oublié de lui porter à manger depuis trois jours avec ct'affaire ed la route !

UNE FEMME. — Et quoi que vous y voulez à cte femme ?

(*Elle ne répond pas et reste debout, regardant le feu*)

UNE FEMME. — C'est comme qui dirait un enfant que vous t'nez dans les bras ?

UNE AUTRE. — I fait bin froid pour promener les tiots enfants à ct'heure.

MARA. — Il n'a pas froid.

(*Silence. On entend dans la nuit sous les arbres le bruit d'une cliquette de bois*)

UNE VIEILLE FEMME. — Tenez ! la vlà justement ! vlà sa clique ! Sainte Vierge ! qué dommage qu'a soit pas morte !

UNE FEMME. — A vient demander son manger. Pas de danger qu'alle oublie !

UN HOMME. — Qué malheur d' nourrir cte varmine.

UN AUTRE. — J'tez-lui quéqu' chose. Faut pas qu'alle approche de nous. A n'aurait qu'à nous donner la poison.

UN AUTRE. — Pas de viande, Perrot ! C'est maigre, c'est la veille de Noël !

(*Ils rient*)

Jette lui ce michon de pain qu'est gelé. C'est bin assez pour elle.

L'HOMME, *criant.* — Hé, Sans-figure ! Hé, Jeanne, que je dis ! hé là, la d'vourée !

(*On voit la forme noire de la Lépreuse sur la neige. MARA la regarde*)

Attrape !

(*Il lui jette à toute volée un morceau de pain. Elle se baisse et le ramasse, puis s'éloigne. MARA se met en marche pour la suivre*)

UN HOMME. — Où qu'elle va ?

UN AUTRE. — Eh bin la femme ! holà ! où que vous allez, quoi que vous faites ?

(*Elles s'éloignent*)

SCÈNE II

Elles s'enfoncent au travers de la forêt, laissant leurs vestiges dans le neige. Il se fait une éclaircie. La lune brillant

au milieu d'un immense halo èclaire une butte toute couverte de bruyères et de sable blanc. Des pierres monstrueuses, des grès aux formes fantastiques s'en détachent. Ils ressemblent aux bêtes des âges fossiles, à des monuments inexplicables, à des idoles ayant mal poussé leurs têtes et leurs membres. Et la Lèpreuse conduit MARA à la caverne qu'elle habite, une espèce de couloir bas où l'on ne peut se tenir qu'assis : le fond est fermé sauf une ouverture pour la fumée.

SCÈNE III

VIOLAINE. — Qui est ici,

Qui n'a pas craint d'unir ses pas à ceux de la Lépreuse ?

Et sachez que son voisinage est un danger et son haleine pernicieuse.

MARA. — C'est moi, Violaine.

VIOLAINE. — O voix depuis longtemps inentendue ! Est-ce vous, ma mère ?

MARA. — C'est moi, Violaine.

VIOLAINE. — C'est votre voix et une autre. Laissez-moi allumer ce feu, car il fait très froid. Et cette torche aussi.

(*Elle allume un feu de tourbe et de bruyère, au moyen de braises conservées dans un pot, puis la torche*)

MARA. — C'est moi, Violaine. Mara, ta sœur.

VIOLAINE. — Chère sœur, salut ! Que c'est bien d'être venue ! Mais ne me crains-tu point ?

MARA. — Je ne crains rien au monde.

VIOLAINE. — Que ta voix est devenue semblable à celle de Maman !

MARA. — Violaine, notre chère mère n'est plus.
(*Silence*)

VIOLAINE. — Quand est-elle morte ?

MARA. — Ce mois même après ton départ.

VIOLAINE. — Ignorant tout ?

MARA. — Je ne sais.

VIOLAINE. — Pauvre Maman ! Dieu ait ton âme !

MARA. — Et le père n'est pas revenu encore.

VIOLAINE. — Et vous deux ?

MARA. — Cela va bien.

VIOLAINE. — Tout va comme vous le voulez à la maison ?

MARA. — Tout va bien.

VIOLAINE. — Je sais qu'il ne peut en être autrement
Avec Jacques et toi.

MARA. — Tu verrais ce que nous avons fait ! Nous avons trois charrues de plus. Tu ne reconnaitrais pas Combernon.
Et nous allons abattre ces vieux murs,
Maintenant que le Roi est revenu.

VIOLAINE. — Et vous êtes heureux ensemble, Mara ?

MARA. — Oui. Nous sommes heureux. Il m'aime
Comme je l'aime.

VIOLAINE. — Loué soit Dieu.

MARA. — Violaine !
Tu ne vois pas ce que je tiens entre mes bras ?

VIOLAINE. — Je ne vois pas.

MARA. — Lève donc ce voile.

VIOLAINE. — J'en ai sous celui-là un autre.

MARA. — Tu ne vois plus ?

VIOLAINE. — Je n'ai plus d'yeux.
L'âme seule tient dans le corps péri.

MARA. — Aveugle !
Comment donc marches-tu si droit ?

VIOLAINE. — J'entends.

MARA. — Qu'entends-tu ?

VIOLAINE. — Les choses exister avec moi.

MARA, *profondément.* — Et moi, Violaine, m'entends-tu ?

VIOLAINE. — Dieu m'a donné l'intelligence
Qui est avec nous tous en même temps.

MARA. — M'entends-tu, Violaine ?

VIOLAINE. — Ah, pauvre Mara !

MARA. — M'entends-tu, Violaine ?

VIOLAINE. — Que veux-tu de moi, chère sœur ?

MARA. — Louer ce Dieu avec toi qui t'a faite pestiférée.

VIOLAINE. — Louons-le donc, en cette veille de sa Nativité.

MARA. — Il est facile d'être une sainte quand la lèpre nous sert d'appoint.

VIOLAINE. — Je ne sais, ne l'étant point.

MARA. — Il faut bien se tourner vers Dieu quand le reste n'est plus là.

VIOLAINE. — Lui du moins ne manquera pas.

MARA, *doucement.* — Peut-être, qui le sait, Violaine, dis ?

VIOLAINE. — La vie manque et non point la mort où je suis.

MARA. — Hérétique ! es-tu sûre de ton salut ?

VIOLAINE. — Je le suis de sa bonté, qui a pourvu.

MARA. — Nous en voyons les arrhes.

VIOLAINE. — J'ai foi en Dieu qui m'a fait ma part.

MARA. — Que sais-tu de lui qui est invisible et que rien ne manifeste ?

VIOLAINE. — Il ne l'est pas devenu plus pour moi que n'est le reste.

MARA, *ironiquement.* — Il est avec toi, petite colombe, et Il t'aime ?

VIOLAINE. — Comme avec tous les misérables, Lui-même.

MARA. — Certes son amour est grand !

VIOLAINE. — Comme celui du feu pour le bois quand il prend.

MARA. — Il t'a durement châtiée.

VIOLAINE. — Pas plus que je ne l'avais mérité.

MARA. — Et déjà celui à qui tu avais livré ton corps, t'a oubliée.

VIOLAINE. — Je n'ai pas livré mon corps !

MARA. — Douce Violaine ! menteuse Violaine ! ne t'ai-je point vu tendrement embrasser Pierre de Craon ce matin d'un beau jour de Juin ?

VIOLAINE. — Tu as vu tout et il n'y a rien d'autre.

MARA. — Pourquoi donc le baisais-tu si précieusement ?

VIOLAINE. — Le pauvre homme était lépreux, et moi, j'étais si heureuse ce jour-là !

MARA. — En toute innocence, n'est-ce pas ?

VIOLAINE. — Comme une petite fille qui embrasse un pauvre petit garçon.

MARA. — Dois-je le croire, Violaine ?

VIOLAINE. — C'est vrai.

MARA. — Ne dis donc point que c'est de ton gré que tu m'as laissé Jacques.

VIOLAINE. — Non, ce n'est pas de mon gré, je l'aimais ! Je ne suis pas si bonne.

MARA. — Fallait-il qu'il t'aimât encore, étant lépreuse ?

VIOLAINE. — Je ne l'attendais pas.

MARA. — Qui aimerait une lépreuse ?

VIOLAINE. — Mon cœur est pur !

MARA. — Mais qu'est-ce que Jacques en savait ? Il te tient criminelle.

VIOLAINE. — Notre mère m'avait dit que tu l'aimais.

MARA. — Ne dis point que c'est elle qui t'a rendue lépreuse.

VIOLAINE. — Dieu m'a prévenue de sa grâce.

MARA. — De sorte que quand la mère t'a parlé,...

VIOLAINE. — ...C'était Lui-même encore que j'entendais.

MARA. — Mais pourquoi te laisser croire parjure ?

VIOLAINE. — N'aurais-je donc rien fait de mon côté ?

Pauvre Jacquin ! Fallait-il lui laisser aucun regret de moi ?

MARA. — Dis que tu ne l'aimais point.

VIOLAINE. — Je ne l'aimais point, Mara ?

MARA. — Mais moi, je ne l'aurais pas ainsi lâché !

VIOLAINE. — Est-ce moi qui l'ai lâché ?

MARA. — Mais moi, je serais morte.

VIOLAINE. — Est-ce que je suis vivante ?

MARA. — Maintenant je suis heureuse avec lui.

VIOLAINE. — Paix sur vous !

MARA. — Et je lui ai donné un enfant, Violaine ! une chère petite fille. Une douce petite fille.

VIOLAINE. — Paix sur vous !

MARA. — Notre joie est grande. Mais la tienne l'est davantage avec Dieu.

VIOLAINE. — Et moi aussi j'ai connu la joie il y a huit ans et mon cœur en était ravi,

Tant, que je demandai follement à Dieu, ah ! qu'elle dure et ne cesse jamais !

Et Dieu m'a étrangement écoutée ! Est-ce que ma lèpre guérira ? Non pas, autant qu'il y aura une parcelle de chair mortelle à dévorer.

Est-ce que l'amour en mon cœur guérira ? Jamais tant qu'il y aura une âme immortelle à lui fournir aliment.

Est-ce que ton mari te connaît, Mara ?

MARA. — Quel homme connaît une femme ?

VIOLAINE. — Heureuse qui peut être connue à fond et se donner tout entière.

Jacques, tout ce que je pouvais donner, qu'en aurait-il fait ?

MARA. — Tu as transféré à Un Autre ta foi ?

VIOLAINE. — L'amour a fait la douleur et la douleur a fait l'amour.

Le bois où l'on a mis le feu ne donne pas de la cendre seulement mais une flamme aussi.

MARA. — A quoi sert cet aveugle feu qui ne donne aux autres

Lumière ni chaleur ?

VIOLAINE. — N'est-ce pas déjà beaucoup qu'il me serve ?

Ne reproche pas cette lumière à la créature calcinée

Visitée jusque dans ses fondations, qui la fait voir en elle-même !

Et si tu passais une seule nuit dans ma peau tu ne dirais pas que ce feu n'a pas de chaleur.

Le mâle est prêtre, mais il n'est pas défendu à la femme d'être victime.

Dieu est avare et ne permet qu'aucune créature soit allumée,

Sans qu'un peu d'impureté s'y consume,

La sienne ou celle qui l'entoure, comme la braise de l'encensoir qu'on attise !

Et certes le malheur de ce temps est grand.

Ils n'ont point de père. Ils regardent et ne savent plus où est le Roi et le Pape.

C'est pourquoi voici mon corps en travail à la place de la chrétienté qui se dissout.

Puissante est la souffrance quand elle est aussi volontaire que le péché !

Tu m'as vu baiser ce lépreux, Mara ? Ah, la coupe de la douleur est profonde,

Et qui y met une fois la lèvre ne l'en retire plus à son gré !

MARA. — Prends donc aussi la mienne avec toi !

VIOLAINE. — Je l'ai déjà prise.

MARA. — Violaine ! s'il y a encore quelque chose de vivant et qui est ma sœur sous ce voile et cette forme anéantie,

Souviens-toi que nous avons été des enfants ensemble ! aie pitié de moi !

VIOLAINE. — Parle, chère sœur. Aie confiance ! Dis tout !

MARA. — Violaine, je suis une infortunée, et ma douleur est plus grande que la tienne !

VIOLAINE. — Plus grande, sœur ?

(*MARA avec un grand cri ouvrant son manteau et levant au bout de ses bras le cadavre d'un petit enfant*)

Regarde ! prends-le !

VIOLAINE. — Qu'est-ce que c'est ?

MARA. — Regarde, je te dis ! prends-le ! Prends-le, je te le donne.

(*Elle lui met le cadavre dans les bras*)

VIOLAINE. — Ah ! je sens un petit corps raide ! une pauvre petite figure glacée !

MARA. — Ha ! ha ! Violaine ! Mon enfant ! ma petite fille !

C'est sa petite figure si douce ! c'est son pauvre petit corps !

VIOLAINE, *à voix basse.* — Morte, Mara ?

MARA. — Prends-la, je te la donne !

VIOLAINE. — Paix, Mara !

MARA. — Ils voulaient me l'arracher, mais moi, je ne me la suis pas laissé prendre ! et je me suis sauvée avec elle.

Mais toi, prends-la, Violaine ! Tiens, prends-la, tu vois, je te la donne.

VIOLAINE. — Que veux-tu que je fasse, Mara ?

MARA. — Ce que je veux que tu fasses ? ne m'entends-tu pas ?

Je te dis qu'elle est morte ! je te dis qu'elle est morte !

VIOLAINE. — Son âme vit en Dieu. Elle suit l'Agneau. Elle est avec les bienheureuses petites filles.

MARA. — Mais elle est morte pour moi !

VIOLAINE. — Tu me donnes bien son corps ! donne le reste à Dieu.

MARA. — Non ! non ! non ! tu ne me donneras point le change avec tes paroles de béguine ! Non, je ne me laisserai point apaiser.

Ce lait qui me cuit aux seins, il crie vers Dieu comme le sang d'Abel !

Est-ce que j'ai cinquante enfants à m'arracher du corps ? est-ce que j'ai cinquante âmes à m'arracher de la mienne ?

Est-ce que tu sais ce que c'est que de se déchirer en deux et de mettre au dehors ce petit être qui crie ?

Et la sage-femme m'a dit que je n'enfanterais plus.

Et quand j'aurais cent enfants, ce ne serait pas ma petite Aubaine.

VIOLAINE. — Accepte, soumets-toi.

MARA. — Violaine, tu le sais, j'ai la tête dure. Je suis celle qui ne se rend pas et qui n'accepte rien.

VIOLAINE. — Pauvre sœur !

MARA. — Violaine, c'est si doux, ces petits, et cela fait si mal, cette cruelle petite bouche, quand elle vous mord dedans !

VIOLAINE, *caressant le visage.* — Comme son petit visage est froid !

MARA, *à voix basse.* — *Il* ne sait rien encore.

VIOLAINE, *de même.* — *Il* n'était pas à la maison ?

MARA. — Il est à Rheims pour vendre son blé. Elle est morte tout d'un coup, en deux heures.

VIOLAINE. — A qui ressemblait-elle ?

MARA. — A lui, Violaine. — Elle n'est pas seulement de moi, elle est de lui aussi. Ses yeux seulement sont les miens.

VIOLAINE. — Pauvre Jacquin !

MARA. — Ce n'est pas pour t'entendre dire : Pauvre Jacquin ! que je suis venue ici.

VIOLAINE. — Que veux tu donc de moi ?

MARA. — Violaine, veux-tu voir cela ? Dis ! sais-tu ce que c'est qu'une âme qui se damne

De sa propre volonté pour le temps éternel ?

Sais-tu ce qu'il y a dans le cœur quand on blasphème pour de bon ?

J'ai un diable, pendant que je courais, qui me chantait une petite chanson.

Veux-tu entendre ces choses qu'il m'a apprises ?

VIOLAINE. — Ne dis pas ces choses affreuses !

MARA. — Rends-moi donc mon enfant que je t'ai donné !

VIOLAINE. — Tu ne m'as donné qu'un cadavre.

MARA. — Et toi, rends-le moi vivant !

VIOLAINE. — Mara ! qu'oses-tu dire ?

MARA. — Je n'accepte pas que mon enfant soit mort.

VIOLAINE. — Est-ce qu'il est en mon pouvoir de ressusciter les morts ?

MARA. — Je ne sais, je n'ai que toi à qui je puisse avoir recours.

VIOLAINE. — Est-ce qu'il est en mon pouvoir de ressusciter les morts comme Dieu ?

MARA. — A quoi est-ce que tu sers alors ?

VIOLAINE. — A souffrir et à supplier !

MARA. — Mais à quoi est-ce qu'il sert de

souffrir et de supplier si tu ne me rends pas mon enfant ?

VIOLAINE. — Dieu le sait, à qui c'est assez que je le serve.

MARA. — Mais moi, je suis sourde et je n'entends pas ! et je crie vers toi de la profondeur où je suis ! Violaine ! Violaine !

Rends-moi cet enfant que je t'ai donné ! Eh bien ! je cède, je m'humilie ! aie pitié de moi !

Aie pitié de moi, Violaine ! et rends-moi cet enfant que tu m'as pris.

VIOLAINE. — Celui-là seul qui l'a pris peut le rendre !

MARA. — Rends-le moi donc ! Ah, je sais que tout cela est ta faute.

VIOLAINE. — Ma faute ?

MARA. — Soit, non,

La mienne, pardonne-moi ! Mais rends-la moi, ma sœur !

VIOLAINE. — Mais tu vois qu'il est mort.

MARA. — Tu mens ! il n'est pas mort ! Ah, fillasse, ah, cœur de brebis ! ah, si j'avais accès comme toi à ton Dieu,

Il ne m'arracherait pas mes petits si facilement !

VIOLAINE. — Demande-moi de recréer le ciel et la terre !

MARA. — Mais il est écrit que tu peux souffler sur cette montagne et la jeter dans la mer.

VIOLAINE. — Je le puis, si je suis une sainte.

MARA. — Il faut être une sainte quand une misérable te supplie.

VIOLAINE. — Ah, suprême tentation !

Je jure, et je déclare, et je proteste devant Dieu que je ne suis pas une sainte !

MARA. — Rends-moi donc mon enfant.

VIOLAINE. — Mon Dieu, vous voyez mon cœur !

Je jure et je proteste devant Dieu que je ne suis pas une sainte !

MARA. — Violaine, rends-moi mon enfant !

VIOLAINE. — Pourquoi ne me laisses-tu pas en paix ? pourquoi viens-tu ainsi me tourmenter dans ma tombe ?

Est-ce que je vaux quelque chose ? est-ce que je dispose de Dieu ? est-ce que je suis comme Dieu ?

C'est Dieu même que tu me demandes de juger.

MARA. — Je ne te demande que mon enfant seulement.

(*Pause.*)

VIOLAINE, *levant le doigt.* — Écoute.

(*Silence. Cloches au loin presque imperceptibles*)

MARA. — Je n'entends rien.

VIOLAINE. — Ce sont les cloches de Noël, les cloches qui nous annoncent la messe de Minuit !

O Mara, un petit enfant nous est né !

MARA. — Rends-moi donc le mien.

(*Trompettes dans l'éloignement*)

VIOLAINE. — Qu'est cela ?

MARA. — C'est le Roi qui va-t-à Rheims. N'as-tu point entendu de cette route que les paysans taillaient tout au travers de la forêt ?

(Et cela fait aussi du bois pour eux.)

C'est une petite pastourelle qui le conduit par le milieu de la France

A Rheims pour qu'il s'y fasse sacrer.

VIOLAINE. — Loué soit Dieu qui fait ces grandes choses !

(*Les cloches de nouveau, très claires*)

MARA. — Comme les cloches sonnent le *Gloria !* Le vent porte sur nous. Il y a trois villages à la fois qui sonnent.

VIOLAINE. — Prions avec tout l'univers ! Tu n'as pas froid, Mara ?

MARA. — Je n'ai froid qu'au cœur.

VIOLAINE. — Prions. Voici longtemps que nous n'avons fait Noël ensemble.

Ne crains point. J'ai pris ta douleur avec moi. Regarde ! et ce que tu m'as donné est caché sur mon cœur avec moi.

Ne pleure point ! Ce n'est pas le moment de pleurer, quand le salut de tous les hommes est déjà né.

(*Cloches au loin, moins distinctes*)

MARA. — Il ne neige plus et les étoiles brillent.

VIOLAINE. — Regarde ! vois-tu ce livre ?

Le prêtre qui vient me visiter de temps en temps l'a laissé ici.

MARA. — Je le vois.

VIOLAINE. — Prends-le, veux-tu ? et lis-moi l'Office de Noël, la première Leçon de chacun des trois Nocturnes.

MARA *prend le livre et lit.*

Prophétie d'Isaïe

Au premier temps fut allégée la terre de Zabulon et la terre de Nephtali, et au dernier fut aggravée la voie de la mer au delà du Jourdain de la Galilée des Nations. Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière ; ceux qui habitaient dans la région de l'ombre de la mort, la

lumière leur est née. Vous avez multiplié le peuple et vous n'avez pas augmenté la joie. Ils se réjouiront en Votre présence comme au milieu d'une moisson, comme exultent les vainqueurs sur la proie qui est prise, quand ils se partagent les dépouilles. Le joug en effet de son fardeau, et la verge sur son épaule, et le sceptre de son tyran, vous avez tout surmonté comme au jour de Madian. Toute la curée violente en tumulte et le vêtement mêlé de sang, seront donnés en combustion et l'aliment du feu. Car un tout petit nous est né, et la principauté a été placée sur son épaule, et son nom sera appelé Admirable, Conseiller, Dieu, Fort, Père du siècle futur, Prince de la Paix !

VIOLAINE, *levant le visage.* — Écoute !

(*Silence*)

VOIX DES ANGES *dans le ciel, perçue de la seule VIOLAINE :*

CHŒUR.[1] — *Hodie nobis de cœlo pax vera descendit, hodie per totum mundum melliflui facti sunt cœli.*

[1] Voix comme de jeunes gens héroïques chantant d'une manière grave à l'unisson, avec ralentissement et cadence très simple sur la fin des phrases.

VOIX SEULE.[1] — *Hodie illuxit nobis dies redemptionis novæ, reparationis antiquæ, felicitatis æternæ.*

CHŒUR. — Hodie per totum mundum melliflui facti sunt cæli.

(VIOLAINE lève le doigt. — Silence. — MARA écoute et regarde avec inquiétude)

MARA. — Je n'entends rien.

VIOLAINE. — Poursuis, Mara.

MARA, *reprenant sa lecture.* —

Sermon de Saint Léon Pape

Notre Sauveur, mes bien-aimés, est né en ce jour-ci : soyons joyeux. Et en effet il n'est ouverture à la tristesse, quand c'est le jour natal de la vie : qui, la crainte consumée de la mort, met en nous la joie de l'éternité promise. Nul d'une part à cette allégresse n'est exclu. Une même raison de liesse est à tous commune : puisque Notre-Seigneur, destructeur du péché et de la mort, comme il n'a trouvé personne exempt de faute est venu pour délivrer tout le monde.

[1] Comme d'un enfant.

Que le saint exulte parce que sa palme est proche ; que le pécheur se réjouisse.....

(*Sonnerie éclatante et prolongée de trompettes toute proche. — Grands cris au travers de la forêt*)

MARA. — Le Roi ! Le Roi de France !

(*De nouveau et une fois encore sonnerie des trompettes indiciblement déchirante, solennelle et triomphale*)

MARA, *à voix basse.* — Le Roi de France qui va-t-à Rheims !

(*Silence*)

Violaine !

(*Silence*)

M'entends-tu, Violaine ?

(*Silence. — Elle reprend sa lecture*)

.....Que le pécheur se réjouisse à cause qu'il est invité au pardon ! Que le Gentil espère parce qu'il est invité à la vie ! Car le Fils de Dieu selon la plénitude de ce temps que l'inscrutable profondeur du divin conseil a disposée, pour la réconcilier à son auteur s'est revêtu de la nature de la race humaine, afin que cet inventeur de la mort, le diable, par celle qu'il avait vaincue fût à son tour subjugué.

VOIX DES ANGES, *entendue de la seule VIOLAINE, comme précédemment :*

CHŒUR. — O magnum mysterium et admirabile sacramentum ut animalia viderint Dominum natum jacentem in præsepio ! Beata Virgo cujus viscera meruerunt portare Dominum Christum.

VOIX SEULE. — Ave, Maria, gratia plena, Dominus tecum.

CHŒUR. — Beata Virgo cujus viscera meruerunt portare Dominum Christum.

(*Pause*)

MARA. — Violaine, je ne suis pas digne de lire ce livre !

Violaine, je sais que je suis trop dure et j'en ai regret : je voudrais être autrement.

VIOLAINE. — Lis, Mara. Tu ne sais qui chante le répons.

(*Silence*)

MARA, *avec un effort, reprenant le livre, d'une voix tremblante.* —

LECTURE DU SAINT EVANGILE SELON S^t^ LUC

(*Elles se lèvent toutes deux*)

En ce temps là l'édit fut issu de César Auguste que toute la terre fût mise par écrit.

(*Et le reste. Elles s'assoient*)

HOMÉLIE DE SAINT GRÉGOIRE PAPE

(*Elle s'arrête, vaincue par l'émotion. — Les trompettes sonnent une dernière fois au loin.*)

MARA. —

Pour ce que, par la grâce de Dieu, nous devons aujourd'hui trois fois célébrer les solennités de la messe, nous ne pouvons longtemps parler sur l'évangile qui vient d'être lu. Cependant la naissance même de notre Rédempteur nous oblige à vous adresser au moins quelques paroles. Pourquoi au moment de cette naissance se fait-il un dénombrement de l'univers, sinon pour clairement manifester que celui-là apparaissait dans la chair qui ferait recensement de ses élus pour l'éternité ? Au contraire le Prophète dit des méchants : Ils seront effacés du livre des vivants et ils ne seront point écrits au nombre des justes. Il est bien aussi que ce soit Bethléem où il naisse : Bethléem en effet veut dire " Maison du pain " et Jésus-Christ dit de lui-même : Je suis le pain vivant qui

suis descendu du ciel. Le lieu donc où Notre-Seigneur naît avait été appelé dès auparavant Maison du pain, afin qu'y apparût dans la substance de la chair celui qui devait repaître les cœurs d'une interne satiété. Il naît, non dans la maison de ses parents mais sur la route, afin sans doute de montrer que par l'humanité qu'il revêt, il naît ainsi qu'en lieu étranger.

VOIX DES ANGES :

CHŒUR. — Beata viscera Mariæ Virginis quæ portaverunt æterni Patris Filium; et beata ubera quæ lactaverunt Christum Dominum. Qui hodie pro salute mundi de Virgine nasci dignatus est.

VOIX SEULE. — Dies sanctificatus illuxit nobis ; venite, gentes, et adorate Dominum.

CHŒUR. — Qui hodie pro salute mundi de Virgine nasci dignatus est.

(*Long silence*)

VOIX DES ANGES *de nouveau, presque imperceptible :*

CHŒUR. — Verbum caro factum est et habitavit in nobis ; et vidimus gloriam ejus,

gloriam quasi Unigeniti a Patre, plenum gratiæ et veritatis.

VOIX SEULE. — Omnia per ipsum facta sunt et sine ipso factum est nihil.

CHŒUR. — Et vidimus gloriam ejus, gloriam quasi Unigeniti a Patre, plenum gratiæ et veritatis.

VOIX SEULE. — Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto.

CHŒUR. — Et vidimus gloriam ejus, gloriam quasi Unigeniti a Patre, plenum gratiæ et veritatis.

(*Long silence*)

VIOLAINE, *soudain poussant un cri étouffé.* — Ah !

MARA. — Qu'y a-t-il ?

(*De la main elle lui fait signe de se taire. — Silence. — Les premières lueurs du jour apparaissent.*
Violaine met la main sous son manteau comme quelqu'un qui referme son vêtement)

MARA. — Violaine, je vois un mouvement sous ton manteau !

VIOLAINE, *comme se réveillant peu à peu.*—Est-

ce-toi, Mara ? bonjour, sœur. Je sens sur ma face le souffle du jour qui naît.

MARA. — Violaine ! Violaine ! est-ce toi qui remues le bras ainsi ? Je vois ce mouvement encore.

VIOLAINE. — Paix, Mara, voici le jour de Noël où toute joie est née !

MARA. — Quelle joie y a-t-il pour moi sinon que mon enfant vive ?

VIOLAINE. — Et nous aussi un petit enfant nous est né !

MARA. — Au nom du Dieu vivant, que dis-tu là ?

VIOLAINE. — " Voici que je vous annonce une grande joie... "

MARA. — Je vois le manteau qui bouge de nouveau !

(*On voit un petit pied nu d'enfant qui apparaît dans l'ouverture du manteau, remuant paresseusement*)

VIOLAINE. — " .... Parce qu'un homme est apparu dans le monde ! "

(*MARA tombe à genoux, poussant un profond soupir, le front sur les genoux de sa sœur. VIOLAINE lui caresse le visage de la main*)

VIOLAINE. — Pauvre sœur ! elle pleure. Elle a eu trop de peine aussi.

(*Silence. Elle la baise sur la tête*)

Prends, Mara ! Veux-tu donc me laisser toujours cet enfant ?

MARA (*Elle prend l'enfant de dessous le manteau et le regarde passionnément*). — Il vit !

VIOLAINE (*Elle sort et fait quelques pas sur la bruyère. On voit, sous les premiers rayons d'une aurore glacée, d'abord des arbres, pins et bouleaux, vêtus de givre, puis, au bout d'une plaine immense et couverte de neige, toute petite, au haut d'une colline et bien dessinée dans l'air pur, la silhouette aux cinq tours de Monsanvierge*). — Gloire à Dieu !

MARA. — Il vit !

VIOLAINE. — Paix aux hommes sur la terre !

MARA. — Il vit ! il vit !

VIOLAINE. — Il vit et nous vivons.

Et la face du Père apparaît sur la terre renaissante et consolée.

MARA. — Mon enfant vit !

VIOLAINE, *levant le doigt*. — Écoute !

(*Silence*)

J'entends l'Angelus qui sonne à Monsanvierge.

(*Elle se signe et prie. — L'enfant se réveille*)

MARA, *à voix très basse.* — C'est moi, Aubaine, me reconnais-tu ?

(*L'enfant s'agite et geint*)

Quoi qu'i gnia, ma joie ? quoi qu'i gnia, mon trésor ?

(*L'enfant ouvre les yeux, regarde sa mère et se met à pleurer. MARA le regarde attentivement*)

Violaine !

Qu'est-ce que cela veut dire ? Ses yeux étaient noirs,

Et maintenant ils sont devenus bleus comme les tiens.

(*Silence*)

Ah !

Et quelle est cette goutte de lait que je vois sur ses lèvres ?

(*à suivre*)

PAUL CLAUDEL.

HYMNE AU SOLEIL

Soleil, je ne comprends ton auguste granaeur
Que depuis peu d'années,
Doux père des moissons, artisan de la fleur,
Prince des matinées !

Pour moi, lorsque mes yeux sur les choses erraient
Comme l'aronde glisse,
O toi qu'autour de moi les hommes vénéraient,
Tu n'étais qu'un caprice.

Je te voyais, du faîte élevé d'un tilleul,
Te couler dans ses branches
Et frapper le bouleau sur le juste linceul
De ses écorces blanches.

L'étang, tes flèches d'or à midi se brisant
Sur sa lisse surface,
Dans l'herbe lui donnaient de loin l'aspect luisant
De quelque immense glace !

Et tu courais le soir, expirant, lourd de feux,
Sous les arbres des rives ;
A ton baiser, l'eau plate où dormaient les verveux
Brûlait de pourpres vives ;

Les carpes, en sautant, enrichissaient l'été
De bouquets d'étincelles
Et le martin-pêcheur, déchirant ta clarté,
L'emportait à ses ailes...



Mon esprit s'est ouvert ; j'ai dépassé, Soleil,
L'âge léger des rires ;
Dans mon cœur, ô Lumière, a frissonné l'éveil
Harmonieux des lyres :

Et comme autant de voix qu'en un jeune matin
Surprit mon innocence,
La Plaine, les Coteaux, le Verger m'ont enfin
Révélé ta puissance !

Cueillant, parmi la feuille, aux rameaux que tu cuis
Le raisin et la figue,
J'ai bu de tes rayons dans la pulpe des fruits ;
J'ai su, maître prodigue,

Que l'arbre te devait sa parure, la fleur,
Sa teinte dégradée,
Le peintre et le poète, à la fois la couleur,
Et la forme, et l'idée ;

Que ton éclat, Soleil ! aux flacons rehaussait
Le rubis des vins riches
Et que ton or, Soleil ! luisait et se fonçait
A la croûte des miches ;

Que ton bienfait, de l'homme au végétal passant,
Emplissait la nature,
Toi, la Cellule, et l'Œuf, et la Sève, et le Sang,
O toi, la Créature !

Et de même qu'un bois desséché qui se tord
Sous l'action de la flamme
D'une clarté soudaine embrase l'âtre mort,
Soleil ! Dieu de mon âme,

Je me suis répandu, j'ai conjuré le deuil,
Chassé les ombres vaines,
Tout au bonheur de vivre et de luire, à l'orgueil
De t'avoir dans mes veines !

HENRI DEBERLY.

LA FÊTE ARABE

C'était dans les premières semaines de la guerre à Tripoli. Tous les journaux illustrés publièrent à ce moment des photographies saisissantes. Sur la plage, dans les ruelles, au fond des cours, près des mosquées, le long des routes, dans la palmeraie, partout des cadavres étendus, partout des burnous entassés comme des sacs de farine qu'on va charger sur des charrettes. Je me rappelle encore des femmes fugitives ramenées dans la ville par les Bersagliers ; toutes, vieilles et jeunes, se tenaient enlacées ; des enfants nus, en grappes, s'accrochaient à leurs robes, — pauvre et faible troupeau qui s'enveloppait de voiles pour ne pas voir les corps qui bordaient le chemin. Un grand soleil tombait sur tout cela, une poussière dorée enveloppait dans sa brume les soldats et les femmes, les mousselines et les baïonnettes; et rien, pas même ces burnous devenus des linceuls, ne donnait plus l'impression du carnage que cette grâce orientale épouvantée...

Eh ! quoi, direz-vous, c'est la guerre. Va-t-on encore gémir et nous apitoyer !

J'avais ces images dans l'esprit, quand je reçus une lettre venue du fond du désert. Elle portait le timbre de l'oasis de Guerrara, le premier bureau de poste qu'elle avait rencontré après un long parcours à chameau.

“Eh ! bien, mon ami, m’écrivait mon correspondant lointain, vous voyez comment nos frères latins civilisent. Ce n’est pas une guerre, c’est un massacre qu’ils inaugurent à Tripoli. Et dans le Gharb et dans le Riff, les Espagnols ne font guère mieux. Quel dégoût, quelle tristesse de penser que ce sont pourtant ces gens là qui, chaque jour plus nombreux, débarquent dans notre Algérie, et déjà y font la loi. Le proverbe arabe a raison : l’Afrique du Nord n’est plus à nous ; c’est une vache que le Français maintient solidement par les cornes, tandis que l’Italien, le Maltais, l’Espagnol la traient inépuisablement. Est-ce donc pour installer chez nous quatre cent mille étrangers que nous avons dépensé des milliards et lutté cinquante ans contre la nature et contre les hommes ? Partout s’établit ici, à la place de notre civilisation généreuse, la barbarie des ruffians de la Calabre et de l’Andalousie qui, au nom de notre loi habilement exploitée, dépouillent le Français et l’indigène, comme ils dévalisaient autrefois le voyageur sur les grand’routes, une espingole à la main. Il n’y a pas vingt ans encore nous étions pour le Musulman le type de l’Européen de race noble, à l’esprit généreux et guerrier. Entre toutes les nations, c’était la nôtre qu’il honorait le plus, et le dernier des Musulmans répétait que si le Français prononçait seulement la formule sainte, il entrerait au Paradis avant les musulmans eux-mêmes, car il est noble et juste. Les procédés de ces intrus, de ces Calabrias, comme les appellent les Arabes qui confondent sous le même nom et dans un même mépris tous nos fameux frères latins, sont en train de ruiner cette légende que l’Islam avait créée à notre bénéfice ; on ne nous distingue pas d’eux, on nous rend responsables de leurs

crimes, et nous qui étions autrefois les moins haïs parmi les étrangers, nous serons bientôt les plus détestés.

Tout ce que je vois, tout ce que j'entends ne me donne pas à regretter de m'être réfugié dans le Sud pour échapper à leur vue. Mais c'est en vain que j'ai mis entre eux et moi l'immense étendue des sables : les mille échos du désert m'apportent le bruit de leurs méfaits. Nul pays n'est plus silencieux, nul aussi n'est plus bruyant pour une oreille qui sait entendre. J'interroge la caravane qui passe, le chanteur de complaintes, le bateleur marocain : toutes ces voix me confirment dans mes impressions désenchantées. Parfois l'envie me prend de raconter ce que j'ai vu, ce qui m'est arrivé, et comment ces barbares ont détruit sous mes yeux un des beaux lieux du monde. Mais dans ces déserts où je vis, dans l'existence nomade que je mène, il y a quelque chose de sublime qui exalte et décourage à la fois. La pensée suit le regard, rien n'est là pour l'arrêter, elle se perd dans l'infini ; le cœur aussi se dilate, et dans cet état de rêve tout ce qu'on pourrait dire ou faire semble inutile ou médiocre... Pourtant, mon ami, ces pensées me poursuivent, surtout la nuit, quand on n'entend plus rien autour des tentes que le bruit d'une bête entravée qui s'agite, les bracelets de quelque femme amoureuse ou le léger frôlement des myriades de grains de sable que le vent promène sur la dune. C'est alors que je m'inquiète, que je revois ma vie, que ma passion revient, que je regrette désespérément de n'être pas sorti vainqueur de la lutte que j'avais commencée. Puis je m'endors ou bien le jour apparaît : tout s'anime autour de moi ; des centaines de formes blanches sortent des tentes noires ; les prières montent vers le

ciel ; les femmes vont traire les brebis ; les enfants nus se roulent dans le sable ; je vois nos bêtes qui paissent l'herbe rare ; pas un nuage, pas un pli dans le ciel ; une brise délicieuse précède la chaleur du jour, et je me dis : Que regrettes-tu ? Peut-être tu n'étais pas fait pour vivre au milieu des hommes, ou plutôt il te fallait une humanité vierge encore. C'est ta faute si ton entreprise a échoué ; on ne lutte pas avec le destin, et ton destin à toi, c'était d'aboutir ici à travers les péripéties de ta vie. N'en doute pas : ce n'est point la perversité des hommes qui t'a conduit jusqu'ici, ce sont les forces de ton cœur. Remercie donc ces puissances obscures, n'accuse personne, apaise-toi.

Voilà, mon ami, où j'en suis. Je ne sais plus pourquoi, tout à l'heure, je vous parlais avec tant de passion. J'hésite à donner cette lettre au chamelier qui l'attend. Quel effet vous fera-t-elle au milieu de ce Paris que j'ai quitté, il y a tant d'années ! Elle vous paraîtra, j'imagine, aussi lointaine et inutile que la voix des prophètes Ezéchiel ou Jérémie. N'importe, je vous l'envoie ; qu'elle emporte avec elle les soucis qui m'obsèdent. Dites-vous avec indulgence que c'est le cri d'un vieil Européen qui ne peut trouver tout à fait le repos dans les sables, car aussi fataliste que je sois devenu il y a toujours des questions qui me font bondir le cœur, et je veux croire qu'avec un peu de fermeté et de sagesse nous y pourrions encore quelque chose."

Une voix trop passionnée éveille presqu'infailliblement chez celui qui l'écoute un désir de contradiction ; et puis rien ne révolte plus que d'entendre déclarer prête à tomber en pourriture une œuvre que l'on croit saine et prospère.

Chaque mot de cette longue lettre, de cette plainte quasi musulmane, venait rappeler à ma mémoire mille propos contraires que j'avais entendus. Qu'aurions-nous fait en Algérie sans l'appui de ces étrangers qui indignaient si fort mon ami ? Que serions-nous devenus si nous n'avions pu compter que sur la main d'œuvre indigène ? Dormir le long d'un quai, au fond d'une boutique, dans l'ombre des cactus ; arroser de temps en temps un misérable jardin ; remuer un peu de terre ; prier, mentir et voler, prendre les défauts de ses maîtres et aucune de ses vertus, l'Arabe sait-il faire autre chose ? Nous avons été trop heureux d'accueillir ces Calabrias. C'est leur travail qui est enfermé pour toujours dans les quais et dans le môle d'Alger, dans les tranchées et les remblais de nos chemins de fer, dans les vignobles et dans les routes qui mènent vers le Sud. Ces jardiniers qui soignent avec tant de patience les vergers de la Mitidja, ce sont des Mahonnais ; ces pêcheurs dont on voit sortir les barques par les plus mauvais temps, ce sont des Siciliens ; ces conducteurs de prolonges qu'on rencontre sur tous les chemins et qui chantent aussi leur chanson, qui n'est pas la chanson arabe, ce sont des gens de Valence et de Murcie. Ne disons pas : c'est une sale écume que l'Espagne et l'Italie ont rejetée sur nos bords ; ne leur reprochons pas d'être pauvres et de s'abattre chez nous comme la misère sur le monde. Hé ! s'ils étaient millionnaires, ils ne seraient pas venus ici. En traversant la Méditerrannée ils ont subi comme un nouveau baptême. Ils arrivent sans chef, sans argent, avec la seule force de leurs bras. Notre petit groupe français les reçoit, les encadre. Ils ne demandent qu'à oublier une terre qui

leur fut marâtre, pour s'attacher à ce pays nouveau qui leur offre un asile. Avec quel empressement ils se font naturaliser, comme ils apprennent notre langue, comme ils recherchent nos alliances. Au bout d'une génération les fils de ces déshérités ont oublié leur pays d'origine. Déjà on peut prévoir le temps où tous ces éléments, disparates encore, se fondront en un type neuf, bien adapté au pays, et c'est l'image de la France qu'on trouvera au fond du creuset.

Qui a tort ? Qui a raison ? Qui faut-il écouter, ces voix de bon accueil ou le cri passionné de mon ami ? Ce n'est point à un passant de donner son avis dans un problème aussi grave. Je ne veux apporter qu'un simple témoignage et raconter, au gré du souvenir, la singulière aventure du personnage dont j'ai transcrit la lettre, et par quelle suite de circonstances il fut conduit un beau jour à renoncer à la vie civilisée pour mener la vie nomade.

I

Il y a une vingtaine d'années, le chemin de fer qui mène d'Alger à l'oasis de Ben Nezouh n'était pas encore construit. Pour atteindre ce lointain village, à la limite des Hauts-Plateaux et sur la frontière des sables, il fallait prendre place dans une de ces invraisemblables diligences qui, après avoir longtemps roulé de bourgade en bourgade sur les routes de France, achèvent leur carrière dans les ornières d'Afrique. Et lorsqu'en plein midi, par une brûlante journée d'août, sur la place du Gourvernement,

on grimpait dans cette patache déjà bondée d'indigènes, qu'on s'installait tout en haut sous la bâche, une cruche d'eau entre les jambes, un couffin de provisions sous le bras et qu'on se disait : "En voilà pour cinq jours !" alors on avait l'impression d'aller vraiment chercher un pays inconnu, et qu'il y fallait du courage.

Tout le reste du jour, l'antique véhicule se traînait dans l'humidité chaude qui noie sous d'épaisses vapeurs la plaine assoupie d'Alger. Au soir tombant, la route commençait de s'élever au dessus de cette brume étouffante ; des courants d'un air frais et vivifiant et comme d'un autre climat venaient vous frapper au visage, et toute la nuit on roulait dans les gorges de l'Atlas.

Bercé par la voiture, j'essayais vainement de résister au sommeil, de garder les yeux ouverts sur le ciel constellé, où les sommets des montagnes se découpaient en arêtes vives, en déchirures inouïes. Ah ! qui ne connaît le regret de fermer ainsi les yeux devant la beauté qui passe et qu'on ne reverra plus, l'irritation impuissante d'entendre dans un demi-sommeil le fracas de la voiture qui roule sur un pont au-dessus d'un ravin, d'écouter comme en rêve le filet d'eau qui s'égoutte, de soulever un instant les paupières sur un chaos incroyable de ciel, de rochers et de songes, et de les refermer aussitôt.

Quelle surprise au matin ! Des montagnes brûlées dans les feux de l'aurore. Pas un arbre, pas un pâturage, mais çà et là, pour reposer la vue, de grandes nappes d'ombre suspendues aux ravins et des lauriers fleuris. Loin derrière nous, la plaine accablée sous ses voiles ; plus loin encore, la mer dégagée de ses brumes.

Et puis, pendant cinq jours, ce fut le Haut Plateau, la

steppe interminable, où l'esprit n'a pour se distraire et rêver que les jeux de la lumière sur des cimes lointaines, le bordj où l'on s'arrête pour changer l'attelage, quelques tentes noires au ras du sol, la caravane qui chemine avec ses chameaux goudronnés, ses ânes minuscules et ses petits chevaux, et toujours l'obsédante idée que, s'il y avait mille ans on était passé là, rien n'eût été changé à ce pays de rochers et de cendre, ni à cette vie primitive qui le traverse sans bruit.

Tout à coup, cinq notes rustiques retentirent dans la nuit, cinq pauvres notes, toujours les mêmes, qui sortaient d'une flûte de roseau. Après tant d'années écoulées, ces cinq notes vibrantes, il me semble les entendre encore comme si j'étais toujours là-bas, sur cette piste du Sud, ou comme si elles résonnaient près de moi. Autour de nous, luisaient faiblement sous la lune ces nappes de sel desséchées qui annoncent le désert ; le vent chaud nous apportait un parfum d'herbes mêlées ; on sentait déjà sur les lèvres la même sorte d'amertume qu'y laisse l'air marin et, dans les yeux, la légère brûlure du sable. Comment ces cinq notes barbares, qui s'arrêtaient brusquement pour se répéter ensuite et recommencer encore, ravissaient-elles ainsi cet Arabe inconnu, comme elles avaient ravi sans doute des milliers d'hommes avant lui ? Pourquoi me troublaient-elles à mon tour, moi d'un autre pays, d'une âme différente ? Peut-être y avait-il dans cette phrase éternellement suspendue, dans cette passion qui se brise, tout le secret de l'Islam, l'infini du désir et la soumission au destin, et pour moi, voyageur, l'avertissement mystérieux que la beauté vers laquelle mon désir s'élançait me serait toujours étrangère.

Et en effet qu'il me parut étrange, ce petit village de Ben Nezouh dont le nom veut dire "Fils des Délices", avec sa mosquée primitive et sa Kasbah ruinée, fauve et brûlé par le soleil, tout fendu, craquelé de ruelles tortueuses, château de sable comme en font les enfants, à la merci du vent et de la pluie, et qui tenait là depuis des siècles. A ses pieds, des jardins ; devant lui, le désert, une molle étendue, des espaces dorés, doucement animés par le léger bondissement des dunes.

Quand j'y débarquai, vers midi, il était endormi et comme abandonné. Le soleil qui tombait d'aplomb frisait sans les éclairer ses murailles de boue. La terre réverbérait sa lumière et jetait des éclairs de feu sur les moindres saillies des murs et tout ce qui passait dans le ciel : les nuages légers en étaient orangés, et les vautours blancs et noirs qui tournoyaient dans l'air devenaient ardents et soufrés.

Pas un bruit ne sortait des maisons sans fenêtres, pas une âme qui vive, mais partout où la rue passait sous une voûte, des burnous étendus que les dormeurs tiraient avec leurs doigts de pieds pour se couvrir les jambes. Au fond de petites boutiques pas plus larges qu'une armoire, des marchands sommeillaient, un éventail à la main. Allongés sur le comptoir, des enfants, chargés sans doute de surveiller la marchandise, dormaient aussi le ventre en l'air et les bras sur les yeux. Tout était silence et repos. Les places étaient vides, la fontaine arrêtée. Un seul bruit s'élevait de ces murailles brunes, un bruit précipité, qui sortait d'une chambre où trente gamins, accroupis autour d'un vieil Arabe à lunettes, armé d'une gaule flexible, lisaient un verset du Coran. Ils le lisaient tous ensemble

avec une rapidité folle. L'un d'eux s'arrêtait-il hors d'haleine, la gaule s'abattait sur son petit crâne rasé, d'où émergeait comiquement une mèche de cheveux ; des cris perçants interrompaient cette lecture vertigineuse, qui reprenait son cours aussitôt ; et le vacarme des voix se perdait, s'évaporait à son tour dans la torpeur brûlante où semblaient s'anéantir tous les bruits...

Il faut avoir parcouru pendant des jours d'immenses étendues pierreuses et traversé en plein midi les ruelles de ce village embrasé, pour sentir le bonheur de se trouver tout à coup dans une vasque de fraîcheur et d'ombre. Sous les palmes qui s'inclinent, entre deux murailles vertes, le ravin profond de l'Oued n'était qu'un bois de lauriers roses, une longue traîne embaumée. La rivière, presque désséchée par tous les canaux qui l'épuisent, brillait en minces filets d'eau à travers ces masses fleuries. Un cavalier en burnous blanc, sur un cheval azuré, volait de roche en roche au milieu du bouquet, et sous les pieds de sa monture l'eau jaillissait en étincelles. Des formes blanches, jaunes et bleues, toutes couvertes de bosses où il était malaisé de deviner une femme, descendaient du village par de venelles sombres. Sitôt arrivées au bord de l'oued et débarrassées de leurs fardeaux, battoirs, linges, marmites, plats de bois, enfants même, elles retroussaient leurs draperies sur leurs merveilleuses jambes nues et piétinaient leur linge en cadence, ou bien elles le battaient à deux mains avec une crosse de palmier d'un geste large et pareil à celui d'un exécuteur. Au milieu des lauriers, des enfants se baignaient ; la rivière trop peu profonde pour qu'ils pussent s'y plonger tout entiers, le bain n'était qu'un jeu, une bataille où ils s'éclaboussaient à plaisir.

Le moindre bruit mettait en fuite tous ces oiseaux sauvages...

Ici, plus de maisons, la terre a trop de prix ; un dédale de petits murs de terre sèche ; des milliers de vergers secrets. On est dans la forêt des dattiers. A dix mètres au-dessus du sol leurs palmes recourbées se joignent et forment un dais verdoyant entre le ciel en feu et la tiédeur humide qui monte de la terre. Pas de fleurs, rien que des verdures. Elles vous retiennent et vous arrêtent ; il faut courber la tête sous les berceaux de vignes pour éviter la grappe qui vous frappe au visage ou le fruit géant du concombre qui se suspend au grenadier; le sol disparaît sous les felfels, les poivrons, les melons d'eau, mille plantes familières ou inconnues ; un puissant parfum de menthe sort de la terre mouillée ; le vert bleu du figuier se marie au vert foncé de l'abricotier vivace, l'oranger et le citronnier mêlent leurs feuilles au laurier noir et à l'amandier d'argent ; et toujours jaillissant de ce peuple pressé, les grands dattiers s'élancent et portent dans le ciel leurs palmes d'un gris bleu.

Quels soins il a fallu pour maintenir ici sous ce climat torride cette végétation luxuriante. A deux pas le désert, le grand pays brûlé, où rien ne bouge que la lumière qui tremble. Comme on comprend sous ces verdures le désordre passionné de la poésie arabe et son éternelle promesse de paradis verdoyants ! Le bonheur d'une race respire dans ces vergers. On croit le toucher de la main, on croit l'entendre qui murmure dans cette eau si bien distribuée, qui s'en va répandant partout son mystère de fraîche vie. Elle est l'âme du lieu, et dans tous ces jardins qu'aucun souffle n'anime, la seule chose mouvante. Elle entre sous

le mur par un mince canal, va toucher chaque plante, la caresse un instant, répand dans chaque enclos sa fraîcheur et son bruit, et puis soudain le quitte. Une main inconnue vient de fermer la porte qui lui donnait accès, et l'eau parcimonieuse a pris sa course ailleurs vers un autre verger. Ainsi de mur en mur, de jardin en jardin, elle glisse en tous lieux à travers l'oasis. Partout on la rencontre, diligente et pressée, tantôt dans un sentier, brillante de lumière, tantôt sous les ombrages et ne se révélant qu'à son bruit. Et rien comme cette eau, dans ces jardins de sable, ne donne une pareille idée de richesse et d'économie, de stérilité et d'abondance. Les plaines fortunées de Beauce semblent moins riches que cette fraîche oasis ; le Limousin tout bruissant de sources, moins mouillé que cette terre qu'un mince filet d'eau arrose ; et nulle forêt n'est plus profonde que ce bouquet d'arbres au désert.

Sous cette verte lumière, dans cette humidité chaude le corps s'abandonne et glisse à une active langueur. Une ingrate pitié vous saisit pour les malheureux exilés d'une si voluptueuse nature, un besoin de nommer ici tous ceux qu'on a aimés ailleurs. Pour qui a été fait ce bouquet ? Pour qui roucoulent ces tourterelles ? Pour quelles amours sont suspendues ces grenades entr'ouvertes, et ces grappes de raisin noir, et ces dattes d'un jaune éclatant qui sortent du cœur des palmiers ? On est une âme qui se défait, les pensées sont des fruits qui tombent, des gouttes d'eau qui s'égouttent, un chapelet qui se détache, un collier qui se dénoue...

Quand je rentrai dans le village, les marchands réveillés distribuaient des denrées, dont je ne précisais ni le nom

ni l'usage, à de vieilles sorcières dévoilées et à des juives au teint pâle. De graves personnages, accroupis sur des nattes, bavardaient en buvant l'épais café au sucre ou le thé à la menthe ; d'autres jouaient aux dames. Des chameaux habitués aux grands espaces vides, surpris de se trouver entre les murs des rues, poussaient leur cri atroce et rebroussaient chemin dans une indescriptible mêlée de longues pattes et de longs cous. Des femmes parées comme des châsses, avec des plumes sur la tête et des colliers de louis d'or se tenaient devant leurs portes, attendant le client qui passe. Des artisans, dans leurs échoppes, se livraient en silence à des menus travaux ; ils travaillaient comme on rêve, comme on fume une cigarette ; ni mon passage ni ma curiosité ne leur faisaient lever les yeux de la babouche ou du bijou sur lequel ils étaient penchés ; chacun d'eux avait près de lui un petit animal ou quelque objet charmant, — celui-ci deux fleurs dans un vase, celui-là une gazelle, cet autre un beau geai bleu ; ils ne regardaient pas plus la fleur, la gazelle ou l'oiseau, qu'ils ne s'occupaient de moi, mais ces présences légères formaient autour d'eux un charme dans lequel ils semblaient vivre. A quoi songeaient-ils ainsi, ces ouvriers silencieux ? Quel songe secret poursuivaient-ils, de religion ou d'amour ?... Echappés du Coran et vifs comme des lézards excités par la chaleur, des enfants se bousculaient dans mes jambes, tourbillonnaient autour de moi avec des cris d'hirondelles au crépuscule, tandis que leurs petites sœurs, un chiffon sur la tête, une étoile bleue sur le front, un bijou puéril au bras, et dans leurs yeux déjà peints un éclat inoui de coquetterie et de malice jouaient gravement aux osselets, accroupies dans la poussière...

Je m'enchantai une semaine de cette vie pittoresque. Mais on éprouve assez vite une sorte d'oppression à ne rien deviner des sentiments qui s'agitent sous les voiles des femmes et sous la laine grise des burnous. Toute cette vie exotique vous demeure tellement étrangère qu'elle arrive à vous apparaître non plus comme la vie elle-même, mais comme une image, un tableau dont la réalité véritable se déroulerait quelque part, à des milliers de lieues. Le village, si paisible, si reposé les premiers jours, s'était tout à coup transformé. Du matin jusqu'au soir retentissait maintenant l'aigre son du hautbois et le battement infatigable du barbare tambourin. En plein midi, dans ces ruelles hier à cette heure endormies, passaient des cortèges éblouissants, des gazes pailletées, de hauts diadèmes d'or, des agrafes d'argent, tout cela dans un tintement de bracelets agités à chaque pas, de coups de pistolets chargés jusqu'à la gueule, et le vacarme assourdissant d'une musique toujours la même, misérable et forcenée, quelques notes éperdument répétées et comme aigries dans la lumière. Sans hâte, gravement, ces éclatants cortèges traversaient le village pour s'enfoncer dans l'ombre d'une grange où se tenait la fête. Quelle fête ? Que célébrait-on ici dans la poussière et les mouches ?... Tour à tour, deux par deux, les femmes se levaient, les unes strictement voilées, les autres la figure découverte, plus impénétrables encore tant elles mettaient d'application à ne rien laisser paraître de leurs sentiments sur leurs visages. Les bras mollement étendus et les mains agitées de mouvements rapides, elles s'avançaient lentement dans une espèce de marche sacrée. Quelle pudeur dans ces pas, dans ces regards baissés, dans ces bondissements aussitôt retenus, dans ces gestes rythmés

dont le sens religieux s'est perdu au cours des âges, et qui ne servent plus à ces femmes amoureuses qu'à peindre les désirs, les regrets ou l'espoir dont leur cœur est rempli. Alors on oublie tout, la poussière et les mouches et l'atroce musique, on reste suspendu à ces mains frémissantes, on entrevoit dans un éclair tout ce qu'il y a de frénésie sous cette pudeur grisante, et ce qui s'abrite de mystères et de drames passionnés derrière les murs silencieux de ce petit village de boue...

Mais quoi ! je n'étais venu là que pour respirer une fleur, entendre une chanson. La fleur, je l'avais respirée ; cette chanson, je l'avais entendue. En route ! me disais-je. Quel plaisir puis-je encore trouver à m'attarder plus longtemps ? La flûte de roseau me l'avait bien prédit : il y a ici un secret, une âme qui se cache. Cette fleur mystérieuse ne m'est pas réservée. A d'autres de la découvrir, je ne la verrai pas, il faut m'en consoler. Et pour me retenir, l'hôtel du *Petit Sahara*, où je suis descendu, est vraiment trop ignoble.

C'était bien en effet un étonnant taudis, l'auberge au nom baroque, tenue par le maltais Benvenuto Mammo ! Toutes les odeurs innommables qui flottent sur les rives de la Méditerrannée, de Carthagène à Beyrouth, s'y étaient donné rendez-vous ; et si par aventure un plat échappé de la cuisine venait réveiller l'appétit, la vue du maître de céans avec son doigt coupé, sa tignasse graisseuse et ces gros yeux chassieux, encadrés de jambon, auxquels on reconnaît un Maltais, vous mettait le cœur sur les lèvres.

Je m'apprêtais en conséquence à laisser là cette auberge,

cette goutte de graillon tombée dans cette poésie, quand le hasard mit sur ma route un singulier personnage.

II

Nous étions cinq ou six convives — les officiers du Bureau arabe, un colon du voisinage, le médecin militaire et moi — rassemblés autour d'un *méchoui*, le mouton traditionnel, rôti sur un brasier de bois odorant, et qu'on sert en son entier sur la table. C'était le médecin qui avait choisi la bête, qui en avait surveillé la cuisson, qui s'était procuré les aromates, et c'était lui qui enfonçait maintenant le bras dans l'intérieur brûlant du méchoui pour en arracher les rognons et me les offrir comme à l'hôte.

On ne l'appelait que le Khalife, et je crus d'abord que ce surnom lui venait de son visage bronzé comme celui d'un Arabe, et dans lequel les yeux très bleus semblaient seuls avoir échappé à la brûlure du soleil.

— Vous n'y êtes pas, me dit le lieutenant que j'avais à ma droite. Nous l'avons baptisé Khalife, parce qu'il témoigne pour la vie indigène d'un amour extravagant. Voilà cinq ans qu'il est ici, il a droit à son changement, et il s'obstine à rester !... C'est à n'y rien comprendre... Vous avez pu en juger par vous-même : les plaisirs de Ben Nezouh sont comme la poésie du crû : ça plaît, c'est agréable un moment, et tout de suite ça vous écœure. Les six premiers mois sont possibles ; on chasse l'outarde et la gazelle ; dans la montagne il y a encore du moufflon ; on fait quelques courses dans le désert, un petit tour en caravane, et puis, c'est effroyable, c'est ennuyeux à périr ! Mais le Khalife, tout ici l'amuse, lui plaît inépuisable-

ment. Il mange, il boit, il aime, il vit tout à fait à l'arabe dans une maison indigène. Vous devriez aller l'y voir.

Et s'adressant au médecin, placé à l'autre bout de la table et qui détachait avec les doigts une dernière lanière de viande à l'infortuné méchoui, dont les côtes apparaissaient maintenant comme la carcasse d'un bateau dont on a fait sauter les planches :

— Khalife ! lui cria-t-il, notre hôte a le plus grand désir de visiter votre Kasbah !

A la réponse évasive et polie, je sentis que la familiarité de mon voisin de table n'était pas du goût du docteur.

Quand le repas eut pris fin, je m'excusai près de lui de cette indiscrétion dont j'avais été cause ; j'en profitai pour lui dire de mon mieux tout ce qui m'avait enchanté dans l'oasis, et aussi mon malaise de m'y sentir si étranger, si impuissant à rien comprendre aux sentiments des indigènes.

Fort aimablement, cette fois, il me pria de venir chez lui, si cela pouvait m'intéresser de voir quelques tapis, des armes, et une installation primitive.

Le lendemain, conduit par un petit Arabe, surnommé El Malti, sans doute parce qu'il servait chez le maltais Mammo, je frappai à la porte d'une maison de boue qui ne se distinguait en rien des autres maisons du village.

Un domestique en burnous vint m'ouvrir, et la porte franchie, je me trouvai dans cette chambre sombre, garnie d'un simple banc pratiqué dans le mur, qui sert de vestibule à la maison arabe. Par un raide escalier, une échelle plutôt, je gagnai la terrasse. Le docteur m'attendait.

C'est bien une des impressions les plus saisissantes de

ma vie que je reçus en arrivant là-haut. Vingt mille têtes de palmiers se balançaient à mes pieds, vingt mille aigrettes ou plutôt vingt mille faisceaux de sabres, de cimeterres recourbés qui jetaient sous le soleil tous les éclats bleutés de l'acier. Au delà, à perte de vue, le soyeux tapis des sables, les dunes veloutées avec leurs flancs pleins d'ombre, qui fuyaient en bonds flexibles, s'emmêlaient et se dénouaient dans un caprice de figures inouïes, passant de l'or au fauve, gagnant les teintes violettes pour finir à l'horizon dans un trait du bleu le plus pur. Léger comme l'oiseau, l'esprit qui se posait un moment sur les verdures s'envolait vers ces espaces vides, entraîné, emporté par le mouvement de ces lignes, de ces arabesques sans fin, et bientôt impuissant à suivre ce caprice inextricable, il finissait par se confondre et s'anéantir dans la lumière...

Au milieu de la terrasse, une large ouverture qu'entourait une balustrade de bois, laissait plonger le regard dans l'ombre d'une pièce qui se trouvait sous nos pieds. L'œil habitué à ces demi-ténèbres voyait peu à peu apparaître une vision de contes de fée. Entre les poutres fichées en terre qui soutenaient la terrasse circulaient silencieusement des voiles, des diadèmes d'or, toute une parure d'Orient, qui recevait de cette obscurité lumineuse un resplendissement mystérieux. Les visages étaient découverts. Une des femmes à ma vue avait poussé un cri d'effroi et s'était comme envolée à travers les piliers; une autre, qui berçait un enfant, avait suspendu sa chanson ; deux autres, accroupies sur le sol, étaient penchées sur de petits fourneaux de terre qui luisaient eux aussi dans l'ombre comme de surprenants bijoux. Parfois elles relevaient la tête, et je voyais briller un regard, l'espace d'un éclair... C'était une cuisine.

Ces femmes diamantées s'occupaient au repas du soir. Je revis en pensée un salon de chez nous, et devant ce trou d'ombre silencieux et doré, je touchai véritablement de l'âme l'échec dans la beauté de notre civilisation.

— Oui, me dit mon hôte répondant à l'enthousiasme que je laissais naïvement paraître, tout cela est charmant et tout cela est déjà condamné. Un jour ou l'autre, le chemin de fer (il est déjà à l'étude) arrivera jusqu'ici ; le désert ne sera plus qu'à cinq ou six heures d'Alger, et par les nouveaux paquebots à moins de trois jours de Paris, et alors tout ce qui restait de noblesse et de poésie dans ce petit coin du monde sera définitivement submergé.

Il jeta autour de lui un regard mélancolique, arrêta sur moi ses yeux bleus avec une sorte d'inquiétude, et rassuré peut-être par une de ces impressions fugitives que ceux-là même qui les ressentent ne sauraient analyser :

— Nous avons là, sous les yeux, continua-t-il à peu près, les descendants du peuple le plus imaginatif qui fût au monde. Leurs costumes, leur langue, leurs mœurs, rien n'a changé depuis le temps des Khalifes. Et l'intelligence non plus ne s'est pas évanouie comme un oued bu par les sables. Sans doute je ne me dissimule pas les défauts de cette intelligence indigène, sa faiblesse logique, son caractère tout intuitif, l'impuissance de tous ces gens à se diriger dans leurs pensées, comme à se régler dans leur conduite, la même inaptitude à la spéculation abstraite et au gouvernement politique ; mais en même temps, dans ce pauvre village, je constate, chez ces Arabes incultes, un atavisme, une hérédité magnifiques dont ils me donnent à tout moment des témoignages sensibles. Vainement on chercherait parmi eux une élite intellectuelle, mais on

découvre dans leur masse une poésie, une sensibilité inconnue à nos paysans d'Europe. C'est pour moi un plaisir de lancer sur un objet précis ces imaginations ardentes, et toujours je demeure émerveillé par l'imprévu de leurs trouvailles. S'ils sont demeurés si arriérés, dans un temps où partout on assiste dans le monde à une renaissance de l'Islam, n'y a-t-il pas de notre faute ? Qu'avons-nous fait pour réveiller en eux un génie étouffé par les invasions turques et le fanatisme des marabouts ; pour secouer leur indolence ; pour orienter leur pensée indécise et qui a besoin d'un appui ? Sommes-nous, pour eux, autre chose que des fonctionnaires qui perçoivent l'impôt, des gendarmes qui leur appliquent des règlements qu'ils ne comprennent pas, des instituteurs qui leur enseignent des choses dont ils n'ont que faire, des intrus qui empêchent leurs troupeaux d'aller jusqu'à la côte et qui les gênent sur leurs parcours ? Je me persuade, chaque jour davantage, qu'il est vraiment criminel de réduire nos Arabes à la triste condition des Fellahs, des Hindous, de toutes ces races dont les Anglais ont fait des coolies à six pence par jour, et il m'arrive de faire un rêve... On m'appelle ici le Khalife. Et c'est vrai, je voudrais jouer le rôle de quelque Khalife de Bagdad ou de Cordoue. Puisque fatalement ce village doit se transformer un jour, je voudrais employer les gens de Ben Nezouh à la construction d'une ville moderne et orientale à la fois, où ils apporteraient les ressources de leurs métiers et leur expérience du climat, et où nous mettrions, nous autres gens d'Europe, notre science et nos procédés au service de leur fantaisie. Depuis un siècle que nous nous installons dans toutes les contrées du monde,

nous détruisons partout la beauté et nous ne la remplaçons nulle part ; un voyage à travers la planète ne nous laisse plus que le regret des choses que l'on sait disparues ou que l'on voit disparaître ; dans cent ans, il ne nous donnera plus que l'impression du plus morne ennui. Est-ce donc une folie de vouloir édifier sur les domaines où nous établissons notre pouvoir, autre chose que des docks, des comptoirs, des palace-hôtels, des caravansérails internationaux, tout un lamentable provisoire ? Imaginez ce que serait au-dessus de ces verdures et dans cet horizon de sable une ville de faïence et de marbre, de coupoles et de jets d'eau...

Et avec une précision admirable, une ingéniosité surprenante de détails, il me fit en me désignant du doigt les différents points de l'oasis le plan de sa ville imaginaire.

Puis se reprenant soudain :

— Des rêves, dit-il, des rêves ! Que peut un pauvre médecin militaire sans argent, sinon se contenter du mirage qui me présente parfois réalisée, et d'une manière incomparable, cette Ben Nezouh que j'imagine...

Puissance de la foi et de la poésie ! Le Khalife m'emportait avec lui dans les cieux de sa chimère. Les heures fuyaient rapides sur sa haute terrasse. Je voyais ses pensées se mouvoir, s'enchaîner du même rythme flexible que les ondulations tracées par le vent sur le sable. Le soir était venu ; les rayons d'un soleil oblique frappaient les dunes qu'ils illuminaient d'une lueur phosphorescente ; la brise commençait de faire frémir les palmiers dans les jardins, leurs feuilles se froissaient avec un bruit d'acier. Une à une, sur les terrasses, des formes blanches apparaissaient, surgies mystérieusement des maisons pour

venir respirer l'air vivifiant du soir, et l'on eut dit que ces ombres silencieuses, c'était l'âme musulmane elle-même réveillée de son long sommeil à l'appel ardent de cet homme qui la ressuscitait par l'amour.

Cette causerie sur la terrasse, ce fut la dernière impression que j'emportai de l'oasis, et ce fut aussi la plus puissante, car il n'y a rien au monde pour émouvoir plus fortement un homme que le rêve ou la forte pensée d'un autre homme. A côté de cela rien ne vaut, pas même le plus beau paysage, la minute la plus passionnée.

Le lendemain, sur la même patache qui m'avait amené, dans le même nuage de poussière et de sable, traîné par les mêmes haridelles, je quittai Ben Nezouh.

Le Khalife était venu me souhaiter bon voyage.

— Et pour vous, bonne chance ! m'écriai-je quand je fus hissé sur la voiture.

Il me remercia de la main. Un de ces cortèges éblouissants, que l'on voyait depuis cinq jours circuler dans le village, était sorti sur la place pour voir partir la diligence. A l'intérieur de la maison, le bendir et la rhaïta menaient toujours leur musique infernale ; les enfants et les femmes poussaient leurs yous-yous suraigus. Le conducteur fit claquer son fouet, et les chevaux se mirent en marche dans tout ce bruit de fête.

Je partis avec le regret de laisser derrière moi une vision lumineuse que je ne reverrais sans doute plus, satisfait cependant de reprendre ma route, de remonter vers le Nord. Mais à mesure que la musique, qui m'avait si fort énervé tous ces jours, décroissait derrière moi, je songeais non sans mélancolie que cette vie primitive, si

ancienne et si charmante, si lointaine et si proche de nous, n'avait plus longtemps à vivre ; que la rhaïta et le bendir ne feraient plus longtemps résonner cet air sec et vibrant ; que bientôt toute cette soie, toutes ces mousselines, toute cette pudeur et cette volupté ne seraient plus qu'un souvenir dans la mémoire de quelques rares voyageurs, et que la Fête arabe serait bientôt finie... A moins, à moins, me disais-je, que le Khalife ne réalise son rêve, ne remonte le cours des âges, ne force la destinée, et n'accomplisse le sublime miracle de réconcilier ici, dans une œuvre magnifique, notre civilisation et l'Islam.

Derrière nous, l'oasis s'enveloppait de poussière et de lumière orangée. Plus de musique ; seul, maintenant, le trot dur des chevaux sur la route pavée pour défendre la chaussée contre l'envahissement du sable. Au détour de la colline, les derniers palmiers disparurent et j'en eus le cœur serré. Adieu, adieu, Ben Nezouh ! charmante minute de ma vie, goutte de rosée dans la main, souvenir déjà enchanté. Combien j'ai été sage de laisser un beau jour tout souci derrière moi et de m'évader jusqu'à toi. Je me suis amassé un trésor de poésie dans une minute rapide. Je n'aurai qu'à fermer les yeux pour réveiller en moi les songes parfumés que fait naître l'Orient. Tu m'avais réservé des surprises étonnantes, la fraîcheur de tes jardins, l'eau vive de tes eaux, le mirage de tes sables, le retentissement un peu sauvage de ta fête, mais plus beau que tout cela, le rêve que fait pour toi, dans ta solitude embaumée, un homme de ma race. Ah ! qu'Allah vous protège, Khalife inattendu, vivante poésie d'un cœur conquis par l'Islam, prophète du désert, générosité française !

III

Du temps passa ; l'image de la charmante oasis n'était pas sorti de mon esprit ni le souvenir du Docteur. Je lui écrivais, de fois à autre, pour lui demander des nouvelles de l'homme à la gazelle, du brodeur au geai bleu, et si les deux fleurs du lettré étaient toujours dans leur vase. Il me répondait par des billets tout parfumés de grâce orientale, qui me ramenaient pour un moment, là-bas, au-dessus palmiers, sur sa haute terrasse.

Un jour j'en reçus cette lettre :

" Le sort en est jeté, Ben Nezouh va changer, en quelques mois, plus qu'il n'a fait en mille ans, depuis le temps lointain où les premiers Nomades quittèrent ici la tente pour la maison de boue. La construction du chemin de fer qui doit nous relier à Alger vient d'être enfin décidée. En même temps, m'est arrivée la nouvelle qu'on me donnait un troisième galon et que j'étais nommé à Dunkerque. L'idée ne me vint pas tout d'abord, je l'avoue, de refuser le poste qu'on m'offrait, et malgré ma tristesse d'abandonner des lieux où j'aurais pu réaliser peut-être un rêve que j'avais fait tant de fois, je me résignai au départ.

Pendant les jours qui me restaient encore à passer à Ben Nezouh, je parcourus l'oasis et ses approches comme un homme qui leur dit adieu. J'enfonçais mes mains dans le sable pour en retenir la double impression de brûlure et de fraîcheur ; j'emplissais mes yeux de la lumière des dunes ; je me redisais les strophes ardentes de l'émir Abd el Kader : " O toi qui vantes celui que passionne le séjour des villes, toi qui blâmes la vie du nomade et du désert, ne reproche pas aux tentes d'être légères, ne loue pas les

maisons de terre et de boue. Si tu t'étais trouvé un matin dans le Sahara, sur une colline dominant un tapis de sable dont les grains sont comme des perles, ou si tu t'étais promené dans un parterre aux couleurs charmantes et aux parfums capiteux, tu aurais respiré une brise embaumée qui fortifierait ton âme ; si au matin d'abondantes averses, monté sur une éminence, tu avais parcouru la plaine des yeux, tu aurais vu de tous côtés des troupeaux de bêtes sauvages paraissant et disparaissant comme des mirages et paissant les plus parfumées des plantes. Aimable repos ! Il ne reste après lui aucun chagrin dans un cœur qui souffre, aucune peine pour celui qu'a envahi la tristesse..." Mes malles étaient faites, ma place retenue sur la diligence ; j'avais jeté un dernier regard sur l'Oued verdoyant et sur l'horizon gris du désert. Et puis à la dernière minute, j'eus le sentiment si vif du rêve que je laissais derrière moi, de la magnifique entreprise que j'allais abandonner, du morne ennui qui pèse sur une garnison de province que j'entendis sans broncher les grelots de la diligence. Elle s'arrêta devant ma porte; je fis dire que je ne partirais pas. Lorsque, du haut de ma terrasse, je l'eus vue enfin disparaître en cahotant dans la dune, je me sentis le cœur plus léger que ces poussières de pollen qui flottent au printemps sur nos jardins. Mon esprit était alerte comme si j'avais été sous l'impression du haschich ; des figures d'amis oubliés traversaient avec rapidité ma mémoire, leurs vies me paraissaient misérables et comme déroulées dans une cave. Moi seul j'étais libre, moi seul je savais le prix de l'air, de l'eau, de l'ombre et de l'étendue... J'envoyai ma démission.

Comme un geste suffit à lier pour jamais notre vie !

Peut-être eût-il été plus sage de m'embarquer dans la patache. J'aurais emporté de l'oasis un souvenir enchanté qui aurait moins tenu de la réalité que du rêve. Elle serait demeurée pour moi un de ces lieux où l'imagination se repose, un de ces jardins dont le Prophète fait inlassablement la louange. Allah en a voulu autrement.

Aujourd'hui, me voilà maire du pays, car au milieu de tous ces changements, Ben Nezouh a cessé d'être sous le régime militaire, pour devenir, comme on dit en style administratif, commune de pleine exercice. On bâtit une gare, des villas, un hôtel. Une société s'est constituée pour créer sur la colline, au-dessus du village, une station des sables, où l'on trouvera un air infiniment plus limpide qu'au Caire ou à Héliopolis toujours encombrées par les brumes d'un pays bas et marécageux. J'ai converti sans trop de peine les actionnaires à mes idées, et je m'emploie de tout mon pouvoir à ce qu'on ne fasse rien ici qui nuise à la beauté des vergers, ou qui ne soit en harmonie avec la nature et le ciel. Je passe ma vie au milieu des architectes tunisiens et des artisans indigènes ; je les vois distribuer partout l'air et la lumière dans les maisons avec cette même habileté qu'ils déploient à dispenser l'eau dans les rigoles des jardins, et par un prodige dont cette race a gardé le secret, ménager avec un art infini une lumière qu'ils ont en excès et faire circuler à profusion l'air dont ce climat est avare. C'est votre ami le brodeur au geai bleu qui décore nos murailles de cette belle écriture arabe plus capricieuse encore que la persane ; le lettré aux deux fleurs dans un verre lui fournit les inscriptions coraniques ; nous recevons d'Alger des faïences peintes à main levée par des ouvriers kabyles, et un Arabe de Kairouan fabrique pour

nos fenêtres ces stucs enchassés de verres multicolores qui font de si douces lumières dans les palais tunisiens. Ce n'est pas pour mon agrément, comme vous pouvez le penser, que ce petit coin du monde prend un aspect si nouveau. S'il avait pu demeurer éternellement tel que vous l'avez encore vu, je n'aurais certes pas entrepris d'y rien changer, fut-ce sur le plan du plus beau rêve. Mais ne nous perdons pas en vains regrets. C'est peut-être une lâcheté, un défaut de force vitale, de vouloir que les choses restent toujours immobiles. Acceptons avec allégresse le changement et la vie. C'est moins là une idée de mon esprit que le mouvement de tout mon être. Quand je vous disais tout à l'heure que je regrettais le passé, je me trompais moi-même. Non, non, je ne regrette rien. Notre tâche est magnifique. Il s'agit de prouver ici, par une réussite éclatante, qu'une civilisation primitive n'est pas nécessairement condamnée au contact de la nôtre, et que la France peut réveiller dans son Empire d'Afrique un génie endormi. "

Ainsi, pendant quelques années, je suivis, à travers les billets du Khalife et les journaux illustrés, le progrès de cette ville orientale et moderne qui s'élevait là bas, au désert. Qui n'a vu, sur quelque photographie, ces minarets, ces coupoles, ces blanches terrasses qui s'emmêlent dans le plus gracieux caprice ; ces rues étroites et tortueuses pour éviter la poussière et le soleil ; ces passages couverts pour servir de refuge à la vie de la rue aux heures brûlantes du jour ; ces jets d'eau dans les cours, ces faïences et ces mosaïques, ces stucs aux verres étincelants, l'hôtel, le casino, les bains, les villas d'un blanc

laiteux au-dessus de la palmeraie, et ce magnifique jardin de rêve et de silence, formé, au bord de l'Oued, de dix à douze petits vergers dont on avait abattu les murailles, et dans lequel la sagesse la plus septentrionale devait, j'en avais fait l'expérience, se dissoudre en rêveries folles, se déchirer, s'anéantir en parfums... Qui n'a lu sur une affiche, dans une station de chemin de fer ou sur les planches d'un chantier, une invitation à partir vers cette blanche cité des sables ? Qui n'a été tenté, par les jours gris d'hiver, de fuir des soucis fastidieux, des journées monotones, pour aller oublier là-bas et apprendre à goûter le prix du repos d'un peu d'ombre et d'un verre d'eau ! Un bateau conviait au départ. Une jeune Arabe à la proue tendait comme une voile ses frêles mousselines qui se gonflaient au vent. La suivre, s'en aller ! Trouver à quelques heures un pays sans brouillards, où le vent froid s'arrête et l'inquiétude aussi. La vie est si rapide, les beaux jours sont comptés... On se dit tout cela, quelque jour, en passant dans une rue maussade; mais est-on bien sincère ? Ces brumes, on les aime ; ces soucis, on y tient, et l'on reste comme la chèvre, capricieuse et docile, à brouter autour du piquet où la vie vous a lié.

C'est ce qui m'arriva. Et pourtant, chaque hiver, je continuais de recevoir de mon ami d'Afrique quelque invitation pressante. " Venez constater de vos yeux, m'écrivait-il avec sa passion toujours vive, que les rêves que je formais devant vous, il y a longtemps déjà, n'étaient pas de pures chimères. Sans doute, vous ne retrouverez plus la belle solitude d'autrefois, et bien souvent je me redis les vers du poète persan : " Si tu as découvert quelque part dans le monde un séjour ignoré des hommes et favorisé de la

nature, ne confie ton secret à personne : lorsque tu y retournerais, tu ne le reconnaitrais plus. " Mais y a-t-il un lieu du monde qu'on puisse encore cacher aux hommes ? Ben Nezouh est devenue une ville à la mode : artistes, sportsmen, chasseurs de gazelle et de moufflon, snobs, mondains fatigués, tout ce peuple errant, cosmopolite, qui promène à travers la planète sa curiosité ou son ennui, débarque ici chaque jour plus nombreux. Pour le distraire, nous organisons des fêtes, des représentations en plein air, des courses de méharas et de chevaux, des excursions en caravanes aux oasis prochaines. Cela, c'est le côté pittoresque, un peu banal de l'affaire, pas tout à fait inutile pourtant, si ces gens reviennent chez eux avec l'idée d'une élégance autrement noble que la nôtre, le sentiment d'une vie qui s'en va naturellement rejoindre cette vie gréco-romaine que nous admirons dans les livres, la vision d'un horizon plus vaste que celui où nous nous mouvons d'habitude, et des pensées un peu saines sur une civilisation dont on a communément les notions les plus absurdes. Mais le plus intéressant mille fois, c'est de voir se développer dans ce petit coin du monde une prospérité inconnue. Deux colons venus de France se sont installés à Ben Nezouh : l'un fait le commerce des dattes, l'autre l'élève du mouton ; et ils réussissent fort bien. Les Nomades nous arrivent de tous les points du désert, de Ouargla, du Mzab, de Touggourt et d'El Goleah même. A certaines saisons, les jardins sont tout enveloppés par leurs tentes et nous semblons comme assiégés. Ksouriens, Juifs, Mzabites, tous les habitants trouvent leur compte à la transformation de notre petite oasis. Peu à peu, lentement, — cela ne se fait

pas en un jour —, je vois se former sous mes yeux une petite élite indigène, et plus encore que des colons, c'est là ce qui manque chez nous. N'est-il pas triste de penser que ce pays qui, grâce à nous, devrait être la province musulmane la plus éclairée du monde, en est au contraire la plus barbare. Seul le Maroc offre un état plus sauvage. En Egypte, en Tunisie, dans l'Inde, même dans la despotique Russie, on voit des Musulmans fonder des journaux, créer des écoles, tenir des congrès, former des associations d'assistance et témoigner partout d'une intéressante activité d'esprit. Ici, rien de pareil ; pas une manifestation spontanée vers la civilisation. Enfin ne perdons pas confiance. Venez, venez à Ben Nezouh : vous verrez que le pessimisme n'est pas de mise ici. Chaque fois que dans les jardins, j'entends chanter le Bou-Béchir je pense à vous ; ne faites pas mentir le proverbe qui assure que son chant présage la venue d'un ami."

Deux ou trois fois encore, le Docteur m'écrivit. Puis un billet de moi demeura sans réponse. J'écrivis de nouveau, pas de réponse encore. Des années s'écoulèrent, et me trouvant, un jour, de loisir, je ne résistai pas au désir de revoir cette Ben Nezouh qui demeurait dans ma mémoire comme un brillant souvenir de jeunesse, et de reprendre avec le Khalife la causerie interrompue.

IV

Je ne m'embarquai pas cette fois sur la place du Gouvernement, devant la mer étincelante, dans une

patache archaïque, déjà remplie d'indigènes. Je pris plus prosaïquement un de ces petits chemins de fer algériens, bien connus pour leur lenteur ; mais les souvenirs de mon premier voyage restaient si présents à mon esprit que le train me parut courir avec une rapidité folle dans les gorges des montagnes et puis sur les hauts plateaux, que j'avais traversés jadis au trot menu de six pauvres haridelles. Le ciel était bas et presque froid. Des nuages venus du Nord se précipitaient vers les fournaises du Sud qu'avait déjà touché le premier frisson de l'hiver. De loin en loin, une petite gare lamentablement triste avec son jardinet flétri, la tunique noire du chef de station, les pantalons et les tricots des hommes d'équipe indigènes, et les ballots d'alfa empilés au bord de la voie. Dans ces vastes espaces, où j'avais rencontré une caravane en marche, un douar, de pauvres tentes autour desquelles pâturaient des chevaux et des chèvres, je ne voyais plus maintenant que de tristes villages, couverts de tuiles rouges, grouillants de marmots espagnols aux tignasses crêpues. A côté de ces agglomérations, dont la seule vue serrait le cœur, de misérables gourbis, des cabanes de roseaux, où de petits arabes presque nus rappelaient par leur maigreur les horribles spectacles de la famine aux Indes. Cette misère ainsi fixée n'avait rien de la pauvreté pastorale et quasi biblique que j'avais vue autrefois. Sous la tente, dans le douar, dans la caravane en marche, on sentait cette allégresse qu'ont les êtres parfaitement libres et maîtres de leurs mouvements. Plus qu'aux autres hommes, aux Nomades la nature semble appartenir, et de là vient sans doute le regret nostalgique qu'ils éveillent au cœur de qui les voit passer... Qu'était donc devenue cette population

errante ? S'était-elle arrêtée dans ces affreux villages ? ou bien s'en était-elle allée porter ses campements ailleurs, loin de nos routes, à l'abri de nos yeux ?

Penché à la portière, je guettais le moment où j'allais enfin découvrir l'immense horizon des dunes et les verdures de l'oasis, telles qu'elles m'étaient apparues un matin avec leurs reflets bleus de paon sur des terrains couleur d'aurore. Mais la voie ferrée ne suivait plus le chemin abrupt et pittoresque que prenait autrefois la diligence. Au lieu de gravir la falaise qui borne la plaine saharienne, elle longeait le lit desséché d'un oued, et c'est à plat qu'on abordait le désert, sans même s'en être aperçu.

J'étais encore sous le coup de cette impression désenchantée, quand une dizaine d'Arabes en gilets et en tricots, avec des pantalons à carreaux, des plaques de cuivre sur le bras, s'emparèrent de mon bagage comme s'ils m'avaient dévalisé. Avant même que je fusse revenu de ma surprise, je les vis s'élancer au galop dans une large avenue bordée de maigres peupliers et de trottoirs en macadam. Un sirocco brûlant faisait tourbillonner sur la chaussée des colonnes de poussière. A droite et à gauche, des cochons noirs grouillaient au milieu des ordures, des ferrailles et des pots cassés qui couvraient des terrains vagues, d'où m'arrivait par bouffées l'ignoble odeur des bêtes, des détritus et des fanges remuées. Des restes de cuisine, qui fermentaient dans des baquets par quarante degrés à l'ombre, jetaient là une note aiguë qui tenait de la vase et de la moisissure. Les bêtes excitées par cet affreux breuvage s'agitaient tout autour et se livraient bataille avec des grognements et des cris. De loin j'apercevais les toits rouges d'une sorte de faubourg, qui s'étendait dans

la plaine ; au-dessus, l'ancien village arabe, couleur de cendre et de noisette, si pareil, si mêlé au sol que l'œil l'en distinguait à peine ; et plus haut, sur la colline, de blanches constructions pittoresquement groupées, mais qui laissaient apercevoir de larges pans de ciel à travers leurs murailles, et semblaient être dans un étrange état de délabrement et d'abandon.

Dans la rue du faubourg, qui continuait cette bizarre avenue, entre les maisons sans étages, uniformément bâties de briques, une affreuse odeur de graillon et d'anisette espagnole, exaspérée par la chaleur, formait comme un brouillard où l'on serait entré. Des femmes bavardaient d'une maison à l'autre dans un patois sonore, et leurs bambins morveux se traînaient au bord des trottoirs. Un rideau de corde tressée défendait les portes ouvertes contre la poussière et les mouches ; une bouteille suspendue au milieu, enveloppée de chiffons humides, fraîchissait dans le courant d'air. Je distinguais au fond des cours ces haillons si pittoresques à voir dans les faubourgs d'Espagne ou d'Italie. Sur les boutiques, on lisait des prénoms venus en droite ligne d'Alicante ou de Palerme. Deux ou trois terrassiers, la pelle sur l'épaule, coiffés du feutre italien ou du béret espagnol, s'en allaient devant moi ; et dans cette singulière banlieue, j'aurais pu me croire transporté au fond des Pouilles ou du Guadalquivir.

Suivant toujours cette rue empestée, je débouchai sur une place où trois bâtisses monumentales luttaient ensemble de laideur. Celle du milieu, la plus voyante, tenait à la fois du chalet suisse, de l'Alhambra, des communs de grands hôtels et des villas d'Asnières ; on eût dit d'un

gâteau monté fait de chocolat et de moka, avec des parties blanches de crême à la vanille et d'énormes choux-fleurs de couleur angélique ; des lions en zinc d'art en défendaient l'entrée : c'était l'Hôtel de Ville. De chaque côté, deux bâtisses : une église et une mosquée. Mais, phénomène inexplicable, la mosquée servait d'église, et l'église de marché couvert.

Dans un coin de cette place, je découvris mes porteurs qui m'attendaient, assis sur mes bagages, devant un charmant édifice, dont les murs dégradés et les fenêtres en ogives, flanquées de contrevents verts, ovivaient jusqu'à la nausée l'impression de dégoût et de tristesse qu'on recevait ici de partout. Des colonnades brisées laissaient pendre des terrasses comme des plafonds qui s'écroulent, des tuiles plates couvraient maintenant ce qui avait été des coupoles, des stucs gardaient encore dans leur fine dentelle des vitraux à demi-brisés, et le minaret, où l'on avait enfoncé une abominable horloge, était souillé du haut en bas par la fiente des pigeons.

Pour mettre le comble à ma stupeur, je vis venir à moi, sous la voûte, Benvenuto Mammo. Je le reconnus tout de suite à ses yeux larmoyants et à son doigt coupé. Lui aussi me reconnut et manifesta bruyamment son plaisir de me revoir.

Tandis qu'il me parlait, je regardais la cour. Elle avait dû être exquise, cette cour, autrefois, avec ses faïences et ses dalles, aujourd'hui en morceaux, et qui laissaient partout des trous noirs dans les murs, sa vasque où croupissait l'eau bleue d'une lessive, et son cloître à colonnes où couraient, en se mordillant la queue, les affreux cochons noirs qui semblaient devenus les vrais maîtres du lieu.

Cependant le maltais, pour qui ce spectacle accablant n'offrait plus de surprise, me déclarait avec orgueil que Ben Nezouh avait beaucoup changé, que c'était maintenant une ville française et que j'allais trouver chez lui tout le confort désirable. En même temps il me poussait dans un escalier malpropre, où je glissais à chaque marche, pour me conduire à ma chambre. Des roues de charrettes, un pot cassé, une chaise à trois pieds, une cuvette en tôle émaillée en composaient l'ameublement. Du plafond descendait une lampe électrique dont l'abat-jour de verre disparaissait sous les mouches. Lorsque je m'approchai du lit, une couvée de dindons s'échappa du sommier sur lequel étaient jetés un infect matelas, une couverture de cheval et une courtepointe de satin.

Au milieu de ces décombres, Benvenuto Mammo, le sourire sur les lèvres, attendait, je suppose, que je lui fisse un compliment. Je n'eus pas le courage de lui adresser des reproches, et le priai seulement de m'indiquer l'endroit où habitait le Docteur.

— Le Docteur Mafioli ? fit-il d'un ton affable.

— Non, mon ami, le Maire.

— Antonio Gonzalvez ?

— Antonio Gonzalvez... répliquai-je de plus en plus ébahi.

Et cette comédie eût pu durer longtemps, si croyant deviner à je ne sais quoi d'ironique qui perçait sous son air servile, que le drôle se moquait de moi, je ne l'avais prié de ne pas faire la bête.

— Ah ! le docteur français, notre ancien maire ? fit-il, comme s'il fût sorti d'un rêve ou s'il avait rappelé du fond de sa mémoire quelque souvenir oublié. Voilà plus de cinq ans qu'il a quitté Ben Nezouh !

Cette nouvelle ne m'étonna pas.

En descendant à la salle à manger, j'essayai de savoir pourquoi le docteur était parti.

— Les sales bicots ont voulu l'assassiner, répondit évasivement le Maltais. Alors, ma foi, il a eu peur et il a quitté le pays.

Et comme je lui demandais encore où il s'en était allé, il se contenta d'ouvrir les bras, de faire la moue avec ses lèvres et d'écarquiller ses yeux rouges sous les paupières malades.

Pendant ce temps, j'apercevais derrière lui un pauvre diable rachitique, vêtu comme les autres Arabes que j'avais aperçus jusqu'à présent, d'un tricot, d'une chéchia et d'un pantalon déchiré qui montrait ses jambes étiques. Il se livrait derrière Mammo à une mimique désordonnée et semblait me faire des signes. Mais son patron, qui sans doute avait surpris sa pantomime dans la glace ébréchée qui ornait un des murs, lui allongea, sans plus d'explication, un formidable coup de pied, et le malheureux disparut, s'évanouit plutôt comme un songe, laissant pour toute preuve de sa réalité, une bottine à élastiques qui lui avait échappé dans sa fuite.

Je restai seul en tête à tête avec cette misérable épave et les charcuteries amollies par la chaleur que m'avait servies l'hôtelier. Comme la cour, la chambre et toute la maison, la salle où j'étais attablé offrait l'image de cette destruction qui, s'étendant aux moindres choses, semblait plus saisissante encore dans le détail que dans l'ensemble. Les arabesques des murailles disparaissaient sous les piqûres de mouches, les banderolles de papiers gluants, les réclames pour des vermouths de Turin, des anisettes de

Barcelone, et l'affiche, jaune et rouge, d'une Corrida dans la banlieue d'Oran.

Soudain, des cris aigus me firent tressauter sur ma chaise, comme si le taureau de l'affiche venait de s'échapper du toril : c'était la signora Mammo qui me souhaitait la bienvenue. De nombreuses maternités l'avaient tout à fait déformée. Ses beaux traits de Madone avaient disparu sous la graisse, et son corps n'était plus qu'une masse croûlante dans la triste robe noire qu'ont les femmes de son pays.

Elle m'apportait quelques fruits, — des pommes et des poires dans un plat ébréché.

— Oh ! oh ! lui dis-je d'un ton émerveillé pour lui être agréable, des pommes et des poires ! On voit bien, Signora Mammo, que vous avez aujourd'hui le chemin de fer à Ben Nezouh.

— Mais tout cela pousse ici, Monsieur ! s'écrièrent d'une même voix les époux offensés.

Et la signora d'ajouter :

— Vous n'avez pas vu nos jardins ? Vous ne les reconnaîtrez plus !

Je frémis du présage. Ces fruits qu'on me servait ne me rassuraient guère : les poires étaient en bois, et les pommes plus dures que des billes d'ivoire. Je demandai des dattes. J'aurais demandé du caviar, des ailerons de requin ou des nids d'hirondelles, que le couple maltais n'eût pas montré plus de surprise. D'un ton qui n'avait rien d'aimable, mon hôtesse me dit qu'il n'y avait pas de ces fruits là chez elle ; et sans se mettre davantage en frais, elle pivota sur ses talons et quitta la salle à manger.

Je ne m'y attardai pas moi non plus. Un pressentiment

affreux m'entraînait vers ces maisons blanches qui m'avaient étonné de loin par leur délabrement, et vers le vieux petit village dont le souvenir éblouissant m'avait ramené dans ces lieux.

Un village ? ce n'était plus un village, mais une butte informe, un amas de terres éboulées. J'y retrouvais encore le silence, mais c'était bien, cette fois, le silence de la mort. Pas une âme qui vive dans ces masures défaites devenues le domaine du scorpion et du lézard. Dans les ruelles, sous les passages, plus de burnous étendus. Les mouches elles-mêmes avaient déserté ces lieux que n'habitaient plus les hommes. Qu'étaient devenus les anciens hôtes de ces maisons détruites ? les marchands dans leurs boutiques, le maître d'école à lunettes, les caravaniers et leurs bêtes, les sorcières dévoilées, les juives au teint pâle, les femmes en habits de fête ? Qu'étaient devenus ces artisans, si appliqués à leurs petits travaux dans la pénombre des échoppes ? Où était partie la gazelle ? où s'était envolé le geai bleu ? et les enfants, ces petits garçons si vifs, d'une grâce unique au monde ? et leurs sœurs si charmantes, si ingénues et si coquettes ? et les Nailiat aux colliers d'or ?... Je crus reconnaître leur rue, mais elles aussi, elles avaient fui avec leur élégance barbare ; leurs cases étaient abandonnées, et dans l'ombre où elles faisaient leur toilette, de petits ânes, dont c'était l'écurie, me regardaient avec leurs beaux yeux doux.

Au-dessus de moi, sur le double sommet de la colline, j'apercevais nettement la ville bâtie par le Khalife. Elle m'apparaissait maintenant aussi ruinée que le village. Ce n'étaient que lézardes, grands pans de murs blanchis que l'eau avait souillés de longues raies jaunâtres, minarets

décapités, coupoles à-demi effondrées, où des débris de verre et de faïences jetaient des reflets étincelants.

Je retrouvai la place où m'avait déposé la diligence autrefois et d'où j'étais reparti dans le bruit de la fête et des brillants cortèges. La rhaïta et le bendir planaient encore dans ma mémoire au-dessus de son silence, mais plus rien ne l'animait que l'ombre mouvante des vautours qui tournoyaient dans le ciel. Tout près de là, était la ruelle qu'habitait jadis le docteur. Je retrouvai sa maison, je montai sur sa terrasse. Le trou où je m'étais penché, et qui donnait son jour à la cuisine, s'était prodigieusement élargi ; la mystérieuse chambre n'était plus qu'une cave à ciel ouvert, d'où s'étaient envolées, avec l'ombre et les demi-ténèbres, les fées brillantes qui la peuplaient autrefois. Je restai là, devant ce trou, stupide, anéanti. Les souvenirs se pressaient dans ma mémoire ; les rêves du Khalife me revenaient à l'esprit avec une précision angoissante, comme s'ils étaient demeurés sur cette terrasse à m'attendre, comme s'ils montaient indéfiniment de ce trou noir, où jadis les petits fourneaux de braise jetaient sous les éventails de légères étincelles, en laissant s'exhaler dans l'air une fumée de bois odorant.

Ah ! que n'aurais-je pas donné pour avoir en ce moment le Khalife près de moi, et apprendre de lui ce qui s'était passé ! Partout je voyais la trace de ses rêves réalisés, de son action bienfaisante, et du même coup la ruine de ce qu'il avait édifié. Comment s'expliquer ce silence, cette désolation, ces ravages ? Comment une destruction si complète avait-elle pu ainsi s'accomplir dans un temps si rapide, sans que personne parût s'en être étonné ? Et ce qui m'étreignait le cœur, ce n'était plus seulement la

tristesse des ruines, c'était surtout le sentiment d'une tragique aventure où, avec le bonheur d'un homme qui était mon ami, deux races, deux civilisations paraissaient avoir sombré.

Quand enfin détournant les yeux de cette désolation, je jetai un regard autour de moi, je vis cette chose plus surprenante, plus inattendue que tout : la nature même avait changé !

En vérité, c'était bien toujours le même immense horizon, doux à l'œil, flexible et bondissant, dont l'âme restait toute saisie, ce bel enchevêtrement de dunes, cet inextricable écheveau, ces passages infiniment subtils d'une couleur dans une autre, et sur la droite, interrompant la ligne bleue de l'horizon, le même petit escarpement rocheux où les sables en volutes semblaient des pétales de roses. Oui, c'était bien encore tout cela. Mais le sentiment délicieux qu'on éprouvait autrefois à s'enivrer de cette lumière brillante et de ces arabesques sans fin, pour se reposer ensuite sur les verdures de l'oasis, dans cette ombre placée là comme un oiseau sur le sable, ce repos, cette sécurité, ce délice des yeux, rien de tout cela n'existait plus : l'oasis avait disparu.

Les palmiers n'agitaient plus au-dessus des jardins leurs belles aigrettes frémissantes, leurs palmes en faisceau de sabres. A leur place, une végétation basse et grêle s'étendait le long du ruisseau, et les seuls arbres qui jaillissaient de ces verdures à ras du sol, c'étaient de minces peupliers qui paraissaient plus étiques dans ces vastes champs de lumière.

J'eus envie de laisser tout là, de fuir cet affreux séjour, ces beaux lieux déshonorés, sans en rien voir davantage.

Mais il y a dans la destruction et la laideur quelque chose qui attire comme dans la beauté. Je finissais par être pris au vertige de cette désolation. Pour m'en pénétrer davantage et la contempler à loisir, je montai jusqu'aux blancs décombres que j'apercevais là-haut. De près, je pouvais me rendre compte pourquoi ces gracieux édifices, livrés à l'abandon, avaient été si rapidement dévastés. Comme toutes les maisons indigènes, ils étaient bâtis de briques faites en boue séchée ; pour les défendre contre les intempéries, ils n'avaient qu'un léger crépi de chaux ou de minces carreaux de faïence : dès qu'on n'avait plus été là pour entretenir et renouveler ces revêtements fragiles, la pluie avait raviné les murailles, le soleil les avait fendues, et l'on voyait aussi qu'elles avaient servi de carrière aux gens d'en bas, et qu'ils en avaient arraché tout ce qui pouvait leur être utile. Çà et là, des vestiges intacts ne faisaient qu'aviver le regret des choses abîmées ou disparues. J'essayai de reconstituer ce qu'avaient dû être ces villas, ces kiosques, ce casino, ce hammam, toute cette ville hier encore animée, où je me promenais aujourd'hui comme un archéologue à Herculanum ou à Pompéï. J'errai indéfiniment au milieu de ses ruines quasi neuves, plus tristes mille fois que celles que les siècles ont faites, car ni le temps ni l'imagination n'apportaient là leur mélancolie apaisante. J'entrai dans une cour, j'escaladai une terrasse, je m'aventurai au faîte d'un minaret ; mon arrivée faisait s'envoler bruyamment des corbeaux et des chouettes, les derniers habitants de ces demeures charmantes...

Combien de temps demeurai-je là-haut ? Il me semble, dans mon souvenir, que j'y suis resté des siècles. A la fin, rassasié de solitude et d'abandon, je descendis du côté des

vergers, où la signora Mammo m'avait fait prévoir des merveilles.

Sur le versant de la colline que je suivais pour m'y rendre, on avait planté des pins dont la verdure presque noire contrastait si bizarrement avec la lumière éclatante qu'au lieu de réjouir les yeux, ce sombre feuillage attristait, prenait un aspect funèbre. On y jouissait d'un peu d'ombre, mais les brindilles qui tapissaient le sol mettaient le feu aux semelles. Beaucoup d'arbres d'ailleurs étaient morts, roussis, brûlés comme par un incendie.

A deux cents pas de là commençaient des étendues maraîchères, toutes pareilles à celles qu'on voit aux abords de nos grand'villes. Ah ! le triste spectacle, plus triste encore mille fois que celui de la ville ravagée ! L'Oued, divinité de ces lieux, bénédiction de ce village, source jaillie par miracle de ce désert brûlé, la Rivière des Délices encombrée de lauriers et de rochers rougeâtres, où j'avais vu bondir le charmant cavalier, et les laveuses, jambes nues, rouler et dérouler avec leurs pieds adroits, leur linge sur les pierres polies, l'Oued n'avait plus ni lauriers, ni rochers. Sans doute les beaux lauriers-roses, qui buvaient l'eau par leurs racines, avaient paru malfaisants aux nouveaux maîtres de Ben Nezouh, qui les avaient arrachés ; et l'on avait fait sauter les roches pour en utiliser la pierre. Dans son vaste lit défleuri, le ruisseau ne formait plus que de petites mares croupies, reliées par de minces filets d'eau, où des cochons noirs se vautraient pour chercher un peu de fraîcheur. Quelques lamentables palmiers, dont on avait coupé la tête et d'où pendaient des feuilles désséchées, semblaient n'avoir été conservés que pour rappeler dans ces parages une flore disparue. De

tristes peupliers d'Italie allongeaient tout le long des rives leurs ombres rectilignes ; ils faisaient même à la source de l'Oued un véritable bois, où un kiosque à musique couvert d'un toit de zinc jetait des reflets aveuglants. A la place des beaux dattiers, richesse des anciens jardins, on ne voyait plus que des poiriers, des pruniers, des pommiers, tous nos arbres fruitiers d'Europe, poussés là par quel mystère, par quelle volonté tenace ? On eût dit que ces jardiniers courbés sur les carrés de légumes s'appliquaient à tout faire à contre sens de ce que réclamaient la nature et le climat ; on eût dit qu'ils avaient engagé dans ce désert un duel avec les éléments, et que dans ce combat singulier les malheureux triomphaient ! Ces fruits qui poussaient là, je les avais goûtés : le soleil en avait pompé toute l'humidité et le suc. Et pourtant, à la réflexion, ils finissaient par émouvoir, ces produits détestables d'un climat tempéré. Ils représentaient tant de labeur et de soins, tant d'amour du sol natal ! Mais l'admiration ou plutôt la pitié qu'on éprouvait devant ces malheureux arbres se transformait vite en fureur contre la volonté imbécile qui les maintenait là par miracle. Au ras du sol, les plantes maraîchères de nos vergers d'Europe, les haricots, les salades, les petits pois étaient d'une belle venue, mais au lieu de l'ancien parfum de menthe et de verdure mouillée, s'exhalait de la terre l'ignoble odeur du purin. Les mille petits canaux, où l'eau coulait sans mystère à travers ce grand potager, reflétaient d'une façon cruelle, dans leur réseau éclatant, l'implacable azur du ciel. Plus de fraîcheur, plus d'ombre ; aucun chant, aucun ramage. Les tourterelles ne faisaient plus entendre leurs roucoulements passionnés, qui dans la poésie arabe sont l'image même du

désir ; les guêpiers à la gorge bleue et aux ailes bronzées ne s'abattaient plus là par milliers, ni les aimables bou-béchirs qui annonçaient au Khalife ma venue. Dans ces aridités, la pensée se desséchait, se durcissait comme ces fruits eux-mêmes ; l'esprit n'était plus entraîné sous une douce nuit verte à des rêveries colorées de cette tristesse apaisante, qui fait paraître l'existence peu de chose et la mort moins encore ; et au lieu d'une mélancolie voluptueuse, je ne ressentais plus à cette heure que ce que la vie porte en elle de sec, de dur et d'implacable.

Il pouvait être six heures du soir. Je me souvins alors du lointain vendredi où, à une heure pareille, j'avais gagné le cimetière arabe en m'orientant sur la coupole d'une blanche Kouba. La Kouba était toujours là-haut, sur sa colline. Je me dirigeai vers elle.

O charmant vendredi ! O souvenir lointain ! Des femmes dans leurs voiles de fête, accroupies sur les pierres ou sur les petits tertres, bavardaient en prenant une légère collation ; leurs rires, leurs bracelets et le bruit de leurs voix jetaient dans ce champ du repos une animation imprévue. La vie et la mort voisinaient là dans une familiarité gracieuse, comme si rien ne pouvait être plus agréable aux défunts que le bavardage de ces femmes et de participer encore aux potins du village.

Tout cela, je me le rappelais avec autant de netteté que si de nombreuses années ne s'étaient pas écoulées. Mais la mémoire conserve ce que le temps détruit. La Kouba servait, ce soir, de refuge à de petits Siciliens qui gardaient un troupeau de chèvres en jouant de l'accordéon. Les bêtes gambadaient au milieu des tertres et des pierres où un ciseau primitif avait tracé quelque signe religieux

et creusé de petits godets dans lesquels s'amasse l'eau des pluies pour que l'oiseau du ciel y vienne boire ; leurs sabots rejetaient à la banalité d'un terrain vague ces débris de poterie que les Mzabites ont coutume de placer sur les tombes pour symboliser que la vie est une chose fragile et que jamais deux existences ne se ressemblent tout à fait, pas plus que deux tessons ne sont jamais pareils. Ces enfants et ces bêtes et cet accordéon geignard déshonoraient jusqu'au souvenir que j'avais gardé de ce lieu.

Tout à coup, m'étant retourné, j'eus une vision saisissante. Le soleil qui se couchait derrière moi éclairait d'une vive lumière la colline sur laquelle étaient posés l'ancien village arabe et la ville du Khalife. Les maisons, les rochers et la colline ne formaient plus à cette heure qu'un bloc d'un rose doré qui se détachait sur un ciel sombre, envahi déjà par la nuit. La falaise où j'étais monté projetait son ombre sur le faubourg italo-espagnol et le noyait dans les ténèbres. Les fumées qui sortaient des toits formaient au-dessus un léger voile d'un gris bleuâtre et laiteux, qui s'arrêtait à peu près à mi-hauteur de la colline et semblait supporter la Ben Nezouh moresque violemment éclairée par le soleil couchant. Les rochers déchiquetés qui la dominaient de leurs masses étranges, bizarrement sculptées par la pluie, par le vent et par les sables, semblaient aussi faire partie de la ville et l'agrandissaient sans mesure. Les formes capricieuses qu'avaient prises ces maisons ruinées ajoutaient à l'effet grandiose qu'elles produisaient dans ce crépuscule. La réalité et le rêve, la destruction et la force créatrice, tout concourait à créer, dans ce désert, à cette minute, pour le passant que j'étais, un spectacle de féerie. Ainsi, dans les contes

persans, apparaissent au voyageur les cités disparues. C'est la ville de cuivre ou bien de pierreries, dont les remparts brillent de mille feux et aveuglent qui les contemple. C'est Menzah et Sohoud perdues au cœur des dunes, au plus profond des sables, dont personne ne connaît plus les chemins et sur lesquels tombe un jour quelque caravane égarée... La Ben Nezouh que j'avais devant moi, la Ben Nezouh du Khalife, semblait avoir subi le sort de ces villes légendaires. Il semblait qu'elle ne reprit de vie qu'à l'heure crépusculaire du rêve, comme si c'était ici la légende qui imposât ses lois à la réalité, ou la fatalité qui voulût qu'une ville au bord du désert ne fût jamais qu'un mirage.

Cette vision ne dura qu'un instant. Tout s'abolit, s'évanouit dans le rapide crépuscule qui précède la nuit. Une même ombre verte confondit toutes choses. Des tintements de cloches, une sonnerie de clairon et les braiements d'un âne me rappellèrent à la réalité, vers laquelle je m'acheminais à pas lents, pour retarder le plus longtemps possible le moment où j'allais me retrouver dans cet affreux bourg d'Europe face à face avec Mammo. Et tout en marchant, je pensais : dans ces villes des *Mille et Une Nuits*, comme tout à l'heure m'apparaissait Ben Nezouh, habite toujours une humanité figée dans son dernier sommeil. Les gens sont là depuis des siècles tels que la mort les a pris. Ah ! si du moins la ressemblance de cette Ben Nezouh trop réelle, dans laquelle je vais entrer, avec les villes de légende pouvait aller jusqu'au bout, si les habitants qui la peuplent pouvaient être eux aussi figés dans un sommeil éternel ! Et si, revenant à l'hôtel, je n'avais qu'à toucher Benvenuto Mammo pour qu'il tombât en poussière !...

J'en étais là de mes pensées, quand m'apparut soudain, surgi de l'ombre du soir, le bizarre petit personnage que j'avais vu en arrivant gesticuler derrière Mammo, et que le coup pied de son maître avait fait si lestement disparaître à ma vue.

Il se tenait immobile à quelque distance de moi, son troupeau de cochons noirs derrière lui, un pied nu, l'autre chaussé d'une bottine à élastiques, — évidemment la sœur de celle qu'il avait perdue dans la salle à manger, — et sur les lèvres, ce même sourire grimaçant dont la signification continuait de m'échapper.

— Tu me reconnais donc pas ? finit-il par me dire dans un langage impossible, que je ne comprenais qu'à peine et que j'aurais plus de peine encore à essayer de reproduire. Je suis El Malti ! El Malti !

Et il recommençait de sourire, comme si ce mot eût été un talisman qui devait m'inonder de lumière.

Alors seulement, je me souvins du pauvre petit Arabe qui, durant mon premier séjour, m'apportait chez Mammo le déjeûner du matin, me cirait mes chaussures et m'avait guidé autrefois à la maison du Docteur.

La reconnaissance était faite. Nous nous mîmes à essayer de nous comprendre tous les deux. Ce pauvre garçon minable, tout couvert de la même crasse que le petit troupeau de porcs attaché à ses pas et qui, enhardi peu à peu formait le cercle autour de nous, c'était vraiment la première impression agréable que je trouvais à Ben Nezouh.

A travers son charabia, je finis par démêler que le Docteur avait quitté depuis cinq ou six ans l'oasis, et qu'il vivait chez des Nomades dans une tribu qui campait aux alentours de Guerrara.

Je récompensai El Malti de quelque menue monnaie. Il s'en saisit avec avidité et me baisa la main. El Malti ! une épave, une risée, un Musulman qui gardait des cochons ! c'était là tout ce qui restait de ces Arabes qui vivaient ici depuis des siècles, dans une parfaite harmonie avec la nature et le ciel, de cette population raffinée, amie du rêve et du furieux plaisir, chez qui richesse et pauvreté étaient choses à peu près pareilles, et où même la pauvreté semblait une noblesse de plus.

Et maintenant qu'allais-je faire ? Prendre le premier train pour Alger ? C'était le plus simple et le plus sage. Mais le désir de savoir ce qui s'était passé là faisait naître en moi l'envie de pousser plus loin ma route, d'aller jusqu'à Guerrara à la recherche du Docteur. Seulement, où était Guerrara ? Par quels moyens y atteindre ? Les renseignements d'El Malti étaient bien vagues, et une fois là-bas, qui m'assurait que j'y rencontrerais mon ami ?

A l'hôtel je me rendis compte des difficultés et de la fatigue que présentait ce voyage, de cinq ou six jours au moins, en diligence ou à cheval, et j'y renonçai à peu près. Mais je ne voulais pas m'éloigner de Ben Nezouh sans être allé jusqu'aux dunes plonger mes mains dans le sable et recommencer à mon tour la promenade que le Docteur avait faite autrefois, en se répétant à lui-même les strophes de l'Emir Abd El Kader.

Le lendemain, d'assez bonne heure, monté sur un mulet rétif, je descendis à travers les jardins. Mais au moment de franchir l'Oued, mon mulet s'arrêta net, devant des flaques d'eau croupie qui provenaient des abattoirs, et dont l'âcre odeur de sang me prenait moi-même à la gorge. Pour le décider à avancer, j'allai cueillir une

baguette à un peuplier de la rive. Aussitôt un indigène accouru à toutes jambes, saisit ma monture à la bride, et dans le charabia du lieu me réclama mes papiers. Je crus avoir affaire à quelque maraudeur, et sans autre explication je lui donnai sur les doigts un bon coup de ma badine. Là-dessus, il m'exhiba fièrement une plaque de cuivre qu'il portait sur le bras : c'était le garde-champêtre.

D'une main tenant mon mulet, de l'autre la branche cassée, il nous ramena tous les deux, ma bête et moi, à Ben Nezouh, au milieu des enfants ameutés et des ricanements de la population qui semblait enchantée de ma mésaventure.

Au commissariat de police on me dressa procès-verbal. Ma promenade était manquée. De plus, il me fallait à deux heures comparaître devant le juge. Il n'y avait donc pas à penser prendre le train aujourd'hui.

Le bruit de mon arrestation avait fait le tour de la ville. Quand j'arrivai au tribunal, tous les gens de Ben Nezouh étaient là, — fronts bas et têtus de Siciliens, profils busqués de Calabrais, larges épaules de muletiers Andalous, cheveux gras de toreros, paupières enflammées de Maltais... Un seul Français, le juge, dont le visage inexpressif rendait presque sympathique les brutes qui nous entouraient.

On appella d'abord trois affaires de minime importance, rixes au jeu de boules, ivresse et tapage nocturne. Deux des contrevenants étaient des Italiens; le troisième, Espagnol naturalisé Français. Tous employaient d'ailleurs le même extravagant jargon, où semblaient broyés, concassés les différents patois de la Méditerranée. Cela m'intéressait vivement, mais n'intéressait que moi. L'auditoire n'eut d'attention que lorsque mon tour arriva.

L'étonnant garde-champêtre commença par faire le

récit de ce qui s'était passé le matin. Le juge me demanda ensuite si j'avais quelque chose à dire. Pressé d'en finir au plus vite, je lui répondis qu'en effet les choses s'étaient ainsi passées.

Il prit alors la parole :

« Monsieur, me dit-il à peu près, comment un Français tel que vous, un homme évidemment instruit, a-t-il pu commettre un acte qu'on pourrait à peine excuser chez un Arabe ignorant ? Vous ne savez donc pas au prix de quels efforts ces peupliers, que vous cassez, ont poussé sur ces rives, où l'on ne voyait autrefois qu'une végétation sauvage ? Ignorez-vous que ces arbres utiles transformeront bientôt ces déserts, qu'un jour ils couvriront les collines, et retenant l'eau par leurs racines, attirant les nuages par leurs cimes, ils modifieront le climat et l'aspect de tout le pays ?... »

En passant, il rendit hommage à tous les vaillants colons, de quelque nationalité qu'ils fussent, qui se vouaient à cette grande œuvre, le reboisement du désert, et qui concouraient tous, — je pourrais l'aller dire en France, — à civiliser l'Algérie. « Rentrez en vous-même, conclut-il ; sentez l'inconvenance de l'acte que vous avez commis, que ce soit là votre vraie punition. Mais pour l'exemple, devant les Arabes restés encore dans ce pays, je me vois, à mon grand regret, obligé de vous condamner à quinze francs d'amende. »

Il se tut.

Un murmure approbateur accueillit sa péroraison, et je crois bien que, n'eût été la majesté du lieu, tout le monde aurait applaudi.

Pour moi, le cas de ce bavard m'intéressait à cette

heure infiniment plus que le mien. Ce juge, ce falot personnage qui, de toute évidence, ne pensait qu'à flatter les gens entassés dans la salle, ce représentant de la nation conquérante, avec son âme de vaincu au milieu de tous ces métèques, m'apparaissait plus répugnant que l'affreux Mammo lui-même. Tandis qu'il s'écoutait complaisamment parler, je songeais au pauvre Khalife et je me disais à part moi : Evidemment s'il n'a eu pour le défendre contre cette racaille méditerranéenne, qui paraît triompher ici, que des gens de cette sorte, je ne m'étonne plus maintenant qu'il ait été débordé.

Cette dernière impression, le spectacle de ce Français sans force et sans dignité dans ce village exotique changea ma résolution. Du coup, je ne vis plus les difficultés du voyage. Un sentiment profond de Français humilié dans son propre pays s'était emparé de moi. Je n'eus plus dès lors qu'une pensée : savoir enfin ce qui s'était passé là, comment en moins de dix ans un Français était devenu un véritable étranger dans une oasis algérienne, et les péripéties du drame mystérieux, où toute une race avait sombré, entraînant dans son désastre notre civilisation même.

(A suivre.)

JÉRÔME ET JEAN THARAUD.

CHRONIQUES

LA LITTÉRATURE

A ce fait qu'une thèse sur le Symbolisme[1] a été soutenue en Sorbonne, il serait naïf d'attribuer une importance particulière, et d'y voir une revanche, ou un signe des temps. La coutume s'est établie, de juger avec une impartialité d'intention, plus ou moins éclairée, le mouvement symboliste. Vraiment le symbolisme a mis moins de temps que le romantisme ou le Parnasse à devenir historique, à laisser tomber autour de lui la poussière dorée du combat. Peut-être cela tient-il en partie à ce que le dernier mot de Moréas : « Les écoles, c'est des bêtises » (il le savait, en ayant fondé deux ou trois) est entré dans la science littéraire ; le « manifeste » paraît bien aujourd'hui un genre mort.

Nous n'avons donc pas à voir si cette thèse est significative, mais simplement si elle est bonne. J'écris ceci loin de France, je ne sais quel accueil la Sorbonne a fait à M. Barre, ni ce que fut la soutenance, mais visiblement l'auteur n'était pas préparé à écrire son livre, et il n'a fait, en ce qui dépendait de lui, que peu de choses pour s'y préparer. On ne saurait étudier une période d'une littérature sans avoir une opinion sur les grandes questions de cette littérature, sans pouvoir rattacher son sujet à une continuité, ou bien l'en distinguer. Plus spécialement, il

[1] *Le Symbolisme, essai historique sur le Mouvement Poétique, en France, de 1885 à 1900*, thèse de doctorat présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, par André Barre. (Paris, Jouve et Cie, 1911.)

fallait ici avoir réfléchi beaucoup sur l'histoire et sur la technique du vers français. Pour faire juger si c'est ou non le cas de M. Barre, je cite ces quelques lignes, puisées au hasard, page 39 :

" Quant au rythme, si Victor Hugo a dépassé Lamartine, il n'a pas été plus loin que Vigny. Après lui il a pratiqué la césure mobile et l'enjambement... Il n'a pas inventé de mètres nouveaux. Il s'est borné à faire consciemment ce que Lamartine avait fait par négligence, et Vigny par souci d'harmoniser la forme avec la pensée qu'elle traduisait. "

Que le sens du rythme soit infiniment plus puissant chez Victor Hugo que chez Vigny, cela peut-il seulement être discuté ? — Ce n'est pas après Vigny (dont le vers est assez classique) que Victor Hugo a pratiqué l'enjambement, c'est après Chénier qui avait déjà influé sur Vigny. Victor Hugo, il est vrai, n'a pas inventé de mètres nouveaux, mais d'une part le symbolisme lui-même a montré par ses essais que le champ ouvert à l'invention métrique est fort limité, et d'autre part, Victor Hugo a dépassé de loin Ronsard dans l'invention de combinaisons métriques nouvelles, de strophes ou plutôt d'associations de strophes selon le mouvement oratoire ou poétique (ce qui est en somme de l'invention métrique.) La négligence de Lamartine est une demi-légende, créée par lui-même ; elle ne s'applique qu'à ses vers faibles et à sa prose ; ses belles pièces, dont nous avons quelquefois les brouillons, travaillées longuement, sont au contraire de magnifiques victoires sur sa facilité. Enfin, je ne vois pas ce que Vigny a fait, dans l'ordre " métrique ", par souci d'harmoniser la forme avec la pensée qu'elle traduisait : une forme, chez un poète, ne *traduit* jamais une pensée, c'est la critique qui traduit par des pensées les formes indivisibles qu'a créées le poète, — et s'il y a quelques exceptions, si la forme et la pensée parfois se distinguent, se raccordent mal, chevauchent visiblement, il se trouve que Vigny, plus que personne, nous les fournirait.

Je ne puis signaler tous les détails de ce genre, qui arrêtent et étonnent désagréablement le lecteur. Je relève seulement les erreurs qui portent soit sur la méthode, soit sur les points vifs du sujet.

Celui qui voudra, après M. Barre, reprendre cette étude d'ensemble, devra se documenter tout autrement que lui. Dans une question d'histoire littéraire où l'imprimé foisonne, sa bibliographie va au hasard, ou plutôt elle est inexistante. (Qu'en a pensé M. Lanson ?) Ecrire un article sur le *Symbolisme et la Presse* était une bonne idée, mais il y fallait autre chose qu'une suite de seize coupures plus ou moins arbitraires, et pourquoi l'arrêter à 1891 ? Pourquoi relever, tout au long, des articles d'un certain André Vervoort dans une certaine *France libre*, ou d'un Putter-Laumann dans une *Justice* à laquelle M. Clémenceau ne put trouver de lecteurs, et laisser de côté un journaliste alors célèbre, dont les symbolistes firent à bon droit une de leurs têtes de Turc, Henry Fouquier ? De 1891 à 1900, époque à laquelle, théoriquement du moins, M. Barre conduit son histoire, il eût trouvé l'occasion de mentionner des incidents de presse beaucoup plus significatifs : des campagnes littéraires à la *Cocarde* de Barré (1894), celle entre autres de M. Camille Mauclair contre " Casimir Zola " ; les coups de boutoir de Zola, au *Figaro*, (1896), contre les poètes nouveaux ; au *Supplément du Figaro*, (1894), la série des portraits : *Ceux d'aujourd'hui, Ceux de demain*, que publiait Bernard Lazare ; la publication (vers 1896) par l'*Echo de Paris*, dont le tirage et l'influence étaient alors considérables, des poèmes de M. Henri de Régnier et de M. Vielé-Griffin chaque semaine ; l'article de M. René Doumic dans la *Revue des Deux-Mondes* à l'occasion des *Portraits du Prochain Siècle*. Tout cela, bon ou mauvais, eut sur le goût public une influence précise.

Avec la même légèreté que parmi les journaux, M. Barre s'en va dans les livres. Le chapitre sur les *Milieux Symbolistes* comprend trois divisions, les *Cercles*, les *Revues*, les *Ecoles*. Or, ni les

Hydropathes, ni les *Hirsutes*, ni le *Chat Noir*, sur lesquels M. Barre égrène complaisamment des anecdotes, ne furent des milieux symbolistes. N'eût-il pas mieux valu brosser quelques pages sur les représentations de l'Œuvre, ou les mardis de Mallarmé, dont il ne dit pas un mot ? Il s'est documenté dans deux livres de *Souvenirs*, celui de Goudeau et celui de Byvanck. Il n'a pas songé à une source aussi intéressante qu'importante : les romans. Les frères Leblond ont pu écrire un livre, *l'Histoire de la société française sous la troisième République*, d'après les seuls romans. Pourquoi M. Barre n'a-t-il pas lu, à défaut des *Kamtchatka* de M. Léon Daudet ou de la *Seule Nuit* de M. Adolphe Retté, qui sont des satires violentes et sans mesure, au moins le *Soleil des Morts* de M. Camille Mauclair ? Il y eût trouvé un tableau curieux et sincère du mouvement littéraire dans la jeunesse littéraire de 1898, — à condition, bien entendu, de n'être pas dupe, et de savoir interpréter un document naïf.

Pour se renseigner sur les idées du Symbolisme, M. Barre a employé une méthode d'autant plus dangereuse qu'elle paraît d'abord très naturelle. Il s'est adressé aux poètes eux-mêmes. Il a tant bien que mal agencé en corps de doctrine les réflexions, les élucubrations, parfois les divagations de chacun sur la chose poétique. Et cela ne lui était pas défendu, mais encore fallait-il procéder avec critique. Il fallait observer que des théoriciens du symbolisme, comme MM. Charles Morice, Remy de Gourmont, Robert de Souza, (poètes par occasion et le dernier mieux que cela) formulèrent beaucoup plus heureusement que des poètes plus notoires les idées de l'école. Il fallait surtout faire une différence entre des esprits cultivés comme Mallarmé, et des impulsifs comme Verlaine. Commencer un chapitre sur Verlaine par une étude sur " son esthétique, ses opinions en littérature et en art " me paraît étrange. Je sais bien qu'il n'avait rien de commun avec le Choulette du *Lys Rouge*, qu'il cachait certaines parties de finesse et de clairvoyance ; mais puis-je prendre au sérieux une " esthétique " que M. Barre va chercher dans

Epigrammes et *Invectives*, divagations incohérentes ramassées par un éditeur pratique dans les mégots du café François Ier ? Quelle lumière cette lanterne sale du pauvre poète peut-elle jeter sur la *Bonne Chanson* et sur *Sagesse*. Je ne fais pas le même reproche à M. Barre quand il expose, de façon assez intelligente et précise (c'est la meilleure partie de son livre) les idées de M. Ghil et de M. Kahn sur la réforme poétique. Mais, en somme, il eût vu beaucoup plus clair dans tout cela s'il eût renversé l'ordre de son exposition, étudié d'abord les œuvres de chaque poète, puis, à titre d'indication, les doctrines que le poète a cru imaginer, ou qu'il a empruntées à quelque source extérieure, lorsqu'il s'est mis à réfléchir sur le sens de son œuvre. C'est à cette place que l'on situerait par exemple, chez Corneille ou Victor Hugo, les *Discours sur le poème dramatique*, ou *William Shakespeare*.

La troisième partie du livre est consacrée aux Maîtres du *Symbolisme*, qui sont, d'après M. Barre, Verlaine, Mallarmé et Moréas.

Le chapitre sur Verlaine est occupé en grande partie par des considérations sur son esthétique (nous savons ce qu'il en faut penser) et sur sa conception de l'amour, qui est des plus banales. Son évolution poétique, des *Poèmes Saturniens* jusqu'à l'instrument faussé et à la voix disloquée de ses derniers recueils, eût pourtant fourni matière à une étude intéressante. Verlaine était déjà fourbu quand le symbolisme l'adopta et le tira de l'obscurité. Il fallait signaler les poèmes, généralement mauvais, où il essaie naïvement de se plier aux modes de l'école qui reconnaissait en lui son père : c'est ainsi que le Chateaubriand des *Mémoires d'Outre-Tombe* imitait de près les procédés romantiques, et soignait après coup sa paternité.

Il y a dans l'étude sur Mallarmé un essai louable pour pénétrer, avec Mockel et Mauclair pour guides, l'esthétique du poète. Mais que d'erreurs ! *Le Démon de l'Analogie* donne lieu à une explication d'abord psychologique : faute de la voir,

M. Barre attribue à ce morceau une importance poétique qu'il n'a pas. — La part de l'intentionnel et du conscient est fort exagérée ; nul poète plus que Mallarmé n'est mené, tyrannisé, par les mots, les images, les associations les plus accidentelles et les plus imprévues ; comme poète, il est ici plus près des romantiques et de Verlaine que des classiques et de Baudelaire. — Quelques remarques justes sur sa syntaxe, mais que " le verbe joue dans sa phrase un rôle capital ", c'est juste le contraire de la vérité ; l'idéal de Mallarmé serait plutôt de l'éliminer. — Surtout, et bien que cela soit répété partout, il n'a pas " transposé en littérature une méthode de composition spéciale à la musique " (si ce n'est dans *Un coup de Dés*, son dernier ouvrage, dont M. Barre ne dit d'ailleurs rien). Il n'avait ni la culture ni peut-être l'oreille d'un musicien : lui-même, dans *Bucolique*, nous dit qu'il vint tard à la musique, et par curiosité de lui confronter une poésie née hors de son influence.

De ces trois " maîtres ", le seul qui paraît à M. Barre approcher de la perfection est Moréas, — le Moréas des *Stances*. Il se réfère ici à l'opinion de M. Faguet : " La forme est admirable, écrit au sujet des *Stances* M. Emile Faguet, d'une pureté absolument classique, avec le goût des images justes et le don de les trouver toujours sans effet. " Les certificats de M. Faguet sont, quand ils concernent un poète, bien discutables. Les *Stances*, qui ont été saluées comme la négation du symbolisme et comme un retour authentique à l'art classique, ne sont-elles pas au contraire l'expression même de ce que le symbolisme comportait d'échec devant les sentiments profonds et les grandes idées humaines, le fruit de cendre que devaient découvrir à la fin ses feuillages dorés ? On chemine dans ces grêles quatrains comme sur une pente d'asphodèles desséchées, et leur déroulement mécanique ne propage aucun chant. M. Barre voit dans les *Stances* des " sentiments philosophiques d'une élévation assez haute pour valoir au poète qui les fixe dans ses vers l'honneur de se voir comparer aux plus grands

maîtres de la pensée moderne, d'être même appelé le Vigny du XXe siècle. " Cela est à la page 235, et Moréas seul ne s'en fût pas étonné ; mais qu'en pensa en Sorbonne son répondant, M. Faguet, qui a reproché si bien à Victor Hugo et à Baudelaire de n'avoir pas d' " idées " ?

A ces trois maîtres M. Barre rattache tous les groupes symbolistes. Voici son dénombrement :

1° *Verlainiens*, divisés en *Mélancoliques* (Le Cardonnel, Mikhaël, Samain, Rodenbach, Maeterlinck) et *Excentriques* (Cros, Corbière, Rimbaud, Jammes).

2° *Mallarméens*, divisés en *Harmonistes* (Ghil, Dubois, Mockel, Mauclair, Stuart Merrill, Verhaeren) et *Vers-libristes* (Kahn, Laforgue, Viélé-Griffin, Dujardin, Retté, de Régnier).

3° *Néo-Classiques*, divisés en *Ecole Romane* (Raynaud, du Plessis, de la Tailhède) et *Indépendants* (Hérold, Quillard, Tailhade).

Je sais bien que toute classification comporte de l'arbitraire, mais celle-là vraiment l'exagère. Mikhaël et Samain se rapprochent du Parnasse et de Baudelaire bien plus que de Verlaine. C'est voir Jammes par un très petit côté, qu'en faire un " excentrique ", c'est abuser de certains excès voulus, et en somme le petit veau qui était pauvre, ou la vache qui a mangé les bas noirs de la fiancée du poète, sont-ils plus " excentriques " que bien des ballades de Laforgue ? — Les recherches de musique verbale et le vers libre se sont développés tout à fait en dehors de l'exemple et même de l'influence de Mallarmé. Que Ghil ait été chef d'école, soit ; mais les vers du délicat poète Albert Mockel nous permettent-ils de voir en lui un disciple de Ghil ? Quel rapport de l'un à l'autre ? Et comment peut-on dire que " la technique de Ghil a trouvé l'homme de sa formule dans Verhaeren ", qui est un tempérament romantique et oratoire, et qui n'a rien d'un " harmoniste " ? — Il aurait suffi à M. Barre de très peu d'information pour savoir que personne aujourd'hui ne considère plus M. de Régnier comme un " vers-libriste ". Mais, certes, moins encore s'en

trouvera-t-il pour voir, avec M. Barre, dans Régnier, un éclectique qui "rappelle Vigny, Musset, Hérédia et Rostand" !

Un tableau du symbolisme ne se comprend pas sans un chapitre étudié sur la question du vers, ou plutôt sur les questions délicates de rythmique et de métrique qui se sont posées autour des formes poétiques nouvelles. Toutes les observations de M. Barre sur ce sujet tiennent dans le chapitre consacré à M. Gustave Kahn. C'est insuffisant. Il eût été au moins aussi important d'étudier la technique de M. Viélé-Griffin. Quant à l'invention du vers libre, je ne contredis pas aux droits de priorité que M. Barre reconnaît à M. Gustave Kahn. Mais il est un peu comique de lui voir discuter sérieusement la mystification de Mendès et de son misérable *Rapport*, découvrant dans le Péruvien della Rocca de Vergalo le père authentique du vers libre. "Della Rocca de Vergalo, répond gravement M. Barre, a seulement tenté comme beaucoup d'étrangers de transplanter dans notre langue les règles prosodiques et grammaticales de la langue péruvienne." (page 335.) La prosodie et la grammaire du péruvien, cette langue sœur de l'autrichien, du suisse et du brésilien, ont-elles été étudiées de si près que cela par M. Barre ?

La conclusion, sur le bilan du symbolisme, est écrite avec un effort louable sinon de critique, du moins d'impartialité. Mais les défauts d'information qui sont dans le livre se retrouvent dans sa conclusion et y font masse. M. Barre estime que le symbolisme a tenté une quadruple réforme, poétique, prosodique, syntaxique, lexicographique. Il me paraît les apprécier de façon très inexacte.

La première est la seule où il reconnaisse que les symbolistes aient réussi. "Ils ont, nous dit-il, introduit dans la poésie le sentiment de l'inconscient, l'idée du mystère." Ils ont "ouvert à l'inspiration des routes qu'aucun voyageur n'avait encore foulées. Ils renouvelaient le lyrisme en l'élargissant ; ils transformaient l'esthétique en offrant à l'art des matériaux absolu-

ment neufs. Ils découvraient l'Inconscient ; ils le proclamaient objet de poésie. Ils arrachaient l'homme à la terre et le jetaient en pleine métaphysique. " On voit ici que M. Barre a lu attentivement les écrits théoriques des poètes qu'il étudie, — les cahiers de leurs aspirations, — et bien moins leur œuvre poétique, c'est-à-dire le résultat net. A moins qu'en bon voltairien, il ne considère ce qui se comprend mal comme un équivalent de la métaphysique... Disons, à sa décharge, que des critiques se sont unis à ces poètes pour nous duper. " La vérité nouvelle, écrivait M. Remy de Gourmont, entrée dans l'art avec le symbolisme, est celle de l'idéalité du monde, " idéalité étant pris ici au sens philosophique. Pour moi, je suis au contraire frappé du peu que pèse la poésie symboliste envisagée non pas précisément du point de vue des " idées ", cher à M. Faguet, mais de ce point de vue qui nous fait connaître comme un milieu de vérité transcendante le son purifié de la parole humaine. Le symbolisme a vécu sur une matière de sentiment et de pensée qui est presque toute dans Baudelaire. Aucune de nos périodes poétiques n'a compté plus de poètes purement verbaux, et qui l'ont su, et qui en ont souffert. La stérilité relative de Mallarmé vient de ce qu'il ne trouva quoi chanter, et ce qu'il chanta ce fut précisément ce manque, ce défaut d'être. Derrière les éblouissants rideaux de mots qu'avec une fragilité ovidienne tissa M. Henri de Régnier, sentez-vous une profondeur ? Et quant à Moréas, le Vigny du XXe siècle...

Bien au contraire, il faudrait chercher l'originalité du symbolisme dans la voie opposée: elle fut de creuser, à la pointe d'une poésie raffinée, davantage vers le monde intérieur, de révéler le poète, l'homme, plus simples, plus nus, avec moins d'apprêt qu'on ne l'avait fait dans la grandiloquence romantique ou dans le décor parnassien. Là est ce qui sépare Laforgue de Sully-Prudhomme, Verlaine de Baudelaire, ce qui prédestinait celui-là à devenir notre grand poète chrétien. Là est ce qui

donne tant de fraîcheur à la poésie tourangelle de M. Vielé-Griffin, et à certaines de ses évocations grecques, si légères et souples. Là est ce qui place Francis Jammes en plein courant de ce mouvement poétique, et nullement à une place " excentrique. " Là enfin est la seule source où la poésie actuelle trouve encore de l'inspiration neuve. Mais pas un des trente poètes nommés par M. Barre ne nous donne, sur le seuil du mystère, cette émotion de pensée qui fut, n'en déplaise à M. Lasserre, la couronne du grand lyrisme romantique.

M. Barre fait au contraire toutes ses réserves sur l'intérêt et la portée de la réforme prosodique. On peut goûter le vers libre déjà réalisé et avoir foi dans son avenir ; mais ce goût ne se transmet encore que difficilement à l'oreille commune, et j'avoue que l'on manque de raisons convaincantes pour légitimer cette foi, qui est la mienne. Mais ceci est certain, que le vers français, même régulier, n'est pas sorti du symbolisme tel qu'il y était entré, et qu'aujourd'hui le fait, pour un poète, d'écrire en vers comme si ni Verlaine, ni Mallarmé, ni de Régnier, ni Vielé-Griffin n'avaient existé, suffit à le déclasser. Et ces noms indiquent que la question dépasse le vers libre, que l'unité de la poétique symboliste consiste dans le problème plus que dans les solutions. Le symbolisme, de ce point de vue, fut une recherche de poésie plus pure, un essai pour arracher du vers ce qu'il comporte nécessairement de prose, de logique liée, de convention et d'usage ; une certaine excentricité, une rupture avec le commun sens, devenait alors inévitable.

De là l'effort de Verlaine pour fondre en sentiment et en musique tout le descriptif et l'oratoire, pour substituer à un développement qui déploie l'émotion une répétition qui l'accumule insensiblement. De là l'effort de Mallarmé, non point, ainsi que le dit M. Barre, pour " orchestrer des poèmes comme Wagner ", mais pour donner au vers, mot intégral, toute sa densité adamantine, pour en éliminer, comme la paille qui le briserait, tout soupçon de déjà vu, pour le ramener à une pureté

d'essence. De là l'effort (dans la mesure d'effort que comporte une spontanéité peut-être trop habile) de M. de Régnier pour multiplier en une *nature*, en un jeu indéfini d'illusions, cette essence mallarméenne. De là enfin l'effort du vers mal dit " libre " pour briser, ce qui était nécessaire, sous la poussée d'un rythme natif et frais, d'une parole élémentaire, les cadres consacrés du mètre.

Efforts non point anarchiques, mais convergents : ce nettoyage de l'instrument poétique reste le legs indiscutable du symbolisme. Comment M. Barre peut-il écrire que " tout bien examiné, Verlaine ne va guère plus loin que Molière et La Fontaine ? " Il en donne des raisons bien singulières : " Le vers libéré, dit-il, n'a qu'un mérite, celui d'avoir rénové les mètres impairs. En un certain sens, l'usage classique paraît bien ici avoir donné des indications précises. Les alexandrins à rime féminine n'ont-ils pas treize pieds, tandis que les mêmes vers à rime masculine n'en comptent que douze ? " Swift vit un jour sur une baraque de foire, qu'elle contenait l'éléphant le plus grand du monde, à l'exception toutefois de lui-même. L'alexandrin, de douze syllabes, serait pareillement notre vers le plus long, à l'exception de lui-même, quand il en paraît treize. Mais un vers français, fût-il régulier, ne se résoud plus aujourd'hui en un décompte de syllabes. La syllabe métrique d'une rime féminine est un tout accentuel indivisible, et sa raison d'être c'est qu'elle renforce nécessairement l'accent à la rime, à supposer qu'elle soit réellement et non pas visuellement féminine (et encore, il y a là une question de prononciation dans laquelle je ne puis entrer).

Sur le vers libre, la conclusion de M. Barre est qu'il ne pourra jamais trouver le chemin de l'oreille populaire. " Le poète, écrit-il justement, doit flatter avec ses vers une habitude ancestrale. " Qui a dit le contraire ? Un bon poète, chez nous, retrouve, sous la convention de mètres usuels ou usés ce que M. de Souza, dans son livre du *Rythme en Français*, que devrait

bien lire M. Barre, appelle le chant véritable de la langue. Le vers libre n'est vers qu'en tant qu'il épouse, par son accentuation ou ses homophonies, des courants naturels et des habitudes ancestrales du français. Il a pour éléments, aussi bien que le vers régulier (que M. Barre se reporte à son chapitre sur Gustave Kahn !) des successions de longues et de brèves équilibrées selon le mouvement et l'émotion, des assonances et des allitérations, parmi lesquelles la rime est comprise, et il diffère de la prose dans la mesure où il maintient un emploi continu, avec des retours, de ces éléments. Que cette continuité et ces retours soient souvent discutables, je le veux bien, mais il me suffit que le vers libre ait produit telles scènes de *Phocas le Jardinier* pour croire que si sa perfection est difficilement atteinte, elle n'est pas inaccessible.

Le vers libre (et M. Barre l'aurait bien dû voir) ne peut être qu'un vers dit, par opposition au vers syllabique, qui tend à devenir visuel s'il n'est pas soutenu par un sens très avisé du rythme. Aussi le vers libre ne peut-il s'imposer, gagner l'oreille, que par le théâtre : il sera dramatique ou il ne sera pas. Pourquoi M. Barre n'a-t-il rien dit du symbolisme au théâtre ? Le théâtre est le genre commun, la plate-forme populaire où se fait connaître une école poétique. On sait même à quel point les nécessités du théâtre ont influé sur la technique du vers, puisque le romantisme revendiqua d'abord le vers brisé comme un moyen nécessaire d'expression dramatique. Mais y eut-il vraiment un théâtre symboliste ?

Si je considère les trois meilleurs poètes de la génération qui suivit Verlaine et Mallarmé, et qui sont Henri de Régnier, Viélé-Griffin et Francis Jammes, je suis frappé de ceci que tous trois ont écrit sous forme de poème dramatique leur chef-d'œuvre, avec l'*Homme et la Sirène*, *Phocas le Jardinier*, le *Poète et sa femme*. Le dernier a même trouvé une veine comique fort drue dans *Existences* (la première partie du moins, car la seconde reste à l'état de brouillon). Comparez les deux

dernières œuvres de M. Viélé-Griffin, *Sapho* et *Bellérophon*, et vous verrez combien la forme théâtrale l'a mieux servi que l'autre. Comparez de même avec le *Poète et sa femme* les *Géorgiques Chrétiennes* : la trouvaille métrique du *Poète*, et, dans un tableau d'idylle, l'emploi si heureux d'une forme que Chénier avait créée comme la corde inverse de la lyre, est l'invention d'un maître. Au contraire l'emploi à contre-sens, du distique, me gâte les *Géorgiques* : je veux pour mon pain une corbeille, non des brins d'osier.

Il semble ainsi que le vers rythmique de Vielé-Griffin, le mètre plus ou moins détendu de Régnier et de Jammes, trouve son élément propre dans une forme poétique que l'on ne peut concevoir autrement que *parlée*. Et le contraste est curieux avec les poètes de la génération parnassienne qui (sauf Leconte de Lisle) ne portèrent leur vers au théâtre que pour l'y galvauder et fausser l'oreille du public. Pourquoi donc alors le théâtre du symbolisme demeure-t-il si grêle ? Timidité dans l'emploi d'un instrument nouveau, timidité devant la vie, à laquelle il ne suffit pas de mettre une majuscule, rétraction du poète sur lui, persistance à se contempler et à se dire, hésitation à engager la poésie dans les rêts des ficelles dramatiques usuelles, que sais-je? Je ne compte pas les obstacles matériels : quand on est gros d'un chef-d'œuvre dramatique, on l'écrit sans se demander s'il sera joué. Il est même curieux que les romantiques n'aient fait de bon théâtre que lorsqu'ils n'étaient pas préoccupés par la scène, les acteurs et le lustre ; ce fut le cas de Musset, et celui de Victor Hugo, qui n'a écrit de parfait dans cet ordre que les *Deux Trouvailles de Gallus*. Cela d'ailleurs, c'est le passé du vers nouveau, ce n'est pas tout son avenir. Le théâtre lui appartient ; qu'il s'y fasse sa place.

Je ne m'arrêterai pas à ce que dit M. Barre des deux autres réformes, syntaxique et lexicographique. Il montre qu'elles ont échoué, et cela est évident. Mais par qui donc ont-elles été sérieusement tentées ? La syntaxe de Mallarmé est un jeu tout

personnel au poète, qui ne comportait aucune influence, aucune action. " Sur ces limites imiter, disait M. Valéry, n'est-il pas crier que l'on imite ?" — La réforme lexicographique n'a pas plus d'importance ; il ne faut mettre au compte de la poésie symboliste ni les fantaisies ingénues de l'école romane, ni l'archaïsme dont M. Tailhade s'est bien gardé d'user autrement que sur le mode burlesque.

Nous continuerons donc à manquer d'un livre d'ensemble sur le symbolisme. Faut-il le regretter ? Est-il déjà possible ? Le symbolisme ne comportera, pour la critique, un ordre et un sens que lorsqu'un nouveau mouvement poétique (je n'ose dire une école) lui aura succédé, lorsqu'il sera possible de le définir comme il le faut, par ce qu'il précède et par ce qui le suit. Et puis il faudra qu'aux historiens de la littérature, des monographies, qui font encore défaut, aient tracé le chemin. Nous avons à revendre des livres d'anecdotes sur Verlaine, nous connaissons assez et trop ses propos de café. Mais si quelqu'un avait écrit une étude approfondie sur sa poétique, analysé sa rythmique et sa métrique, suivi l'évolution de son vers, ni M. Barre ni aucun vulgarisateur d'histoire littéraire, n'aurait pu écrire qu'il n'a rien ajouté au vers de Molière ni de la Fontaine. Il faudrait alors renoncer à des clichés comme celui que je trouve à la page 186: " La poésie de Verlaine est pour ainsi dire la musique même ; elle se sent, elle ne s'analyse pas. " Pardon ! c'est pourtant votre métier de critique. Ce que vous sentez fortement, vous devez l'analyser profondément, et quand vous ne le pouvez ni ne le tentez, il est trop commode de nous dire qu'on ne le doit pas. Si la poésie née du symbolisme donne les fruits que nous devons en attendre encore, si un théâtre de poésie neuve forme l'oreille du public, si les essais critiques qui se poursuivent actuellement sur l'essence et le rythme du vers français continuent eux aussi à assurer et à affiner le sens poétique, jamais plus riche matière n'aura été offerte à l'exercice du goût conscient et aux délicatesses de l'analyse.

Albert Thibaudet.

LES POÈMES

J'ai devant moi *Ile de France, la Tristesse de l'Homme, l'Aventure Eternelle*, les trois volumes de ballades qu'a publiés Paul Fort à la librairie Figuière en l'espace de moins d'un an et dont je me réservais de parler un jour à loisir.

Pour paradoxal que cela paraisse, on est tenté chez nous de faire grief à un poète de l'abondance même de sa production. Oui ! si l'on se montre parfois injuste pour les *Ballades Françaises*, c'est qu'"il y en a trop" et que cela blesse en nous le sentiment de rareté que nous associons instinctivement à l'idée de poésie. — On compterait en plus grand nombre les admirateurs fervents de Hugo — ceux qui ne se contentent pas de s'incliner devant l'énormité de son œuvre, mais qui lui ouvrent leur cœur en secret et révèrent en lui un artiste aussi pur que Vigny et que Baudelaire — si son génie tenait en un volume, un fort volume, soit ! mais un seul. — Ce volume parfait, on peut le composer, il faudra bien un jour qu'on le compose ; il fera plus pour la gloire du grand poète que l'œuvre entier. — Mais si de l'œuvre il est comme la fleur, cette fleur, nous le savons, ne pouvait gonfler et s'épanouir que sur le tronc rugueux, sur le faisceau des branches emmêlées. Hugo maniait trop de trésors pour s'attarder à choisir parmi eux ; les plus vulgaires étaient la rançon des plus rares : il devait livrer tout pour livrer aussi le meilleur. Voilà le propre du génie, au sens romantique du terme.

Tel apparaît aussi, toutes proportions gardées, le cas de Fort. Peut-être est-il le seul à représenter aujourd'hui l'inspiration sans contrôle. Mais la sienne, plus familière, plus populaire,

plus autochtone, moins entachée de rhétorique, désarme nos exigences par son sans-façon même ; elle ne prétend pas à la perfection, alors même qu'elle y atteint. Si naguère elle se haussa, si elle se guinda en des hymnes antiques qui, du reste, ne manquaient ni de souffle, ni de pureté, — de cette ambition passagère elle n'eut pas de mal à faire son deuil, tant impérieuse, tant éperdue, sa force originelle la ramenait à son véritable chemin, celui de tous les jours. Un Paul Fort, fût-il par ailleurs le plus avisé des artistes, n'a qu'à vivre et chanter ; chanter sa vie. La matière de son lyrisme s'offre là sous sa main : promenades, rencontres, amours, chagrins, lubies ; elle est images et boutades, au petit bonheur des mots et des sons... Oh ! le charmant, l'insouciant trouvère ! Comme il va devant lui gaiement, insoucieux du mauvais pas, niant, d'une enjambée, l'obstacle. Il a le don. Qu'exigeons nous encore de lui ?

Erables d'or qui bercez ce dimanche et le ciel pris blanc et bleu dans vos branches, le son offert d'une cloche chrétienne au bout du vent fait danser vos antennes.

Ces gaies payennes, ces folles cimes ivres dont chaque feuille s'offre au vent qui délivre, donnant le mot d'amour à l'arbre entier qui soudain s'offre au ciel tout dépouillé.

Au ciel chrétien s'offre des sons de cloche, au ciel payen s'offre un érable d'or, à notre amour un baiser s'offre encore, à l'univers l'univers même s'offre. [1]

Voilà bien le ciel léger de France. De Senlis à Gonesse, à Jouy en Josas, Paul Fort joue au jeu de l'analogie, sans déformer le paysage...

Une petite fille a traversé la route; son capuchon rouge prend des teintes pourpres. Elle passe calme sans s'effrayer de l'automne radieux flambant tout autour d'elle. Pourquoi tant m'étonner des choses naturelles ? [2]

La faculté d'étonnement n'est restée chez aucun si fraîche,

[1] *Ile de France*, p. 175.

[2] *Idem*, p. 181.

sinon chez Jammes. Elle pourra tromper le poète sur la qualité et l'intérêt de ce qu'il chante et l'entraîner à telle erreur ; comme *Pontoise ou la Folle Journée*, mais elle nous vaudra en retour tant de refrains bien venus.

La cerise commence à rougir, mon cœur à n'avoir plus de peine et les lavandières à rire, le long de l'Oise et de la Seine. [1]

L'entrain naïf, le balancement puéril des rondes populaires, charme de ses tous premiers livres, Fort les retrouve à vingt ans de distance, aussi purs. A peine une sorte de mélancolie distingue-t-elle ses nouveaux refrains.

Aux doux zéphirs dans la plaine, que les mains se tiennent, que les cœurs s'éprennent et faisons la ronde

et même invitons toujours, au clair des beaux jours, les vieux rajeunis avec leurs amours.

Par le vent et sur la lande, que les cœurs se tendent, que l'âme se rende, ah ! venez gémir

vous dont la grande infortune, au clair de la lune, vous fit dans la ronde aimer l'une ou l'une. [2]

Que n'ai-je la place de citer le *Dit du pauvre vieux* dans le même volume ! Le sentiment médiéval qui est un des traits les plus originaux de ce poète s'y exprime en un émouvant raccourci. Paul Fort ne cherche point dans le passé à retrouver la lettre, mais l'esprit. Comme il est loin de l'archaïsme !

L'Aventure Eternelle marque un effort nouveau pour ordonner ces élans charmants et divers. Je l'avouerai, je m'y sens moins à l'aise. A propos d'une déception amoureuse, voilà que le poète entreprend de conter sa vie, depuis les premiers jours d'enfance, dans une capricieuse narration. Le caprice ici paraît trop ; il déborde sur la substance ; avec ses sautes, avec ses trous, il rappelle singulièrement cette désinvolture volontaire qui nous agace tant dans *Namouna* et dans tous les vers badins de Musset. On souhaiterait dans le poème ou bien plus de continuité ou

[1] *La Tristesse de l'Homme*, p. 17.

[2] *La Tristesse de l'Homme*, p. 154.

bien l'égrènement sans lien de ces souvenirs pittoresques... Mais attendons les autres " chants " pour le juger dans son équilibre total et bornons-nous à louer en principe ce premier effort de " construction. " Si indiscipliné lyrisme saura-t-il s'en accommoder ?

Dans un essai fougueux et souvent perspicace, M. Jean Richard Bloch a justement entrepris de fixer la " position " toute unique qu'occupe le poète des *Ballades Françaises* dans le mouvement lyrique contemporain (*L'Effort*, N° de Novembre 1911 : *Le cas Paul Fort*). En reconnaissant en Paul Fort notre seul poète populaire, notre seul poète improvisateur, il ne s'est pas mépris sur la qualité de son art qu'il a finement opposé à l'art savant des symbolistes... Mais quoi ? au nom de la poésie populaire, fallait-il condamner ceux-ci et tout art savant avec eux ? M. Jean Richard Bloch leur a successivement reproché d'avoir voulu perfectionner leur métier, comme si ce n'était pas là la marque de noblesse de tout art ; de n'avoir fait que renchérir sur la subtilité prosodique parnassienne, comme s'il méconnaissait le triple caractère de leur effort rythmique : assouplissement, élargissement, dynamisme ; de n'avoir pas " rendu la poésie à sa destinée ", c'est-à-dire selon lui à la " cadence populaire ", à la " libre improvisation " — comme si, sauf exception (dont nous aussi nous nous réjouissons, oui certes !) la poésie pouvait retourner à sa source, se contenter comme aux temps primitifs de quelques refrains spontanés ! comme si dix siècles de culture n'avaient pas encouragé notre lyrisme à de plus vastes, à de plus complexes desseins !...

Mais ce qui fait pour nous la valeur d'un Paul Fort, c'est précisément son unicité, sa solitude ! C'est l'assurance que nous avons, qu'il ne peut pas être imité ! que son entrain à rebondir sur les cadences les plus simples de notre langue, au mépris même des modulations intérieures que permet le vers régulier, nous semblerait insupportable chez tout autre ! C'est que son

cas tient du miracle ! — Sur quelques indications de Laforgue, et surtout de Tristan Corbière, Paul Fort, nourri de complaintes anciennes, fut conduit à choisir une fois pour toutes son instrument. Que l'apparence de la prose ne nous trompe pas sur la nature de ses rythmes ; ce sont toujours rythmes fixes, rythmes carrés, le plus souvent le mètre alexandrin classique, allégé de ses muettes par d'incessantes apocopes. J'ai dit qu'ils convenaient à son génie, en ce sens qu'ils lui accordaient le maximum possible de facilités. — De ces facilités va-t-on faire la règle et condamner la poésie lyrique à "l'improvisation", au "refrain" ? Quand tous les arts développent, perfectionnent, enrichissent leur technique, seule demeurerait la poésie un art de primitif, sans recherche neuve de forme, sans " métier " ? Nous voici loin des constructions lyriques d'un Sophocle ou d'un Pindare, qu'aux jeux et au théâtre le peuple grec savait goûter.

Poètes, nous aussi nous prétendons construire, et non a priori mais instinctivement. Dans leur effort de renouvellement des rythmes, les meilleurs des poètes de ces vingt dernières années furent guidés non pas comme M. Jean-Richard semble le croire, par une théorie préconçue, mais par l'instinct ; c'est en jouant de leur instrument qu'ils le perfectionnèrent. Qu'ils soient curieux maintenant d'étudier ce qu'ils en ont fait, doit-on de cela s'étonner ? Primitifs eux aussi, ils n'en ont cru que leur oreille. Si on veut les comprendre il ne faut que les écouter. A l'auditeur sans prévention de décider si les cadences qu'ils emploient sont oui ou non perceptibles, musicales, directes, justes ! Les occasions d'audition sont bien rares ! Pourtant, en une occasion récente, l'auditeur sans prévention a dit " oui ". Est-ce donc que ces rythmes nouveaux méritent jusqu'à un certain point d'être nommés eux aussi " populaires " ? Certes, ils sont encore trop jeunes pour que nous demandions aux poètes de librement improviser sur eux ; mais l'âge leur viendra et, qui sait ? un nouveau Paul Fort viendra les rajeunir, après un long usage....

Au reste, il faut le dire en fermant ce débat, nulle forme d'art, fût-ce la plus sommaire, qui ne soit née d'un effort individuel ; et condamner sous le nom de byzantinisme toute innovation, c'est condamner le principe de l'art et l'art lui-même : l'art populaire d'aujourd'hui qui fut un art savant aux origines ; l'art savant d'aujourd'hui qui sera l'art populaire des temps futurs.

Si un créateur de rythmes n'est pas tenu de se doubler d'un technicien, il n'a pas le droit de mépriser l'effort de ceux qui s'ingénient à analyser la technique. L'essai de M. de Souza "*Du Rythme en Français*" paru chez l'éditeur Welter, est un livre qui le regarde. L'examen approfondi que mérite cet essai dépasserait le cadre de notre chronique et du reste, supposerait de notre part des connaissances scientifiques que nous ne possédons pas. Nous jugeons pourtant nécessaire, (sans pour cela entrer dans la discussion, que le ton même de l'auteur, souvent brutal à force de passion, pourrait nous rendre difficile) de résumer l'esprit du livre et de prendre acte de ses conclusions dans ce qu'elles nous apportent de plus neuf, de plus décisif et de plus urgent.

On sait que M. de Souza, aidé des expériences de M. l'abbé Rousselot, défend la cause de l'accent dans la langue française et considère le vers français, sous toutes ses formes, de la plus libre à la plus resserrée, de la plus vague à la plus apparemment fixe, comme conditionné nécessairement par une systématisation plus ou moins consciente de l'accent dans le discours. Je n'énumérerai pas à nouveau les souples catégories où il classe ingénieusement les divers modes rythmiques ; nous l'avons déjà fait ici lorsque l'ouvrage parut fragmentairement en revue; elles nous découvrent toute l'ampleur du champ dont les poètes d'aujourd'hui disposent. Je ne pourrai que signaler aussi l'intérêt des notes techniques qui s'ajoutent à l'essai et qui éclairent curieusement les questions de l'e muet, de la quantité et de la durée. Là n'est pas le plus important.

Certes, à serrer de près le texte, nous serions amenés à découvrir nombre de divergences entre nos vues et celle de M. de Souza, et telle des "scansions" qu'il nous propose se trouverait ne pas coïncider absolument avec celle que nous proposerions nous-mêmes. Contrairement aux prosodistes "visuels" qui font un sort à trop de syllabes muettes, il a, lui, tendance à en escamoter le plus possible, à nous priver ainsi de la ressource musicale qui naît de leur discret prolongement. Par suite, il sacrifie selon moi trop volontiers, l'importance du numérisme ; un anapeste a un autre élan (υυ —) un autre rythme qu'un iambe (υ —) : chez M. de Souza l'iambe règne despotiquement.

C'est là l'effet de la nouveauté de ses vues, de l'entraîner plus loin qu'il ne faudrait, dans sa juste réaction contre une métrique exclusivement syllabique... Du moins, un fait capital reste acquis et c'est à M. de Souza que reviendra l'honneur de l'avoir établi, c'est qu'il n'existe pas de vers français, ni moderne, ni ancien, ni le plus ancien, et le plus instinctif, ni le plus strictement assujetti aux "règles" classiques, qui ne tire son harmonie, sa justesse, son être même, du jeu savant des brèves et des longues, de la répartition plus ou moins variable des accents forts, en un mot, de l'emploi de l' "unité rythmique". — Il est possible que l'alexandrin traditionnel se prête plus naturellement qu'un autre mètre au groupement harmonieux de ces unités ; mais sans elle, il est lettre morte, mesure neutre, matière informe. A la lumière de cette découverte, il serait curieux d'étudier un jour le rythme dans les chefs-d'œuvre du passé. On serait stupéfait de la science infaillible déployée par un La Fontaine, par un Racine, dans l'accentuation : pas une faiblesse, pas un trou ; jamais le rythme intérieur ne porte à faux sur une muette. Il y aurait toute une prosodie à construire, selon ces exemples parfaits, neuve et organique, indépendante des règles. Mais l'instinct en tient lieu chez le vrai poète, auquel nous avons seul égard.

Qu'on ne s'y trompe pas, si notre point de vue rythmique

autorise les plus libres formes, il est également capable d'inciter tel poète à restituer aux formes régulières une vigueur, une valeur usées dans l'application d'un formulisme étroit ; à ne plus seulement compter, mais à peser aussi les syllabes de leurs poèmes. Un Hérédia, un Signoret, un Moréas n'y manquaient pas plus qu'un Racine ; ils savaient leur métier secret.

M. André Mary sait le sien, et mieux peut-être qu'aucun des poètes nouveaux qui s'ingénient comme lui à restaurer un lyrisme archaïque. Ses vers sont presque toujours pleins ; les rimes savent s'y effacer, se perdre dans la continuité d'une mélodie un peu courte. L'auteur met une évidente coquetterie à se montrer ouvrier d'autant plus parfait qu'il tient pour plus sacrées, pour plus inviolables, les règles traditionnelles. Je m'étonnerai seulement qu'il consente à recourir à un alexandrin ternaire. Que vient faire cette innovation dans un livre soumis si délibérément au passé ?

Je ne chante en mes vers les vieux fleuves cornus
Aux barbes limoneuses
Que les anciens voyaient émerger, dieux chenus
Des ondes poissonneuses.

Il me semble que le " Je ne chante ", tracé comme un défi au modernisme, à la première page du recueil, pour nous avertir dès l'abord non seulement de la forme métrique, mais du ton, de la langue, de la syntaxe que l'auteur entend employer, engageait plus étroitement celui-ci vis à vis de la tradition prosodique. L'inconséquence est regrettable ; elle nous choque dans notre besoin de logique ; elle n'est pas la seule, hélas ! L'inconséquence est à la base de cet art, dont nombre de jeunes gens s'engouent, sur l'exemple — je le répète — non pas d'une chaîne ininterrompue de chefs-d'œuvre, mais d'une réussite unique, paradoxale, sans lendemain, de par sa perfection même, sur l'exemple des *Stances* de Moréas. Ne veut-on pas

comprendre que ces traits dépouillés, ces images nues, ces archaïsmes durs, ces inversions affectées, ne tirent leur grandeur, leur beauté, leur noblesse que d'une juste appropriation au sujet ? qu'il fallait ce glas lourd et résigné des *Stances* à l'âme stoïque du poète sentant venir la vieillesse et la mort ? que Moréas avait ses raisons à lui de prendre le ton d'un ancêtre et ce recul sous la voûte sombre du temps : il prétendait donner à sa voix et à sa leçon, plus d'autorité et de caractère ? Mais c'est folie d'entendre des voix jeunes entonner le chant de leur vie dans le ton même où s'acheva son chant d'adieu ! Ils auront beau piocher et pasticher Racine et Malherbe et Ronsard, voire, comme M. André Mary, Marot, Villon, Rutebœuf et le roman de la Rose, rêver d'une poésie de "culture" où n'apparaîtrait pas moins leur connaissance des chefs-d'œuvre passés que leur émotion personnelle, ils ne parviendront pas à marier ces deux éléments ennemis, le langage d'hier avec la "parole naissante".

Le Cantique de la Seine,[1] sous son calme apparent, révèle à chaque page cette lutte. M. André Mary connaît et aime la nature : s'il se borne à chanter la Seine à la manière de Mme Deshoulières, c'est que cela lui plaît ainsi. Mais sans cesse une image juste, une notation topique, un tour rural vient trahir son don personnel. La Seine qu'il aime coulerait entre des rives moins égales, sous des ciels plus fins et plus nuancés, "plus français", s'il s'abandonnait à son chant. Mais non ! le maître "roide" l'a dompté : pour plaire au maître, l'art du disciple ne cessera plus d'osciller du lyrisme à l'exercice scolaire. Ce lyrisme est pourtant de qualité pure et modeste, tempéré de bon sens, aisé... Il perd sa fleur dès qu'il se guinde :

La matinée est douce et propice aux églogues :
Les vieux saules noueux pareils à des pirogues
Penchent leurs rameaux nus et leurs troncs évidés

[1] Chez Emile Paul.

Sur l'eau ; le ciel se mire en des prés inondés,
Et la rivière courbe et couleur d'ailes d'anges
S'enjolive des jeux des légères mésanges.
On se croirait à Pâque (et c'est demain Noël)
Tant l'air est doux. Je respire une odeur de miel
Qui m'évoque d'anciens étés, des lassitudes
Exquises précédant d'exquises quiétudes.
Je sens que chaque fois que je célébrerai
La beauté d'un pareil matin je trouverai
Des mots harmonieux et des grâces nouvelles.

Sent-on comment le didactisme reprend le pas sur l'effusion poétique ! Le voici plus caché dans ce petit morceau simple et fin :

Vent de l'est, souffle frais dont frissonnent les saules,
Haleine du beau temps tout chargé des senteurs
Du val où l'herbe haute effleure mes épaules,
Prends avec les parfums la chanson des faneurs.
Descends le fil du fleuve et d'une aile légère
Les portant par-delà herbages et pourpris
Va trouver mes amis retenus à Paris.
Trouble les longuement de l'odeur étrangère
Du foin sec qu'éparpille et tasse le râteau
Et soudain fais paraître à leur vue attendrie
Entre la berge claire et le sombre côteau,
Scintillante au matin, l'amoureuse prairie.

Ce que nous voyons renaître ici, c'est proprement l'épître selon Horace. Je ne suis pas l'ennemi de cette poésie moyenne ; elle repose du lyrisme pur. M. André Mary me semble désigné pour lui donner le ton du siècle. Mais, renoncera-t-il à chanter

Flore, Pomone et les Amours,

à nommer son amie "m'amie", à invoquer le " rigoureux canon — des Docteurs de la Poésie — pour asseoir l'honneur

de « son » nom » ? Le ton fut neuf au temps de la Pléiade, que l'école romane n'a point remplacée, on le sait, et que ne remplacera point, j'en suis sûr, l'école néo-classique.

D'où vient que nous accepterions plus volontiers l'archaïsme des « *Laudes* » de M. Charles de Saint-Cyr [1] bien que la forme en soit peut-être moins savante et moins variée ? N'est-ce pas précisément parce qu'il trouve dans sa naïveté même une excuse, parce qu'il ne s'offre pas à nous agressivement, ainsi qu'une attitude intellectuelle dûment délibérée et intellectuelle tout uniment, parce que le chant de Villon que M. de Saint-Cyr imite à travers Verlaine, est le vêtement naturel de l'humilité chrétienne et de la foi, et que ce livre de « *Laudes* » est un livre de Prières. Au reste, cet archaïsme-là comporte des atténuations modernes ; il s'exempte de toute rigueur ; il s'en remet à l'idée poétique et ne cherche pas à briller personnellement. L'idée y prend souvent un tour abstrait qui rappelle de trop près le « dépouillement » des vers de Verlaine ; mais on y goûtera une réelle émotion. Voici un exemple :

Suavité de la prière
A qui peu de mots ont suffi
Pour dire tout le nécessaire.

Naïvement, comme sans bruit,
Sans allusion au problème
Et sans évoquer l'infini.

Ou bien encore ceci, « *écrit le Jeudi Saint* »

Ce cœur révolté de sa peine,
Seigneur, est-ce bien ce cœur las,
Ce cœur effroyablement las
Mais lassé de douleurs humaines

[1] Chez Marcel Rivière.

Qu'au jour où Vous fûtes frappé,
M'en allant d'église en église
— L'esprit loin des choses divines —
En moi-même il faudrait porter !

Mais, ô mon Jésus pitoyable
Qui demain mourrez sur la croix
En vérité a-t-on le choix
De ce que l'on porte dans l'âme ?

Voilà de quoi faire pardonner à M. de Saint-Cyr, d'avoir inventé un système de plus, l' " intensisme ".

La préface par laquelle M. Van Bever nous présente *la Pluie au Printemps* [1] de M. Albert Jean n'a pas le caractère d'un manifeste. M. Albert Jean qui, je crois, n'avait encore rien publié, se recommande suffisamment à notre attention par ses poèmes, les moins apprêtés et les plus spontanés qui soient. Cette absence d'apprêt qui caractérisait *la Chambre Blanche*, peut devenir, M. Bataille lui-même l'a prouvé, affectation à rebours. Mais de son charmant maître, M. Albert Jean semble n'avoir écouté que la plus naïve leçon et sa simplicité n'est presque jamais torturée.

Ce soir est tiède et bon comme une main de femme
Et la rue apaisée s'emplit de jeux d'enfants :
Je vais poser à ma fenêtre, doucement
Comme un vase de fleurs, mon âme.

Souvenirs d'enfance, tout ce qui les soulève, les mille liens par lesquels chaque jour rattache notre âme au passé, l'atténuation des forces présentes de la vie par tout ce qu'elles suggèrent de déjà vécu ; ce que Lamartine nommait " rêverie ", mais meublé de petits détails quotidiens, humbles et précis. La mort récente d'une mère pèse sur ce livre de piété filiale et fait que

[1] Chez G. Crès.

les plus futiles des poèmes qui le composent échappent au "jeu" et sont toute sincérité. Des insuffisances, des maladresses, mais un juste accent, un sens varié de la musique des rythmes, depuis l'alexandrin approximatif de Jammes et de Bataille, jusqu'à la chanson sinueuse et rompue du vers libre, et un bonheur fréquent dans les rappels d'images et de sons :

Automne, automne,
Fines pluies molles,
Et tout mon cœur, comme un oiseau mouillé
Sur une branche dépouillée.

Automne, automne...
Feuilles sur l'eau, que le vent plisse,
De la fontaine Médicis...
Luxembourg vide... Ciel qui moutonne,
Jet d'eau tordu comme une aigrette...
Et toute mon âme, comme un bateau d'enfant
En perdition dans le bassin.

D'autres poètes nous donneront l'occasion de parler de "l'idée" dans la poésie. Pour M. Albert Jean, la poésie demeure encore "quelque chose qui chante" et dont le chant suffit. Je me trompe fort ou il ne souhaitait point d'autre louange.

HENRI GHÉON.

LES ROMANS

Mademoiselle de Jessincourt et *l'Invasion*[1] sont des livres sérieux, volontaires, conçus avec probité, patiemment ordonnés, soigneusement écrits. Par leur ampleur, par l'application, le talent et l'habileté dont ils témoignent, ils nous forcent à l'estime, et même au respect. Pourtant ils intéressent peu. Je les ai lus de bonne foi. Je leur ai prêté toute mon attention. Ils ne m'ont pas récompensé par cette émotion particulière, ni simplement par ce plaisir, dont il faut qu'un livre m'ait saisi pour que je l'aime, fût-il très imparfait, du reste.

Et je sens bien que je vais être injuste envers M. Louis Bertrand !... Il faut qu'un critique le soit, ou du moins indiscret, s'il apporte dans ses jugements autre chose qu'une sèche doctrine; s'il n'entend borner sa tâche à froidement enregistrer, dans chaque tentative, le degré de sa " réussite "; si devant un ouvrage il s'enquiert, par delà le résultat visible, de l'opération créatrice elle-même ; si c'est être injuste, enfin, que d'intéresser dans la discussion son humeur et ses goûts, ses préférences, ses espérances, mieux : un certain idéal...

Quelque conception, pourtant, qu'on cherche à dégager d'une somme d'expériences, il convient d'en user prudemment vis-à-vis d'un genre à forme aussi peu fixe que l'est la forme du roman. On parvient encore à saisir, au travers des plus morbides perversions, l'essence du dramatique, par exemple. L'essence du romanesque est plus fuyante. De Madame de Lafayette à George Sand, de Stendhal à Emile Zola et de J. H. Rosny à J. J. Tha-

[1] De M. Louis Bertrand.

raud, le roman se prête à toutes les visions, à tous les styles; il comporte toutes les manières.

Celle de M. Louis Bertrand est bien caractérisée. Peinture de mœurs provinciales ou de milieux populaires, il s'agit ici du roman réaliste, descriptif. L'observation objective est sa loi. Son but est de représenter au naturel les êtres, les choses et les faits. Et sans parler de " méthode expérimentale " ou de " rigueur scientifique " — qui sont tout de même un peu démodées — il reste vrai que l'austère écrivain de l'*Invasion* se veut " absent de son œuvre ", exclu de ce monde qu'il surveille mais sans prendre contact avec lui, sans s'y mêler.

Or, si l'on cesse d'en restreindre la définition à celle d'une certaine école et de certains excès systématiques, l'entreprise réaliste est, à tout prendre, l'une des plus ambitieuses de l'esprit, celle où le manque de génie nous est le moins tolérable. " Comment un homme, de quelque vaste chose dont il ait été spectateur, construira un récit, quelle espèce de peinture et de description il en donnera, — écrit Carlyle, — c'est la meilleure mesure que vous puissiez obtenir de ce qu'il y a d'intelligence dans l'homme. Quelle circonstance est vitale et doit se détacher en relief; quelle inessentielle, méritant d'être supprimée ; où est le vrai commencement, la vraie suite et la vraie fin ? Pour découvrir cela vous mettez en œuvre toute la force d'intuition qui est dans l'homme. "

Un profond réalisme nourrit l'invention classique la mieux achevée, et toute haute fantaisie. Le don de voir, c'est entre tous les dons du romancier, le plus captivant, comme il en est le plus onéreux, et qui ne se peut feindre. Avec quelques idées, quelques théories apprêtées en forme de démonstrations et de thèses; avec une émotion banale qu'on grossit ; avec un sentiment rare qu'on confesse; avec un exaltation passagère, — on peut assez bien donner le change. Un médiocre psychologue sauve son analyse avec un grain d'ingéniosité, et grâce au moindre paradoxe singe l'original. Mais celui qui vient tout simplement

raconter quelque chose qui est arrivé, ou peindre un objet qu'il a vu, ou décrire la mine et le geste d'un passant rencontré dans la rue, ou rapporter des propos entendus, — rien ne remplacera dans sa bouche l'accent de la vérité. Et c'est peu que d'être éloquent, spirituel ou bouffon, au prix d'être juste et vrai. C'est peu que d'orner une belle apparence, au prix de créer une ressemblance avec les mots du langage commun, avec "les couleurs de la vie ", et de retenir, de recomposer, au moment qu'elle allait se défaire et passer éphémère, irremplaçable — si peu que ce soit de la réalité du monde.

Mais dans cette prise et cette restitution de l'image, dans cette démarche première de la création tout dépend encore du poids de l'observateur, et de la faculté critique " qui invente des formes neuves ",[1] et de l' " acuité d'esprit inséparable d'un sentiment profond " [2] qui règle le degré de la vision.

Il y a un réalisme qui cherche la vie, mais n'est pas inspiré par elle. Il passe en revue les choses, les perçoit, les signale. Il laisse venir à lui, ne saisissant que ce qui lui est offert, proposé, allant d'un objet à l'autre, avec aisance, sans grand étonnement — car il en a vu bien d'autres, après tout. Et il y a un réalisme qui s'attarde, admire, scrute. Il ne s'arrête pas en deça, mais pénètre au dedans de l'objet; il le traverse, et l'on dirait qu'il émane de lui, qu'il se dégage d'au-delà de lui; un réalisme qui s'est naturalisé de cette région du monde où les choses sont ce qu'elles sont, qui a assisté à leur naissance, qui a vécu avec elles en famille, en communion. Montaigne dit qu'il ne suffit pas de loger chez soi la vérité : " *il la faut espouser* ". Il y a un réalisme qui se contente d'enregistrer le chiffre, et un réalisme qui se plaît à *déchiffrer* les "sceaux profonds" dont parle Gœthe. J'aime, écrivait Dostoïevski dans sa correspondance, "j'aime avec passion le réalisme dans l'art, ce réalisme qui touche, pour ainsi dire, au chimérique... Ce qu'on prend en général pour excep-

[1] Oscar Wilde, *Intentions.*

[2] Dostoïevski.

tionnel et presque fantastique n'est pour moi que l'essence même de la réalité. " Il y a un réalisme qui imite, et un réalisme qui crée.



Ce qui rebute, chez M. Louis Bertrand, c'est une froide accumulation, une profusion sèche, une exactitude sans imagination. Car je ne puis nommer imagination, ni même faculté d'observation, cette opération quasiment réflexe, mécanique, infatigable, monotone, qui enregistre tout, et qui parvient à faire un gros volume d'un livre, en somme, assez pauvre de matière. Certains auteurs ne peuvent pas voir. Mais, s'il est une chose pire, dans l'œuvre d'un romancier, que la pénurie d'observation, c'en est l'abus : c'est la *facilité* d'observation. Elle ne nous fait rien voir, elle ne nous apprend rien ; elle nous sépare de la vie, de la vérité, du pathétique. M. Louis Bertrand ne peut pas s'empêcher de voir et de décrire. Il ne laisse rien passer. Il ne sacrifie rien d'intermédiaire. Il ne nous fait grâce d'aucun détail. Cela tient de la manie, plus encore que du scrupule. Quels que soient les états des personnages, rien ne varie, n'écourte ni n'étrangle la verve égale du peintre. Avec lui, par dessus de maigres dialogues et quelques analyses épisodiques, nous sautons de description en description. Le document submerge tout. Une longue promenade que fait Elie Jaubert avec Emmanuel (dans l'*Invasion)* pour chercher du travail à travers les docks de Marseille, n'est que prétexte à descriptions. Les deux personnages n'ont, en cet instant, d'autre utilité que de se déplacer pour nous mettre en présence de certains spectacles. Un nouveau venu n'a point prononcé trois paroles qu'il est aussitôt portraituré, et non de quelques grands traits glissés dans le dialogue pour souligner le geste et l'attitude : un vrai portrait de bon photographe, où se peuvent compter les boutons du gilet et les poils de la moustache.

Or, ce goût du détail, cette minutie s'accordent mal avec les

grands effets d'ensemble que recherche M. Louis Bertrand. Il n'atteint ni à la profondeur, ni à l'énormité. Et si le choix lui manque, il n'a pas non plus le foisonnement. Il exécute avec petitesse ce qui est conçu largement. Dans la fresque, il laisse subsister l'anecdote. Ce n'est pas cette allure épique, ce soulèvement lyrique qui enveloppe toutes les parties dans l'ensemble ; qui, à défaut d'une action liée à des caractères, suscite une atmosphère où se fondent les masses, où les individus s'absorbent et communiquent entre eux. Les tableaux peints par M. Bertrand restent *à côté* des personnages. Les personnages eux-mêmes sont ou trop grands ou trop petits, ou trop modelés ou trop plats. On leur voudrait un plus fort relief, ou bien qu'ils fussent mieux pris dans la composition d'ensemble. D'une part ils ne dominent pas les événements. D'autre part, les événements n'utilisent pas les personnages ; ils ne les impressionnent pas, ne les travaillent pas, mais les font avancer d'une petite secousse, progresser sur la même ligne, le même plan, en des attitudes successives, sans modifier leur forme ni leur contenu, ni recevoir d'eux, en réaction, un accent, une signification pathétiques.

Sens de l'anecdotique et sens du décoratif; goût de l'illustration et superstition du décor. Voilà ce que je discerne, mal fondu, à la lecture de l'*Invasion*. Et, dans l'encadrement de ce décor, un drame sans ardeur se traîne. Des descriptions d'une fidélité, d'une vérité inopérantes; et c'est l'essentiel qui est forgé : ce que les âmes recèlent, ce qu'elles manifestent par leurs rapports avec d'autres âmes. La haine de Cosmo pour Emmanuel n'est pas plus vivante que n'est sensible l'amour de Marguerite pour Cosmo, ou celui d'Emmanuel pour Marguerite. La trouble intrigue inavouée entre le tâcheron et l'institutrice, la crise philosophique de l'anarchiste Marès et sa conversion, apparaissent comme des intermèdes au cours de l'interminable description dont toute émotion s'évapore, à mesure qu'elle se prolonge. La figure de Marguerite, qui

est centrale, ne paraît pas moins épisodique que celles de Mme Congourde ou de Mme Bonamour. Chargés de mille traits pittoresques de physionomie, de gestes, de costumes, de mœurs et de langage, les personnages de l'*Invasion* — si extraordinaire que cela puisse paraître — restent cependant *théoriques*...

C'est que M. Louis Bertrand n'a retenu, d'une réalité donnée, que ce qu'en pouvait saisir un passant. Il a observé tout ce qu'on peut observer... *quand on n'en est pas.*

Cette expression un peu grosse fera-t-elle comprendre ma pensée ? J'y veux faire tenir toutes les différences qui existe entre l'observateur-né, l'observateur de vocation — et l'observateur improvisé, professionnel. Différence qu'il faut *sentir.* Elle ne s'explique pas aisément. J'aurai sans doute l'occasion d'y revenir, en l'éclairant de quelques exemples. Qu'on n'aille pas supposer, néanmoins qu'il ne me plaît d'accorder ma créance et mon admiration qu'au spécialiste : à l'homme d'une contrée, d'un clan, d'une classe ou d'un métier qui momentanément se fait l'historien, le romancier de son milieu d'origine. Cet homme-là peut écrire, en effet, un livre de poids et d'importance. On lui reconnaît la valeur d'un document ; on peut y goûter la saveur d'une confession, ou cette sorte d'intérêt que procurent les mémoires. Mais, à l'opposé du spécialiste, j'aperçois une autre race de romanciers, qui est celle que je veux signaler : celle des amateurs momentanément spécialisés. Ils viennent d'endosser la cotte et le bourgeron pour descendre dans la mine. Et ce travestissement les trahit. Ils exagèrent l'assurance de leur geste et poussent trop loin l'authenticité de leur allure. Ils me font penser à Jaubert, cet " intellectuel " que M. Bertrand nous présente, " jouant à l'ouvrier " sur les quais de Marseille. Tout en eux accuse la contrainte et la grimace. Ceux-là peuvent, comme disent les reporters, " planter leur chevalet " dans tous les coins. Ils ne " pigeront " rien d'essentiel. *Ils n'en sont pas.* Ils n'en seront jamais. Grâce à leur culture, à la souplesse de leur intelligence, à l'abondance de

leur renseignement, et aussi à leur bonne volonté, ils se flattaient de passer de l'un à l'autre milieu et de les comprendre tous. Ils contrefont : voilà tout. Ils n'ont pas l'accent, n'ayant pas l'origine. Ils ne sont d'aucun milieu, d'aucune race. Ce sont des *littérateurs.*

Je ne confonds pas avec eux M. Louis Bertrand. Et sans doute celui-ci, qui se croit si près de la vie, si soumis à la réalité, serait-il bien étonné d'entendre prononcer, à l'occasion de ses ouvrages, ce mot de *littérature.* Il n'y a rien de plus haïssable, en vérité, que la littérature réaliste. Et je ne sais rien d'aussi littéraire — au sens le plus ingrat du terme — d'aussi artificiel, d'aussi fallacieux que cette attitude de l'observateur professionnel, arrivé d'hier, devant des modèles, vivants ou inanimés, qui posent pour lui. La vie n'est pas surprise. Elle se sent observée. Elle se manifeste sous un certain biais qui est de prêter à l'observation, d'être circonvenue par un observateur, ou plutôt : par un curieux.

Le don de l'observateur-né, dont je parlais tout à l'heure, n'est pas précisément la curiosité. C'est autre chose. Avec lui, il en va tout autrement qu'avec l'autre. Il possède une sorte de génie qui, en tout pays, lui tient lieu d'origine. La vie se manifeste à travers lui, sans qu'il la montre, sans qu'il la fasse passer par une description. *Il en est.* Pour moi, ce créateur, je le reconnais à ceci : qu'il a toujours l'air de revenir vers moi de cette contrée où il m'invite à m'aventurer à mon tour, et qu'il n'affecte pas de m'en désigner les curiosités, du doigt, comme ferait un cicerone en pays étranger...

C'est Goncourt, je crois, qui dans son *Journal* nomme " plaisir d'exotisme " l'agrément de surprise et de dépaysement que rencontre un observateur dans les classes inférieures de la société. Je suis tenté, précisément, de reprocher aux peintres des bas-fonds cet air de supériorité dont ils usent, et de se poser en explorateurs. Même aux pays étranges le véritable romancier ne cesse pas de se sentir chez lui. Et j'admire, au contraire,

cette charmante aisance que, sous les cieux les plus neufs, un Stevenson sait garder. Dans *le Reflux*, par exemple, dont l'histoire se passe à Papeete et dans les mers du Sud, il n'y a pas un paysage. Et pourtant nous sommes enveloppés d'une atmosphère inconnue dont la qualité nous est sensible. Il n'y a pas un détail d'exotisme, si ce n'est la mention de certains poissons à bec de perroquet et d'un oiseau de mer avec une plume rouge. Mais les héros de l'aventure pensent et agissent selon le lieu et selon les circonstances. La *justesse du ton* est parfaite. Cela suffit.

Qu'on pense à l'exotisme d'un Rochegrosse, puis à celui d'un Gauguin. Il y a *recherche* chez l'un ; chez l'autre *adéquation*.



Les réflexions générales qu'on vient de lire me furent suggérées, de près ou de loin, par *l'Invasion*. Elles concernent aussi, mais à un moindre degré, l'autre livre de M. Louis Bertrand, *Mᵉˡˡᵉ de Jessincourt*. Je me hâte d'ajouter que *Mᵉˡˡᵉ de Jessincourt* me paraît être un roman beaucoup plus cohérent, beaucoup plus abouti que *l'Invasion*, et où les qualités de M. Louis Bertrand — l'égalité du ton, l'exactitude de l'information, la précision des détails et une grande ingéniosité de mise en œuvre — ont trouvé toute leur utilisation. L'ouvrage est écrit, sans défaillance, selon la formule réaliste qui s'assujettit au terre-à-terre quotidien, à l'enchaînement régulier d'une fatalité d'autant plus implacable qu'elle est plus monotone et plus sournoise. Une telle narration suppose, de la part de l'auteur, dans l'entreprise et dans l'exécution, un grand courage, beaucoup de patience et d'abnégation. Il s'agit de suivre, d'un train égal à son cours de plus en plus ralenti, et de mener jusqu'à sa dernière heure l'existence d'une vieille demoiselle de province sevrée de tout bonheur et de toute aventure. Ton sur ton, gris sur gris, la peinture ne vaut que par son achèvement, par la ténacité scrupuleuse de la main qui la modèle. L'artisan d'une telle matière

doit faire constamment appel au plus désintéressé de lui-même. On se souvient des nausées de Flaubert écrivant *Madame Bovary*. Il se travaillait pour atteindre le style. Il exigeait que les parties les plus médiocres du livre fûssent aussi " les mieux écrites ". Il exécutait des " morceaux. " On en trouve aussi, qui sont bien ouvragés, dans *Melle de Jessincourt.* Mais le style, Flaubert le savait bien, n'est pas seulement dans l'écriture. Il est aussi, il est surtout dans le mouvement général, dans la composition, où l'esprit même de l'auteur, et le caractère de sa vision, apparaissent. Et il faudrait examiner ici ce que vaut la composition " par déroulement " dont procède *Melle de Jessincourt.* Mais c'est là un problème qui, à lui seul, pourra faire l'objet d'une chronique.

On remarquera, dans *Melle de Jessincourt* de courtes scènes, comme celle de la page 120, entre Louise et sa nièce Isabelle, plus suggestives que maints développements. Certaines pages de la 4e partie sont émouvantes : celles où Mlle de Jessincourt, au milieu du désastre de sa vie, trouve dans celui de la patrie l'occasion de s'employer ; celles où la vieille fille entreprend une tournée de deuil et fait le triste inventaire de " toutes les âmes seules, qui se cherchaient à travers les vulgarités opprimantes, qui tentaient de se réchauffer l'une à l'autre, et qui, résignées à leur glaciale solitude, accomplissaient vaillamment leur humble tâche jusqu'au bout, sans que personne eût rien deviné d'elles ". Mais M. Louis Bertrand a trouvé, dans la 5e partie de son livre, ses plus forts accents pour montrer Mlle de Jessincourt à l'approche de la mort, et dont le cœur se durcit dans une affreuse solitude. De tels fragments donnent à penser que, pour produire des œuvres décisives, de vrais romans d'un pathétique direct et neuf, il suffira que M. Louis Bertrand débarrasse son esprit de certains principes d'école, simplifie sa vision, la dépouille d'un appareil compliqué qui, loin de les exalter, peut étouffer, stériliser, banaliser les plus beaux sujets.

JACQUES COPEAU.

LE THEÂTRE

Mlle Lenéru a retiré sa nouvelle pièce après deux représentations. Qu'elle nous permette d'en parler quand même. Si son geste fut fier, il était prématuré. Succédant à l'œuvre puissante et rectiligne que sont les *Affranchis*, le *Redoutable*[1] a paru hésitant et incomplet; mais il contenait de fortes scènes qu'il n'aurait pas fallu sacrifier à cette sourde rancune qui couve contre toute supériorité d'esprit et qui ne cherche qu'une occasion de revanche; la pièce méritait, tout au moins de la part d'une élite, ce tribut de respect et de reconnaissance qu'on doit à un auteur qui nous a émus et fait penser. Quant au grand public, il n'a pas eu le temps de décider devant cette histoire de trahison, qui, racontée vulgairement, lui aurait plu, s'il suffisait pour le décourager et l'irriter, d'un peu de talent, de raccourci et de force.

Mlle Lenéru excelle dans les conflits d'idées ou de sentiments supérieurs. Elle n'est pas à proprement parler créatrice de vie. Elle ne procède pas selon la méthode maternelle qui est de donner d'abord l'existence charnelle, la circulation du sang, la respiration et ensuite seulement la pensée. Ses personnages vivent parce qu'ils pensent si fortement et qu'ils poussent si rigoureusement la logique de leurs sentiments qu'on ne s'inquiète plus du reste, — ou du moins ce reste ne vient qu'après. Les personnages se posent par leur qualité d'âme et par de rigoureux points de repère intellectuels. Ils se présentent de front, en honnêtes gens qui ne comptent pas, pour nous gagner,

[1] A l'Odéon.

sur la couleur de leurs yeux, sur les effluves qu'ils répandent. Avec tout cela, ce ne sont pas des fantômes ; ils sont solides ; ils se tiennent sur terre bien d'aplomb et c'est là que Mlle Lenéru révèle son grand don de théâtre. Elle prend exactement le contrepied de Henri Bataille qui trop souvent ne dote ses personnages que d'une vie sensitive et sensuelle. Le conflit des *Affranchis* n'est pas abstrait; il n'oppose pas des personnages théoriques et des idées, mais il élit certaines régions lucides de l'âme ; il transporte la lutte sur un plan supérieur.

Si sobre de détails que soit la nouvelle pièce de Mlle Lenéru, elle comporte une histoire, une aventure qui en constitue, si l'on peut dire, le pivot. L'auteur n'a pas eu les coudées franches. Ce qui ressortissait à ses dons propres et qui aurait dû former le centre de la pièce, elle a dû en faire l'accessoire, et dans ce drame posé sur un terrain beaucoup moins exceptionnel que celui des *Affranchis*, ses exceptionnelles qualités d'esprit l'ont plutôt desservie.

Dans le salon du cuirassé le *Redoutable*, l'amiral gronde sa femme Laurence qui sans tenir compte des règlements est venue le rejoindre à bord. On est en présence d'un homme droit, affectueux, scrupuleusement dévoué à son métier, et d'une femme moins rigoureuse, mais fille de marin et élevée dans une atmosphère d'honneur militaire. L'amiral appelé par son service laisse la place à l'officier d'ordonnance Malte. Ce dernier et Laurence s'aiment depuis six ans ; ils parlent de leurs premiers souvenirs communs. Malte met dans cet amour tout son effort de noblesse, noblesse sociale et morale. Il est d'origine plébéienne ; c'est par Laurence qu'il s'est élevé, c'est en elle et en ce qu'elle représente qu'il place son propre sens concret de l'honneur. La femme l'aime avec passion, mais aussi avec cette notion stricte du devoir et de la droiture qui n'est pas loin du remords ; elle ment instinctivement, comme toute femme coupablement éprise, mais elle a honte du mensonge ; elle porte par mortification un bracelet de carmélite à pointes de fer.

Or nous apprenons qu'un document secret a disparu du bord. Malte comme les autres ignore ce qu'il est devenu. Une enquête est ordonnée. Alors Malte rejoint Laurence ; il lui déclare que la tactique qu'on recherche est chez lui, qu'il faut qu'elle empêche à tout prix l'enquête. Laurence questionne lâchement, tremblant d'en trop apprendre. Il lui affirme qu'il n'a rien à se reprocher, qu'il voulait seulement vérifier quelques chiffres. Affolée par le danger que court son amant, Laurence supplie l'amiral d'arrêter les recherches ; à court d'arguments elle se compromet elle-même ; elle va jusqu'à laisser entendre qu'une perquisition chez elle peut menacer sa vie et son honneur. L'amiral comprend-il ? Ses soupçons atteignent-ils sa femme ? C'est une des scènes — et il y en a plusieurs — qui nous ont fait hésiter entre plusieurs pistes et nous interroger sur les intentions de la pièce. L'enquête apporte contre Malte des présomptions accablantes ; il subit l'interrogatoire de l'amiral avec une netteté d'argumentation qui achève de le rendre suspect. Son arrestation est décidée. Alors en une scène où nous avons retrouvé toute l'autorité, la hardiesse et l'élan qui ont placé si haut Melle Lenéru, Malte avoue son crime à Laurence, il en donne les raisons avec une audace qui remplit sa maîtresse d'horreur, mais où elle sent la force d'un maître. Quel avenir s'offrait à lui, pauvre comme il l'était ? Trahir était encore ce qu'il pouvait faire de moins bête. Si elle ne l'abandonne pas, il peut encore se défendre, se sauver ; mais si elle le repousse, il avouera tout. Elle ne répond pas, mais son silence est déjà une promesse. On emmène Malte. Et alors se produit le coup de théâtre le plus imprévu et le plus déroutant. Un officier aux idées modernes vient reprocher à l'amiral la hâte avec laquelle il a agi. Des présomptions ne suffisent pas, il faut des preuves. Et contre toute attente l'amiral faiblit ; il reconnaît qu'il n'y a pas de charges contre Malte qui suffisent à le faire condamner. Il envisage la possibilité de rétablir l'officier d'ordonnance dans son poste et de démissionner lui-

même. Qu'est-ce à dire ? L'auteur vient-il brusquement faire la satire des récents procès de haute trahison en nous montrant un officier que nous savons coupable, épargné par une loi trop prudente ? Ou n'était-ce qu'un procédé pour amener le revirement, fort juste celui-là, de Laurence ? Car la fille de marin ne peut supporter l'idée de retrouver près d'elle, acquitté, celui qu'elle sait criminel et dans l'épouvante qui la gagne, elle se laisse glisser de la passerelle et se jette dans la mer.

Telle est cette pièce inégale qui contient une scène de tout premier ordre et beaucoup de fragments, de répliques, d'indications de l'intérêt le plus pressant. On sent par instants un véritable instinct dramatique, une façon carrée, abrupte de poser les problèmes et une sorte de hardiesse silencieuse. Mais bien que le sujet fût simple, la pièce n'a pas d'unité. Elle touche à trop de problèmes moraux sans en aborder aucun de front. C'est, si j'ose dire, un récit de trahison accompagné d'un très beau commentaire, plus intéressant que le texte même, mais qui en arrête le mouvement. Comme la pièce serait mieux centrée si elle dirigeait toute notre attention sur Laurence et Malte !

Une phrase qui avait été supprimée à la répétition générale mais que l'auteur a rétablie depuis, donne bien la clef de ce qu'aurait pu devenir ce drame hardi : " Il n'y a pas de monstres, il n'y a que des actes monstrueux, et c'est pire. " Audace de l'homme supérieur devant son crime, détresse de la femme qui sait moins bien dissocier l'homme et l'action, c'est là qu'il faut chercher l'intérêt du *Redoutable*. Le problème est beau ; il ne lui a manqué que d'être traité dans toute son ampleur. [1]

[1] Le texte du *Redoutable* vient d'être publié par *Comœdia* (19 février). L'auteur semble n'y avoir apporté que peu de changements et cependant, à la lecture, combien son drame paraît plus riche !



La nouvelle pièce de M. Bernstein [1] n'excitait pas la curiosité des seuls amateurs de tapage. Il était intéressant de voir si, piqué au vif par la résistance d'une partie du public et forcé de donner sa pleine mesure, l'auteur de la *Rafale* s'ingénierait à renouveler sa manière, s'il ferait appel à une qualité d'émotion plus diverse et plus délicate. Un succès aussi continu, aussi éclatant que celui qu'a connu M. Bernstein dès sa jeunesse, n'est guère fait pour contraindre un auteur à mettre en question la valeur de procédés qui dix fois répétés lui ont valu dix fois les mêmes ovations. Une mise en demeure d'avoir à se surpasser est, dans de telles conditions, une bonne fortune inespérée.

Deux scènes nous importent dans le premier acte. Voici réunis le grand chef de parti politique Mérital, ses enfants et quelques amis. Impression de prospérité et de force ; on remue de grands projets. Les fils ont conquis des situations déjà considérables ; le père a cette ambition sans impatience qui suppose une bonne conscience et de la droiture. Mérital reste seul avec une jeune amie de la famille, Renée, dont il voudrait faire la femme de son fils Daniel. C'est elle qui lui a demandé cet entretien pour lui expliquer son refus. Il insiste, elle s'obstine et soudain avec une simplicité charmante : " Pourquoi ne voulez-vous pas m'épouser ? " dit-elle. Une telle déclaration bouleverse Mérital. Il se souvient qu'il a 53 ans. Si la tête lui tourne, il a pourtant l'honnêteté de défendre Renée contre ce qui peut n'être qu'un mouvement de reconnaissance et d'admiration. Il lui dit son émotion — elle est visible — mais il ajoute qu'il n'éprouve pas d'amour. Alors elle fond en sanglots si éperdus qu'il s'affole. Il fera tout ce qu'elle voudra, pourvu qu'elle sèche ses yeux. Pourquoi dissimulerait-il plus longtemps sa tendresse ? Elle pousse un cri de joie...

Toute cette scène est conduite avec discrétion, avec tact,

[1] *L'Assaut*, au Gymnase.

dans une sorte de demi-teinte qui paraît assez neuve dans l'œuvre de M. Bernstein. On en voit tout de suite l'intention : donner dès le début une impression de noblesse morale, placer l'action hors du monde des cyniques et des viveurs. On s'attend à une pièce moins bruyante, plus grave, plus riche en tragique que les autres. La scène suivante ne détruit pas complètement cette impression.

Un collègue de Mérital, Frépeau, qui tient la seconde place dans le parti et convoite en secret la première, apporte une feuille de diffamation parue la veille au soir, où un maître-chanteur de profession accuse Mérital d'avoir dans sa jeunesse volé quatre mille francs à son patron. Mérital met la feuille dans sa poche ; Frépeau insiste pour qu'il la lise. C'est un fait qu'à la date indiquée, une plainte contre inconnu portée par le patron, a été aussitôt retirée et que, dans le même temps, Mérital a quitté la ville qu'il habitait. “ Qu'allez-vous faire ? demande Frépeau. — Le silence, le dédain ! il faut se garder qu'une réponse vienne donner corps aux calomnies ! ” Quelque chose est changé dans le ton de Mérital ; on sent que son esprit cherche et travaille. Frépeau voudrait une condamnation du diffamateur. Il tire de sa poche le dernier numéro du journal qu'il dirige lui-même : l'accusation y est reproduite avec un commentaire indigné. Mérital bondit. Comment se fait-il que l'accusation ait à peine précédé la réponse ? Comment Frépeau a-t-il pu agir avec cette imprudence et cette hâte, portant lui-même le débat devant le grand public ? Frépeau a beau partir avec une bonhomie simulée, nous avons compris d'où venait le coup et nous ne doutons pas qu'il soit porté à bon escient. Le drame s'est noué sans tapage. Tel que nous connaissons Mérital, tels que nous devinons ses enfants, cette terrible accusation va tous les mettre à l'épreuve, les retourner, les rompre, sans rien laisser intact en cette famille.

Le jeu de Guitry accuse le caractère contenu de ce premier acte. Des éloges sans réserve lui ont été décernés par la presse

entière. On a dit qu'il était de moitié dans la création de la pièce. Cela n'est pas tout à fait faux, en ce sens que l'autorité qu'il prête à toutes les parties de son rôle les anime d'une sorte de puissance automatique et d'impérieuse froideur auxquelles le public se soumet. Mais ce jeu minutieusement établi, arrêté, d'un goût toujours sûr, d'une force toujours maîtresse d'elle-même, ce jeu sobre et magistral, combien il arrive à manquer de frémissement, combien on le sent concerté, intentionnel ! Nous avons devant nous un acteur qu'on ne pourrait souhaiter plus parfait; le moindre geste, la moindre intention "portent". Cela va bien lorsque le personnage qu'il représente est assez riche, complexe et vivant pour ne pas se laisser ramener tout entier à ces quelques gestes et ces quelques intentions, quand il existe amplement, profondément et que sa présence dans la pièce reste réelle, même lorsqu'il a passé dans la coulisse. Or ce n'est précisément pas le cas de Mérital tel que le second acte nous le présente.

Quatre mois plus tard ; on est au matin du jugement. Daniel Mérital, son frère et sa sœur, réunis dans le cabinet de travail de leur père, cèdent à une nervosité qu'augmentent encore les cris de la foule manifestant sous les fenêtres. Ils n'osent pas dire le fond de leur pensée. Tous trois ont peur. Mérital les surprend sans qu'ils aient le temps de se composer un visage. Il ne comprend que trop ; eux n'osent interroger, retenus par le respect et la crainte de trahir leurs doutes. Et ainsi dès la première occasion qui s'offre à lui d'enfoncer son drame au cœur même de cette famille, M. Bernstein se dérobe, montrant bien nettement qu'il entend s'en tenir aux épisodes d'un duel politique.

La scène suivante entre Mérital et Renée marque la même résolution. La jeune fille, elle, a l'absolue confiance d'un petit enfant. Rien ne l'entame. En vain Mérital parle de danger, en vain nous le voyons attendre anxieusement le retour de son secrétaire. Celui-ci paraît enfin. Il ramène de force Frépeau de

Paris. “ Tu m’as sauvé la vie ! ” crie Mérital. Quelques phrases et le changement joyeux de son attitude suffisent à nous faire comprendre quelles armes terribles il a contre son collègue, et qu’il tient par lui son diffamateur auquel il va pouvoir fermer la bouche.

Désormais nous n’avons plus rien à apprendre. Le reste de la pièce ne va plus être qu’un développement *pour le public*, une lutte truquée dont le résultat est connu d’avance et que les adversaires s’amuseront à prolonger pour le plaisir de se faire valoir. La grande scène où Mérital oppose à Frépeau chantage pour chantage et le force d’arrêter les poursuites en le menaçant de le dénoncer à son tour, ce marché qui pourrait se conclure en quelques minutes, M. Bernstein en tire la moitié d’un acte. Voici un homme qui va passer en jugement dans deux heures ; il faut auparavant qu’il convainque Frépeau, il faut que celui-ci rejoigne le calomniateur, l’achète et fasse échouer l’assaut qu’il a déchaîné lui-même. Et dans un tel moment Mérital s’amuserait à jouer au chat et à la souris ; il prendrait son temps et ménagerait ses effets comme s’il était déjà à l’audience, lui qui tient son adversaire tête à tête et que le moindre obstacle peut encore anéantir ? Il entame son récit sans hâte. Chacune de ses phrases, le public l’attend ; de même chacune de celles de Frépeau qui s’enferre. Il faudrait pouvoir faire l’analyse de ce texte et le démonter réplique à réplique : on verrait que presque tout y est parade.

Cette grande scène, où plus rien de neuf ne se découvre, c’est en réalité une scène de cinquième acte, la scène de liquidation où l’on démasque le traître. Placée au milieu de la pièce, elle la réduit toute en façade et c’en est fait de la suite. Façade que cette attente anxieuse, tandis que commence une audience dont nous savons par avance le résultat ; façade surtout que cette grande scène de confession où Mérital avoue à Renée qu’il a réellement volé et lui raconte l’affreuse misère dans laquelle a commencé sa carrière. Car enfin ce récit fait à une

femme aimante, comporte bien peu d'héroïsme. M. Bernstein a voulu nous montrer un homme qui par une longue vie de probité, par son énergie et sa sincérité obtient le droit au silence de la foule et au respect des siens. Dans de telles conditions, Mérital pourrait au moins faire son récit en présence de ses fils. Il le leur doit bien et s'il supporte l'hypocrisie à leur égard, il réduit singulièrement le crédit que nous pouvons faire à sa franchise. Nous savons que Renée acceptera tout ; il n'en va pas de même des enfants. Il fallait leur intervention pour que le sujet atteignît à la plénitude. Mais M. Bernstein s'intéresse fort peu aux fils Mérital ; il s'intéresse fort peu à ce que deviendra Mérital une fois le rideau tombé. Ce qui semble seul lui importer, c'est de pouvoir adresser au public une sorte de récit de Théramène.

Des ennemis acharnés de M. Bernstein ont déclaré s'incliner devant la force et la beauté de sa nouvelle pièce. Pourquoi ce changement d'attitude ? Est-ce pour cette manière d'hommage que Mérital croit devoir rendre à la morale courante ? C'est se contenter d'une pauvre palinodie. Est-ce parce que les cris et les coups de poing, les adultères et les suicides sont remplacés par une action plus tranquille ? C'est un mérite tout négatif. Il ne fallait ni tant s'indigner autrefois, ni se montrer conquis à si bon compte. J'avoue que ce manque de franchise de Mérital qui, coupable, accepte les excuses de ses fils et les laisse se reprocher d'avoir douté de lui, j'avoue, dis-je, que cette indélicatesse me froisse plus chez cet homme qu'on me donne pour délicat, que les grands gestes de pirates ne le faisaient chez les autres héros de M. Bernstein.

Au milieu de tant de pièces dites psychologiques, qui ne sont que de mauvais romans portés à la scène, il est légitime de vouloir créer un théâtre d'action, théâtre d'aventure ou de faits divers. Mais un tel genre ne peut que s'abâtardir en se maquillant de faux airs de tragédie.



M. Népoty a écrit une pièce ingénieuse et soignée, [1] qui ne fait fi d'aucune ficelle, bien faite jusqu'à l'artifice, mais qui fugitivement, à certains détours, rencontre une sorte de poésie. Je veux tâcher de définir la déception qu'elle nous a causée.

La pièce débute avec fraîcheur. Jardin fleuri où causent et s'amusent des jeunes gens, des jeunes filles, des enfants. On explique, le plus brièvement possible, la situation de famille la plus compliquée. M. Villaret qui avait, d'un premier mariage, un grand fils et une fille, a épousé Mme veuve Burdan, qui possédait également un grand fils et un autre garçon. Du nouveau ménage est née une fillette. Nous apprenons que des deux grands fils symétriques, l'un est fiancé tandis que l'autre va revenir des colonies où il s'est exilé volontairement, par dépit contre le second mariage de sa mère. Sous la ferme direction de M. Villaret, une sorte de nouvelle famille s'est formée de tous ces éléments disparates. Les enfants, conscients de leurs origines diverses, suppléent comme ils peuvent au lien du sang. Le potache, Geo Burdan et la petite Fanine Villaret sont portés l'un vers l'autre par un premier éveil de tendresse et de passion, tremblant amour auquel nous devons les meilleurs passages de la pièce. Ils se taquinent, se boudent, s'embrassent. Le cadet attend le retour de l'aîné avec une anxiété où se mêlent la curiosité, l'impatience, l'espoir. Tout cela est agréable et sain. Allons-nous enfin voir à la scène ces sentiments, ces passions de jeunesse, qui donnent à tant de vies leur orientation définitive et auxquels la littérature dramatique s'attarde si peu ? On s'achoppe, il est vrai, dès le premier acte, à des habiletés de mauvais augure, à quelques tirades qui sonnent faux, à un excès d'arrangement, à des mots d'enfants qui semblent cueillis dans des journaux amusants. Mais si vif est l'espoir de

[1] *Les Petits*, au Théâtre Antoine.

découvrir une œuvre qui réellement tenterait de nous montrer les souffrances, les jalousies, les affections des " petits ", si joyeuse est la satisfaction d'assister à une pièce fraîche et aérée, que le spectateur se laisse prendre.

La désillusion ne tarde pas. Le deuxième acte nous accorde encore quelques minutes de bonne humeur, tandis que le collégien raconte ses inventions aérostatiques à son frère Richard Burdan rentré d'Indo-Chine après huit ans d'absence. Mais déjà le conflit s'engage et tout se gâte. Richard rapporte, intact, le culte qu'il vouait à son père. Il s'irrite des tendances étroites dans lesquelles on élève son jeune frère. Il s'adresse à sa mère, lui rappelle le passé. Il évoque si vivement l'image de son père lorsqu'il entrait dans cette pièce où ils se trouvent, lorsqu'il s'asseyait dans ce fauteuil, devant cette cheminée, que dans une sorte d'hallucination le petit Geo s'écrie : " Papa ! " et Mme Villaret : " Philippe ! " Mais au même instant la porte s'ouvre — nous sentions que c'était immanquable, que le grand effet ne nous serait pas épargné — et M. Villaret vient précisément s'asseoir dans ce même fauteuil... Dès lors voici le clan Burdan, qui se heurte au clan Villaret. Richard veut emmener son frère Geo. Il reproche cruellement à sa mère son second mariage. Déçu, honteux, il va repartir pour l'exil... Mais, hélas, M. Népoty l'en empêche. Nous avions assisté à un assez médiocre conflit de famille ; voici une beaucoup plus morne leçon. Depuis le commencement de la pièce, nous remarquions une jeune cousine, veuve et mère d'un marmot de trois ans. Richard la prend à témoin. Elle, du moins ne se remariera pas, elle ne causera pas à son fils l'affreux chagrin de voir son père remplacé. A travers les réponses troublées de la cousine, il pressent un secret et découvre qu'il est aimé. Il veut prendre la jeune femme dans ses bras, mais elle le repousse. Non, elle ne se remariera pas ; c'est lui qui a décrété cette loi cruelle. Il se révolte ; elle résiste faiblement. Un dernier incident vient mettre tout le monde d'accord. Le grand fils Villaret a insulté

Richard. Ils sont sur le point de se battre quand l'arrivée du père Villaret les fait se dissimuler dans l'ombre. Le pauvre homme s'avance à pas de loup. Séparés par les dissensions de leurs enfants, les parents n'osent se voir qu'en secret. Les jeunes gens comprennent de quel égoïsme sont faites leurs rivalités et que la vie n'est supportable qu'à l'aide d'indulgence et de compromis.

La symétrie laborieuse de cette pièce rappelle certains thèmes de M. Paul Hervieu. On la concevrait fort bien traitée selon la formule rigide des *Tenailles* ou de *Connais-toi*. Sujet fort pauvre en somme. Que les Villaret soient bigots et les Burdan libres penseurs, la belle affaire ! Et quand ce seraient les Burdan qui iraient à la messe ? Le conflit n'est pas assez précis, les circonstances n'en sont pas observées avec assez d'acuité pour éveiller notre intérêt. Il en va de même pour le dissentiment qui sépare non plus les familles mais les personnes. La psychologie en est courte. Ce fils de trente ans nous agace quand il ne veut penser à sa mère que comme à une " blancheur " et à une " Madone ". Il se met hors de lui à l'idée qu'elle puisse être femme comme les autres et la seule pensée de son beau-père lui soulève le cœur. On ne peut s'empêcher de se demander : Et si son père vivait encore, serait-il également jaloux ?

Pourrons-nous du moins nous attacher aux épisodes de la lutte ? M. Népoty veut faire preuve de force et de nouveauté. Il recherche avec grand soin cette sorte d'effets synthétiques qui pour les yeux et pour l'esprit résument une situation. A la fin du second acte, après une violente explication, M. Villaret sort du salon en entraînant sa fille, tandis que par une porte opposée, Mme Villaret force Richard et Geo à se retirer. Les deux partis ennemis ont brisé le lien qui les unissait ; ils s'éloignent chacun de son côté. Seule la petite Jeannette, le lien vivant entre ces deux familles, reste dans le salon désert et pleure. Voilà qui est architectural, dira-t-on, et en même temps démonstratif. Mais tandis qu'il déploie la plus grande

ingéniosité dans la recherche de tels jeux de scène, M. Népoty oublie qu'un raccourci de cette espèce ne prend de force que s'il répond à quelque chose d'essentiel dans les personnages, s'il ne sent pas la combinaison, s'il n'est pas théorique à la façon d'une formule d'algèbre.

C'est que pour établir des synthèses vivantes et des images visuelles, il faut une certaine disposition poétique de l'esprit, une sorte d'exaltation et de générosité, qui peut s'exprimer dans la prose la plus nette, mais qui sait entourer un mot ou un geste d'une atmosphère qui l'élargit et lui donne de la portée ; non pas poésie verbale, mais poésie de la vision et conception émue de la vie. Or parmi tant d'effets trop concertés, quelques notes inattendues, d'un ton juste et charmant, nous ont fait un instant espérer de M. Népoty une pièce beaucoup plus profonde et prenante que celle qu'il nous a donnée.

On n'a pas oublié cet *Eveil du Printemps*, dont la traduction fut jouée au Théâtre des Arts et où Wedekind a su rendre avec une émotion si cruelle et si forte les crises et les drames de l'enfance. Eh bien, dans le premier acte des *Petits* il y a, par moments, quelque chose de cette fraîcheur et de ce tremblement. Quand Geo et Fanine échangent avec un plaisir si angoissé leur premier baiser, il s'ouvre dans cette histoire de famille, une échappée. On touche à quelque chose qui dépasse les Villaret et les Burdan. Je citerais encore l'instant où après un si long exil, Richard rentre dans la maison paternelle. Deux mots, deux silences : c'est assez pour qu'une émotion nous surprenne, celle de tous les retours et de toutes les absences, émotion, je le répète, d'un ordre lyrique.

Si j'insiste sur ces quelques velléités poétiques, c'est qu'elles sont si rares dans notre théâtre qu'il faut bien les signaler partout où on les découvre. Même fugitives, elles indiquent chez un auteur d'autres dons que ceux de la pure logique dramatique. M. Népoty laissera-t-il la parole à cette voix

intime qui, nous le savons maintenant, peut s'élever en lui ? En tout cas qu'il ne cède plus à cet affreux lyrisme bavard qui encombre de couplets artificiels trop d'endroits de sa pièce. Qu'il ne fasse plus jamais dire à un collégien : " Sa maman, c'est en vers qu'on pense à elle. " L'inauthenticité peut se pallier, chez les adultes, de mille apparences de vérité, mais chez les enfants elle se trahit dès le premier mot. L'esprit peut, à cet âge, être déjà gâté de pensées factices, le langage reste protégé par une sorte de timidité. Mᵉˡˡᵉ Lavallière nous égaie fort en outrant l'argot et les blagues du jeune Geo. Elle ne peut donner de l'accent à cette figure que dans la mesure où elle la fait détoner et où ce gavroche n'a plus aucun point commun avec l'honnête famille dont il fait partie. Elle sauve le premier acte ; elle ne parvient pas à nous faire illusion sur le vide des deux autres.

Jean Schlumberger.

NOTES

LE POÈTE HENRI DE RÉGNIER A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Le jeudi 18 janvier 1912, M. Albert de Mun recevait à l'Académie, où le lyrisme n'était plus représenté que par MM. Aicard, Richepin et Rostand, un vrai poète, un pur poète, M. Henri de Régnier. Chacun se réjouissait d'une si noble et extraordinaire rencontre, imaginant par avance les deux discours, l'un savant, orné, châtoyant, l'autre rude, nu, héroïque. C'était l'occasion pour les deux orateurs de réhabiliter cette éloquence académique dont l'étiage s'est singulièrement abaissé de nos jours... Plus nous attendions d'eux, plus nous aurons été déçus.

On a vivement reproché à M. de Mun d'avoir malmené un poète, auquel il était tenu de montrer une considération toute particulière. Pourtant à bien peser les termes du discours, croit-on qu'il ait beaucoup forcé le ton, dont usaient jadis ses confrères vis-à-vis de l'élu, quelle que pût être la qualité de celui-ci ? Si l'Académie, depuis lors, semble avoir renoncé aux brimades traditionnelles, n'est-ce pas dans la crainte de se déconsidérer elle-même en insistant sur l'insuffisance notoire de ceux qu'elle a la bonté d'accueillir et dans le sentiment intime de sa propre indignité ? Voit-on M. Aicard brimant M. Brieux ? ou réciproquement ? L'Académie garde assez de bon sens pour nous éviter ce spectacle.

M. de Régnier, lui, avait assez de valeur, de surface, de juste orgueil, pour mériter d'être brimé. Il entrait là avec une

œuvre et qu'il y consentît ou non, avec une génération littéraire. Il ajoutait un lustre neuf à la gloire de la maison. Cela se paie.

C'est sans doute ce que M. de Mun a compris. Et certes, il ne s'est pas fait faute de citer, de louer tels vers du poète, des plus réguliers aux plus libres, et nous eûmes le rare plaisir d'entendre " le petit roseau " de *la Corbeille des Heures* chanter sous la sombre coupole de l'Institut. Certes, il a fait effort pour définir le symbolisme et nous lui devons de connaître, à côté de l'absurde facétie de M. Zamacoïs, cette si jolie phrase d'une admiratrice d'Henri de Régnier : " Il me fait penser à des choses que j'aime " : tout le principe de la poésie allusoire et des " correspondances " chères à Baudelaire ne s'y trouve-t-il pas inclus ? — Mais quoi ! M. de Mun n'aime qu'à demi la rêverie, — et il l'a fait sentir. Il n'aime pas du tout l'art galant, — et il l'a dit. Il a tenu à opposer à la doctrine de l'art " gratuit ", la doctrine de l'art social qui est la sienne. C'était son droit et son devoir. A peine a-t-il clamé un peu trop rudement ce qu'il pensait. Si conforme, en vérité, aux traditions de l'Institut, pourquoi ce discours a-t-il pris l'aspect d'une diatribe, d'un verdict, d'une exécution capitale ?

C'est que le patient, trop dédaigneux ou trop modeste, s'était laissé exécuter. C'est que M. de Régnier, par une inexcusable insouciance, dont lui gardent rancune nombre de ses amis, a négligé dans son discours de poser résolument sa figure, d'affirmer sa croyance en l'art, de réclamer son droit à tout chanter et à tout peindre. Quand il se fût mis sous l'égide de José Maria de Heredia, quand il eut rappelé l'exemple de son premier maître, Stéphane Mallarmé, il pensa avoir tout dit de lui-même. De son œuvre pas un seul mot, soit qu'il se considérât comme le représentant d'une génération lyrique, soit qu'il tînt à garder son indépendance, par devers telle ou telle école, où on a pris coutume de le ranger. Que ne s'expliquait-il ? Mais non, il vient, tout humble et remercie de l'honneur qu'on lui fait, renonçant à

défendre la littérature contre toute espèce de politique. Ah ! M. de Mun a beau jeu en face de son partenaire ! Il a pour lui *la religion et la patrie !* — M. de Régnier, lui, a *l'art*, et ne songe pas à s'en servir.

Dédain, détachement, ennui ? Ce discours n'était-il qu'une formalité dont le poète se débarrassait en grand hâte, soucieux de ne point choquer les convenances et rien de plus ?... Enfin la réception de M. de Régnier à l'Académie Française comptait-elle comme un événement d'importance pour tout le monde — sauf pour M. de Régnier ? — Du moins aurons-nous appris par cette séance, ce que nous aurions jusque-là eu peine à nous imaginer, c'est que le digne et honnête écrivain du *Roman Russe*, le vicomte Melchior de Voguë, doit être décidément tenu pour un auteur considérable, celui-là même qui aurait guidé nos esprits vers l' " idéal "... Qui s'en doutait ? — Dont acte.

H. G.



LE BEL ÉCU DE JEAN CLOCHEPIN, par *Léon Lafage* (Grasset).

M. Léon Lafage a montré (notamment dans son dernier roman *Par Aventure*) qu'il n'était pas toujours un écrivain régional. Ce n'en est pas moins dans sa région que l'auteur du *Bel écu de Jean Clochepin* a rencontré les motifs les meilleurs de ses contes, ces petits tableaux paysans brossés avec aisance, clarté, pittoresque et — çà et là — une raillerie un peu goguenarde. Dans ce décor de Quercy, M. Léon Lafage a fait vivre le singulier Clochepin, vagabond poétique et chanceux, Poulou, Calitre, Pasténargues et le bouvier de la Merlurette. Tous portent de grandes blouses rapiécées, des feutres roux et des barbes flambantes. Gens de pêcherie, de moulins, de terre, la plupart se situent avec aisance dans un décor de petits vignobles et d'olivaies, sous un ciel propice; on les imagine très bien, revenant de la foire

du canton ou d'une fête votive locale, entassés dans des carrioles à âne, endimanchés de beaux affutiaux, sifflant un air gaillard et claquant du fouet.

La santé, la vigueur, la bonne humeur narquoise d'une race de lurons revivent dans ces histoires brèves où les prêtres eux-mêmes, le curé de Truque-Maluque, le curé Flambisse notamment, présentent avec bonhomie ce caractère humble et rugueux des curés ruraux dont Ferdinand Fabre traça jadis les portraits ; mais un récit assez tragique, la *Mort de Carnaval*, qui n'est pas sans rappeler, sans aucune intention de pastiche d'ailleurs, *la Mort de Carmentran* de Paul Arène, témoigne assez que c'est souvent beaucoup plus de l'autre côté du Rhône, au-delà des Alpilles, plutôt que du côté des cantons aimés de Pouvillon, de Fabre et de Cladel, que regarde M. Léon Lafage. Les gâteaux quercynois, flambés sur des fascines de pin, dont usent les héros de ces contes appellent, à plus d'un endroit, le souvenir de ces galettes qu'on cuit dans les *mas*, autour d'Orgon et de Montmajour. M. Lafage mêle le miel à la pâte; quand il contemple des rouliers, des bouviers ou des apiculteurs il n'est pas éloigné de les apercevoir toujours à travers ces réminiscences virgiliennes qui communiquent, à tout ce qui est provençal, une saveur de figue et un goût d'amande.

E. P.

*
* *

AUGUSTE RODIN : L'ART, entretiens recueillis par *M. Paul Gsell* (Bernard Grasset).

Si profonde que fût notre admiration pour Rodin, si conscient même que pût nous apparaître son génie, les raisons ne nous manquaient pas de redouter qu'il tînt à s'expliquer un jour. C'est que, loin de répudier les intentions saugrenues qu'il est encore de mode de prêter à la moindre de ses ébauches, il semblait encourager au contraire ce vain jeu d'interprétation.

Songez aux statues mutilées, inachevées ou incomplètes, qui comptent certes parmi ses plus brillants morceaux, qui, en tant que morceaux, se suffisent et que l'on prétendit charger, de par leur inachèvement même, de je ne sais quel sens extra-plastique, métaphysique, religieux. Des familiers du maître expliquaient sans sourire, pourquoi le masque de Becque, par exemple ne se pouvait autrement concevoir qu'enté sur un pavé mal équarri : pourquoi *l'Homme qui marche* n'avait pas, pour marcher, besoin de tête et même marchait d'autant mieux qu'il n'en avait point à porter : pourquoi la *Méditation* était tenue par définition de manquer de bras et de jambes, etc., etc. Le maître laissait dire et, même, il baptisait volontiers ses morceaux, au gré de la fantaisie de son entourage. L'amputation symbolique devenait peu à peu un des principes de son art.

Aveuglement ? amusement ? Au fait pouvait-on s'étonner qu'un artiste de cette taille rêvât de dépasser la maîtrise de son métier et ambitionnât par surcroît le rôle intellectuel d'un Beethoven ou d'un Michel Ange ? L'exemple de Beethoven n'a-t-il pas rétabli chez nous, (et pour le plus grand dommage de notre culture) la notion de l'artiste-dieu, si étrangère à notre esprit ? Quel créateur échappe aujourd'hui à cette hantise ? — Quant à nous qui aimions Rodin sans l'ombre de littérature, qui vénérions sa figure de maître-artisan dans sa simple et franche rudesse, pour ce qui est de sa "pensée" nous la tenions en défiance, avouons-le. — Un très beau-livre "d'entretiens" réunis par M. Paul Gsell, met un terme à d'injustes craintes. Oh ! nous ne l'ouvrions pas sans trembler ! Mais dès l'abord il sourit, il rassure ; il garde partout le ton du bon sens. Derrière quelques petits travers dont on dirait que le maître s'amuse, il découvre à nos yeux la conscience d'un grand artiste qui a bien en main son métier. Mais, le métier d'abord ! Quand on prend un appui si ferme, il est permis de tenter le plus libre envol, et, les mains lourdes de matière, de parler de "l'idée" dans l'art.

Ainsi chassons le souvenir de trop de puérils symboles. Suivons cette belle conscience dans son développement avoué. Sa leçon se résumerait, dans le principe, en une phrase : " Il s'agit d'en croire ses yeux. " Le monde propose, l'artiste dispose. L'artiste tâche à découvrir l'œuvre d'art incluse dans la nature. Il ne pliera pas la forme vivante aux mouvements qu'il a rêvés ; il attend que dans son élan spontané elle vienne rejoindre son rêve. C'est un " chasseur de vérité ". Humble acceptation, confiance spontanée. Voilà une saine esthétique, bien peu transcendantale n'est-ce pas ? Nous sommes loin encore des "intentions" du *Penseur*, celui qui pense " avec ses muscles ".

Comment un Rodin, sculpteur né, aborderait-il son art, de tous les arts le plus sensuel, le plus terrestre, par le chemin de l'idéal ? Comment aveuglerait-il son désir ardent et précis sous le bandeau d'un symbolisme creux, d'un académisme sans vie ? Aucun autre art, autant que la sculpture, ne distrait de l'idée, n'attache à la matière, ses véritables amants. Elle les lie, non point seulement par la vue, mais encore et plus fortement par le toucher, par le palper. Le dogme grec de la beauté des corps n'est pas pour eux littérature, mais bien réalité, présence, urgence de chaque jour. Ils voient, ils caressent, ils étreignent : sous la peau le muscle, sous le muscle la dure charpente des os. Leur art ne tolère pas qu'ils s'en tiennent au seul aspect, à la projection abstraite d'une forme. Il exige, sous l'apparence, la révélation de la structure intime, de la mécanique des corps. Il contraint le sculpteur à une plus profonde vérité.

" Ne vois jamais les corps en étendue mais en profondeur. *Ne considère jamais une surface que comme l'extrémité d'un volume, que comme la pointe plus ou moins large qu'il dirige vers toi.*"

Ainsi parlait un vieux camarade du maître, Constant, au temps de leur apprentissage. Sur cette formule pittoresque, d'autres eussent aussitôt édifié un " cubisme ". Rodin, loin de l'abstraire, en nourrit son instinct, étaie sur elle sa pratique,

en fortifie son sentiment du "modelé". C'est là toute son esthétique. Son maître, son vrai maître, son réaliste maître — c'est Constant.

Rodin tient le secret des volumes, de la couleur et de la forme; il ne craint plus personne pour l'exécution du morceau. Il peut s'ouvrir à de nouveaux soucis : en premier lieu, celui du mouvement. "Le mouvement dit-il est la transition d'une attitude à une autre." Pour l'exprimer, que fait l'artiste ? "Il figure le passage d'une pose à l'autre, il indique comment insensiblement, la première glisse à la seconde. Dans son œuvre, on discerne encore une partie de ce qui fut et l'on découvre en partie ce qui va être." C'est ainsi par exemple dans le "Maréchal Ney" de Rude, que le mouvement "n'est que la métamorphose d'une première attitude, celle que le maréchal avait en dégaînant, en une autre, celle qu'il a quand il se précipite vers l'ennemi, l'arme haute." "C'est là tout le secret des gestes que l'art interprète. Le statuaire contraint pour ainsi dire le spectateur à suivre le développement d'un acte à travers un personnage. Dans l'exemple que nous avons choisi, les yeux remontent forcément des jambes au bras levé, et comme, durant le chemin qu'ils font, ils trouvent les différentes copies de la statue représentées à des moments successifs, ils ont l'illusion de voir le mouvement s'accomplir."

Mesure-t-on l'étendue de la découverte ? Je ne sais si elle appartient à Rodin ou s'il est seulement le premier à l'avoir formulée, à en avoir poussé à bout les conséquences. Peu importe. Selon lui l'œuvre d'art plastique (ou statue ou tableau) n'existe plus nécessairement hors du temps, mais en fonction du temps, comme en fonction de l'espace : elle se déploie devant nous dans une succession animée.

D'autres exemples ? Mais *le Saint Jean Baptiste*, mais les *Bourgeois de Calais*, mais *l'Embarquement pour Cythère* ou *la Marseillaise* de Rude ; et plus complexe sera le motif, plus il sera susceptible de se développer en durée. Dans l'*Embarquement*

pour Cythère, Rodin découvre une *action ;* écoutez comment il l'explique :

" Dans ce chef-d'œuvre dit-il, l'*action* si vous voulez bien y prendre garde, part du premier plan tout à fait à droite, pour aboutir au fond tout à fait à gauche.

" Ce qu'on aperçoit d'abord sur le devant du tableau... c'est un groupe composé d'une jeune femme et de son adorateur... Agenouillé, il supplie ardemment la belle de se laisser convaincre. Mais elle lui oppose une indifférence peut-être feinte etc. etc.

" A côté d'eux, est un petit amour assis, cul nu, sur son carquois. Il trouve que la jeune femme tarde beaucoup et il la tire par la jupe pour l'inviter à être moins insensible. Mais jusqu'à présent le bâton du pélerin et le bréviaire d'amour gisent encore à terre. Ceci est une première scène.

" En voici une seconde. A gauche est un autre couple. L'amante accepte la main qu'on lui tend pour l'aider à se lever.

" Plus loin, troisième scène. L'homme prend sa maîtresse par la taille pour l'entraîner. Elle se tourne vers ses compagnes dont le retard la rend elle-même un peu confuse et elle se laisse emmener avec une passivité consentante.

" Maintenant les amants descendent sur la grève, et tout à fait d'accord, ils se poussent en riant vers la barque; les hommes n'ont même plus besoin d'user de prière : ce sont les femmes qui s'accrochent à eux.

"Enfin les pèlerins font monter leurs amies dans la nacelle... Les nautoniers appuyés sur leurs rames sont prêts à s'en servir. Et déjà portés par la brise, de petits amours voltigeant guident les voyageurs vers l'île d'azur qui émerge à l'horizon. "

" Nous voyons donc, conclut Rodin, qu'un artiste peut quand il lui plaît représenter non seulement des gestes passagers, mais une longue action.

" Il lui suffit, pour y réussir, de disposer ses personnages de manière que le spectateur voie d'abord ceux qui commencent

cette action, puis ceux qui la continuent, et enfin ceux qui l'achèvent. "

Non, dans l'art " le temps n'est pas suspendu " ! Ne voilà-t-il pas une révélation singulière et féconde ? Elle soutiendrait aisément une théorie "futuriste" de la *mobilité*, de la *composition*, et une réhabilitation en régle du "*sujet*" que nul plus que nous ne souhaite.

" *Il n'existe peut-être*, dit-il, *aucune œuvre d'art qui tienne son charme du seul balancement des lignes ou des tons et qui s'adresse uniquement aux yeux* ". Qui en doute ? — Et plus loin : " *Les plus purs chefs-d'œuvre sont ceux où l'on ne trouve plus aucun déchet inexpressif de formes, de lignes et de couleurs, mais où tout, absolument tout, se résout en pensée et en âme* ". Nous en convenons. Une intime nécessité a conduit Auguste Rodin, dans sa recherche du mouvement, jusqu'à " l'action ", jusqu'au " sujet ", jusqu'à " l'idée " et au-delà parfois, jusqu'à la pire des littératures : mais il pouvait s'arrêter en chemin, et il suivait la bonne route.

Qu'on nous comprenne bien ! Quand nous chassons la littérature de l'œuvre d'art plastique, c'est qu'elle nous semble le moyen d'imposer à bon compte une portée factice, à des œuvres qui manquent de vie profonde et de métier. Si la question " métier " nous la posons la première et sans cesse, c'est qu'elle est en effet la première à poser, et que les artistes d'aujourd'hui en sont encore à la résoudre. Qu'ils lisent le livre de Rodin sur *l'Art*, et ils comprendront au prix de quel labeur matériel, de quelle science des formes, le vieux maître a gagné le droit de " penser " en marbre et de prêter à ses statues telles ou telles intentions, certaines belles et justes, et aussi quelques-unes folles.

H. G.



EXPOSITION FÉLIX VALLOTTON. (*Galerie Druet.*)

Le mérite de Valloton est d'avoir toujours respecté la forme et de ne l'avoir jamais peinte qu'avec netteté. Il ne s'est pas

laissé égarer par le néo-impressionnisme. Au milieu du dédain presque universel pour la précision du dessin, il a continué de conduire son crayon avec une ferme correction. De son bel et sévère entêtement, l'estime où le tiennent les jeunes aujourd'hui vient le récompenser. Voici, me semble-t-il, ce qu'il faut aimer en lui : lorsqu'il dessine un corps il ne nous donne pas à choisir entre plusieurs traits négligemment les uns auprès des autres jetés, il ne nous flatte pas en nous demandant quelle indication nous paraît la plus convenable ; il prend sur lui de déterminer ce que nous devons voir et d'avance, courageusement, se prive du bénéfice de notre hésitation, renonce à l'admiration de ceux qui ne voudront pas subir son choix. Cette décision, trop rare aujourd'hui, donne à ses toiles une dignité, qui fait qu'on voudrait pouvoir les aimer davantage.

Hélas ! comment s'empêcher de reconnaître qu'en presque toutes il y a un vice intime, une sorte de contradiction dans les termes ? — Vallotton, après Ingres, se donne pour fin l'enveloppement de la forme par un trait unique ; il cherche une ligne qui joigne d'un seul jet suave, et sans brisures, tous les points de l'objet et dont le complexe détour n'empêche pas la continuité ; il tâche de communiquer à son trait cette indépendance et cette *personnalité* sublimes que nous voyons au trait d'Ingres. Mais nul n'est plus successif que lui : il dessine peu à peu, en plusieurs fois, à force d'additions ; chaque instant de la ligne qu'il trace est séparé de tous les autres. Loin d'avoir d'emblée la vision de l'ensemble, toute sa vertu au contraire est un beau scrupule, un sévère attachement à la lettre des contours ; il n'est fort que par la façon dont il sait ne pas se laisser distraire de " là où il en est " ; il est tout entier à ce qu'il tient ; il a une dureté dans l'application, qui n'est pas sans puissance ; il tombe avec intelligence dans tous les creux de la forme ; il n'omet jamais de *rentrer* avec elle ; il est toujours aussi près qu'elle le lui permet de son centre ; il la serre toujours aussi étroitement qu'il lui est possible de le faire sans

invraisemblance. Il la côtoie ainsi lentement d'un bout à l'autre, comme un laboureur qui gouverne sa charrue au plus près d'une rangée de vigne, l'esprit entièrement absorbé en chaque minute de son parcours. — En somme toutes ses qualités tendent au contraire de ce qu'il veut obtenir ; et c'est ce conflit de l'intention et des moyens qui nous met mal à l'aise devant ses toiles. Pareil à quelqu'un qui n'arrive pas s'élancer, qui piétine au lieu de danser, sans cesse le dessin ébauche un essor qu'il ne sait pas continuer : il prend quelque indépendance, il se dégage un peu de la partie qu'il est en train de traiter, mais sitôt qu'il atteint la suivante, il se laisse par elle réasservir.

Cette première contradiction en emporte tout naturellement une seconde. Si Vallotton, comme Ingres, s'efforce de jeter autour de la forme une ligne simple et continue comme un lasso, c'est pour la fixer, pour la rendre immobile sans violence, en apaisant son mouvement, c'est pour représenter son repos. — Mais ce dessin trop serré, étrangle le mouvement au lieu de l'arrêter, et enferme le modèle dans une attitude si stricte et si définie qu'elle apparaît toute transitoire. Toutes les figures de Vallotton ont quelque chose de mal déployé ; elles sont comme un animal pris au piège et qui reste raide, maladroit, malheureux, avec les pattes cassées et plein du désir de s'échapper. Trop fidèlement cernées, trop étroitement surveillées par le trait, elles ne parviennent pas à prendre l'aisance qui les pourrait mettre en repos. Il est significatif de constater qu'alors que presque toutes les déformations d'Ingres sont des allongements, presque toutes celles de Vallotton sont des raccourcis. Le trait retient les bras, les jambes du modèle, au lieu de les accompagner, il les empêche de se développer et de s'étirer jusqu'au calme. Il les ramène durement et les oblige à demeurer dans une sorte de repliement anguleux, si pénible qu'on ne peut pas le sentir durable.

C'est par là que Vallotton, quoi qu'il en aie, ressemble à tous les peintres de sa génération et s'avoue impressionniste. Il ne

*

l'est pas sans doute à la façon de Monet ou de Pissarro, en baignant les contours d'indécision, en les plongeant dans le flottement de l'atmosphère, mais à la façon de Manet, c'est-à-dire en montrant le modèle tel qu'il s'installe pour recevoir le regard du peintre, en peignant, au lieu du modèle lui-même, une de ses poses. Et la couleur de Vallotton n'a pas la saveur de celle de Manet. J. R.



ŒUVRES DE PIANO DE J. S. BACH, jouées par *Blanche Selva. (Salle Pleyel).*

Je ne veux pas ici essayer d'analyser ces œuvres sur lesquelles toute la musique est fondée, mais seulement dire quelle sorte d'émotion il me semble qu'on doit espérer d'elles.

Qu'on ne vienne pas leur demander du plaisir. Il faut se placer en face d'elles comme un pénitent et les entendre comme une accusation. — Toute autre musique cherche à nous tourner, à nous séduire ; elle ne s'empare de nous qu'en nous gagnant peu à peu à sa cause, elle nous caresse jusqu'à nous entraîner avec elle. Mais Bach marche sur nous, il ne cache pas son intention qui est d'avoir raison de nous, il veut vaincre, il veut nous faire crier merci. Toutes ses œuvres ont le même sens ; elles ne fléchissent pas, elles ne sont en somme qu'un mouvement, et toujours le même, et toujours vers le même but orienté : un assaut. Dès les premières notes nous voici mis en cause, voici qu'il s'agit de nous profondément. Chaque mesure, d'un train que rien n'arrête, charge contre nous. Et la dernière, bien longtemps après que nous sommes rendus, triomphe encore de nous. Pas d'élision, chaque reprise est intégrale ; car cette musique ne pense pas à notre commodité, et ne travaille qu'à nous accabler.

Je l'écoute comme un homme qui n'en peut plus, avec essoufflement, avec plainte, avec défaite. Je n'attends d'elle d'autre joie que celle d'être *offensé* et que la purification que l'on

éprouve à être maltraité. Je subis sa monotonie sublime, son retour perpétuel ; je me plais obscurément à ce qu'elle a de butté. Plus elle se répète, plus s'agrandit ma soumission et plus je me sens de partout vaincu.

Il faut bien comprendre en quoi consiste ce que Bach a d'accablant et d'inhumain. Il représente la régularité de notre nature; il respire à notre place et comme il faut; il est la santé parfaite que nous ne savons pas entretenir; il insulte à notre faiblesse en étant ce que nous serions sans elle. Son art ne s'adresse pas à l'imagination, il ne fait que reproduire notre vie en la rectifiant, en lui rendant son exercice normal. C'est pourquoi il est si peu flatteur, si dur, si hostile. Au lieu de nous divertir, il nous montre à plein et cruellement ce qui nous manque, notre *faute*, notre péché.

Le jeu rude et régulier de Blanche Selva accentue la remontrance que contiennent ces œuvres; et nous nous sommes sentis en sortant de ce concert, l'âme satisfaite et lasse de quelqu'un qui vient d'être vertement morigéné.

J. R.

***

MA MÈRE L'OYE, ballet de *Maurice Ravel.* (Théâtre des Arts).

Cette petite suite pour piano, à quatre petites mains, illustrait de charmants vieux contes. On la danse maintenant au Théâtre des Arts avec esprit, éclat, finesse, et l'orchestration n'a pas fait perdre à la musique son enfantine saveur. A peine sent-on que le *Prélude* et les *Danses*, ajoutées par M. Ravel à la partition primitive, ont été conçus pour l'orchestre et non adaptés seulement ; ces nouveaux morceaux sont plus riches et plus subtils, moins linéaires et moins naïfs. Mais quelle joie aiguë, mesurée, intellectuelle nous donne ce petit orchestre : il semble qu'on entre en causerie, avec chacun des instruments, chacun tour à tour, puis ensemble. Le chant délicat de Ravel est plus

intime et plus prenant ainsi. Que l'ombre de Mozart encourage chez nous une musique si discrète !

H. G.



UNE REPRÉSENTATION D'*ELECTRA* de *Sophocle* en grec (Châtelet).

Il faudra reparler de cette tentative. On craignait le ridicule. On a été surpris, ému. Il ne s'agit pas de juger les théories gréco-ruskiniennes de M. Raymond Duncan. Il nous importe peu qu'il scandalise Montrouge par son costume, qu'il ait été vraiment berger, que sa femme Pénélope tisse elle-même ses vêtements et qu'il prétende avec la danse régénérer l'homme moderne. Le fait est là : ou fumiste, ou apôtre, M. Raymond Duncan nous a donné de voir, non pas seulement une approximative résurrection de l'*Electra* de Sophocle selon la tradition obscure des théâtres grecs, mais un exemple frappant et nouveau de ce que la libre danse inscrite sur le flanc des vases peut ajouter de pathétique au texte de la tragédie, de ce que serait une tragédie de mouvement. Rien de plus beau et de plus émouvant, dans la rencontre d'Oreste et d'Electre, que la réponse rythmée de l'hexamètre à l'hexamètre, de la strophe à la strophe, marquée par le balancement des corps ! Il nous est permis de rêver une poésie dramatique dansée.

H. G.



LAFCADIO HEARN, par *Joseph de Smet*. — LA LUMIÈRE VIENT DE L'ORIENT, par *Lafcadio Hearn*, traduit par *Marc Logé* (Mercure).

Le premier de ces deux livres est une étude consciencieuse et documentée sur la personnalité et l'œuvre de Lafcadio Hearn. — D'abord, l'homme. Né en 1850, dans l'archipel ionien, à Leucade, — d'où son prénom, — d'une grecque et

d'un chirurgien irlandais de l'armée anglaise, Lafcadio Hearn est élevé en Angleterre et en France. C'est un enfant nerveux et visionnaire qui fait songer aux gamins douloureux de Dickens. A seize ans, petit, débile, borgne, avec un œil étrangement dilaté de cyclope, et " sensitif comme une fleur ", il est sur le pavé de Londres, seul, sans le sou. Il connaît " la misère de la faim et du *workhouse*, les besognes quelconques acceptées, le travail écrasant du jour suivi de longues séances dans les bibliothèques où le poursuit un ardent besoin de s'instruire. " Bientôt, dans la ville noire et brutale, aux fumées d'encre, aux brumes crues, il entend cette voix romantique qui, toute sa jeunesse, lui murmurera l'invitation au voyage. Il a dix-huit ans. Il part à New-York. " New-York lui laissa des souvenirs horribles ; il ne cessa jamais de porter à la grande ville impitoyable, à ses foules agitées, à ses grandes maisons antipathiques, une haine dont l'expression revient à chaque instant. " Enfin, à Cincinnati, ce long cauchemar s'achève. Reporter attaché à un grand journal de cette ville pour les faits-divers de la rue, il aime à flâner le long des quais de l'Ohio, parmi les débardeurs nègres " qui exerçaient sur lui une véritable fascination. " Il a aussi le culte de la Vénus noire et s'éprend un jour d'une mulâtresse, " une jolie fille qui faisait la cuisine pour les pensionnaires de la maison où il logeait. " Il veut l'épouser, en dépit du préjugé nègre. On le chasse de son journal... Il quitte Cincinnati, il erre longuement, toujours misérable, et nous le retrouvons, en 1878, à la Nouvelle-Orléans, ville mi-créole, mi-latine, qui lui fut hospitalière et où il écrit *Feuilles éparses de littératures étranges* et *Chita*. Il n'y reste pas cependant, et le voilà, éternel nostalgique, qui part pour les Antilles françaises, puis, deux ans après, pour le Japon. Nous sommes en 1890. Hearn a quarante ans. Cette fois il est définitivement fixé. A peine arrivé, il se marie avec une de ces japonaises " qui ne paraissent pas faites de chair et de sang, mais d'un mélange de soie brodée et d'âme ", la fille d'un

Samuraï, Setzu Koïzumi, dont il a quatre enfants, trois garçons et une fille. D'autre part, il entre dans l'université japonaise. Il enseigne l'anglais, d'abord à Matsué, puis à Kumamoto, enfin à Tokio. C'est là qu'il meurt en 1904, après avoir écrit et publié une douzaine d'ouvrages sur le Japon.

Passons à l'écrivain. M. Joseph de Smet classe les œuvres de Lafcadio Hearn, au point de vue de leur valeur, en deux catégories : d'un côté, *Feuilles éparses de littératures étranges*, *Chita*, etc., au sujet desquelles il formule des critiques analogues à celles qu'a exprimées ici même M. Jean Schlumberger, d'un autre côté les études japonaises (*Glimpses of unfamiliar Japan*, *Kokoro*, *Gleanings in Budha fields*, *Shadowings*, *Kotto*, *Kwaidan*. etc.) qu'il admire sans réserve. Loti, dans *Madame Chrysanthème*, s'est arrêté aux apparences. " ... Pas beaucoup de cœur, dit Lafcadio Hearn lui-même en parlant de l'écrivain français, mais un cerveau magnifique et un système nerveux si extraordinaire qu'il fait revenir l'imagination aux conditions de la Grèce antique, lorsque les hommes avaient des sens plus parfaits qu'à présent... Je me demande s'il a jamais aimé, s'il pourrait jamais aimer dans notre sens à nous. Je pense que nous devons l'étudier comme un être à part. Ce qu'il dit des femmes japonaises est parfaitement, impeccablement exact, *en tant qu'expression du témoignage des sens*. Les sens de Loti ne peuvent pas plus le tromper que ne peut tromper une plaque photographique à la sensibilité de 100°. Il s'en tient aux surfaces, sa vie est en surface. Il y a des êtres organisés dont le squelette est, non pas à l'intérieur, mais à l'extérieur ; il en est de même du siège de ses impressions... " Pour M. Joseph de Smet, le siège des impressions de Hearn est à la fois à l'extérieur et à l'intérieur. " Ceux qui ont dit que Hearn n'a pu voir le monde extérieur qu'à travers un brouillard et à l'état de formes vagues reçoivent un démenti à chaque page de ses œuvres. " Et, non seulement Hearn voit, mais il sympathise avec des âmes aussi étrangères que celles du Japon, il a le don

d'intuition. " En lisant ces essais profondément originaux, nous comprenons la vérité de cette parole de Richard Wagner : *Alles Verständniss kommt uns nur durch die Liebe*. Lafcadio Hearn comprend le Japon et nous le fait comprendre mieux qu'aucun autre écrivain, parce qu'il *l'aime mieux*. C'est par l'amour, c'est par le cœur que Hearn a tout appréhendé du " plus Extrême-Orient ", jusqu'à cet art d'une sobriété raffinée et ornée de kakémono, qui est celui de ses derniers écrits.



La Lumière vient de l'orient (*Out of the East*) est un des recueils d'études japonaises de Lafcadio Hearn, une suite " d'esquisses philosophiques ", où, à propos de ses élèves (ceux de Kumamoto), du jiujitsu, des rapports de l'homme et de la femme au Japon, Hearn cherche " à exprimer et à expliquer la supériorité qu'il croyait reconnaître à la religion, la philosophie, la psychologie et les mœurs japonaises sur la religion, la philosophie, la psychologie et les mœurs de l'occident. " — Notons qu'écrit en 1893, ce recueil renferme des visions d'avenir auxquelles la guerre de Chine donna, au moment même où il paraissait en librairie, une éclatante consécration.

Camille Vettard.



DIE LYRISCHE BEWEGUNG IM GEGENWÆRTIGEN FRANKREICH, *eine Auswahl* par *Otto et Erna Grautoff.* (Diedrichs. Iena. 1911.)

Le livre d'Otto et Erna Grautoff mérite entre tous les recueils de ce genre une place à part. Nul Allemand n'était mieux placé pour glaner les informations relatives à la récente évolution de notre poésie lyrique, ni mieux préparé à la suivre. Les traductions sont précédées d'une étude historique fort

poussée des tendances actuelles, et des poètes qui " tâchent à créer une musique neuve. "

Le souci d'observer le devenir des jeunes avec une scrupuleuse méthode conduit les auteurs à faire dans leur préface une large part aux théoriciens. Mais le danger qu'il y avait à s'appesantir sur les doctrines esthétiques, ils l'ont bien senti : " Le vers libre n'est point né de la théorie : c'est à force de tâtonnements et d'expériences qu'il s'est développé ; de sorte que nous voici en face de mille œuvres de beauté, qui nous induisent à les analyser théoriquement, et à examiner leurs moyens d'expression. " C'est que chez nos poètes l'influence des doctrines sur la production n'est point comparable à ce qu'elle est en Allemagne : la création spontanée l'emporte chez eux sur la spéculation, malgré une prédilection passagère pour les considérations abstraites. L'influence germanique n'est d'ailleurs sans doute point étrangère à cet engouement.

Cette influence n'est qu'indiquée par O. et E. Grautoff, qui citent les noms de Nietzsche, Holz, Schlaf, Dehmel. Celle de Nietzsche au moins n'est pas douteuse. Il eût fallu la définir. Et de même il eût été intéressant de rechercher en des exemples précis, comment sous l'apport allemand notre langue s'est " assouplie, étendue, enrichie de nouvelles synthèses verbales ", comment " se sont révélées de nouvelles possibilités d'expression pour les aspirations indéterminées et les cris désespérés du cœur. "

Ne faudrait-il pas dans ces apports faire une place — la première — aux écrivains anglais ? Et le renouvellement des moyens d'expression ne tient-il pas à un enrichissement de la sensibilité française sous l'influence germanique, plus qu'à des emprunts directs de langue à langue ?

Mais c'est trop demander d'une étude où l'on se proposait seulement de donner une idée d'ensemble d'un mouvement dont le public allemand n'a qu'une connaissance fragmentaire. Qu'elle soit faite avec autant de sympathie et d'autorité rachète

amplement une certaine absence de relief et de perspective, qui tient en partie à l'actualité du sujet. Rien d'étonnant à ce qu'avec si peu de recul les arbres masquent parfois la forêt.

Au demeurant l'échelle des valeurs qu'établissent les traducteurs, si elle nous surprend parfois, se justifie par l'intention didactique.

M[me] Grautoff dont la langue se révèle si précise et si nuancée dans les « Möglichkeiten der Liebe » (Curtius, Berlin, 1912), s'est montrée attentive à ne point trahir les originaux. A la souplesse féminine s'ajoute chez elle le don du naturel et de l'expression juste, si bien que tel passage, retourné en français, rend exactement le texte. Mainte image, certes, défiait toute facilité. Mais l'abondance des morceaux bien venus comme dans les traductions de Verhaeren, Gide, Vildrac, Elsa Koeberlé, l'aisance générale de la forme gagneront à nos poètes plus d'un lecteur allemand.

F. B.

* * *

INSEL-ALMANACH AUF DAS JAHR 1912 (*Insel-Verlag, Leipzig.*)

Les publications de l'*Insel* sont fort suggestives pour ceux qui s'intéressent à l'effort de culture que font les Allemands : « Ne rien laisser perdre du passé, tout jeter au creuset. » Dans le catalogue de cette maison les œuvres de Van de Velde, Hofmannsthal, Rainer Maria Rilke, les lettres de Nietzsche, de Schopenhauer, de Gœthe, de Kant, voisinent avec des traductions de l'Odyssée, des Psaumes et d'œuvres de Balzac, Flaubert, Gobineau, Baudelaire, Maurice de Guérin, Verhaeren. C'est aussi, je crois, l'*Insel* qui se propose de publier en *français* un choix de poèmes de Verlaine et de Verhaeren.

Son almanach pour 1912 donne *Le dernier soleil* de Verhaeren, qu'il eût été dommage de traduire, et, à côté du portrait de Balzac, des silhouettes fort amusantes de Lavater,

Gœthe, Mme de Stein, Anna Amalia. Van de Velde définit les tendances d'une " Kulturpolitik " qui éveillerait en Allemagne le sens du raffinement de la perfection, du style. S'il ne croit pas que l'on puisse d'un coup élever la culture allemande au niveau de la nôtre, il veut qu'on cherche des éducateurs capables d'une action inlassable, ininterrompue. " Pour cultiver notre intelligence, notre sensibilité, nos sens, il nous faut, dit-il, des personnalités d'élite. Prenons ces " maîtres de culture " où nous les trouverons, fût-ce à l'étranger : Une culture digne de ce nom ne saurait s'enfermer dans les limites d'une nation. Fondons des foyers de culture.... "

Un " foyer de culture " et de culture internationale, c'est ce que veut être l'*Insel*, à en juger par le choix des œuvres qu'elle publie — il nous fait honneur — et par le soin qu'elle apporte à ses éditions imprimées en caractères latins, sans luxe inutile, mais avec beaucoup de goût.

F. B.

REVUES

Dans *la Revue d'Europe et d'Amérique* du 1er février, M. André Beaunier démontre que :

" Chateaubriand n'a fait, en Amérique, qu'un tout petit voyage. Il n'est resté, sur le nouveau continent, que cinq mois; et l'on peut conjecturer que, pendant ces cinq mois, il n'a pas vécu comme un diable qui ne désire que de faire beaucoup de chemin.

Où donc est-il allé ? Si, pour attester qu'il s'embarqua le 8 avril 1791, à Saint-Malo, et qu'il a fait la traversée avec les missionnaires de Baltimore, il n'y avait pas le récit du respectable et véridique abbé de Mondésir, la question se poserait de savoir s'il n'est pas resté, tout bonnement, en Bretagne à baguenauder dans la campagne et sur les plages. Mais non : il est allé en Amérique. Il a fait une belle promenade de Baltimore au Niagara, en passant par Philadelphie, New-York, Boston et Albany.

Outre les difficultés, et insurmontables, qu'il y aurait à croire que Chateaubriand fût allé, en cinq mois, jusqu'au pays des Natchez et jusqu'à Cuscowilla, notons qu'il a quitté l'Europe pour découvrir un passage de l'Atlantique au Pacifique, vers le nord du Canada. C'est lui qui le dit. S'il avait ce projet, qu'est-ce qu'il serait allé faire au pays des Natchez et à Cuscowilla, qui sont très au sud, vers le golfe du Mexique ?... Il faut choisir. Seulement, il ne voulait pas choisir : il voulait se parer de plusieurs sujets d'orgueil, même contradictoires.

Que de fois, dans les *Mémoires d'outre-tombe*, n'aperçoit-on pas un Chateaubriand qui n'avait pas un respect fort méticuleux de la simple vérité ! Ici, nous le prenons en flagrant délit d'imposture ; il a organisé, autour de lui, une glorieuse fiction. Le *Voyage en Amérique* est une invention très habile et à l'établissement de laquelle ont servi les écrits des autres."



Le *Journal des Débats* du 23 janvier publie une lettre communiquée par le Musée Tolstoï et concernant la correspondance entre Tolstoï et la Comtesse Alexandra. Nous y apprenons que la traduction française de cette correspondance donnée par M. Halpérine-Kaminsky est incomplète et qu'elle a été faite contre la volonté nettement exprimée de ceux qui détiennent les originaux. " L'édition russe, exacte et critique," comprend outre des Souvenirs de la Comtesse Alexandra et les réponses de celle-ci, quatre-vingt neuf lettres de Tolstoï qu'on ne trouve pas dans la traduction française. M. Henry Bidou, qui commente la lettre du Musée Tolstoï, nous donne quelques exemples de la façon dont M. Halpérine-Kaminsky comprend la traduction :

" Dans *Enfance*, ayant à traduire le mot " izioumenka ", il met en note que ce mot, intraduisible, désigne un insecte très répandu en Russie : il signifie simplement un " raisin sec " et il se trouve dans tous les dictionnaires. Dans *Le Salut est en vous*, il lit " boghina " pour " bachnia ", et il traduit " la déesse Silo ", ce qui n'a aucun sens, au lieu de " la tour de Siloë ". Tolstoï riait aux larmes de ces bévues ".

Quand nous déciderons-nous à former une " Ligue contre les mauvaises traductions " ?



Après M. Pierre Jaudon, M. Francis de Miomandre, dans

la *Gazette de Lausanne*, fait avec éloquence le procès de Mme de Ségur. Il écrit :

“ Dans les histoires de Mme de Ségur, les enfants, s'ils n'ont pas une bonne nature, m'ont tout l'air de ne pouvoir apprendre qu'une chose : la dissimulation... Il y a du sadisme dans ces anecdotes, je ne sais quoi de cruel, de vilain, de bas, de pauvre... On y fouette trop souvent, c'est un aveu... On y humilie aussi trop souvent. Le type sympathique, le héros s'y définit sous les traits d'un petit garçon trop habile ; bon élève, certes, mais à la manière de qui s'arrange toujours pour être en règle, le *roublard*, quoi !...”

Et M. Francis de Miomandre extrait d'un petit ouvrage du poète Jean Dominique, *Les Enfants des Livres*, un excellent passage que nous produisons avec plaisir :

“ Mais il s'en est trouvé (des faiseurs de livres) qui ont passé leur existence à composer pour les enfants des poisons plus subtils et d'un effet plus sûr ; ils ont écrit pour eux le feuilleton sentimental, vulgaire et bête, la comédie aux adroites ficelles où l'on retrouve sur la scène, avec une excitation folle, un délire de convoitise, le jeu sadique des mères fouettant les enfants, des enfants riant des infirmes, des domestiques humiliés devant une assemblée nombreuse, et des simples d'esprit ridiculisés par des esprits forts dont le langage fait rougir.

Je l'ai entendu dire ou je l'ai lu : on élève en France un monument à la mémoire de Mme de Ségur, née Rostopchine. Mais moi, je songe et je vous crie : qu'on brûle dans chaque maison l'horrible amas de tant de platitudes, de sottises et de laideurs, que l'on purifie l'atmosphère partout où ce nom trop connu aura sonné près de celui de nos enfants, et qu'on répande au lieu du sacrifice, comme une libation expiatoire, la poésie exquise d'Andersen.”



La Revue Hebdomadaire, dans sa revue “des revues mon-

daines", fait justice de la légende que le vieux Ziem avait imperturbablement édifiée autour de la *Marche Funèbre* de Chopin :

" Dans leurs notes nécrologiques sur le peintre Ziem, plusieurs journaux et revues nous ont présenté cet artiste comme un intime de Chopin.

Certains, même, déclaraient avec conviction que la célèbre marche funèbre du musicien polonais avait été composée en compagnie du peintre ; et Ziem, en effet, s'appliqua souvent à accréditer ce point d'histoire.

La variété des récits qu'il donna à ce sujet dénote du moins une belle imagination. Tantôt les faits se situent rue Lepic, dans son atelier — ce qui est un anachronisme flagrant, la marche funèbre de Chopin ayant été écrite en 1839, alors que Ziem, âgé de dix-huit ans, n'habitait pas encore Paris ; — tantôt l'aventure se déroule dans une mansarde de Nice, et voici comment le *Cassels Magazine* nous la rapporte :

" J'offrais, dit Ziem, à dîner dans ce petit espace. Nous étions pauvres comme des rats, mais nous étions jeunes et nous étions gais. Il était près de minuit et les bougies achevaient de brûler, lorsque quelqu'un me pria de jouer une valse. Je me levai, et en passant je me heurtai contre le squelette que j'empoignai et dont j'employai les doigts osseux à frapper sur le piano les premières mesures d'une valse. Subitement, je fus repoussé du piano en même temps que le squelette m'était arraché des mains, et Chopin prit ma place. Et comment joua-t-il ! Tout le monde retenait son souffle. Je vois encore les visages des assistants : Alfred de Musset, les plis de son front profondément accusés ; Balzac, éclatant de joie et de vie ; Houssaye, George Sand, blanche comme un linge, et dont les grands yeux brillaient comme des étoiles ; Rossini, Delacroix, je les vois tous.

" Les bougies s'éteignirent, l'obscurité d'une nuit d'été fit place à la pâle lueur du jour et c'est alors seulement que nous

pensâmes à remuer. Dans cette nuit, dans cette chambre, Chopin composa sa marche funèbre."

Et dire que l'ingrat n'a jamais soufflé mot à qui que ce fût d'une aussi fructueuse soirée !

Comme le fait justement remarquer le commentateur de ce récit, Ziem, pour un rapin à ses débuts, avait pourtant bien fait les choses : réunir dans un grenier, et comme par hasard, Musset, Sand, Rossini, Delacroix et Balzac ! Quel dommage que Napoléon Ier ait été empêché !

Pardonnons à l'infatigable chantre du ciel vénitien cette douce manie qu'il prit, vieillard, d'auréoler son obscure jeunesse. Pauvre Ziem ! il peignait tant de mirages qu'il pouvait bien s'en glisser un peu dans ses souvenirs ! »



Mme Marie Kalff qui vient de donner, dans les principales villes de Hollande, une série de lectures de Paul Claudel, se propose d'organiser à Paris, dans le courant du mois de mars, une matinée consacrée à l'œuvre du poète. Mme Marie Kalff lira des scènes de *l'Echange*, de *Partage de Midi* et de *l'Otage*. Des fragments du 2e et du 4e acte de *la Jeune Fille Violaine* seront joués par Mme Marie Kalff et M. Charles Dullin, du Théâtre des Arts. Enfin M. de Max dira plusieurs fragments de *Tête d'Or*. Les lectures et récitations seront précédés d'une causerie de M. Charles Morice.



Sous la direction de Giuseppe Vannicola ont commencé de paraître les premiers fascicules de « *Prose* ». Chaque numéro de cette revue mensuelle ne contient, à la manière des *Cahiers de la Quinzaine*, qu'un seul écrit ; des traductions de Quincey, de Calderon, de Heywood, de Baltrusciatio alterneront avec des

œuvres originales de G. Vannicola, G. Papini et A. Onofri, — pour le plus grand bien de la culture italienne.



L'Effort publie une anthologie de poèmes inédits qui permet un coup d'œil d'ensemble sur les ressources du jeune mouvement poétique. On y trouve sous le patronnage de Paul Fort et de Walt Whitman, des poèmes de H. Aliès, Arcos, Chennevière, Duhamel, Henri Franck, Georgin, Ghéon, Marguerite Gillot, Martinet, G. Périn, Jules Romains, Spire, Vildrac. C'est un groupement fort cohérent dont il sera intéressant de déterminer les traits caractéristiques.



Du Courrier littéraire de *Paris-Journal :*

" *L'Ami de Tusitala.* — Mataafa vient de mourir, aux îles Fidji, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

Mataafa, chef de clan de Samoa, était le grand ami de *Tusitala* et *d'Aolélé*. *Tusitala*, qui signifie *le conteur d'histoires*, et *Aolélé*, qui veut dire *Belle comme un nuage qui vole*, étaient, à Samoa, les noms de Stevenson et de sa femme...

On sait que le grand romancier anglais était presque adoré par les Samoans et, en particulier, par Mataafa qu'il avait fait rappeler de l'exil. Les chansons des îles sont toutes remplies du nom de Tusitala, Tusitala " qui n'est plus à Vaïlima et qui n'y reviendra plus ", Tusitala " qui dort dans la forêt "... Et Mataafa lui-même, le haut chef Samoan, avait composé un thrêne où il était dit :

Qui fut une fois l'ami de Tusitala
Demeure toujours l'ami de Tusitala... "



L'Enquête des *Marches de Provence* rend un juste hommage

à Mistral. Mais parmi ceux qui le louent, combien ont lu le grand poète dans sa langue ? La plupart, sans doute, eussent pu signer la réponse naïve de M. Brieux !

" — Une appréciation sur l'admirable Mistral ?

On ne peut que saluer, très bas, et regretter de ne pas savoir le provençal. "

***

De *Paris-Journal* à propos d'une lettre de Bernard Shaw (sous la signature de M. Gabriel Mourey) :

" Les auteurs dramatiques français n'ont qu'à se bien tenir : leur confrère d'outre-Manche, M. Bernard Shaw, se prépare à les manger tout crus, comme menu fretin.

" Je ne suis pas un pauvre et obscur homme de génie — vient-il d'écrire à M. Lugné-Poe, dans une lettre pleine d'insolence et de cynisme que le directeur de l'*Œuvre* a eu l'esprit de rendre lui-même publique. *Je suis un requin*, prêt à dévorer les artistes français et les théâtres français, comme j'ai dévoré déjà — M. Bernard Shaw doit avoir des ancêtres gascons ! — les artistes et les théâtres anglais, américains, allemands, autrichiens et scandinaves. *J'ai beaucoup d'argent et j'en veux davantage. J'ai grande réputation et j'en veux davantage.* " Et plus loin : " J'ai la constance d'un requin, aussi bien que sa voracité... J'ai conquis Londres, Berlin, Vienne, New-York et Stockholm, et je conquerrai Paris en son temps. Cela ne vous amuserait-il pas de prendre part à la campagne ? " Enfin, pour conclure : " Vous voyez, je n'ai pas de délicatesse ; mais vous, vous en avez beaucoup trop. Ainsi, la balance est à peu près égale. "

***

La mort subite et prématurée de Pierre Quillard a douloureusement surpris les amis de la poésie. *La Nouvelle Revue Française* s'associe ici à leur deuil. Comme Ephraim Mikhaël dont il fut l'ami, Pierre Quillard appartenait, dans la généra-

tion symboliste, à ce petit groupe d'esprits encore attachés au Parnasse, qui invoquaient parmi leurs maîtres, Leconte de Lisle et José-Maria de Hérédia, au même titre que Stéphane Mallarmé. *La Fille aux Mains coupées*, la *Lyre Héroïque et Dolente* sont l'œuvre d'un ouvrier probe, capable de sonorité et de couleur. Si par la suite, l'action sociale et humanitaire, vers laquelle son esprit généreux le poussait, détourna Pierre Quillard de la création poétique, il tint jusqu'à ces derniers jours la chronique des *Poèmes* au Mercure de France et dans cette difficile fonction il sut souvent encourager les formes d'art qui semblaient le plus éloignées de son idéal personnel.

***

C'est à M. Georges Duhamel qu'Alfred Valette a confié la *Chronique des Poèmes* du *Mercure* laissée vacante par la mort de Pierre Quillard.

***

Une aimable et modeste circulaire nous apprend sous quels auspices s'est fondée la revue *Les Quatre Dauphins*. Elle est destinée à faire aimer la Provence et à défendre " ses sites, ses monuments, ses ruines, ses églises, sa langue, ses traditions, sa liberté. "

***

Signalons le premier numéro des *Soirées de Paris*, recueil mensuel, auquel collaboreront MM. Guillaume Apollinaire, André Billy, René Dalize, André Salmon, André Tudesq.

***

M. Jules Lemaître vient de faire sur Chateaubriand une série de conférences, dont nous reparlerons au moment de leur publication en volume.

LE GÉRANT : ANDRÉ RUYTERS.

Imp. THE ST. CATHERINE PRESS LTD. Bruges (Belgique)

PORTRAIT DE JOACHIM DU BELLAY

Il n'est pas parmi les plus grands, mais parmi les plus chers.

Au milieu de ce seizième siècle, si turbulent, si plein d'initiatives, d'élans, d'entreprises, — bien qu'il s'exalte de tous les enthousiasmes contemporains, — il reste solitaire, car il ne désire pas d'abord de vivre. Qui a vu son beau visage irrégulier, si fin, si grave, mais comme détourné, comprendra ce désintéressement silencieux qui est en lui.

Il dédaigne facilement ; non par envie, ni par satisfaction de ce qu'il tient ; mais c'est pour se préserver. Il est choqué par les réalités de la vie, dont Ronsard à côté de lui s'accommode si gaillardement. Ce n'est pas manque de générosité ; mais il a besoin de se garder contre les tentatives de l'extérieur ; il faut qu'il se protège lui-même comme une flamme pure et faible. Et, comme il n'a pas assez d'orgueil pour changer sa fragilité intime en un pessimisme universel, sans les accuser en eux-mêmes, sans prétendre diminuer leur valeur pour les autres, en silence, par quelque douce

raillerie, il dédaigne les biens d'ici-bas. Que j'aime la façon modeste dont cette belle âme refuse l'usage de la vie ! Cher Du Bellay, malin et délicat...

Il aime les idées. Il laisse à d'autres le soin de les inventer, de découvrir leurs liens logiques et d'organiser leur conséquence ; pour lui, il se contente d'être avec elles en échange et en conversation ; il se plaît en leur compagnie ; il sait les voir comme elles sont. Vers elles son esprit s'élève avec animation, tout joyeux d'échapper à l'influence du corps ; il les caresse, il les contourne, délivré de la lassitude où le maintenait la chair. Le platonisme de Du Bellay n'est pas une doctrine apprise ; il le vit : le monde des Idées, c'est pour lui un refuge tout proche et, si l'on peut dire, sensible ; c'est le lieu où se meut naturellement son agile et claire pensée, c'est cet état d'indépendance de l'esprit où il accède si gaiement.

Peu de véhémence à vivre ; mais quelle gentillesse dans l'enthousiasme ! Parmi les vertus indispensables au poète Du Bellay range " la magnanimité de couraige ". Nul mieux que lui n'en est doué. Son âme est de celles qui, entre tous les sentiments possibles, toujours élisent spontanément le plus généreux, le plus naïf, le plus oublieux de soi. Il est ami de l'admiration ; il sait goûter cette douce et subtile chaleur dont elle nous emplit. *La Deffence et Illustration* est pleine d'un transport vif et radieux ; partout y paraissent le plaisir,

l'élan, l'abandon que ressent Du Bellay auprès des grandes œuvres du passé. Comme elles le mettent joliment hors de lui ! Et non pas n'importe laquelle. La difficulté à se satisfaire qui faisait son dédain, se retrouve dans son admiration. Il ne s'éprend que de l'exquis. Son amour est trop fier pour ne pas choisir, trop impatient pour souffrir de s'adresser ailleurs qu'au plus haut.

L'avidité qu'il faut pour s'emparer des choses nouvelles et les rendre siennes, c'est de quoi manque Du Bellay. Mais toute sa force est d'attachement. Il n'aime rien davantage que ce à quoi il tient déjà ; aucune nouveauté ne peut le conduire à l'oubli de ce qu'il possède. La fidélité est en lui naturelle comme la noblesse ; il se fixe à son passé, il l'observe, il le garde. Le mouvement le plus aisé de sa pensée est le retour ; si on la laisse à elle-même, tout de suite elle se rappelle, elle regrette, elle s'occupe à " ramentevoir " les biens qu'elle a perdus.

Tousjours de la maison le doulx désir le poingt.

Comme une longue pensée qui toujours retourne à quelque endroit bien secret de la mémoire, c'est vers ses origines que spontanément sa vie s'oriente. Peut-être le platonisme de Du Bellay, en même temps que dépouillement de l'esprit, est-il amitié éperdue pour les biens dont la vie nous exile.

Ame ardente, railleuse, tendre et déroutée,

âme par toutes ses amours retenue, âme jointe à tout ce qu'elle a quitté ! Elle y est si bien liée qu'elle ignore ces glissements, ces libres va-et-vient dont les âmes puissantes à vivre, comme celle de Ronsard, se sentent déportées. De là l'aspect un peu contraint de la poésie de Du Bellay. Elle n'est pas lyrique ; elle ne se développe pas selon ces amples déroulements secrets, selon ces courants intimes qui se croisent, s'unissent ou se contrarient mystérieusement dans les cœurs vraiment inspirés. Avec elle nous n'arrivons pas à nous égarer, à lâcher le sol comme se détendent doucement les genoux du nageur au moment qu'il perd pied. Mais elle reste décorative, un peu fabriquée, pareille à un blason ouvragé : j'aime chaque détail, je le touche du doigt avec satisfaction ; je me plais à l'agencement savant et un peu lourd de l'ensemble ; je contemple, c'est-à-dire je demeure.

Je ferme le livre : et plus vivant et plus aimable mille fois que ces beaux vers embarrassés, je sens près de moi Du Bellay qui les écrivit.

JACQUES RIVIÈRE.

PASIPHAÉ

Dans le palais du roi Minos, l'atelier du sculpteur Dédale.

PASIPHAÉ

... Une heure à vous donner, avant le môle...

DÉDALE

A l'œuvre, donc !
et, de cette heure rayonnante,
je pourrai faire un peu d'éternité,
si je remplis mon rôle
comme vous le vôtre.

PASIPHAÉ

... et pourrai-je parler ?

DÉDALE

Parlez, riez, soyez une autre
à chaque instant,
tout en restant vous-même :
que je poursuive,
entre les reflets changeants qui vous diadèment,
la face radieuse de la beauté vive.

PASIPHAÉ

On parle à qui vous est indulgent par amour
complaisamment, comme à soi-même ;
je sais que vous m'aimez à votre guise,

sans souhaiter que je vous aime à·ma façon :
la joie de vos regards, Dédale,
est un miroir qui mire ma gaîté.

DÉDALE

tout en travaillant

A merveille !
Telle une eau sombre s'éclaire et brille
quand s'y plonge le visage du soleil...

PASIPHAÉ

Je ris, vous riez ;
mais je sais comment vous m'aimez, Dédale ;
voilà pourquoi je puis vous dire, à vous,
mon grand désir...
vous êtes un peu fou...

DÉDALE

La folle !

PASIPHAÉ

Je suis sans contrainte avec vous,
je bavarde à mon aise ;
parce que vous m'aimez et qu'en retour
ne pouvant vous donner qu'une amitié rieuse
je repose à l'abri de vos philosophies.
Vous savez : les grands mots pompeux contre l'azur
que vous déclamiez, hier ?
“ Il n'est d'amour que partagé.
“ Il n'est d'union — vous l'avez dit —
“ sans ce grand brasier où confondre
“ les cœurs d'airain en un lingot plus pur
“ et riche, hélas ! que l'or fin de Lybie. ”

DEDALE

souriant

Vous suivez donc les rêveries que je débite ?
ce serait déjà trop ; mais vous en souvenir !

PASIPHAÉ

sérieuse

Je les médite,
même...

DÉDALE

se recule et contemple son œuvre

Pasiphaé, fille de Phoïbos,
il émane de vous une lumière parfumée :
vous rayonnez !
Êtes-vous sûre que les roses n'éclosent
quand vous passez
parmi la roseraie qu'embaume votre marche ?
Pour moi, je l'ai dit et redit...

(il reprend son travail)

Gardez cette attitude !...
Je sens vos regards, à travers ma chair,
épanouir au jardin de mon âme
des fleurs de certitude :
comme la chaleur d'un vin sans ivresse,
votre beauté délivre ma pensée
au point qu'usurpant le frisson des sens
elle domine mon être,
et fait du désir dont elle s'est nourrie
— nectar ! —
sa substance,

en crée une autre vie
qui palpite et circule aux filons froids des pierres,
dresse, en riant, des dieux qui, d'un grand geste,
rejettent le linceul du marbre et marchent
émerveillant un peuple prosterné...
non certe à tort : voyez !
incarné en vos rires,
à travers tous mes sens, jusqu'en mon âme,
c'est Phoïbos qui rayonne et, de mes mains,
va créant sa divinité !

PASIPHAÉ
dont le regard erre à travers l'atelier

Je suis amoureuse de vos dieux de pierre,
Dédale,
car, malgré votre austérité,
vous êtes un voluptueux étrange :
si je vous comprends mal,
au moins je sens que, si vous m'aimiez comme un autre,
je serais vite lasse de vous ;
tandis que, tel que vous voilà,
je puis vous aimer indéfiniment,
ainsi qu'on aime un bosquet clair où l'ombre est fraîche,
où la fontaine — si l'on s'y prête —
vous mire plus belle, vous fait un visage calme
et qu'on regarde, curieuse,
à se rêver une autre.

DÉDALE
qui modèle fiévreusement

Quelle lumière entre vos boucles rejetées !

PASIPHAE
après un silence

Il est une chose, Dédale, dont je m'étonne :
c'est que Minos vous plaise,
lui qui comprend si peu votre œuvre
qu'il y verrait, je crois, très volontiers,
la fantaisie de l'achitecte ingénieux
qui se délasse
— à la manière des femmes qui brodent et rêvent —
du beau calcul utilitaire.

DÉDALE
sans quitter son travail

Voulez-vous bien vous taire !
Si je vous répondais, Pasiphaé,
vous regretteriez, peut-être,
qu'on ne vous aime comme un simple amant
— comme Hercule, Aglaé —
silencieusement ;
vous seriez vite lasse à trop connaître
tant de philosophie !

PASIPHAÉ

Peut-être ;
mais parlez-moi comme pour vous-même ;
parfois j'aime écouter des choses plus hautes
que celles qu'on se gazouille d'homme à femme ;
si je vous entends mal,
le son de votre voix bercera quelque rêve ;
pour m'ennuyer, je vous en défie bien :
dès qu'on devient ennuyeux, je n'entends plus rien.

DÉDALE

C'est bien ainsi que je travaille :
quand le modèle bavarde,
je n'entends, souvent, que le sourire de ses lèvres ;

PASIPHAÉ

Ah ! Prenez garde :
vous vous froissez, je crois ;
parlez donc sans ambages, comme moi ;
je vous dirai, après, sans souci qu'on m'écoute,
mon grand désir...
Pourquoi vous plaisez-vous avec Minos ?

DÉDALE

Minos est un esprit admirable et loyal ;
je pourrais, presque de bonne foi, vous demander :
pourquoi ne vous plaisez-vous pas avec le seul Minos ?
Je sais bien ce que vous diriez :
à force d'être les contraires
vous vous entendez mieux de loin ;
ne vous gênant jamais de vos pas divergents
comme ceux qui suivent la même route.
Moi, je vous aime tous les deux,
pour des raisons pareilles :
parce que mon âme est double.

PASIPHAÉ

Lequel aimez-vous mieux ?

DÉDALE

Jugez-en par vous-même...

Ne posez pas : je suis vos mouvements...
Quelle eurythmie !..
L'art est si vaste, Pasiphaé,
qu'il enveloppe en soi tous les contraires :
la Vie, la Mort,
l'Amour, la Haine,
Minos, Pasiphaé...
et les confond dans son identité ;
son mouvement est double :
— selon la loi cosmique des équilibres —
il amasse et projette, détruit, restaure ;
le Poète, fils de l'Art,
s'il brise et nie la loi caduque,
apparu, frémissant, au seuil d'un siècle,
comme des cimes jaillit une aurore,
le poète s'adore en vous qu'il aime,
Pasiphaé, libre élan de la joie ;
mais, rigide et farouche, juge suprême,
il porte en son cerveau la loi nouvelle
et l'ordre impérieux que nul n'élude :
il aime Minos et sa certitude...
Comprenez-vous ?
Fille de Phoïbos,
Lyre vivante,
rire, parfum, lumière
forme mobile de la joie,
ô flamme inconsumée ?

PASIPHAÉ

acquiesçant d'un sourire

Je suis la mieux aimée.

DEDALE

poursuivant

Peut-être ; mais la fièvre d'Apollon
est clairvoyante,
et si j'accueille ta joie,
Lumière,
sans fléchir ni trembler,
c'est que la force innée
qui gonfle d'orgueil ma pensée sans ombre
est à la mesure de ta violence !

PASIPHAE

Non, te dis-je !
mon désir est plus vaste :
il déborde ma volonté :
ton génie, ouvrît-il les ailes dont tu rêves,
ne peut le suivre ;
sa course dépasse toute route ;
conçois, jusqu'au vertige,
le sidéral abîme que tu scrutes :
mon désir est plus vaste...
Ecoute !..

(Au dehors, la rumeur d'un cortège grandit, éclate et s'éloigne.)

C'est mon désir qui passe !

DÉDALE

ironique

Vous êtes modeste, Pasiphaé !
Un navarque victorieux qu'un peuple acclame,
un matelot brutal..

PASIPHAÉ

immobile, les yeux au loin

Il est la mer, le large, l'horizon, Dèdale ;
l'aventure, la gloire ;
l'inconnu affronté dans la tempête ;
la vie non acceptée, la vie conquise
et qu'on façonne, ô pétrisseur de terre,
de tous les éléments ravis aux sorts ;
Il est le mépris et le meurtre,
le geste qui viole la victoire,
il est la Guerre !
où s'anoblit jusqu'à la honte :
il est le crime bienfaisant....
Mon grand désir, c'est lui
..ou tout autre qui le surpasse...

DÉDALE

qui la contemple

Tu es belle comme une aube orageuse,
comme le vent de mer qui monte dans le matin !

PASIPHAÉ

se retournant du seuil du portique

Toi, vous, Dèdale !
j'aurais pu croire en vous, songeant :
il conquiert, à toute heure, une heure de la vie qui sera ;
sa pensée crée la forme des choses à venir ;
non pas coordonnant, comme Minos,
réalisant au geste de l'ordre
un bonheur possible et prévu ;
mais balayant d'un souffle printanier
la plaine monotone de la vie,

y construisant des débris de tombeaux
un temple insoupçonné aux choses irrêvées...
Non pas à dire : ceci est bien, ceci est mal ;
non pas : ceci est salutaire et juste ;
mais : voici qui est selon la beauté !
ce fût-il la mort même,
le blasphème terrible,
le meurtre sacrilège des dieux suprêmes !

(ironique)

Mais ton cerveau ordonnateur
balance au double plateau de la loi
ta frénésie prudente, ta raison ivre !
Ton rêve de beauté hésite et s'évapore
au premier rayon de l'aurore qui précise
ton geste stérile et gauche ;
cependant que, là-bas,
sous cette même aurore qui grandit
un matelot brutal,
du signe impérieux d'un glaive incendié,
réalise la Vie que te fit entrevoir
ton génie inutile.

DÉDALE

maître de soi

Tu vêts du masque de ta passion
un geste étroit ;
tu prêtes l'éclat de ton regard ébloui
à l'ombre d'un caveau.

(Désignant l'horizon par delà le portique)

Regarde !
que si, comme Phoïbos porphyrogène,

tu peux étendre sur la vie
le voile royal où tu t'es drapée
et t'exalter à voir, tout au travers,
le jeu transfiguré des choses basses ;
prends d'autres motifs à ta joie farouche :
un geste humain qu'on magnifie
n'est jamais à la mesure de nos rêves ;
vois ce vaste horizon que peuple à peine
la multiplicité des dieux, la plaine
que broute un bétail innombrable que l'ombre double ;
épouse l'infini des pâturages :
élargis ton désir démesuré,
accorde sans effort ton trouble surhumain
aux palpitations charnelles du couchant,
et, comme Phoïbos, ton père,
se fragmentant, embrasse l'empyrée...
M'écoutes-tu, Pasiphaé ?...

PASIPHAÉ

d'une voix sourde

Non...
Tes paroles font un bruit de sable ;
l'heure s'écoule au sablier de la parole,
irréparable, vaine et folle ;
J'écoute le silence, face à face ;
mon grand désir, entre mes dents serrées,
plisse ma lèvre comme une herbe amère...
un souffle chaud m'empourpre, un grand frisson me glace...
N'entends-tu pas ? est-ce la mer ?...
... Comme un Mugissement... emplit l'espace...

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

L'ANNONCE FAITE A MARIE [1]

ACTE IV

SCÈNE I

La nuit. La salle du Premier Acte, déserte. Une lampe est posée sur la table. La porte sur l'extérieur est à demi ouverte.

MARA entre, venant du dehors, et referme la porte avec précaution. Elle se tient un instant immobile au milieu de la pièce, tournée vers la porte, tendant l'oreille.

Puis elle prend la lampe et sort par une autre porte sans aucun bruit.

La scène reste dans l'obscurité. On ne voit que le feu d'une braise dans l'âtre.

SCÈNE II

Son d'une corne au loin une et deux fois. Appels. Agitation dans la ferme. Puis le bruit de portes qui s'ouvrent et d'une charrette grinçante qui se rapproche. On frappe à grands coups.

VOIX AU DEHORS, *criant.* — Ohé !

[1] Voir les numéros 36 à 39 de *la Nouvelle Revue Française.*

(*Bruit à l'étage supérieur d'une fenêtre qui s'ouvre*)

VOIX DE JACQUES HURY. — Qui va là ?

VOIX AU DEHORS. — Ouvrez !

VOIX DE JACQUES HURY. — Que voulez-vous ?

VOIX AU DEHORS. — Ouvrez !

VOIX DE JACQUES HURY. — Qui êtes-vous ?

VOIX AU DEHORS. — Ouvrez, que l'on vous dit ! (*Pause*)

(*JACQUES HURY, un flambeau à la main, pénètre dans la pièce ; il ouvre. Au bout d'un moment entre PIERRE DE CRAON, portant un corps de femme enveloppé entre ses bras. Il le dépose avec précaution sur la table. Puis il se redresse.*
Les deux hommes se regardent face à face à la lumière de la chandelle)

PIERRE DE CRAON. — Jacques Hury, ne me reconnaissez-vous point ?

JACQUES HURY. — Pierre de Craon ?

PIERRE DE CRAON. — C'est moi.

(*Ils se regardent*)

JACQUES HURY. — Et qu'est-ce que vous m'apportez ici ?

PIERRE DE CRAON. — Je l'ai trouvée à demi enterrée dans ma sablonnière, là où je vais chercher ce qu'il faut

Pour mes fours à verre et mêmement le mortier,

A demi enfouie sous une grande charretée de sable, sous une charrette mise à cul dont on avait retiré le tacot.

Elle vit encore. C'est moi qui ai pris sur moi de vous la mener

Ici.

JACQUES HURY. — Pourquoi ici ?

PIERRE DE CRAON. — Qu'elle meure du moins sous le toit de son père !

JACQUES HURY. — Il n'y a de toit ici que le mien.

PIERRE DE CRAON. — Jacques, voici Violaine.

JACQUES HURY. — Je ne connais point de Violaine.

PIERRE DE CRAON. — N'avez-vous rien entendu

De la Lépreuse de Chevoche ?

JACQUES HURY. — Que m'importe ?

Vous autres lépreux, râclez-vous vos ulcères les uns aux autres.

PIERRE DE CRAON. — Je ne suis plus lépreux, il y a déjà longtemps que je suis guéri.

JACQUES HURY. — Guéri ?

PIERRE DE CRAON. — Le mal d'année en année s'est réduit et je suis sain de nouveau.

JACQUES HURY. — Et celle-ci aussi va être guérie dans un moment.

PIERRE DE CRAON. — Vous êtes plus lépreux qu'elle et moi.

JACQUES HURY. — Mais je ne demande pas qu'on me dérange de mon trou à sable.

PIERRE DE CRAON. — Et même si elle avait fait le mal, vous devriez vous souvenir.

JACQUES HURY. — Est-ce vrai qu'elle vous a embrassé sur la bouche ?

PIERRE DE CRAON, *la regardant.* — C'est vrai, pauvre enfant !

JACQUES HURY. — Elle bouge, je la vois qui se ranime.

PIERRE DE CRAON. — Je vous laisse avec elle.

(*Il sort*)

SCÈNE III

(*JACQUES HURY s'assied près de la table et regarde VIOLAINE en silence*)

VIOLAINE, *se ranimant et étendant la main.* — Où suis-je, et qui est là ?

JACQUES HURY. — A Monsanvierge, et c'est moi qui suis près de vous.

(*Pause*)

VIOLAINE, *avec l'accent d'autrefois.* — Bonjour, Jacques !

(*Silence*)

Jacques, vous m'en voulez donc encore ?

JACQUES. — La blessure n'est pas fermée.

VIOLAINE. — Pauvre garçon !

Et moi aussi n'ai-je pas souffert un peu ?

JACQUES. — Qui vous a pris de baiser ce lépreux sur la bouche ?

VIOLAINE. — Jacques ! il faut bien vite me faire tous ces reproches que vous avez sur le cœur et que ce soit fini.

Car nous avons autre chose à dire encore,

Et je veux encore une fois entendre de vous ces mots que j'ai tant aimés : *Chère Violaine ! Douce Violaine !*

Car le temps qui me reste avec vous est court.

JACQUES. — Je n'ai rien de plus à vous dire.

VIOLAINE. — Venez ici, méchant homme !

(*Il s'approche du lit*)

Plus près de moi encore.

(*Elle lui prend la main et l'attire. Il s'agenouille à son côté gauchement*)

Jacques, il faut me croire. Je le jure devant Dieu qui nous voit !

Je n'ai point fait le mal avec Pierre de Craon.

JACQUES. — Pourquoi donc l'avez-vous embrassé ?

VIOLAINE. — Ah, il était si triste et j'étais si heureuse !

JACQUES. — Je ne vous crois pas.

(*Elle lui met la main un moment sur la tête*)

VIOLAINE. — Est-ce que vous me croyez à présent ?

(*Il se cache le visage dans sa robe et sanglote sourdement*)

JACQUES HURY. — Ah, Violaine ! cruelle Violaine !

VIOLAINE. — Non point cruelle, mais douce, douce Violaine !

JACQUES HURY. — Il est donc vrai ? oui, c'est moi seul que vous aimiez ?

(*Silence. Elle lui donne son autre main*)

VIOLAINE. — Jacques, sans doute c'était trop beau et nous aurions été trop heureux.

JACQUES HURY. — Vous m'avez cruellement trompé !

VIOLAINE. — Trompé ? non, cette fleur d'argent à mon côté ne mentait pas.

JACQUES HURY. — Que pouvais-je croire, Violaine ?

VIOLAINE. — Si vous aviez cru en moi,
Qui sait si vous ne m'auriez pas guérie ?

JACQUES HURY. — Ne devais-je pas croire à mes yeux ?

VIOLAINE. — Il est vrai. Vous deviez croire à vos yeux, cela est juste.

On n'épouse pas une lépreuse. On n'épouse pas une infidèle.

Ne regrette rien, Jacques. Va, cela est mieux ainsi.

JACQUES HURY. — Vous saviez que Mara m'aimait ?

VIOLAINE. — Je le savais. Ma mère même me l'avait dit.

JACQUES HURY. — Ainsi tout s'est ligué avec elle contre moi !

VIOLAINE. — Jacques, il y a déjà assez de douleur au monde.

Il vaut mieux ne pas être la cause d'une grande douleur aux autres, le voulant.

JACQUES HURY. — Que faites-vous de la mienne ?

VIOLAINE. — C'est autre chose, Jacques. N'es-tu pas content d'être avec moi ?

JACQUES HURY. — Oui, Violaine.

VIOLAINE. — Où je suis il y a patience, pas douleur.

(*Silence*)

Celle du monde est grande.

Il est trop dur de souffrir et de ne savoir à quoi bon.

Mais ce que d'autres ne savent pas, je l'ai appris et je veux que tu le saches avec moi.

Jacques, est-ce que nous n'avons pas été séparés encore assez longtemps ? est-ce que nous tolèrerons encore cet obstacle entre nous ? Est-ce qu'il faut que la mort encore nous sépare ?

Tout ce qui doit périr, c'est cela qui est malade, et tout cela qui ne doit pas périr, c'est cela qui souffre.

Heureux celui qui souffre et qui sait à quoi bon! Maintenant ma tâche est finie.

JACQUES HURY. — La mienne commence.

VIOLAINE. — Eh quoi ! trouves-tu cette coupe si amère où j'ai bu ?

JACQUES HURY. — Voici que je vous ai perdue à jamais !

VIOLAINE. — Dis-moi, pourquoi perdue ?

JACQUES HURY. — Tu meurs !

VIOLAINE. — Jacques, comprends-moi !

A quoi sert le meilleur parfum dans un vase qui est fermé ? il ne sert pas.

JACQUES HURY. — Non, Violaine.

VIOLAINE. — A quoi me servait ce corps,

Pour qu'il me cache ainsi le cœur en sorte que tu ne le voyais point, mais seulement cette marque au dehors sur l'enveloppe misérable ?

JACQUES HURY. — J'ai été dur et aveugle !

VIOLAINE. — Maintenant je suis rompue tout entière, et le parfum s'exhale.

Et voilà que tu crois tout, simplement parce que je t'ai mis la main sur la tête.

JACQUES HURY. — Je crois. Je ne doute plus.

VIOLAINE. — Et dis-moi, où est la part de la Justice en tout cela ? cette justice dont tu parlais si fièrement ?

JACQUES HURY. — Je ne suis plus fier.

VIOLAINE. — Va ! Laisse la Justice où elle est. Ce n'est pas à nous de l'appeler et de la faire venir.

JACQUES HURY. — Violaine, que tu as souffert au cours de ces huit années !

VIOLAINE. — Non point en vain. Bien des

choses se consument sur le feu d'un cœur qui brûle.

JACQUES HURY. — La délivrance est proche.

VIOLAINE. — Bénie soit donc la main qui l'autre nuit m'a conduite !

JACQUES HURY. — Quelle main ?

VIOLAINE. — Comme je revenais de chercher ma nourriture,

Cette main silencieusement qui a pris la mienne et qui m'a conduite.

JACQUES HURY. — Où ?

VIOLAINE. — Où Pierre de Craon m'a trouvée.

Sous un grand tas de sable, la charge de toute une charrette sur moi renversée. M'y suis-je mise toute seule ?

JACQUES HURY, *se levant.* — Qui a fait cela ? Sang Dieu ! qui a fait cela ?

VIOLAINE. — Je ne sais. Peu importe. Ne jure pas.

JACQUES HURY. — Je tirerai cela au clair.

VIOLAINE. — Mais non, tu ne tireras rien au clair.

JACQUES HURY. — Dis tout !

VIOLAINE. — Je t'ai tout dit. Que veux-tu savoir d'une aveugle ?

JACQUES HURY. — Tu ne me donneras pas le change.

VIOLAINE. — Ne parle pas vainement. Je n'ai plus que peu de temps avec toi.

JACQUES HURY. — Il me reste Mara pour toujours.

VIOLAINE. — Elle est ta femme et ma sœur, née du même père et de la même mère, et faite de la même chair,

Toutes deux à ce flanc de Monsanvierge.

(Silence. — JACQUES reste un moment immobile, comme essayant de se dominer. Puis il se rasseoit)

JACQUES HURY. — Il n'y a plus de recluses à Monsanvierge.

VIOLAINE. — Que dis-tu ?

JACQUES HURY. — La dernière est morte à la Noël dernière. Aucune bouche ne se présente plus au guichet de l'église nourrice de ce saint monastère,

Nous a dit le prêtre qui leur donnait la communion.

VIOLAINE. — La montagne de Dieu

Est morte, et nous nous partageons l'héritage, Mara et moi.

JACQUES HURY. — Et Violaine était le surjon secret de l'Arbre saint, issu de quelque racine souterraine.

Dieu ne me l'aurait pas prise, si elle avait été remplie de moi tout entière, ne laissant aucune place vide,

« La part de Dieu », comme l'appellent les bonnes femmes.

VIOLAINE. — Qu'y faire ? tant pis !

JACQUES HURY. — Reste ! ne t'en va pas !

VIOLAINE. — Je reste, je ne m'en vais pas.

Dis, Jacques, te souviens-tu de cette heure de midi et de ce grand soleil brûlant, et de cette place sur ma chair que je t'ai montrée sous mon sein ?

JACQUES HURY. — Ah !

VIOLAINE. — Tu t'en souviens ? te l'ai-je bien dit que désormais tu ne m'arracherais plus de ton âme !

Ceci de moi est en toi pour toujours. Je ne veux plus que tu sois joyeux, il n'est pas convenable que tu ries,

Pour le temps que tu es loin de moi encore.

JACQUES HURY. — Ah ! Ah ! Violaine !

VIOLAINE. — Aie de moi ceci, mon bien-aimé !

La communion sur la croix, l'amertume comme celle de la myrrhe

Du malade qui voit l'ombre sur le cadran et de l'âme qui reçoit vocation !

Et pour toi l'âge est venu déjà. Mais qu'il est dur de se renoncer à un jeune cœur !

JACQUES HURY. — Et de moi tu n'as rien voulu accepter !

VIOLAINE. — Crois-tu que je ne connaisse rien de toi, Jacques ?

JACQUES HURY. — Ma mère me connaissait.

VIOLAINE. — A moi aussi, ô Jacques, tu as fait bien du mal !

JACQUES HURY. — Tu es vierge et je n'ai point de part en toi.

VIOLAINE. — Eh quoi ! faut-il donc te dire tout ?

JACQUES HURY. — Que caches-tu encore ?

VIOLAINE. — Il le faut. Ce n'est plus le temps de rien réserver.

JACQUES HURY. — Parle plus haut.

VIOLAINE. — Ne t'ont-ils donc point dit que ton enfant était mort ?

Cet an dernier, pendant que tu étais à Rheims ?

JACQUES HURY. — Plusieurs me l'ont dit. Mais Mara jure qu'il dormait seulement.

Et je n'ai jamais pu tirer d'elle toute l'histoire.

On raconte qu'elle est allée te trouver.

J'aurais fini par le savoir. Je voulais en avoir le cœur net.

VIOLAINE. — C'est vrai. Tu as droit de tout connaître.

JACQUES HURY. — Qu'allait-elle te demander ?

VIOLAINE. — N'as-tu point vu que les yeux de ta petite fille ne sont plus les mêmes ?

JACQUES HURY. — Ils sont bleus maintenant comme les tiens.

VIOLAINE. — C'était la nuit de Noël. — Oui, Jacques, c'est vrai, elle était morte. Son petit corps était raide et glacé.

Je le sais ; toute la nuit je l'ai tenue entre mes bras.

JACQUES HURY. — Qui donc lui a rendu la vie ?

VIOLAINE. — Dieu seul, et avec Dieu
La foi et le désespoir de sa mère.

JACQUES HURY. — Mais toi, n'y as été pour rien ?

VIOLAINE. — O Jacques, à toi seul je dirai un grand mystère.

Il est vrai, quand j'ai senti ce corps mort sur le mien, l'enfant de ta chair, Jacques,...

JACQUES HURY. — Ah ! ma petite Aubaine!

VIOLAINE. — Tu l'aimes beaucoup ?

JACQUES HURY. — Poursuis.

VIOLAINE. — ... Mon cœur s'est rétréci et le fer a pénétré en moi.

Voilà donc ce que je tenais entre mes bras pour ma nuit de Noël et tout ce qui restait de notre race, un enfant mort !

Tout ce qu'à jamais de toi je posséderais en cette vie.

Et j'écoutais Mara qui me lisait l'Office de cette Sainte Nuit : le tout petit qui nous a été donné, l'évangile de la Joie.

Ah, ne dis pas que je ne connais rien de toi ! Ne dis pas que je ne sais ce que c'est de souffrir par toi !

Ni que j'ignore l'effort et la division de la femme qui donne la vie !

JACQUES HURY. — Tu ne dis pas que cet enfant est vraiment ressuscité ?

VIOLAINE. — Ce que je sais, c'est qu'il était mort, et que tout à coup j'ai senti cette tête bouger!

Et la vie a jailli de moi tout d'un coup en un seul trait et ma chair mortifiée a refleuri !

Ah, je sais ce que c'est que cette petite bouche aveugle qui cherche et ces dents impitoyables !

JACQUES HURY. — O Violaine !

(*Silence. — Il veut se lever. VIOLAINE faiblement l'oblige à rester assis*)

VIOLAINE. — Me pardonnes-tu maintenant ?

JACQUES HURY. — O fausseté de femme ! Ah, tu es la fille de ta mère !

Dis ! ce n'est pas à toi, n'est-ce pas, que tu veux que je pardonne ?

VIOLAINE. — A qui donc ?

JACQUES HURY. — Quelle est cette main qui a pris la tienne l'autre nuit et qui t'a ainsi grâcieusement conduite ?

VIOLAINE. — Je ne sais pas.

JACQUES HURY. — Mais moi, je crois le savoir.

VIOLAINE. — Tu ne le sais pas. Laisse cela entre nous, c'est une affaire de femmes.

JACQUES HURY. — La mienne est de faire justice.

VIOLAINE. — Ah, laisse là ta Justice !

JACQUES HURY. — Je sais ce qui me reste à faire.

VIOLAINE. — Tu ne sais rien du tout, pauvre bonhomme, tu ne comprends rien aux femmes,

Et combien elles sont pauvres et bêtes et dures de la tête et ne savent qu'une seule chose.

Ne brouillonne pas tout avec elle comme avec moi.

Etait-ce bien sa main seulement ? Je n'en sais rien. Et toi pas davantage. Et à quoi bon le savoir?

Garde ce que tu as. Pardonne.

Et toi, n'as-tu donc jamais eu besoin d'être pardonné ?

JACQUES HURY. — Je reste seul.

VIOLAINE. — Non point seul avec ce beau petit enfant que je t'ai rendu,

Et Mara, ma sœur, ta femme de la même chair que moi. Avec moi, qui te connaît davantage ?

Il te faut la force et le fait, il te faut un devoir tout tracé et le fait accompli.

C'est pourquoi j'ai du sable dans les cheveux.

JACQUES HURY. — Le bonheur est fini pour moi.

VIOLAINE. — Il est fini, qu'est-ce que ça fait? on ne t'a point promis le bonheur. Travaille, c'est

tout ce qu'on te demande. (Et Monsanvierge est à toi tout seul à présent.)

Interroge la vieille terre et toujours elle te répondra avec le pain et le vin.

Pour moi, j'en ai fini et je passe outre.

Dis, qu'est-ce qu'un jour loin de moi ? bientôt il sera passé.

Et alors quand ce sera ton tour et que tu verras la grande porte craquer et remuer, c'est moi de l'autre côté qui suis après.

(*Silence*)

JACQUES HURY. — O ma fiancée, à travers les branches en fleurs, salut !

VIOLAINE. — Tu te souviens ?

Jacques ! Bonjour, Jacques !

(*Premières lueurs du jour qui apparaît*)

Et maintenant il faut m'emporter d'ici.

JACQUES HURY. — T'emporter ?

VIOLAINE. — Ce n'est point ici la place d'une lépreuse pour y mourir.

Fais-moi porter dans cet abri que mon père avait construit pour les pauvres à la porte de Monsanvierge.

(*Il fait le geste de la prendre. Elle fait non de la main*)

Non, Jacques, non, pas vous.

JACQUES HURY. — Quoi, pas même ce dernier devoir envers vous ?

VIOLAINE. — Non. Il n'est pas convenable que vous me touchiez.

Appelez Pierre de Craon.

Il a été lépreux, bien que Dieu l'ait guéri. Il n'a point horreur de moi.

Et je sais que je suis comme un frère pour lui et la femme n'a plus de pouvoir sur son âme.

(*JACQUES HURY sort, et revient, quelques moments après, avec PIERRE DE CRAON. Elle ne dit plus rien. Tous deux la regardent en silence*)

VIOLAINE. — Jacques !

JACQUES HURY. — Violaine !

VIOLAINE. — Est-ce que l'année a été bonne et le blé bien beau ?

JACQUES HURY. — Tant qu'on ne sait plus où le mettre.

VIOLAINE. — Ah !

Que c'est beau une grande moisson !

Oui, même maintenant je m'en souviens et je trouve que c'est beau.

JACQUES HURY. — Oui, Violaine.

VIOLAINE. — Que c'est beau

De vivre ! (*tout bas, avec une profonde ferveur*) et que la gloire de Dieu est immense !

JACQUES HURY. — Vis donc et reste avec nous.

VIOLAINE. — Mais que c'est bon aussi de mourir ! Alors que c'est bien fini et que s'étend sur nous peu à peu

L'obscurcissement comme d'un ombrage très obscur.

(*Silence*)

PIERRE DE CRAON. — Elle ne dit plus un mot.

JACQUES HURY. — Prenez-la. Portez-la où je vous ai dit.

Car pour moi, elle ne veut point que je la touche.

Bien doucement ! Doucement, doucement, je vous dis. Ne lui faites point de mal.

(*Ils sortent, PIERRE portant le corps.*
La porte reste ouverte.
Longue pause)

SCÈNE IV

(*Apparaît sur le seuil de la porte ANNE VERCORS, en costume de voyageur, le bâton à la main et un sac en bandoulière*)

ANNE VERCORS. — Ouverte ?

La maison est-elle vide que toutes les portes soient ouvertes ?

Qui entre si matin avant moi ? ou qui est-ce qui est sorti ?

(*Il regarde longuement autour de lui*)

Je reconnais la vieille salle, rien n'est changé.

Voici la cheminée, voici la table.

Voici le plafond aux poutres solides.

Je suis comme la bête qui flaire de tous côtés et qui reconnaît son gîte et son nid.

Salut, maison ! C'est moi. Voici que le maître revient.

Salut, Monsanvierge, haute demeure !

De bien loin, depuis hier matin et le jour d'avant, à la crête de la colline j'ai reconnu l'Arche aux cinq tours.

Mais d'où vient que les cloches ne sonnent plus ? hier ni ce matin

Je n'ai pas entendu dans le ciel avec l'Ange neuf fois sonore

Jésus dans le cœur de Marie trois fois trois fois annoncé.

Monsanvierge ! que de fois j'ai pensé à tes murs,

Cependant que sous mes pieds captifs je faisais monter l'eau dans le jardin du vieillard de Damas. (O le matin et l'après-midi implacable ! ô la noria éternelle et les yeux qu'on lève vers le Liban !)

Et tous les aromates de l'exil sont peu de chose pour moi

Auprès de cette feuille de noyer que je froisse entre mes doigts.

Salut, terre puissante et subjuguée! Ce n'est pas du sable ici qu'on cultive et la molle alluvion,

C'est le sol foncier lui-même qu'on laboure à la force de son corps et de six bœufs qui tirent, et qui sort lentement sous le soc une tranche énorme!

Et tout, aussi loin que mes yeux s'étendent, a répondu à l'ébranlement que l'homme lui donne.

Déjà j'ai vu tous mes champs et j'ai reconnu que tout est soigné comme il faut. Dieu soit loué! Jacques fait bien son travail.

(*Il pose son sac sur la table*)

Terre, je suis allé chercher pour toi un peu de terre,

Un peu de terre pour ma sépulture, celle que Dieu lui-même pour la sienne a choisie à Jérusalem.

(*Pause*)

Je n'ai pas voulu rentrer hier soir. J'ai attendu le grand jour.

Et j'ai passé la nuit sous une meule de paille nouvelle, pensant, dormant, priant, regardant, me souvenant, remerciant,

Ecoutant si parfois j'entendrais la voix de ma femme, ou de ma fille Violaine, ou d'un enfant qui crie.

M'étant réveillé, j'ai vu que la nuit s'éclairait,
Et là-haut, surmontant le sombre cimier de Monsanvierge, resplendissante, arrivant de l'Arabie,
L'étoile du matin sur la France comme un héraut qui s'élève dans la solitude !
Et je me suis mis en marche vers la maison.

Holà ? Y a-t-il quelqu'un ici ?

(*Il frappe sur la table avec son bâton. — Rideau, qui reste fermé quelques moments*)

SCÈNE V

Le fond du jardin. L'après-midi du même jour. Fin de l'été.

Les arbres chargés de fruits. De quelques-uns les branches qui plient jusqu'à terre sont soutenues par des étais. Les feuillages, comme ternis et usés, mêlés de pommes rouges et jaunes, font comme une tapisserie.

Au fond, inondée de lumière, telle qu'après la moisson la plaine immense ; des éteules et déjà des terres labourées. On voit les routes blanches et les villages. Des rangées de meules qui paraissent toutes petites, et, çà et là, un peuplier. Très loin, et de différents côtés, des troupeaux de moutons. L'ombre des grands nuages passe sur la plaine.

Au milieu, et à l'endroit où la scène descend vers le fond d'où l'on voit émerger les cimes d'un petit bois, un banc de pierre semi-circulaire où l'on accède par trois degrés et dont

le dossier est terminé par des têtes de lion. ANNE VERCORS y est assis, ayant à sa droite JACQUES HURY.

ANNE VERCORS. — L'arrière-saison dorée
Tout-à-l'heure
Dépouille l'arbre fruitier et la vigne.
Et le matin le soleil blanc
D'un seul éclat de diamant sans nul feu s'associe à la blanche vêture de la terre ;
Et le soir est proche où celui qui passe sous les peupliers
Entend la dernière feuille tout en haut !
Maintenant, voici qu'égalant les jours et les nuits, contrepesant
Les longs travaux avec son signe débordant, au travers de la Porte céleste
S'interpose la royale Balance.

JACQUES HURY. — Père, depuis que tu es parti,
Tout, l'histoire douloureuse, et le complot de ces femmes, et la trappe qui a été construite pour nous y prendre,
Tu le sais, et je t'ai raconté
Une chose encore, la bouche sur l'oreille.
Où est ta femme ? où est ta fille Violaine ?
Et voilà que tu parles du lien qu'on tord et de la grappe grande et noire

Qui remplit tout entière la main du vigneron, la main qu'on enfonce sous le pampre !

Déjà

Et le Scorpion oblique et le Sagittaire rétrograde

Ont paru sur le cadran nocturne.

ANNE VERCORS. — Laisse le vieillard jouir de la saison chaleureuse ! O lieu vraiment béni ! ô Sein de la Patrie ! ô terre reconnaissante et fécondée !

Les chars qui passent par le chemin

Laissent de la paille après les branches chargées de fruits !

JACQUES HURY. — O Violaine ! ô cruelle Violaine ! désir de mon âme, tu m'as trahi !

O détestable jardin ! ô amour inutile et méconnu ! Jardin à la male heure planté !

Douce Violaine ! perfide Violaine ! ô silence et profondeur de la femme !

Êtes-vous donc tout-à-fait partie, mon âme ?

M'ayant trompé, elle s'en va ; et m'ayant détrompé, avec des paroles mortelles et douces,

Elle part, et moi, avec ce trait empoisonné, il va falloir

Que je vive et continue ! comme la bête qu'on prend par la corne, lui tirant la tête de la crêche,

Comme le cheval qu'au soir on détache du palonnier en lui frappant sur la croupe !

O bœuf, c'est toi qui marches le premier, mais nous ne formons qu'un attelage à nous deux. Que le sillon soit fait seulement, c'est tout ce qu'on demande de nous.

C'est pourquoi tout ce qui n'est pas nécessaire à ma tâche, tout cela m'a été retiré.

ANNE VERCORS. — Monsanvierge s'est éteint et le fruit de ton travail est à toi seul.

JACQUES HURY. — Il est vrai.

(*Silence*)

ANNE VERCORS. — A-t-on bien prévenu à la chapelle pour demain ?

Y a-t-il à boire et à manger pour tous ceux que nous aurons à traiter ?

JACQUES HURY. — Vieillard ! C'est ta fille que l'on va mettre dans la terre, et voilà ce que tu trouves à dire !

Certes tu ne l'as jamais aimée ! Mais le vieillard, comme l'avare qui se chauffe les mains après son pot de braise dans son sein,

Il en a bien assez de lui-même tout seul.

ANNE VERCORS. — Il faut que tout se fasse. Il faut que les choses soient faites honorablement.

— Elisabeth, ma femme, cœur caché !

(*Entre PIERRE DE CRAON*)

ANNE VERCORS. — Est-ce que tout est prêt ?

PIERRE DE CRAON. — On travaille au cercueil. On fait la fosse où vous l'avez commandé,

Jouxtant l'église là-haut, près de celle du dernier chapelain, votre frère.

On a mis dedans cette terre que vous avez rapportée.

Un grand lierre noir
Sort de la tombe sacerdotale et traversant le mur
Pénètre jusque dans l'arche scellée.
— Demain au petit jour. Tout est prêt.

(*JACQUES HURY pleure, le visage dans son manteau. — On voit par l'allée une religieuse, comme une femme qui cherche des fleurs*)

ANNE VERCORS. — Que cherchez-vous, ma sœur ?

VOIX DE LA RELIGIEUSE, *sourde et étouffée.* — Des fleurs pour les lui mettre sur son cœur entre ses mains.

ANNE VERCORS. — Il n'y a pas de fleurs, il n'y a plus que des fruits.

JACQUES HURY, *pleurant.* — Ecartez les feuilles et l'on trouvera la dernière violette !

Et la fleur Immortelle est encore en boutons, et seuls nous restent le dahlia et la tête de pavot.

(*La Religieuse n'est plus là*)

PIERRE DE CRAON. — Les deux sœurs qui soignent les malades, l'une toute jeune et l'autre très vieille,

L'ont parée et Mara a envoyé pour elle sa robe de noces.

Certes ce n'était qu'une lépreuse, mais elle était honorable auprès de Dieu.

Elle repose dans un sommeil profond

Comme celui qui sait à qui il s'est confié.

Je l'ai vue avant qu'on ne l'eût mise dans la bière.

Son corps est resté souple.

Oh ! tandis que la sœur qui achevait de la vêtir, le bras autour de sa taille,

La maintenait assise, comme sa tête retombait en arrière,

Telle que la perdrix encore chaude que le chasseur ramasse dans sa main !

ANNE VERCORS. — Mon enfant ! ma petite fille que je portais dans mes bras avant qu'elle ne sût marcher !

La grosse petite fille qui se réveillait en riant aux éclats dans son sabot de petit lit.

Tout cela est fini. Ah ! ah ! ô Dieu ! hélas !

PIERRE DE CRAON. — Ne voulez-vous point la revoir avant que l'on cloue le couvercle ?

ANNE VERCORS. — Non. L'enfant renié
S'en va furtivement.

JACQUES HURY. — Je ne reverrai plus son visage en cette vie.

(*PIERRE DE CRAON s'assied à la gauche d'ANNE VERCORS. Longue pause. Bruit d'un marteau sur les planches. Ils demeurent en silence écoutant.*

On voit passer par le côté de la scène MARA tenant un enfant entre les bras enveloppé d'un châle noir. Puis elle rentre lentement par le fond et vient se placer en face du banc où sont assis les trois hommes.

Ils tiennent les yeux sur elle, sauf JACQUES HURY, qui regarde la terre)

MARA, *la tête baissée.* — Salut, mon père ! Je vous salue tous.

Vous tenez les yeux sur moi et je sais ce que vous pensez : " Violaine est morte.

" Le beau fruit mûr, le bon fruit doré,

" S'est détaché de la branche, et, seule, amère au dehors, dure au dedans comme la pierre,

" Nous reste la noix hivernale. " Qui m'aime ? Qui m'a jamais aimée ?

(*Elle relève la tête d'un air sauvage*)

Eh bien ! me voici ! qu'avez-vous à me dire ? Dites tout ! Qu'avez-vous à me reprocher ?

Qu'avez-vous à me regarder ainsi avec ces yeux qui disent : C'est toi ! — Cela est vrai, c'est moi !

Cela est vrai, c'est moi qui l'ai tuée.

C'est moi qui l'ai prise par la main, l'autre nuit, étant allée la retrouver,

Durant que Jacques n'était pas là,

Et qui l'ai fait choir dans la sablonnière et qui ai culbuté sur elle

Cette charrette toute chargée. Tout était prêt, il n'y avait qu'une cheville à retirer.

J'ai fait cela.

Jacques ! et c'est moi aussi qui ai dit à la mère,

Violaine, de lui parler, ce jour que tu es revenu de Braine.

Car je désirais ardemment t'épouser, et autrement j'étais décidée à me pendre le jour de vos noces.

Or Dieu qui voit les cœurs avait permis déjà qu'elle prît la lèpre.

— Mais Jacques ne cessait de penser à elle. C'est pourquoi je l'ai tuée.

Quoi donc ? que restait-il d'autre à faire ? que fallait-il faire de plus

Pour que celui que j'aime et qui est à moi

Fût à moi, comme je suis à lui, tout entier,

Et que Violaine fût exclue ?

J'ai fait ce que j'ai pu.

Et vous à votre tour, répondez ! Votre Violaine que vous aimiez,

Comment donc est-ce que vous l'avez aimée, et lequel a valu le mieux,

De votre amour, croyez-vous, ou de ma haine ?

Vous l'aimiez tous ! et voici son père qui l'abandonne et sa mère qui la conseille,

Et son fiancé, comme il a cru en elle !

Certes vous l'aimiez,

Comme on dit que l'on aime une douce bête, une jolie fleur, et c'était là toute l'amitié de votre amour !

Le mien était d'une autre nature ;

Aveugle, ne lâchant point prise, comme une chose sourde et qui n'entend pas !

Afin qu'il m'ait tout entière il me fallait l'avoir tout entier !

Qu'ai-je fait après tout que me défendre ? qui lui a été le plus fidèle, de moi ou de Violaine ?

De Violaine qui l'a trahie pour je ne sais quel lépreux, cédant, dit-elle, au conseil de Dieu en un baiser ?

J'honore Dieu. Qu'il reste où il est ! Notre malheureuse vie est si courte ! Qu'il nous y laisse la paix !

Est-ce ma faute si j'aimais Jacques ? était-ce pour ma joie, ou pour la dévoration de mon âme ?

Comment pouvais-je faire pour me défendre, moi qui ne suis point belle, ni agréable, pauvre femme qui ne puis donner que de la douleur ?

C'est pourquoi je l'ai tuée dans mon désespoir !

O pauvre crime maladroit ! O disgrâce de celle qu'on n'aime pas et à qui rien ne réussit ! Comment fallait-il faire puisque je l'aimais et qu'il ne m'aimait pas ?

(*Elle se tourne vers JACQUES*)

Et toi, ô Jacques, pourquoi ne dis-tu rien ?

Pourquoi tournes-tu ainsi le visage vers la terre sans mot dire,

Comme Violaine, le jour où tu l'accusais injustement ?

Ne me reconnais-tu pas ? je suis ta femme.

Certes je sais que je ne te parais point belle ni agréable, mais vois, je me suis parée pour toi, j'ai ajouté à cette douleur que je puis te donner ! cette douleur il n'y a que moi qui puisse te la donner. Et je suis la sœur de Violaine.

Il naît de la douleur ! Cet amour ne naît point de la joie, il naît de la douleur ! cette douleur qui suffit à ceux qui n'ont point la joie !

Nul n'a plaisir à la voir, ah, ce n'est point la fleur en sa saison,

Mais ce qu'il y a sous les fleurs qui se fanent, la terre même, l'avare terre sous l'herbe, la terre qui ne manque jamais !

Reconnais-moi donc !

Je suis ta femme et tu ne peux pas faire que je ne le sois point !

Une seule chair inséparable, le contact par le

centre et l'âme, et la confirmation, cette parenté mystérieuse entre nous deux,

Qui est que j'ai eu un enfant de toi.

J'ai commis un grand crime, j'ai tué ma sœur ; mais je n'ai point péché contre toi. Et je dis que tu ne peux rien me reprocher. Et que m'importent les autres ?

Voilà ce que j'avais à dire, et maintenant fais ce que tu voudras.

(*Silence*)

ANNE VERCORS. — Ce qu'elle dit est vrai. Va, Jacques, pardonne-lui !

JACQUES HURY. — Viens donc, Mara.

(*Elle s'approche et se tient debout devant eux, formant avec son enfant un seul objet sur lequel les deux hommes étendent en même temps la main droite. Leurs bras s'entre-croisent et la main de JACQUES est posée sur la tête de l'enfant, celle d'ANNE sur la tête de MARA*)

JACQUES HURY. — C'est Violaine qui te pardonne. C'est en elle, Mara, que je te pardonne. C'est elle, femme criminelle, qui nous garde réunis.

MARA. — Hélas ! hélas ! paroles mortes et sans trait !

O Jacques, je ne suis plus la même ! Il y a en

moi quelque chose de fini. N'aie pas peur. Tout cela m'est égal.

Il y a quelque chose de rompu en moi, et je reste sans force, comme une femme veuve et sans enfants.

(*L'enfant rit vaguement et regarde de tous côtés en poussant de petits cris de joie*)

ANNE VERCORS, *le caressant.* — Pauvre Violaine !

Et toi que voici, petit enfant ! Comme ses yeux sont bleus !

MARA, *fondant en larmes.* — Père ! père ! ah ! Il était mort et c'est elle qui l'a ressuscité !

(*Elle s'éloigne et va s'asseoir à l'écart*)

(*Le soleil descend. Il pleut ça et là sur la plaine, on voit la pluie dont les traits se croisent avec les rayons du soleil. Un immense arc-en-ciel se déploie*)

VOIX D'ENFANT. — Hi ! hi ! regardez la belle arc-en-ciel !

(*Autres voix perdues. On voit voler de grandes bandes de pigeons qui tournent, s'éparpillent et s'abattent ça et là dans les éteules*)

ANNE VERCORS. — La terre est libérée. La place est vide.

Toute la moisson est rentrée et les oiseaux du ciel

Picorent le grain perdu.

PIERRE DE CRAON. — L'été est fini, la saison suspend avertissement, le feuillage universel

Frémit sous le souffle de Septembre.

Le ciel est redevenu bleu, et tandis que les perdrix rappellent sous le couvert,

La buse plane dans l'air liquide.

JACQUES HURY. — Tout est à vous. Père! reprenez tout ce bien dont vous m'avez saisi.

ANNE VERCORS. — Non, Jacques, je n'ai plus rien et ceci n'est plus à moi. Qui est parti ne reviendra pas et ce qui est donné une fois ne peut être

Repris. Voici un Combernon, un Monsanvierge nouveaux.

PIERRE DE CRAON. — L'autre est mort. La montagne vierge est morte et la cicatrice à son flanc ne se rouvrira plus.

ANNE VERCORS. — Elle est morte. Ma femme aussi

Est morte, ma fille est morte, la sainte Pucelle

A été brûlée et jetée au vent, pas un de ses os ne reste à la terre.

Mais le Roi et le Pontife de nouveau sont rendus à la France et à l'Univers.

Le schisme prend fin, de nouveau s'élève au-dessus de tous les hommes le Trône.

J'ai repassé par Rome, j'ai baisé le pied de Saint-Pierre, j'ai mangé debout le pain bénit avec le peuple des Quatre Parties de la Terre,

Tandis que les cloches du Quirinal et du Latran et la voix de Sainte-Marie-Majeure

Saluaient les ambassadeurs de ces peuples nouveaux qui du Levant et du Couchant pénètrent à la fois dans la Ville :

L'Asie retrouvée et ce monde Atlantique au-delà des Colonnes d'Hercule !

Et ce soir même quand sonnera l'Angelus, à cette heure où l'étoile Al-Zohar brille dans le ciel déblayé,

Commence cette année jubilaire que le Pape nouveau accorde,

Extinction des dettes, libération des prisonniers, suspension de la guerre, fermeture des prétoires, restitution de toute propriété.

PIERRE DE CRAON. — Trêve d'une année et paix d'un jour tout seul.

ANNE VERCORS. — Qu'importe ! la paix st bonne, mais la guerre nous trouvera munis.

O Pierre ! voici le temps où les femmes et les nfants nouveau-nés en remontrent aux sages et aux vieillards !

Voici que je me suis scandalisé comme un Juif parce que la face de l'Eglise est obscurcie et parce qu'elle marche en chancelant son chemin dans l'abandon de tous les hommes.

Et j'ai voulu de nouveau me serrer contre le tombeau vide, mettre ma main dans le trou de la croix.

Mais ma petite fille Violaine a été plus sage.

Est-ce que le but de la vie est de vivre ? est-ce que les pieds des enfants de Dieu seront attachés à cette terre misérable ?

Il n'est pas de vivre, mais de mourir, et non point de charpenter la croix mais d'y monter, et de donner ce que nous avons en riant !

Là est la joie, là est la liberté, là la grâce, là la jeunesse éternelle ! et vive Dieu si le sang du vieillard sur la nappe du sacrifice près de celui du jeune homme,

Ne fait pas une tache aussi rouge, aussi fraîche que celui de l'agneau d'un seul an !

O Violaine ! enfant de grâce ! chair de ma chair ! Aussi loin que le feu fumeux de ma ferme l'est de l'étoile du matin,

Quand cette belle vierge sur le sein du soleil pose sa tête illuminée,

Puisse ton père tout en haut te voir pour l'éternité à cette place qui t'a été réservée !

Vive Dieu si où passe ce petit enfant le père ne passe aussi !

De quel prix est le monde auprès de la vie ? et de quel prix la vie, sinon pour la donner ?

Et pourquoi se tourmenter quand il est simple d'obéir ?

C'est ainsi que Violaine aussitôt toute prompte suit la main qui prend la sienne.

PIERRE DE CRAON. — O père ! C'est moi le dernier qui l'ai tenue dans mes bras, car elle se confiait en Pierre de Craon, sachant qu'il n'y a plus désir en son cœur de la chair.

Et le jeune corps de ce frère divin était entre mes bras comme un arbre coupé qui penche !

Déjà comme l'ardente couleur de la fleur de grenade de tous côtés se fait voir sous le bourgeon qui ne la peut plus enclore,

La splendeur de l'ange qui ne sait point la mort s'emparait de notre petite sœur.

Et l'odeur du paradis entre mes bras s'exhalait de ce tabernacle brisé.

— Ne pleure point, Jacques, mon ami.

ANNE VERCORS. — Ne pleure point, mon fils.

JACQUES HURY. — Pierre, rends-moi cet anneau qu'elle t'a donné.

PIERRE DE CRAON. — Je ne le peux plus !
Pas plus que l'épi complet ne peut rendre
Le grain dans la terre d'où sort sa tige.

De cette miette d'or j'ai fait une gemme embrasée.

Et le vaisseau de ce jour sans couchant où le froment éternel est déposé.

Justitia est finie et seule la femme encore lui manquait

Que je mettrai à la fleur de mon lys suprême.

ANNE VERCORS. — Tu es puissant en œuvres, Pierre, et j'ai vu sur mon chemin les églises que tu as enfantées.

PIERRE DE CRAON. — Béni soit Dieu qui a fait de moi un père d'églises,

Et qui a mis l'intelligence dans mon cœur et le sens des trois dimensions !

Et qui m'a interdit comme un lépreux et libéré de tout souci temporel,

Afin que de la terre de France je suscite Dix Vierges Sages dont l'huile ne s'éteint pas, et compose un vase de prières !

Qu'est cette *âme* ou cheville de bois que le luthier insère entre la face et le dos de son instrument,

Auprès de cette grande lyre enfermée et de ces Puissances columnaires dans la nuit dont j'ai calculé le nombre et la distance ?

Je ne taille point du dehors un simulacre.

Mais comme le père Noé, du milieu de mon Arche énorme,

Je travaille au dedans et de partout vois tout qui monte à la fois !

Et qu'est-ce qu'un corps à sculpter au prix d'une âme à enclore

Et de ce vide sacré que laisse le cœur révérent qui se retire de devant son Dieu ?

Rien n'est trop profond pour moi : mes puits percent jusqu'aux eaux de la Veine-mère.

Rien n'est trop élevé pour la flèche qui monte au ciel et dérobe à Dieu la foudre !

Pierre de Craon mourra, mais les Dix Vierges ses filles

Demeureront comme le vaisseau de la Veuve

Où se renouvelle sans cesse la farine, et la mesure sacrée de l'huile et du vin.

ANNE VERCORS. — Oui, Pierre. Qui se confie à la pierre ne sera pas déçu.

PIERRE DE CRAON. — O que la pierre est belle et qu'elle est douce aux mains de l'architecte! et que le poids de son œuvre tout ensemble est une chose juste et belle !

Qu'elle est fidèle, et comme elle garde l'idée, et quelles ombres elle fait !

Et qu'une vigne fait bien sur le moindre mur, et le rosier dessus quand il est en fleurs,

Qu'il est beau, et que c'est réel ensemble !

Avez-vous vu ma petite église de l'Epine qui est comme un brasier ardent et un buisson de roses épanouies ?

Et Saint Jean de Vertus comme un beau jeune homme au milieu de la Craie Champenoise ? Et Mont-Saint-Martin qui sera mûr dans cinquante ans ?

Et Saint-Thomas de Fond-d'Ardenne qu'on entend le soir appeler comme un taureau du milieu de ses marécages ?

Mais Justitia que j'ai faite la dernière, Justitia ma fille est plus belle !

ANNE VERCORS. — J'irai y faire ex-voto de mon bâton.

PIERRE DE CRAON. — Elle-même est dédiée dans mon cœur, rien n'y manque plus, elle ne fait plus qu'un morceau.

Et pour le faîte,

J'ai trouvé la pierre que je cherchais, non détachée par le fer,

Plus douce que l'albâtre et d'un grain plus serré que la meule.

Comme les frêles os de la petite Justitia servent de base à mon grand édifice,

C'est ainsi qu'à son sommet en plein ciel je mettrai cette autre Justice,

Violaine la lépreuse dans la gloire, Violaine l'aveugle dans le regard de tous.

Et je la représenterai les mains croisées sur la poitrine, comme l'épi encore à demi prisonnier de ses téguments,

Et les deux yeux bandés.

ANNE VERCORS. — Pourquoi les yeux bandés ?

PIERRE DE CRAON. — Afin qu'elle écoute mieux, ne voyant pas,

Le bruit de la ville et des champs, et la voix de l'homme avec la voix de Dieu en même temps.

Car elle est Justice elle-même qui écoute et conçoit dans son cœur le juste accord.

La voici qui est un refuge contre l'intempérie et un ombrage contre la canicule.

JACQUES HURY. — Mais Violaine n'est pas une pierre pour moi et la pierre ne me suffit pas !

Et je ne veux pas que la lumière de ses yeux si beaux soit couverte !

ANNE VERCORS. — Celle de son âme est avec nous. Je ne t'ai pas perdue, Violaine ! Que tu es belle, mon enfant !

Et que la fiancée est belle quand au jour de ses noces elle se montre à son père dans sa robe magnifique, avec un charmant embarras.

Marche devant, Violaine, mon enfant, et je te suivrai. Mais tourne parfois le visage vers moi, afin que je voie tes yeux !

Violaine ! Elisabeth ! bientôt je suis de nouveau avec vous !

Pour toi, Jacques, fais ta tâche, comme j'ai fait la mienne, à ton tour ! La fin est proche,

La voici qui m'est donnée, du jour, et de l'année, et de la vie !

Il est six heures. L'ombre du Grès-qui-va-boire atteint e ruisseau.

L'hiver vient, la nuit vient. Un peu de nuit maintenant,

Cette courte veille encore !

Toute ma vie j'ai travaillé avec le Soleil et je l'ai aidé à sa tâche.

Mais maintenant, tout seul, il me faut commencer la nuit,

A la chaleur du feu, à la clarté de la lampe.

PIERRE DE CRAON. — O agriculteur, ton œuvre est achevée. Vois la campagne vide, vois la terre moissonnée et déjà la charrue entame l'éteule!

Et maintenant ce que tu as commencé, c'est à moi de le parfaire.

Comme tu as ouvert le sillon, je creuse le silo, je prépare le tabernacle.

Et comme ce n'est pas toi qui mûris la moisson, mais le soleil, ainsi la grâce.

Et nul s'il ne sort du grain ne sera de l'épi.

Et certes Justice est belle. Mais combien plus beau

Cet arbre fructifiant de tous les hommes que la semence eucharistique engendre en sa végétation.

Cela fait une seule figure qui tient à un même point.

Ah, si tous les hommes comme moi comprenaient l'architecture,

Qui voudrait

Faillir à sa nécessité et à cette place sacrée que le Temple lui assigne ?

ANNE VERCORS. — Pierre de Craon, tu as beaucoup de pensées, mais pour moi ce soleil me suffit qui va s'éteindre.

Toute ma vie j'ai fait la même chose que lui, la culture de la terre, me levant et rentrant avec lui.

Et maintenant j'entre dans la nuit et elle ne me fait pas peur, et je sais que là aussi tout est clair et réglé, en la saison de ce grand hiver Céleste qui met toute chose en mouvement.

Le ciel de la nuit où tout est travail et qui est comme un grand labour, et une pièce d'un seul tenant,

Et le Colon éternel y pousse les Sept Bœufs, l'œil fixé sur une étoile immuable,

Comme nous autres sur la branche verte qui marque le bout du sillon.

Le soleil et moi, côte à côte,

Nous avons travaillé, et ce qui sort de notre travail ne nous regarde pas. Le mien est fait.

Je me suis uni à la nécessité et maintenant je voudrais m'y dissoudre.

La paix, pour qui la connaît, la joie

Et la douleur y entrent pour des parts égales.

Ma femme est morte. Violaine est morte. Cela est bien.

Je ne désire plus tenir cette frêle vieille main ridée. Et pour Violaine, à huit ans, quand elle venait se jeter contre mes jambes,

Comme j'aimais ce petit corps robuste ! Et peu à peu l'impétueuse gaminerie de la rieuse

S'était fondue dans l'attendrissement de la jeune fille, dans la peine et le poids de l'amour, et déjà quand je suis parti,

Je voyais dans ses yeux parmi les fleurs de ce printemps s'en lever une inconnue.

PIERRE DE CRAON. — La vocation de la mort comme un lys solennel.

ANNE VERCORS. — Bénie soit la mort en qui toute pétition du *Pater* est comblée.

PIERRE DE CRAON. — Pour moi c'est dès cette vie que d'elle-même et de ses lèvres innocentes

J'ai reçu libération et congé.

(*Le soleil est dans la partie gauche du ciel, à la hauteur d'un grand arbre*)

ANNE VERCORS. — Voici le soleil dans le ciel,

Comme il est sur les images quand le Maître réveille l'ouvrier de la Onzième Heure.

(*On entend craquer la porte de la grange*)

JACQUES HURY. — Qu'est-ce que cela ?

ANNE VERCORS. — C'est la paille qu'on va chercher dans la grange

Pour mettre au fond de la fosse.

(*Silence. — Bruit de battoir au loin*)

VOIX D'ENFANT AU DEHORS :

Marguerite de Paris !
Prête-moi tes souliers gris !
Pour aller en paradis !
Qu'i fait beau !
Qu'i fait chaud !
J'entends le petit oiseau !
Qui fait pi i i i !

JACQUES HURY. — Ce n'est point la porte de la grange, c'est le cri de la tombe qui s'ouvre !

Et m'ayant regardé de ses yeux aveugles celle que j'aimais passe de l'autre côté.

Et moi aussi je l'ai regardée comme un aveugle et sans preuves je n'ai point douté,

Je n'ai point douté de celle qui l'accusait.

J'ai fait mon choix, et celle que j'ai choisie,

Elle m'a été donnée. Que dirai-je ? Cela est bien ainsi.

Cela est bien ainsi.

Le bonheur n'est point pour moi, mais le désir ! il ne me sera pas arraché.

Et non point Violaine radieuse et intacte,

Mais la lépreuse au dessus de moi penchée avec un amer sourire et la plaie dévorante à son côté !

(*Silence*)

(*Le soleil est derrière les arbres. Il brille à travers les branches. Le dessin des feuilles couvre la terre et les personnages assis. Ça et là une abeille d'or brille dans un trou de la lumière*)

ANNE VERCORS. — Me voici assis, et du haut de la montagne je vois tout le pays à mes pieds.

Et je reconnais les routes, et je compte les fermes et les villages, et je les connais par leurs noms et tous les gens qui y habitent.

La plaine par cette échappée à perte de vue vers le Nord !

Et ailleurs, se relevant, la côte autour de ce village forme comme un théâtre.

Et partout, à tout moment,

Verte et rose au printemps, bleue et blonde l'été, brune l'hiver ou toute blanche sous la neige,

Devant moi, à mon côté, autour de moi,

Je ne cesse point de voir la Terre, comme un ciel fixe tout peint de couleurs changeantes.

Celle-ci ayant une forme aussi particulière que quelqu'un, est toujours là avec moi présente.

Maintenant c'est fini.

Que de fois ne suis-je pas sorti de mon lit, allant à mon ouvrage !

Et maintenant voici le soir, et le soleil ramène les hommes et les animaux comme avec une main.

(*Il se lève lentement et péniblement, et étend lentement les bras de toute leur longueur, tandis que le soleil devenu jaune le couvre*)

Ah ! ah !

Voici que j'étends les bras dans les rayons de soleil, comme un tailleur qui mesure l'étoffe.

Voici le soir ! Aie pitié de tout homme, Seigneur, à ce moment qu'ayant fini sa tâche il se tient devant toi comme un enfant dont on examine les mains.

Les miennes sont quittes. J'ai fini ma journée ! J'ai semé le blé et je l'ai moissonné, et dans ce pain que j'ai fait tous mes enfants ont communié.

A présent j'ai fini.

Tout-à-l'heure il y avait quelqu'un avec moi.

Et maintenant la femme et l'enfant s'étant retirés,

Je reste seul pour dire grâces devant la table desservie.

Toutes deux sont mortes, mais moi

Je vis, sur le seuil de la mort et une joie inexplicable est en moi !

(L'Angelus sonne à l'église d'en bas.
Premier coup de trois tintements)

JACQUES HURY, *sourdement.* — L'Ange de Dieu nous avertit de la paix et l'enfant tressaille dans le sein de sa mère.

(Deuxième coup)

PIERRE DE CRAON. — " Hommes de peu de foi, pourquoi pleurez-vous ? "

(Troisième coup)

ANNE VERCORS. — " Parce que je vais à mon père et à votre père. "

(Profond silence. Puis, volée)

PIERRE DE CRAON.— Ainsi parle l'Angelus comme avec trois voix, ainsi en Mai,

Quand l'homme non-marié s'en revient, ayant enterré sa mère, chez lui,

" Voix-de-la-Rose " cause dans le soir d'argent.

O Violaine ! ô femme par qui vient la tentation !

— Car ne sachant encore ce que je ferais, j'ai regardé où tu fixais le noir des yeux.

Certes j'ai toujours pensé que c'était une bonne chose que la joie.

Mais maintenant j'ai tout !

Je possède tout sous les mains, et je suis comme quelqu'un qui, voyant un arbre chargé de fruits,

Etant monté sur l'échelle, il sent plier sous son corps le profond branchage.

Il faut que je parle sous l'arbre, comme la flûte qui n'est ni basse, ni aiguë ! Comme l'eau

Me soulève ! L'action de grâces descelle la pierre de mon cœur !

Que je vive ainsi ! Que je grandisse ainsi mélangé à mon Dieu, comme la vigne et l'olivier.

(*Le soleil se couche. — MARA tourne la tête vers son mari et le regarde*)

JACQUES HURY. — La voici qui me regarde. La voici qui revient vers moi avec la nuit !

(*Son d'une cloche fêlée tout près. — Premier coup*)

ANNE VERCORS. — C'est la petite cloche des sœurs qui sonne l'Angelus à son tour.

(*Silence. Puis on entend une autre cloche très haut, Monsanvierge, qui sonne la triple note à son tour, admirablement sonore et solennelle*)

JACQUES HURY. — Ecoutez !

PIERRE DE CRAON. — Miracle !

ANNE VERCORS. — C'est Monsanvierge qui ressuscite ! L'Ange retentissant une fois encore

Aux cieux et à la terre attentifs fait l'annonce accoutumée.

PIERRE DE CRAON. — Oui, Voix-de-la-Rose, Dieu est né !

(*Second coup de la cloche des sœurs. Elle frappe la troisième note en même temps que Monsanvierge la première*)

ANNE VERCORS. — Dieu s'est fait homme!

JACQUES HURY. — Il est mort !

PIERRE DE CRAON. — Il est ressuscité !

(*Troisième coup de la cloche des sœurs. Puis volée.*

Pause. Puis on entend, perdu et presque indistinct la triple note du troisième coup dans les hauteurs)

ANNE VERCORS. — Ce n'est point le coup de l'Angelus, c'est la sonnerie de la communion !

PIERRE DE CRAON. — Les trois notes comme un sacrifice ineffable sont recueillies dans le sein de la Vierge sans péché.

(*Ils gardent tous le visage tourné en haut, prêtant l'oreille et comme attendant la volée, qui ne vient point*)

EXPLICIT

PAUL CLAUDEL.

QUAND LE PRINTEMPS REVIENDRA

Toi en qui un brillant esprit vivait, et consumait cette robe éphémère qui cachait faiblement son éclat! ici ses cendres trouvent un tombeau, mais sous cette pyramide tu n'es pas....

SHELLEY

I

Quand le printemps reviendra,

Le violier couleur de safran, la sombre primevère aux bords veloutés, le lilas dont chaque thyrse contient un vase de parfums qui ne dure qu'un jour, et le bel hyacinthe, refleuriront au jardin qui, mieux que " les sables d'un lointain et solitaire rivage ", conserve encore la trace de tes petits pas.

II

Déjà de tendres pousses de sureaux annoncent la saison reverdissante, l'air est plein d'un pâle et brumeux bourgeonnement, les amandiers éclosent

un mois plus tôt cette année ; et toi, mon doux enfant, où es-tu ?

III

" Où es-tu, mon doux enfant ? " Ah ! plus loin que " les feuilles et les herbes vivantes ", plus loin, bien plus loin que les iris, les lis et les boules-de-neige qui croissent autour de ta tombe, et qui ne sauraient combler ta faim et ton amour que d'une nourriture corruptible et périssable !

IV

Que cette main est froide ! Hélas ! qu'elle est froide, cette petite main qui, déliée de son serment de conduire jusqu'au seuil de la vieillesse ceux-là de qui tu tenais le souffle, et qui avaient insufflé l'esprit sous ton front, a tout-à-coup laissé choir le léger fardeau de vie qu'elle avait reçu en partage,

V

Mais non si froide cependant qu'elle ait pu flétrir et glacer les anémones et les narcisses dont elle froissait à peine la délicate chair, et qui, maintenant encore, même après tant de jours, et ne respirant, pour toute brise bienfaisante, que la dure haleine du gel, gardent intactes et non ternies, leur forme et leur odorante blancheur !

VI

Et si l'on casse leur tige creuse, loin qu'elle soit desséchée, il y perce encore une humide sueur, une goutte liquide qui perle et roule au long des vertes fibres, une larme d'un orient sans prix puisée sans doute à quelque surnaturelle rosée.

VII

Quand le printemps reviendra....

Ah ! se peut-il vraiment qu'il revienne ! Sur le vieux mur écaillé de mousse et de soleil, une pâle chaleur de février dore ce jeune plant de lierre dont les grappes tresseront des guirlandes pour la joie de septembre et le plantureux octobre, et le réséda jaune et vermeil embaume aux fentes de la pierre où il semble que nulle semence, si humble qu'elle fût, ne saurait germer et fleurir.

VIII

Mais qui prétend qu'il est emblème de santé ? Et toi, qui t'enchantais de celui-ci et de sa florissante abondance, tes yeux se sont fermés à la beauté du monde ; et dans l'automne où tout ruisselle d'ivresse, de plénitude et de fruits éclatés, déjà tu découvrais, ô toi si jeune ! le secret d'une mélancolie si tendre que, s'il était permis aux anges d'en ressentir, ils n'en connaîtraient pas de plus douce.

IX

Il faut se marier, papillons couleur de neige....

Ainsi chantais-tu, mon doux oiseau, d'une voix si pure, cristalline et fragile qu'elle eût transpercé d'amour l'âme la plus endurcie. Ainsi chantais-tu, peut-être en mémoire de cette calme et décroissante après-midi où l'azur décoloré de l'automne, les chênes tournant en rond sur la pelouse sylvestre, et le bois au loin, n'étaient qu'un blanc, poudroyant et léger tourbillonnement d'ailes.

X

Au centre de la clairière, fleurissait un datura dégénéré, dont les graines furent déposées là par qui sait quel oiseau, qui sait quel souffle venu de quel jardin de l'Equateur sur des lieues d'air et de mer. Ses pâles cloches avaient perdu leur charme vénéneux ; et, tout autour, de brunes graminées bâtissaient de ces cavernes de gazon où l'on s'imagine, tout enfant, qu'il ferait bon de se blottir, pour entendre bruire le vent, sans fin, par leurs centaines de fissures mélodieuses.

XI

Et c'est par centaines aussi, par centaines et par milliers, et tous couleur de neige, qu'il en venait,

des papillons, comme dans ce chant que tu modulais à lèvres presque fermées, sur un si faible ton qu'il semblait un murmure de l'âme.

C'est par milliers et par centaines qu'il en flottait, aussi loin que les yeux pouvaient percer, à travers le sous-bois mol et bleu où la tiède splendeur d'octobre finissant versait un abîme de sérénité dorée, et sur les branches qui les gaspillaient avec faste, comme si tous les cotonniers des îles eussent épanché leurs gousses immaculées en suspens dans une brise moins nonchalante que leur essence de soie.

XII

Il en sortait, eût-on dit, de la terre chaude et bénie ; ils venaient follement boire à ces frêles hampes de fleurs, blanches comme eux, qui, froissées au creux de la main, ou bien séchées dans un livre ou dans le pli d'un vêtement, exhalent un arome de foins fauchés, et font asseoir, l'hiver, dans les chambres étroitement closes, une enivrante soirée de Juin,

Et jusque par-delà le ciel visible, tout l'éther adorablement tremblait à cette heureuse palpitation des ailes de Psyché.

XIII

C'est sans doute alors que tu sentis frémir les

tiennes, et s'agiter au-dedans de toi-même un silencieux et irrésistible désir de te fondre où il n'y a rien que lumière, azur et joie,

O toi qui renfermais sous la forme la plus touchante, des perfections si tendres qu'elles n'ont pu supporter longtemps le terrestre contact, ni les premiers effleurements de la vie.

XIV

Toutes les fées s'étaient penchées sur ton berceau.

Non point celles de l'humaine félicité ni du contentement selon le souhait du monde, mais les divinités redoutables qui donnent le goût de la tristesse, l'inclination à souffrir, l'amour du silence et la tendresse contenue.

Et elles t'avaient aussi visité, celle-là qui nourrit la beauté des apparences, de la plus profonde misère du cœur, et celle, plus terrible encore, qu'on nomme la sombre et douloureuse Musique.

XV

Comment ne t'aurait-elle pas comblé de tous ses dons ?

Tu la respirais dès avant ta naissance. C'est elle qui faisait monter de ton âme à tes lèvres, — de ton âme vraiment, et du plus profond de ton âme ! — ces airs si tristes et si beaux où toute une

immémoriale suite d'enfances rêveuses et passionnées a mis son ardeur, sa complaisance et sa langueur de vivre,

Et qui te les faisait reprendre à ton tour sur un ton si bas, si bas qu'ils n'exprimaient déjà plus par ta bouche que l'inexprimable monotonie des jours, et toujours transposés, — ah ! toujours ! — selon le mode mineur.

XVI

Tant d'amour avait veillé sur toi, et, pour mieux te charmer, cet amour s'était fait mélodie ! Il prenait sa source si profond et si haut, qu'il ne pouvait se manifester que par le chant,

Et par ces indistinctes mesures de paroles sans suite que les nouvelles accouchées, tenant dans leur main brûlante une main plus frémissante et plus faible qu'un oiseau pris au piège, improvisent sur des thèmes de leur invention, mais toujours, — ah ! toujours ! — sur le nombre le plus sublime de l'âme,

Comme pour en faire une armure à leur nouveau-né contre les périls de la vie et l'incertitude du lendemain, et surtout s'enivrer elles-mêmes d'une aussi divine et inguérissable tristesse.

XVII

Non, trop d'amour t'avait marqué dès cette

terre, cette terre où il ne reste de toi que l'empreinte rapprochée de tes petits pieds, comme de quelqu'un qui aurait fait soudain son ascension vers les espaces invisibles, sans laisser de soi d'autres traces.

Cette empreinte, ni la pluie ne l'effacera, ni le vent ne peut la réduire en poussière, et les moineaux des toits y viendront manger encore le pain que tu leur émiettais, et qui désignait le chemin du retour aux frères du Petit Poucet perdus dans la forêt de la légende.

XVIII

Que de belles histoires je t'ai contées !

Toutes celles où les fées aux robes de feuilles de rose ou de rayons de ver-luisant font aux pauvres mortels un cortège d'enchantements : la Belle-au-Bois-dormant, le carrosse de Cendrillon, les malheurs de la Princesse Peau-d'Ane, et l'Oiseau-Bleu, et ces récits des temps anciens où les animaux parlaient. Et toi, tu ne cessais de demander : encore ! tellement tu frissonnais d'aise et de désir à l'ouïe de ces délicates aventures.

Mais elles ne te laissaient point étonné ; leurs merveilles se changeaient en réalité pour toi. Hélas ! comment pouvais-tu vivre, puisque l'étrange et le surnaturel étaient dès lors le naturel royaume où tu te mouvais avec tant de douceur, et sur l'aile

de ces silences qui te rendaient absent et déjà détaché de ce monde !

XIX

Et tu savais aussi la belle Aude qui tomba morte à la nouvelle de Roland tué à Roncevaux ; et Charles, le Marteau des Arabes, qui fut vainqueur à Poitiers ; et le Vase de Soissons, d'où la Chrétienté française est sortie ; et Celle de Domrémy, qui parlait aux Saintes, pendant que ses compagnes dansaient autour de l'Arbre-aux-Dames ;

Et cette nuit de Noël de l'an 800 où Charlemagne fut couronné empereur et prit dans sa main le jeune Occident lourd et plein comme la boule terrestre, au milieu d'un tonnerre d'adorations et de clameurs, et d'un jubilé de nations et de peuples qui faisait converger à Rome toute l'Europe Carlovingienne !

XX

Noël ! Noël ! Passage d'Anges aux longues traînes horizontales sur la paix des campagnes, à minuit, quand le cristal du firmament tremble et résonne d'un cantique de paix et de bonne volonté! Et l'écho de leurs voix se prolongeait encore, et quelques jours à peine avaient passé depuis qu'ils guidaient à Bethléem la caravane des Rois Mages, que, soudain ravisés, ils détournaient leur vol

penché vers toi et, remontant tout aussitôt vers les cieux, ils t'emportaient dans leur troupe, pour mieux tromper ton impatience et ton espoir de la Noël prochaine, d'une Noël qui ne finira jamais, jamais !

XXI

Car tu choisis, pour cesser ton exil, un Vendredi, jour de la Vierge, et tu voulus attendre que le tintement du premier coup de minuit t'introduisît à l'éternité par ce triomphal Treize Janvier où tombe le Baptême de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

C'est pourquoi nous avons mis sous ta tête, ta tête dont les boucles précieuses et non encore détendues n'eurent jamais oreiller plus sacré, cette royale tunique, cette robe de dentelle et de lin, immergeant ce qui reste de toi dans les ondes d'une incorruptible fontaine baptismale.

XXII

Et nous t'avons conduit, au long des champs où pointe l'herbe nouvelle, une après-midi de dimanche, par un crépuscule tiède, transparent et doré, qui laissait glisser ton cortège suprême comme une procession de fête, jusqu'à la demeure scellée et basse où tu es allé rejoindre ceux qui ne t'ont jamais connu, et celle-ci, la dernière partie, qui t'aima tant, et quelques mois à peine.

Et depuis lors, dans la chambre où tu t'es endormi, la paume de tes mains tournée en dehors vers ce Midi d'où t'est venue la lumière, il flotte un insaisissable parfum qui n'est ni d'encens, ni de roses, ni d'aromates, mais de toi seul et de ton immatérielle présence résolue en un baume spirituel, et pourtant sensible, et si doux ! comme tout ce qui était toi.

XXIII

Maintenant tu dors, et même en t'adressant à travers la pierre ce silencieux appel qui monte des plus secrètes profondeurs de l'âme à qui l'âme seule répond, tu ne t'éveillerais pas.

Tu dors, et quelque part, sur la terre, il y a des cloîtres en prière où toute la tranquillité du monde se confine dans un bonheur perpétué de marbre, de soleil et d'azur ; des vallées élues de Dieu, pleines d'eaux murmurantes, qui voient leurs vertes pentes inclinées descendre vers un abîme de calme et de méditation bénie ; des villages perdus où la vie coule insensible, et qui ne sont, même de près, que d'heureux toits de tuiles émergeant sur un gouffre de feuilles, et menant, chacun à l'écart de l'autre, une existence lente et retirée d'hommes et de bêtes domestiques.

Tu dors, douce clarté, et le printemps va revenir !

XXIV

Qu'il revienne donc, et s'achemine pas à pas jusqu'à cette veillée de la Saint-Jean où il se remet aux bras de l'été qui danse avec les feux de joie !

Que les souffles furieux et tièdes de l'Equinoxe ébranlent les fondements de la mer, et viennent déclore sous la terre la pâle violette, la rose-mousse et le muguet d'argent ! toi, tu reposes,

Et j'écoute si le vent de la nuit n'est pas toi qui heurtes à la vitre, et dis : je suis là ! comme l'enfant du conte qu'on avait égaré dans les bois, et qui, par miracle, avait retrouvé sa maison, sa maison qui l'attendait toujours, bien qu'on y sût qu'il ne devait jamais plus revenir.

XXV

Ah ! ne t'éveille pas ! Là où tu es, plus rien, pas même l'univers écroulé, ne saurait désormais t'atteindre. Ferme-les, ces beaux yeux, ces yeux qui n'avaient pas de fond ni de limites, sur ce profil si pur, sur le contour de ces joues où plus une veine de pourpre ne circulait, mais qui laissaient, comme la transfusion d'une lumière intérieure, affleurer à leur albâtre divinement modelé par les doigts de la Mort enfantine, l'éclat inextinguible et voilé de la lampe de l'Ame.

Où tu n'es vraiment pas, Substance chérie, il n'y a qu'une dépouille tant caressée, et cette chair mortelle embaumée dans une atmosphère de fleurs. Mais où tu es, en esprit et en essence, là commence et se poursuit pour toi, et pour nous aussi qui ne vivons que de toi, toute une éternité bienheureuse.

Février 1911.

François-Paul Alibert.

LA FÊTE ARABE[1]

V

De Ben Nezouh à Guerrara, où j'espérais rencontrer le Docteur, il y a cinq ou six jours de voyage. L'itinéraire le plus pratique est de gagner Laghouat à cheval ou à mulet; on y rejoint la diligence qui fait le service de Ghardaïa, capitale du Mzab; et de là, en deux jours de route on arrive à Guerrara. Mammo me procura un guide ; quant à me trouver un cheval il n'y fallait pas songer : les chevaux, à Ben Nezouh, avaient suivi la fortune des Arabes; on ne trouvait plus dans l'oasis que des mulets ou des ânes.

Sur le seuil de l'auberge, le Maltais et sa femme me souhaitaient bon voyage ; le pauvre El Malti s'empressait avec un zèle inutile autour de ma monture ; mon guide espagnol avalait une dernière lampée d'anisette. Sur la place, l'Hôtel de ville avec ses lions de zinc endormis aveuglait de blancheur; dans la mosquée, sous les arcades, des tréteaux attendaient les denrées du marché. La lumière répandait partout avec indifférence, sur ce faubourg de briques, comme autrefois sur le village de boue, ses magnificences orientales ; mais la rhaïta et le bendir ne m'accompagnèrent pas de leur musique forcenée, ni les

[1] Voir le numéro 39 de *la Nouvelle Revue Française*.

cris des enfants, ni les you-you des femmes ; aucune mousseline, aucun diadème d'or, aucun œil curieux sous ses voiles, aucun grave burnous, aucun éblouissant cortège ne parut sur le seuil des maisons aux toits rouges : la Fête Arabe était finie.

Avec quelle allégresse je vis s'éloigner derrière moi la sinistre banlieue. Il me semblait que jamais je ne trouverais assez d'air pur, de vie primitive et de lumière, pour me délivrer l'esprit des affreuses images que j'emportais de l'oasis. Mais à mesure que j'avançais, ces impressions désolées se renforçaient d'étape en étape de tout ce qui se présentait à ma vue. Cette chose vague, impersonnelle, qui n'appartient en propre à aucune nation d'Europe et qui leur est commune à toutes, cette chose sans forme, sans visage qu'on appelle de ce mot indéterminé le progrès, ne laissera-t-elle donc rien subsister dans le monde qui ne soit à son image ? Le malfaisant génie, que j'avais vu à l'œuvre dans le faubourg italo-espagnol, n'a pas besoin d'être là, en personne, pour exercer ses ravages: il blesse, il tue, il envoie la mort de loin ; il est pour les vieux pays, les vieilles civilisations, les activités séculaires, un ennemi invisible, autrement redoutable que le soleil, le sirocco et la soif. Tout ce que je voyais sur mon chemin retournait au désert et à la mort. Personne sur ces pistes du Sud, ni troupeaux, ni caravanes ; l'ancienne vie qui avait dû animer ces solitudes semblait tout à fait suspendue, et dans les rares villages, qui de loin en loin disaient encore que tout ici n'était pas abandon, l'existence paraissait réduite à rien. Ksar el Hairane, El Asafia ! pauvres séjours du désespoir, oasis mourantes, touchants ilots de verdure, maigre troupeau

de palmiers faméliques autour des cubes de boue noirâtre que sont les maisons du désert ! Comment y a-t-il encore des hommes pour s'obstiner dans vos demeures ! Comment y trouvent-ils encore ce peu de joie, ce rien de bonheur, nécessaire pourtant à la vie ? Mais moi-même, après tout, n'ai-je pas vécu là de ces minutes qui font sentir dans toute sa force animale le simple bonheur que c'est de vivre. Sous ces petites palmeraies impressionnantes d'isolement et de résignation, j'ai connu le délice de se désaltérer à l'eau un peu terreuse qui coule dans la séguia, lorsqu'après le froid de la nuit, le soleil brûlant dès l'aurore met un goût de fièvre à la bouche et oblige à fermer les yeux ; le plaisir d'apaiser sa faim avec des dattes qu'on entrecoupe d'une gorgée de lait ; la douceur d'une pièce obscure après l'éblouissement de la lumière, et surtout j'ai fait l'épreuve de cette antique vertu que l'Europe a désapprise : l'accueil empressé de l'étranger, le respect religieux de l'hôte, la noble familiarité du désert.

A Laghouat, je quittai mon guide et mon mulet espagnols pour monter dans la diligence. Après avoir traversé tout un jour de mornes étendues violâtres, parsemées d'alfa jaune paille, nous arrivâmes au soir tombant dans le pays des Dhayas, cette étrange région forestière qui barre de l'est à l'ouest, sur une largeur de quelques kilomètres, l'extrême sud de la Province d'Alger. On est ici dans le *Bled el Ateuch*, le pays de la soif ; nombreux sont les tas de cailloux qui marquent, çà et là, la tombe de quelque voyageur égaré ; pas d'eau, pas de sources, pas de puits, pas de nappe souterraine ; si profondément que l'on creuse, toujours le sable et le rocher. Par quel miracle ont-ils poussé ces arbres magnifiques, ces betoums

d'un beau velours sombre, aux branches croisées, crochues, enchevêtrées, au feuillage menu, feutré, impénétrable au soleil, vraie charmille du désert, tous tondus à la même hauteur par la dent des chameaux, comme un pré aérien? Ils se rassemblent à dix, à douze, formant de véritables tribus autour de cuvettes si peu profondes que l'œil les distingue à peine, et que couvre une terre criblée, pour ainsi dire, au tamis, tandis que le plateau tout autour offre l'aspect d'un macadam sur lequel n'a pas passé le rouleau.

Tout un jour, nous circulons dans ce surprenant paysage de verdure, de fraîcheur et d'ombre, d'aridité, de terre funèbre et de ciel embrasé. Puis les tribus agrestes se font de moins en moins nombreuses ; parfois, encore un betoum, sentinelle égarée, perdue dans la solitude ; et après, c'est la Chebka, un filet inextricable d'effroyables ravins, un chaos de falaises sans trace de végétation aucune, surplombées de rochers gris qui brillent en dessous comme des braises, et que sillonnent des torrents de cailloux noirs.

Le quatrième jour du voyage, notre pauvre diligence, qui se traînait depuis trente heures dans cet enfer de pierrailles, nous monta par les mille détours d'une route, qui semblait à jamais prisonnière de ce dédale, sur le bord du plateau d'où l'on découvre à ses pieds la sainte vallée du Mzab. Aussi loin que s'étend la vue, de vastes champs de sable rose. Des petits murs de terre sèche, des monticules et des pylônes surgissent bizarrement de cette plaine teintée des couleurs de l'aurore : on croirait voir le chantier d'une ville en construction, ou les restes d'une cité disparue. Çà et là, de tristes palmiers, qui penchent leurs palmes flétries sur les maçonneries décrépites, donnent à ces petites ruines l'aspect d'étranges mausolées.

Au centre de ces aridités, sur une colline en pain de sucre, une ville fantôme apparaît, rose elle aussi, du même rose tendre que tout le pays qui l'environne, mais criblée de trous d'ombre, de centaines d'arcades orientées vers la Mecque, et qui lui donnent l'air de quelque énorme ruche suspendue au rocher. Au delà, une tache bleue, un peu d'ombre sur le sable, une petite palmeraie. Et cette tache bleue, ces constructions énigmatiques, ces palmiers funéraires, ce sont là les derniers vertiges de ce qui formait, il n'y a pas un siècle encore, les plus beaux jardins du Sud.

Ici, il y a plus de neuf cents ans, des Musulmans puritains sont venus chercher un refuge contre les persécutions de leurs coreligionnaires, et, miracle de la volonté soutenue par un sentiment mystique, ils transformèrent ces vallées de la mort en d'immenses jardins verdoyants. Tandis que leurs enfants et leurs femmes, conformément à la loi, restaient dans la pieuse vallée, eux s'en allaient commercer dans le Nord, et chaque année ils revenaient apporter à la terre bénie l'argent gagné sur les routes du trafic. Cette ingrate contrée du Mzab, qui n'avait d'abord été que l'abri de leur foi, devint pour eux un luxe, un paradis terrestre. Tous ces petits murs bas, qui sillonnent la plaine en tous sens, sont l'inextricable réseau des rigoles qui fertilisaient ces sables; ces monticules de terre sèche marquent la place d'anciens puits ; ces pylônes ont supporté des poulies, et sur ces plans de terre inclinés, durant des siècles et des siècles, les esclaves noirs du Soudan, les chameaux et les ânes ont tiré infatigablement la corde qui faisait monter l'eau.

Aujourd'hui, la sainte vallée est bien déchue de son

ancienne splendeur. Dans le Mzab, comme à Ben Nezouh et dans toutes les oasis rencontrées sur mon chemin, le progrès a fait son œuvre. Tous ces marchands mzabites, si prospères autrefois, sont maintenant ruinés ; les villes et les villages où s'exerçait leur commerce se sont vidés de leurs habitants arabes, ou bien ceux-ci sont devenus si pauvres que l'idée seule de trafiquer avec eux apparaît comme une triste ironie. On en trouve encore dans nos villes, de ces marchands puritains : on les reconnaît aisément à leur turban qui est plat, et à je ne sais quel air protestant répandu sur leur personne. Ils exercent de petits métiers, ils sont fruitiers, bouchers, épiciers, fort habiles, économes. Eux aussi, chaque année, reviennent apporter à la terre des ancêtres le gain de la saison, le petit couffin où les douros se dissimulent sous les fruits et les provisions du voyage. C'est une goutte d'eau dans le désert, cela ne suffit plus à l'entretien de ces jardins coûteux et magnifiques. Les puits se sont comblés, les canaux ont été envahis par le sable. Parfois encore un faible bruit, un grincement de poulie monte dans le silence : on tire de l'eau quelque part ; et ce grincement de poulie semble le cri de cette terre assoiffée, le dernier soupir de la volonté mystique qui s'est déployée jadis si puissamment dans ces lieux, et qui ne se résigne pas à mourir.

Avec le crépuscule, la diligence fit son entrée bruyante dans la ville fantôme, la sainte Ghardaïa. Je passai la nuit dans le quartier réservé aux Roumis, aux prostituées, aux entremetteurs et aux marchands d'alcool. Le lendemain je continuai ma route, à cheval cette fois, en compagnie d'un négociant mzabite que j'avais rencontré dans la voiture, et qui se rendait, comme moi, à Guerrara.

Toute la matinée nous cheminons à travers le cimetière des jardins, dans ce fabuleux paysage de la détresse arabe. Bientôt au désert de sable rose succède l'effroyable Chebka. De nouveau les ravins, les falaises avec leurs rochers étincelants comme des braises, les torrents de cailloux noirs ; et de nouveau la Hammada, l'éternel plateau pierreux, la mer de rocailles triste et grise où l'on n'a l'impression de l'étendue que par les heures écoulées, car rien ne surgit dans ces espaces qui permette de se rendre compte qu'on approche ou qu'on s'éloigne. Une profonde crevasse, une gorge sauvage, encombrée de broussailles, le lit de l'Oued En Nsa, la rivière des femmes, interrompt un instant la sinistre étendue. De loin en loin, sur les rives, les beaux arbres mystérieux que j'avais vu rassemblés en forêt, et qui dans ces pierrailles, avec leurs dômes de velours sombre, semblent plus surprenants encore. Leurs longues racines décharnées se glissent le long des berges, comme des serpents monstrueux, vers des excavations profondes pour aller y chercher l'eau qui reste des pluies. Le lit desséché de la rivière est rempli de traînées de cailloux bleus. Le soleil qui tombe à l'horizon en éclaire la crête, y allume des lueurs ; chaque pierre devient une vague d'azur avec sa crête blanche, et cette jonchée de cailloux une joyeuse rivière brillante qui court à nous en bondissant.

Nous marchons quelque temps encore dans la mer des pierrailles pour profiter de la fraîcheur de la nuit. La lune qui se lève transforme en paysage polaire, en un immense champ de neige, ces étendues brûlées tout le jour. Le froid très vif, qui nous tourne et nous retourne sur le maigre tapis où nous nous couchons pour dormir,

nous ferait presque croire à la réalité de cette illusion nocturne. Aussi dès que paraît dans le ciel la Nedjenat el Gherrar, l'étoile trompeuse qui annonce le matin proche, alors qu'il n'est quand elle se lève que le milieu de la nuit, nous nous mettons route à pied, derrière nos bêtes. Ce soir nous serons à Guerrara.

Vers le milieu du jour, mon compagnon jusque là silencieux, et même assez maussade, éprouva le besoin d'échanger quelques mots pour me dire son plaisir d'approcher de son pays. Et cependant autour de nous, toujours le même vide, la même grisaille éperdûment répandue; et rien, toujours rien qui annonçe le voisinage de quelqu'endroit habité.

A mesure qu'à la fuite des heures je me sentais plus proche du but de mon voyage, je désespérais de rencontrer jamais personne, à plus forte raison un ami, dans une pareille solitude, et sous l'effet de la désolation qui naît d'un excès de lumière, je regrettais de m'être mis si légèrement en chemin.

Vers le soir cependant, le nord de la terne Hammada parut s'illuminer ; une lueur inespérée, rassurante comme un visage humain, se leva dans l'uniformité grise. Ce ne sont pas les feux du couchant qui allument là-bas ces clartés : le soleil assez haut ne jette sur les choses d'alentour qu'une lumière blanche et plutôt froide. C'est du sol même, couvert de cailloux roses, que sortent ces tendres couleurs. Et dans cette prairie mystérieuse, pareille à des trèfles en fleur, s'étend, comme un lac ou un mirage, une nappe d'un bleu vert, ce bleu des oasis, changeant, plein de reflets et chargé de repos.

Mon compagnon, en signe de joie ou pour annoncer

sa venue, fait partir en l'air les deux coups du mauvais fusil qu'il portait depuis Ghardaïa en travers de sa selle. La vieille Bédouine, qui se tient aux abords de l'oasis et qui gagne sa vie à courir au devant du voyageur assoiffé pour lui offrir de l'eau fraîche, vint à notre rencontre avec son outre en peau de bouc et sa tasse d'alfa goudronné. Un quart d'heure plus tard, nos bêtes escaladaient des raidillons plus étroits, plus abrupts, plus noirs, plus abrités de tunnels et de voûtes que ceux de l'ancienne Ben Nezouh. Mon Mzabite me conduisait au logis de Si En Naçeur, personnage bien connu pour son hospitalité de tous ceux qui ont passé dans le Sud.

A la porte, un serviteur nègre, qui ronflait bruyamment et que nous éveillâmes, courut avertir son maître qu'un hôte lui était arrivé. Presqu'aussitôt je vis venir à moi un homme corpulent, coiffé du turban plat, vêtu d'une simple gandourah, et qui agitait un éventail devant sa large figure souriante. Il me souhaita la bienvenue en arabe, et mieux encore son aimable sourire et sa poignée de main m'exprimaient son contentement de me recevoir chez lui. Mon guide lui dit en quelques mots le but de ma visite. Un jeune homme aux yeux magnifiques, qui sous ses vêtements de laine donnait tout à fait l'impression d'un moine de chez nous, s'était avancé sur le seuil, et dans un excellent français :

— Oui, Monsieur, me dit-il, le Docteur est ici. Voici déjà quinze jours qu'il est l'hôte de Si En Naçeur. Mais en ce moment il est sorti, il doit être dans les jardins.

On me fit entrer dans une pièce à colonnes carrées, exquise de fraîcheur, qui recevait le jour par une ouverture du plafond, comme autrefois la cuisine dans la maison

du Khalife. Le nègre somnolent nous apporta du thé parfumé à la menthe, et après un temps de repos, conduit par le jeune homme à l'aspect monastique — c'était l'instituteur communal — j'allai du côté des jardins à la recherche du Docteur.

Nous l'aperçûmes tout à coup au détour d'une rue. A la vue d'un étranger, il fit le geste de chercher une issue pour le fuir. Mais déjà j'étais devant lui.

— Vous, ici ! s'écria-t-il en me reconnaissant à son tour. Et j'eus le plaisir de voir sa figure s'éclairer. Mais vite le sourire disparut, pour laisser place à la mélancolie qui devait être l'expression coutumière de ce visage.

Je le trouvai vieilli, aminci, desséché, durci par le soleil. Ses yeux avaient toujours la même limpidité bleue, mais on n'y voyait plus cette flamme enthousiaste qui jetait autrefois un tel éclat sur ses paroles. Tandis que nous marchions côte à côte, je lui fis le récit de mon voyage, et comment le désir d'apprendre de sa bouche ce qui s'était passé là-bas m'avait amené jusqu'à lui.

— Je vous raconterai tout cela, me dit-il avec son triste sourire. D'ailleurs, vous apprendrai-je rien que vous n'ayez déjà pressenti ? Ce que vous avez vu de vos yeux ne parle qu'avec trop d'éloquence. Mais nous voici chez notre hôte, l'excellent Si En Naçeur. Ce soir, je vous dirai tout au long les malheurs de Ben Nezouh.

VI

Le soir venu, sur la terrasse, le Khalife me fit ce récit :

— Quand je débarquai à Alger pour la première fois, j'éprouvai une impression que sans doute vous avez eue

vous aussi, car un Français n'y échappe guère. On arrive dans un des rares points du monde où nous pouvons encore nous présenter avec orgueil et où tout donne à penser que notre domination ne sera pas éphémère. Je voyais l'activité d'un grand port là où il y a cinquante ans à peine n'appareillaient que les tartanes des koulouglis et des pirates ; je parcourais les quartiers arabes, qui n'étaient pas encore saccagés, et je me félicitais de voir que nous avions réalisé cette tâche presque impossible de civiliser sans trop détruire. Depuis, j'y suis retourné souvent. Peu de villes sont plus aimables : aux grâces de la mère-patrie s'ajoute ici je ne sais quoi de plus allègre et de plus voluptueux. Ce n'est ni Toulouse, ni Marseille : dans le parler, des tournures locales, mais dans la voix, peu d'accent ; dans l'esprit, de l'ardeur et de la vivacité, mais dans les gestes nulle pétulance, nulle emphase dans les propos. On sent déjà la gravité de l'Arabe et le voisinage du désert.

Je ne fis alors qu'y passer, le temps d'en emporter des regrets. J'étais jeune médecin militaire, et j'allais, je l'avoue, assez maussadement rejoindre mon poste à Ben Nezouh. Je pensais rester là-bas dix-huit mois, comme tous les camarades qui m'avaient précédé ; j'y suis demeuré plus de vingt ans.

Comment je me suis attaché à ce verger des sables, voilà bien ce que je ne saurais exprimer. J'ai d'abord été séduit, comme vous l'avez été vous-même, par le pittoresque des choses, la pureté de l'air, l'agrément d'une vie sans contrainte. Puis les obligations de mon métier firent que je m'intéressai peu à peu à cette population musulmane, qui demeure toujours pour un passant si mystérieuse, si fermée. Chaque jour on m'amenait de pauvres

diables, dont les recettes des sorcières ou les talismans du Marabout avaient empiré le mal : un fiévreux qu'on avait coiffé huit jours d'un poulet ou d'un pigeon, pour que la chaleur de la bête attirât celle du malade ; un amoureux auquel la sorcière avait fait boire un mélange de lait aigre et d'urine de vieux juif, ou bien un mari infidèle à qui une femme jalouse avait servi, pour l'attacher à elle, un fœtus de chien ou de chat, farci de sulfate de cuivre, de soufre, de kemmoun et de kosbor. Je soignais de mon mieux ces pauvres gens, je tâchais de les arracher à leur effroyable médecine, de leur faire accepter les drogues que je croyais leur être utiles, et, chose plus difficile encore, d'empêcher qu'ils prissent d'un coup des remèdes que je leur donnais pour être pris en un mois. Avec le temps ils perdaient de leur défiance, ils s'accoutumaient à moi, ils prenaient sans trop d'effroi le chemin de l'hôpital. S'ils avaient à la maison une femme, un enfant malades, ils me demandaient de venir, et c'est dans ces visites, devant ces misérables grabats, que j'ai appris à connaître cette race, à admirer sa tranquillité devant la mort, sa résignation, sa pauvreté supportée avec une noblesse unique, sa reconnaissance du bienfait, et surtout sa poésie, cette poésie religieuse qui n'est pas, comme chez nous, un miracle individuel, mais qui les enveloppe tous, et forme, pour ainsi parler, l'air dont ils sont nourris.

C'est alors, mon ami, que vous êtes venu. J'arrivais à cet âge où la contemplation pure cesse de vous satisfaire, et où, las d'admirer des spectacles dans lesquels on n'est pour rien, on éprouve l'étrange désir de se donner en spectacle à soi-même. Et puis c'est un effet du désert que des occupations médiocres vous paraissent plus médiocres

encore, mais qu'une forte idée vous saisisse, et l'activité des gens du Nord le cède à l'ardeur qui vous entraîne. Ces Arabes que vous voyez immobiles pendant des jours, étendus dans un coin d'ombre, les yeux perdus sur leurs horizons vides, sont les mêmes gens qui tout à l'heure vont cheminer interminablement sous un soleil torride, et parcourir à pied, à cheval ou à chameau, de prodigieuses étendues. Moi aussi, j'ai connu comme eux, après une longue torpeur, je ne sais quelle fureur d'agir. Avec quel enthousiasme, peu après votre départ, je me lançai dans toutes les entreprises qui devaient transformer Ben Nezouh ! La construction de cette voie ferrée, que j'avais longtemps redoutée comme la mort, la fin de tout ce que j'aimais dans l'oasis, m'apparaissait maintenant comme un jour béni, favorable, qui n'arriverait jamais trop tôt. Ah ! cette voie ferrée, quand j'y songe, comme je me passionnai pour elle ! Même en Europe, il y a toujours je ne sais quelle rude poésie dans la construction d'un chemin de fer, mais dans ces solitudes et sous ce ciel, entre ouvriers de races diverses, Siciliens, Mahonnais, Calabrais, gens de Valence et d'Alicante, Arabes, Kabyles, Marocains, qui dénouaient leurs querelles à coups de pioches et de couteaux, cette construction prit un air épique, un caractère de barbarie d'autant plus impressionnant que tout ce monde paraissait travailler à une besogne civilisatrice. Je croyais enfin toucher l'heure où j'allais voir se réaliser les songes qui depuis tant d'années occupaient mon esprit. Mais il en est de ces grands mouvements comme des grandes douleurs : lorsqu'elles se sont effacées, on s'étonne à la fois de ne plus les ressentir et de n'y avoir pas succombé; on n'éprouve plus devant l'homme qu'on a été un moment

qu'une humiliation confuse ; on se dit : ai-je alors été stupide ? ou bien maintenant suis-je un pauvre être au dessous de lui-même, incapable de comprendre ce qu'il a été un jour ?... De tous ces rêves, de tout cet immense effort, que reste-t-il aujourd'hui ? Vous l'avez vu de vos yeux. Plus d'Arabes dans le village, plus de palmiers dans les jardins, plus de caravanes dans le désert, plus de moutons sur les collines ; partout les tristes peupliers et les affreux cochons noirs ; quant à l'aimable ville que nous avions bâtie, ce n'est plus qu'un peu de terre éboulée, un nid à vautours et à corbeaux.

Le Khalife se tut. Peut-être hésitait-il encore à s'engager dans ces tristes souvenirs. Je respectai sa rêverie. Nous étions étendus sur un tapis de laine ; un monde infini d'étoiles se découvrait à nos yeux, des chiens jappaient au loin comme autour de nos fermes, le feu d'un campement nomade brillait comme un brûlot dans nos champs.

Après un assez long silence, mon compagnon reprit :

— Le chemin de fer terminé, tout le peuple des manœuvres italiens et espagnols qui travaillait à la voie s'était abattu sur l'oasis. Dieu sait qu'ils y furent bien accueillis. Et certes ils ne manquaient ni d'énergie, ni d'endurance, ces Espagnols campés là comme dans une Pampa, ces Italiens à qui le désert même apparaissait comme une terre promise auprès de leur pays ravagé, ces usuriers maltais qui trouvaient un grenier d'abondance dans la misère et la prodigalité arabe, — tous accourus avec un furieux désir de faire fortune et merveilleusement adaptés

à ce climat. Mais pour tous ces terrassiers, qui avaient fait des tranchées et des remblais sur plus de quatre cents kilomètres et jeté bas tant d'obstacles, ce petit village de boue, qui avait pour moi tant de prix, n'était qu'une motte de terre à culbuter après tant d'autres. Que pouvaient-ils comprendre à ce produit des siècles, eux qui se regardaient avec leurs pelles et leurs pioches, comme les missionnaires du progrès ? Que pouvaient-ils aimer dans cette civilisation indigène, dont la plus grande beauté tient peut-être à ce qu'elle a d'immobile et d'éternel ? Pour ces palais brûlés par l'absinthe et l'anisette espagnole, quelle saveur pouvait avoir le précieux café maure, le thé parfumé à la menthe ? Pour ces gens habitués aux grandes lumières crues, au dur travail sous le soleil, de quel prix était l'ombre des maisons, des jardins et des ruelles ? et pour leurs grossiers désirs, ces femmes chastement voilées et leurs danses mystérieuses ? Vous imaginez-vous, par exemple, ce que représentaient, pour l'épouse du pharmacien sicilien, ces femmes qui lavaient leur linge avec leurs pieds, qui n'avaient pas le sou et portaient des diadèmes sur la tête comme des princesses de théâtre, qui restaient enfermées chez elles, se rendaient visite au cimetière, pratiquaient une religion sauvage et vivaient à trois ou quatre dans la même maison, épouses d'un même mari ?

Encore s'ils nous étaient venus de l'industrieux Piémont ou de l'active Catalogne ! Mais non, ils nous arrivaient tous des provinces les plus disgraciées de leurs pays, de celles d'où jamais une pensée intelligente n'est sortie. Sitôt qu'ils avaient pris pied dans l'oasis, acheté un verger, bâti une maison, établi un commerce, ils appelaient leurs

parents, leurs amis, demeurés au fond de leurs villages et qui n'attendaient qu'un signal pour partir. Les catastrophes qui bouleversaient leurs misérables provinces, inondations d'Andalousie, tremblements de terre de Calabre, c'étaient autant de vagues qui les jetaient comme des épaves chez nous. L'intérêt que je portais aux Arabes leur semblait un abandon, un déni de justice, une trahison envers eux ; ils me reprochaient comme un crime, un défi à la civilisation, de prétendre maintenir intacte la charmante petite oasis. Et les plus dangereux n'étaient pas ceux qui arrivaient frais émoulus de Cadix, de Port-Mahon, de La Vallette ou de Palerme ; ceux-là n'étaient encore menaçants que par leur nombre, car ils n'avaient chez nous aucuns droits. Mais depuis plus de cinquante ans que chaque bateau qui arrive à Oran, à Alger, à Philippeville ou à Bône, débarque des émigrants sur nos rives, des milliers de ces Italiens et de ces Espagnols, dont nous redoutons l'invasion en Languedoc ou en Provence, sont devenus des Français, des Français comme vous et moi, par la naturalisation. Au physique, ils ont perdu, ou presque, leur type originel pour prendre cet air levantin, lourd, flasque, huileux, qu'on voit partout sur les rives de la Méditerranée, depuis Alicante et Carthagène jusqu'aux Echelles de Syrie. Mais si le caractère physique s'est de la sorte affadi, ils n'ont rien perdu, je vous jure, de leur mentalité native. Pour avoir des pensées et des mœurs qui plus que celles des indigènes semblent se rapprocher des nôtres, des qualités et des vices que nous pouvons mieux définir, ils restent aussi loin de nous, aussi inassimilables au génie de notre race que les Arabes eux-mêmes. Je l'ai constaté bien souvent, les fils de ces Néo-Français sont plus

espagnols ou italiens que leur pères, et ils nous détestent davantage, car ils ne se souviennent pas de la misère d'où nous les avons tirés.

Dans mon conseil municipal, j'avais plusieurs de ces gens-là : Mammo, le gargottier que vous avez connu et qui ne me pardonnait pas d'avoir installé à Ben Nezouh un hôtelier provençal ; Lubrano, le pharmacien, qui avait dû quitter Constantine après une histoire de poison assez mal éclaircie, et qui continuait de vendre ici des remèdes avariés ; un certain Gonzalvez, venu d'Oran, je crois, ancien conducteur de prolonges, aujourd'hui débitant d'anisette espagnole. Celui-là, c'était à sa façon un homme de génie. Autour de l'oasis, sur les pistes que suivaient les caravanes, il avait acheté quelques lopins de sable qu'il ensemençait d'un peu d'orge ou de blé. Un chameau, des moutons venaient-ils à s'écarter pour brouter cette herbe rare, un garde qu'il avait posté là, surgissait d'une cabane en roseaux et mettait la main sur la bête. Vous le savez, rien n'effraie plus un paysan, un nomade, que la vue du papier timbré, et puis des gens qui passent avec de grands troupeaux peuvent-ils s'arrêter, aller discuter en justice ? Le plus souvent ils préféraient payer, sans barguigner, la somme que le bandit réclamait, ou même abandonner la bête qui faisait l'objet du litige. Et de la sorte Gonzalvez aurait bientôt possédé le plus beau troupeau du pays, si le juge prévenu par moi n'avait refroidi son zèle.

Il y avait bien aussi des Arabes dans mon conseil municipal. Mais que pouvaient-ils les pauvres gens ! Ils n'avaient dans le conseil qu'une voix consultative. Un Mammo graillonneux, un Gonzalvez qui vivait du poison dont il

abreuvait l'oasis, un Lubrano qui l'empoisonnait encore de ses remèdes avariés, jouissent ici des droits que ne possède aucun Arabe, quels que soient ses titres, sa fortune et les services qu'il peut nous avoir rendus. Le dernier des voyous débarqué hier de Messine ou de Malaga peut injurier impunément un indigène qui s'est battu pour nous, les délicats artisans que vous avez connus, ou bien un riche commerçant qui expédie chaque année, à Marseille, plusieurs centaines de mille francs de dattes. Ce droit à la vie politique que nous accordons si libéralement à la plèbe de la Méditerranée, nous nous sommes appliqués à le rendre inaccessible à nos Musulmans d'Algérie. Nous exigeons de nos Arabes, s'ils veulent devenir des Français, qu'ils abdiquent la loi coranique, qu'ils renoncent à eux-mêmes, à leur religion, à leur âme, qu'ils deviennent des apostats, des m'tourni, des retournés, comme ils disent. Aussi ne voit-on se faire naturaliser que de grands chefs intrigants, dont le caractère maraboutique empêche de critiquer les actes. Eux-mêmes d'ailleurs, ils ont bien soin de cacher, s'ils le peuvent, à leurs coreligionnaires, cette véritable apostasie. J'en connais un, gros fonctionnaire, marabout vénéré, m'tourni depuis plus de quatorze ans, sans qu'aucun indigène en ait eu le moindre soupçon. Son secret ne fut découvert que le jour où un Kadi, dont il épousait la fille, força le rénégat honteux à se marier sous notre loi, pour le contraindre de la sorte à répudier ses autres femmes. En dehors de ces grands chefs, on ne voit venir à nous que des gens méprisables, qui trouvent par là le moyen de se soustraire à nos lois répressives et à celles de leur religion : ils peuvent alors boire de l'absinthe, se griser à leur aise, et se moquer des Européens dont ils sont devenus les égaux.

Restaient les Juifs de l'oasis qui, seuls parmi les indigènes, jouissent de nos droits politiques. Il y en avait peut-être un deux ou trois cents à Ben Nezouh. Les uns possédaient des jardins et des maisons; les autres, bijoutiers, employaient mille stratagèmes pour falsifier les alliages; d'autres tenaient de petits commerces — épicerie, mercerie et papeterie réunies ; tous faisaient la banque, prêtant de l'argent aux nomades ou du blé pour les semailles d'automne.

Je ne les aimais guère, ces Beni Israël; mais ils avaient compris que la prospérité de l'oasis était liée à ma fortune et ils me soutenaient de leur mieux. D'ailleurs à côté des Maltais, leurs rivaux en usure, ils me paraissaient presque humains. Eux du moins étaient du pays, ils savaient que leurs enfants y demeureraient après eux et que leurs affaires dépériraient dans une contrée ruinée, aussi s'arrangeaient-ils pour tondre l'indigène et ne pas l'écorcher, tandis que le Maltais lui prenait chair et laine pour s'en retourner au plus vite à son rocher natal.

Ainsi appuyé sur mes Juifs et deux colons de France, je tins tête pendant des années à la horde des Calabrias. Mais que faire contre ce flot, contre cette marée ? Leur nombre allait croissant à vue d'œil. Là-haut, sur ma colline, j'étais comme un naufragé qui voit monter la mer. A mes pieds, leur affreux village s'agrandissait d'une maison tous les jours. Je les voyais s'organiser en cité, se refaire une patrie, s'élancer à la conquête des vergers, s'acharner à faire pousser dans le sable, avec un entêtement admirable et stupide, nos arbres et nos légumes d'Europe, travailler furieusement jusqu'au jour où ils pouvaient se payer un bicot et le faire trimer à son tour.

Gagnons du temps, me disais-je, il n'est pas encore impossible qu'on s'aperçoive en France qu'il est absurde, impolitique, après quarante années de paix africaine, de continuer à traiter nos indigènes comme aux temps de la conquête. Ces cinq millions d'Arabes qui depuis tantôt un siècle nous fournissent des soldats sur tous les champs de bataille, ces bergers, ces agriculteurs, ces hommes de peine d'une endurance inouïe, tous ces indigènes enfin avec lesquels il nous était si facile de nous entendre pour mettre en valeur l'Algérie sans appeler à notre secours des hordes étrangères, les traiterons-nous toujours en ennemis, en parias, les maintiendrons-nous toujours dans l'abêtissement, leur refuserons-nous toujours toute influence dans l'administration du pays, ne seront-ils jamais qu'un troupeau, une population inférieure, soumise à un code féroce, et pour laquelle nous n'aurons fait que des lois criminelles. Et puis, j'espérais encore que des colons de France viendraient à Ben Nezouh. Les deux qui s'y étaient installés réussissaient assez bien, l'un dans l'élevage du mouton, l'autre dans le commerce des dattes. Bien qu'ils eussent au plus haut degré le sentiment de leur supériorité de race, ils étaient loin de traiter l'Arabe avec la brutalité d'un Gonzalvez ou d'un Mammo. Il y a chez nous une douceur de mœurs, une compréhension aussi, qui nous attachent presque toujours l'indigène, sous quelques cieux que ce soit. J'espérais voir s'établir ici quelques-unes de ces familles françaises, comme il s'en est fondé de nombreuses en Algérie, et qui sont aujourd'hui l'aristocratie du pays, une aristocratie peu intellectuelle, c'est vrai, mais plus hardie, plus féconde que la nôtre, et d'un superbe type physique. Mais c'est en vain que j'interro-

geais le ciel : personne ne venait de France tenter la fortune chez nous.

N'importe ! J'espérais encore, j'espérais contre tout espoir, en un miracle impossible, quand un jour retentit dans Ben Nezouh la fameuse injure arabe "Djifa, ben Djifa ! Charogne, fils de Charogne !" qui a toujours présidé aux tueries antisémites.

C'était un samedi. Deux Italiens pris de boisson rencontrèrent une dizaine de Juifs qui remontaient de l'Oued, où ils avaient fêté le sabbat. Un des ivrognes, tirant son couteau, fonça tête baissée dans le groupe. Il fut accablé sous le nombre et tomba sous les matraques. Son compagnon, blessé lui-même, ivre d'alcool, de colère et de douleur, ne fit qu'un bond jusqu'au débit Gonzalvez, où se trouvaient réunies les meilleures lames de Ben-Nezouh. Le cabaret tout entier se rua dans la rue, et tout ce monde courut en hurlant vers la boutique du vieux Schloumo.

Ce Schloumo était mon adjoint. Venu il y avait longtemps du Mzab, il possédait un instinct assez juste de la vie européenne et moderne. Jamais pourtant il n'avait abandonné les papillottes qui sortaient de son turban de soie, sa veste orientale, son gilet de drap noir, sa ceinture lie de vin, son pantalon plissé, ses bas bleus et ses souliers à lacets. On le surprit au moment où il fermait les volets de sa boutique ; il fut saisi, traîné, piétiné, assommé. Ses fils avaient pris la fuite ; seule, sa vieille femme essaya de le défendre en frappant les agresseurs de ses lourds bracelets d'argent. Un coup de couteau l'étendit inanimée sur le sol.

L'assommade se poursuivit dans les ruelles du Ghetto,

à travers les vergers où les Juifs essayaient de fuir. Les Maltais, retenus sur le pas de leurs portes par la timidité qui les gagne dès qu'il s'agit de donner ou de recevoir des coups, assistaient avec intérêt, mais sans y prendre part, au massacre de leurs rivaux en usure. Quant aux Arabes, ils s'abstinrent en dépit de leur vieille haine et de la tentation du pillage, estimant qu'à l'habitude la police ne manquerait pas de faire retomber sur eux, pour peu qu'ils s'en mêlassent, la responsabilité de ces désordres.

Pendant huit jours, un duvet neigeux, échappé aux édredons éventrés dont les Juifs aiment se couvrir, flotta au-dessus des jardins. Des bagarres se produisirent encore çà et là ; on arrêta quelques indigènes, puis le duvet des édredons finit lui-même par disparaître, et tout retomba dans le calme.

Comme il arrive dans ces grandes bagarres, il y eut plus de bruit que de mal. Une dizaine de Juifs environ demeuraient sur le carreau. Le reste fut épouvanté. Les deux fils du vieux Schloumo vendirent leurs biens à Lubrano et partirent pour Constantine. Tous ceux qui avaient quelques ressources s'éloignèrent de ces lieux, où ils ne se trouvaient plus en sûreté. Il ne resta dans l'oasis que de pauvres Youddis pouilleux, trop misérables pour quitter le pays.

Là-dessus les élections arrivèrent.

Deux partis étaient en présence : le mien, que mes adversaires appelaient par dérision le parti des " bicots " et celui des " vaillants colons " qui se réclamait à grand fracas de l'union des races latines et avait pris pour devise : l'Algérie aux Algériens ! L'Algérie aux Algériens, entendez l'Algérie aux Italiens qui dominent à Constantine, aux

Espagnols qui sont les maîtres d'Oran, et aux Maltais qui, eux, pillent indifféremment partout.

Cette campagne électorale, ce fut lamentable et comique. J'eus à lutter contre l'instituteur, un Français pourtant celui-là, qui s'était fait à Ben Nezouh le champion des races méditerranéennes, et qui sans doute pour mieux affirmer sa fraternité latine avait épousé la sœur du pharmacien sicilien. Cet homme qui ne croyait à rien nourrissait contre l'Islam une haine fanatique ; par principe il n'avait jamais voulu apprendre un mot d'arabe, et le succès dont il était le plus fier, c'était d'avoir décidé quelques enfants indigènes à renoncer à la culotte plissée pour adopter notre élégant pantalon, car pour ce qui est de la chéchia il n'avait jamais pu, à son grand désespoir, surmonter leur répugnance pour tout ce qui porte une visière, que ce fût casquette ou chapeau. J'eus à lutter contre le curé maltais, un étonnant gaillard qui avait appris la théologie je ne sais où et la savate à la légion étrangère, et qui me reprochait en chaire d'abandonner la Croix pour le Croissant. Et comme si ce n'était pas assez de l'instituteur et du curé, j'eus encore contre moi le Marabout du lieu.

Si Aïssa, Marabout de Ben Nezouh, n'était pas un de ces grands chefs d'Ordre dont l'autorité s'étend sur des tribus entières. C'était un marabout de village, mais il possédait la baraka, le pouvoir des miracles, et par là échappait aux lois de la morale commune. On le voyait les jours de marché, au milieu de la place, accroupi sur son tapis, avec sa cour de dévotes qui lui caressaient l'échine. Rien ne valait contre tous les maux, tous les accidents, tous les ennuis, quelques mots écrits de sa

main sur un papier graisseux, ou griffonnés dans le fond d'une assiette et délayés dans un peu d'eau qu'on avale. Sa bénédiction attirait sur ses amis généreux la faveur du ciel et la chance, et sur les autres l'infortune; pour l'obtenir, les femmes dérobaient chez elles toutes sortes de denrées, fruits, beurre, œufs, café, volaille, qu'elles apportaient au saint homme dont le pouvoir surnaturel s'augmentait de tous ces ruisseaux d'argent. Les Nomades inquiets venaient-ils du fond du désert lui demander si l'année serait bonne pour leurs troupeaux, il leur répondait: "Aam Selkhane ! Année d'écorchement !" Si l'année était mauvaise, le marabout leur disait : "Ne vous avais-je point averti que vos moutons mourraient et que vous deviez les écorcher pour vendre leurs peaux et leur laine ?" Si au contraire l'année était bonne : "Je vous avais bien annoncé, déclarait-il gravement, que vous rempliriez de lait et de beurre les peaux écorchées de vos moutons." Son influence sur les mères de famille lui valait la clientèle des personnages sérieux qui désiraient une fille, voire une petite fille, pour épouse ou pour maîtresse. Avec une somme raisonnable on obtenait qu'il s'arrangeât pour rencontrer, le jour même, la fille désirée ou la mère de l'enfant. Il l'envoyait chercher au besoin, lui déclarait l'avoir vue en rêve, qu'un immense bonheur l'attendait et que la journée ne finirait point que ce bonheur ne lui échût. Dans le même temps vous aviez soin d'envoyer l'entremetteuse chez l'objet de votre désir, où elle ne manquait pas d'apparaître comme la messagère du bonheur.

J'étais pour Si Aïssa un concurrent aussi redoutable à son prestige qu'à sa bourse, car il fallait bien reconnaître

qu'en général mes remèdes valaient mieux que ses talismans. Aussi allait-il répétant ce qu'on dit communément dans le Sud de tous les médecins d'Europe, que j'assassinais mes malades pour me procurer des remèdes ; que je tirais de leurs cadavres l'iodure de potassium et la quinine, ainsi que le prouvait du reste le goût amer de ces drogues; que j'avais l'habitude de suspendre les moribonds par les pieds au-dessus d'un feu ardent pour en recueillir la cervelle et en composer un élixir merveilleux que je réservais aux Roumis. Le parti des " vaillants colons " l'excitait encore contre moi en le grisant d'anisette. Rien de plus contraire, vous le savez, aux prescriptions coraniques, mais le Marabout assurait que l'anisette se changeait en miel sitôt qu'elle avait passé la porte sacrée de sa bouche, et Gonzalvez déclarait à qui voulait l'entendre qu'il trouvait toujours au fond du verre du saint homme un liquide visqueux et sucré, qu'il s'était un jour décidé à goûter, étonné du phénomène, et qu'il avait reconnu pour du miel plus pur que celui du Djebel Aurès.

Comment lutter à la fois contre l'instituteur, le Marabout, le curé maltais, l'aubergiste, le débitant, le pharmacien, tous les puissants du village soutenus par la séquelle des étrangers, naturalisés ou non ! Dans tous les patois de la Méditerrannée, on m'accusa d'être l'ennemi du Progrès et de la Civilisation, de favoriser les indigènes aux dépens des vaillants colons, de gaspiller l'eau de la séguia en jets d'eau et autres fantaisies inutiles, d'avoir chez moi une baignoire quand les peupliers mouraient de soif. Les Calabrias l'emportèrent ; je fus expulsé de la mairie, et à ma place on installa le fameux Gonzalvez.

Aussitôt commença une exécution en règle de tous les

fonctionnaires indigènes. Tous sans exception furent changés, depuis l'Agha, chef des Caïds, jusqu'à la caporale des Ouled-Naïls, la maligne Saadia Bent el Mihoub, la pauvre vieille chargée de conduire les filles à la visite, de nettoyer mes instruments et d'interdire la porte du dispensaire aux amants trop pressés de se contaminer près des femmes. Partout on leur substitua ce qu'il y avait de plus taré dans la population arabe, ces Musulmans dégénérés dont les vices justifieraient les plus violents arabophobes. Et par exemple, ils choisirent pour Caïd de Ben Nezouh un certain Ben Dif Allah, dont le nom peut se traduire par Fils de l'hôte de Dieu, et dont voici, autant qu'il m'en souvient, les états de service :

Petit voyou de la place, domestique d'une prostituée, qu'il remplaçait à l'occasion lorsqu'elle avait trop d'ouvrage, il avait été dès l'enfance initié à tous les mystères de l'amour, si nécessaires à connaître pour qui veut avoir une influence en pays oriental. Puis il était devenu Caïd des Caoueds, c'est-à-dire Grand Entremetteur. Dans ce métier il avait fait rapidement fortune, prêtant de l'argent aux femmes, se faisant payer par leurs amants, organisant des guet-apens chez les filles, en sorte qu'il fut bientôt plus riche que le Marabout lui-même. C'est aujourd'hui le plus décoré des fonctionnaires indigènes : il a reçu la médaille militaire, puis la croix, pour services exceptionnels ; il offre de grandes diffas aux députés et sénateurs de passage, ce qui l'enrichit encore, car c'est la tribu qui paie, et s'il lui faut un mouton il en demande cinq et il en garde quatre. Récemment il a fait un voyage à Paris, s'est affilié à une loge, du rite écossais s'il vous plaît ; il en est revenu grand officier de la légion

d'honneur. On vient de le nommer Agha, parce qu'il a châtié avec férocité sa malheureuse tribu révoltée par ses exactions, et qu'il a eu l'habileté de présenter cette révolte comme une rébellion contre la France. On lui donnera un de ces jours la cravate de Commandeur. Et ils sont innombrables, ces mauvais Musulmans que nous nommons aux grands emplois. Ainsi que me le disait hier encore En Naçeur, la France ne s'appuie que sur des bâtons qui plient.

Les nouveaux maîtres de Ben Nezouh purent alors à leur aise développer dans l'oasis leur civilisation que j'avais méconnue, et détruire dans ce coin du monde tout ce que j'y avais aimé. Vous avez vu leur ignoble faubourg avec ses murs de brique et ses abominables toits rouges, qui vient jeter jusque dans le désert la tristesse sordide, l'accent désespéré dont le cœur est glacé aux abords de nos villes ; vous avez vu ces larges avenues, qu'enfile le vent du désert et qu'embrase le soleil, et que des Italiens payés sept francs cinquante travaillèrent pendant des mois à border de trottoirs plus élégants qu'à Marseille ; vous avez vu l'Hôtel de ville, et cette extravagante cathédrale décorée du haut en bas de sourates du Prophète, écrites en caractères couffiques qu'un architecte ignorant a prises pour de simples arabesques, et cette mosquée qu'ils ont bâtie pour attester contre moi la largeur de leur esprit, mais où jamais un Arabe n'est venu faire sa prière.

Tel qu'il était, ce faubourg, ils l'aimaient. Ils l'aimaient, c'est naturel : ils y retrouvaient une image de leur misère natale. Ils en étaient fiers, c'était trop. Pour cette sinistre banlieue, un nom arabe leur semblait humiliant. Ben Nezouh ! Fils des Délices ! oui, mais des délices arabes !

Pour leur ville nouvelle, ils voulaient un nom nouveau. Quel rond de cuir, quel bureaucrate fut chargé de baptiser ce village italo-espagnol ? Il découvrit quelque part, sur une carte des Hauts-Plateaux, un village du nom de Corneille : il baptisa Ben Nezouh du nom de Ben Nezouh-Boileau !

Quelques journaux ayant parlé des ravages exercés dans ce charmant pays, les touristes commencèrent de se faire rares à Ben Nezouh. Ceux qui s'y hasardaient encore n'y trouvaient plus l'agrément qu'on y rencontrait autrefois. Tout étranger apparaissait comme suspect à ces intrus. Sous prétexte de contrebande, on fouillait dans ses bagages ; s'il feuilletait un Baedeker, les agents municipaux s'approchaient avec méfiance ; s'il cueillait au hasard un fruit, une branche dans un jardin, comme cela vous est arrivé, on le frappait d'une amende ; s'il donnait à porter son fusil à un indigène, le fusil était confisqué pour la raison qu'un Arabe n'a pas le droit de porter une arme ; s'il emmenait danser chez lui quelques femmes des Ouled-Naïls, le vertueux Gonzalvez, bien connu pour avoir violé toutes les petites filles du pays, le faisait expulser pour outrage à la pudeur. Mais voici, entre mille autres, un fait qui vous édifiera plus sur les mœurs de ces Barbares que tout ce que je pourrais vous raconter.

Un riche industriel du Nord avait créé, au bord de l'Oued, un magnifique jardin fait de plusieurs vergers dont on avait abattu les murailles, et qu'il ouvrait au public deux ou trois jours par semaine. Un long mur de trois cents mètres formait sur la rivière une agréable terrasse ombragée de gommiers du Sahara, d'où le regard s'étendait par-dessus les dunes dorées jusqu'aux crêtes

lointaines du Djebel l'Azreg, les Montagnes Bleues. Des sommes énormes avaient été dépensées dans ce jardin, où s'entremêlaient les arbres les plus différents de forme et de couleur qui poussent sous les Tropiques ; des fleurs rares y étaient entretenues avec soin ; on marchait dans les allées sur des mosaïques de cailloux roses et bleus, et de gracieux pavillons rappelaient çà et là, parmi ces fleurs et ces verdures, tous les styles que la fantaisie arabe a fait naître des Pyrénées à l'Himalaya. Pour les passants c'était un inoubliable souvenir ; pour les indigènes et les nomades, qui ne séparent pas les délices éternelles d'avec les beaux vergers, une sorte de lieu divin. Les Naïliat y venaient, à leurs jours de sortie. Avec leurs colliers d'or, leurs somptueux méchébek et leurs voiles diaprés, elles semblaient véritablement les princesses du lieu. Mais les Calabrias ne voyaient dans ce jardin de féerie, cette inutilité splendide, cette prodigalité d'un esprit magnifique, qu'une insulte à leur misère: ils évitaient d'y passer.

Dès qu'ils furent devenus les maîtres, on les vit envahir le beau jardin. Ils y venaient boire l'anisette, cassaient les tables et les bancs, couvraient d'inscriptions obscènes les murs blancs des kiosques moresques. S'ils rencontraient le propriétaire, ils ne le saluaient même pas et redoublaient à son approche de grossièreté dans leurs propos. Celui-ci, à bout de patience, les fit un jour mettre à la porte par ses jardiniers indigènes. Ce fut un beau scandale ! Des Européens expulsés d'un jardin par des bicots ! On lui rendit la vie impossible ; on se vengea sur ses domestiques, qui furent accablés d'amendes et de jours de prison pour des délits imaginaires et sur la foi de témoins soudoyés. Saturé de dégoût, il abandonna l'oasis ; mais

avant de partir, il fit exhausser tous les murs, fermer toutes les portes, et donna l'ordre à ses gens de veiller, non plus aux arbres, mais à l'entretien des murailles, afin que son jardin restât là comme un témoignage de la barbarie calabraise.

Le beau jardin se défit lentement. La séguia le traversait toujours, mais son eau n'était plus diligemment distribuée. Les arbres qui ne poussaient pas sur ses rives dépérirent et moururent ; déracinés par le vent, ils s'amoncelaient les uns sur les autres ; les kiosques tombèrent en ruines, et ce fut pendant des années un lamentable spectacle, ces troncs, ces branches desséchées, ces frêles bâtiments avec leurs terrasses crevées et leurs murs écroulés, tandis qu'au long de la séguia, une rangée d'arbres d'un vert intense et des palmiers toujours fiers passaient dans cette désolation.

Mais tout cela n'est rien encore. Un jour, le bruit commença de se répandre que le Gouvernement allait interdire aux femmes de sortir voilées dans les rues, qu'il faudrait payer cinquante francs pour se faire circoncire et que tout chapelet serait prochainement imposé d'une taxe de cinq francs cinquante. En même temps on racontait que tout Arabe d'Algérie qui émigrerait en Syrie recevrait là-bas du Sultan une vache, un terrain, de l'argent pour subvenir aux premiers frais du séjour. C'était Gonzalvez et sa bande qui faisaient courir ces rumeurs, et personne peut-être n'y aurait ajouté foi, si le Marabout lui-même ne s'était employé à les confirmer en tous lieux. Lorsqu'elles me revinrent aux oreilles, elles s'étaient déjà implantées dans ces esprits que rien n'étonne. Beaucoup vendirent le petit lopin de terre qu'ils possédaient au bord de l'oued, et

abandonnèrent le pays pour une contrée plus heureuse. " Nous ne sommes ici qu'une poussière, disaient-ils. Nous sommes méprisés, détestés, traités en bêtes de somme ; peut-être qu'en cherchant bien nous trouverons dans le monde un coin de terre où nous pourrons vivre en paix. " Mes efforts pour les retenir furent tout à fait inutiles. Une à une, je voyais les portes se fermer dans le petit village de boue. En quelques mois, Ben Nezouh et ses entours se vidèrent de leurs habitants, et si traversant ces régions, vous demandiez suivant la formule arabe : " Le pays est-il plein ? " c'est-à-dire : " Est-il heureux ? " les gens vous répondaient tout d'un trait : " Demande plutôt s'il n'est pas tout à fait vide. "

Ce qui arriva des pauvres exilés, vous le devinez sans peine. Ils ne trouvèrent en Syrie ni la vache, ni les terrains, ni l'argent qu'on leur avait promis. Un consul de mes amis m'a dit avoir rougi en rencontrant, dans les rues de Damas, des mendiants qui portaient sur leurs burnous en loques notre médaille militaire. La plupart allèrent s'engager sur les chantiers du chemin de fer de Bagdad ; d'autres se rendirent dans la Mésopotamie, où l'on fait, comme vous savez, de grands travaux d'irrigation. Quelques-uns reparurent à Ben Nezouh. Ils trouvèrent les Gonzalvez, les Lubrano et les autres installés dans leurs jardins. Et ces jardins, grands Dieux ! qu'étaient-ils devenus ! Déjà ils commençaient de prendre cet aspect lamentable que vous leur avez vu. C'est qu'il est aussi difficile de bien soigner un palmier que de conduire un chameau dans les sables. Il faut savoir grimper au faîte sans abîmer le tronc, avoir l'agilité d'un singe pour aller d'un arbre à l'autre, au temps de la fécondation, secouer le

pollen des arbres mâles sur les fleurs des palmiers femelles, aplatir et rabattre les branches et disposer les régimes de façon à les présenter aux rayons brûlants du soleil. Cela demande des qualités naturelles d'agilité, de force, un long apprentissage. On est cultivateur de palmiers de père en fils, comme on est berger de moutons ou conducteur de caravanes. A Ben Nezouh, où nous étions déjà dans des régions un peu froides, il fallait des soins infinis pour faire produire des fruits à ces arbres délicats. Les bons jardiniers n'étaient pas très nombreux. Eux partis, qu'arriva-t-il? Les dattiers mal soignés dépérirent peu à peu. Ils commencèrent par ne plus donner de fruits, alors on leur coupa la tête pour en faire des arbres à vin, ce vin de palme un peu fade, mais qui n'est pas sans agrément; puis les arbres déclinant de plus en plus, on en abattit un grand nombre pour employer leur tronc fibreux au coffrage des puits et à la construction des gourbis, et à leur place on vit pousser le triste peuplier d'Italie qui n'a fleurs ni fruits, pompe l'eau souterraine et ne donne aucune ombre, mais qui pour ces exilés est un rappel des vallées natales, le signe d'une prise de possession de la terre, une sorte de drapeau qu'ils plantaient sur l'oasis.

Avec cet arbre désolé, ils avaient introduit partout la chèvre fiévreuse de Malte et son frère le cochon noir, que vous avez vu barbottant dans les eaux ménagères et remuant du grouin les vases qui fermentent sous l'effroyable chaleur. Pour protéger les fruits immangeables qui poussaient dans les vergers, toute la marmaille exotique donnait la chasse aux oiseaux; ils tuaient à coup de sarbacanes tourterelles et boubéchirs, et ils en faisaient des brochettes avec le lard de leurs cochons.

Est-il besoin de vous dire que depuis longtemps les touristes avaient abandonné ce séjour déshonoré ? Les villas s'étaient fermées peu à peu comme les maisons indigènes. Notre société fit faillite, l'hôtel fut vendu à vil prix et racheté par Mammo. Tout ce qui vivait autrefois des voyageurs, et qui mourait de faim aujourd'hui, se fit coupeur de grands chemins. Tout autour de Ben-Nezouh on vit s'organiser des bandes qui dépouillaient les caravanes. Les gendarmes eux-mêmes contribuaient énergiquement à l'insécurité du pays. Chaque matin ils rapportaient à la mairie une singulière moisson d'armes à feu invraisemblables, enlevées à d'inoffensifs nomades, vieux fusils à pierre ou à capsules, souvent sans chien et sans détente, et le canon crevé, composés de cinq ou six pièces ayant appartenu à des armes différentes, raccommodés avec des fils de fer par des armuriers de fortune, mais qui de loin pouvaient faire illusion, tenir en respect les bandits, et gonflaient de satisfaction le cœur naïf de ces caravaniers dont ç'a toujours été l'orgueil d'avoir un fusil sur le dos. Les pillards, eux, étaient tranquilles : ils mettaient autant de soin à dissimuler leurs armes que les autres d'ostentation à les laisser paraître, mais ils savaient les tirer au bon moment.

Ajoutez que tous les bandits n'agissaient pas à main armée. Gonzalvez avait prodigieusement étendu son industrie de terrains-pièges, et son brigandage légal formait autour de l'oasis une toile d'araignée où tombaient les pauvres nomades.

Désarmés par les gendarmes, fusillés par les brigands, détroussés par le maire, les caravaniers à leur tour désapprirent les chemins de Ben Nezouh. Beaucoup allèrent

rejoindre leurs frères, qui avaient enfin trouvé du travail et quelque sécurité sur les plateaux d'Asie Mineure ou dans les plaines de l'Euphrate. Ce fut la ruine des deux colons de France qui leur achetaient leurs moutons et leurs dattes. L'un d'eux repassa la mer et retourna végéter dans sa province, après avoir perdu le pécule qu'il en avait emporté. L'autre lutta longtemps avec moi, mais on ne se bat pas indéfiniment sans espoir. Ses récoltes étaient pillées, ses troupeaux empoisonnés, ses domestiques obligés de le quitter et même de s'expatrier pour échapper aux représailles. Lassé d'une lutte inutile, il finit par se ranger du côté des Calabrias, et devint plus féroce qu'eux.

Il n'y eut pas jusqu'au maître d'école qui ne connut à son heure la disgrâce d'être né français. On l'accusa de négliger les enfants des colons au profit de deux ou trois pauvres petits Arabes qui demeuraient encore, d'introduire la politique à l'école, de fomenter des discordes dans le conseil municipal. Un inspecteur arriva. Trente témoins confirmèrent l'exactitude des faits allégués. Le pauvre diable vint me voir pour me prier de prendre sa défense ; une obscure sympathie, le sentiment d'une fraternité de race le jetait vers moi dans le chagrin. "Ah ! me dit-il, comme vous aviez raison de lutter contre ces gens-là ! Comme j'en suis revenu ! Ils soulèveront tant de haine qu'ils nous feront perdre l'Algérie". Mais comme il ne pouvait tout à fait renoncer à ses vieilles idées : " Si seulement on me nommait en France, me dit-il avec un soupir ! Je déteste autant les Arabes que tous ces étrangers !" On l'expédia quelque part, je ne sais où sur les Hauts Plateaux, où sa pécore de femme refusa de le suivre.

Et je restai seul à Ben Nezouh, dernière épave des Français de France installés dans l'oasis.

Je n'y étais plus rien, pas même médecin municipal, car les Calabrias avaient fait avenir un médecin d'Alicante, qui pour quelques douros délivrait un certificat de santé à toutes les filles avariées et les laissait à leur aise contaminer la région. Je voyais tout s'écrouler, s'avilir autour de moi. Pourquoi donc, me direz-vous, ne quittiez-vous pas pour toujours cette exécrable contrée ? A tort ou à raison je m'imaginais représenter un peu de vraie France là-bas, et qu'il était de mon devoir de tenir bon jusqu'au bout... Mais il est tard, vous devez être fatigué après un aussi long voyage. Comme disent les Arabes, tout oiseau a regagné son gîte pour la nuit. Je vous raconterai demain comment je fus chassé à mon tour.

Nous nous levâmes, et quittant la terrasse nous descendîmes dans la ruelle pour nous rendre à la maison voisine, que l'hospitalier En Naçeur met à la disposition de ses hôtes.

Qui n'a raccompagné, le soir, un ami passionné qui s'abandonne aux confidences ? Qui ne connaît ces allées et ces venues devant la porte, ces arrêts et ces reprises d'une conversation qui meurt et qui renaît sans cesse ? On se serre vingt fois la main, vingt fois le discours recommence sur un mot, sur une idée ; il semble qu'on n'aura jamais tout dit, que jamais on n'épuisera les sentiments et les pensées qui se pressent, ces foules profondes de l'âme qui veulent s'exprimer dans des paroles. Et quand on essaie au matin de ressaisir le fil de ces propos sans fin, il ne reste plus dans la mémoire que quelques notes très

simples, que la passion et la nuit avaient prodigieusement orchestrées.

Comme je voudrais retrouver dans toute son abondance, avec ses clartés et ses ombres, ses silences et son large flot, le monologue passionné de mon ami, dans la petite rue silencieuse et puis dans la chambre à colonnes où nous étions entrés ! Ce n'étaient plus des événements, des faits qu'il déroulait devant moi avec l'âpreté d'un homme qui s'imagine encore engagé dans la lutte. Il s'abandonnait maintenant, sur le ton de quelqu'un qui regrette ce qu'il aime, à tout ce qui montait indéfiniment pour lui d'émotion et de pensée de sa triste aventure. Oh ! cette longue plainte, ce lamento sur la misère arabe, ces regrets, ces appréhensions, cet accent prophétique dans cette chambre vide, où une seule bougie allumée projetait bizarrement nos ombres sur les mûrs blanchis à la chaux ! Allons-nous mal jouer sur cette terre d'Afrique, la dernière carte heureuse que la Fortune a mise dans nos mains ? Pourquoi ces Barbares étrangers apporteraient-ils en Algérie des procédés différents de ceux qu'ils appliquèrent aux Philippines et à Cuba ? Pourquoi nos pauvres indigènes se montreraient-ils plus patients que ceux de ces misérables colonies ? Si par malheur, un jour, quelque part en Europe, la chance nous devenait contraire, tout resterait-il paisible ici ? Qui aurions-nous pour nous défendre ? Ces naturalisés d'hier ? ces Italiens, le seul peuple du monde qui se soit fait battre par des nègres ? ces Espagnols établis depuis cinq cents ans au Maroc et qui n'y ont pas fait un pas ? ou ces Ben Dif Allah, ces arabes dégénérés que nous avons mis partout à la tête des tribus et qui se montreraient d'autant plus féroces envers nous qu'ils

auraient à faire oublier à leurs coreligionnaires leurs exactions et leurs crimes ?... Une révolte est inévitable. Ce n'est pas cette fois contre un Abd-el-Kader qu'il nous faudra lutter, ni contre un marabout influent, car il n'y en a pas d'influents ou plutôt il y en a trop et ils se détestent entre eux, mais dans chaque commune, dans chaque village, le feu s'allumera de lui-même, et pour les mêmes raisons, l'injustice et la misère. Une fois de plus subirons-nous le sort que nous avons connu tant de fois et sur tant de points du monde, au Canada, dans l'Inde, en Egypte ? Une fois encore aurons-nous travaillé pour les autres ? Comme dit le proverbe arabe : l'aiguille habille tout le monde et reste toujours nue. Et pourtant l'aiguille française avait cousu ici un merveilleux vêtement ; des intrus s'en sont emparés pour s'en vêtir, mais ils n'ont pas le sens de notre élégance à nous. Le beau costume craque de toutes parts, nous le réparons encore : quand les Barbares auront cassé l'aiguille, on les verra dépenaillés et nus comme ils étaient autrefois...

Longtemps ainsi, mon ami donna libre cours à son chagrin. Lorsqu'il me souhaita bonne nuit, déjà l'aube blanchissait l'ouverture carrée du plafond par où tombaient le jour et le froid de l'aurore.

VII

Le lendemain, le Khalife et moi, nous descendions les ruelles rapides du village pour nous rendre à l'oasis au jardin d'En Naçeur. Tout était joie et lumière. On eût dit que jamais l'ombre ne pourrait envahir ces vastes

champs de clarté. Des tentes rayées, blanches et noires, étaient posées dans la plaine ; des femmes revenaient des puits avec des outres sur l'épaule ; des chameaux par longues files s'engageaient dans les crevasses rougeâtres des falaises pour gagner le plateau, où ils allaient chercher une maigre pâture au fond de dépressions connues de toute éternité des chameliers. Ces tentes, ces puits, ces troupeaux, cette ville aérienne bâtie de ciment rose, cette oasis bleue sur des terrains vermeils, c'était une image de vie prodigieusement poétique, ancienne et reposante. Il y a donc encore dans le monde des oasis, des déserts, des tentes, des chameaux, des puits au milieu des sables, des Abraham et des Rebecca ! Combien les siècles, le temps, c'est peu de chose ! Comme on a vite fait de remonter à travers les âges aux plus lointains souvenirs des hommes ! On avait vu cela, tout enfant, dans les images de sa petite Histoire Sainte. Mais la vie, le mouvement, les couleurs, comment s'en faire une idée ?...

Dans le jardin d'En Naçeur, on récoltait les dattes. Partout de l'or autour de nous : de l'or entre les aigrettes des palmiers où pendaient les fruits mûrs; de l'or au dessus de nos têtes, au bout des longues cordes qui laissaient glisser jusqu'à terre les régimes coupés comme des lustres étincelants ; de l'or dans les carrés du verger qui disparaissaient tout entiers sous les lingots amoncelés, et il faudrait les mots, que dis-je ? la fantaisie de l'Orient, pour donner une idée de ces richesses imaginaires, de ces fabuleux trésors perdus dans ces jardins au milieu du désert.

— Il y aurait eu longtemps qu'on m'aurait fait disparaître, reprit mon compagnon qui retrouva soudain

l'âpreté de la veille, si je n'avais eu près de moi un homme qui depuis vingt ans ne me quitte pas plus que mon ombre, et dont j'aurais déjà dû vous parler longuement, car c'est lui qui m'a fait le mieux comprendre ce qu'il y a dans cette race arabe, chez les simples agriculteurs, chez les bergers, chez les nomades, chez tous ceux qui n'ont pas été gâtés au contact des mauvais maîtres, de puissance de dévouement, d'endurance au travail, de mépris du danger et de vraie poésie.

Avant d'entrer chez moi il avait fait la contrebande du sucre dans le Sud. Bien souvent il m'a raconté les prodigieux voyages de ces contrebandiers à travers le Souf et l'Erg. D'ordinaire, c'est à Gabès qu'ils vont chercher leur marchandise. Ils la chargent à dos de chameau dans des sacs de laine, qui compriment si rudement le flanc des bêtes qu'on en voit peu résister à deux ou trois expéditions de ce genre. Puis la caravane se met en route vers les déserts les plus affreux, les plus brûlés qu'il y ait au monde. Là, sur d'immenses espaces on ne trouve qu'un puits, le puits de Bereçof, mais la douane y est installée. Il faut descendre plus au Sud, faire un immense détour à travers l'Erg sans eau, sans chemins connus, embrasé. Les chameaux glissent des quatre pieds sur les pentes de sables et crient désespérément en agitant leurs grands cous; on doit alors les décharger, les faire agenouiller, les charger de nouveau, puis la marche reprend. Les contrebandiers s'en vont, la bouche étroitement voilée, serrés dans leurs vêtements de laine pour ne rien laisser perdre de l'humidité de leurs corps. Ils ne parlent plus, n'urinent plus. Pour soulager la soif qui les brûle, ils ne trouvent en chemin que de gros scarabées qui vivent dans ces sables et qu'ils brisent entre

leurs dents pour humer le jus noir qui sort de ces bestioles. Quand enfin on rencontre un puits, les caravaniers novices se précipitent sur l'eau, mais les vieux les arrêtent. Ils font dans quelque gamelle un épais sirop de dattes, on s'en rince la bouche, on le boit lentement, on mange un peu de galette ; alors seulement il est permis d'étancher sa soif à longs traits.

Mohammed était de ces gens là. Rien n'échappait à ces yeux de Nomade qui savent, après des mois, retrouver à la piste une bête égarée et reconnaître à la seule trace de ses pas si une femme est laide ou jolie. Par lui j'étais au courant de tout ce qui se passait dans l'oasis, de toutes les louches intrigues que les Gonzalvez et les Mammo tramaient avec la pègre indigène. " Viens, me disait-il fréquemment dans son langage imagé, viens oublier au milieu des gens de ma tribu les tristes habitants de Ben Nezouh. Le pays où a souffert ton orgueil quitte-le, quand même ses murailles seraient bâties avec des rubis. "

Et certes, ce n'étaient pas de rubis qu'était bâtie la nouvelle Ben Nezouh ! Mais justement c'était l'orgueil qui m'y retenait encore. Et puis on ne vit pas dans un pays, on ne s'intéresse pas à une race, comme j'avais fait à Ben Nezouh, sans laisser prendre son cœur. Dans le Sud, comme partout dans le monde, la beauté est chose assez rare, mais elle offre, quand on l'y trouve, une perfection de formes qui ne saurait plus exister chez les races où le costume ajusté a remplacé la draperie, des membres fins sans maigreur, et surtout un éclat de peau que tout reflet irise et rend pareil à ces fruits dont on voit briller la pulpe sous une enveloppe lustrée. Je

n'ai rencontré qu'une fois une de ces beautés parfaites : elle s'appelait Zohira.

Ce nom fut celui d'une femme célèbre dans les temps légendaires pour avoir rendu un ange amoureux. On raconte qu'elle le grisa avec du vin de palme et lui arracha, pendant l'ivresse, le mot magique qui permet de s'élever dans le ciel ; on dit encore que l'ange amoureux fut suspendu par les paupières dans un puits des environs de Babel, et que Zohira pétrifiée dans sa course à travers l'espace devint l'étoile qui porte son nom.

Quand je la rencontrai pour la première fois, ma Zohira pouvait bien avoir huit ans. Elle habitait chez sa sœur Aïchouch, l'Ouled Naïl la plus recherchée de Ben Nezouh. On voit ainsi beaucoup de ces enfants chez les prostituées du Sud : ce sont leurs sœurs ou leurs parents ; elles les aident à leur toilette, à disposer leurs lourdes nattes, où elles emmêlent pour les gonfler des tresses de laine rouge et noire ; elles font leurs courses en ville, leurs commissions chez leurs amants, s'initient à l'art compliqué des onguents et des fards, et apprennent aussi à danser. La présence de ces enfants en ce lieu serait tout à fait intolérable, si toute cette petite engeance n'avait le charme particulier aux petites filles arabes, que n'ayant plus à sept ans aucun secret à apprendre, elles ont encore de l'innocence.

Je me rendais fréquemment dans ce quartier des Naïliat par devoir professionnel ou par plaisir, tantôt à l'heure de la baïonnette dégainée, quand les Joyeux après la soupe envahissent les cours intérieures, enlèvent les femmes de force et parfois les laissent mortes ; tantôt à l'heure où les soldats ayant réintégré leur caserne, la Naïlia danse pour

celui qui la paie, et où tout le quartier retentit dans la nuit de la rhaïta et du bendir.

Je ne passais guère devant la case d'Aïchouch sans dire bonjour à Zohira. A ma vue elle faisait l'effrayée et courait se cacher derrière la malle ornée d'un croissant et d'une étoile, qui composait avec le tapis tout le mobilier de sa sœur. Je la pêchais par sa gandourah et quelquefois par la peau, comme on fait d'un petit chien. Elle criait, se débattait, puis elle sautait sur mes genoux, prenait mon casque ou mon képi, l'enfonçait comiquement sur sa tête, imitant tous mes gestes avec la grâce incomparable qu'ont les enfants arabes, et si je désirais demeurer en tête à tête avec sa sœur, il me fallait employer mille ruses pour éloigner de nous ce démon familier, persécuteur et jaloux.

Un beau jour elle disparut. Je m'informai près d'Aïchouch de ce qu'elle était devenue. Elle me répondit gravement que la petite était mhadjouba, c'est-à-dire enfermée dans la maison maternelle, comme toute honnête fille de l'Islam en âge de se marier.

Deux ou trois années s'écoulèrent. J'avais complètement oublié ma petite amie Zohira, quand un soir après dîner, passant chez les Ouled-Naïls, j'entendis des hurlements inhumains sortir de la tanière d'Aïchouch. J'entrai, et trouvai là criant, gesticulant, toutes prêtes à en venir aux mains, Aïchouch et sa mère, et dans un coin, un petit paquet de voiles où je voyais briller deux yeux.

Sitôt que j'eus franchi le seuil, ce petit paquet s'anima, bondit, vint s'abattre à mes pieds. Je reconnus alors Zohira très embellie et devenue femme, bien qu'elle conservât encore beaucoup des traits de l'enfance.

A travers ses explications et ses larmes, je finis par démêler qu'on voulait la marier à un chaouch de soixante ans, lequel venait de faire fortune en abattant d'un coup de fusil, pour le compte d'un riche Caïd dont il servait la vengeance, un détenu qu'il conduisait à Djelfa. Il était borgne et grêlé, et Zohira, ayant appris de ses autres épouses la triste existence qu'elles menaient, s'était enfuie de la maison maternelle pour demander asile à sa sœur, où sa mère l'avait relancée.

Après avoir calmé la vieille je me disposai à sortir, mais la petite s'accrochait à mes genoux en donnant toutes les marques du plus violent désespoir.

— Ne m'abandonne pas, criait-elle, tu ne connais pas ma mère, c'est une terrible sorcière ! Il lui enverra du sucre, du café, des bracelets d'argent, et alors je serai perdue ! Donne-moi une permission pour aller chez les Naïliat du Mzab ou emmène-moi dans ta maison !

Que risquais-je d'emmener chez moi une fille dont le seul désir semblait être de se prostituer pour échapper à sa mère ? Je n'avais d'ailleurs d'autre pensée que de la mettre à l'abri pour une nuit, me promettant d'aviser le lendemain.

— Voile-toi, lui dis-je, et suis moi.

La grande sœur approuva. La vieille par miracle apaisée se précipita sur ma main qu'elle couvrit de baisers, en criant : " Tu es notre père, fais de nous ce que tu voudras ! "

Cependant Zohira s'était voilée et nous sortîmes ensemble.

Dans la rue nous nous heurtâmes à ses frères exaspérés, qui avaient déjà touché une prime du chaouch et qui

reconnaissant leur sœur sous ses voiles l'accablaient d'ignobles injures. Mais la vieille leur ayant glissé quelques mots à l'oreille, ils m'embrassèrent les mains à leur tour. Je les repoussai avec dégoût, plus irrité de ces marques de servilité que d'une colère à laquelle j'aurais su répondre et regrettant déjà l'aventure où je m'étais laissé entraîner. Sait-on jamais les suites que peut avoir, dans un louche milieu indigène, une histoire de cette sorte ?

Je regagnai ma maison, suivi de la petite tremblante dont j'entendais sonner derrière moi les bracelets d'argent. Je l'installai dans une chambre d'ami ; je lui portai de l'eau que j'allai puiser moi-même, des raisins, des dattes fraîches qui restaient de mon dîner ; enfin je lui montrai le lit en lui disant qu'elle était chez elle, et lui souhaitai bonne nuit.

De nouveau elle se mit à mes genoux, recommença de m'embrasser les mains, m'assurant que j'étais son père et qu'elle était mon esclave, — tout cela avec des larmes qui finissaient par m'émouvoir plus que je n'aurais voulu. Cependant je me repris. "Dors, ma fille, lui dis-je, et ne t'inquiète de rien." Et cette fois je me retirai, tandis qu'elle relevait la tête, suspendait un moment ses pleurs et me regardait d'un air stupéfait.

Je passai une nuit détestable. Tantôt je me trouvais ridicule et je m'en voulais de me priver du plaisir d'avoir près de moi à cette heure un petit être charmant, tantôt ce sentiment me semblait honteux, car l'image de la femme presque faite que je n'avais qu'entrevue n'avait pas encore effacé le souvenir de l'espiègle Zohira que j'amusais autrefois sur mes genoux.

Pour calmer mon énervement, j'essayai de fixer mon esprit

sur son ignoble famille. Quelque volonté que j'en eusse, il me fut impossible de dormir. Et le pouvais-je ? quand dans la chambre voisine j'entendais la petite Naïlia chanter une triste mélopée pour abréger le temps et distraire son ennui.

Le matin arriva sans que j'eusse pris la décision de la renvoyer chez sa mère, ou bien de la garder avec moi, ou bien encore de lui délivrer, comme elle m'en suppliait la veille, un permis pour aller au Mzab.

Je me levai, résolu pourtant à ne pas m'en embarrasser davantage. Sitôt que je fus habillé, je me dirigeai vers sa chambre où je la trouvai étendue, non sur le lit mais par terre, comme au temps où elle habitait chez sa grande sœur Aïchouch, toute repliée sur elle-même et paraissant dormir. Je m'approchai. Ses yeux étaient grands ouverts.

— Eh bien, Zohira, lui demandai-je, es-tu consolée ce matin ?

Elle ne bougea pas, ne répondit rien, deux larmes perlèrent à ses longs cils. Je me penchai pour les essuyer, elle m'écarta avec humeur et me dit d'une voix piteuse :

— Laisse-moi, laisse-moi, et donne-moi une permission pour aller chez les Naïliat du Mzab !

Je voulus alors l'embrasser ainsi que je faisais autrefois. Elle me repoussa plus brusquement. Je me piquai au jeu, je désirai bientôt violemment poser mes lèvres sur ce front lisse, tatoué d'une étoile bleue. Elle se débattait comme autrefois quand je la pêchais par sa robe derrière la malle de sa sœur, et après une parade, une sorte de combat ou de duel amoureux qui est naturel à cette race, elle finit par succomber comme si je lui faisais violence.

Le jour même, suivant la coutume arabe, je voulus

envoyer une dot à sa mère. " Laisse cette chienne ! s'écria-t-elle indignée. Je veux d'abord qu'elle me demande pardon. " Et tout ce que je pus en obtenir fut qu'elle envoyât à la vieille une gandourah de quatre francs cinquante...

Quand je réfléchis à l'amour que j'eus pour cette petite barbare, j'en suis encore confondu. C'est déjà bien mystérieux d'aimer une fille de sa race, de son sang, de son pays, mais aimer une enfant sauvage ! Sans doute je finis par avoir d'elle une sorte de connaissance empirique, qui me permettait de prévoir à peu près ce que dans telle ou telle occurrence elle pourrait dire ou faire, mais sans cesse je m'égarais sur ses sentiments, sur ses pensées. Qu'elle se crût lésée dans son affection, contrariée dans ses fantaisies, et sa susceptibilité incroyable lui inspirait des dédains d'une cruauté féroce. Puis un mot qui la touche, le souvenir qui lui revient d'un bienfait, et elle m'accablait des marques de la tendresse la plus imprévue. J'imaginais toujours dans ses yeux je ne sais quel secret que je finirais pas découvrir, je rassemblais autour d'elle les rêves que j'avais faits sur sa race et son pays, et en fin de compte, je le vois bien aujourd'hui, j'aimais surtout en elle les songes qui depuis des années montaient pour moi des jardins.

J'avais obtenu sans trop de peine qu'elle cessât tout à fait de voir son ignoble famille, sa mère qui regrettait toujours le chaouch borgne et grêlé, sa sœur la pauvre Aïchouch et ses gredins de frères qui passaient leur temps à boire chez Gonzalvez ou Mammo. Aussi longtemps que dura ma prospérité dans l'oasis, Zohira ne regretta rien. Elle était fêtée, choyée de tous les gens qui passaient. Avec sa beauté sauvage, son méchébek de plume et d'or,

ses colliers, ses voiles de soie, elle apparaissait un peu comme une jeune reine barbare. Mais le proverbe arabe a raison : quand la trame du bonheur commence de se déchirer, elle se défait tout entière. A mesure qu'on vint moins à Ben Nezouh, les fêtes, les distractions se firent rares. Moi-même, au milieu de mes soucis, je la négligeai un peu. Mon humeur s'était assombrie, pouvais-je empêcher qu'elle cherchât quelque plaisir autour d'elle ? exiger qu'elle renonçât, pour me plaire, au bonheur qu'ont toutes les femmes, et surtout celles d'Orient, à échanger inlassablement des idées sans intérêt ?... Sa sœur Aïchouch vint la voir, bientôt la mère accompagna la fille, quelques amies se glissèrent jusque chez moi, ses frères mêmes pendant mon absence. C'était alors des bavardages sans fin autour de cette horrible bière pâle qu'on fabrique à Saint-Etienne et qui remplace le champagne dans les mauvais lieux du Sud. En s'en allant, chacun emportait du sucre, du café, des conserves, des ustensiles de cuisine, tout ce qu'il y avait dans la maison. Mohammed et sa femme, la fidèle Dzhaïba, essayaient, mais en vain, de s'opposer au pillage. Ah ! le temps était loin où je devais élever la voix pour qu'elle consentît à envoyer quelque présent à sa mère !

Un matin, je la vis entrer dans mon cabinet tout en larmes. Une jeune prostituée d'Alger avait traité de cathédrale le haut diadème d'or, le somptueux méchebek qu'elle portait sur la tête. Cette plaisanterie, empruntée à quelque homme des bataillons d'Afrique, avait jeté la pauvre Zohira dans une indicible confusion ; elle s'était enfuie le cœur gros, et maintenant accroupie dans ses voiles en loques, auprès du méchebek qu'elle avait laissé

tomber, elle donnait libre cours à ses larmes et ne s'interrompait de pleurer que pour me supplier de jeter en prison la chienne qui l'avait injuriée.

Elle marquait un chagrin si naïf, elle montrait tant d'aversion pour ce malheureux méchebek, qui faisait un ornement nécessaire à sa gentillesse, que je faillis me laisser fléchir. Cette fois pourtant je tins bon. Le soir même elle abandonnait mon logis et se retirait chez sa mère.

Je goûtai pendant quelques jours un calme, un repos oublié. Mais une maison arabe où ne flotte pas un voile de femme, où ne tinte pas un bracelet, où l'on n'entend plus de cris, c'est le séjour de l'ennui. Sans doute cette petite barbare était insupportable, mais elle avait des mots, des gestes qui faisaient tout oublier. Je sentis que j'avais pour elle un attachement plus profond que celui des premiers jours, car il était sans illusions, et j'avisai aux moyens de la faire revenir.

Je me rendis à la cuisine, où je trouvai Mabrouka, la vieille Arabe teintée de sang nègre qui préparait les ragoûts et les kousskouss, et je lui demandai ce qu'il y avait à diner.

— La nourriture est toujours amère, quand le cœur est triste, répondit-elle en clignant des yeux.

— En effet, répliquai-je, mais j'espère que des personnes de bon conseil aplaniront les difficultés.

Son œil prit une expression plus fine encore, et mieux que toute parole me prouva qu'il était superflu de m'expliquer davantage. L'âne comprend par une *demza* (coup de poing), l'intelligent par une *ghemza* (un clin d'œil).

Deux heures plus tard je la voyais revenir, courbée

sous le poids des paquets dont l'avait chargée sa maîtresse. Derrière elle, Zohira s'avançait dans ses voiles de soie, avec une lenteur de sultane. Elle entra chez moi sans mot dire, me saisit dans ses bras, me renversa sur le tapis... Seulement dès le lendemain elle remplaçait son méchebek d'or par un abominable chapeau, l'antique melhafa par une *rouba* sans taille et à larges volants, et ses jolies babouches par des souliers vernis.

J'avais cédé sur un point, je dus céder sur bien d'autres. Chez moi tout rentra peu à peu, les sorcières et les superstitions, le Marabout et ses talismans. Elle s'était prise pour Si Aïssa d'une crainte et d'une admiration idolâtre. Chaque fois qu'il la rencontrait, le sinistre personnage s'arrêtait pour lui faire honte de vivre avec un Roumi et appeler sur sa tête les malédictions du ciel. Pour apaiser sa colère, elle lui faisait des présents. Chaque soir je découvrais quelque nouveau scapulaire à son cou, quelque papier graisseux dans ses nattes. Un jour même qu'elle était malade, elle réclama Si Aïssa avec une telle insistance que pour ne pas aviver sa fièvre je consentis à le faire venir. Elle guérit grâce à mes soins, mais le prestige du Marabout s'accrut encore de ce miracle. Elle le consultait maintenant sur ses actions, ses moindres malaises. Il finit par incliner jusqu'au crime cette petite cervelle d'oiseau.

Ici, le Khalife s'arrêta, les yeux fixés devant lui, comme s'il eût aperçu dans une vision rapide ces moments lointains de sa vie.

— Puis-je dire jusqu'au crime ? continua-t-il d'une voix

toute changée. Quelle part eut-elle dans le guet-apens où je faillis laisser la vie ? Fut-elle véritablement complice ou bien un misérable instrument entre les mains de ceux qui avaient intérêt à me faire disparaître ? Le Marabout lui avait-il fait la leçon ? Ses frères l'avaient-ils terrorisée ? Je n'ai jamais bien éclairci cette affaire.

Un soir, à la nuit tombante, un des ses frères vint la prévenir que sa mère était au plus mal. A cette nouvelle, Zohira se mit à pousser des cris aigus et à se déchirer le visage avec les ongles. Pour l'apaiser je lui dis que j'allais voir sa mère aussitôt. A ce moment Mohammed me glissa ces mots à l'oreille : “ Prends garde, la femme est traîtresse ! ” Sans m'arrêter à ces paroles, je rejoignis le frère de Zohira qui m'attendait dans la rue.

Nous nous dirigeâmes ensemble vers le quartier où habitait la vieille. Au moment où je passais dans un de ces couloirs voûtés, comme il y en avait tant à Ben Nezouh, et tout à fait obscurs à cette heure, je me sentis poignardé. Au cri que je poussai, Mohammed qui nous avait suivis de loin accourut sous la voûte. Je reconnus sa voix et m'évanouis aussitôt.

Le lendemain je me réveillai dans un lit de l'hôpital. Mon premier soin fut de réclamer Mohammed. On me répondit que c'était lui qui m'avait assassiné et qu'il était sous les verrous.

Heureusement pour le pauvre garçon, je n'étais pas resté sur le coup. Vingt témoins, et Zohira la première, auraient prouvé qu'il m'avait tué, parce qu'il était jaloux du pouvoir qu'elle avait dans ma maison.

J'obtins qu'on le relâchât sur-le-champ. En dépit du mauvais vouloir des autorités de Ben Nezouh, je fis

arrêter à sa place les deux frères de Zohira. Le soir même, le mûr de la prison fut éventré et les bandits disparurent.

D'ailleurs était-ce eux les vrais coupables ? Qui les avait poussés ? Qui leur avait fait la *ghemza*, le fameux clin d'œil arabe, le conseil perfide que l'on donne sans mot dire et qui est saisi au passage ? Dans la plupart de ces assassinats commis sur des Européens par la pègre indigène, si vous cherchez les causes, si vous fouillez le crime, vous trouverez presque toujours la main d'un étranger. Derrière les sinistres bandits, comment n'aurais-je pas soupçonné Gonzalvez ou Mammo ?

Quant à la faible Zohira, sitôt qu'elle eut appris qu'on m'avait assassiné, son premier soin fut de courir dans la partie de la maison où habitaient Mahommed, sa femme Dzhaïba et leurs petits garçons. Suivie de quelques amies de sa sœur Aïchouch et de sa vieille mère par miracle ressuscitée, elle s'élança sur la pauvre Dzhaïba, la frappa au visage avec ses bracelets et la jeta dehors en criant : " Chienne ! Fille de Chienne ! Sors d'ici avec tes bâtards ! " Mais lorsqu'à deux jours de là, Mohammed reparut chez moi, elle se mit à crier bien haut, devant tout le quartier rassemblé, que puisque j'étais assez fou pour garder encore sous mon toit celui qui m'avait assassiné, elle n'y resterait pas une minute de plus. D'ailleurs Si Aïssa l'avait bien prévenue, j'étais un ennemi de la religion et du Prophète, et plutôt que de vivre plus longtemps avec un Roumi, elle préférait gagner sa vie comme sa sœur Aïchouch. Ce qu'elle fit incontinent, après avoir obtenu pour deux douros un certificat de santé du médecin d'Alicante.

Cette fois je ne résistai plus aux prières de Mohammed.

Je confiai ma maison pour la vendre à un avoué de Médéah ; et en caravane toute simple, Mohammed, sa femme, leurs trois enfants et moi, nous prîmes le chemin du désert. Je fuyais, j'étais un vaincu. Une affreuse détresse me remplissait le cœur, et je ne sais aussi quel horrible regret de ce que je laissais derrière moi. Rien pourtant n'y demeurait plus de ce que j'avais aimé: j'avais bâti une ville, mais pour la voir se ruiner sous mes yeux ; j'avais voulu attirer des gens de ma race dans ce pays, et je n'avais fait que hâter l'invasion de hordes étrangères ; j'avais pensé élever les indigènes à une civilisation supérieure, et tout ce qu'il y avait de noblesse et de poésie avait fui depuis longtemps ce village où il ne restait plus maintenant qu'une population misérable, qui à ses vices naturels avait ajouté les nôtres. Des ruines, des espoirs déçus, je ne laissais rien autre chose ; mais il y a, dans la vie, de ces minutes désespérées où l'on regrette tout cela plus encore que le bonheur.

Penché sur mon cheval, je m'en allais tristement, sans même jeter un regard derrière moi pour voir une dernière fois l'oasis. Tout à coup, Mohammed partit à mes côtés, avec la rapidité d'une flèche. Debout sur ses étriers, il faisait tournoyer au dessus de sa tête sa matraque d'olivier sauvage, comme un fusil dans une fantasia. D'un coup d'œil je compris tout. Là-bas, près du Ras el Aïoun, à la tête des sources, dans son fameux terrain-piège, Gonzalvez était assis sous une tonnelle de roseaux. Près de lui, Mammo, Lubrano et le curé maltais. Evidemment les gredins s'étaient donné là rendez-vous pour contempler notre fuite et jouir de mon humiliation. En attendant notre passage, ils prenaient l'apéritif.

On était au printemps, l'orge du terrain-piège commençait de verdoyer ; quelques peupliers d'Italie allongeaient sur le sol leur ombre misérable ; il ne manquait à ce tableau champêtre que deux ou trois chèvres de Malte et un troupeau de cochons noirs, pour avoir en raccourci l'image complète de Ben Nezouh.

La foudroyante arrivée de Mohammed ne permit pas aux quatre consommateurs de vider leurs verres jusqu'au fond. D'un revers de matraque, il fit sauter en éclats la bouteille et les verres. Mammo épouvanté s'était mis à plat ventre ; les trois autres avaient fui. Mohammed courait après eux. Je le rejoignis bride abattue, craignant qu'il ne les assommât. " Laisse-moi ! " me dit-il. Et avec une habileté de cavalier consommé, successivement il rejoignit les fuyards, et faisant siffler sa matraque à leurs oreilles, l'un après l'autre, il les obligea tous à passer à quatre pattes entre les jambes de sa bête. Et chaque fois il crachait sur eux. Cela fait, il abandonna les gredins à leur terreur, et le cœur soulagé nous continuâmes notre chemin dans les sables.

Le Khalife suspendit là son récit. Une question me venait sur les lèvres, mais je n'osais la formuler craignant de réveiller en lui un souvenir trop douloureux. A la fin m'enhardissant :

— Et Zohira ? lui demandai-je.

— Zohira ? me dit-il, c'est presque moi qui l'ai tuée... Pendant quatre ou cinq ans, je n'entendis plus parler d'elle. Et puis un jour, des palanquins passèrent devant nos tentes : c'étaient des Naïliat en voyage qui se rendaient à Ouargla. Ces tentes aëriennes, ces tapis éclatants,

ces voiles, ces bijoux, ces femmes balancées sur le dos des chameaux, c'est toujours le passage de la reine de Saba : de loin c'est magnifique, et de près c'est misérable.

Les bêtes s'étant agenouillées, les Naïliat en descendirent pour préparer le campement de la nuit. L'une d'elles, à ma vue, s'élança vers moi en criant : " O Docteur, comment vas-tu ? O Docteur, tu vas bien ? " Mais son visage était couvert d'une croûte épaisse de *diga*, sorte de pâte faite de terre et de confiture d'abricot dont les belles en voyage se barbouillent la figure contre le hâle et les gerçures. " Tu ne reconnais donc pas Riaga ? " demanda-t-elle ingénument. Et je me rappelai en effet avoir soigné au dispensaire une Naïlia de ce nom.

Elle arrivait de Ben Nezouh. Je l'invitai à partager ma tente, et la diga disparue, je lui trouvai le visage encore frais.

— Te souviens-tu de Zohira ? me dit-elle.

Et déjà j'eus le cœur serré.

Voici alors ce qu'elle m'apprit :

Il y avait à Ben Nezouh, dans le bataillon d'Afrique, un Joyeux à l'aspect très doux et aux manières très polies. Toutes les Naïliat l'adoraient. Il leur rendait mille services, il allait leur puiser de l'eau, les aidait à ranger leurs cases, à préparer leur cuisine, à recoudre leurs robes, et il fendait pour elles du bois. Elles le payaient en nature, mais comme il était délicat, il n'acceptait en plus que quelques tasses de café ou des bouteilles de bière.

Un soir, vers huit heures et demie, Aïchouch et sa mère s'occupaient à leur cuisine, quand il leur sembla entendre un soupir assez lugubre sortir de la chambre de Zohira. C'était jour de marché, la cour était remplie de

monde. Les deux femmes inquiètes écoutèrent à la porte. Elles frappèrent, crièrent d'ouvrir. Personne ne leur répondit. Elle ameutèrent alors les gens. Tout à coup la porte s'ouvre, et le Joyeux s'élançe un couteau à la main. Aïchouch tomba sous un coup qu'il lui porta à l'épaule ; la vieille eut deux doigts coupés en voulant saisir la lame. Un Nomade réussit à maîtriser le forcené dans ses bras. On trouva l'infortunée Zohira couchée sur son tapis, la gorge ouverte, et dans la plaie, un louis d'or de son collier enfoncé par le couteau.

Au commissariat de police, on ne put rien tirer du soldat. Son Commandant qui survint n'obtint de lui aucune réponse. " Misérable, lui cria-t-il en le frappant de sa cravache, tu déshonores le bataillon ! " Ce beau geste resta sans effet. L'autre continua de faire le muet, l'abruti, l'irresponsable.

Et cependant son crime avait été bien médité. S'il avait tué la malheureuse sans qu'elle poussât un soupir il s'emparait de ses bijoux, les — bijoux que je lui avais donnés ; il sortait furtivement dans la nuit, rentrait à la caserne avant l'appel et fournissait un alibi. Il laissait près de sa victime un couteau indigène ; les soupçons naturellement se portaient sur les nomades. Un seul détail lui avait échappé : il avait aiguisé son couteau à la manière française.

Et maintenant, acheva mon ami, je suis sans désir, sans regret, sans révolte. Quand le faucon est pris au piège, l'oiseau noble ne se débat pas. Je ne demande plus rien à la vie que ce que peut apporter de bonheur le lever et le coucher du soleil, une nuit étoilée, la flûte de roseau, une chanson arabe et la récitation du plus

beau des poèmes, l'inimitable Coran. Les contes de mes chameliers, les poésies qu'ils improvisent interminablement en conduisant leurs bêtes suffisent à tous les besoins de mon esprit. J'accompagne les caravaniers, soit qu'ils aillent dans le Nord, acheter du blé et vendre leurs dattes, soit qu'ils se rendent dans une oasis lointaine pour y échanger les produits d'une industrie primitive. Si la tribu se déplace vers quelque endroit où la pluie est tombée pour y mener paître ses troupeaux, je la suis dans ces solitudes où règne encore la tranquillité. Un jour j'aurai ma tombe au bord d'une de ces pistes que mènent les caravanes. Au lieu de ces tristes cortèges que l'on voit dans nos cimetières, près de moi ne passeront que des chameliers vêtus de blanc ; ceux qui m'auront connu s'arrêteront pour donner un souvenir au médecin, leur ami ; les autres continueront leur chanson de route. Et cela aussi sera bien.

VII

Je passai encore quelques jours à Guerrara en compagnie de mon ami, attendant pour regagner Laghouat le départ de quelques villageois qui se rendaient à Ghardaïa. Ce jour-là, le Docteur voulut m'accompagner. Nous fîmes ensemble la première étape, — moi sur le petit cheval qui m'avait amené, lui balancé sur un grand méhari. Le silence auquel nous obligeait la différence de nos montures, le souvenir de ses tristes prédictions et la quasi certitude que cet homme que j'allais quitter, je ne le reverrais jamais plus, donnaient à mes pensées la morne couleur de la Hammada où nous passions. Avant l'étape

de la nuit, qui devait se faire à l'oued En Nsa, nous fîmes halte quelque temps près d'un petit tas de pierres, seul accident qui retint le regard dans la triste étendue. Autour de nous, sur le grand plateau désert s'accumulaient l'ombre du soir, le mystère des surprises que ce pays nous réservait peut-être, et le secret de la passion qu'il inspirait à mon ami. Le moment de nous séparer était venu.

— Adieu, me dit-il ; vous retournez en France, portez mon salut à ce monde que je n'ai pas oublié ; moi je reviens à mes Nomades. Allah fait à chacun sa part. Qu'il nous protège tous les deux.

Il s'approcha de son méhari qui l'attendait à genoux, passa la jambe par-dessus la croix qui surmonte la selle, appuya légèrement le pied sur le cou de l'animal qui se dressa d'un bond. Puis il me fit un dernier geste d'adieu plein de la résignation islamique. Je le suivis quelque temps du regard. Bientôt il ne fut plus qu'une silhouette mouvante, une ombre dans le soir, un rêve dans la nuit.

Et moi, je continuai ma route avec mes villageois.

Trois jours plus tard, j'arrivais à Laghouat. Je trouvai la petite ville militaire en rumeur. Elle était pleine des cavaliers arabes que les tribus du Sud envoyaient au Maroc. Ils étaient là plusieurs centaines, cavalcadant aux alentours du bureau militaire et faisant leurs derniers préparatifs, car ils devaient partir le soir même. Parfois un des Caïds qui les avait amenés passait sur quelque beau cheval dans un burnous brodé d'or. Parmi eux se distinguait un vieillard à barbe blanche, le Bach Agha El Hadj Lakhdar, de la grande tribu des Larbaa. Dès le début de la conquête il était avec nous ; les vieux soldats d'Afrique,

s'il en reste encore d'assez vieux, se rappellent sa barbe rouge, alors qu'en 1840, jeune chef de la même tribu, il se battait à nos côtés. Aujourd'hui, toujours fidèle, toujours droit sur la selle, il nous donnait pour notre nouvelle conquête les enfants de ses enfants.

Le soir, avec toute la ville, je me rendis sur-le-champ de manœuvre pour voir partir les cavaliers. Ils défilèrent d'abord lentement, sur leurs petits chevaux, dans leurs burnous aux couleurs variées et pâlies par le soleil, chaque goum avec son Caïd et son porte-étendard, devant le Commandant du Cercle qui les passait en revue. Tous ils avaient le visage voilé d'une légère mousseline qui ne laissait paraître que leurs yeux. Cette mousseline, c'est le mûr qui sépare du reste des vivants celui qui s'en va au combat, et c'est aussi l'idée de ces fiers cavaliers que ce mince tissu les défend de la mort mieux que la plus épaisse armure. Mais ce voile qui donne aux femmes tant de mystère et de grâce donnait à tous ces hommes un air farouche, presque funèbre.

Soudain, faisant volte face, ils repassèrent en tempête devant nous, ne laissant derrière eux qu'un nuage de sable et l'enivrement de leur course. Et moi qui les cherchais encore, quand ils avaient disparu : " O cavaliers arabes ! m'écriai-je en moi-même. Tant de fois déjà, depuis un siècle, nous nous sommes trouvés, dans les mêlées, côte à côte ! Puisse le Khalife, votre ami, et le mien, avoir été mauvais prophète ! Puissions-nous conserver toujours l'inébranlable amitié de vos cœurs et vous trouver toujours fiers et fidèles sur vos petits chevaux, pour les charges guerrières et les joyeuses chevauchées de la mort !"

JÉRÔME ET JEAN THARAUD.

CHRONIQUE DE CAERDAL

I

SUR LA BONNE RIVE

Il est vrai, dit Caërdal, qu'on m'a laissé sans rien. Vous pensiez, et l'on vous a conté peut-être, que je vivais, sans souci, de mon épée et de mon chant. Les bons contes sont faits par les mauvais amis. Dans cette Ville terrible, où la décence même est à l'encan, je n'ai jamais été sûr d'un demi louis par jour. Et comme enfin je voulais l'être, le jardin des Hespérides, où toutes les pommes étaient vertes, s'est fermé devant moi.

Il n'y a pas de porte qui pourra se vanter que j'y frappe. J'ai baissé la visière ; j'ai bouclé la cuirasse du silence, et je suis parti. Bonsoir au jardin, où j'ai mangé des baies creuses et du raisin aigre. Je peux me nourrir de gratte culs et de faînes, faisant semblant que ce soient des pêches et des oranges ; mais on n'obtiendra pas de moi que je l'aie jamais cru.

Bonne nuit aux jardins qui poudroient sur les pentes de Montmartre. Je n'entre point dans une

maison qu'on ne m'y invite ; et je n'y reste pas qu'on ne m'en prie. Je paie de la vie, sans doute, cette humeur farouche : chacun paie avec ce qu'il a. J'ai ma monnaie, qui n'a pas cours sur vos marchés, et que vos marchands ne pèsent pas. Elle a sa puissance, qui se moque de vos valeurs ; car c'est elle qui les fixe.

Je ne céderai pas aux puissances, quelles qu'elles soient ; et c'est en vertu d'une puissance secrète, qui règle ce que je veux des autres, sur ce que je me permets et sur ce que je leur ai permis. Ils me tueront, peut-être ; mais ils n'auront pas mon âme. Je suis celui qui ne recueille rien ; bien plus, celui dont le *non !* est aussi immuable que la patience. J'ai toujours compté le succès pour rien. C'est peu de n'en point faire cas : je le méprise. Et même, ce succès, je le déteste. Je haïrais ceux qui le font, si je n'avais un tel mépris de ceux qui le contestent. Je ne porte pas, depuis quinze ans, ce casque de solitude et cette armure de silence pour me laisser tenter à ces vains tintements, aux sonnailles de la vache fortune, et aux crécelles de la louange. Il me faut d'autres victoires et d'autres voluptés. Je ne me rendrai pas aux sommations de la nécessité. Je juge le succès à l'argent qui le mesure. Et mon mépris est fondé là dessus.

J'étais donc, sans rien, dans cette Ville du

Destin, qui est couchée sinueuse, bacchante et alanguie, comme ses courbes non pareilles de fleuve, de quais et de boulevards, tel le sexe d'Athèna qui renonce à son vœu, s'étant faite amoureuse.

La ville des villes est étendue entre le Mont des Martyrs et le Mont Parnasse. Né sur l'un, il est dur de vivre sur l'autre ; et il faut tout de même tourner le dos avec joie à la colline, où le saint qui pense n'a pas d'autre promesse, que de porter un jour sa tête entre ses mains.

J'ai quitté ces quartiers, où il y a toute l'Europe, moins la France. Et le nom même des rues est un exil. C'est là que l'âme d'un artiste est prise aux filets, et qu'elle souffre d'être tenue captive pour un morceau de pain dur, aussi longtemps qu'on le lui assaisonne de bienveillance et de respect. Mais les maîtres de ces rues se trompent, s'ils s'imaginent que la pensée est à jamais docile, et qu'on la garde comme un luxe esclave dans la paix de ces maisons, qui sont toutes pleines de voluptés moins libres.

Une gare, farcie de clameurs et bondée de tumulte, bout au cœur de la Ville Riche. Et toutes les fois que Caërdal passait dans ce quartier maudit, à toute offense de la fortune il n'avait même pas besoin de lever son bâton : jour et nuit, un sifflet strident sort de ce gouffre qui

fume. Il y a de quoi rire : les patrons de la Mauvaise Rive ont installé, au beau milieu de leur empire, un monstre qui les siffle.

Je laisse, avec un vaste soupir, la capitale de tous les luxes, où tout est femelle et faux calcul, où j'ai tant de fois porté mes pas incertains entre la colère et les muets reproches. Qu'est-ce que la révolte d'un Caërdal ? Le départ pour une rive meilleure, dans un profond silence.

Enfin, je passe les ponts, et je les romps derrière moi. Voici que je retrouve la ville des livres et des maisons studieuses, des savants et des prêtres, et de l'amour pensif qui défend les lieux sacrés de l'Occident contre les Barbares : Sainte Geneviève sur sa colline, penche un visage de reine toujours jeune sur le miroir de Seine. Là, du moins, entre Notre Dame et le Parnasse, il est encore un air respirable pour les hautes pensées. On peut sortir de l'impure mêlée ; on peut se promener parfois dans les rues silencieuses, et marcher à pas lents, le matin, dans le Jardin du Luxembourg, fleuri de rêves et d'amants.

Tout, ici, n'est pas une foire aux plaisirs, dans l'arène des gros sous. Ici, il est permis de croire encore à la volupté secrète qui ne se passe, dans l'âme et dans la chair, ni de loisir ni de retraite. Me voilà de retour sur la Bonne Rive. Hé quoi ? J'y suis reçu avec une chaude courtoisie. Une pensée généreuse m'y appelle avec grâce. Je ren-

contre cet honneur amical, où le solitaire est si sensible, ne l'espérant plus, cet accueil formé à la révérence, où il se rend avec tant de douceur et en baissant les yeux.

Si je tiens registre de contradictions, c'est au spectacle du monde. Mais je pousse mon homme droit sur sa ligne ; et elle monte.

Ma passion est de sentir toutes passions, et de les éprouver dans les pensées même abstraites. Je poursuis le tempérament dans les actes, la moëlle lointaine dans le sourire et les moindres frissons.

Toutes contradictions s'accordent et coïncident au sens de la nature, qui est l'éternel élan à la vie, dans l'amour de la vie. Plein de toute cruauté et de toute tendresse, l'amour pour l'amour, c'est le vrai modèle de l'art : puisqu'enfin le véritable artiste ne fait œuvre que pour le bonheur de faire œuvre. Et un tel bonheur n'est rien, sinon un profond besoin, la passion même, le don de soi dans ce qu'il a de plus irrésistible.

II

DE CHATEAUBRIAND

Tout un siècle est plein de son nom. Mais ce siècle sonne peut-être le vide, quand il retentit de Chateaubriand.

Il est en secret le contraire de ce qu'il passe pour être avec le plus d'éclat. Il tient de deux âges et de deux mondes, sans tenir fortement à rien, toutefois. Il a beau faire : plus il regarde vers le passé, et plus on sent qu'il rêve de l'avenir. Il est du temps qui vient, plutôt que du monde qu'il quitte. On admire la mélodie de ses plaintes, et l'on n'en croit pas ses regrets. Il se plaît à ce qu'il condamne ; et il ne serait peut-être pas fidèle au parti contraire, s'il ne le savait condamné. Quand il réside, il voudrait voyager ; et il envie de résider quand il voyage. Il n'est bien, qu'où il n'est pas. Il donne son cœur à la cause qui le flatte, plutôt qu'à celle qu'il préfère. Il n'est d'accord avec lui même que dans la contradiction. Et il ne comprend pas toujours ce qu'il enseigne ; qui est la pire façon de se contredire. Il a le ton souverain, sans avoir l'âme souveraine. Il dut la gloire à des œuvres toutes mortes, aujourd'hui, que personne ne peut lire ; et il ne vit que dans un livre admirable, que personne n'a lu de son vivant.

Il a pensé longtemps en disciple de Voltaire, et il sent en neveu de Rousseau. Moins loin de tous les deux qu'on ne croit et qu'il ne veut le dire, on ne sait trop que faire de son église, quand il la restaure. Il prêche dans la chaire de Saint Bernard, un évangile doucereux et poétique. Il donne des images pour des raisons, et de menues dévotions pour l'éternelle discipline. Il s'adresse aux peuples, mais

avec la fadeur qui séduit les petites colombes au couvent des Oiseaux. Sa théologie mielleuse est une politique. Plus magnifiquement il la décore de principes, et plus sa propre nature y contredit. Il découvre aux autres hommes des règles qu'il ne suit jamais. Et toute sa vie, pleine d'orgueil païen, jusqu'à la puérilité, est lavée des vertus chrétiennes qu'il vante. Il veut rétablir l'ordre royal sur l'ordre chrétien ; et, au bout du compte, il méprise les rois, et du christianisme il ne retient guère qu'une machine poëtique.

§

C'était un petit homme assez court, nerveux et sans largeur ; une grosse tête enfoncée dans les épaules frêles, la peau tannée et trouée par la petite vérole, avec un air de hauteur. Et l'on a dit qu'il était le plus beau du monde.

Il montrait volontiers son pied, comme Lamartine, petit, la cheville fine, la plante arquée. Alerte en sa taille médiocre, la maigreur l'a gardé longtemps jeune et toujours élégant.

Il avait les traits naturellement gais, et il ne riait jamais en public. Entre tant d'images, toutes aussi fausses que les portraits de Goethe, j'en sais une qui paraît ressemblante, singulière pourtant. Il a quelque vingt cinq ans : le peintre ne craignait pas encore d'être vrai. Là, refrogné mais non douloureux, attentif et boudant à l'ombre de gros

sourcils, le front modéré, les cheveux épais et abondants, la bouche forte et sensuelle, tout le visage moins ardent qu'un peu lourd et dense, le chevalier de Chateaubriand, ni fin, ni spirituel, ni mélancolique même, a comme un air de Rousseau précoce et de Marat adolescent.

Perdant du poil, il a pris du front en vieillissant. Son crâne a paru haut et long, noblement taillé en murailles abruptes aux tempes. Il s'est beaucoup affiné. Sa maigreur vive s'est appuyée solidement à la terre, et il a eu de la majesté. Sa bouche, comme d'un dédaigneux qui mord souvent ses lèvres et les cargue sur ses dents, était désabusée et bien amère. Mais son sourire, comme épris de plaire, a toujours été charmant. Les grands hommes exceptés, et d'abord Napoléon, Chateaubriand a gagné tous ceux qu'il s'est donné la peine de séduire.

§

Homme sans souffrance, sinon de la vanité. Il est vrai que cette incurable maladie de peau cause des maux intolérables, et l'insomnie. Chateaubriand n'a jamais connu la douleur que d'être le second. Il ne vit donc que pour paraître le premier. Je ne suis pas fort sûr qu'il voulût plus que le paraître. Il borne à dessein son horizon, pour n'y pas être gêné par de trop larges ombres. Ainsi, il ne parle de Gœthe qu'en passant, d'un

ton surpris et détaché : c'est à peine si Werther est connu de René. Quant à Byron, il l'expédie assez cavalièrement ; à bon droit, il me semble : Byron est un Chateaubriand aventurier et sans style, un René qui n'a pas réussi son fait.

Un géant couvrait la France et l'Europe. Voilà l'envie et la vraie douleur de Chateaubriand. Napoléon n'a pas eu d'ennemi plus profond, ni plus farouche, ni d'ailleurs moins dangereux. L'amour propre est meurtrier ; mais non pas celui qui tue avec une plume. Chateaubriand ne haïssait que dans l'encre. Il peut noircir un rival ; il ne peut pas agir contre lui. Il ne peut pas faire la guerre au dieu de la guerre.

D'orgueil plus égoïste que celui de Chateaubriand, on n'en trouverait pas. Il en est sot, il en est bête. Il se compare à Napoléon, jour par jour et action pour action. Il consacre tout un volume à ce parallèle. Il le poursuit jusque dans l'homme de guerre. Bonaparte et moi : tel est son absurde refrain. Il se donne l'immense avantage d'un U sur Napoléon ; et il l'appelle Buonaparte, obstinément. Il ne veut même pas être l'aîné de Buonaparte sinon par le génie ; et il cherche à prouver que Buonaparte est né comme lui en 68. Il admire là dessus les constellations, et son air d'astrologue modeste est impayable. Moi et Buonaparte : il veut dire qu'à trente cinq ans, *René* et le *Génie du Christianisme* valent bien les deux campagnes

d'Italie, Rivoli, l'Égypte, le traité d'Amiens et Austerlitz. Buonaparte et moi: Iéna et *les Natchez;* Wagram, l'Europe conquise et *les Martyrs ;* la Grande Armée, prenant ses quartiers d'hiver pour la gloire des siècles, dans toutes les capitales, de Lisbonne à Moscou, et l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem :* quoi ? n'est-ce pas aussi un beau voyage ?

§

Stendhal meurt de rire à cette idée. Sans avoir lu les *Mémoires*, il perce les bulles de cette rhétorique sentimentale et de cette folle vanité. Quand elle aurait le diamètre de la terre, serait-ce moins du savon ? Il est naturel aux poëtes d'avoir une opinion sublime de leurs ouvrages et de vouloir l'imposer. Mais il se trouve que Chateaubriand ne peut pas être jugé en poëte et sur ses œuvres. Car, n'y ayant que lui dans ses œuvres, c'est toujours lui qu'on juge. La pensée et les caractères manquent par trop dans la musique de René.

La vanité de René n'est pas moins ingénue en amour. Et peut-être ne marque-t-elle pas une moindre impuissance. Quand il dit aux femmes : « Ne croyez pas désormais recevoir impunément les caresses d'un autre homme ; ne croyez pas que de faibles embrassements puissent effacer de votre âme ceux de René ! » quelle fatuité, quel ton exécrable, quel ridicule ! De votre âme ? Il y a de

quoi rendre Henri Brulard cynique, en vérité.

Pour suivre les métaphores de l'ardeur et du foyer, je pense que Chateaubriand allumait plus de feux qu'il n'en pouvait nourrir. Toutes ses amours laissent le doute, qu'il y ait daigné beaucoup répondre. Il appelle, on vient et il s'en va. Ses femmes ont un air de biche enivrée, qui a perdu les voies du noble daim. Toutes, elles ont des raisons pour se prêter plus qu'elles ne se donnent. René allume et ne chauffe pas. Il est apparemment tout ce qu'il fallait à la Mère de l'Abbaye au Bois. Leur union était prédestinée. Elle fut heureuse. Les mariages sont écrits dans le ciel.

§

Grand seigneur, il s'en donne infatigablement les mœurs et le titre, comme s'il n'y avait pas tous les droits.

Homme de cour, et bientôt même des plus poussés en raffinement, nullement solitaire, si ce n'est dans le mariage, il est éloquent comme un cadet né d'hier, au moins comme un bourgeois. Il a tous les dons pour plaire au peuple, jusqu'à manquer d'esprit. Il est un peu bien pesant, quand il raille. Il met le pied dans la moquerie, plutôt que l'ongle du petit doigt. Il est magnifique dans l'invective. Il a plus de mépris que de dédain, et plus de dédain que d'ironie. Il ne croit pas à ce qu'il

fait, ni aux autres hommes ; mais bizarrement il croit à ce qu'il dit. Il n'est pas fâché de laisser voir son doute, touchant l'univers et tous les ordres de la foi ; mais il n'entend pas qu'on mesure le crédit à ses ouvrages, ni une suprême estime. Peu de princes sont nés auteurs plus que lui.

A tout moment, il donne l'idée d'un revenu, si l'on peut dire, enfin d'un parvenu à rebours. On dirait du noble vicomte qu'il est son propre descendant, qu'il ne s'en lasse pas, qu'il s'en doit enorgueillir par vocation, mais qu'il lui souvient pourtant d'avoir été anobli avec gloire. Sa vieillesse est belle : il est tout à fait dans son rôle. Il a pris l'habitude de régner, à tort et à travers. Pour un roi, qui reçoit dans une chambre, il est bienveillant. Il est noble. Il a sa juste hauteur. Il est un peu sourd. Il n'écoute pas les autres : il les tolère ou les protège. Et il ne parle presque plus.

§

Il n'est pas si plaisant, après tout, qu'on ne trouve plus Chateaubriand ni assez chrétien, ni assez royaliste. Plus royaliste que le roi, plus catholique que l'Eglise, Chateaubriand n'est pas homme à servir les deux institutions, en s'oubliant. A Rheims ou à Rome, c'est toujours lui qu'il voit, faisant le pape et portant le roi légitime.

Chateaubriand n'a de foi à rien. Croit-il ? Je ne

puis m'en persuader. Et qu'importe, s'il éloigne de croire. Mais bien mieux, lui-même il ne se fait pas croire.

Qu'il y met peu du sien. Que de profonds désordres, en cet homme d'ordre. Que ce héraut du pouvoir absolu est rebelle à toute autorité. Que son âme tient donc de l'anarchie, au fort du combat contre l'anarchie. Et sa fidélité même est anarchique. Fidèle comme un mari qui n'aime plus, et qui, peut-être même, enveloppe de politesse son dégoût.

Il a trop de vigueur dans l'esprit, pour croire si petitement. La foi de Chateaubriand est assez pareille à la conviction d'un acteur héroïque : c'est un héros, tant qu'il en joue le rôle ; et, comme on sait, ils le jouent parfois à la ville. Pourtant, ils ne se dévouent et ne meurent qu'en scène seulement. Pour Chateaubriand, la renommée est son théâtre ; il ne quitte presque jamais la rampe. Comme il vit sur la scène, il mourra fort bien dans son rôle, s'il faut : rôle, toutefois.

Joseph de Maistre croit. Si l'Église admet la foi de Chateaubriand, on ne peut que s'incliner devant le jugement de l'Église. Or, il ne s'agit pas du fait : je cherche le fond du cœur. Il faut voir que la foi de Chateaubriand a l'accent de la fausseté, et tous les accents. Nulle hypocrisie, du reste : René n'est pas assez profond. Elle sonne le creux du pis aller. Le *Génie du Christianisme* est

un livre de toute fausseté, et le faux style en est la marque : faux, comme la voix est fausse. Là enfin, la religion est une mode. Qu'est-ce qu'une religion, moins la nécessité ? Chateaubriand est à l'origine de toutes les modes politiques et littéraires.

A lire Benjamin Constant, on s'aperçoit que Brumaire s'est fait aussi contre Rousseau : mais Chateaubriand lui a rendu l'empire ; dix fois plus étendu, il lui livre des provinces nouvelles, et l'une des plus belles, la religion. Chateaubriand l'émigré est bien l'homme de la Révolution en poësie. Quand il serait pape et premier prince du sang, quand il aurait la langue d'un roi et la bouche de Montmorency, il est parlement, il est bourgeois en ce qu'il dit ; il fait du sentiment, il est petit prêtre.

Ha, il est auteur. Il écrit pour qu'on l'applaudisse. Il ne cherche qu'à plaire, ce dédaigneux que tout ennuie. Beaucoup d'auteurs, dit-on, sont ainsi. Surtout, quand ils font les hautains par le monde. Tour à tour pour le Roi et pour Napoléon, pour l'Église et pour la République, Chateaubriand n'est constamment fidèle qu'à sa propre gloire. Il vante l'ordre catholique et l'homme de la nature. Sa religion est pleine de fétiches ; et sa politique aussi. Il ne le cache même pas. Au contraire, il a l'air de rire en secret d'être si grave. On dirait parfois d'un grand prêtre, qui voudrait

bien être surpris, ne fût-ce qu'un instant, dans son déshabillé de négation et de blasphèmes.

La vanité exclut la foi, en somme. La profonde vanité est nihiliste : elle vient du vide, et elle le crée. Partout, dans Chateaubriand, je sens ce souffle de la tombe. Son chef-d'œuvre est au sépulcre. Magnifique et sans second, ce discours seul retient notre audience ; et la voix sort du tombeau.

Jamais on ne fut si peu mystique, avec plus de prétention au mystère. Jamais un tel parti pris de sublime : pour lui, c'est un trope, un outil ; on l'a sous la main ; il n'est que de s'en servir. On peut bien dire du faux sublime, qu'il est le comble du néant. Il l'est aussi de l'ennui. Qui veut lire *la Nouvelle Héloïse* ou les livres de Chateaubriand jusqu'au bout ? Les traits sublimes, dans la poësie et dans l'action, sont le jet le plus haut, le plus droit du caractère, ce qui vient du plus profond et qui va le plus loin. Ils sont la sincérité même, je dirai presque la fatale nécessité d'une grande âme. On ne sera jamais sublime sans y aller de tout soi même. On l'est sans le vouloir, enfin. Le sublime d'imitation ou sublime de vanité est le faux sublime.

L'émotion d'un cœur puissant et d'une volonté héroïque ne s'imite point. L'occasion s'imite moins encore. Les haillons de l'histoire et de l'épopée,

masques et mascarade. Peut-être, l'ennui sans bornes de Chateaubriand s'explique-t-il par la résolution qu'il avait prise d'écrire des livres sublimes. Un homme qui, bout à bout, passe vingt ans de sa vie à combiner, à préparer et à perpétrer les vingt mille pages des *Natchez*, de l'*Itinéraire*, du *Génie*, et des *Martyrs*, a dû souffrir toutes les tortures d'un ennui inexorable. Nous, du moins, nous pouvons échapper au tourment de les lire.

D'ailleurs, il imite toujours ; et même dans ses merveilleux *Mémoires*, il suit Napoléon pas à pas. Ha, je ne puis croire à un homme qui en imite un autre, jusqu'en sa vie.

Il n'est éloquence, il n'est couleur, il n'est imagination qui tienne. La fausseté finit toujours par se trahir dans le faux style. René est ridicule aussi souvent qu'il est admirable. Il abonde en allégories de carton, et en apostrophes burlesques. Matamore du sentiment, son comique est bien noir. Il dit vous à la nature, tant il est poli. Il lui fait monologue comme à Céluta, à Ondouré, à Outougamiz et au duc des Muscogulges. Ces noms même ne sont-ils pas d'une niaiserie lugubre ? Chaque mot est affligé d'une épithète, et chaque épithète est prévue. Une vigueur incroyable soutient la pauvreté d'un style sensible à la Rousseau et à la Florian. Non, il n'y a que la pensée pour inspirer la vie à une œuvre, et pour la rendre, d'âge en âge, toujours nouvelle.

Admirable, quand il est vrai, quand il nie, quand il méprise, quand il déchire, quand il se plaint, quand il se peint, enfin quand il est lui-même. Si on lui ôtait ses *Mémoires*, il n'en resterait rien. Mais les *Mémoires*, sont une étonnante réussite. C'est la beauté de René, qu'il lui arrive d'écrire comme Chateaubriand. Il a inventé la grande phrase de la prose poétique, avec ses résonances d'émotion et ses échos pour tous les sens ; la période pleine d'images et de parfums, où les objets de la nature ont trouvé le modelé et la ligne ; où les pensées, rendues sensibles, ont, comme des formes vivantes, leur nombre, leur harmonie et leur couleur.

§

Chateaubriand est impuissant à rien aimer. Voilà le désert de René, et sa soif incurable. C'est le même homme que Benjamin Constant, la raison en moins. Mais que d'imagination ! tous les rêves du mirage.

Chateaubriand, pauvre de cœur. Il veut toute la vie, et n'en peut rien faire. Il veut ce qu'il n'a pas, et ne fait rien de ce qu'il a.

Il lui faut avoir beaucoup de dettes, pour prendre plaisir à les avoir faites. Et surtout, pour se vanter d'être sans argent. Il emprunte de toutes mains, et souvent sans délicatesse. Moins généreux

que prodigue. Il n'agit, il n'écrit que pour les autres, et ne vit que pour soi.

Son amour pour sa sœur et sa passion de l'honneur, Chateaubriand n'a pas de sentiments plus sincères.

L'orgueil, fondement de l'honneur. Toute la race a eu de l'honneur. Elle a bien fait son service. Ainsi l'honneur est à servir. Les vieilles mœurs, fondées sur le service, sont nourries par l'instinct de la gloire. Et cet instinct a l'orgueil pour racine. Il s'agit de valoir et de prévaloir : aux yeux de tous, aux yeux du roi et de la ville, et plus profondément à ses propres yeux, à soi. Hors le service, tendre vers une image sublime de soi-même, ou quelque idée d'un triomphe qui vaut la peine de vivre. Tout pour la gloire. Mais peut-être la gloire est-elle une corruption de l'incorruptible honneur.

Il est certain que Chateaubriand n'avait pas le cœur assez humble pour servir dans les petits emplois. Mais il est fort possible qu'il eût été digne des grandes charges. Chateaubriand n'est pas un aventurier en politique. Il aime la gloire de la France partout où elle est. Il discerne les intérêts de la nation et ceux de la monarchie. Le souci de la gloire pouvait mettre un frein aux ruades impatientes de cette imagination. Ses vues étaient grandes ; même en ce qu'elles ont de chimérique,

elles ne méconnaissent pas la tradition de la France. Il avait l'intelligence des marées humaines et le sens des peuples. Son idée de l'alliance russe avait de la force, et il en a connu toute la fécondité. Il faut être fou, pour comparer seulement un homme de cette trempe aux misérables valets de chambre et aux coquines qui ont mené les affaires de la France, après Colbert et Louvois.

§

Il ne dit jamais la vérité. Mais quoi ? l'art n'est-il pas qu'illusion ? Et la vérité importe-t-elle si fort à l'artiste ?

Il n'est pas question de la vérité, au sens des savants. Il s'agit d'être vrai avec soi-même, vrai avec sa propre émotion, vrai avec son expérience. En art, ce qu'on fait, c'est ce qu'on est.

La fiction de l'art est une réalité supérieure. La vie de l'imagination n'est pas une vie de mensonge. C'est pourquoi il n'y aura pas de grand artiste, sans l'amour et le respect de la vérité intérieure. Ce qu'on appelle la sincérité est la pureté de l'émotion. Celui qui n'est pas sincère avec ses propres passions, ne parle que par ouï dire, et il ne peint que sur le dessin d'autrui. Que sera ce, s'il est l'unique objet de ses peintures, comme Chateaubriand ?

§

Lui le premier en France, il a passé sa vie à

feindre la vie, à jouer un rôle et à sculpter sa statue. Il n'a vécu que pour l'opinion des autres, tout en ne sortant jamais de soi.

Avant lui, Rousseau et Gœthe ont tenté le même art de vivre. Mais la nature avait choisi pour Rousseau, et elle lui avait imposé le seul rôle où il fût propre : il l'a subi, même en s'en flattant ; il en a souffert ; il en est mort. Et Gœthe, en jouant plus d'un personnage, a plus d'une fois tenu le rôle que la nature lui avait prescrit. Peu de vanité en celui là, et d'immenses ressources. Il n'est pas dupe. Sa volonté et même son caprice s'accordent le plus souvent avec l'ordre immuable. Il avait déjà franchi les bornes d'une vie ordinaire, quand il s'est consacré à modeler son marbre. Cette grande vieillesse, tout entière vouée à polir l'image d'un poëte souverain et d'une intelligence universelle, rachète par le calme, par l'étendue du regard et l'abondance des moissons bien des duplicités à l'allemande, bien des mensonges involontaires et la fréquente mesquinerie du goût, l'épopée chez l'apothicaire et cette grosse Minerve bavaroise d'Iphigénie. Le magnifique intérêt que ce vieillard porte à la vie, en tous les sens, nous gagne même à ses erreurs, au menues impostures de son caractère et aux défaillances de son esprit. La dignité de l'intelligence ne le cède à aucune autre.

Pour Chateaubriand, il est mille fois moins René qu'il ne l'a voulu faire. Il soutient son personnage

pendant cinquante ans. Il le promène dans la politique, comme dans les bois ; dans les affaires, comme dans les sables de la Floride, où il n'a jamais mis le pied ; et dans l'amour même. Il veut tout tenter, pour tout lâcher de ses mains impuissantes, en faisant croire qu'il dédaigne de rien tenir.

Ce culte de soi-même, on ne l'avait pas exercé en France, jusque là ; on n'en avait jamais accepté ni l'audace, ni le ridicule, encore moins l'idolâtrie. Il allait avec les temps nouveaux, où chacun s'adore, faute de mieux, faute d'imagination surtout. Il devait être la religion du siècle. Ce ne sont pas les plus belles phrases de Chateaubriand qui ont conquis tous les esprits, pendant près de cent ans. C'est l'abus du moi, le droit fatal de l'amour propre, la préférence du péché personnel à toute vertu, et non pas la passion d'une grande âme, mais le goût malheureux d'une sensibilité sans frein pour ses pires faiblesses contre l'ordre souverain, et pour ses caprices contre toute raison.

Bien loin que la passion soit le fond de Chateaubriand, elle lui fait défaut comme à toute sa descendance. Car, dans la passion, il n'y va pas d'un livre, mais de la vie. La force de Chateaubriand n'est pourtant pas ordinaire : il a fini, ayant vécu pour des livres, par mettre sa vie dans un livre, et par être aux yeux du temps ce qu'il voulait qu'on se souvînt qu'il fut. D'un ciseau prodigieux, il s'est taillé une statue d'un style

hardi et de proportions admirables, tandis que ses neveux n'ont laissé que de misérables simulacres en terre ou en boue ; et plus ils y veulent donner des formes colossales, mieux on voit que ce ne sont que des figurines. C'est que Chateaubriand avait l'imagination à la hauteur de son amour propre.

§

Plein de désir, toujours déçu ; se vidant comme un mort de tout ce qui le comble ; aspirant à la passion et à la vie bien plus qu'il n'était capable d'en jouir et de vivre ; retranché en soi, ramenant tout à soi ; d'une complaisance à soi-même sans limites et d'ailleurs sans bonheur ; ne goûtant tout à fait de soi que sa victoire sur les autres ; l'un des hommes qui se comparent le plus pour vaincre, et qui, dans le secret du cœur, se dessèchent le plus sur leur propre triomphe ; d'un orgueil insatiable dans le mépris des autres, et rassasié de se connaître jusqu'au plus profond ennui ; moins égoïste même que solitaire du néant, Chateaubriand devait porter le sentiment de la mort à cet excès de présence, où il touche d'un bord à la passion, et de l'autre à la manie.

Impossible à satisfaire, étant si personnel et d'un si dur noyau, ce moi que rien n'entame et qui demeure seul dans le torrent universel de la nature, il goûte pourtant à sa source de cendres :

c'est la forte singularité de Chateaubriand que la mort l'enivre autant qu'elle l'obsède.

Dans Pascal, la mort est le ressort du drame. Pascal se mesure sans cesse à la mort. Il faut vaincre. Pascal se fait une idée égale de l'horreur qui attend la défaite et du salut éternel promis à la victoire. Dans Chateaubriand, la question est résolue. Il ne s'agit plus de la mort possible, mais de la mort certaine. On ne peut vaincre : l'homme est toujours vaincu. La mort de Chateaubriand est le néant même. Et tout est dans le néant, pour lui. Avec tant de sentiment, il a si peu de cœur !

Sa religion, et tout ce qu'on en peut dire, masque à la peine de mourir. Et masque à porter dans le carnaval de la société humaine. Or, quoi de plus réel, le masque ou la figure de la mort ?

Le goût du néant se mêle à tout ce qu'il pense, à tout ce qu'il fait, à tout ce qu'il sent. C'est pourquoi il a beau se goûter : c'est son néant qu'il goûte. De là sa monotonie, et ses plus beaux accents.

N'aimant rien, il ne croit rien. Il ne croit à lui même que dans l'image qu'il s'en forme, et qu'il admire. Ainsi, son mensonge est sa nécessité. René, je comprends vos noirs ennuis.

Même mort, il faut qu'il se retire et qu'il se place au foyer d'un sublime mirage. Ayant vécu de bruit et de vaine gloire, il s'est fait coucher sur

la mer, dans un tombeau, non pas perdu au milieu de l'océan, mais à l'entrée d'une rade. Au murmure éternel du flot, séparé de la paix et du large, c'est là qu'il dort, Chateaubriand, l'éternel Narcisse au miroir du néant.

André Suarès.

CHRONIQUES

LES POÈMES

Choix de Poésies de *Théodore de Banville*. Préface par *M. Charles Morice* (Eug. Fasquelle). — L'hellénisme des Parnassiens. — *Banville* et *Emmanuel Signoret*.

Nous vivons à l'égard des œuvres du passé sur des jugements tout faits et sans suffisant contrôle. Nous avons trop à lire pour trouver le temps de relire. Ainsi risquons nous d'être injustes et d'admirer ou de blâmer de confiance des écrivains dûment classés et vers lesquels ne nous ramène aucun irrésistible attrait. Mais c'est notre devoir, quand l'occasion s'en présente, de remettre à l'épreuve notre factice opinion et, en ce sens, nous devons des remerciements à M. Charles Morice pour le *Choix de Poésies* de Banville, qu'il vient de publier à la librairie Fasquelle — et qui nous apporte hélas! une demi-déception.

Oui, Banville occupait dans notre souvenir, seul d'entre les Parnassiens, une place privilégiée ! Alors qu'il entrait quelque dureté dans notre distant respect pour un Leconte de Lisle, dans notre admiration pour un Hérédia — à Banville nous avions voué une manière de tendresse. — Peut-être étions-nous peu tentés de reprendre ses ouvrages et gardions-nous surtout mémoire du ton de *Florise*, de *Gringoire* et des *Odes funambulesques*, comme d'un chant d'autant plus doux qu'il est entendu de plus loin. Je ne sais quelle grâce boulevardière et pourtant sans vulgarité se répandait sur sa figure déjà reculée dans le temps. Nous songions à propos de lui aux comédies de Musset,

aux *Fêtes Galantes* de Verlaine et même sa gaminerie nous paraissait sourire à celle de Laforgue... On nous disait avec cela qu'il représentait mieux qu'aucun l'artiste pur, maître de son métier, féru de perfection absolue et nous jugions charmant un si noble souci dans cette âme de Pierrot falot, selon Willette... Nous n'allions pas plus loin...

L'anthologie présente, pieusement et savamment composée, eût-elle défraîchi si fort l'image que nous caressions et n'eussions-nous pas retrouvé intacte notre première impression, si M. Charles Morice se fût résigné à nous présenter Banville sans commentaires ? Je n'ose l'affirmer. — M. Morice n'est pas le seul coupable, ni le plus coupable, ni le premier. Même, sa préface conserve une certaine modération dans les termes de la louange. Il n'a fait que céder à cet entraînement qu'on peut nommer réactionnaire et qui pousse un grand nombre de nos contemporains, à adorer à l'excès ce qu'ils ont brûlé, — quitte à brûler au préalable ce qu'ils disaient adorer jusque là ! mais ce n'était qu'un simulacre. Le culte aveugle des formes du passé devait nous amener non seulement au culte de Malherbe (à travers Moréas), culte peu dangereux en somme et qui ne peut manquer de passer vite, mais aussi au culte moins avouable des pseudo-classiques du Parnasse, en particulier de Gautier. Le culte de Banville aura suivi — et Dieu sait si celui-ci eût ri de se voir adorer ! Il n'est plus de trop hautes louanges pour les préverlainiens : Gautier, qui n'en peut mais, devient un Gœthe, " notre Gœthe " ; Banville, rien moins qu'un Pindare et ces Parnassiens qu'on déclarait vides d'idées, uniquement préoccupés de couleur, de ciselure et de rimes riches, vont bientôt faire figure de grands penseurs en même temps que de grands lyriques !

En ce qui concernait Banville, nous escomptions la part de l'hyperbole, et nous ne voulions pas prendre garde qu'on nous parlait sérieusement, sans rire, de sa " philosophie " ! Elle serait, selon M. Morice, l'union du paganisme et de l'idée chrétienne,

rien de moins ; nous en gardions un souvenir moins grave. Pourtant à force d'entendre célébrer Banville moins comme un gai chanteur que comme un grand poète épique, à force d'entendre prôner à l'égal de la *Légende des Siècles* — et avec l'hellénisme en plus — ses *Exilés*, nous lui consentions un plus ample génie et nous cessions de redouter cet agrandissement imprévu d'une si délicate figure. Grand poète ? mais soit ! Et puisque M. Charles Morice qui l'admire immodérément a recueilli pour nous la fleur de ses ouvrages, hâtons-nous de la respirer !

On peut faire trois parts dans l'œuvre lyrique de Banville : la part des poèmes orfévrés et proprement parnassiens, la part funambulesque, la part épique. La première est représentée par les *Cariatides* et les *Stalactites*, la seconde par les *Occidentales*, les *Ballades*, les *Rondels* et les *Odes funambulesques ;* la troisième par les *Exilés*. Lorsque nous aurons reconnu dans les *Stalactites* les qualités de brillante fabrication, communes à tous les poètes du Parnasse, grands et petits...

Dans les grottes sans fin brillent les stalactites.

Du cyprès gigantesque aux fleurs les plus petites
Un clair jardin s'accroche au rocher spongieux
Lys de glace, roseaux, lianes, clématites...

lorsque nous aurons excusé l'esprit un peu démodé mais charmant des *Odes funambulesques*, en faveur du tour gaiement pastiché et de la verdeur des *Ballades* — et en fin de compte accordé que nul, sinon Ponchon, n'a traité la chronique en vers mieux que Banville...

O mon cœur, Paris têtu
S'engouffre aux Montagnes Russes
Dis, que faudrait-il que tu
Crusses ?

En ce peuple sans amour
Coloré de folles gammes
Oh ! que de merveilles pour
Dames !

lorsque nous aurons célébré (et non sans quelques réserves, mais oublions-les un instant !) le prestigieux métier du poète... nous n'aurons encore rien dit qui satisfasse ses nouveaux fervents, nous n'aurons pas encore abordé ses chefs-d'œuvre... — Il faut parler des *Exilés* et on nous somme ici de peser nos mots.

Or, plus nous relisons ces poèmes, et en particulier ceux que M. Charles Morice a choisis pour notre délectation, moins nous nous expliquons l'admiration qu'ils suscitent ; plus nous frappent au contraire l'énorme distance qui sépare le meilleur d'entre eux du moindre morceau de Hugo et la nuance imperceptible qui les distingue, si l'on y prend bien garde, des productions analogues de Mendès, de Silvestre ou de M. Bergerat. Que je prenne *la Mort des Dieux* ou *Erinna*, *l'Ame de Célio* ou *l'Exil des Dieux*, non seulement je n'y trouve pas cette marque personnelle qu'un Baudelaire ou un Hugo imprime, et malgré lui-même, à la moindre de ses œuvres ; mais, aussi bien, même la perfection du métier en est absente et le virtuose ici se tait. Il semble que lorsque Banville se propose un but plus noble que le simple arrangement des mots ou que l'humour satirique, il devienne incertain de ses moyens et gauche. Les chevilles se pressent innombrables sous ses doigts et non pas comme chez Hugo, plus prestigieuses souvent que les vers même qu'elles complètent, mais maladroites, monotones : épithètes banales ou mal justifiées à la rime ; emploi obsédant du mot *grand*, du mot *beau*, chaque fois que va manquer un pied (“son *beau* corps”, “ce *bel* or”, “les *grands* Dieux”, “son *grand* cœur”, “le *grand* désert”, “le *grand* spectre”, cela dans le même passage de *La Mort des Dieux*, pages 118-119) ; enfin appositions incessantes et dénuées d'utilité...

Le vers lui-même perd de sa sûreté; il devient heurté, creux, parfois faux, inscandable... Le poète ne s'amuse plus.

... Puis le coursier vaincu sentant déjà
Que dans ses doux regards entrait l'infini sombre
Et qu'il roulait au fond dans les gouffres de l'ombre
Se leva sur ses pieds avant de s'endormir
Pour toujours, et frappant la terre et pour gémir
Dans sa voix qui n'est plus trouvant un cri suprême
Sublime.. [1]

Ce n'est là que lourdeur, mais il y a pire :

Ce n'était pas assez d'être pareils à toi
Par le rythme ailé, par le chant qui t'a fait roi.

Ou bien :

Les grands dieux en pleurs dans la brume évanouis

Et l'on se demande ici s'il s'agit d'une audace ou d'une négligence.

Mais ne lisons-nous pas dans les *Occidentales*, ce vers, qui se prétend alexandrin :

Et les envieux — et Tartuffe, le pauvre homme.

Je cherche en vain dans le *Petit Traité de Poésie Française*, évangile orthodoxe du vers régulier, rien qui justifie cette coupe, laquelle, même envisagée comme ternaire, demeure irrémédiablement boiteuse. (Et si j'étudiais maintenant l'euphonie, indépendamment de la coupe, je serais bien forcé de reconnaître que les vers de Banville — du moins ses vers épiques — ignorent la musique des mots : ils semblent écrits pour les yeux et bien souvent, les yeux n'y trouvent pas même leur compte !)

[1] Page 122. *Les Loups.*

Autant de semblables imperfections peuvent paraître fautes vénielles, dans le déploiement ample et mélodieux d'une strophe de Lamartine, autant elles nous choquent quand nul courant irrésistible de lyrisme ne les entraîne. *Les Exilés* manquent surtout d'inspiration ; et l'honnête Banville, le sincère Banville ne possède pas la rouerie par laquelle un Mendès s'évertue à donner le change : il est tout à fait incapable de corser artificiellement la rhétorique pseudo-hellénique dont il dispose et il rejette également l'hyperbole et l'afféterie. C'est cette honnêteté qui le sauve, au regard des siècles futurs, de la mauvaise compagnie de ses suiveurs ; il ne veut pas porter de masque. — S'il échoue dans des entreprises trop vastes, notons qu'il peut, quand le sujet qu'il veut traiter ne dépasse pas l'ampleur de son souffle, réussir des morceaux entiers comme *le Sanglier*, *Hermaphrodite* et *la Mort de l'Amour*. Mais même dans ceux-ci, les qualités positives, vivaces, font totalement défaut. L'accent est neutre, le sentiment rarement authentique, l'image rapportée, sans force réelle, sans imprévu... Et l'admiration ne peut se prendre qu'à un certain sentiment de juste mesure. Mais c'est là, ne l'oublions pas, une partie de l'art, non tout l'art ; cela en aucun temps n'a suffi à faire un poète. Lorsqu'on célèbre l'hellénisme de Banville, voilà pourtant, de quoi on veut parler, bien plus que de son sens de l'antiquité grecque. Et sur ce dernier point, on aurait tort, en effet, d'insister. La Grèce ne lui aura guère fourni que des figures banalement fleuries, qu'une idéologie antithétique où l'ombre s'oppose au jour, sans cesse, invariablement ; et s'il a ressenti douloureusement l'exil de la beauté, de la lumière, il n'a pas su exprimer sa douleur.

Oh ! on le conçoit bien le rêve apollinien et tant soit peu dionysiaque que pensait enclore en ses vers le poète des *Exilés*. Ce fut le rêve de tout le Parnasse, las de la joaillerie romantique, d'un moyen-âge trop cliquetant, d'une Renaissance

toujours costumée, souhaitant enfin d'épurer à la fois sa pensée, sa forme et son style. Il semblait que les moyens stricts — en théorie — d'un Gautier ou d'un Banville, les lestes strophes tombant net dont savait jouer Ronsard, la rime même et son gai rebondissement eussent dû porter à merveille une inspiration d'essence plastique, animée tout juste d'assez de mouvement pour signifier la vie, sans pourtant "déplacer les lignes". Libre était à ces poètes d'interpréter ainsi la Grèce, que Leconte de Lisle peignait rude et barbare ; mais encore fallait-il un peu de feu sacré, et d'autant plus qu'ils s'imposaient plus de modération apparente. Hélas ! ce feu cessait de brûler en Banville dès qu'il s'arrêtait de jongler ou de célébrer son temps. Il ne pouvait aborder l'Attique rêvée sans se guinder, se faire plus digne et moins vivant. — Relisons ses *Rondels*, et surtout ses *Ballades* à la manière de Villon ; relisons *Gringoire* et *Florise* : il y a mis le meilleur de son âme ; et, de grâce, laissons en repos ses poèmes ambitieux : ils témoignent que même en lui, celui qui avait l'âme la plus pure, l'art parnassien hellénique aura fait faillite ; il est condamné sans recours.

Mais combien haut nous devons le placer, le poète ébloui, — le mot est d'André Gide — qui, à quelque vingt ans de là, en pleine recherche de libres rythmes et de nuances, ressaisit le même instrument, exalta la même lumière et anima enfin de son génie l'ode parnassienne que le froid de la mort gagnait ! Si le Parnasse païen trouve sa raison d'être dans une œuvre plus qu'honorable, ce n'est pas seulement dans les *Trophées*, où se condense en effet sa dure vertu, mais aussi, mais surtout dans les *Odes* de Signoret, auxquelles notre temps s'est montré si injuste.

Airain noir, la cuve des mers
Tonne, crépite, écume et fume ;
Aux bords toute forêt s'allume
Tout brûle : arbre, pierres et chairs.

L'amas des nuages amers
Frappe la lune qu'il consume.
Vulcain furieux sur l'enclume
Forge et sculpte un autre univers...

Sent-on de quel accent, de quelle musique, s'enrichit ici la stance parnassienne ? Il s'agit toujours de décrire, mais de décrire en chantant... *Ut pictura poesis.* Mais ici nous voyons le poète peindre... J'ai vainement cherché dans l'œuvre grecque de Banville deux quatrains (vides de pensée), qui eussent cette solidité plastique, cette indestructible beauté. L'œuvre de Signoret fourmille de semblables vers ; ils réalisent l'absolu sonore, la sérénité parfaite du mot et le délire contenu, qui constituaient l'hellénisme pour les poètes du Parnasse. L'exquis Banville, Marot du Boulevard, aspirait en vain à la Grèce ; disons que Signoret y a vécu. Mais c'était une âme inspirée.

Henri Ghéon.

LES ROMANS

Lettre a M. Jacques Copeau

Mon cher Confrère,

Je ne me plaindrai pas de vous. Vous reconnaissez vous-même que, dans votre étude sur deux de mes romans, *L'Invasion* et *Mademoiselle de Jessincourt*, vous avez été " injuste " pour moi. Et c'est l'être, en effet, que de juger, seulement sur deux de ses livres, l'auteur d'une douzaine de volumes, — critique, voyages ou romans, — lesquels sont d'une tout autre couleur. C'est l'être davantage que de ne pas vouloir se placer à son point de vue et de le condamner au nom d'une esthétique qui n'est pas la sienne.

Mais j'aurais mauvaise grâce à contester vos critiques. Si je réponds à votre article, c'est que vous y avez soulevé une question générale, qui intéresse tous les romanciers. Plus vous avez mis de talent à exposer votre doctrine, — une certaine doctrine d'art, — plus je me sens obligé à en défendre une autre, qui n'est pas seulement la mienne, mais celle des maîtres du roman français.

* * *

Au fond, le débat est entre la *méthode intellectuelle* et la *méthode sentimentale*. Vous me paraissez très bergsonien, moi je reste fidèle à notre vieille tradition intellectualiste.

Il est entendu que la matière commune de notre art, c'est la réalité. Vous dites, en citant Montaigne, qu'il la faut "espouser". Moi je dis qu'il faut la " représenter ". Vous procédez par le dedans, moi je procède à la fois par le dedans et par le dehors.

Qu'entendez-vous donc par épouser ? Si vous ne voulez pas dire qu'il faut, par un effort d'imagination et de sympathie, se *représenter* la vie totale de l'objet, jusqu'au point où il s'évanouit dans le mystère et nous devient inexprimable, — ce qui est ma thèse, — il ne peut s'agir que de l'impression que fait sur vous l'objet. Cette impression est, en effet, une sorte d'union momentanée du sujet et de l'objet, mais non pas précisément un mariage, car un mariage implique au moins une certaine durée. Et tel n'est point le cas. Vivre de la vie de ses personnages est un salutaire conseil à donner à un romancier. Ce n'est, au fond, qu'une métaphore. Ce prétendu mariage se réduit à une série d'impressions plus ou moins espacées, autant que possible, originales.

D'ailleurs n'exagérons rien : ce commerce intermittent peut permettre à un écrivain médiocre d'écrire, par hasard, un bon livre, — il est inutile à un visionnaire de génie. On s'en va répétant que les paysans de Zola sont faux : c'est plus commode que d'y aller voir. Quiconque est né, comme moi, parmi les paysans, quiconque a vécu avec eux les retrouve dans les figures que Zola a dessinées d'eux, — non pas tout entiers sans doute, non pas tous les paysans : il n'en a pris que ce qui pouvait cadrer avec les dimensions et se raccorder à la couleur de ses fresques. Ce qu'il a laissé n'est que broutille et pâture pour les petits talents.

Quoi qu'il en soit, l'impression vive est, pour moi, comme pour vous, le point de départ. Là-dessus nous sommes parfaitement d'accord. Seulement, tandis que la méthode sentimentale se borne à multiplier les impressions de ce genre et qu'elle y voit la fin suprême de l'art, la méthode intellectuelle *critique* l'impression originale, elle s'efforce d'y démêler la part du sujet et de l'objet, de discerner ce qui est qualité de l'un et ce qui est qualité de l'autre : opération malaisée, à laquelle il sied d'apporter beaucoup d'expérience et, quelquefois, beaucoup de science.

Tout se tient dans la réalité extérieure comme dans nous. Il n'y a pas plus de solution de continuité entre les choses qu'entre nos états de conscience. Si donc l'art n'est pas seulement la notation plus ou moins métaphorique et chanceuse de nos émotions en face de la réalité, s'il vise à représenter le réel, tout le réel, — il ne pourra pas se borner à une ou plusieurs qualités de l'objet, même dûment vérifiées, mais il sera nécessaire qu'il les rattache à toutes les autres qualités qui sont solidaires de celles-là, qui les expliquent, ou, plus justement, qui les conditionnent. Il sera obligé de se représenter *tout l'objet* et cette représentation se résumera, non pas comme dans les sciences, en un système de concepts bien liés, mais en une intuition synthétique, d'ordre intellectuel, qui est le propre de l'art.

Vous me répondrez qu'en art cette représentation totale, cette reconstruction de l'objet est inutile, encombrante, fatigante à suivre, qu'il suffit de saisir le fond même de l'objet. Je le veux bien. Mais que de difficultés ! Le fond des êtres et des choses est inexprimable autrement que par des métaphores ou de vagues équivalences symboliques. Aussi la méthode intellectuelle juge-t-elle plus sage, sans nier ou supprimer la *chose en soi*, de la sous-entendre, d'en suggérer la présence partout latente. Toutes les grandes œuvres qu'elle a inspirées, sont baignées de ce *silence* dont parle Carlyle et qui est une allusion perpétuelle à l'inconnaissable. Et puis, il est si facile de se tromper sur les gestes essentiels d'un être, quand on n'en juge que par l'impression immédiate, sans la rattacher à ses antécédents. Je pourrais citer ici mille erreurs de la méthode sentimentale. Combien s'imaginent être très "humains," très "émouvants" et très " directs," — exprimer l'âme populaire, ou l'âme exotique, qui ne font que traduire les petits émois d'un homme de lettres, d'un bourgeois ou d'un parisien de l'an 1912 ! Que la mode change, et le factice de ces œuvres-là sautera à tous les yeux.

Evidemment cette méthode est plus élégante que l'autre.

Elle est aussi plus arbitraire. Choisir dans un objet ce qu'on croit être le détail essentiel, c'est non seulement le mutiler, c'est en venir petit à petit à n'y choisir que *ce qui vous plaît*, puis, par une transition insensible, ce qui plaît au public, ce qui s'accorde avec une certaine forme plus ou moins éphémère de sensibilité. Et voilà la porte ouverte au dilettantisme, à l'art des amateurs, puis à la frivolité.

En dépit des gens qui se réclament, à tort ou à raison, de la philosophie de Bergson, l'univers n'existe pour nous qu'autant qu'il est perçu par les sens et ensuite *pensé*. Nous pensons dans l'espace et avec des représentations spatiales. L'art intellectuel est donc une chose qui se sent, qui se voit et qui se pense. C'est une forme complète de la connaissance, qui, à l'explication scientifique des effets et des causes, substitue le déroulement représentatif des phénomènes, mais dans un ordre tel que cette représentation se résolve en une idée, qui est elle-même, à sa façon, une explication du réel.



Si l'art intellectuel vise à donner l'illusion du déroulement de la vie, aucun des moments de cette évolution, quoique à des degrés divers, ne doit nous être indifférent. Même ce qui nous paraît mort, et, comme on dit aujourd'hui, solidifié par l'habitude, requiert l'attention de l'artiste. Cela signifie de la vie passée, ou cela explique de la vie actuelle.

De là l'importance de la *description* dans cette méthode. Soumission entière à l'objet, telle est sa première règle. Il plaît au sentimental d'isoler, dans la réalité, tel détail, comme plus signifiant pour lui, et de rejeter tout le reste. L'intellectuel veut savoir tout le détail, parce qu'il espère arriver ainsi, en poursuivant la réalité à travers le plus grand nombre de ses manifestations, à la cerner de plus près. Il ne s'ensuit pas que l'artiste doive tout décrire indistinctement. Il est trop évident

qu'il y a des détails si familiers que leur notation n'ajouterait rien à l'idée de l'objet. Donc un choix s'impose d'abord. Ensuite, il en est de plus ou moins signifiants : il faut par conséquent les graduer en vue de l'idée qui les résume. Enfin la sensibilité propre de l'artiste exige que ces détails soient agencés pour produire un effet d'ensemble, selon certaines convenances esthétiques. Et ainsi tout ce qui répugne à ces convenances doit être éliminé. La littérature est l'art des sacrifices.

C'est pourquoi la description, contrairement à la croyance commune, est une partie si difficile du métier. Premièrement il faut être capable de *voir*, pour y exceller : ce qui est, quoi qu'on dise, extrêmement rare. Ensuite, il faut ordonner ce qu'on a vu et ce qu'on a choisi, soit pour produire un effet de beauté, soit pour suggérer une idée, ou les deux ensemble. On ne doit se permettre aucune description qui ne conduise à une idée, ou qui détone dans l'ensemble de l'œuvre. De là vient qu'il y en a tant de mauvaises. En prose, je ne connais que Flaubert qui ait su ordonner complètement et *consciemment* une description. Théophile Gautier et Zola décrivent mal, parce qu'ils procèdent par accumulation de détails, sans observer les valeurs, et comme au petit bonheur des réminiscences.

Mais justement parce que ces descriptions n'expriment aucune idée abstraite, parce qu'elles suggèrent beaucoup plus qu'elles ne disent, le lecteur non averti les considère comme toutes matérielles. En réalité, par le choix signifiant des détails elles ne sont que pensée, comme par leur composition et leur harmonie, elles ne sont que beauté.



Un autre caractère de la méthode intellectuelle, c'est qu'elle répugne à la forme dramatique conventionnelle, qui suppose une intrigue, une exposition, un nœud et un dénouement. Pour que la description d'un personnage soit complète, elle doit

être présentée en dehors de ce cadre trop étroit. Une crise dramatique ne manifeste qu'une partie de l'âme d'un personnage et elle la manifeste dans une minute exceptionnelle. Tous les dessous psychologiques d'un être échappent au romancier qui veut les contraindre dans le moule artificiel d'une action trop habilement machinée. Il y a dans la vie des actions qui ne mènent à rien, et il n'y a pas qu'une action, mais mille actions qui s'entrecroisent ; il y a aussi des passions inopérantes, des vies obscures et stagnantes, qui sont aussi révélatrices, aussi riches de vie intérieure que les existences les plus brillantes et les plus mouvementées.

En conclura-t-on que la méthode intellectuelle aboutit à la négation de toute composition dans la fable d'un roman, — en d'autres termes à la *tranche de vie* crûment servie ? Je ne le pense pas. Si elle admet une fable sans progression matérielle, sans commencement, milieu, ni fin, elle exige d'autant plus impérieusement une ordonnance d'espèce plus subtile, qui satisfasse à la fois l'esprit et la sensibilité de l'artiste. L'unité est produite alors par la concordance intellectuelle et par l'équilibre esthétique des parties.



Un troisième caractère de cette méthode, c'est qu'elle attribue au *milieu*, où se meuvent ses personnages, une extrême importance. J'accorde très volontiers qu'une conversation sous un lustre peut fournir une œuvre intéressante. Je consens à arrêter ma vision au cercle de lumière formé par le lustre et qui éclaire les deux ou trois interlocuteurs. Mais je peux souhaiter de voir plus avant et plus profond, je peux aussi me placer à un autre point de vue et même renverser le point de vue. Je puis dire que les trois personnages m'intéressent moins en eux-mêmes que le milieu auquel ils tiennent par mille liens plus ou moins secrets et dont ils sont, en quelque sorte,

l'expression momentanée. En tout cas je suis obligé de faire comme si cela était, dès que je prétends donner d'eux une description, ou une construction intégrale.

D'après cela, on peut affirmer que, dans tout roman ainsi conçu, il y a un sujet apparent et un sujet réel : le sujet apparent, c'est l'action avec ses personnages, le sujet réel, c'est le milieu. Ainsi, dans la *Salammbô* de Flaubert, le vrai sujet, ce serait Carthage et non la banale aventure amoureuse de la fille d'Hamilcar. Dans mon *Invasion*, mon vrai sujet, ce serait Marseille, — Marseille envahie d'abord par les mercenaires étrangers, puis par les idées étrangères. Mais on n'exprimerait, en affirmant cela, qu'une partie de la vérité. Les personnages ne s'expliquent pas que par le milieu : il y a en eux quelque chose d'irréductible au milieu. Et, d'autre part, s'ils sont agis par lui, ils réagissent aussi contre lui. Ces actions et ces réactions réciproques épuisent toute la réalité du sujet.

Si l'on admet cette conception du roman, qui ne voit que les descriptions les plus longues, celles dont s'irritent le plus les lecteurs hostiles, sont nécessaires à l'intelligence de ces actions et réactions réciproques entre le milieu et les personnages ? Evidemment, il serait plus facile et plus expéditif de résumer tout cela en quelques phrases abstraites. Mais l'artiste ne disserte pas, il *représente*, se bornant à laisser transparaître, à travers la trame des faits, l'idée ou les idées dont ils sont les symboles. On peut ainsi se tromper sur ses intentions.

Sainte Beuve a considéré comme un hors d'œuvre la longue description des trésors d'Hamilcar dans *Salammbô*. Il n'y voit que de la matière remuée pour éblouir les yeux. J'y vois, pour ma part, non seulement un raccourci de l'âme carthaginoise en général, mais une très fine analyse psychologique appliquée à un cas particulier. Le spectacle de ses richesses et de ses domaines rend au Suffète la conscience de sa force et de la puissance de sa maison ; et d'autre part les dégâts des Barbares, les traces de leurs dévastations, qu'il constate à chaque pas, excitent

en lui le désir de la vengeance. Une circonstance en apparence insignifiante, — la vue de ses éléphants mutilés par les mercenaires, — précipite sa résolution : lui qui, quelques heures auparavant, refusait ses services à la république, — par un revirement soudain, mais que nous explique la minutieuse description de Flaubert, — il accepte tout à coup le commandement de l'armée...



Si vous envisagiez de cette façon tel passage de *L'Invasion*, critiqué par vous comme inutile, peut-être y découvririez-vous les mêmes intentions psychologiques que dans ce passage de *Salammbô*. Mais je me suis interdit toute apologie personnelle.

Ce que je veux conclure de là, c'est que la méthode intellectuelle est le moyen d'enquête le plus sûr et le plus *embrassant* que puisse adopter un romancier ; c'est que tous les autres genres du roman peuvent trouver place dans celui-là, et qu'ils n'en sont, en réalité, que des démembrements. Sans doute une méthode ne vaut que par l'écrivain qui l'emploie. Mais un écrivain de race se choisit, d'instinct, une méthode à sa taille. Pourquoi n'y a-t-il plus, aujourd'hui, ou presque plus de romanciers qui osent se servir de celle de Balzac, de Flaubert, ou de Zola ? Il ne s'agit pas de recommencer l'œuvre de ces maîtres, mais de continuer le plus grand effort qu'ait tenté le roman français. Sinon, il faut se résigner à la littérature utilitaire, — ou à la petite littérature.

Louis Bertrand.

LE THÉATRE

La Profession de Madame Warren

(Théâtre des Arts)

Il n'est pas certain que la *Profession de Madame Warren* fût la pièce la plus propre à faire goûter en France le théâtre de Bernard Shaw. Cet auteur n'est pas de ceux qui travaillent loin de la foule et du bruit et auxquels un traducteur doit chercher avant tout à épargner les insolences d'un public mal préparé. On comprend la prudence lorsqu'il s'agit d'un maître qu'on vénère et qu'il serait odieux d'exposer aux quolibets ; ainsi est-il naturel qu'on ait représenté *Maison de Poupée* avant de jouer le *Canard sauvage*. Mais Bernard Shaw qui est tout paradoxe, impertinence et coups de boutoir ne réclame pas de tels ménagements. Ses bruyantes préfaces, ses déclarations de guerre aux goûts et aux traditions de son peuple, ses éclats, son bluff, son succès, tout semblait devoir diriger l'attention vers ses pièces les plus marquées, les plus agressives, les plus éloignées de nous. Choisir la *Profession de Madame Warren*, c'était s'en tenir au moindre risque, méthode qui peut paraître la plus sage et n'est pas toujours la plus avisée. On craint de heurter les habitudes du public, et ce même public se plaint qu'on lui serve toujours du même plat. N'aurait-on pas plus de chance de le gagner par l'étonnement et la nouveauté, que par les vagues airs de parenté qu'une pièce telle que la *Profession de Madame Warren* peut avoir avec nos pièces à thèse, depuis Dumas fils jusqu'à Brieux pour qui Bernard Shaw proclame tant d'admiration ?

Faut-il que la société soit mal agencée, s'écrie notre auteur, pour qu'une femme pauvre et énergique n'ait moyen d'échap-

per aux misères de son milieu, que par l'exploitation de la prostitution ! En une scène vigoureuse, Mrs Warren expose à sa fille, lauréate de mathématiques et qui ignore tout de la vie de sa mère, les circonstances qui l'ont accablée et les raisons qui la justifient. Hardiment elle se place en regard des industriels qui empoisonnent leurs ouvriers en les soumettant à des conditions de travail meurtrières, et elle se proclame supérieure à eux. Et comme il est de règle chez nous, le public applaudit aux arguments, tout en restant, au fond, indifférent à la thèse. La préoccupation de prendre constamment le contrepied de toute idée admise hante Bernard Shaw jusqu'à la manie. Tous les rapports sociaux sont renversés, toutes les relations familiales interverties. Si un fils parle à son père, il faut que ce soit en des termes d'une insolence insupportable. Il se trouve qu'on a ri des incongruités du jeune Frank à l'égard de son père, le révérend Samuel Gardner : mais c'est grâce à l'acteur qui escamotait à force de gesticulations et de petites simagrées les mots qui, prononcés froidement, à l'anglaise, paraîtraient odieux.

Le programme du Théâtre des Arts porte cette singulière mention : " traduction faite sur l'instance de l'auteur, par M. et Mme Hamon. " Est-ce à dire que M. Hamon ait eu des scrupules à vaincre pour traduire une pièce aussi risquée, ou cela signifie-t-il que Bernard Shaw ne pouvait se passer de M. Hamon ? Quoi qu'il en soit, le traducteur n'a pas prouvé son importance par le seul libellé du programme ; il est intervenu dans ces quatre actes par une série de petites libertés pour lesquelles il peut sembler puéril de le chicaner, mais qui ont assez sensiblement modifié l'atmosphère de la pièce.

Lorsqu'une œuvre présente un intérêt humain très profond, il peut être défendable de vouloir en éloigner des éléments trop particuliers qui dépaysent l'auditeur étranger et le disposent à la curiosité plus qu'à l'émotion. Mais c'est faire une confiance exagérée à la *Profession de Mrs Warren*, que d'y chercher cet intérêt profond et cette portée générale. Les idées de Bernard

Shaw sur les femmes et plus précisément sur le métier qu'exerce Mrs Warren tiennent en quatre phrases très peu neuves. Nous avons chez nous beaucoup mieux et beaucoup plus émouvant que les saillies de ce faux enfant terrible qui se montre si avisé lorsqu'il s'agit d'organiser la réclame autour de sa personne. Non, ce qui peut nous attacher à cette pièce, c'est, d'une part, techniquement, le don de théâtre de Shaw (nous y reviendrons) ; et c'est, d'autre part, ce que nous trouvons dans son œuvre de spécifiquement irlandais ou anglais. Un auteur a beau s'opposer à sa race et la railler, c'est encore une façon de la peindre ; et c'est encore le plus sûr moyen d'intéresser un étranger. Or sur ce point précis nous sommes volés.

Que le traducteur nomme quatre shillings " cinq francs ", cela peut se défendre, quoiqu'on ne voie pas bien l'utilité de telles transpositions, ni pourquoi, cette méthode admise, l'on s'arrêterait à mi-chemin. Tant qu'à faire, il fallait remplacer la tasse de thé que demande Mrs Warren par le petit verre de malaga et le biscuit de Rheims dont ne manquerait pas de se sustenter une Madame Warren française. Que dis-je? M. Hamon l'a senti, et il m'a bien semblé (mais je n'affirme pas) que quelque part une laitue trop exotique s'était vue remplacer par du fromage. Ceci n'a aucune importance, mais je sursaute un peu lorsque Frank, pour prêter à un de ses amis, architecte, des états de service fantaisistes, s'écrie : " C'est lui qui a bâti le château de Chenonceaux pour Rockefeller. " En quoi Rockefeller prête-t-il à plus de comique que le duc de Beaufort qui est dans le texte anglais, et que diable vient faire Chenonceaux dans la bouche de ce jeune vaurien qui certainement n'a jamais traversé la Manche et dont la culture d'art doit à peine égaler celle d'un élève de quatrième ?

La paraphrase est légitime quand elle souligne une intention qui risquerait de nous échapper. Celles de M. Hamon altèrent les personnages. Bernard Shaw nous montre une matrone qui n'est pas parvenue à se donner des airs de " dame ", mais qui

est " cordiale et fort présentable ". Même dans les moments de colère où perce son naturel de barmaid, elle garde dans le langage une sorte de sobriété anglaise. M. Hamon ne la trouve pas assez nature. Elle s'écrie quelque part : " Shame on you for a bad daughter and a stuck-up prude ! " Cette simple phrase devient : " Tu devrais avoir honte d'être une aussi mauvaise fille ! *En v'là des manières... C'est-i pas ridicule* d'être prude et hautaine comme ça ?... *Allons, fiche-moi la paix avec ces façons !...* " Tout le rôle est ainsi enjolivé, dépouillé de sa carrure et de son énergie.

Chacun sait que le vouvoiement est seul d'emploi courant en Angleterre. Pourquoi ne l'avoir pas maintenu ? Ce passage du *vous* au *tu* auquel nous attachons tant de signification, M. Hamon l'introduit le plus souvent à contre-sens. Je sais que Frank est déluré et que la grosse dame est facile, mais jamais on ne me fera croire qu'il ose la tutoyer après une heure de promenade. Quant aux rapports de ce même Frank et de son amie Vivie, le tutoiement les fausse de la façon la plus choquante.

Ces inexactitudes sont graves parce que Bernard Shaw semble attacher une très grande importance à chaque mot de son texte. Il ne pose pas ses personnages par une série d'explications et de circonstances, mais directement, par quelques répliques caractéristiques. Lorsqu'après de longs mois d'absence, Mrs Warren revoit sa fille, sa première parole est : " Vivie, mettez votre chapeau, chère, vous allez être brûlée par le soleil. " On ne pouvait plus ingénieusement indiquer le mélange de tendresse maternelle et d'instinct de tenancière qui forme le caractère de cette femme. Les notations psychologiques de Bernard Shaw sont le plus souvent d'une extrême précision ; et comme elles ne font pas toujours intimement partie de l'action, elles paraissent très voyantes. De là cette impression d'assister trois ou quatre fois à une création nouvelle du même personnage, selon que l'auteur pose de nouveaux jalons. Il n'y a pas continuité, mais jets de lumière en divers sens. Et bien souvent, ces indica-

tions de caractère, Shaw ne prend pas la peine de les faire passer dans le dialogue ; il les intercale parmi les jeux de scène, comme s'il lui suffisait d'éclairer l'acteur sur les dessous du personnage. Aussi arrive-t-il qu'une pièce de Bernard Shaw paraisse plus riche, plus satisfaisante en volume qu'au théâtre. Voici deux répliques, au hasard :

PREAD (*qui vient de déplier une chaise de jardin*). — Oh, laissez-moi prendre cette chaise qui est dure. J'aime les chaises dures.

VIVIE. — Moi aussi. (*Elle s'assied.*) Asseyez-vous, M. Pread. (*Elle adresse cette invitation sur un ton péremptoire et gai. Il est visible que le désir qu'il a de lui plaire la frappe comme un manque de caractère.*)

Je défie une actrice, si adroite soit-elle, de nous rendre sensible avec ce seul " Asseyez-vous, M. Pread " (car la conversation dévie aussitôt) l'impression si précise que Bernard Shaw veut qu'elle éprouve manifestement.

Tout ceci, pour prouver la minutie avec laquelle procède l'auteur de la *Profession de Mrs Warren*. Telle quelle, la représentation du Théâtre des Arts nous a fait plaisir trois actes durant; le quatrième est un peu morne. Le plus gros du succès a été pour le cliquetis des mots insolents et pour une certaine irrévérence générale. Mais il y a mieux dans cette pièce. Il y a un curieux parallélisme entre le caractère de la mère ambitieuse, rangée, économe, positive, peu embarrassée de préjugés, et celui de la fille également positive, laborieuse, impatiente de toute tutelle, désireuse de faire son chemin par elle-même et complètement dépourvue de sentimentalité. L'une trouve son meilleur emploi dans le proxénétisme, l'autre dans un chaste et ardu travail de bureau. En réalité, c'est la même femme, et il y a dans cette juxtaposition une ironie qui va assez profond.

Il faut pour juger Bernard Shaw, attendre ses autres pièces, cet étonnant *Héros et Soldat* que doit monter l'Odéon, ou *L'Autre Ile de John Bull*, ou simplement une reprise de *Candida*. Quel

humour plus savoureux l'on y trouverait, quelle invention plus abondante, quelle liberté d'allure ! Ces pièces pourront déplaire par certains des défauts qui sont si agressifs dans la *Profession de Mrs Warren*, mais ce ne sera pas sans compensations. On est en droit de hausser les épaules quand on entend prononcer le nom de Shaw à côté de celui d'Ibsen, mais il est certain qu'il mérite une place, même chez nous, et qu'il faudra compter avec son influence, même si aucune popularité ne semble accueillir ses pièces

JEAN SCHLUMBERGER.

NOTES

HENRI FRANCK

Henri Franck était pour tous ses amis une raison d'orgueil; ils l'associaient à tout ce qu'ils espéraient de l'avenir ; ils comptaient sur lui pour toutes les luttes généreuses; ils le voyaient prenant sa part à toutes les victoires de l'intelligence. Sa mort est de celles auxquelles on ne pensera jamais sans révolte.

Joignant sa voix à celle des camarades d'Henri Franck, M. Bergson a voulu apporter sur cette tombe un témoignage qui eût rempli notre ami de fierté et qui lui confère comme un reflet de cette gloire qu'il n'a pas eu le temps de conquérir, qu'il méritait et qu'il désirait tant :

" J'admirais chez Henri Franck une intelligence rare, une de ces intelligences ouvertes à tout, qui se jouent avec aisance parmi les spéculations les plus abstraites et qui semblent en même temps préparées, par je ne sais quel mécanisme merveilleux, à vibrer sympathiquement à ce qu'il y a de plus subtil dans la poésie et dans l'art.

Ceux qui ont été les témoins de ses succès scolaires ont pu juger de son étonnante facilité.

Ceux qui furent, à certaines heures, les confidents de sa pensée et de ses rêves savent qu'il y avait déjà en lui un philosophe pénétrant, un poète délicat, et qu'il eût été, s'il avait vécu,

parmi les penseurs et les écrivains qui font honneur à la France.

Ce fut une belle intelligence, et ce fut aussi, comme on disait jadis, une "jolie âme". Une jolie âme qui traversa la vie distraitement, comme absorbée dans une vision intérieure. Une jolie âme qui passa dans la vie sans y rien remarquer de bas ou de vulgaire, parce qu'elle était au-dessus de toute vulgarité.

Une âme qui se plaisait aux choses de l'âme.

La voilà partie, elle qui, à certains moments, semblait déjà détachée !"

Le Livre de l'Enthousiasme et de l'Amitié, *tel est le titre qu'Henri Franck comptait donner à son premier volume d'essais. L'enthousiasme a soulevé sa vie fragile d'une telle ferveur qu'à vingt ans elle avait porté des fruits qu'on n'attend pas avant l'âge mûr. L'amitié multiplia sa nature généreuse, lui donna des occasions de se prodiguer, des prétextes de sympathie. L'amitié fut sa passion. Peu d'hommes en eurent autant que lui l'avide besoin. Il y consacrait le plus précieux de son temps, et quelque brillants que fussent ses succès d'études, il en était moins occupé que de ce frémissant échange intellectuel où ses amis lui donnaient le meilleur d'eux-mêmes. Il était admirablement curieux de tout ce qui, dans la vie, peut se traduire en pensée, et l'allégresse du cœur jointe à la souplesse de l'esprit créait en lui, pour toute amitié nouvelle, de nouvelles ressources. Les hommes mûrs le traitaient en égal, étonnés par la sûreté de son jugement, et ceux de ses camarades qui étaient restés le plus jeunes pouvaient le croire encore de leur âge, tant sa gaieté gardait de jaillissante fraîcheur.*

Ce que laisse Henri Franck tiendra sous la couverture d'un

mince volume. Ce sont quelques articles, dont deux sur Barrès, des notes critiques parues dans La Phalange *et* La Nouvelle Revue Française, *et cette* Danse devant l'Arche *qu'il commença depuis qu'il était tombé malade, à laquelle il se remettait avec courage chaque fois que sa fatigue lui laissait un peu de répit, et que nous ne connaîtrons qu'inachevée.*

Ce poème en trois parties réunies par un lien assez lâche, Henri Franck y raconte les préoccupations morales de sa génération. C'est une de ces entreprises audacieuses qu'on n'ose guère tenter qu'en un livre de début. Les hommes assis dans la vie souriront de cette épopée spirituelle ; la simplicité leur en paraîtra gaucherie et l'intellectualité, froideur. Mais je m'étonnerais fort si ceux qui n'ont pas dépassé trente ans ne trouvaient dans ces chants la plus juste expression qu'on ait encore donnée des problèmes qui les préoccupent. Détachement mélancolique de l'idéal religieux qui fut celui de l'enfance, découverte exaltante de l'amitié, joie des lectures et des causeries, orgueil de participer à la plus belle culture du monde, optimisme jeune et fervent qui sonne gaiement parmi tant de professions de foi tournées vers le passé : tout cela ne peut toucher ceux pour qui la poésie n'est que trouble des sens ; mais chez ceux au contraire pour qui les angoisses de l'esprit sont de vraies angoisses et les conflits d'idées de vrais conflits, chez ceux surtout dont le caractère s'est formé dans les mêmes années où mûrissaient les pensées maîtresses de ce poème, il est certain que La Danse devant l'Arche *éveillera plus qu'une admiration littéraire ; elle rencontrera dans beaucoup de cœurs un écho fraternel et une joie reconnaissante.*

Et les amis d'Henri Franck le retrouveront de page en page, dans cette confession qui semble abstraite et dont pourtant chaque nuance est précise et vraie. Ils reverront cet " enfant

courageux" comme il souhaitait nommer son livre de poèmes, cet enfant d'apparence fragile, un peu dédaigneux de la force et de l'adresse physiques, très averti, mais qui gardait une sorte de candeur charmante sur laquelle les passions n'avaient pas de prise. Ils se rappelleront son beau visage, sa voix enjouée, son regard où, même les dernières semaines, l'ardeur parvenait à combattre la tristesse. Et ils n'oublieront pas qu'un des leurs, qui avait le plus à dire, eut le courage d'accepter le silence sans se plaindre et qu'il n'a pu léguer à leur vigilance, pour sauver sa mémoire, que le souvenir d'une amitié qui fut exquise et un poème inachevé.

J. S.



LA CORRESPONDANCE DE GÉRARD DE NERVAL (1830-1855), avec une introduction et des notes par *Jules Marsan* (Mercure).

Gérard de Nerval n'a pas à se plaindre de la postérité. Il y a cinq ans, le Mercure, dans la collection des plus belles pages, rééditait à peu près tout son œuvre. Hier M. Edouard Champion constituait avec un soin pieux le dossier de ses aventures. Aujourd'hui, c'est M. Jules Marsan qui rassemble et range dans l'ordre chronologique, en y ajoutant une soixantaine de lettres inédites, une correspondance jusqu'ici dispersée dans de nombreuses publications.

La plupart des lettres de Gérard sont adressées à son père, le docteur Labrunie, un ex-chirurgien major des armées napoléoniennes. "Jamais petit enfant d'un jour de Noël n'écrivit des lettres plus humbles, plus soumises, plus tendrement et discrètement filiales".[1] Gérard avait pour son père une tendresse

[1] Henri Roujon.

adorablement puérile. " Il franchissait le seuil paternel avec un grand respect, dit Arsène Houssaye dans la préface d'*Aurélia*, embrassait le vieux chirurgien et lui disait d'une voix qui allait droit au cœur, quel que fût le cœur: "Bonjour, mon père." Le dimanche et le jeudi étaient deux jours de fête pour tous les deux. On dînait lentement et on parlait beaucoup. Après le dîner, Gérard secouait un peu la poussière des livres, quelquefois il conduisait son père au Café Turc; mais il n'y restait pas, car, dès qu'il avait repris l'air de la rue, il s'envolait sans dire bonsoir. Quand il était à Paris, il ne manquait jamais au dîner paternel du dimanche et du jeudi ; mais que de fois son père l'attendit vainement ! Quand il voyageait il n'écrivait à personne. Son père apprenait par les journaux qu'il était en Allemagne, à Constantinople, à Venise. On n'en mettait pas moins religieusement le couvert de cet enfant prodigue des belles années. " Cela le fera revenir," disait le père. Et il dînait tristement avec le souvenir de ce charmant vagabond qu'on était sûr de rencontrer en voyageant beaucoup."

Arsène Houssaye exagère un peu. Bien des lettres de Gérard au docteur Labrunie sont datées de province ou de l'étranger. Il est vrai que la plupart sont des demandes, de tremblantes demandes de subsides. Gérard avait été riche ; il gagnait amplement sa vie avec sa plume ; et cependant il était toujours sans le sou. Théophile Gautier qui l'a bien connu disait que " les louis lui causaient une sorte de malaise et semblaient lui brûler les mains ; il ne redevenait tranquille qu'à la dernière pièce de cinq francs ". " Jamais, ajoute Théophile Gautier, l'amour de l'or, qui inspire aujourd'hui tant de fièvres malsaines, ne troubla cette âme pure qui voltigea toujours comme un oiseau sur les réalités de la vie sans s'y poser jamais ". On devine bien cet idéalisme candide, ce détachement aristocratique des biens matériels à l'ingénuité avec laquelle Gérard " tape " ses amis pour lui ou pour ses pauvres. Ses pauvres !... Cet éternel besogneux se préoccupait de ses frères en indigence. Et, sans doute,

le joyau de sa correspondance est-il un billet adressé à Mme de Solms, une ravissante petite fée de dix-sept ans, pour lui signaler l'occasion d'une belle aumône à faire dans une mansarde.

A plusieurs reprises il y a des trous dans le recueil de M. Marsan... C'est que Gérard est alors, non pas à l'étranger, mais dans la maison de santé du docteur Blanche, à Passy. Il y a eu des époques, en effet, où il n'a plus dominé son rêve perpétuel et où il a été, hélas ! justiciable de la camisole de force et de la douche. Mais, dès que l'accalmie se fait, il se reprend à écrire à son père ou à ses amis. Et rien n'est plus touchant que ce billet où le pauvre malade indique au docteur Labrunie l'omnibus qu'il faut prendre pour venir le voir à Passy. — On sait que ces crises nerveuses eurent un dénouement tragique. Gérard se pendit une nuit, rue de la Vieille-Lanterne. La veille, il écrivait à une tante ces mots quelque peu énigmatiques : “ *Ne m'attends pas ce soir, car la nuit sera noire et blanche...* ”

Noire et blanche, telle fut sa vie tout entière. Il ne faut pas se borner à lire sa *Correspondance*. Il faut relire *Sylvie*, *Angélique*, *Le Voyage en Orient*, *Aurélia*, et, sans juger, sans moraliser, dogmatiser ou diagnostiquer, accueillir les images claires ou sombres qui se lèvent d'entre les pages, le Valois et les années de jeunesse et d'amour, le cénacle de l'impasse du Doyenné, l'Allemagne et l'Orient, la maison de Passy avec son vaste promenoir ombragé de noyers, le soupirail de la rue de la Vieille-Lanterne et son funèbre fardeau... Gérard ne nous fournit ni des exemples ni des leçons. Il ne saurait nourrir notre intelligence et inspirer notre action. Mais nous pouvons lui demander d'alimenter notre sensibilité et de faire naître en nous, pour employer un mot de Barrès, “ ce romanesque qui contracte et déchire le cœur. ”

CAMILLE VETTARD.



VIE DE MÉLANIE, BERGÈRE DE LA SALETTE, écrite par elle-même en 1900. Son enfance (1831-1846). — Introduction par *Léon Bloy* (Mercure).

Ce livre a un tel caractère d'intimité et de sincérité, il est si confidentiel, et, pour ma part, je le sens si près de moi et j'éprouve si bien pour lui toutes les pudeurs de l'amour, que j'hésite à en parler. Du reste, il semble échapper à toutes les mesures ordinaires de la critique.

Et cependant, c'est de tels livres qu'est faite la littérature : c'est dans la mesure où ils s'apparentent à de tels livres que les ouvrages des écrivains de vocation sont bons. Dès qu'on a commencé à lire l'histoire de cette petite fille, on se sent soulagé, et libéré des ténèbres de la culture et du savoir ; on pense : Voici enfin une histoire où la nature humaine toute seule et toute pure est agissante ; une histoire *naturelle*, ah oui ! une histoire de notre pays et de notre enfance.

" Ma tante m'envoyait à l'école; mais pendant un an environ que je fus à l'école, je n'appris pas seulement à bien connaître mes lettres. Les enfants ne m'appelaient que la Muette parce que je ne parlais jamais et que j'étais toujours dans un coin toute seule ; et quand la bonne Maîtresse m'appelait pour me faire dire ma leçon, il n'y avait pas moyen qu'elle me tirât une parole de la bouche. Un jour, elle me forçait de lui dire pourquoi je ne voulais pas dire sa leçon. Je lui répondis que c'était parce que sa leçon ne disait pas joli, et que dans le ciel on ne disait pas des choses laides comme ça et que je ne voulais faire ici que ce que je devais faire avec ma Maman dans le paradis... Et puis, ajoutai-je, je ne veux plus venir à l'école, parce qu'on y fait trop de bruit ; j'ai peur que mon cœur l'entende, car mon petit frère m'a dit bien des fois : Ma sœur, ce que je vous recommande, c'est que vous fermiez votre petit cœur à tous les

bruits du monde ; n'écoutez pas ce que le monde dit, ne faites pas ce que le monde fait, ne croyez pas ce que le monde croit." — " Et comment vous appelez-vous, mon enfant ? " reprit la maîtresse. — " Mon frère m'a toujours dit *Sœur*, voilà mon nom. " Ce furent à peu près toutes les paroles de la Sauvage, pendant un an environ qu'elle fut à l'école. "

En lisant ces pages, on songe quelquefois à Walt Whitman, et plus souvent à Dostoïevski. Mais au Whitman purement " démocratique " et non pas au demi-lettré qu'il y avait chez lui, bourré des mots vagues et des sottises vulgaires de son temps. Et au Dostoïevski du " Sous-Sol " naturellement. Ce sont eux qui m'ont fait comprendre le livre de Mélanie.

Il contient même une leçon de style. Quelque part, Bossuet dit : " Plût à Dieu que nous pussions détacher de notre parole tout ce qui flatte l'oreille, tout ce qui délecte l'esprit, tout ce qui surprend l'imagination, pour n'y laisser que la vérité toute simple, la seule force et l'efficace toute pure du Saint-Esprit, nulle pensée que pour convertir ! " C'est la condamnation très éloquente (et très artiste) de l'écriture artiste. Le livre de Mélanie, écrit en 1900, au moment où déjà commençait la réaction contre ce style, ouvre magnifiquement le siècle. Sa simplicité est d'une espèce très rare, et combien d'écrivains de métier souhaiteraient d'écrire comme cette illettrée ! On y trouve bien, çà et là, quelques traces du vocabulaire technique des manuels de piété qu'elle dut avoir entre les mains. Mais il n'y a pas de comparaison possible entre le fadasse odieux de la plupart de ces manuels et la clarté presque insoutenable de ce livre. Ce sont là des choses qui ne trompent point.

VALERY LARBAUD.



SUR LES CHAMPS DE BATAILLE. *Souvenirs des journalistes français, anciens correspondants de guerre* (Ollendorff).

Jamais le goût de la littérature et des belles phrases ne nous

a paru travers aussi fâcheux que dans certains de ces récits de batailles. A ces gens qui reviennent de Moukden, de Domokos ou de Plevna, nous demandons avec fièvre ce qu'ils ont vu. Ce n'est pas à eux de nous dire si " la paix du ciel se reflétait dans le silence de la mer ". Peu nous importe que M. Ludovic Naudeau ait un joli coup de plume. Nous ne voulons qu'un récit plein de hâte et même d'essoufflement ; des phrases hachées ; des notes griffonnées sur un carnet, en traversant un coin de la bataille. Quel style pourrait nous émouvoir plus profondément que cette terrible précision, que l'humilité de cette exactitude ?

Ce ne sont pas non plus des tableaux largement brossés, la reconstitution savante du déroulement de la bataille qui nous la font *voir*, qui restituent son atmosphère unique et inimaginable ; — mais le détail le plus simple et le plus précis à l'instant le plus extraordinaire : un visage qui se tourne vers nous machinalement au moment de donner la charge ; la silhouette d'un officier qui se courbe soudain sur le pommeau de son sabre ; un appel au milieu du brusque silence...

Dans les meilleurs de ces récits — et il en est d'inoubliables — tout est plus simple, plus vrai que nous ne l'avions imaginé. Au moment de sortir de la tranchée pour se porter en avant sous le feu de l'ennemi, on voit chaque soldat boucler son sac et arranger *avec soin* son équipement.... Les hommes des troupes de réserve, qui sont à l'abri et que tout-à-l'heure on enverra sous les balles, trompent l'attente, — cette attente qu'on imaginait fiévreuse, atrocement énervée, — en lisant à haute voix le journal, comme font nos hommes aux manœuvres.... Trois clairons de la première ligne se sont trop avancés ; un officier les rappelle en arrière ; ils se retournent, hésitent, et, sous les balles qui hachent l'herbe d'alentour, sont aussi lents à comprendre que dans la cour du quartier...

Humbles détails ; gestes connus ; petites manies des troupiers au service en campagne.... Les retrouver ici donne à ces scènes

de guerre une réalité surprenante ; et la présence de la mort leur confère une grandeur unique.

Pour ce choix du détail réel — mieux encore : pour la modestie du récit, pour sa soumission parfaite à l'importance de ce qu'il faut raconter, nous mettons hors de pair l'article de M. Jean Rodes, qui se trouva dans une gare, en pleine déroute russe, après Moukden. Imaginez un homme perdu dans une foule elle-même perdue. Toute la détresse, tout le désarroi humains s'écoulent à sa droite et à sa gauche. A peine comprend-il ce qui se passe, d'où vient et où s'en va ce torrent de vaincus. Mais il y a des remous qu'il peut, une seconde, le temps qu'ils se défassent, regarder. Il y a des têtes qui se lèvent, qu'il aperçoit et que tout de suite le flot emporte. Et il note, au hasard, guidé seulement par le choix obscur de son cœur... Ce qu'il a noté ne s'oublie pas :

C'est un tourbillon de carrioles de mercantis, de charrettes chinoises, de voitures régimentaires et de groupes nombreux de cavaliers avec des chevaux de main. Sur les flancs de cette colonne en déroute, par bandes éparpillées, des soldats sans chefs suivent, harassés, noirs de poussière. Certains poussent du bétail devant eux. D'autres vont seuls, à bout de souffle, semblant dormir en marchant. Il y a sur eux une telle détresse animale de pauvres êtres épuisés et perdus que j'en ai mal au cœur...

... Beaucoup ont été atteints à la tête. Le visage de certains, qui se sont trouvés sous les shrapnels, n'est plus qu'une plaie. Il y en a qu'on vient de panser et qui ont, sur la face, un masque épais de ouate, dans laquelle on a pratiqué des trous pour les yeux et la bouche...

(La nuit). J'ouvre la porte et j'aperçois le long du train, entre les rails, partout, de petits tas sombres, des hommes ramassés en boule, pantelants, en train de mourir. Celui auquel la douleur arrache ce cri horrible agonise sous une couverture, au pied même de notre wagon...

... Devant le bâtiment principal se trouve une rangée de civières

où plus rien ne bouge des corps qui y sont allongés. Ceux-là sont morts pendant la nuit. Sur la grande place, qui est derrière la station, d'innombrables soldats en désordre vont, viennent, tournent, ne sachant où aller...

... Plus loin, des soldats couchés dorment autour d'un cadavre étendu sur une civière. La figure est tellement grise de terre qu'elle a perdu toute apparence humaine. On dirait un de ces mannequins que l'on place dans les champs pour effrayer les moineaux. Depuis combien de temps dorment donc les porteurs, pour que ce mort soit à ce point saupoudré de poussière ?

Un autre récit, dans ce livre, par des moyens différents, atteint presque à cette intensité tragique. C'est "le Dernier Jour de Metz" par M. E. A. Spoll. Là, point de cris ni d'horreur, nul spectacle. Ce n'est poignant qu'à force de pauvreté. Tout se passe comme s'il ne se passait rien. Les rues sont sales et désertes... Par moments, pourtant, il y a de vagues sursauts de colère, semblables aux gémissements qu'arrache la douleur à des blessés qui ne voulaient pas crier. Des hommes courent à la grosse cloche pour sonner le tocsin. Des attroupements se forment, — puis se défont... et chacun rentre chez soi, vaincu par la pluie, le froid et la tristesse...

L'entrée des Allemands est à peine plus bruyante. Mais on ne lira pas, sans que quelque chose vous serre à la gorge, cet épisode final où apparaît soudain, rageuse et désespérée, la figure même de la défaite :

Bientôt on entend une musique étrange : ce sont les troupes allemandes qui, sous une pluie battante, font leur entrée triomphale. Les portes, les fenêtres se ferment, et c'est dans une ville déserte qu'entrent les vainqueurs.

Seul, un officier français[1] *s'est placé au milieu de la chaussée, faisant face aux escadrons qui montent la rue du Petit-Paris; très pâle,*

[1] Emile Estienne lieutenant au 51e régiment de ligne.

les bras croisés, ses yeux étincelants semblent défier la cavalerie ennemie.

Le commandant de l'escadron comprend sans doute cette héroïque folie, car il salue de l'épée et donne l'ordre aux cavaliers de s'écarter devant lui.

ALAIN-FOURNIER.



LA VICTOIRE DES VAINCUS par *L. Dumont-Wilden* et *Léon Souguenet* (Fayard).

Ce qu'est pour l'histoire de la question d'Alsace *La Carte au liseré vert* de Delahache, le volume de MM. Louis Dumont-Wilden et Léon Souguenet l'est pour l'état actuel de l'Alsace-Lorraine. Les auteurs sont belges ; ils savent donc, d'expérience, ce que c'est qu'un pays que se disputent deux cultures. Ils comprennent combien sont complexes ces problèmes où l'ethnographie, la politique, l'économie, l'histoire, les idées, les sentiments, l'imagination mêlent, combinent, opposent des exigences également tyranniques et le plus souvent contradictoires. Un Belge apporte à ces questions un jugement plus délié que le plus zélé Français du midi, du centre ou de l'ouest ; et plus qu'un Français de l'est, il est capable d'impartialité. On a tant fait de phrases, on a tant exagéré de part et d'autre, que c'est un soulagement de se sentir en confiance et de suivre un guide dont on est certain qu'il ne forcera pas la voix, pour nous plaire. D'ailleurs MM. Dumont-Wilden et Souguenet nous livrent tous les documents de leur enquête ; ils nous font parcourir toutes les étapes de leur conviction, et s'il y a dans toute généralisation un élément d'appréciation personnelle, on y reconnaît, ici, un jugement si prudent que nous pouvons nous y appuyer comme sur un fait acquis.

La *Victoire des Vaincus* c'est la reconstitution d'une culture alsacienne française malgré la grande saignée qui vida l'Alsace de presque toute sa bourgeoisie ; malgré l'écrasant effort d'un énorme empire qui disposait de toutes les ressources d'un pou-

*

voir dictatorial ; malgré une orientation politique de la France propre à froisser la sensibilité alsacienne et à décourager toutes les espérances des provinces annexées. La victoire, c'est un équilibre social retrouvé à force d'obstination, de bon sens et de courage ; c'est le renoncement aux chimères héroïques et l'inauguration d'une politique avisée qui, grâce à sa légalité même, peut passer de la résistance passive à une offensive efficace. La victoire tient tout entière dans ce fait : la langue française est aujourd'hui plus répandue en Alsace qu'elle ne l'était avant la guerre, et la germanisation qui par son appareil imposant avait fait illusion quelques années, ne peut plus dissimuler son échec.

MM. Dumont-Wilden et Souguenet n'ont pas mené leur enquête comme ces Parisiens qui passant une journée à Strasbourg et une autre à Mulhouse, se croient documentés parce qu'ils ont causé avec quelques Alsaciens. Nos deux Belges ont fait leur voyage à bicyclette, de Metz à la Schlucht. Ils ont vécu dans les auberges de village, cherchant à entrevoir les milieux immigrés aussi bien que les indigènes. Livré à lui-même, un étranger ne peut déchiffrer que peu de chose de l'énigme alsacienne, car les forces vives du pays sont condamnées à une action sans éclat, et tout ce qui se fait d'efficace est élaboré dans une demi-ombre. Les auteurs de la *Victoire des Vaincus* ont donc été bien dirigés ; mais placés aux meilleurs points d'observation, ils ont su voir par eux-mêmes.

Nous voici donc en possession d'un excellent manuel. Souhaitons qu'il soit lu ; souhaitons aussi qu'il mette un terme, pour quelque temps, à l'indiscrète abondance d'articles et d'études qui paraissent chaque jour sur la question d'Alsace. L'opinion française qui a fait preuve, pendant de longues années, de tant d'incompréhension est maintenant mieux instruite. Les malentendus sont dissipés. Il ne faudrait pas que trop de paroles et de bruit vinssent nuire au travail silencieux qui s'accomplit chaque jour en terre annexée.

J. S.



L'ÉLÈVE GILLES, par *André Lafon* (Perrin et Cie).

Ce n'est pas l'enfance d'un David Copperfield ni même d'un Poil de Carotte que celle de Jean Gilles. Dans ce récit au jour le jour d'une menue existence d'écolier, nul éclat, nulle saccade, aucun heurt violent. Enfant d'un père assez lyrique et qui passe pour dément, d'une mère bonne et doucement réservée, Jean Gilles appartient à cette catégorie de garçons sages élevés dans de petits collèges de province et qui se préparent avec résignation à entrer dans une vie un peu rude pour eux.

M. André Lafon a mis, au service de ce récit, son talent délicat de poète. A plus d'une page, on aime à retrouver dans de petits tableaux d'intérieur d'une nuance discrète, l'auteur de *La Maison Pauvre*. Il y a une certaine saveur dans ces cueillettes d'automne : " Nous eûmes une grande abondance de fruits dont, à chaque repas, s'orna notre table. Les prunes tombaient sur le sol du verger, et leur pulpe où je mordais était chaude dans le jour, et glacée et plus douce, il semblait, au matin. Les fourmis les mangeaient jusque sur l'arbre ; bientôt les filles de Gentil les vinrent toutes cueillir en de rondes corbeilles qu'elles emportèrent à deux, un bras pendant, la démarche alourdie... Il y eut aussi des abricots couleur de rose et piqués de feu, et des pêches que ma tante cueillait avant leur maturité dernière, pour les ranger sur la desserte de la salle à manger déjà pleine de leur parfum. " On goûte ces notations adoucies d'un enfant que tout ravit, que tout effraye et surprend ; les détails observés du collège mais surtout les séjours de Jean Gilles chez sa tante, les souvenirs de famille et principalement de cette Odélie, qui est une cousine morte et lointaine, ont de quoi plaire. On aimerait toutefois que l'auteur se méfiât un peu plus de ses dons, modérât, s'il est permis de parler ainsi, sa modération. Cette histoire d'une étoile à qui Jean Gilles en arrive à conter ses

peines et “ à donner des commissions pour le Bon Dieu ” est bien un peu puérile. La fadeur de Berquin, de Bouilly ne saurait convenir à un écrivain qui composa des poèmes intimistes le plus souvent exquis et qui vient, dans le présent livre, affirmer avec une fraîcheur touchante, un talent descriptif délicat.

E. P.



EXPOSITION DE MADAME MARVAL (Galerie Druet).

Jamais ensemble d'œuvres ne présenta si frappante unité. Et si l'on songe que c'est là presque toute la somme des travaux de l'artiste, on ne peut se défendre d'une sorte d'admiration en présence d'une volonté si précise et si inflexible. Telle Mme Marval posa cette volonté devant nous en 1900, dans son premier envoi la *Minerve*, telle nous la retrouvons dans ses tableaux les plus récents : une volonté de style. On peut se demander à ce propos, si le style n'est pas le couronnement de la maîtrise suprême et si, en le cherchant d'abord, l'artiste ne risque pas de laisser incultes ses meilleurs dons. — Si, avant de savoir former, on déforme ; si, avant d'avoir décomposé les richesses et les nuances du modelé vivant, on prétend le signifier par grandes masses ; si avant d'avoir étudié chacune des parties, on travaille à leur ordonnance... ne s'interdit-on point par avance toute découverte intime, tout approfondissement ; ne va-t-on pas créer impromptu, une formule, un poncif et se vouer à une irrémédiable sécheresse ? Je reconnais que chez Mme Marval le style semble en quelque sorte se confondre avec l'invention, que la grâce particulière de ses dons de dessinateur s'accorde avec son idéal préconçu de la forme ; mais je ne puis pas ne pas être gêné par l'évidence de certains de ses procédés, et entre tous de celui qui consiste à répéter dans un même tableau le même type humain envisagé sous des faces diverses : c'est obtenir à trop bon compte l'unité ; la composition est chose plus subtile. Certes Mme Marval

possède un large sens décoratif et ses grands panneaux ont de quoi séduire. Je crois pourtant que son vrai talent est plus secret et qu'il réside davantage dans certaines toiles moins ambitieuses, peut-être même moins réussies dans l'ensemble. Mieux que les *Odalisques*, que l'*Hommage à Florian* ou *à Gérard de Nerval*, dont je ne veux pas nier l'acide poésie, j'aime ces natures mortes savoureuses, *Les Roses* ou *Les Pêches*, d'une matière si légère et si fraîche, malgré son opaque épaisseur... cette *Loge à l'Opéra* dont la figure centrale est si délicatement, si fémininement admirable... et surtout ce buste de *Jeune Femme* indécis et charmant ainsi qu'un Berthe Morizot. N'y a-t-il pas là l'indication d'un ordre plus spontané et plus varié de recherches, où nous verrions avec joie Mme Marval s'engager, si tant est qu'elle consentît à renoncer à l'esthétique "style d'abord" qu'elle semble avoir adoptée ? Le style, elle saura bien le retrouver ensuite. H. G.



EXPOSITION DE PAYSAGES DES PYRÉNÉES, de *Charles Lacoste* (Galerie Eugène Blot).

Il me semble que, si je voulais faire illustrer *Almaïde d'Etremont*, je demanderais à Charles Lacoste de mettre au service de cette prose de Jammes, si cristalline et si pure, sa palette nuancée d'artiste.

Charles Lacoste, comme Francis Jammes, aime les Pyrénées.

" Dans ce pays l'émeraude argentée des prairies, l'eau bleue du ciel et la verte clarté des pics enchâssent tour à tour la neige des troupeaux et des cascades, les fauves moissons de l'été et les hêtres rougissants du pompeux automne " (*Almaïde d'Etremont*).

Dans ce pays des grands espaces, le regard du peintre a pu embrasser d'amples horizons, de vastes cieux, de doux vallons solitaires. Des pacages nourriciers inclinés sur les gouffres où tom-

bent et rejaillissent les eaux, des côtes abruptes où s'agrippent, çà et là, d'audacieux et charmants villages, de vertes prairies baignées par des rivières rapides et transparentes, des chemins sinueux aboutissant à des hauteurs neigeuses, voilà ce que Charles Lacoste, dans cette série de paysages des Pyrénées, a su représenter avec amour.

Fait de charme et de modération plus volontiers que d'emphase, le talent de Charles Lacoste adoucit de brume impalpable, de molle et grise vapeur ce que présente d'un peu rugueux, d'assez rude la montagne. La gravité, la mélancolie qui se dégagent le plus souvent des hauteurs se manifestent dans plus d'une de ces pages sincères ; mais cette mélancolie et cette gravité ne vont pas ici — contraste heureux ! — sans quelque chose d'allègre et de dégagé qui enchante. L'on peut dire de Lacoste qu'il atténue sans les amoindrir les contours, les crêtes et les plans de ces puissants paysages ; son art enveloppe d'une sorte de voile fluide les aspects riants ou sévères des monts pyrénéens ; mais la sensation de fraîcheur qui émane de ces sites n'est qu'adoucie à peine par cette brume légère qui se dégage des vallées pour s'élever, le soir, à la façon d'une respiration vaste et cadencée.

Les grands mouvements des ombres et des lumières qui se projettent, suivant l'état du ciel, sur les flancs verdoyants de collines démesurées, sur la paix des prairies et le sommeil des villages ont été observés fort bien par Lacoste. Il y a peu d'excellents peintres de la montagne ; mais, je pense qu'il suffirait, parmi tant de productions disparates, de quelques aquarelles pleines de hardiesse et de mobilité de Paul Rossert, de quelques toiles limpides et fraîches de Lacoste pour indiquer aux artistes les ressources multiples d'inspiration que leur offrent tant de sereines et fuyantes campagnes, de cimes élevées, de gaves torrentiels, de neiges vives et scintillantes.

E. P.



LE *PSAUME* DE M. FLORENT SCHMITT (Concerts Colonne).

Un lied parfait peut valoir une symphonie. Mais celle-ci n'avait peut-être pas toute la perfection désirable. Et sans, pour cela, établir une fixe hiérarchie entre les genres, qui cependant s'aviserait de mettre en balance le plus admirable des *Préludes* de Chopin et la *Symphonie avec chœurs?* — On déplore chez nos musiciens modernes, le goût du joli et du fin, l'amour du " petit morceau ". On a tort. M. Ravel est un délicieux artiste. Mais, quand un de ses émules s'essaie à mettre sur pied une grande composition, il sied qu'on l'applaudisse d'autant plus que l'entreprise est de nos jours plus exceptionnelle et plus hardie. M. Florent Schmitt l'a tentée et, ce qui est mieux, réussie. Louons M. Pierné qui s'est grandement honoré en imposant au public du dimanche le *Psaume* pour orgue, orchestre, solo et chœurs, de M. Florent Schmitt.

C'est un chant de guerre et de joie. " Gloire au Seigneur, frappez des mains toutes ensemble, chantez la gloire de Dieu. Frappez des mains, mêlez vos voix ! " M. Schmitt ne se le fait pas dire deux fois et il déchaîne toutes les forces orchestrales et chorales dont il dispose. Il n'a pas besoin de se contraindre pour voir grand, pour faire grand. On sent je ne sais quoi de forcené et de démesuré dans sa nature, j'allais dire de plébéien. Mais vous m'entendez mal, si vous prêtez à ses accents brutaux quoi que ce soit de vulgaire. C'est la marque particulière de M. Florent Schmitt de ne se laisser jamais déborder par une fougue spontanée qui pourrait devenir triviale ; il a le contrôle de ses moyens. Sans doute ne pèse-t-il pas encore sur eux d'une volonté omnipotente et dure — et c'est tant mieux, quelque apparence de désordre qui risque d'en résulter. Mais la langue qu'il a apprise et où il s'exprime spontanément, garde, dans la

pire ivresse, un raffinement, une nouveauté, une curiosité qui ne diminuent pas sa puissance. Sans cesse une harmonie imprévue, un timbre singulier soulignent la carrure de la phrase rythmique ; sans cesse la construction échappe aux formules banales de la musique religieuse, par une hardiesse soudaine dans la disposition générale des éléments. Et l'ensemble apparaît comme tout d'une venue : la traduction adéquate d'un poème biblique et joyeux. La belle, la saine, la curieuse et franche frénésie !.. Et ce ne sera pas la moindre importance de ce *Psaume* que d'avoir prouvé qu'entre l'impressionnisme exquis et décevant et la tradition de la grande variation polyphonique, les deux théories exclusives, apparemment antagonistes, qui séparent nos musiciens, la plus féconde union est possible ; qu'une œuvre solidement établie, déduite, développée selon les principes, peut emprunter la langue la plus neuve et la plus hardie, la langue qu'inventa notre temps, que notre temps n'a pas le droit de rejeter, car elle est la preuve de sa vie. M. Florent Schmitt a longtemps semblé osciller entre les deux doctrines ; avec *le Psaume*, avec le *Quintette* sa position est bonne, à mi-distance de l'une et de l'autre, sagement. Ni dans l'une, ni dans l'autre exclusivement, il ne saurait développer à la fois et sa singularité et sa force.

H. G.

REVUES

Revues Allemandes

Un de nos amis auquel nous demandions de nous indiquer chaque mois les articles les plus importants parus dans les revues allemandes, nous écrit ces lignes que nous reproduisons, car elles sont d'un intérêt général :

" Je crains qu'une liste impartiale ne soit un peu monotone. En Allemagne l'intérêt public s'est nettement détourné de la littérature. Toute l'attention, toute l'activité de notre époque sont absorbées par les transformations scientifiques, politiques ou sociales, et dans les sphères moins élevées, par le sport et la technique sportive. Ce qui subsiste de souci esthétique se tourne vers l'art décoratif et la pantomime. La littérature y gagne, en tant que les snobs s'en retirent. Mais en particulier chez les auteurs de second plan, l'absence d'une ferme culture littéraire se fait sentir de manière évidente...

Ce n'est pas qu'aujourd'hui nous soyons pauvres. A côté de Stephan Georg qui dépasse tous les autres, nous avons une foule de talents qui apportent une très riche matière poétique : Rilke, Dauthendey, Hauptmann, Hofmannsthal, Thomas et Heinrich Mann, Hardt, Wassermann, Schaffner, Spitteler, E. Ludwig, Beer-Hofmann — pour n'en nommer que quelques-uns. Mais ils sont isolés et faute de pouvoir se rattacher à un centre vivant, ils se perdent sans rien pouvoir créer qui ait une continuité féconde. Chaque jour il m'apparaît plus clairement qu'un tel centre ne peut exister qu'en Stephan Georg, et que si elle ne se rattache à lui la vie de l'esprit ne peut trouver en

Allemagne cohérence ni solidité. Me tiendrez-vous pour partial si je m'efforce de placer cette figure au premier plan, selon ce qui me paraît la perspective vraie ? "

Nous trouvons l'expression du même malaise dans un article de Margarete Susman (*Frankfurter Zeitung*, 31 janv.) :

" Qu'il nous paraît loin de nous, pénible et périmé, ce mot par lequel Schiller déplorait la mort du chanteur grec : " C'est une perte pour chaque cœur. " Où vivrait, où mourrait aujourd'hui un artiste qu'acclamerait ou pleurerait la nation, le peuple ou simplement ce qu'un peuple comprend d'hommes cultivés. En vain nous cherchons cette unité de sentiment hors de laquelle jaillit l'artiste, dans laquelle il accomplit son œuvre et qui lui répond par de l'amour et de la reconnaissance. De petits cercles se groupent aujourd'hui autour de certaines figures et la foule s'en détourne sans compréhension ni foi, dépaysée par les paroles, les sons, l'aspect. L'art est devenu un art d'initiés, un langage secret, une exhortation ésotérique. Un seul sentiment est général : c'est qu'il ne devrait pas en être ainsi.

Que notre art ne soit plus qu'ésotérique, il faut le déplorer ; c'est le signe d'une culture divisée contre elle-même. Dans une culture qui forme un tout, l'art doit être un élément organique qui reçoit sa nourriture du centre du corps, comme un membre. C'est le sentiment de tous ceux qui refusent à notre art ésotérique le nom et les droits d'un grand art ; c'est surtout le sentiment douloureux de ceux qui produisent l'art ésotérique, des artistes eux-mêmes. Ils s'enfoncent toujours plus avant et plus violemment dans cette solitude à laquelle on les condamne, et ils tournent les yeux avec un désir grandissant vers les époques qui eurent une grande culture d'ensemble. "

Et Margarete Susman cite le mot de Gœthe : " Tout ce que l'homme entreprend d'exécuter, que ce soit par l'action ou par la parole, doit jaillir d'un ensemble de forces réunies ; tout ce qui est isolé doit être rejeté. "

Mentionnons des portraits de Shakespeare, de Gœthe et surtout de Dante, tracés avec grandeur et justesse par Friedrich Gundoff dans le *Drittes Jahrbuh für die geistige Bewegung.*



Revues Françaises.

A propos du livre de M. W. Berteval, le *Théâtre d'Ibsen*, M. Louis Nazzi écrit dans *Comœdia :*

" Le silence s'est fait sur Ibsen et sur son œuvre. D'abord, prudemment, on ne le joue plus ; on évite avec soin de parler de cet écrivain de là-bas ; citer le nom d'Ibsen, dans une étude, est une preuve évidente d'ignorance et de mauvais goût : cela sent son provincial d'une lieue. Ibsen est un auteur classé, catalogué, enterré avec les honneurs. Pourquoi écrire encore sur l'auteur de *Solness le Constructeur ?* On a fait pour lui tout ce qu'on devait faire. Au suivant ! Si vous connaissiez votre métier, jeune homme, vous célébreriez Bernard Shaw, " le Molière du XXe siècle ", en cinq feuilletons ! Bernard Shaw est le génie de l'actualité. Dépêchez-vous, avant qu'un autre ne le remplace !

Je parlerai d'Ibsen, malgré tout... Nul plus que lui n'a souffert des socialistes et des partisans. Tant qu'il fut debout, il s'opposa de toutes ses forces aux interprétations erronées, qu'on publiait de sa pensée et de ses drames. Il s'emporta toujours contre ceux qui ne veulent voir en lui qu'un défenseur de thèses, un écrivain à principes, un fondateur de dogmes : " Qu'on s'occupe donc moins de ce que je pense, répétait-il avec amertume, et qu'on s'attache à ce qu'il y a de vivant dans mes personnages. " Il formula la même idée, en des termes plus nets, à M. le comte Prozor, son traducteur : " Mon cerveau a pu tandis que j'écrivais, être traversé de telles ou telles pensées. Mais tout cela n'est qu'accessoire. Le principal,

dans une œuvre de scène, c'est l'action, c'est la vie." Oui, la grande, l'unique recherche d'Ibsen, c'est la vie. Non pas seulement le spectacle des gestes quotidiens et le bruit des paroles dites, mais la vie profonde et souterraine de l'âme... Enfin, pour bien mettre en garde un de ses admirateurs contre tout essai d'interprétation, il écrivait à M. Ossip-Lourié : "Je vous prie de vous rappeler que les pensées jetées par moi sur le papier ne proviennent ni en forme, ni en contenu de moi-même, mais de mes personnages dramatiques qui les prononcent." Parole d'un grand auteur dramatique !

Il est étrange que, même en ce pays, on ait voulu voir, en Ibsen, presque uniquement, un polémiste de théâtre, un auteur de pièces à thèse. Il n'a jamais travaillé, au contraire, en vue d'une opinion à répandre. Certes, il a abordé les problèmes les plus tragiques de la destinée ; il a posé beaucoup de questions, il a rarement apporté des solutions pratiques ; il n'a jamais fourni, au public, au quatrième acte, ces recettes magiques, qui sont d'un placement si facile. Il a laissé à d'autres l'honneur et le profit d'enfoncer les portes ouvertes de la pièce à thèse. Il s'est abstenu de rédiger ces proclamations à deux voix, si chères aux écrivains bourgeois, où l'un dit blanc tandis que l'autre s'exténue à répéter : noir, noir. Ibsen a embrassé la vie, dans sa complexité et même dans son incohérence. Il n'a pas écrit, un manuel de philosophie sous les yeux. Il a porté ses drames, personnages et idées, durant des mois ; il les a laissés vivre et évoluer, en les enrichissant de ses propres méditations et du fruit de ses veilles ; il n'est jamais intervenu, au nom d'idées personnelles. Avant de les écrire, il a assisté, déchiré lui-même et haletant, au déroulement psychologique de ses drames."



Dans la *Grande Revue* du 10 mars, M. Sébastien Voirol consacre une étude à l'un des plus curieux représentants de la

littérature danoise, Herman Bang qui vient de mourir au cours d'une tournée de conférences qu'il faisait aux Etats-Unis. Bien que Herman Bang ait habité Paris et qu'un de ses romans, *Tine*, soit traduit en français, son œuvre nous est trop peu connue. Voici comment la définit M. Voirol :

" On a voulu voir en Herman Bang un écrivain hanté du prestige facile des bizarreries, un psychologue presque fantaisiste, chez qui " l'observation passionnée se double toujours d'un sin-singulier goût pour la déformation ". Il fut, quoi qu'en puissent penser certains, un artiste fort sobre... Il arriva que l'écrivain subtil, de par un effort de son intelligence claire, se détourna en lui-même d'un art qui pouvait paraître maladif aux uns, mièvre aux autres. Celui qui fait œuvre d'écrivain, dit un de ses héros dans *Nouvelles Excentriques*, doit " fortifier l'âme humaine et non la troubler ". Dès lors, ne s'attardant plus aux considérations personnelles il visa à des tendances plus fortes ; suivant le mouvement français de près et réveillé par les coups de timbales du Naturalisme, et par-dessus tout, admirateur à l'excès du génie de Balzac, il préféra, dans sa maturité, peindre l'ensemble agité d'existences diverses, l'histoire de tous les membres d'une famille ".



Dans le même numéro, deux lettres de Tolstoï à Bernard Shaw. Ce dernier auteur, qui ne doute de rien, avait tenté de conquérir le sage de Yasnaïa Poliana. Il lui écrivait :

" Vous avez dit que ma manière n'était pas suffisamment sérieuse, que je faisais rire les gens dans les moments les plus graves. Mais pourquoi ne le ferais-je pas ? Pourquoi le rire et l'humour seraient-ils exclus ? Supposez que le monde soit simplement une des plaisanteries de Dieu ; auriez-vous travaillé moins pour faire d'une mauvaise plaisanterie une bonne ? "

Dans sa première lettre Tolstoï discute sérieusement *Man and Superman* ; mais la seconde est de moins bonne humeur. Elle fait, en terminant, une allusion aux lignes citées plus haut: " Je vous avouerai franchement que les paroles finales de votre lettre ont produit sur moi une fort pénible impression ". Bernard Shaw qui a livré ces lettres à la publicité, s'imaginerait-il qu'adressée à un octogénaire une telle plaisanterie fût de bien bon goût ?



Le numéro de janvier de l'*Occident* publie un article de Raoul Narsy *Nova et Vetera* où l'auteur sépare courageusement la politique de la littérature. En voici la conclusion :

" Qu'on nous entende bien. Nous ne sommes pas suspects, j'imagine, d'estimer au dessous de leur mérite la pléïade d'écrivains qui entourent M. Charles Maurras. Nous rendons hommage à leur vaillance et justice à leur talent. Nous ne songeons même pas à leur opposer nos titres, lorsque nous les voyons si ingénument s'approprier, sur l'ordre français et la tradition nationale, le monopole d'idées et de doctrines qui n'ont peut-être nulle part comme à l'*Occident* trouvé de formules plus fermes et plus exaltantes. Nous ne pouvons du moins pas admettre qu'on les mutile en se les annexant, ni qu'on les stérilise sous prétexte de les ennoblir. Certes, nous n'assistons pas sans regrets, nous l'avouons, à cette campagne de belles et lucides intelligences pour minimiser la critique et la réduire à la condition d'une apologétique du néo-monarchisme. Il nous plairait qu'on nous répondît en se prévalant hautement de ce dessein. Nous n'avons rien à y démêler, à la condition qu'il soit avoué et qu'il soit notoire. Nous n'aurons rien à y reprendre, dès que la *critique d'action française*, assumant ostensiblement ses responsabilités, renoncera à nous donner, comme des conclusions intrinsèquement déduites, ses sympathies ou ses aversions préétablies, et à

laisser exploiter comme caution d'un directoire politique les anathèmes qu'il a précisément inspirés. On y parle souvent de "nuées" : en voilà une :

Toute équivoque dissipée sur ce point, nous verrons sans inquiétude cette tentative d'investissement de la pensée française par une orthodoxie de secte qui morcelle notre passé, chicane avec nos traditions, plie nos chefs-d'œuvre aux conditions de sa propagande et prétend nous réduire à opter entre la ligne de ses "maîtres" et son index de suspects.

Si l'on a fini par trouver grotesque qu'on fît commencer la France en 1789, ce n'est point pour accepter qu'on la date de la renaissance. Et l'on ne nous convaincra pas davantage de répudier, dans notre patrimoine de gloire ce qui atteste, par des démarches alternées, la variété et la plénitude du génie national."



Dans *La Phalange* des poèmes de Verhaeren, de Vielé-Griffin, de Spire et un éloge de Pierre Quillard par Merrill ; nous en extrayons ces lignes :

"Ne croyez pas que mon amitié m'incline à exagérer le mérite moral d'un homme dont la plupart ne connurent que les actes publics. Le monde est une vaste scène où les acteurs, ayant prononcé les paroles de leur rôle, disparaissent sans que nous nous inquiétions trop d'apprendre quel genre d'esprits ils furent. Tous ceux qui ont vécu dans l'intimité de Pierre Quillard savent combien il fut supérieur à tous les rôles qu'il se permit d'assumer. Il laissait aux autres les places en vue, préférant se tenir à l'écart, et ne s'avançait au premier rang qu'au moment du danger. C'est aux autres aussi qu'il abandonnait la gloire de recueillir les lauriers et l'avantage de profiter des dépouilles."



Le premier numéro de *La Revue de France et des Pays Français*,

qui réunit l'effort des *Marches du Nord, des Marches du Sud-Ouest* et des *Marches de l'Ouest*, publie des études et des dessins cubistes, un portrait de Verhaeren, la conclusion de M. Tancrède de Visan sur l'enquête Vielé-Griffin et un *Hymne aux Saints Anges* de Paul Claudel dont une courte citation donnera le ton rude et sobre :

Nul ne s'agenouille et ne prie,
Nul ne donne raison à Dieu,
Nul ne pleure et ne voit sa vie,
Nul avec un cri douloureux
Ne s'ouvre au fils de Marie
Sans que son âme ensevelie
Ne se pénètre peu à peu
De l'aimable compagnie
Des anges délicieux.

***

Une revue nouvelle, *Les Horizons*, paraît sous la direction de MM. Henri Strentz, Marcel Millet et Maurice Pillet. Son premier numéro (15 Février) qu'illustrent des dessins de M. Eugène Messemin, renferme des poèmes de MM. Lucien Christophe, Léon Deffoux, Paul Myrriam, Georges Périn, Maurice Pillet, Léonce Rolland et Léon Vérane ; et des proses de MM. Fagus, Maurice Maignan, Marcel Millet, Georges Polti et Henri Strentz.

***

Signalons dans *Les Cahiers de l'Amitié de France* (numéro de mars) un *Chant de marche pour Noël* de Paul Claudel,

dans les *Bandeaux d'Or* une prose de M. Charles Vildrac,

et l'apparition du fascicule d'hiver du *Recueil pour Ariane.*

* * *

La revue *Le Thyrse* a donné à Liège une lecture dialoguée de *L'Otage*.

* * *

C'est le 25 Avril qu'aura lieu au Théâtre des Arts la matinée Claudel que nous avons annoncée précédemment.

* * *

Nous lisons, dans la *Belgique Française* (Décembre 1911) : " M. Gaston Picard, notre excellent collaborateur, nous prie " d'informer les lecteurs de la *Belgique Française* qu'ils doivent " considérer comme non-avenu le premier paragraphe de son " dernier article sur *Le mouvement littéraire français* dans ce qu'il " présentait d'offensant envers les membres de l'ancienne " maison d'éditions *L'Abbaye* (Créteil) aujourd'hui dissoute.

" Il prie également les membres de *L'Abbaye* de considérer " la présente information comme étant une rétractation " formelle. "

LE GERANT : ANDRÉ RUYTERS.

Imp. THE ST. CATHERINE PRESS LTD. Bruges (Belgique)

130

JEAN MORÉAS

POÈTE TRAGIQUE

“ La vie a trahi Henry Becque ”, écrivait un jour Moréas ; “ je crains que la mort ne se moque de lui ”, et il s'expliquait :

“ Celui qui s'élève dans les hautes sphères de l'art, un Milton, un Corneille, s'il coule des jours malheureux, goûtera, dans son infortune même, une infinie douceur. Il se plaint, sans doute, et maudit son siècle. Cependant, en dépit de ces heures de faiblesse humaine, l'orgueil le soutient secrètement et lui rend déjà l'avenir visible. Je parle du noble et légitime orgueil et non de cette passion équivoque qui n'en prend que les vaines apparences. Et je suis certain que peu de gens éprouvent en réalité ce véritable orgueil au point d'en être secourus... Ce que la vertu a de plus délicieux formait la nature de Becque. Il avait conscience de son grand mérite ; mais n'avait-il pas aussi, au fond de son cœur, comme un pressentiment de sa destinée ? Il songeait peut-être que la Comédie bourgeoise, où il excellait, doit obtenir sa récompense du vivant de l'auteur, et que se fier,

en pareil cas, à la postérité, c'est bâtir sur le sable ".

Une véritable sympathie pour l'infortuné Henry Becque anime cette forte page, mais elle reçoit son mouvement intérieur de la méditation de Moréas sur sa propre destinée. La vie a trahi Moréas de bien des manières, mais, assuré qu'il était que la mort ne se moquerait pas de lui, nulle trahison jamais n'entama le magnifique et légitime orgueil qui lui rendait l'avenir visible. Il avait conscience d'être le seul tragique de son siècle, et savait qu'à ce titre, en dépit de ses imperfections, la postérité le sauverait de l'oubli, où sombreront avant qu'il soit longtemps les poètes, ses contemporains, qu'il eut l'amertume de se voir préférer.

Car les genres existent, et le tragique est le plus élevé de tous en dignité.



Le XIX[e] siècle est le siècle par excellence du lyrisme. Or l'art lyrique est aux antipodes de l'art tragique, s'il est vrai que l'un se définisse par la prédominance de la sensibilité sur la raison, comme l'autre par la prédominance de la raison sur la sensibilité. Qu'un Lamartine, un Musset s'abandonnent sans contrôle aux inspirations de leur cœur, c'est trop clair ; mais Hugo lui aussi, avec ses prétentions à la pensée impersonnelle, est à ce

point un lyrique que jusque dans ses drames et ses romans, il ne sait que se raconter lui-même ; et quant à Vigny, s'il entreprend de résister aux suggestions de sa sensibilité, c'est par un profond sentiment de sa dignité d'homme, mais au plus secret de sa résignation stoïcienne, comme on sent vibrer le murmure du blasphème et de l'imprécation ! Pour prendre un exemple plus proche, Barrès est une magnifique intelligence, mais c'est une intelligence au service d'une sensibilité ; ce n'est donc point une Raison, et aussi Barrès n'atteint-il qu'au pathétique, et point au tragique.

Qu'est-ce donc enfin que cette Raison, dont nos contemporains ont si bien perdu le sens qu'ils affectent de la confondre avec l'intelligence, dont elle n'est pas plus proche en vérité, ou pas moins lointaine que du cœur ou du vouloir ? C'est, dirons-nous, du point de vue qui nous occupe, la faculté, réservée à quelques-uns, de se détacher assez effectivement,de s'élever assez haut au-dessus d'eux-mêmes, pour que leur individualité sensible ne leur apparaisse plus que comme un *cas*, singulier certes, et tout de même pour eux particulièrement intéressant, mais un cas parmi d'autres en nombre infini, et soumis aux mêmes lois générales. Or, si c'est bien cela la Raison, combien n'est-il pas plus malaisé d'être raisonnable dans une époque de sensibilité déchaînée, hyperesthésiée comme la nôtre, que dans une époque de sensibilité

endiguée, refrénée, contenue, comme le XVII[e] siècle ? Et si, seul jusqu'ici de nos contemporains, parti en somme du sentiment romantique, Moréas d'un magnifique effort s'est haussé à la Raison classique, entrevoit-on la signification spirituelle unique que revêt pour nous son exemple ?



Je ne nommerai personne, mais on me comprendra si je dis que la plupart des auteurs de ce temps écrivent comme un pommier donne des pommes ; chaque année porte sa récolte, mais rien ne différencie réellement une année d'une autre. Ils vieillissent, ils ne mûrissent pas : ils n'ont pas d'histoire. D'autres ont une histoire, mais cette histoire est celle de leur appauvrissement, de leur graduelle renonciation à leurs ambitions initiales ; de sorte qu'au lieu que les œuvres de leur jeunesse soient la préparation et comme l'ébauche des œuvres de leur âge mûr, c'est dans celles-là qu'il faut aller chercher l'explication et presque l'excuse de celles-ci. Moréas eut une histoire, et cette histoire fut un progrès.

Singulière aventure que celle de cet Hellène venu en France pour être poète ! Il tombait en pleine effervescence lyrique : comment le lyrisme en l'eût-il pas tenté ? Il en faillit être dévoyé pour toujours. En effet, des thèmes éternels du lyrisme,

aucun ne correspondait à sa sensibilité profonde. Il était parfaitement athée, et d'ailleurs d'esprit trop sérieux pour faire de Dieu, comme tant d'autres, une simple machine poétique. En véritable Grec, il méprisait la femme, et par suite l'amour, et d'autre part il avait de l'éminente dignité de l'homme dans l'univers un trop juste et trop fort sentiment pour demander jamais à la nature autre chose qu'un cadre, des métaphores ou des symboles. Enfin il n'avait ni goût, ni peur, ni horreur de la mort. Toutes les voies du grand lyrisme lui étant donc fermées, que lui restait-il, à ce jeune homme trop cultivé, et point encore engendré à la vie personnelle, qu'à se réfugier dans cette sorte d'alexandrinisme subtil, précieux et un peu barbare, qu'Anatole France et Charles Maurras ont aimé, à juste titre certes, mais qui, s'il s'y fût borné, n'eût tout de même fait de lui que le premier de nos *petits poètes?* Les *Syrtes*, les *Cantilènes*, le *Pèlerin Passionné* appartiennent à cette veine menue et charmante, que le Moréas des *Stances* et d'*Iphigénie* devait de très haut dédaigner.

Cependant, même dans ces premiers jeux d'une Muse hésitante, çà et là des vers, des strophes d'un accent plus ferme, d'une sonorité plus virile révélaient une individualité originale et forte, peinant à se dégager. Elle n'y fût jamais parvenue peut-être, l'ébauche ne se fût jamais achevée en statue, si la dure Vie, l'incomparable modeleuse,

ne s'en était mêlée. Moréas n'a pas été prodigue de confidences, mais sous sa hautaine réserve on devine les pires blessures :

" O Syrinx, ouvrage d'un Dieu, maudit est celui qui te traverse d'un souffle mêlé de sang ! "

Perçoit-on ce qu'il y a de rare dans cette résonance grave ? A partir de *Feuillets* elle se fait dominante dans l'œuvre de Moréas :

" Il est pour le poète une douce saison, celle où la dernière fleur s'effeuille et le premier fruit commence à se nouer. Alors le destin, qui menace déjà, empreint l'inspiration d'une gravité suffisante, tandis que l'art continue encore ses mille coquetteries. Plus tard l'harmonie résonne profondément, mais les cordes de la lyre laissent tomber des gouttes de sang réel, qui, peut-être, font horreur aux Muses ". Et, toujours aussi secrètement, mais plus directement :

O souffles, pour mon cœur tout chargés à présent
D'erreur, de remords, d'amertume....
Vie exécrable, ô jours que corrompt l'amertume
Je vous surmonte encor, mais mon cœur est brisé...

Sort cruel, — sort plus heureux cent fois que celui des heureux de ce monde! Seule sans doute la Douleur pouvait émonder la sensibilité de Moréas de ses vaines luxuriances, la contraindre à se replier sur son centre, à n'écouter plus que le chant de ses profondeurs. Et ce chant, ô merveille ! se trouve

être le chant immémorial de l'Hellade, le chant tragique de la Destinée.



La solution chrétienne est sublime, mais c'est du sublime d'une folie. Qui l'embrasse aussitôt s'efface devant plus grand que soi, aliène sa personnalité, en délègue à Dieu l'administration. La folie de la croix, disent-ils eux-mêmes... Et que la Sainteté soit une cime, qui le conteste ? Mais que pour y atteindre il faille se renoncer, que par conséquent la Sainteté laisse en dehors de soi nombre d'authentiques valeurs humaines, voilà qui explique et qui justifie qu'elle demeure et doive demeurer un idéal proprement excentrique. Plus central, en ce sens qu'il peut intégrer la plupart des valeurs essentielles ; plus humain, en ce sens que l'homme y peut prétendre sans faire appel à d'autres ressources qu'aux siennes propres, est l'idéal héroïque tel qu'il a reçu des Grecs sa formule éternelle. La chair et le sang n'en sont point exclus, mais ils y sont surmontés. La maîtrise de soi, telle était la vertu cardinale pour ce Socrate dont on nous dit que son visage faisait voir tout ensemble qu'il avait connu toutes les passions et qu'il les avait vaincues. Le Stoïcisme, ce protestantisme de l'antiquité, a pu, dépassant la mesure, proscrire la passion : l'Hellénisme de la bonne

époque se contente de la subordonner. Mais où le stoïcisme a donné à la conception socratique un légitime et heureux développement, c'est quand il a précisé l'attitude du sage à l'égard des accidents de la vie extérieure. Devant la destinée, dans la mesure où elle ne dépend pas de lui, le sage ne s'irrite pas, ne proteste pas, même par un " froid silence " ; il ne s'humilie pas non plus, ne se frappe pas la poitrine en disant : " J'ai péché ". Il contemple, il comprend ; il entre dans le conseil de la Raison universelle et participe à ses desseins, il dit : " C'est l'ordre, c'est la loi ", et quels que soient les événements qui l'atteignent, il garde l'âme égale, l'esprit serein et le cœur impavide. Les limites de ce qui dépend et de ce qui ne dépend pas de nous ont pu varier depuis l'antiquité ; ce n'en est pas moins à cet idéal du sage, convenablement retouché et en quelque sorte mis à jour, que s'attachent tous ceux de nos contemporains qui ont le culte de la beauté intérieure et que le Christianisme n'a pu retenir; et c'est pourquoi quelques-uns d'entre eux se sont fait des *Stances* de Moréas une façon de bréviaire.



J'ai pris à dessein mes exemples parmi les philosophes plutôt que parmi les poètes, car Moréas s'apparente de plus près à ceux-là qu'à ceux-ci. Ce

n'est pas à dire qu'il ne soit pas un pur poète, et même je n'en vois pas dans tout son siècle de plus pur, je veux dire qui mêle à sa poésie moins de matières et aussi de préoccupations étrangères ; mais c'est le plus abstrait de nos poètes, le seul à qui il ait été donné de réaliser cette poésie de la Raison où Sully Prudhomme en vain s'efforça. Son imagination était d'une sobriété qui touchait à l'indigence ; et quant à sa sensibilité — je parle de sa sensibilité vraie, et non de cette sensibilité artificielle qu'il s'était faite par ses lectures et qui éploie dans ses vers de jeunesse des grâces un peu maniérées — tant qu'il n'eut pas réussi à la fondre avec sa raison, opération d'où elle sortit complètement transformée, il ne l'utilisa guère littérairement, et il fit bien, car c'était une sensibilité assez commune, celle d'un beau garçon un peu fat, d'un mâle râblé et sanguin qu'emporte un furieux appétit de plaisirs, de domination, de gloire, et qu'enivrent ses premiers succès. A trois quarts de siècle de distance les *Nuits* du jeune Musset nous émeuvent encore : celles de Moréas ne nous eussent pas un instant intéressés. Mais qu'arrive l'heure où, la jeunesse enfuie, le brouillard des passions dissipé, on commence, suivant le mot de Fontenelle, à voir les choses telles qu'elles sont, comme alors Moréas prend l'avantage ! Si les passions abandonnent Musset, rien ne lui reste plus :

Quand j'ai connu la vérité,
J'ai cru que c'était une amie.
Quand je l'ai comprise et sentie
J'en étais déjà dégoûté.

On sait la suite, et la fin lamentable. Or, c'est au moment où Musset tombe que Moréas s'élève. Il a vécu, il a voulu, désiré, lutté, fonçant droit devant lui d'un fougueux élan ; il a connu les courtes joies et les longues épreuves que comporte toute vie, l'amitié, l'amour, et aussi, et surtout, la trahison, la perfidie, l'injustice, la maladie, la douleur, et l'angoisse du temps qui fuit, de la vieillesse et de la mort qui approchent. Il n'est pas épuisé, ni même las ; cependant il s'arrête, il se retourne, il embrasse d'un clair regard sa vie passée, il contemple la Vie, il médite ; et soudain il se sent soulevé au-dessus de lui-même, rempli d'une force nouvelle, et le cri qui de son cœur monte à ses lèvres c'est le cri même du philosophe antique : " Tel est l'ordre, telle est la loi, tout est bien ". Magnifique sursaut de l'âme à qui aucune douleur n'a été épargnée, et qui sous les coups du destin se redresse, sublime de force, de courage et de générosité ! Ecoutons ce chant tragique :

Me voici seul enfin, tel que je devais l'être :
Les jours sont révolus,
Ces dévouements couverts que tu faisais paraître
Ne me surprendront plus.

D'un bout à l'autre des *Stances*, jamais la confidence ne se précisera, ne s'étendra davantage. D'ordinaire même, Moréas procède par allusions plus brèves, plus discrètes encore, comme pour *désindividualiser* le plus possible cette œuvre lyrique :

Le mal que tu m'as fait et ton affreux délire
Et tes pièges maudits...

On le notera au passage : Moréas emploie volontiers les adjectifs généraux ou abstraits, *affreux*, *maudit*, ailleurs *horrible*, *exécrable*, qu'affectionnaient les tragiques du XVII[e] siècle et que l'abus qu'on en fit après eux banalisa : mais par l'atmosphère où il les transporte, par l'espace, si je puis dire, et la solitude dont il les entoure, il leur rend toute leur force originelle :

Ah ! fuyez à présent, malheureuses pensées,
O colère, ô remords,
Souvenirs qui m'avez les deux tempes pressées
De l'étreinte des morts...

Pendant que je médite, agitant les pensées
Où le noir destin m'a rivé,
J'entends le bruit du vent dans les feuilles blessées
Qui viennent couvrir le pavé...

Mais de ces noires pensées le poète, s'il ne permet pas qu'elles l'accablent, n'essaie pas non plus de se divertir. Un faible cœur ne veut retenir de la vie que les sourires et considère le mal et

le malheur comme ce qui ne devrait pas exister ; aussi sa joie et sa tristesse sont-elles également indécentes : Moréas entend qu'on lui laisse la douleur

> Qui nourrit sa pensée et lui fait l'âme forte.

Et certes, c'est un vin amer dont il s'enivre, amer, mais non point aigre comme celui dont un Flaubert s'abreuve jusqu'à la nausée ; et le principe de cette supériorité de Moréas, c'est encore et toujours la Raison :

> Dans l'antique forêt, le vent et la cognée
> Sèment de l'arbre fort les rameaux à ses pieds
> Et parmi les humains la juste destinée
> Abat à chaque coup gloire, amour, amitiés.

La *juste destinée !* Voilà la parole libératrice au son de laquelle s'évanouit toute humaine faiblesse. Dès lors qu'il le comprend et l'accepte le poète traite d'égal à égal avec le Destin, devient le collaborateur conscient de la Nécessité reine du monde. Il s'égale à la Nature universelle, il la reflète en lui, il se contemple en elle ; comme elle et par elle il atteint à cette sérénité suprême qui ne procède pas de l'indifférence mais de la force unie à l'intellection :

> Ne dites pas : la vie est un joyeux festin ;
> Ou c'est d'un esprit sot ou c'est d'une âme basse.
> Surtout ne dites pas : elle est malheur sans fin ;
> C'est d'un mauvais courage et qui trop tôt se lasse.

Riez comme au printemps s'agitent les rameaux,
Pleurez comme la bise ou le flot sur la grève,
Goûtez tous les plaisirs et souffrez tous les maux ;
Et dites : c'est beaucoup et c'est l'ombre d'un rêve.

Quelle bizarre Parque au cœur capricieux
Veut que le sort me flatte au moment qu'il me brave ?
Les maux les plus ingrats me sont présents des Dieux
Je trouve dans ma cendre un goût de miel suave...

Triste jusqu'à la mort, en même temps joyeux
Tout m'est concours heureux et sinistre présage
Sans cause l'allégresse a fleuri dans mes yeux
Et le sombre destin sourit sur mon visage.

Ainsi, une joie qui ne va jamais sans un arrière-goût d'amertume, une amertume qui n'est jamais sans douceur, voilà l'état d'équilibre intérieur que nous proposent les *Stances*. Il ne séduira point ceux qui prisent par-dessus tout l'ardeur ; il retiendra les cœurs épris de noblesse ordonnée et grave; et la plupart de ceux qui le dédaigneront, c'est qu'ils ne seront point dignes de l'apprécier.

Hélas ! cœur trop humain, homme de peu de foi,
Aux regards éblouis d'une lumière en fête,
Tu ne sauras jamais comme elle éclaire en moi,
L'ombre que cette allée au noir feuillage jette !

Sur cette magnifique image se clôt le poème, comme sur un funèbre et riant portique qui en prolonge au loin les perspectives.

Cette sensibilité profonde, aiguë et cependant sereine que nous venons de décrire doit être peu ou prou celle de tout poète tragique, de Sophocle et de Shakespeare, de Corneille et de Racine. Comment, en effet, le tragique peindrait-il les passions s'il n'était capable de les ressentir? Et comment, d'autre part, en composerait-il un ensemble s'il ne pouvait se libérer tour à tour de toutes et de chacune ? Mais sa personnalité dans ce qu'elle a de plus intime demeure étrangère à son œuvre, et les malheurs d'Œdipe ou du Roi Lear, la passion de Phèdre ou la sublime folie de Polyeucte n'engagent après tout que son imagination et sa raison. Racine, quand il se convertit, renonce au théâtre. Mais en Moréas le poète et l'homme ne font qu'un. Tragique, il ne l'est pas seulement dans sa poésie, il l'est dans sa vie intérieure. Des hauteurs de la sensibilité tragique, il ne contemple pas seulement Iphigénie et Achille, Clytemnestre et Agamemnon ; il se contemple lui-même et sa destinée, réduite il est vrai à des lignes si simples et si générales qu'elle se confond avec la destinée humaine. C'est cette intime fusion du lyrique et du tragique, cette sublimation du lyrique en tragique qui fait la beauté proprement incomparable des *Stances*.

*
* *

Si j'avais entrepris sur l'œuvre de Moréas une

étude d'ensemble, j'aurais à marquer les incontestables beautés et aussi les insuffisances de cette *Iphigénie* à qui je faisais allusion, la foncière originalité et les limites du genre de critique que Moréas avait créé pour son usage. Mais, au lendemain de la mort de Moréas ces points ont été traités, suffisamment en somme, dans de nombreux articles. Je ne me suis proposé que de mettre en lumière un aspect de son œuvre et de sa personne auquel nul à ma connaissance ne s'est attaché. Du même coup je répondais à la critique, à la réserve plutôt qu'introduisait Barrès parmi les justes louanges que lui inspirait une fidèle et clairvoyante amitié. Parlant du *Credo* de Moréas, Barrès, sans en méconnaître la fermeté et l'élévation, le trouvait néanmoins un peu court, un peu mince. D'autres Credo sont assurément plus amples ; ils sont peut-être moins sûrs. Et, au reste, je crois avoir montré que celui-là n'était ni si court, ni si mince.

René Gillouin.

L'AVENTURE ÉTERNELLE[1]

à Henry Spiess.

I

Je ne suis pas un écrivain. Je suis le poète qui chante. — Quoi ! sans art mon chant serait vain ? A l'écouter mon mal j'enchante.

J'écris des mots pour le plaisir, et je les chante. Ah ! je ne sais. — Le flot des petits mots pressés voulant pleurer se met à rire.

Mais que soudain mon mal augmente, ma plume se brise en un cri. — Je ne sais quand je me lamente ou si je chante ou si j'écris.

[1] Premières pages du livre III.

II

Toujours est-il que rien n'est beau, voire, comme un chant naturel. Chante, alouette, le bleu ciel et toi, Lamartine, un tombeau.

Chante, hibou, clame ces nuits d'effroi, mais toi, Musset, aussi. Chantez, Keats, chantez, Philomèle, les belles nuits bleues éternelles.

Ah ! rossignols, chantez vos peines, comme Verlaine ou Henri Heine, ou chantez, chantez votre joie vivante ou morte — comme moi.

III

Ecrivons. — Qu'ai-je dit ? chantons ! Oh ! j'écoute ma voix nouvelle. Qu'elle est pure ! Et ma lyre est telle que j'y puis poser à tâtons

mes doigts comme l'Aveugle Homère, les yeux clos à son propre chant : sans art presque elle rend pourtant les plus doux sons qu'entendit l'air.

Et ma voix qui chante s'y mêle. J'écoute. Que ma voix est belle ! Est-ce le printemps ou l'été ? je n'ai jamais si bien chanté.

2

IV

Ce que je dois à Moréas ne peut être dit en paroles. J'avais une âme obscure et lasse. Quasiment il en fit la folle

fée des feux libres dans l'éther. " Aérez, aérez les mots ! Qu'ils soient de ces flammes légères dansant plus haut que les flambeaux."

Ce que j'appris de Moréas fut mon secret. Non pas pour lui, puisque vivant — mon maître ! hélas ! — il savait tout comme aujourd'hui.

V

Que disais-je donc tout à l'heure ? que savant il ne fallait être ? Hé non, mais pas trop le paraître en l'étant, savoir tout — du cœur,

après mille études ferventes. Mes enfants, mal écrire est vain. Je suis le poète qui chante, étant peut-être un écrivain.

La nuit et le jour, leurs amours, forment tout l'art du demi-jour. Science et don, style et doux air, sachons unir les deux contraires.

VI

Mais quel plaisir ai-je, mes enfants, à chanter seul des souvenirs ? C'est qu'il me semble en ce moment que toute la terre en soupire...

Je ne suis pas seul, non, le vent donne une âme à ce qui m'écoute et, sur ces deux longs bords de route, incline l'herbe tristement.

Je me souviens de ma jeunesse (et l'herbe jusqu'au fond du jour pleure) hélas ! et de la tristesse de mon pauvre premier amour.

VII

Dès l'heure où naît puis apparaît le soleil dans son nid de flammes — le collège loin de mon âme — j'allais courir champs et forêt ;

laissant Dieu vivre en ses Mystères que voulut me faire adorer ma mère, croyante apeurée, moi j'allais vivre sur la terre,

sauvage enfant et délivré de toute illusion première sur un Ciel aux enfants ouvert, si leur cœur est désespéré.

VIII

Quand je revins à la maison, encore tremblant du frisson des longues fièvres visionnaires et marmonnant les noms des Pères,

ayant cherché maman d'abord et puis tendu les bras vers elle, puis vers elle jeté mon corps de toute mon âme fidèle,

je n'ai pas retrouvé ma mère. Je la berçais bien dans mes bras. Misère ! Elle n'était plus là, mais loin des humaines misères.

IX

Eh quoi ! me faut-il dire avant mes promenades solitaires dans la forêt et dans les champs, ce retour auprès de ma mère ?

Non. Les cris ne sont pas des chants. Si déchirante fut ma peine — toujours vivace quoiqu'ancienne ! Mais les cris ne sont pas des chants...

Ah ! plus aucun art, mes amis, ne vient au secours des paroles que voici, hébétées et molles de ne pouvoir être des cris.

X

Dieu qui ne veut pas de nos corps brûlants, Dieu qui hait les miracles, Dieu qui ne veut qu'après la mort notre âme en glaciale débacle,

Dieu pourtant, Dieu jaloux de moi me l'avait prise tout entière. — Jaloux de moi, Dieu ? mais pourquoi ? — Je n'ai plus retrouvé ma mère.

Quand je revins à la maison la neige avait couvert les champs. Il faisait froid dans ma maison, et plus froid au cœur de maman.

XI

Assise au foyer, le front bas, elle ne s'était pas levée, mais seulement s'était penchée et je la berçais dans mes bras.

" Oh ! ce n'est pas cela, pas cela, disait un fils à ses genoux. O ma maman, ce n'est pas vous et me voilà, moi, me voilà."

Et ses yeux s'éloignaient de moi. L'ombre du soir entre nous deux grandissait, éteignant ses yeux : la lueur de ses beaux yeux froids.

XII

Beaux yeux ? hélas, bons yeux aussi, tout argentés de graves pleurs. O chers ! chers yeux ! Beaux yeux, mais oui ! Miroirs naturels de mes pleurs,

comme autrefois je les revis, vos larmes à travers mes larmes, comme, enfant, quand j'étais transi, car pour la plus légère alarme,

vous pleuriez, beaux yeux, vous noyant dans mes yeux en pleurs, mes yeux mêmes : ainsi vos pluies dans nos fontaines, soirs au mélancolique argent.

XIII

Puis je sentis de son baiser la vague empreinte maternelle. A ce moment-là, je le sais, je fus encor vainqueur du Ciel.

Lentement, d'une main lassée, elle caressa mes cheveux. A cette heure, en la nuit glacée, j'étais encor vainqueur de Dieu.

Elle allait... Mais la porte ouverte brusquement laissa pénétrer le grand frisson des lieues désertes, et la bourrasque et le curé.

XIV

Mon père suivait le " bon prêtre." Il ferma la porte au loquet. Fantôme prêt à disparaître un rayon de lune épuisait

regagnant l'oblique fenêtre, sur ces deux apparitions, cette farouche clarté verte qu'on voit glisser dans les Passions

peintes au mur froid des églises sur Jésus et le Golgotha. Je songeais aux Dieux des églises... quand le prêtre m'ouvrit les bras.

XV

Pour moi ? vraiment ? ces bras ouverts ? Je ne compris pas tout de suite ; mais enfin poussé par ma mère qui, me relevant, me dit : " Vite ! "

le bon prêtre, ah ! oui, le bon prêtre m'embrassa comme eût bien dû faire maman tout à l'heure si muette. Lui, du moins, murmurait : " Très cher... "

Papa — génie du foyer mort — soufflait un vain feu sous la cendre. — " Il faut demain sans plus attendre vous réveiller d'entre les morts. "

XVI

“ O ces Jésuites !.. ces faux Pères !.. Mon pauvre enfant.” Le noir décembre hurlait dehors, et dans la chambre, confusément je vis ma mère

qui, lointaine, allumait la lampe, exagérant sur nous la nuit. Je dors ? Plus rien ?.. qu'est-ce ?... il me semble... deux Ombres au pied d'un crucifix...

Mais quand se réveilla l'enfant, le matin givrait sa fenêtre et l'ombre bleue des pigeons blancs venait glisser dans sa chambrette.

XVII

De l'immense bonté des choses, o gué ! je fais l'expérience et je me crois, nageant en roses, le plus heureux enfant de France.

Ces compagnons de ma jeunesse, l'armoire, les rideaux, le lit, me communiquent la tendresse dont chacun me semble rempli,

tous ces témoins de mon enfance, le givre reconnu aussi, les vitres où le soleil danse, l'ancien clair soleil rajeuni !

XVIII

Levé, — par quel cri de joie ivre je te salue, ô liberté ! Liberté de quoi ? de sauter. Quel bonheur de m'entendre vivre !

Pendule, armoire, lit, rideaux, je danse, danse en ma chemise comme le soleil dans le givre ! Vais-je au plafond sauter bientôt ?

Bientôt, de la cave au grenier, j'irai danser dans l'escalier. Ma danse n'est pas terminée, claire maison où je suis né !

XIX

Le soleil s'est caché ? Pourquoi ?... De mes doigts je gratte le givre. " Ah ! soleil, tu reviens pour moi. " Non, il s'en va... Je ne puis vivre

ainsi. Quelle affreuse misère ! Tout l'azur se teinte de plomb. Plus rien au ciel et sur la terre. Le soleil renaît ? O vision !

L'hiver étend sa blanche rage sur les champs et sur les marais, et couvre d'un soleil distrait la mort crispée du paysage.

XX

O ciel où rien n'est de passage, livide azur, et devant moi, sur mon village et par delà, le froid, le froid, le froid, le froid.

Larmes glacées des pauvres toits, de leur fumée comme en veuvage ! Chaumes hérissés de frimas ! Calme cruel du froid village !

Le seul profil de la forêt, criblée d'aiguilles, disparaît sous mille étincelles furtives et qu'à peine la brise avive.

XXI

Dieu, que c'est triste tout cela ! Déjà le ciel est noir de plomb. La forêt s'éteint — n'est plus là... Un prêtre au loin dans les sillons

nous vient portant le viatique. Pour lui le soleil sort des nuées. Tel de l'Astre un rayon biblique prit sa marche devant Josué.

" Mon cher fils ! vois comme il est bon... " Je me retourne, ah ! c'est ma mère qui regarde vers nos maisons venir ce prêtre dans l'hiver.

XXII

Son blanc surplis au vent de bise, comme une aile, flotte et le suit ; un enfant de chœur, devant lui, porte le crucifix de cuivre ;

ils marchent en courbant le dos, laissant trembler christ et ciboire, tournent à présent la morte eau, noire, où luit un soleil d'ivoire,

du bas marais que ses roseaux entourent d'un claquement de dents ! J'ai peur ! hostie ou soleil blanc !.. marais ou bouche d'un mourant !..

XXIII

" Est-ce du voisin bourg, là-bas, que l'on entend tinter le glas ? " — " Mon fils, nous n'avons pas d'église. Toujours il sonne à Fleurdelise. "

— " Est-ce du voisin bourg, là-bas, que l'on entend gémir le glas ? " — " Oui, mon fils. Il est mort hier, ton pauvre vieux jardinier Pierre. "

— " Est-ce du voisin bourg, là-bas, que j'entends sursauter le glas ? " — " Qu'as-tu, mon fils ? " — " Mère, j'ai peur. Mère, entends-tu battre mon cœur ?

XXIV

" *Dis-moi pourquoi...* " — " *Au nom du ciel, ne me regardez plus, mon fils !* " — " *Mère !.. Dis-moi pourquoi ce front sévère d'une maman qui n'est plus elle ?* "

— " *Tu mens.* " — " *Oui, mère, pardonne-moi. Mais dis-moi, mais dis-moi pourquoi ?* " — " *Je t'aimais, je t'aime...* " — " *Ah ! parlez ! Par* qui *fûtes-vous conseillée ?*

" *C'est de moi qu'*il *t'a consolée ? de moi, n'est-ce pas ?* " — " *De ton départ, de ton absence, oh ! je ne sais... Non, c'est Dieu qui m'a tout voilé !* "

XXV

Je fus encore bien longtemps (cela dura jusqu'au printemps) à vivre entre doux et hagard, à faire craindre de ma part

la vraie absence ou quelle suite plus horrible à la méningite... Qui me sauva dans mes transports ? — Maman plus forte que la mort.

Et l'avril me vit un beau jour mener deux pas hors la maison ; en mai je pouvais faire un tour jusqu'au tilleul de l'horizon.

XXVI

Je dus redéfinir le monde, me questionner sur la fonction de chaque être en la création, de chaque chose, et me répondre.

Laquelle coule ? Une rivière. Lequel s'y penche ? Le pêcheur. Laquelle embaume ? L'île en fleurs. Lequel gronde et vient ? Le tonnerre.

Oh ! le triste questionnaire ! Oh ! ne plus savoir tout par cœur ! Laquelle coule ? Une rivière. Lequel y passe ? Le passeur.

XXVII

Lequel sonne au loin ? L'angélus. Sonne longtemps ? Oui, l'angélus. Laquelle sonne à présent ? L'heure. Un, deux, trois, quatre, cinq... six... sept ?... L'heure...

Lequel, au profil des guérets, sur l'horizon clair se dessine ? Le laboureur. Lequel s'incline ? Le laboureur a respiré.

Lequel fait feu ? — ah ! le chasseur. Lequel se meurt dans l'herbe tendre ? Un lièvre. Et qui bat fort ? Mon cœur. Il m'a fallu tout réapprendre.

PAUL FORT.

D'ADDIS-ABEBA A DJIBOUTI[1]

VI

30 avril, *de Ménabella à Tchoba.*

Un confus remue-ménage, vers 4 heures, me réveille en sursaut. J'entends les hommes courir autour de la tente et s'interpeller. Le froid est vif, la nuit noire. Engourdi dans la molle tiédeur du lit, je ne bouge pas et me contente de héler le boy couché au seuil, dans les plis de la portière. En apprenant que les nagadis viennent à l'instant de constater la disparition des mulets, je me rendors lâchement. A 6 heures, d'ailleurs, bêtes et gens ont regagné le campement. La promenade nocturne a ragaillardi les uns, énervé les autres : coups et ruades font rage durant le chargement. Je pars en avant, les laissant se débrouiller.

Suite de mamelons, de croupes bien boisées, que séparent de courtes vallées peu profondes. La matinée n'est pas tout de suite éclatante à l'ordinaire. Une sorte de pâleur d'aube persiste sous les grands arbres qui nous ombragent. La lumière apparaît hésitante, comme filtrée. Des francolins s'appellent entre les aloès barbelés dont les hampes de fleurs rouges inclinent et plient. Tous ces bruits du jour qui se réveille, je les connais à présent, le jacassement des

[1] Voir numéros des 1er Octobre et 1er Décembre 1911.

merles métalliques dans les ramures, les cris aigres des pintades et le rauque roucoulement sans allégresse des tourterelles. — A mesure que nous nous éloignons des collines de Ménabella, le taillis se dégage, les oliviers, les grands parasols se font plus rares : par-dessus la brousse découverte qui leur succède, un morne ciel de pluie nous apparaît. De grises nuées recouvrent le massif du Kassam, une obscure et pesante brume qui roule comme une fumée et parfois cache les sommets. Elle crève bientôt ; nous la voyons se distendre, se faire plus opaque, la montagne disparaît tout entière sous l'averse qui s'abat. A notre droite, cependant, tout reste limpide et fine clarté. Admirable échappée sur la plaine du Métahara que nous dominons un instant. Elle se développe et s'enfonce à l'horizon plus loin que ne porte la vue. Plate et nue, elle semble presque noire, à cause des bancs de lave qui la recouvrent de ci de là. Deux cratères isolés, au cône ébrêché, émergent au milieu, nets et bien découpés. Derrière eux, on voit luire, comme un acier courbe, une boucle de la rivière Aouache qui affleure ses rives dégarnies.

La piste dévale une série de cassures, de failles rocheuses, suit les éboulis à flanc de coteau. Au milieu de ces blocs effrités et qui cèdent, les mulets tâtonnent, hésitent, de temps en temps se laissent tomber des deux pieds de devant ; sur l'étroite surface où ceux-ci sont assurés, ils ramènent ensuite les deux pieds de derrière. Abominables secousses que provoque cette descente par saccades et chutes brusquement retenues. D'ailleurs impossible de mettre pied à terre, on aurait tôt fait de s'étaler les quatre fers en l'air ou de rouler dans le vide. Interminable caravane que nous croisons au milieu des pierrailles. Un con-

voi de deux cents mulets s'allonge et s'éparpille sur le roide penchant de la colline qu'il escalade. Chacun porte sur le dos, arrimée en travers, une caisse de cartouches Gras. Les nagadis qui s'essoufflent à l'entour s'interrompent de crier pour échanger, au passage, avec mes hommes de cérémonieuses salutations. Un bonasse Indou barbu, l'air d'une vieille femme, ferme le cortège. Redingote à longues basques, ample pantalon de toile blanche étalé sur la selle. Il a une petite calotte sur le crâne, des lunettes, et abrite sous un immense parasol vert son teint de pruneau. Quand je le croise, il détourne la tête, non par insolence, mais par orgueil, de peur que je ne réponde pas au salut qu'il lui faudrait m'adresser si son regard rencontrait le mien.

Nous touchons la plaine enfin, où se prolongent pendant quelque temps encore, les contre-forts pierreux du gradin que nous venons de descendre. — Lumineuse solitude. Le ciel a repris sa transparente clarté ou du moins, à cause de l'écran des rochers interposés, on n'aperçoit plus la nuée pluvieuse qui, sans doute, sur notre gauche, continue de ruisseler. L'azur brûlant et nu, pèse, ici, sur les fourrés d'épines et de mimosas, auxquels se mêlent des bouquets d'euphorbes à chandelles. Leurs longs bras de bronze, cannelés et couturés, s'élancent en faisceaux serrés ou s'épanouissent ainsi que des éventails. Brisées, ces chandelles, plus grosses que des cierges, apparaissent creuses ; pas de bois, mais seulement une sorte d'écorce rugueuse, pareille au liège et qui se rompt au moindre heurt. — Epaisse et onctueuse poussière partout répandue, qu'il semble que depuis des années aucune rosée n'ait humectée. Les bêtes y enfoncent jusqu'à la

cheville ; les hommes bientôt ont les mollets couleur vert-de-gris. Pour échapper au tourbillon que notre marche soulève, je prends les devants. Le velours de la route, que le vent jamais n'effleure, a gardé les empreintes de tous ceux qui y passèrent. Elles sont précises comme des images : pour un peu, on se reprocherait d'en brouiller le net dessin sans bavures. Côte à côte, je distingue les rondes foulées, en forme d'assiettes, des dromadaires, le petit écusson des mulets, et aussi les traces légères, à peine appuyées, du pied nu des chameliers, droit, mince, l'orteil bien écarté. — Abominable chaleur de cette étendue aride et sans ombrage où durant deux heures nous cheminons entre les buissons poudreux. De petits oiseaux blancs et noirs, perchés sur les plus hautes branches, y chantent avec une ardeur que notre approche paraît exalter. Je m'étonne qu'un son si ample et si tendu puisse tenir dans un si étroit gosier : à la tonique, il s'étale et plane en une sorte de rubato éperdu, prolongé à plaisir, et s'il s'arrête tout à coup, c'est que l'oiseau sans doute ne saurait supporter de l'entendre davantage. A côté de chaque chanteur, on découvre un nid rond et fragile, accroché aux épines.

Devant nous, se dresse, enfin, la haute et longue falaise où est installé le poste douanier de Tchoba. On y grimpe par un sentier qui coupe en diagonale l'ample trapèze de granit et surplombe un ravin brûlé, plein de rochers roux et d'euphorbes géants. Déjà, notre arrivée, là-haut, a été signalée : pour nous rappeler que nous avons à produire nos papiers, on tire des coups de fusil en l'air. Un de mes hommes, aussitôt, nanti du *raftié* qui sert de passe-port, gagne au galop la hauteur. Le

penchant de la falaise, au-dessus de nous, est aménagé en gradins : des blocs épais forment muraille, soutiennent de petites terrasses en pente où poussent des pois-chiches et des lentilles. Délicates centaurées entre les pierres ; des abeilles se glissent dans la longue corolle carminée des digitales. Troupeau de chèvres qui s'effare et se disperse dans le ravin, le petit garçon qui les gardait, fuit en poussant des cris. — Au sommet, on passe entre deux piliers massifs, grossièrement maçonnés, pareils à des pylones, qui jadis, me dit-on, servaient de montants à la porte qui fermait la route du désert. Le poste est à côté, sordide amas de huttes qu'occupent une dizaine de nègres du Nil, préposés par les Abyssins à la police des caravanes. Derrière, j'entrevois les toits de chaume du village qui se presse sur la crête. A l'un d'eux, aboutit le fil télégraphique recoupé hier : accroché à sa console qui penche, l'isolateur de porcelaine blanche brille comme une perle. Sans nous attarder, nous tournons le dos au village et en contrebas, face au massif du Kassam retrouvé tout à coup, nous arrêtons pour camper.

La terre brûle quand je m'y asseois, en attendant la caravane dont les douaniers recensent soigneusement le nombre de caisses, de bêtes et de fusils. C'est ici un point de campement obligé : pas un voyageur qui n'ait fait halte à l'abri de ces maigres mimosas sans ombrage : autour du bouquet d'arbres, on aperçoit des tas de cendre, de vieilles boîtes à conserves, des bouts de papier. Le sol a l'habitude de la tente : nous n'avons pas cette fois à le débroussailler. — Devant moi, l'âpre lumière découpe avec précision le contour déchiqueté des montagnes : elles disparaissaient ce matin sous

les plis de l'averse, la pierre sèche et nue est à présent d'un bleu mat. A dix pas du campement, une grande toucoule au milieu d'une zériba, c'est la maison où s'arrêtait Ménélik du temps qu'il voyageait ; deux chiens pelés dorment, étendus sur le seuil désert. — Chaleur immobile, accablante : tout y est engourdi. Pas un bruit, pas un chant. Entre les buissons d'épines, de gros lézards verts circulent sans bruit, la queue traînante, s'arrêtent brusquement, puis d'un mouvement agile, se jettent de côté et disparaissent...

Vers 3 heures, je gagne le plateau qui s'élève au-dessus de nous. Il est nu et jaune ; des touffes d'acacias nains, de maigres daturas dont les pommes desséchées s'entre-bâillent, n'en rompent point la sableuse aridité. Au milieu, un abreuvoir que des haies d'épines et une porte encastrée dans un mur de terre défendent jalousement. Par une fente du battant, on aperçoit le miroir uni de l'eau ; les abords de la mare sont creusés par le piétinement des troupeaux. Sur le faîte du mur, à l'ombre des feuillages, de minuscules oiseaux noirs et rouges sont alignés en brochette ; parfois, l'un d'eux se laisse glisser jusqu'à terre et s'avance dans l'eau pour boire. — Au bout de la plaine jonchée de pierres qui sont chaudes sous les pieds, le plateau s'arrête brusquement, comme cassé net. Gouffre brûlant et spacieux qu'emplit la lumière la plus éclatante, la plus dorée. Quel désert se développe à nos yeux ! Du haut du plateau, nous dominons une ample vallée boisée. Les arbres énormes qui la garnissent, espèces de ficus aux larges troncs tordus, ne se touchent point ; ils aissent voir entre leurs cimes espacées le sol rougeâtre

et poudreux, tout hérissé d'aloès aux griffes rétractées. Torride solitude ; un silence absolu pèse sur elle. Par une échappée entre les mamelons rocheux qui, à gauche, ferment la vallée, je découvre à nouveau l'étendue du Métahara, couleur de lave, et ses deux cratères isolés. Mais un bref aboi de chien hargneux, du fond de l'abîme lumineux s'élève tout à coup, net et lointain. Je reconnais ce cri. Avec ma lorgnette, j'explore les ombres transparentes de la forêt et bientôt distingue une bande de cynocéphales défilant lentement au milieu des aloès. Une autre suit, qu'un vieux singe robuste précède de quelques pas. Ils sont deux ou trois cents qui, après être allé boire dans un creux où achève de croupir une eau cachée, regagnent les crêtes pierreuses que nous surplombons. Leurs museaux effilés aux longues dents redoutables se dressent de temps en temps vers nous. Si loin que nous soyons, perchés sur cette arête inaccessible, ils nous ont éventés, mis en éveil par le court aboi du vieux guide. D'ailleurs, rassurés par la distance qui nous sépare, ils ne pressent point le pas. Je les vois cheminer sans hâte, côte à côte, en troupeau, se bousculant parfois quand le sentier entre les aloès et les troncs d'arbres est trop étroit. Ils s'empoignent alors par la crinière, s'obstinent en grognant, passent enfin, en paquet, tous ensemble. J'admire leur aspect tranquille, la force, l'assurance de leurs mouvements. Un à un, ensuite, ils disparaissent derrière un épaulement qui les cache à notre vue. Lorsque le dernier s'est effacé, le vieux mâle qui, durant tout ce temps, était resté assis sur une pierre, à son tour grimpe aux roches et disparaît avec un jappement aggressif.

A quelque distance du bord, une enceinte de gros blocs entoure des ruines singulières, les restes d'une tour carrée, des murailles écroulées dont l'épaisseur étonne. Encore une fois, on me parle de ce Gragne dont mes hommes me citaient le nom hier, tandis que nous explorions le petit cimetière musulman enfoui dans un repli des vallons de Ménabella. Je fais interroger un vieux bonhomme assis non loin à humer l'air. Il répond qu'il ne sait rien, mais qu'il a d'excellents *tetch* à vendre. Il me faudra attendre le retour en France pout obtenir quelques éclaircissements sur la prodigieuse épopée de ce Mohammed Gragne dont les bandes arabes, au XVI[e] siècle, pressurèrent l'Ethiopie jusqu'au jour où l'abattit le mousquet d'un non moins prodigieux aventurier portugais qui, avec 400 hommes levés à Goa, à son tour conquit le pays dont le pape Paul III le fit *abouna* et patriarche. — Le vieux bonhomme, cependant, qui tient à écouler sa marchandise, insiste pour nous mener chez lui. Nous retraversons dans toute sa longueur la plaine que criblent les feux obliques du soleil qui décline. Au fond et bordant le versant gravi ce matin, s'échelonnent les huttes rondes du village, aux toits de chaume coiffés du *gombo* de terre rouge. Maigres cultures à l'entour : champs de coton de pauvre mine que la sécheresse anémie, une bourre grossière déborde des capsules mal formées ; quelques caféiers aussi dont les cerises sont d'un rouge de laque. Comme nous touchons au village, part devant moi une compagnie de francolins que mon plomb décime. Le bruit attire tous les enfants au seuil des maisons sans porte ; un instant intimidés, ils s'enhardissent, se rassemblent : je les ai tous à mes trousses au moment où je pénètre dans la hutte où

touche terre le fil télégraphique. Murs de feuillage qui laissent passer la lumière, non pas la chaleur ; une vieille caisse marquée *Légation de France* est jetée dans un coin ; à hauteur d'homme, propre et brillant l'appareil téléphonique. Au bout de deux minutes j'ai la communication avec Addis-Abeba : des voix amies, par dessus les cent cinquante kilomètres de brousse qui nous séparent, m'accueillent et me répondent. Les gosses, entre temps, se sont rapprochés ; ils m'écoutent parler, peu à peu pénètrent dans la toucoule. L'odeur de leur sueur, de leurs membres se répand. Les garçons sont nus, sauf qu'une peau de mouton est nouée autour de leur épaules, une petite tresse flotte au sommet de leur crâne rond et rasé. Les fillettes ont la longue chemise sale, tombant jusqu'aux pieds, des colliers de verroterie sur leur gorge découverte ; une bande de cheveux frisés fait couronne autour de la tête soigneusement tondue. Les uns et les autres, vifs, éveillés, chuchottant ou pouffant discrètement et se creusant le nez avec leurs doigts que c'est une bénédiction.

Quand je sors, c'est l'instant bref et délicieux où le jour va tomber, où la nuit qu'aucun crépuscule ne précède est déjà toute prête. Fraîcheur qui tout de suite se répand. Dans chaque maison que nous longeons, on entend des bruits de voix. L'éclat des petits feux allumés sur la pierre du foyer, au milieu des huttes, brille au travers des cloisons de torchis et de feuillages. — Au campement, je trouve une nombreuse société entourant les mules de deux chefs qui m'attendent, assis devant la tente. Sur ma table posée à côté d'eux, les boys, en l'honneur de ces dignitaires, ont étendu une nappe propre et sorti toutes les bougies,

Tandis que je fais apporter des alcools et du champagne, la conversation s'engage, toute en salutations et congratulations. Nous n'avons pas grand'chose à nous dire : ces formules de politesse fleurie fournissent à l'entretien un précieux aliment. Entre deux rasades, l'un des abyssins tire avec orgueil de dessous son bernous crasseux, une extraordinaire collection de cartes de visite. Pas un voyageur n'est passé ici qu'il n'ait réclamé de lui ce petit souvenir. Le bristol du Ministre ou du Chargé d'affaire voisine avec le carré de roseau que le trafiquant d'Aden ou de Harrar a signé d'un Kalam baveux. Chacun y est allé du sien, prospecteur, négociant, ouvrier, le baron allemand et le " practical explorer ", le niais qui se proclame " chevalier de la Légion d'Honneur " et aussi tous ces tristes sires qui, depuis vingt ans, s'évertuent à donner à l'Ethiopie l'impression que l'Europe n'est peuplée que d'escrocs et d'aigrefins. Je songe qu'un carton de Rimbaud peut-être quelque part, dans ce pays, achève de jaunir, au fond d'une hutte perdue, pêle-mêle avec des thalers et des cartouches. Mes visiteurs ne sont pas venus les mains vides ; peu avant de se retirer, ils font déposer devant moi par un petit esclave des œufs, des poules, du lait et une jarre de *tetch*. Il m'en eût coûté moins d'acheter ces victuailles: en partant, mes gaillards emportent la bouteille de cognac entamée, une lanterne, des allumettes, plus quelques espèces sonnantes. Pendant que je remets sa part au premier, le second, discrètement, se mouche à l'écart dans sa chamma, puis, l'autre parti, tend une main candide.

Soirée exquise. Un mince croissant de lune éclaire doucement le ciel vaporeux. Je m'attarde longuement à respirer la fraîcheur de la nuit. Des grillons chantent :

quand je gagne mon lit, la tente en est pleine. L'un d'eux, sous la selle jetée dans un coin, lance de temps en temps un cri strident; impossible de le débusquer. Un autre, abrité derrière la moustiquaire, invisible et secret, imite le bruit d'une montre ; il me rappelle, sitôt que j'ai fermé les yeux, le tic-tac régulier d'un honnête réveil que l'on pose le soir, à son chevet, quand le lendemain il faut se lever tôt, pour prendre le premier train...

VII

1er mai, *de Tchoba à Tadetcha-Malka.*

Le froid, l'humidité, dès que je sors de la tente, me saisissent. Nuages bas et noirs. Par dessus les montagnes du Kassam qu'elles débordent, leurs masses épaisses se déversent et roulent dans le ciel où le vent les disperse. Etroite lumière couleur de cendre. A peine avons-nous quitté le plateau de Tchoba, l'averse éclate. Sous les rideaux de pluie qui s'abattent de toutes parts, en un moment, les rondes collines que nous montons et descendons disparaissent. De chaque côté de la piste, on n'aperçoit plus que des buissons ruisselants, quelques têtes de rochers bien lavés, d'un brun luisant, comme verni : à dix pas, tout s'efface, tout se brouille dans la brume d'eau. Ma lourde capote bientôt est percée, ma pipe éteinte, je sens ma culotte me coller aux genoux ; il n'y a pas à s'arrêter du reste ; le parasol à jour des mimosas laisse passer l'ondée, et déjà la poussière profonde, peu à peu détrempée, se fait boue, forme galoche aux sabots des bêtes ; mes semelles à clous, si je risquais de mettre

pied à terre, y demeureraient empêtrées. Nous poursuivons en silence, le dos rond. — Odeur de sève et de feuillages qui monte des pentes couvertes d'un taillis serré. Le sentier tantôt se glisse dans un vallon aux belles courbes, tantôt serpente à flanc de coteau pour gagner les crêtes ; parfois, on marche entre deux haies continues d'arbustes légers, aux bouquets abondants, pareils à des pousses de noyers. Que ces molles collines touffues doivent être fraîches, vertes et agréables aux regards quand s'y pose la vive clarté de Midi ! A un tournant de la route, rencontre de quatre jeunes femmes qui cheminent l'une derrière l'autre, bavardes, charmantes. A notre vue, les chammas précipitamment sont rejetés sur leur torse qu'elles avaient nu jusqu'à la ceinture. Lorsque nous les joignons, elles sourient et baissent la tête, mais point leurs jupes haut troussées qui laissent voir les genoux bruns et potelés, les mollets mouillés. Sur leurs cheveux tressés et beurrés, les gouttes de pluie demeurent toutes rondes et font une sorte de résille emperlée. Mes hommes cependant se sont ranimés : du fond des bernous relevés jusqu'au nez, j'entends jaillir les gaillardises coutumières.— Quelque temps, nous suivons dans la boue rougeâtre, les empreintes qu'y ont marquées les jolis pieds de ces passantes : les traces, ensuite, quittent le sentier, se perdent dans le hallier profond.

Brusquement, tandis que nous nous engageons sur une longue descente pierreuse qui coupe à pic le massif des collines, l'averse s'arrête. Soleil tout de suite ardent. L'azur luit. Un cirque de montagnes sèches et nues s'ouvre à nos pieds, à trois ou quatre cents mètres

en contre-bas. Il n'y a plus ni piste, ni route. Il faut dévaler au hasard le versant déclive, entre les blocs épars et les éboulis où les mulets se laissent glisser, en patinant des quatre membres. Splendide lumière immobile sur les pans brûlés des hauteurs autour de nous. Tout y est silencieux, désert, éclatant. Au fond de l'entonnoir, ce ne sont que murailles abruptes, fauves, sans une ombre, sans un brin d'herbes, et qu'il faudrait désespérément suer à gravir si, par un étroit défilé, un torrent, actuellement à sec, ne s'était frayé un passage que nous suivons. Il s'élargit peu à peu, nous conduit dans une vallée spacieuse, au sol uni et sableux, où la marche redevient un plaisir. De hauts mamelons, à droite et à gauche, ferment la vue. Sur leurs sommets arrondis, d'amples mimosas s'étalent parmi l'azur éblouissant et compact. Fourré luxuriant au fond de la vallée : j'y retrouve, auprès des aloès, les acacias nains aux courtes grappes roses. — Une bande de dromadaires, dans un pli de terrain, broute au milieu des buissons d'où l'on voit émerger leur dos montueux, leurs têtes lippues et osseuses. Les charges qu'ils portaient sont rangées, non loin, en tas réguliers que recouvrent les bâts de paille tressée. Le chamelier Somali qui garde le campement s'avance curieusement pour nous considérer. Il est nu ; un ample pagne s'enroule en caleçon autour de ses hanches. L'épaisse chevelure tombant jusqu'à la nuque encadre son visage intelligent, attentif et net. Large poitrine bronzée où se balance le petit sac de cuir enfermant les amulettes. A sa ceinture pend le coutelas coudé, à la gaîne de bois orné de cuivre, que ne quittent jamais les gens de sa race. Quand j'arrive à sa hauteur, d'un geste hardi, il arrête ma bête et retirant

de sa bouche le bout de bois dont les Somalis n'ont jamais fini de se curer les dents, il me demande des " bribri ". Djamma, le cuisinier, est le seul interprète à ma portée : il m'explique que le gaillard sollicite des allumettes. Je lui tends la boîte que j'ai dans ma poche : il l'ouvre et la trouvant à demi vide, d'un air méprisant, me la rend incontinent. Je lui en propose six autres, plus quelques thalers, s'il consent à me céder son coutelas. Il fronce les sourcils et, craignant une ruse, recule d'un pas. Je réitère l'offre et, comme il feint de ne pas comprendre, porte la main sur son arme. Précipitamment, il se rejette en arrière en poussant un cri : de la brousse, à l'instant d'autres cris répondent, une dizaine de grands diables crêpus et résolus s'amènent au pas de course : de peur d'une bagarre, je tourne bride...

Appels de francolins dans le taillis. Ils se laissent à ce point approcher que, du haut du mulet, on les peut tirer à l'aise. Une compagnie de pintades qui maraude dans les hautes herbes me fait pourtant mettre pied à terre. Entre deux buissons, un chacal détale, d'un trot élastique et dansant, sa queue touffue balayant le sol ; mais la curiosité bientôt l'emporte, il s'arrête, fait demi-tour et assis sur son derrière, me considère. Oiseaux merveilleux qui, à chaque pas que je fais, se dispersent devant moi. Je retrouve ici ces petits sucriers, à la gorge d'émeraude, qui hantaient le jardin d'Addis-Abeba. D'un vol preste et saccadé, sans jamais se poser, ils rôdent autour des hampes d'aloès, ne s'arrêtant que pour insinuer au plus profond d'une fleur le cimeterre délié d'un bec recourbé plus long que leur corps. Parfois, au-dessus du fourré, se dresse

un gros ficus, au tronc noueux, au feuillage opaque. Par centaines, s'accrochent à ses branches, les bourses de paille des nids de tisserins. Quels piaillements aigus quand je passe sous l'arbre !... Les ailes jaunes des mâles s'effarent et battent autour des poches légères et balancées où les femelles, tapies sur les œufs, demeurent immobiles...

Et puis, peu à peu, les mamelons qui encaissaient la vallée s'écartent et s'espacent. Par une échancrure, à gauche, nous découvrons soudain la chaîne du Kassam, si proche, cette fois, que sur ses pans obliques, à mi-hauteur, on distingue les plaques obscures qu'y font des herbages et, dans les gorges crevassées, des bouquets épais de verdure. Un pic élevé commande le massif ; quelques nuages d'un blanc neigeux, achèvent de s'y défaire ; son ombre projette un cône difforme et vaporeux au long des flancs rugueux de la montagne qui, des pieds à la tête, apparaît enveloppée dans une subtile buée bleuâtre, pareille au reflet sur la pierre de l'azur tendu au-dessus d'elle. L'échappée, ensuite, se referme, cependant qu'au travers d'une plaine aux courtes ondulations, nous suivons la route facile et ombragée de mimosas qui mène à Tadetcha-Malka. — Dans un fond, tombés sur un convoi de ces lourdes voitures, toutes de fer, semblables à des caissons, qui seules sont capables de supporter les cahots de la voirie abyssine, mais mettent 90 jours pour parcourir les cinq cents kilomètres qui séparent Diré-Daoua d'Addis-Abeba. Quand nous le joignons, le convoi est en panne à cause d'une côte un peu dure à gravir. Les bœufs qui le traînaient ont été dételés, puis raccrochés à vingt à l'une des voitures. Agenouillées dans le sable qui cède, les bêtes peinent, soufflent, poussent du front le joug

massif posé en travers des cornes. Alentour, quelques nègres, jambes nues, le chef coiffé de vieux canotiers défoncés, crient, gesticulent, font claquer à tour de bras, leur fouet long de dix mètres, fait de trois ou quatre lanières cousues bout à bout.

Devant nous, enfin, sur un plateau torride et nu, nous apercevons le ramas de huttes où sont installés, avec femmes et gosses, la centaine de chankallas auxquels est confié le poste de Tadetcha-Malka. Paillottes ovales, étroites, au toit pointu : entre les perches qui les soutiennent, des claies de roseau sont tendues et forment muraille. Ce n'est plus la toucoule abyssine, ronde, claire, spacieuse et qui si aisément se fait pour nous confortable. On sent la main du nègre dans ces cases grossières, sans art, qui me font songer aux gravures que l'on voit dans les vieux livres de voyage. A côté des gourbis, des huttes plus petites, montées sur pilotis, sont les greniers où l'on serre le dourrah, les jarres de farine et de talla. — Un hangar recouvert de tôle qui s'élève un peu à l'écart abrite la cantine d'un Turc qui vit là, au seuil du désert, isolé et tranquille, au milieu des noirs. Une zériba d'épines entoure sa maison : des poules y rôdent, deux ou trois chèvres et un grand chien roux au poil hérissé. Assis devant sa porte, le patron nous regarde passer, indifférent et dédaigneux : il sait bien que dans une heure, je serai trop heureux de faire prendre chez lui quelques fiasques de son chianti poisseux, des boîtes d'ananas et un paquet de tabac de Samsoun. — Sur la route qui descend en longeant le plateau, extraordinaires négresses que nous croisons, entièrement nues, sauf un

lambeau de cotonnade passé entre les cuisses et qui ne couvre pas leurs fesses rondes. Sur le pagne de l'une d'elles se déchiffre la marque imprimée en bleu du fabricant yankee. Hideuses d'ailleurs, sans ligne, sans grâce. Quand nous les dépassons, aucune curiosité, aucun regard en dessous : peut-être ne nous ont-elles pas remarqués, tout appliquées à maintenir en équilibre sur leur épaule la palanche qui porte à ses deux extrémités de grosses calebasses pleines d'eau ; leur flasque poitrine ballotte à chaque pas, parmi les colliers de verroterie dont le torse est chargé. Leur aspect rebute mes hommes eux-mêmes ; ils se taisent et considèrent avec étonnement le morceau de roseau passé dans la lèvre inférieure, transpercée et distendue, de ces femelles ; le bout appuye et frotte sur le nez épaté, d'où ruisselle une huileuse sueur.

Tandis que le maître-nagadi gagne avec la caravane le bois de mimosas où nous devons camper,je tourne à gauche et entre des dunes de terre, profondément creusées, pousse droit jusqu'au gué du Kassam. Abominable charogne de mulet qu'il nous faut éviter. Le ventre est béant, les côtes brisées ont crevé la peau : à notre approche, deux chiens sortent du trou aux entrailles ; avant de s'éloigner, ils happent à pleine bouche la chair qui résiste, tirent, s'obstinent, arrachent enfin un morceau avec quoi ils s'enfuient. La rivière, à dix pas de là, nous apparaît. Entre ses rives plates qu'ombragent d'admirables parasols, elle roule avec bruit sa nappe étalée, transparente et que les galets dont le fond est couvert affleurent par places. Depuis la Modjo, nous n'avions plus aperçu d'eaux courantes : avec quelle joie, nous retrouvons ce ruissellement,

cette fraîcheur, cette légère rumeur liquide de l'onde qui fuit. En aval, à cause de quelques îles qui encombrent son lit, le Kassam se divise, déborde sur les plages de galets, trop larges pour le mince flot qui coule en ce moment. Miroitement des eaux élargies : la lumière étincelle et danse devant moi ; elle empêche de distinguer les courtes collines qui, au bout du paysage, s'arrondissent sous le ciel spacieux.

Jardin qui s'étend sur la grève. Une haie de cactus entoure ses bosquets serrés : pour y pénétrer, il faut s'insinuer de profil entre les raquettes sèches et poilues. Une chaleur humide, stagnante, pèse dans le demi-jour que font les bananiers épanouis en éventail et ces papayers qui, au bout d'un long stipe svelte, dressent leur plumeau d'acanthes abritant les gros fruits grenus, pareils à d'énormes cornichons. Partout des seghias, des rigoles entretiennent et propagent l'humidité. Beaux citronniers au feuillage touffu et noir. On voit luire les limons entre les branches, dorés et gonflés, mais sans suc et qu'il faut mordre à même comme une pêche, pour se rafraîchir la bouche. A l'arôme des verdures, des herbes mouillées, un indéfinissable relent se mêle, insidieux et fugace. On le flaire avec un inquiet étonnement. L'ombre, le secret et la langueur répandue, tout ici, d'ailleurs, trouble et surprend. Ces oisives douceurs ne sont pas de ce pays où l'horizon ouvert, l'allégresse de l'air et de l'espace toujours convient à la marche et à l'action. En vain, je me roidis : dans ce jardin trop clos, où l'on ne voit pas le ciel, déjà, pour m'y être arrêté, je me sens glisser à la mollesse, au repos, à la jouissance. Et puis, encore une fois, je respire

l'inquiétant relent qui tantôt se mêlait, comme une chose malsaine et délicieuse, au parfum des citronniers. Je l'attribuais d'abord aux papayers, mais ils sont sans haleine, tout comme ces courges innocentes et potagères qui enflent leur panse jaune au milieu des feuillages rampants. Tandis que je gagne l'extrémité de la plantation de bananiers, au bord de la rivière, l'odeur se fait plus insistante et plus énergique, jusqu'à ce qu'enfin je butte contre une immonde carcasse de mulet, à demi rongée, que les hyènes ont traînée là. — Sans bruit, sur ses pieds nus, le bostandji m'a rejoint. C'est un vieil arabe en turban, au visage méfiant et ridé. Il m'apporte des bananes, des limons dont il emplit mes poches. En silence, ensuite, il découvre ses cuisses où des cicatrices mal jointes suppurent. Le jardinier a des rhumatismes, m'explique le boy ; pour se guérir, il s'est brûlé avec des pierres rougies, mais ses plaies maintenant ne veulent pas se fermer et les rhumatismes sont restés. Quand je fais répondre que ce soir, au campement, je lui donnerai des remèdes, il salue, sans mot dire, de la main successivement portée à la poitrine, à la bouche et au front. — Ces rivages du Kassam sont une volière admirable. Pas un buisson, pas une branche qui n'abrite son oiseau. L'après-midi entier, dans les îles ombragées de mimosas, au long des falaises et sur les bancs de galets, je le passe à me monter une collection dont l'éclat et la variété m'enchantent. Curieux manège des petits martins-pêcheurs, noirs et blancs, qui volètent au-dessus des pierres, en quête d'une troupe de moucherons. Sitôt qu'ils l'ont trouvée, ils demeurent immobiles, les ailes battantes, suspendus au milieu de la nuée de bestioles que leur bec infatigable-

ment dardé éclaircit, puis, se laissant tomber, ils repartent légers, d'un vol ondulé. Un de mes coups de feu, près du gué fait pousser des cris affreux à une femme chankalla qui puisait de l'eau et que je n'avais pas aperçue. Pour mieux courir, elle jette bas son pagne et s'enfuit, nue, à toutes jambes, les talons battant son derrière étroit.

Vers 5 heures, retour au campement installé à deux kilomètres d'ici, dans la forêt de mimosas qui se presse autour du Kassam. La chaleur, entre les replis des falaises terreuses, est étouffante. Auprès de l'eau courante et sous les ombrages du jardin arabe, je l'avais oubliée : sitôt que je gravis les dunes qui bordent le lit de la rivière, elle tombe sur moi et m'accable. — Village qui s'éparpille des deux côtés de la route ; quelques toucoules abyssines s'élèvent parmi les paillottes nègres. Des champs de dourah entourent les zéribas. Au seuil d'une case, des hommes sont accroupis devant un bloc de bois grossièrement équarri, creusé de fossettes carrées et régulières où, selon une règle qui rappelle à la fois celle du jacquet et celle du jeu de dames, il s'agit de faire passer une série de jetons figurés par de gros haricots noirs. Dans les enclos, des dromadaires ruminent, l'air morne et absent ; sur leur bosse pelée et qui pend, des pique-bœufs sont perchés et fouillent d'un bec agile la peau farcie de larves. Au sortir du village commence l'admirable forêt de mimosas-parasols. Leurs cimes horizontales et comme stratifiées se touchent et s'emmêlent, laissent tomber une ombre diaphane sur le chemin de sable uni qui s'enfonce entre les arbres, tout jonché de fleurs roses ou blanches. Nous y faisons rencontre de deux chankallas, tête et

jambes nues, le long fusil Gras passé en travers des épaules. Un petit esclave, derrière eux, suant et morveux, traîne dans la poussière un crâne de coudou, superbement encorné, tout saignant encore. Je les arrête : ils ne se font guère prier pour me raconter leur chasse. Tout en parlant, ils s'excitent, font des gestes, miment tel épisode. Leurs yeux brillent de plaisir et de vanité. Avec un sourire, l'un d'eux me montre le coutelas de fer dont il se servit pour décapiter l'antilope. J'achète crâne et cornes pour deux thalers, moins de cent sous, et ramène au campement les deux noirs dont le visage franc, la brusquerie, l'air d'assurance avec lequel ils me regardent bien en face me changent de l'évasive déférence abyssine.

Dîner devant la tente. L'air reste chaud ; pas un souffle ne l'agite ni ne disperse l'entêtant parfum que les fleurs de mimosas épanchent dans la nuit. Obscures délices et trop appuyées ! Parmi cette tiédeur, ces odeurs, sous ce ciel qu'on ne voit pas, je me sens me délier et m'affadir, comme tout à l'heure à l'ombre des bananiers et des citronniers. De la rivière qui coule à notre gauche, — si proche que parfois on entend le ruissellement de ses eaux sur les galets, — s'élève la voix cassée des grenouilles. Ce n'est pas le bruit de friture des étangs de chez nous, mais une sorte de borborygme espacé et guttural, qui ne paraît continu qu'à cause de la multitude des gosiers qui l'exhalent. Voix honnête d'ailleurs et qui, peu à peu, me persuade de dormir.

VIII

2 mai, *de Tadetcha-Malka au Fantalé.*

Le toit de la tente, quand je sors, est couvert de fleurs de mimosas. Matin déjà éclatant. Il est 7 heures, mais aujourd'hui quelque mollesse était permise : il n'y aura pas d'eau à l'étape prochaine ; afin que nos bêtes n'aient pas à rester plus d'un jour sans boire, nous ne décamperons qu'après midi, pour arriver dans le Fantalé à la nuit, et le lendemain, très tôt, à l'Aouache. Devant ma porte, j'aperçois, assis, le fusil sur les genoux, les deux chankallas à qui j'achetai hier le crâne de coudou. A côté d'eux, sur l'herbe, une peau de python, pliée et roulée, pareille à un tuyau de pompe, et des cornes d'oryx qu'ils ont apportées à mon intention. En me voyant, ils se lèvent et, enchantés de faire sensation : “ Nous sommes venus te dire, m'expliquent-ils, que cette nuit deux lions sont entrés dans le village ; ils ont tué une vache et se sont retirés dans un marais, tout près d'ici. Si tu veux, nous t'y conduirons... ” Le moyen d'hésiter ! En vain l'interprète me fait-il signe de refuser : le temps de déjeûner, en plein air, sous les arbres pleins d'oiseaux, et je m'achemine à leur suite au travers de la forêt. Tranquille lumière qui de toutes parts, la pénètre... Une ombre fine joue parmi les parasols retombants des mimosas. Entre les troncs largement espacés, les acacias nains s'arrondissent comme des corbeilles chargées de grappes roses. De petites termitières, de ci, de là, dressent leur dôme de terre sèche et qui paraît battue.

A la lisière, nous retrouvons le Kassam. Quelques collines basses et jaunes le bordent. Les eaux étalées miroitent au milieu des galets blancs. A notre droite, dans un fond, s'étend une roselière spacieuse, hérissée, touffue. Tourné vers moi, l'un des chankallas me cligne de l'œil. " C'est ici, fait-il, marche derrière moi... " Et incontinent, il se faufile dans le fourré où l'autre, déjà, l'a devancé. Au premier pas, parmi les joncs serrés, deux fois plus hauts que moi, nous disparaissons tout entiers. Pour avancer, il faut empoigner par brassées et repousser des coudes les cannes vertes qui à l'instant se rejoignent, forment voûte et se referment. L'homme qui me fraie un passage, se laisse choir à la renverse devant moi, de tout son long, se reçoit sur son séant, recule d'un pas, recommence et rit entre temps de me voir empêtré par mon casque qui glisse, ma carabine qui à tout moment s'accroche, et que volontiers, j'enverrais au diable ! D'étroites éclaircies, de temps en temps, où l'on peut souffler, se redresser, et puis la mêlée reprend. Comme nous traversons une de ces bandes de terre nue, mon guide tout à coup fait halte et se penche, d'un air animé, au-dessus d'une informe empreinte, mollement marquée dans la boue. J'entends un chuchotement : *Ambassa egheur!* Pas possible !... Cette trace de gros chat débonnaire, quoi !... c'est donc cela que laisse après elle la patte du lion ?... Les noirs, cependant, se sont agenouillés : le nez dans la vase, ils flairent longuement la voie, se concertent, fouillent du regard l'alentour. Tête baissée, enfin, ils s'engagent au plus épais des roseaux où, derrière le mince rideau qui en masquait l'entrée, se découvre au ras du sol une sorte de couloir creusé entre les tiges emmêlées.

Nous nous y glissons à genoux, puis à plat ventre. Inextricable fouillis ! Il pèse sur nos épaules, nous enveloppe, nous étreint. Par endroit, je me sens enfoncer dans de sournoises coulées d'eau, dissimulées sous le matelas des joncs couchés. Il faut en hâte se rattraper comme on peut ; un des hommes, pour me haler, me tend son long fusil ; je fais de même ensuite pour le boy abyssin qui me talonne. Odeur de vase, pourriture végétale, et quelle abominable chaleur !... Parfois, les Chankallas s'arrêtent, se soulèvent à demi et écoutent. Sur le marais qui fermente au soleil pèse un silence accablant que rompt seul l'appel saccadé d'un oiseau invisible au dessus de nous. Un air de dépit et de mauvaise humeur assombrit, alors, le visage expressif de mes nègres, cependant que le boy m'informe que c'est là le cri de l'avertisseur qui toujours monte la garde autour du fauve. — " Tu vois bien qu'ils sont là, les lions, ajoute-t-il, ou bien l'oiseau ne crierait pas. Si nous les rencontrons, comment tireras-tu ? Il vaut mieux aller les attendre là-bas, sur la colline, où tu seras plus à l'aise pour viser... " Je poursuis néanmoins. D'ailleurs le boyau peu à peu s'évase, permet que nous nous remettions debout. Mais les chankallas, brusquement se sont immobilisés ; avec précaution l'un d'eux écarte de la main les feuilles coupantes. Par la brêche, j'aperçois devant moi une obscure retraite ménagée dans la profondeur de la jungle, toute ronde, ample comme une grotte. C'est ici, m'affirme-t-on, que les bêtes se sont endormies à l'aube ; c'est d'ici, sans doute, qu'au bruit de notre approche, elles ont détalé. — Propreté de l'antre. Naïvement, je m'étonne de ne point le trouver souillé de déjections, comme une cage de ménagerie. Du moins,

cette odeur puissante et musquée, je la reconnais ; elle couvre le fade relent des vases. — Au fond du repaire, on distingue le trou noir d'une issue où les nègres n'osent s'aventurer, ne tolèrent même pas que je passe la tête. Tandis qu'ils s'éloignent pour découvrir quelque passage qui nous fasse prendre la tanière à revers, je demeure seul avec l'abyssin, blottis tous deux au pied d'une haute gerbe qui nous couvre. Inquiétant silence, suspecte solitude. Pour la première fois je m'avise que la partie, après tout, n'est pas sans risque. Si ces bêtes, débusquées par les rabatteurs, surgissaient soudain, quelle mine leur ferais-je ? La piteuse contenance du boy me ragaillardit, je le prends par le bras tout à coup et à voix basse : " Vite ! Retourne-toi... Tu ne vois pas ?... " — Quel bond ! En un moment, il s'est pelotonné, se fait tout petit derrière mon dos. Du reste, il est le premier à rire de la plaisanterie, sitôt qu'il reconnaît qu'il n'y avait rien... — A la suite des chankallas, qui nous rejoignent sans bruit comme ils étaient partis, nous poussons droit dans la muraille qui nous enferme, tombons de l'autre côté, au bout de quelques mètres sur un bras dérivé du Kassam, paisible et clair. Dans le fond, parmi l'azur léger, les cimes étagées et magnifiques des montagnes se dressent, emplissant l'étroite échappée ouverte entre les joncs. Sur le sable du bord, nous retrouvons les traces, toutes récentes cette fois et profondément marquées, des pattes redoutables. Blessures fines qu'ont creusées au dessus des rondes empreintes les griffes acérées, un instant appuyées. Collés au fourré et parfois nous couchant dessus quand la berge manque à nos pas, nous côtoyons la rivière. La piste, d'ailleurs, est recoupée non loin, la galerie

basse que se sont ouverte les fauves au milieu des tiges brisées. Allègrement les noirs s'y replongent; derrière eux, à nouveau, nous gagnons le cœur du marais, étouffant, opaque et que d'incertains reflets éclairent d'une verdâtre lumière d'aquarium. Mais en vain nous prêtons l'oreille : pas un bruit, pas un souffle ne frôle les roseaux : tout est désert, immobile, accablé.

A dix heures enfin, nous débouchons à un petit tertre de terre ferme, isolé comme une île et qu'ombrage un ample mimosa. Avec quel soulagement je salue le ciel éclatant ! Je crève de chaleur et de fatigue. Les feuilles coupantes m'ont tailladé le visage et les poignets. Des pieds à la tête je suis couvert de boue. Et tout cela, pour quoi, bon sang !... Mes braves soudanais eux-mêmes ruissellent ; du plat de la main, largement, ils étanchent l'eau qui coule sur leurs honnêtes faces aplaties : l'entournure de leurs petits vestons khaki est toute transpirante. Impression de confiance, de sécurité qu'ils me donnent. Je les suivrais n'importe où, sans hésiter : ce n'est pas eux qui, sous couleur de mieux assurer le coup de fusil, me conseilleraient de lâcher une piste chaude, dût-elle mener à quelque hasardeuse rencontre !... La déconvenue ne les a pas découragés : ils continuent de bavarder, de sourire en me regardant droit dans les yeux, appuyés sur leur long fusil Gras, et ne demandant qu'à continuer. Mais, ma foi ! j'en ai assez et ne rougis pas de le déclarer tout net...

Au sortir du marais, nous nous retrouvons dans la forêt de mimosas. Après les puanteurs de la vase, plaisir de respirer les tièdes parfums suspendus. Des pelouses s'étendent à l'ombre des beaux arbres. Quelques caféiers sau-

vages s'y mêlent aux bouquets d'acacia et forment taillis. Dans les buissons, les hautes herbes, des francolins se hèlent. Agile lumière, allégresse de l'air, du ciel... Mais une main se pose brusquement sur mon épaule : d'un air mystérieux, le boy en même temps me désigne sans mot dire, à vingt pas, derrière l'écran léger des feuillages, quatre formes épaisses, rousses, allongées dans l'herbe. D'un mouvement instinctif, j'épaule et fais feu aussitôt, sans que d'ailleurs ma charge de 4 paraisse incommoder le moins du monde les bêtes qui, redressées d'un bond, disparaissent en un moment dans le fourré. L'émotion, l'affolement qui se manifestent autour de moi ne laissent point toutefois de m'étonner. Le fusil en arrêt, le doigt sur la détente, les chankallas vivement se sont jetés en avant, cependant que le boy, d'une main agitée, me tend sa carabine. Je la repousse : « Pas la peine : crois-tu que les antilopes nous attendent !... » De surprise, il roule des yeux blancs. « Des antilopes !... » Et élevant vers moi quatre gros doigts noirs. « *Arat ambassa !* » s'écrie-t-il d'une voix tragique. « Quatre lions ! » J'ai quelque peine, je l'avoue, à croire que ce soit à un si noble gibier que je viens d'envoyer froidement mes petits plombs. Mais en rejoignant les chankallas, sur l'arête du talus que les fauves ont dévalé d'un élan, je distingue les marques de leur passage, ces traces que je connais bien à présent... Au pied du talus s'étend le champ de roseaux où sans doute la famille s'est enfoncée à nouveau. Les noirs déjà furètent au seuil, me font signe de les suivre. Rentrer là-dedans, ah, jamais de la vie ! Et résolument, lâchant mes africains, je tourne les talons et regagne la forêt.

Grand singe qui presque aussitôt, d'un trot aisé, la

queue en paraphe, traverse une clairière devant nous. Je le suis. En quel roncier il m'entraîne ! mais où ne passerais-je point désormais ? Sous les parasols poussent, en masses compactes, des yuccas aux pointes acérées et des buissons d'arbustes pareils au groseiller, dont l'abondant feuillage surchauffé a l'odeur de la citronnelle : le lendemain, mes vêtements en garderont encore l'acide et tenace parfum. Du fond du maquis qui couvre notre approche, j'aperçois enfin le cercopithèque qui circule paisiblement, à dix mètres au-dessus de nous, sur une grosse branche horizontale. De temps en temps, il grimace d'un air irrité, en redressant les touffes de poils blancs qui encadrent de favoris son visage noiraud et bougon. La balle de mon Lebel le fait dégringoler la tête en avant, les bras étendus, comme un paquet, qu'ensuite nous ne retrouvons pas. Peut-être, après tout l'ai-je raté.. — Couple de singes que nous découvrons non loin, abrités à la discrète au milieu d'un buisson creux, enlacés et assis à la fourche de deux branches. Je fais le geste de lever le bras: à l'instant, ils se sont effacés. A la place où ils reposaient, je trouve sur la fourche, un petit palier de brindilles tressées, une sorte de siège étroit, tout juste de quoi appuyer leur derrière, la longue queue pendant au-dessous.

Retour sous la chaleur impitoyable. Fondu et brisé, je ne songe plus qu'au délice du tub qui m'attend au seuil de la tente. Le départ était fixé à midi : en arrivant au campement, j'y trouve les hommes qui traînassent, alourdis par l'oisiveté et la sieste. Certains, assis sur les caisses, achèvent, à moitié ivres, d'épuiser la jarre de tetch achetée la veille au village soudanais. Pour qu'on s'occupe

aux apprêts du départ, il me faut donner de la voix, feindre la plus vive irritation, secouer quelques pochards. D'un air nonchalant, le nagadi, enfin, pour le mener au Kassam, assemble son troupeau épars sous les ombrages. — Convoi de dromadaires qui, tandis que je déjeune, s'arrête près de nous. J'admire la fraîcheur, la propreté des bêtes qui, d'elles-mêmes, en attendant qu'on les décharge, vont se grouper en ruminant autour d'un bouquet d'arbres. Pas un accroc, pas un pli dans leur poil net ét laineux. Quel contraste avec nos mulets pelés, affreux, l'échine à vif, couverts de plaies qui suppurent et où les mouches se posent. En travers de la bosse, une claie de roseaux est jetée, sur quoi repose le bât de bois en forme de toit. La charge de caisses, de couffes, de ballots, de chaque côté, s'y répartit également. Chacun a le museau lié d'une corde de sansevière qui s'attache à la queue de celui qui précède. Des Somalis les conduisent, beaux hommes élancés, bronzés, la chevelure tombant dans la nuque. Un court caleçon de toile enveloppe leurs reins ; ils marchent les bras étendus sur un long bâton qui passé derrière les omoplates fait saillir la poitrine. Une à une, sans désordre, sans hâte, ils laissent, du haut des bêtes, glisser les charges dans l'herbe. Des caisses disposées en carré, ils se façonnent ensuite un abri que le bât, puis le tapis de roseaux recouvrent : c'est là-dedans qu'ils passeront les heures chaudes du jour, qu'ils dormiront ce soir... — Après le déjeûner je rôde longuement autour de leur campement. Sous un mimosa, un beau garçon, bien musclé, l'air dur et gai à la fois, gratte une façon de guitare sans voix. Musique confidentielle : seul le musicien penché sur la petite caisse de bois en surprend le murmure

caverneux. Un peu plus loin, une femme accroupie, le torse nu tout couvert de colliers de coquillages entre quoi passent les pointes aiguës de ses seins, agite et pétrit à deux mains une petite outre de cuir, pleine de lait dont elle fait du beurre. A chacun de ses mouvements, on entend tinter les bracelets de cuivre qui dansent autour de ses poignets minces. Elle ne lève pas les yeux, tandis que je m'attarde à la considérer. La ligne de ses épaules, de ses hanches, le ton de sa peau couleur bois-de-fusil m'enchantent. Parfois, j'aperçois de haut le coin de sa bouche fine, ses paupières baissées aux longs cils. Devant tant d'attention, une abyssine, depuis longtemps m'eût fait entendre qu'elle n'y demeurait pas insensible et sans doute son homme m'aurait proposé, moyennant quelque monnaie d'en avoir mon content. Mais celle-ci est une musulmane et le boy vient à point me le rappeler. « Pas regarder femme, me dit-il, Somalis jaloux... » Et comme je sais qu'il a raison, je retourne sur mes pas, non sans regret...

Il est 1 heure 1/2. La tente est abattue et pliée, les bagages déjà rassemblés ; les mulets cependant ne reparaissent pas. De guerre lasse, je donne l'ordre de les amener de force, avec ou sans nagadi, et entre temps tire quelques-uns de ces merles métalliques, dont les volées sans cesse jacassent au dessus de nous. Sitôt un oiseau touché, toute la bande s'empresse vers lui, agitée, inquiète, ne comprenant pas. Quelques-uns se posent à côté du petit corps inerte, le poussent du bec, le retournent, je pourrais les abattre un à un sans qu'ils se dispersent. A 1 h. 3/4 enfin, les mulets s'amènent, si enflés par l'eau qu'ils ont bue qu'à voir les hommes, pour arrimer les charges, peser

du pied sur les panses distendues, je tremble qu'elles n'éclatent.

... La route sous les mimosas, d'abord, est aisée, unie, bordée de chaque côté de buissons d'acacias. Une brise molle de temps en temps s'élève : souffle embrasé qu'elle nous jette à la face ! Du moins les parasols épais répandent-ils quelque ombrage. Mais à la lisière de la forêt, je me décourage un instant devant l'aride paysage, le béant espace lumineux où il nous faut entrer. Plaine déserte et sans couleur, pierreuse, sablonneuse, coupée de plis profonds où il semble que la chaleur stagne et s'accumule. Point d'arbres, rien que des broussailles et des termitières isolées au milieu des herbes roussies. Du haut d'une dune, j'aperçois une dernière fois, en me retournant, la rivière étincelante entre ses plages de galets et dans un coude, le vaste champ de roseaux où, ce matin, nous nous sommes exténués. Au fond, les monts du Kassam âpres, décharnés et qu'enveloppe une sorte de vapeur bleuâtre qui, déjà, les fait distants. A l'autre bout de l'horizon, cependant, le massif du Fantalé, peu à peu fait saillir devant nous les cimes basses et trapues de ses cratères, entre lesquels ce soir nous camperons. — Longue descente entre les dunes rocailleuses : parfois, le sol s'affaisse, coupé brusquement par des failles, des ravins abrupts et profonds. Sur la pente roide, entre les blocs roux qui forment gradins, les mulets se laissent glisser, alourdis par l'eau qu'on entend clapoter dans leur ventre. Des aloès croissent en paquets, aux creux des parois ; flore de panorama, immobile, qu'on croirait de zinc peint. Une mince couche de terre grise couvre les pierres, pareille à de la cendre et qui n'est d'ailleurs que la pous-

sière des rochers qui se défont. Notre marche la soulève, elle retombe aussitôt, nul souffle ne la soutient. Avant de regrimper de l'autre côté, les bêtes s'arrêtent ; certaines, rebutées par l'escalade, biaisent et se dispersent au long des murailles que je sens tièdes quand, au passage, j'y appuie la main. Infatigables, les nagadis vont et viennent en criant, font claquer les Kourbaches en cuir d'hippopotame. Le maître-muletier a gardé son bernous de laine. Je l'admire ! Il court nu-tête, les pieds déchaussés, ayant passé ses sandales de bois au petit esclave noir. Pour moi, tassé sur ma selle, je transpire en silence. Intolérable contact de l'étrier qui, surchauffé, finit par brûler le pied au travers des semelles. — Par d'informes degrés qui ne sont que les assises dénudées de ce sol bouleversé par les éruptions, la piste s'élève jusqu'aux premiers contre-forts du Fantalé. Dans la plaine aveuglante et vide, des mamelons commencent de se dresser au milieu des rocs épars et des broussailles. Nous les contournons, pour en trouver d'autres derrière, qui se rejoignent, se composent, préparent au massif épais qu'ils dérobent à notre vue. Ils sont d'un basalte noir comme l'ébène. Une herbe jaune y pousse en touffes espacées qui prêtent aux flancs étalés des buttes un aspect régulier et bigarré d'échiquier. Ah, torride solitude, désert fastueux des hauts-lieux : il n'est plus rien ici que de farouche et d'inhumain !... — Le sol est fait de dalles qui affleurent ; où elles s'arrêtent, les coulées de lave commencent. Quand nous y passons, les sabots des mulets résonnent comme si nous marchions sur des voûtes. Parfois, au fond des ravines, sur les pierres plates, si unies qu'elles semblent d'une seule pièce, on distingue les sillons arrondis tracés

par les eaux qui, jadis, alimentaient le lac, actuellement croupissant et d'année en année rétréci, du Métahara tout proche. Dans l'une de ces chaussées, aux dalles couleur d'ardoise, une large crevasse s'ouvre dont le jour frisant pesant éclaire confusément la profondeur souterraine. Elle se referme au bout de quelques mètres, mais dans un trou obliquement creusé à même le lit se dissimule une sorte d'entrée obscure. Par curiosité, je m'y insinue, suis un couloir en pente. Surprise, émerveillement de découvrir tout à coup au plus profond du silo, un peu d'eau miraculeusement conservée dans la fraîcheur et le secret du rocher. Qu'elle est limpide, glacée, délectable ! Goulûment, j'épuise la bouteille de toile, la guerbe transpirante que déjà, un boy a remplie. Délice de s'enfler la panse, comme ont fait les mulets tout à l'heure. Je sors, ensuite, pour faire place aux autres, et regagnant le lit, m'étends au long de la crevasse d'où mon regard plonge jusqu'à la vasque cachée. Avec quelle avide joie mes hommes se précipitent. L'un d'eux, accroupi, boit dans son feutre crasseux, empli jusqu'aux bords. Ses yeux pâmés lui sortent de la tête ; comme il s'attarde, on le jette de côté ; pour un peu on le piétinerait. Il faut user de violence pour amener chevaux et mulets dans la crypte ; ils n'ont pas flairé l'aiguade et renâclent, mais de quel trait, enfin, ils aspirent l'eau. — Après cela, bêtes et gens, nous nous retrouvons la tête lourde, les jambes de coton, incapables désormais de tout effort. Le campement, heureusement, n'est qu'à une demi-heure de là, dans une aride étendue herbeuse que dominent à l'horizon les cratères déchirés du massif central.

Tandis que la tente se dresse, je gravis une ronde colline toute proche sur quoi l'on aperçoit, au milieu d'une enceinte de pierres, les toits croulants de deux ou trois toucoules où se morfondent les gardiens du poste téléphonique installé Dieu sait pourquoi ! dans cette solitude sans passants et sans voix... Au seuil de son gourbi, un employé, grand gaillard vêtu du chamma abyssin, la cartouchière autour des reins, m'accueille et tout de suite, d'un air important, me mène à son appareil dont je n'ai que faire. Mais à peine l'interprète nous a-t-il rejoints, il s'élance vers lui et, d'une voix âpre, je l'entends qui lui reproche d'avoir fait boire nos bêtes à l'abreuvoir secret. Il ne nous a pas vus : déjà, pourtant, il est averti... Au plaisir que nous fit la découverte, je mesure le dépit qu'il traduit si véhémentement et que du reste quelques thalers apaisent.

De quelle foisonnante lumière dorée, le jour qui finit emplit, sous mes yeux, la plaine spacieuse et désolée !... A quelques pas, contre le mur qui entoure le poste, un homme se tient immobile, un Gourgoura à l'épaisse tignasse emmêlée, accroupi sur les talons, enveloppé tout entier dans une pièce de toile, noircie par l'usage et, qui ne laisse rien voir de son torse nu. Il tient sa lance droite entre les genoux et regarde au loin. De curieux bracelets d'ivoire travaillé ornent ses poignets. Je lui fais demander s'il consentirait à me les vendre. Il ne répond pas. Du moins qu'il me les laisse voir. Sans mot dire, il soulève sa draperie juteuse de graisse et me tend son bras musclé. Surprenante fraîcheur de cette chair ferme que je tâte et palpe : sa peau ointe de beurre est plus lisse, plus onctueuse au toucher que l'ivoire de

ses bracelets. Silencieusement, ensuite, il replie son bras et à l'instant redevient distant, inaccessible, les yeux à l'horizon. " Il ne faut pas lui en vouloir, m'explique le boy, tandis que nous descendons la colline. Il fait le fier, parce que, il y a trois jours, il a tué d'un coup de couteau dans le ventre un léopard qui attaquait son troupeau. Depuis lors il ne s'occupe plus que de se montrer : il est devenu un héros et méprise tout le monde... "

La nuit est tombée quand nous regagnons le campement. Un mince croissant de lune nage au milieu du ciel trouble et bleuâtre. Notre petit feu misérable éclaire mal, dans l'obscurité, le toit blanc de la tente. Pas de bois à ramasser dans ce steppe de graminées et de cailloux : le peu que nous brûlerons fut, depuis Tadetcha-Malka, porté à dos de mulet. Le dîner est servi près d'un bosquet d'arbres rabougris, au tronc étiolé, sans feuilles, mais tout chargés de grappes de fleurs roses dont le parfum s'exalte, se fait dans l'ombre épais et suffocant comme une vapeur. Singuliers insectes qu'attire la lueur de ma lampe. La nappe bientôt est jonchée de petites mantes dont le corps fait pour circuler entre les herbes sèches, semble construit de fétus de paille. Je m'étonne que sous mes doigts qui les aplatissent, elles ne cassent pas. De temps en temps, du plat de la main, le boy fait table rase, non sans écraser sur le linge quelques gras bombyx dont le ventre a traîné dans la sauce des plats. L'atmosphère reste étouffante ; pas un souffle, pas un mouvement d'air dans cette cuvette profonde qui, tout le jour brûlée par le soleil, laisse à présent rayonner une chaleur subtile et sèche. — Avant même que notre flambée soit éteinte, les chacals com-

mencent à glapir. On les voit autour de nous passer comme des ombres, se défilant entre les touffes d'herbes et les termitières. Je suis trop éreinté pour leur envoyer un coup de fusil. Ce n'est pas sans effort qu'enfin je fais les quelques pas qui me séparent de la tente. J'en laisse les portières grandes ouvertes, malgré l'entêtant parfum de ces grappes roses attachées, comme des pompons, aux troncs nus du bosquet. Un silence accablé pèse, ce soir, sur le campement. Les hommes ne parlent pas : étendus sur la terre chaude, ils cuvent comme moi leur fatigue, leur torpeur. On n'entend même pas le bruit de mâchoire des mulets qui, n'ayant rien à mettre sous la dent, demeurent sans bouger, engourdis et ne se décidant pas à plier les jarrets pour dormir.

. . . .

ANDRÉ RUYTERS.

JULIETTE LA JOLIE

Je chante une jeune fille....
Dans les amours de sa jeunesse.
(MISTRAL : *Mireille.*)

PREMIÈRE PARTIE

I

Comme Juliette aujourd'hui n'était pas allée travailler, sa mère lui dit :

— Tu arrangeras bien la table toute seule, au moins ? Ça ne te fatiguera pas trop, je pense. Moi je vais redescendre au lavoir des moulins finir de savonner mon linge; je reviendrai l'étendre dans le jardin. Par cette chaleur il sera vite sec.

Juliette envia sa mère qui, toute une après-midi brûlante, allait pouvoir tremper ses bras dans l'eau jusqu'au coude. Elle pensa lui dire :

— Attends-moi seulement une minute. Je vais avec toi ; papa s'arrangera bien tout seul.

Elle aurait pris un grand chapeau de paille qu'elle mettait de temps en temps pour aller au jardin sous le soleil. Souvent, autrefois, elle avait joué près de cette eau des moulins, fraîche, pure, avec des tourbillons d'écume qui la couvrent d'une mousse légère. Mais elle aurait eu honte d'aller au lavoir maintenant qu'elle était grande, puisqu'elle

venait d'entrer dans sa seizième année, et qu'elle se savait jolie, puisque les garçons et même les hommes ne se gênaient pas pour le lui dire. Elle répondit simplement :

— Oui, ne t'inquiète pas : tout sera prêt.

Certains jours, quand il ne restait plus rien et que, comme aujourd'hui, elle n'était pas allée travailler, elle partait chez le charcutier. On disait dans le quartier, quand on la voyait dehors à cette heure :

— Tiens, aujourd'hui, sa cuisine sera vite faite.

Elle rapportait pour douze sous de fromage de tête ou de jambon, dans le maigre autant que possible. Avec une bonne salade et du gruyère, c'était suffisant pour attendre le repas du soir. Aujourd'hui elle n'avait pas à se déranger, puisqu'il restait dans le fond du plat une bonne portion de ragoût. Elle n'avait à s'occuper de rien, sa mère ayant pris soin d'essuyer elle-même la table. Elle s'assit près de la fenêtre. Les volets étaient bien fermés, mais il y avait dans les rues tant de lumière que l'on aurait dit qu'elle trouvait moyen de traverser même les murs épais. Pourtant ce n'était que cette ombre bleue dans laquelle on vit, les après-midi d'été, comme dans un rêve. Juliette reprit, à l'endroit où elle avait dû la laisser, la lecture de son feuilleton du *Petit Parisien*. Elle venait d'avoir seize ans, et soupirait de voir l'héroïne, si belle et si sentimentale, malheureuse.

Elle ne se croyait pas obligée d'aller travailler tous les jours. Elle ne ressemblait pas à ces filles de pauvres qui ont besoin de ne pas rester à ne rien faire. Jolie comme on peut l'être lorsque, sans être très grande, on se tient si droite que l'on ne perd pas un millimètre de sa taille, que les yeux rient tout bleu, et que les cheveux noirs

font un beau contraste avec la peau dont la blancheur devient une pâleur, elle n'était pas vêtue comme les demoiselles riches que leurs gants et leurs voilettes rendent lointaines, inaccessibles. Elle sortait toujours, en semaine, avec un tablier. Sans doute c'était un tablier si joli que les deux petites poches se trouvaient là pour que des deux mains chacune eût son nid où se reposer. Mais elle ne mettait de chapeau que le dimanche, tandis que les vraies demoiselles ne sortent jamais nu-tête. Cela ne l'empêchait pas d'être plus jolie qu'elles.

Elle avait eu de bonne heure un penchant à la coquetterie. Elle regardait, en écarquillant les yeux, les gravures de ces albums-réclame que les grands magasins de Paris répandent dans les moindres villages. Elle aurait alors voulu être une de ces belles dames qui, la pointe de l'ombrelle piquée dans le sable d'un jardin à pelouses, regardent hardiment devant elles. Leurs jupes ne font pas un pli qu'elles ne doivent faire ; leurs gants sont si bien ajustés, si délicats, que les mains qu'ils protègent en paraissent plus menues encore. Elle n'avait pas été de ces petites filles que l'on peut voir, sans pantalon, se baisser pour barboter dans les ruisseaux sales que font les pluies d'orage. Elle n'allait pas davantage avec celles qui, le jeudi et pendant les vacances, courent avec les gamins par des sentiers où l'on s'écorche, aux ronces, les mollets et les bras nus, aux pierres pointues le cuir des bottines. Elle restait presque toujours à la maison. L'on se rappelait très bien qu'à l'âge de six ans elle marchait avec des airs de relever sa jupe qui lui venait aux genoux.

Elle lisait, aujourd'hui, son feuilleton mot par mot. Elle lisait même ces " blancs " que l'écrivain laisse à la

fin d'une phrase. C'étaient comme des espaces vides où ses rêves se dispersaient à grands coups d'ailes. Elle rêvait encore quand arriva son père. Il avait chaud et s'épongeait le front. Il regardait autour de lui. Elle dit :

— Maman est retournée au lavoir.

— Et toi, dit Gallois, tu ne travailles donc pas aujourd'hui ?

Elle répondit, avec une petite moue :

-- Ma foi, non. Il n'y a pas beaucoup d'ouvrage pour l'instant chez Mlle Clément. Et puis j'étais un peu fatiguée.

Gallois sourit, en la menaçant du doigt :

— Ah ! Canaille de Liette ! Ce n'est pas le travail qui te tue !

Il se mettait à son aise, enlevait ses souliers gris de poussière, se trempait la tête dans la cuvette de porcelaine à fleurs bleues. Il se dépêchait, ayant hâte de se mettre à table, car, sur la cheminée, la pendule n'allait pas tarder à sonner la demie de deux heures. Juliette fut obligée de se lever pour apporter le ragoût sur la table. Il en profita pour l'embrasser sur une joue ; il la regardait comme étonné d'être le père d'une fille si jolie.

— Et François, lui, demanda-t-il, est-ce qu'il est allé travailler ?

— Tiens ! Je pense bien ! Comme d'habitude.

Elle trouvait tout naturel que son frère travaillât, et de rester elle à se reposer quand elle en avait envie. Gallois pensait bien comme elle.

Il était facteur. C'est, comme on le dit sans ironie, un métier de tout repos, à salaire fixe, dont rêvent les journaliers qui ne trouvent pas à gagner de l'argent tous les

jours; mais n'est pas facteur qui veut. Il faut s'être dévoué dans de lointaines colonies, avoir travaillé dans les usines de l'Etat qu'un accident vous a forcé de quitter. C'était précisément le cas de Gallois dont le bras gauche était resté dans un engrenage. On l'en avait consolé par une pension de huit cents francs et par cette place de facteur rural qui lui valait, bon an, mal an, les étrennes comprises, huit cents autres francs. Cela faisait pour une famille de quatre personnes, une somme que tout le monde n'a pas à sa disposition, tant s'en faut, dans ces petites villes où presque tous vivent au jour le jour. On le voyait partir chaque matin avec sa blouse bleue à collet rouge, son képi, sa sacoche et son bâton. Il rentrait vers deux heures de l'après-midi ; jusqu'au lendemain matin il lui était permis de vivre comme un rentier ; il avait bien l'air, en effet, d'un rentier qui est parti de bonne heure faire un tour, par hygiène et pour son propre plaisir. Il mangeait de grand appétit, allait faire un autre tour dans son jardin derrière la maison, puis vers sept heures se dirigeait vers le Café du Commerce où il prenait l'apéritif.

Ils habitaient à peu de distance du centre de la ville, au-dessus des moulins. Leur maison faisait partie d'un groupe de huit ou dix autres. Toutes touchaient à des jardins qui s'étageaient suivant les courbes des chemins qui montent vers l'église. Ici l'on vivait une vie beaucoup plus paisible que dans la grand'rue, et même que sur les quatre routes dont chacune, tant qu'elle est bordée de maisons, est décorée du nom de faubourg. C'était tout au plus si deux fois par jour la mère Pilavoine passait avec ses trois vaches et son âne qui ne faisaient pas beaucoup de bruit. Elle les menait au pré pour qu'ils se remplîssent

d'herbes variées pendant qu'elle les surveillait en piochant ses pommes de terre, en coupant elle-même son blé à la aucille. Quelquefois aussi les Frébault, l'homme et la femme, partaient sur leur charrette pour des terres qu'ils avaient à deux kilomètres d'ici, ou pour leurs vignes. C'était alors un grand voyage. Ils ne rentraient que très tard, mais les essieux de la charrette ne grinçaient pas trop fort, et ne troublaient point la tranquillité du quartier.

La maison était propre. Même les carreaux de l'une des deux pièces étaient cirés devant le lit et devant l'armoire. Sur la cheminée les bibelots de chaque côté de la pendule ne manquaient pas. Mais on eût cherché en vain aux murs de ces images pieuses, de ces crucifix comme on pouvait en voir dans beaucoup d'autres maisons.

Chez Gallois on n'avait pas de ces idées de religion. Ce n'est pas pour rien que l'on venait d'une ville d'usines où l'on apprend à juger différemment la vie. On parlait librement de toutes choses, et Gallois disait :

— Leurs mariages à l'église ! A quoi bon ? Et puis, quand on se plaît l'un à l'autre, on ne devrait même pas avoir besoin de passer par la mairie.

Il s'en fallait de beaucoup que Juliette fût une petite bégueule. Elle n'avait pas mis les pieds à l'école des sœurs ; elle était allée chez l'institutrice. Et l'on sait bien dans les petites villes que les filles acquièrent chez celle-ci de moins bons principes que chez celles-là.

Gallois but d'abord un plein verre de vin coupé d'eau. Puis il se mit à manger. N'ayant, Juliette et lui, rien à se dire de nouveau puisqu'ils vivaient d'une vie commune, il y avait de longs silences pendant lesquels leurs pensées s'en allaient très vite ou demeuraient immobiles.

Mme Gallois travaillait plutôt pour se désennuyer que par nécessité. Certainement elle n'aurait pas été jusqu'à prendre une bonne, ni même une femme de ménage. N'étant pas sortie de la cuisse de Jupiter, comme elle le disait, elle avait vu de près la misère, autrefois, lorsque François d'abord, puis Juliette étaient nés. Aussi n'était-elle pas bien éloignée de bénir cet accident qui, tout en permettant à Gallois de se beaucoup moins fatiguer, leur avait à tous les quatre assuré l'aisance. Dès les premiers froids elle faisait laver son linge. D'un bout à l'autre de l'année c'étaient la viande de boucherie et la charcuterie qui défilaient sur la table. Souvent le Jeudi elle revenait du marché avec une paire de poulets. Les tonneaux de vin dans la cave se succédaient. Il y avait bien, par ci par là, chez quelques commerçants, de petites notes en retard: l'essentiel était que la vie fût douce.

Juliette ne pouvait plus tenir en place. L'après-midi devenait presque douloureuse d'énervement. Elle rêvait d'être étendue dans un pré couvert d'une herbe épaisse et haute et que traverse un ruisseau. Tout près est un petit bois entouré d'une haie,peuplé de geais. La chaleur entrait dans la maison. L'été pesait de tout son poids sur la ville. Gallois ne se sentait pas le courage de sortir bêcher un carré de son jardin. A cause du bras qui lui manquait, il n'avançait pas aussi vite en besogne qu'un homme complet,mais les jours de bonne humeur il en abattait tout de même sa part. Pour ce qu'il ne pouvait finir lui-même, il ne regardait pas à prendre un homme à la journée. Il resta près de la table à fumer sa pipe.

Vers quatre heures on entendit quelqu'un siffler dans la rue. Ce n'était presque qu'un gamin. Du moins parais-

sait-il tout jeunet, coiffé d'un petit chapeau de paille, sans ombre de moustache. Juliette venait de sortir sur le pas de la porte comme si elle eût étouffé dans la maison. C'était le fils Frébault, clerc de notaire, qui traversait son propre quartier pour aller sonner à la grille du receveur de l'enregistrement. Quand il vit Juliette, il s'arrêta net de siffler. Ce n'était peut-être pas très-habile, mais ce fut plus fort que lui. On devina qu'il aurait voulu s'arrêter aussi de marcher, mais, sans doute à un signe des yeux qu'elle lui fit, il continua son chemin. Elle rentra. Gallois fumait toujours sa pipe.

Ensuite " la vieille, " comme il appelait sa femme bien qu'elle eût tout juste dépassé la quarantaine, rentra du lavoir. Elle dit :

— Eh bien, vieux singe, je m'aperçois que toi non plus tu ne te fatigues pas trop pour le moment ?

Elle portait son linge sur l'épaule gauche. Elle alla l'étendre sur les fils de fer et sur les cordes dans le jardin.

Le soleil n'était pas près de se coucher. Cependant il venait de disparaître derrière les toits des maisons voisines. Il fallut, pour que l'ombre ne s'épaissît pas trop, que Juliette ouvrît tout grands les volets et la porte. C'est en été l'heure la plus lourde peut-être. On ne jouit plus de la somnolence de l'après-midi. La lumière qui entre brusquement fait mal aux yeux ; il se passera deux heures encore avant que les premières ombres et les premiers souffles du crépuscule n'entrent dans les maisons.

A son tour Gallois sortit sur le pas de la porte. Mme Durand la marchande de chapeaux passa, son panier à la main. Elle était coiffée d'un vieux chapeau de paille, noir, orné d'un petit ruban rouge, qu'elle portait depuis

bien des étés. Elle en avait beaucoup d'autres, tout neufs, dans sa boutique, mais on serait vite ruiné si l'on usait soi-même sa marchandise. Elle dit :

— Il fait chaud aujourd'hui, M. Gallois !

— Pour sûr, Mme Durand ! répondit-il.

Elle ne s'arrêta pas, mais elle rencontra " la vieille " qui sortait du jardin. Cette fois elle fit halte. Ni l'une ni l'autre n'était bien pressée. La vieille avait appris quelques nouvelles au lavoir ; Mme Durand, dont la boutique était située non loin de la place, savait tout ce qui se passait dans la petite ville. Tout de même, un quart-d'heure après, Mme Gallois fut obligée de dire :

— Eh bien alors, au revoir, Mme Durand. Parce que, pensez donc, je n'ai pas encore allumé mon feu pour la soupe !

Mme Durand se mit à ramasser de l'herbe pour ses lapins, tout en se promenant.

II

Ils étaient mieux outillés que les pauvres. Ils possédaient, pour l'hiver, cette grande cuisinière si commode avec son petit réservoir dont il suffit d'ouvrir le robinet pour avoir de l'eau chaude ; pour l'été, ce fourneau à carreaux de faïence bleue. Avec une poignée de copeaux et une petite pelletée de braise, le feu s'allume en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire ; mais aussi, souvent, par ces soirs lourds, la fumée se répand dans la maison, pique les yeux et la gorge : tout est ouvert sans doute, mais c'est en vain que l'on chercherait le moindre courant d'air.

Gallois sortit en pantoufles, se dirigeant vers le Café du Commerce.

Juliette alla voir au jardin s'il avait poussé d'autres fraises, si les groseilles étaient mûres. Elle s'était réservé la moitié d'un carré pour ses fleurs qu'elle arrosait elle-même. Après les pluies elle n'avait qu'à prendre de l'eau qui, du toit, tombait dans un grand baquet autour duquel l'herbe poussait plus drue. Il fallut qu'elle allât remplir son arrosoir à la pompe du quartier.

Ayant fini de bonne heure elle s'ennuya dans le jardin. Elle en ferma la porte, et s'en fut par un chemin semé de cailloux, bordé de murs de jardins et de haies de champs jusqu'au gros châtaignier qui se dresse à l'entrée d'une petite propriété qu'on appelle "les Mouilles." A seize ans elle était assez sentimentale pour ne pas dédaigner de temps à autre cinq minutes de solitude. Elle revint avec une marguerite qu'elle ne songeait même pas à effeuiller.

Du tournant du chemin elle aperçut François assis sur le banc de grès entre la porte et la fenêtre. Il n'avait pas l'air malheureux. Il fumait une cigarette en faisant dans le sable, du tranchant de ses semelles, des raies semblables à des sillons. Ils ne se gênaient pas l'un avec l'autre. Il lui dit :

— Je parie que tu viens de voir ton amoureux, par là?

Elle répondit en riant :

— Tais-toi donc, grand bête ! Est-ce que je m'occupe de ta bonne amie ?

François était un de ces garçons comme ils sont presque tous dans les petites villes, qui travaillent toute la journée, font chaque soir, sauf en hiver, un brin de toilette, et

dès le matin de chaque dimanche se mettent tout-à-fait sur leur trente-et-un pour aller rôder autour des jeunes filles. On en voit avec des complets de cheviote noire, des cravates claires de préférence rouges, des chapeaux melons dont le feutre n'est pas d'excellente qualité mais qui leur donnent une importance de jeunes bourgeois, et des plastrons fortement empesés. La nuit venue, lorsqu'avec leur famille ils ont mangé la soupe, ils vont boire des chopines dans les auberges, de la bière dans ces cafés où il n'y a plus guère de monde passée l'heure de l'apéritif. Ils font de l'œil aux servantes qui tâchent de ne pas être farouches. Elles savent qu'on ne les a prises que pour attirer les clients, en tout cas pour retenir les habitués, vieux ou jeunes.

Mme Gallois dans la maison allait et venait autour du repas qu'elle préparait, sans trop se presser. Le quartier peu à peu s'animait à cause des hommes qui rentraient de partout : des bois où l'on fait des fagots, des champs et des jardins où toujours il y a de l'ouvrage, des carrières où l'on fend à coups de mine des blocs de granit. Des maisons à la pompe dressée à peu près au centre du quartier c'était un va-et-vient de ménagères en camisole ou en corsage qui allaient chercher de l'eau.

Vers huit heures Gallois tranquillement rentra, sa pipe aux dents. On avait toute la nuit devant soi. Le repas dura tant qu'il put. C'était le seul de la journée où toute la famille se trouvât réunie, le seul où vraiment on ne fût point talonné par l'heure, car François travaillait tous les jours et Juliette, tout de même, de temps en temps.

Dans le quartier, dans toute la petite ville, à cette

même heure les riches dînaient et les pauvres mangeaient la soupe. Chez les Gallois on dînait plutôt. Les pauvres, les ouvriers avaient vite fait. L'été, on a plus soif que faim ; il ne faut pas deux heures pour avoir raison d'une assiette de soupe et d'un morceau de fromage. Aussi quand ils avaient fini ne se gênaient-ils pas, quelques-uns, pour s'arrêter... en allant faire un tour... par là... dans leurs jardins..., devant la porte des Gallois. Quelquefois, assez souvent même, suivant la tournure que prenait la conversation, ils entraient. Gallois n'était pas un avare. Il disait :

— Allons, Picoche, tu vas bien prendre un verre de vin avec nous ?

Ce soir-là, ce fut le tour de M. Cougny, qu'on appelait plutôt " le père Cougny ". Il revenait de ville, regagnant sa maison dans le quartier de la Cure, sur lequel s'étend l'ombre de l'église. A soixante ans il était solide et mince comme un jeune homme, plus droit qu'un I majuscule. Il aimait les grasses plaisanteries, les mots à double et triple sens, ces histoires que l'on raconte les deux mains sur le ventre. Sa femme avait eu la bonne idée de mourir quelques mois auparavant pour qu'il restât seul à profiter de leurs douze cents francs de rente, ce qui est une forte somme pour nos petits pays. Les derniers temps elle lui avait fait la vie triste : toujours couchée, à se plaindre, à gémir, à ne plus boire que du lait. Il valait bien mieux pour elle qu'elle fût morte.

Il cria en passant, comme s'il avait eu hâte de rentrer se coucher:

— Hé, la coterie ! On se saoûle sans les amis ?

— Viens donc prendre la goutte ! riposta Gallois sans

se déranger. Tu seras mieux avec nous que tout seul chez toi. Ça te distraira.

On venait d'allumer la lampe. Le café fumait dans les tasses. La maison des Gallois était la maison du bon Dieu. Cougny s'assit et, cérémonieux, demanda à " ces dames " la permission de fumer une pipe. Il dit à Juliette :

— Toi, il faut bien que tu t'habitues. Bientôt tu vas être bonne à marier. Et, dame, tu en verras de raides !

Il éclata de rire. Certainement, à ces réunions des soirs d'été, Juliette en entendait un peu de toutes les couleurs. Elle riait comme tout le monde, mais sans que la tranquillité de sa jeune âme en fût troublée. Cougny parlait d'aller bientôt à Paris pour se remarier. Gallois lui dit :

— A ton âge, vieux saligaud, tu n'auras peut-être pas ce toupet-là ?

— Oui ! Oui ! Cause toujours ! répondit-il. Il faudrait que je te demande la permission ?

Mais il avait beau traiter Juliette en gamine. Il la regardait avec des airs qui signifiaient :

— Cristi ! Je n'aurais pas besoin d'aller jusqu'à Paris !

L'heure était délicieuse. Il ne semblait pas que l'après-midi de demain dût arriver avec sa torpeur et son angoisse. Il faisait frais ; la porte et la fenêtre étaient si complètement ouvertes que l'on vivait comme en plein air. François se leva le premier, repoussant sa chaise. Il dit :

— Je vais faire un tour, jusque vers les minuit.

— Tâche de ne pas rentrer trop tôt ! lui dit Gallois. Parce que ce n'est pas à minuit, pour sûr, que nous serons couchés.

Ce n'est pas ainsi que parlent d'habitude les pères de famille.

Quand la goutte fut " finie ", ils se levèrent à leur tour et respirèrent un moment sur le pas de la porte. Ils trouvaient que déjà la lampe donnait trop de chaleur. On voyait de la lumière dans presque toutes les maisons. Pourtant, de-ci, de-là, des portes, des fenêtres ouvertes faisaient dans les murs éclairés par la lune des trous noirs.

Devant la boutique de Thierry, le menuisier, c'était le groupe habituel de ces soirs : des hommes, des femmes et, comme on disait, de la gaminerie. On se répartissait, au hasard des arrivées ou des sympathies, sur les marches du perron. De plus, tout l'été, une planche — il en restait assez d'autres dans la boutique, — était installée à demeure.

Quel bon vivant que Thierry ! Il avait plus souvent en mains le fusil que la varlope, et passait plus de temps dans les bois qu'à son établi. De grand matin, à l'époque de la chasse, il partait avec ses deux chiens. Il avait l'habitude des chopines et des verres de marc que l'on vide sur des coins de tables, dans les auberges. Le reste du temps, il riait de tout comme Cougny. Gallois et Cougny se mêlèrent au groupe. Juliette s'assit un peu à l'écart, pas très loin du Louis Frébault qui venait d'arriver.

Il ne ressemblait ni à François ni aux jeunes gens qui ressemblent à François. Il allait avoir dix-sept ans et prenait beaucoup de livres à la bibliothèque de la mairie. L'idylle de Marius et de Cosette le faisait frissonner, il désespérait de jamais dire à Juliette d'aussi belles paroles ; il eût voulu pouvoir lui écrire et mettre tout son cœur avec le manuscrit sous une pierre. Hélas ! La vie était

impossible, sa mère le surveillait trop. Il ne pouvait venir à ces veillées d'été que lorsqu'ils n'étaient pas encore rentrés. Son pantalon, fait depuis trois ans et que sa mère se contentait de repriser, ne lui venait plus qu'à la cheville : il avait beau ne plus porter de bretelles. Il n'avait pas assez d'argent pour faire le jeune homme. Chaque dimanche il fallait qu'il accompagnât sa mère à la messe ; il tremblait que Juliette se moquât de lui et le prît pour un jeune homme pieux qui n'ose pas regarder les jeunes filles. N'avait-elle pas un peu de mépris pour lui parce qu'il ne vivait pas comme ceux de son âge? Qu'importe ! Ce soir il était bien content qu'elle fût venue s'asseoir près de lui. Elle lui semblait plus jolie à elle seule que toutes les autres jeunes filles. Ce n'était pourtant pas la première fois qu'ils se trouvaient ainsi l'un près de l'autre. Il se souvenait de trois ou quatre soirs semblables, où il faisait seulement un peu plus frais, qui les avaient réunis. Il n'osait pas se dire :

— Je crois que je ne lui déplais pas, puisqu'elle veut bien venir près de moi.

Elle n'avait qu'un signe à faire, pensait-il, pour que tous les jeunes gens du pays fussent à ses ordres. Jamais il n'aurait osé non plus lui parler de son amour. Leurs regards se portaient naturellement vers le ciel bleu au milieu duquel une étoile, plus belle, plus brillante que toutes les autres était comme Juliette parmi toutes les jeunes filles. Elle pensait à des romances où l'on parle de rêves et de baisers.

Ils se tutoyaient, ayant joué ensemble tout petits. Elle lui dit :

— Je t'ai entendu siffler cette après-midi, mais comme

mon père était là je t'ai fait signe de ne pas entrer.

Quelquefois, au hasard de ses courses, il entrait. Il la regardait faire du crochet, lire. Il aimait bien la trouver occupée à lire ; c'étaient des occasions de lui demander :

— Est-ce que c'est joli ?

Elle faisait une petite moue, ne répondait rien. On aurait dit qu'elle devinait ses intentions. Il s'en allait, songeant :

— Si elle m'avait répondu, je lui aurais dit : Tu ferais mieux de lire *Les Misérables*, c'est si beau ! Veux-tu que je te les apporte ? Mais elle m'a connu trop gamin pour me prendre au sérieux maintenant.

En tout cas c'était une façon pour lui de se rendre compte qu'elle n'avait aucun amoureux à ses genoux.

— Je m'en suis bien douté, répondit-il. Ce n'était pas l'envie qui lui manquait d'ajouter :

— Mais au moins je t'ai vue.

Car il y avait des jours où il ne l'apercevait même pas. Il suffisait d'une série de petits hasards. Il arrivait aussi que certains soirs où il était libre elle allât avec sa mère chez des amis.

Ce soir il faisait des rêves. Il pensait :

— Par une nuit pareille tu t'en irais sur la route de Marné qui est bien agréable ; elle est bordée d'arbres. Derrière l'un d'eux je serais caché. Tu viendrais à passer, et tu verrais, sans qu'il y eût un souffle de vent, trembler sur la route l'ombre de ses feuilles. Nous marcherions longtemps. Pour nous embrasser nous nous arrêterions souvent. Tu sentirais bon comme tu sens toujours. Tu n'aurais pas de chapeau, mais tu aurais le même petit

tablier, et à chaque pas la pointe de tes bottines soulèverait un minuscule nuage de poussière.

Il se voyait plus tard, bientôt, le plus tôt possible, marié avec elle, ou dans une crise de passion prenant avec elle la diligence pour fuir à Paris. Ce qui l'ennuyait un peu ce serait d'aller à la mairie non plus pour y choisir des livres mais en tenue de cérémonie. Elle serait tout en blanc, lui tout en noir. Elle sourirait, lui ne saurait trop comment se tenir, mais après ils vivraient tous les deux dans la même maison. C'était infiniment doux de penser à toutes ces choses si près d'elle qu'il n'aurait eu qu'à se pencher un peu pour l'embrasser. Mais les autres étaient là qui parlaient fort, et qui riaient. Ce fut à croire que Thierry venait de deviner son secret désir, car il lui dit :

— Tu la serres de près, ce soir ! Fais attention à toi, Juliette !

Le pauvre Louis rougit, et Juliette répondit pour eux deux :

— N'ayez pas peur ! Il n'y a pas de danger.

En était-elle donc si sûre ?

Les autres parlaient fort, riaient. C'étaient des hommes qui toute la journée avaient travaillé, porté le poids de la chaleur, dont la peau chaque été se bronzait un peu plus, mais qui vivaient gaiement et se réunissaient pour rire de concert. Il y a de bons moments dans l'existence. Il n'est pas toujours question, dans les petites villes, de travail acharné, de cette misère qui se promène le long des chemins et qui serait disposée à entrer partout : il ne manque pas de maisons où elle s'acclimaterait vite mais qui ne se gênent pas pour lui fermer leur porte au nez,

de rues où elle doit se courber en deux pour n'être pas remarquée, parce que Thierry lancerait ses deux chiens à ses trousses.

On entendit rouler une voiture que devait traîner un âne, et un âne qui marchait à pas comptés. Le Louis sut ce que cela voulait dire. Il se leva pour être arrivé avant l'âne. Il murmura :

— Au revoir, Juliette.

Cela paraissait tout simple, mais il n'en revenait pas, d'avoir pu prononcer tout haut et devant elle ce nom qui était plus beau que le ciel avec toutes ses étoiles.

Elle resta quelques instants à la même place. Puis comme Cougny entamait une histoire leste, elle se leva, se rapprocha vraiment du groupe, face au mur.

Et la belle étoile disparut.

III

Elle se réveilla juste au moment où sonnait l'Angelus, à cinq heures, gaie sans trop savoir pourquoi, peut-être parce qu'on approchait du Quatorze Juillet. Il y avait dans l'air comme un avant-goût de fête. On travaillait avec plus de courage, avec un peu de fièvre. Le jour du repos venu, on se réveillait avec de la joie dans le cœur, car c'était le clair matin du second Dimanche de Juillet. Il lui suffisait, pour être plus heureuse, que ce fût Dimanche. Elle s'habillait tout de suite, quoiqu'elle n'allât point à la messe, tant elle avait plaisir à porter toute une journée sa robe gris-perle, à penser qu'elle sortirait l'après-midi coiffée d'un chapeau. Peut-être paraissait-elle

moins jolie avec ce chapeau que les cheveux au vent. Les Dimanches dans les petites villes sont pour tout le monde des jours de joie, pour ceux aussi qui ne mettent pas les pieds à l'église. La chanson des cloches n'est pas désagréable, et tout le monde l'entend puisqu'elle entre dans toutes les maisons, même dans celles où l'on ne sait pas ce que c'est qu'un petit bénitier à la tête du lit.

Pour être tout-à-fait prête, elle n'eut pas trop de toute sa matinée jusqu'au dernier coup de la grand'messe, vers dix heures moins un quart. Ensuite, elle eut l'air de dire :

— Maintenant, me voici. Qui veut de moi ?

Elle se posta sur le seuil — les voisines disaient qu'elle était plus souvent à " lever le nez sur le pas de la porte " qu'à coudre, — pour regarder, pour dévisager même — elle n'avait pas les yeux dans sa poche, — ceux qui allaient à l'église. On aurait même dit qu'elle se moquait d'eux. C'étaient d'autres jeunes filles, à peu près du même âge qu'elle, qui montaient vite pour pouvoir faire semblant d'être essoufflées, et riaient. De vieilles dames, accompagnées de leurs bonnes, s'arrêtaient à chaque instant, essoufflées pour de bon. Des femmes des villages d'alentour, en sabots, et quelques hommes vêtus de blouses bleues, faisaient ainsi depuis des années le trajet de leurs chaumières à l'église. Il y avait aussi des messieurs en redingotes noires ou en paletots d'été. De jeunes gens, point. Si, pourtant. Elle vit, marchant à côté de sa mère, tête baissée, comme honteux, le Louis Frébault. Quand il passa devant Juliette, il ne put s'empêcher de la regarder, et de rougir. Elle sourit. Mme Frébault ne s'aperçut certainement de rien. En tout cas elle ne sourcilla point.

Elle n'aimait guère les Gallois : le père et la mère étaient des impies ; quant à la fille, Dieu sait comment elle tournerait plus tard, bientôt peut-être.

La marchande de journaux passa comme d'habitude vers dix heures et demie. Ce n'était point parce qu'elle avait le nez rouge, un bonnet blanc et toujours le même caraco bleu qu'on l'appelait "la mère République". Mais elle ne vendait que le *Petit Journal* et le *Petit Parisien*, en soufflant dans une trompe dorée pour que l'on sût qu'elle était là. Il ne s'en fallait pas de beaucoup que l'on crût, qu'elle entretenait des relations avec les directeurs de ces journaux et avec le Gouvernement: c'est pourquoi on l'appelait "la mère République".

— Il va faire encore une belle journée ! dit-elle en lui tendant son journal. Il est vrai que c'est bien la saison.

— Oh oui ! Madame, répondit Juliette en lui donnant un sou. La mère République partit en soufflant dans sa trompe. Quand elle se fut assez éloignée pour que l'on ne l'entendît plus, le silence se reforma. Un silence dans lequel elle écoutait bourdonner ses pensées comme de jeunes abeilles qui, dès le matin, revenaient de bien loin déjà.

François, devant un morceau de miroir cloué au mur pour son usage personnel, se rasait. Mme Gallois, habillée "en tous les jours", finissait son ménage en commençant sa cuisine. Elle avait le temps puisque le dimanche on attendait, pour déjeûner, Gallois qui rentrait plus tôt qu'en semaine, mais pas avant une heure de l'après-midi. Dans la cocotte, sur le feu de charbon de bois, elle avait mis à "revenir" du lard que l'on entendait grésiller. Juliette s'approcha et prit un petit morceau de ce lard

sur du pain en faisant bien attention de ne point graisser son corsage.

Quand à son tour François fut prêt, il ne perdit pas son temps à rester à la maison.

— Alors, dit-il, c'est toujours entendu pour ce soir qu'on soupe chez les Nolot ? Parce que je vais peut-être aller faire un tour de ce côté-là. Tu ne viens pas avec moi, Juliette ? Tiens, arrange donc tes cheveux ! Tu as toute une mèche qui remue sur ton cou... Et puis, non. J'aime mieux que tu restes là, grande bécasse ! ajouta-t-il en riant. Je serai rentré pour une heure.

Il partit les deux mains dans les poches, en sifflant éperdument, beaucoup plus fort que le pauvre Louis l'autre jour. Personne ne se dérangea dans le quartier : on y était bien habitué. Les Nolot demeuraient à l'autre extrémité de la ville. Cela ne voulait pas dire qu'il fallût marcher plus d'un quart d'heure pour arriver devant leur porte, mais cela signifiait aussi qu'à moins de faire un tour par le quartier du Vieux-Château il devait traverser la place. C'était la place de l'Hôtel-de-Ville, mais comme il n'y avait qu'elle, on ne craignait pas de se tromper en disant simplement : la place. C'était à la fois plus court et plus magnifique. Quelques jardiniers d'ici, deux ou trois paysannes des environs étaient installés près du trottoir avec des légumes et des fruits. François se promena devant les paniers, en flânant comme un vrai bourgeois. Il finit par acheter une demi-livre de cerises. Il allait partir quand il sentit qu'on lui frappait sur l'épaule. C'était Cougny qui disait :

— Te voilà donc, la coterie ? Viens boire l'apéritif.

Pour Cougny, tout individu était coterie. Il n'avait pas

à craindre de s'embrouiller dans les noms. Il ne connaissait comme apéritif que l'absinthe, et ne fréquentait que le Café du Commerce, le mieux installé, avec cette devanture composée de deux grandes glaces et cette terrasse, limitée par des caisses de lauriers, qui occupait toute la largeur du trottoir. Ils ne s'installèrent pas à l'intérieur.

— Tu me croiras si tu veux, dit Cougny. Mais je ne peux plus rester seul. Il me faut une femme. Est-ce que j'oserais seulement me marier ici ! C'est pour le coup qu'on en ferait, un charivari devant ma porte avec des chaudrons et des poëles ! Non. Je vais aller à Paris.

— Tu vas aller à Paris ? dit François qui ne se gênait guère pour tutoyer Cougny. Tâche d'en ramener une jolie, au moins !

— Pour toi peut-être ?

— Eh, ma foi ! Est-ce qu'on sait jamais !...

Cougny lui allongea une claque sur la cuisse.

— Et ta sœur, est-ce que tu ne vas pas bientôt la marier ?

— Ne t'occupe pas de ma sœur ! dit François. Elle n'est pas pour ton nez.

Le soleil déjà haut dans le ciel ne laissait plus une ligne d'ombre sur le trottoir. Les jardiniers et les paysannes attendaient pour partir que l'on fût descendu de l'église : au dernier moment une dame pouvait être tentée par un pied de salade, par une botte d'asperges.

Et voici que François et Cougny, qui commençaient à boire leur absinthe, virent traversant la place, la messe finie, les demoiselles, les dames et les messieurs que Juliette tout à l'heure avait regardés passer. Cougny sui-

vant son habitude ricanait. Il regardait surtout les jeunes filles et les jeunes femmes.

— Ne te presse pas, dit-il à François. Nous avons le temps.

François pensait toujours à " aller voir du côté de chez les Nolot. " Mais Cougny avait raison : pour qu'une absinthe soit bonne, il faut la boire sans se presser. Quand la première fut bue, il en commanda deux autres. Il était riche, ne savait que faire de son argent. Il ne demandait pas mieux que de payer à boire à n'importe quelle coterie. A la fin, François en oublia tout-à-fait d'aller chez les Nolot.

Vers midi et demie un autre silence se fit. Partout on déjeunait. Ils entendaient le bruit des couteaux et des fourchettes. Cela seul, à défaut des deux absinthes, eût suffi à leur ouvrir l'appétit. Mais ils pouvaient rester encore. C'était le commencement d'une belle journée.

— Hé, la coterie ! cria de nouveau Cougny. Gallois passait, ses souliers blancs de poussière, en avance d'un bon quart-d'heure. Une voiture qui l'avait rattrapé à mi-chemin venait de le déposer à l'entrée de la ville. Il y eut donc, à la terrasse, Cougny et deux coteries, le père et le fils. Gallois avait soif. Il but d'un seul coup la moitié de son absinthe.

— Il n'y a pas ici, dit-il à Cougny, un rentier plus heureux que toi. Tu travailles quand tu veux, tu te goberges à l'ombre pendant que je trime sur les routes. Et par dessus le marché tu débauches nos enfants.

— En tout cas, répondit Cougny, je n'ai pas encore débauché ta Juliette.

Gallois n'était pas féroce. Il se contenta de rire, en disant :

— A t'entendre on croirait que tu le feras un jour ou l'autre ?

Cougny répondit comme François tout-à-l'heure :

— Est-ce qu'on sait jamais !...

— Tais-toi donc, tiens ! dit François. Tu ferais mieux de partir tout de suite.

Puis, comme une heure venait de sonner, que la bourgeoise — Gallois appelait sa femme tantôt “ la bourgeoise ”, tantôt “ la vieille ”, — devait être prête, et que cette canaille de Liette devait avoir faim, il se leva, suivi par François. Cougny allait “ casser la croûte ”, par là, dans quelque auberge.

La porte presque fermée, les volets clos, un rayon de soleil large comme la main s'étendant sur les carreaux depuis le seuil jusqu'à la cheminée, ils s'assirent tous les quatre autour de la table. L'eau fraîche, le vin blanc délicieusement clair dans la bouteille, le pain saupoudré de farine, le veau aux petits pois dans la cocotte d'où montait une odorante fumée étaient comme autant de parties de leur bonheur.

Sur toute la petite ville, de la première maison de la route de l'Etang-du-Goulot, au midi, jusqu'à la dernière de la route d'Avallon, au nord, en passant par la place, par la grand'rue, c'était aussi la grande joie du Dimanche. Chaque quartier, les jours de semaine, avait sa figure particulière. Ils se ressemblaient tous aujourd'hui. Le Vieux-Château lui-même, où ne vivaient que des pauvres, était joyeux, avec ses petites maisons, dont beaucoup ne sont que des masures. Portes et fenêtres grandes ouvertes, le soleil entrait partout. Des enfants remuaient sur des seuils, parmi les poules et les oies. Sur le feu ce n'est pas

autre chose que de la viande, oui, madame, qui cuit pour ce soir. Parce que, vous comprenez, Dimanches aussi bien que jours de semaine, mon homme va travailler dans les bois, mais le Dimanche nous faisons un peu la fête. Des fois, nous invitons les voisins, nous aussi, pourquoi pas ? Comme les riches. C'est le seul plaisir qu'on ait sur terre. Il n'était pas question de mettre de l'argent de côté pour ses vieux jours. On en connaissait ici qui avaient placé des milliers de francs "dans le Panama." Allez donc voir ce que c'est devenu ! Mieux vaut employer son argent à bien manger et à bien boire. Il serait préférable de n'en manquer jamais, d'être de bons clients pour les bouchers. Mais c'est déjà beau de pouvoir faire chaque Dimanche un festin. Le reste du temps, on ne s'en tourmente pas davantage. Il vient des enfants, que c'en est une bénédiction ! Ils n'arrêtent pas de crier dans le berceau, de tomber de la chaise, d'ouvrir la barrière à claire-voie, dès que l'on a le dos tourné, pour aller se rouler dans le sable si ce n'est dans la boue. Il faut les nettoyer, les moucher, leur distribuer des taloches, des gifles. Il faut travailler pour nourrir au petit bonheur tout ce monde-là. Mais c'est la vie telle quelle, qu'il faut savoir prendre par le bon bout. On les connaît aussi, ceux qui regardent à un sou, qui ne fument pas, qui ne boivent chez eux que du vin mélangé de beaucoup d'eau, celles qui sont toujours à laver, à coudre, à repasser, à brosser, à cirer. Mais moi, madame, je sais bien que, tant qu'on est sur la terre, il faut se donner le plus possible de bon temps. Me voici avec huit enfants, sans compter celui-là que je tiens sur mes bras, et je ne suis pas vieille : vous croyez qu'on se tourmente, Maraloup et moi ? Quand on

sera vraiment vieux, on ne nous laissera tout de même pas crever de faim dans la rue, comme des chiens, peut-être ? Tenez, madame, prenez donc un verre de vin.

Ailleurs, portes et volets fermés, on sentait en passant des odeurs de bonne cuisine. Là comme chez Gallois on se réunissait autour des tables, les hommes en bras de chemise, les femmes avec leurs tabliers, les gamins avec des serviettes nouées jusqu'au menton : ainsi l'on allait pouvoir manger à pleine bouche sans craindre de se salir. Le repas fini, on ne se contentait pas du café : il fallait le pousse-café. Les enfants avaient leur canard. Les hommes n'avaient pas besoin de sucre. Bien des femmes non plus.

Gallois s'habilla vite pour sortir avec la bourgeoise, sa fille et son fils, toute la sainte famille, comme il disait. Juliette se dépêcha de mettre son chapeau. Elle fut prête la première.

IV

Les vêpres sonnaient ; personne pour ainsi dire ne répondait à l'appel des cloches. Elles sonnaient parce que c'était leur devoir, mais elles voyaient bien, du haut du clocher, qu'il faisait trop clair pour que l'on vînt s'enfermer dans l'église devant des cierges allumés : le soleil était plus beau. Seuls les enfants de chœur, parce que c'était, eux aussi, leur devoir, se hâtaient à la dernière minute, et quelques saintes âmes, vieilles filles que n'attirait plus du tout la vie du dehors, deux ou trois jeunes dames qui depuis longtemps déjà pensaient à leur salut. Sur les routes, dans les chemins qui conduisent à des

étangs, à des bois, on voyait beaucoup d'ombrelles de toutes les couleurs.

Toute la jeunesse est dehors, les belles demoiselles avec leur papa et leur maman, les filles des ouvriers et des pauvres toutes seules, au gré de leurs caprices ; leur sort, il ne faudrait pas affirmer qu'aujourd'hui les belles demoiselles ne l'envient point. Les garçons, eux, s'en vont où bon leur semble, riches ou pauvres. Les filles, que l'on appelle des gamines même lorsqu'elles ont cessé de porter des jupes courtes, et les garçons, que l'on appelle des gars, se rencontrent, s'abordent en riant, les mains moites et des langueurs dans les yeux. Le bois de Narvaux, que traverse la cascade, est pittoresque avec ses rochers énormes couverts de bruyères entre lesquelles des sentiers rampent comme des serpents, avec ses frais bouleaux et ses sapins à l'ombre desquels il fait toujours trop chaud. On s'amuse à se poursuivre en poussant des cris. Le bois du Four est plus simplement joli, plus accessible aux jeunes femmes qui s'en vont, poussant devant elles des bébés qui dorment ou gigotent dans des voitures à roues légères, ou toutes seules, ou par petits groupes. Le chemin qui le traverse ressemblerait presque à l'allée d'un parc s'il n'était creusé de profondes ornières. De mauvaises langues racontent qu'elles ne vont au bois du Four que quand le loup y est, ou qu'il y doit venir. Leurs maris ne peuvent pas toujours s'occuper d'elles. Ils ont eux aussi leurs rendez-vous au café.

Au moment où Mme Gallois fermait la porte, ils virent passer le père Boussard, un litre vide à la main. Juliette se mit à rire. C'était un grand vieux à casquette noire et à barbiche blanche. Pour lui aussi le dimanche était un

beau jour. Si, comme bien d'autres, il ne mettait pas les pieds à l'église, il était heureux de ce que sa femme fût assidue aux offices. Car la mère Boussard venait à peine de partir pour les Vêpres que la Bigre, comme on l'appelait, se hâtait de la remplacer. La Bigre n'était pas farouche; elle aimait boire, et son homme la laissait tranquille. Les Vêpres duraient trois quarts d'heure, mais le vieux ne perdait pas de temps. Parfois même, pour aller à la cave qui était située au fond d'une cour, il n'attendait pas que sa femme fût partie.

— Il fait chaud aujourd'hui, père Boussard ! lui dit Gallois. Vous allez boire un fameux coup.

— Pour sûr ! répondit le père Boussard qui ne s'arrêta point.

Assis sur son banc, devant sa maison, Nolot fumait sa pipe, en véritable propriétaire. C'était un homme de grande taille, au teint rouge brique, chauve à quarante-cinq ans. Qu'il fût parmi les ouvriers les plus à leur aise, on s'en apercevait bien à jeter un coup d'œil, en passant, à l'intérieur de la maison : édredon recouvert de dentelle, fauteuil au pied du lit, sur la table ronde un bel hortensia dans un cache-pot doré. Quand il aperçut les Gallois il ne se dérangea point. Ils n'en étaient, Dieu merci ! plus à faire des manières. Une de ces amitiés les unissait comme il en existe dans les petites villes où les distractions sont rares : il est agréable de connaître quelqu'un chez qui l'on se sente comme chez soi tout en étant hors de sa propre maison. Parce que l'on ne peut pas se payer des parties fines dans des restaurants qui n'existent pas, une fois par mois au moins on dîne les uns chez les autres. Ils ne ressemblaient pas à ceux qui vivent comme des ours

pendant trois cent soixante-cinq jours de l'année.

Juliette regardait, étonnée de ne voir sur le banc que Nolot.

François entra tout de suite. Mme Nolot sortit de la pièce du fond qui servait de cuisine. Grande et mince, elle avait dû être très bien il y a dix ans ; elle en gardait de beaux restes. Mais ce n'était pas elle que cherchait François.

— Et Léontine ? demanda-t-il. Elle n'est pas là ?

— Non, dit Mme Nolot. Voyant que vous n'arriviez pas, elle est partie avec son frère et la Marguerite Garnier. Ils ont dû aller du côté de l'Etang du Goulot.

François n'en demanda pas davantage. Il s'en alla sans rien dire. Juliette et sa mère entrèrent alors. Elles s'embrassèrent, comme si elles étaient restées des années sans se voir. Elles s'assirent, comme si elles avaient été bien fatiguées. Puis ils partirent se promener, parce que c'était dimanche. Nolot n'eut qu'à prendre son paletot et sa casquette.

Gallois qui avait quelquefois le mot pour rire dit :

— C'est comme quand les canards s'en vont aux champs : les canes sont par devant et les canards par derrière.

Les femmes, en effet, marchaient les premières, Juliette un peu à l'écart. Son ombrelle ouverte, elle fermait à demi les paupières à cause de l'insupportable éclat du soleil. Elle marchait un peu en avant, comme si elle avait eu hâte d'arriver à l'Etang du Goulot. Les promeneurs l'enveloppaient d'un regard. Elle ne rêvait pas, aujourd'hui, de s'étendre dans le pré sur l'herbe fraîche, à l'ombre des arbres : elle aurait pu tacher sa robe. Le dimanche lui

apportait d'autres désirs. Il suffisait qu'elle fût en toilette pour qu'en son âme de jolie fille se réveillât la nostalgie de plaisirs toujours plus attirants d'être inconnus. Au saut du lit elle s'était sentie pénétrée de joie. Maintenant, comme une âpre mélancolie l'envahissait. Le dimanche plus que tout autre jour, et surtout l'après-midi d'un dimanche d'été, ses rêves s'en allaient vers des pays de féerie où fleurissent des chansons comme elle savait que l'on en soupire dans les cabarets de Montmartre :

Sur la pointe des fleurs courant
Voici ta marraine, la Muse
Qui t'apporte un amoureux chant
Pour jouer sur ta cornemuse,
Et pour sceptre un grand lys d'argent
De la Fontaine de Vaucluse.

Ils arrivèrent sur la chaussée, Juliette la première. Le bleu de l'étang, la verdure des roseaux, des joncs et de quelques arbustes qui poussaient au bord des prés voisins, les racines dans l'eau, le large ciel, formaient un tableau charmant, mais si familier qu'ils n'y prenaient point garde. Elle vit tout de suite, assis à l'ombre d'une haie, près du déversoir, Léontine et François, Marguerite et Paul Nolot. Elle pâlit un peu. Paul ne manquait pas de confiance en lui-même, mais il ne put s'empêcher de rougir. Il se leva, vint au-devant d'elle.

— J'ai cru, dit-il, que vous n'alliez venir ni les uns ni les autres. Alors nous sommes partis, ma sœur, Marguerite et moi. Elles s'embêtaient à la maison. Il a bien fallu que je les accompagne.

C'était un grand garçon, yeux bruns, cheveux frisés.

Il portait avec fierté une large ceinture bleue. Aimant les aventures, il se trouvait à l'étroit dans cette petite ville où le maintenait la volonté de ses parents.

— Pourquoi n'es-tu pas arrivée plus tôt ? continua-t-il. Nous serions sortis ensemble. Tu penses bien que, si tu avais été là, la Marguerite ne serait pas venue !

— Mais, dit Juliette boudeuse, c'est que je n'ai pas pu. Toi, tu pouvais toujours bien attendre un peu.

— Est-ce qu'on sait jamais, avec vous autres ! répondit Paul. Toute la matinée j'ai attendu François. Mais monsieur a préféré boire deux absinthes.

Ils formèrent un groupe de neuf personnes assises sur l'herbe. Les hommes fumaient, les femmes se racontaient les nouvelles du pays. Il n'y avait pas, à tout savoir, que Mme Durand. Marguerite, depuis l'arrivée de Juliette, paraissait toute triste. A vingt ans, elle n'était pas laide, avec cette grâce un peu maladive qu'ont certaines jeunes filles blondes. Juliette s'était assise sur son mouchoir près du Paul qui lui chatouillait le creux de la main avec un brin d'herbe ; François pinçait les mollets de Léontine qui gigotait sans pousser un cri. Personne ne s'occupait de Marguerite. Quand ils entendirent sonner six heures à l'horloge de la ville, Gallois et Nolot se levèrent.

— Venez-vous, les enfants ? dirent-ils. Ils n'étaient pas de ceux qui font à leurs fils des sermons sur le danger qu'il peut y avoir à prendre l'habitude du café. Mais ni Paul ni François ne se dérangèrent. Sans doute aimaient-ils mieux rester là. Un quart d'heure après, Marguerite partit. Elle dit :

— Ce n'est pas que je m'ennuie avec vous, mais maman doit m'attendre.

Elle essayait de sourire. Pourtant elle ne s'en alla point seule. Mme Nolot et Mme Gallois l'accompagnèrent, parce qu'il leur fallait rentrer pour s'occuper du dîner. Mme Gallois dit :

— Nous allons laisser ensemble les quatre amoureux.

De nouveau Marguerite essaya de sourire.

Les hommes se dirigeaient vers le café. C'est dans les cafés, dans les auberges que se répandent, surtout le dimanche, ceux qui font face à la vie le verre en main. Rentrer chez soi quand il fait beau, s'asseoir jusqu'à l'heure de la soupe sur le banc ou sur les pierres du seuil, n'est pas suffisant. Se reposer est quelque chose, se réjouir est tout. Maraloup, en rentrant du bois, soulevait le couvercle de la marmite, flairait la viande qui cuisait et s'en allait à l'auberge ; les autres du Vieux-Château trouvaient bien aussi quelques sous pour boire un verre. Si demain l'on manquait de pain, on s'en passerait. Il s'agissait d'aujourd'hui, d'abord.

Les cafés, avec leurs banquettes, leurs glaces, leurs tables de marbre, leurs billards, étaient ouverts aux bourgeois, aux commerçants, aux ouvriers aisés. On n'avait que l'embarras du choix, puisqu'ils étaient au nombre de quatre, ce qui est beaucoup pour une petite ville. Des hommes tournaient autour des billards, des messieurs distingués lisaient quelques journaux ou faisaient des parties de cartes ; la patronne se levait bien des fois de son comptoir pour servir et " recevoir la monnaie " : on n'avait jamais à donner de pourboires.

Dans les auberges on entendait beaucoup plus de bruit, des chansons, même des cris. Ceux du Vieux-Château ne se gênaient pas. Maraloup avait travaillé non seulement

toute la semaine, mais encore aujourd'hui, jusqu'à quatre heures de l'après-midi. C'était bien son tour, n'est-ce pas? de penser à s'amuser, à rire un peu. Il prenait une absinthe, puis une autre. L'appétit que lui donnait le travail ne suffisait pas : il fallait que son estomac fut creusé par les apéritifs.

Gallois prit une absinthe, Nolot un vermouth. Ils demandèrent un piquet, et jouèrent jusqu'à sept heures et demie.

Le repas fut une vraie bombance depuis le pot-au-feu jusqu'au fromage. Quand elles ont dépassé la quarantaine les femmes, dans les petites villes, n'ont plus guère que la consolation de bien manger et bien boire. Mme Nolot et Mme Gallois étaient heureusement de celles qui ne dansent pas devant le buffet. Ce n'était pas jour de fête, mais un dimanche ordinaire comme il y en a cinquante-deux dans une année ; s'il fallait ne s'amuser que les jours de fête, la vie serait beaucoup moins agréable. Juliette était à côté de Paul, François tout près de Léontine. Il y avait chez Gallois un garçon et une fille, chez Nolot une fille et un garçon. Chez l'un comme chez l'autre, c'était un principe que l'on n'empêchât point " les jeunesses " de se fréquenter selon leurs inclinations. On serait même allé jusqu'à les pousser l'un vers l'autre s'il l'avait fallu. L'on riait bien, entre soi, de celles qui, comme Mme Frébault, gardent leur garçon sous leur jupe jusqu'à plus de vingt ans, jusqu'au départ pour la caserne. On ne voyait pas de raison à ce que, dès leur retour du service, Paul n'épousât point Juliette, et François Léontine. Union parfaite de deux familles. On pourrait faire les deux noces le même jour. Si la maison n'était pas assez grande, on mettrait des tables jusque dans la rue.

V

Quand il y avait une course à faire, c'était à qui serait la première levée. Aujourd'hui les quatre ouvrières de Mlle Clément, Juliette, Léontine, la Marie Belin et l'Agathe Rabeux étaient là. C'est une habitude que l'on a de faire précéder de l'article le nom propre ou le prénom. Juliette disait " l'Agathe " comme elle disait " le chat " ou " le chien ". L'article est un mot que l'on met devant les noms communs pour préciser leur signification ; mais ici l'on se connaît tellement les uns les autres que l'on traite les noms propres comme des noms communs. Plusieurs jeunes filles peuvent s'appeler Agathe, mais " l'Agathe " est celle avec qui travaille Juliette, " la Marie " aussi. Bien des jeunes gens portent les prénoms de Paul, de Louis, mais " le Paul, " " le Louis " sont ceux que Juliette rencontre le plus souvent, ceux auxquels, lorsqu'elle en a le temps, elle pense le plus.

La Marie Belin et l'Agathe Rabeux étaient deux petites ouvrières assidues, les deux seules sur qui Mlle Clément pût compter. Elles avaient à peine quatorze ans et portaient encore des jupes courtes. Pour elles, Juliette et Léontine étaient " des grandes, " de vraies jeunes filles, non pas tant à cause de leur âge que de leur liberté d'allures. Elles travaillaient toutes les quatre dans une grande chambre qu'on appelait l'atelier. Elles y avaient leurs aises ; la fenêtre, ouverte sur des jardins, des champs et des bois, laissait venir jusqu'à elles l'air et la lumière.

Mlle Clément n'était pas fière avec elles. Jeune, et pour longtemps encore brune, elle vivait ici, depuis

quelques années, avec sa mère qui la laissait bien tranquille. Elle avait travaillé dans les grands ateliers de Paris ; sans que l'on sût au juste à cause de quoi, elle avait quitté "la capitale" pour cette petite ville où soixante ans auparavant sa mère était née. Depuis presque le jour de son arrivée, les bonnes langues n'avaient pas manqué de lui prêter des liaisons avec la plupart des "notoriétés" d'ici. Parce qu'à trente-deux ans, jolie, elle n'était pas mariée, qu'elle répondait, en souriant, aux saluts des messieurs qui la rencontraient, il paraissait impossible qu'elle ne fût pas, comme on le dit en termes voilés, de mœurs légères. Mlle Clément ne s'occupait guère de ce qu'on pouvait dire d'elle. Il lui suffisait d'être la meilleure couturière d'ici. Les deux autres avaient beau se faire envoyer de Paris des journaux de modes avec des patrons à n'en plus finir : Mlle Clément les recevait aussi, et pendant des années elle avait travaillé là-bas, comme petite main d'abord, comme ouvrière ensuite, enfin comme première, rue des Petits-Champs. On disait même, ici, que ça ne devait pas beaucoup la changer, puisque sa maison était située au bout de cette rue qui mène aux champs. Elle avait son métier dans les doigts et ne manquait jamais d'ouvrage. Quand il y en avait beaucoup et que cette paresseuse de Juliette ne se dérangeait pas, Mlle Clément en personne allait la chercher. Quand elle la voyait entrer, Mme Gallois savait bien ce que cela voulait dire, et elle criait à Juliette, en riant :

— Juliette, cache-toi vite ! Voici Mlle Clément !

Vers trois heures de l'après-midi, Mlle Clément s'aperçut que l'on allait manquer de fil à ourler. Déjà Juliette

était debout, son ombrelle d'une main et de l'autre se tapotant les cheveux, par habitude. Certains jours elle ne pouvait pas tenir en place. Mais comment se faisait-il qu'aujourd'hui, veille du Quatorze Juillet, elle eût consenti à venir travailler ? Elle avait de ces caprices. Elle partit tout de suite. Avec ses mâts tricolores plantés un peu partout, ses drapeaux, ses lampions qui n'attendaient plus que la nuit, la ville ne se ressemblait plus.

En traversant la grand'rue elle passa devant l'étude du notaire où travaillait le Louis. Elle ne pouvait pas siffler comme lui : elle toussa légèrement et il apparut à l'une des fenêtres du rez-de-chaussée. Ce n'était pas la première fois qu'en passant elle lui faisait signe de cette façon, mais il fallait pourtant qu'elle fût bien disposée.

— On ne te voit plus, dit-elle. Qu'est-ce que tu deviens donc ?

De joie il devint tout rouge.

— Oh ! Ce n'est pas ma faute, protesta-t-il. Si je pouvais j'irais tous les soirs près de toi.

Il faisait un grand effort pour prononcer cette simple phrase, mais aussi depuis le printemps il l'aimait trop. Elle n'était plus pour lui la gamine qui ressemble à toutes les autres, avec de longs cheveux et une robe, mais la jeune fille dont il ne pouvait, sans trembler, soutenir le regard. Il l'aimait. Il en était fier et un peu déconcerté. A part lui-même il s'enorgueillissait de la qualité de son amour. Il voyait les autres avec leurs gestes pesants, leur verbe haut, autour des jeunes filles, le Paul Nolot, par exemple, un de ces "gars" comme ils sont tous ici, plein de confiance en ses avantages et largement ceinturé de bleu.

— Et puis, continua-t-il, les soirs où je serais libre, c'est toi qui n'es pas là.

Juliette le regardait, avec ses cheveux mal peignés et ses yeux bleus.

— Ce n'est pas une raison, répondit-elle.

Mais elle disait cela comme elle aurait dit n'importe quoi. Elle en était à l'incertitude de ses seize ans, pensant tantôt au Paul, tantôt au Louis, oubliant l'un aussitôt qu'elle voyait l'autre.

— Est-ce que tu seras ce soir à la retraite aux flambleaux ? continua-t-elle. Moi, j'irai sûrement.

S'il irait ! Mais il eût passé par-dessus tous les obstacles !

— A ce soir ! dit-elle. Je vais jusque chez Mme Lemoine chercher du fil à ourler.

Il la suivit du regard. Il était seul à l'étude, le premier clerc au café, l'autre on ne sait où.

Un peu plus haut, avant d'entrer dans la boutique de Mme Lemoine, elle rencontra Cougny, plus gai encore que d'habitude. Il ne se gênait pas plus dans la rue que chez lui, un peu moins même, car il ouvrit tout grands les bras comme pour y recevoir Juliette. Vaurin, le cordonnier, qui fumait une cigarette sur le seuil de sa boutique, lui cria :

— Vas-y ! N'aie pas peur. Elle ne demande pas mieux.

Une autre que Juliette eût rougi de honte, et se fût enfuie.

— Allez-vous bien me laisser tranquille, vieux bouc ! dit-elle en riant, ou je vous crève les yeux avec le bout de mon ombrelle.

— Oh ! oh ! ricana-t-il, tu es bien fière aujourd'hui !

Des femmes sortaient sur le pas de leurs portes. C'est l'habitude de "ceux de la grand' rue" comme on les appelle : ils ont besoin de savoir ce qui se passe.

— Ah ! dit Mme Prégermain, j'en étais sûre ! C'est encore ce vieil imbécile de Cougny. Ça ne m'étonne pas. Regardez-le donc, madame, comme il est après la fille des Gallois ! C'est moi qui lui flanquerais une de ces paires de gifles qu'il en verrait trente-six chandelles et qu'il n'aurait pas envie de recommencer !...

— Pas de danger, avec elle ! Il peut être tranquille, allez, madame ! Elle court après tous les hommes.

C'est ainsi que se font les réputations dans les petites villes, et ailleurs. Enfin Cougny s'en alla, tout doucement. Il n'était pas pressé. Il riait en se frottant les mains, de satisfaction.

Elle vit Alice Lemoine, une grande jeune fille pâle et blonde, avec de gros yeux bleus à fleur de tête, qui ressemblait un peu à Marguerite et qu'elle avait connue à l'école de l'institutrice. Alice ne sortait presque plus. Sa mère la surveillait. Il fallait qu'elle s'occupât dans la boutique de mercerie, et que, comme le répétait Mme Lemoine, elle se mît "au courant des affaires" pour plus tard, quand elle serait mariée. En attendant, lorsque la clientèle ne venait pas, Alice se morfondait derrière le comptoir à faire du crochet, et elle enviait celles qui peuvent aller où bon leur semble.

— Tiens, dit-elle à Juliette, tu travailles donc aujourd'hui ?

Tous ceux qui connaissaient Juliette étaient étonnés lorsqu'elle travaillait.

— Ma foi, répondit-elle, il faut bien... de temps en temps... pour me distraire.

Alice poussa un gros soupir. Sa mère était sortie, elle en profita.

— Ah ! tu as bien de la chance, toi ! dit-elle. Si tu savais la vie que je mène ! C'est pire qu'au couvent !

— Oh ! dit Juliette, je crois que tu exagères !

— Non ! Non !

Cependant elle déplaçait de petites boîtes en carton blanc sur lesquelles étaient collées des étiquettes bleues.

— Vous ne vous êtes pas trop pressée à ce que je vois, Juliette ! lui dit Mlle Clément lorsqu'elle rentra.

— Oh ! Mademoiselle, si l'on peut dire !... Juste le temps de faire les deux chemins !...

L'Agathe et la Marie baissaient le nez sur leur ouvrage en se regardant l'une l'autre du coin de l'œil : elles ne doutaient point que Juliette n'eût encore été faire des siennes. Et, comme on dit, cela leur donnait des idées, à ces deux gamines qui sortaient à peine de l'école des sœurs. Quant à Léontine, elle savait à quoi s'en tenir.

— Attends un peu ! dit-elle à mi-voix. Je vais raconter ça à mon frère.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu vas lui raconter ? demanda Juliette en riant.

— Mais que tu es allée voir le Louis, tiens !

— Oh ! tu sais, moi, ça m'est bien égal !

Elle se mit à tirer l'aiguille.

C'est encore la fin d'une belle après-midi d'été. La route serpente toute blanche au-dessus des moulins. Quand passe une voiture, un nuage s'élève, se dissipe et redevient poussière. Il fait chaud. A peine si quelques cheminées fument: il faut avoir beaucoup de courage pour allumer du feu par un temps pareil. Dans les jardins des

hommes sont courbés sur la terre à l'ombre des haies. On les voit de loin ; ils n'ont ni blouse ni gilet de travail, et la chemise, bleue, ou blanche, ou rouge, fait tache. Tout à l'entour, dans les champs, dans les bois, c'est un grand silence où l'on n'entend que crépiter les sauterelles et bourdonner les guêpes.

(A suivre.) HENRI BACHELIN.

CHRONIQUE DE CAERDAL

III

D'UNE GRANDE TENTATION

Parfois, on rencontre dans l'histoire, ou même dans la vie, tels hommes qui butinent l'œuvre de tous les siècles. Ils ne font pas toujours société avec les autres. Ils se prêtent, plus qu'ils ne se donnent. Et leur véritable société est entre eux, à travers les nations et les temps.

Ils accordent volontiers en eux les personnages ennemis et les opinions contraires. Ils mettent leur art à jouir de tous les spectacles, de toutes les idées et de tous les livres. Sans doute, ils sont nés avec des préférences, comme tous les hommes ; mais ils n'en ont pas cultivé les épines ; ils n'en font pas des haies, qui les séparent de ce qui leur plaît moins ; et ils ne bornent pas leur vue, même par de hauts buissons de roses. Enfin, pour ainsi dire, ils préfèrent malgré eux.

Leur esprit devient l'organe de leur volupté la plus vive, la seule qui soit d'une occasion toujours présente. L'usage en aiguise les plaisirs et en apointe la prise, au lieu de l'émousser, comme il

arrive pour les moindres jouissances, où la chair est complice.

Pour peu qu'ils aient assez de force et de sensibilité qu'ils aient aussi du style, ces hommes là se sentent une manière de génie. Et rien ne leur est plus propre que de prendre un peu en pitié le génie même, la puissance qui brûle en créant, qui ne jouit pas d'elle même, et comme la flamme, plus elle se dresse en lumière, plus elle est étroite en son élan. Et, disent-ils, quelle flamme monte toujours ?

En vérité, ils ont plus d'esprit que les autres, plus de vue, plus de loisir ; enfin, plus de liberté. Ils vivent pour connaître ; et sans prétendre à s'élever par dessus les montagnes, ils sont hommes du plus vaste horizon.

§

J'en ai pratiqué plusieurs, depuis le temps où j'étais devin, bien avant la guerre de Troie. Plus d'un aurait pu me dire, lui aussi, en souriant : « Je ne suis pas assez bête pour faire un poète lyrique. Je ne suis pas assez sot pour être un philosophe à système. Je ne suis pas assez fou pour prétendre à la vie héroïque ; et je ne m'abaisserai pas jusqu'à être un saint. Est-il un seul de vos héros, qui ait jamais ouvert les yeux sur ses voisins ? En est il un, qui soit capable de

comprendre la parole innombrable de la vie, supposé qu'il comprenne lui même ce qu'il dit ? En est-il un, enfin, qui puisse jouir de soi, en jouissant de tous les autres ? " Voilà un langage qui indigne Achille, et qui pique, comme un cuisant moustique, au plus tendre du cœur, tous ceux qui se sont mis dans leur œuvre avec passion.

Ce n'est pourtant pas qu'un tel homme soit dénué des plus beaux dons. Loin de là, il n'est même pas sans poésie ; et avec son dédain des systèmes, il a l'esprit des philosophes. Mais il a corrigé la poésie par l'agrément qu'il sait prendre aux jeux de la fiction : à les donner, il préfère qu'on les lui donne. Tout de même, il corrige la philosophie et une vue sceptique du monde par le plaisir qu'il trouve à l'imprévu et même à l'absurde: par tout ce qu'il attend du hasard. Car le hasard est son maître, étant maître de tout jeu.

Trop vif pour ne pas sentir la force que le héros représente, il a peut-être le sens de la vie héroïque ; mais il y oppose un goût décidé de la volupté et même de la cuisine. L'action lui paraît belle, et fort nécessaire : en secret, pourtant, qu'il préfère les livres ! Il exige surtout des autres qu'ils agissent. Qu'ils lui soient un spectacle, voilà ce qu'il leur demande. S'il agit lui-même, il aspire à être son propre spectateur. De là, un air de caprice, ou d'intérêt trop soutenu, de froideur pour ses amis ou de calcul en tous ses actes, qui

le rendent suspect, ou même qui le diffament, à la Talleyrand. Un homme à se faire aussi mal juger des autres, que le sage, prenant le frais sur sa terrasse au bord de la mer, est mal jugé d'Éole et des vents en fureur, voire de Neptune.

La sainteté seule lui échappe entièrement. C'est pourquoi, il l'abaisse en y pensant : il la prend en dédaigneuse compassion ; il s'en moque, parfois gravement ; il en fait une folie ; et, à son insu, c'est à fin qu'il la méprise. Ici, se montre la préférence. Le mépris précède le jugement, et la mesure même de l'objet qu'on juge. Une forte pensée a besoin d'abaisser ce qu'elle veut mépriser en conscience.

L'esprit peut tout railler, et se déprendre de tout, mais non de l'esprit même, et du plaisir qu'il y trouve.

§

Le plaisir de comprendre est proprement celui d'une conversation avec la vie. On s'oublie bientôt soi même, en tant que l'on cause et qu'on interroge. On s'écoute parler, sans souvenir de soi. L'ivresse de l'opium part du même principe, et cette suprême légèreté qu'elle procure, ce sentiment d'une intelligence aérienne qui se joue au dessus des événements, au dessus des objets et de la sensation même. Mais si l'intelligence n'a pas

besoin du poison jaune, ni d'une mortelle fumée, si elle se gouverne dans le jeu, dans le caprice, et jusque dans l'oubli de soi, quelle séduction ne sera pas la sienne ?

Ne plus tenir à rien, que par la jouissance d'une pensée qui comprend tous les objets de la vie, et à mesure s'en détache ! La tentation, parfois, est grande d'envier ces maîtres de l'infini divertissement. Il semble qu'ils aient seuls raison. Ils ont vu la vanité de tout, et c'est pour jouir de tout ; ils se gardent bien d'en gémir et d'en désespérer. Comment jouit-on, en vérité, sinon un peu par la chair, et toujours par l'esprit ? L'intelligence est le répertoire toujours neuf, la bibliothèque aux éditions uniques, tirées pour un seul possesseur, de toutes les sensations et de tous les sentiments qui passent au crible de la nature humaine.

Certes, tentation. Tout goûter, et ne rien voir, ne rien éprouver que pour soi. Une âme souple, une pensée flexible, que la rigueur irrite à peine, et qui se détourne de la foi, comme d'un hôpital à toutes frénésies. Oser, dans la vie intérieure, ce que tous les hommes méditent dans leurs désirs, ou peu s'en faut, et qu'ils masquent tous dans leur conduite, qui est : ne croire à rien qu'à son plaisir, et le servir. Et d'ailleurs, on peut le mettre fort haut. C'est le vœu de la chair, que l'esprit seul exauce ; mais l'esprit est dupe dans la plupart des hommes : il est si faible, et la chair forte. Cueillir

les formes et les parfums. Vivre en abeille sur les pentes du Parnasse et de l'Hymette : toute idée a son pollen ; toute sensation, sa goutte sucrée, pour le miel de cette immortelle avette. Propre à tout, et détaché de tout ; comme la lumière. Rire, quand on est jeune ; sourire, quand on l'est moins.

Enfin, se promener dans tout. La promenade, comme règne d'un roi secret, qui n'a pas besoin d'abdiquer, n'est-elle pas l'invention d'un dieu sensible et pédestre, qui voyage ? La promenade est amoureuse, ou voluptueuse pour le moins. Le promeneur au grand sourire, que je peins, ne hait même pas ce qui le rebute. Rien ne lui est plus étranger que la haine : car la haine est ce qui goûte le moins. L'absurdité de haïr est infinie. Il la faut laisser aux politiques, aux gens de tout profit, ou à ces pauvres nigauds qui font tourner le monde autour de leur nez, autour de leur clocher, comme ils disent, et qui jugent d'une si capitale importance tout ce qui les concerne, leur nom, leur village et leur nourrice, leur première dent, leur premier fiel et la première communion de leur cousine. Tous les êtres, et même ces nigauds, que sont-ils, pour tant se vanter ? Que ce sable est injurieux ! il ne s'estime que s'il aveugle de beaux yeux.

Dans la plaine infinie, où le vent est infini, si continue soit la puissance du sable, pour dessécher toutes fleurs, sa misère est plus ridicule encore. Triste poussière. La belle affaire, de se

prendre pour la plaine, et pour le ciel étendu sur la plaine, et pour le soleil dans le ciel, quand on est un grain de sable dérisoire. Triste poussière. Tentation donc, grande tentation de n'être ni le vent, ni le sable, ni la poussière de la poussière. Mais être humain, être curieux. Ne vivre que pour voir, comme on dit : " on verra bien " ; et pour comprendre. D'ailleurs, comprendre avec joie ce qui ne vaut pas la peine d'être compris. A une certaine hauteur, l'intelligence n'a plus besoin de croire à la réalité de ce qu'elle goûte. Il faudrait ne pas vieillir. Ha, si l'on pouvait ne pas avoir idée ni vue sur le pavillon de marbre blanc, qui borne la promenade : un peu bien froid, en vérité, un peu morne pour une abeille de volupté, un peu terre à terre pour un esprit lumineux. Montaigne, ce n'est pas qu'il veuille suivre la mort pas à pas, c'est qu'elle ne le lâche pas d'un pied : même au lit, même à table, même au Capitole.

§

Jeu souverain de la curiosité, et certitude créatrice, Gœthe porte aisément les deux puissances, il passe assez facilement de l'une à l'autre. La tentation de l'amateur universel n'est pas si forte qu'il n'y résiste, quelques fois.

Il semble faire une juste économie de son cœur et du poète, qu'il est de naissance, pour les

retrouver quand il lui plaît. C'est une source où il ne boit pas tous les jours, à fin de ne point la tarir, et quand il faut, d'y trouver à boire. Cependant, on cède toujours à l'inclination la plus constante, qui est la naturelle. Chacun se laisse séduire à ce qui le séduit, en effet, de plus près. La curiosité universelle de l'esprit finit par avoir raison du poète, dans Gœthe, et se mêle toujours davantage à la poésie : c'est sa pente.

Cette séduction est du même ordre, pour l'esprit, que l'attrait de la volupté, dans la vie charnelle. Je reconnais la même tentation, à deux moments de l'équilibre vivant, à deux âges de l'homme. Ah, beauté égoïste.

Dans les temps de décadence, puisqu'on dit qu'il en est, où ils peuvent seulement se produire, les grands esprits à horizons changeants semblent supérieurs aux artistes de génie, et au regret même d'être sans génie. Ils en parlent avec une sorte de condescendance ironique, à peu près comme les hommes recrus d'expérience parlent des aventuriers et des enfants. Leur ardeur intellectuelle, qui est sans limites et sans contre-temps, se préfère au feu concentré d'une passion unique. Elle ne leur fait pas peur ; ils l'admirent en autrui ; bien mieux, ils s'en amusent ; mais pour eux-mêmes, elle est hors d'usage ; ils y trouvent bien de l'ennui. La passion est trop continue ; et le sublime est monotone. A tous ces mystiques, à ces forcenés

dans l'art et dans la foi, à ces fous enivrés et si beaux d'une seule folie, les grands amateurs de la vie n'envient peut-être rien, quand ils jouissent de leur propre sourire : car ils ont leur ivresse aussi, qui est nommément l'infatigable enivrement de l'intelligence.

Sourire passe toute tragédie. Et peut-être, le rideau baissé sur les morts et le tas confus des survivants, le sourire est-il le dernier mot de la tragédie. Que faire cependant, si j'aime le sourire de la passion entre tous les sourires, et s'il est le seul, en tous lieux, que mon désir poursuit ?

IV

SUR VÉRONÈSE

Je me rappelle ce jour étouffant, couleur de plomb, à Vérone, où, sur le tard de l'après-midi, je connus une si belle heure de pourpre, dans les Jardins de l'Alouette, au palais Giusti, inondés par le soleil couchant.

J'errais dans la torpeur et le vide du palais Pompéi à la Victoire. Là, est le Musée. C'est une prison qui porte un ordre de colonnes, à la manière de San Micheli, ingénieur et architecte, le premier Romain de son temps. Et il me semble que les sénateurs de la République, entre Sylla et Caton d'Utique, auraient aimé des façades dans ce goût

solide, lourd, indestructible. Mais ces fenêtres en arcs de triomphe, et ces murs sont trop militaires pour les œuvres d'art : elles y sont au cachot.

L'ennui du musée, où l'on ne trouve rien, est pareil au début d'une maladie : surtout, par une sèche chaleur d'enfer, comme ce jour là. L'air était d'ouate. Les pierres et les briques de la ville semblaient brûler de fièvre, sur un grabat. En vain, je me promettais de revoir la délicieuse Loge de Fra Giocondo, et les jardins de Juliette, ou telle maison gothique, comme le petit palais de la Banque, dont une seule fenêtre, placée à miracle dans le doux visage de la façade, vaut toutes les splendeurs concertées de la Renaissance classique. Je ne pouvais rien chérir dans ces salles à la clarté égale et crue, où pesait l'odeur funeste de la viande orageuse. L'ennui au musée est plus mortel qu'un autre. Il épuise le cœur. Il me fait connaître l'odieuse sécheresse, climat de la méchanceté.

Quand rien ne plaît aux yeux, et qu'on reste indifférent aux œuvres, elles sont mornes comme un mensonge politique. Elles attendent la vie, qu'on leur refuse ; et elles ne nous donnent rien, parce qu'on ne leur prête pas. On se traîne d'un pied sur l'autre, en bourreau nonchalant ; et l'on voudrait, d'un bâillement, anéantir la ville étrangère, où l'on se sent de hasard, où tout nous reste étranger, puisqu'on n'y aime pas. Il en est alors des œuvres et de l'art, comme d'un amour usé :

la lassitude est le dernier manteau que l'irritation supporte ; et si ce velours sombre, aux plis lourds, tombait tout à coup, quelle cruauté nue ! La lassitude, et l'effort plus rude encore, de feindre un goût qu'on a perdu. Rien dans ce musée ! La déception me coupait les jarrets. Rien de l'âpre Pisanello, si nerveux et si aigu, ce Véronais issu d'exilés florentins peut-être, le demi Machiavel de la peinture, et de qui les dessins sont dignes des Japonais. Un crucifix de Jacques Bellin criait misère, trois et quatre fois renié par les coquins qui l'ont repeint à leur guise.

J'étouffe, quand mon âme est déçue. J'allais sortir, et me replonger dans l'étuve du quai, le long de l'Adige, sous la laine du ciel gris, çà et là traversé de rayons, pareils à de pesantes flèches de mercure. Mais soudain un tableau m'arrêta, comme une mélodie. Peint à la fresque, je le restitue à Paul Véronèse, en dépit des savants qui le lui ont ôté, à leur mode, pour faire croire qu'ils en ont le droit, ou qu'ils servent à quelque chose. Et, retenu par un charme, comme au bord d'une eau magique, je demeurai.

§

O magnifique et misérable Véronèse : un tel talent et si peu d'âme ! Quel peintre, si seulement il était un peu plus homme, et s'il se souciait de

ce qu'il peint. Jamais je ne me sens moins du Midi qu'avec lui, comme jamais moins du Nord qu'avec Rubens.

Ici, l'on voit qu'il est un don supérieur à tous les dons, et que le peintre seul ne fait pas un grand artiste : il y faut le poète. Nul ne peint comme cet homme là. Il n'y a ni difficulté, ni obstacle pour lui. Rien ne l'arrête : il est propre à peindre un mur de cent mètres et un portrait, une église entière et une salle de bains, une bataille et un vase de fleurs. Il est égal à toutes les entreprises. Mais il peut aussi peindre à miracle ce qui ne vaut pas la peine d'être vu. Tout lui est apparence, et il ne va jamais plus loin que l'apparence. Il s'amuse fastueusement de tout. Le luxe est son empire. En tout, il ne connaît que des fêtes ; et même moins : le spectacle. Que la joie est donc peu féconde ! Et combien son domaine est mince : quand il couvrirait tout l'espace de la terre, ce n'est jamais qu'une peau ; elle ne supporte que le plus léger labour. Et, d'ailleurs, Véronèse n'a pas tant de joie qu'on pense : toutes ses fêtes sont publiques. Et qu'est-ce qu'une joie qui ne se cache pas, qui ne cherche pas l'ombre ? Elle n'est point du cœur, ni de l'esprit, cette joie indiscrète. Véronèse lance sur les murailles le troupeau de ses patriciens : car un tas de princes, c'est toujours un troupeau. Ils sont tous de brocart, comme toutes ces femmes sont trop charnues et trop grasses.

Princes en liesse ne diffèrent pas du populaire.

Le *Martyre de Saint Georges*, à S. Giorgio in Braïda, est un Rubens supérieur, élégant, léger, d'une facilité prodigieuse, d'un rhythme aisé et victorieux. Mais Saint Georges en extase est un ténor bellâtre, gras et mou ; il a même perdu beaucoup de cheveux. Le lieu du supplice est encadré de chevaux bien faits pour un arc de triomphe. Au fond, des palais, des statues, des tours, des balcons, des terrasses de marbre. Où donc est-on, si l'on est quelque part ? Une seconde scène se joue dans les nuages, au dessus de la première: tout un peuple de dieux gras et de saints bien en chair s'évertue des quatre membres. Une magnifique femme est assise sur la nuée : elle offre à la lumière sa nuque de nacre et ses rondes épaules, comme Véronèse s'acharne à montrer ses jeunes femmes ; elle tient un ange sous chaque bras : en vérité, femme ou déesse, elle est trop forte à faire ainsi des poids. Elle tourne avec eux aux pieds de Dieu le Père, pareil à un prince du Sénat. Il est entouré de trois ou quatre autres belles femmes. Entre les deux groupes, un ange vole des deux jambes, une palme dans une main, dans l'autre une couronne ; et des deux ailes étendues, il fait la roue. Il est machine de théâtre, à tel point, qu'on ne croit plus à rien, dès qu'on l'a vu ; et il finit de gâter tout. Même au théâtre, il faut oublier le théâtre. Une fois de plus, le décor tue le drame.

Je ne fais rien d'un tableau si célèbre, ni d'un tel peintre : il ne me ravit pas à moi même. Rubens enfin est à Véronèse, ce que Lebrun est à Rubens. Véronèse est un Rubens qui a du goût ; et dans l'ordre des orateurs, pas un des plus grands n'est de sa taille. Mais si l'on hait l'éloquence, et qu'on ne se soucie pas d'orateurs ? Le roi du décor est le roi des peintres qui ne pensent pas. Il faut convenir que pour un peintre, voir profondément la nature, c'est penser. Certaine profondeur est nécessaire. Un portrait de Vélasquès est plein de pensée. L'excès de la sensation est pensée ; et là où la vie est intense, où elle éclate, par le mystère de la couleur, je dirais que la nature pense.

S'il arrive qu'on prenne Véronèse tel qu'il est, comme un jour de fête, il est alors un maître suprême de ballet, dans un Olympe de théâtre, et l'on assiste avec lui aux noces argentées du Doge et de l'Adriatique. Je ferais faire, pourtant, à l'ombre de Watteau le voyage de Vérone, pour qu'il pût assister à l'admirable *Concert* du Musée. Cette fresque n'a pas gardé la fraîcheur première, sans doute, ni l'ardeur et l'élan de ses tons ; mais unique dans Véronèse, c'est une œuvre de poète : la joie des princes y chante, et le luxe, et la féerie de la vie heureuse.

§

Un parc dans une contrée sereine.

Un massif d'arbres touffus, d'yeuses et de chênes font un abri contre le vent. Ce rideau profond sépare du monde une prairie vouée au calme. Et, de part et d'autre, une double perspective de campagne descend avec douceur vers les lointains horizons. Un lac se devine, là-bas, à son léger miroitement d'eau endormie. Plus loin encore, des hauteurs boisées, et les flancs apaisés de mystérieuses collines. C'est peut-être l'été, ou peut-être l'automne. Ici, la nature est soumise à l'art.

Elles sont neuf dans la sombre prairie, toutes jeunes, toutes femmes, grandes, fières, aimables et nobles. Les plus fines d'entre elles sont encore robustes. Saines comme une race sans péché, et non mortelle. Calmes, comme jamais femmes ne le furent.

Ni elles, ni leurs mères n'ont jamais connu la loi du travail et de la nécessité. Elles sont nées dans les palais ; elles ont grandi dans les jardins sans désordre, qu'ont dessinés de sages architectes. Sur les terrasses d'arbres toujours verts, l'hiver n'a pas attristé leurs yeux, qui se sont instruits, dès la naissance, à la simple majesté des grandes lignes ; et pour élever leur goût, les fleurs mêmes des parterres ont été réparties en figures.

Toutes sont coiffées avec soin, selon leur rang, qui est auguste. L'or et les perles retiennent leurs chignons enroulés. Elles sont toutes blondes, et pas une n'a les cheveux dénoués. Elles ont les

bras nus, sauf une ou deux. La plupart sont nues aussi sous d'amples manteaux ouverts, qui laissent voir la gorge, et qui se ferment sur le ventre, au point où se rassemblent toutes les courbes frémissantes de la chair, toutes les pentes de la vallée. La plus nue, la tête penchée, chante, et un bracelet de pierres précieuses brille à son poignet. Ses seins tendus reçoivent la caresse de son souffle.

Nul délire, nulle extase. La jouissance pure anime ces beaux corps. La volupté d'être soi, quand on est jeune et femme, et belle et noble. Leur gorge se gonfle, à ces belles, pour elles-mêmes se chanter. (Et derrière la toile, je distingue la volupté de les peindre, et de les posséder ainsi, comme l'artiste seul possède.)

Des trois plus séductrices, l'une, au fond, est assise, et pince du théorbe. Près d'elle, la plus belle, debout, chante en lisant le texte dans un livre, qu'elle appuye sur son beau ventre d'ambre. Elle est longue, fine, et ses tendres seins ronds ont le galbe de la coupe et la fermeté souple du fruit.

La plus charmante, au premier plan, vêtue de brocart à ramages d'or et de soie changeante plus étroitement que toutes les autres, joue d'une viole couchée sur ses genoux. Elle tourne le dos ; mais sa figure ravissante regarde, en souriant à peine, de profil ; et à qui sourit-elle, cette Vénitienne d'Athènes et de Paris ? Elle a les traits les plus

délicats et les plus nobles, une ligne exquise de long calice, un port d'anémone et de candide iris. Et sa chair, parce qu'elle est voilée, est celle que l'on désire.

Ce sont les neuf Muses, je pense, toutes musiciennes pour leur plus cher délassement, toutes reines autour de leur sœur aînée à l'orgue. Élégantes à l'égal d'une chanson à neuf strophes parfaites, il n'y a point de mièvrerie en elles, ni même de mélancolie. Leur grâce est simple, leur grâce est forte, comme celle des plus beaux arbres, les pins de Pamphili et les cyprès de Giusti. Ni morgue, ni orgueil, elles sont fières et souriantes, ces princesses. Elles ignorent le mal autant que le malheur. Tout est sain en elles, et rien n'est vulgaire : on voit bien que ces femmes sont des déesses. Le parc de leur concert n'est pas loin de l'Olympe.

Je ne veux pas savoir si le paysage est terni par le temps, si ces blondes Muses ont bruni, et si des mains obscures ont fait le deuil sur les robes de ces patriciennes. Et peut-être que je rêve ce tableau, plus que je ne le vois. Mais quoi ? La vie est l'invitation au rêve, comme la mort en est la fin. Et les œuvres mortes sont celles qui nous empêchent de rêver.

André Suarès.

LA LITTERATURE

Greco ou le secret de Tolède, par *Maurice Barrès.*

Le voyage est devenu (et les raisons en sont assez claires pour que je ne les dise pas) un genre florissant et facile. Comme tous les genres il comporte des chefs-d'œuvre qui servent de modèle et que l'imitation diversifie. Plus qu'aucun, M. Barrès est de ceux qu'on imite aujourd'hui. Il appela jadis Marie Bashkirtseff Notre-Dame du Sleeping, et dans le même lieu son icône à lui se montre maintenant en bonne place.

Une œuvre originale, ici, impose, plus qu'une manière de voir, une manière d'écrire, et de dire ce qu'on aurait dû ou pu voir. Plus précisément l'intérêt des paysages, des aspects, des cités, est déterminé par des créateurs de valeurs pittoresques, comme l'intérêt des œuvres du passé est renouvelé, distribué, par des créateurs de valeurs littéraires (le mot est de M. Remy de Gourmont). De sorte que le voyage rentrerait peut-être moins dans les genres constructifs que dans les genres critiques. La vision de la nature chez un Chateaubriand, l'intelligence des livres chez un Sainte-Beuve, font deux espèces d'une même faculté, et, comme le voyage autour d'une bibliothèque est un voyage, la lecture de la terre est une lecture... Et remarquez que chez ces deux grands créateurs de valeurs, l'évolution du goût paraît la même, les deux espèces du genre ayant suivi les mêmes lignes de développement. Dans un passage de l'*Itinéraire* Chateaubriand oppose les paysages du Nouveau Monde, vierges, édéniques et crus, qu'il aimait (ou rêvait sur les livres) dans sa jeunesse, à ces lieux chargés d'histoire, de passé, d'humanité, de

méditation, qui, seuls, dans son âge mûr et sa vieillesse, tirent de lui une résonance parfaite. N'est-ce point là le mouvement même qui détache Sainte-Beuve du romantisme, et la pente naturelle de toute critique, de toute vision harmonieuse et lucide, en tant qu'elle se confond avec la pente d'une vie humaine, en tant qu'elle se décourage en s'épurant, en tant qu'elle retrouve avec plus de mélancolie la servitude de sa condition qui est de voir, non de créer ? Regardez comme la même ligne relie, équilibre la *Lettre à Fontanes* sur la Campagne Romaine, l'article de Sainte-Beuve : *Qu'est-ce qu'un classique ?* Et que de phrases de M. Barrès, dans les *Amitiés Françaises* et ailleurs, chantent sur ce motif !

Il me semble que ce genre littéraire du voyage comporte trois manières, et, pour dire que celle de M. Barrès est la troisième, je suis bien obligé de commencer par les deux autres.

On peut demander au voyage une matière à description, utiliser par lui le bon état de ses yeux et de sa plume, comme un marcheur utilise la santé et le nerf de ses jambes. Le voyage descriptif est le plus naturel, le plus simple, le plus copieux, et l'on comprend que les deux noms qui viennent d'abord à l'esprit de la critique quand elle songe au voyage et aux voyageurs soient ceux de deux descriptifs, Gautier et Loti. Voilà les larges assises du genre, et aussi, toutes choses égales, ses plus bas degrés. La description date très vite. Ce qui soutient les voyages de Gautier, ce n'est pas leur détail de peinture exacte, tout ce mérite qu'il revendiquait de " bon daguerréotype littéraire ", c'est un fond de bonne humeur, d'intelligence accommodante, une manière savoureuse de conter les histoires, de l'esprit, un style de trame épaisse et solide qui donne, sous les doigts, la sensation des draps inusables d'autrefois. Et si les deux romans maritimes populaires de M. Loti restent des chefs-d'œuvre, comme ses livres de voyage se sont vite fanés...

... Les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent
Pour partir,

qui voient pour voir, qui racontent pour raconter. Contre ce genre passif, inorganique, la conscience littéraire de Flaubert protestait (bien qu'il l'ait pratiqué). Il n'admettait que le voyage utilisé à des fonds, à une atmosphère pour une œuvre qu'il éclaire.

La seconde manière, je l'appellerai le pèlerinage classique. Un pèlerin classique est celui qui demande à quelque lieu consacré, traditionnel, une méditation consacrée, traditionnelle, — qui passe avec confiance, solidement, sur une grande et royale route. C'est ainsi qu'un honnête homme faisait autrefois, une fois dans sa vie, au temps des chaises de poste, le voyage d'Italie. Héritier de la culture latine il allait prendre contact avec la forme romaine de la beauté. Le chef-d'œuvre qui aurait pu naître de là, quelque mort anticipée nous l'a dérobé sans doute, et il faut l'imaginer sur des débris comme les *Lettres* du président de Brosses, ou les *Promenades dans Rome* de Stendhal. — Depuis que, sous les doigts de Chateaubriand, le christianisme a transmué en puissances de beauté sa volonté du vrai, Jérusalem et la Terre-Sainte sont devenues le lieu non plus seulement du pèlerinage authentique, mais du pèlerinage littéraire : mieux que dans son *Voyage en Orient*, Lamartine en exprime l'âme dans le magnifique *Hommage à l'Académie de Marseille* qu'il écrivit avant de s'embarquer. — Enfin, lorsque l'arrivée des marbres d'Elgin, la Grèce délivrée, et des connaissances plus exactes nous eurent conduits à dédoubler l'antiquité, à retrouver derrière la façade romaine l'Athènes antique, le voyage de Grèce parut l'acte même de la culture ; Renan, dans la *Prière sur l'Acropole*, en tira le cantique de l'esprit, un lied de l'intelligence, léger et fait de rien, mais que notre oreille intérieure ne peut plus écarter, et M. Charles Maurras, dans les trop courtes pages d'*Anthinea*, nous laisse voir qu'il en aurait donné le chef-d'œuvre, s'il ne lui avait paru plus urgent de ramener le roi.

Au pèlerinage classique, s'est opposée presque tout de suite

ma troisième figure du voyage, le pèlerinage romantique. Celui-ci ne met point ses pas dans des pas. Il demande à la terre, aux villes, d'exalter sa puissance de vie, de lui faire sentir plus profondément et plus voluptueusement qu'il est lui. Et, comme chacune de ces fins formule une impossibilité, le pèlerinage romantique fait assez naturellement du pessimisme. Il eut, je crois, son type original dans le *Childe-Harold* de Byron ; mais le romantisme français le diversifia en bien des façons. Individuel, il se définit mal. Voyez pourtant ce qui, chez Gautier et Loti, dépasse la description, insistez sur ce fond de lassitude qui transparaît derrière leur santé professionnelle de peintre, éclaircissez ce sentiment de l'exotisme que Chateaubriand mûri laisse tomber dédaigneusement parmi ses dépouilles de jeunesse, mais que ses successeurs ramassent, songez à Mérimée, à Gérard de Nerval, aux Goncourt, — vous reconnaîtrez au moins une certaine direction au pèlerinage romantique. En même temps que cette direction, voyez le pays qu'elle traverse, relevez la géographie qu'elle oppose aux trois sanctuaires du pèlerinage classique. Gautier dit que dès sa jeunesse il rêva de voir trois villes, Venise, Grenade, le Caire. Le pittoresque fragmentaire qui éblouit par sa diversité, le monde de la sensation colorée, la joie de l'excitation tonique, voilà ce qu'à la suite de la peinture la littérature demande à cet Orient apprivoisé. Comme le pèlerinage classique trouve dans le voyage une confirmation, le pèlerinage romantique y cherche une rénovation, y rencontre bien vite une répétition.

Je n'ai pris, avant d'arriver au nouveau livre de M. Barrès, *Greco ou le Secret de Tolède*, ce tournant un peu long que pour tenir mieux en lumière ceci, que M. Barrès est un pèlerin romantique, ou, si l'on veut, un pèlerin passionné. A cette troisième manière du voyage, il a fait toucher successivement sa beauté et ses limites. Un culte ne va pas sans pèlerinages. Il a donné au culte du moi la technique des siens.

Il ne suffit pas de dire qu'il n'est pas un descriptif, il faut

voir comment il échappe au terre à terre, au péril de la description ; ne cherchant pas, comme le descriptif né, à rendre fidèlement ce qu'il a vu, mais à le recréer par les moyens propres de l'art littéraire, avec des allusions qui prennent l'objet de biais, avec des coupes de phrase qui fixent dans la texture même de la page un aspect analogue à l'objet, et qui en sont expressives à la fois parce qu'elles l'évoquent et parce qu'elles ne sont pas lui.

Comme Gautier disait, en bon descriptif : " Je suis un homme pour qui le monde extérieur existe ", M. Barrès dirait volontiers : " Je ne connais de monde extérieur que celui pour lequel j'existe, en lequel j'existe ". Par un démaigrissement patient, il élimine de ses tableaux ce qui donnerait une nature objective et qui se tînt par elle-même. Voici une figure de Tolède.

" Comment rendre les grands mouvements monochromes de cette terre violâtre et ocreuse ? Il faudrait marquer sa couleur et ses courbes, et puis aussi rendre sensibles des parties nourries, pesantes, où nul édifice n'est notable, mais qui précisément ont la beauté des grands espaces pleins en architecture...

" Au centre du tableau, la cathédrale, comme un poids trop lourd, imprime à la montagne une sorte de fléchissement, d'où coule vers le fleuve une traînée de maisons. Mais, sur la droite et sur la gauche, le socle puissant demeure nu et l'on voit son granit sous les décombres qui glissent du faîte.

" Netteté, immobilité, voilà les deux vertus de décor, où San Juan de Los Reyes, né d'un vœu des Rois Catholiques, se tient à la poupe, d'une certaine manière si fière que je lui trouve, sinon la ressemblance, du moins la qualité d'une flamme d'étendard. "

Nous reconnaissons dans les premières lignes un tour qui chez un descriptif serait insupportable, parce qu'il avouerait une défaillance du métier, et parce que nous n'admettons pas qu'un peintre laisse un espace en blanc sous le prétexte que c'était trop difficile. Pourquoi cependant les phrases de *Greco* donnent-elles à notre esprit comme à notre oreille toute satisfaction ? C'est

que le ton s'en tient d'accord avec tout le livre et tout l'auteur, où l'accent n'est presque jamais sur la chose vue, ni même sur le regard qui voit, mais sur l'ardeur qui s'exprime et la passion clairvoyante qui s'efforce. Cette image n'est pas celle d'une toile faite, mais d'un tableau qui se fait, la direction d'un regard qui vibre avec une ligne de la terre. Rien n'est écrit ici pour rendre un paysage, rien n'y sert qu'à exprimer une émotion, et c'est par un choc en retour naturel que l'émotion de l'artiste se transpose en un paysage lui-même ému... Cette manière, on la saisira plus clairement, peut-être, en rapprochant de cette vue de Tolède une vue du Taygète, dans le *Voyage de Sparte*, où toutes les valeurs, parfois les expressions, sont disposées de même :

" Que de force et de grandeur dans les mouvements du Taygète, quand il s'appuie largement sur la plaine conseillère de voluptés, et qu'il se jette par cinq pointes neigeuses dans le ciel ! Nulle hardiesse d'écrivain ne peindra cette épaisseur éclatante et forte, ces couleurs solides, entières, jamais équivoques, ces grandes diversités rudes qui s'étagent avec aisance depuis la zône des orangers jusqu'aux glaces étincelantes. Par quel jet de lyrisme rendre l'esprit qu'exhale cette masse brute. C'est peut-être une puissance analogue qu'a subie ma jeunesse toute neuve, le jour que, rejoignant au Sénat mon maître Leconte de Lisle, je le vis causer avec un petit homme dont je devinai, par un coup dans mon cœur, que c'était Victor Hugo. "

Ce contrôle constant de l'émotion ne donne pas seulement à M. Barrès sa pente de pensée, il engendre, dans sa technique la plus précise, son style.

Comme Greco contre l'éclat et le fini glorieux de ses maîtres vénitiens, l'écrivain tient sa phrase en garde contre une certaine rondeur de nature poétique, oratoire, contre cette musique prévue qui est la raison du vers, et de la prose en tant qu'elle lui ressemble ou le rappelle. Nul ne possède comme lui cette vigueur sèche de poignet qui arrête un mouvement, tire sur le

mors d'une période, nul ne le surpasse dans la maîtrise de la coupe. Flaubert ne voyait rien en littérature au dessus de certaines coupes de Montesquieu et de La Bruyère. Où en eût-il trouvé une plus saisissante que celle de cette phrase, dans *Leurs Figures*, avec tout ce qui tient de rendu entre les deux dernières virgules ? " M. Auguste Burdeau se leva, et livide de son cœur désordonné dont il allait bientôt mourir, il flétrit, au milieu d'une immense émotion, son accusateur. " Dans le tableau de Tolède que je citais, voyez celles-ci.

" Cet entassement grandiose où l'on s'étonne de voir, mêlés aux clochers des églises et aux terrasses des monastères, tant de minarets de mosquées, l'Alcazar le domine." (Page 75.)

" Il faudrait l'âme passionnée d'un Delacroix pour saisir et fixer en une seconde la mutabilité du ciel, du terrain, des édifices, et puis dans son gouffre, le Tage. " (Page 78.)

C'est par les nerfs mêmes de son style, et non seulement par ceux d'un égotisme qu'il diversifie sans le masquer (ou en portant, comme Courier le disait de Chateaubriand, son masque à la main) que M. Barrès demeure à l'opposé de ce qui est description, déploiement, objet.

Et je m'aperçois que j'ai déjà donné quelques unes des raisons pour lesquelles il n'a rien d'un pèlerin classique.

Aussi, laisserai-je les raisons pour prendre un exemple, le plus naturel qui soit, celui du *Voyage de Sparte*, dont la lecture entre les lignes est curieuse. L'auteur fut déçu dans son essai de pèlerinage classique. Il en rapporta peu de " sensations " et dut faire, pour se composer après coup une Grèce utilisable, un merveilleux effort. Il imita alors Simonide et Pindare lorsque la personne d'un athlète ne rendait pas grand'chose sous l'ode qui le chantait, et qu'ils se rabattaient sur la louange de Castor et de Pollux. Castor et Pollux, ce furent d'abord Louis Ménard et l'Arménien Tigrane, et l'on a pu goûter la justesse avec laquelle M. Barrès équilibre au seuil du voyage grec ces deux ailes de Propylées, la mémoire de l'Occident et l'espérance de

l'Orient... Mais à mesure qu'il avançait, ses pages se sont alimentées de nourritures plus détournées, et que ses racines dépaysées allaient chercher plus loin ; la seule Iphigénie dont il veuille se souvenir en Grèce est celle de Gœthe, vue par lui, comme jadis par M. Taine, du Mont Sainte Odile... Et je me suis demandé à quel propos l'assassinat de Capo d'Istria venait s'étirer en pages trop longues... Avec quelle politesse souriante, raffinée, M. Barrès a écarté Athènes et sa déesse municipale ! Quel jeu d'équilibre diplomatique à concilier la déférence d'usage et sa belle sincérité ! " Je vais goûter un plaisir d'art, le plus grand je crois de ma vie " dit-il avant de monter à l'Acropole. Mais il a eu soin de ne pas mettre cette phrase au passé, après sa descente. " La beauté de Phidias s'impose à tous les êtres raisonnables", et il a écrit là dessus un parfait chapitre d'intelligence. L'éloge, qui d'un autre serait décisif, paraît bien maigre et un peu ironique, venant de celui pour qui la beauté propose et exalte des manières de sentir. S'il ne parvient pas à nous donner le change, c'est qu'il ne l'a pas cherché. Mais pourquoi ce pèlerinage classique lui fut-il, non quand il le raconta, (c'est au point de vue de la forme un des chefs d'œuvre d'aujourd'hui) mais quand il le fit, son dernier devoir d'écolier ?

Un autre pèlerin romantique, qui a écrit peut-être le livre-type du genre, et qui l'a semé depuis à une étape dépassée, l'auteur des *Nourritures Terrestres*, dit en parlant de Rome : " J'ai découvert le secret de mon ennui à Rome, c'est que je ne m'y trouve pas intéressant. " Avec sa franchise ordinaire, il mange ici le morceau, je veux dire le pèlerinage classique. Et l'auteur du Culte du Moi, lui, " analysant son désarroi ", se trouve bien moins intéressant sur l'Acropole qu'à la pointe extrême d'Europe ou sur ce plateau de Sion-Vaudémont que, pour bien faire, la tour franque aurait dû lui rendre aux Propylées. Ce n'est pourtant pas sur l'Acropole qu'il a donné le pendant le plus authentiquement romantique au mot que je citais.

Le nid d'aigle de Mycènes ne l'a pas intéressé (d'ailleurs le gardien l'ennuyait, et il ne savait sans doute pas que le mur, à côté de la Porte aux Lions, s'escalade très facilement : j'ai ainsi passé seul, dans l'enceinte cruellement torride, d'admirables journées). Les Mycéniens c'est bien loin... La vraie Mycènes pour un Français c'est le château de Kalavryta... Il y a bien eu la découverte de Schliemann : " J'arrive pour qu'on me dise : M. Schliemann s'est bien amusé. M. Schliemann, soit, mais moi ? Le chercheur emporta la truffe."

Mais moi ? — Le voilà, le mot, — et la dalle qu'il faut soulever pour trouver chez M. Barrès le chemin souterrain, le chemin des racines. Lorsque M. Charles Maurras, dans un article dont on n'a pas perdu le souvenir, analysa le *Romantisme Féminin* d'aujourd'hui, il alla droit à un passage d'un roman de Madame de Noailles, qui est bien typique. Un homme va quitter sa maîtresse, et il emporte pour s'occuper quelques livres : " Vous allez lire tout cela ? — Oui, c'est très intéressant. — Ah ! c'est intéressant ! Et moi, qu'est-ce que j'aurai ? " — A cette logique féminine un homme ne trouvera jamais ce que l'on peut bien répondre et il ne saura que se réfugier dans le silence éternel de M. Bergeret ; mais le mot de M. Barrès — que M. Francis Chevassu appelait à ses débuts " Mademoiselle Renan " — ne nous permet pas de la concevoir, cette logique, comme exclusive à un sexe : c'est plus romantique que féminin. M. Schliemann a emporté la truffe ! Pour se représenter dans toute son étendue délictueuse ce détournement de tubercule, il faut se souvenir que, lorsque le chercheur de truffes, et vous savez qui, en a découvert une, un coup de bâton de son maître l'en écarte; mais, pour ne pas le décourager, on le gratifie, à chaque fois, d'une châtaigne : illustration très claire de la théorie de Marx sur la plus-value capitaliste. Le rôle de l'archéologue (et M. Barrès le laissait entendre, moins la comparaison, à un pensionnaire de l'école d'Athènes) consiste à nous fournir des occasions et des motifs de sentir. Si son plaisir lui

devient une source propre d'activité, s'il nettoie de l'Acropole tour franque et minaret pour mettre de l'ordre dans sa conception professionnelle, (qui n'est autre ici que la conception commune, et, comme dit M. Barrès, l'état de 1900) il usurpe, et de toute la distance qu'il y a d'une châtaigne à une truffe.

Quelle injustice ! Mais injustice qui nuit (et Platon triompherait) à celui là seul qui la commet. M. Barrès a écrit sur *Une Impératrice de la Solitude*, Elisabeth d'Autriche, des pages délicates. Et il s'étonnait qu'un être cultivé, devant une telle existence, pût demeurer insensible à ce charme de ballade allemande et de féerie. L'Achilleion de Corfou m'a fort désenchanté. Néanmoins je souscris et, pour s'émouvoir de cette vie, il n'est pas besoin de porter soi-même une couronne. Mais Henri Schliemann, ce héros naïf du pèlerinage classique, ne doit-il pas bénéficier de ces dispositions ? Son histoire dégage-t-elle moins de poésie, moins de ce charme de ballade allemande ? Dans son autobiographie hâbleuse, il s'est créé une légende (pas plus peut-être que M. Christomanos n'en a fourni une à la mémoire de l'Impératrice), mais avec un sens admirable de la légende. Quelle mine plantureuse d'idéal, que ce négociant soutenu, dans sa chasse aux millions, par sa foi en Homère, par l'espoir de retrouver, sous la terre, Troie !... Quelle confirmation stupéfiante de la foi par la vie, que l'or d'Ilion et de Mycènes jaillissant sous la pioche de ses ouvriers, que ces masques d'or désensevelis dans la ville d'Agamemnon, que toute une Grèce insoupçonnée livrée, par dessous la Grèce classique, à la lampe des chercheurs, tout un pan de l'histoire, une période d'art original et vivace incorporée du coup à la mémoire humaine, et la Providence qui penche ce fruit d'or vers la main, d'abord, de ce Mecklembourgeois, parce qu'ignorant de la science qui doute et de la critique qui dissout, il a gardé sur la lettre de son vieil Homère une certitude, une intacte candeur d'enfant charmé ! M. d'Annunzio, à l'époque où son sens splendide de la beauté connaissait quelque mesure, ne s'y trompa point, et dans la *Ville*

Morte, il sut " s'amuser " (la Muse est là dedans, eût dit Victor Hugo), au moins autant que M. Schliemann.

Son pèlerinage grec conduit M. Barrès vers une Sparte professeur d'énergie, à laquelle Athènes professeur de culture cède le pas, et, par delà, vers une Sparte maîtresse de volupté et de rêverie, celle d'Hélène, l'Hélène du *Second Faust*, à qui la forteresse de Mistra fait aujourd'hui sur la plaine de Sparte sa demeure authentique. Une Sparte composite et précieuse, pareille à ce Glaucus marin encombré de coquillages, qui sortit de la mer pour déclarer l'avenir aux deux amants en route vers Troie, une Sparte qui ressemble comme une sœur alternée d'Orient à la Tolède de *Greco. Les Francs ou le Secret de Sparte*, eût écrit peut-être, du château des Villehardoin et du belvédère de Mistra, Maurice Barrès. Un Grec (puis un Français) à Tolède, des barons francs (puis un prince de l'art français) à Sparte, lui fournissent l'excitation nécessaire pour goûter un pays... Le secret de mon plaisir à Tolède et à Sparte, c'est que je m'y trouve intéressant, — et le voilà, le pèlerinage romantique.

De là une géographie sentimentale, qui toute était déjà dans *Un Homme Libre* (et ce qu'il a ajouté depuis à son œuvre n'a fait qu'amplifier son architecture de début, qu'entourer de chapelles point inattendues les trois nefs du *Culte du Moi*. Pas de veau gras ! disait-il lui-même aux critiques qui se réjouissaient de voir dans *Les Déracinés* un retour de l'enfant prodigue). Le chapitre sur la Lorraine et le chapitre sur Venise s'y balancent et s'y complètent. Il semble que ce soient là la maison de ville et la maison du large, pour un sensitif qui sait construire sa vie, et que l'amour d'une terre natale, le goût d'une auberge de rois, l'un l'autre s'aiguillonnent par le contraste. C'est vrai, un peu... Cependant lisez mieux ces pages : il aime la Lorraine du même fond dont il aime Venise, l'une parce qu'elle est pauvre, " sans éclat, " mais nerveuse et fine et riche de délicates puissances et toute bérénicienne déjà, l'autre parce qu'elle accumule

et mûrit le trésor d'histoire et de beauté anciennes, — toutes deux parce qu'elles feront des instruments magnifiques, l'une comme le mode dorien et l'autre comme le mode ionien de l'exaltation intérieure. Si, à son alchimie savante, la Lorraine fournit une discipline, si, par un prodige de sagacité et de volonté, cet égotiste parvient à tirer, non d'un art factice, mais de son fond le plus authentique, des livres nationaux comme la *Vallée de la Moselle* (je la détache de l'ouvrage manqué qui l'encadre mal), les *Amitiés Françaises*, les *Bastions de l'Est*, c'est un peu que la Venise romantique lui ménage un alibi. Sa discipline n'est pas de ces choses que l'on ne chercherait pas si on ne les avait trouvées, mais de celles que l'on n'aurait pas trouvées si d'abord elles ne vous avaient manqué, que l'on n'aurait pas magnifiquement trouvées si d'abord il ne les avait fallu consciemment créer, — et que l'on n'aurait pas la joie toujours renaissante de recréer, si, comme le berger devenu roi reprend parfois sa houlette et sa cape, on ne savait dans quel chœur d'images les mêler, les dissoudre, les reconnaître et les retrouver.

Je ne reviens pas sur la *Mort de Venise*, ni sur le Conseil des Dix où ce romantique, cette fois avoué de lui-même, nous désigne les neuf portraits de famille qui en attendent là-bas un dixième. Puisque je n'ai sous les yeux que le *Secret de Tolède*, il serait injuste de me rabattre, comme l'auteur en Grèce, sur Castor et Pollux, sur d'autres livres alors que celui-là est fort beau.

Ce livre sur l'Espagne, qu'il nous devait, M. Barrès regrette d'avoir tardé à l'écrire. Devons-nous partager ce regret ? Il y eut chez lui, à l'époque où il donna : *Du Sang, de la Volupté et de la Mort*, un point singulier de maturité précoce, de plénitude parfaite, qu'il a transporté depuis dans d'autres ordres, mais qui, à cette place, entre toutes les formes de son art, me demeure précieuse. Il a loué quelque part les jeunes visages de la Restauration, où l'on sent une âme romantique sous une discipline classique. Dans *Du Sang*, triomphaient à la fois une âme

romantique dont M. Barrès a depuis ramené sous des dehors plus lisses la franchise et la véhémence, et puis un style solidement classique, dont il n'a pas dépassé la belle ampleur, les poumons jeunes, la musique grave. Cette époque d'*Un Amateur d'Ames*, du *Bourgeois de Bruges*, des *Derniers jours du Tasse*, voilà je crois celle qui, par la pleine pâte de sa matière, eût fourni sur l'Espagne un livre parfait.

Le fonds sentimental en eût certes été le même, et *Greco* nous rend ces motifs vivaces qui sont demeurés pour M. Barrès l'ornement et le nerf d'une âme lucidement passionnée, qu'un sens aiguisé des analogies lui fait imaginer comme espagnols, et qui se ramènent à "ce qui est le propre de l'Espagne, la tendance à l'exaltation des sentiments."

Quand il écrivait les vigoureuses scènes parlementaires de *Leurs Figures*, c'est à des sensations espagnoles qu'il demandait cette exaltation des sentiments, qui fait si dramatique dans son livre la journée de M. Jules Delahaye. Quels effets il a su tirer d'une image, celle de la course de taureaux, et comme on sent ici, pour lui, les deux spectacles consubstantiels de la même passion ! Comme, de lui permettre la cruauté, de la lui révéler nécessaire, il sait à l'Espagne un gré de romantique clairvoyant ! C'est d'une histoire espagnole qu'il illustre, dans *Du Sang*, ceci : "Une vraie haine emporte tout ; c'est dans l'âme une reine absolue devant qui disparaissent tous autres sentiments. Et entre toutes les haines, la plus intense, la plus belle, la reine des reines enfin, c'est celle qu'exhalent les guerres civiles et que j'entrevis, en décembre 1892, aux couloirs du Palais-Bourbon." Ensuite, il a trouvé, pour s'émouvoir, des raisons plus fines et plus calmes, et il a mis ses *Amitiés Françaises* sous le patronage d'Antigone, née pour partager l'amitié et non la haine. Au printemps de 1892 il lui plaisait d'imaginer, comme un de ses possibles, une Bérénice de Tolède, plus savoureuse et plus âpre que la Bérénice d'Aigues Mortes. "Au lieu d'être une de celles que goûtent les esprits fatigués, tu aurais été pressée

dans les bras d'hommes passionnés. " Cette Bérénice de Tolède, je l'attendais un peu quand je voyais *Greco* annoncé après *Colette Baudoche*, et je me promettais un beau contraste, une belle courbe d'art, de l'Espagnole à la Messine... Que j'avais tort de les attendre, je l'ai compris en lisant *Greco*, et que *Colette Baudoche* devait me faire pressentir seulement dans *Greco* une musique plus grêle, plus rentrée, plus hésitante que *Du Sang*.

Son livre sur l'Espagne, autrefois, M. Barrès l'eût-il fait tourner autour du Greco ? Je ne crois pas. On dirait qu'il a voulu symboliser dans la peinture de *Greco* sa manière je ne dirai pas nouvelle, mais plus récente, et qu'il y a reconnu les tableaux d'autel qui convenaient à son style, au style de son église. Il le loue " d'éviter le *rondouillard* et de trouver l'expression crue, immédiate, directe. " (p. 48). Et ailleurs " Au milieu d'une tendance générale à l'emphase, voici une pauvre pensée toute nue. On est émerveillé ou bien scandalisé, mais nul ne reste indifférent à cette manière directe. Ainsi réduit à l'essentiel, dégraissé et tout nerveux, un tel art pourrait sembler un peu maigre, un peu maladroit, n'était son état de spasme qui nous surprend et nous ranime. " (p. 140). Et plus précisément encore à la page suivante " Le retour à la sincérité plaît surtout chez un artiste qui connaît tous les raffinements. "

" Greco me donne le secret de Tolède, " tel est le titre du quatrième et dernier chapitre. Puisque M. Barrès le dit, il faut le croire, mais je me plains précisément que sa manière lui fasse garder la moitié de ce secret, en même temps qu'il nous transmet l'autre, où d'ailleurs je reconnais le secret de M. Barrès bien plus que celui de Tolède. Cette manière souple, pressée, en intuitions discontinues qui ont peur d'insister, qui se détournent de toute pente oratoire, cette répugnance à expliquer, à enchaîner, je suis sensible ici à leurs limites, et je trouve, le secret donné, cette Tolède fragmentaire et vague : il me semble voir la main qui se ferme sur ce qu'elle offre, et me fait admirer, en place, les feux de ses bagues.

Je prends au hasard, dans cette dernière partie que je crois la moins réussie: “Acceptons le Greco dans son intégrité, comme un peintre dont le génie c'est de penser à l'espagnole. Nous en avons connu bien d'autres qui pensaient à l'espagnole ! Notre Corneille, par exemple. Corneille et Greco altèrent les rapports réels des choses ! ils sacrifient ceci et cela, en vue d'obtenir un effet plus noble. Et don Quichotte ! Le Chevalier de la triste figure pense à l'espagnole, déforme toutes choses.” (p. 163).

Penser à l'espagnole c'est déformer ? Quelle conclusion hâtive de voyageur, tirée de ce fait que le dessin de Greco est précipité, et qu'il eut du goût pour les ébauches ! Velasquez ne pensa donc pas à l'espagnole ? N'est-on pas frappé au contraire par le réalisme non seulement de l'école Sévillane, mais de cette sculpture étudiée par M. Dieulafoy ? Ne sommes-nous pas au pays des Christs en peau humaine ? Et le roman picaresque ? Sainte Thérèse et Saint Ignace ne demeurent-ils pas, au même titre que le bourguignon Saint Bernard, des types de mystique réaliste, pratique ? (M. Barrès lui-même le rappelle et l'utilise en des pages de *Du Sang*). Et de ce que Corneille comme Victor Hugo a pris l'Espagne pour un décor héroïque, dirons-nous donc qu'il déforme, lui qui est un logicien et qui systématise ? Et n'est-ce pas d'une certaine volonté lucide, cruelle et sèche que M. Barrès lui-même s'est enrichi en Espagne ? N'y apprit-il pas à accepter, sans la raisonner à l'allemande ni la colorer à la vénitienne, sa sensibilité jaillissante et toute nue ? Et, lui qui dénia à Zola la faculté de penser en français, sous couleur de lointaine origine italienne, n'est-il pas amusant de lui voir prendre ces trois exemples de pensée à l'espagnole : un peintre crétois, un tragique normand, et un héros de roman qui, s'il est un déformateur, est observé et construit par un réaliste serré et précis qui est bien, lui, le contraire d'un déformateur, par un Cervantes qui se place devant son héros exactement comme Flaubert devant madame Bovary. Tel est le danger de ces indications par touches, de ces fusées discontinues,

de cette pensée décorative qui n'est pas soutenue par une charpente logique.

Et, l'attention une fois portée sur ce point faible, on se demande s'il ne faut pas, aussi, incriminer un peu, comme une cause, la notion essentielle à l'œuvre de M. Barrès, celle d'une sensibilité originale fixée dans une race. Je ne la discute pas en elle-même, mais simplement au point de vue de sa fécondité en art. Son inconvénient est sa facilité. Quoi de plus simple que de faire intervenir la race comme Bossuet faisait intervenir Dieu, dans des occasions particulières qu'il serait plus fructueux et plus juste de relier à une autre chaîne ? Je ne veux pas revenir ici sur les deux épisodes publiés des *Bastions de l'Est*, où, comme tout grand artiste, M. Barrès ne se sert pas seulement des moyens que lui fournit sa thèse, mais sait les surmonter et les tourner. L'art, dans un roman, dissimule facilement l'artifice, qui, dans un livre comme *Greco*, paraîtra à nu.

Voyez cette page :

" Les grandes rêveries religieuses sont encore l'ordinaire de la vie à Tolède. Chez nous, elles sont retenues et concentrées dans l'âme, ou bien ceux qui les expriment enflent la voix d'une manière pénible. Mais, là-bas, les sentiments de dévotion s'écoulent paisiblement et ne s'étonnent pas d'eux-mêmes. Les Tolédans, agenouillés sur les dalles des églises, passent des heures en face des vérités théologiques aussi volontiers que les Orientaux devant les décorations entre-croisées de leurs murailles. Une simple portière de cuir tombe entre leur plaisir contemplatif et la rue, dont elle n'arrête même pas le bruit. " (Page 165).

Est-ce particulièrement tolédan ? Partout où la religion est incorporée à la vie quotidienne, où elle n'est pas un décor, un accident, une curiosité, elle prend cette forme d'habitude, et M. Barrès pourrait retrouver ou plutôt deviner, à Saint Sulpice et ailleurs, cette même familiarité de dévotion, où je ne discerne que l'accoutumance religieuse attachée à un dogme, et où je n'ai pas besoin d'évoquer une race, un sang. L'Espagne n'a

pas repensé à l'espagnole tout le catholicisme, et le catholicisme pense à la catholique bien des choses espagnoles. Et le catholicisme avec toute religion rentre dans un genre commun que ceux-là qui en sont restés à Taine oublient trop. Mais j'oublie moi-même que chercher ce genre commun ce serait aller contre la raison du voyage, contre la loi d'un genre. On voyage parce qu'on est sensible à ce qui diffère, et d'une terre nouvelle on veut tirer comme explication, avec tout ce qu'elle comporte, un peu de ce qu'elle ne comporte pas.

J'insisterais bien davantage sur ces chicanes si j'écrivais, comme M. Henri Massis, sur la *Pensée de Maurice Barrès*; mais alors je ne demanderais pas mes documents à *Greco*. Je ne demanderais à un tel livre que ce qu'il nous donne, une poésie, et de ces intuitions géniales qui trouvent moyen de dépasser la pensée discursive, non seulement quand elles la méconnaissent, mais quand elles la contrefont. Ainsi, lisez :

« Comme je les aime, ces œuvres mystérieuses des grands artistes devenus vieillards, le *Second Faust* de Gœthe, la *Vie de Rancé* de Châteaubriand et le bruissement des derniers vers d'Hugo, quand ils viennent du large s'épandre sur la grève. Pressés de s'exprimer, dédaigneux de s'expliquer, contractant leurs moyens d'expression comme ils ont resserré leur paraphe, ils arrivent au poids, à la concision des énigmes et des épitaphes. Leurs sens demi-usés les laissent-ils à l'écart, en marge de l'univers ? Ils nous semblent détachés de tous les dehors, solitaires au milieu de leurs expériences qu'ils transforment en sagesse lyrique. Et le chef-d'œuvre du Greco selon mon cœur, la fleur de sa vie surnaturelle, c'est justement le dernier tableau qu'il a peint, sa *Pentecôte* que l'on voit au musée de Madrid. » (Page 154).

Si vous rappelez avec précision ces œuvres dans votre esprit, (ces derniers vers d'Hugo sont, je pense, la *Pitié Suprême*, l'*Ane*, et certaines pièces posthumes mal datées) vous direz : Mais c'est le contraire ! Le dessin de ces vieillards s'alourdit,

ils cherchent, ils répètent, le tour marche sans rien modeler. Vous le direz, et c'est vrai, et que m'importe ici ? Je suis sensible seulement à une certaine vision de la vieillesse, telle que le maître de cette admirable page l'a imposée à son art, ou telle que son art la lui a imposée. Je ne discute pas plus la ressemblance ici que le costume des personnages dans une toile de Véronèse. Je vois seulement ceci que M. Barrès évoque sous ces noms la vieillesse même de sa sensibilité et de son style, telles qu'il les prévoit, telles qu'il les aimera et les fera aimer à vos fils, avenir qu'il esquisse d'après un présent, d'après cette courbe de condensation progressive que sa manière, ou plutôt une de ses manières, a suivie depuis *Bérénice* et *Du Sang*. Il lit comme il voyage, en pèlerin romantique et passionné de lui-même, ce qui est son devoir d'écrivain. Une Pentecôte, des langues de feu discontinues, fòyer d'une parole et d'une musique qui *sont* plutôt qu'elles ne s'épanchent n'est-ce pas ainsi que, d'après les dernières pages des *Amitiés Françaises*, d'après le *Cheval ailé sur l'Acrocorinthe*, vous imaginez son dernier livre, son testament ?

ALBERT THIBAUDET.

LES ROMANS

Le Docteur Lerne, sous-dieu (Mercure de France.). Le Péril Bleu (Louis Michaud), par *Maurice Renard.*

Le Docteur Lerne et *Le Péril Bleu* appartiennent à cette catégorie d'histoires extraordinaires auxquelles J. H. Rosny, chez nous, attacha son nom, et que M. Wells, en Angleterre, illustra sous le vocable d'*Anticipations*.

Une fable, établie sur des données scientifiques, tend essentiellement à relier l'invention à l'expérience, l'impossible au possible. " Quel homme pourrait savoir ce qui est impossible ? — et ce qui est naturel ? " prononce un des personnages du *Péril Bleu*. Le rôle de l'anticipateur, c'est de rendre le fantastique vraisemblable, de conditionner le merveilleux, de le dégrader jusqu'à nous par un enchainement ininterrompu de causes et d'effets. Ce " merveilleux scientifique " dont M. Maurice Renard, après de grands devanciers, se réclame, enveloppe la série illimitée des phénomènes dans la notion de *réalité*. Il s'oppose donc au pur concept du merveilleux. Autant dire qu'il le supprime. Car il dépossède de leur prestige les puissances féeriques que les vieux poètes voilaient aux yeux humains ; il prétend transformer en émotions positives d'anciennes angoisses poétiques.

Dans le domaine des faits, l'anticipateur n'invente pas. Il induit et déduit, exagère, grossit, déforme. L'observation scientifique lui fournit les germes que son imagination *force* en serre chaude, et porte à leur développement le plus excentrique. Dans *Le Docteur Lerne* (au Chapitre X en particulier), décrivant les recherches du monstrueux savant sur " l'interversion des per-

sonnalités humaines, " M. Maurice Renard prend le plus grand soin de donner pour justification de ses hypothèses romanesques tout un répertoire d'expériences enregistrées. Plus son information est nourrie, sa logique serrée, plus sa fable devient troublante. Il s'agit d'anéantir jusqu'aux dernières traces d'une délimitation entre le connu et l'inconnu, — et que l'étonnement nous saisisse au cœur même de notre créance.

Mais le progrès des sciences marche, au temps où nous sommes, d'un si furieux train, qu'il faut à l'esprit littéraire un élan bien formidable pour le distancer. Ses réalisations pratiques suivent de trop près la spéculation, elles sont trop nombreuses et trop surprenantes pour laisser à l'imagination du romancier une carrière vaste, un champ tout à fait inexploré. Où qu'il s'aventure, celui-ci risque fort d'avoir été précédé par la rêverie de son lecteur. La fantaisie la moins cultivée préoccupe, aujourd'hui, l'avenir de la science. C'est la pente la plus banale des esprits que celle d'une croyance presque sans bornes aux créations futures de la mécanique ou de la chimie. Habitués comme nous le sommes à des réalités si voisines de la chimère, nous ne consentirons guère à nous laisser intéresser, émouvoir par une construction chimérique basée sur ces mêmes réalités, à moins qu'elle ne soit vertigineuse. Une " anticipation, " qui n'est point géniale, passera pour un amusement assez puéril. Et c'est la tare d'un grand nombre de ces romans dits " scientifiques " qu'ils nous paraissent inspirés, la plus souvent, d'une " actualité " un peu froide et déjà vulgarisée par la lecture des journaux.

Je doute, au surplus, que les plus subtiles, les plus audacieuses des divagations futuristes soient jamais la source d'aventures plus passionnantes que celles de Sindbad le Marin, ou celles du divin Ulysse " qui, en son âme, avait subi des maux innombrables, dans les combats des hommes et sur les mers dangereuses ". D'où viendra donc au conteur moderne, qui se croit en possession d'une matière absolument neuve, l'incomparable étrangeté de son récit ? Machines pour machines, celles de la

fable valaient bien, pour l'usage qu'on en fait dans un roman, les dernières inventions de nos ingénieurs. Et la mécanique d'aujourd'hui n'a rien produit, je pense, qui fasse oublier ce mobile réseau dont Vulcain, à la grande hilarité des immortels, sut emprisonner son épouse adultère. Les aéroplanes perfectionnés que M. Maurice Renard met en scène dans *le Péril Bleu*, ou le dirigeable invisible qui voiture par les airs ses farouches *Sarvants*, n'ont pas de vertu plus singulière qu'on n'en voyait à ces tapis volants, capables de porter, avec la rapidité de l'éclair, les héros des *Mille et Une Nuits* au lieu de leur désir... Est-ce que, sur le chemin de sa découverte, l'anticipateur va rencontrer des conjonctures sans précédent, des épisodes dramatiques sans nul équivalent dans l'expérience humaine ? Le docteur Lerne échangeant la cervelle de Doniphan Mac-Bell contre celle de sa chienne Nelly, ou bien enfermant l'intelligence et les sentiments de son neveu Nicolas Vermont dans la boîte cranienne du taureau Jupiter, — qu'est-ce d'autre et de plus que l'opération magique pratiquée par Circé sur les compagnons d'Ulysse ? " Et ils avaient la tête, la voix, le corps et les soies du porc, mais leur esprit était le même qu'auparavant "... Ailleurs, Nicolas Vermont, cherchant à dépister les secrets de son oncle, s'égare dans la serre où le docteur Lerne s'essaie à greffer entre eux les animaux supérieurs et les plantes ; et le voici devant un bosquet d'arbustes vivants : " D'abord ils n'avaient pas remué, et nul vent ne souffla, j'en suis certain ; et puis, quand ils s'agitèrent, ce fut dans tous les sens. Leurs palmes se balancèrent très doucement... il me sembla même entendre... mais je ne le jurerais pas. — Oui, les arbres se balançaient en se rapprochant à toutes les oscillations, et soudain ils s'agrippèrent l'un l'autre de toutes leurs mains aux doigts verts, et s'étreignirent convulsivement, rageurs ou tendres, pour la bataille ou l'amour, que sais-je ? c'est le même geste, brutal toujours. " Or, en lisant ces lignes de M. Maurice Renard, nous nous rappelons ce que Dante raconte : qu'il se perdit

avec l'ombre de Virgile dans une forêt infernale aux arbres humains ; et ceux-ci se tordaient, s'enlaçaient, se contorsionnaient hideusement. Lorsque Dante brisa l'une des branches vivantes, le sang jaillit du tronçon et l'âme de ce corps damné se plaignit et gémit longuement...

Non, ce n'est pas dans un agencement, dans une accumulation de faits anormaux ; ce n'est pas dans le spectacle d'une réalité évoluée, d'un monde transformé, que l'anticipateur trouvera l'insolite beauté qn'il poursuit. En bornant sa recherche à l'affabulation matérielle — si ingénieuse et raffinée que soit l'induction qui la lui dicte — en surenchérissant sur les motifs extérieurs d'étonnement, il ne fera que transposer, dans l'ordre des causalités tangibles, tels ou tels formes et symboles du merveilleux mythologique.

Mais ce merveilleux mythologique n'entretenait avec l'homme que des rapports éphémères et fortuits. Il concernait sa destinée future plus qu'il n'intéressait sa condition présente. Et, s'il troublait l'ordre terrestre, par des interventions répétées, il n'en altérait pas le cours normal. Enfin, il pouvait être, dans une certaine mesure, conjuré par des pratiques pieuses, éludé par la force d'âme ou par l'incroyance.

Le merveilleux scientifique, au contraire, nous fait assister à l'avènement d'un ordre nouveau, décisif, durable, inéluctable. Ce n'est plus l'étoffe dont les songes sont faits ; c'est le tissu même du réel. Il émane de l'homme. Il est en relation vitale avec lui. Il modifiera profondément sa nature.

Voici donc le point où l'anticipation prend sa tournure et reçoit sa qualité romanesque. Un *pathétique neuf* naîtra des réactions d'un homme nouveau en présence de phénomènes inconnus. Comment se fera, pour l'homme, le passage d'aujourd'hui à demain ; de quelle manière s'effectuera son adaptation à des conditions inédites d'existence : tel est le sujet où s'engage, bon gré mal gré, un romancier comme H. G. Wells ou M. Maurice Renard. La fantaisie de leur point de vue, la

vigueur de leur intuition, l'originalité de leur péripétie nous captiveront dans la mesure où elles servent et guident *un pressentiment psychologique*.

Cette liaison féconde du roman psychologique avec le roman d'aventures à merveilleux scientifique ; cette main-mise hardie sur le vaste *champ romanesque* qu'offre au créateur de caractères toute forme du roman-feuilleton, — il faut avouer que M. Maurice Renard ne l'a point réalisée. Il accumule les épisodes, sans parvenir à nouer une situation tragique, à susciter des âmes capables de refléter le drame, d'en prendre conscience, de s'y mêler activement, d'y risquer un gros enjeu. A maintes reprises, dans le *Péril Bleu*, l'auteur semble avoir entrevu son sujet, mais il passe outre. Et quand, décrivant les ravages exercés par les Sarvants sur Mistraël, il écrit (p. 116) : " Le moyen âge revivait. Les légendes glissaient d'âtre en âtre. Certaines oubliées depuis des siècles, ressuscitaient on ne sait comment. Elles s'étaient infiltrées jusqu'à Mistraël, et mêlaient leurs chimères aux logiques des raisonneurs, " nous ne pouvons nous empêcher de penser que c'est là précisément l'indication de ce qu'il aurait fallu développer... L'exemple du *Docteur Lerne* est encore plus frappant. Le but poursuivi par le savant, c'est : l'échange des personnalités sans échange des cerveaux. Ses expériences l'amènent à cette première certitude : que le cerveau humain se décharge presque totalement dans une plante. Dès lors, nous le voyons céder de plus en plus fréquemment, de plus en plus avidement, à la curiosité, à la passion de se dépersonnaliser, dût-il courir le risque de passer tout entier dans l'objet de sa contemplation, de s'échapper de lui-même définitivement, de perdre sans retour son identité. Il semble que l'auteur tienne là un thème psychologique inexploité, et susceptible d'engendrer quelque situation d'un pathétique humain. On songe aux conclusions qu'eût tirées des mêmes prémisses un Edgar Poë. M. Maurice Renard, lui, se détourne de l'analyse intime pour donner ses préférences à l'anecdote

pittoresque, à l'effet le plus sensationnel. Tout son livre aboutit à cette médiocre farce : l'âme de Lerne se déchargeant dans le mécanisme d'une voiture automobile, laquelle réagit désormais spontanément, à la façon d'un animal doué d'instinct, d'intelligence et de volonté !

Quelles que soient, cependant, leurs lacunes et leurs insuffisances, on ne lit pas sans plaisir les deux volumes abondants de M. Maurice Renard. Ils nous agitent l'esprit. Ils donnent le branle à l'imagination. Même s'ils manquent le but, ils ont pour eux ce charme et cette vertu, auxquels je ne puis rester insensible, de s'efforcer à l'*invention*...

*
* *

Est-il rien de plus beau qu'une histoire inventée ? rien de comparable au don merveilleux du conteur arabe ? rien de plus ému, de plus exalté, de plus libre que l'attente où nous tient suspendus un long récit bien composé ?

Ceux-là me comprendront qui connaissent la passion de lire, et cherchent dans la lecture un prolongement de leur propre existence ; ceux qui, détachés d'eux-mêmes, ont suivi les héros des romans, s'engageant avec eux dans toutes leurs erreurs, parmi leurs diverses amours et leurs variables fortunes ; ceux qui trouvèrent aux livres cette vertu de *changer la vie*, dont parle Rimbaud. Perfide comme le goût des voyages, il est sans doute corrupteur, mais non point frivole à mes yeux, — peut-être le moins frivole de tous — cet appétit des hommes pour des récits où l'homme est révélé, selon toutes les disponibilités de sa nature incertaine, et dans toutes les postures, au contact d'événements imprévus et sans nombre ; où la vie est feinte plus vivace, plus copieuse, plus étrange que ne l'avaient rêvée des cœurs paisibles. Dans l'attention qu'elle prête au récit, l'âme se dilate et se multiplie. Elle a déjà découvert et fait siens mille sentiments, mille actions, mille aventures. Mais elle se prépare à l'accueil de cette chose qui n'a pas été dite, qu'elle

ne connaît pas encore, qui tout à l'heure arrivera et qui sera la plus surprenante, la plus enivrante de toutes, parce qu'elle s'ajoute, la dernière, à la somme du possible...



Une imagination pure, et qui prend sur le monde la plus large ouverture, n'est pas aujourd'hui sans exciter quelque dédain. L'invention gratuite déconsidère le dramaturge ou le romancier qui s'y adonne. Au titre de *drame* ou de *roman* il faut joindre l'épithète par où s'accuse une intention précise de l'auteur. Et ceux qui font simplement profession d'imaginer des histoires pour le plaisir d'autrui sont, en général, de grossiers esprits dont la visée ne va pas au-delà de capter, par les plus basses flatteries, la faveur du commun.

Dans les comédies et les drames qu'on nous donne pour “ littéraires ”, et qui s'adressent au public “ cultivé ”, la véritable *création* fait à peu près défaut. Le “ sujet ” étant considéré comme chose vulgaire, seul le développement — entendez : la *théorie* dont le drame lui-même n'est que le prétexte — importe. Ce ne sont qu'analyses plus ou moins ingénieuses et subtiles, qu'explications, commentaires, conversations... Un minimum d'action semble être ici recherché comme le comble de l'art. Nulle péripétie ne vient saisir les personnages, les porter plus loin qu'eux-mêmes et que ces deux ou trois sentiments qu'ils ressassent et dont ils s'amusent. Rien d'implacable ne les menace. Le drame n'exerce par son droit sur les caractères; il ne reçoit pas d'eux sa puissance. Des éléments humains, pour ainsi dire en suspension, ne parviennent pas à se cristalliser en caractères. Ce qui leur manque, c'est un choc, par quoi les événements fécondent la puissance humaine : c'est l'attouchement de l'imagination créatrice. Tout s'oppose au drame et l'ajourne. Les personnages, qu'on y voudrait embauchés, ne pouvant pas le supporter, s'y dérobent, et l'éludent pas des raisons. Ils n'ont une apparence de réalité qu'en deçà de la vie. S'ils risquent un

acte, ils se décomposent. A peine ont-ils enté sur leurs discours un pauvre geste, les voici qui s'étonnent d'une telle audace, et longuement s'émerveillent de se trouver vivants. Personnages enfermés, sans expérience et sans contact avec le monde ; personnages d'une si petite capacité que le peu qu'ils contiennent de vie aussitôt leur remonte aux lèvres, se dépense sans avoir mûri, les quitte sans avoir servi. Drames sans élan, ni liberté...



Le mot *drame*, en lui-même, exprime quelque chose, qui est : action. Il nous aide à saisir l'essence, à fixer les limites du genre auquel il s'attache. Le mot *roman* désigne simplement : ce qui est écrit en langue romane. Et le temps et l'usage n'ont pas fait ce terme moins vague. [1]

Pourtant (il se peut bien que je me trompe, car mon érudition n'est pas grande), je ne crois point déraisonnable de rapprocher primitivement l'une de l'autre la notion du roman et celle d'un grand intérêt — de curiosité, d'émotion, d'admiration — provoqué, prolongé, renouvelé chez l'auditeur. L'époque où le roman naît est celle où le trouvère, ayant à divertir par ses récits des grands seigneurs blasés sur la tradition, altère les chansons de gestes en y introduisant des variantes et des additions que lui dicte sa fantaisie. Si l'on m'accorde ce point, je vois dans le roman à son origine un ample ouvrage, recevant son élan de la réalité et son charme de l'invention, ayant cette variété, cette abondance, ce foisonnement qu'il a lontemps retenus dans toutes les littératures, et que l'on voit encore aux

[1] Le mot *Nouvelle*, par quoi les Anglais désignent tout roman et les Français une " sorte de roman très court ", est déjà plus explicite. Littré définit la nouvelle " *un récit d'aventures intéressantes ou amusantes.* " Et il n'est pas sans intérêt de rappeler ici le sens premier du mot, son sens général, qui est : " le premier avis que l'on reçoit d'une chose, renseignement sur quelque chose de lointain, de caché, d'ignoré. "

productions populaires de nos jours. Le vieux roman mettait en scène des héros nombreux et de grande envergure. Un monde à leur taille s'ouvrait devant eux, plein de promesses à leurs convoitises, d'embûches à leur intrépidité, se proposant à leurs travaux, s'opposant à leurs entreprises. Ils y trouvaient de belles aventures.

Ce mot d' " aventures " enchante encore bien des esprits. Et puisque, tout à l'heure, j'ai parlé du drame, je dirai que ce mot d'*aventure* s'oppose assez bien à celui de *drame*. Il est doué, lui aussi, d'un grand sens, d'un sens révélateur. Il contient, peut-être, une esthétique du roman. De même que les idées d'action progressive et logique, de rapidité, de relief, d'économie et de limitation des moyens, se groupent naturellement autour de la forme dramatique ; ainsi la forme romanesque revendique pour siens le caprice, la profusion, le détour et *la longueur*. Et le mode de composition qu'elle admet — multiforme, ramifiée, souple comme l'onde musicale, et n'ayant en nul point son lieu de naissance et de ralliement — achève de l'opposer, non seulement au drame, mais à toutes les formes de récits qu'on nous donne aujourd'hui pour romans : contes, études, monographies, confessions, analyses, thèses, démonstrations, ou ce que Boileau, dans une lettre à Perrault, appelait déjà : poèmes en prose. Enfin, que le roman soit surtout propre à représenter *des aventures*, c'est ce que j'entends insinuer...

Je ne fais pas du roman d'aventures une variété, une spécialisation du genre romanesque ; je voudrais y voir le type même du roman, avec tous ses attributs et toutes ses puissances. Dans l'aptitude à narrer de longue haleine des aventures, je reconnais la *disposition romanesque* par excellence. C'est cette disposition qui m'intéresse avant tout : l'attitude, la posture du romancier devant sa matière, sans préjuger de la nature ni de la qualité de cette matière.

Ce qu'il y a d'admirable et de vraiment fécond dans le

roman que j'appelle, au sens le plus large et le plus poétique, roman d'aventures, c'est que *tout peut y arriver*. Tout ce que recèle l'inconnu peut y venir au contact d'une expérience humaine. Il utilise tout l'homme, et ne limite aucunement le jeu du possible. Il est le véritable instrument d'exploration et de découverte. Cette ardeur de l'imagination, cette soif du réel, ce culte de l'exubérance humaine, enfin cet amour aventureux du monde et de la vie, — ce sont autant de noms dont il faut baptiser le plus beau mouvement de l'esprit, celui qui nous porte à la rencontre et nous met dans la possession tremblante d'une vérité héroïque.

Mais, l'aventure, n'est-ce pas : *ce qui advient par cas fortuit ?* Toute une esthétique de l'illogique et de l'inconditionné va donc en découler. Certes, je vois bien jusqu'où m'entraîne mon propos. Et j'irai jusque-là. J'accueillerai, dans le roman, même le hasard. Il est ennemi du drame, dont il altère les proportions trop pures et rompt l'équilibre trop altier. Mais le roman, par mille articulations, se prête à tous les chocs. Et l'accident ne fait qu'y provoquer de nouveaux jaillissements. Oui, j'admettrai que des rencontres fortuites, des interventions presque surnaturelles, de tout ce que le vulgaire nomme "invraisemblance", quelque profonde nouveauté psychologique puisse surgir. La poussée du grand roman ne s'arrête pas aux limites du fantastique. Il tient compte de tout et ne rend compte de rien. Aspirant à la connaissance, il laisse, entre le monde et nous, une marge de mystère. Soutenant avec la création, qui pour lui n'a rien d'expliqué, un véritable démêlé, toutes les sortes d'intuitions et d'hypothèses lui sont permises. Il est pénétré de ce sens du merveilleux qui, seul, porte la réalité au degré de fiction où elle devient romanesque.

JACQUES COPEAU.

LE THÉATRE

LE MÉNAGE DE MOLIÈRE de *M. Maurice Donnay* (Comédie Française). — TROÏLUS ET CRESSIDA de *Shakespeare* (Odéon).

On a dit des cinq actes du *Ménage de Molière* que c'étaient cinq *à propos*, et les admirateurs de la pièce ont jeté des cris indignés. Il n'y avait cependant pas lieu de tant s'offusquer d'un terme qui n'implique pas forcément le dédain et qui désigne avec précision cette sorte de pièce agréable dont le principal rôle est *emprunté* à un grand personnage historique. La figure de Molière est trop populaire, le peu d'anecdotes et de documents que nous possédons a fait les frais de trop de commentaires, de livres et de pièces, pour qu'on y puisse aisément trouver la matière d'une libre invention dramatique. Ou bien l'auteur est forcé de définir son personnage par ces traits et ces anecdotes que nous connaissons tous et qui ne nous ménagent plus aucune surprise ; ou bien il le suppose connu, et du coup il exclut de sa pièce le mobile central, l'âme agissante, de sorte que nous n'assistons plus qu'à une action dont le héros demeure à proprement parler absent. Le plus souvent, l'activité du spectateur consistera non pas à découvrir un personnage, mais à déterminer si le portrait qu'on lui présente ressemble ou non à celui qu'il a vu par ailleurs. Il n'éprouvera de joie que s'il reconnaît les traits qu'il s'était figurés ou s'il peut les parfaire sans les violenter.

En choisissant son sujet, M. Donnay s'est mis en quelque sorte sur le même pied que l'auteur d'un mystère religieux. Même servitude à l'égard de ses personnages et même gêne en face d'un sujet dont les ressorts sont d'un ordre surnaturel. Car

de même que l'intervention divine dans une action humaine nous semble destructrice de l'équilibre dramatique, de même celle du génie rompt toutes les lois de la psychologie de théâtre. On ne *représente* pas à la scène le génie ; on ne peut qu'y faire allusion. L'homme de génie ne saurait être le héros d'un drame ; il ne peut l'habiter ; il n'y paraît, si l'on peut dire, qu'en visiteur. La pièce n'est pas à sa mesure ; il peut se passer d'elle ; elle n'est pas faite pour lui, mais *à propos* de lui.

M. Donnay l'a bien senti et n'a pas tenté de dresser devant nous un portrait en pied de Molière. Il a choisi, dans la vie du poète, ce qui relève le moins directement du génie. L'histoire du mariage de Molière a plus d'un point commun avec l'histoire de bien d'autres mariages. En isolant, dans une période de onze années, six épisodes, on pouvait trouver assez de sentiments courants pour toucher le spectateur dans sa vie personnelle. Que Molière amoureux brave une ancienne maîtresse pour épouser sa fille ; qu'il surprenne sa jeune femme en conversation galante dans les jardins de Versailles ; que dans les combles du château il éclate en reproches violents ; que plus tard, l'empêchant de travailler, son impuissante jalousie le maintienne humilié derrière la fenêtre d'où il guette le retour d'Armande ; que dans le foyer du Palais-Royal, tandis qu'on joue les *Fourberies*, résigné et brisé, il affecte l'indifférence ; qu'enfin près du lit où agonise Madeleine Béjart, il se prête à une de ces fragiles réconciliations auxquelles on ne peut espérer de lendemain : rien dans tout cela qui ne soit d'ordre quotidien, rien qui nécessite la présence d'un homme exceptionnel ou qui la révèle. Rotrou pourrait remplacer Molière, la pièce n'en souffrirait pas. Je crois même qu'elle serait meilleure. Quand Banville met en scène Florise et Alexandre Hardy, il y a entre les personnages et l'aventure dramatique une proportion parfaite. Hardy peut tenir dans le cadre ; Molière, lui, ne le peut pas.

Evidemment il nous est possible, pendant un quart d'heure, d'imaginer Molière amoureux ou jaloux comme tout le monde.

Nous pourrions même ressentir une émotion assez forte à constater combien la grandeur de l'homme est peu de chose en regard des instincts élémentaires. Mais à mesure que les tableaux succèdent aux tableaux, notre gêne grandit. Il nous manque quelque chose. Nous ne pouvons admettre que tant de fois de suite, Molière paraisse devant nous en laissant son génie dans la coulisse. Non, ce n'est pas Molière qui pouvait aimer de la sorte. Cette jalousie dont on a voulu faire un des traits saillants de sa biographie et une des explications de son œuvre, est-il certain, est-il probable qu'elle ait occupé une si grande place dans sa vie ? L'imagination des commentateurs n'a-t-elle point cédé à un besoin d'amplification romanesque ? Nous nous figurons malaisément un grand homme subjugué si longtemps par un sentiment d'ordre tout négatif. On ne voit pas que dans son œuvre, Molière ait apporté à l'analyse des sentiments amoureux cette acuité et cette amertume où se reconnaîtrait un homme dont le cœur aurait été particulièrement blessé. Ses comédies ne font pas à l'amour une place plus grande que les lois du théâtre ne l'exigeaient. On n'imagine guère ce grand réaliste s'attardant et se complaisant à un sentiment fait pour les trois quarts d'illusion volontaire. Molière avait bien trop d'observation pour ne pas savoir ce que valait au juste une Armande Béjart. Même en tenant compte d'un désir obstiné des sens, même en n'oubliant pas les crises que ravive la vie en commun et le prestige que garde aux yeux de l'auteur dramatique la grande comédienne, on ne saurait supposer un Molière concentré onze années sur une même passion. La vie l'intéressait trop pour cela, et son cœur même devait lui être un trop attirant spectacle. Je veux bien qu'il ait été torturé par la présence d'Armande, mais je ne consens point qu'il ait été vaincu par elle. Alceste a bien fini par se reprendre. Et puis le *Misanthrope* n'est pas tout Molière ! *Don Juan* est-il donc une pièce de moindre envergure ? Un Molière n'est pas gibier de coquette.

M. Donnay s'en est tenu à la tradition. Il l'a fait avec tact, c'est-à-dire qu'il n'a pas poussé au romantisme et à l'éloquence les sentiments qu'il prête à Molière. Il y a même introduit des nuances qui nous paraissent timides, mais qui sont peut-être neuves chez les Molières qu'on nous a représentés jusqu'ici. La pièce entière marque un souci de discrétion et de respect ; le goût en est sûr, l'érudition consciencieuse. L'ensemble est terne ; il l'est d'inspiration et de parti pris, car cet alexandrin religieusement calqué sur celui de *Tartufe* ou de l'*Ecole des Femmes* interdisait, par son anachronisme même, tout frémissement, tout imprévu, toute acuité. On ne peut qu'admirer un si patient effort ; mais on sent aussitôt s'évanouir cette curiosité émue, cette avide attente que provoque le seul nom de Molière.

Ce je ne sais quoi que je voudrais connaître et qui devait former le plus intime de cette nature admirable, cette complexité d'un homme qui a connu les sociétés les plus diverses et les fortunes les plus opposées, tout cela ne peut s'exprimer en des vers sagement pastichés. Ce qui pouvait s'en dire en alexandrins, Molière l'a mis lui-même dans ses pièces. Ce que nous souhaiterions passionnément savoir, c'est ce qu'il n'a pas dit, soit qu'il ne l'ait pas voulu, soit que son art ne lui en ait pas offert l'occasion. Nous ne possédons rien des propos de Molière. Il n'est pas certain que sa conversation fût brillante ; il se peut qu'elle ait été gauche et avare de confidences ; mais à coup sûr elle devait abonder en mots drus, en jugements hardis ; on devait y saisir quelque chose de cette observation de la vie et de cette connaissance des hommes qui rayonnent dans chaque comédie, du *Dépit Amoureux* au *Malade*. Voilà ce que nous voudrions retrouver. L'ambition de M. Donnay ne visait pas si loin, et nous ne sommes pas en droit de lui en tenir rigueur. Il y a dans sa pièce d'agréables et gracieux épisodes. J'aime fort l'histoire du vieux Corneille qui malgré ses cheveux blancs, s'éprend comme les autres de la coquette Armande.

Celle-ci, importunée, lui fait croire que Molière est jaloux de lui. Le pauvre homme en est atterré ; mais se rappelant qu'il est l'auteur de *Polyeucte*, il fait violence à son vieux cœur et se pliant à la loi de l'honneur, il va promettre à Molière ahuri de ne plus lui donner sujet d'ombrage. On retrouve dans de tels traits, toutes les qualités de grâce et de délicatesse que l'on aime chez M. Donnay.



En vain le public se plaint : il a le théâtre qu'il mérite. On l'entend déplorer la pénurie de pièces intéressantes et la monotonie des programmes. Ce n'est là qu'affectation et que bavardage ; car dès qu'on lui demande, fût-ce de la simple curiosité pour une tentative intéressante, il n'essaie même pas de faire illusion sur son apathie. La pièce est jouée devant des fauteuils vides et disparaît après trois représentations. Les spectateurs sont las des sujets qu'on leur rabâche depuis quinze ans, c'est entendu ; mais ce qu'ils souhaitent, ce ne sont pas des pièces meilleures, ce sont simplement des pièces différentes, d'autres épices maintenant que celles-ci les écœurent. Quand donc le public qui se dit cultivé comprendra-t-il qu'il ne peut se laver les mains de ce qui se passe au théâtre, que la vie spirituelle du pays y est engagée, qu'il y va non seulement de son prestige et de sa dignité, mais de cette atmosphère générale qui, en France, est riche, délicate et savoureuse, mais qui pourrait bien quelque jour se trouver inopinément appauvrie.

Nous ne parlons pas cette fois d'Ibsen, mais de Shakespeare. L'Odéon nous offrait, monté avec grand soin, l'exquis *Troïlus et Cressida*. Ce n'était même pas une de ces œuvres qu'on peut affecter de savoir par cœur, *Hamlet* ou *Othello*. Non, c'était une pièce unique en son genre, où l'esprit satirique et la poésie se marient de la façon la plus délicate et la plus hardie, une pièce dont les pédants se sont offusqués, tant elle est vivante et libre, une pièce de Shakespeare inédite ou

presque au théâtre, et dont la force scénique a surpris ceux mêmes qui l'avaient le mieux lue.

Nul genre n'est plus stérile et lassant que la parodie. Le rire y est forcé et je ne sais quelle impression honteuse l'accompagne. On donne en quelque sorte son consentement à la salissure d'œuvres et de sentiments qu'on admire. Un Scarron, un Meilhac-et-Halévy sont trop souvent des calomniateurs qui supposent partout la bassesse. Rien de tel chez le Molière d'*Amphitryon* ou chez le Shakespeare de *Troïlus*. Si ces poètes s'amusent à ramener quelque demi-dieu aux mesures de l'humanité, ce n'est pas pour l'avilir, c'est avec une amitié familière et, si l'on peut dire, dans l'intérêt même du personnage. Le recul et la majesté de l'épopée ont doté les héros légendaires d'une solennité un peu distante qui fait que nous nous en approchons comme de personnes royales avec lesquelles la familiarité n'est pas de mise. Shakespeare nous rappelle que ce sont des hommes. Il lui arrive de nous enlever nos illusions un peu brutalement, mais jamais assez pour nous faire mépriser le personnage qu'il nous présente. Je ne sais pas, en fin de compte, si je ne préfère pas son Nestor qui radote en se caressant la barbe, à celui qu'on nous enseignait à vénérer en classe. Il est moins ennuyeux à coup sûr. Mais la satire fût-elle rude et sans merci, jamais la pièce n'est amère, tant elle est pénétrée de poésie. La figure de la perfide Cressida est tracée avec une délicatesse qu'on ne retrouve pas chez bien des héroïnes de pièces plus illustres ; et celle d'Hélène, bien qu'elle ne remplisse qu'une scène, est d'un enjouement voluptueux qui jette une sorte de langueur sur la pièce entière.

On n'insistera jamais assez sur ce miracle de l'imagination chez Shakespeare : les personnages, même épisodiques, apparaissent tout chargés de leur passé, et d'une vie plus riche que logiquement l'action dramatique ne l'eût exigé. L'auteur semble les avoir connus. Ce sont de ses amis auxquels il ne peut dans sa pièce distribuer que des rôles secondaires, mais

qui valent mieux que cela et sur lesquels il sait une foule de choses dont il ne lui convient pas de nous parler pour cette fois. De là cette impression d'abondance, et cette action directe d'homme à homme qu'a le personnage fictif sur le spectateur.

M. Antoine a monté la pièce presque intégralement. Il a reculé devant les scènes de la fin, devant le lâche meurtre d'Hector par Achille. Peut-être bien le public n'en eût-il pas toléré la hardiesse. Quatre siècles sont écoulés et cette pièce a gardé tant de force qu'on n'ose encore la jouer tout entière. Y a-t-il une plus haute démonstration du génie ?

JEAN SCHLUMBERGER.

D'une lettre que m'écrit M. Hamon, le traducteur de Bernard Shaw, j'extrais les lignes suivantes :

" Vous demandez ce que signifie *traduction faite sur l'instance de l'auteur*. Cela signifie simplement que c'est Bernard Shaw qui nous a demandé de traduire ses œuvres. C'est lui qui tient à cette formule, parce qu'il tient à endosser la responsabilité de nous avoir choisis comme traducteurs...

C'est lui qui a bâti le château de Chenonceaux pour Rockfeller. Cette altération du texte est de Bernard Shaw lui-même. Il revoit la traduction française et en la corrigeant, modifie parfois son texte. "

Dont acte. J. S.

NOTES

GIOVANNI PASCOLI.

Giovanni Pascoli qui vient de mourir à Bologne, le 6 avril dernier, âgé de 57 ans, occupait depuis quelques années la chaire de Carducci à l'université de Bologne. Ses principaux poèmes sont réunis en six volumes : *Myricae, Primi poemetti, Secondi poemetti, Conti di Castelvecchio, Odi ed inni, Poemi conviviali.*

" Giovanni Pascoli est le poète le plus grand et le plus original qu'ait eu l'Italie depuis Pétrarque ", télégraphie d'Annunzio au *Giornale d'Italia* à la nouvelle de sa mort.

Il nous paraît que d'Annunzio exagère, dans sa confiance d'être à présent tout seul " à renouveler pour l'Italie les vieilles tables des valeurs poétiques. "

Giovanni Pascoli fut simplement un excellent poète rural, chantre de la nature et des travaux des champs. Ses peintures précises à la fois et musicales des occupations de la fermière et de sa maisonnée, du balai, de la marmite, du van, du tamis, du pétrin, — témoignent de son émotion devant la beauté de la vie simple. A travers ces peintures, des paraboles frustes, des dictons populaires circulent comme il en sort de la bouche des paysans, de ceux qui vivent en contact assidu avec la terre maternelle, y puisant l'aliment et le confort de leur corps et de leur esprit.

Après le prêtre fidèle à Dieu, le soldat fidèle à la patrie, le paysan reste dans la société la figure la plus noble et la plus digne de respect, celui dont l'œuvre est la plus saine. Il vit loin des impatiences et des agitations indécises des foules. L'inclémence des fatales saisons le dispose à une résignation

active ; un obscur sentiment de cette inéluctable nécessité qui préside à la germination et à la maturation des semailles, lui enseigne l'obéissance aux dessins mystérieux de la Providence. Si la fortune lui sourit, si la grâce de Dieu ne l'abandonne, c'est un sage.

Voilà ce qu'a senti profondément Pascoli, ce qu'il a exprimé aussi purement qu'Horace. Il sait aussi bien nous dire pourquoi la mésange chante "bau, bau" quand le chasseur est près de la surprendre. Les humbles soins des champs, de la ferme, de la cuisine, rejoignent tout naturellement l'horizon de la plaine, de la montagne et de la mer, touchent le ciel. La poule qui rassemble ses poussins, la marmite qui bout, l'initient à la contemplation de Dieu et des mystères éternels ; par moments, à l'heure où les vains bruits de la terre s'apaisent, il écoute frémir autour de lui le grand secret épars :

Je l'entends dans les voix errantes,
Invisible autant que la pensée
Qui feuillette d'avant en arrière et d'arrière en avant,
Sous les étoiles, le livre du mystère.

Mais nul n'a mieux parlé de la poésie de Pascoli que Pascoli lui-même, dans ces vers :

Je suis une lampe, qui se consume
Suave.
La lampe, peut-être qui,
Pendant à la solive enfumée, regarde
Une vieille femme au rouet.

La lampe, peut-être, qui au repas du soir
Invite,
Qui fleurit le banc, et, calme,
Sur l'ample nappe s'étale
Comme sur un champ de neige la lune.

Ou plutôt, ne suis-je pas la lampe
Qui se balance
Devant une douce Marie
Et qu'alimente goutte à goutte
La foi humble de cent cabanes.

Ou celle-ci, voilée, qui, à ton côté
Te montre
Plus blanche que le blanc drap du lit
La femme qui dans son sein mûrit,
Assoupie, ta semence.

Ou celle dont les rayons enveloppent un berceau
— La barque
Qui, hissé le fanal de fortune,
Dans l'océan de l'être s'avance,
Se dodeline et gémit.

. . . .

Je suis la lampe qui se consume
Suave
Aux heures désertes et tardives
Dans l'ombre plus triste, plus lourde,
Plus propice, ô mon frère !

Les poèmes de Pascoli éclairent ainsi suavement un humble monde qui se dérobait jusqu'à présent à la lumière de la littérature italienne, et que négligeait la poésie plus altière de ses deux plus illustres contemporains, Carducci et d'Annunzio.

Giuseppe Vannicola.



LE SALON DES INDÉPENDANTS.

Il n'est rien dont on soit plus cruellement puni que d'avoir supposé de l'intelligence à un peintre. Sitôt qu'on croit avoir fortifié sa position en expliquant le sens de sa recherche, il vous

inflige un éclatant démenti et fait savoir à tout le monde que vous n'avez rien compris à son affaire. J'avais essayé de découvrir une intention à la tentative des Cubistes : ils proclament dans ce Salon que ce n'est pas ça du tout et qu'on n'arrivera pas à démontrer qu'ils fassent autre chose que des absurdités. Le Fauconnier et Léger, deux premiers rôles, font porter, cette année, tout leur effort sur ce qu'ils appellent " l'utilisation de la fumée" ; c'est-à-dire que l'un, ayant à représenter la fumée d'un coup de fusil, accroche un prospectus dans le dos de son *Chasseur* et que l'autre, prenant pour sujet de son tableau *La Foule*, nous montre d'énormes colonnes de brouillard où flottent quelques chapeaux melons. Le Cubisme est mort, vive le Fumisme ! Il est sot de rire d'abord. Mais je leur ai fait assez confiance pour avoir gagné de rire maintenant.

Ce sont de pauvres gens.

A quoi bon critiquer leurs œuvres ? Je voudrais seulement décrire leur état d'esprit. — Ils prétendent penser ; à les en croire, ils sont des théoriciens ; l'intelligence en eux domine la sensibilité. Ils ont bien senti que, pour être neufs, c'est en intellectualistes qu'il fallait se poser.

Or voyons ce qu'ils appellent penser. Dans leur tête parfaitement vide un rudiment d'idée survient, un de ces germes élémentaires que tout homme habitué à réfléchir laisse dédaigneusement avorter. Mais dans leur cervelle il n'y a rien : aussi l'idée s'y dilate-t-elle, comme un gaz dans le cylindre d'un moteur ; aspirée par la place à remplir, elle s'enfle, elle les gonfle, elle les emporte en avant. Ils ne pensent pas, vous dis-je, ils tombent, la tête la première. Ils cèdent à leur propre néant. Ils sont entraînés par le vertige de leur pensée ; mais c'est le vertige du désert. Leurs idées sont des bourgeons rachitiques qui se développent jusqu'à devenir gigantesques, mais en conservant la laideur et l'infirmité de leur origine. Un tel tout-à-coup découvre que " ce qui a perdu la peinture c'est

la couleur " et il n'emploiera plus que la merde-d'oye. Cet autre comprend enfin — comment les siècles ne s'en sont-ils pas aperçus ? — que le but des arts plastiques est de représenter une assemblée nombreuse par un seul individu. Et ce troisième a pris la ferme décision de ne plus montrer les objets autrement que dans " les quatre dimensions de l'espace ésotérique. "

Plus leur idée est pauvre, plus ils craignent de la laisser se rencontrer avec d'autres. Il la leur faut pure, c'est-à-dire sotte. Ils évitent soigneusement tout ce qui lui est étranger et qui la nourrirait. Ils vivent dans la terreur de la voir contaminée. Ils s'imaginent que penser c'est savoir reconnaître tout ce qui n'est pas de la même couleur que ce que l'on a une fois conçu, et l'écarter, — que penser c'est s'en tenir à ce que l'on a posé et dépister partout, pour s'en garder, la possibilité d'être démenti. Aussi s'empressent-ils autour de leur idée, comme on les voit, la veille du vernissage, importants, affairés et jaloux, surveiller les copains pendant que le commissionnaire déballe leur informe envoi.

S'ils pouvaient, par quelque miracle, être admis à comprendre ce que c'est que penser ! S'ils pouvaient connaître cette force, cette aisance dans la concession, ce plaisir robuste avec lequel celui qui pense abandonne à son adversaire cette affirmation et cette autre encore, comme le pêcheur fatigue le poisson en lui donnant de la corde ! S'ils pouvaient soupçonner quelle liberté c'est que de penser, et comme il est plaisant d'avouer qu'on a tort, et comme cela est facile et gai, lorsque seulement on tient un peu de vérité !

Encore si de ces misérables principes, dont ils protègent avec un soin ridicule l'éclosion, ils savaient se servir ! Mais non. — Les principes doivent être pour un artiste ce qu'est la méthode pour un savant : un moyen pour atteindre une fin ; il faut les employer pour se conduire, non pour créer, — pour réaliser une invention, pour venir à bout d'un dessein, non pour

provoquer cette invention, pour faire surgir ce dessein. Or les Cubistes prennent leurs principes comme source d'inspiration ; ils les chargent d'imaginer à leur place, de jouer le rôle de la fantaisie qui leur manque. De là cette invention mécanique, bête comme un syllogisme, et ce fonctionnement à vide de la création qui *produit* à chaque instant n'importe quoi, simplement parce que cela résulte d'un n'importe quoi pris comme prémisse.

Mais pourquoi ne parler que des Cubistes ? En somme dans ce Salon ils sont peu nombreux ; leur bataillon n'est pas aussi compact qu'au dernier Salon d'Automne ; leurs toiles voisinent avec beaucoup d'autres toiles moins aggressives, plus sensibles.

Hélas ! les Cubistes sont déplorables ; mais tout ce qui les entoure est mort-né. Le malheur pèse sur la peinture contemporaine ; notre admiration est prise dans un dilemne où il faut qu'elle étouffe. Ou bien nous pouvons aimer des artistes harmonieux, pondérés, habiles et délicats comme Friesz, Girieud ou Marquet ; mais ils fleurissent dans l'ombre du passé ; leur équilibre ils ne le créent pas eux-mêmes, ils l'empruntent tout fait aux grands maîtres ; ils ne se tiennent debout que parce qu'ils n'avancent pas. Ou bien il nous fait choisir ceux qui avancent ; mais ils ont une démarche d'estropiés.

Si dans ce Salon les envois de Metzinger ne me donnaient, par des qualités certaines de couleur et par un soupçon d'intelligence, un frêle espoir, si je ne trouvais de quoi me plaire dans la noblesse amère et forte et dans la souveraine élégance de Dunoyer de Segonzac, si je ne sentais la bienfaisante confiance que continuent à m'inspirer, encore que toutes leurs toiles ne soient pas ici d'une égale qualité, André Lhote et De La Fresnaye, je penserais qu'après le merveilleux XIXe siècle, le moment est venu, pour ceux qui aiment la peinture, de se décourager définitivement.

J. R.



AUGUSTE RENOIR, version française de *A. S. Maillet* par *J. Meier Graefe* (H. Floury).

Si quelqu'un a recherché les jeux du prisme, a joui du soleil et senti la lumière, c'est bien Auguste Renoir. S'il n'était pas absurde de faire encore des parallèles et de confronter des maîtres si différents, l'on pourrait placer Renoir en face de Carrière. Autant Carrière a aimé tout ce qui était dans l'ombre, j'entends dans l'ombre douce de la vie, autant Auguste Renoir a aimé tout ce qui s'épanouit, tout ce qui fleurit et mûrit au moment favorable du jour : les femmes, les roses, les fruits les plus gonflés et les plus mûrs.

Renoir, plus que personne parmi les vivants, a entendu la couleur comme une réjouissance. Ce que Théophile Gautier disait de Watteau : " Son œuvre est une fête perpétuelle " s'appliquerait, de nos jours, à l'artiste du *Déjeuner* et des *Baigneuses* mieux qu'à n'importe lequel des peintres. L'intérêt principal du livre de M. J. Meier-Graefe est de nous amener d'abord à concevoir comment un humble décorateur sur porcelaine comme Renoir parvint, dans un effort puissant de volonté, servi par un don admirable, à posséder cette maîtrise, à disperser dans deux ou trois mille toiles, qui sont autant de manifestations du bonheur de peindre, ce magnifique rayonnement de la lumière.

M. Meier-Graefe nous montre de quelle manière Renoir s'attarda, comme Manet pendant si longtemps, comme Monet à ses débuts, dans une période de " noir " due, en partie, à l'influence fougueuse et, dit fort bien l'auteur, un peu " animale " de Courbet ; puis comment, oscillant de Rubens à Delacroix, de Fragonard à Ingres, le créateur de tant de pages vivantes parvint à la pleine possession de son talent. La progression, depuis le *Ménage Sisley*, en passant par la *Loge de Théâtre*, la *Promenade*, les *Canotiers* et le *Moulin de la Galette* pour aboutir

aux *Baigneuses*, aux décorations finales, aux nudités si fraîches, aux natures-mortes savoureuses, aux scènes d'un gris un peu cendré de plein-air, est nettement visible.

" Jamais, dit M. Meier-Graefe, on n'a créé avec moins d'artifice. Si le génie de peindre s'est manifesté avec un élan tout spontané c'est bien chez Renoir. Mais, cet homme qui est fou de peinture comme Hokousaï était fou de dessin, a-t-il, pour cela, exprimé dans le désordre et sans choix tous les sujets? Il suffit de contempler un instant la vivacité de ce pinceau, la fraîcheur de cette palette, pour voir que, parmi tant de motifs qui le sollicitaient, Renoir a préféré, par-dessus tout, ceux qui semblaient lui apporter l'écho ou la représentation d'objets heureux, d'harmonieux paysages, de gestes souples et bien développés, d'enlacements délicats de beaux corps. "

Renoir met la forme de la femme au centre de son art, dit M. Meier-Graefe. Cette forme n'est pas la forme morte des académies ; ce n'est pas non plus celle un peu grêle d'*Olympia* mais une forme saine et nue, épanouie avec orgueil sur un fond qui ressemble à un paradis. Des reins puissants, des dos nerveux et forts, des chevelures ruisselantes, des seins droits et altiers créent, au-devant de ces tableaux, une sensualité heureuse. La femme mêlée à l'herbe, confondue aux fleurs, la femme qu'on voit au milieu des fruits, voilà ce que Renoir a représenté avec une vigueur ingénue.

L'exaltation de son coloris ne s'en est pas tenue pourtant toujours à ces sujets mêmes, et M. Meier-Graefe nous montre avec quel bonheur et avec quelle fécondité inlassable ce lyrisme s'est manifesté à travers les portraits, les scènes d'intérieur et les paysages. " La bienheureuse force de vivre, " voilà ce qui se dégage de l'étude très consciencieuse faite de l'œuvre de Renoir par M. Meier-Graefe. Il y a là plus d'une indication précieuse sur l'histoire de la peinture française depuis Manet. L'intérêt d'un tel livre est de montrer quelle place bien à part, bien spéciale et très haute un artiste comme Renoir, qui n'a

rien renié du passé mais ne craint rien de l'avenir, occupe dans une époque très discutée.

E. P.



CHARLES GUÉRIN, par *M. Albert de Bersaucourt.*

Je pense qu'on lira l'importante étude de M. de Bersaucourt sur le poète Charles Guérin en goûtant le rare plaisir de se rencontrer devant de beaux vers harmonieux et tristes (il y a, comme il convient, d'amples citations) avec un guide sensible, qui a l'intelligence de sa sensibilité, qui ne gesticule point pour imposer son admiration, mais au contraire met dans son discours une discrétion confidentielle et cordiale, amicale — pour dire en un mot combien M. de Bersaucourt apparaît à la fois l'ami du poète et l'ami du lecteur... sans gêner jamais l'un ou l'autre.

Guérin resta toute sa courte vie le disciple d'Alfred de Vigny. Mais Vigny est un fort où Guérin est un faible — je parle du caractère d'après l'expression littéraire. Chez Vigny la tendresse consolatrice est lointaine pour son prochain comme pour lui-même. C'est le triomphe de l'ascétisme du pessimisme. Ch. Guérin est plus doucement douloureux pour lui-même et pour son prochain.

Ainsi l'anathème à la nature et à la femme, que clame Vigny pessimiste, n'est point du tout le fait de Guérin non moins pessimiste. Les textes, si bien choisis par M. de Bersaucourt et expliqués par lui avec un tact affectueux, nous montrent un poète qui s'efforce de bercer sa peine, sans fausse sentimentalité, sans trop d'apprêt du décor.

Mais ce que je préfère dans le délicat commentaire de M. de Bersaucourt, c'est le chapitre sur les poèmes d'amour. Guérin fut un passionné. Qu'il donne une transcription de la fameuse et inimitable *Colère de Samson*, soit ; elle a sa personnalité, un peu pâle. La personnalité de Guérin a une autre force de vie dans les vers purement amoureux qui, eux, ne sont

pas dans Vigny, du moins dans son livre, car pour l'homme... Je regretterais que ces vers-ci ne fussent pas recueillis d'anthologie en anthologie :

... Encore un jour vécu pour rien !
Mon bien-aimé, ce temps précieux, notre bien
Se perd dans ton absence à des choses petites.
.....
Seule à présent, au coin du feu je reste assise,
Pieds nus et n'ayant plus sur moi que ma chemise,
C'est le tardif instant, dès l'aube réclamé,
Où mon cœur peut se fondre en toi, mon bien-aimé.
Je t'étreins fervemment de toute ma pensée,
Ton amour m'environne et me tient embrassée
Et me réchauffe mieux que l'ardeur du foyer.
......
Que n'es-tu là, mon tendre ami, pour me saisir,
Pour respirer le souffle ardent de mon désir
Et m'emportant, muette, heureuse, inanimée,
Me faire sangloter et mourir d'être aimée ?

D'ailleurs ce sont des vers nostalgiques. Guérin ne chante ni la jouissance qui exalte au point qu'on se croit l'âme palpitante du monde, ni la possession de l'amante qui tromperait, éphémèrement mais sûrement, son pessimisme. C'est la faute du sort, dira-t-on, puisque l'amour qui emplit sa vie fut un amour contrarié, condamné au secret, rétréci par les circonstances.

M. de Bersaucourt a déjà publié un certain nombre d'études sur divers poètes contemporains, et tous ceux qui en furent l'objet se trouvent par quelque côté ou à quelque instant susceptibles d'être considérés comme poètes chrétiens. Il place évidemment Guérin parmi eux. Il dit nettement : “ Guérin, catholique de cœur et de tempérament, ne pouvait être rassasié

qu'en Dieu. " Et en effet, n'est-ce point un chrétien qui s'exprime ainsi :

Seigneur, dis-je, votre œuvre est belle et voici l'heure,
Père infiniment bon et sublime ouvrier,
Où je voudrais des mots surhumains pour prier,
Des vers religieux et purs comme les psaumes
Qu'entonent sous le vent les pins aux vastes dômes.
Par un hymne de joie et d'adoration,
Rendre grâce à l'auteur de la création,
Oui, Seigneur !...

Toutefois Guérin, ici encore, se sépare de Vigny. La strophe implacable du

S'il est vrai qu'au Jardin sacré des Ecritures,

n'a pas d'écho chez notre contemporain. L'anathème silencieux à Dieu n'y est pas plus que l'anathème aggressif à la nature et à la femme. Guérin fut un homme perpétuellement malheureux de la vie même. Il tenta la consolation en Dieu, avec espoir que Dieu lui rende ses caresses. Il demandait à être aimé plus qu'à aimer. Et voilà, je m'en flatte, la vraie formule de la faiblesse de cet homme, faiblesse qui fit sa demi-grandeur poétique.

Donc, quand on dit de Charles Guérin qu'il fut un constant disciple inspiré de Vigny il faut entendre : par le choix des sujets, par le métier même du travail littéraire, par une certaine similitude de santé physique et morale. Guérin, pour trancher, c'est Vigny au féminin.

J'ai parlé d'un très beau poème d'amour dont j'ai cité quelques vers, et pour lequel je réclamais une place d'anthologie en anthologie. Ai-je besoin de la réclamer pour un autre poème que chacun connaît ?

O Jammes, ta maison ressemble à ton visage.

Non, puisqu'il figure déjà partout. Relisez-le avec soin. Là, rien de Vigny. Tout est douceur, tristesse, consolation, réalisme clair, sensations sensuelles dont Guérin jouit en animal heureux et en homme conscient.

Ce fut un triste et long dimanche des Rameaux...

Voilà le véritable Guérin inoubliable. Ce n'est qu'une note, elle est magnifiquement à lui, celle de l'amitié chantée comme l'amour.

Je m'en venais vers toi depuis longtemps, ô Jammes
Et je t'ai trouvé tel que je t'avais rêvé.

Je souhaite que longtemps vive en la mémoire des hommes ce merveilleux poème à Jammes qui me suffit pour la gloire de Charles Guérin, et qui, analysé vers à vers, tracera de son auteur une très séduisante figure. Si quelques-uns s'en éprennent au point de vouloir connaître plus encore le poète, ce sera la récompense de son excellent biographe intellectuel, que ces curieux fervents se servent dans leur recherche du *Charles Guérin* par Albert de Bersaucourt.

LEGRAND-CHABRIER.

*
* *

SITES ET PERSONNAGES, *par Edmond Pilon.* (Grasset.)

Est-ce parce qu'Edmond Pilon écrivit, il y a quelque vingt ans, des vers, que je dirai qu'il est avant tout un poète ? C'est surtout parce que, depuis plusieurs années, avec un art exquis, il anime des sites et recrée des personnages, expliquant tantôt les personnages par les sites qui contribuèrent à leur formation, tantôt les sites par les personnages qui nous en ont laissé d'inoubliables images.

“ *Je n'étais pas en garde, ne m'attendais à rien*, dit Michelet, *quand la figure de* Jacques, *dressée sur le sillon, me barra le chemin.* ”

De ces figures "monstrueuses et terribles," je ne crois pas qu'une seule ait jamais barré le chemin à Pilon. Il ne se promène point par ces plaines désolées auxquelles des générations, à renfort de houes, arrachèrent leur pain qui ne fut pas toujours quotidien. Il leur préfère, — et je ne le lui reproche point, — les jolies vallées d'Ile-de-France, depuis les classiques et bleus horizons du Valois jusqu'aux romantiques retraites de verdure de la Vallée-aux-Loups et du Hurepoix. Pourtant, écoutez-le parler de la Champagne, de la Savoie, de l'Artois, de l'Italie, de la Hollande, de l'Angleterre, à propos de La Fontaine, de Mme de Warens, de J. J. Rousseau, de Rodenbach, de Voltaire, de Daniel de Foë. Pèlerin de la littérature à qui toutes les routes sont familières et qui, s'il n'a pas lu tous les livres, en a lu beaucoup, c'est grâce à lui que je me console de ne pouvoir faire ces voyages émouvants : il n'en est pas de l'Italie comme du Hurepoix.

Si *Jacques* ne se dresse point devant lui, il s'arrête longtemps, en revanche, à contempler Madame Greuze et Pauline de Flauguergues. Au dix-huitième siècle pastoral, voluptueux et sentimental, aux trente premières années du dix-neuvième siècle où les cœurs haut placés se consumèrent en passions violentes et mélancoliques, il ajoute je ne sais quelle fantaisie souriante, je ne sais quelle profonde sympathie. Je songe aux pages qu'il consacra à Madame Greuze et à Pyvert de Sénancour.

Par le souci scrupuleux de l'exactitude du moindre détail il se rattache à l'école la plus probe de nos historiens. Mais, ce qui lui appartient en propre, c'est cette émotion discrète, où l'on ne relève ni trace d'ironie ou d'indifférence, ni vain étalage d'érudition : on dirait d'un bouquet de violettes déposé, par une main pieuse, sur un tombeau.

Chez lui l'invention et l'inspiration conservent leurs droits. Il ne se soumet pas tant à l'histoire qu'il ne se sert d'elle. Elle est, pour lui, moins une fin qu'un moyen. Je ne me demande même pas si Mme de Brézé, si Virginie des Maldives ont jamais

existé : cela ne m'importe plus, puisqu'elles vivent désormais grâce à l'art de Pilon.

H. B.



LA CHANSON DU VIEUX MARIN, traduction nouvelle de *Valery Larbaud.* (Nouvelle collection britannique, Victor Beaumont.)

« L'histoire, l'analyse et la critique de ce célèbre poème, dit M. Valery Larbaud dans sa préface, ont été assez amplement et bien traitées par M. Emile Legouis d'abord, dans *La Jeunesse de William Wordsworth*, et ensuite par M. Joseph Aynard dans son *Coleridge*, pour qu'il soit inutile de refaire après eux ce travail. Je renvoie le lecteur français à ces deux importants ouvrages. Je me contente de donner ici, avec les explications strictement nécessaires, des traductions littérales des principaux documents originaux qui jettent quelque lumière sur la genèse et la composition, sur les sources et sur la publication de la *Chanson du Vieux Marin*, ainsi que sur l'accueil qu'elle reçut des critiques. »

La traduction elle-même est belle et aisée. On s'étonne de trouver dès 1798, porté à un excès qui ne sera pas dépassé, ce goût de la légende et du surnaturel dont vivra une bonne moitié du lyrisme anglais pendant tout le dix-neuvième siècle.

Le décor préraphaélite est déjà tout développé. Qui n'a vu chez Burne-Jones ces « hommes tout lumière, ces hommes séraphins sur chaque cadavre debout. » Chose curieuse : ce poème par lequel Coleridge inaugurait un mouvement qui devait être si national, la critique n'y voulut voir qu'influence étrangère. « La tentative d'un Hollandais pour atteindre au sublime allemand, » écrit Robert Southey en 1798 ; « L'extravagance d'un poète allemand atteint de folie, » dit l'*Analytical Review*. N'en va-t-il pas toujours de même auprès des puristes, chaque fois que paraît une œuvre réellement neuve et puissante ?

J. S.



LE MERVEILLEUX VOYAGE DE NILS HOLGERSSON, par *Selma Lagerlöf*, avec une introduction de *Lucien Maury* (Perrin.)

Heureux pays que la Suède, heureux enfants des écoles qui ont pour livre de lecture, de géographie et de leçons de choses ce délicieux conte de fée. Ce fut, en vérité, une idée charmante que de demander à Selma Lagerlöf un manuel scolaire. Avec quelle fantaisie, quelle richesse et quelle émotion l'auteur de *Gösta Berling* s'est acquitté de sa tâche ! Le petit Nils transformé en gnôme pour punition de sa paresse, est emporté par les oies sauvages qui le font voyager d'un bout à l'autre de la Suède. Paysages, légendes, vie des hommes et des animaux, il apprend à tout connaître au cours de ses merveilleuses aventures. Rien de didactique dans ce livre. Tout y est charme, ingéniosité, délicatesse. Les souvenirs historiques se parent d'assez de fantastique pour demeurer à jamais dans la mémoire de l'enfant. Les animaux n'ont pas cet anthropomorphisme puissant joint à cette sûre connaissance de la nature qu'on trouve chez Kipling ; mais Selma Lagerlöf les peint avec une justesse plus familière et plus directe. Parmi les légendes, les unes sont anciennes, d'autres sont inventées par l'auteur : on ne les distingue guère tant elles s'unissent avec bonheur pour donner un sens profond aux créatures et aux paysages.

Envions les écoliers suédois et n'ayons pas de repos que nos enfants ne connaissent l'équivalent d'un tel livre.

J. S.



M. MAURICE BARRÈS ET MONTAIGNE.

Aux pages 109 et 110 du *Greco*, dont une réédition paraît chez Emile Paul, M. Maurice Barrès, parlant des " grands intellectuels d'Israël, " fixés à Tolède, écrit :

"Tel fut l'éclat de leur science que le nom de Tolède éveille, dans la conscience du peuple dispersé, des souvenirs aussi puissants que Tibériade et Jérusalem. Ils parcouraient la terre et la mer pour visiter toutes les communautés, depuis la Provence et le Languedoc, jusqu'à l'Egypte. Ils critiquaient les idées des chrétiens, ou mieux, les idées des hommes du Nord, et parce qu'elles contrarient leur façon héréditaire de sentir, ils enseignaient qu'elles contredisent la raison."

Et la dernière ligne de ce paragraphe nous renvoie à la page 186 de l'appendice, où nous trouvons la note suivante :

"On pourrait méditer ce fait, avancé par quelques-uns, que la mère de Montaigne, Antoinette de Pouppes ou Antoinette Popez, descendait de ces grands Juifs tolédans. Elle est, dit-on, une Juive portugaise, une fille de ces Juifs portugais qui se tiennent pour une aristocratie parce qu'ils sont expulsés d'Espagne. Mais qu'y a-t-il là de certain ? Ce ne sont que des conjectures excitantes. Après réflexion j'efface une note que j'avais mise ici, trop à la légère, dans une édition précédente. Je prétendais reconnaître dans Montaigne "un étranger qui n'a pas nos préjugés." J'osais dire qu' "avec une éducation plus solide et une formation aristocratique, Montaigne, c'est au fond, le tempérament d'Henri Heine." Il y a là un problème que je ne suis pas en droit de résoudre contre un grand écrivain français."

On ne verra pas sans plaisir, dans l'importante déclaration que nous enregistrons ici, M. Maurice Barrès induit par la réflexion, et par une salutaire réaction du bon sens contre les imprudences du "point de vue français," à répudier les "conjectures excitantes" que sa passion lui persuadait sans doute d'utiliser.

J. C.



VIRILITÉS, (Maximes et pensées de Napoléon Bonaparte) avec une introduction de *Jules Bertaut.* (Sansot.)

Puisque l'éloquence, que ce soit celle de la tribune, de la chaire ou des salons, intéresse de moins en moins les écrivains et joue un rôle de plus en plus effacé dans la vie publique, les mots historiques, les mots illustres, les mots à citer ont perdu le plus brillant de leur lustre et leur plus bel emploi. Comme ces aphorismes ne sont le plus souvent ni très profonds ni très justes, ils ne font leur effet que dans le rapide mouvement d'un discours. Ils paraissent creux à la lecture. Ajoutons que, séparées du contexte ou dépouillées du récit où elles devaient s'encadrer, ces "pensées" de Napoléon semblent souvent plates ou gratuites. Elles prennent en tout cas une apparence générale et abstraite qu'elles n'avaient sûrement pas à l'origine. Comme aucune date ni référence ne les accompagne, on ne peut distinguer une parole qui remonte aux guerres du Consulat d'une autre prononcée à Sainte-Hélène. Voilà qui importerait pourtant, car telle affirmation qui ne serait que bravade dans la bouche d'un jeune homme, prendrait chez l'homme mûr un poids singulier.

Pour vivre d'une vie absolue et détachée de toute circonstance, il faut à une maxime une rare plénitude. On ne supporte pas cette sorte de lecture plus d'une page ou deux. Les aphorismes de Napoléon ont sur ceux de tel écrivain l'avantage que même utopiques ou absurdes, ils conservent cet intérêt qui s'attache à tout ce qui vient d'une nature vraiment puissante et dominatrice. On en trouve d'ingénieux :

" Les affaires interminables sont celles où il n'y a pas de difficultés."

" Il n'y a que deux leviers pour réunir les hommes : la crainte ou l'intérêt. Toute grande révolution doit procéder par

la crainte, les intérêts mis en jeu n'amènent point de grands résultats."

D'autres sont cyniques :

" Pour être heureux, le mariage exige un continuel échange de transpirations."

Il en est qui jettent une lumière assez belle sur la morale militaire de l'empereur :

" Il n'est rien qu'on n'obtienne des Français par l'*appât du danger*. Il semble leur donner de l'esprit."

" Les généraux qui gardent des troupes fraîches pour le lendemain d'une bataille sont presque toujours battus."

Il y en a enfin qui déconcertent chez ce grand conquérant :

" La guerre va devenir un anachronisme. La civilisation, croyez-moi, prendra sa revanche... Les victoires s'accompliront un jour sans canons ni baïonnettes."

J. S.

LES REVUES

Revues Françaises

Le tome XXVIII de *Vers et Prose* (Janvier-Février-Mars) nous apporte une série de poèmes de M. Pierre Louys : *La Forêt des Nymphes*. Ce sont dix sonnets ouvragés, dont un art parfait règle l'ordonnance, dont la dure maîtrise, comparable de très près à celle d'un J. M. de Heredia, ne laisse que peu de champ à la sensibilité poétique. De petits tableaux, vignettes ou culs-de-lampe profondément gravés, se résument au tercet final :

Stulcas, la lune est pure et sur le ciel plus clair
Notre bouc irrité par le vol du vampire
Se cabre dans l'orgueil d'échapper à la nuit.

. . . .

Puis détournant les yeux vers sa douteuse épaule.
Elle, de ses doigts longs comme des fleurs de saule,
Tord ses cheveux obscurs d'où ruisselle la nuit.

. . . .

Nul ne verra-t-il plus de l'Olympe à l'Œta
La cérulée Iris arquer son triple voile ?

Dans ces vers, d'un goût aimablement païen, M. Pierre Louys s'est plu à reprendre quelques-uns des motifs familiers à M. Henri de Régnier :

Des sylvains et des pans se souvient-elle encore
Qui troublaient tout le bois de leurs bonds turbulents ?

Un soir, avec le thyrse et les tambourins blancs,
La danse des pieds nus a suivi Terpsichore.

Solitaire, et pleurant la sève de ses yeux,
L'hamadryade aux vents livre ses mains rameuses.
Les fleurs ne meurent plus du repos des dormeuses.
Le chêne se verdit d'un lierre injurieux.

Soudain, sautant l'eau vive au gué des pierres plates,
Le Chèvre-Pieds lascif qui tremble sur ses pattes
Etreint le corps flexible, arborescent et frais.

Il le courbe, et la nymphe hostile se révulse
Quand le frémissement fugitif des cyprès
Répond au frisson bref de l'Ægipan bisulce.

Au même numéro de *Vers et Prose*, un brillant sommaire réunit les noms de Francis Vielé-Griffin, André Gide, Hugues Rebell, Henri de Régnier, Gustave Kahn, René Ghil, Paul Adam, Laurent Tailhade, Saint-Pol-Roux, Paul Fort, — auxquels vient s'ajouter celui d'Anatole France, avec un de ces légers dialogues philosophiques, dont la verve nonchalante, le ton uni et distant ont été depuis longtemps vulgarisés dans le journalisme par M. Nozière.

* * *

Nous signalons avec plaisir, dans *La Semaine Littéraire* du 6 avril, un article de M. Camille Mauclair sur *La crise de la critique.*

" La haute critique, écrit M. Mauclair, est une création très supérieure à un roman ou à une statue d'un mérite moyen, et il faut entendre par création toute œuvre capable de réunir un nombre considérable d'énergies, d'excitations à penser, de méthodes fécondes, tout travail susceptible d'augmenter l'activité de l'esprit. Au demeurant, il y a nombre d'exemples de

critiques capables de créations *imaginatives* auprès de leurs créations *intelligentes* : un Baudelaire est aussi créateur dans sa critique d'art que dans ses poèmes. "

Et plus loin :

" Le critique doit surtout être un homme d'une impeccable probité : et non seulement de cette probité élémentaire qui exclut tout mensonge, tout trafic d'influence, toute mauvaise foi, mais encore de cette probité supérieure qui est la volonté d'aimer. Il ne suffit pas d'être une intelligence éclectique, impartiale, placée devant le tumulte des idées et des sensations d'une époque avec le sang-froid d'un pilote sur une passerelle ou d'un joueur devant un échiquier, de faire abstraction de ses propres inclinations pour rendre justice à tous les tempéraments valeureux, et d'établir froidement, avec l'acuité et la sécheresse de la logique, une table des valeurs : ce jeu, qui peut atteindre à la passion, restera fidèle et inefficace si le critique, de plus, n'est pas un homme profondément bon, s'il n'aime pas. Car on ne fait comprendre qu'en faisant aimer, et on ne comprend qu'au degré où l'on aime. "

M. Mauclair conclut en ces termes :

" L'un des crimes les plus graves des prévaricateurs aura été de créer la défiance entre le producteur et son ami naturel, le critique loyal. L'heure est venue d'une réconciliation entre ces deux hommes. La probité et la clairvoyance sont des valeurs sur le marché des idées tout autant que le snobisme et l'effronterie : le jour où le public comprendra — et il commence déjà à le comprendre — qu'on lui vend une opinion falsifiée et qu'on lui présente partout, sous couleur de critique des idées modernes, le prospectus d'une association d'intérêts privés, la parole d'un homme refusant de mentir et de se vendre deviendra une denrée inestimable. Tel qui aura longtemps végété, disant la vérité pour cent personnes, se trouvera tout à coup investi d'une autorité morale éclatante. Ce sont des hommes de cet ordre que les artistes doivent dès maintenant rechercher avec

ferveur comme des alliés naturels, sachant leur parler de la tradition, du génie national, des maîtres morts, des obligations morales de leur caste, et capables de baliser les grands courants impétueux de la production. C'est par la reconstitution de quelques cercles d'intimes et de fidèles étroitement solidaires que l'opinion, déroutée et démoralisée par la réclame, retrouvera de la cohérence et de la force, comme au temps où la grande presse n'existait pas, et où quelques penseurs suffisaient à rallier tous les talents à une doctrine, expression intégrale et pure du génie de la race. "



L'avant-dernier numéro de l'*Œuvre*, publication mensuelle se rattachant à l'entreprise dramatique de M. Lugné-Poé, contient, avec des illustrations de Dresa, Segonzac, Boussingault, René Piot et Paul Iribe, une note de M. Lucien Marel sur Georges Ancey, de courtes études de M. Paul Grosfils sur Bernard Shaw et de M. Jens-Pedersen sur Herman Bang, un article de M. Jean-Jullien, *les Attractions*, dont voici la judicieuse conclusion :

" En débarrassant une œuvre dramatique de toutes les superfluités dont on l'entoure aujourd'hui : décor, mise en scène, costumes et toilettes, vedettes vraies ou fausses, musiques, danses, etc... on est surpris de voir le peu qu'il reste. — Il est juste de dire que l'attention éparpillée n'en pourrait saisir davantage. — Sans retourner aux formes abolies, souhaitons donc l'avènement de la pièce moderne simple et forte qui toute seule soit une attraction. "



A la suite de l'audition donnée aux Concerts Colonne des *Tableaux Symphoniques* inspirés à M. Ernest Fanelli par le *Roman de la Momie* de Théophile Gautier, M. Pierre Lalo écrit dans *le Temps :*

*

" Gros événement aux Concerts Colonne ! C'est la première audition des *Tableaux Symphoniques* d'Ernest Fanelli, cet extraordinaire musicien que Pierné vient de découvrir dans la misère, tapant du piano dans les restaurants de nuit, copiant le jour de la musique, ayant renoncé depuis longtemps à toute ambition, conservant tout de même (avec un secret espoir, sans doute), les manuscrits de plusieurs importantes partitions d'orchestre écrites dans le feu de la jeunesse. A 52 ans, épuisé par une vie de privations, Fanelli a peine à soutenir la dure épreuve d'un début devant le grand public. Je l'aperçois dans une première loge : il fait pitié. La salle est archi-comble. Tous les curieux de Paris sont là, épiant l'œuvre inconnue, le sourire aux lèvres, prêts à se moquer. Œuvre étrange, qui fait songer tantôt à Berlioz, tantôt aux plus avancés de nos impressionnistes contemporains, quoiqu'elle date de 1883 (le *Prélude à l'Après-midi d'un Faune* est de 1892) ; œuvre d'un réalisme puissant, d'un coloris violent, — solide, rude et âpre. — Un silence de mort a régné tout le temps de l'exécution. Et voici qu'une clameur immense s'élève dans la salle ; le public, l'orchestre, tout le monde est debout, applaudit et réclame l'auteur. Il arrive défaillant sur la scène, et se retire comme une bête traquée. Minute très émouvante... Qu'aurait fait un tel homme, s'il avait connu plus tôt le succès ? Et peut-être qu'après ce trop grand bonheur d'un jour, il mourra de faim demain ! On ne peut s'empêcher de songer à tout cela, et l'on manque de sang-froid pour juger cette musique. Cependant, malgré l'exagération, bien excusable, d'un enthousiasme inspiré autant par le roman de la vie de l'artiste que par son œuvre, on garde l'impression de quelque chose de grand et d'indiscutablement original. "



La Grande Revue du 25 mars a publié un très intéressant article de Gunnar Heiberg : *Mes rencontres et conversations avec*

Ibsen. Sous la plume de M. Heiberg, dont le respect et l'admiration pour son modèle ne vont pas sans beaucoup de discrète et spirituelle ironie, les traits authentiques, les anecdotes bien contées font vivre une figure originale. On ne peut dire qu'après la lecture de ces notes Ibsen nous soit mieux connu, mais il nous devient plus familier. Maint passage de l'article serait à transcrire. De celui-ci, le dernier, une étrange émotion se dégage :

" ... Je me rappelle enfin une sombre après-midi d'automne, à Munich. J'avais dîné chez Ibsen, et je devais, le soir même, prendre le train pour rentrer en Norvège. Pour toutes sortes de raisons, j'étais d'humeur maussade et triste. Ibsen me reconduisit dans l'antichambre, et là, d'un geste bizarre, il me posa lourdement la main sur le cou, et dit avec son charmant sourire calme — je le devinais dans la demi-obscurité, et mon cœur tremblait : Maintenant, il faut que vous écriviez quelque chose de *bien*, Heiberg.

Je ne pus répondre autre chose que :

Oui, mais c'est bien difficile, si difficile d'écrire quelque chose de bien.

Il se tut, d'abord, mais cessa de sourire et retira son bras. Puis, grave, pensif, il dit :

Oui c'est difficile. C'est difficile d'écrire quelque chose de bien. "

***

Dans l'excellente *Revue critique des Idées et des Livres*, un article de M. Pierre Gilbert sur *Charles Pinot-Duclos* ; et *Racine à Uzès* par M. Charles Benoît.

***

Dans le *Parthénon* du 20 mars, *Le Théâtre de Musset*, par Alfred de Tarde.

***

La Revue Scandinave (Février) publie un article de M. Georg

Brandes sur *La France Moderne*, et une étude de M. Jean Blum sur l'écrivain danois Johannes V. Jensen, dont nous donnerons bientôt une importante nouvelle, *La Mère*, extraite de son volume intitulé *Singapore Noveller*.

***

Entre autres rubriques, on remarque dans *La Vie Française* (n° de Mars) une chronique du *Théâtre Lu* dont le titulaire est Mlle Marie Lenéru.

***

Le ton des articles que contient *La Revue des Etudes Littéraires* est digne de ce titre modeste et sérieux. On lira, dans son numéro de Février-Mars, une étude précise de M. Maurice Godron sur *L'Art dans le Roman de Fromentin*.

***

REVUES ANGLAISES

Avec le début d'un roman de E. Temple Thurston, *The Antagonists*, et une étude documentaire de S. M. Ellis sur *George Meredith et ses parents*, la *Fortnightly Review* d'Avril contient un important article de M. Paul Seippel sur le *"Jean Christophe" de M. Romain Rolland*, dont voici les premières lignes :

"M. Romain Rolland est avant tout un écrivain indépendant, allant son chemin sans se soucier de savoir à qui il plaît ou déplaît. Et non seulement il vit en homme libre, éloigné des coteries et de ceux qui dispensent la réputation littéraire ; mais il paraît encore s'être fait un jeu de mettre contre lui les puissances. Dans sa terrible satire *La Foire sur la Place*, il a pilorié tous les puissants du jour en politique, en art et dans la presse, quelques-uns d'entre eux étant dessinés d'après nature et fort reconnaissables. Et il eut l'idée extravagante de faire son chemin lui-même ; de ne point considérer les avertissements

de ceux qui achètent et vendent la renommée. Le silence lui répondit. Pendant longtemps les grandes revues françaises ignorèrent complètement l'existence de *Jean Christophe* ; et pourtant *Jean Christophe* sera un jour, j'en suis persuadé, considéré comme l'un des livres hors pair de notre époque.

En dépit de la conspiration du silence, il a lentement et sûrement fait son chemin. A mesure que M. Romain Rolland progresse dans sa grande entreprise, il se sent entouré par un cercle toujours grandissant de sympathie. Ses premiers et ses plus chauds admirateurs, en dehors du groupe fidèle des souscripteurs aux *Cahiers de la Quinzaine*, ont été soit des anglais, soit des suisses de langue française. Il a connu la sensation stimulante de trouver une famille spirituelle ; à ceux qui la composent il donne beaucoup du meilleur de lui-même et de ses pensées, recevant d'eux en retour des dons pareils. Il m'a souvent dit que ces amis inconnus, dispersés par le monde, lui avaient donné le courage de poursuivre son dessein alors que le succès paraissait impossible... »

*
* *

The English Review, dans son numéro d'Avril, donne le cinquième article d'une série intitulée *Among my Books* (Parmi mes livres) par Frédéric Harrison. C'est du drame et de la tragédie que s'occupe cette fois M. Harrison ; et plusieurs de ses opinions valent d'être signalées.

Sur Shakespeare, il écrit :

« Bien qu'il fût le plus grand de tous les poètes, je ne suis pas du tout convaincu qu'il ait laissé la plus grande de toutes les tragédies, ni la plus grande de toutes les comédies. Pour la pure *tragédie* sous sa forme la plus haute, c'est à Eschyle que je donne la suprématie. Et c'est à Aristophane que je l'accorde, pour la *comédie* éternelle, dans son humanité la plus profonde. Il est vrai qu'il y a plus de poésie, plus d'acuité psychologique, plus de sagesse mystérieuse dans *Hamlet*, ou dans *Lear*, même

dans les *Sonnets*, que dans tous les autres drames qui existent ; mais pour ce qui est de la puissance massive, de la symétrie organique, je tiens qu'un type plus parfait de tragédie fut atteint dans la *Trilogie* et le *Prométhée Enchaîné*. "

Et plus loin :

" Je confesse ma conviction invétérée que la *Trilogie* d'Eschyle — par son intense concentration, la symétrie de son évolution, la majesté soutenue et plus qu'humaine de son accent — atteint une plus haute note de tragédie pure que même *Macbeth* ou *Othello*. Pour moi *Hamlet* est un inspiré et moderne *Livre de Job*, et *Lear* est une surhumaine *Apocalypse*. Pour la stricte et vraie *tragédie*, je m'en tiens à la *Trilogie*. "

M. Frédéric Harrison termine ainsi son étude :

" Nul retour au vieux drame classique n'est possible dans notre pays, ni dans notre temps. Les conditions mêmes de la scène attique ne pourraient être reproduites. Nous ne saurions endurer les pédantesques limitations de la scène française ; ni l'austère manière d'Alfieri, ni celle de Schiller, ne seraient assez brillantes pour amuser une génération qui demande à toute chose brièveté, rapidité et nouveauté. Mais si tous ceux-là appartiennent au passé et ne peuvent plus faire retour à la vie, du moins l'étude de leur idéal et de leurs méthodes est-elle la seule base d'un art qui se régénère. Si la tragédie doit jamais revivre, ce sera quand nous serons capables de distinguer la *poésie* de Shakespeare de ses vraies, de ses plus grandes *tragédies*, et quand nous aurons baigné nos esprits dans les immortels dramatistes d'Athènes, comme firent les français, les italiens et les allemands aux meilleures époques de leur drame. "



The Poetry Review consacre un numéro à *la Poésie anglaise moderne*. Six articles examinent et célèbrent diversement l'œuvre de *Robert Bridges, poète classique ; William Butler Yeats, le lyrique celtique ; T. Sturge Moore, l'Idyllique ; William Watson, le Poète*

des affaires publiques; John Masefield, le réaliste en poésie; Rudyard Kipling, poète de la réalité. Suit une " appréciation " sur John Drinkwater, avec un long poème de celui-ci, intitulé *The Fires of God.*



Nous lisons dans le *Daily Télégraph* du 12 avril.

" Tokio le 23 mars 1912.

Suivant la coutume japonaise, les cheveux de feu Otojiro Kawakami, père de la nouvelle école d'art dramatique au Japon et mari de Sadda Yacco, ont été déposés hier dans le caveau familial au Temple de Lengukaji, près du monument des " Quarante Sept Ronin ". Les cendres de l'acteur défunt ont été enterrées à Osaka, berceau de sa renommée.

A l'arrivée à la station de Shimbashi, de Sadda Yacco qui portait la chevelure dans un coffret de laque, enveloppé de crèpe, une foule énorme d'admirateurs et de célébrités théâtrales s'est portée à sa rencontre et l'a escortée solennellement jusqu'au Temple. Une série de représentations commémoratives commencera aujourd'hui au Théâtre de Hongosa où paraîtra Sadda Yacco elle-même.



Revues Allemandes

Dans le numéro d'avril de la *Neue Rundschau*, Friedrich Naumann discute les résultats des dernières élections au Reichstag, élections qui furent impersonnelles, peu dramatiques, à peine animées d'une idée centrale, et où furent cependant dépensés plus d'efforts qu'en toutes les précédentes. Il est difficile pour un étranger de se faire une idée des caractères propres et des forces vives de la politique intérieure de l'Allemagne : cet article en expose le mécanisme et montre clairement quelle

importance cette énorme lutte de classes présente pour la culture générale.

Ces arrière-plans sociaux donnent aux livres d'Eduard von Keyserling un plus fort relief — précisément parce que toute tendance actuelle en est absente. Ces récits sont formés de la vie même de cette vieille aristocratie terrienne qui est forcée d'abandonner le pouvoir aux nouvelles classes montantes. Dans le numéro de mai de la *Neue Rundschau*, un essai posthume du poète danois Hermann Bang analyse les éléments que le dernier roman de Keyserling (*Wellen*, chez S. Fischer, à Berlin) doit à cette originé nobiliaire et qui font le charme secret de ces récits :

“ La patience est l'âme même de la poésie de Keyserling. Une patience acquise et douce lui a enseigné à regarder les hommes et la vie. Le comte Keyserling ne juge personne ; il ne juge même pas la vie. Les événements sont modestes, si modestes que chaque page répand une tristesse douce et comme lumineuse. Le ton fondamental de sa poésie est un deuil attendri, un renoncement, un scepticisme douloureux qui s'assoupit, ce scepticisme dont une lignée d'aïeux dote dès le berceau ses derniers descendants, pénétrant toute chose sans la détruire et sachant considérer la vie pour ce qu'elle est : un convoi funéraire et bariolé. ”

Dans ce même fascicule, signalons l'article où Moritz Heimann discute les publications posthumes de Tolstoï. Il en blâme la publication hâtive, confuse et dépourvue de plan, il en étudie la qualité d'art et se demande pourquoi ce sont précisément le *Cadavre vivant* et *La lumière qui luit dans les ténèbres* qui sont demeurés à l'état de fragments. “ Il n'a pas pu tirer un drame de sa sainteté, pour les mêmes raisons qui l'ont empêché de transporter tout entière sa sainteté dans sa vie. Le Saint a combattu le poète, comme il a combattu l'époux, le père, le propriétaire, le philanthrope et le réformateur. Il aurait pu être un meilleur réformateur, il aurait pu

être meilleur en chacun de ses autres rôles, s'il n'avait pas été un saint. Le saint, comme le poète, est un inutile. Toute sa fonction sociale est de n'en pas avoir. Là est le paradoxe."

***

Nommons encore les *Neue Blätter* publiées par Carl Einstein à Berlin. On y trouve des gravures sur bois de Matisse, de Lehmbruck, de Jourdain, des traductions de Claudel, deux Lettres de jeunesse de Philippe et quelques poèmes. On promet pour les prochains numéros qui paraîtront bimensuellement, des morceaux de Gide, de Suarès, de Péguy, de Larbaud.

LE GÉRANT : ANDRÉ RUYTERS.

Imp. THE ST. CATHERINE PRESS LTD. Bruges (Belgique)

DE JEAN-JACQUES

Vieilli avant l'âge, sombre et naïf, méfiant et crédule, douloureux surtout, je le vois dans son costume arménien, sur un chemin fleuri, à l'entrée d'un village. Les enfants se moquent de lui, et les passants haussent les épaules. Il porte le caftan et la robe noire, avec une ceinture. Sur sa tête ronde et forte, il a le bonnet persan ; la coiffe fourrée et pointue du derviche affaisse encore le front triste, sous les cheveux noirs, çà et là frangés d'argent, et donne un air de nécromant au visage taciturne. Il a répudié la perruque et la poudre. Il est bizarre et craintif, bourru et doux. Je vois son teint brun, sa figure pleine et grêlée, sa peau tannée par les voyages à pied, et cuite par les nuits à la belle étoile. Et ces grands yeux noirs, pleins de feu, luisent aux aguets, dans les créneaux des orbites, si vifs, si ardents, toujours mobils, toujours inquiets, comme ceux de la bête prise au gîte, et qui auraient pu être si gais.

Il sent un peu l'urine, les sondes et prola state.

Il a l'aigre odeur du pauvre et de l'apothicaire ; il fleure l'onguent du frère Côme et la queue de cerise. Il a les mains populaires, larges et brunies. Nulle élégance ; beaucoup d'abandon, quand il est seul, et un brusque retrait, dès qu'on l'approche. Il est un peu court. Il a le dos large. Il marche d'un pas embarrassé et infatigable. Il va et vient, affairé et lourd, nerveux et lent. Puis, il s'arrête, et se perd dans une réflexion profonde, d'où il s'éveille en sursaut, tout effaré, jetant des regards douloureux et rapides, de tous côtés.

Il a la voix forte et claire des êtres passionnés, qui succombent, sans jamais être vieux, à l'immense vieillesse de l'infortune. Et pas une femme, tout de même, n'a plus d'enfance que lui dans les sanglots.

Il pleure à flots, et sans contrainte. Il boit fort ses larmes. Il les laisse couler, jusqu'à ce que le sel lui cuise aux lèvres, et lui fasse faire la grimace. Et sa voix est encore plus chantante, quand, levant les yeux au ciel, il murmure quelque oraison désespérée, cherchant là-haut du secours contre le destin et contre les hommes. Enfin, il se gourmande, et pour sécher ses pleurs, il se met les poings aux yeux. Il gronde contre lui-même, il se prend à partie. Il rajuste son bonnet fourré qui branle, et une douceur se répand sur toute sa face, comme pour répéter cent fois : “ *pourtant, pourtant !* ” et : “ *tout de même !* ” Il finit par rire

bonnement ; et plus paisible, sa voix traîne un peu sur les mots ; il a l'accent de Plainpalais, où l'on ne parle pas le chinois ni l'arabe, mais le français, comme à Metz, je vous prie, ou comme à Strasbourg, ceux qui le parlent : en tout cas, mieux qu'à Nîmes.

C'est Jean-Jacques, nom populaire qui dit tout.

§

Enfant, j'ai connu de très vieilles gens, en province, en Italie ; d'autres, qui avaient voyagé en Russie, en Suède, en Grèce, en Orient. Plus que Montaigne, plus même que Molière, pour tous, Rousseau et Voltaire étaient la France, étaient Paris : la pensée dans ce qu'elle a de plus hardi et de plus humain, le refuge contre toute barbarie, l'espoir et la patrie pour tous les esprits en exil de la vie libre. Qu'on en rie, au besoin ; mais on ne sait ce qu'on fait, si on le nie.

Grandes ou petites bibliothèques, n'eût-on que deux cents volumes, Voltaire et Rousseau en faisaient le fonds. Ces trois rayons de livres étaient vraiment, par tous pays, le soleil de l'esprit et la lumière française. On savait le français pour les lire. Les hommes mêmes se distinguaient par la préférence qu'ils donnaient à Rousseau sur Voltaire, ou à Voltaire sur Rousseau. On peut les haïr ensemble, aujourd'hui ; mais il faut être bien

imprudent, ou bien injuste, pour les séparer de la France.

Nous avons des censeurs bien difficiles. La vertu de Rousseau les irrite ; et ils maudissent le mensonge de sa vie, parce qu'ils ont la haine de sa politique. Mais la politique de Rousseau n'est qu'un roman : comme toute politique écrite. Sur le papier, les constitutions sont des romans. Bons ou mauvais, selon que l'auteur a ou n'a pas du talent. Romans, où quel que soit l'auteur, il semble toujours que Pécuchet collabore. M. de Maistre n'y échappe pas. Et, quant à Auguste Comte, ils sont trois : Bouvard en est aussi. Ils s'y sont mis ensemble l'onzième année que ces Sisyphes de la raison avaient recommencé de copier, copier, copier.

De la Chine à l'Islande, et d'Athènes à Paris, l'esprit s'est toujours plu au roman politique. Le ridicule est souverain d'imputer à Socrate la ruine d'Athènes, et à Rousseau la Révolution. Au temps que Socrate prêchait, Aristophane le déchirait sur la scène devant tous les Athéniens. Tandis que Rousseau dressait des contrats entre l'homme et la nature, Montesquieu expliquait les lois, Voltaire flattait les coutumes, cent autres disputaient du gouvernement des états, en France et en Angleterre, Fénelon, l'abbé de Saint Pierre, le philosophe inconnu, et Turgot et Quesnay, et l'impertur-

bable Bossuet hier encore. Le point sera toujours de savoir pourquoi les Athéniens ont voulu suivre Socrate plutôt qu'Aristophane, et n'ont pas suivi Platon. Pourquoi la France, plutôt que de Montesquieu ou de Boulainvilliers, a voulu s'inspirer de Jean-Jacques. Car elle l'a voulu. A tout le moins, elle n'a pas voulu le contraire. Et si elle s'est reconnue, tête et cœur, dans l'un et non dans l'autre, il est souverainement ridicule de lui prouver qu'elle n'y entend rien, qu'elle a fait erreur sur sa pensée et sur ses sentiments. En effet, la théorie n'est rien ici, où tout est de l'action. Il n'est point de plus vaine nuée, que ces buées de radoterie dans l'air froid de l'événement.

Trop de vertu, en vérité, et trop de certitude. Nos théologiens de la pure et unique doctrine en demandent trop à ceux qui ne sont pas de leur village. Et peut-être, ces hommes intègres n'eussent-ils pas mal fait d'obtenir un peu de soi-même ce qu'ils exigent si rudement d'autrui. Non, il ne fait pas bon servir, aujourd'hui, la beauté de la France, en français, si l'on a le malheur de ne point plaire à ces juges sans péché, et de n'avoir point leur accent. Tel qui parle du nez, comme un serpent d'église, et je ne dis pas Basile, trouve du juif dans le ton de Montaigne ; et peu s'en faut, là-dessus, qu'il ne le renvoie au bûcher. Le mépris est un bûcher.

Et pour tel autre, modèle de pureté, sans doute

âme si neuve à toutes les misères de l'homme, qu'elle s'en étonne encore plus qu'elle ne s'indigne, Rousseau tient sa folie de Genève, et de Calvin ses vices et sa fourbe. Il faudrait pourtant s'accorder avec soi-même, et savoir si Calvin est un Pétrone de l'enfer, un Giton, une courtisane secrète, un suppôt de morale ou un héros de tous péchés.

Jean-Jacques ne ment pas. Même dans le mensonge, c'est la vérité qu'il veut dire ; c'est elle qu'il préfère, elle qu'il cherche avec folie. Il croit à la vérité, comme un enfant : sa vérité, non pas la vôtre. Et je ne comparerai pas l'une à l'autre, même pour rire. Je vais jusque là : même s'il ment, c'est la vérité qu'il veut servir. Vous, la plupart, même quand vous dites vrai, vous servez votre mensonge, le principe de négation qui est en vous, et que vous répandez si cruellement sur les autres. Le mensonge, mes bons Seigneurs, c'est de n'être pas. Il est, lui, ce Rousseau, ce pauvre homme, ce Jean-Jacques, Jacques comme Bonhomme, et Jean comme le tendre disciple. Il est. Et vous, point. Jamais, vous ne serez ; jamais, vous ne fûtes.

Il vit, lui, le chemineau, le vagabond, le métèque. Il a quelque grande parole à dire, qu'un peuple lui demande, puisqu'un peuple l'écoute. Il a quelque secret à donner, qui vous ruinera, et qui

vous jettera contre terre, avec votre ordre prétendu et votre immobile superbe. Comme, si un ordre de quatre jours, et qui sent déjà, *jam fœtet*, pouvait s'égaler au désordre de la vie jaillie de source, et même au chaos qui sent frais les racines, la verdure et les bois.

Je préfère l'injustice au désordre. Mais j'aime encore mieux l'injustice que la mort. Et la question sera toujours de savoir si le pire désordre n'est pas dans l'injustice.

§

Les *Confessions* sont un des plus grands livres qu'il y ait, dans l'art de tous les temps. Et peut-être, les deux livres les plus étonnants et les plus riches, qui soient jamais sortis de l'homme pour la connaissance de l'homme, sont-ce en effet les *Essais* de Montaigne et les *Confessions*.

Dans les *Essais*, la vie même est intelligence.

Dans les *Confessions*, la pensée même est sentiment.

Les *Essais* sont presque en tout d'un ancien dans le monde moderne. Les *Confessions* sont d'un homme moderne, et chrétien jusque dans l'utopie et le rêve social à la mode antique.

Mais, ici et là, deux hommes se dépouillent et mettent toute leur puissance à nous montrer, dans son nu et son écorché, ce que c'est qu'un esprit, ce que c'est que le cœur d'un homme.

Le génie de l'un est à s'éprouver sans relâche, et le génie de l'autre à se connaître.

Rousseau se connaît mal ; mais il s'éprouve homme à tel point, qu'il se crée à mesure sous nos yeux. Montaigne se connaît si bien, qu'il ne se trompe jamais sur ce qu'il nous donne, et qu'il veut, en lui seul, nous faire saisir l'essentiel de nous. Plus Jean-Jacques s'abuse, et plus il se livre. Plus Montaigne se discerne, et moins il se trahit. La vérité de Montaigne nous convainc de penser et de n'être pas dupe, là même où il nous plaît de nous duper. Et toutes les erreurs de Rousseau nous persuadent de vivre.

La beauté de Montaigne est celle du diamant et de ses mille lumières croisées en une clarté unique. La beauté de Rousseau est celle de la créature sanglante, ouverte comme la terre au labour, toute retournée en ses racines, avec ses humeurs, ses maux étalés, ses excréments mêmes, et cette douloureuse ingénuité de la victime offerte, sur le bois où elle-même s'est fait clouer.

Cet homme qui ne voit rien comme un savant, fait tout voir comme un poète et comme un musicien. Il est plein de sentiments, plein d'émotions nouvelles, plein de voix mystérieuses et de paysages. Son âme est une fontaine originale, qui coule du rocher, sous le pic de la peine.

Chateaubriand, qui lui doit tant, ne modèle que lui-même, dans ses *Mémoires* admirables. Mais

dans les *Confessions* de Rousseau, il y a de tous les hommes en passion. Et ceux même qui le calomnient, à présent, ceux aussi qui le méprisent, ils ont tous de Rousseau, dès que leur sécheresse se détrempe, et quand leur cœur se détend, ils tiennent tous de lui.

§

Souvent, il me répugne ; et toujours, je le plains. Je le trouve ridicule, et plus touchant encore. Je voudrais le secourir, et je sais le secours inutile. Il faut que vie se passe. O tourments d'une vie énorme ! Torrents où le plus pur cristal, et la goutte d'eau céleste se mêlent à la boue ; où la corruption des rives résiste aux plus chaudes larmes ; où la pourpre du sang se perd dans le limon, plus qu'elle ne le lave ! Et pourtant cette vase est généreuse ; cette fange est féconde et le laboureur le sait bien, qui dans la terre grasse, n'écrase pas les vers, laboureurs eux aussi, et nourriciers.

Il est insupportable. Son impudeur me blesse ; mais bien moins par les détails qu'elle donne, que par la façon de les produire. Et, quand il est bas, la grandeur de l'aveu en rachète la bassesse. Il ose vous montrer sa vermine et sa pourriture, méchants que vous êtes. Et tandis que vous comptez ses plaies, en vous bouchant le nez, vous feignez de ne pas voir les vôtres.

Il mérite qu'on l'aime ; et on ne le sent jamais si bien, qu'au moment où on le repousse. Il y a un homme là dessous.

Un homme, et non pas seulement un malade, un pauvre infirme, un malheureux qui délire, un forcené qui souffre : un homme, un grand cœur, une force pour la vie ; un être qui se donne, et qui prend, et qui se rend au centuple ; une nature enfin, une passion, une personne ; un fils de la femme, pour qui le ciel et les eaux ont un langage; pour qui tout existe, les plantes et les bêtes, les hommes et les femmes ; et qui, voyant tout vivre, participe à toute cette vie. La puissance de Jean-Jacques sur son temps vient de là : il portait nouvelles de la vie à un monde tout machiné d'artifice. Où la vie paraît, soleil matinal, la raison froide s'efface. On ne se chauffe pas avec le plan d'une forêt, fût-il le mieux aménagé du monde, et n'y manquât-il pas un baliveau. La vie est la raison des raisons. Il est, en elle, une force de persuasion à nulle autre pareille. Cette force de Rousseau, comme celle de Beethoven, est un amour qui s'épanche.

Il n'est pas l'homme de ses livres, disent-ils. Qu'est-ce qu'ils en savent ? et si, au contraire, l'homme de la vie n'était pas le pis aller du poète ? L'écart est tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre. Il y a des hommes que leurs livres

trahissent, et d'autres qui trahissent leurs livres. Pour nous, qui vivons avec les livres immortels, et non avec les hommes morts, ils sont vrais s'ils nous forcent à les croire. Il ne faut que nous-mêmes pour discerner s'ils nous ont menti. Je sens dans Chateaubriand la perpétuelle illusion qu'il veut nous faire, et qu'il s'est aite. Chateaubriand danse en vain, sur son rocher, le pas du sublime et de la majesté. Jean-Jacques est plus direct à l'homme, dans son chemin creux et ses ornières. Le plus homme est le plus sûr de régner. Il est aussi le plus vrai.

Beethoven est tout entier dans ce qu'il veut être. Les Quatuors, les Symphonies et les Sonates, ces méditations sans égales, ces combats et ces victoires magnifiques, ces effusions d'amour et de lumière, voilà Beethoven, et non ce petit bourgeois bruyant et quinteux, à l'humeur noueuse, aux caprices violents, négligé et presque sale, dédaigné des femmes, et ridicule amant.

Tout de même, Rousseau. Il est, vraiment, bien plus ce qu'il veut être que ce qu'il est. L'homme premier, en lui, n'est pas l'enfant vicieux, ni le petit laquais fripon, ni le greluchon des vieilles veuves, ni rien de bas, ni rien de mauvais; mais au contraire, dans le vieillard même, un simple enfant persiste, avec son duvet, un être plein de foi et de bonté, une âme éprise d'union, qui ne saurait respirer sans croire à la bonté des hommes.

Son tourment et sa folie sont les fruits de sa véracité. Rousseau ne peut jamais accorder son expérience avec les élans et les certitudes de sa vie intérieure. A la longue, contrariété qui affole son jugement.

Le procès de Jean-Jacques est celui que l'on fait à tous les grands poètes, ou peu s'en faut. Bien plus, à tout idéal. Beethoven n'est pas cette vie étroite, dans une chambre de Vienne, sans jour sur le miracle du monde.

On ne me salira pas Jean-Jacques ; car il n'arrive pas à se salir, tout à fait, lui-même. Plus souillé il est, plus il aspire à la pureté. Salubre haleine. Plus déchu, plus contraint il est, plus il ahanne à la liberté, et rêve de vertu. Quel idéal n'est pas nourri de rêves ? Quel idéaliste en est repu ? Et, sinon en politique, qui s'avise de reprocher ses rêves à l'artiste ? L'ordre et la vertu, Rousseau les veut faire régner, d'autant qu'il s'accuse de les enfreindre. Il pense au peuple dans la société des grands. Les a-t-il tués ? ou n'étaient-ils pas déjà un peu morts, eux, qui n'ont même pas pu sauver leur tête ?

Oui, il est ce qu'il veut être ; et il veut être lui-même. Il n'est pas d'autre droit, plus confondu dans le devoir. Un grand homme, je veux me rendre infiniment moins sensible aux saletés de sa conduite, qu'à son éternel appétit de s'accomplir. On paie chèrement le droit fatal d'être soi-même.

§

On le compare à Chateaubriand ; mais c'est Chateaubriand qu'il faut comparer à Jean-Jacques. L'un et l'autre, de tout ce qu'ils ont produit, il ne reste qu'un livre. Et ce livre est l'homme même, chacun de sa propre main. Mais je doute que Chateaubriand eût jamais été ce qu'il est, sans Jean-Jacques. Il n'eût pas écrit les *Mémoires d'outre tombe*, s'il n'avait lu les *Confessions*, du temps qu'elles parurent. L'imitation est partout, et même dans le contraste. Tout est ingénu dans Jean-Jacques ; tout est concerté dans Chateaubriand. Celui-ci se compose sur un modèle, qu'il veut faire oublier. Et l'autre invente.

Chateaubriand est le fils de Jean-Jacques, comme si sa grande dame de mère eût été violée par ce musicien d'aventure, quelque trouvère enivré, un soir d'orage et de rouge crépuscule, au bord d'un étang mélancolique, sous un couvert de chênes frémissants. Qui parle de laquais ? Ici, l'honneur est pour elle, et il n'est pas dit que le plaisir fût pour lui.

L'immense différence de Chateaubriand à Jean-Jacques est justement de l'amour. Or, l'amour est la valeur positive entre toutes. Chateaubriand est toute négation.

Chateaubriand est un Rousseau qui nie : parce

qu'en tout, monde, cité, passé, présent, politique et nature, il ne voit que soi, il n'aime que lui. Chateaubriand modèle son personnage ; il porte un masque ; il ne le quitte jamais ; il ne cesse de le polir et de l'orner ; il joue toute sa vie le rôle qui lui semble le plus digne de lui, devant la postérité.

Jean-Jacques est nu. Plus il se pare, plus il y est malhabile. Ses prétentions même décèlent sa nudité. Il ne se quitte jamais tant, que s'il tourne le dos à tous les hommes. Il les chérit, en les maudissant. Plus il s'élève au dessus d'eux, plus il s'abaisse lui-même en pleurant. Il se déteste à la mesure où il se vante. Parce qu'il en rabâche, on croit qu'il s'enorgueillit de ses vertus ; mais c'est le moment qu'il s'accuse de tous les péchés et de tous les crimes. Enfin, il ne donne tort aux autres, que pour pleurer d'avoir raison ; et s'il invective contre tous les hommes, c'est de la voix passionnée qui implore leur pardon.

§

Rousseau a été le premier poète à porter, dans les lettres de la France, la complexion et les sentiments d'un musicien.

Il était né pour cette musique, et non pour la serinette qu'il fit, d'abord, entendre à l'Opéra Comique. Homme nouveau par là, et d'une ex-

trême conséquence. Avec la musique, la rêverie, la nature, le don amoureux de soi-même sont entrés dans l'art d'écrire, et n'en sont plus sortis. Une certaine langueur, un besoin d'effusion et de confidence ; une ardeur tendre, une pensée qui caresse et qui appelle les baisers de l'assentiment ; une sorte d'invitation à recueillir les idées sur le frémissement des lèvres : une tristesse et une joie également trempées d'émotion sensuelle ; un doux aveu de la chair, comme si le cœur et l'esprit ne pouvaient plus être séparés.

§

Qu'est-ce enfin cette nature, qu'il invoque sans cesse, et si amoureusement ? Le plus souvent, et en toute candeur, la campagne opposée à la ville. La nature, c'est la vie moins la conscience : la vie moins l'homme, puisque l'homme est la conscience. Pour Rousseau, l'homme est surtout la conscience sociale. Je dirais qu'à son oreille, l'homme est un texte de loi, et la nature un chant. Il rêve que l'homme chante, et qu'il tienne sa partie dans le chœur.

Les musiciens semblent toujours ou fous ou femmes, aux gens de lettres qui sont philosophes, haineux et politiques.

Comme aux yeux de Jean-Jacques la nature est surtout la campagne, dans le peuple il aime les

paysans et les petites gens de village. Ce solitaire, pourquoi fait-il toujours crédit à l'assemblée des hommes ? Les fêtes populaires lui semblent les seules fêtes. Il pense là-dessus comme le peuple qui n'a point de joies, sinon communes. La vertu n'est, après tout, que la simplicité des mœurs. Et la douce manie de Jean-Jacques imagine des mœurs aimantes et fraternelles.

Rousseau est un prophète. Il parle naturellement pour les pauvres contre les riches, pour les petits contre les grands. Il est nourri de l'Evangile. Que Voltaire s'en moque.

Il a fort bien vu que l'amour et la joie des assemblées sont les deux instincts de la fête populaire. Ces amours brutes, mais sans fard, et plus honnêtes que grossières, il les compare aux intrigues des grands. Dans les salons, l'amour n'est qu'un passe-temps. La perfidie est une figure de la danse. Le plaisir seul est en cause ; et peut-être est il vrai que le plaisir est aussi loin de l'amour que le duel de la vie héroïque.

Jouir de la vie et de l'amour sans nuire à personne, Jean-Jacques se fait cette idée de la vertu et de la bonté populaires. Il veut décidément que l'homme soit bon. Il veut, il sait que la nature est bonne. Et il la loue d'être simple. Il croit donc au peuple. Le peuple est la forme de sa charité. Il n'est pas peuple en tous ses instincts. Loin de là, comme tout artiste, il cache un aristo-

crate. Thérèse est son infirmière ; mais toutes les femmes, dont il a été tenté de s'éprendre, sont du beau monde ; et il ne quitte sa solitude que pour la compagnie des grandes dames. Là aussi, plus semblable à Beethoven que personne.

Tous ses goûts ne sont donc pas populaires, en dépit de la simplicité. Mais ses rêves sont peuple: parce qu'il rêve d'union entre tous les hommes. Au fond, ce misanthrope, ce loup-garou, ce malheureux qui fuit le monde, croit à la bonté de la vie. Les gens de son siècle ne croyaient qu'au plaisir et à l'ennui.

Il se cache des hommes, pour ne pas les juger. Il les fuit, pour ne pas les haïr. Tout ce qu'il a de méchanceté est en eux, et vient d'eux. En lui-même, tout ce qu'il leur suppose de bonté. S'ils étaient tous comme lui, la vie serait aussi bonne que la nature est belle. Or, ils pourraient être comme il est ; et ils ne le veulent pas. Voilà son désespoir, et voilà sa prophétie, pleine d'une douloureuse espérance. Soyez enfin ce que vous devriez être. Rentrez dans la nature. Reprenez en elle votre vertu oubliée. Soyez frères, ô fils de la même mère.

Telle est sa foi, si ardente et si pareille dans Beethoven et dans Tolstoï. On en peut rire. Mais jamais cette parole ne viendra aux oreilles des hommes sans les émouvoir et leur retourner le cœur. Quand elle chante passionnément, cette

voix toujours enchante. Les grands du dix-huitième siècle, et les philosophes même l'ont écoutée avec ravissement. L'homme aime son cœur : il jouit qu'on le lui rende ; il bénit qui le lui touche. Ils ont jugé que ce malade était sain, et qu'il y avait dans ce fou plus de raison que dans les plus raisonnables. Jean-Jacques les ragoûte à la passion et à l'espérance : à eux-mêmes enfin, au fort de la vie, qui exige toujours quelque foi, en soi-même, en autrui, en n'importe quoi, mais du moins à quelque chose.

Homme nouveau en tout, Jean-Jacques est de la plus vieille France. L'irrésistible nouveauté est le réveil d'un sentiment silencieux, et retiré depuis plus de cent années dans le château de la Belle au bois dormant. Rousseau arrive de l'antique province, comme si Paris, la vie de cour et le Grand Roi d'Orient n'avaient pas façonné des mœurs, où la verdeur première de la nation est contrainte, sinon flétrie. Rousseau, prophète d'Occident chez les satrapes, est le seul artiste chrétien de son siècle. Voyez-y sa puissance. Il n'est d'aucune église, et il est de toutes. Il est religieux. Il a cette force du lien entre les hommes. La religion est la culture primitive, celle de tout le monde, et même des peuples incultes. Car la religion est un rite universel de l'amour.

Il faut bien convenir que la France n'est si humaine, que d'avoir été si religieuse. Le livre de

Joinville est sans égal, on ne sait quoi d'éternel et de jeune, de vrai et d'idéal, de mitoyen à l'Évangile, à Hérodote et aux *Confessions* mêmes. Le génie chrétien a fait l'Europe. Et si l'Europe, malgré tout, est française en ce qu'elle a de vraiment européen, c'est que la France a été très chrétienne. Elle l'est encore, et précisément à la façon de Rousseau. Romaine en son esprit juridique, la Révolution est chrétienne dans son fond populaire. Le sang et les massacres sont du diable, si l'on veut. L'accent chrétien fait la puissance de Jean-Jacques, et l'immense retentissement de sa parole en Europe : ce Français de Genève parle chrétiennement.

§

" L'ancien petit ami de la grosse Warrens, l'amant de Thérèse, oublieux de ses cinq infanticides probables, enseignerait la morale à l'univers entier, du pied même de la chaire de Calvin. "

Injustice qui fait horreur. Lignes meurtrières.

Tout donne à croire que les enfants n'étaient pas de lui. Fussent-ils de lui, il ne les a pas tués. En retour, Pascal parle quelque part de ceux qui tuent en conscience, par opinions probables. Tout le monde ne peut pas doter ses bâtards de duchés pairies, ni les élever pour en faire des princes du sang, sous l'œil de Bossuet. J'ai avec moi Saint-Simon.

La grosse Warrens n'avait que trente-trois ans, quand le petit Rousseau fut son amant, à vingt-deux. Plaise au ciel que tous les jeunes hommes ne fussent jamais déniaisés plus salement. Et plût à Dieu que tous les gens de lettres ne fussent jamais nourris par de plus vieilles femmes. Le roi, le Grand Roi, quand il a fallu le dégourdir, on l'a fait coucher avec une espèce de gouvernante nourrice, qui allait sur les quarante ans. Et le spectacle de toute cette cour qui épie la coucherie, qui ne pense qu'à la coucherie, qui mange et boit de la coucherie, faisant la haie derrière les portes, l'illumination de toutes ces belles âmes en chandelles, spectacle plein d'honneur en vérité, ou plutôt immonde bergerie. Un autre roi, le Bien Aimé, a été déniaisé, faut-il vous dire par qui ? J'aurai plus de pudeur.

Genève, toujours Genève ! Calvin, toujours Calvin ! Et il faut que Rousseau paie pour Calvin, et Calvin pour Rousseau. Mais d'abord, Calvin n'est pas de Genève : il est de Noyon, en France, et aussi bon Français qu'on puisse l'être. Noyon est plus en France même que Paris. C'est la banlieue de l'Ile, une grange du grenier, un anneau à la double ceinture qui passe par Beauvais, et par Chartres, par Château Thierry et par Soissons. Les grands labours sont là, et les fermes mérovingiennes. Pays des fères et des fertés. La terre de Beaumanoir et du Grand Ferré, qui a tant

broyé de Goddons entre ses bras d'Hercule gaulois. Le climat de La Fontaine et de Racine, ne vous déplaise ; et l'on disait autrefois que Charlemagne était de Noyon. Enfin, on voit à Noyon la mère cathédrale de toutes les églises, une dame des champs qui a eu Notre-Dame, et trente reines pour filles.

Je dirai donc deux mots de Calvin, en passant. Je n'en fais pas ma petite pâture de volupté, ni mon divertissement, les nuits d'été. Mais d'aventure, Descartes ou Malebranche, Pascal et Bossuet, sont-ils reliés en veau pour nous souffler à rire ? ou saint Thomas ? ou saint Bernard ? ou Aristote ? Sont-ce là des bouffons, et perdus d'honneur, s'ils ne bouffonnent ? Deux ou trois siècles plus tôt, Calvin eût fait un Suger, un grand évêque, peut-être un saint. Forte tête de France, logique implacable et génie de l'action, c'est l'espèce terrible du théologien qui a l'empire, et qui vit pour le gouvernement. Ceux qui l'attaquent, devraient être à ses genoux : Calvin est la raison d'état incarnée, et il eût fait brûler Jean-Jacques.

Quoi encore ? Jean-Jacques ne paie pas toujours son loyer ; il en laisse parfois le soin à ses amis. Il vit un peu d'aumônes, et il a vécu souvent chez les autres. Il n'a jamais le sou. Il ne sait faire argent de rien. Et M. de Voltaire tire de ses œuvres cent mille livres de rente. Jean-Jacques, mon ami, vous êtes un auteur de raccroc ; vous

gâtez le métier ; vous êtes un impudent. Vous manquez d'honneur. Il n'y a d'honneur, entendez-vous, qu'à une pension sur la cassette ; ou à la grosse dot ; ou à l'héritage. Et il convient d'être né, d'abord, pour penser et pour écrire. Apprenez les bonnes manières, l'avarice honorable et la chaste intrigue. Sachez enfin, sur l'aveu même des auteurs, que la plus digne fortune leur vient du mariage, ou en rampant. Mariez-vous, mon ami, et rampez. Rampez, ou mariez-vous.

Allons, croyons en ceux qui le diffament ; et prenons Rousseau avec ses crimes. Je le prends avec ses péchés, et je vous laisse avec vos vertus.

Il méprise l'argent. Il ne fait rien par intérêt. Il est pauvre et doux, sobre et patient. Il travaille, ce vieux. Il fait le mieux qu'il peut, tout ce qu'il fait. Il soigne son écriture; il copie de la musique, à dix sous la page, et ses copies sont de la plus belle main : il sourit à ses rondes bien pleines, et à ses croches bien aiguës, avec puérilité. Ce malade gagne son pain.

Plus il souffre, plus il devient indulgent. Plus il s'imagine menacé par la conspiration de ses ennemis, plus il se résigne. Sans doute, ils ne conspiraient pas ; mais ils l'aimaient peu : façon de conspirer propre aux amis.

Il fait la charité, fort au delà de ses moyens. Il est aumônier de son cœur et de ses larmes, autant

que de sa bourse. Il est poli avec tout le monde. Il ne se fâche plus. Il n'envie rien. C'est alors qu'on le dit tout à fait fou. Il n'a pas de fiel. Il est riche de bons pleurs sans amertume. Dès cinquante ans, il vit aussi purement qu'une religieuse, aussi simplement qu'un religieux. Il ne mange que des légumes. Il ne boit guère que de l'eau et du lait. Il ne fait ni le mal ni la mort. Il a un cœur pour les feuilles et pour les bêtes. Il aime la prière. Il prie avec une entière simplicité.

Pauvre Jean-Jacques ! Où est ta jeune allégresse, et ces joues rondes, gonflées d'heureuse vanité ? Pauvre Rousseau ! Misère à base de grandeur ! puérilité pleine de sève ! Sainte maladresse ! Impudique, épris d'une impossible pudeur !

Par amour propre d'homme, et comme on met le manteau d'un vice pour cacher une plaie secrète, il s'est donné des enfants, qu'il n'a pas eus. Dénué de tout, il les a laissé jeter à la crêche, dans la nuit où vagissent les orphelins. Mais il ne veut pas se le pardonner ; il veut s'en vanter et s'en blâmer du même coup. Il brave, parce qu'il souffre des reproches qu'il se fait ; et il cherche le mépris des autres, pour se laver du sien propre, et de la condamnation qu'il porte sur lui. Il aime qu'on le condamne, parce qu'alors il s'absout. Aux outrages qu'il réclame, à la boue qu'on lui lance, il rentre en lui-même, et retrouve les feux

de sa clarté intérieure. Car, ils auront tous beau faire : Jean-Jacques sait bien qu'il vaut mieux qu'eux. Et ils le savent aussi. Il en atteste le ciel : il pourrait les en attester eux-mêmes. On ne compare pas un cœur de cette fibre indestructible à toute cette charpie d'hommes, presque morts, presque vivants.

§

Et il souffre si cruellement, qu'il se tue.

Ils ne savent pas tout ce qu'il peut y avoir d'héroïque dans la grande souffrance. Ils ne sont attentifs qu'aux faiblesses du patient.

On s'offre parfois à des douleurs, qu'on refuse d'accepter: comme si une volonté immortelle nous imposait ce que toute notre chair repousse en sa mortalité. C'est déjà beaucoup de ne pas nous soustraire à ce qui nous déchire. Mais quoi ? on ne se dérobe pas à soi-même.

Il n'est pas donné à tout le monde, il n'est pas permis à tous de grandement souffrir. Il y a plus d'inégalité dans la douleur des hommes qu'entre toutes leurs joies. Une grande souffrance, et qui est féconde, devrait être un titre éternel au respect.

Jean-Jacques s'est contredit, à l'égal de tous ceux que la passion gouverne et que la peine excède. Les dieux mêmes, quand ils voient la mort, se renient au moins une fois.

Heureux ceux qui ont accordé leurs actes et leur doctrine. Mais ils n'y sont pour rien, selon moi. Heureux ceux qui ne se contredirent pas : c'est que la fortune ne les a pas contredits. Qu'on admire leur bonheur, qu'on adore leur succès, si on l'envie : Qu'on ne leur en fasse pas une vertu, ni un si beau mérite.

D'un pauvre petit garçon, à l'œil vif, gamin qui polissonne dans les rues de Genève, tirer fibre par fibre, au dévidoir d'un demi-siècle de souffrances, le grand cœur des *Confessions*, voilà ce qu'il convient d'admirer, au lieu de reprendre le petit garçon sur le ruban volé, et l'homme sur les enfants de Thérèse. Généreux Jean-Jacques qui, lui seul, a fourni ses ennemis des pires armes qu'ils tournent contre sa poitrine, pour l'en assassiner.

Jean-Jacques, faible en tout, est un héros de souffrance. Tous les poisons de la vie n'ont pu l'empoisonner. Il souffre de tout son cœur. Il aime et ne hait pas. Et il a du génie. Pour moi, c'est assez.

Presque morts, disais-je, ou presque vivants : la plupart ne sont rien de plus, selon le biais où on les prend. Mais lui, Jean-Jacques, il a vécu, et il vit, avec ses fautes et son délire, avec sa bonté et sa magie, immortellement. Il a tant souffert, qu'il est quitte. Elles sont là, ces *Confessions*, qui font de la lumière avec la fange même ; qui respirent un tel air de santé, jusque dans les hontes

de la maladie, et tant d'innocence jusque dans les plus sales péchés. Il avait raison, Jean-Jacques, de se sentir pardonné. Il n'est rien d'impardonnable que de rester le cœur sec à de telles larmes.

Le chant de cette douleur et de ces rêveries est entré dans la nature comme une mélodie éternelle. Le désespoir même y regarde, à travers les pleurs, une espérance que la bonté de l'âme, seule, peut donner. Moins pur en ses mœurs, mais non pas en ses intentions peut-être ; plus faible, plus malade, et plus malheureux aussi ; bien moins héroïque, mais non moins neuf, ni moins ardent, ni moins sincère ; également humain, Rousseau, c'est Beethoven à Paris.

ANDRÉ SUARÈS.

POÈMES [1]

I

Même grâce et même chaleur
Sont dans mon cœur et dans le paysage...
Où vais-je ainsi porter le poids de mon bonheur
Et cacher mon visage ?

O rectangle de mon jardin,
Entre ces quatre murs qu'au Printemps tu proposes,
Avril répandait ce matin
Trop de fraîcheurs, de ses deux mains,
Trop de pressentiments de roses !...

J'ai fui la rue et la maison,
Suivant le ciel qui courait comme une onde,
Et me voici debout dans la campagne ronde,
Voyant tourner l'azur et le lisse horizon,
Sans qu'une voix encor à mon trouble réponde !...

[1] Extraits de *La Source Invisible.*

Je regarde les bois modestes du pays...
Je t'y vois fuir, Printemps, de ta course légère
Qui protège, écartant les branches des taillis,
Ta couronne de primevères.

Est-ce pour avoir vu, dans tes yeux fugitifs,
Briller cette flamme adorable,
Que s'éveillent en moi de beaux désirs captifs
Qui brûlent doucement mon âme périssable ?...

Est-ce pour avoir vu les humides gazons
Sous tes pieds se froisser à peine,
Qu'une fraîcheur divine a coulé sur mon front,
Qu'un délice étonné, dont la vertu m'enchaîne,
Arrête ici mon cœur et mon haleine ?...

Soleil, épargne-moi ces couleurs et ces feux !...
Et vous, douceur profonde et molle des prairies,
Tempérez l'ardeur et les jeux
De ces pas que je vous confie !...

Ici, tout seul avec cette branche d'ormeau
Et le dessin fuyant de mon ombre qui plie,
Je veux pencher au bord des eaux
Mon image et ma vie.

Et voir encor, à mes côtés fidèles,
Dans ce miroir, parmi les roseaux et les ailes,
L'ombre claire de la Douleur
Qui me sourit comme une sœur.

O toi, brise, qui me conduis et qui m'accueilles,
Et qui t'arrêtes sur mes mains et mes épaules,
Insaisissable et pure comme un saule
A l'heure où vont naître ses feuilles,

Ton haleine de fleurs ferme déjà mes yeux,
Ton âme pastorale en ces lieux me délivre
De ces désirs dont je serrais les nœuds,
Et du soin périlleux de vivre !..

II

Qu'un beau péril vienne et s'empare
De mon cœur, de ma tête, ou des deux à la fois !...
Que seul, brûlé, tendu, serrant ma voix,
Je chante, et pleure, et me déclare !...

Tes bras si purs, Sécurité, ma sœur,
Délivres-en ce soir ma vie et mes épaules...
Que le long de ton corps, dont je sais la fraîcheur,
Ils retombent, pareils à des branches de saule
Qui cherchent dans les eaux le reflet du bonheur.

Vois, ce soir je m'en vais encore,
Suivant ce noir chemin rongé par la poussière,
Le long du crépuscule où penche une lumière
Que tu me fis aimer, et que je sais par cœur
Comme un Dimanche ou comme une prière !...

Vois, ce soir, je m'en vais encore,
Pliant sous mon effort d'hier ou de demain,
Comblé d'une douceur qui me dévore,
Portant mon sort dans mes deux mains
Comme un enfant qui porte un pain.

Et les terrains accablés de décombres,
Et les herbes et les orties,
Et les arbustes morts s'accrochant à mon ombre
Comme des pauvres que j'oublie,

Sont complices de ton amour,
Pèsent sur mon cœur et ma vie
Qu'ils enferment, inassouvie,
Dans le cercle des jours !..

Qu'un beau péril vienne et s'empare
De la ferveur obscure où je m'égare !...
Mes chances de regrets, de doute, ou de folie,
Ma sagesse, mon rire, et mon zèle, et mes pleurs,
Je te les offre, Amour, je te les tends, Douleur !...

Ah ! menacez par le fer ou la flamme
Le dangereux repos où penche ici mon âme !...
Que le risque divin me lance hors de ma vie !...
Que la soif et la faim me brûlent, que j'oublie
Mon âge, ma maison, ces doux excès d'un cœur
Qui, pas un jour, n'a pu s'évader du bonheur,
Et ces droites vertus héréditaires
Dont par ma perte ou par mon gain,
Par ma sueur, mes larmes et mes mains,
Je n'ai pas forcé la matière !...

Sécurité, Sécurité, ma sœur,
Pour enhardir mes vœux, déjà la nuit s'approche,
Avec ses odeurs et ses cloches,
Dérobant à mes yeux tes cheveux et tes pleurs...

Tu ne conduiras plus, ce soir, mes pas fidèles
Vers cette chambre close où de tes mains légères,
Tu fermais les rideaux comme on ferme des ailes,
Et disposais le soir comme un bouquet de fleurs.

Tu ne dormiras plus, sur mon souffle penchée,
Ces nuits pâles, fermant des jours involontaires,
Où gémissait sans bruit ma jeunesse épanchée
Par toi, dans l'ombre, sur les roses de la terre...

Mais, ayant incliné ton front vers mon adieu,
Et dénoué de moi la fraîcheur éperdue
De ces bras et de ces mains nues,
Tu m'écouteras fuir plus loin que tes prières...
Ah ! laisse-moi briser ta voix et tes alarmes...
Une haute vertu jaillira de nos larmes !...
Un soir tu me verras revenir en ces lieux,
Un soir dont le présage invisible m'éclaire,
Ayant gagné, par mon amour ou mon remords,
Une paix enflammée, un bonheur téméraire,
Et le prix de la mort !...

III

Beauté des jours, Beauté des nuits,
J'ornerai de vos fleurs mon âge qui s'enfuit !...
Mon geste ou mon repos, mes pleurs ou mon sourire,
Un seul de mes regards, mes plus humbles accents,
Me font ici libre et mouvant
Comme un navire !...

Partout j'ai vu briller les flammes de l'Amour,
Partout j'ai vu couler des sources !...
Vers les unes je lance et ma joie et ma course,
Près des autres, penchant un oublieux séjour,
Je mange le pain de mes jours.

Et tout m'est prise, appui, matière !...
Le Hasard, dieu léger, touche du doigt ma porte ;
Je trouve un bien vivant dans l'ombre ou la lumière,
Et je l'emporte !...

Ah ! peuple-toi, maison ! Fenêtres, ouvrez-vous !
Entre qui veut, qu'on prenne et donne, et qu'on oublie !...
Pourvu que l'âme y passe, en nos yeux réfléchie,
J'appelle ici l'amour, le calme et le courroux !...

Et je vous vois, et je vous sens, et je vous touche,
Beauté des jours, Beauté des nuits !...
Gardez toutes ces fleurs à mon âge qui fuit,
Gardez cette soif à ma bouche !...
Faites que ce bonheur, faites que ce désir
Au même feu sans cesse me ramène,
Et quand viendra mon heure, ah ! faites-moi mourir
Au bord d'une fontaine !...

Jules Delacre.

LETTRES DE JOHN KEATS A FANNY BRAWNE[1]

I

Shanklin.
Ile de Wight. Jeudi.
(*Timbré :* Newport, 3 Juillet 1819)

Ma dame bien aimée,

Je me réjouis de n'avoir pas eu l'occasion de faire partir une lettre que je vous avais écrite dans la nuit de Mardi — elle semblait par trop extraite de l'Héloïse de Rousseau. Je suis plus raisonnable ce matin. Le matin est le seul moment qui me soit propice pour écrire à une belle et si chère jeune fille : car la nuit, quand ma solitaire journée s'est écoulée, et que ma chambre, non moins soli-

[1] Ecrites en 1819-1820, ces lettres ont été éditées et annotées par Harry Bnaton Forman. Elles sont adressées par Keats à Fanny Brawne, sa fiancée, jeune fille dont on sait peu de chose, mais qui semble l'avoir fort peu compris et apprécié si l'on s'en rapporte au seul jugement qu'elle ait laissé sur lui, dans une lettre qu'elle écrivait à M. Dilke, dix ans après la mort de Keats : " L'acte le plus charitable serait de le laisser reposer à jamais dans l'obscurité à laquelle l'avaient condamné les circonstances. "

taire, silencieuse et sans harmonie, s'ouvre comme un sépulcre pour me recevoir, alors, croyez-moi, ma passion se donne libre cours, et, je ne voudrais pas — dans la crainte que vous me croyiez malheureux ou peut-être un peu fou — que vous fussiez initiée à ces déclamations auxquelles j'avais cru jadis impossible de m'adonner jamais, et dont les auteurs m'avaient si souvent prêté à rire.

Je suis, pour l'instant, à une jolie fenêtre de cottage, donnant sur une vue de collines, avec une échappée sur la mer ; la matinée est ravissante. Je ne sais quelle élasticité mon esprit atteindrait, ni quel plaisir je pourrais avoir à vivre ici, à respirer, à errer, libre comme un cerf, le long de ce rivage magnifique, si votre souvenir ne pesait ainsi sur moi ! Je n'ai jamais eu de joie sans alliage longtemps de suite : toujours la mort ou la maladie de quelqu'un [1] a empoisonné mes jours ; — et maintenant, quand aucun chagrin de ce genre ne m'oppresse, convenez qu'il est dur qu'une autre sorte de peine me poursuive. Interrogez-vous, ma bien-aimée, et voyez si vous ne vous trouvez pas très cruelle de m'avoir envoûté ainsi et dépouillé de toute liberté ? Voulez-vous me le confesser dans la lettre qu'il vous faut m'écrire immédiatement, et dans laquelle il faut faire tout votre possible pour me consoler ; rendez-la enivrante comme une

[1] Son frère, le " pauvre Tom " était mort environ sept mois avant la date de cette lettre.

liqueur de pavots pour me griser — écrivez les mots les plus doux et les baisez afin que mes lèvres puissent au moins se poser là où se seront posées les vôtres. Pour moi, je ne sais comment exprimer ma dévotion à une créature aussi belle : il me faut un mot plus éclatant qu' "éclat", un mot plus beau que "Beauté". Je rêve toujours que nous soyions des papillons qui n'ayions à vivre que trois brèves journées d'été — et ces trois journées, s'il m'était donné de les vivre avec vous, contiendraient pour moi plus de félicité que cinquante années de vie ordinaire. Mais, si égoïstes que puissent devenir mes sentiments, j'espère qu'ils ne déteindront jamais sur mes actes : comme je vous le disais, un ou deux jours avant de quitter Hampstead, je ne retournerai jamais à Londres, si la destinée ne met pas le Mistigri [1] dans mon jeu, ou tout au moins une des hautes cartes.

Quoique, à vrai dire, je pourrais concentrer en vous tout mon bonheur, je ne puis prétendre à accaparer aussi complètement votre cœur — en vérité, si je pensais que vos sentiments pour moi égalent ceux que vous m'inspirez, je crois que je ne résisterais pas à accourir vers vous dès demain,

[1] Ev'n mighty Pam, that kings and queens o'erthrew,
And mow'd down armies in the fight of Loo,
Sad chance of war ! now destitude of aid,
Falls undistinguish'd by the victor Spade ! —
Pope's *Rape of the Loch*, iii, 61-4.

pour l'enchantement d'un baiser de vous ! Mais non ; je dois vivre d'espoir et de chance. — Quand le pire arriverait, je vous aimerais encore, — mais quelle haine j'aurais pour un autre ! Quelques lignes, lues dernièrement, tintent sans trêve à mes oreilles :

Voir ces yeux qui me sont plus chers que les miens
Darder leurs faveurs sur un autre —
Et par un autre que moi, voir presser
Ces douces lèvres (recéleuses d'un nectar immortel),
Pense, Francesca ! pense à cette chose,
Maudite au delà de toute expression ! [1]

Ecrivez-moi immédiatement. Il n'y a pas de bureau de poste ici ; il faut adresser votre lettre « Post office. Newport. Isle of Wight ». Je sais qu'avant que la nuit soit venue, je me maudirai de vous avoir envoyé une lettre aussi froide ; pourtant, mieux vaut, autant que possible, écrire de sang-froid. Soyez aussi bonne que vous le permettra la distance, à

votre

J. Keats.

[1]
To see those eyes I prize above mine own
Dart favors on another —
And those sweet lips (yielding immortal nectar)
Be gently press'd by any but myself —
Think, think Francesca, what a cursed thing
It were beyond expression !

J.

Présentez mes compliments à votre mère, mes tendresses à Marguerite,[1] et mon meilleur souvenir à votre frère, s'il vous plaît.

II

8 Juillet.
(*Timbré :* Newport, 10 Juillet 1819)

Ma douce enfant,

Votre lettre m'a causé un ravissement tel que rien au monde ne m'en pouvait donner, excepté vous-même; en vérité, je m'étonne qu'une créature puisse, malgré l'absence, exercer sur mes sens ce voluptueux pouvoir. Même lorsque je ne pense pas à vous, je subis votre influence et une douceur nouvelle s'élève en moi. Toutes mes réflexions, mes plus mauvais jours et mes plus mauvaises nuits n'ont pas guéri ma passion de Beauté, mais l'ont, au contraire, rendue si intense, que je suis très misérable de ne pas vous avoir auprès de moi. Ou plutôt, je végète dans cet état de patience morne qu'on ne peut appeler la vie. Je n'avais jamais soupçonné jusqu'ici ce que pouvait être un amour comme celui que vous m'avez inspiré, je le croyais impossible ; mon imagination le redoutait, craignant de s'y consumer. Mais si vous devez m'ai-

[1] La plus jeune sœur de Fanny.

mer pleinement, quand bien même un incendie devrait en résulter, nous saurons le braver, sous la pluie des plaisirs qui nous inonderont. Vous me parlez "d'horribles gens" et dites qu'il dépend d'eux que je puisse vous revoir. — Comprenez-moi bien en ceci, mon amour : vous êtes tellement dans mon cœur qu'il faut bien que je tourne au Mentor dès que je vous vois menacée d'un malheur possible. Je voudrais ne jamais voir autre chose que du plaisir dans vos yeux, de l'amour sur vos lèvres et du bonheur sous vos pas. Je voudrais vous voir entourée de distractions appropriées à vos goûts et à votre esprit ; et nos amours ainsi, parmi des joies déjà suffisamment agréables, seraient l'enchantement suprême, au lieu de n'être qu'une ressource contre les ennemis et les soucis. Mais je doute qu'en cas d'épreuve, j'aie assez de philosophie pour mettre en pratique mes propres enseignements : et pour peu qu'une de mes résolutions dût vous causer l'ombre d'une peine, je n'y saurais plus tenir ! Pourquoi ne dois-je pas parler de votre beauté, puisque sans elle, peut-être ne vous eussé-je jamais aimée ? — Je ne puis concevoir d'autre commencement à un amour pareil que la Beauté. Il est une sorte d'amour que, sans raillerie aucune, je respecte infiniment et puis admirer chez les autres : mais il n'a ni la richesse, ni l'éclat, ni la plénitude, ni l'enchantement de l'amour qui est dans mon propre cœur. Ainsi donc, laissez-moi parler de cette

beauté quoique à mes risques et périls ! Pourriez-vous bien être assez cruelle pour essayer ailleurs son pouvoir ? — Vous dites que vous avez peur que je ne croie pas à votre amour ? et en disant cela, vous me faites souffrir doublement d'être séparé de vous. Je fais ici un emploi diligent de mes facultés. Je ne passe pas un jour sans produire quelques vers incolores et sans joindre ensemble quelques rimes. Mais ici, je dois vous confesser (puisqu'aussi bien je suis sur ce sujet) que je vous aime d'autant plus que j'ai la conviction d'avoir été aimé de vous pour moi seul, et pour rien d'autre. J'ai connu des femmes qui, je le crois vraiment, se marieraient avec un " poème " et se perdraient pour une " nouvelle " ! J'ai vu votre comète, et je souhaiterais seulement qu'elle annonçât la guérison du pauvre Rice dont la maladie fait un compagnon assez mélancolique, d'autant plus qu'il s'efforce de me dissimuler ses souffrances à grand renfort de calembours.

J'ai couvert votre lettre de baisers espérant que vous y aviez laissé en ma faveur un peu du miel de vos lèvres. Quel était votre rêve ? Dites-le moi, je vous en donnerai l'explication.

Toujours vôtre, mon amour,

JOHN KEATS.

Ne m'accusez pas de retard : nous n'avons pas tous les jours des occasions pour envoyer les lettres. Ecrivez bien vite.

II bis

Shanklin
Jeudi soir, 15 Juillet 1819 (?).

Mon amour,

J'ai été, ces deux ou trois derniers jours dans un état de santé tellement irritable que j'ai cru ne pas pouvoir écrire cette semaine. Non pas tant que je fusse très malade, mais je l'étais suffisamment pour ne pouvoir écrire qu'une ennuyeuse lettre de malade. Ce soir je vais beaucoup mieux, mais c'est pour ressentir avec un renouveau d'ardeur la langueur que m'inspire votre absence. Vous dites que peut-être vous auriez pu me faire du bien ? Alors, vous m'auriez fait du mal ; maintenant vous pourriez peut-être effectuer une cure ! Quels honoraires je vous donnerais mon doux médecin si vous deviez le faire ! Ne me taxez pas de folie si je vous dis que j'ai gardé votre lettre, cette nuit, près de moi. Au matin, j'ai trouvé votre nom effacé du cachet de cire. J'en ai été frappé comme d'un mauvais présage, jusqu'à ce que j'aie fait la réflexion que j'avais dû l'abîmer en rêvant, et vous savez que les rêves annoncent toujours le contraire de ce qui doit arriver. — Vous avez pu vous apercevoir, à cette heure, que je crois quelque peu à un certain

genre de présages, comme par exemple au vol des corbeaux. C'est mon malheur, non ma faute ; cela provient de l'ensemble général de circonstances qui a entouré ma vie et m'a rendu le moindre événement suspect. En tous cas, je ne veux plus ni me troubler ni vous troubler avec ces tristes prophéties. Quoique, jusqu'à un certain point, je me réjouis de ce que cela m'a donné l'occasion d'apprécier votre désintéressement envers moi. Je ne veux plus jouer le rôle d'oiseau de malheur. Vous et le plaisir prenez au même instant possession de moi. Je crains que vous n'ayez été souffrante. Si la maladie vous a effleurée à travers moi, (pourvu que ce soit d'une main très légère) j'ai l'égoïsme de m'en réjouir un peu. Me le pardonnerez-vous ? Je viens de lire un conte oriental d'une couleur magnifique — c'est l'histoire d'une Cité de Mélancolie dont les habitants sont devenus tels par la circonstance suivante : à travers une série d'aventures, ils arrivent, tour à tour, dans des jardins paradisiaques où ils rencontrent la Dame la plus enchanteresse ; au moment où ils s'approchent d'elle pour lui donner un baiser, elle les prie de fermer les yeux ; — ils les ferment — et quand ils les ouvrent de nouveau, ils se voient suspendus dans un panier magique qui les descend sur terre. Le souvenir de cette Dame et des délices perdues sans retour les rend à tout jamais mélancoliques... Combien je vous ai appliqué ceci, ma

chère ! combien je palpitais en le lisant ! certain que vous étiez avec moi sur une semblable terre, et aussi belle que cette Dame, mais privée de ses talismans !... et combien il me paraissait insupportable qu'il en fût ainsi, croyez-le, car je le jure par vous-même. Je ne sais quand j'aurai un volume prêt. J'ai trois ou quatre nouvelles en train, mais comme je ne puis écrire pour le seul plaisir de faire de l'imprimerie, je les laisse avancer ou dormir selon ma fantaisie. Peut-être paraîtront-elles à Noël ;[1] mais encore ne suis-je pas bien sûr qu'elles paraissent jamais. Peu importe d'ailleurs ! Les vers sont devenus aussi communs que les journaux et je ne vois pas en quoi le crime serait pire pour moi que pour un autre de semer dans les salons et les salles de lecture les vers sortis d'un cerveau rien qu'à demi-éclos ! Rice va, depuis quelque temps, mieux que d'habitude ; il n'a plus à souffrir de la négligence de ses parents qui ont pu l'apprécier pendant ces dernières années mieux qu'ils ne l'avaient fait durant sa première jeunesse, et sont maintenant tout dévoués à son bonheur. Si mon état continue de s'améliorer cette nuit, j'irai demain inspecter le pays un peu plus loin, et maudire tous ceux qui viennent par ici pour se lancer comme des bassets à la chasse au pittoresque ! C'est étonnant à quel point ils peuvent perdre la

[1] Aucune d'elles ne parut avant l'été suivant, quand le volume de *Lamia* fut publié.

tête pour un paysage comme des enfants pour des sucreries !

. . . .

J'ai été, je ne sais pourquoi, dans un état d'esprit excellent cette heure-ci. Pourquoi ? Quand je dois prendre mon bougeoir et me retirer dans ma chambre solitaire, sans avoir, en m'endormant, la pensée que je vous verrai le lendemain matin ?... Ni le lendemain ? Ni le surlendemain ? Cela prend le caractère de quelque chose d'impossible, d'éternel — mettons un mois ! Je vais me dire que dans un mois au plus, je vous verrai, quoique personne d'autre que vous ne doive me voir, même une heure ! — Je ne pourrais pas être aussi près de vous qu'à Londres sans vous voir continuellement. Après vous avoir embrassée, douce ! une fois encore, je préfère être seul avec ma tâche que de me trouver pris dans le haïssable tohu-bohu littéraire ! Mais pendant ce temps, il faut que vous m'écriviez — comme je ferai moi-même, chaque semaine — car vos lettres sont ma vie. Ma douce enfant, mon amour pour vous est tel que je ne puis le dire. Bonne nuit, et pour toujours vôtre.

John Keats.

III

Dimanche soir.
(*Timbrée* : 27 Juillet 1819 [1])

Ma douce Enfant,

J'espère que vous ne m'en avez pas trop voulu d'avoir trompé votre attente d'une lettre, samedi : nous étions quatre dans notre petite chambre, jouant aux cartes jour et nuit ; dès lors, pas un instant de paix pour écrire. Maintenant que Rice et Martin sont partis, je suis libre ! Brown me confirme, à mon grand chagrin, les mauvaises nouvelles que vous me donnez de votre santé. Vous n'imaginez pas combien je souffre d'être loin de vous ! Je mourrais pour une heure — de quoi ? Vous ne pouvez le concevoir ! Il est impossible que vous posiez sur moi les mêmes yeux avec lesquels je vous vois : cela ne peut pas être !

Pardonnez-moi si je divague un peu, ce soir, car j'ai travaillé toute la journée à un poème fort abstrait — et je suis profondément amoureux de vous ! — Deux choses qui doivent m'excuser ! Aussi bien, croyez-moi, je n'ai pas mis une éternité à vous laisser prendre possession de moi ; dès la

[1] Le timbre de " Newport " n'est pas sur cette Lettre, comme il est sur les Lettres I, II & IV ; mais il semble évident que Keats et son ami étaient encore à Shanklin.

propre semaine où je vous connus, je vous écrivis pour me dire votre vassal ; mais je brûlai la lettre la seconde fois où je vous vis, ayant cru remarquer ce jour là que je vous inspirais de l'antipathie. Si jamais vous éprouvez à première vue pour un homme ce que j'ai éprouvé pour vous, je suis perdu. Pourtant, si jamais cette chose devait arriver, je ne vous chercherais pas querelle, mais je me haïrais ! — Seulement, j'éclaterais, si la cause de cet événement n'était pas aussi bien en homme que vous êtes en femme. Peut-être suis-je trop véhément ? Alors, imaginez que je suis à vos genoux, surtout quand je fais allusion à un passage de votre lettre qui m'a blessé : vous dites en parlant de Mr Severn : « mais vous devez vous réjouir en apprenant que je vous admirais bien plus que votre ami ?.. » Mon cher amour, je n'ai jamais cru qu'il y eût et qu'il pût y avoir en moi quoique ce soit, digne d'admiration — aussi loin surtout que sont les apparences. — Je ne puis être admiré, je ne suis pas fait pour être admiré. Vous l'êtes — et je vous aime ; tout ce que je puis vous offrir est une admiration éperdue pour votre beauté.

J'ai, parmi les hommes, la même place qu'ont, parmi les femmes, certaines brunettes au nez retroussé, aux sourcils rejoints ensemble au milieu du front. Les femmes sont pour moi quantité négligeable ; à moins que j'en rencontre une qui

porte en son cœur un feu aussi ardent que celui qui brûle dans le mien. Vous m'absorbez en dépit de moi-même — vous seule. Car j'envisage sans aucun plaisir la perspective d'être ce qu'on appelle " établi " dans la vie ; les soucis domestiques me font trembler — et pourtant, je m'y adonnerais pour vous s'il le fallait ; de même que je mourrais plutôt que de m'en occuper si je pensais qu'ainsi vous dussiez être plus heureuse.

Mon imagination a deux voluptés en pâture durant mes promenades : votre beauté et l'heure de ma mort. Oh ! que je puisse les posséder toutes deux à la même minute !

Je hais le monde : il coupe sans pitié les ailes à mon vouloir et je voudrais trouver sur vos lèvres le doux poison qui m'en ferait sortir à jamais. Je ne voudrais le prendre d'aucune autre.

Je m'étonne en vérité, en voyant mon indifférence à l'égard de tout charme qui n'est pas le vôtre, me souvenant du temps où le moindre bout de ruban excitait mon intérêt. Quels mots de douceur pourrais-je encore trouver pour vous, après cela ? Je ne veux pas me relire. Je ne veux non plus en dire davantage ici, mais je répondrai postérieurement aux nombreuses choses dont vous me parliez dans votre lettre. — Je suis aujourd'hui distrait par mille pensées. — Je veux vous incarner, ce soir, dans Vénus, et prier, prier, prier votre étoile comme un païen !...

A jamais vôtre, belle étoile.

JOHN KEATS.

Mon cachet est marqué, comme nos nappes de famille, avec l'initiale de ma Mère, F, pour Fanny,[1] placée entre les deux initiales de mon Père. — Vous aurez de mes nouvelles d'ici peu. Mes respectueux compliments à votre Mère. Dites à Marguerite que je lui enverrai tout un récif de rochers de première qualité, et à Sam,[2] que je lui donnerai mon chien de chasse bai s'il veut bien lier l'Evêque[3] bras et jambes et me l'envoyer dans un panier afin que je lui fasse prendre un bain hygiénique, avec un collier de bonnes pierres au cou !

IV

Shanklin, Jeudi soir.
(*Timbrée :* Newport, 9 Août 1819)

Ma chère Enfant,

Vous dites que vous ne voulez plus recevoir de

[1] Je ne connais pas d'autre document prouvant que ce nom fût bien celui de la Mère de l'auteur, aussi bien que celui de sa sœur et de sa fiancée. N. de l'E.

[2] Samuel Brawne — le frère de Fanny. N. de l'E.

[3] Il m'est impossible d'obtenir ni d'imaginer aucune explication à l'allusion faite en ces termes étranges. Toutefois, il n'est pas impossible que ce nom d' " Evêque " ait été un surnom donné à l'un des habitants de Hampstead. N. de l'E.

lettres comme la dernière que je vous ai écrite : je vais m'efforcer de vous satisfaire en m'appliquant à une autre manière.

En vérité, je n'ai pas beau jeu : je ne suis pas assez paresseux pour écrire de vraies lettres d'amour. Je quitte à l'instant une scène de notre Tragédie,[1] et vous aperçois (ne prenez pas cela pour un blasphème) à travers un brouillard d'intrigues, de discours, de contre-intrigues et de contre-discours. L'amoureux est plus fou que moi — nous n'avons aucun point de rapport — il a une figure comme la statue de Méléagre et du feu doublement distillé plein le cœur. Bénissez Dieu pour mes occupations ! sans elles, je serais très misérable. Je m'encourage dans ce sens et tâche de ne pas penser à vous. Mais quand j'ai réussi en cela tout le jour et une partie de la nuit, vous revenez, sitôt cette excitation artificielle tombée, d'autant plus sévère que la fièvre est plus grande dans laquelle je demeure. Sur mon âme, je ne pourrais dire ce

[1] La Tragédie à laquelle il est fait allusion, est certainement *Othon le Grand* qui fut écrite en collaboration par Keats et son ami Charles-Armitage Brown. C'est Brown qui mit sur pied les caractères et les intrigues des quatre premiers actes qui furent écrits par Keats ; mais le Ve est entièrement de Keats. Voir *La vie, les lettres, etc.* de Lord Houghton (1848), vol II, pp. 1-2, et le foot-note, page 333 de l'édition Aldine des œuvres poétiques de Keats (Bell et Sons. 1876). On trouve un récit humoristique de cette collaboration dans une lettre écrite par Brown à Dilke, à laquelle il est fait allusion à la p. 9 d'une Préface écrite par Sir Charles Dilke pour le mémoire *Les papiers d'un critique.*

pour quoi vous m'aimez ! Je ne me considère pas comme un épouvantail ! je ne considère pas davantage comme tels M. A., M. B., ni M. C. Pourtant, si j'étais une femme, je n'aimerais ni A., ni B., ni C... Mais, assez de ceci !

Ainsi donc, vous voulez que je tienne ma promesse de vous voir bientôt ? Je la tiendrai avec autant de peine que de joie : je ne suis pas un de ces paladins du temps passé, qui vivaient des années durant d'eau claire et de sourires ! Et cependant, ce soir, que ne donnerais-je pas pour le seul contentement de mes yeux ! — Cette semaine, nous devons aller à Winchester, car j'ai besoin d'une bibliothèque.[1] Brown me laissera là pour aller voir M. Snook à Bedhampton : en son absence je volerai vers vous et reviendrai. Je resterai très peu de temps, car étant dans une bonne disposition pour écrire, je redoute les conséquences d'une interruption ; et il faut que j'obéisse au courant, qu'il soit bon ou mauvais, pour éprouver mes forces et tâter le public. Vos lettres me parviendront plus facilement à Winchester, et celle-ci étant cité épiscopale, j'aurai le plaisir, toujours si grand pour moi

[1] Il n'en trouva point ; car dans une lettre à B.R. Haydon, datée de Winchester, 3 nov. 1819, il écrit : " Je suis venu ici dans l'espoir d'y trouver une bibliothèque, mais j'ai été bien déçu ". Pour cette lettre, voir : *Correspondence Table-Talk*, par Benjamin Haydon : (2 vol. Chatto and Windus 1875) et aussi *Vie, Lettres*... de Lord Houghton (1848), vol. II, p. 10, où l'on trouvera un extrait de la même lettre quelque peu altérée.

quand je me trouve près d'une cathédrale, de les lire pendant le service, en arpentant la nef de long en large.

Vendredi matin. — Comme j'en étais là, hier au soir, s'en vint Brown dans son déshabillé du matin, se disant rafraîchi par un bon somme et singulièrement affamé. Je le laissai manger et allai me coucher, étant trop fatigué pour affronter des discussions. Vous jouiriez extrêmement des promenades que nous offrent les environs d'ici : falaises, bois, collines, plages, rochers etc. Ce n'est pas qu'ils soient d'une beauté extraordinaire ; je leur enverrai cependant un cordial adieu quand je les échangerai contre ma cathédrale.

Pourtant je ne suis pas dégoûté du paysage jusqu'à haïr la Suisse. Quelle année charmante nous pourrions passer à Berne ou à Zürich s'il plaisait à Vénus d'entendre ma prière ! " Daignez-nous exaucer, ô déesse ! " Et si elle nous exauçait, Dieu nous préserve de ce que les gens appellent " s'établir " ! et de n'être plus qu'une eau dormante, un Léthé stagnant, une façade bourgeoise rangée à l'alignement !...

Mieux vaut se mouvoir dans l'imprudence que se pétrifier dans la sécurité ! — Se tenir bouche bée sur le pas de sa porte comme le lion de Venise, pour recevoir les haïssables cartes, lettres et messages ! sortir et se morfondre à des " thés " ! geler dans des dîners ! asphyxier dans les bals ! cuire à

petit feu dans les raouts ! Non ! mon amour ; fiez-vous à moi ! la fortune aidant, je saurai vous créer de plus nobles plaisirs ! — Je crains que vous ne receviez pas ceci avant Dimanche ou Lundi : ne me haïssez pas d'ici-là ! comme écrirait l'Irlandais. Il me tarde d'être en route pour Winchester ; je commence à prendre en grippe jusqu'aux grilles d'entrée, les noms des rues, les pierres mêmes !

Vous vous informez de ma santé sans me parler de la vôtre ? Je vais tout à fait bien. Le fait que vous sortez n'est pas une preuve certaine que vous allez de même... où en êtes-vous ? Les heures tardives sont très dangereuses pour vous. J'ai eu quelques jours de solitude pendant que Brown courait le pays avec son vieux havresac. Au fond, sa compagnie me plaît autant que n'importe quelle autre, — et pourtant, j'ai été fâché de son retour : il m'a surpris comme un coup de tonnerre ! Je m'étais absorbé dans un rêve, parmi mes livres, et je jouissais voluptueusement d'une solitude et d'un silence que vous seule auriez dû rompre.

Votre éternellement affectionné

JOHN KEATS.

V

Winchester, 17 Août.
(*Timbrée* : 16 Août 1819.)

Mon Enfant Chérie,

Que vous dirai-je ? Je suis ici depuis quatre jours et je ne vous ai pas encore écrit — il est vrai que j'ai eu bien des lettres d'affaires ennuyeuses à liquider — et j'ai été pris dans les serres du dernier acte de notre tragédie, comme le serpent par l'Aigle. Tout ceci n'est pas une excuse ; je le sais ; je ne vous le donne pas pour cela.

Je sais aussi que je n'ai pas le droit de demander une réponse prompte qui me fasse connaître jusqu'à quel point je puis compter sur votre indulgence. Il me faudra rester quelques jours dans la brume, — je vous vois à travers cette brume ! et ainsi que vous devez me voir, moi-même en ce moment. Ayez foi dans les premières lettres que je vous ai écrites : je vous jure que je sentais ce que j'écrivais, — je ne pourrais écrire de même en ce moment. Les mille tableaux qui, depuis, ont occupé ma pensée, passent et repassent dans mon cerveau. Mes esprits tourmentés, ma destinée incertaine : tout s'étend comme un voile entre vous et moi. Souvenez-vous que les loisirs m'ont manqué pour songer beaucoup à vous — et

peut-être était ce mieux ainsi. — Je n'aurais pu supporter la pression terrible de la jalousie qui me hantait, alors que je n'étais pas encore si profondément plongé dans l'intérêt des choses d'imagination.

J'aimerais, tandis que mes voiles sont gonflées, voguer sans interruption deux mois de plus ; je suis en pleine fantaisie créatrice, en pleine fièvre, et je ferai beaucoup d'ouvrage durant ces quatre mois. Je m'aperçois, en parcourant cette page, qu'elle est d'apparence fort peu amoureuse et galante. Je n'y peux rien. Je ne suis ni un officier de parade ni un ministre de Roméo ! — Mon esprit est plein jusqu'aux bords — bourré comme une balle de cricket ; — si je tentais d'y ajouter la moindre chose, il éclaterait ! Je sais que la majorité des femmes me haïrait pour cela ; et de ce que j'ai un esprit assez rude et assez sec pour les oublier ; oublier les plus brillantes réalités pour les mélancoliques fantaisies de mon propre cerveau. Mais je vous conjure de l'interpréter d'une façon plus équitable. Demandez-vous s'il ne vaut pas mieux vous expliquer ma façon de sentir que de m'étendre en paroles de passion factice ? — D'ailleurs, vous n'en seriez pas dupe ! — On chercherait vainement à vous tromper. — Ce sont là choses austères, très-austères, je le sais !

Mon cœur semble de fer. Je serais incapable de répondre convenablement même à une invitation

d'Idalia. Vous êtes mon Juge : mon front est dans la poussière. Vous avez paru offensée d'une petite plaisanterie puérile de ma dernière lettre. Je ne prétendais pas sérieusement que vous vous efforciez de me faire tenir ma promesse. Je vous en fais mes excuses. Il n'est que juste que votre fierté s'alarme, sérieusement. — Vous dites que je peux faire ce qui me plaît — en conscience, je ne crois pas que cela me soit possible. Je suis au bout de mes ressources pour le moment, et, je crains, pour quelque temps. Je ne dépense pas d'argent, mais mes dettes augmentent. J'ai, toute ma vie, fort peu pensé à ces choses — elles me semblent ne pas être de mon domaine.

On pourrait y voir une orgueilleuse prétention; mais, par le ciel, je plane aussi complètement au dessus des affaires d'intérêt que le soleil au dessus de la terre ; cependant, quoique je me montre fort négligent à l'endroit de mon propre argent, je dois me montrer économe de celui de mes amis. — Vous voyez comme je vais ! comme autant de coups de marteau. Je n'y peux rien : une force supérieure m'entraîne. Je n'ai pas l'heureux don des phrases de velours et des formules dorées. Je ne pourrais pas plus vous dire, en ce moment, de douces paroles, que si j'étais engagé dans une charge de cavalerie. Alors, vous me direz peut-être que je ferais mieux de ne pas écrire du tout. Dois-je le faire ?

Ce Winchester est un joli endroit : il y a une cathédrale superbe et beaucoup d'autres monuments anciens dans les environs. La petite boîte qui me servait de chambre à Shanklin est remplacée par une belle pièce spacieuse où je puis me promener à mon gré — et qui a une vue magnifique sur.... un vaste pan de maison dénudé !

N'est-il pas étrange que je la préfère à la vue de mer de notre fenêtre à Shanklin ?...

J'ai commencé par détester jusqu'aux portes d'ici ! et la voix de la vieille dame d'en face m'était un supplice ! — La figure du pêcheur ne s'altère pas plus que votre théière noire — mais le bouton du couvercle a été cassé à mon vrai soulagement ! — Je suis en train de prendre le pittoresque dans une grande aversion et ne saurais encore lui reconnaître quelque saveur que du moment où il vous plaît. J'ai été témoin à Cowes d'une des choses les plus amusantes que j'aie vues ces temps-ci. Le Régent était à bord de son "yatch"[1] (c'est ainsi, je crois, qu'ils l'écrivent) et avait jeté l'ancre en face, — un superbe navire d'ailleurs ! et tous les yatchs et bateaux de la côte passaient et repassaient devant lui, l'encerclant et louvoyant tout autour ; je n'ai jamais rien vu d'aussi silencieux, d'aussi aisé ni d'une pareille grâce. Comme nous traversions pour aller à

[1] Le mot est écrit ainsi dans l'original — et un éditeur qui l'écrirait "yacht" trahirait la pensée de Keats.

Southampton, un accident a failli se produire. Un bateau s'approchait, bien monté, avec deux officiers de marine à la poupe. Notre avant prit leur beaupré en écharpe et le trancha au ras du pont. Si le mât avait été un peu plus fort ils étaient renversés ! Je n'ai pu m'empêcher d'admirer nos marins au cours de ce petit incident ; de tout l'équipage, ni un officier, ni un homme ne bronchèrent ; à peine remarquèrent-ils la chose, même par quelques mots.

Excusez la sécheresse de cette lettre et voyez-y la preuve que je ne puis m'affranchir d'une certaine énergie même en pensant à vous — et quoique mal à propos. Même au moment de vous quitter, il me semble que quelques instants de plus accordés à votre souvenir agiraient sur moi comme pour me décristalliser et me dissoudre.

Il ne faut pas que je me laisse aller — mais que je retourne à mes écritures ; si je meurs, au moins mourrai-je debout.

O mon amour, voici que de nouveau, la douceur de vos lèvres s'évoque en ma pensée... il faut les oublier...

Votre toujours affectionné
KEATS.

(*à suivre*) (*Trad. Marie-Louyse Des Garets*)

ORPHÉE

J'ai réveillé les dieux !
Je les ai fait surgir de l'onde des fontaines
Du mystère des antres frais,
Des jardins bordés de cyprès
Et des forêts
De chênes !
Ils se sont réveillés à ma voix souveraine.

Et c'est à moi, Passant, que tu dois maintenant,
A l'heure où ton chemin se couvre d'ombre claire,
D'entendre quelquefois une fuite légère
Mêler ses pas nombreux à la course du vent,
Et si dans les grands bois où, comme une mer trouble,
Le soir glauque s'infiltre à travers les bouleaux,
Un chant mystérieux de flûte au roseau double
Vient pour toi se mêler aux murmures des eaux ;

Car mon rêve, vainqueur de la mort et du temps,
A fait palpiter l'arbre et tressaillir la pierre
Et bondir chaque jour vers le soleil levant,
Avec ses sabots d'ombre et ses crins de lumière,
Pégase qui hennit et piaffe dans le vent.

L'ASCÈTE

— J'ai cloué ma Jeunesse au vantail de ma porte.
Elle me résistait ; mais mes mains étaient fortes
Et maintenant je sais que le chemin est sûr,
Que je ne verrai plus s'ouvrir comme un fruit mûr
Sa bouche tentatrice offerte à ma soif d'ombre
Et que je puis enfin, seul dans ma chambre sombre,
Poursuivre obstinément le rêve qui me fuit
Sans entendre son pas approcher dans la nuit.
Elle ne viendra plus au seuil de ma demeure
Guetter l'heure propice où l'âme la meilleure
Sent sa force se fondre ainsi qu'un nouveau miel ;
Elle ne viendra plus sur mon épaule rude
Dénouer ses cheveux, pour que l'inquiétude
De l'Idéal se change en désir de réel.

— Pourquoi m'as-tu clouée au vantail de ta porte ?
Je marchais ignorante et douce dans le vent,
Prête à tendre ma main au geste du passant.
Que ne m'as-tu chassée lorsque l'ombre descend ?
Je me serais enfuie, vagabonde, et riant
De sentir mes pieds nus fouler tes feuilles mortes.

— Quelle est la voix lointaine et triste que j'entends ?
N'est-ce que le murmure et la plainte du vent,

L'orage qui s'infiltre aux fentes des battants ?
Quelle est la voix lointaine et triste que j'entends ?

— Pourquoi m'as-tu clouée au vantail de ta porte ?
Je marchais ignorante et douce dans le vent...
Quelle lugubre joie doit te payer mon sang ?
Auras-tu le bonheur quand sur mon cœur tremblant
Entre mes longs cheveux pendra ma tête morte ?

— Est-ce toi que te plains sur le seuil de ma porte ?
Est-ce en vain que les clous retiennent tes deux mains ?
Est-ce en vain que ma lance a transpercé ton sein ?
Je t'ai crucifiée... n'es-tu pas encor morte ?
Dois-je entendre toujours ta plainte que m'apporte,
Dans l'ombre qui se glisse aux fentes des battants,
La clameur de l'orage ou le souffle du vent ?
Je t'ai crucifiée ; et sur les chemins rudes
Qui sentiront mon pas grandir dans le soleil
Je vais pouvoir monter, pèlerin éternel,
Dans l'orgueil de ma force et de ma solitude,
Délaissant pour jamais les plaines du Réel :
Mes mains s'enivreront de victoire et d'espace,
Je ne sentirai plus peser ta tête lasse
Et, libre et fort, j'irai toujours plus près du ciel.

— Homme, ton rêve est vain. Au vantail de ta porte
J'empêche ton essor vers les chemins futurs ;
Je te barre le seuil de mon geste de morte
Et tu n'as fait ton âme et plus mâle et plus forte
Que pour t'emprisonner dans l'ombre de ces murs.

J. GALZY.

LE MYSTÈRE DES SAINTS INNOCENTS DE PÉGUY

Le moment n'est pas encore venu de tracer le portrait de Péguy. Cette figure si entière, si définie, si appuyée, cependant elle est trop vivante pour ne pas se préciser, s'accuser encore davantage avec le temps. Attendons que Péguy devienne tout ce qu'il est.

Mais un livre est là dont il faut parler. Un livre, plus que tous les précédents peut-être, profond et pressant. Un livre actif : et je voudrais donner à ce mot deux sens bien différents.



Un sens technique d'abord. Péguy n'est pas un sage peintre qui, près de sa fenêtre, le long de l'après-midi, amoureusement copie un bouquet de fleurs ; chaque touche qu'il pose, bien claire, bien nette, fixe à jamais un morceau de l'objet qu'il contemple; et il emportera le bouquet sur sa toile. Mais Péguy n'a affaire qu'à des choses qui bougent. Un livre actif, c'est-à-dire un livre où ce qui est

représenté, c'est l'activité de la méditation. Point d'objets ; des bouillonnements, des remous, ou plutôt des surgeons[1], des sources en travail. Cette chose si belle : le sable remué, tournant, dansant dans les rondes éclosions de l'eau, c'est à quoi je pense sans cesse en lisant *le Mystère des Saints Innocents*. Je n'y trouve pas de peintures, de descriptions, mais des nœuds de création et le bourgeonnement de la pensée. Tout y est en besogne et en train de se produire.C'est le prodige des formations que Péguy s'applique à exprimer ; et il ne peut les exprimer qu'en les accompagnant, qu'en faisant foisonner autour d'elles ses paroles.

Il est dans son œuvre comme au sein d'une troupe en marche. Comment se tiendrait-il ferme quand tout ce qu'il approche aussitôt s'ébranle, aussitôt entre en pèlerinage ? Les idées partout à ses côtés pérégrinent et l'entraînent, chacune est un départ, l'entreprise d'un voyage. N'allons pas imaginer que cette œuvre ait le développement et le débit d'un grand fleuve. Non. Mais chacune des idées qui la composent s'avance, humble et irrésistible, comme un homme qui met peu à peu la route derrière lui, avec tout ce qui la borde de chaque côté. O poète voûté et têtu comme un chemineau, poète pauvre, tu ne t'entends pas à nous remontrer ce que tu as vu avec de belles images ; tes sens ressemblent à des vêtements

[1] « Sources qui bouillonnez d'un surgeon sablonneux ». Ronsard.

poudreux et usés ; ce n'est pas avec tes yeux que je verrai les vives verdures lavées et le ciel sur moi comme un arbre bleu. Mais tu sais ce que c'est que de *faire une étape.*

Péguy ne compose pas son œuvre avec la tranquillité du maçon qui prend chaque pierre tour à tour pour en essayer la place dans l'édifice. Comment tiendrait-il ses idées à l'avance, puisqu'elles ne travaillent qu'à le fuir ? Il leur cède, et il le faut bien ; il les laisse partir. Mais il les rattrape. Il est au milieu d'elles comme un naturaliste dont la boîte s'est renversée ; et les insectes filent dans tous les sens ; et il leur court après. Mais il les repince. Il réussit cette chose impossible d'être partout à la fois. Il compose non pas en dominant, mais en rejoignant, en ressaisissant et en ramenant.

Quand un musicien déclanche un thème, il n'en est pas le maître ; c'est quelque chose entre ses mains qui résiste, qui a sa sinuosité, sa cambrure propre ; déjà il ne le tient plus ; déjà il se sent emporté par lui. Aussi le lâche-t-il ; pour garder son empire sur l'œuvre, il l'abandonne, il en prend un autre. Mais un peu plus loin, sournoisement, il s'en empare à nouveau, et à nouveau il emploie à son dessein cette liberté et cette flexible révolte.

Péguy n'est pas seulement l'esclave, il est aussi le maître de son œuvre ; il consent aux

mouvements spontanés, aux instincts dont elle est faite, mais il apprend à s'en servir. Il met à profit tant bien que mal leur indépendance ; il les reprend en approchant d'eux des occasions comme des pièges. Si l'on examine chaque laisse du *Mystère des Saints Innocents*, on verra qu'elle est comme un ouvrage tressé avec des joncs. Des phrases qui viennent d'un peu partout et qui sont amenées toutes vivantes, avec leur tressaillement, avec ce commencement abrupt comme la blessure par quoi le pétiole d'une feuille détachée imite la branche originelle, s'assemblent et sans se confondre les unes aux autres, rappelées mais point soumises, de leurs différences forment une seule période.



Un livre actif. Depuis qu'il est entré dans ma maison, que n'y a-t-il pas remué ? Depuis qu'il est en moi, que n'y a-t-il pas atteint ? Il ne cesse pas de me travailler. Il est venu comme un mendiant et voici qu'il ne s'en va plus ; il est à mon foyer maintenant, comme un apôtre familier qu'il faut loger et nourrir ; il est un de ces bonshommes qui ont raison. Il parle près de la cheminée et il nous fait comprendre les choses. Il nous montre où est le bien, il nous explique comment il faut s'y prendre et que ce n'est pas si difficile que ça. Il nous fait honte parce qu'il a l'air

d'ignorer — mais peut-être fait-il semblant, et alors c'est encore plus humiliant — parce qu'il a l'air d'ignorer ce refus en nous, cet attachement à ce qui en nous est de l'homme. Il ne prend pas au sérieux notre méchanceté ; nous avons beau faire : il ne veut pas la voir.

Et il nous dit que Dieu est pour nous, et non pas contre nous. Rien de plus gênant. Car c'est nous ôter toute objection. Nous ne pouvons plus nous retrancher, nous sommes à découvert en face de Sa bonté. S'il est ami de nous, comment serions-nous ennemis de Lui ? Ce bon livre prêcheur, il vient nous enlever notre grief, amollir notre " raidissement, " nous retirer le droit d'être en guerre. Même, il se moque un peu de nous, qui faisions tant d'histoires pour un dommage imaginaire. Oh ! comme nous voudrions le confondre ! Mais quoi : il ne nous laisse d'arme que la mauvaise humeur.

Dieu parle par la bouche de notre hôte. Et tout ce qu'il dit, nous le reconnaissons. Ses paroles ont ce goût de vérité qui ne trompe pas. Quand on est si peu logique, c'est qu'on est bien là. Il n'y a que dans les livres qu'on ne dise jamais que des choses dont on puisse rendre raison :

Tels sont les jeux, telles sont les inégalités de ma grâce.

Injustice de Dieu plus apaisante, plus consolante et plus probante que toute justice. On n'invente pas d'être injuste ; on l'est parce qu'on existe, parce qu'on a des goûts, des humeurs, parce qu'on est une personne. Cette partialité toute tranquille et toute puissante de Dieu, cette bienfaisante iniquité, ah ! de quelle preuve elles me saisissent, de quelle persuasion elles me fortifient ! J'entends mon père entre tous ses fils choisir pour l'accompagner un autre que moi et qui le mérite moins.

Telle est la nouvelle, tel est le témoignage que ce livre ose apporter chez moi. Il est venu soi-disant sans dessein ; il a parlé à l'heure où l'on parle, parce qu'il n'y a plus rien à faire dans la maison. Il a bavardé comme un moine. Et comment le renvoyer maintenant que tout le monde autour de moi l'appelle : notre ami ?



Le Mystère des Saints Innocents est parmi les livres les plus graves, parce qu'il est parmi les livres qui disent des choses plus simples que celles auxquelles on avait pensé. — Pourtant je ne peux pas quitter les soucis que Péguy voudrait m'ôter. Je ne peux pas être sûr qu'il n'oublie rien. Je ne peux pas croire que, s'il avait songé à tout, il continuerait à n'en pas tenir compte. Je ne peux

pas aborder le monde d'une âme si rassurée, ni être à ce point persuadé qu'il ne recèle rien de dangereux. Il est trop simple de tout supposer simple à l'avance. Que de cachettes j'aperçois, que de monstres, que de rires là-même où il n'y a point d'espérance, que de bouches par où s'exhale cet " esprit terrestre " qui nous inspire le déni et la satisfaction de soi ! N'y a-t-il rien dans tout l'univers que des enfants sages ou désobéissants ? D'où vient ce que je trouve en moi de réfractaire ?

JACQUES RIVIÈRE.

JULIETTE LA JOLIE [1]

VI

La maison des Frébault était une des plus sales peut-être, en tout cas une des plus vieilles de tout le quartier. On voyait perpétuellement sur la large pierre du seuil des traces du passage des poules ; l'eau de vaisselle qui s'écoulait par le trou de l'évier s'arrêtait sous la fenêtre où elle formait une mare. Les murs, jaunes de fumée, n'étaient même pas recouverts de papier, l'arche, l'armoire, les deux lits n'avaient pas été depuis des années passés à l'encaustique. Quant à la table, toujours encombrée de bols, de verres, elle en gardait les empreintes circulaires, blanches pour le lait, rouges pour le vin. Le Louis couchait dans un troisième petit lit de fer, près de la cheminée. Dans cette grande pièce qui constituait à elle seule toute la maison ils vivaient à quatre, puisqu'il ne faut pas oublier la grand'mère, une vieille à menton crochu et à bâton, qui faisait son possible pour se rendre utile. Les jours où l'âne n'avait rien à faire elle le menait paître le long des chemins, en tricotant. On l'appelait la mère Catherine. Bien vieille, elle se souvenait de l'invasion des Russes, vers 1814, et du temps où, jeune fille, elle dansait sous des noyers plantés à l'entrée de la ville, et dont il ne restait plus trace.

[1] Voir le numéro du 1er mai 1912.

Le Louis rentra un peu après six heures. Il pensait voir de nouveau Juliette sortant de l'atelier, mais, en l'honneur du Quatorze Juillet, Mlle Clément avait "lâché" ses quatre ouvrières plus tôt que de coutume. Il attendit, les mains derrière le dos, debout sur le pas de la porte. Quand une demi-heure se fut écoulée, il comprit que Juliette était partie.

— Qu'est-ce que tu as donc à rester là planté comme un cierge ? lui cria sa mère du fond de la maison. Tu ferais mieux d'aller aider ton père !

Frébault aujourd'hui travaillait dans un de leurs champs — car ils avaient des terres dispersées un peu partout, au hasard des héritages, — auquel on arrivait par le chemin qui passe devant la maison de Mlle Clément. Le Louis alla de ce côté, mais son père n'avait pas besoin de lui. Quelques minutes il rôda sans rien dire, arrachant ici un bleuet, là un brin d'herbe. Puis il sortit du champ et, par le sentier qu'avait suivi Juliette l'autre jour, il s'en fut à pas lents jusqu'au gros châtaignier. Il songeait qu'il aurait pu la rencontrer. Ils seraient seuls. A cette idée, il défaillait.

Il n'attendit pas que le globe du soleil eût entamé l'horizon. Il avait hâte de manger la soupe puisque l'on commençait à se réunir vers huit heures, tout en haut de la route d'Avallon, pour la retraite aux flambeaux. Il avait à marcher pendant un bon quart-d'heure. Il était déjà plus de sept heures. Quand il arriva à la maison, ni la mère Catherine ni l'âne n'étaient encore rentrés. Il écouta, regarda. S'il avait entendu le pas de l'âne, certainement la mère Catherine n'aurait pas tardé à paraître. A la fin il se décida.

— Comme je vais à la retraite aux flambeaux, dit-il, je pourrais peut-être manger la soupe le premier.

Mme Frébault fut suffoquée.

— Tu vas à la retraite aux flambeaux ! s'exclama-t-elle. Et avec qui, s'il te plaît ? Et pour quoi faire, monsieur ?

— Mais je peux bien y aller tout seul, je pense !

Il ne répondait pas à l'autre question. N'importe : jamais elle ne l'avait entendu parler sur ce ton, avec cette assurance.

— Eh bien, tâche d'y aller, dit-elle, et nous verrons ! Je te promets que tu n'auras pas affaire à Jean-qui-bat-le-beurre ! Tu mangeras la soupe avec nous, comme d'habitude, quand ta grand-mère sera là.

Elle ne parlait pas de l'âne.

Juste à ce moment Frébault rentra, venant de remiser sa brouette et ses outils.

— Crois-tu, lui dit-elle, que ce gamin-là....

— Oh ! Ce gamin-là.... protesta le pauvre Louis.

Elle se précipita pour le gifler, mais il eut le temps de s'esquiver.

— Qu'est-ce qu'il a donc ce soir ? Jamais je ne l'ai vu comme ça ! dit-elle. Oui : ce gamin-là, crois-tu qu'il veut manger la soupe tout de suite pour s'en aller à la retraite aux flambeaux ?

— Eh bien ? demanda Frébault placidement.

— Oh ! toi, cria-t-elle, ce n'est pas d'aujourd'hui que je te connais. Tu lui laisserais bien faire les quatre-cent-dix-neuf coups ! Heureusement que je suis là ! Qu'il bouge seulement de devant la porte, et nous verrons.

Il sifflotait dehors un petit air, un tout petit air. Ni l'âne, ni la mère Catherine n'apparaissaient. Il avait grand'

faim, et il aurait bien voulu ne point partir sans avoir mangé.

Sept heures et demie venaient de sonner. Le ciel était délicieusement clair, d'une telle transparence qu'avec de bons yeux on pouvait distinguer très loin les étoiles. Tout ce qui touchait à la terre, arbres, rochers et maisons, se dessinait sur le fond de cette nuit avec netteté. À peine levée, la lune ne comptait pas encore. En attendant qu'elle fût arrivée assez haut parmi les étoiles, plus le ciel devenait d'un joli bleu pâle, et plus les silhouettes des sapins et des marronniers, plus les toîts aigus se précisaient comme encadrés de ces baguettes de plomb que l'on voit autour des paysages, des figures des vieux vitraux.

Le crépuscule envahissait les rues et les maisons. Il attendit encore. Puis, le cœur battant fort, il se sauva tout simplement, à petits pas pour commencer. Ensuite il se mit à courir. En traversant les Promenades il distingua dans l'ombre l'âne qui précédait la mère Catherine. L'idée lui vint de retourner à la maison : ils arriveraient tous les trois ensemble. Mais non. Il ne sentait plus la faim.

Car déjà régnait, comme on dit dans les rapports officiels, une animation extraordinaire. Des gamins par bandes, venant de tous les coins de la ville, se précipitaient vers le canon. Redoutable engin de guerre, il ne fallait pas moins de deux paires de bœufs pour l'amener au sommet de ce tertre gazonné en bas duquel s'alignaient des sapins d'inégale hauteur. Des gens bien informés allaient jusqu'à prétendre qu'on l'entendait à deux kilomètres à la ronde : c'est une jolie distance. Mais il ne suffisait pas d'entendre le canon : il fallait le voir. Il n'y

avait pas, à se déranger de leurs occupations, que les gamins : on voyait aussi des jeunes filles, des femmes, des hommes qui, fumant leur pipe, avaient l'air de ne venir là que pour accompagner leur famille, mais au fond ils étaient bien contents. Maraloup ne manquait pas une séance ; mais aussi il avait servi dans l'artillerie. Il n'avait pas peur, lui. Il s'approchait du petit canon et donnait des conseils pour le bourrer. On y mettait plus de mottes de terre que de poudre, sans doute, mais ils n'étaient pas rares, ceux qui se tenaient à une distance respectueuse. Maraloup disait :

— Du temps que j'étais à Bourges, au 37ᵉ...

Tout le monde, pourtant, n'allait pas " du côté du canon ". Beaucoup se dirigeaient vers la route d'Avallon, d'où devait partir la retraite aux flambeaux. On ne s'imagine pas l'importance que donnent à une petite ville presque trois mille habitants qui se répandent par ses rues. C'est une rumeur collective à laquelle chacun est fier de contribuer.

Un instant il s'arrêta sur les Promenades ; à l'ombre des tilleuls la nuit s'épaississait encore. A huit heures précises, les trois cloches se mirent à carillonner en volée et le canon tonna son premier coup. Il fut si ému qu'il eut envie de pleurer. Tout ce bruit dans les airs ! Et Juliette qui sans doute l'attendait ! Alors il se mit à courir.

La fanfare était rassemblée. Des gamins de l'école communale, — ceux de l'école des frères ne pouvaient avoir de place marquée dans une fête républicaine, — s'apprêtaient à allumer les torches. Les pompiers aussi étaient là, mais en petite tenue, pantalon blanc, ceinture de sauvetage, képi. Les casques n'apparaîtraient que demain.

Il chercha Juliette en se faufilant parmi les groupes. On avait beau allumer les torches une à une, la lune avait beau monter dans le ciel : il ne faisait pas très clair, surtout sous les arbres dont la route est bordée à partir du lavoir. Il regardait les gens pour ainsi dire sous le nez, mais délicatement. Il n'avait pas perdu de sa confiance. Puis quelqu'un — lieutenant des pompiers ou chef de la fanfare, — cria :

— En avant, marche !

Les deux clairons sonnèrent. Les deux tambours battirent. La retraite aux flambeaux commença.

La foule, encadrant et suivant les musiciens et les porteurs de torches, s'ébranla. Le pauvre Louis, tantôt marchait sur le flanc de la colonne, tantôt pénétrait au milieu d'un groupe qu'il n'avait pas encore " reconnu ", son chapeau de paille enfoncé sur les yeux pour qu'on le vît le moins possible. Il n'avait pas aperçu Juliette, mais il ne doutait point d'elle : elle lui avait promis de venir, elle viendrait. Même elle devait être là. C'était lui qui ne savait pas la trouver. Cougny qui, le chapeau en arrière sur la nuque — ah ! il ne tenait pas à se cacher, lui ! — faisait le jeune homme et marchait au milieu de gamines et de femmes qu'il pinçait un peu partout, au hasard, l'aperçut ; mais il ne l'appela point " la coterie ".

— Hé ! Calotin, lui dit-il, t'es donc pas à l'église avec ta mère ? Veux-tu bien t'en aller d'ici ! Tu vas te damner !

Il rougit violemment, mais ne s'éloigna que de quelques pas. Cougny avait grand tort.

— S'il savait, pensait le pauvre Louis, ce qu'il m'en coûte le Dimanche de passer avec ma mère devant la

porte de Juliette ! Et s'il savait que je me suis échappé ce soir à mes risques et périls !...

On poussait des cris de " Vive la République ! "

— Et la mère République aussi ! cria ce farceur de Cougny. Elle ne dédaignait point, malgré son âge, de se mêler à ces bruyants cortèges, mais laissait chez elle sa trompe dorée.

— Tu n'as donc pas apporté ta musique, vieille ? lui dit Thierry qui était pourtant venu, lui, sans ses chiens. Tu aurais pu nous jouer un de tes airs favoris.

La fanfare attaquait une marche. Ils n'étaient guère plus d'une vingtaine d'exécutants parmi lesquels beaucoup de gamins de douze à quinze ans, mais ils y allaient de tout le souffle de leurs poumons. Les lueurs des torches fumeuses dansaient sur les murs des maisons. La route d'Avallon n'était pas très bien éclairée, mais à l'entrée de la grand'rue, à l'endroit que l'on appelle le Bout du Pavé, il faisait aussi clair qu'en plein jour. Sur des rebords de fenêtres, sur le trottoir, des feux de Bengale, de toutes couleurs, brûlaient. Des fusées montaient dans le ciel, vers les étoiles. Tout-à-coup il y eut un remous dans la foule, comme à l'endroit où un ruisseau se jette dans une rivière. C'étaient ceux du " canon " qui, les salves terminées, rejoignaient ceux de la retraite.

Le Louis, alors, aperçut Juliette, mais elle était avec le Paul qui fumait un gros cigare. Derrière elle venaient les deux familles au complet. Il se sentit saisi par un bras et giflé sur les deux joues, là, comme ça, devant — ou, plutôt, derrière — tout le monde. Heureusement. La fanfare, qui s'était arrêtée, jouait une valse. Mais n'importe ! C'était sa mère, qu'il n'avait pas " dépistée ", qu'il avait

oubliée. Elle le giflait en pleine rue, comme un gamin, lui qui venait d'avoir dix-sept ans et qui attendait d'un jour à l'autre l'apparition de sa moustache. Mais, d'avoir vu Juliette avec le Paul, cela lui enlevait la force de se révolter. Il ne regarda même pas si Juliette l'avait aperçu. Il s'en alla, marchant devant sa mère. Et, si des larmes coulaient de ses yeux, ce n'étaient point des larmes de honte.

VII

Dès l'aube la mère Catherine était debout, ne pouvant rester au lit. Elle allait et venait dans la maison, remuant des chaises et faisant du bruit avec son bâton, sans souci de réveiller ceux qui pouvaient dormir encore. L'âne dans son écurie toute proche ne se gênait pas pour braire et les coqs chantaient de bonne heure. Ce matin de Quatorze Juillet ce fut pis encore, puisqu'en plus de la mère Catherine et de son bâton, de l'âne, des coqs, il y eut les trois cloches et les " salves d'artillerie ". Il se réveilla en se frottant les yeux, et se souvint qu'hier il n'avait pas pu suivre jusqu'au bout la retraite aux flambeaux. Il était rentré marchant devant sa mère qui regrettait de n'avoir pas apporté une houssine pour le remettre dans le droit chemin au cas où, de nouveau, il aurait voulu s'échapper. Il avait dû se coucher tout de suite sans manger — Ça t'apprendra ! Et ce n'est que le commencement de la punition ! — tout en écoutant la rumeur de la ville en fête. Il songeait avec amertume à sa pauvre adolescence qu'il croyait perdue. Jamais sa mère ne lui eût permis de fumer un cigare ni de s'en aller avec Juliette le soir.

Chez les Gallois il n'y avait pas de mère Catherine pour faire du bruit. Mais les cloches et le canon savaient se faire entendre, et Juliette se réveilla d'un seul coup, sans se frotter les yeux. Elle s'était couchée beaucoup plus tard que le Louis. Sur la place, au Café du Commerce, elle avait bu de la bière et de la limonade en écoutant la musique et en regardant les illuminations. Le Paul, elle le trouvait amusant avec ses histoires, et ses airs de n'avoir peur de rien ni de personne, et sa ceinture bleue. Mais elle se rappelait certaines scènes de fêtes dans de grandes villes ou dans des châteaux, dont elle avait lu les descriptions dans ses feuilletons. Voyant cette place bordée de maisons qu'elle connaissait toutes de la cave au grenier, ces hommes, ces femmes qu'elle rencontrait quotidiennement, elle se disait, malgré les illuminations, les fanfares et les habits de fête :

— Ici ce n'est pas la même chose que dans les grandes villes, que dans les châteaux.

Elle n'en souffrait point, parce qu'elle n'avait guère plus de seize ans, et qu'elle sentait devant elle toute sa vie.

Ensuite on était allé danser chez Bourelet jusqu'à une heure du matin.

Elle n'avait pas eu le temps de penser au pauvre Louis. Pourtant, vers sept heures du soir, elle s'était dit :

— J'ai eu tort de lui annoncer que j'irais à la retraite aux flambeaux. Je savais bien que les Nolot viendraient nous prendre, et il ne sera pas assez hardi pour me rejoindre quand nous serons ensemble. Il a peur de tout le monde. Mais, ma foi, tant pis ! Et puis est-ce qu'il pourra seulement venir ? Sa mère est capable de l'enfermer.

Quand il eut recouvré ses esprits, le Louis se leva. Il eût aimé avoir une chambre pour lui tout seul avec un rayon pour des livres, et une table — sans verres ni bols, — pour écrire ce qui lui passait par la tête et qui aurait ressemblé peut-être à des vers. Mais, dans cette grande pièce enfumée où la mère Catherine n'arrêtait pas de promener son bâton, il ne se sentait pas chez lui. Leurs rideaux tirés, son père et sa mère devaient encore dormir. Il se plongea la tête dans la cuvette. Qu'allait être la journée ? Verrait-il Juliette ? Il ne lui en voulait pas. Il ne l'en aimait que davantage. Il allait se donner un coup de peigne quand apparut, sortant de derrière les rideaux, sa mère en jupon et caraco.

— Inutile de faire tant de toilette ! dit-elle. Tu vas venir avec nous à Richâteau.

C'était sans doute la suite de la punition. Il ne s'attendait pas à ce coup. Seulement il ne protesta point et résolut de se murer dans le silence. C'était des trois-cent-soixante-cinq jours de l'année le seul où l'étude ne fût point ouverte. Tout le reste du temps il travaillait, même les dimanches, sauf pendant l'heure de la grand'messe. Il savait qu'aujourd'hui son père et sa mère iraient à leur champ de Richâteau pour en ramener le blé qu'ils avaient fini de couper la semaine dernière. Il s'était dit :

— Je serai tout seul, libre, du matin jusqu'au soir.

Frébault fut vite prêt. Il n'avait qu'à mettre son pantalon, son gilet de travail et ses sabots. Il se débarbouillait une fois par semaine, le dimanche matin. On partit. C'était jour de fête pour la ville tout entière. Mais pour ceux qui ne veulent pas entendre parler de la République

et qui s'inquiètent toujours du lendemain, le Quatorze Juillet est un jour de travail comme les autres.

Mme Frébault et la mère Catherine étaient assises dans la charrette. Frébault marchait à côté de l'âne. Le Louis suivait tête baissée comme un animal que l'on mène à la foire ou chez le boucher. C'étaient ses jours de fête à lui !

Ils n'étaient pas à mi-chemin quand ils rencontrèrent, en charrette à âne aussi, la Chipée et son homme. Les deux équipages, lorsqu'ils furent à hauteur l'un de l'autre, s'arrêtèrent ; l'âne de la Chipée était plus vieux même que celui des Frébault.

— Tiens, dit Mme Frébault, vous ne vous gênez plus ! Vous allez vous promener, vous, pendant que nous allons travailler !

— Ce n'est pas tout-à-fait ça, répondit la Chipée. Nous allons au-devant de notre Lucienne.

— C'est donc aujourd'hui qu'elle arrive ?

— Mais ma foi oui ! Vous ne vous rappelez pas que je vous l'ai dit mercredi dernier ? Vous la verrez cette après-midi. Hue !

L'âne de la Chipée s'ébranla.

Ils ne pouvaient, sans passer devant la maison de la Chipée, entrer dans leur champ. Il était entouré d'une haie qui le séparait d'autres champs, à perte de vue, au milieu desquels le village de Richâteau groupait une trentaine de chaumières. La maison de la Chipée ne faisait partie ni du village, ni même d'un hameau. Elle était isolée au fond d'un chemin de traverse. Bien que Chipé existât réellement, on disait “ la maison de la Chipée ”, car c'était elle qui faisait tout marcher à la baguette.

C'est dans son puits que les Frébault, avec sa permission, prenaient l'eau fraîche dont ils avaient besoin, chez elle qu'ils se réfugiaient en cas d'orage. Ils se connaissaient depuis des années, puisque la mère Catherine était allée à l'école avec la défunte mère de la Chipée.

Quant au Louis, lorsqu'il allait encore à l'école, lui aussi, mais plus régulièrement qu'autrefois sa grand'mère Catherine, et qu'il avait ses jeudis libres, chaque fois que l'occasion s'en présentait il accompagnait son père à leur champ de Richâteau. Il n'y venait pas surtout pour travailler, mais pour jouer avec Lucienne. Elle n'était qu'une petite paysanne, tandis que lui pouvait passer pour un citadin ; mais elle portait un joli nom, d'abord, et elle avait un visage si délicat que l'on s'étonnait qu'elle pût être la fille de la Chipée. Un obscur instinct dont ils n'étaient pas maîtres les rapprochait l'un de l'autre, les faisait s'asseoir ensemble derrière la haie. Ils tournaient autour de la maison, jouant à cache-cache. La Chipée n'avait pas le temps de s'occuper d'eux. Jusqu'à ce jeudi où, l'année d'avant sa première communion, — oui, madame, c'est un peu fort, n'est-ce pas ? — Mme Frébault avait surpris le gamin à embrasser la gamine qui se laissait faire. Une paire de gifles pour lui. Pour Lucienne, sa mère se chargerait de la corriger. Puis défense, pour lui, de se soustraire à la surveillance de son père, et de sa mère quand elle était là, et obligation de travailler. C'était déjà le commencement.

Un peu plus âgée que Juliette, un peu moins jolie peut-être, elle l'avait connue, à une classe de distance, chez l'institutrice, et à une année d'apprentissage près, chez Mlle Clément. Il y avait aujourd'hui à peu près trois

ans que, comme beaucoup de jeunes filles des campagnes, elle était partie pour Paris.

Après avoir quitté les Frébault, ils traversèrent la grand'rue. Puis ils entrèrent dans les bois. Gallois qui faisait comme d'habitude sa tournée, — il n'y a pas de jours de repos pour les facteurs, — n'eut pas de mal à les rattraper, à les dépasser.

— Où est-ce que tu vas donc de ce pas, Chipé ? demanda-t-il.

— Au-devant de notre Lucienne, répondit Chipé.

Gallois continuait de marcher, l'âne aussi.

— Elle revient donc chez vous ?

— Oh ! Pour huit jours seulement ! se hâta de protester la Chipée. Elle ne voulait pas que l'on pût croire sa fille incapable de se créer une situation à Paris. Elle ajouta :

— Et Juliette, elle travaille toujours chez Mlle Clément ?

— Ma foi, oui ! dit Gallois qui semblait ne pas attacher à ce détail plus d'importance que Juliette elle-même. Mais, pour leur parler, il fallait déjà qu'il se retournât, car il avait au moins dix pas d'avance sur l'âne.

— Tâchez d'arriver à l'heure, surtout ! dit-il avec quelque ironie. Puis il quitta la route pour prendre un sentier de traverse.

C'était une petite gare qui leur parut très importante, avec une cour, ouverte à tout venant, où peuvent stationner les voitures. Chipé dételа l'âne et lui donna du foin. La Chipée tira d'un panier du pain et du fromage, et tous les deux, assis chacun sur un brancard de la charrette, ils se mirent à manger.

Entre deux bouchées, ils parlaient de Lucienne.

— Savoir, disait la Chipée, comment qu'elle va être ? Si elle aura changé ?

Chipé, la pointe de son couteau en l'air, répondait:

— Ma foi, probable qu'elle aura grandi.

VIII

Il n'en était pas — heureusement pour Juliette, — chez les Gallois comme chez les Frébault. Mme Gallois comprenait la vie : elle savait qu'il faut profiter de la jeunesse, qui ne dure qu'un temps, et elle le disait devant Juliette. Ce n'est pas à quarante ans que l'on a beaucoup de plaisir à danser, à se promener le soir. On devine ce qu'elle entendait par " se promener le soir ".

Bien qu'elle eût un peu mal à la tête de s'être couchée tard, Juliette se leva de bonne heure, s'habilla plus tôt encore que le Dimanche, et partit en ville avec son ombrelle, comme une grande dame, mais sans chapeau. Elle voulait profiter de cette journée tout entière, depuis le matin jusqu'à la nuit. Elle fit un petit détour pour passer devant la maison des Frébault, mais elle en vit la porte et la fenêtre fermées. Bien que cela ne contrariât point ses projets, elle eut un serrement de cœur. Puis elle n'y pensa plus, car elle venait de voir Mlle Clément, en robe claire, qui sortait, elle aussi.

— Déjà dehors, Juliette ? dit-elle. On voit qu'aujourd'hui vous ne travaillez pas !

— Ce n'est pas bien de vous moquer toujours de moi ! protesta gentiment Juliette.

Mlle Clément n'attirait pas tout de suite, en même

temps que le regard, le désir. Il fallait que l'on eût le temps de la voir.

— Où donc allez-vous si matin ? demanda-t-elle à Juliette.

— Ma foi, mademoiselle, je ne sais pas trop.

Elle devait rejoindre, au champ de tir des pompiers, Paul et François qui l'y avaient devancée d'une heure au moins ; maintenant elle s'en moquait un peu !

M[lle] Clément lui dit :

— Eh bien, venez donc avec moi. Je vais me promener du côté du Bois du Four.

Juliette n'ignorait pas que ce fût la promenade préférée de M[lle] Clément pour l'y avoir souvent aperçue.

— Voyez-vous, disait M[lle] Clément, à Paris, les Dimanches d'été, les jours de fête comme aujourd'hui, on prend un train, un tramway, et l'on s'en va dans la banlieue déjeûner sur l'herbe.

Juliette de repartir dans ses rêves, à ce seul mot de banlieue. Ce doit être un joli pays avec des maisons blotties sous de la verdure, avec des auberges où descendent les couples d'amoureux dont parlent les romances, avec des champs où poussent plus de bleuets à cueillir que d'épis à moissonner.

Mais ici la banlieue c'est le Bois du Four. Ce n'est tout de même pas assez loin pour que l'on emporte son déjeûner : mieux vaut rentrer à la maison.

Elle s'était toujours senti, pour M[lle] Clément qu'elle considérait comme son aînée et qu'elle trouvait élégante comme une Parisienne, une amitié respectueuse. Elle aurait été contente d'avoir à lui demander des conseils sur

la vie, mais qu'en eût-elle fait ? Elle n'en avait pas besoin. Elle n'hésitait pas sur le chemin à prendre.

Sous des sapins qui se dressaient à l'entrée du Bois du Four, elles s'assirent. Il n'était guère plus de huit heures du matin. Rien ne troublait plus le silence, les pompiers ayant fini leur tir, que des roucoulements de tourterelles dans les profondeurs du bois.

— Et, dit Juliette, vous ne regrettez pas d'avoir quitté Paris ?

M[lle] Clément piquait la fine pointe de son ombrelle parmi les aiguilles encore plus fines des sapins.

— Regretter Paris, ma pauvre Juliette ? Et pourquoi ? Je suis bien mieux ici. Certainement il y a des jours où je ne m'y amuse guère, mais à Paris on s'ennuie aussi.

— Oh ! Mademoiselle ! s'exclama Juliette qui n'admettait pas que l'on pût s'ennuyer à Paris.

Pour la première fois elle se trouvait ainsi seule avec M[lle] Clément. Elle ne voyait d'ailleurs à cela rien d'extraordinaire. Elle se tenait là, simplement, assise à son côté.

— Vous êtes jeune, Juliette, et vous ne connaissez pas grand chose de la vie. Avez-vous déjà... voyons, comment dire ?... déjà.... souffert ?

Juliette la regarda bien en face, et lui répondit en riant, suivant son habitude :

— Ma foi non, mademoiselle. Jusqu'à aujourd'hui j'ai toujours été heureuse de vivre.

Comme elle avait une langue pour s'en servir, elle ajouta :

— Quand je vois les hommes qui me regardent — hier, l'après-midi, est-ce que Cougny ne voulait pas m'em-

brasser dans la grand'rue ? — ça m'amuse, ça me donne envie de rire.

— Oh ! si vous en êtes là, ce n'est pas grave, en effet ! murmura Mlle Clément rêveuse.

Elles restèrent ainsi longtemps à bavarder, à causer de tout : d'elles-mêmes, des dames de la ville, des messieurs aussi. Juliette sautait d'une idée à une autre comme, de branche en branche, un jeune oiseau pour qui tout est ravissement. Elles allaient partir quand passa Mr Perruchot, le pharmacien, en pantalon blanc, bottines jaunes, et coiffé d'un panama. Quand il put les apercevoir sous les sapins, il ne vit d'abord que Mlle Clément, mais il n'eut pas le temps de s'arrêter parce qu'aussitôt après Juliette lui apparut.

Quand il rentra, vers une heure et demie, Gallois dit :

— Ce matin j'ai rencontré la Chipée et Chipé dans leur voiture à âne.

— Où donc ? demanda Juliette.

— Mais sur la route. Ils allaient à Corbigny au-devant de leur Lucienne.

— Elle revient ici ? dit Juliette.

— Pour huit jours seulement, à ce qu'ils racontent. Mais à l'heure qu'il est, ils ne sont peut-être pas arrivés à la gare !

Gallois ne se trompait pas de beaucoup. Juliette songeait qu'elle aurait du plaisir à revoir Lucienne.

L'après-midi les Gallois et les Nolot allèrent ensemble de la route d'Avallon où se courait la course en sacs, à l'Etang du Goulot où avait lieu la course aux canards, en passant par la place où se dressait le mât de cocagne. François et Léontine marchaient presque toujours bras-

dessus, bras-dessous. Léontine ne ressemblait pas à Juliette. Elle n'allait pas travailler tous les jours comme l'Agathe et la Marie, mais elle était beaucoup plus régulière que Juliette. Grande et forte pour son âge, elle tenait surtout de sa mère. Elle pensait s'établir un jour couturière. Elle disait souvent à François :

— Et puis, quand nous serons mariés...

Juliette était plus incertaine. Elle marchait à côté du Paul, mais sans lui donner le bras. Elle se marierait peut-être avec lui, peut-être avec un autre, peut-être pas du tout. Elle n'en savait rien. Elle n'y pensait pas.

Le Paul, lui, ne doutait de rien. Il la considérait comme conquise, comme acquise. Il espérait même ne pas attendre jusqu'au jour du mariage. Si quelque chose arrivait — est-ce qu'on sait jamais ? — eh bien, cela ferait tout simplement avancer la noce. Ils se marieraient avant François et Léontine. A moins qu'eux aussi...

Si, dès huit heures du matin, au Bois du Four il faisait chaud, c'était pire dans le champ des Frébault où pas un arbre n'allongeait son ombre. Il n'y avait d'heureux que l'âne, dételé depuis le matin, et qui se reposait à l'ombre près de la maison de la Chipée. Frébault et sa femme coiffés de chapeaux de joncs plus vieux encore que celui de Mme Durand, travaillaient. Le pauvre Louis les imitait par force. La mère Catherine tâchait de se rendre utile, mais, ne pouvant se séparer de son bâton, elle ne faisait guère avancer la besogne.

Vers midi ils " goûtèrent " dans les environs de l'âne, à l'ombre. Dire qu'ils déjeûnaient eût paru trop ambitieux, ces sortes de repas se composant, pour les Frébault, de

lard froid, d'œufs durs et de fromage. Ils buvaient un peu de piquette, et le puits de la Chipée était là pour un coup. Le Louis, s'il ne disait rien, n'en avait que plus de temps pour réfléchir. Son père le regardait à la dérobée.

C'était un homme qui ne se fâchait jamais, trouvant que tout marchait toujours à souhait. Il laissait sa femme parler, agir à sa guise. Il ne se reposait pas souvent, parce qu'il avait l'habitude du travail, qu'il n'aimait pas les changements. Il n'était pas ennemi des réjouissances publiques. Il trouvait tout naturel que chacun passât son temps, s'amusât comme il l'entendait, mais hier soir il ne s'était pas dérangé pour la retraite aux flambeaux parce que, les soirs d'été, personne n'aurait pu l'empêcher de fumer des cigarettes sur le pas de sa porte. Il ne s'était pas opposé à ce que sa femme allât chercher le gamin, comme elle l'appelait, à ce qu'elle le fît coucher tout de suite, à ce qu'elle l'amenât travailler aujourd'hui. Il ne s'était peut-être même aperçu de rien ?

La mère Catherine remuait son menton. L'âne regardait, écoutait. L'après-midi ils continuèrent de travailler, mais il faisait vraiment chaud. Ils burent beaucoup d'eau du puits de la Chipée. Un peu avant le crépuscule on partit, la charrette chargée de blé. Frébault tenait l'âne par la bride : il ne s'agissait pas de faire un faux pas, de buter dans une ornière. Si la charrette s'était renversée avec toute sa charge, jamais l'âne n'aurait eu la force de se relever. Il ne faisait pas tout-à-fait nuit quand ils arrivèrent en ville, mais on commençait à allumer les lampions.

En passant sous les Promenades, on rencontra les Gallois qui rentraient dîner. Le cœur du pauvre Louis se mit

à battre. Juliette marchait en avant avec François, Gallois suivait avec sa femme.

— Vous avez donc été travailler aujourd'hui ? demanda-t-il à Frébault. Ils n'entretenaient guère de relations, Frébault n'allant jamais au café et ne s'occupant guère de politique. Mais dans ces petites villes où tout le monde se connaît, on ne peut pas, à moins d'être ensemble " à couteaux tirés, " passer les uns à côté des autres sans se dire de ces phrases qui équivalent à un "Bonjour," "Bonsoir."

— Oh ! nous, répondit Mme Frébault, prenant la parole à la place de son homme, nous ne nous reposons que le dimanche, en allant à la messe.

Elle exagérait. Frébault n'allait à la messe, comme beaucoup d'hommes, que pour les quatre grandes fêtes de l'année. Mais elle pensa :

— Attrape toujours ça ! C'est une fameuse pierre dans ton jardin, toi qui ne mets jamais les pieds à l'église et qui es toujours fourré dans les cafés.

Cependant le Louis s'était rapproché de Juliette, François ne s'étant pas arrêté. Il la voyait, dans l'ombre, tout animée, toute rose ; il allait peut-être lui parler quand sa mère lui dit, les lèvres pincées :

— Eh bien, qu'est-ce que tu fais là ? Vas-tu te dépêcher de venir ?

Ils se séparèrent.

— Elle a peur que tu le débauches ! dit Gallois à Juliette.

Elle n'ignorait point qu'il rencontrât Juliette dans les rues, ni même que, de temps à autre, il lui parlât, comme ça, une minute, en passant. Cela ne tirait pas à conséquence ; ils se connaissaient depuis l'âge de cinq ans, et,

bien qu'elle le tînt serré, elle ne pouvait tout de même pas le museler. Mais elle commençait à soupçonner quelque chose. N'avait-il pas, hier soir, un rendez-vous avec elle ? Car cette Juliette était capable de tout.

De nouveau, à huit heures, on entendit les cloches et le canon. Frébault se hâta de manger, puis, ce qui ne lui était jamais arrivé, il fit un brin de toilette, vers huit heures et demie du soir, s'habilla...

— Tu sors donc ce soir ? lui dit sa femme stupéfaite.

— Oui... Oui... Allons, Louis, tu viens avec moi ?

IX

Le lendemain matin, comme après les batailles où l'on a brûlé beaucoup de poudre, le ciel était tout couvert. Le petit canon pouvait être fier. Mais, décidément, on avait eu une bonne idée de rentrer le blé, la veille. Comme elle balayait devant sa maison, elle vit passer cette bonne Mme Durand qui allait non point ramasser de l'herbe pour ses lapins, mais cueillir du persil dont elle avait besoin pour une omelette. C'était aujourd'hui vendredi, jour maigre.

— Qu'est-ce qui est arrivé l'autre soir, Mme Frébault, demanda-t-elle, que vous avez giflé votre Louis, à ce qu'il paraît ?

— Mais imaginez-vous, Madame, que, malgré ma défense, il était parti à la retraite aux flambeaux !

— Tout seul ? demanda Mme Durand.

— Ma foi, oui, je pense. En tout cas, quand je l'ai trouvé, il était tout seul. Avec qui voulez-vous qu'il y soit allé ? Mais je l'ai ramené tambour battant, je vous le jure !

— Oh ! ce que je vous en dis, vous vous en doutez bien, c'est seulement parce que je l'avais vu, dans l'après-midi, à la fenêtre de son étude, causer avec la fille des Gallois.

L'étude était située dans la grand'rue, non loin de la boutique. Mme Durand n'était pas, Dieu merci, toujours occupée à vendre des chapeaux. Mme Frébault rougit, blémit.

— Vous faites bien de m'avertir ! dit-elle. Je vous en remercie.

— Ah ! madame ! la jeunesse d'aujourd'hui !... dit cette bonne Mme Durand qui s'ingéniait à ne mécontenter personne, à faire plaisir à tout le monde, peut-être pour vendre le plus possible de chapeaux.

— Mais je me sauve, ajouta-t-elle. Il faut que j'aille cueillir du persil jusque dans mon jardin.

Car, pour aller de sa boutique à son jardin, il fallait qu'elle traversât la moitié de la ville. Elle n'en était pas fâchée, cela lui amenant des occasions de bavarder.

Elle venait à peine de disparaître que Mme Frébault se précipita dans la grange. Juché sur le fenil — que l'on appelle plus couramment “ le foineau ” — Frébault s'occupait d'y ranger le blé que l'on avait ramené hier. Ce n'était pas une de ces vraies granges comme on n'en trouve que dans les villages ; le plancher du “ foineau ” n'était pas à une grande distance de l'aire.

Elle n'avait pas encore “ digéré ” que Frébault, hier soir, eût emmené le Louis en ville, et jusque sur la route pour voir le feu d'artifice.

— Tu sais, dit-elle, il en fait du joli, ton gamin ! Tu peux le faire sortir, le soir ! Mais tu n'y vois donc pas

plus loin que le bout de ton nez ? Sais-tu ce qu'il fait ? Eh bien, il a des rendez-vous, maintenant, avec la gamine des Gallois !

Elle pensait peut-être qu'aussitôt Frébault, de saisissement, allait tomber sur l'aire à la renverse. Mais, ne l'entendant point répondre, voyant qu'il ne s'interrompait pas dans son travail, elle cria :

— Oh ! c'est vrai qu'avec toi l'on peut être tranquille ! Le ciel pourrait te crouler sur la tête que ça ne te dérangerait pas.

Il s'en fallait de beaucoup, en effet, que Frébault fût bouleversé. Que son Louis eût des rendez-vous avec Juliette, il trouvait cela naturel. Et même il n'aurait jamais cru que ce gamin là...

— Si c'est comme ça, dit-elle, je vais m'en occuper toute seule. Et je cours de ce pas chez les Gallois pour leur dire d'attacher leur saloperie de fille...

— Tu vas rester ici ! cria, à son tour, Frébault. Ou bien nous verrons.

Ce fut à elle de penser tomber à la renverse. Jamais elle ne l'avait entendu parler sur ce ton. Du coup il avait laissé ses gerbes, et penché sur elle, du haut du foineau, il continuait :

— Avec toutes tes histoires, tu vas finir par nous mettre tout le monde à dos. Tu ne peux donc pas rester dans la maison à t'occuper de ta soupe ? Tâche seulement de bouger d'ici, et tu n'auras pas affaire à un manchot, je te le promets !

Quand il rentra, vers midi, le Louis vit que sa mère avait dû pleurer. Elle ne dit pas un mot, et affecta de ne manger que très-peu, du bout des lèvres.

Le Dimanche, après la grand'messe, on eut la visite de Lucienne. Elle embrassa tout le monde depuis la mère Catherine jusqu'au Louis qui trouva qu'autrefois elle avait les joues aussi fraîches, mais moins parfumées.

— Et M. Frébault ? demanda-t-elle un peu cérémonieuse — mais ce ne serait pas la peine d'être restée trois ans à Paris, — il n'est donc pas ici ?

— Il a dû aller en ville se faire raser, mais il ne tardera pas à rentrer, dit Mme Frébault qui n'était pas encore tout-à-fait remise de l'algarade de vendredi.

Certes, Lucienne était bien habillée, Lucienne sentait bon, mais elle avait conservé sa figure honnête, on s'en apercevait tout de suite. C'est que l'on voit partir de nos pays des jeunes filles qui ont vite fait de mal tourner à Paris !

— Et tes maîtres, lui demanda Mme Frébault, tu en es contente ?

— Certainement ! répondit-elle sans aucun embarras. Ils ne me rendent pas malheureuse. J'ai beaucoup d'ouvrage, mais j'y suis habituée. Je pourrais sortir un dimanche sur deux, mais qu'est-ce que je ferais dehors ? Alors, presque toujours, je reste dans ma chambre.

— Tu as raison, dit Mme Frébault. Avec de la bonne conduite, on arrive toujours à ce que l'on veut.

A ce moment, Juliette, après avoir frappé, par politesse, à la porte mi-ouverte, entra. Le Louis la vit, devint tout pâle. Elle entrait chez les Frébault comme chez tout le monde, parce qu'entre soi, dans un même quartier, on ne perd pas son temps à faire des manières, mais beaucoup moins souvent qu'ailleurs quand Mme Frébault y était. Elle alla tout de suite à Lucienne, l'embrassa. Le Louis

eût été heureux qu'elle l'embrassât, lui aussi, mais elle n'y pensa sans doute point.

— Je t'ai vue descendre de la messe, dit-elle à Lucienne. Je savais que tu devais arriver ici pour huit jours, et je pensais que tu serais venue me dire bonjour.

— C'était mon intention, répondit Lucienne, d'aller te voir en sortant d'ici. Mais puisque te voilà...

— Mais, puisque te voilà, Juliette, dit Mme Frébault — et ses traits se crispaient et jouaient si bizarrement que le pauvre Louis eût souhaité d'être à cent lieues de cette maison, — je te prierai de te tenir tranquille désormais, et de ne pas aller trouver Louis à son bureau pour le déranger de ses occupations.

Juliette était une jolie fille à qui les hommes ne faisaient pas peur : mais une mère de famille comme Mme Frébault, qui approchait de la cinquantaine, lui en imposait. Interloquée elle ne sut d'abord que répondre. De la voir, le pauvre Louis eut les larmes aux yeux. Lucienne, toute confuse, fit mine de se retirer en regardant tour à tour le Louis et Juliette. Peut-être se souvenait-elle des jeudis derrière la haie ? Mais non. Elle était devenue trop sage.

— Oui ! oui ! continuait Mme Frébault. Ne fais pas l'ignorante. Tu sais bien ce que je veux dire. Et je parie que c'est toi qui lui avais donné rendez-vous pour la retraite aux flambeaux ? Tiens, veux-tu que je te dise : tu n'es qu'une dévergondée. Et, si tu étais ma fille, tu entendrais parler de moi !

Le pauvre Louis souffrait, souffrait !... Qu'est-ce que Juliette allait penser ? Qu'il avait tout raconté ? Elle lui

en voudrait à mort, maintenant. Ce fut plus fort que lui : il dit à Juliette devant sa mère, oui, devant sa mère :

— Juliette, ce n'est pas moi...

Ah ! cela ne traîna point. Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase. D'un bond Mme Frébault fut près de lui, et il reçut une paire de gifles... devant Lucienne, devant Juliette.

— Qu'est-ce qu'il y a donc ? demanda Frébault qui rentrait, rasé, une cigarette inachevée aux doigts. Il vit sa femme comme un coq dressé sur ses ergots, le Louis, assis au pied de son lit de fer, tournant le dos à tout le monde. Il vit Juliette. Il comprit.

— Je suis venue vous dire bonjour, M. Frébault ! dit Lucienne qui aurait voulu être, elle aussi, bien loin.

— Mais enfin qu'est-ce qu'il y a donc ? répéta-t-il.

— Il y a, dit Juliette retrouvant toute son assurance, que vous, M. Frébault, vous êtes un brave homme, — et elle se rapprochait de la porte en disant à Lucienne : Je rentre chez nous, — tandis que votre femme c'est une bigote.

Mme Frébault se précipita vers elle comme tout-à-l'heure sur le Louis, mais Juliette était déjà loin dans la rue. Une minute après, Lucienne partit. Elle en avait assez, d'une réception pareille. On ne la reverrait plus, de ces huit jours.

Quant à Juliette, le Louis ne la reverrait sans doute pas de longtemps, peut-être plus jamais...

DEUXIÈME PARTIE

X

Il avait passé beaucoup d'eau sous le pont des Canes. Le ciel d'hiver s'était vidé de sa neige sur les maisons, sur les routes et sur les bois. Les violettes n'existaient plus. Mais les cerisiers étaient tout rouges de cerises.

La ville chaque matin se réveillait pareille, avec ses rues qui sont des artères où la vie, chaque soir s'assoupissant, recommence à circuler dès l'aube. Les maisons se retrouvaient, toutes pareilles aussi, avec leurs portes pleines, leurs fenêtres à rideaux de percale, leurs meubles dont les pieds sont bien inutiles, puisque jamais on ne les change de place. La terre s'était de nouveau couverte d'herbe, et les arbres de feuilles, suivant leur habitude.

M. Hilaire, le secrétaire de la mairie, avait enregistré des naissances, des mariages, des morts, parce que c'était son métier. Il avait pris note de la mort de la mère Catherine, partie sans son bâton pour un voyage cependant bien pénible. Quelques mois après l'âne était mort à son tour, de vieillesse comme elle et peut-être aussi de chagrin, mais M. Hilaire n'avait pas enregistré la mort de l'âne.

Depuis la dispute du Dimanche où Lucienne était venue, les deux familles auraient pu être à couteaux tirés. Mais Frébault se tenait à l'écart. Il l'avait dit à sa femme :

— Tu vas nous mettre tout le monde à dos.

Il n'aimait pas être mêlé à toutes ces histoires qui ne

le regardaient pas. Certainement il n'était point du parti de Gallois : il n'était d'aucun parti. Mais s'il plaisait aux Gallois de laisser leur fille courir les rues au lieu de l'obliger à travailler, personne n'avait rien à y voir. Ils n'avaient pas, à proprement parler, d'ennemis dans leur quartier, mais bien des gens détestaient Mme Frébault à cause de son humeur aggressive et de la prétention qu'elle avait d'obliger tout le monde à aller à la messe. Quand Juliette avait raconté ce qui venait de se passer, Mme Gallois s'était contentée de hausser les épaules, en femme qui vit comme elle l'entend et qui laisse les autres s'arranger à leur guise. Elle aurait pu — comme d'autres l'eussent fait à sa place, — se précipiter chez Mme Frébault, lui demander de quel droit elle avait traité Juliette de dévergondée. Mais elle ne bougea point. Au contraire, en y réfléchissant, elle se mit à rire. Gallois aussi, quand il rentra de sa tournée. Ils remarquèrent, l'après-midi, qu'allant aux Vêpres Mme Frébault fit un détour pour ne point passer devant leur maison. Juliette dit :

— Eh bien, elle peut être tranquille. Ce n'est pas moi qui vais lui débaucher son gamin, comme elle l'appelle. Comme si c'était moi qui aie couru après lui ! Il était tout le temps à me regarder avec des yeux de merlan frit.

Pourtant elle se sentait toute drôle. Il n'était responsable de rien. Ne s'était-il pas levé devant sa mère, pour protester :

— Juliette, ce n'est pas moi ?

Elle le savait. Mais comment le revoir, dans cette petite ville où les murs ont des oreilles, et les fenêtres des yeux ! L'été passa sans que le Louis revînt s'asseoir près d'elle aux réunions nocturnes où Thierry pérorait toujours,

ses deux chiens couchés à ses pieds, mais où Cougny, depuis la fin d'Août, n'avait plus reparu.

Le Louis aussi se demandait où et comment revoir Juliette. Si sa mère, après la scène, ne l'avait pas muselé, c'est que les muselières ne sont faites que pour les chiens ; elle ne l'en surveillait qu'avec plus d'âpreté. Il sortait de l'étude à six heures précises : il fallait qu'à six heures cinq il fût à la maison. Le Dimanche elle le menait à la messe, sans plus faire de détour. N'était-elle pas une honnête femme ? N'avait-elle pas le droit de passer, tête haute, devant la maison des Gallois ? Il se disait :

— Je vais peut-être apercevoir Juliette ?

Son cœur battait très fort. Mais non : elle devait éviter, maintenant, de se tenir sur le pas de la porte. Frébault ne disait plus rien. Ce n'était pas dans son caractère de s'emporter longtemps.

Pendant des mois il fut comme un corps sans âme, disait Thévenot, le second clerc. Perrin, le principal, un gros homme, et grand, d'une quarantaine d'années ne l'appelait plus que Roméo. Perrin avait une certaine érudition littéraire. Thévenot, marié, travaillait pour lui-même, pour sa femme et pour leurs trois enfants. Ils ne mangeaient pas de la viande tous les jours, et Mme Thévenot ne revenait pas du marché, comme Mme Gallois, avec une paire de poulets presque tous les Jeudis. Mais cela n'empêchait point Thévenot de rire, à l'étude, et d'aller prendre son apéritif tout comme un autre quand il en avait envie.

Il n'y a rien que l'on ne finisse par savoir, et, avec Mme Durand, ce n'était jamais long. Maintenant toute la ville était au courant. On regardait le Louis comme pour

voir si ses joues avaient gardé trace des deux gifles. Vivre dans la même ville, dans le même quartier que Juliette, et être séparé d'elle comme par toute l'immensité de l'Océan ! La mère Catherine étant tombée malade, Mme Frébault se relâchait, un peu malgré elle, de sa surveillance. Elle ne pouvait plus le tenir aussi serré. Mais elle se disait :

— Je suis tout de même arrivée à le mâter !

Un Dimanche de Septembre il prit le sentier qui conduit au bois. Derrière un buisson, les coudes sur les genoux, il pleura longtemps. Il lui semblait que sa vie, à dix-huit ans, fût finie. Il n'avait pas lu que *Les Misérables*, mais encore tous les romantiques que l'on peut trouver dans la bibliothèque d'une mairie de chef-lieu de canton, tous ceux dont l'âme avait craqué sous la poussée des désirs. Comme Chactas avec Atala, que de fois il avait rêvé d'emporter Juliette dans ses bras, à travers les forêts ! Il ne pouvait plus vivre si près et si loin d'elle.

Souvent on parlait chez les Frébault du cousin Leclerc qui, grâce à son brevet d'ingénieur, était parti, quelques dix années auparavant, pour l'Australie, dans le Queensland, pour le compte d'une société anonyme qui y exploitait des mines d'étain. On avait du mal à prononcer ce nom de Queensland, et ni Frébault ni les autres n'hésitaient à dire " Couisslan ". Encore avait-il fallu que le cousin Leclerc, lors de son premier retour au pays, essayât de leur indiquer la prononciation anglaise, mais c'était trop difficile, et l'on s'en tenait à Couisslan. Depuis son départ, il était revenu deux fois ; il disait au Louis, qui avait d'abord neuf ans, puis treize ans :

— Eh bien, quand est-ce que je t'emmène avec moi ?

— Oh ! répondait toujours Mme Frébault, c'est pour rire que tu dis ça ? Tu n'y penses pas ! Qu'est-ce que tu ferais de lui ?

S'il tremblait un peu à l'idée de s'en aller si loin, il aurait aimé, tout de même, voir du pays. Il ne portait pas de ceinture bleue, ne parlait pas à haute voix, dans les cafés, des récits de voyages qu'il venait de lire. Il gardait pour lui ses idées. Mais il avait dix-huit ans, et il se désespérait. Deux mois s'étaient écoulés sans qu'il eût revu Juliette. A peine l'avait-il aperçue de loin, deux ou trois fois, lorsqu'elle traversait la grand' rue. Encore passait-elle devant l'étude en affectant de détourner la tête pour que Mme Frébault pût savoir qu'elle ne tenait pas à lui débaucher son fils. Et puis elle n'y pensait déjà presque plus. L'hiver était à peine arrivé qu'elle n'y pensait plus du tout. C'est la saison des veillées, non plus sur le pas de la porte, mais près de la cheminée. C'est aussi la saison des bals. Elle s'en donna à cœur joie. Elle n'en manqua pas un. Le Paul était heureux puisqu'elle dansait toujours avec lui. Elle riait. Puis brusquement ses idées changèrent de nouveau quand Cougny revint, amenant Marcelle.

L'année dernière, en septembre, il était parti tout simplement se marier à Paris. Il n'y connaissait que son frère Alexandre, qu'il n'appelait jamais que « le Lexandre », et qu'il n'avait pas revu depuis 79, l'année de la dernière exposition. Le Lexandre vivait en vieux garçon. Il ne pouvait plus marcher qu'à l'aide d'une canne. Il faisait un tour, chaque après-midi, — à moins de grand vent, de neige ou de pluie, — sur le Boulevard Richard-Lenoir,

qui est un des plus beaux que nous ayons à Paris. Il n'était pas ennemi de la gaudriole, lui non plus : cela devait tenir de famille ; il regrettait d'avoir vieilli.

Cougny fit sa confession. Veuf, il s'ennuyait. Paris ne manquait pas de distractions, mais il était trop tard maintenant pour qu'il pût s'habituer à y vivre, et ses rentes ne lui auraient pas suffi. Il ne voulait s'en retourner que marié : il avait apporté avec lui tous ses papiers. Le Lexandre avait conservé quelques relations du temps où, représentant en quincaillerie et aimant la noce, il battait le pavé de Paris, pendant le jour, et, la nuit, s'attardait dans tous les endroits où l'on s'amuse. Il connaissait des familles avec filles à marier. Mais, ou bien elles ne plurent pas à Cougny qui, dans sa hâte, n'était pourtant pas difficile, ou, surtout, ce fut lui qu'elles trouvèrent trop vieux : il avait beau se tenir droit, avoir des rentes. A la fin, il le mena chez Mme Papillon.

Elle habitait, à un troisième étage de la rue Vieille-du-Temple, un logement étroit dont les deux fenêtres donnaient sur une cour sombre. Elle se refusait à ouvrir sa porte avant certaines heures parce qu'elle paraissait plus jeune l'après-midi que le matin au saut du lit ; mais, qu'elle le voulût ou non, elle allait bel et bien sur ses cinquante ans. Elle s'occupait du ménage, de la cuisine, et sortait souvent l'après-midi pour se distraire, tandis que sa fille Marcelle travaillait dans la couture, quelque part, jamais on ne savait au juste à quel endroit : Paris est grand. De toute évidence elles étaient pauvres. Le logement étroit suffisait amplement à contenir leurs quelques meubles.

Quand il vit "la petite", comme l'appelait Mme Papillon,

ses yeux se brouillèrent. Elle était pâlotte, avec ce visage de langueur malicieuse qu'ont beaucoup de Parisiennes. Elle n'avait pas volé son nom : jolie comme un papillon, elle semblait si frêle qu'on n'aurait d'abord osé la toucher qu'avec des mains infiniment délicates. Le Lexandre la regardait aussi, regrettant sans doute une fois de plus de se sentir si vieux. Il n'avait dû amener ici son frère qu'à la dernière extrémité. Les pourparlers ne traînèrent pas en longueur. Mme Papillon avoua, sans fausse honte, que Marcelle était " née de père inconnu. " Mais il s'agissait bien pour Cougny du père de Marcelle ! Il se demandait :

— Comment se fait-il qu'elle ne soit pas encore mariée ?

Non qu'elle fût à la veille de coiffer Sainte-Catherine, mais il avait peur que, d'un jour à l'autre, quelque jeune homme riche, qu'elle lui préférerait peut-être, vînt à s'éprendre d'elle. Il lui paraissait impossible que tout le monde n'aimât point Marcelle. Née à Paris elle y avait toujours vécu, mais une petite ville, affirmait-elle, n'était point pour lui déplaire. Quant à Mme Papillon elle ne s'en cachait pas, elle disait :

— Moi, jamais je ne pourrais vivre dans un trou pareil. Trois mille habitants ! Peut-être pas autant que dans la rue Vieille-du-Temple !

C'était une de ces vraies Parisiennes qui trouvent que, le Bois de Vincennes et le Bois de Boulogne, on s'y ennuie déjà comme à la campagne, excepté le Dimanche parce qu'il y va beaucoup de monde.

Sans doute le départ de sa fille allait la laisser bien seule, et presque sans ressources.

— Ne pensez donc pas à ça ! dit Cougny. Tenez : voici déjà de quoi aviser au plus pressé.

Elle refusa d'abord, avec véhémence, comme indignée, mais elle finit par prendre le billet de cinq cents francs que, de force, il lui mettait dans la main. Les économies que, là-bas, même du vivant de sa femme, il était bien obligé de faire tout en payant des verres aux " coteries ", représentaient cinq ou six mille francs. Qu'il dépensât de l'argent, n'était-ce pas tout naturel ? Est-ce que, chaque Dimanche, quand la Bigre arrivait, le père Boussard n'allait pas chercher du vin à la cave ? Il devait, puisqu'il le pouvait, faire des cadeaux à sa fiancée, à sa future belle-maman. Marcelle était gentille. Peu à peu elle se laissait embrasser. Il eût juré qu'elle y trouvait du plaisir. Elle n'allait plus travailler. C'était toujours elle qui venait lui ouvrir la porte, avant même qu'il n'eût frappé. Elle lui disait :

— Je reconnais votre pas dans l'escalier.

Le mariage se fit en février, quelques jours avant le Mardi-Gras. Les invités n'étaient pas nombreux, mais Cougny étant riche, chacun put manger et boire comme quatre. Ponceau, un cousin que déjà Marcelle lui avait présenté, les fit bien rire. Le jour de la noce, Cougny le découvrit, apprit à le connaître. Lui aussi, c'était un vrai Parisien qui parlait des mecs et de la Bastoche avec l'accent voulu. A côté des siennes, les plaisanteries de Cougny paraissaient fades. Personne ne chantait comme lui de ces chansons sentimentales où le poète parle d'une lèvre amoureuse qui semble perdre la vie. Marcelle, habillée de blanc près de son mari vêtu de noir, regardait vaguement devant elle.

— Quel dommage, dit Cougny, que nous partions demain matin ! Mais j'espère vous revoir.

Un peu dépaysé, il n'osait pas, à Paris comme chez lui, tutoyer tout le monde. Avec Ponceau, il sentait que cela ne tarderait guère.

— Si vous veniez passer vos vacances avec nous ? continua-t-il.

Ponceau sembla réfléchir. Il se mordit la langue pour ne pas répondre :

— Mes vacances ? Mais elles durent toute l'année !

et dit :

— Vous êtes bien aimable. Nous en reparlerons. La poste n'est pas faite pour les Zoulous.

Ils arrivèrent l'après-midi. On ne pensait plus beaucoup à Cougny dans la petite ville. On savait qu'il était parti se marier à Paris et qu'il était capable, ce vieil hébété-là, d'y rester. Les bagages de Marcelle n'avaient guère plus d'importance que ceux de Lucienne : on aurait dit qu'elle aussi ne venait que pour huit jours. Ils consistaient en une malle et une grande caisse. Cougny fit charger le tout sur la voiture de l'Hôtel de la Poste. Ce n'était pas d'aujourd'hui, qu'il connaissait Mathé, le voiturier. Mathé était une des " coteries " à qui souvent il avait payé des verres, mais, à cause de Marcelle, il voulut garder sa dignité. Mathé n'en revenait pas. Il eut envie de lui dire :

— Tu fais bien le fier maintenant ! C'est-y à cause de la pouffiasse que tu ramènes ?

Marcelle, un peu décoiffée, était plus pâle encore que de coutume. Heureusement Mathé garda pour lui son impression. C'étaient deux voyageurs à " charger " : cela n'arrivait point, hélas ! tous les jours.

La voiture, pour les mener à leur maison, devait tra-

verser toute la ville. On le reconnut tout de suite. On devina qu'il revenait marié.

C'était une de ces indécises après-midi de février où le vent disperse et rassemble tour à tour les nuages dans le ciel. Quand il eut ouvert sa porte, ce fut comme s'il entrait dans une maison étrangère, depuis longtemps abandonnée. Il y faisait humide et froid comme dans une cave.

— Alors, c'est ça, ta maison ? dit Marcelle.

Sans doute ce n'était pas une maison de bourgeois avec hautes fenêtres, parterre à pelouses et sonnette à la grille, mais bien vite Marcelle reconnut qu'elle était spacieuse et que l'on y avait tout sous la main. D'ailleurs elle avait l'air de penser :

— Et puis, pour ce que j'y resterai de temps !

Située dans le quartier de la Cure avec une dizaine d'autres elle faisait face à l'église ; Marcelle dit en plaisantant :

— Comme ça, je n'aurai pas beaucoup à marcher pour aller à la messe tous les jours si je veux.

Elle eut vite fait de la transformer. Toutes les images pieuses que la défunte avait accrochées un peu partout, elle les « bazarda », comme elle disait, dans le grenier. Elle enleva le bénitier et la branche de buis de la tête du lit : ils avaient bien besoin, une fois couchés, d'un bénitier et d'une branche de buis ! Les « nippes de la vieille », de pauvres robes noires, des bonnets blancs tout simples, elle les donna dans le voisinage. On trouvait, à part soi, que Cougny avait tort de se défaire de tout ce qui pouvait lui rappeler la morte, mais on ne refusait pas : autant que ce soit moi qui profite de cette jupe, n'est-ce pas ? que de penser qu'ils vont vendre ça au chiffonnier. Elle

acheta des tapis, des rideaux, différents services de table. Pendant un mois on ne vit qu'elle chez les commerçants. On eût dit vraiment qu'elle s'installait ici pour jusqu'à son dernier jour. Et pourquoi pas, après tout ? Les commerçants disaient :

— Eh bien, c'est elle qui va se charger de lui manger ses rentes, à ce vieux toqué-là ! Faut-il qu'il y ait des hommes bêtes, sur terre !

Ce qui ne les empêchait pas — il faut que tout le monde vive, — de la saluer très-bas quand elle entrait, et qu'elle sortait. Cougny lui laissait carte blanche, ravi d'avoir enfin chez lui une " petite femme " de vingt ans.

Ensemble ils allaient faire des visites bras-dessus bras-dessous " comme deux amoureux " répétait Cougny, — elle se contentait de sourire, — ou disaient un mot en passant. Elle avait le sentiment de sa nouvelle position. Il s'agissait de se faire " bien voir ". Elle voulait qu'on la prît pour une vraie dame, mais des ménagères, qui avaient connu la défunte, la regardaient de travers avec ses bottines à hauts talons et ses dessous trop soignés ; elles pinçaient les lèvres, et, sitôt que " les deux amoureux " avaient le dos tourné, elles disaient, parlant de Cougny :

— Où est-ce qu'il est allé chercher " ça " ?

Ils allaient surtout chez les Gallois. Elle devint tout de suite l'amie de Juliette qui aimait toutes les jeunes filles, les jeunes femmes qui lui ressemblaient un peu, dans la vie desquelles elle devinait le roman qu'elle eût voulu avoir dans la sienne.

Elle fit sensation dans la petite ville. Bien des hommes, qui n'avaient pas le courage d'imiter Cougny, ou pas la chance, comme lui, d'être veufs, l'enviaient. Ainsi, il

suffisait de prendre le train pour Paris, et l'on en revenait avec une " petite femme " comme Marcelle ?

Ceux qui attendaient les Dimanches et les fêtes pour bien manger et bien boire, ceux même pour qui tous les jours de semaine se succédaient dans l'insouciance et la joie, n'étaient pas l'exception. Mais ceux qui voulaient s'amuser, "rigoler" encore d'une autre façon avant de mourir — ce n'est pas quand on sera dans la tombe qu'on pourra s'en payer à gogo, n'est-ce pas ? — n'étaient point rares non plus. On les connaissait tous.

Il n'y a pas, chez Maraloup, que l'odeur de la viande qui cuit pour le Dimanche soir, ni que ces quatre litres qu'on est allé chercher tout-à-l'heure chez l'aubergiste. Bien manger, bien boire, ce n'est pas le seul plaisir qu'on ait sur terre, madame, et ce n'est pas dans les choux de notre jardin que nous avons trouvé nos enfants. En voici quatre devant la porte, les trois autres courent dans la ville ou dans les bois, le Philibert est avec son père, un que je tiens sur mes bras, et je crois bien, entre nous, si je ne me trompe pas, que ce n'est pas le dernier.

On connaissait Taupin. A cause de sa figure rasée, il ressemblait à un vieil acteur en retraite, mais à soixante-cinq ans il travaillait encore. Avec sa voiture à âne il allait de fête en fête, dans toutes les communes du canton, et sur la place installait son tir. Qui n'a pas connu le tir de Taupin ? On tirait, sans poudre, sans fumée et sans bruit, avec un fusil-arbalète. Visant un petit cercle noir, en l'espèce le mille, les plus adroits faisaient s'ouvrir une porte à deux battants ; monté sur roulettes et glissant sur deux rails, un polichinelle venait jusqu'au tireur. Les jours de bonne humeur, Taupin le prenait sur ses deux

rails, lui appliquait quelques calottes pour la plus grande joie des gamins, et le faisait rentrer dans sa boîte plus vite, disait-il, qu'il n'en était sorti.

Taupin aurait pu vivre heureux. Mais un beau jour il cessa de donner des tapes à son polichinelle. Veuf depuis des années, voici qu'il pensait à la femme. Il était tombé amoureux d'une grande servante à cheveux roux, amoureux à tel point qu'il l'épousa à la mairie et à l'église. Elle avait déjà un enfant. Elle ne se maria pas « en blanc » et l'on ne sonna point les cloches. Taupin n'avait pas peur, lui, que l'on vînt faire le charivari devant sa porte avec des chaudrons et des poëles. Quand le cortège descendit de l'église, bien des gens s'étaient réunis au tournant des Promenades pour assister au défilé. Thierry qui, ce jour-là, n'aurait pas donné, pour bien cher, sa langue à ses deux chiens, lui cria :

— Tu ne fais donc pas sonner les cloches, Taupin ?

— On les sonnera ce soir avec Loulou ! répondit-il en ricanant. La nouvelle Mme Taupin n'éprouva pas le besoin de rougir. Elle en avait entendu d'autres.

On connaissait Thévenot, le quincaillier. Cette demoiselle Monchaux, qui sortait à peine du pensionnat des chères sœurs où, pourtant, elle n'avait pu recevoir que sages conseils et bons exemples, était-ce lui qui l'avait séduite, ou elle qui s'était jetée dans ses bras ? Toujours est-il qu'il vivait avec elle, au su de toute la chrétienté, en concubinage, et qu'elle lui faisait cadeau, chaque année, d'un enfant.

On connaissait la Roux, qu'on appelait, par besoin d'euphonie peut-être ou par mépris, la Rousse. Oui, la Rousse, madame. Une « prop' à rien », avec trois enfants

déjà, et, ce qui est bien pire, une divorcée, qui s'est accabanée avec le fils Guimard, un pas grand' chose non plus, certainement, mais enfin ça ne m'étonnerait pas que ça soit elle qui l'ait débauché.

On connaissait la Balandreaude. Mlle Balandreau avait eu autrefois sa chaise à l'église. Elle avait fait partie, pendant des années, de la Congrégation des Enfants de Marie. Puis, à trente-cinq ans — c'est pourtant un peu plus que l'âge de raison, — est-ce qu'elle ne s'était pas avisée de s'accabaner avec le gars de la Nannette ? — On prononçait : la Neannette. — C'était un vaurien qui rouait de coups sa mère. Je sais qu'elle n'a pas toujours eu une conduite irréprochable. Elle n'a jamais été mariée, mais il y a si longtemps de ça ! Depuis elle s'est amendée. Je la vois souvent à la messe de sept heures, en semaine. A tout péché miséricorde ! Mais, lui, il ne croyait ni à Dieu ni à diable. Il portait une ceinture, comme le Paul, mais une ceinture rouge qu'il avait gardée de ses cinq ans au bataillon d'Afrique. Avec ça, belle prestance. Jamais on n'a su comment cela s'était fait, on apprit un matin que la Balandreaude — ce n'était plus le moment de l'appeler Mlle Balandreau, — vivait avec lui, ou plutôt qu'il venait de s'installer chez elle. Comme il n'avait plus sa mère à sa disposition, ce fut la Balandreaude qu'il se mit à rouer de coups : c'était bien fait pour elle. Chacun n'a, dans la vie, que ce qu'il mérite.

Il y en avait d'autres que l'on soupçonnait : tous les jeunes gens qui n'attendaient pas que leur premier poil de moustache eût poussé pour courir les filles, et les filles qui ne se gênaient pas pour se laisser attraper. Celles qui

ne pouvaient pas sortir, comme l'Alice Lemoine, celles à qui les garçons — on ne peut savoir pourquoi — ne faisaient pas attention, comme la Marguerite Garnier, se morfondaient dans leur solitude. C'étaient les petites bourgeoises en mal d'aventures, qui ouvraient timidement leur fenêtre sur le pays du rêve. On savait encore que si Mme Millay, restée stérile pendant à peu près vingt années de mariage, venait d'avoir un bébé, ce n'était pas la faute, assurément, de M. Millay. On allait jusqu'à dire que M. Perruchot, le pharmacien, retrouvait Mlle Clément soit chez elle, soit au bois du Four !

Beaucoup de douces et belles âmes déploraient que les parents ne prissent pas plus souci de la conduite de leurs fils, de leurs filles. On répétait, à propos du fils Guimard, à peu près ce que Mme Frébault avait dit à Juliette :

— Si j'étais sa mère, c'est moi qui irais le faire sortir de sa bauge, et il faudrait qu'il file doux devant moi, je vous en réponds ! Ou bien je mettrais la gendarmerie à ses trousses.

Monsieur le curé, du creux de la chaire, avait beau s'élever contre les danses en plein air, les bals dans les cabarets qui sont, pour la jeunesse, des occasions de perdition : la jeunesse n'en allait pas moins danser, dans le bois de la Cascade, le premier dimanche de mai, et le reste du temps chez Bourelet. Il ne faut pas, dans la vie, aller plus vite que les violons, mais il faut les écouter et les suivre de près.

XI

On était donc en juin, le mois des beaux soirs, des

nuits étoilées et courtes. Lorsqu'il fait clair de lune on pense à l'amour. Par les après-midi brûlantes, on voudrait être assis deux sur l'herbe humide du voisinage d'une source.

Ils étaient quatre à travailler dans la carrière de granit : Nolot, le Paul, Belin et Rabeux. Il y en avait certainement de plus malheureux. La carrière était située en pleins bois, à un kilomètre environ de la petite ville, au bord même de la grand' route départementale. A leurs moments perdus ils y avaient construit, à l'abri d'un bouquet de chênes, une cabane ; comme les pierres ne leur manquaient pas, ils s'en étaient servis, au lieu d'employer, comme le font les charbonniers, du bois et des mottes de terre. Ils s'y réfugiaient en cas d'averse, et tous les jours y "goûtaient", comme les Frébault dans leur champ, vers midi ; mais, eux, du moins pouvaient-ils, sur le poêle installé à demeure, faire réchauffer leur soupe, ou leur ragoût. Ils ne suaient pas l'été, comme ceux qui travaillent dans les champs en plein soleil : assis à l'ombre sur des nattes de paille, ils taillaient leurs pierres à coups de ciseau et de maillet, tranquillement. C'est un bon métier qui nourrit son homme. Belin et Rabeux, s'ils n'avaient pas tant aimé à boire, auraient pu faire des économies, mais ils avaient, comme le disait Belin, un fameux trou sous le nez. Nolot, lui, était propriétaire de la carrière. Sa femme avait eu une jolie dot, dans les dix mille, disait-on. Cela suffisait pour que le Paul et la Léontine ne fussent pas inquiets sur leur avenir. Ils travaillaient l'un et l'autre parce qu'il est toujours bon d'avoir un métier dans les doigts, et que même les fils des bourgeois, des riches, s'occupent à leur façon

dans les collèges. Nolot avait songé à envoyer son gamin, à l'âge de douze ans, poursuivre ses études soit à Clamecy, soit à Nevers, mais le Paul ne pouvait se faire à l'idée de se voûter le dos sur des livres. Il aimait mieux vivre ici au grand air. Ce serait assez, l'heure sonnée, d'aller à la caserne pour trois ans. Maintenant, il ne s'en fallait plus que de cinq mois : en novembre il partirait en même temps que François, à contre-cœur. Il avait beau parler dans les cafés et devant Juliette d'aventures, de voyages, avec cette ceinture bleue d'explorateur qui ne redoute aucun danger : il souffrait à l'idée d'être séparé de ses habitudes, surtout de Juliette.

Pourtant elle n'était plus la même. Elle s'éloignait de lui de jour en jour davantage. Il fallait qu'elle continuât à le voir comme par le passé quand les deux familles se réunissaient. Mais il semblait qu'elle eût cessé de rire avec les jeunes gens, et qu'elle ne remarquât même plus que les hommes la regardaient. Elle devait rêver, presque toujours perdue dans les nuages.

— Qu'est-ce qu'elle a tous ces temps-ci, Juliette ? avait-il un jour demandé à François.

— Elle ? Ne te tourmente donc pas. Elle est comme ça parce qu'elle n'est pas autrement. Elle ne pense à rien du tout.

François était un brave garçon, pas compliqué. Pour lui toutes les jeunes filles devaient ressembler à Léontine.

Vers quatre heures de l'après-midi les maillets cessèrent de frapper sur les ciseaux, les ciseaux de mordre à petits coups dans le grain de la pierre. Il était l'heure de casser la croûte. Belin, debout le premier, s'en fut retirer son litre, aux trois quarts vidé, de la source où il était au

frais. Rabeux et Nolot le suivirent. Le Paul ne se dérangea point. Il s'étendit sur l'herbe, son chapeau de joncs sur les yeux. Il pensait à Juliette : on ne la voyait plus, maintenant, qu'avec la jeune M[me] Cougny. Elles étaient toujours ensemble. Et les Gallois qui trouvaient ça, comme de juste, tout naturel ! Ils la laissaient libre. A dix-sept ans, elle était assez grande pour savoir se conduire.

— Un morceau de pain, Paul ? lui demanda Nolot.

— Non, répondit-il. Je n'ai pas faim.

Nolot, n'insista pas. Les trois hommes cassèrent la croûte, sans se presser, sans beaucoup parler. Ils avaient l'habitude de travailler ensemble depuis des années ; il leur arrivait souvent de manquer de sujets de conversation. Jamais non plus il n'était question que Nolot fût le patron, Belin et Rabeux les ouvriers. Ils faisaient tous les quatre à peu près la même besogne. A la fin de chaque semaine Nolot les payait. C'était tout.

Ils entendirent venir, à grand fracas, la diligence qui faisait le service entre la petite ville et Avallon. On pouvait arriver ici ou par cette ligne d'intérêt local qui rejoint à Corbigny la Compagnie de Lyon — ceux qui ne voulaient pas dépenser d'argent, faisaient comme les Chipé : ils s'y rendaient en voiture à âne, — ou par cette diligence qui allait prendre les voyageurs au saut du train à Avallon. Elle les amenait le lendemain matin. Presque toujours elle allait et revenait à vide. Il y avait du monde aujourd'hui. Belin ne ratait pas une occasion : c'était un bavard de la meilleure espèce.

— Que le diable m'enfourche si ça n'est pas Cougny avec sa traînée ! Où est-ce qu'ils vont donc comme ça ?

Regarder la feuille à l'envers ? dit-il avec un gros rire.

C'étaient bien eux, en effet. Il n'y eut pas à s'y tromper, quand on vit Cougny agiter son mouchoir à la portière, et qu'on l'entendit crier d'une voix qui domina le fracas des roues et des vitres qui tremblaient dans les châssis :

— Hé ! la coterie ! On vous emmène ?

A eux quatre, ils ne formaient aujourd'hui qu'une coterie.

Cougny ne se gênait plus devant sa femme : il avait repris peu à peu toutes ses habitudes. L'autre jour encore il avait payé un verre à Mathé.

Nolot, par les Gallois et par sa femme était au courant de tout ce qui passait chez Cougny.

— Ils vont au-devant du cousin de sa femme qui vient passer ses vacances ici, répondit-il.

— Mâtin, dit Belin, déjà en vacances au mois de Juin ? Ça doit être quelqu'un de la haute !

— Un cousin à la mode de Paris, probable ! ricana Rabeux qui parlait peu, mais bien.

Ponceau l'avait dit : la poste n'est pas faite pour les Zoulous ; on peut s'entendre de loin. Cougny lui-même lui avait écrit plusieurs fois pour lui rappeler sa promesse. Ponceau s'était laissé tirer l'oreille, pour finir par accepter. Puis, comme Marcelle ne connaissait pas Avallon, on lui avait écrit d'arriver par là et que l'on irait au-devant de lui.

Belin avait beau appeler Marcelle une " traînée " : lui aussi enviait Cougny. Tous les ouvriers des petites villes se ressemblent : ces femmes-là, ils voudraient les avoir, mais, comme ils n'oseraient pas y toucher, ils se vengent en les appelant de tous les noms.

— Une traînée ? dit Nolot. Elle est habillée comme les Parisiennes, à ce qu'il paraît. Et c'est sa coiffure à la chien... Mais n'empêche qu'ils sont mariés, aussi bien que toi et ta femme.

— Pour ça, répondit Belin, c'est possible, et je ne dis pas le contraire. Mais c'est tout de même une drôle d'idée qu'il a eue là, de se marier avec une gamine dont il pourrait être le grand-père.

— De quoi que tu t'occupes-là ? dit Rabeux. Si ça leur a plu à tous les deux ?

— Oh ! A tous les deux !... A lui je ne dis pas le contraire. — Jamais Belin ne disait le contraire. — Mais elle, penses-tu qu'elle a attendu après ce vieux toqué-là ?

Lorsqu'il fut temps de se remettre au travail la diligence était déjà loin. On ne l'entendait plus du tout. De nouveau les maillets frappèrent sur les ciseaux. Peu à peu Nolot, Belin et Rabeux cessèrent de penser à Cougny, à Marcelle, au cousin à la mode de Paris. Leurs idées en même temps que leurs yeux, se fixaient sur ces pierres qu'il s'agissait de dégrossir patiemment, de modeler. Une poussière fine s'envolait au gré d'un souffle de vent.

XII

— Ah ! dit Mme Frébault, la voilà encore partie avec "la Cougnie" ! Elle va courir la pretentaine, par là ! Elle ferait mieux de travailler !

Juliette passait. Elle entendit la réflexion, mais ne s'en soucia pas plus qu'un chat d'une noisette.

Il était quatre heures de l'après-midi. Une minute après, Mme Frébault vit Cougny et un jeune homme qui marchaient derrière elles à peu de distance. Chacun d'eux fumait un gros cigare.

— Ah ! c'est le fameux cousin ! se dit-elle. Ça va encore être du joli ! Il ne manquait plus que ça !

Elle-même sortait. Elle ferma la porte, et accrocha la clef derrière un des volets de la fenêtre. Malins seraient les voleurs s'ils s'avisaient de la trouver là.

Cette vieille bête de Cougny paraissait ravi. Il riait de si bon cœur qu'il fut obligé de s'arrêter pour se taper sur la cuisse, et qu'il laissa rouler son cigare dans la poussière. Marcelle et Juliette se retournèrent, s'arrêtèrent à leur tour, mais, sa crise passée, il se remit en marche, laissant là son cigare d'où montait un filet de fumée. Mme Frébault passa derrière eux, lèvres pincées, tête haute, toujours en honnête femme qui a le droit, elle, d'aller partout sans que personne puisse y trouver à dire. Elle tenait en évidence une enveloppe de lettre qui portait un timbre bizarre et ne pouvait venir que du " Couisslan ". Toute la matinée et jusqu'à ces quatre heures de l'après-midi elle avait guetté Mme Durand. Mais Mme Durand, aujourd'hui, n'avait sans doute pas besoin de persil. Alors Mme Frébault se décidait à aller la voir. Elle arriva dans la boutique, au milieu des casquettes et des chapeaux de toutes formes, de toutes couleurs. M. Durand — car il existait un M. Durand, — était occupé à mettre sur la forme un de ses nombreux chapeaux. Mme Durand se tenait toujours à l'entrée, près de la devanture, afin de voir passer le plus possible de monde.

— C'est une lettre, dit Mme Frébault, que j'ai reçue ce matin du cousin Leclerc.

Elle aurait dû dire : mon neveu Leclerc. Mais "cousin Leclerc" fait bien mieux.

— Il ne va pas tarder à arriver : dans les premiers jours de juillet, à ce qu'il paraît. Il m'écrit de lui préparer sa maison.

Ce n'était pas pour Mme Frébault un mince sujet de satisfaction que d'avoir, dans sa famille, un ingénieur qui gagnait beaucoup d'argent et frayait de pair, quand il venait ici, avec les plus gros messieurs de la petite ville.

Il écrivait aussi :

— Cette année je viendrai avec ma femme, et j'emmènerai Louis.

— Alors, dit Mme Durand, vous allez le laisser partir ?

— Oh ! madame, vous n'y pensez pas ! C'est pour plaisanter, qu'il dit ça ! Qu'est-ce qu'il ferait d'un gamin pareil dans son " Couisslan " ?

N'importe : le grelot était attaché. L'on n'allait pas tarder à savoir que le Louis partirait avec son cousin.

— Tout-à-l'heure, dit Mme Frébault, en venant ici j'ai vu les Cougny avec leur fameux cousin.

Dame, pour elle, il ne valait pas le cousin Leclerc ! Sans le connaître, elle l'avait en abomination.

— Et il paraît, dit Mme Durand..., à ce qu'on raconte,... moi, je ne sais rien de rien,... qu'il est venu pour jusqu'à la fin de l'été ? Moi ça ne me regarde pas, vous pensez. Comment est-ce qu'il est ? Vieux ? Jeune ?

— Je ne l'ai guère vu que de dos, mais il m'a fait l'effet d'être tout jeune. Ils ont dû arriver ensemble ce

matin, parce que — vous ne le savez peut-être pas ? — ils sont allés au-devant de lui jusqu'à Avallon.

Mme Durand ne s'occupait que de ce qui la regardait. Mais elle savait que les Cougny avaient été chercher Ponceau à Avallon. Et patati, et patata ! Mme Frébault n'était pas pressée, Mme Durand non plus. Frébault s'occupait dans un de ses champs, Durand travaillait sur un de ses chapeaux. Il faut que les femmes se reposent de leurs soucis, des fatigues de leur ménage, mais leurs langues, par exemple, ne se reposent pas souvent. Une heure se passa. Tout-à-coup Mme Frébault s'écria :

— Tenez : regardez-les donc.

Marcelle et Juliette, Cougny et Ponceau traversaient en ce moment la grand'rue : on faisait voir au cousin la ville et ses curiosités qui consistent en une vieille tour que l'on appelle la Tour aux Loups.

— Elle n'a plus sa mine de papier mâché ! dit Mme Durand en parlant de Marcelle. Ce n'est pas le travail qui la fatigue beaucoup. Quand on se lève à des midi !...

Est-ce qu'elle ne se paie pas une femme de ménage ? Regardez-moi donc ça ! Comme si elle aurait été déshonorée de prendre le balai et le torchon, et de faire sa cuisine elle-même ! Mais sans doute que ça lui aurait sali les doigts et abîmé les mains ? Ah ! malheur ! Est-ce qu'on ne dirait pas qu'elle est mariée avec le moutardier du pape ? Et cette vieille bête de Cougny qui la laisse faire tout ce qu'elle veut, et qui se garderait de la contrarier ! Alors vous comprenez qu'à mener une vie pareille elle engraisse, seulement c'est l'argent qui file de tous les côtés. Est-ce qu'on sait ce qu'elle faisait à Paris

avant d'être mariée ? Car il faut reconnaître tout de même qu'ils sont mariés. Pour ça, oui. Mais enfin ça ne signifie pas grand' chose. Et ces Gallois ! Leur gamine qui était déjà une coureuse, et qu'on voyait dans tous les bals, et qui avait essayé de détourner mon fils du droit chemin ! Heureusement que j'y ai mis le holà, et je vous garantis qu'il file doux à présent, et même qu'il est devenu plus gentil qu'avant. Par exemple, il a toujours le nez fourré dans les livres. Des histoires de voyages, à ce qu'il raconte. Il en lit beaucoup sur le Couisslan, tous ces temps-ci. Mais, puisque c'est ses goûts... J'aime mieux ça que de le savoir dans les cafés. Pour en revenir à elle, il ne lui manquait plus que de fréquenter la Cougnie. Eux ils ne s'en occupent guère. Va de ce côté-ci, va de côté-là, comme tu voudras : ça te regarde. Comme si une jeune fille était de force à se conduire toute seule ! Ah ! moi, jusqu'au jour où je me suis mariée, je vous assure que défunte ma mère ne me laissait ni sortir le soir, ni courir les bals jusqu'à des une heure du matin ! Pourtant je peux dire que j'aurais dansé tout comme une autre, mais en tout bien tout honneur. On sait que la jeunesse doit se divertir un peu, mais sous les yeux des parents. Un tour de danse, mon Dieu ! ça n'est pas défendu par l'Eglise, mais aujourd'hui ça n'est plus de la danse, c'est de la débauche. La jeunesse est corrompue. Et il n'y a pas que la jeunesse. Les hommes, les vieux aussi, tenez, comme ce Cougny... Regardez-le donc, là-bas, avec sa femme, et leur cousin, et cette Juliette ! Les voilà tous les quatre bras-dessus, bras-dessous. Eh bien, ça promet ! Ça va être du joli tout le temps des vacances ! A propos, comme nous n'allons pas tarder à

moissonner, il me faudrait un chapeau. Nous commençons par notre champ de Richâteau, cette année. Vous savez bien : un chapeau de joncs, comme l'autre. Oh ! pas trop cher. Oui : en joncs. Dans les dix-neuf sous...

(*A suivre.*) HENRI BACHELIN.

LA LITTÉRATURE

CHATEAUBRIAND, par *Jules Lemaître.*

Le bruit qui s'est fait autour de ce livre ne doit pas surprendre. Le talent de M. Jules Lemaître y a moins encore de part que le nom de Chateaubriand. Si obscurci que soit le principal de son œuvre, jamais il n'a cessé de passionner, et de redemander aux échos sa musique. La raison en est claire. Quiconque écrit et tient de la fonction d'écrire un certain culte pour la phrase, le reconnaît pour son ancêtre authentique. Il fournit à la corporation littéraire le saint, ou l'un des saints, de sa bannière. Il est, pour l'écrivain professionnel, ce qu'était Rousseau pour un révolutionnaire, ce qu'est Bossuet pour un traditionaliste, ce qu'est Platon pour un métaphysicien, le héros exact du métier. Et comme une des fonctions naturelles de l'homme de lettres, tel que le siècle l'a fait, consiste à exprimer son dégoût de la littérature, (et Chateaubriand le premier n'y a pas manqué), un des plaisirs particuliers qu'il donne à ceux de ses successeurs qui s'occupent de lui est de voir dans ce littérateur-type le méfait essentiel de l'écriture, et d'observer chez lui, à plein et en clair, le genre de déformation et le génie d'orgueil qui gouvernent toute plume en mouvement. Aussi parlent-ils de lui sans indulgence. On ne peut écrire sur lui qu'un livre, et un seul homme au XIX[e] siècle pouvait être chargé par la Providence de l'écrire : c'était Sainte Beuve, qui, dès que Chateaubriand fut mort, s'en alla, à la suite d'une histoire de cheminée qu'il a racontée, conférencier et travailler à Liége. Bien qu'il n'ait eu entre les mains qu'une petite partie des *Mémoires d'Outre-*

Tombe il a tracé les lignes de tout ce qui pouvait et devait être dit. Comme Chateaubriand lui même, il est venu le premier dans un champ fait pour lui ; et la critique a pris, pour la mener vers un tournant logique, pour la décanter avec l'admiration et l'ironie qui convenaient, une gloire que tout inclinait vers elle.

Je ne pense pas diminuer par là l'intérêt du *Chateaubriand* de M. Lemaître. Il n'y a même pas à discuter l'ignorance des journalistes qui sont allés, répétant que c'était là un " éreintement " et qui ont cru trouver à cet " éreintement " des raisons politiques. Sur Chateaubriand M. Lemaître a dit avec la plus lucide bienveillance, avec le calme le plus souriant, ce qu'ont toujours, depuis Sainte-Beuve, dit, écrit, pensé, les hommes de goût, et ce qu'avant Sainte-Beuve discernaient fort bien les contemporains intelligents de René. Il n'a apporté aucune vue d'ensemble nouvelle, il n'a organisé autour de son auteur nulle de ces théories éloquentes que savait charpenter Brunetière ; il a exprimé dans la lumière et la limpidité la vérité traditionnelle. Il a même dissimulé bien des traits que Sainte-Beuve utilise, et qui donnent de Chateaubriand une idée peu avantageuse. Pour celui qui voudra entreprendre un dénigrement systématique de détail, il a laissé la matière à peu près intacte. Il a constaté que Chateaubriand ne disait point la vérité par principe, et que sa vanité était prodigieuse : et l'on eût cru à lire certaines critiques du livre, que cela s'entendait pour la première fois et que M. Lemaître déboulonnait la colonne Vendôme du romantisme.

Je n'ai pas assisté aux conférences, et je ne connais que le volume ; mais ce qui pouvait faire la perfection des conférences fait un peu le défaut de ces pages. Un recueil de conférences, ou d'articles, est, malgré tous les artifices de préface (celui-ci d'ailleurs n'en use pas) un genre faux. On ne parle pas comme on écrit, on n'écrit pas comme on parle. M. Lemaître qui est probablement le plus juste écrivain d'aujourd'hui, et

dont les *Contemporains* ou les *Marges des vieux livres*, nous apportent un agrément d'art absolument pur, écrit son *Racine*, son *Fénelon*, son *Chateaubriand* dans un style que je veux bien familier, mais qui me paraît tout de même hâtif, et quand on y trouve un morceau tout à fait beau, il se détache peut-être trop visiblement sur les espaces " parlés " qui l'entourent. Je sais bien que M. Lemaître, qui est, paraît-il, un lecteur admirable, à le goût trop délicat pour lire des pages qui soient d'apparence évidemment écrites. C'est la faute d'un genre faux, la conférence lue. Les conférences de Brunetière, reproduites telles quelles, restaient robustes et drues de forme ; mais Brunetière, écrivant d'un style parlé qu'il croyait tenir du XVII[e] siècle (et dont il a donné la théorie) pouvait, à plus forte raison, parler de ce même style, et n'avait pas à se mettre en garde contre une parole trop écrite. Tout cela pour dire que si j'étais M. Jules Lemaître, j'aimerais que la forme de mon livre parût aussi irréprochable que celle de mes conférences, et je les récrirais pour les publier.

Purisme, peut-être, exagéré, et M. Lemaître répondrait en souriant que ce serait attacher là bien de l'importance à un livre. Soit. Ne lui demandons que ce qu'il donne et dit, et reconnaissons qu'il est souvent aussi intelligent et spirituel en ce qu'il tait qu'en ce qu'il dit. N'est-il pas charmant, par exemple, et vraiment paradoxal aujourd'hui, de nous avoir parlé de Chateaubriand sans s'être cru obligé de brosser une toile de fond avec une image de la Bretagne ? Aucun souvenir de bains de mer dans la première leçon, quel exemple pour le provincialisme intempérant ! Quel exemple pour M. Victor Giraud, qui a écrit un ou deux livres parfaitement estimables sur Chateaubriand, mais qui, dans ses premières pages, telles du moins que je les lisais dans la *Revue des Deux Mondes*, ne manque pas aux clichés géographiques pour projections, et nous renvoie, en note, à toute une bibliothèque parmi laquelle figure la *Géologie agricole* de Risler ! (Et le public de la *Revue des Deux*

Mondes crie à la Sorbonne germanisée !) Je loue évidemment M. Giraud de la probité qui lui est ordinaire, mais si on se met, à propos d'un écrivain, à invoquer la composition géologique de son sol natal, où s'arrêtera-t-on ? Les temps sont peut-être venus de ne plus user de la métaphore des racines qu'avec mesure et tact. M. Lemaître, qui probablement a visité ce Combourg dont M. Barrès plaçait artistement les tours à l'horizon du procès de Rennes, s'abstint avec goût de conduire dans ces pierres des auditeurs qui ne demandaient qu'à l'y suivre. (A moins que dans les tournées de la Patrie Française, M. Lemaître n'ait pris de la petite patrie pour le restant de son existence. Je me souviens qu'à Lons-le-Saulnier et à Poitiers, à Gap et à Arras, il commençait en expliquant que : Nous sommes dans un bon pays... et nouait flexiblement, comme trois mesures pour rien, trois phrases jolies sur la courbe des collines et le génie des grands hommes, quand il y en avait. De là on passait toujours au général André et à M. Pelletan ; j'imagine que M. Lemaître répugne à ce que le même couloir lui serve encore pour parvenir à Racine et à Chateaubriand.)

Aussi ne dirai-je pas que le livre de M. Lemaître est tout en coteaux modérés. Je me contenterai de reconnaître, comme tout le monde, qu'il est une promenade agréable à travers Chateaubriand, et, sans doute avec M. Lemaître lui-même, qu'il n'efface pas le livre de Sainte-Beuve, dans les marges duquel il semble agréablement rêvé et écrit. Il nous confirme dans cette idée que Chateaubriand n'était pas un sphinx, qu'il y a sur lui une vérité commune, et que l'homme qui s'est le plus drapé pour la postérité est un de ceux qui au fond la trompent le moins. Donnons à notre tour dans ses marges les quelques coups de crayon professionnels.

M. Lemaître croit que Chateaubriand, quoique sa littérature en ait dit, fut un homme heureux et qu'il a, autant que personne, joui de la vie. Je ne le pensais pas, et, bien que je

défère ici à la fine expérience de M. Lemaître, j'hésite encore. Chateaubriand est avant tout un sensuel, et de cette sensualité vivace naît sans doute ce "goût de chair" que trouve M. Maurras à la pulpe pleine de ses mots, à la courbe féminine de ses phrases. C'est là une raison de jouissance, et aussi, et peut-être surtout, de souffrance. La littérature fut-elle la fleur de cette sensualité ou le pis-aller en lequel cette sensualité se transposait ? La littérature ne l'exaspéra-t-elle pas à vide en lui ajoutant ses fantômes, en la troublant de ses fantômes ? La Sylphide de Combourg, délice pour un émoi d'enfant, demeura toujours dans cette imagination avec laquelle elle se confondait, mais devint pour l'homme la forme même de l'amertume. Chateaubriand ne sut jamais se résigner à vieillir. Son amour-propre se heurta et se blessa partout. De n'avoir pas joué un premier rôle politique, il crut sa vie manquée. Je ne pense pas que sa pose de la solitude ait été artificielle. Si vraiment la vie littéraire et le labeur du style lui firent un substitut magnifique et voluptueux de l'existence active qu'il ne put réaliser, s'il nous a trompés en affirmant tant de fois le contraire, un tel exemple attesterait la dignité et la félicité des lettres bien plus que toutes les tirades du *Pro Archia*. — Mais la question vraiment peut-elle se poser ? Il n'est pas un moment privilégié de la vie qui fournisse à l'homme lui-même, et à plus forte raison à la critique en dehors de lui, le point de perspective d'où l'ensemble de sa durée puisse être aperçu comme une prépondérance de bonheur ou de mal.

Et cette vérité, Chateaubriand en a d'ailleurs la notion artistique lorsqu'au dessus des catégories de bonheur et de souffrance, il considère une existence comme un ordre, et la Destinée d'un grand homme comme une Muse : "Alexandre ne s'éteignit point sous les yeux de la Grèce ; il disparut dans les lointains pompeux de Babylone." Il ne me souvient pas de la phrase qui suit, où une Muse sculpte aussi la fortune de Napoléon, et la termine par un contour immortel dans l'exil

de Sainte-Hélène. Mais sous le visage de ces deux Muses il est clair qu'il ne songe qu'à la sienne, et que ces Muses, au surplus, d'Alexandre ou de Napoléon, c'est l'écrivain, c'est l'artiste, qui les reconnaît, qui les suscite et qui les crée, et qu'elles sont encore les siennes.

Dernier rameau, peut-être, de cet intellectualisme immodéré par lequel Bossuet voit dans les destinées des empires ou des individus une œuvre d'art consciente, ordonnée, méthodique, de la Providence ; — mais l'œuvre providentielle qu'est, pour Chateaubriand, la destinée de Chateaubriand, elle est conçue là-haut, déjà, par un Dieu romantique. Elle a été pensée par antithèses, et c'est d'antithèses que l'enrichit encore le coup de pouce imaginatif de Chateaubriand. Il semble qu'il rétablisse, dans les *Mémoires d'Outre Tombe*, un dessin tracé par Dieu et que parfois les événements ont à tort dérangé. Et de cette destinée M. Lemaître avec nous tous s'émerveille ; preuve que le grand homme n'avait pas tort de la soigner et de la porter et de l'orner comme fait une femme de sa beauté.

Sa manière d'arranger après coup sa vie est consubstantielle à son art. C'est une information, non une déformation. Nous ne pouvons séparer ses mensonges de son style, et il nous faut, avec une âme de politique réaliste, accepter et impliquer cela dans ceci. La critique voudrait qu'il lui laissât le soin d'arranger en tableau sa destinée : mais eût-il été, et pour notre plaisir, servi aussi bien par d'autres que par lui ? J'en doute. Nous devons absoudre et même glorifier en Chateaubriand tout ce qui fournit et permet la puissance dramatique et verbale des *Mémoires*.

En Amérique il n'a pas voyagé dans les pays qui font le sujet de ses tableaux. Que nous importe ? Ne serait-il pas puéril de faire de lui l'Americ Vespuce d'une terre dont le P. Marqueste aurait été le Colomb, et le vrai Colomb, pour les lettres françaises n'est-il pas lui ? Qu'est-ce qu'une théorie scientifique vraie ? C'est une hypothèse commode, c'est l'hypothèse la plus commode, et la plus conforme à la logique générale de la

pensée. L'hypothèse commode et logique, pour le lecteur, c'est que les phrases fameuses qui renouvelèrent le style du paysage et la vision de la nature, soient nées d'un spectacle vrai. Avec plus de probité, Chateaubriand ne les aurait pas écrites. Sa probité, dans l'ordre esthétique, eût été un défaut d'être. Napoléon, lui aussi, accommodait la vérité aux nécessités de l'heure ! N'empèche que, lorsque le livre allemand fait de lui un professionnel du mensonge, nous approuvons le petit garçon qui dit à M. Asmus que Napoléon est un grand homme et que le livre ment. Le gamin a-t-il raison ? Qu'importe ! Sur ces matières on n'a pas raison, on a des raisons...

Mais il serait bien curieux (et M. Lemaître était obligé à une revue trop cursive pour s'y attarder) d'examiner dans son détail et dans sa technique cette construction de Chateaubriand par lui-même, de discerner les moyens d'art qu'il utilise, et de ramener cet art de se poser aux lois plus générales de son art à la fois classique et romantique. Un exemple, au hasard :

Tout le monde se souvient de ce journal, que Chateaubriand, en Amérique, trouve par hasard dans une maison de bois, et qui lui apprend les événements de Varennes. La voix de l'honneur... le retour en France... l'émigration. Et tout cela, on se garde de le prendre à la lettre, on sait que Chateaubriand avait pour revenir d'autres raisons, et que même cette histoire est probablement inventée. Mais cette histoire inventée devient vraie d'une vérité supérieure, quand nous la relions à deux histoires pareilles, quand nous voyons en elle les espèces d'un genre. — Le *Génie du Christianisme* naquit, selon Chateaubriand, de la lettre que lui adressa, avant de mourir, Madame de Farcy sa sœur pour lui apprendre la mort de sa mère ; et M. Giraud a prouvé que c'était en partie inexact. — Il abandonna la carrière diplomatique en entendant crier sous ses fenêtres, par un porteur de journaux, l'exécution du duc d'Enghien. — Il y a là, je crois, un procédé artistique, peut-être inconscient, et un instinct de composition tragique. A trois reprises,

à ces trois tournants de son existence, Chateaubriand se dépeint rejeté dans la carrière littéraire, dans l'écriture et dans le papier, par un même accident : une feuille de papier, et cette feuille providentielle descend, pour le faire incliner, dans l'un des deux plateaux, littérature et action, dont cette destinée compose sa balance fatidique d'étoiles. Je ne serais même pas surpris que la fuite à Varennes ait été choisie et placée ici avec une intention particulière, afin que le lecteur (ce lecteur républicain avec qui Chateaubriand, gardant, comme dit Sainte-Beuve, sa mauvaise humeur pour sa femme et sa maison, est en coquetterie réglée) fasse cette réflexion, la mette dans une marge qui l'attend : Le voilà bien, le vrai gentilhomme ! C'est quand son roi déserte qu'il vient malgré tout le défendre. C'est quand la monarchie, par une lettre sans courage, écrit : Absent ! — que dans une solitude d'Amérique, l'honneur breton tire l'épée des ancêtres, et crie : Présent !

Aussi me paraît-il que, dans un livre sur Chateaubriand, la méthode la plus juste eût consisté à ne voir sa personne et sa vie qu'en fonction de son œuvre, comme la condition de son œuvre, et aussi comme sa conséquence, comme la source, à la fois, et le produit de son style. C'était le moyen de lui rendre une justice supérieure et de le faire rentrer dans un ordre.

Lorsque M. Lemaître nous dit, avec M. Faguet, qu'il a renouvelé l'imagination française, c'est bien, c'est vrai, mais ce n'est qu'une affirmation ; et je voudrais que la critique entrât ici dans le détail, fît par le menu son métier, m'analysât l'imagination et les images de Chateaubriand. Je voudrais, par exemple, savoir si je me trompe lorsque je pense, après des lectures hâtives, que si le don de la phrase est inné chez Chateaubriand, si là peut-être est la faculté maîtresse qui l'explique tout entier, en revanche la faculté des images est un peu tardive, artificielle, acquise par le moyen terme du style. Toutes les premières œuvres, et en particulier le *Génie du Christianisme* abondent en allégories conventionnelles dans le

goût du temps ; les images vraies et neuves y sont rares. Les tableaux du baptême, des fiançailles, de l'extrême onction, c'est du Greuze. Même plus tard il écrira : " Le *Génie du Christianisme* respirait l'ancienne monarchie tout entière; l'héritier légitime était pour ainsi dire caché au fond du sanctuaire dont je soulevais le voile, et la couronne de Saint Louis suspendue au dessus de l'autel du dieu de Saint Louis." Avant de renouveler l'imagination française, Chateaubriand a dû renouveler la sienne ; il n'en dispose en maître que dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* et il la force dans la *Vie de Rancé.*

Ce ne sont pas, chez lui, les images qui créent la phrase, c'est la phrase qui fait les images, c'est la phrase qui fait image, qui veut faire image, et qui n'y réussit pas toujours. Dans l'*Itinéraire* et les *Martyrs*, de belles phrases coïncident souvent avec des images artificielles, et qui ne sont pas vues. Ainsi : " L'Ithôme, isolé comme un vase d'azur au milieu des champs de la Messénie." C'est doux à l'oreille, fade et faux à l'œil. Il serait bien curieux d'analyser dans le détail le morceau fameux ! " J'ai vu le soleil se lever sur l'Acropolis..." Les feux de l'aurore qui glacent de rose les ailes des corneilles, c'est joli, et cela nous apprend que Chateaubriand sait goûter en bon coloriste

Le charme inattendu d'un bijou rose et noir.

Mais nous sommes sur l'Acropole... Et Boileau eût évoqué fâcheusement les descriptions du *Moïse sauvé*, et l'enfant qui pendant le passage de la Mer Rouge ramasse des coquillages pour les montrer à sa mère. Ces mêmes douceurs de la peinture, Chateaubriand éprouve pourtant qu'ailleurs elles seraient moins à leur place encore que sur l'Acropole, et il a le sens du *Voyage de Sparte*. A ce lever de soleil comparez celui d'une phrase des *Martyrs* : " Bientôt sortant des montagnes de la Laconie, sans nuages et dans une simplicité magnifique, le soleil, agile et rayonnant, monta dans les cieux." Le soleil de

Lacédémone, sans ornements empruntés, se lève ici fort et nu, avec une brièveté et une vigueur laconiennes, comme un guerrier spartiate.

Nous connaîtrions mieux Chateaubriand s'il existait moins de livres sur ses amours et s'il s'en pouvait trouver un sur la technique de son imagination. Si des questions de cette nature étaient plus souvent à l'ordre du jour de la critique, je crois que M. Lemaître aurait reconnu quelque méprise dans ces réflexions sur les phrases descriptives de Chateaubriand : " Avez-vous remarqué que ces grandes descriptions d'ensemble ne font rien voir du tout à qui n'a pas vu soi-même les paysages décrits ? On aime aujourd'hui, je crois, des descriptions plus simples de ton, moins oratoires, si j'ose dire... " Au contraire, c'est à ceux qui n'ont pas vu plutôt qu'aux autres (ceux-ci ont leur vision propre qui résiste) que la description de Chateaubriand fait voir (Il s'agit du lever de soleil sur l'Acropole). Mais plutôt ces pages ne font pas voir, elles font, elles créent ; elles ne traduisent pas la nature, elles sont une nature, faite de substance verbale, de rythmes, d'images. Les descriptions dont parle M. Lemaître, et qui auraient remplacé, dit-il, la description " oratoire " peuvent et doivent nous apporter des renseignements plus exacts, ce n'est pas cela qui leur donnera une valeur d'art, si leur style est quelconque. La description, ou plutôt, pour éviter l'équivoque, la peinture par les mots, est même le seul genre littéraire qui ne souffre absolument pas un style médiocre, et cela parce que, peignant avec des mots, toute sa valeur, tout son effet utile, sont dans les mots. Au contraire le roman, l'histoire, le théâtre, racontent avec les mots, utilisent les mots pour un effet humain, pour un effet tel que le renseignement qu'ils nous apportent a par lui-même une valeur d'art. Mais le renseignement que nous tenons d'une description qui n'est que fidèle, n'a qu'une valeur d'inventaire, d'utilité. Aussi pourrait-on dire sans paradoxe qn'un grand écrivain, un Virgile, un Racine, un

Chateaubriand, un Flaubert, peint avec les ressources de son oreille plutôt qu'avec ses ressources visuelles. Il peint avec les moyens propres de son art, qui sont des harmonies verbales, des rencontres de sons et des combinaisons de coupe. Je comparais tout à l'heure les corneilles de l'Acropole aux coquillages de la mer Rouge, et j'avais soin de mettre cette comparaison sur le dos de Boileau qui est solide. Mais la différence reste capitale, pour cette unique raison, que le vers de Saint Amand est mat et terne et qu'il raconte un fait, sans intérêt à ce moment, tandis que la phrase de Chateaubriand ne nous permet même pas de discuter si ses corneilles sont ici à leur place. Elles existent, indubitables, les voilà créées devant nous par une combinaison rythmique simple 8-6-8 qui a une raison d'être (il me faudrait plusieurs lignes pour le montrer) et une unité musicale, par une texture délicate d'assonances et d'allitérations. Dans cette phrase : " Les sculptures de Phidias, frappées horizontalement d'un rayon d'or, s'animaient et semblaient se mouvoir sur le marbre par la mobilité des ombres du relief. " c'est sur le marbre même de la phrase que le mouvement est figuré d'abord par le 3-3-3-3 du premier alexandrin, puis par l'allitération des *m*. D'un point de vue strictement descriptif ce mouvement si rapide paraîtrait un contre-sens, puisque, sur les métopes, il était insensible : mais alors autant vaudrait reprocher à un peintre d'enfermer dans une toile d'un mètre un paysage de trois lieues.

Le cadre chronologique auquel M. Lemaître s'était obligé l'empêchait de consacrer une courte étude au style de Chateaubriand, mais vraiment n'aurait-il pu trouver, dans ses dix conférences, le moment de donner à ses deux auditoires, en ces matières une leçon de goût ? C'est cela d'abord qui devrait nous intéresser chez un écrivain, et singulièrement chez un Chateaubriand. Si l'on faisait dix leçons sur Rubens, il serait étrange que sa manière de peindre y tint moins de place que ses ambassades et ses deux femmes. Y a-t-il une autre mesure

pour les auteurs ? Quand le critique est lui-même un écrivain de la valeur de M. Lemaître, il devrait parler sur ce sujet avec la compétence d'un Fromentin. C'est ce dont la critique littéraire se soucie le moins ; il serait trop long d'en développer ici les causes.

Ainsi M. Lemaître nous dit que Napoléon malgré tout goûtait Chateaubriand, et il a présenté très finement les rapports entre ces deux majestés. Il eût été peut-être utile d'étudier, ou du moins de mentionner, l'influence du style de Chateaubriand sur celui de Napoléon. Comparez les premières et les dernières proclamations de l'Empereur, les phases diverses de son style officiel. La proclamation du Golfe Jouan en 1815 a le son d'airain de telles phrases des *Martyrs* et il semble qu'elle prépare déjà la page étonnante où Chateaubriand exalta le retour de l'aigle avec toutes les musiques de notre prose, et, jusqu'aux tours de Notre-Dame, toutes les voix de nos clochers. La lettre qu'après Waterloo Napoléon adresse de Rochefort au prince régent d'Angleterre, et qui compte parmi les plus belles lignes de notre langue, elle n'eût pas été écrite si la parole de Chateaubriand n'eût croisé les routes impériales.

Napoléon se référait à son *Code Civil* pour dire de ses détracteurs : Ils mordront sur du granit. Au style de Chateaubriand s'applique le même mot. Egoïsme, vanité, orgueil, tout cela nous l'acceptons comme le milieu où ce granit devait se refroidir pour faire une roche éternelle. La Restauration qui décapitait de son César la colonne Vendôme était obligée de gouverner avec les cadres administratifs de l'an VIII, et lorsque Veuillot, dans une page haineuse et belle que cite M. Lemaître, écrit : " N'ayant toute sa vie songé qu'à lui-même et rien fait que pour lui-même, Chateaubriand a péri tout entier. Sa gloire, placée en viager, est venue s'éteindre dans cette mer, dont il a voulu suborner le murmure pour le transformer en applaudissement éternel, " — nous sourions, et nous reconnaissons, dans la main injurieuse de son brillant élève, la phrase de

Chateaubriand, et ce "suborner le murmure" frappé à son image authentique. M. Lemaître rappelle que "tout le romantisme, qui paraît né de lui, a ajouté par répercussion à sa virtuosité d'écrivain." C'est juste. Mais ce qu'il a créé demeure vraiment incommensurable avec ce qu'il a reçu. Au confluent de l'art classique et de l'art romantique, la prose française trouve en lui non seulement l'harmonie d'une musique, mais l'harmonie d'un équilibre.

Sur le rôle politique de Chateaubriand, sur la place et la fonction et la descendance religieuse du *Génie du Christianisme*, M. Lemaître ne pouvait être qu'avisé, clairvoyant, équitable. Il les a jugés favorablement. Les bouffées béates de vanité qui montent des *Mémoires* ne l'ont pas rendu injuste pour le sens politique que put déployer Chateaubriand à des moments de sa carrière. Il lui reproche d'avoir été partisan du régime parlementaire à l'anglaise, dont la monarchie, dit-il, est morte. Elle n'en est pas morte, mais elle n'a pas su en vivre, ce qui n'était pourtant pas si difficile, puisque les monarchies d'Europe s'en sont accommodées, et Chateaubriand me paraît avoir vu toujours, en matière de politique intérieure, bien plus clair que Lamartine par exemple. Il avait ce qui manquait à celui-ci, le sentiment vif de la tradition française et il ne péchait pas comme lui par une surabondance de générosité. Et son pamphlet magnifique de *Bonaparte et des Bourbons* a fourni au moins ses fonds décoratifs au réalisme royaliste d'aujourd'hui. Quant au *Génie du Christianisme*, j'aurais aimé que M. Lemaître en marquât plus précisément la place dans l'apologétique française. Le *Génie* part d'un principe, en apparence esthétique, en réalité social, tandis que Pascal partait d'un principe moral, la nature humaine, Bossuet d'un principe historique, la perpétuité. Mais qu'en eût pensé Pascal ? Je crois que le Pascal des *Provinciales* eût répugné à ce débordement de douceurs jésuites, et que le Pascal des *Pensées* eût admis ces détours de l'art d'agréer. Il y eût vu une façon de ployer la machine, de prendre de l'eau

bénite et de faire dire des messes, et si le *Génie* est la grand' messe en musique de l'apologétique, c'est une messe tout de même.

Il est excellent que chaque année l'attention soit ainsi rappelée par l'intermédiaire de M. Lemaître, à date fixe, sur un de nos écrivains, et qu'un nom classique figure dans notre actualité : commémoration discrète et légère comme d'un lent calendrier. Il est juste que la discrétion et la bonne foi de M. Lemaître ne donnent pas à cette actualité un caractère, comme on dit, sensationnel, mais tout simplement intelligent et modéré, — qu'il nous confirme simplement dans un ensemble de jugements un peu traditionnels, dans ceux là qui, polis par les gens de goût de plusieurs générations, ont les meilleures chances d'être vrais, ou forment du moins cet ordre de vérité commune que la critique géniale, créatrice de nouvelles tables de valeurs, devra, (mais un nouveau Sainte-Beuve n'est-il pas aussi contradictoire qu'un nouveau Racine ?) avoir traversé. J'aimerais d'ailleurs que M. Lemaître variât notre agrément, et qu'au lieu de ses amples revues trop cursives, il s'attachât bientôt à étudier en profondeur quelque écrivain de seconde place, et qui ne fût pas un poète. (J'ai sur le cœur certaine page du *Chateaubriand* où je lis : " Un paysage où se sont accomplis de grands faits historiques ressemble beaucoup à un paysage du même genre où rien n'est arrivé... Le champ de bataille le plus illustre est presque toujours pareil à n'importe quel grand morceau de la Beauce ou de la Brie... " Et c'est ainsi sans doute que, dans l'apostrophe de Saint-Vallier,

Terni, flétri, souillé, deshonoré, brisé
Diane de Poitiers, comtesse de Brézé

le second vers ne sera qu'une carte de visite analogue à celle où le meilleur alexandrin d'Eugéne Manuel le déclarait

Inspecteur général de l'Université.

Malheur !) Mais quel délicieux Paul-Louis Courier il nous donnerait, ce demi-Tourangeau !

Albert Thibaudet.

LES POÈMES

Le Whitmanisme (à propos de l'ANTHOLOGIE DE L'EFFORT et des livres de *M. Duhamel:* COMPAGNONS et PROPOS CRITIQUES). — LA LUMIÈRE DE GRÈCE. — *Vielé-Griffin* et *M. Faguet.* — ARIEL ESCLAVE. — NOTRE-DAME DU MATIN. — CÉSARÉE. — SUR UNE ROUTE DE PEUPLIERS, etc.

On ne peut refuser de voir dans l'*Anthologie de l'Effort*, sinon la plus parfaite, du moins la plus significative manifestation du jeune lyrisme de ce temps. Ce n'est pas le temps qui l'a faite si cohérente, mais bien un choix jaloux, tendancieux. En groupant une douzaine de nouveaux poètes sous l'égide de leur aîné Paul Fort ; en me faisant l'honneur de solliciter de moi une contribution — que j'ai voulue aussi modeste que possible — sous la forme de quelques strophes empruntées, notez-le bien, à une tragédie *populaire ;* en invoquant le nom rude de Verhaeren, comme celui du maître le plus proche et dans l'espèce le plus efficace; enfin, en citant pour conclure, quelques pages admirables de W. Whitman, M. Jean Richard Bloch a proclamé l'espoir qu'il place en une poésie virile, directe et exclusivement moderne. Non, il n'a pas prétendu résumer dans ce petit livre tout l'effort nouveau de la poésie, mais un certain effort et dans un certain sens, mais le seul effort collectif qui de longtemps se soit montré, tranchant sur notre individualisme lyrique. Qu'on le veuille ou non, nous sommes en présence, je ne dis pas d'une école, mais d'un groupe, mais d'une famille

d'esprits, ce qu'on n'avait point vu depuis le symbolisme et ce n'est pas faire tort à tant d'autres artistes nobles et curieux, qui eux œuvrent dans la solitude, sans prendre appui que sur eux-mêmes, que de reconnaître hautement l'importance particulière du groupe de l'*Anthologie de l'Effort*. Voici Vildrac, Duhamel, Chennevière, voici Spire, Romains, Arcos, voici Aliès, Martinet, Georges Périn, voici ce pauvre Henri Franck. Ils sont divers, et tous un peu semblables ; on sent qu'ils communient dans les mêmes admirations et qu'ils respirent le même air. Mais j'attendrai une autre occasion de les peindre dans leurs différences, d'autant que tous n'ont pas livré ici leurs meilleurs vers. Dans cette anthologie c'est leur ressemblance qui m'intéresse, c'est la source commune de leur émotion. Ne disons pas " unanimisme " ; le mot, en toute rigueur, ne saurait désigner que l'esthétique de Romains ; adoptons le mot " whitmanisme " ; il offre l'avantage de préciser l'esprit et l'origine de cet idéal lyrique nouveau ; et en partant des *Feuilles d'Herbes* nous ne risquons pas de nous égarer. Au reste le plus conscient et le moins spécialisé des jeunes poètes whitmaniens, M. Georges Duhamel, en même temps qu'il réunit ses derniers poèmes sous le titre de *Compagnons* (Edition de *la Nouvelle Revue Française*), rassemble, chez Figuière, quelques *Propos critiques* qui confirment le point de vue que nous prêtons à ses amis. Il cite le mot de Charles-Louis Philippe : " Maintenant il faut des barbares ", il le fait sien, il trouve pour le commenter quelques formules heureuses ; [1] elles nous aideront singulièrement dans notre recherche.

Il n'est plus temps pour nous de découvrir Whitman ; il a nourri notre jeunesse. Au même moment que Verhaeren nous dévoilait, après Zola, la splendeur épique des foules, que Vielé-

[1] " S'il est indispensable d'être bien averti des choses de son temps et nourri de la substance du passé, il faut des yeux neufs pour regarder autour de soi, des accents neufs et délivrés de tout pour dire ce qu'on a vu. "

Griffin célébrait *la Clarté de Vie* et délivrait du symbolisme allégorique sa fine Arcadie de Touraine, au même moment que Gide nous conviait au multiple festin des *Nourritures Terrestres*, le flot montant, houleux, puissant des *Feuilles d'Herbe* déjà nous soulevait, et c'était déjà le barbare que nous admirions, que nous chérissions en Whitman. Celui-là naissait à la vie, d'une Amérique sans passé. De loin il considérait la vieille Europe, tourmentée de culture et d'aspirations, fléchissant sous son héritage, impatiente de le rejeter. Mais rien ne lui pesait à lui. L'homme primitif réincarné, Adam, s'émerveillait de vivre, il voyait grandir à la fois les plantes et les cités, les arbres et les hautes cheminées de briques, les hommes et les industries des hommes, le monde en son expansion physique, soudainement, totalement épanoui. Whitman n'avait qu'à voir, s'étonner et aimer : il n'avait qu'à compter, énumérer, nommer les choses ; pareil au premier peintre des cavernes, son art, tout l'art pour lui, c'était d'enregistrer le monde, et rien de plus. Les mots qu'il trouvait sur ses lèvres n'étaient pas les mots d'une langue apprise ; il ignorait candidement que personne avant lui les eût prononcés et groupés ; il ne soupçonnait point quels rapports subtils, quelles inflexions profondes, quelles courbes harmonieusement cherchées, avaient pu jamais les lier entre eux ; le son propre à chacun, son aspect nu, sa forme et leur succession réalisaient pour lui la plus grande beauté lyrique possible ; chacun comblait sa voix, son cœur.

"*Il y avait une fois un enfant qui sortait chaque jour.*

Et au premier objet sur lequel se posaient ses regards, il devenait cet objet.

Et cet objet devenait une part de lui-même pour tout le jour et pour une partie du jour.

Ou pour nombre d'années ou d'immenses cycles d'années."

Et comme chaque objet, le nom de chaque objet participait de la vie du poète ; et celui-ci le prononçait dans la même exaltation que le mot de sa confidence la plus secrète. Amour des

choses, amour des êtres ; des enfants et des femmes ; des jeunes gens, des hommes rudes, des vieillards ; il n'avait pas honte de s'aimer lui-même. Nul amollissement des sens, nulle complication du cœur, nulle curiosité intellectuelle. Une poignée de main, un embrassement, un salut : aimer, saisir, nommer, voilà son unique moyen d'ivresse, de connaissance et de création, — d'art.

Ah ! nul plus que moi ne l'épouse, ce lyrisme à large poitrine, le rhythme de ces bras musclés, cette grande et simple amitié qui est la foi des *Feuilles d'Herbe !* Et selon moi, nul artiste, sinon Michel-Ange, n'a resculpté parmi les hommes si belle, si neuve, si puissante, si primitive statue de l'homme ; en dépit des moyens, cela aussi je tiens à l'appeler " de l'art ". Nul plus que moi ne se réjouit de voir les jeunes gens s'en venir boire à cette source ; ils y puiseront la vigueur, le courage, l'espoir, et la plus noble vision, et la plus ample sympathie humaine. A défaut d'esthétique, Whitman leur propose une éthique simple et féconde, et qu'il me plaît de leur voir accepter dans un tremblement tout religieux ; est-il un art vivant, durable qu'une éthique ne soutienne pas ?...

Mais j'ai grand' peur qu'à ce barbare ils ne demandent davantage, et justement une esthétique, — une esthétique qu'il ne peut leur donner. J'ai grand peur que dans la fréquentation trop passionnée de ses ouvrages, ils n'apprennent à se contenter des premiers rudiments de l'art ; qu'ils n'accueillent ses procédés personnels, si monotones, si simplistes, (si frappants quand " lui " les emploie) comme si ces procédés gardaient la moindre valeur esthétique, une fois isolés, détachés du génie. J'ai peur enfin, qu'ils perdent auprès de lui ce souci de beauté formelle dont l'instinct d'un Walt Whitman n'avait sans doute que faire, mais (quant à nous), des dons que le passé nous lègue, le seul que nous n'ayons pas le droit de repousser.

Je ne condamne pas : j'exprime simplement une crainte. Je n'accuse personne d'imiter sans vergogne ou tout naïvement

l'Homère du Nouveau-Monde : je discerne en chacun des jeunes poètes groupés à *l'Effort* une nature trop personnelle et qu'aucun n'est près d'abdiquer. Ils sont nourris en outre, je le sais, des œuvres les plus complexes de notre littérature récente ; je reconnais souvent encore dans leurs ouvrages la marque de Claudel, de Maeterlinck, de Rimbaud, de Kahn — voire de René Ghil. Certains, comme M. Romains, montrent un goût singulier pour les images insolites et les sourdes correspondances : ce goût eût étonné Whitman... Dans son mépris de la sonorité, un Duhamel trouve sans cesse de justes rhythmes ; il sait atteindre à une parfaite sobriété. Une cadence toujours jolie mène les poèmes de Vildrac. Et je ne parle pas de Georges Périn, d'eux tous le plus amoureux de beauté gratuite et qui ne saurait renoncer à la mélodie héritée... Enfin ils n'ignorent pas la composition, et certaines de leurs œuvres sont harmonieusement balancées. Non, l'idée de l' " œuvre d'art " n'est jamais complètement absente de leurs poèmes. Mais il faut bien constater qu'elle n'y règne plus en maîtresse et que partout s'insurge, partout s'affirme le droit à l'improvisation, à l'énonciation directe, voire abstraite de la pensée.

On n'a pas assez remarqué, par exemple, le rôle que joue le procédé d'énumération, de répétition, d'accumulation — celui-là même qui fleurit si magnifiquement chez Péguy, mais soutenu chez lui par une inépuisable générosité lyrique — dans les poèmes les plus brefs, les plus concis de Duhamel et de Vildrac. Un exemple :

Toutes ces choses sans importance,
Toutes ces choses que tu sais,
Sont-elles vraiment si peu importantes ?
. . . .
Et ces longs moments sans joie ni douleur,
Tous ces longs moments qui sont ta vie même,
Tout cela peut-il m'être indifférent ?
. . . .

Je te donne donc de parler,
Je te donne d'être toi-même
Et de savoir ce que tu sais.

Connais ta vie, et je t'écoute :
Je te donne ce que tu sais. [1]

Non certes, cela ne diminue en rien la valeur émotive, la valeur humaine de semblables poèmes ; on me répondra justement que dans tous les arts les primitifs ont usé de simplifications analogues et qu'il est temps de simplifier la poésie. Soit, mais en la simplifiant, gardez-vous bien de l'appauvrir du même coup. M. Georges Duhamel me l'avouait lui-même : Qu'on ne s'étonne pas si l'éthique nouvelle entraîne une certaine régression dans l'ordre de la beauté formelle et de l'art ; c'est une rançon nécessaire ; il s'agit tout d'abord de sustenter l'idée lyrique. — Je suis prêt à m'y résigner, tant notre poète-critique montre ici de clairvoyante franchise : mais ses amis l'entendront-ils et sauront-ils réagir à point voulu ? Pour reprendre en exemple le même livre, la première partie de *Compagnons* qui porte le titre de *Visages* me semble, telle quelle, d'une grande beauté. Mais d'une beauté surtout morale — trop résolument dépouillée de toute résonnance, de tout agrément, de toute couleur. Et je me demande si l'inspiration du poète, son intention, sa pensée, seront à chaque fois assez neuve, assez inattendue, assez prenante, pour nous faire oublier que nous avions accoutumé hier encore d'exiger de la poésie un moins sévère, un moins abstrait, un moins sommaire enchantement.

Ces restrictions posées, il reste qu'on doit se féliciter du renouvellement des sujets qu'apporte le whitmanisme ; qu'il est bon que le poète se déprenne du complaisant égo-centrisme dont le lyrisme romantique lui impose encore la facile convention ; qu'enfin, dans l'œuvre de Whitman, MM. Vildrac,

[1] Georges Duhamel : *A un pauvre homme* (*Compagnons*, p. 23).

Duhamel et leurs compagnons ont élu la veine la plus riche et la plus féconde, quand, abandonnant à M. Romains l'enthousiasme collectif, les vastes aspects de foule et les généralisations épiques, ils se sont tournés humblement vers l'homme, vers l'homme individuel, celui-là avec plus d'amour, celui-ci avec plus de curiosité perspicace. Mais il me semble que cette attitude ne prendra toute son importance, toute sa valeur que hors du lyrisme direct, dans des œuvres plus fortement objectives. " Le but proposé fut bien toujours de parler aux hommes. Le désir grandit de leur parler plus directement, plus immédiatement et de les entretenir davantage d'eux-mêmes. " Applaudissons à ce désir. Mais il nous conduit au roman, au drame, ou du moins à une sorte de poésie plus proche du roman et du drame. Comment mieux réussir à entretenir les hommes d'eux-mêmes qu'en leur présentant leur image ? Lorsque les nouveaux poètes ont dit leur sympathie pour l'homme, lyriquement ils ont tout dit — et nous attendons d'eux, après cette confession — si neuve hier, déjà si monotone — et des portraits des personnages. " Introduction à la vie poétique " selon le mot de M. Desjardins rapporté dans *Propos critiques*... Introduction au poème objectif, ajouterai-je. Voilà le sens du *Livre d'Amour* et de *Compagnons*. Et seul l'espoir qu'ils nous permettent saura compenser demain un certain appauvrissement du chant lyrique. — Mais ici les complexités et les difficultés les plus grandes de l'art, du métier d'art rentrent en jeu. Les poètes nouveaux ont assez de cœur et de force pour les affronter et les vaincre.

Soyons directs, soyons modernes ! Pourtant si nous tenons à ne pas nous priver des moyens les mieux éprouvés de la poésie ne restreignons pas son objet à l'expression immédiate et apparemment actuelle d'un sentiment ou d'une idée. Si le préjugé de l'antique, si le préjugé romantique sont aujourd'hui à peu près morts, ne laissons pas s'enraciner un préjugé pour le moins

aussi dangereux, le préjugé du modernisme. La poésie est aussi, est peut-être surtout, transposition.

Ce n'est pas de dire " je " (moi, un d'entre nous, un homme moderne) qui confère nécessairement à un poème les qualités de sincérité, d'actualité, d'urgence que nous lui demandons, mais bien un certain ton, un certain souffle, une puissance d'authenticité, capable de rajeunir les héros les plus démodés, les sujets les plus rebattus. Un Byron sous le masque de Childe-Harold n'est pas moins sincère, ni moins actuel, ni moins urgent, et ni un Gœthe sous l'habit de Faust, qu'un Villon ou qu'un Verlaine. De tous temps, au contact de l'histoire et de la légende, des mythes, bretons, scandinaves ou grecs, d'une poésie en un mot qui déjà avait pris forme, les plus grands poètes auront tressailli comme éclairés soudain d'une révélation, — d'une révélation sur eux-mêmes ! comme fécondés soudain, au point le plus secret, le plus profond, le plus particulier de leur génie, par une semence attendue, et sans laquelle il n'eût pu resplendir. J'accorde bien tout le premier que " l'art construit sur un autre art, cet art au second degré demeure superfétation " [1], fût-il débordant de talent. Mais point chez l'artiste " authentique ", qui né à son heure, apporte à l'art les soucis de son heure et les transposant, les renforce. Un Shakespeare emprunte à Plutarque, mais supprime, efface Plutarque et ne crée jamais plus actuellement que quand il fait parler Coriolan ou César.

J'aime ce dépouillement, cette cynique franchise par quoi un Villon, un Verlaine nous touchent droit... Mais, il faut bien le dire, la substance profonde de leur poésie, de toutes les poésies pèse peu, comparée à quelques feuillets de Montaigne ou de Pascal. La pensée nue et le sentiment nu sont impuissants à nourrir longtemps le lyrisme; ils ne sont là que pour le susciter; il imagine, il combine, il transpose, il crée des " formes " ; la pensée d'un poète, c'est son don inventif. — Certes, on lui saura gré de couronner d'une idée rayonnante, pleinement

[1] *Propos critiques*, page 16.

exprimée, comme la fleur précise de son rêve, un poème beau, brillant et hardi... Ce rare miracle advint dans notre littérature à Vigny et à Baudelaire, à Hugo quelquefois. Or ce n'est jamais le poème qui tire ici sa beauté de l'idée, mais l'idée du poème. Sully-Prudhomme s'y est pris à rebours ; son échec condamne à jamais toute poésie scientifique... Mais nous quittons notre sujet.

Ces réflexions m'étaient venues à la lecture de la *Lumière de Grèce*, le dernier livre de Francis Vielé-Griffin (*Nouvelle Revue Française*) et de l'article inattendu que M. Emile Faguet a consacré à ce poète dans *La Revue de Paris*. On sait que M. Faguet ne se tient pas volontiers au courant de la production poétique contemporaine, car il l'avoue ingénument. Comme il ignore Claudel, il ignorait encore hier Griffin. Il semble l'aborder pour la première fois et il écrit ce qu'il en pense avec la rudesse et la bonhommie, avec l'honnêteté aussi et la franchise que nous nous plaisons à lui reconnaître du moins. M. Faguet possède un esprit clair, fin, curieux, mais proprement anti-lyrique; ceci rend d'autant plus intéressant pour nous son contact premier avec la poésie nouvelle ; comment l'excellent biographe de Rousseau, le familier des Encyclopédistes, l'ennemi juré de Baudelaire, va-t-il lire et juger *Phocas* ? Laissons parler M. Faguet :

“ A nous en tenir à M. Vielé-Griffin, la poésie symboliste n'est pas précisément pour lui une poésie qui use beaucoup de symboles, c'est à dire de concordances mystérieuses entre les états d'âme et les choses, et réciproquement ; elle est surtout une poésie qui, d'une façon ou d'une autre, et par des procédés multiples et simples, suggère plus qu'elle n'exprime, s'entoure d'un certain mystère qui invite à le percer, fait deviner plus qu'elle ne définit et qu'elle ne peint, se laisse pénétrer plus qu'elle ne pénètre elle-même et n'envahit le lecteur.

“ Je ne dis point qu'elle réponde ainsi à un désir continuel du lecteur. Il est tel moment où nous ne saurions prendre un plus grand plaisir qu'à nous laisser envelopper par un poème

comme par un grand coup de filet qui nous ravit et qui nous entraîne. Lamartine et Victor Hugo nous donnent souvent cette impression de magnifique et enivrante captivité.

“ Mais à tel moment aussi, cette sinuosité et cette fuite du sentier sous les ombres — Virgile a connu ces prestiges — nous séduit aussi singulièremeut, avec ce sentiment d'incertain et d'indécis, et d'application qu'il nous faut pour nous retrouver et bien plutôt encore pour ne nous perdre qu'à demi, semblables à celle que Vigny chantait et qui se plaisait à suivre un entier effacé. ”

Certes, nous ne pouvons demander à M. Faguet qui résiste au charme de Baudelaire d'être pris par Vielé-Griffin, mais nous lui sommes reconnaissants d'y regarder de près et de trouver un certain charme, ne fût-ce qu'à le déchiffrer. Il parle de Bion, de Moschus, de Chénier ; il fait sur le vers-libre d'amusantes remarques, qui ne laissent pas d'être justes ; il s'y montre plus sensible qu'on ne le croirait.

“ On peut dire qu'avec un instinct assez sûr, c'est quand la pensée qu'il a exprimée est moins “ en clair ” qu'ordinairement, que M. Vielé-Griffin lui donne pour vêtement un rhythme flottant et agréablement indécis. Ceci, non pas toujours, comme j'ai dû à la vérité ou à ma franchise de l'indiquer, mais le plus souvent en somme et avec une adresse spontanée qui ne se trompe guère. ”

Je ne donne point ce paragraphe comme un modèle de style ; mais la découverte ne manque par d'ingéniosité. Elle livre la clef des admirations et des incompréhensions lyriques de M. Faguet. M. Faguet nomme pensée “ l'énonciation logique d'un sentiment ou d'une idée ”, “ la pensée didactique ” qui, en effet, appelle en vers l'alexandrin. J'ai dit plus haut qu'il fallait concevoir la pensée proprement lyrique comme invention, création de formes : or celle-ci M. Faguet l'a insuffisamment reconnue en *Phocas*...

Pourtant je ne crois pas que lui ait tout à fait échappé la

valeur directe de cette poésie symbolique et j'aime que M. Paul Souday, dans un article du *Temps* consacré à *La Lumière de Grèce* apparente Vielé-Griffin, non pas à Mallarmé, malgré certain hermétisme d'aspect, mais à Verlaine et précise ainsi la vertu primordiale de son inspiration. Nul autant que Vielé-Griffin, dans sa génération n'aura exigé des mots et du rhythme le ton tremblant, le timbre juste d'une confidence spontanée. Tandis que la muse de Régnier se resserrait, se refermait sur soi, cachant son cœur, portant haut sa parure, la sienne, pudique mais abandonnée, savait parler et chanter sans contrainte. Si elle traînait encore quelques hardes du symbolisme, c'était aussi sans affectation. Elle ne put nous paraître moins "moderniste" que la muse de Verhaeren, que par sa qualité moins rude, que par son vêtement, que par l'effort de transposition qu'elle exigeait de soi-même. Elle n'exprimait que des sentiments, que des idées, que des soucis du jour, mais sous un aspect éternel. Les *Chansons à l'ombre* et *la Partenza* ne sont pas plus près de nous, ni plus sincères que les poèmes grecs ou médiévaux d'*En Arcadie* et de l'*Amour Sacré*. Sait-on que pour le *Satyreau*, pour Agias le *Bûcheron*, pour le *Chevrier*, pour *Euphorbe*, des contemporains ont tenu la pose ? qu'une urgence toute pathétique a suscité les saints et les saintes de l'*Amour Sacré* ? L'émotion veut susciter ici de belles formes. Du symbolisme elle ne recueille que la grande diversité des moyens et que le goût du merveilleux ; il ne faut pas les laisser perdre.

Pourquoi donc se demander si la *Lumière de Grèce* évoque une Hellade conforme à la tradition et à la science ? Cette Hellade est-elle une contrée vivante, où bruissent encore l'herbe et la mer, où sonnent encore le jeune chant du poète Pindare et la lance frappée de Bellérophon, où le mythe de Sapho naît du désir, de la pudeur et de la fierté humaine — la nôtre —, où le vieux Lassos d'Hermione médite dans la nuit sur l'éternelle destinée des hommes, sur notre destinée ? Voilà la seule question qu'il nous soit permis de poser. Et si l'Hellade de Παλαι pos-

sède ces qualités de vie, il suffit ; il était urgent de nous la ressusciter.

J'ai dit que Vielé-Griffin me semblait parmi nos ainés, le plus spontané des poètes. Admirons que son appétit de liberté, il l'ait tourné au bien de l'art, de l'art sous sa plus haute forme, un art de création et de composition et que couronne aussi l'idée ; admirons que seul d'entre nos ainés, il garde l'ambition de tenter le " grand poème ", d'infuser l'âme de son temps aux autres temps, de s'arracher à soi-même pour créer des hommes et des héros ; qu'il nous montre, en un mot, la voie " du subjectif " à " l'objectif ", la seule où puisse trouver le salut une poésie étriquée et balbutiante, qui n'échappe plus à la barbarie que par la préciosité, et d'ailleurs réciproquement.

Mais voilà un double reproche que nous ne saurions faire sans injustice à M. Louis Mandin. Il vient de publier au *Mercure de France* son troïsième livre de poèmes et renie les deux précédents. Il " regrette ces fragments d'un feu qui manquait trop d'air et auquel il lui arrivera toutefois d'emprunter çà et là quelques étincelles. " " Le matin de ma vie écrit-il encore, fut si nocturne et si souterrain qu'à l'approche du soir seulement, je puis entrevoir la naissance d'une aurore. " Cette aurore, c'est l'aurore de la beauté, celle qui éclaire et remplit de joie l'âme d'Ariel, " malgré les Ubus et les Caliban " et sous le joug de la " médiocratie " *Ariel esclave* chantera. — Voilà donc un livre de maturité, qui ne se veut sensuel qu'autant que le comporte la meilleure tradition du lyrisme, mais qui prétend s'élever jusqu'à cette " émotion de pensée ", que le lyrisme moderne nous communique exceptionnellement. Livre vivant, et livre noble, il fait le plus grand honneur au poète qui l'a conçu. Il est écrit dans une langue ferme, imagée mais sans surcharges, dans un rythme le plus souvent classique, toujours d'aplomb et toujours large, où l'alexandrin souvent prête appui

au vers de quatorze syllabes dont M. Louis Mandin tire des effets neufs et puissants.

« Je m'éveille. Et partout c'est la nuit. Et dans l'ombre
J'entends un cœur qui saute et qui s'affaisse lentement
C'est le mien. Il est seul. Un sourd bruit de décombres
Croule au fond de mon âme et va s'abimer au néant.

Ou bien

Tu dors et je te tiens sur mon cœur embrassée
Et je sens tes seins blancs se soulever vers moi
Comme un désir inconscient d'être baisée
Qui parle encore et bat de l'aile en toi.

Ainsi toujours la tendresse voluptueuse
Sait me poursuivre et me charmer
Et quand nous sommes las de la lutte amoureuse
Pour toi dormir est une autre façon d'aimer.

J'aspire ton sommeil, je le goûte à petites doses
Et je crois m'enfoncer dans sa jeune fraîcheur
Comme glisse une abeille au fond caressant d'une rose
Où le soupir doré de son vol s'enferme et se meurt.

Et voici d'autres strophes d'une plus subtile cadence :

Il est des arbres empreints de ciel
Qui ne donnent leur beaux fruits de miel
Que tard, très tard au fond des automnes.
Il est des ombres qu'on ne peut voir
Que dans les ombres calmes du soir
Quand la dernière abeille bourdonne.

Il est d'étoilés rayonnements
Qui ne sortent du cœur qu'au moment
Où sous les pleurs que répand en feuilles
L'automne à travers le crépuscule,
Sa jeunesse profonde recule
Au cœur de lui-même et s'y recueille.

N'entendez-vous pas dans ces vers l'écho de Verlaine et de Van Lerberghe ?

Mais d'où vient que cherchant telles strophes à citer, je porte irrésistiblement mon choix sur les moins idéologiques, sur celles qui chantent une tendresse, une langueur, une détresse toutes dépouillées d'intention ? N'est-ce pas parce que s'y révèle la qualité proprement poétique du talent de M. Mandin ? N'est-ce pas que dans la démarche purement intellectuelle des autres pièces, je sens que règne encore une sorte de gêne, une certaine dureté des mots, non encore sortis de la prose, non encore arrondis, polis dans la houle harmonieuse de la cadence, encore esclaves du raisonnement ?

Ecoute encor ceci ! Quand sera brisé l'esclavage,
Ne le maudis pas trop, car il créa de la beauté !
Oui, parce que ton cœur n'a jamais voulu l'accepter
Il t'a mis hors du temps, hors des vivants, hors de ton âge
Mais parce que jamais tu ne l'as accepté
Il t'a rempli d'une invisible majesté.
Ah ! serf lié dans l'ombre à la vulgarité !
Il t'a mis hors de tout — hors de toute vulgarité :
Car il t'a repoussé dans ton cœur hors des choses
Et t'enfermant dans ta fierté... etc.

Esclavage, beauté, majesté, vulgarité, fierté, voilà bien des mots abstraits... Et certes tous les mots renferment un peu de poésie et nous ne tomberons pas dans cette erreur des faux classiques

de 1830, qui faisaient grief à Hugo de ses innovations verbales et n'admettaient en vers que mots éprouvés, usagés, classés. Mais il y avait une part de vérité dans la religion de la périphrase ; elle affirmait dans sa sottise, la nécessité instinctive d'une transposition ; le registre de la poésie n'est pas celui du langage vulgaire. — Si tous les mots, je le répète, ont quelque lyrisme en puissance, aucun n'est poétique en soi, mais seulement par l'emploi que l'on sait en faire ; et s'il n'y a pas de mots poétiques, il y a un emploi poétique des mots. L'emploi qu'en fait M. Mandin me paraît parfois prosaïque et c'est là un penchant contre lequel je voudrais d'autant plus le mettre en garde, que dans cet ordre de recherche — les premiers vers que j'ai cités le prouvent — sa sensibilité propre se révèle souvent d'une exquise subtilité. Loin donc de prétendre le détourner d'une ambition philosophique dont il y a lieu pour lui d'être fier et dont je tiens à le féliciter, je voudrais qu'il se montrât désormais, même dans l'expression d'une pensée abstraite, le chanteur, le voyant qu'il est digne d'être ; le ton oratoire qui, lui aussi ressortit à la poésie et que je ne tiens nullement en dédain, le ton oratoire, à ce qu'il me semble, n'est pas le fait de l'auteur d'*Ariel*.

La même restriction, je l'apporterai peut-être aux vers émouvants de M. Lebey *Sur une Route de Peupliers*. Mais ici la forme est partout traditionnelle et le rhythme régulier équilibre plus aisément l'expansion lyrique et le raisonnement. Et les meilleurs ici sont encore les vers amoureux : goûtez le prolongement pathétique de cette strophe :

J'ai serré sur le mien ton corps plein de soleil
Et dans la chambre fraîche à la pénombre sûre.
Nous nous sommes aimés d'un élan si pareil
Qu'il me parut atteindre au cœur de la nature.

M. Lebey est, lui aussi, un poète de l'ordre contemplatif.

On salue au contraire une familiarité mobile, une ivresse toute dionysiaque dans *l'Amoureux* de M. Fernand Divoire.

Un jeune homme amoureux qui narre son souci :
O la pauvre petite histoire !
Dis-la pourtant, dis-les tes vingt ans sans victoire
Tes illusions méritoires.
Tout était libre en toi, mais vide aussi.

Des sentiments et peu d'images, mais ici c'est le rhythme qui transfigure les mots :

Ah ! prie
Que d'un coup de fer rouge pénétré
Tu cries
Et qu'une douleur te fasse cabrer.
Ah ! prie et crie !
Arrache-toi de ton cercueil
Gris, morne et tiède
Pleure à genoux pour qu'à ton aide
Vienne l'orgueil.

Par le rhythme se développe, s'aère et se resserre la pensée. M. Divoire a plaisir à tirer tout un ballet d'une indication de Laforgue ; il est gai et mélancolique ; il sait pleurer, rire et se faire aimer ; son poème est un roman et danse juste, Laforgue n'a pas assez de disciples comme celui-ci.

C'est Mallarmé que M. Alexandre Gaspard Michel[1] a choisi pour maître ; il sait tasser le vers, ménager l'enjambement qui fait image ; il a une sorte de calme rêveur qui est à lui :

[1] *Césarée* (Ed. Baguenier Désormaux).

Le soir a pénétré dans la salle. O Septembre
Laisse l'ombre envahir la langueur de la chambre.
N'allume pas : viens près de moi, donne ta main.
Le soir qui va mourir parfume le chemin.
Tout s'apaise. Nul bruit autour de nous. L'automne
Nous enlise dans la lumière monotone.

Dans les *Jardins de Mytilène* de M. Ernest Lourdelet (*la Belle Edition*) je ne trouve guère à cueillir que des intentions, des rimes et des inversions hasardeuses :

Bois ce vin mélangé de roses
Bois dans l'éphémère cristal :
Tu verras les jours moins moroses
Bois, puise à ce ruisseau vital.

Le beau fruit au baiser se prête
Sous la caresse de la main
Et du coq plus rouge est la crête
En saluant ce jour humain.

Mais je voudrais dire l'exquise qualité d'art et d'émotion qui marque les nouveaux poèmes de M. Pierre Nothomb : *Notre-Dame du Matin* (*l'Occident*). Là encore je pense à Van Lerberghe, à Elskamp. L'immatérialité de l'un, la naïveté savoureuse de l'autre, se rencontrent et s'emmêlent dans une œuvre chrétienne, subtile sans effort, subtile à force de simplicité et de pureté. Je ne me retiens pas d'en citer une longue pièce :

Il y eut d'abord des archanges
Presque invisibles et sans flammes,
Qui dissipèrent les nuages
Rien qu'au souffle exquis de leur âme :

Puis vinrent des petites filles
Qui d'un geste heureux et léger
Jonchèrent la voûte pâlie
De pétales blancs d'orangers...

Puis des vierges en robe bleue
Apparurent au fond du ciel
Et de plus en plus lumineuses
Descendirent de l'irréel.

Elles glissaient au bord des nues
En groupes pâles et ravis.
Les premières étaient vêtues
Comme la nuit qui va mourir.

Les suivantes avaient des robes
Comme le jour qui va monter ;
Les troisièmes couleur d'aurore
Qui voit l'invisible clarté ;

Les dernières étaient voilées
Comme le matin bleu et blanc
De mousselines, de rosées,
De fils de vierge étincelants.

Et c'est ainsi que le cortège
Se déroulait au ciel lointain
De l'heure de l'ombre incertaine
A celle du jour indistinct.

Alors volèrent des colombes
Puis de tout petits enfants blonds
Passèrent en dansant des rondes
Sur un rhythme léger et long ;

Puis des cithares, des musiques,
Puis des anges éblouissants...

. . . .

Et enfin aux portes du Rêve
La Vierge Marie apparut
Montrant à la clarté nouvelle
Un enfant aux traits inconnus,

Mais que mon âme a reconnu...

Voilà qui vaut moins par l'inattendu ou le ciselé des détails, que par la netteté, la continuité de la ligne, la longue tenue de l'extase et de l'émotion. M. Pierre Nothomb a écrit des pièces plus amples, mais celles-ci par leur modestie même nous émeuvent plus gravement.

O Vierge blanche qui priez
Au milieu des tulipes claires
Ecoutez la claire prière
Du pauvre enfant que vous aimez.

On dirait qu'un reflet du paradis de Fra Beato Angelico toucha ce livre. Il n'est point parfait ; il semble qu'il ne devait point l'être, pour garder toute sa candeur. Il n'est pas non plus à recommencer et le poète sans doute, devra-t-il redescendre bientôt sur terre. Mais telle élégie pathétique écrite en libres souples vers (*Sur la Mort d'une Jeune Fille*) nous découvre le chemin terrestre — et céleste encore — où son talent déjà rare et certain achèvera de mûrir.

Le lyrisme chrétien connaît un renouveau singulier. A vrai dire, il est presque seul à faire contrepoids aujourd'hui à la poésie whitmanienne. Ne fût-il représenté que par un Claudel et un Jammes, il vaut que nous l'étudions. Je pense avoir bientôt l'occasion d'y revenir.

HENRI GHÉON.

LE THÉÂTRE

Hélène de Sparte de *M. Emile Verhaeren* (Théâtre du Châtelet).

Le poète des Flandres grasses, des usines, des ports et des rudes légendes populaires où semblent se mouvoir des personnages de Breughel, Emile Verhaeren lui aussi se laisse, dans sa maturité, séduire par le mirage grec et par le nom d'Hélène. L'hommage qu'il y apporte n'est pas servile. Il ne vient pas quêter des thèmes de beauté. Ses propres ressources lui suffisent. Il possède cette puissance d'évocation et cette abondance lyrique qui le dispenseraient d'emprunter à l'antiquité des personnages tout dessinés, tout soulevés déjà d'ardeur poétique. Si donc il se tourne à son tour vers la famille des Atrides, ce n'est pas en poète érudit, en néo-classique ou en hellénisant ; c'est avec sa force et sa couleur personnelles, sans masque d'emprunt. Un Moréas pouvait sans se faire violence ni se manquer à lui-même, calquer son *Iphigénie* sur les anciens modèles et plier son inspiration à des nuances établies. Sa naissance, son goût, son effort, tout le portait depuis longtemps vers une telle œuvre. Emile Verhaeren, lui, n'entrait pas de plain-pied dans la légende d'Argos et de Sparte. S'il aborde le Péloponnèse c'est en hardi pirate qui ne cherche pas à oublier la terre natale pour des climats plus voluptueux, mais qui hasarde une rapide incursion, regarde avec admiration les villes et les paysages, puis chargé de butin, reprend aussitôt la mer en chantant des chants du nord. Ce sont de telles équipées qui donnent bonne conscience au régionalisme. *Et ego in Arcadia fui.* Je songe à Maurice Barrès entreprenant le même voyage. Quels points de contact découvrir entre des esprits si différents ! L'un ne cesse

de se chercher — ou de se fuir lui-même, et son superbe égotisme sait faire du Taygète ou de l'Acrocorinthe une conquête subtilement intéressée. L'autre va devant lui, sans regard en arrière, sans regard sur lui-même, tout absorbé par son entreprise. Nulle confidence, nulle digression. Il lui suffit de créer des personnages et de beaux conflits.

Lasse d'aventures et de voyages, lasse du désir et des violences des hommes, Hélène vieillie et n'aspirant plus qu'au repos se laisse ramener à Sparte par Ménélas. Mais dans ses attitudes et sur son visage subsiste encore tant de séduction, son nom seul suffit à soulever tant de curiosité et d'enthousiasme, que la meurtrière passion la suit toujours comme un sillage :

Des yeux fixés sur moi tout à coup me convoitent,
La bouche qui m'approche est brûlante soudain,
La main qne l'on me tend est attirante et moite
Et l'on dirait que les lèvres du vent ont faim
En descendant, le soir, sur ma gorge qu'il frôle...

Les injures et le mépris lui seraient un soulagement. Mais non, son peuple pousse des cris de joie et brandit des palmes. En vain la haineuse Electre voudrait lui opposer sa rancune :

Mes yeux, je ne veux pas que vous la regardiez !
Elle est la mort qui rôde et qui revient à Sparte
Et si personne encor du péril ne s'écarte
C'est que nul ne peut voir ce que vous, vous voyez.
Je ne veux pas, mes yeux, que vous alliez vers elle,
Je ne veux pas, je ne veux pas, je ne veux pas !

Mais il faut à son tour qu'Electre regarde et qu'elle ploie sous le joug :

Oh ! qu'elle est donc encor majestueuse et belle !
Et que sur nos chemins sont tranquilles ses pas.

Trompeuse allégresse qui n'est que naissante folie et qu'appétit de meurtre. Castor poursuit sa sœur d'un incestueux désir.

Electre, à son tour, ne peut lui cacher sa passion. L'ambitieux et sournois Pollux encourage des crimes qui le laisseront seul au pouvoir. Et c'est d'abord le sang de Ménélas qui coule ; puis c'est celui de Castor. On veut chasser Hélène, cause de tant de calamités, mais le peuple obstiné la retient. Elle s'enfuit la nuit vers la forêt ; en vain, car là encore les chœurs des satyres et des naïades la poursuivent de leurs désirs, jusqu'à ce qu'affolée, épuisée, elle implore la pitié de Zeus et obtienne que sa foudre mette fin à la malédiction de sa destinée.

Sujet de poète plus que d'homme de théâtre, parce que le prestige fatal de la beauté qui est le ressort de toute cette tragédie, se laisse suggérer mieux que démontrer matériellement. N'est-il pas remarquable qu'héroïne de tant de poèmes, Hélène ait été l'âme de si peu de drames ? C'est que, depuis Homère, elle représente la beauté passive, celle qui se laisse aimer, poursuivre, disputer. Elle n'agit pas ; elle ne fait acte ni de volonté ni d'intelligence. Elle abandonne à sa sœur Clytemnestre, née d'un père humain, toutes les dramatiques passions. Elle-même, fille de Jupiter, elle a quelque chose de l'impersonnalité divine. Elle est principe et symbole plus qu'elle n'est femme.

Très habilement, Emile Verhaeren a choisi l'instant où cette impassible créature, menacée par l'âge et fatiguée d'elle-même, devient capable de mélancolie, de pudeur et du regret de n'être pas pareille aux autres femmes.

Ainsi donc, j'ai dormi pour la première fois
Depuis vingt ans, calme et douce, en ma demeure,
Sans la peur de la nuit, sans l'angoisse de l'heure,
Gardant mon triste corps pour toi seul et pour moi.
Je n'ai pas demandé si j'étais encor belle
Ni à tes yeux, ni à tes mains, ni à tes bras,
Et mon cœur, apaisé d'être à nouveau fidèle,
Goûtait l'ample douceur d'être tranquille et las.

J'aime cette grande figure, triste et rêveuse, qui fait un noble pendant à Dom Balthazar, le héros du *Cloître*. Elle est nuancée; elle donne plénitude et vie à l'image que nous pouvions nous faire d'Hélène vieillissante.

J'ignore si Emile Verhaeren a suivi quelqu'une des nombreuses variantes antiques de la légende des Tyndarides. La brutalité de Castor et de Pollux est bien dans la tradition. C'étaient des dompteurs de chevaux et d'assez rudes aventuriers ; mais leur amitié fraternelle suffisait à en faire de glorieux demi-dieux. Est-ce un suprême hommage au fatal pouvoir d'Hélène que de les montrer désunis, l'un furieux et l'autre traître ?

Hélène de Sparte est encore une tragédie de poète en ce sens que les scènes s'y succèdent plus qu'elles ne se pressent d'un commun élan. Mais on hésite à employer ce mot : drame poétique, tant il implique d'éléments qui sont précisément les plus étrangers à Emile Verhaeren. Il y a plus d'exaltation que de trouble sensuel dans cette tragédie que gouverne Aphrodite ; plus d'éloquence aussi que de couleur. Toutes les qualités mâles, franches et robustes priment les beautés molles ou exquises. Point de ces bas-fonds poétiques dont parle Nietzsche. Si l'on touche, ce n'est pas dans du sable, mais contre du roc qui ne se dissimule pas. Là même où l'auteur veut séduire, il ne peut se départir de ce ton robuste, allègre et comme guerrier qui donne leur caractère épique à ses poèmes et je ne sais quelle loyauté à tout ce qu'il écrit.

Cette œuvre large, qui sent le plein air et que n'intimiderait pas le mur d'Orange, c'est elle qu'ont choisie les organisateurs de la " Grande Saison de Paris ", pour l'apprêter avec tous les raffinements, tout le faste, tous les parfums, toutes les épices, toutes les inventions heureuses ou perverses du goût le plus récent et le plus relevé. Tout à été porté à l'extrême, la couleur, le paradoxe et, constamment, le soin. Ne nous plaignons pas : ce fut l'expérience la plus singulière, la plus honorable pour l'auteur élu et la plus dédaigneuse de son œuvre ; une expérience

en somme fort belle, mais qui recouvrit la pensée d'Emile Verhaeren, comme les orfèvreries des icônes byzantines masquent complètement les images qu'elles doivent embellir.

Traiter les décors à la façon d'une peinture aussi forte de ton, aussi rare que possible ; apporter aux costumes un art et une fantaisie qui en fissent mieux que des reconstitutions historiques; régler une figuration sans cesse vivante et significative : cette méthode qui a fait, pour une bonne part, le triomphe des ballets russes et qui nous a valu d'inoubliables représentations de *Boris Godounov*, qu'allait-elle rendre, appliquée à une tragédie ?

On n'a pu retenir un cri d'admiration lorsque le rideau s'est ouvert sur une ville cyclopéenne, empilement de rochers, palais trapus, portes aux lions affrontés, tours formidables, parmi lesquels grouillait une population dont nul Orient ne saurait surpasser la bigarrure. Le spectacle est fort beau, fort fabuleux : ce qui est l'essentiel dans une tragédie mythologique. On s'étonne cependant lorsqu'entre ces roches peinturlurées de têtes et de monstres et qui font penser à quelque repaire de cannibales, une Électre vient dire, comme feraient Andromaque ou Bérénice :

Prince, je pars, hélas ! puisque revient Hélène,
Chaque heure qui s'écoule augmente mes ennuis.

La convention classique a beau n'être pas très apparente dans *Hélène de Sparte*, il en subsiste assez pour que les à-côtés de la tragédie ne puissent se dispenser d'en tenir compte.

Au second acte, même souci de beauté et même outrance. Le décorateur a cherché des tonalités fraîches, atténuées, un effet pastoral. On est dans une olivaie. La petite cahute d'un cantonnier ou, si l'on préfère, celle de Philémon et de Baucis, représente le palais de Ménélas. C'est charmant, c'est inattendu, et c'est fort loin certainement de ce qu'avait pu concevoir l'auteur.

La chatoyante partition de M. Déodat de Séverac abonde en rythmes joyeux, comme tout ce qu'écrit ce compositeur. Elle comprend pour chaque acte un important prélude

et n'intervient que discrètement en quelques passages du dialogue judicieusement choisis. Joignez à la musique une figuration nombreuse, voyante, réglée avec une prodigieuse ingéniosité, et vous ne vous étonnerez plus que sous tant d'ornements divers, la pièce d'Emile Verhaeren se soit trouvée comme ensevelie. Mais ce qui a mis le comble à l'impression de morcellement, ce qui a détruit la ligne des scènes et la continuité des actes, c'est la diction et le jeu d'acteurs presque tous illustres, mais appartenant aux écoles les plus opposées. « Le corps de Dionysos mis en lambeaux par les Bacchantes, » disait devant ce spectacle un de nos plus fins hellénistes.

On s'est montré sévère pour Mme Ida Rubinstein. J'accorde que son accent est de la plus pénible dureté, mais il n'est guère plus russe que celui de M. de Max dont on accepte les intonations les plus singulières. Et de quelles qualités n'efface-t-elle pas ce défaut de prononciation ! Toute autre interprète semble, en regard de sa mimique, lourde et obtuse. On pouvait redouter que trop longtemps mêlée à une troupe de ballet, Mme Rubinstein ne dansât son rôle ; non, elle l'a joué. Elle en a rendu avec un art trop minutieux et trop savant, mais merveilleusement nuancé et divers, la tendresse, la mélancolie, l'épouvante. On n'a rien vu qui égalât ce mélange de lassitude, de pudeur, d'émotion et d'ennui avec lequel, muette, elle rentre pour la première fois à Sparte. Cette tête qui se détourne, ce regard circulaire, ce manteau qui glisse de l'épaule... Ce fut Hélène même.

Expérience admirable et fausse, expérience qu'il fallait tenter et dont nous oublierons vite la fausseté puisque la pièce nous reste et qu'il ne dépendra que de nous de la relire et d'en goûter la beauté dépouillée. C'est quelque chose que d'avoir mis fin à l'ignorance honteuse où nous étions de cette tragédie, jouée déjà en Allemagne et en Belgique. C'est quelque chose que de l'avoir imposée à dix mille snobs.

JEAN SCHLUMBERGER.

NOTES

AU SALON DE LA NATIONALE. — Un sculpteur : *M. Bourdelle ;* un peintre : *M. Zuloaga.*

Nous ne disons pas que ce choix soit juste, que, dans l'ensemble, le présent Salon de la Nationale soit inférieur aux précédents, ni que les envois de ces deux artistes nous aient paru seuls dignes d'attention. Nous jugeons fastidieuse l'énumération des œuvres, vains les satisfecit plus ou moins louangeurs qu'en pareille occasion les critiques des grandes feuilles ont coutume de délivrer aux exposants. Lente est l'évolution de l'art et plus lente l'évolution de l'art des salons officiels : chacun d'eux ne nous apporte qu'un nombre limité de surprises. Au Salon de la Nationale, nous avons été particulièrement frappés cette année par l'envoi de M. Bourdelle à la sculpture, par ceux de M. Zuloaga à la peinture, et nous voulons dire pourquoi.

Tous ceux, et je les crois nombreux, qui reconnaissent à l'art de Bourdelle, une force certaine, une originale vertu, ne l'admirent point cependant d'un consentement unanime. On sait ce qu'il doit à Rodin, on sait ce qu'il doit à Carpeaux. Comme ses deux principaux maîtres il a le goût du mouvement, il a l'amour de la couleur. Il aura poussé plus loin qu'eux la superstition de "l'accident", criblant d'accents, de creux et de bosselures les formes, rompant sans cesse la ligne pure des corps, au profit d'un chatoiement dispersé, d'un concert de vibrations lumineuses qui nuisent souvent à l'unité architecturale de ses ouvrages. Or il arrive que, modelant sa *Pénélope*, dominé par le style et la gravité du sujet, impres-

sionné peut-être par la beauté pleine, une et simple des statues de Maillol, il a été conduit à mieux subordonner le détail à l'ensemble, à traiter les plans d'une main plus ferme et plus calme, à n'animer la matière du bloc que du frémissement indispensable pour signifier la vie, à dresser devant nous non seulement un être, mais du même coup un monument. Cette femme debout, lasse et résignée, impatiente et sans espoir, attend, sans autre soutien qu'elle-même ; un bras prend appui à la taille, à la hanche, et supporte lui-même l'autre bras, qui s'y accoude et supporte la tête... Cette puissante ménagère, dont la cuisse forte se dessine sous l'ample et lourde robe du labeur quotidien, se dresse devant nous ainsi qu'une tour éprouvée et la première satisfaction qu'elle nous donne est une satisfaction d'équilibre, de volume, non de couleur. La ligne ne s'interrompt aucunement, la masse ne perd nulle parcelle de sa plénitude. — Maillol eût encore poncé les surfaces, stylisé les plis, tourné les membres, adouci les méplats. Bourdelle n'a pas renoncé à son impressionnisme, mais il l'inscrit aux draperies, aux muscles des bras nus, au visage triste et fané, d'un tremblement si délicat, qu'il en met juste ce qu'il faut y mettre, de quoi signer. Voilà un ouvrage ample et beau. Marque-t-il un simple caprice ou bien une orientation nouvelle dans les recherches du sculpteur ?

Le peintre Zuloaga, lui ne nous surprend pas ; il nous confirme dans le plaisir de surprise qu'il nous donna, voici déjà plusieurs années, quand il adopta soudain cette manière sobre et sévère, si justement appropriée à l'âme rocheuse de son pays. Nous attendions ces portraits durs et effrontés, mais graves, ce don Quichotte et cette Rossinante moderne, celle-ci toute ruisselante d'un sang couleur jus de groseille, celui-là morne et possédé ; nous attendions cette lamentable Crucifixion qui nous montre le Christ seul, les cheveux rabattus en deux masses sur le visage, cloué à la croix à trois branches, gris, verdâtre, luisant, sur un fond de ville couleur de plomb ; et il n'a là avec lui que cinq

pénitents de Castille, dont un prêtre à lunettes, qui s'appuyent pour fléchir le buste, sur des cierges éteints pareils à des bâtons; et tout cela est fixé et morne... — Est-ce là un chef d'œuvre ? Cela du moins atteste un splendide métier de peintre, un métier qui n'esquive rien, ni le dessin, le modelé, les volumes, la ressemblance, ni la qualité et le grain des chairs, des rochers, des étoffes, ni la beauté de la matière (celle-ci est précieuse et pleine, d'une coulée, et toute chargée de reflets), ni même l'intérêt humain des visages, ni l'intérêt humain et poétique du sujet. Je trouve dans ce tableau — quoiqu'on en pense, quelque hostile même qu'il puisse paraître à un œil plus délicat — mieux qu'un " prétexte à peindre " admirablement saisi par le peintre : une œuvre où dans l'artiste l'homme n'abdique point. Peut-être m'abusé-je sur l'authenticité de ce *Calvaire ?* On me prouverait à quel point le sentiment en est artificiel qu'il resterait pour moi comme l'exemple, ou, si l'on veut, comme l'indication de ce que pourrait être encore notre peinture, une image complète des hommes et de la vie, comme au temps des grands Florentins, si l'on ne s'obstinait à la réduire à un jeu plus ou moins subtil de sensations imprévues et à ne la cultiver qu'en détail.

H. G.

*
* *

L'ART MÉDIÉVAL, deuxième volume de l'*Histoire de l'Art* de *M. Elie Faure* (Floury).

M. Elie Faure ne sépare pas l'histoire de l'Art de l'histoire des hommes. Il sait que si l'art est un jeu, est un luxe, il est le jeu supérieur, le luxe durable ou s'affirme au regard des siècles la force créatrice de l'humanité ; lui seul demeure, lui seul importe, et si gratuit qu'il semble dans son temps, et si frivole ; il fait la preuve de l'intelligence, de la passion, de l'existence du passé. Comme M. Barrès recherche en Greco le secret de

Tolède, M. Elie Faure demande aux Egyptiens, aux Grecs, aux gothiques français, aux peintres franciscains de Toscane et d'Ombrie, la clé des grands soulèvements séculaires dans l'âme des races ; il veut savoir pour quoi telles époques ont si splendidement fleuri ! Laissant à d'autres l'érudition (l'érudition des autres lui suffit), il accepte d'eux la matière. Non pas pour la vulgariser en vue de notre instruction ; non ; il suppose en nous la connaissance parfaite des ouvrages et des époques ; mais pour étayer sur les faits une philosophie de l'art dont nous n'avions pas d'exemple depuis Taine. Des reproductions nombreuses sont là pour faire preuve et réveiller nos souvenirs.

Comme le premier volume était consacré à l'art antique, le second traite de l'art médiéval. Le Moyen Age, selon M. Elie Faure embrasse des époques diverses : il y a un moyen âge chinois et japonais, un moyen âge hindou, qui ne sont point contemporains du nôtre, mais qui semblent correspondre à un état social, moral, religieux, de même espèce, que l'état social, moral, religieux du nôtre. Le même soulèvement populaire dans le cadre mystique d'une religion, a fait surgir les temples de l'Inde et les cathédrales de France... L'individualisme est absent encore de l'art. — Il faut lire le chapitre éloquent, je dirai lyrique sur la révolution gothique ; à peine est-il alourdi par quelque surcharge poétique dans l'expression ; celle-ci gagnerait à être plus ramassée et plus directe ; la pensée toujours juste et neuve y prendrait plus d'évidence et plus de poids.. — c'est là une réserve de détail... Il faut lire surtout le chapitre consacré à la mission de St François d'Assise ; nul n'a mieux senti et plus clairement démontré comment l'œuvre de Giotto couronne notre moyen âge en le rattachant à l'antiquité ; je citerai cet éloquent morceau :

“ Giotto n'est pas un primitif, non plus que Dante, il est la conclusion d'un long effort. S'il révéla à ceux qui vinrent cent ans après lui le langage des formes, c'est un peu à la façon dont Moyen-Age occidental, un retentissement des formes dans les

Phidias peut encore le révéler à ceux qui l'aiment suffisamment pour se refuser à le suivre... Avec Giotto le mouvement, la vie, l'intelligence, le grand calme architectural, tout envahit les formes à la fois. Parce qu'il arrivait presque le premier, il disposa de moyens réduits, mais il sut traduire avec eux une conception du monde et de la vie tout à fait mûre. La seule expression que son temps lui permit d'en donner, il la donne complète et consciente, avec la liberté et la sobriété des hommes qui portent en eux une de ces minutes décisives que l'humanité met parfois plusieurs siècles à conquérir.

" Bien qu'il n'eût en lui que les forces virtuelles accumulées par les besoins non satisfaits des hommes, bien qu'à peu près personne avant lui n'eût regardé vivre la forme, il sut tout de suite voir que tous nos désirs et tous nos rêves et tout ce qui est divin en nous, tout nous vient de nos rencontres avec elle... Il en eut un sens si pur que l'image qu'il en fait revivre passe directement en nous ainsi qu'une action vivante sans que nous ayons eu le temps de nous apercevoir que ce n'est là, au sens propre du mot, ni de la sculpture puisque les profils et les groupes disposés sculpturalement sont projetés sur une surface peinte, ni de la peinture puisque le rôle des valeurs, des reflets et des passages y est à peine soupçonné. Cette forme rudimentaire est traversée d'un éclair d'âme, qui la dresse d'un seul coup.

" Il fut à lui tout seul en Italie ce christianisme populaire qui poussait à cette époque en champs touffus dans la sensibilité des foules françaises.

" Voyez ces figures qui s'avancent pures et d'un seul mouvement, ces harpes, ces violons qui jouent, ces palmes secouées, ces nobles groupes autour des lits de mort, d'accouchement ou d'agonie. Quelque chose y frémit que ne connaissaient pas les grecs... De la douleur sur les bouches, de la douceur dans les yeux... Quelque chose y resplendit que ne connaissait plus le autres formes, une harmonie de mouvements qui se répondent,

un trait réunissant dans son ondulation rythmique des torses qui se penchent et d'autres qui se couchent et d'autres qui restent debout... — Ce n'est pas Giotto qui fit l'unité de son œuvre, c'est l'unité du temps qui la créa."

Je songe, en lisant ces lignes si justes, que nous vivons hélas! en un temps qui ne connaît pas l'Unité.

H. G.



STENDHAL ET SES COMMENTATEURS, par *Jean Mélia* (Mercure de France).

Après *La Vie amoureuse de Stendhal* et *Les Idées de Stendhal*, c'est le troisième ouvrage beyliste que nous devons à la studieuse piété de M. Jean Mélia. Il se propose aujourd'hui d'exposer impartialement " tout ce qu'on a dit à propos de Stendhal ". Et s'il ne nous apporte rien de nouveau, si son excessive érudition l'induit à retenir maint document futile, si le commentaire dont il encadre ses citations ne contient guère d'aperçus inédits, cependant M. Mélia classe avec soin des pièces que notre constante curiosité trouvera désormais réunies, et son livre nous fournit une occasion de reviser commodément tant de témoignages et de jugements contradictoires sur les nuances d'un esprit qui ne cessera de faire parler de lui, d'intriguer, de passionner, sur les traits d'une figure qui nous est proche, entre toutes.

Nous nous bornons à signaler ici l'intérêt de ce recueil, en y renvoyant le lecteur. Les chapitres qui ont trait à " Stendhal commenté de son vivant ", aux rapports de Stendhal avec Mérimée et avec Balzac, sont particulièrement attachants.

Se rappelait-on l'appréciation de Sainte-Beuve sur Stendhal romancier ? La voici :

" Le défaut de Beyle comme romancier est de n'être venu à

ce genre de composition que par la critique et d'après certaines idées antérieures et préconçues. Il n'a point reçu de a nature ce talent large et fécond d'un récit dans lequel entrent à l'aise et se meuvent ensuite, selon le cours des choses, les personnages tels qu'on les a créés ; il forme ses personnages avec deux ou trois idées qu'il croit justes et surtout piquantes et qu'il est occupé à tout moment à rappeler. Ce ne sont pas des êtres vivants, mais des automates ingénieusement construits, on y voit presque à chaque mouvement les ressorts que le mécanicien introduit et touche par le dehors ".

Flaubert trouve *Le Rouge et le Noir* " mal écrit et incompréhensible comme caractères et intentions. " Et il ajoute, dans une lettre à Mme X... : " Je sais bien que les gens de goût ne sont pas de mon avis mais c'est encore une drôle de caste que celle des gens de goût, ils ont de petits saints à eux que personne ne connaît. C'est ce bon Sainte-Beuve qui a mis ça à la mode. On se pâme d'admiration devant des esprits de société, devant des talents qui ont pour toute recommandation d'être obscurs. Quant à Beyle, je n'ai rien compris à l'enthousiasme de Balzac pour un semblable écrivain, après avoir lu *Le Rouge et le Noir.* "

Pour Nietzsche, Stendhal est un précurseur. Dans *Par delà le Bien et le Mal*, il écrit : " Henri Beyle, d'une allure à la Napoléon, parcourt *son* Europe, plusieurs siècles d'âme européenne, démêlant et découvrant cette âme ; il fallut deux générations pour le joindre, pour deviner quelques unes des énigmes qui l'obsédaient et le ravissaient, lui, cet étonnant épicurien et ce curieux interrogateur, qui fut le dernier grand psychologue de la France. " Comme psychologue, Nietzsche ne met au dessus de Stendhal que le seul Dostoïevski.

En terminant, citons cette phrase intelligente de M. Faguet sur l'observation de Stendhal, naturelle, continue, " constamment énergique, sans acharnement, *comme un instinct.* "

J. C.



UNE ÉTAPE DE LA CONVERSION DE HUYSMANS,

d'après des lettres inédites à Mme de C., par *André du Fresnois*, (Dorbon aîné).

Le mécanisme d'une conversion est un des sujets les plus susceptibles d'exciter la curiosité des esprits qui furent témoins de l'aventure, ou qui ont du goût pour la recherche historique des motifs d'un tel acte. C'est pour ceux-là, et non pour quiconque y chercherait un exercice d'édification religieuse (autre aspect, non moins légitime, de toute conversion), que M. André du Fresnois a écrit *Une étape de la conversion de Huysmans.*

Le livre est bref, précis, équilibré. Il y a suffisamment d'inédit pour satisfaire les critiques qui pratiquent la comptabilité littéraire. Il y a des opinions de l'auteur qui toucheront les gens aptes à la seule culture de l'honnête homme, au sens traditionnel du mot.

Des documents confiés au public par M. du Fresnois, comme de la délicate interprétation qu'il en offre, il éclate qu'il n'y eut jamais conversion plus rétrécie, plus singulière, plus spécialisée que celle de J. K. Huysmans. Ce qui nous émeut dans des cas comme ceux de St Augustin et Pascal, c'est la crise de conscience que nous imaginons chez eux, tandis qu'ils hésitent avec une ferveur douloureuse. Chez Huysmans le corps vidé de l'âme semble seul décider de la conversion ; le pittoresque et l'anomalie nous attirent, l'élan ne s'y ajoute pas de cette ardente sympathie fraternelle qui est formulée par le "Nihil humani..." de Térence. Et pourtant, ce fut un homme, et qui souffrit... mais nous n'y sommes amenés que par réflexion et raisonnement.

On est surtout piqué par le rare de la situation : un catholique rentrant au giron de l'Eglise par le chemin des messes noires, des prêtres interdits, des envoûteurs, grâce à l'aide,

patiente et habile, d'un vicaire parisien, celui-là orthodoxe, l'abbé Mugnier, lequel mériterait comme aumônier des incroyants une étude personnelle... et laïque. Mais on s'en étonne moins en remarquant que ce catholique était un fiévreux romancier naturaliste en pénurie d'imagination romanesque, et voilà ce que M. du Fresnois a fort justement mis en valeur, de même qu'il ne nous a point caché que " comme Barbey, comme Verlaine, comme Chateaubriand, il reste un chrétien inquiétant ". Est-ce l'accuser d'insincérité ? M. du Fresnois répond à mon gré que c'est là " un mot dont on se sert pour rendre compte grossièrement d'un ensemble de phénomènes intellectuels dont on n'a pas su pénétrer la complexité, ni démêler les rapports mutuels. "

Au point de vue strictement littéraire, on doit remercier et louer M. du Fresnois d'avoir publié des lettres inédites de Huysmans. Elles sont du style même de ses livres ; ce qui n'est pas le cas de toutes les correspondances d'écrivains. Quelques phrases révélatrices : " La vie est douce, promenade, montée à N. D. de Fourvières, dîners de familles, tisane vous débarrassant de toute velléité charnelle, blanc de pureté et sulfureux de magie, c'est le guidon actuel de votre ami... Boullan saute comme un chat tigre, avec ses hosties. Il appelle Saint Michel, les éternels justiciers de de l'éternelle justice... Je sue comme une gargoulette... Quelques pratiques tantôt religieuses, tantôt obscènes, me remontent un peu, mais c'est de durée si courte ! Et puis... et puis... "

Curieux et malicieux petit livre ! Il découvre le plus significatif et le plus étrange aspect de la conversion de Huysmans. Il incitera certains à une méditation ironique. Il plaira à beaucoup, du moins je l'espère, par la qualité de la pensée.

LEGRAND-CHABRIER.



ALEXANDRE ASIATIQUE ou L'HISTOIRE DU PLUS GRAND BONHEUR POSSIBLE, par *la Princesse Bibesco* (Hachette).

J'ignore si la lecture des *Nourritures Terrestres* a fortement influencé ce petit livre, mais il me semble y retrouver le ton même des conseils à Nathanaël.

" Mon fils, ayant été fait homme, tu ne voudras pas vivre pour vivre, mais pour être heureux. En prévision de tes désirs, j'écris pour toi l'Histoire de l'Avidité Récompensée et de tous les bonheurs accomplis, l'*Histoire d'Alexandre :* non pas celle qu'on t'enseigne sur les bancs d'une école, mais une autre, bien différente, auprès de laquelle l'ancienne pâlira. Firdousi, Djami, Abd-el-Salam de Cachemire et quelques historiens syriaques, les plus fameux de l'Asie, sont tour à tour les auteurs de ce livre qui les résume : je n'y mettrai de moi que mon intention. "

Cette intention sait glisser une morale hardie dans les gracieux récits des historiens musulmans. Audacieuse mère qui tantôt écoute Ménalque et tantôt laisse parler Zarathoustra et qui ne craint pas d'enivrer un jeune cœur du breuvage le plus capiteux !

" Il se hâte, parce qu'il est Alexandre : mais il se hâte aussi parce que le *besoin de partir* est le premier, le seul désir véritable qu'ont senti sur la terre les cœurs jeunes. Ce départ précipité, au sortir de l'enfance, inspire à Nizami un verset mélancolique :

Dans la maison de son père
Il est demeuré comme un voyageur.

Mon fils, nous nous porterons au-devant des impatiences qu'il a eues, et quand nous les connaîtrons toutes, nous aurons terminé ce livre, et je te dirai : " Quitte-moi ! "

La maternelle conseillère essayera dans la suite de corriger un peu ce que ses récits ont de dangereusement exaltant : " L'on n'est heureux qu'avant d'être heureux. " Mais l'enfant comprendra-t-il cette " prière trouble " qui monta du cœur d'Alexandre quand ayant atteint la plage extrême de l'Univers il dut s'arrêter ?

" Dieux à qui j'ai demandé la gloire d'être le premier à connaître où finit la nature, il est vrai que j'ai follement désiré d'arriver jusqu'à ce lieu même où je me vois. Ce ne fut pas l'œuvre d'un jour ni un jeu facile... Mais maintenant, que dirai-je ? Car voici que j'y suis comme si je n'y étais pas, immobile et ne sentant rien. Cependant si jamais un conquérant s'avisait de me voler cette gloire que je tiens de vous, c'est-à-dire de faire ce que j'ai fait pour l'obtenir, Dieux, je vous prie, empêchez que son dessein n'aboutisse et faites qu'il meure ! "

J. S.

***

LA STRATEGIE LITTÉRAIRE.

Sous ce titre : *Introduction à l'Etude de la Stratégie Littéraire*, M. Fernand Divoire a publié chez l'éditeur Sansot un petit livre spirituel, clairvoyant et non sans hardiesse. On ne peut dire que M. Divoire ait démasqué certains visages, car les fantoches de lettres qu'on voit passer parmi ces pages portent habituellement leur laideur à découvert, et c'est seulement par leur cynisme que leur bassesse est égalée. Or, il fallait, de la part d'un auteur qu'on sent honnête homme, bien du tact et de l'aisance naturelle pour ne pas se laisser glisser, sur la pente d'un tel sujet, à quelque violente diatribe. Le ton de M. Divoire est franc, dégagé, et toujours plaisant, jusqu'aux limites de l'indignation. Ce n'est point ici la récrimination d'un esprit aigri, ni la plainte d'une volonté découragée. Ce n'est point non plus l'amère fantaisie d'une imagination pessimiste. Les

anecdotes dont M. Divoire illustre sa théorie sont parfaitement authentiques. Et son ironie ne s'inspire — hélas ! — que d'une expérience à la fois ample et précise des mœurs littéraires de notre temps. Tels aphorismes, que je pique au hasard : " Il faut avoir le courage de le dire : le talent est un luxe agréable, mais complètement inutile à la carrière de l'homme de lettres " ; ou : " Trop de présence fait entièrement oublier les œuvres, si œuvres il y a, au profit de l'individu ; trop d'absence fait à la fois oublier l'œuvre et l'homme. Moins on a d'œuvres, plus il faut de présence. *Un peu de présence dispense de beaucoup d'œuvres* " etc, — ces aphorismes, dis-je, doivent être pris au pied de la lettre. Ils sont d'un observateur avisé.

Maint débutant lira peut-être, sans sourire, ce parfait manuel de Stratégie, lequel hâtera la maturité de ses vrais sentiments. Il est permis de tenir pour infaillibles les lois fixées par M. Divoire aux chapîtres *Des Débuts*, *Du Premier Livre*, *Des Dédicaces et des Préfaces*, *De la Prudence* et *Des Salons*.

J. C.

LES REVUES

Revues Françaises

Au moment où Francis Jammes publiait les chants V, VI et VII des *Géorgiques Chrétiennes*, " la grande œuvre de sa maturité ", M. Paul Claudel décrivait [La Vie, 7 avril] l'arrivée du poète de *l'Angélus* dans la littérature française :

" Le caractère commun de tous les écrivains qui sont nés sur notre sol depuis la Révolution était ce que Wagner a appelé " le mécontentement de ce qui existe ". Il faut à tout prix fuir, s'échapper : dans le passé, dans l'avenir, dans l'opium, dans l'alcool, dans le vice, dans les rêves, outre-mer, outre-vie, " *any where out of the world.* "[1] L'imagination des versificateurs n'est occupée que du moyen âge, de l'Espagne, de l'Italie, de l'Inde, de la Chine, de la Lumière antique, de la Cité future. Les Goncourt, Huysmans s'enferment dans d'étroits cabinets bourrés de bibelots. On " bâille "[2] sa vie, on la " vomit "[3]. Si le romancier s'occupe du monde qui l'entoure, c'est pour le peindre des couleurs les plus affreuses avec une affectation de détachement et d'insensibilité où l'on sent la plus amère rancune. Toute l'œuvre de la civilisation est de changer au plus vite la face de la terre, de se débarrasser de ce qui existe, de dénigrer le passé et le présent au nom des rêves et du progrès.

Et miracle ! voici que dans un coin de la France il nous est né un poète parfaitement content de son sort. Il ne songe pas à s'en aller, à quitter sa terre et son foyer. Non seulement il ne

[1] Baudelaire.
[2] Chateaubriand.
[3] *Journal* des Goncourt.

méprise rien de ce qui l'entoure, mais dès qu'il ouvre les yeux, il se sent comme surpassé et confondu par l'étonnante merveille qu'est la réalité. " La fable ", dit Chesterton " nous parle de fleuves de vin, pour nous rappeler l'époque merveilleuse où il y coulait de l'eau." Pour Jammes cette époque merveilleuse n'a jamais cessé; ces eaux pures que le gave d'Orthez, bondissant sur ses degrés de marbre, lui amène des Pyrénées, ne s'épuisent pas plus que celles de cette quadruple source qui arrose le Paradis Terrestre. Ses premiers poèmes sont comme le Cantique des Enfants dans la Fournaise, et certes, la gloire de Dieu qui de toutes parts nous assiège et nous entoure, quand nous nous réveillons, quelque matin d'été, avec le soleil qui perce par tous les trous et toutes les fissures de la chambre, est une bien autre fournaise que celle de Nabuchodonosor ! Ce ne sont que de courts tableaux, à chaque instant il y a autre chose à regarder; il n'a pas assez d'yeux pour voir, il désigne du doigt toutes ces grandes choses, si insignifiantes pour les gens de la ville et pour les âmes qui ne sont jamais nées. La création pour lui est inépuisable, il n'en demande pas plus ; quand il a fini de la contempler, il se penche tendrement sur elle, il met le nez dessus, il l'examine de son œil de myope comme avec une loupe. Il la parcourt inlassablement, armé de son fusil de chasseur et de la boîte du botaniste. Il ne la regarde pas seulement, il la comprend : car Jammes n'est pas seulement un grand poète, mais philosophe comme un pâtre, un philosophe naturel très fin et très pénétrant.... "

De la dernière œuvre, de Francis Jammes, *Les Géorgiques Chrétiennes*, on a peu ou mal parlé jusqu'ici. L'audacieuse gageure que le poète a voulu tenir semble inquiéter les critiques. La monotone grandeur du sujet, le rythme régulier, tant de simplicité que n'égaient plus les rondes des jeunes filles, tant d'austérité enfin ont dérouté le grand public. Mais il ne manquera pas de se ressaisir bientôt et de pénétrer avec joie dans cette œuvre que Paul Claudel dépeint d'une image magnifiquement exacte :

" Dans les *Géorgiques Chrétiennes*, dit-il, le poète s'avance pas à pas, par distiques réguliers, comme un faucheur au milieu d'une grande moisson, prenant son temps d'un coup à l'autre... "

* * *

Pourquoi le succès des *Liaisons Dangereuses* a-t-il rendu douteuse la mémoire de Pierre-Ambroise-François Choderlos de Laclos, qui pourtant fut honnête homme ? M. Henri de Régnier pose cette question dans LA REVUE BLEUE (4 mai), et, sans trop se soucier d'y répondre, évoque avec beaucoup de complaisance et d'habileté, les personnages singuliers de ce roman qu'il aime.

Voici Valmont :

" Il est jeune, il est riche, il est actif. De quoi s'occupe-t-il ? D'amour. Plus exactement de femmes. Elles sont son métier et sa gloire.

Auprès d'elles, il trouve l'emploi de ses qualités natives de hardiesse et d'habileté dont il n'a pas l'usage ailleurs...

Il connaît tous les stratagèmes, toutes les ruses et toutes les ressources. Il en a même inventé, car il se pique d'être nouveau. Il se plaint que les parents n'apprennent pas à leurs enfants les talents des filous, et qu'il ait dû faire son éducation lui-même. Voyez-le au château de Mme de Rosemonde, comme il arrête les correspondances, fouille les secrétaires, retourne les poches, dérobe les clefs et en fait fabriquer de fausses, Il y a en lui de l'escamoteur et du voleur. Il a de l'un la dextérité, de l'autre l'audace. Il rôde la nuit dans les corridors, en déshabillé, furtif et hardi, ombre redoutable, Eros nocturne qui a pris la lampe de Psyché pour s'en faire une lanterne sourde. "

Et voici Mme de Merteuil :

" Elle subordonne ses plaisirs à sa réputation. Elle est secrète et souterraine ; aussi ses succès ne se tournent-ils pas, comme ceux de Valmont, en vanité ; ils se transforment en orgueil, si l'orgueil n'est qu'une vanité taciturne. La vanité de Valmont

est qu'on parle de lui. L'orgueil de Mme de Merteuil est qu'on se taise sur elle... "

A ces fourbes visages, à ces héros vicieux, Laclos n'a, dans son livre, en fin de compte, rien opposé de solide :

" Car si l'Innocence y est représentée, n'est-ce point par cette Cécile de Volanges naïve, sensuelle, pervertie et niaise ; si l'Honneur s'y montre, n'est-ce pas en la personne de ce petit sot de Chevalier Danceny ? Et ce n'est pas tout. Voici la Bonté sous les traits de Mme de Rosemonde, impuissante à prévenir les maux qu'elle prévoit, et la Prudence sous la figure de Mme de Volanges, jouée et ridicule. Voici la Vertu. Elle emprunte le céleste visage de Mme de Tourvel, et elle n'apparaît que pour succomber."

Les *Liaisons* sont un " étrange livre de cynisme, de fourberie, de libertinage, un livre plein de *sentiments feints et déguisés*, d'actions scélérates, de gaietés terribles, de maximes impitoyables..., un des tableaux les plus noirs qui aient été peints d'une société " et ce livre n'a pas d'autre conclusion, malgré la promesse de Laclos qui devait lui donner une suite, que " la mort, la maladie, le couvent, l'exil ".



A qui lut avec passion *le Nègre du " Narcisse "*, *Le Typhon* ou *La Jeunesse*, à qui s'est rappelé longtemps, après avoir fermé le livre, le goût de la mer et la voix de l'orage, les " abois " des matelots balancés dans la mâture et la creuse résonnance du navire battu par le gros temps, nous signalons une étude de M. Joseph de Smet [MERCURE DE FRANCE, 1 mai 1912] où sont racontés les débuts de *Joseph Conrad*, qui fut, avant de devenir un romancier anglais, marin, capitaine au long cours, frère des " routiers des escales du Sud "...

" Ce très remarquable écrivain anglais n'est pas un Anglais, mais un Polonais de vieille souche et qui avait toutes les raisons

du monde d'être profondément marqué du sceau de sa race. La langue qu'il manie avec tant de maîtrise n'est pas la langue de son enfance ; ce ne fut pas la seconde, ni même sans doute la troisième, parmi celles qu'il apprit ; il ne commença à l'étudier qu'à l'âge de dix-neuf ans, sans règle ni méthode et dans des vues exclusivement pratiques....

... Comme il ne pouvait être question pour lui d'entrer dans la marine de la Russie ; que celle de l'Allemagne et même celle de l'Autriche ne lui plaisaient pas beaucoup plus, on l'envoya en France, à Marseille, où il fit ses débuts à l'âge de seize ans.

Ce fut dans la Méditerranée d'abord, puis plus longuement dans les Antilles, d'où il rapporta des impressions profondes et qu'il devait utiliser plus tard, que se forma le jeune marin. Mais il avait arrêté dans son esprit que, la marine par excellence étant la marine anglaise, c'était sur des navires anglais, sous le patronage de l'Amirauté anglaise, qu'il ferait sa carrière, et il agit en conséquence....

... Il fit avec une constance exemplaire le long stage si dur auquel résistent seules les natures bien trempées. Ses examens successifs, pour conquérir le titre de capitaine, furent tous l'occasion de victoires, et ils ne constituèrent pas des épreuves ordinaires, — car il sembla peu admissible à priori, et du reste sans exemple, qu'un enfant d'un pays qui ne connaît la mer que par ouï-dire émît la prétention de commander des navires britanniques ; aussi son premier interrogatoire devait-il battre de loin tous les records de durée. Ses réponses, il dut les faire en anglais — naturellement ; — il avait vaincu la difficulté supplémentaire de la conquête d'une langue nouvelle avec une promptitude que seules peuvent expliquer une volonté violemment tendue, une inlassable énergie et une foi passionnée.

Enfin, ce qui, plus que tout le reste, prouve à quel point le jeune homme obéissait réellement à une sorte d'exaltation sentimentale, c'est que, le jour où il fut maître de ses destinées,

il refusa obstinément de servir ou de commander autrement qu'à bord de voiliers..."

Bien longtemps après, il y a vingt ans environ, Joseph Conrad "ou pour mieux dire Konrad Korzeniowski, capitaine breveté de la marine marchande anglaise, se trouvant de loisir à Londres entre deux embarquements, eut une fantaisie que rien ne faisait prévoir" : il écrivit ; il écrivit l'histoire d'un trafiquant de Bornéo, *Almeyer's Folly*, histoire qu'un bachelier de Cambridge admira. Et c'est ainsi que naquit chez Conrad, aussi authentique que celle de la mer, la vocation des lettres.



Dans L'OPINION du 27 avril, après avoir parlé du récent livre de Tristan Bernard, *Mathilde et ses Mitaines*, M. Jean de Pierrefeu croit devoir dire quelques mots sur *Fantomas*, roman-feuilleton de MM. Pierre Souvestre et Marcel Allain, dont seize volumes ont déjà paru. De certains aperçus qui ont été donnés ici-même sur le roman d'aventures, il est piquant de rapprocher ces quelques lignes de M. de Pierrefeu, si badines qu'elles veuillent être :

"*Fantomas* n'appartient pas à la littérature, mais c'est une œuvre d'une prodigieuse imagination et qui réalise assez bien le type de ce roman romanesque dont nos contemporains sont bien près de s'engouer...

Je vous assure qu'il y a là une science de l'intrigue qui n'est pas à dédaigner, une habileté merveilleuse à renouveler l'attention du lecteur par des moyens qui sont loin d'être banaux. *Des écrivains soucieux de faire œuvre d'art auraient pu réaliser des effets saisissants avec les éléments qui se trouvent dans cet ouvrage.* Lisez, par exemple, comment Fantomas sur le point d'être guillotiné parvient à se substituer le comédien Valgrand.

Ou plutôt, ne lisez pas, ou encore lisez sans vous en vanter. Il ne faut pas, on ne peut pas encourager la diffusion d'ouvrages d'où la littérature est totalement absente et qui témoignent

d'un pareil mépris pour le métier d'écrivain, le génie de notre langue et qui magnifient les forces malfaisantes avec un tel brio.

Mais *songez au pouvoir admirable de l'imagination*, et comme il faut que nous en soyons sevrés, pour qu'en son nom on se laisse aller pendant des heures à tourner des pages que l'on sent faites pour des doigts graisseux et des mains sales. "



M. Paul Cornu a consacré le numéro de Mars de ses CAHIERS DU CENTRE à *Bernard Naudin, dessinateur et graveur*. C'est plaisir de voir célébrer avec tant de justesse, de mesure et de simplicité l'artiste savant, original et profondément désintéressé que nous admirons en Naudin. M. Paul Cornu ne se borne pas à caractériser le beau talent du dessinateur et de l'aqua-fortiste ; il nous décrit son enfance curieuse dans les rues et sur les places de Châteauroux, sa ville natale ; il nous fait assister à ses libres tentatives, à ses premières luttes dans Paris ; il nous montre son effort acharné aboutissant à la maîtrise ; enfin il nous fait aimer sa vie présente, sa vie paisible " entre sa femme et ses deux enfants, dans le foyer des joies et des peines familiales où les artistes ont toujours puisé leurs plus émouvantes inspirations. "

Voici un portrait de Naudin au travail :

" Le cuivre, avec ses traits nets, ses noirs francs, ses blancs purs, et toute la vie mobile de ses gris, séduisit Naudin aussitôt. Il se détourna de la lithographie, dont il avait tâté, mais qu'il trouvait trop molle et, à vrai dire, trop " facile ". Car s'il préfère l'eau-forte, c'est parce qu'elle constitue un véritable *métier*, qu'elle comporte une lutte chanceuse contre des éléments rétifs. Ce fils d'horloger — adroit jusqu'à la malice — se réjouit de livrer de telles luttes. On le voit, rien que dans le soin qu'il apporte à ranger ses armes pour la bataille, sur la table à tiroirs qui forme son établi. En tête figure le pivot du tour paternel : il lui sert de pointe à graver. Partout règne cette précision méticuleuses, cette manie d'ordre invariable, qui rappellent

l'artisan ; elles sont indispensables à la sûreté des gestes, — j'allais dire du tour de main.

L'amour du métier se décèle chez Naudin par maint autre détail : par la façon, par exemple, dont il enveloppe ses épreuves, dans un vieux maroquin qu'il a remis à neuf, comme un petit relieur ; par la façon encore dont il écrit la moindre ligne, de cette belle écriture française que personne encore ne s'est avisé de louer, et dont il faudra bien reconnaître l'élégance et toutes les qualités de joli travail lorsqu'elle sortira, bientôt, de chez le fondeur et fournira pour nos livres de si agréables caractères typographiques.

Il n'y a rien de plus, sur sa table, que la plaque de cuivre, les pointes et les burins et, en travers de la fenêtre, un morceau de calicot qui fait office de verre dépoli. Naudin a construit lui-même, dans un morceau de carton, le fourneau où un bout de chandelle chauffera la plaque avant de l'encrer. Derrière lui, la presse. Entre deux clous est tendue une ficelle où, lorsqu'une épreuve sera tirée, elle sèchera — selon la recommandation d'Abraham Bosse — attachée à une corne par une épingle de blanchisseuse.

Ce matériel modeste suffit. Naudin l'affectionne comme on affectionne l'outil qu'on a façonné à sa main. Il en choisit les pièces avec minutie. La découverte de tel vieux coffret, de telle main de papier, de tel bâton d'encre de Chine, suscite en lui une joie où l'on reconnaît l'amour de tout véritable artisan pour les belles et solides matières. »



Il existe un périodique intitulé ROMANS-REVUE, qui paraît à Sin-le-Noble (Nord). Dans son N° du 15 avril, à la rubrique *Consultations et Petit Courrier*, ROMANS-REVUE a publié cette plaisante lettre de l'un de ses lecteurs :

« Je viens vous signaler une confusion regrettable dont mon fils a été victime récemment. Je pense que le cas peut vous

intéresser et qu'en le signalant dans votre revue, vous pourrez peut-être empêcher quelque lecteur de commettre la même erreur. Voici l'histoire. Mon fils avait demandé à une excellente tante un abonnement à la *Revue Française* de chez Mame, qui d'après les exemplaires que j'ai eus comme spécimen, me paraît être tout à fait le type de la revue de famille, supérieure comme articles et gravures, intérêt et moralité, même aux *Lectures pour tous*. Or, on m'apporta la *Nouvelle Revue Française* qui n'a de commun que le titre, l'adjectif en plus, avec celle désirée; la bonne tante, ayant oublié le nom de l'éditeur Mame, s'en était rapportée à son libraire qui lui a procuré cet abonnement, valant, du reste, 15 fr., alors que l'autre n'était que de 10 fr. Vous la connaissez sans doute cette revue de jeunes et vieux décadents ; mon fils a d'abord été effaré de voir ces articles, romans, etc. écrits dans un français de convention, amalgamés de phrases incohérentes recouvrant d'un sombre manteau les quelques idées émises ou simplement la trame de quelques contes. Jusqu'ici cette littérature ne me paraît pas dangereuse pour mon garçon qui a la tête solide et ne se laisse pas monter le coup, comme on dit vulgairement; mais je crois plus prudent d'écrire maintenant au directeur de cesser l'envoi de ces " élucurbations " (*sic*) indigestes, et pour consoler mon fils, je l'abonnerai à la vraie *Revue Française*. Et la conclusion de tout ceci, c'est que j'espère lire dans un avenir prochain, une étude documentée sur ces deux revues qu'il est bien regrettable de pouvoir confondre. Veuillez croire, Monsieur le Directeur, à ma sincère admiration pour votre œuvre si intéressante. Vos études sur les théâtres surtout me rendent un service énorme, car les critiques des journaux sont bien insuffisantes et si peu sincères....

R. — Nous rappelons à cette occasion que *La Revue Française* est éditée, 17, rue Cassette, Paris. "

Se pourrait-il que le distingué correspondant de *Romans-Revue* ne fût qu'un personnage imaginaire, tout dévoué aux intérêts de la

Revue Française ? Le fait est que nous n'avons reçu aucun avis de désabonnement, ni de l'excellente tante, ni de l'infortuné papa, ni du petit garçon qui a la tête solide...



Memento : *La Revue* (1er et 15 mai) : " Les dernières années de Gustave Flaubert, documents inédits, communiqués et commentés par MM. R. Dumesnil et R. Descharmes. "

— *La Grande Revue* (25 avril) : M. Pierre de Trévière démontre avec esprit que " Salammbô " n'est pas un document " d'une exactitude photographique ".

— *Mercure de France* (1er mai) : " L'équivoque du Barrésisme ", par MM. Henri Clouard et Jean-Marc Bernard.

— *Mercure de France* (16 mai) : Archibald Henderson (Henry D. Davray, *trad.*) : " Le Nouveau Drame en Angleterre : H. Granville-Barker. "

— *La Revue du Temps Présent* (2 mai) : " Les Châteaux de la Vierge ", un remarquable " paysage " de MM. Jérôme et Jean Tharaud.

— *Le Bulletin des Professeurs Catholiques de l'Université* (20 avril) publie une importante étude sur le livre de M. G. Sorel : " Réflexions sur la Violence ".

— *Le Parthénon* (5 mai) : " Charles Péguy écrivain " par M. Henry E. Gounelle ; " Le Bon Juge ", conte, par M. André du Fresnois.

— *La Revue Hebdomadaire* (11 mai) : " Enquête sur la Jeunesse. — Le Curé de Campagne ", par M. l'Abbé M. Jamppy.

— *L'Opinion* (27 avril, 4 et 11 mai) : " Les Jeunes Gens d'aujourd'hui : le goût de l'héroïsme ", par Agathon.

— *L'Art Décoratif* (20 avril) : Dans une étude fort instructive sur " l'Ecole Estienne ", M. Emmanuel de Thubert se demande " pourquoi l'Ecole du livre n'a jamais fait un livre " et pourquoi " le seul travail par où l'Ecole se manifeste au monde "

c'est-à-dire le calendrier offert au chef d'Etat et au monde officiel " est composé dans le plus pur style Munichois " ?...

— *La Phalange* (20 avril) : " La philosophie d'un roman d'amour au Moyen-Age ", par Charles Dulmont.

— *La Revue Critique des Idées et des Livres* (25 avril) : " L'Enfance de Henri Heine ", par Paul Bourget ; " Les idées dramatiques et l'œuvre de M. Albert Guinon ", par Pierre Gilbert.

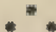
— *Les Marges* (avril) : " Enquête sur le Théâtre et le Livre. "

— *Le Correspondant* (25 avril) : " Le Roman de Robert Browning et d'Elisabeth Barrett, d'après leur correspondance ", par Nelly Melin.



Revues Anglaises

La *Fortnightly Review* (mai) publie un beau poème de M. Alfred Noyes : *Pour le Centenaire de Robert Browning*, et un article de M. H.C. Minchin sur *Browning et Wordsworth*. Dans le même numéro, une étude du professeur Maurice Gerothwohl, par de savants et ingénieux rapprochements de poèmes qu'un même sentiment inspira, confronte *les Attitudes anglaise et française à l'égard de la Poésie*, et tend à faire justice d'un préjugé trop répandu dans le public anglais contre le lyrisme français.



La *Poetry Review* consacre un fascicule aux *Femmes-Poètes*, avec deux études de A.B. de Bary et M. Jourdain sur Christiana Rossetti et Alice Meynell, et des poèmes de Katharine Tynan. La *Poetry Review* donne le détail des solennités qui ont eu lieu à Londres, le 7 mai, pour la commémoration du centenaire de Robert Browning.

Le Grand Prix de l'Académie Française a été décerné à M. André Lafon pour son récit : *L'Elève Gilles.*

*
* *

M. Jacques Copeau fera une lecture du *Don Juan* de Molière, le samedi 1er juin à 8 h. 3/4, à la Galerie Druet, 20, Rue Royale.

Il lira *le Canard Sauvage* d'Ibsen, le samedi 15 juin, et *l'Echange* de Paul Claudel, le samedi 29 juin.

*
* *

August Strindberg est mort le 14 mai. Il était né à Upsala, en 1849. Ses principales œuvres sont : *Maître Olof, La Chambre rouge*, roman, *Tchandala*, nouvelle, *Au bord de la pleine mer*, roman, *Axel Borg*, *Inferno*, et plusieurs drames : *Le Père*, *Mademoiselle Julie*, *Gustave Wasa*, *Gustave Adolphe*, etc.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS

LE TOME VII (JANVIER 1912 — JUIN 1912)

FRANÇOIS PAUL ALIBERT

Quand le Printemps reviendra . . . . . . 595 (XL)

HENRI BACHELIN

Charbons sur le mur, par Louis Landron. — *Le Père Billon dans sa ferme*, par E. Dagen . . . . 109 (XXXVII)

Les récents ouvrages de Tristan Bernard . . . . 295 (XXXVIII)

Juliette la Jolie, roman (I) . . . . . . 796 (XLI)

Sites et personnages, par Edmond Pilon . . . . 899 (XLI)

Juliette la Jolie (II) . . . . 987 (XLII)

FÉLIX BERTAUX

La dette de Jettchen Gebert, par Georges Hermann (Trad. de Th. de Wyzewa) . . . . 311 (XXXVIII)

Die lyrische Bewegung im Gegenwaertigen Frankreich, par Otto et Erna Grautoff . . . . 507 (XXXIX)

Insel-Almanach . . . . 509 (XXXIX)

LOUIS BERTRAND

Chronique des romans : lettre à M. Jacques Copeau . . . . . . 688 (XL)

PAUL CLAUDEL

L'Annonce faite à Marie (*Suite*) : Acte I. . 67 (XXXVII)

L'Annonce faite à Marie : Acte II. . . . 242 (XXXVIII)

L'Annonce faite à Marie : Acte III . . . 348 (XXXIX)

L'Annonce faite à Marie : Acte IV . . . 534 (XL)

JACQUES COPEAU

Sur le *Dostoïevski* de Suarès . . . . 226 (XXXVIII)
Chronique des romans : *L'Envers du décor*, par Paul Bourget. — *Les Renards*, par Abel Hermant. — *De l'un à l'autre amour*, par Noëlle Roger . . . . 280 (XXXVIII)
Chronique des romans : *L'Invasion*, *Mademoiselle de Jessincourt*, par Louis Bertrand . . . . 468 (XXXIX)
Chronique des romans : *Le Docteur Lerne, sous-dieu*, *Le Péril Bleu*, par Maurice Renard . . . . 871 (XLI)
M. Maurice Barrès et Montaigne 902 (XLI)
Stendhal et ses commentateurs, par Jean Mélia . . . . . . 1083 (XLII)
Introduction à la stratégie littéraire, par Fernand Divoire . 1088 (XLII)

Réponse de M. Jean Variot à M. Jacques Copeau . . . . 137 (XXXVII)

HENRI DEBERLY

Hymne au Soleil. . . . . 387 (XXXIX)

JULES DELACRE

Poèmes (*La Source Invisible*). . . . . . . 945 (XLII)

PAUL FORT

L'Aventure Eternelle (*fragment*) . . . . 746 (XLI)

ALAIN-FOURNIER

Sur les champs de la bataille (souvenirs des anciens correspondants de guerre). . . . . 709 (XL)

GASTON GALLIMARD

Exposition de Frank Brangwyn . . 303 (XXXVIII)

HENRI GHÉON

Les Folies Françaises ou Les Dominos. 108 (XXXVII)
Chansons de mer et d'outre-mer, par Daniel Thaly . . . . 114 (XXXVII)
La Symphonie de Paul Dukas. . . 115 (XXXVII)
Exposition Van Dongen. — Exposition Laprade . . . . 117 (XXXVII)
Olivier Cromwell, par Thomas Carlyle, (trad. d'Edmond Barthélemy), deuxième volume . . . . 123 (XXXVII)
L'Histoire de M. Polly, par H. G. Wells (trad. de H. Davray et Kozakiewicz) 126 (XXXVII)
Chronique des poèmes : considérations générales . . . . 276 (XXXVIII)
Luttes et Problèmes, par Daniel Halévy . . . . 299 (XXXVIII)
Bérénice, de M. Albéric Magnard. 306 (XXXVIII)
Chronique des poèmes : *Ballades Françaises*, par Paul Fort.— *Le Cas Paul Fort*, par Jean Richard Bloch.—*Du rythme en français*, par Robert de Souza. — *Le Cantique de la Seine*, par André Mary. — *Laudes*, par Charles de Saint-Cyr. — *La Pluie au Printemps*, par M. Albert Jean. 455 (XXXIX)
Le Poète Henri de Régnier à l'Académie Française . . . 491 (XXXIX)
Auguste Rodin : L'Art (Entretiens recueillis par Paul Gsell) . . 494 (XXXIX)
Ma mère l'Oye, de Maurice Ravel. 503 (XXXIX)
Une représentation d'*Electra* de Sophocle en grec. . . . . . 504 (XXXIX)
Chronique des poèmes : *Choix de Poésies*, de Théodore de Banville.— L'Hellénisme des Parnassiens. — Banville et Emmanuel Signoret. 680 (XL)
Exposition de Madame Marval . 716 (XL)
Le *Psaume* de M. Florent Schmitt. 719 (XL)
Chronique des poèmes : Le Whitmanisme. — *Compagnons* et *Propos Critiques*. — *La Lumière de Grèce*. — Vielé-Griffin et M. Faguet. — *Ariel Esclave*. — *Notre-Dame du Matin*. — *Césarée*. — *Sur une route de peupliers*, etc. . . . . . . 1053 (XLII)
Au salon de la Nationale . . . 1078 (XLII)
L'Art Médiéval, par Elie Faure. 1080 (XLII)

RENÉ GILLOUIN

Jean Moréas, poète tragique . . . . 731 (XLI)

PIERRE HAMP

Le Rail (La peine des hommes), fragment . 29 (XXXVII)

JOHN KEATS

Lettres à Fanny Brawne (I) (traduites par Mlle Marie-Louyse Des Garets) . . . . 953 (XLII)

TRISTAN KLINGSOR

Humoresques. . . . . 19 (XXXVII)

PIERRE DE LANUX

L'Éternel Mari, par MM. Savoir et Nozière, d'après Dostoïevski . . 103 (XXXVII)

LEGRAND-CHABRIER

Le Loisir de Cagliari . . . . 323 (XXXIX)
Charles Guérin, par Albert de Bersaucourt . . . . 896 (XLI)
Une étape de la conversion de Huysmans, par André du Fresnois . . 1085 (XLII)

LUCIEN MARIÉ

Suite pathétique . . . . 342 (XXXIX)

EDMOND PILON

Daniel de Foë . . . . 141 (XXXVIII)
Le bel écu de Jean Clochepin, par Léon Lafage . . . . 493 (XXXIX)
L'Elève Gilles, par André Lafon . . 715 (XL)
Exposition de Charles Lacoste . . 717 (XL)
Auguste Renoir, par J. Meïer-Graefe (version française de A. S. Maillet). 894 (XLI)

JEAN-ARTHUR RIMBAUD

Lettre inédite. . . . . 24 (XXXVII)

JACQUES RIVIÈRE

De la Sincérité envers soi-même . . . . 5 (XXXVII)
A propos d'une prochaine exposition des *Pompiers*. . . . . 118 (XXXVII)
Exposition de peintures chinoises . 300 (XXXVIII)
Exposition Félix Vallotton . . . . 499 (XXXIX)
Œuvres de piano de J. S. Bach . . 502 (XXXIX)
Portrait de Joachim Du Bellay. . . . . . 519 (XL)
Le Salon des Indépendants. . . . 890 (XLI)
Le Mystère des Saints Innocents de Péguy . 980 (XLII)

ANDRÉ RUYTERS

D'Addis-Abeba à Djibouti (*Suite*) . . . . . 760 (XLI)

JEAN SCHLUMBERGER

La Brebis perdue, par Gabriel Trarieux 99 (XXXVII)
Les Sauterelles, par Emile Fabre . . 101 (XXXVII)
Aux Jardins de Murcie, par José Felin y Codina . . . . 106 (XXXVII)
Chronique du Théâtre : *La Brebis*, par Edmond Sée. — *Un bon petit diable*, par Mme Rosemonde Rostand et M. Maurice Rostand.— *Les Frères Lambertier* par MM. Ch. Hell et Villeroy . . . . 287 (XXXVIII)
Chronique du Théâtre: *Le Redoutable*, par Marie Lenéru. — *L'Assaut*, par Henri Bernstein. — *Les Petits*, par M. Lucien Népoty. . . . . 477 (XXXIX)
Chronique du Théâtre : *La profession de Mme Warren*, par Bernard Shaw. 696 (XL)
Henri Franck. . . . . 702 (XL)
La Victoire des Vaincus, par Louis Dumont-Wilden et Léon Souguenet . . . . 713 (XL)
Chronique du Théâtre : *Le Ménage de Molière*, par Maurice Donnay. — *Troïlus et Cressida*, de Shakespeare. 881 (XLI)

La Chanson du Vieux Marin de Coleridge. (Traduction nouvelle de Valery Larbaud) . . 901 (XLI)
Le merveilleux voyage de Nils Holgerson, par Selma Lagerlöf. 902 (XLI)
Virilités (Maximes et pensées de Napoléon Bonaparte) . . . . 904 (XLI)
Chronique du Théâtre : *Hélène de Sparte*, par Emile Verhaeren. 1072 (XLII)
Alexandre Asiatique, par la princesse Bibesco . . . . . . 1087 (XLII)

ANDRÉ SUARÈS

Chronique de Caërdal: I. Sur la bonne rive. — II. De Chateaubriand . . 656 (XL)
Chronique de Caërdal : III. D'une grande tentation. — IV. Sur Véronèse. . . . . 836 (XLI)
De Jean-Jacques . . . . 919 (XLII)

JÉROME ET JEAN THARAUD

La Fête Arabe, roman (I) . . . . 390 (XXXIX)
La Fête Arabe, (II). . . . . 598 (XL)

ALBERT THIBAUDET

Chronique de la littérature: une thèse sur le Symbolisme . . . . 441 (XXXIX)
Chronique de la littérature : *Greco, ou le Secret de Tolède*, par Maurice Barrès . . . . 853 (XLI)
Chronique de la littérature : *Chateaubriand*, par Jules Lemaître . . . (XLII)

VALERY LARBAUD

Vie de Mélanie, bergère de la Salette (avec une introduction de Léon Bloy) . . . . . . 708 (XL)

GIUSEPPE VANNICOLA

Giovanni Pascoli . . . . 888 (XLI)

EMILE VERHAEREN

Poèmes. . . . . 218 (XXXVIII)

CAMILLE VETTARD

L'homme qui a perdu son moi, par André Beaunier. . . . . 112 (XXXVII)
Lafcadio Hearn, par Joseph de Smet. — *La Lumière vient de l'Orient*, par Lafcadio Hearn (trad. de Marc Logé) . . . . 504 (XXXIX)
La Correspondance de Gérard de Nerval (avec une introduction de Jules Marsan) . . . . 705 (XL)

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

Pasiphaé . . . . 523 (XL)

LE GÉRANT : ANDRÉ RUYTERS.

Imp. THE ST. CATHERINE PRESS LTD. Bruges (Belgique)